Faculté de théologie (TECO)

# Le Saint Siège face au *Seyfo*, *le génocide des Syriaques*

Thèse réalisée par
**Fikri GABRIEL**

Direction de thèse :
**Prof. Laurence van Ypersele, promotrice**
**Prof. Jean-Marie Auwers, co-promoteur**

Lecteurs :
**Prof. Annette Becker**
**Prof. Jean-Pierre Delville**
**Prof. Joseph Famerée**

Année académique 2021-2022
**Doctorat en théologie**

# Table des matières

**Table des matières** 3
**Introduction générale** 8
**Remerciements** 21

**I. L'origine et l'évangélisation des Syriaques** 23
**I.1. Origine des Syriaques** 23
I.1.1. Identité des Syriaques 23
I.1.2. Etymologie du mot syriaque 25
**I.2. Evangélisation et naissance des Eglises Syriaques** 27
I.2.1. Eglise « nestorienne » 27
I.2.2. Eglise « jacobite » 30
**I.3. Les Syriaques sous la gouvernance des musulmans** 31
I.3.1. Les tribus arabes et turques 31
I.3.2. Missionnaires catholiques et naissance des Eglises catholiques syriaques 34
I.3.3. La présence des missionnaires protestants 36

**II. Le contexte géopolitique des Syriaques au XIX^e^ siècle** 40
**II.1. L'Empire ottoman au XIX^e^ siècle** 40
II.1.1. La réforme (Tanzimat) de l'Empire 42
II.1.2. L'arrivée au pouvoir des Jeunes Turcs 44
**II.2. Les Syriaques au XIX^e^ siècle** 48
II.2.1. Le monde de vie syriaque 49
II.2.2. Les Syriaques et le système de millet 50
II.2.3. L'émancipation des Syriaques 53
II.2.4. Les relations des Syriaques avec les Arméniens 55
II.2.5. Les Syriaques et leurs voisins kurdes 57
II.2.6. Les Syriaques et les missionnaires occidentaux 59

**III. Délégués apostoliques et massacres *hamidiens*** 60
**III.1. Les Délégués apostoliques chez les Syriaques** 61
III.1.1. Monseigneur Laurent Trioche (1837-1849) 61
III.1.2. Benoît Planchet (1851-1859) 63
III.1.3. Henri-Victor Altmayer (1884-1902) 64
III.1.4. François-Désiré Drure (1902-1917) 69
III.1.5. Jacques-Emile Sontag (1910-1918) 71
**III.2. Le Saint Siège face aux massacres hamidiens** 72
III.2.1. Les massacres *hamidiens* (1894-1896) 72
III.2.2. L'importance des archives vaticanes face à ces massacres 74
III.2.3. Le Vatican découvre les massacres *hamidiens* 74
III.2.4. La ligne de conduite du Saint Siège face aux massacres *hamidiens* 77

**IV. Les années intermédiaires (1900-1915), massacres de Van et d'Adana** 95
**IV.1. Les Jeunes Turcs** 97
**IV.2. Les massacres de Van (1908-1909)** 98
**IV.3. Les massacres du Hakkâri et d'Ourmia (1900-1909)** 105
**IV.4. Les massacres d'Adana (1908-1909)** 109

**V. Les massacres d'avant 1915 et la situation du Vatican** 122
**V.1. Benoît XV, pape dans la guerre** 122
**V.2. Le Vatican face à la Première Guerre mondiale** 126
**V.3. Les relations du Saint Siège avec la Sublime Porte à la veille de la Première Guerre** 129
**V.4. Le Délégué apostolique de Constantinople** 131
**V.5. Déportations et massacres des Syriaques avant 1915** 136
V.5.1. Les provinces du Hakkâri et d'Ourmia 137
V.5.2. La province de Diyarbakir et le Turabdin 142

**VI. Le Saint Siège prend connaissance du *Seyfo*, 1915** 149
**VI.1. Le Délégué apostolique témoin de la fatwa contre les chrétiens** 149
**VI.2. 1915, massacres et exode des Syriaques du Caucase** 156
VI.2.1. Janvier : Défaite ottomane à Sarikamis et stratégie des forces russes 161
VI.2.2. Février : massacre dans les provinces d'Ourmia et de Salamas 164
VI.2.3. Mars : témoignages et rapports sur les massacres 168
VI.2.4. Avril : mis en place du programme de déportation 169
VI.2.5. Mai-juin : réoccupation du Caucase iranien par l'armée russe 171
VI.2.6. Juillet-août : déplacement des troupes russes et exil des Syriaques 171
**VI.3. Nettoyage ethnique au Hakkâri** 172
VI.3.1. Avant 1915 : autonomie syriaque et le système tribal 172
VI.3.2. Mars-mai : massacre de Gawar et alliance avec les Russes 174
VI.3.3. Juin-août : attaque ottomane et exil au Caucase iranien 176
**VI.4. L'anéantissement dans la province de Diyarbakir** 179
VI.4.1. Janvier-mars : l'arrivée du Dr. Mehmet Resit 179
VI.4.2. Avril-mai : arrestations et massacres des intellectuels syriaques 181
VI.4.3. Juin-octobre : l'extermination de l'élément syriaque de Diyarbakir 184
VI.4.3. Tableau chronologique des massacres 185
**VI.5. Hécatombe des Syriaques du Turabdin** 190
VI.5.1. Massacres à Midyat et résistance syriaque 190
VI.5.2. La résistance de Beth-Zabday (Hazakh-Idil) 192
VI.5.3. Condition de vie dans les lieux de résistance. 194
VI.5.4. Tableau récapitulatif des massacres du Turabdin 195

**VII. 1915, premières interventions du Vatican** 201
**VII.1. Secours aux exilés syriaques du Caucase et du Hakkâri et rôle du Délégué apostolique de Perse, Mgr Sontag** 202
VII.1.1. Janvier-mai : secours financier de la Congrégation pour la propagation de la foi 202

VII.1.2. Juin-août : appel au secours financier 204
VII.1.3. Septembre-octobre : situation désastreuse des réfugiés 208
VII.1.4. Novembre-décembre : le pape participe au secours financier 211
**VII.2. Tableau de l'aide financière envoyée par le Saint Siège aux Syriaques du Caucase durant l'année 1915** 212
**VII.3. Les manœuvres du Délégué apostolique de Constantinople, Mgr Dolci** 213
VII.3.1. Avril-juin : plaider la cause catholique 213
VII.3.2. Juillet-août : élargissement de l'aide 215
VII.3.3. Septembre-octobre : la lettre de Benoît XV 220
VII.3.4. Novembre-décembre : réponse du sultan Mehmet V et massacres des autres communautés syriaques 224

**VIII. 1916, famine et déportation des Syriaques** 232
**VIII.1. Les Syriaques du Caucase, l'accalmie avant la tempête** 232
VIII.1.1. Janvier-mars : appel au secours 232
VIII.1.2. Avril-juin : les accords de Sykes-Picot et l'espoir syriaque 235
VIII.1.3. Juillet-août : réorganisation de la Délégation de Perse 239
VIII.1.4. Septembre-décembre : tentative de conversion des « nestoriens » 239
**VIII.2. D'autres comités de soutien aux chrétiens d'Ourmia et de Salamas** 241
VIII.2.1. Comité d'Assistance aux Réfugiés (CAR) 241
VIII.2.2. American Committee of Armenian and Syrian (Syriac) Relief (ACASR) 242
**VIII.3. Le Saint Siège face à la famine et à la déportation en Syrie et en Mésopotamie** 243
VIII.3.1. Janvier-mars : L'Allemagne comme deuxième secours spirituel 243
VIII.3.2. Avril-août : les Syriaques de Syrie et de Mésopotamie, affamés et déportés 245
VIII.3.3. Juillet-décembre : Mésopotamie du nord, la mort dans le silence 250

**IX. 1917, stratégies diplomatiques et lassitude de la guerre** 255
**IX.1. Projet d'aide à la « Grande Syrie »** 255
IX.1.1. Janvier-avril : la stratégie pour secourir les Syriaques 255
IX.1.2. Mai-août : création d'un comité de secours et le blocus anglais 260
IX.1.3. Septembre-décembre : l'échec du ravitaillement de la Syrie 263
**IX.2. Création d'une Congrégation pour les Eglises orientales** 264
IX.2.1. Les origines de la Congrégation 264
IX.2.2. Mise en place de la Congrégation 266
IX.2.3. Les compétences de la Congrégation 268
**IX.3. La création d'une Institution orientale** 269
IX.3.1. Mis en route de l'Institution orientale 269
IX.3.2. Le but de l'Institut Oriental 270
**IX.4. Révolution russe et massacres des Syriaques au Caucase** 270
IX.4.1. Janvier-mai : dislocation de l'armée russe et confusion chez les Syriaques du Caucase 270

IX.4.2. Mai-décembre : Retraite de l'armée russe et naissance de l'idée de l'autonomie assyrienne 274
**IX.5. Massacres et dévastation des villages syriaques du Turabdin** 276

**X. 1918, Massacres et déportation des Syriaques du Caucase** 280
**X.1. L'anéantissement des Syriaques du Caucase** 280
X.1.1. Janvier-février : le vent avant la tempête 280
X.1.2. Mars-mai : l'assassinat du patriarche Mar Shemun XIX Benyamin 283
X.1.3. Juin-juillet : dévastation des villes syriaques du Caucase 287
X.1.4. Août-décembre : la tragédie de l'évacuation du Caucase 291
**X.2. Stratégie du Saint Siège face aux massacres syriaques du Caucase** 293
X.2.1. Janvier-février : appréhension de nouveaux massacres dans les provinces orientales de l'Anatolie 293
X.2.2. Mars-avril : la lettre du pape Benoît XV 294
X.2.3. Mai-juin : la réponse du sultan Mehmet V Reshad et la conquête turque du Caucase 299
X.2.4. Juillet-août : l'Allemagne accepte de secourir les chrétiens du Caucase 302
X.2.5. Septembre-décembre : exode des Syriaques du Caucase et fin de la guerre 305

**XI. 1919, les Syriaques à la Conférence de la Paix et le Saint Siège** 310
**XI.1. Les Syriaques à la fin de la guerre** 310
XI.1.1. Vers une union nationale : Assyro-Chaldéenne 311
XI.1.2. Les revendications syriaques 312
XI.1.3. L'échec des revendications 319
**XI.2. Le Saint Siège face aux revendications syriaques** 325
XI.2.1. Le Saint Siège et la fin de la guerre 325
XI.2.2. La Conférence de la Paix sans le pape 327
XI.2.3. Janvier-juin : silence du Saint Siège face aux revendications syriaques 330
XI.2.4. Juillet-août : les appels diplomatiques 334
XI.2.5. Septembre-décembre : Stratégies et enjeux du Saint Siège 339

**XII. Le Saint Siège et les Syriaques après la Première Guerre mondiale** 345
**XII.1. Les inquiétudes du Saint Siège** 345
XII.1.1. La basilique Sainte Sophie de Constantinople 346
XII.1.2. Les Lieux saints 347
**XII.2. Projet de la réorganisation des Eglises syriaques** 349
XII.2.1. Réactions vaticanes face à l'arrivée des missionnaires protestants 349
XII.2.2. La création de nouveaux diocèses pour l'Eglise chaldéenne 352
XII.2.3. Ouverture de l'orphelinat Benoît XV à Mossoul 354
**XII.3. L'œuvre de la conversion des « schismatiques »** 356
XII.3.1. Face aux « nestoriens » 356
XII.3.2. Face aux « jacobites » 366

**Conclusion générale** 377
1. Le Saint Siège et les Syriaques avant la Première Guerre mondiale 377
2. Le *Seyfo* des Syriaques 379
3. L'impartialité du Vatican et le soutien des Syriaques 382
4. Le Vatican et le *Seyfo*, 1915 383
5. Aide aux Syriaques du Caucase 385
6. Famine et déportation des Syriaques 386
7. Projets du pape pour ravitailler les Syriaques 387
8. Massacres des Syriaques au Caucase 388
9. Programme de réparation et d'autonomie syriaques 389
10. Convertir pour mieux soutenir les Syriaques 391
11. Politique générale du Saint Siège après la Première Guerre mondiale 392
12. Benoît XV et les Syriaques 394
13. L'influence de la politique de Benoît XV sur les Syriaques d'aujourd'hui 399

**Bibliographie** 402
1. Articles et ouvrages 402
2. Les archives secrètes du Vatican 414
3. Références électroniques 427

# Introduction générale

Durant la Première Guerre mondiale, les Syriaques ont vécu un véritable génocide de la part du gouvernement jeune turc. Géographiquement situés près des frontières orientales de l'Empire ottoman, les deux-tiers de la population syriaque sont passés par « l'épée ». Livrés à eux-mêmes et sans aucune aide des pays victorieux de la Grande Guerre, les Syriaques sollicitent le secours du Vatican. Mais ce dernier, sous l'autorité pontificale de Benoît XV, déclare sa neutralité et son impartialité face au conflit. Alors, devant cette décision, les autorités du Saint Siège vont-elles s'engager pour secourir une petite nation ? Quelles sont les motivations du Vatican pour défendre la cause syriaque ? Quel rôle les Délégués apostoliques et particulièrement celui de Constantinople, vont-ils jouer pour empêcher le massacre des Syriaques ? Avec l'effondrement de l'Empire ottoman, pourquoi le souverain pontife trouve-t-il le moment propice pour convertir au catholicisme les Syriaques autocéphales ? Enfin, avec l'apparition de nouvelles forces au Proche-Orient, quelle politique le Saint Siège envisage-t-il pour réorganiser les Eglises syriaques ?

Tout au long de cette recherche, qui s'intitule « Le Saint Siège face au *Seyfo*, le génocide des Syriaques », nous montrerons comment le Vatican a réagi face à ces événements que les Syriaques désignent comme l'époque du *Seyfo*[1]. Littéralement, ce terme signifie « épée » ou « sabre », mais dans la mémoire collective, il rappelle les périodes sombres de l'histoire des Syriaques. Comme tragédie majeure de l'époque contemporaine, le *Seyfo* est une décision volontaire d'un gouvernement, d'une administration et de certaines branches de la société ottomane, de détruire un groupe ethnique et religieux intégré dans une mosaïque qui constitue l'Empire des Turcs. En effet, en 1915, cet Empire organise un génocide contre trois peuples de religion chrétienne : Arméniens, Grecs et Syriaques. Cet acte qui s'inscrit dans les limites de la Première Guerre mondiale, illustre l'image d'une guerre qui a favorisé les conditions du déchainement de la violence, pour éradiquer un groupe ethnique. Mais ce déchainement inouï organisé par le mouvement Comité Union et Progrès (CUP) durant la Grande Guerre, trouve ses racines dans les années antérieures avec des situations graves qui ne demandaient qu'à s'exprimer dans un contexte favorable.

Pour les spécialistes, l'arrivée au pouvoir du CUP en 1908, a suscité un immense espoir pour les groupes persécutés sous l'ancien régime. Ce changement renforce l'idée de voir la réalisation d'un Etat ethniquement et confessionnellement homogène. Cependant, les historiens Hamit Bozarslan, Vincent Duclert et Raymond Kévorkian, remettent en cause l'idée des Unionistes du CUP de former un « Etat-nation » centralisé sur un modèle importé d'Europe. Les trois historiens attirent l'attention sur le fait que, dès l'origine de l'édification de cette nouvelle nation, des concepts d'exclusion apparaissent dans l'appareil politique. Basée sur l'idée d'ottomanisme, comme formule de pluralité politique pour l'Empire, le nouveau gouvernement met à l'écart les groupes considérés comme inassimilables. Rapidement, avec les pertes successives des territoires balkaniques, dans les années 1912 et 1913, des campagnes de boycott sont lancées par le pouvoir contre les entreprises et les commerces tenus par les minorités chrétiennes. Cette décision provoque au sein de l'opinion publique musulmane, l'idée des « ennemis » et des « traitres » chrétiens. Pour les trois historiens français, ce processus de stigmatisation qui est nourri par

[1] On trouve aussi ce mot avec l'orthographe Sayfo.

l'héritage de l'ancien régime, a sans doute préparé l'opinion publique à la perpétration du génocide perçu comme une légitime sanction infligée aux Grecs, aux Arméniens et aux Syriaques[2].

En janvier 1913, dans le but de satisfaire le désir de fonder un Empire pantouranien[3], le gouvernement jeune turc du CUP instaure une dictature militaire. La décadence de l'Empire et la perte des provinces européennes provoquent dans l'appareil politique des Jeunes Turcs, l'idée de l'éradication de « l'ennemi de l'intérieur ». En même temps, l'installation des populations musulmanes fuyant les guerres balkaniques et caucasiennes dans les villes et villages à majorités arméniennes et syriaques, rend la situation des minorités chrétiennes encore plus compliquée. Cette situation amène avec elle les tensions relatives aux propriétés terriennes. Parmi les minorités, les Syriaques sont les plus vulnérables : ils ne disposent du soutien d'aucun pays, ne possèdent aucune force militaire et sont divisés en plusieurs factions religieuses. Pour la chercheuse allemande Tessa Hofmann, qui s'appuie sur les écrits des témoins oculaires, à partir de l'été 1914, des unités spéciales qui portent le nom de *Teskilat-i-Mahsusa* envahissent toute la province de Diyarbakir. Avant de déporter toute la population chrétienne de Mardin et de ses environs, ces groupes spéciaux commencent par la confiscation des biens des Syriaques et les arrestations massives de prêtres et de notables. Ils instaurent une atmosphère générale de terreur[4]. Quant au professeur de l'Université de Södertörn en Suède David Gaunt, dans son ouvrage sur les relations entre chrétiens et musulmans de l'Anatolie orientale durant la Première Guerre mondiale, il affirme qu'avant même l'entrée en conflit de l'Empire ottoman, le ministre de l'Intérieur Talât Pacha décide de déporter les Syriaques du Hakkâri vers les provinces intérieures[5]. Vu la difficulté d'atteindre ces hautes montagnes, le 28 octobre 1914, le gouvernement régional demande l'aide des tribus kurdes, décide d'arrêter les artisans et les fermiers et de bruler les villages pour pousser les habitants syriaques à quitter la province[6].

Dès le début de l'engagement ottoman dans la Grande Guerre, au mois de janvier 1915, à Sarikamis, 80 % des effectifs de la Troisième armée périssent à cause des conditions extrêmes de l'hiver caucasien. Cette défaite devant l'armée russe renforce la théorie du complot, qui présente les minorités chrétiennes de la région comme agents de l'ennemi. Les ultranationalistes pointent du doigt les minorités chrétiennes comme responsables de la défaite. L'armée et le gouvernement du CUP légitiment la décision d'éliminer les minorités non-musulmanes. Après plusieurs réunions au mois de mars 1915, le gouvernement central du CUP confie la tâche de l'extermination au groupe de l'Organisation spéciale (*Teshkilat-i-Mahsusa*) dirigée par Bahaeddin Sakir. Composés par des criminels de droit commun, en majorité des Tcherkesses, des Tchétchènes et des Kurdes, ces escadrons deviennent opérationnels grâce au ministre de l'Intérieur et de la Justice. Pour les spécialistes de la question du génocide arménien :

---

[2] Hamit BOZARSLAN, Vincent DUCLERT Vincent, Raymond KEVORKIAN, *Comprendre le génocide des Arméniens*, 1915 à nos jours, Paris, Tallandier, 2015, p. 12-13.

[3] Il s'agit d'une doctrine soutenue par Ziya Gokalp, qui prône le regroupement au sein d'une même entité politique de tous les individus de nationalité et de langue turques vivant entre les Balkans et le lac Baïkal.

[4] Tessa HOFMANN, *Syriac Narratives on the Ottoman Genocide in Comparative Perspective*, dans *International Journal of Armenian Genocide Studies*, 4, 2019, p. 17-18.

[5] David GAUNT, *Massacres, Resistance, Protectors: Muslim-Christian Relations in Eastern Anatolia during World War I*, New Jersey, Gorgias Press, 2006, p. 128.

[6] David GAUNT, *Katliamlar, Direnis, Koruyucular : I. Dünya Savasinda Dogu Anadolu'da Müslüman-Hiristian Iliskileri*, Istanbul, Belge Yayinlari, 2007, p. 190-192.

> La police dressait les listes d'hommes à déporter, la gendarmerie assurait l'« encadrement » des convois et le service de Trésor s'occupait de « gérer » les « biens abandonnés ». Les coordinateurs de ces opérations étaient les « secrétaires-responsables » délégués par le parti (du CUP) dans les provinces[7].

Au mois d'avril, le gouvernement central sous la direction du ministre de l'Intérieur Talât Pacha, lance l'ordre de tuer et de déporter les chrétiens des provinces orientales de l'Empire. La majorité de ces déportés ont été méthodiquement exterminés en cours de route et seule une faible minorité arrive dans les lieux de relégation. L'ultime étape du processus de destruction se déroule dans les camps de concentration situés en Syrie et en Mésopotamie. Au mois de juin et juillet, tous les villages syriaques de la province de Diyarbakir sont saccagés et détruits, et leurs habitants massacrés dans des situations horribles. Le nombre des tués dépasse de loin les 150 000 personnes. En même temps, dans le Turabdin, région située à l'est de la province de Diyarbakir, les trois-quarts de la population syriaque sont éliminés. L'historienne et spécialiste des questions franco-iraniennes Florence Hellot-Bellier, dans ses *Chroniques de massacres annoncés*, rapporte qu'après trois mois de lutte acharnée contre les attaques des tribus kurdes, des soldats du gouverneur Djevdet Bey de Van (au nord) et de Haydar Bey de Mossoul (au sud), le patriarche Mar Shemun Benyamin et ses hommes sont forcés d'abandonner définitivement leur foyer historique, le Hakkâri, pour se réfugier dans les provinces d'Ourmia et de Salamas en Iran, à la fin octobre 1915[8].

A la fin de l'année 1917, avec la Révolution bolchévique, l'armée rouge se retire du Caucase iranien et abandonne les Syriaques à leur destin. Dès le début de l'année 1918, l'armée ottomane pénètre dans les territoires iraniens et saccage les villages syriaques de la province d'Ourmia et de Salamas. Le 16 mars 1918, le patriarche Mar Shemun XIX Benyamin est assassiné par l'agha kurde Simko avec la complicité de l'armée ottomane. Au mois de juillet, les bandes armées de *Teshkilat-i-Mahsusa* entrent à Ourmia et exercent une violence inouïe sur les Syriaques de la ville. Evêques, prêtres, religieuses, missionnaires, hommes, femmes et enfants, tout le monde est passé par l'épée. Le Délégué apostolique de Perse, Mgr Sontag, l'illustre écrivain et évêque chaldéen Thomas Audo, les missionnaires occidentaux et les prêtres avec un nombre important des réfugiés syriaques, sont massacrés à l'intérieur de la mission lazariste d'Ourmia. Quant aux femmes et aux jeunes filles, elles sont enlevées par les Turcs pour les marier à des musulmans[9]. Au lendemain des massacres, les rescapés, plus de 80 000 personnes, prennent la route de l'exil vers la ville iranienne de Hamadan. Après une longue marche à pied de plus de 500 km, à peine la moitié des réfugiés réussit à rejoindre le camp militaire britannique de Bidjra près de Hamadan. Environ 40 000 périssent sur la route de la fuite ! Deux mois plus tard, les Anglais décident de les conduire vers le camp de Bakouba, à 45 km au nord de Bagdad. Encore une marche de 600 km à pied qui amène la mort de plusieurs milliers de personnes. La chercheuse française, Claire Weibel Yacoub dans sa biographie consacrée à *Surma l'Assyro-Chaldéenne*, la sœur du patriarche Mar Shemun XIX Benyamin, confirme que dans le camp de Bakouba, 7 000 autres syriaques perdent la vie. Deux ans après, avec la fermeture du camp de Bakouba par les Britanniques, 25 000 personnes en compagnie du général syriaque Agha Petros, remontent la Mésopotamie pour rejoindre leur pays natal du Hakkâri. Mais les troupes turques les empêchent de regagner leurs terres, alors les Britanniques les dispersent

---

[7] Hamit BOZARSLAN, Vincent DUCLERT Vincent, Raymond KEVORKIAN, *Comprendre le génocide des Arméniens*, p. 19.

[8] Florence HELLOT-BELLIER, *Chroniques de massacres annoncés, Les Assyro-Chaldéens d'Iran et du Hakkâri face aux ambitions des empires 1896-1920*, Paris, Geuthner, 2014, p. 467-468.

[9] Joseph et Claire YACOUB, *Oubliés de tous, les Assyro-Chaldéens du Caucase*, Paris, Cerf, 2015, p. 140-141.

dans les villages autour de Mossoul[10]. Ainsi, durant la Grande Guerre, environ 500 000 personnes appartenant aux quatre Eglises syriaques sont éliminées par la politique extrémiste du gouvernement jeune turc.

L'historienne française et spécialiste de la Première Guerre mondiale Annette Becker, dans la préface qu'elle a réservée à l'ouvrage de Taner Akçam relatif aux télégrammes de Talât Pacha et au génocide des Arméniens, affirme que malgré les preuves suffisantes, le gouvernement actuel de Turquie et certains pays occidentaux refusent toujours d'admettre l'intention génocidaire du gouvernement du CUP durant la Première Guerre mondiale. Par ces lignes, elle montre comment les enjeux politiques et économiques mettent une chape sur des évidences historiques :

> Au moment où ces lignes sont écrites, la Chambre des Représentants américaine vient de reconnaitre le 29 octobre 2019 le génocide des Arméniens, et a décidé de tout faire pour qu'il ne soit plus nié. A quoi le président Recep Tayyip Erdogan a répondu que la Turquie « ne reconnaissait pas cette mesure […] Dans notre foi (musulmane), le génocide est interdit […] Nous voyons cette accusation comme la plus grande insulte qui soit faite à notre nation ». Une fois de plus le négationnisme lui-même affecte l'offense. Dès le 14 novembre, le Sénat républicain bloquait cette proposition de « reconnaissance officielle et de mémoire » lors d'une visite retentissante du Président Erdogan à Washington.
>
> Andonian, Guerguerian, Missakian, Lemkin savaient eux aussi que leur combat de la reconnaissance était politique et juridique, mais qu'ils ne pouvaient que s'appuyer sur la recherche historique[11].

En effet, dans une compilation qu'Annette Becker a rédigée à propos des *Messagers du désastre, Raphael Lemkin, Jan Karski et les génocides*, elle affirme que, si Raphael Lemkin s'est battu pour la reconnaissance du terme de « génocide » afin de désigner l'holocauste juif durant la Deuxième Guerre mondiale, c'est parce que l'étudiant en droit a été influencé par le crime de masse que les Arméniens et les Syriaques ont subi lors de la Première Guerre et après. Cet acte d'extermination de ces minorités chrétiennes par l'Empire ottoman fournit à Lemkin des arguments nécessaires afin de prévenir et de sanctionner les crimes de génocides[12]. Dans un article rédigé sur la manière de penser et de nommer les génocides, Annette Becker rapporte qu'en 1921, lors du procès de l'assassinat de l'ex-Grand vizir Talât Pacha par un Arménien à Berlin, Raphael Lemkin a commencé à se demander « comment on pouvait juger celui qui avait tué un seul homme pour se venger, alors que sa victime était responsable de la mort de centaines de milliers de ses coreligionnaires ». Alors, Lemkin passe le reste de sa vie à réfléchir à cette incohérence et à lutter pour que de tels crimes soient reconnus et puissent être jugés en tant que tels[13]. Lorsqu'en 1933, les Syriaques de la province de Mossoul se font massacrer par l'armée irakienne, Lemkin à la Conférence internationale de Madrid, va plus loin dans sa description de l'horreur et parle de « crime de barbarie » et « crime de vandalisme ». En 1946, ce juriste polonais d'origine juive réussit à obtenir un vote des Nations Unies sur le mot génocide et en 1948 à Paris, à le faire adopter par la Convention internationale sur la prévention et la punition du crime de génocide[14].

---

[10] Claire WEIBEL YACOUB, *Surma l'Assyro-Chaldéenne (1883-1975), dans la tourmente de Mésopotamie*, Paris, L'Harmatan, 2007, p. 97-101.

[11] Taner AKÇAM, *Ordres de tuer, Arménie 1915, Les télégrammes de Talaat Pacha et le génocide des Arméniens*, Paris, CNRS Editions, 2020, p. 26-27.

[12] Annette BECKER, *Messagers du désastre, Raphael Lemkin, Jan Karski et les génocides*, Paris, Fayard, 2018.

[13] Annette BECKER, *Penser et nommer les génocides : Raphael Lemkin*, dans https://stanford.edu/dept/france-stanford/Conferences/Terror/BeckerFrench.pdf (consulté le 31 décembre 2020).

[14] Taner AKÇAM, *Ordres de tuer*, p. 24-26.

C'est en mêlant une racine grecque, « *genos* », peuple, et le mot latin « *occidere* », tuer, que Raphael Lemkin parle de la barbarie criminelle ou du crime des crimes. Le 9 décembre 1948, l'Assemble Générale des Nations Unies réunie à Paris définit l'acte de génocide par dix-neuf articles. Pour ce qui est du crime de génocide, les trois premiers articles disent :

> Article I :
> Les Parties contractantes confirment que le génocide, qu'il soit commis en temps de paix ou en temps de guerre, est un crime de droit des gens, qu'elles s'engagent à prévenir et à punir.
>
> Article II :
> Dans la présente Convention, le génocide s'entend de l'un quelconque des actes ci-après, commis dans l'intention de détruire, en tout ou en partie, un groupe national ethnique, racial ou religieux, comme tel :
> a. meurtre de membres du groupe ;
> b. atteinte grave à l'intégrité physique ou mentale de membres du groupe ;
> c. soumission intentionnelle du groupe à des conditions d'existence devant entrainer sa destruction physique totale ou partielle ;
> d. mesures visant à entraver les naissances au sein du groupe ;
> e. transfert forcé d'enfants du groupe à un autre groupe.
>
> Article III :
> Seront punis les actes suivants :
> a. le génocide ;
> b. l'entente en vue de commettre le génocide ;
> c. l'incitation directe et publique à commettre le génocide ;
> d. la tentative de génocide ;
> e. la complicité dans le génocide[15].

Pour condamner les membres du CUP, ces trois articles suffisent pour justifier que le crime commis à l'encontre des Syriaques est un génocide. En effet, avec l'éclatement de la Première Guerre mondiale, il est apparu évident pour le gouvernement ottoman des Jeunes Turcs, de promouvoir une propagande criminelle afin de précipiter les violences de masse, de libérer les contraintes morales et de transformer des individus, tant civils que militaires, en assassins.

L'ancien médecin et membre du Conseil scientifique du Mémorial de la Shoah et du Conseil scientifique pour l'étude du génocide des Arméniens, l'historien Yves Ternon, confirme que la destruction programmée par le gouvernement ottoman, dès le début de son exécution, n'a pas trouvé d'obstacle, alors que les Puissances occidentales sont informées du plan d'extermination des minorités chrétiennes par les Unionistes, mais ne font rien. L'allié direct de l'Empire ottoman, l'Allemagne, est au courant de tout, mais son chancelier Bethmann-Hollweg refuse de mettre en péril une alliance qui sépare la Russie de ses partenaires de l'Entente. D'autant plus que l'entrée en guerre de la Bulgarie aux côtés des Empires centraux, au mois de juin 1915, isole complètement la Russie. Quant aux pays de l'Entente, au mois de mai, ils menacent la Sublime Porte de la trainer devant un tribunal après la guerre, mais ne feront rien. Au mois de juillet, le gouvernement français découvre l'existence d'un programme d'extermination qui est mis en œuvre par les Jeunes Turcs : il ne s'agit pas seulement de massacres sporadiques. De leur côté, les Etats-Unis comme pays neutre, envoient de l'aide (vivres, vêtements, argent) qui parvient difficilement aux déportés, mais ils ne peuvent rien faire de plus[16].

---

[15] Yves TERNON, *Génocide anatomie d'un crime*, Paris, Armand Colin, 2016, p. 85-86.
[16] Yves TERNON, *Génocide anatomie d'un crime*, p. 174-175.

Alors, conscients de la menace d'extermination qui pèse sur eux, les Syriaques appellent au secours les pays occidentaux. Malheureusement ils ne reçoivent aucune aide. Livrés à eux-mêmes et sans aucun soutien, ils se tournent vers l'instance suprême de la religion chrétienne, le Vatican. Quant au chef de l'Eglise catholique, élu pape en pleine guerre, il exprime rapidement sa neutralité face au conflit. Au Consistoire du 22 janvier 1915, Benoit XV décrit la ligne de conduite du Saint Siège face à la guerre :

> Nous réprouvons de toutes nos forces, toutes les violations du droit partout où elles ont été commises. Mais mêler l'autorité pontificale aux disputes des belligérants ne serait ni convenable ni utile. Quiconque juge sagement la situation voit clairement que, si dans ce débat, le Pontife romain ne peut pas ne pas avoir les plus grands soucis, il ne doit cependant être d'aucun parti. Le Pontife romain qui tient la place de Jésus-Christ, mort pour chacun des hommes, doit embrasser dans sa charité tous ceux qui combattent. Père du monde catholique il a de chaque côté de très nombreux fils et c'est du salut d'eux tous qu'il doit se préoccuper. Il ne doit donc pas considérer les motifs particuliers qui les divisent, mais le bien commun de la foi qui les unit. Agir autrement non seulement n'apporte aucune aide à la cause de la paix, mais encore introduirait la jalousie dans la religion et exposerait la paix et la concorde intérieure de l'Eglise à des grandes perturbations.
>
> N'étant d'aucun parti, Nous nous préoccupons cependant de l'un et de l'autre, comme Nous avons dit, Nous suivons les horribles développements de cette guerre avec l'inquiétude et l'anxiété la plus grande, étant donné surtout qu'il est à redouter que l'impétuosité de la violence ne dépasse parfois toute mesure[17].

Cette ligne de conduite tracée par le pape est claire. Benoît XV ne peut condamner un parti et être d'accord avec l'autre. Son rôle est d'aimer tous les hommes et en particulier les catholiques. Comme Père spirituel, il doit maintenir la concorde et la paix entre ses enfants qui se battent de chaque côté. Durant les quatre années de guerre, le pape n'a pas cessé de faire appel aux chefs des pays belligérants pour stopper « l'horrible carnage ». Cependant, aucun chef d'Etat ne s'est engagé à accepter les offres de paix proposées par Benoît XV. Face à cette neutralité du chef de l'Eglise catholique, l'historien et religieux français Paul Christoph dans son livre consacré à *Benoît XV et la Grande Guerre*, déclare que chaque camp attendait du pape une condamnation solennelle, énergique, virulente, de son ennemi, de sa politique et de ses méthodes de guerre. Mais le pape a refusé d'entrer dans ce jeu :

> Le pape ne se résolvant pas à parler ce langage, on tenait pour nul et non avenu tout ce qu'il pouvait dire ou faire dans un autre ordre d'idées, et l'on continuait de s'indigner de son silence, qu'on n'hésitait même pas à dénoncer comme un aveu non déguisé de ses sympathies pour les ennemis et presque, comme une approbation tacite de leurs dénis de justice et de leurs crimes[18].

En effet, Benoît XV maintient le Saint Siège à sa vraie place et déclare sa neutralité face au conflit qui a pris de l'ampleur dans l'espace et le temps. Faute d'un Etat, le Vatican ne peut pas avoir une vraie diplomatie pour empêcher le massacre des minorités chrétiennes de l'Empire ottoman et aucune Puissance occidentale ne veut s'engager pour défendre la politique du pape. Tout au long du conflit, les deux camps remettent en question toutes les interventions du Saint Siège pour retrouver la paix. Dans son ouvrage consacré aux *Oubliés de la Grande Guerre,* Annette Becker explique comment la notion de neutralité est mise en cause par les pays belligérants. Pour elle, chaque pays est tellement persuadé de la légitimité de son combat, qu'il est impossible d'imaginer

---

[17] Actes de Benoît XV, tome I, 1914-1918, *Encycliques, Motu proprio, Brefs, Lettres et Allocutions*, Texte latin avec traduction française, Paris, Bonne Presse, 1924, p. 67-68.

[18] Paul CHRISTOPHE, *Benoît XV et la Grande Guerre*, Paris, Cerf, 2016, p. 161.

que l'on soit hors du combat. S'ils acceptent le service du CICR ou du Vatican pour leur faciliter une communication postale, en revanche ils mettent en doute leurs actions et leurs dires dès qu'il pourrait y avoir contrepartie. Durant la guerre, il est impensable d'être neutre et le non-engagement du Saint Siège manifeste non seulement sa faiblesse politique, mais aussi une suspicion générale sur ses intentions[19].

En même temps, A. Becker constate que les autorités locales et les responsables moraux ne restent pas neutres et défendent les intérêts nationaux de leur pays. Elle donne l'exemple des prêtres catholiques français qui acceptent mal la présence des catholiques allemands dans leurs églises. Ce sont surtout les religieux et les notables qui mènent la résistance contre l'occupant allemand. Beaucoup de prêtres s'engagent à remplacer des prisonniers détenus dans les camps allemands. Régulièrement, l'appartenance nationale prime sur toute appartenance religieuse[20]. A ce propos, Xavier Boniface, professeur d'histoire à l'Université de Picardie Jules Verne, constate l'existence d'un engagement massif du religieux durant la guerre. Dans son ouvrage intitulé *Histoire religieuse de la Grande Guerre*, il explique que la participation du religieux se manifeste sous plusieurs formes : géopolitique, des prêtres qui s'engagent pour défendre les intérêts temporels de leur pays en guerre ; institutionnelle, la participation des organisations religieuses comme les aumôniers militaires au service de leur patrie ; culturelle, chaque confession véhicule des inspirations religieuses pour le conflit ; sociale, les religieux s'appuient sur une théologie sociale qui légitime la guerre ; rituelle et liturgique, les cérémonies religieuses sont présidées par des religieux et adaptées aux circonstances du conflit. Xavier Boniface affirme que les confessions religieuses sont un enjeu majeur dans la guerre. Elles provoquent des tensions entre les missions catholiques et protestantes, et dans les pays musulmans, avec l'appel au *djihad* du sultan-calife à Istanbul, la mobilisation au nom de l'islam revêt une allure stratégique. Ainsi, la guerre est présentée comme juste et sainte car le pays est agressé par l'étranger et dans la tête de certains croyants, il faut faire une croisade pour éliminer l'ennemi et nettoyer le pays du mal qui se propage. Donc, chacun est convaincu que Dieu est dans son camp. Cependant, d'une manière contradictoire, existent aussi des appels à la paix prononcés par des leaders religieux. Mais ce rôle est moins souvent mis en avant par les belligérants [21].

Paradoxalement, malgré sa neutralité ou son impartialité, le Saint Siège devient le centre de toute information relative aux secours humanitaires. De nombreuses lettres conservées dans les Archives du Vatican témoignent du rôle humanitaire que le Saint Siège a joué durant cette guerre. A ce propos, Annette Becker explique comment le Saint Siège est devenu le centre mondial de toute information. Un office est créé à la Secrétairerie d'Etat pour répondre aux centaines de lettres quotidiennes. En 1915, cette responsabilité est donnée au Révérend Père Reuter, d'origine américaine. Vu le nombre de nationalités qui s'adressent au Vatican, cet office prend l'allure d'un secrétariat polyglotte placé sous la direction de Mgr Tedeschini, Substitut de la Secrétairerie d'Etat. Dès les premières heures du conflit, des suppliques sont adressées au Vatican pour demander l'intervention du pape. Les demandes sont formulées en général pour recevoir un secours financier et pour obtenir des nouvelles d'un prisonnier ou d'une famille déplacée. Ces lettres ne sont pas

[19] Annette BECKER, *Oubliés de la Grande Guerre, Humanitaire et culture de guerre 1914-1948*, Paris, Fayard, Pluriel, 2012, p. 186-187.
[20] Annette BECKER, *Oubliés de la Grande Guerre*, p. 77-87.
[21] Xavier BONIFACE, *Histoire religieuse de la Grande Guerre*, Paris, Fayard, 2014.

écrites uniquement par des catholiques, il y a aussi des non-catholiques qui croient que le pape a plus de pouvoir d'intervention ou d'influence que les organismes existants[22].

Pour l'écrivain et journaliste français Yves Chiron, vu le nombre important des demandes, le Vatican devient le centre incontournable de toutes les informations.

> Dans tous les diocèses où se trouvaient des camps de prisonniers, il était demandé aux évêques de désigner des prêtres (même étrangers aux diocèses et si possible familiers de la langue des prisonniers), chargés de les visiter, de leur apporter des secours spirituels et matériels. Une attention particulière était portée aux courriers. Ces prêtres devaient inciter les prisonniers à donner des nouvelles à leur famille et, si nécessaire, ils les aideraient à rédiger ces courriers[23].

A ce propos, le pape demande à Mgr Pacelli, alors Secrétaire de la Congrégation des Affaires ecclésiastiques extraordinaires, de mettre en place un service d'assistance religieuse et charitable aux prisonniers. En même temps, Benoît XV charge le Secrétaire d'Etat, le Cardinal Gasparri, d'envoyer un décret à tous les archevêques des pays en guerre.

> En envoyant ce décret aux archevêques des pays en guerre, en les chargeant de le faire connaitre à leurs évêques suffragants, le Cardinal Gasparri précisait que cette assistance spirituelle et charitable devait se faire « sans distinction ni de religion, ni de nationalité, ni de langue » [24].

Selon Yves Chiron, ce service d'assistance aux prisonniers qui porte le nom d'*Ufficio delle informazioni per i prigionieri di guerra* a traité 600 000 correspondances, 40 000 demandes de rapatriement de prisonniers malades et transmis 50 000 lettres entre les prisonniers et leurs familles[25].

Face à cette action humanitaire, Annette Becker signale l'existence d'une ambiguïté. Malgré l'aide apportée par une instance neutre comme le Vatican ou le CICR, les familles et les prisonniers secourus ne cessent de penser selon leur ligne nationale. Ils sont persuadés non seulement que l'ennemi fait toujours le mal, mais encore, ils soupçonnent les organismes humanitaires de choisir leur camp. Ils sont tellement imprégnés par l'idée du patriotisme, qu'ils sont persuadés que leur pays mène un combat juste et honorable. Quant à l'aide fournie par les organisations humanitaires, elle est souvent oubliée ou mise à l'écart par les familles secourues. Ainsi, l'action fournie par le Saint Siège est régulièrement mise en question par les familles qui appellent à l'aide et les gouvernements qui ont pu s'accommoder de leurs prisonniers[26]. De son côté, l'historienne américaine Agnes de Dreuzy confirme que pour la presse occidentale, l'action de Benoît XV auprès des chrétiens de la « Grande Syrie » passe au second plan. Si le secours apporté aussi bien par les hautes autorités que les prêtres ou les missionnaires de l'Eglise catholique est ignoré par l'opinion publique européenne, c'est parce que Benoît XV déclare sa neutralité et son impartialité face au conflit. Pour A. de Dreuzy, cette impartialité de Benoît XV conduit à la diminution de son autorité

---

[22] Annette BECKER, *Oubliés de la Grande Guerre*, p. 164-165.
[23] Yves CHIRON, *Benoît XV, Le pape de la paix*, Paris, Perrin, 2014, p. 144.
[24] Yves CHIRON, *Benoît XV, Le pape de la paix*, p. 144.
[25] Yves CHIRON, *Benoît XV, Le pape de la paix*, p. 144-145.
[26] Annette BECKER, *Oubliés de la Grande Guerre*, p. 186-188.

morale, de la possibilité d'influencer le cours des événements et de demander des soutiens militaires pour son œuvre humanitaire[27].

Cependant les Archives du Saint Siège réservées à la Première Guerre mondiale sont de loin les plus importantes au monde. Régulièrement, ces informations trop nombreuses occultent celles d'une petite nation, alors que son histoire est aussi mouvementée que celle du reste des Etats. Il s'agit des Syriaques, peuple habitant de tout temps la Mésopotamie historique et présenté régulièrement comme nation divisée en plusieurs Eglises. Connus sous différents vocables, Assyriens, Araméens, Chaldéens, Nestoriens et Jacobites, les Syriaques tout comme les Arméniens et les Grecs du Pont, subissent un génocide de la part du gouvernement jeune turc. En effet, les sources vaticanes relatives au XIX$^{e}$ et au début du XX$^{e}$ siècle mettent en lumière des informations précises, non seulement sur la situation géopolitique de l'Empire ottoman, mais aussi sur la politique réservée par celui-ci aux minorités chrétiennes. En même temps, elles fournissent des renseignements concernant la manière dont le Saint Siège s'est efforcé d'intervenir auprès du gouvernement ottoman pour faire cesser les massacres et sauver les victimes chrétiennes et plus précisément les Syriaques.

Vu leur nombre colossal, ces sources sont classées par thématiques et dans les différentes institutions du Saint Siège. A ce propos, le travail gigantesque du professeur de l'Institut Pontifical Oriental de Droit Canon Georges-Henri Ruyssen, est de première importance. Le jésuite d'origine belge a reproduit d'une manière intégrale les documents de l'époque et il les a publiés sous forme d'ouvrages en sept volumes pour la question arménienne[28] et en quatre volumes pour la question syriaque[29]. Cet ensemble de lettres diplomatiques, classées d'une manière chronologique, provient des Archives Secrètes de la Secrétairerie d'Etat du Vatican (ASV), des Archives de la Congrégation pour les Eglises Orientales (ACO), des Archives historiques de la Secrétairerie d'Etat, Section pour les Relations avec les Etats (SS. RR. SS) et des Archives de la Congrégation pour les Affaires ecclésiastiques extraordinaires (AA. EE. SS.). Assez souvent ces deux dernières ne forment qu'un seul fonds d'archives vaticanes et sont signalés comme faisant partie d'un ensemble commun.

Dans notre recherche, la période qui touche le génocide des Syriaques est relatée en majeure partie dans les Archives de la Congrégation pour les Eglises orientales, (ACO). Elles éclaircissent davantage les événements rapportés par les Archives Secrètes de la Secrétairerie d'Etat du Vatican (ASV)[30]. En majeure partie rédigés par des témoins oculaires, les documents d'ACO reconstituent le bilan des victimes, des destructions d'églises ou de villages, des pertes humaines, la déportation de la population locale, la conversion forcée à l'islam d'une communauté précise, le mouvement de conversion au catholicisme des chrétiens indigènes et la « concurrence » entre les missionnaires catholiques et protestants. Ces témoignages historiques sont l'œuvre des patriarches, des évêques

---

[27] Agnes DE DREUZY, *The Holy See and the Emergence of the Modern Middle East, Benedict XV's Diplomacy in Greater Syria (1914-1922)*, Washington, The Catholic University of America Press, 2016.

[28] Georges-Henri RUYSSEN, *La questione Armena, Vol. IV, 1908-1925, (4 ottobre 1902 - 26 maggio 1918) Documenti dell'Archivio Segreto Vaticano (ASV), & dell'Archivio Storico della Segreteria di Stato, Sezione per i Rapporti con gli Stati (SS.RR.SS.), Roma, Lilame, Editioni Orientalia Christiana, 2015*.

[29] Georges-Henri RUYSSEN, *La Questione Caldea e Assira*, Tomo I, *1908-1938, (16.06.1908 al 29.5.1923) Documenti dell'Archivio Segreto Vaticano (ASV), Dell'Archivio della Congregazione per le Chiese Orientali (ACO) e Dell'Archivio Storico della Segreteria di Stato, Sezione per i Rapporti con gli Stati (SS.RR.SS.)*, Roma, Lilame, Editioni Orientalia Christiana, 2019.

[30] Leonardo SANDRI, Cyril VASIL, *Congrégation for the Oriental Churches*, Roma, Valore Italiano, 2017.

ou des prêtres qui envoient leurs informations, parfois très détaillées, aux différents Délégués apostoliques présents dans l'Empire ottoman, ou bien au Préfet de la Congrégation pour la propagation de la foi, en général dans le but de recevoir des secours de la part de celui-ci. Il s'agit aussi de témoignages apportés par des missionnaires catholiques qui fournissent de larges informations sur l'état de désolation des diocèses locaux ou des missions catholiques. En même temps, les archives d'Archives de la Congrégation pour les Eglise Orientales mettent à notre disposition des données historiques d'intérêt considérable sur le recensement détaillé des diocèses syriaques, surtout catholiques, d'avant et d'après la Première Guerre mondiale. Il y est question du nombre de missions, de populations, de prêtres, d'églises, de chapelles, d'écoles et d'élèves. Enfin ces correspondances permettent de comprendre aussi la raison de la présence des missionnaires latins auprès des chrétiens orientaux, sujets de la Sublime Porte[31].

Officiellement fondées le 31 janvier 1612 par le pape Paul V, les Archives Secrètes du Vatican (ASV) sont conservées dans un bâtiment sous la cour du musée du Vatican. Il s'agit des archives les plus importantes au monde, regroupées sous la direction de la Secrétairerie d'Etat du Vatican. A la base, l'accès à ces archives n'était autorisé que pour les hauts dignitaires du Saint Siège, comme le pape, le Secrétaire d'Etat ou les Préfets des congrégations vaticanes[32]. En général, ces archives fournissent des documents issus de rapports politiques entretenus entre le Saint Siège et les différents pays. Pour ce qui touche à la période de notre recherche, il s'agit des rapports rédigés par les Délégués apostoliques présents sur place, des lettres diplomatiques envoyées par les papes aux différents chefs d'Etats et des correspondances de la Secrétairerie d'Etat du Vatican avec les différents Nonces apostoliques, afin de trouver une solution pour stopper les massacres des chrétiens commis par le gouvernement de la Sublime Porte.

A la base, la Congrégation pour les Affaires ecclésiastiques extraordinaires (AA.EE.SS.) a été fondée en 1814, dans le but d'aider la Secrétairerie d'Etat pour les Relations avec les Etats (SS.RR.SS.) à traiter les dossiers particuliers des différents pays[33]. Les thématiques développées dans ces écrits diplomatiques sont tellement variées qu'il est difficile de les synthétiser ici. Pour ce qui est du génocide des Syriaques, ces archives nous donnent des informations sur la famine, les persécutions et les déportations que le gouvernement ottoman a mises en place pour éliminer l'élément chrétien. Ces archives décrivent aussi l'attitude du Saint Siège pour s'engager auprès de ces chrétiens persécutés. Elles mettent à notre disposition des détails sur l'action humanitaire de l'Eglise catholique afin de secourir les populations menacées. Enfin, elles décrivent aussi la volonté du Vatican de sauvegarder ses intérêts religieux auprès des Syriaques en affrontant de près les missionnaires protestants.

Lors de notre visite aux archives vaticanes, nous avons rencontré quelques difficultés qui nous ont empêché d'approfondir certaines recherches. Par exemple : la contrainte des horaires d'ouverture, uniquement le matin durant le calendrier scolaire italien (mi-septembre à mi-juillet) ; les restrictions à la communication : on ne peut emprunter dans les salles de lecture que trois unités archivistiques par jour avec interdiction de la reproduction des archives ; une possibilité de faire

---

[31] Joseph TFINKDJI, *L'Eglise chaldéenne catholique, Extrait de l'annuaire pontifical catholique de 1914*, Paris, L'Harmattan, 2018.

[32] http://www.archivioapostolicovaticano.va/content/aav/en.html (consulté, le 20 novembre 2020).

[33] Laura PETTINAROLI, *Les « sessioni » de la Congrégation des Affaires ecclésiastiques extraordinaires : évolution générale (1814-1938) et remarques sur le cas russe (1906-1923)*, dans Mélanges de l'Ecole française de Rome – Italie et Méditerranée, 122, 2010, p. 493-537.

une copie numérique existe moyennant un tarif prohibitif et de longs délais d'attente. Dans son introduction pour la publication des archives vaticanes relatives à la « Question Syriaque », Georges-Henri Ruyssen relève d'autres difficultés majeures : l'éparpillement des documents dans des fonds divers et la méconnaissance de la cause syriaque. Selon Ruyssen, après la Première Guerre mondiale et l'apparition des nouveaux Etats, les Syriaques se sont retrouvés sur plusieurs territoires du Proche-Orient. Pour nous, cette situation a engendré des conséquences pour consulter les fonds des différentes Délégations apostoliques de Turquie, de Syrie, d'Irak et d'Iran sans oublier ceux du Liban. Il faut reconnaître en même temps, qu'au lendemain de la guerre, la cause des Syriaques ne s'est pas imposée à l'opinion publique européenne de la même façon que la question arménienne. Déjà à la Conférence de la Paix à Paris, les Syriaques n'ont pas pu se faire entendre avec la même insistance que les Arméniens. Souvent, des provinces, des villes ou des villages habités par des Syriaques sont attribués à des Arméniens. Il existe donc, dans certains documents, une confusion entre les Syriaques et les Arméniens. Selon le jésuite belge, pour les Syriaques « ce fut un grand silence, non le silence du négationnisme de la République turque, fruit d'une construction idéologique, mais aussi le silence des Eglises elles-mêmes »[34].

En effet la division, la séparation et les luttes entre les Eglises de la même nation engendrent des faiblesses considérables pour la défense de leur cause. La directrice de recherches au CNRS Françoise Briquel-Chatonnet, dans son article sur les Eglises de tradition syriaque publié dans l'Œuvre d'Orient, présente les Eglises syriaques comme les plus divisées et les plus complexes de la tradition chrétienne orientale. Pour elle, cette division tire ses origines d'une histoire assez mouvementée et de l'immense diversité des régions et des cultures dans lesquelles le christianisme syriaque s'est développé. La majorité de ces Eglises font remonter leurs origines institutionnelles au patriarcat d'Antioche et aux questions christologiques des conciles d'Ephèse et de Chalcédoine. En revanche, elles tirent leur identité nationale et leur patrimoine religieux d'un héritage commun avec celui d'Edesse, aujourd'hui Urfa au sud-est de la Turquie[35].

Quant à l'évêque de Homs et de Hamma, Mgr Georges (Jirjis) Chahin, dans son ouvrage sur l'histoire de la nation syriaque, il présente sept églises issues du patriarcat d'Antioche et appartenant au rite et à la tradition syriaques. Pour lui la première et la plus ancienne d'entre elles est l'Eglise syriaque orthodoxe, connue en arabe et en turc sous le nom de *suryani kadim* ; c'est d'elle que sont issues les six autres. Sans faire allusion aux différentes branches de ces Eglises qui se trouvent en Inde, l'auteur donne la liste suivante : l'Eglise syriaque orthodoxe, l'Eglise syriaque catholique, l'Eglise chaldéenne nestorienne, l'Eglise chaldéenne catholique, l'Eglise melkite orthodoxe, l'Eglise melkite catholique et l'Eglise maronite[36].

Sans trop nous préoccuper des dénominations et de l'histoire mouvementée de l'évolution du christianisme syriaque qui dépasse notre cadre de recherches, nous nous limitons à la période d'avant et d'après la Première Guerre mondiale qui a conduit à l'extermination de quatre Eglises syriaques. Les deux Eglises melkites et l'Eglise maronite, situées géographiquement dans les régions proches de la Méditerranée, n'ont pas subi les événements du *Seyfo* de la même façon que

---

[34] Georges-Henri RUYSSEN, *La Questione Caldea e Assira, Tomo I, 1908-1938*, p. 2-4.

[35] https://oeuvre-orient.fr/actualites/les-eglises-de-tradition-syriaque-approche-historique-francoise-briquel-chatonnet/ (consulté le 20 novembre 2020).

[36] Georges (Jirjis) CHAHIN, *L'histoire de la nation syriaque*, traduit de l'arabe en syriaque par le moine Yuhanun Seven Kermez et publié par le vicariat de l'évêché syriaque orthodoxe de Suède, 1997.

les quatre Eglises syriaques qui nous intéressent. Aujourd'hui, les Eglises melkites se présentent de plus en plus comme des Eglises arabes chrétiennes plutôt que syriaques. Quant à l'Eglise maronite, avant même le déclenchement de la Première Guerre, elle avait gagné une certaine autonomie dans les hautes montagnes du Liban.

Le prêtre chaldéen Joseph Tfinkdji, dans son rapport écrit le 2 août 1923 sur l'Eglise nestorienne, conclut son texte en affirmant que les quatre Eglises syriaques ne forment qu'un seul peuple et qu'elles ne peuvent trouver leur libération que par l'adhésion à une seule foi :

> Après la guerre et la défaite de la Turquie, les Assyro-chaldéens : chrétiens chaldéens, nestoriens, syriens catholiques et jacobites frères de la même race, décidèrent de s'émanciper du joug turc, d'avoir sinon leur complète autonomie, au moins un foyer national. Encouragés d'un côté par les promesses officielles des grandes puissances alliées et confiants d'autre part dans les cruels sacrifices rendus aux vainqueurs de la Grande Guerre, au prix de leurs biens et des flots de sang de leurs confrères, tous les Assyro-chaldéens ont revendiqué un morceau de terre de leurs anciens empires, pour y vivre indépendants sous le mandat d'une grande puissance alliée, de la France de préférence. […] Puisse ce peuple autrefois si glorieux, ouvrir les yeux à la vraie foi qui seule pourra le sauver de la destruction qui le menace et de la décadence qui le ronge[37].

Il convient de préciser aussi que malgré leur appartenance au même patrimoine culturel et religieux, les quatre autres Eglises syriaques changent de nom, ou se voient attribuer des dénominations selon la situation géopolitique de l'époque. Dans notre recherche, les quatre Eglises se présentent sous les dénominations suivantes :
*L'Eglise Apostolique d'Orient,* nommée aussi *Eglise assyrienne d'Orient* ou souvent appelée *Eglise nestorienne.*
*L'Eglise chaldéenne*, issue de l'Eglise assyrienne d'Orient, dont le patriarche porte volontairement le nom de patriarche de *l'Eglise catholique des Chaldéens*.
*L'Eglise syriaque orthodoxe*, qualifiée également d'*Eglise jacobite*.
*L'Eglise syriaque catholique,* dérivée de cette dernière, dont le patriarche porte le titre de patriarche d'Antioche et de tout l'Orient des Syriens.

Tout au long de notre recherche, nous resterons fidèles aux différentes dénominations que les sources originales de l'époque utilisent. Composé de douze chapitres, le travail démarre par l'exposition de l'origine et de l'évangélisation des Syriaques. Le deuxième chapitre relate la situation géopolitique des Syriaques durant le XIX$^{e}$ siècle et la présence des missionnaires occidentaux dans le Proche-Orient. Dans le chapitre trois, il est question de la nomination d'un Délégué apostolique auprès des Syriaques et de la réaction du Saint Siège face aux massacres *hamidiens* de 1894-1896. Le chapitre quatre traite des années intermédiaires entre 1900 et 1915, et explique comment, au lendemain de la prise du pouvoir par les Jeunes Turcs, une politique de terreur est installée pour massacrer les chrétiens de la province d'Adana et de Van. Pour mieux comprendre les massacres des Syriaques avant 1915, le chapitre cinq montre comment le Saint Siège veut instaurer des relations avec la Sublime Porte, alors que le pape Benoît XV veut rester neutre et impartial face à la guerre. Quant au chapitre six, composé de lettres diplomatiques, de témoignages oculaires et d'écrits de spécialistes, il décrit comment le Saint Siège découvre l'extermination du peuple syriaque.

---

[37] Joseph TFINKDJI, *Notice sur l'Eglise assyro-chaldéenne et nestorienne*, dans Georges-Henri RUYSSEN, *La Questione Caldea e Assira, 1908-1938, Tomo II*, Roma, Lilame, Editioni Orientalia Christiana, 2019, p. 817-852.

A partir du chapitre sept et jusqu'au chapitre douze, nous exposons d'une manière chronologique l'intervention, la stratégie utilisée et la diplomatie du Saint Siège pour secourir les rescapés syriaques. Au chapitre sept, il est question des premières interventions du Saint Siège en 1915. Dans le chapitre huit, face à la politique du blocus imposée aux provinces de la Syrie et de la Mésopotamie par Djemal Pacha en 1916, le Vatican veut secourir les Syriaques déportés et exposés à la famine. Au chapitre neuf, il est question d'un plan de ravitaillement des Syriaques habitant les provinces proches de la Méditerranée par un bateau battant pavillon du Saint Siège. En même temps pour soutenir les Syriaques du Caucase, d'autres comités se mettent en place. Avec l'entrée en guerre des Etats-Unis, le Vatican découvre qu'en 1917, il est le seul interlocuteur occidental pour défendre les chrétiens de l'Empire ottoman. C'est ainsi que le Délégué apostolique de Constantinople, Mgr Dolci, trouve l'occasion de rencontrer personnellement les ministres et les membres du gouvernement jeune turc, parmi lesquels deux ministres du triumvirat : Enver Pacha et Djemal Pacha. Alors, le pape Benoît XV lance la création de la Congrégation pour l'Eglise d'Orient et l'Institut Pontifical Oriental. Dans le chapitre dix, à la fin de la guerre, le Vatican découvre qu'en 1918, les Syriaques du Caucase subissent une deuxième vague de massacres de masse et de déportations. Malgré la lettre de Benoît XV au sultan Mehmet V Reshat, le patriarche de l'Eglise assyrienne d'Orient et le Délégué apostolique de Perse Mgr Sontag sont assassinés et la population syriaque d'Ourmia et de Salamas est anéantie pour toujours. Le chapitre onze relate les événements qui ont suivi la Conférence de la Paix de Paris en 1919 et la place réservée par les vainqueurs de la guerre aux Syriaques et au Saint Siège dans cette Conférence. Dans le dernier chapitre, qui envisage les suites de la Première Guerre mondiale, il est question de la réorganisation par le Saint Siège des Eglises catholiques syriaques et aussi des tentatives de conversion des orthodoxes syriaques au catholicisme.

Du point de vue méthodologie, nous avons débuté chaque chapitre par une introduction qui explique l'objectif de celui-ci et nous terminons par une conclusion qui fait la transition avec le chapitre suivant. Dans un travail de recherche scientifique et pour respecter l'objectivité historique des événements qui touchent à notre travail, il est impératif de laisser la parole aux protagonistes qui fournissent une littérature de première main de ces bouleversements. En même temps, nous avons utilisé d'une manière chronologique ces archives du Vatican qui nous ont permis d'avoir un autre regard sur les événements bien connus des historiens : celui de l'Eglise catholique et de sa hiérarchie, qui ne poursuivent pas les mêmes intérêts que les Puissances occidentales. Enfin, pour mieux comprendre l'intervention du Saint Siège auprès des Syriaques, nous avons trouvé impératif d'avoir régulièrement recours aux archives diplomatiques et religieuses d'avant et d'après la Première Guerre mondiale.

# Remerciements

Qu'il me soit permis de remercier toutes les personnes qui ont contribué de près ou de loin à l'élaboration de ma thèse doctorale :

Madame Laurence van Ypersele, Professeur d'histoire et spécialiste de la Première Guerre mondiale, qui a accepté de m'accompagner tout au long de cette recherche scientifique. En effet, sans elle, il était difficile pour moi d'aboutir à la rédaction finale de cette thèse. Je tiens à la remercier pour ses nombreux conseils pédagogiques, son suivi régulier, sa patience et ses pointilleuses corrections chronologiques.

Le Professeur Jean-Marie Auwers, qui a bien voulu assurer auprès de la Faculté de théologie le soutien administratif de cette thèse. Merci pour ses consignes méthodologiques qui m'ont aidé à réaliser une bibliographie cohérente selon les normes en rigueur.

Le Professeur Joseph Famerée, qui a donné son accord pour faire partie du Comité de rédaction de ma thèse. Je tiens à le remercier pour son soutien théologique dès la mise par écrit du premier chapitre.

Le Professeur de Droit Canon à l'Institut Pontifical Oriental, Georges-Henri Ruyssen, qui a bien voulu mettre ses recherches à ma disposition de manière électronique, avant même leur publication. Merci pour son travail gigantesque de publication des archives vaticanes relatives aux questions arméniennes et syriaque.

Jan Beth-Sawoce, chercheur à l'Université de Södertörn à Stockholm et spécialiste de la question syriaque, qui a édité de nombreux ouvrages relatifs au génocide. Il a contribué à mettre à ma disposition d'importantes archives venant de sa maison d'édition : Beth-Froso & Beth-Prasa Nsibin.

Le directeur de la bibliothèque Nubar, Boris Adjemian, qui m'a ouvert à Paris les portes des archives arméniennes relatives au génocide.

Maggy Waterval, professeur de latin et de grec en retraite, qui depuis les premières lignes de la rédaction de ma thèse, s'est beaucoup investie pour apporter des corrections grammaticales, de nombreuses traductions de latin, d'anglais et surtout d'italien. En même temps je tiens à la remercier pour son soutien moral et ses encouragements durant toute la rédaction de ma thèse.

Je remercie aussi, Mgr Jean-Pierre Delville, Professeur d'histoire de l'Eglise et Evêque de Liège, qui par l'intermédiaire du Professeur Marko Jacov, m'a permis d'avoir accès aux Archives secrètes du Vatican.

Durant la rédaction de ma thèse, j'ai rencontré plusieurs représentants religieux ou civils des quatre Eglises syriaques, qui m'ont livré leurs témoignages personnels, familiaux, culturels et religieux se rapportant à la question du génocide. Je remercie chacun d'entre eux.

Je remercie aussi tous les professeurs de la Faculté de théologie de l'Université catholique de Louvain-la-Neuve, qui par leur formation m'ont permis de découvrir des horizons scientifiques et intellectuels très riches.

Enfin, je tiens à remercier ma femme Guner et mes trois enfants Marie, Gabriel et Tibelya de m'avoir soutenu dans cette longue formation universitaire : Guner, qui n'a pas hésité à m'inscrire à la Faculté de théologie de Louvain ; Marie, graduée en histoire à la Sorbonne à Paris, qui relisait régulièrement mes traductions d'anglais ; Gabriel, étudiant en droit à l'Université de Liège, qui s'est toujours montré disponible pour m'apporter son aide au niveau informatique ; Tibelya, étudiante au Collège Saint Barthélemy à Liège, qui par son sourire me remonte le moral.

# I. L'origine et l'évangélisation des Syriaques

## Introduction

De nombreux ouvrages occidentaux consacrés aux Syriaques se limitent volontiers à l'étude de la littérature ou de la liturgie des Eglises du Proche-Orient, mais nous parlent peu des communautés concernées. Celles-ci se reconnaissent elles-mêmes par le nom de *Suryoyé* ou *Suraye*. Dans la mentalité orientale, ce nom désigne le peuple qui compose les fidèles des quatre Eglises : assyrienne, chaldéenne, syriaque orthodoxe et syriaque catholique. Quant aux archives de la Première Guerre mondiale concernant ce peuple, elles lui donnent le nom d'*Assyrien, Chaldéen,* et *Syriaque*. Dans ce chapitre nous essayerons de montrer l'origine ethnique et religieuse des Syriaques. Historiquement situées sur les territoires actuels de la Turquie, de la Syrie, de l'Irak et de l'Iran, les quatre Eglises appartiennent à la tradition syriaque orientale (assyrienne, chaldéenne) et occidentale (syriaque orthodoxe, catholique).

Pour ne pas rendre plus complexe le tableau du christianisme syriaque, nous n'étudierons pas l'Eglise maronite catholique, dite phénicienne, de culture arabe, mais qui liturgiquement, appartient à la branche syriaque occidentale. Il ne sera pas question non plus d'étudier les Eglises syro-malankares et syro-malabares de l'Inde, évangélisées par le travail missionnaire des Syriaques. Ces Eglises n'ont pas la même origine ethnique et culturelle, et n'ont pas subi le génocide de 1915 commis par l'Empire ottoman. Les massacres des Maronites sont antérieurs à 1915 et avant ceux-ci, les chrétiens du Liban jouissaient déjà d'une sorte d'autonomie religieuse et territoriale[38]. Quant aux Syriaques malankares et malabares, ils n'ont pas les mêmes origines, et géographiquement situés en Inde, ils n'ont pas subi le génocide de 1915.

## I.1. Origine des Syriaques

### *I.1.1. Identité des Syriaques*

A première vue, la perception identitaire des Syriaques est complexe. Il faut être initié pour mieux comprendre la subtilité de l'utilisation des différentes appellations de ce peuple. Les Syriaques se disent les descendants des Assyriens, des Araméens, des Chaldéens et d'autres anciens peuples de Mésopotamie. Assez souvent ces différentes appellations ne viennent pas des Syriaques eux-mêmes, mais des écrivains étrangers. Ces derniers leur donnent une identité suivie d'une coloration ethnique, politique, culturelle et religieuse, alors qu'auparavant, tous les Syriaques se reconnaissaient par le mot *suryoyé* ou *suraye*. Durant des siècles, l'appartenance à une Eglise faisait état de références identitaires chez les Syriaques. A partir du XIX[e] siècle, avec la naissance du nationalisme et de l'émancipation des peuples, les Syriaques cherchent à leur tour une origine historique basée sur des territoires locaux et géographiquement bien définis. Ainsi, les représentants religieux et civils des quatre Eglises syriaques (assyrienne, chaldéenne, orthodoxe et catholique) défendront l'idée de l'appartenance à la nation assyrienne[39]. Mais le génocide de 1915

[38]Taner AKÇAM, *Un acte honteux, Le génocide arménien et la question de la responsabilité turque*, Paris, Editions Denoël, 2008, p. 49.
[39] Claire WEIBEL YACOUB, *Le rêve brisé des Assyro-Chaldéens, L'introuvable autonomie*, Paris, Cerf, 2011, p. 113-131.

et l'effondrement de l'Empire ottoman donnent naissance à de nouvelles Républiques : turque et arabes. Elles feront couler une chape tellement épaisse sur l'identité des Syriaques que les chercheurs orientaux et occidentaux s'y perdront. La tolérance religieuse étant limitée, les Syriaques recevront une identité nationale qui ne leur correspond pas. S'ils revendiquent leur véritable identité, ils seront sanctionnés.

Depuis les années quatre-vingts, l'immigration vers l'Occident ne sera pas sans conséquences et provoquera une crise identitaire assez grave. Avec la perte du religieux dans les pays du nord de la planète, certains écrivains occidentaux préfèrent pour les Syriaques, une identité religieuse plutôt que celle d'une ethnie « politique ». La majorité de ces écrivains, eux-mêmes de coloration chrétienne, font un raccourci à partir de la langue parlée des Syriaques, pour leur inventer une identité de toute pièce, celle d'une « nation » araméenne[40]. Un autre problème d'ordre linguistique aggrave encore la difficulté identitaire. Dans des langues comme l'allemand, la différence entre le mot *syriaque* ou *syrien* n'existe pas. Et les Syriaques refusent de s'identifier à la République arabe syrienne et cherchent une origine à partir de la langue parlée, l'araméen. Il est plus intéressant de faire partie d'une nation qui pratique la langue de Jésus-Christ, que d'appartenir à une nation assyrienne et païenne.

Un troisième problème surgit dans la diaspora occidentale : le risque de se fondre et de tout perdre. Comme d'autres minorités, ce risque provoque chez les Syriaques un repli sur soi. Avec l'exemple de la diaspora américaine où la majorité des Syriaques ne parlent que l'anglais, le clergé syriaque fait appel à une mobilisation plus communautaire et religieuse. Cette idée est alimentée par certains membres du clergé, qui ne connaissent ni la langue, ni la culture du pays d'accueil, et voient le pouvoir sur les fidèles leur échapper. En majorité, chez les membres de l'Eglise syriaque orthodoxe, aussi bien en Europe qu'en Amérique, une géographie sans frontière et une culture antique de coloration biblique prennent naissance.

Les persécutions des chrétiens en Orient dans ces dernières années, donnent naissance à un quatrième problème, qui est d'ordre religieux. Certains écrivains occidentaux vont même plus loin dans leur description des Syriaques. Ils gomment ainsi l'identité culturelle pour ne laisser aux Syriaques que l'identité des Républiques actuelles : Turcs chrétiens, Arabes chrétiens ou Kurdes chrétiens[41]. Enfin, d'autres préfèrent parler de « familles liturgiques » au lieu de « peuple » syriaque. A ces familles correspondent deux branches d'Eglise : celle qui pratique le rite syriaque occidental, et l'autre qui pratique le rite syriaque oriental[42].

Il est clair que, pour un lecteur occidental, cette mosaïque culturelle provoque une dyslexie linguistique et historique. Malgré leur séparation sur le plan religieux, les quatre Eglises, sur le plan culturel, liturgique et linguistique, comportent beaucoup de similitudes. Pour mieux cerner la complexité de leur identité, il convient de mentionner une origine commune à travers une pluralité des critères.

---

[40] Claude SELIS, *Les Syriens orthodoxes et catholiques*, Turnhout, Brepols, 1998.
[41] Pascal GOLLNISCH, *Chrétiens d'Orient, Résister sur notre terre*, Paris, Le Cherche Midi, 2016.
[42] Jean-Pierre VALOGNES, *Vie et mort des chrétiens d'Orient, des origines à nos jours*, Paris, Fayar, 1994, p. 336-337.

### *I.1.2. Etymologie du mot syriaque*

Le 3 avril 2000, le synode de l'Eglise syriaque orthodoxe décide de choisir le terme anglais de *syriac* (syriaque) plutôt que celui de *syrian* (syrien) utilisé jusque-là. Ainsi l'appellation de l'« Eglise syrienne orthodoxe » devient celle de l' « Eglise syriaque orthodoxe d'Antioche ». L'idée est de rattacher l'Eglise et les fidèles à une langue et à une culture bien définies. Car le mot *syrien* est devenu obsolète et imprécis. Il fait référence aux citoyens de la République arabe syrienne et la majorité des Syriaques ne proviennent pas de ce pays[43].

La découverte archéologique du 30 octobre 1997 à Çineköy, près de la ville turque d'Adana, confirme que le mot *syrien* ou *syriaque*, vient de l'abréviation du mot *assyrien*. Il s'agit d'un monument en calcaire portant une inscription bilingue en louvito-phénicien et en hiéroglyphes, signée par Awarikas, roi de Qué[44]. Dans cet écrit royal daté de l'an 715 avant notre ère, le mot *maison d'Assyrie* est traduit par *maison de Syrie* et la phrase *les Danouniens et les Assyriens ont été une seule maison*, est traduite par *les Danouniens et les Syriens ont été une seule maison*[45].

Vers le IV[e] siècle avant Jésus-Christ, les Grecs commencent à entretenir régulièrement des relations avec les Orientaux. Ils découvrent que l'Empire assyrien avait jeté un si grand éclat au Proche-Orient, que les noms des villes et des provinces étaient marqués de leur empreinte. Pour mieux identifier cette vaste étendue de territoires, ils ont senti le besoin de distinguer les provinces conquises des territoires indépendants. Pour atteindre leur objectif, ils ont supprimé la première syllabe du mot Assyriens et utilisé le nom de Syriens dans le but de désigner les peuples établis en deçà de l'Euphrate. Etienne Quatremère constate qu'on a souvent confondu ces deux noms :

> Hérodote, parlant des Assyriens, dit qu'ils portaient ce nom chez les barbares, et chez les Grecs, celui de Syriens. Justin dit aussi : Les Assyriens qui par la suite furent nommés Syriens, « Assyrii qui postea Syri dicti sunt ». D'un autre côté, Virgile, parlant de la pourpre, la désigne par le nom d'assyrium venenum. Au rapport de Plutarque, Cassius, après la défaite de Crassus, ayant pris des guides fidèles, arriva dans l'Assyrie (c'est-à-dire dans la Syrie). Ammien Marcellin emploie le mot assyria lingua pour désigner la langue syriaque. Les Arméniens, qui ont toujours été parfaitement au fait de ce qui concernait les peuples de leur voisinage, n'ont jamais connu qu'un seul nom, celui d'Asori, qu'ils emploient pour désigner les Syriens[46].

Progressivement toutes les nations installées de la Méditerranée jusqu'au-delà de l'Euphrate, ne tardent pas à accepter elles-mêmes le nom de Syrie (*Suriya*) et de Syriens (*Suryoye*). On se demandera sans doute quelle raison a justifié la reconnaissance de la dénomination *syrienne* ou *syriaque* plutôt que celle d'*assyrienne* dans la mentalité de ce peuple. Avec le christianisme, établi de très bonne heure dans les provinces d'Antioche, d'Edesse et de Mésopotamie, les autochtones traduisent rapidement les livres du Nouveau Testament dans la langue du pays. Or nous savons que ces livres ont été écrits en grec, avec des expressions et des dénominations hellénistiques, et les noms de Syrie et de Syriens sont abondamment cités. Ils savaient donc que ces dénominations étaient étrangères à leur identité, mais pourquoi alors, les traduisirent-ils telles quelles sans les rectifier ? La réponse viendrait du fait qu'ils attribuaient à ces textes un pouvoir tellement sacré et

---

[43] http://sor.cua.edu/SOCNews/2000/0040301.html (Consulté le 25 septembre 2016).
[44]Recai TEKOGLU, André LEMAIRE, Ismet IPEK, A. Kasim TOSUN, *La Bilingue royale louvito-phénicienne de Çineköy*, dans *Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 144 (2000), p. 961-1007.
[45]Suphi AKSOY, Tuma ÇELIK, *Mezopotamya Uygarliginda Süryani Tarihi*, Ankara, Nika Yayinevi, 2013, p. 187-188.
[46] Marc Etienne QUATREMERE, *Mémoire sur les Nabatéens*, dans *Nouveau Journal Asiatique*, t.15, Paris, Imprimerie royale, 1835, p. 119-121.

d'une vénération inexplicable, qu'ils se trouvaient dans l'obligation de les laisser tels quels. Aux yeux des premiers chrétiens, rectifier ces noms dans la langue locale, était sûrement trahir le message évangélique du Messie. Pour parler de la totale fidélité des Syriaques au message de Jésus-Christ, le patriarche Michel le Grand (1166-1199), confirme cette thèse :

> Quand la doctrine vivifiante de l'Evangile parut, ce peuple y adhéra et la professa avec empressement ; et alors ils négligèrent et méprisèrent totalement les autres livres, dans lesquels étaient consignés les souvenirs de leurs anciens rois. Et, dans un zèle ardent pour la religion, ils mirent au feu tous les livres dans lesquels était compilé le souvenir de ces rois ; parce qu'au nom des rois et à la série de leurs règnes étaient aussi entremêlées les histoires diaboliques de leur paganisme. Et, pour ce motif, ils détournèrent leur visage, comme d'une odeur fétide, de tous ces livres, et ils les mirent au feu pour que le souvenir n'en fût pas conservé à leurs enfants et aux générations à venir. […] Partout où se trouvait un papier contenant le souvenir d'histoires païennes, ou des récits concernant leurs dieux, il était jeté au feu[47]. C'est ainsi que le souvenir des rois païens disparut de notre écriture, parce que nos pères s'attachèrent complètement au Christ-Dieu et abjurèrent toutes les erreurs du paganisme. […] D'ailleurs nous ne devons pas nous glorifier dans la royauté temporelle, mais dans le Christ, dont le royaume n'est pas de ce monde[48].

C'est ainsi que les Assyriens adoptent sans difficulté le nom de Syriaques. Ils sont persuadés que par cette nouvelle religion, le christianisme, ils deviennent sous tous les rapports un peuple nouveau. Ils ont abjuré leur nom antique, qui semble leur rappeler l'idolâtrie à laquelle le christianisme vient de les arracher. Les Syriaques influencés par les textes bibliques, qui donnent du peuple assyrien une image de barbares, de cruels et d'envahisseurs, préfèrent appeler les régions connues jadis sous le nom d'Assyrie par le terme *Beth-Atuoraye* ou *Beth-Armaye*, le pays des païens et des étrangers[49]. Ainsi, les Syriaques acceptent de perdre leurs propres origines assyriennes et le terme *othuroyo* (assyrien) devient un tabou, qu'il faut à tout prix éviter car il est synonyme de barbare, d'idolâtre ou de païen.

Dans sa chronologie, le patriarche Michel le Grand, dit le Syrien (1166-1199), confirme trois origines pour les Syriaques : araméenne, assyrienne et chaldéenne. Il s'agit de trois nations qui ne forment qu'un seul peuple. Ces nations habitent à l'est et à l'ouest de l'Euphrate et pratiquent la langue araméenne, c'est-à-dire le syriaque. Ainsi, les rois assyriens et chaldéens ne sont que de race et d'origine syriaques[50]. Après la chute de Ninive, une partie de la population s'est réfugiée dans les hautes montagnes du Hakkâri. A la manière des anciens, ces Assyriens se sont alors constitués en tribus de guerriers et durant 2 500 ans, ont vécu en autonomie jusqu'à la fin de la Première Guerre mondiale. Aujourd'hui, le pays des Assyriens (Syriaques) est divisé entre la Turquie, la Syrie et l'Irak. Les régions comme le Turabdin[51] et le Hakkâri se trouvent en Turquie, la Djézireh et le Khabour en Syrie, Mossoul et les deux Zab en Irak[52].

---

[47] Ac19, 19.

[48] Jean-Baptiste CHABOT, *Chronique de Michel le Syrien*, t. III, Bruxelles, Culture et civilisation, 1963, p. 446-447.

[49] M. Etienne QUATREMERE, *Mémoire sur les Nabatéens*, p.123-126.

[50] Jean-Baptiste CHABOT, *Chronique de Michel le Syrien*, t. III, p. 442-447.

[51] Plusieurs orthographes existent pour parler de la région située au nord de la Mésopotamie entre le sud-est de la Turquie et le nord-est de la Syrie. Le Turabdin qui signifie « la montagne des serviteurs (de Dieu) » est le « mont Athos » des Syriaques.

[52] Frederick A. APRIM, *Assyrians: From Bedr Khan to Saddam Hussein, Driving into Extinction the Last Aramaic Speakers*, Verdugo City-USA, Pearlida Publishing, 2007, p. 11. Voir aussi, Hirmis ABOUNA, *Assyrians, Kurds, and Ottomans, Intercommunal Relations on the Periphery of the Ottoman Empire*, New York, Cambria press, 2008, p. 1-32.

## I.2. Evangélisation et naissance des Eglises Syriaques

Le récit de la Pentecôte nous montre que, parmi les premiers témoins de ce miracle, se trouvent des peuples originaires des pays voisins de la Palestine (Ac2, 5-13). Et que les premiers disciples à porter le nom de chrétiens, sont les habitants d'Antioche (Ac11, 26). Selon la tradition syriaque, le premier patriarche et fondateur de l'Eglise d'Antioche est Simon-Pierre[53]. Mais l'évangélisation proprement syriaque commence avec la ville d'Edesse, située à l'est d'Antioche. Edesse, la capitale d'un état néo-assyrien à moitié indépendant, l'Oshroène, sert d'entrepôt au commerce existant entre l'est et l'ouest de la Mésopotamie[54].

Dès le commencement du III[e] siècle, l'Eglise d'Edesse prend en main le pouvoir en place. Le roi et les personnages de la cour se convertissent. L'évêque Palout (*Pawle ou Fawle*) reçoit de Sérapion d'Antioche l'imposition des mains, et inaugure une nouvelle époque de l'histoire de l'Eglise d'Edesse. Par cet acte, celle-ci coupe les liens qui la rattachaient à la Palestine et se déclare comme Eglise de filiation hellénistique. L'évêque assume des charges non seulement liées à l'administration du lieu de culte, mais aussi à l'administration des écoles religieuses, et il reçoit des sommes pour les fondations de bienfaisance[55].

Après la reconstruction de la ville d'Amid ou Omid (Diyarbakir) par Constance II, mort en 361, et l'accroissement de la communauté chrétienne, la Mésopotamie est divisée en deux provinces. Edesse avec son évêque Vologèse, sera la capitale d'Osrhoène et Amid avec son évêque Mara, la capitale de la Mésopotamie du nord. Au IV[e] siècle, la chrétienté d'Edesse avec la figure de saint Ephrem, se signale par sa vigueur et prend une part importante aux controverses théologiques. Dans les campagnes mésopotamiennes, la tendance extrémiste de la pratique religieuse syriaque se multiplie partout. Cette pratique soutenue par des moines ascètes, peu touchée par l'hellénisation, refuse d'être dirigée depuis Antioche la grecque[56]. Désormais l'Eglise, maîtresse de ses destinées, s'occupe de fixer les dogmes et les questions christologiques qui surgissent sur la table des discussions, et les Syriaques prennent également part dans la lutte des idées.

### *I.2.1. Eglise « nestorienne »*

Les villes et les villages mésopotamiens ont été évangélisés bien avant l'édit de Milan en 313. Une fois la religion chrétienne reconnue par l'empereur Constantin, la victoire sur le paganisme en Mésopotamie se confirme définitivement. Le christianisme syriaque trouve alors rapidement un écho dans l'Empire sassanide. Ce qui va favoriser l'évangélisation de la Perse, c'est la politique libérale en matière de religion de la part de la dynastie parthe sassanide : la religion chrétienne se développera à côté de la religion officielle, le mazdéisme, sans être inquiétée[57].

---

[53] Yuhanon DOLABANI, *Die Patriarchen der syrish-orthodoxen Kirche von Antiochien*, Glane, Barhebraeus verlag, 1990, p. 5-10.
[54]Jean-Pierre Paulin MARTIN, *Les origines de l'Eglise d'Edesse et des Eglises syriennes*, Paris, Revue de Sciences Ecclésiastiques, 1889, p. 1-30, voir aussi dans http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k58102620/f2.image
[55]Mar Bawai SORO, *The Church of the East, Apostolic and Orthodox*, San Jose, Adiabene publications, 2007, p. 45-90.
[56] Jean-Pierre VALOGNES, *Vie et mort des chrétiens d'Orient, des origines à nos jours*, Paris, Fayard, 1994, p. 339.
[57] Jérôme LABOURT, *Le christianisme dans l'Empire perse sous la dynastie sassanide (224-632)*, Paris, Librairie Victor Lecoffre, 1904, p. 1-9.

Lorsqu'en 325, sous la conduite de Constantin, l'Eglise organise à Nicée, un grand concile dit œcuménique ou universel, pour discuter de l'hérésie arienne, les évêques de l'univers chrétien sont invités. Et pourtant les évêques résidant en terre sassanide ne sont pas représentés[58]. C'est en 410, que sous la conduite de l'empereur sassanide, Yazdgard I (399-421), les Syriaques de Perse réunissent un important synode à Séleucie[59], à l'initiative de Maroutha, évêque occidental de Myapharquin[60] et représentant de l'Eglise syriaque d'Antioche. Maroutha demande aux quarante évêques présents de signer leur adhésion à la communion de foi de l'Eglise universelle. C'est ainsi que presque cent ans plus tard, les évêques de l'Empire sassanide prennent connaissance du premier concile œcuménique de l'histoire de l'Eglise tenu à Nicée ! Avec le consentement de l'empereur Yazdgard I, Maroutha désigne Isaac comme évêque de la capitale impériale et chef de tous les chrétiens d'Orient. Par ce geste, à l'image de l'Eglise de l'Empire romain, l'Eglise sassanide est reconnue et protégée d'une manière officielle par l'empereur[61].

En 424, sous la direction du catholicos Dadisho (421-456), un synode est convoqué pour discuter de l'organisation de l'Eglise de Perse. Pour la première fois, l'Eglise syriaque située à l'est de la Mésopotamie se réunit sans la présence des évêques occidentaux. Sept ans avant le concile d'Ephèse (431), elle se démarque comme une entité en soi, tant pour son administration par l'Empire sassanide que pour l'autorité religieuse de l'Empire romain. Pour son organisation ecclésiastique, sans remettre en cause l'autorité d'Antioche, elle délimite ses propres frontières géographiques. Les querelles christologiques à venir lui donneront l'occasion de déclarer totalement son indépendance vis-à-vis de l'Eglise placée sous la domination de l'empereur romain[62]. Ces querelles vont opposer deux personnages brillants de deux Ecoles philosophiques de l'époque, ce qui entraînera des conséquences graves pour l'histoire de l'Eglise syriaque : Nestorius et Cyrille

Nestorius est né vers 380 à Germanicie, aujourd'hui Maras, à l'est d'Antioche en Turquie. Un prêtre-moine, intelligent, attirant les foules qui aiment l'entendre chanter et qui apprécient ses talents de brillant orateur. Après la mort de l'évêque de Constantinople Sisinnius en 427, pour des raisons inconnues, la cour impériale refuse les deux candidats autochtones qui briguent le siège. L'empereur Théodose II s'adresse à l'Eglise d'Antioche afin de prendre Nestorius comme évêque pour sa capitale impériale. Dès sa nomination en 428, Nestorius s'emploie à combattre les hérésies comme l'arianisme, le novatianisme et l'apollinarisme. Très vite il va être lui-même accusé d'hérésie. Dans le but de combattre Apollinaire de Laodicée (310-390), pour qui Jésus n'est pas un homme véritable, mais plutôt un dieu d'apparence humaine, la divinité s'étant « soudée » à un corps, Nestorius proclame en Jésus les deux natures complètes : divine et humaine. Influencé par sa formation antiochienne de la conception dualiste du Christ, Nestorius va plus loin et sépare en Jésus, Dieu de l'homme. Pour Nestorius, certaines paroles, certaines actions du Christ sont divines et certaines autres sont humaines. C'est seulement l'homme Jésus qui naît, souffre et meurt. Ainsi, Marie est la mère de l'humanité de Jésus et non de sa divinité. Il ne faut pas l'appeler « mère de Dieu » (*Theotokos*), mais « mère du Christ » (*Christotokos*)[63].

---

[58] Jean-Marie-Antoine SALLES-DABADIE, *Les conciles œcuméniques dans l'histoire*, Paris-Genève, La Palatine, 1962, p. 21-38.
[59] Herman TEULE, *Les Assyro-Chaldéens, Chrétiens d'Irak, d'Iran et de Turquie*, Turnhout, Brepols, 2008, p. 14-15.
[60] Silvan, située à l'est de Diyarbakir en Turquie.
[61] Jérôme LABOURT, *Le christianisme dans l'Empire perse sous la dynastie sassanide*, p. 98.
[62] Mar Bawai SORO, *The Church of the East, Apostolic and Orthodox*, p. 155-164.
[63] Mar Bawai SORO, *The Church of the East, Apostolic and Orthodox*, p. 225-251. .

Cyrille, évêque d'Alexandrie (412-444), trouve le moment opportun pour imposer à la capitale impériale le point de vue de son école théologique. Sans attendre l'ouverture d'un procès, il prépare une manœuvre à la fois audacieuse et imprévisible. Il retourne contre Nestorius les deux personnages les plus puissants de l'époque : l'empereur Théodose II (408-450) sur le plan politique et le pape Célestin I (422-432) sur le plan religieux. Cyrille présente au pape les propos de Nestorius comme niant la divinité de Jésus et devant l'empereur, il l'accuse de provoquer des troubles à l'intérieur de l'Empire chrétien. Cyrille demande la condamnation de Nestorius. Les évêques d'Antioche sous la direction de leur métropolite Jean, s'émeuvent car à travers cette condamnation, c'est tout leur enseignement théologique qui est visé. Le conflit s'étend : on est pour ou contre Cyrille, pour ou contre Nestorius. Dans le but d'instaurer le calme, au mois de novembre 430, Théodose II envoie une lettre à tous les évêques métropolitains, les convoquant dans son palais d'été à Ephèse pour la Pentecôte de l'année suivante[64].

Avant même l'ouverture du concile, Cyrille dénombre ses partisans et cela lui donne une majorité confortable. Nestorius, lui, n'a que le soutien des Syriaques, et ceux-ci tardent à arriver. Le 21 juin 431, en l'absence des Syriaques de Mésopotamie, Cyrille, de sa propre autorité, décide l'ouverture du concile. Le 22 juin, Cyrille et ses amis convoquent Nestorius à comparaître devant l'assemblée mais celui-ci refuse. En l'absence de l'accusé et des siens, Cyrille et ses partisans condamnent et excommunient Nestorius. Quatre jours plus tard, les évêques de Syrie et de Mésopotamie à leur tour, excommunient Cyrille et ses partisans, les accusant d'hérésie et de violation des règles du droit et des volontés de l'empereur. Mis au courant l'empereur Théodose, très mécontent, demande aux évêques de reprendre en commun les discussions, mais ceux-ci refusent. Théodose II ordonne l'arrestation de Cyrille et de Nestorius, dissout l'assemblée et renvoie les évêques chez eux. Il faut attendre deux ans plus tard, loin d'Ephèse, pour aboutir à une solution : « *Deux natures, l'union s'est faite (…) et à cause de cette union, nous confessons que la Sainte Vierge est Theotokos, parce que le Verbe de Dieu s'est fait chair et s'est fait homme* »[65].

Au printemps 433, les deux camps signent ce qu'on a appelé le « Traité d'union » : Cyrille admet l'existence de « deux natures unies » et en contrepartie, Jean d'Antioche reconnaît la condamnation de Nestorius sans l'accord des évêques de Mésopotamie et de Perse. L'empereur impose le Traité d'union et condamne Nestorius à l'exil d'abord en Arabie, puis tout au fond du désert de Libye où il va mourir vingt ans plus tard. Mais ce Traité d'union ne sera ni imposé, ni respecté par les évêques résidant à l'est de la Mésopotamie. Tout en refusant le Traité d'union, l'Eglise de Perse reste fidèle à l'enseignement théologique de maîtres qui ont fait la célébrité de l'Ecole d'Antioche : Théodore de Mopsueste, Diodore de Tarse, Théodoret de Cyr, Ibas d'Edesse etc. C'est ainsi que la condamnation de Nestorius servira de point de départ au premier schisme de l'histoire de l'Eglise. L'Eglise de Perse essaime vers l'est et s'organise à l'intérieur de l'Empire sassanide, avant de se répandre, dans les siècles à venir, jusqu'en Chine et au Japon[66]. Même si l'histoire de l'Eglise d'Orient ne prend pas naissance avec la condamnation de Nestorius, ses adversaires ne se privent pas de lui donner le nom d'Eglise nestorienne.

---

[64] Hirmis ABOONA, *Assyrians, Kurds, and Ottomans, Intercommunal Relations on the Periphery of the Ottoman Empire*, New York, Cambria press, 2008, p. 52-53.
[65] Jean-Marie-Antoine SALLES-DABADIE, *Les conciles œcuméniques dans l'histoire*, p. 96-115.
[66] Mar Bawai SORO, *The Church of the East, Apostolic and Orthodox*, p. 273-282.

### *I.2.2. Eglise « jacobite »*

En 450, l'empereur Théodose II meurt sans laisser d'héritier au trône : sa sœur Pulchérie et son mari Marcien prennent les rênes du pouvoir et changent complètement la politique religieuse de l'Empire. Pour corriger le concile d'Ephèse, le nouvel empereur Marcien convoque en 451, à Chalcédoine, sur le Bosphore, le premier grand concile de l'histoire de l'Eglise. Plus de six cents évêques sont réunis pour discuter de questions doctrinales, disciplinaires et administratives. La présidence est donnée à l'évêque de Rome[67]. Quatre tendances se dessinent au sein de l'assemblée de Chalcédoine : une extrême-droite de tendance monophysite qui se réclame de Cyrille ; une extrême-gauche de tendance nestorienne qui se réclame de « deux natures » ; une tendance progouvernementale et une tendance centriste avec des opinions mal définies qui constituent une majeure partie de l'assemblée. Pour les questions dogmatiques, c'est la formule du pape Léon, tirée de son célèbre « Tome à Flavien » qui est retenue : « *Une seule personne en deux natures* ». Pour Léon, le Christ a un corps véritable, de même nature que celui de sa mère. Les deux natures sont sauvegardées : elles s'unissent en une seule personne. Le concile retient en même temps la doctrine de Cyrille : « *l'unique nature incarnée* », mais ne fait allusion ni à la condamnation de Nestorius, ni au Traité d'Union de 433 entre Alexandrie et Antioche. Aux yeux du concile, Cyrille et Léon enseignent la même doctrine[68].

Mais un coup de théâtre va troubler et remettre en question cette harmonie de compromis entre les différentes tendances. Les légats du pape et les évêques illyriens jugent que les définitions exprimées par le concile ne correspondent pas à la doctrine romaine. Ils demandent aux magistrats de quitter l'assemblée pour retourner en Italie, et exigent que le concile soit transféré à Rome, suivant le désir du pape Léon. L'intention des légats romains et du pape lui-même n'était pas de trouver un compromis entre la doctrine d'Alexandrie et celle d'Antioche, mais d'influencer le pouvoir en place. Au lieu d'éclaircir la pensée grecque et orientale, on ajoute un autre problème linguistique, le latin[69]. Par exemple le mot *nature* a le sens de *personne* pour un Syriaque, mais pas pour un occidental, qui sait faire la différence. C'est pour cette raison que la formule de Léon choque les Orientaux (Coptes et Syriaques), habitués à la formule de Cyrille. En plus, le concile se clôture par la réhabilitation de Théodore de Mopsueste, de Théodoret de Cyr et d'Ibas d'Edesse, les maîtres à penser de Nestorius et les opposants de Cyrille. Les Ecoles théologiques d'Antioche et d'Alexandrie interprètent les conclusions de Chalcédoine comme pro-nestoriennes et anti-cyrilliennes[70].

De leur côté l'impératrice Pulchérie et son époux Marcien exigent la reconnaissance du concile par la force. On enlève du patriarcat Antioche l'évêché de Jérusalem, pour en faire un patriarcat sous la direction de Juvénal I (451-458). L'évêque de Constantinople devient un personnage incontournable pour toutes les affaires ecclésiastiques de la cour et souvent, on lui demande de les trancher au nom de l'empereur. On attribue au patriarche de Constantinople une suprématie sur l'ensemble de l'épiscopat oriental. On réduit ainsi l'influence d'Alexandrie et d'Antioche qui sont géographiquement éloignées du pouvoir impérial. Enfin, la condamnation juridique de l'évêque

---

[67] Yuhanun DOLABANI, *Die Patriarchen der syrisch-orthodoxen Kirche von Antiochien*, p. 35-36.
[68] Jacob SEVERIUS, *History of the Syrian Church of Antioch, part II*, Stockholm, Edition anonym, 2001, p. 209-218. (Texte syriaque).
[69] Jean-Marie-Antoine SALLES-DABADIE, *Les conciles œcuméniques dans l'histoire*, p. 133-142.
[70] Claude SELIS, *Les Syriens orthodoxes et catholiques*, p. 24-26.

d'Alexandrie Dioscore et les écrits théologiques de Cyrille provoquent en Egypte et en Syrie, un mépris total du concile de Chalcédoine[71]. Au nom de *l'unique nature incarnée du Christ*, les Orientaux se révoltent et refusent de se soumettre au pouvoir de Constantinople. Pour ne pas perdre l'Orient, l'empereur Zénon en 482, propose l'*Hénotikon*, avec l'accord du patriarche de Constantinople Acace. Il s'agit d'un texte de compromis pour apaiser les affrontements entre les deux parties du concile. Les Syriaques et les Coptes apportent leur approbation et ils condamnent les doctrines dyophysite de Nestorius et monophysite d'Eutychès, archimandrite d'un monastère voisin de Constantinople. Mais le pape Félix III refuse de signer l'*Hénotikon* et condamne l'accord trouvé avec les Orientaux. La séparation est inévitable, deux camps sont nés : Miaphysites (Antioche, Alexandrie) et Dyophysites (Rome, Constantinople) commencent à s'affronter violemment sur les places publiques et dans les églises. L'Empire byzantin, avec l'appui de Rome, persécute les Coptes et les Syriaques : les patriarches et les évêques sont exilés, leurs écoles fermées et leurs églises confisquées[72].

Pendant tout ce temps, les missionnaires syriaques n'étaient pas restés inactifs et avaient converti les tribus arabes des Ghassanides au sud de l'Arabie. Vassal de Byzance, en 543, leur roi, Harith ibn-Djabalah, vient solliciter l'impératrice Théodora pour avoir un évêque dans les provinces qu'il gouverne. A la demande de celle-ci, le patriarche exilé d'Alexandrie, Théodose, consacre deux évêques : Théodore pour Bassora avec juridiction sur l'Arabie et la Palestine, Jacques surnommé Baradée[73] pour Edesse avec juridiction sur la Syrie et l'Asie Mineure. Fils du prêtre Théophile Bar-Manou, Jacques est né vers 490 à Tella. Il entre dans les ordres et devient moine au monastère de Phesilto, sur le mont Izla. Vers 528, à la demande de l'impératrice Théodora et pour plaider la cause des Miaphysites, Jacques se rend avec son ami Serge de Tella au monastère syriaque de Constantinople. Après quinze ans de séjour, il est envoyé comme évêque à l'est de l'Empire. Dès sa nomination, il parcourt la Syrie, la Mésopotamie, la Cilicie, la Cappadoce, l'Isaurie et les régions adjacentes, sans s'asseoir sur son siège d'Edesse. Il ordonne des milliers de prêtres, des centaines d'évêques et deux patriarches, parmi lesquels le successeur de Sévère d'Antioche, son ami Serge de Tella, et Paul de Bet-Ukomo (le Noir). Jacques avant sa mort en 578, parvient à donner une structure ecclésiastique aux Syriaques miaphysites, au point que ses adversaires donnent à son organisation le nom d'Eglise jacobite[74].

## I.3. Les Syriaques sous la gouvernance des musulmans

### *I.3.1. Les tribus arabes et turques*

Après la mort de Mahomet en 632, le calife Abu Bakr décide d'envahir la Syrie. En 633, il réunit les tribus arabes originaires du Yémen, du Hidjaz, du Nehjd et d'autres régions de l'Arabie pour préparer la conquête du nord. C'est à son successeur, le calife Omar ibn al-Khattab que la conquête de la Mésopotamie est attribuée. Après dix ans de razzias, de pillages et de harcèlements, les soldats d'Omar entrent en 638 à Antioche, et en 640 à Edesse en Mésopotamie. Cette conquête du nord et de l'est de l'Arabie est facilitée par le ralliement des tribus arabes fraîchement

[71] Jean-Marie-Antoine SALLES-DABADIE, *Les conciles œcuméniques dans l'histoire*, p. 143-146.
[72] Jacob SEVERIUS, *History of the Syrian Church of Antioch*, p. 322-332.
[73] Surnom d'origine syriaque, qui lui vient du tissu de feutre qu'il portait et dont on se servait communément pour faire des selles de cheval ou d'âne.
[74] Jacob SEVERIUS, *History of the Syrian Church of Antioch*, p. 333-344.

christianisées, par les guerres incessantes entre Perses et Byzantins, et par les querelles christologiques entre chrétiens. En 652, avec la prise d'al-Qadisiyya en Irak et la mort du roi sassanide Yazdgard III, les musulmans renversent la situation géopolitique de l'Orient. L'Eglise syriaque d'Orient « nestorienne » perd tous ses avantages à la cour sassanide et elle est remplacée par l'Eglise syriaque d'Occident « jacobite ». En contact avec le monde arabe depuis longtemps et en opposition politico-religieuse, les Syriaques occidentaux, durant deux siècles, seront considérés comme les protégés des musulmans. Ils accueillent leurs propres tribus arabes et les musulmans comme des libérateurs face à l'Empire byzantin qui les persécute. Cette protection musulmane demande des sacrifices aux Syriaques : payer un impôt spécial (*le djizia*), renoncer au prosélytisme, accepter une condition d'infériorité (la *dhimmitude*) et jurer fidélité au pouvoir musulman[75].

Après l'assassinat du calife Ali en 661, le gouverneur de la Syrie Mu'awiya conquiert la ville rebelle de Koufa en Irak et fait de Damas la capitale du monde islamique. En se proclamant calife de tous les musulmans, il unifie les différentes tribus et donne naissance à une dynastie qui porte son nom, Omeyyade. Cette période est marquée par le début des conversions forcées des tribus arabes et leur utilisation comme guerriers pour conquérir les pays des chrétiens. L'Eglise syriaque d'Occident (jacobite) trouve une stabilité politique et fournit des médecins, des traducteurs, des écrivains et des intellectuels renommés. En 750, Al-Saffah « le sanguinaire » renverse le calife omeyyade Marwan II et se proclame à Koufa (Nadjaf) le nouveau calife des musulmans. Avec lui commence à Bagdad, la dynastie des Abbassides. Ce déplacement du monde musulman vers l'Irak permet à l'Eglise syriaque d'Orient (nestorienne) de jouer un rôle important auprès des califes et des gouverneurs abbassides. Elle bénéficie d'un traitement favorable dans un contexte marqué par un durcissement du statut des « gens du livre ». Les savants de l'Eglise syriaque d'Orient savent se rendre indispensables à la cour des califes. Par contre, ce qui provoquera la perte de l'effectif de l'Eglise syriaque d'Occident, c'est la conversion forcée en 779 par le calife al-Mahdi, des tribus arabes des Thénoukhites et des Taglibites relevant du diocèse de Hira[76].

Sur le plan intellectuel, le IX$^{e}$ siècle est incontestablement la période la plus fertile des Syriaques orientaux. Ils discutent d'égal à égal avec les musulmans sans avoir peur de leur appartenance chrétienne. Leur effectif est compris entre 60 et 80 millions de fidèles administrés par 30 métropolites et 250 diocèses. Géographiquement, la juridiction du catholicos s'étend au nord, de la Perse à la Chine en passant par le Turkestan, le Tibet et la Mongolie ; au sud, de la péninsule arabique à la Thaïlande en passant par l'Inde et la Birmanie[77].

Néanmoins, le IX$^{e}$ siècle est le début de la codification du système de la dhimmitude. Ecrit à l'époque du calife Haroun al-Rashid, le livre de l'impôt foncier (*Kitab al-kharaj*) fixe les conditions auxquelles les dhimmis doivent se soumettre. Ils doivent payer un tribut plus lourd que les musulmans, il leur est interdit d'épouser une musulmane, de bâtir des églises, de monter à cheval ou de porter les mêmes vêtements que les musulmans. C'est sans doute cette condition de dhimmi, qui a favorisé l'islamisation de ces territoires conquis par les tribus arabo-musulmanes. Toutefois, l'époque abbasside reste, sur le plan politique, une période de flottement de la condition de vie des chrétiens. Celle-ci varie selon la situation locale et les interactions des facteurs économiques et

---

[75] Bat YE'OR, *Les chrétientés d'Orient entre jihâd et dhimmitude, VII$^{e}$-XX$^{e}$ siècle*, Paris, Jean-Cyrille Godefroy, 2007, p. 31-41.
[76] Emmanuel-Guillaume REY, *Les grandes écoles syriennes du IV$^{e}$ au XII$^{e}$ siècle*, Paris, Ernest Leroux, 1898, p. 20.
[77] Jean-Pierre VALOGNES, *Vie et mort des chrétiens d'Orient, des origines à nos jours*, p. 412-413.

politiques que les califes conquérants ont mises en place[78]. Bien souvent, la reconnaissance par le calife ou l'autorité compétente du nouveau patriarche ou d'un évêque est suivie d'un paiement de sommes excessives. En 913, lorsque le calife al-Muqtadir (908-932) fait du catholicos Mar Abraham III (905-937), le seul représentant de tous les chrétiens de sa capitale Bagdad, il touche la somme exorbitante de 30.000 pièces d'or[79].

La période omeyyade et abbasside se termine par des dénonciations entre les différents chefs religieux ou entre le patriarche et ses évêques, la conversion accélérée de tribus arabes chrétiennes et l'imposition aux chrétiens et aux Juifs de la condition de dhimmitude. Assez souvent le malheur des Syriaques chrétiens vient des tribus chrétiennes converties à l'islam. Pour occuper la place des chrétiens, ces nouveaux convertis trouvent n'importe quel moyen afin de les dénoncer auprès du pouvoir musulman. Régulièrement le pouvoir judiciaire musulman joue le rôle d'arbitre pour trancher les querelles partisanes à l'intérieur de l'Eglise. La relative sécurité que les chrétiens obtiennent vient souvent des concessions, des présents et des *djizia* imposés par les princes musulmans[80].

Profitant des attaques répétitives de la part des camps byzantins et arabes, les cavaliers de Seldjouk débarquent au Moyen-Orient. Descendants de la tribu turco-mongole des Oghouz et dirigés par Togril-Beg, en 1045, ils prennent la ville de Bagdad. Alp-Arslan (1063-1072), neveu de Togril-Beg, bat l'empereur byzantin Romain IV Diogène, en 1071 à Manzikert (Malazgirt), et marche sur l'Arménie. Il met un terme à une présence byzantine en Anatolie et ouvre la porte aux tribus turques de l'Asie centrale. La population arménienne est déplacée vers la Cilicie et le nord de la Mésopotamie. Le fils d'Alp-Arslan, Suleyman Shah, crée en 1081, le sultanat seldjoukide d'Iconium, connu sous le nom de sultanat Rum de Konya avec sa capitale Nicée (Iznik), située à la porte de Constantinople. Il faut attendre l'arrivée des Croisés pour voir la dynastie seldjoukide se dégrader sous forme de *beylik,* des principautés autonomes à majorité musulmane[81].

Le fils de Suleyman Shah, le sultan Kilij Arslan, apprend en juillet 1096 qu'une gigantesque foule de soldats *Franj* (Francs) est en route vers Constantinople. Bien qu'il n'ait aucune idée de leur réelle motivation, il craint le pire. Leur venue en Orient ne présage rien de bon pour le souverain seldjoukide[82]. Il s'agit d'une foule de gens qui répondent à l'appel du pape Urbain II (1035-1099) pour faire un pèlerinage armé à Jérusalem. L'appel peut être résumé par ces quelques mots : les pèlerins reçoivent le pardon de tous leurs péchés ; ils désirent libérer le tombeau du Christ tombé aux mains des musulmans, reprendre les territoires jadis chrétiens enlevés par les armées musulmanes, et « défendre les chrétiens d'Orient que les Turcs musulmans oppriment »[83].

Le contact entre Croisés et Syriaques occidentaux a favorisé d'une part, la création du premier comté latin à Edesse, et d'autre part, une liberté d'expression syriaque à l'intérieur d'un bouillonnement politique. Les XII$^{e}$ et XIII$^{e}$ siècles donnent naissance aux auteurs les plus célèbres de la littérature syriaque. Sans doute cette période-là, la plus fructueuse de l'histoire des Syriaques

[78] Bat YE'OR, *Les chrétientés d'Orient entre jihâd et dhimmitude*, p. 64-66.
[79] David WILMSHURST, *The Martyred Church, A History of the Church of the East*, London, East & West Publishing, 2011, p. 192-193.
[80] Bat YE'OR, *Les chrétientés d'Orient entre jihâd et dhimmitude*, p. 171-177.
[81] Ephrem-Isa YOUSIF, *Les Syriaques racontent les Croisades*, Paris, L'Harmattan, 2007, p. 23-25.
[82] Amin MAALOUF, *Les croisades vues par les Arabes*, Paris, Editions J'ai lu, 1999, p. 13-14.
[83] Ephrem-Isa YOUSIF, *Les Syriaques racontent les Croisades*, p. 25-29.

occidentaux, mérite-t-elle un approfondissement qui risque de dévier l'objectif de ce travail. C'est aussi grâce à ces écrivains syriaques que nous avons une histoire plus objective de la présence des Croisés au Proche-Orient[84].

Entre 1380 et 1405, Tamerlan met l'Asie à feu et à sang. Ses campagnes militaires vont anéantir les voies de communication que les moines syriaques prenaient pour évangéliser les pays de l'Extrême-Orient. Beaucoup de villes et de villages syriaques orientaux vont se vider de leurs habitants chrétiens qui s'exileront ailleurs ou se convertiront à l'islam. En 1398, la majorité des villages des plaines de Mésopotamie sont pillés par les razzias menées par les troupes du turco-mongol Tamerlan. Pour échapper, les habitants chrétiens des plaines rejoignent leurs compatriotes qui habitent les hautes montagnes inaccessibles du Hakkâri[85].

L'Empire mongol de Tamerlan s'écroule aussi rapidement qu'il s'est constitué. Il laisse la place à l'Empire ottoman qui gouverne ses sujets chrétiens par un système de *millet*. En 1514, les enfants d'Osman (Otman) le Turc conquièrent la Mésopotamie, la Syrie et la Perse. Descendants de tribus sunnites et seldjoukides, les Ottomans reprennent à leur guise le système de dhimmitude des califes abbassides et lui donnent le nom de *millet*. Il s'agit d'institutionnaliser le statut discriminatoire réservé aux chrétiens et aux Juifs. Durant le règne du sultan Mehmet II le Conquérant (1432-1481), les Juifs, les Grecs et les Arméniens deviennent *millet* et prennent le statut de dhimmi. Chaque *millet* est reconnu par sa confession religieuse et non par son appartenance ethnique ou linguistique. Comme chef suprême, le patriarche est le seul intermédiaire entre le sultan et son Eglise. Ainsi, les patriarches des territoires balkaniques sont représentés par le patriarche grec orthodoxe et les patriarches des Eglises syriaques sont représentés auprès de la Sublime Porte par le patriarche arménien de Constantinople. Ils devront attendre le XIX$^{e}$ siècle pour trouver, pendant un temps assez court, l'autonomie de l'organisation de leurs Eglises[86].

### *I.3.2. Missionnaires catholiques et naissance des Eglises catholiques syriaques*

Désormais les deux Eglises syriaques sont mises sous la tutelle du patriarche arménien de Constantinople. Les Syriaques s'éloignent de plus en plus du pouvoir civil pour la gouvernance de leurs Eglises. De son côté, l'Eglise catholique romaine est frappée par un mouvement qui, pour le salut des âmes, souhaite le retour aux sources du christianisme. La référence aux Saintes Ecritures est la norme de ce mouvement qui proteste contre une théocratie universelle instaurée par la papauté. Ce mouvement qui prend le nom de Réforme protestante, est déclenché par Martin Luther et gagne rapidement l'Europe du nord. Pour contrecarrer le mouvement protestant, le pape Paul III convoque en 1545, le concile de Trente. Les décisions prises par ce concile portent à leur tour le nom de réforme catholique. Le travail missionnaire est favorisé afin de stopper l'avancée du protestantisme, non seulement en Europe, mais partout dans le monde. Au lendemain du concile, les premiers missionnaires catholiques débarquent en Syrie et au Liban[87].

---

[84] Ephrem-Isa YOUSIF, *Les Syriaques racontent les Croisades*, p. 7-10.
[85] David WILMSHURST, *The Martyred Church, A History of the Church of the East*, p. 277-315.
[86] Bat YE'OR, *Les chrétientés d'Orient entre jihâd et dhimmitude*, p. 212-239.
[87] Fikri GABRIEL, *L'attitude du Saint-Siège face au seyfo, le génocide syriaque de 1915*, Mémoire réalisé sous la direction de Mgr Jean-Pierre DELVILLE pour l'obtention du grade de master en théologie didactique. Louvain-la-Neuve, 2014, p. 51-54.

A la mort en 1538, du catholicos Shimun VI, son frère Isho-Yahb Bar Mama est élu patriarche en 1539. Rapidement, ce dernier ordonne son neveu, Hnan-Isho âgé de douze ans, comme évêque de Mossoul et comme *natar kursya* pour devenir son successeur. Mais celui-ci meurt en 1545 et, sans demander le consentement des évêques, le patriarche le remplace par son frère, Eliya âgé de quinze ans, et le choisit comme son successeur, *natar kursya* ; il le nomme aussi évêque de Gozarta de Kardou (Cizre en Turquie). Pour protester contre cette décision, les évêques d'Arbil, de Salamas et d'Azerbaïdjan, soutenus par des moines de Bagdad, de Kirkuk, de Gozarta, de Nisibe, de Mardin et de toutes les plaines du Tigre, choisissent comme patriarche, le supérieur du monastère de Rabban Hormizd, Jean Sullaqua. Mais canoniquement, en l'absence de métropolite, aucun évêque ne peut l'ordonner évêque et ensuite patriarche. Alors Jean Sullaqua se rend à Rome et demande au pape Jules III (1550-1555) la reconnaissance de son élection. Profitant de l'occasion, le pape, en 1553, l'ordonne d'abord évêque et puis le proclame patriarche des chaldéens de Mossoul, sous le nom de Shimun VIII Sullaqua. Une fois de retour, une opposition assez forte est mise en place par les membres de la hiérarchie de l'Eglise syriaque d'Orient. En 1555, par ordre du gouverneur de Diyarbakir, le nouvel élu est exécuté et la majorité de ses partisans réintègrent leur Eglise d'origine. Aussitôt, Rome désigne Ebed-Jésus comme son successeur et le fait participer en 1563, au concile de Trente. Celui-ci meurt une fois arrivé sur le trône patriarcal de Mésopotamie et son successeur ne demande même pas sa reconnaissance par Rome. En 1585, le pape Grégoire XIII envoie en mission, le Français Léonard Abel, pour gagner les Orientaux à l'Eglise catholique latine[88]. Dix ans après le concile de Trente, par l'intermédiaire des capucins et des jésuites, l'Eglise catholique reconnaît à l'Eglise syriaque d'Orient « nestorienne », une branche catholique et lui donne le nom « d'Eglise catholique des Chaldéens ».

Pour se faire accepter par les chrétiens autochtones, les missionnaires ouvrent des lieux de formations à connotation catholique. Le but est de former, pour mieux le contrôler, le clergé de la nouvelle Eglise ralliée à Rome. Les minorités chrétiennes non encore reconnues comme *millet* par le gouvernement ottoman deviennent une proie facile pour les missionnaires étrangers. En même temps, les rivalités entre les patriarches provoquent un affaiblissement de l'effectif syriaque. Cette situation permet aux missionnaires de s'immiscer dans les affaires privées des Eglises syriaques[89].

Le moine Abdul-Gal Akhidjan, né à Mardin en 1622, part au Liban pour faire des études théologiques. Par l'intermédiaire d'un missionnaire, en 1649, il se convertit au catholicisme et en 1652, est ordonné prêtre-moine dans l'Eglise maronite. Un an après, le gouverneur d'Amid (Diyarbakir) fait exiler à Chypre, le patriarche de l'Eglise « jacobite », Ignace Simon. Dans son exil, il rencontre le consul français François Picquet et lui demande de le libérer. Le consul accepte de l'aider, mais à une condition : celle d'ordonner le moine Akhidjan comme évêque pour les Syriaques d'Alep. Le patriarche refuse l'offre du consul car le moine était déjà ordonné prêtre par une autre Eglise de rite catholique. Voyant la résistance du patriarche, le jeune consul se tourne vers le patriarche de l'Eglise maronite qui lui donne sa bénédiction[90]. En 1656, Abdul-Gal Akhidjan devient le premier évêque de l'Eglise syriaque catholique et prend le nom d'André, évêque d'Alep. François Picquet va plus loin dans sa démarche de reconnaissance. Il demande à Rome et à Constantinople de le reconnaître comme patriarche de la nouvelle Eglise syriaque catholique. En

[88] Adolphe d'AVRIL, *La Chaldée chrétienne, Etude sur l'histoire religieuse et politique des Chaldéens-unis et des Nestoriens*, Paris, Benjamin Duprat et Challamel, 1864, p. 75-82.
[89] Yuhanun DOLABANI, *Die Patriarchen der syrisch-orthodoxen Kirche von Antiochien*, p.201.
[90] Yuhanun DOLABANI, *Die Patriarchen der syrisch-orthodoxen Kirche von Antiochien*, p. 201-211.

1662, les autorités ottomanes le reconnaissent comme le représentant de la lignée catholique des Premiers Syriaques (*Suryani kadim*), mais sans lui donner le statut de représentant d'un *millet*. Par contre, Rome lui donne le titre de patriarche de l'Eglise syriaque catholique, sous le nom d'André I Akhidjan. Faute de successeurs, en 1702 son patriarcat est aboli par le gouvernement ottoman[91].

A la fin du XVII[e] siècle, l'Empire ottoman vit une période de stagnation militaire et intellectuelle. Pour remédier au problème, les autorités « *libèrent simultanément les dynamismes déjà autonomes au sein des communautés non musulmanes par une politique de non-ingérence* ». Au XVIII[e] siècle, l'Empire ottoman s'ouvre à l'Europe et accepte l'arrivée de formateurs militaires et intellectuels sur son territoire[92]. Profitant de cette politique, les missionnaires occidentaux gonflent leurs effectifs en Orient. En 1623, sous le pontificat du pape Urbain VIII (1623-1644), les carmes et les capucins ouvrent des maisons missionnaires à Mardin. Proches du siège patriarcal des Syriaques occidentaux et avec l'aide de celui-ci, les carmes, en 1770, parviennent à construire un foyer pour tous les nouveaux missionnaires présents à Mardin. Ceux-ci participent aux synodes de l'Eglise syriaque d'Occident et en 1782, ils veulent influencer la nomination de l'évêque d'Alep Michel Jarweh[93], alors que ce dernier a quitté l'Eglise syriaque d'Occident pour s'attacher au catholicisme bien avant sa candidature. Avant même la réunion du synode pour l'élection du patriarche, les évêques de Jérusalem, de Tripoli libanaise, de Homs et de Damas, sous la conduite des missionnaires catholiques, le nomment patriarche Ignace III Jarweh. Un groupe rival plus important de métropolites et d'évêques lui opposent Ignace Mathieu de Mardin[94].

En 1783, le pape Pie VI récompense l'effort des missionnaires et confirme la naissance du patriarcat syriaque catholique d'Antioche. Le schisme est consommé, les Syriaques occidentaux ont désormais deux patriarches : un pour les catholiques, un pour les orthodoxes. La séparation entre les deux Eglises devient définitive avec la nomination au rang de patriarche d'Antoine Semheri (1853-1864), et le synode de Sharfé (Liban) tenu en 1888 sous la conduite de Rome, donne naissance à la charte de l'Eglise syriaque catholique[95].

### *I.3.3. La présence des missionnaires protestants*

Avec le XIX[e] siècle, un air nouveau va souffler sur les Syriaques. Désormais le centre de gravité de l'Eglise assyrienne d'Orient est déplacé vers la province du Hakkâri. Comme les autres patriarches des Eglises orientales, le catholicos est le représentant temporel et spirituel de son Eglise auprès de la Sublime Porte. Cette période est marquée d'un côté par la présence des missionnaires occidentaux et de l'autre, par une organisation féodale de l'autorité du patriarche. Cette organisation d'un autre âge dure depuis que Mar Shimun XVII Denkha a réinstallé à Qodshanès en 1662 jusqu'en 1975, la lignée du catholicos, constituée par la famille de Mar Shimun qui lui donne son nom. Pour éviter de remettre en cause la succession au sein de la même famille, on l'accompagne d'une interdiction absolue sur la consommation de viande : « *nul ne peut être placé à la tête de l'Eglise s'il ne l'a respectée depuis sa naissance, et même avant, car il est précisé que sa mère doit également s'y être soumise au cours de la grossesse* ». Apparaissent ainsi à la tête

[91] Claude SELIS, *Les Syriens orthodoxes et catholiques*, p. 36-38.
[92] Hamit BOZARSLAN, *Histoire de la Turquie, De l'Empire à nos jours*, Paris, Edition Tallandier, 1913, p. 133-152.
[93] Yves TERNON, *Mardin 1915, Anatomie pathologique d'une destruction*, Paris, Geuthner, 2010, p. 58-59.
[94] Yuhanun DOLABANI, *Die Patriarchen der syrisch-orthodoxen Kirche von Antiochien*, p. 233-240.
[95] Claude SELIS, *Les Syriens orthodoxes et catholiques*, p. 36-38.

d'une Eglise, des enfants placés sous la tutelle de leurs proches parents, souvent la sœur aînée ou la tante, sœur du patriarche titulaire. On voit d'une manière indirecte l'Eglise syriaque d'Orient dirigée par une femme qui suit le patriarche depuis son enfance jusqu'à la fin de son règne[96]. Les métropolites et les évêques suivent la même succession héréditaire. Ils sont recrutés dans leur propre famille, puis ordonnés par le patriarche dès leur jeune âge. Cette particularité que nous ne trouvons nulle part ailleurs dans une Eglise, sera accompagnée au XIX$^{e}$ siècle, d'une organisation tribale et féodale.

Le patriarche a désormais un pouvoir temporel qu'il partage avec les chefs des tribus de son Eglise, nouvellement nommée assyrienne. Comme un chef civil et politique, il gouverne l'Eglise assyrienne (nestorienne) d'une manière autonome, sans payer de taxes « djizia » au gouvernement ottoman. Ses fidèles des montagnes du Hakkâri appelés *Ashiret* (tribus autonomes), en raison de leurs vertus de guerriers, respectent l'égalité tribale avec les Kurdes. Mais les tribus syriaques appelées *Rayya* (vassales et soumises), vivent dans les plaines de Mésopotamie et au Turabdin et payent des taxes au gouvernement ottoman et aux tribus kurdes. Cette étrange organisation n'a pris fin qu'avec le génocide de 1915, commis par le gouvernement ottoman à l'encontre des Syriaques[97]. Au XIX$^{e}$ siècle, cette Eglise assyrienne à l'organisation surannée rencontre pour la première fois en tête à tête, les religieux occidentaux pour discuter avec eux de sa tradition apostolique !

Dès le début du siècle, les missionnaires protestants d'origine américaine, sous le nom de l'*American Board of Foreign Mission,* débarquent en Perse. Ils rejoignent les 35.000 membres de l'Eglise assyrienne qui peuplent la région fertile de l'ouest du lac d'Ourmia. Sous la direction d'Asahel Grant, en 1835, ils ouvrent une station missionnaire dans la ville d'Ourmia. Malgré un rapide développement dans la région, l'œuvre protestante en 1840, se heurte à la mission catholique des lazaristes. Comme tous les autres missionnaires occidentaux, les protestants américains et les catholiques français pratiquent des agressions et des luttes sordides afin d'approcher l'antique Eglise assyrienne[98]. Le patriarche Mar Shemun XIX Abraham (1820-1861), désireux d'instruire et d'élever le niveau culturel de sa communauté, se heurte entre 1843 et 1848, au chef kurde Bader Khan qui organise le premier grand massacre des Syriaques des hautes montagnes du Hakkâri et empêche l'arrivée des missionnaires anglais. Les villages et les églises assyriens des *Tkhouma* et des *Tyari* sont détruits et le patriarche trouve asile à Mossoul[99].

En 1868, les évêques, le clergé et les chefs des tribus assyriennes demandent avec insistance une aide précise pour l'éducation et le savoir théologique à l'archevêque de Cantorbéry. Après l'enquête du théologien Edward Cutts, l'archevêque d'Angleterre Edward White Benson en 1886, donne à la mission auprès des chrétiens assyriens, une orientation originale et différente des autres missions du même genre. « *Elle œuvra parmi une population qui avait réclamé sa présence et elle limita toujours ses travaux aux seuls services que cette population exigeait d'elle. (..) Ses membres furent toujours choisis en raison de qualifications académiques et de qualités intellectuelles*

---

[96] Claire WEIBEL YACOUB, *Surma l'Assyro-Chaldéenne (1883-1975), Dans la tourmente de Mésopotamie*, Paris, L'Harmatan, 2007.
[97] Jean-Pierre VALOGNES, *Vie et mort des chrétiens d'Orient, des origines à nos jours*, p. 414-415.
[98] George S. REED, *La Mission de l'Archevêque de Cantorbéry auprès des Assyriens*, dans *Cahier d'études chrétiennes orientales*, Paris, Le monde non chrétien, 1967, p. 3-13.
[99] Frederick A. APRIM, *Assyrians: From Bedr Khan to Saddam Hussein, Driving into Extinction the Last Aramaic Speakers,* Verdugo City-USA, Pearlida Publishing, 2007, p. 26-33.

*supérieures* »[100]. Les premiers volontaires sont les pasteurs William Henry Brawne et Arthur John Maclean. Une fois arrivés sur place, ils s'installent à Ourmia et organisent l'enseignement en degrés d'apprentissage. Ils constatent que l'enthousiasme des Syriaques (Assyriens) pour le savoir est tel que, parmi les étudiants, il y a deux *natar kursya*, candidats évêques. Malgré l'opposition du gouvernement ottoman, le pasteur Brawne décide de rejoindre le patriarche à Qodshanès dans les hautes montagnes du Hakkâri. Mais les autorités turques n'ont jamais autorisé l'ouverture d'une école pour la formation du clergé assyrien et ceux qui veulent entreprendre des études doivent donc aller à Ourmia. De nouveau en 1888, les Syriaques des hauts et des bas *Tyari* sont massacrés, leurs villages complètement détruits, et les survivants s'exilent vers Mossoul et le Turabdin. Brawne devient en 1889, le professeur personnel de la famille du patriarche et meurt en 1904 à Qodshanès. La mission de l'archevêque d'Angleterre prend fin[101].

A la différence des missionnaires catholiques, les missions protestantes venues au Proche-Orient au début du XIXe siècle, ont une autre vision de leur action, centrée sur les œuvres éducatives, sociales, médicales et religieuses. On leur doit par exemple la publication de la Bible en syriaque et l'apparition d'une littérature syriaque à partir des deux dialectes : occidental et oriental[102]. Ces missionnaires ne cherchent pas la conversion de fidèles de l'Eglise syriaque. Seules quelques familles les suivront mais d'une manière éphémère. Elles seront les premières victimes du génocide de 1915.

## Conclusion

Si la rupture entre les Eglises orientales et occidentales au V$^{e}$ siècle a pris l'allure d'une querelle dogmatique, elle sanctionne en fait la difficulté de compréhension entre les cultures grecque et syriaque. Cette incompatibilité a pris naissance dès l'arrivée des Romains en Mésopotamie. Les Syriaques divisés entre l'Empire romain et l'Empire perse, n'arrivent pas à construire une culture unique et homogène pour l'ensemble de la population. Toutefois, à l'est de l'Euphrate, une littérature sacrée et une liturgie spécifique se développent pour rivaliser avec le triomphe de l'hellénisme à Alexandrie et à Antioche. Le but est d'échapper au rationalisme grec trop abstrait dans les explications théologiques.

Malgré un contexte politique et social particulièrement troublé par les hérésies christologiques des premiers siècles, les écrits philosophiques des Syriaques ne montrent aucune opposition entre les différentes confessions. Sans se soucier de la différence théologique, les écrivains syriaques ont joué un rôle capital dans la transmission de la culture grecque en Orient et de là, à travers les traductions arabes, jusqu'à l'Europe[103].

Les Eglises syriaques sont les seules Eglises autonomes qui n'ont pas joui d'une protection officielle de la part d'une autorité séculière de tradition chrétienne. Les quelques accalmies qu'elles ont vécues dans leur histoire, sont dues à l'autorité à laquelle elles étaient soumises. Toutefois, l'indifférence des autorités séculières n'a pas empêché l'expansion de ces Eglises vers l'Extrême-

---

[100] George S. REED, *La Mission de l'Archevêque de Cantorbéry auprès des Assyriens*, p. 19.
[101] David WILMSHURST, *The Martyred Church, A History of the Church of the East*, p. 373-376.
[102]Claude SELIS, *Les Syriens orthodoxes et catholiques*, p. 39.
[103] Javier TEXIDOR, *La culture syriaque*, dans *Les premiers temps de l'Eglise*, Marie-Françoise BASLEZ, Paris, Gallimard, 2004, p. 470-471.

Orient. Au VI^e^ siècle, des évêchés sont fondés dans les pays arabes comme l'Arabie saoudite, le Qatar, Bahreïn et Oman. Avec l'arrivée au VIII^e^ siècle des musulmans en Mésopotamie, les querelles christologiques cessent et les Syriaques trouvent d'autres moyens pour s'exprimer. La condition de *dhimmitude* (citoyens de seconde zone), n'a pas empêché les scribes, les médecins, les astrologues et les savants syriaques d'avoir une place privilégiée à la cour des califes abbassides et omeyyades.

A l'arrivée des Mongols, l'Eglise d'Orient atteint sa plus grande expansion et les évêques reçoivent d'importantes missions politiques et diplomatiques. De l'autre côté de l'Euphrate, l'Eglise syriaque d'Occident découvre l'arrivée des Croisés en Syrie et en Palestine. Elle développe une littérature qui touche tous les domaines du savoir. En 1260, les Croisés de la Terre sainte refusent de collaborer avec les Mongols pour mettre fin à l'occupation musulmane de quelques territoires. Les Mongols sont remplis de rancune à l'égard des chrétiens, et à la fin du XIII^e^ siècle, ils se convertissent à l'islam[104]. Cette conversion sonne les heures du déclin des Eglises syriaques. Les Seldjoukides, originaires de l'Asie centrale, succèdent aux Mongols et dévastent toute la Syrie et la Mésopotamie. Ils laissent derrière eux des « émirats » tribaux qui pillent et dévastent les églises et les monastères de la région. L'organisation des Eglises syriaques de l'est et de l'ouest de l'Euphrate est déséquilibrée : les patriarches et les évêques deviennent les sujets des chefs turcomans qui n'arrêtent pas de les harceler si besoin se présente. Les XIV^e^ et XV^e^ siècles sont marqués par l'arrivée de Tamerlan en Mésopotamie. La fureur du turco-mongol fléchira définitivement les genoux des savants syriaques et empêchera les Eglises syriaques de s'organiser d'une manière sereine. Au XVI^e^ siècle, l'Empire ottoman conquiert la Syrie et la Mésopotamie, et impose aux Syriaques le système de *millet*. Désormais les deux Eglises syriaques ne sont plus reconnues par l'autorité civile et leur sort dépend du patriarche arménien de Constantinople.

A partir du XVII^e^ siècle, les missionnaires occidentaux sont envoyés en Orient pour « ramener » les chrétiens orientaux à la grande Eglise catholique. En 1673, par l'intermédiaire du consul français d'Alep, François Picquet, le primat de l'Eglise syriaque d'Orient reçoit du pape le titre de *Patriarche de la nation chaldéenne*. De l'autre côté de l'Euphrate, l'Eglise syriaque d'Occident est touchée par le même consul français qui la divise en deux. Déjà en 1656, l'évêque d'Alep devient le premier évêque de l'Eglise syriaque d'Occident qui se convertit à l'Eglise catholique. Enfin en 1783, le pape Pie VI confirme la naissance d'un *patriarcat syriaque catholique d'Antioche*. A la fin du XIX^e^ siècle, l'Empire ottoman reconnaît les quatre Eglises syriaques comme *millet* et désormais, chaque patriarche est autonome dans l'organisation de son Eglise.

A la veille de la Première Guerre mondiale, les affrontements violents entre les Syriaques des quatre Eglises affaiblissent leurs effectifs. Face au gouvernement ottoman et aux tribus kurdes les Syriaques deviennent une proie facile. La présence des missionnaires aux côtés des Syriaques provoque aussi une jalousie de la part des voisins musulmans. Les missionnaires fournissent aux Syriaques une formation que le gouvernement musulman n'est pas capable de leur offrir. En 1915, la condition de vie des chrétiens est en général meilleure que celle des musulmans. Ce déséquilibre provoque des tensions qui poussées à l'extrême, aboutissent au génocide que le gouvernement des Ottomans met en place pour exterminer toutes les minorités chrétiennes qui vivent sur ses territoires.

---

[104] Jean-Pierre VALOGNES, *Vie et mort des chrétiens d'Orient, des origines à nos jours*, p. 414-415.

# II. Le contexte géopolitique des Syriaques au XIX$^{e}$ siècle

## Introduction

Pour mieux comprendre le génocide des Syriaques, il est important de le situer dans son contexte historique et géopolitique du XIX$^{e}$ siècle. Favorisées par le déclin de l'Empire ottoman, les puissances européennes telles que l'Allemagne, l'Angleterre, l'Autriche-Hongrie, la France et la Russie trouvent une occasion pour leurs ambitions expansionnistes. En 1878, au congrès de Berlin, la « Question syriaque » et la « Question arménienne », issues de la « Question d'Orient », offrent un cadre idéal aux Occidentaux pour s'immiscer dans les affaires intérieures de l'Empire ottoman. Dans ce nouveau contexte, les minorités chrétiennes sont suspectées et mises au ban de la société ottomane par le pouvoir en place. La société syriaque s'organise autour du patriarche, de la famille et de l'Eglise, comme fondement de l'existence de leur tradition. Quant à la société ottomane, elle leur impose de vivre la condition d'une minorité de la minorité.

## II.1. L'Empire ottoman au XIX$^{e}$ siècle

Quatre siècles après l'islam, l'Anatolie est en quasi-totalité chrétienne. A partir du XI$^{e}$ siècle, venant de l'est et de l'ouest, de multiples ethnies, communautés et tribus envahissent cette région. Les nomades animistes des Turcomans, les chrétiens occidentaux des Croisés, les arabes musulmans des Mamelouks d'Egypte, les Mongols chrétiens sous Hulagu puis musulmans sous Tamerlan, déferlent sur les territoires des Syriaques, des Arméniens et des Grecs. Ces différents peuples ne tardent pas à entrer en conflit non seulement entre eux, mais aussi avec les populations autochtones. Ces Turcomans islamisés élargissent leur espace de nomadisme et rapidement, prennent souche sur les territoires qu'ils ont envahis. Dans leur sédentarisation, ils imposent en même temps que la religion musulmane, la langue turque qui progressivement, se substitue au grec, à l'arménien et au syriaque. Avant la conquête de Constantinople (1453), l'Empire grec des Byzantins s'éparpille entre les rites, les langues, les ordres sociaux : riches propriétaires et pauvres paysans. Aucun barrage ne se dresse contre l'entrée de la nouvelle religion et le prosélytisme a le champ libre devant lui. L'islamisation de l'Anatolie est bel et bien en marche. Les territoires conquis deviennent le *Wakf,* biens inaliénables et introduits dans les œuvres charitables ou dans les institutions sociales et culturelles musulmanes. Ainsi le patrimoine des Eglises grecques, arméniennes et syriaques, se met au service de la nouvelle religion qui a su occuper les places abandonnées par le christianisme et séduire les peuples convertis. Les sultans se contentent de respecter les préceptes coraniques envers les non-musulmans. Dans leurs interprétations favorables aux gens du Livre, ils garantissent la liberté de la pratique religieuse et interdisent la conversion forcée à l'islam, à l'exception du *devchirme*[105].

A la fin du XIII$^{e}$ siècle, dans le territoire anatolien fragmenté par les tribus d'origine seldjoukide, un certain Osman ou Otman prend la direction d'une région située à la porte de l'Europe et dans les pays balkaniques, et crée un empire qui sera implanté géographiquement, entre l'Europe, l'Asie et l'Afrique. Composé d'une multitude de nouveaux musulmans et des anciens chrétiens, l'Empire des enfants d'Otman en 1453, par la prise de Constantinople, devient une puissance européenne et

[105] Il s'agit d'une pratique cruelle qui capture de jeunes misérables chrétiens pour les islamiser et les enrôler de force dans l'armée des janissaires et dans le pouvoir gouvernemental.

musulmane. Cette prise de Constantinople permet aux sultans ottomans de placer leurs origines dans trois traditions. La première est d'origine turque, qui fixe les règles du pouvoir à la fois hiérarchique et égalitaire au sein de la même famille. Cette tradition d'origine asiatique propose la sacralisation du pouvoir, l'absence de règles pour la succession qui régit l'Etat et prône les conditions d'obéissance au prince et le respect des usages coutumiers. La deuxième tradition est d'origine romaine, byzantine et impériale. Le règne du sultan est compris comme une volonté divine : Dieu lui a donné le pouvoir de gouverner les empereurs, les rois et les princes de ce monde. Le sultan est considéré comme l'ombre de Dieu sur la terre qui régit le centre du monde. La troisième tradition est d'origine musulmane. C'est au nom d'un islam conquérant qui place ses frontières au-delà de la maison de l'islam (*dar al-islam*), que l'Empire ottoman comprend l'acquisition de ses nouveaux territoires. Cette expansion musulmane est réalisée par des militaires volontaires et des mercenaires qui se définissent comme des combattants de la guerre sainte sous le nom de *gazi*[106].

De ces trois traditions naît un pouvoir théocratique de tendance sunnite qui institutionnalise l'islam comme religion de l'Etat. A la manière du patriarcat des Byzantins, le pouvoir crée une instance suprême de l'islam sunnite à Constantinople sous le nom de *Sheyh-ul-islam*. Ainsi, le pouvoir religieux devient l'inventeur des normes à suivre pour la société ottomane et le garant d'un temple érigé à la gloire de l'orthodoxie et de l'orthopraxie sunnites. Désormais, c'est l'Etat qui mène la guerre au nom de l'islam, et non l'islam qui fait la guerre pour forger un Etat. Les chrétiens et les Juifs sont appelés des *dhimmi* et jugés comme des citoyens de seconde zone. Ils sont considérés comme des gens du Livre et protégés par le pouvoir musulman en contrepartie de leur soumission. Cette condition des non-musulmans, nommée capitulation, s'institutionnalise par le payement d'une taxe spéciale. Tous les hommes non-musulmans et de plus de quatorze ans doivent payer une taxe de capitation (*jizya*). Ce système de dhimmitude introduit dans la société ottomane, engendre une inégalité structurelle qui se termine par la création du système de communautarisme, appelé *millet*. Le chef de la communauté (*millet*) est nommé par l'Etat et il dispose d'une liberté réservée uniquement à l'organisation civile et religieuse de sa communauté. Un chrétien peut se convertir à l'islam mais pas l'inverse. Il lui est interdit également d'adhérer à une autre Eglise que la sienne. Classé à l'intérieur des appartenances rigides, le système de *millet* devient une unité fiscale durable et contrôlée par les agents de l'Empire ottoman[107].

Durant cinq cents ans, malgré la présence de différentes Eglises et communautés sur le territoire ottoman, la Sublime Porte n'a reconnu comme *millet,* que les Juifs, les Grecs orthodoxes et les Arméniens. Les Bulgares, les Roumains, les Albanais et les Serbes sont placés sous l'autorité du patriarche grec orthodoxe de Constantinople, les Coptes et les Syriaques, sous l'autorité du patriarche arménien d'abord de Jérusalem et puis de Constantinople. Il faut attendre le XIX$^{e}$ siècle, la période des réformes qui portent le nom de *Tanzimat,* pour que les différentes communautés non-musulmanes prennent, pour un temps assez court, l'autonomie de leur Eglise et deviennent un *millet*. Paradoxalement, l'orthodoxie sunnite des Ottomans met fin à l'anarchie du prosélytisme musulman et par le système de *millet*, préserve et renforce le christianisme jusqu'à la Première Guerre mondiale[108].

---

[106] Hamit BOZARSLAN, *Histoire de la Turquie, de l'Empire à nos jours*, Paris, Tallandier, 2015, p. 31-47.
[107] Macit KENANOGLU, *Osmanli Millet Sistemi. Mit ve Gerçek*, Istanbul, Klasik Yayinlari, 2010, p. 125-135.
[108] Youssef COURBAGE, Philippe FOURGUES, *Chrétiens et Juifs dans l'Islam arabe et turc*, Paris, Fayard, 1992, p. 191-210.

### *II.1.1. La réforme (Tanzimat) de l'Empire*

La période de la réorganisation de l'Empire ottoman, située entre 1839 et 1878, est un tournant important de son histoire. Lancée par le sultan Selim III en 1789, en même temps que la Révolution française, la réorganisation de l'Empire ottoman ne prend fin qu'en 1908, avec l'arrivée au pouvoir des Jeunes Turcs et la création, en 1923, de la République turque par Mustafa Kemal. Durant toute cette période, les sultans, sous l'influence des ministres et des bureaucrates de tendance *caméraliste*, entreprennent un vaste programme de réformes qui bouleverse les institutions politiques, économiques, judiciaires et religieuses de la société ottomane. Le 3 novembre 1839, le sultan Abdlülmecid I[er] lance un vaste chantier pour réorganiser son Empire. Il y est poussé par les crises internes, les dissidences, les insurrections, les problèmes économiques, les conflits de guerres et la présence pesante des grandes puissances européennes. Il s'agit de réformes apportées par des hommes influencés par les pratiques et les institutions européennes, et qui proposent d'instaurer un absolutisme éclairé en contraste avec la tradition politique ottomane[109].

Ce qui est important à retenir de ces réformes est la proclamation de l'égalité de tous les sujets sans distinction de religion ou de nationalité ; l'instauration de la conscription militaire pour tous les sujets de l'Empire ; la réforme de l'enseignement avec la création d'écoles privées communautaires ; l'introduction d'un nouveau système fiscal ; la protection de la propriété privée pour tous ; la création d'une justice indépendante par la mise en place des tribunaux mixtes et l'instauration du principe d'égalité pour l'accès des musulmans et des non-musulmans à la fonction publique[110].

Mais la mise en pratique de ces *Tanzimat* est loin d'être synonyme de stabilité pour l'Empire ottoman. Cette réorganisation de la société donne naissance à trois courants de pensée nationalistes au sein de l'appareil politique de l'Etat. Le premier est l'ottomanisme qui rêve d'unir autour de la dynastie ottomane, musulmans, chrétiens, Juifs, Turcs et non-Turcs. Le deuxième est le panislamisme qui veut rassembler autour du sultan tous les musulmans du monde entier. Le troisième est le panturquisme qui souhaite l'élargissement de ses frontières à tous les Turcs de l'Asie centrale. A ces courants de pensée s'ajoute le pantouranisme qui proclame l'unité de tous les peuples pratiquant une langue d'origine turque[111].

Les *Tanzimat* sont l'œuvre des bureaucrates qui ont comme objectif de stopper les pertes des territoires balkaniques et de sauver l'Empire par un nouveau type de patriotisme : l'ottomanisme. En même temps que la naissance du nationalisme turc, l'Empire est confronté au séparatisme des populations chrétiennes des Balkans. Dans l'ensemble, il s'agit d'une émergence d'un nationalisme basé sur l'existence d'un noyau ethnique, qui a conservé la conscience de son histoire sur un territoire géographiquement défini. Dès le début du XIX[e] siècle, la Serbie, la Grèce, la Bulgarie, la Valachie (Roumanie), la Macédoine et une partie de l'Arménie revendiquent leur autonomie, et

[109] Frédéric HITZEL, *Le dernier siècle de l'Empire ottoman*, Paris, Les Belles Lettres, 2015, p. 25-27.
[110] Hamit BOZARSLAN, *Histoire de la Turquie*, p. 153-158.
[111] Youssef COURBAGE, Philippe FARGUES, *Chrétiens et Juifs dans l'Islam arabe et turc*, Paris, Fayard, 1992, p. 221.

puis vers la fin du siècle, la fièvre nationaliste touche à son tour les peuples musulmans, comme les Albanais, les Kurdes, les Arabes et enfin les Turcs[112].

En 1865, les *Tanzimat* donnent naissance à des tribunaux qui échappent complètement à la juridiction coranique de la charia. Ces tribunaux dans lesquels siègent des juges chrétiens et musulmans créent un chaos dans la mentalité ottomane. Ils remettent en question le modèle pluraliste de l'islam ottoman, un islam qui reposait tout à la fois sur l'humiliation et la tolérance des non-musulmans. Ces derniers devaient accepter leur statut de plein gré. Dans ce sens, la réorganisation au XIX$^{e}$ siècle de la société ottomane sur des bases égalitaires viole les accords des *dhimmi*. Les revendications égalitaires formulées par les non-musulmans sont considérées comme une trahison de leur situation de *dhimmi*. Quant à la communauté musulmane de l'Empire, elle n'a pas la moindre intention de donner raison à ces revendications. Les lois qui accordent aux chrétiens les mêmes droits égalitaires que ceux des musulmans sont supprimées. La chasse à l'homme contre les « infidèles » est proclamée par les hauts dignitaires de l'Etat. Malgré l'envie de réformer la société ottomane, l'attachement au système du *millet* est tellement important que toutes les autres communautés non-musulmanes retrouvent leur statut de *millet*, parmi elles les Syriaques.

Dans ce type d'administration apparaissent deux systèmes judiciaires, l'un fondé sur l'égalité universelle et les droits individuels et l'autre, sur les droits collectifs et le principe d'inégalité. Ni les hauts dignitaires, ni la société en général n'avaient l'état d'esprit pour accueillir une transformation aussi radicale dans l'Empire. Au niveau communautaire, les musulmans refusent de renoncer à leur sentiment de supériorité sur les gens du Livre et les communautés non-musulmanes, tout en réclamant l'égalité universelle, refusent de renoncer aux privilèges qui traditionnellement, leur avaient été accordés en échange de leur statut d'infériorité et de *millet*. Ce double cadre juridique, appelé la « dualité du Tanzimat » empoisonne l'existence de l'identité ottomane et des communautés chrétiennes[113].

Aux yeux de la communauté turco-musulmane, les minorités chrétiennes ne sont pas seulement des gens qui veulent le morcèlement de l'Empire, ils représentent surtout un groupe qui veut prendre en main le pouvoir et la supériorité. L'ingérence des puissances occidentales : Russes, Anglais, Français et Allemands, dans les affaires intérieures, ne fait qu'augmenter la haine des musulmans contre les chrétiens. Dans les années 1877-1878, la perte de la guerre contre la Russie, la Révolte bulgare, la déclaration de guerre par les Serbes contre les Ottomans et la réclamation des droits des paysans arméniens de l'Anatolie, donnent l'occasion au sultan Abdülhamid II de supprimer la constitution et de mettre fin aux *Tanzimat* pour réorganiser son Empire. Il considère les communautés chrétiennes vivant dans l'Empire comme une cause perdue et dirige tous ses efforts pour créer un lien étroit entre le pouvoir et les sujets musulmans. Dans le but de susciter un élan de patriotisme ottoman, il se tourne vers les Turcs, les Circassiens, les réfugiés musulmans d'origine balkanique et les Kurdes. Pour empêcher le processus de déclin et d'effondrement de l'Empire, le sultan cherche à établir une unité nationale sur une idéologie panislamiste. Son gouvernement met sur pied des cavaleries irrégulières kurdes qui portent le nom d'Abdülhamid II. Les *Hamidiye alaylari*, régiments créés au mois de novembre 1890, ont comme cible les Arméniens

[112] Georges CORM, *Pensée et politique dans le monde arabe, contextes historiques et problématiques, XIX$^{e}$-XXI$^{e}$ siècle*, Paris, La Découverte, 2016, p. 149-156.
[113] Taner AKÇAM, *Un acte honteux, Le génocide arménien et la question de la responsabilité turque*, Paris, Editions Denoël, 2008, p. 50-59.

et les Syriaques qui habitent les régions orientales de l'Empire. C'est ainsi que tout au long de la réorganisation du pouvoir en place au XIX[e] siècle, la colère de la communauté musulmane se traduit par des agressions, des révoltes et des massacres contre les minorités chrétiennes. C'est en utilisant l'idéologie panislamiste que le gouvernement ottoman espère stopper la révolte provinciale réclamant un changement social ou écraser les mouvements indépendantistes et séparatistes[114].

A cette époque, l'Empire ottoman constitue un immense territoire qui s'étale sur trois continents : l'Afrique, l'Asie et l'Europe. En même temps que la révolution industrielle, la « Question d'Orient » surgit chez les politiciens occidentaux. Il s'agit d'une période située entre la fin de la guerre russo-turque de 1774 et la signature du traité de Lausanne pour faire naître la nouvelle République de Turquie en 1923. Durant toute cette période, l'Empire des Ottomans, constitué de langues, de cultures et de religions différentes, fait appel à de multiples réformes pour maintenir son unité nationale et faire face aux exigences des principales puissances européennes qui dominent la politique internationale. Sur le plan intérieur, l'Empire est confronté aux problèmes du nationalisme des minorités qui peuplent cet immense territoire. Les populations chrétiennes des Balkans prennent conscience de leur identité nationale et se rebellent contre l'autorité de Constantinople. A partir du traité d'Andrinople (14 septembre 1829), des peuples comme les Serbes, les Grecs, les Moldaves, les Bulgares et les Roumains gagnent progressivement leur autonomie[115].

### *II.1.2. L'arrivée au pouvoir des Jeunes Turcs*

La politique des réformes des sultans aboutit à l'identité ottomane, musulmane et turque de l'Empire. Dans le but d'une survie d'une collectivité ottomane, le sultan Abdülhamid II met en place une ingénierie démographique qui se termine par les massacres des Arméniens et des Syriaques (1890-1897). Malgré la passivité des puissances occidentales, l'écho de ces massacres en Europe donne à Abdülhamid II le titre de « Sultan Rouge ». Ces massacres constituent un point culminant dans l'adhésion de l'élite ottomane à la théorie du darwinisme social[116].

Darwin dans son ouvrage sur *l'Origine des espèces* prône la « sélection naturelle » comme réponse à la survie des espèces. Influencé par la théorie de Malthus, Darwin affirme que, « dans toutes les populations, les naissances sont beaucoup trop nombreuses pour les ressources disponibles. Seule une proportion, parfois très faible, des êtres procréés parvient à survivre, à atteindre l'âge adulte et à procréer à son tour. Ceux qui sortent vainqueurs de cette épreuve ont su l'emporter dans une *lutte pour la vie* acharnée et impitoyable. La collectivité *s'adapte* à son milieu de vie ». Les rapports de domination et de soumission sont expliqués par Darwin comme d'ordre naturel. « La nature ne donne-t-elle pas l'exemple des luttes les plus impitoyables ? Il faut que le meilleur gagne ; sa victoire élève le niveau général ; la domination des riches sur les pauvres, des Blancs sur les Noirs, n'est qu'un cas particulier de la lutte pour la vie, de la sélection naturelle dont le résultat est bénéfique à l'ensemble »[117]. Fort influencés par le *positivisme* d'Auguste Comte ou le darwinisme social, les étudiants ottomans s'intéressent de plus en plus à la politique et deviennent une force

[114] Taner AKÇAM, *Un acte honteux*, p. 60-77.
[115] Frédéric HITZEL, *Le dernier siècle de l'Empire ottoman*, Paris, Les Belles Lettres, 2015, p. 23-45.
[116] Hamit BOZARSLAN, *Histoire de la Turquie*, p. 233-236.
[117] Albert JACQUARD, *Moi et les Autres, Initiation à la génétique*, Paris, Seuil, 1983, p. 81-87.

dangereuse pour le sultan. En Europe, ils sont connus sous le nom de Jeunes Turcs et ils se présentent comme une force traditionnelle de tendance occidentale. Inspirés par la mentalité de la gauche européenne, les Jeunes Ottomans réclament un nationalisme ottoman, voire turc. Le 24 juillet 1908, une révolution laïque et progressiste menée par le parti d'Union et Progrès sous la direction des « Jeunes Turcs » renverse le sultan Abdülhamid II et impose une monarchie constitutionnelle[118].

Animés par l'idée de la supériorité de la « race » musulmane et ottomane sur les autres religions et ethnies, les étudiants de l'école militaire de médecine dont l'origine est albanaise (Ibrahim Temo), kurde (Abdullah Cevdet, Ishak Sukuti), circassienne (le futur vali de Diyarbakir, Mehmet Resit) et azérie (Huseyinzade Ali Turan), créent d'une manière secrète, en 1889, le comité de l'Union ottomane. Animés par le darwinisme social, ces initiateurs du mouvement ultranationaliste turco-ottoman, joueront un rôle déterminant dans l'extermination des Syriaques, des Grecs pontiques et des Arméniens. L'idée se propage rapidement aux autres écoles militaires et religieuses de l'Empire, parmi lesquelles le groupe de tendance « turquiste » rejoint le comité des Unionistes. Pour changer le destin de l'Empire ottoman, les responsables et fondateurs du mouvement nationaliste turc, des personnes comme Namik Kemal, Ahmet Riza, Ziya Gokalp, Yusuf Akçura, ne voient pas de différence entre musulman, turc et ottoman : pour eux les trois noms désignent un seul peuple. Le mouvement se développe à l'extérieur de l'Empire, en Europe et en Afrique du nord. Deux tendances vont s'affronter : celle du prince Mehmet Sabahaddin, neveu du sultan Abdülhamid II, est favorable à un certain libéralisme à l'égard des ethnies ottomanes non turques et prône la décentralisation de l'Empire. L'autre, sous l'influence d'Ahmet Riza, est partisane d'un centralisme autoritaire, repousse toute forme d'intervention extérieure et défend un nationalisme ottoman à l'intérieur du territoire intégral de l'Empire[119].

Les minorités chrétiennes et particulièrement les partis politiques arméniens soutiennent la ligue de la décentralisation du prince Sabahaddin. Mais l'événement de l'attentat perpétré par la Fédération révolutionnaire arménienne (FRA) contre le sultan Abdülhamid II, le 22 juillet 1905, change les données : les deux tendances sont fusionnées. Pour boucler la boucle, en 1906, l' « Organisation ottomane de la liberté » qui combat les révolutionnaires grecs, albanais, bulgares, macédoniens et serbes, rejoint le comité des opposants unionistes. Fruit de Mehmet Talât, d'Omer Naci et de Husrev Sami, l'Organisation ottomane de la liberté est composée de membres qui joueront un rôle important dans la gouvernance des Unionistes et des Kémalistes. Parmi ces membres, Mehmet Talât, Omer Naci, Ismail Enver Bey, Ismet Inönü, Mehmet Nazim, Kasim Karabekir, Ahmet Djemal, Celal Bayar, et Mustafa Kemal « Atatürk », sont les acteurs directs ou indirects de l'élimination des Arméniens, des Grecs et des Syriaques. Le résultat de cette rencontre entre les anciens dissidents de la branche politique et les nouveaux de la branche militaire marque un tournant dans l'histoire des Jeunes Turcs. En 1907, l'Organisation ottomane absorbe le comité de l'Union ottomane et, sous la direction de Bahiyeddin Sakir et de Mehmet Nazim, prend le nom de Comité Union et Progrès (CUP)[120].

---

[118] Hamit BOZARSLAN, Vincent DUCLERT, Raymond KEVORKIAN, *Comprendre le génocide des Arméniens, 1915 à nos jours*, Paris, Tallandier, 2015, p. 205-210.
[119] Taner AKÇAM, *Un acte honteux*, p. 78-89.
[120] Raymond KEVORKIAN, *Le génocide des Arméniens*, Paris, Odile Jacob, 2006, p. 35-49 et Hamit BOZARSLAN, *Histoire de la Turquie*, p. 271-273.

La plus grande crainte des Unionistes est la pression imminente de la partition des territoires de l'Empire par les puissances européennes. Car la « Question d'Orient », un des sujets majeurs du XIX[e] siècle qui préoccupe la diplomatie européenne, se résume par l'idée du démembrement de l'Empire ottoman. L'Empire russe veut étendre son influence dans les pays balkaniques et recherche l'accès à la Méditerranée. L'Empire austro-hongrois, pour barrer la route aux Russes, annexe la Bosnie-Herzégovine. L'Empire des Anglais, pour protéger la route des Indes, cherche à contrôler les territoires qui séparent l'océan Indien et la Méditerranée. La France veut défendre ses intérêts commerciaux et culturels au Levant. L'Empire allemand, pour justifier ses ambitions coloniales, propose de l'aide économique et militaire à l'Empire ottoman[121]. Considéré comme l' « homme malade » de l'Europe, l'Empire des Ottomans réussit à survivre grâce aux désaccords des grandes puissances à s'entendre sur une juste répartition de ses territoires.

Comme groupe dominant, les Turcs voient mal leur place dans la société multiculturelle que les Occidentaux imposent à l'Empire. La rencontre du 9 juin 1908 entre les diplomates russes et britanniques pour trouver une solution au problème macédonien, provoque une panique et une émotion intense chez les Jeunes Turcs. Pour les membres du Comité Union et Progrès, la fin de l'Empire est proche et il n'y a plus d'obstacles pour la partition du pays. La révolution reste le seul moyen d'empêcher l'effondrement et la dissolution de l'Empire. Le 3 juillet 1908, les deuxième et troisième bataillons de l'unité militaire ottomane basée dans les Balkans, prennent le maquis sous le commandement du CUP. Le 23 juillet dans la ville macédonienne de Köprülü, au nom de la « Proclamation de la liberté », Enver Bey le futur ministre de la Guerre, à la tête de l'armée, marche sur la capitale Constantinople. Effectivement, sous le règne d'Abdülhamid II, l'Empire a soif de liberté. Cette liberté tant souhaitée par les musulmans et les non-musulmans, est accueillie comme la solution pour maintenir l'Empire en vie. Abdülhamid II cède à la liesse populaire et proclame la monarchie constitutionnelle, en accord avec les représentants du CUP. Dans l'Assemblée parlementaire du 17 décembre 1908, siègent 226 députés à majorité unioniste, parmi lesquels 142 Turcs, 60 Arabes, 25 Albanais, 25 Grecs, 12 Arméniens, 5 Juifs, 4 Bulgares, 3 Serbes et 1 Roumain[122].

Dans les provinces orientales, les autorités locales, militaires, civiles et religieuses, main dans la main, accueillent la nouvelle Constitution qui proclame la liberté de tous les citoyens de l'Empire. Dans certaines villes, des imams et des prêtres ensemble, président les cortèges pour fêter l'arrivée de la liberté. Les Syriaques comme les autres minorités chrétiennes, comprennent la « proclamation de la liberté » comme synonyme d'autonomie culturelle, religieuse et dans certains cas, voire même politique. Certains leaders civils de la région du Turabdin, à Midyat, reçoivent la reconnaissance des Unionistes et sont décorés de la médaille du sultan[123]. C'est un grand soulagement pour les Syriaques qui attendent ce moment depuis des centaines d'années. Chez eux, le travail d'information par des journaux prend naissance à partir de cette époque. Les écrivains, les enseignants et les chefs de l'Eglise syriaque orthodoxe éditent les premiers journaux et revues identitaires à partir de l'an 1908[124].

---

[121] Frédéric HITZEL, *Le dernier siècle de l'Empire ottoman*, p. 24.
[122] Hamit BOZARSLAN, *Histoire de la Turquie*, p. 254-255.
[123] David GAUNT, *Massacres, Resistance, Protectors: Muslim-Christian Relations in Eastern Anatolia during World War I*, New Jersey, Gorgias Press, 2006, p. 188-189.
[124] Khalid S. DINNO, *the Syrian Orthodox Christians in the Late Ottoman Period and Beyond, Crisis then Revival*, Piscataway, Gorgias Press, 2017, p. 202-206.

Mais cette période inimaginable et si inattendue pour les minorités chrétiennes n'est que de courte durée. Le 31 mars 1909, des militaires de tendance musulmane se révoltent contre les Unionistes qu'ils accusent d'être athées. L'insurrection est menée par des insurgés qui servaient jadis le sultan Abdülhamid II et des étudiants issus de l'école coranique d'Istanbul. Ils sont en majorité des hommes illettrés et hostiles à la modernisation que le CUP apporte à l'Empire. L'idée essentielle de ces contre-révolutionnaires est de réinstaurer la loi religieuse islamique, la charia, et de supprimer les officiers issus des académies militaires unionistes. Durant dix jours, les contre-révolutionnaires chassent et traquent les responsables unionistes. Des personnes influentes du CUP comme Mehmet Talât, Halil Bey et Mehmet Nazim sont cachés dans les maisons des hauts dignitaires arméniens d'Istanbul[125]. Lorsque la nouvelle de cette contre-révolution arrive dans la province de Cilicie, des musulmans locaux et hostiles à l'idée moderniste des Unionistes, prennent comme cibles les Arméniens et les Syriaques. Ceux-ci sont perçus comme les instigateurs de l'idée qui prône l'égalité entre musulmans et non-musulmans et comme des agitateurs qui ne cherchent que le séparatisme et leur indépendance. Il est vrai que les partis politiques arméniens d'Adana ont manifestement soutenu la révolution de 1908. Mais la cause principale des massacres de la province de Cilicie est le niveau économique et social des Arméniens et des Syriaques qui est supérieur à celui des Turcs. Ils représentent économiquement, la classe la plus riche et technologiquement, la plus évoluée de la province[126]. Durant tout le mois d'avril, sans faire de distinction entre les différentes communautés chrétiennes de la province, les insurgés pro-musulmans massacrent plus de 30.000 personnes. Dans le chef-lieu de la province, Adana, on estime que 2.093 Arméniens et 714 Syriaques ont été tués[127].

Pour répondre aux insurgés, les Unionistes sont secourus par des officiers volontaires basés dans les Balkans, parmi lesquels des Arméniens, des Grecs et des Bulgares. Ces officiers qui se proclament comme une « armée d'action » spéciale, dix jours après l'insurrection, entrent à Constantinople et écrasent les insurgés. Pour la deuxième fois, le CUP prend le pouvoir de force et instaure une politique de terreur. Même si le Comité Union et Progrès n'était pas directement lié aux massacres de la province de Cilicie, certaines informations évoquent le contraire. Une fois arrivé au pouvoir, le CUP fait venir les unités militaires ottomanes de Beyrouth et de Damas vers Adana. Celles-ci participent aux massacres d'Arméniens et de Syriaques. Pour rétablir l'ordre et la discipline, le pouvoir central nomme à la tête de ces unités, Ahmet Djemal comme vali (procureur) de cette province de Cilicie. Celui-ci sera un des futurs génocidaires de 1915[128].

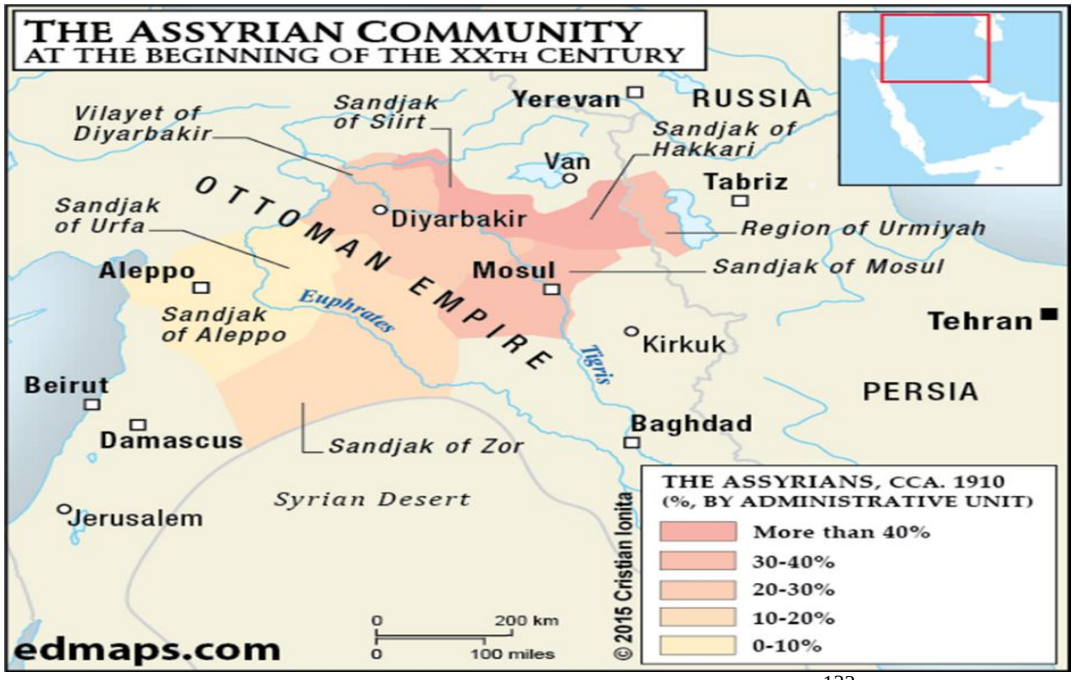
Le Parlement qui se réunit au mois de mai 1909 déclare la loi martiale. L'ordre et la discipline remplacent la courte période de liberté tant espérée par les minorités chrétiennes. Les Jeunes Turcs instaurent d'une main de fer, un pouvoir qui leur permet de contrôler les rênes du pouvoir et de détruire toute opposition qui se dresse devant eux. Le fragile pluralisme politique prend fin et les partisans des idées du prince Sabahaddin sont exécutés. Le CUP reste le premier et l'unique parti politique sur la terre ottomane du début du XX$^{e}$ siècle. Les régiments de cavaleries irrégulières kurdes de *Hamidiye alaylari*, qui avaient été supprimés en novembre 1908, sont réinstaurés sous

[125] Raymond KEVORKIAN, *Le génocide des Arméniens*, p. 97-100.
[126] Taner AKÇAM, *Un acte honteux*, p. 109-110.
[127] David GAUNT, *Massacres, Resistance, Protectors*, p. 44-45.
[128] Raymond KEVORKIAN, *Le génocide des Arméniens*, p. 142-148.

le nom de « régiments des tribus de cavalerie légère »[129]. Le sociologue et théoricien du CUP Ziya Gokalp, salue cette période de terreur par ces mots :

> Si nous cherchons les raisons de désordres qui eurent lieu après la révolution, nous trouvons encore l'influence de cette idée. Car chaque individu criait : « Je veux mon droit ». La passion s'était emparée de tous. Il aurait fallu que nos juristes élaborent un nouveau droit pour arrêter ce courant dangereux. Malheureusement, l'absence de penseurs nationaux chez nous rendit impossible une telle entreprise. L'ordre ne put être établi que grâce à l'Etat martial qui adopta la devise : Point de droit ! Il n'y a que des devoirs, comme principes [130].

Dans une idéologie conservatrice, la révolution des Jeunes Turcs prend forme autour de la survie de l'Etat et de l'ordre qui lui est consubstantiel. Le 13 avril 1909, le sultan Abdülhamid II est remplacé par son frère, Mehmet V âgé de soixante ans. Le pouvoir est désormais contrôlé par un triumvirat (Enver, Djemal et Talât) qui conduit l'Empire ottoman à dix années de guerre et à un des premiers génocides du XX[e] siècle[131].




***Les provinces de l'Empire ottoman habitées par des Syriaques***[132].

## II.2. Les Syriaques au XIX[e] siècle

La période de la réorganisation de l'Empire ottoman qui s'étend de 1839 à 1878 porte le nom de *Tanzimat*. Suite à la décadence et au déclin de l'Empire, les sultans entreprennent un vaste chantier pour réformer les institutions, l'économie et la société ottomane. Mais la mise en pratique de ces

[129] Hamit BOZARSLAN, *Histoire de la Turquie*, p. 256-259.
[130] Ziya GOKALP, *Makaleler I*, Istanbul, Kültür Bakanligi Yayinlari, 1976, p. 156.
[131] Hamit BOZARSLAN, *Histoire de la Turquie*, p. 287-328.
[132] Carte provenant de https://www.edmaps.com/html/assyria_in_five_maps.html (consulté le 16 mars 2021).

réformes (Tanzimat) ne signifie pas pour autant la stabilité pour l'Empire ottoman. Au niveau communautaire, les musulmans refusent de renoncer à leur sentiment de supériorité sur les gens du Livre. De leur côté, les communautés non-musulmanes, tout en réclamant l'égalité universelle, refusent de renoncer aux privilèges qui traditionnellement, leur avaient été accordés en échange de leur statut d'infériorité et de *millet*. Comme nous l'avons dit plus haut, cette dualité du Tanzimat va perturber la mentalité des habitants de l'Empire[133]. Ces réformes venues de loin transforment la société ottomane et apportent un changement significatif dans la vie des citoyens ottomans et tout particulièrement celle des Syriaques.

### *II.2.1. Le mode de vie syriaque*

Au XIX[e] siècle, la société ottomane est marquée par une condition de vie tribale. La vie tribale est basée sur des relations personnelles et des alliances entre les différents chefs de tribus. Dans ce mode de vie, la tribu est le lieu de la protection des membres d'une même famille, et aussi le lieu du maintien des traditions dans la vie quotidienne des gens. Régulièrement les tribus kurdes se combattent l'une et l'autre pour le contrôle et la suprématie de la région[134].

Les Syriaques du Turabdin et du Hakkâri ne vivent pas la même condition tribale que la société ottomane a fait naître dans ces régions. Dans les hautes montagnes du Hakkâri, les tribus de l'Eglise assyrienne concurrencent les tribus kurdes. Ces chrétiens « montagnards » vivent dans les gorges gigantesques et impressionnantes où le fleuve Grand Zab se fraye un passage à travers le massif central du Hakkâri avant de terminer son cours vers l'ouest pour se jeter dans le Tigre au sud de la ville de Mossoul. En raison de leurs vertus de guerriers, ces chrétiens du Hakkâri vivent d'une manière autonome sous forme d'*ashiret*, sans payer de taxes, ni aux Kurdes, ni aux Turcs. Chaque tribu a son chef qui porte le nom de *malik*[135] et les *malik* sont soumis à l'autorité du patriarche[136].

Mais les Syriaques appelés *rayas* (vassaux et soumis), vivent dans les plaines d'Ourmia (Iran), de Mossoul (Irak) et du Turabdin (Turquie) et payent des taxes au gouvernement ottoman et aux tribus kurdes. Au XIX[e] siècle, le terme *raya* désigne la classe inférieure de la société ottomane. Dans un régime féodal, les chrétiens *raya* vivent sous la protection d'un seigneur kurde appelé *agha*. Ce dernier exerce le droit de seigneur sur les villages syriaques et réclame du bétail, des récoltes ou de l'argent en contrepartie de sa protection. Il n'est pas rare qu'il demande aux paysans chrétiens de labourer ses terres, de recevoir une dot lors d'un mariage d'une fille chrétienne et de recevoir des présents de la famille chrétienne lors des fêtes religieuses. Ceux qui refusent de payer les tributs sont battus ou assassinés car les *aghas* kurdes considèrent les familles chrétiennes comme leur propriété personnelle. Il arrive aussi que les *aghas* kurdes obligent le mariage de jeunes filles chrétiennes avec des musulmans. Le XIX[e] siècle est marqué par de nombreux témoignages concernant les mariages forcés pour la conversion des chrétiens à l'islam[137].

---

[133] Hamit BOZARSLAN, *Histoire de la Turquie*, p. 153-163.
[134] Frederick A. APRIM, *Assyrians: From Bader Khan to Saddam Hussein*, Verdugo City (USA), Pearlida Publishing, 2007, p. 29.
[135] *Malik* du syriaque *Malko ou Malka* signifie le roi.
[136] Florence HELLOT-BELLIER, *Chroniques de massacres annoncés, Les Assyro-Chaldéens d'Iran et du Hakkari face aux ambitions des empires 1896-1920*, Paris, Geuthner, 2014, p. 51-78.
[137] Herman TEULE, *Les Assyro-Chaldéens, Chrétiens d'Irak, d'Iran et de Turquie*, Turnhout, Brepols, 2008, p. 150.

Entre les tribus *ashiret* et *raya*, l'autorité et la démocratie se combinent d'une manière surprenante. Les *ashiret* bénéficient d'une stabilité remarquable car la fonction du *malik* se transmet dans la même famille, souvent du père au fils, et ils régissent une ou plusieurs familles de *rayas* chrétiennes. A son tour, l'organisation ecclésiastique des quatre Eglises syriaques est marquée par ce régime féodal. L'Eglise syriaque orthodoxe est nommée par les Turcs *suryani kadim*, c'est-à-dire « la plus ancienne », son patriarche est élu d'abord par l'assemblée synodale des évêques et ensuite reconnu par les gouverneurs et le sultan ottoman. Il est assez fréquent que, pour des intérêts personnels, les *aghas* kurdes influencent l'élection d'un patriarche ou d'un évêque. Les catholiques chaldéens et syriaques doivent demander en plus l'aval du pape de Rome. Quant à l'Eglise assyrienne, elle s'organise de la même manière féodale que les *ashiret*. La fonction de patriarche est transmise de l'oncle au neveu, et depuis le XV$^{e}$ siècle, elle reste la propriété de la famille de Mar Shemun. Il arrive aussi que des évêques sont choisis dans la même famille et à l'intérieur de la même tribu. Jusqu'à la veille de la Première Guerre, le patriarche de l'Eglise assyrienne est reconnu par le gouvernement ottoman comme le chef spirituel et temporel de sa communauté. A la fois, il a la main sur les évêques à la tête de leur diocèse et sur les *malik* qui dirigent leur tribu. Une fois que le chef d'une tribu assyrienne est choisi, il doit demander la bénédiction du patriarche pour exercer ses fonctions de *malik*[138].

Les Syriaques des plaines de Mésopotamie vivent en général de l'agriculture. Les hommes du Turabdin cultivent leurs champs et tissent des vêtements de laine qu'on appelle *goumtho*. Ceux des hautes montagnes du Hakkâri élèvent du bétail comme moutons et chèvres et produisent des fruits secs comme noix et glands. En architecture, les Syriaques de Mardin et de Midyat sont inégalables dans toutes les provinces orientales de l'Empire. Presque tous les monuments religieux ou civils des chrétiens comme des musulmans sont réalisés par les tailleurs de pierre syriaques[139]. Au XIX$^{e}$ siècle, les Syriaques apparaissent comme le moteur économique des provinces de Diyarbakir, de Van et de Mossoul. Leur condition de vie supérieure à leurs voisins musulmans devient l'objet des agressions répétitives de la part des chefs kurdes et des représentants du gouvernement ottoman.

### *II.2.2. Les Syriaques et le système de millet*

Après la prise de Constantinople en 1453, l'Empire ottoman n'a reconnu comme *millet* (nation ou communauté) que les Grecs, les Juifs et les Arméniens. Pour l'organisation de leurs Eglises et communautés, les autres minorités chrétiennes devaient s'adresser au patriarcat grec ou arménien. En 1514, par la conquête de la Mésopotamie et de la Syrie, en 1516, par la prise de Jérusalem, et en 1548, par le gain des territoires orientaux de l'Anatolie (Van et Hakkâri), les Ottomans découvrent d'autres minorités chrétiennes. Pour mieux les gouverner, les sultans Yavuz I$^{er}$ Selim et Suleyman II dit Soliman le Magnifique, les placent sous la direction du patriarche le plus proche : celui de Jérusalem. Durant des siècles, les Eglises syriaques et les autres Eglises sont un sujet de discorde entre le patriarcat des Arméniens et celui des Grecs. Ceux-ci, pour accentuer leur influence sur les Lieux Saints de Jérusalem, présentent les Syriaques comme leurs sujets. Pour régler la question, le gouvernement ottoman décide de placer les minorités chrétiennes sous la direction des patriarcats de Constantinople : les Eglises dites Miaphysites sous celle du patriarche arménien et les Eglises dites Dyophysites sous celle du patriarche grec. Pour centraliser la question du *millet*,

[138] Murat Gokhan DALYAN, *19. Yuzyilda Nasturiler*, thèse de doctorat à l'université Suleyman Demirel, Isparta, 2009, p. 25-36.
[139] Ibrahim OZCOSAR, *19. Yuzyilda Mardin Suryanileri*, Istanbul, Beyan Yayinlari, 2008, p. 287-294.

le gouvernement supprime l'autorité des patriarches de Jérusalem et ne reconnaît que ceux de Constantinople. Plusieurs facteurs influencent le refus des sultans ottomans à reconnaître les Syriaques comme *millet* au même titre que les Grecs et les Arméniens : ils sont divisés en deux branches, orientale et occidentale ; ils appartiennent à la même mouvance religieuse (miaphysite) que les Arméniens ; ils n'ont pas de revendications politiques et administratives, ni de représentants à Constantinople et leur éloignement géographique les empêche d'influencer l'économie de l'Empire[140].

Malgré la soumission administrative au patriarcat arménien de Constantinople, les Syriaques, durant trois cents ans, vivent presque à l'écart de la politique ottomane. L'Eglise assyrienne d'Orient vit une forme d'autonomie, ne paye pas de taxes au gouvernement central. En même temps la présence des missionnaires occidentaux donne naissance à deux branches catholiques syriaques. Soutenues par la diplomatie française, l'Eglise syriaque catholique et l'Eglise chaldéenne cherchent l'autonomie et l'indépendance vis-à-vis de l'Eglise syriaque orthodoxe et de l'Eglise assyrienne d'Orient. Encore plus vis-à-vis de l'Eglise arménienne qui n'est pas catholique. De leur côté, les missionnaires catholiques font tout auprès de la Sublime Porte pour la reconnaissance d'une Eglise catholique comme *millet*.

La distance géographique et la différence culturelle poussent les Syriaques à s'échapper de la tutelle du patriarcat arménien. Les traces des premières revendications syriaques comme *millet* remontent au XVII[e] siècle. En général, il s'agit de demandes de reconnaissance du siège patriarcal et de récupération des lieux de prières occupés par une Eglise dissidente. La demande doit passer par le patriarche arménien, mais pour ce qui est des Eglises unies à Rome, les diplomates occidentaux adressent leur requête directement au gouvernement ottoman. Par exemple, lors de l'ordination d'Abdul-Gal Akhidjan comme premier patriarche de l'Eglise syriaque catholique, le consul français d'Alep François Picquet en 1662, demande à Constantinople de le reconnaître comme le patriarche des Syriaques. Deux ans plus tard, les autorités ottomanes le reconnaissent comme le représentant de la lignée catholique des Syriaques, mais sans lui donner le statut de représentant d'un *millet*. Le gouvernement ottoman, sans passer par le patriarche arménien, reconnait par un prescrit impérial du sultan Mehmet IV, l'Eglise syriaque orthodoxe comme la plus ancienne et la première Eglise syriaque (*Suryani kadim*) de l'Empire ottoman[141]. En 1672, l'archevêque de Diyarbakir, Joseph, par l'intermédiaire des missionnaires capucins, se convertit au catholicisme et obtient du sultan Mehmet IV un firman spécial le reconnaissant comme le patriarche des catholiques nestoriens, mais sans les honneurs du leader d'un *millet*[142].

A partir du XVIII[e] siècle, dans le but d'affronter les missionnaires catholiques et pour influencer la décision du gouvernement, l'Eglise syriaque orthodoxe met sur pied une association qui la représente à Constantinople. En 1745, le patriarche, Ignace Georges d'Ourhoy (Urfa) se déplace personnellement à Constantinople. Il reçoit sa nomination comme patriarche des anciens Syriaques par le sultan Mahmut I[er], mais sans le mentionner comme le leader d'un *millet*. Cette rencontre est présentée par l'Eglise syriaque orthodoxe, comme le début de son indépendance vis-à-vis de l'Eglise arménienne[143].

---

[140] Ibrahim OZCOSAR, *19. Yuzyilda Mardin Suryanileri*, p. 52-62.
[141] Yuhanun DOLABANI, *Die Patriarchen der syrisch-orthodoxen Kirche von Antiochien,* Glan, Bar-Hebraeus verleg, 1990, p.210-214.
[142] Fernando FILONI, *L'Eglise dans la terre d'Abraham*, Paris, Cerf, 2009, p. 53.
[143] Yuhanun DOLABANI, *Die Patriarchen der syrisch-orthodoxen Kirche von Antiochien*, p.227-230.

La politique ottomane du système de *millet*, la « médiation » du patriarcat arménien de Constantinople, l'ingérence incessante des missionnaires catholiques et la division au sein des Eglises syriaques poussent la hiérarchie de ces Eglises à chercher un chemin de secours pour sauver leur identité culturelle et religieuse. Face à ce défi de l'autonomie religieuse, en 1782, une branche de l'Eglise syriaque orthodoxe devient catholique et récupère les églises et les monastères situés dans les territoires proches des côtes méditerranéennes. Pour récupérer ses églises, le patriarche Ignace Matay de Mardin dénonce les missionnaires catholiques et le patriarche syriaque catholique auprès de la Sublime Porte. Mais sa requête ne trouve pas d'écho. Le patriarche décide d'installer une représentation pour son Eglise à Constantinople. Pour bien faire, il faut un lieu et une représentation sur place afin d'obtenir des réponses favorables pour sa communauté. Au début du XIX$^{e}$ siècle, pour des raisons économiques, des commerçants syriaques s'installent à Constantinople, et vers l'an 1830, achètent un bâtiment pour en faire un lieu de culte. En 1844, le lieu est consacré par le patriarche Ignace Elie de Mossoul, comme église de la Vierge Marie des Anciens Syriaques de Constantinople. L'évêque Kurillos Yacoub est installé comme vicaire patriarcal pour représenter les intérêts de l'Eglise syriaque orthodoxe[144].

Les changements provoqués par la réorganisation de l'Empire ottoman faciliteront progressivement la demande de reconnaissance comme *millet* de la communauté syriaque. En 1873, lorsque le patriarche Ignace Pierre IV est présent à Constantinople pour demander sa reconnaissance par le sultan Abdülhamid II, en même temps les Syriaques orthodoxes de Nusaybin demandent à être reconnus comme *millet* différent des Arméniens. En 1893, suite à des problèmes d'enregistrement, les Syriaques orthodoxes refusent d'être inscrits comme arméniens dans le registre national de l'Empire. La même année, le patriarche parvient à montrer au gouvernement ottoman qu'il a plus de représentants dans la capitale que les Arméniens. Enfin pour aboutir à la reconnaissance de *millet*, il faut attendre 1912, pour que le patriarche des Syriaques orthodoxes parvienne à mettre sur pied une constitution pour son Eglise[145]. Officiellement, le 18 mars 1914, le sultan Mehmet V signe la constitution de l'Eglise syriaque orthodoxe et accorde au patriarche Ignace Abdallah, le titre de leader religieux du *millet* syriaque[146].

De leur côté, les Occidentaux catholiques, par la voix des délégués apostoliques ou par l'intermédiaire de leurs consuls veulent l'indépendance des Eglises unies à Rome par rapport aux Eglises orthodoxes, les seules reconnues comme *millet* par l'Empire ottoman. En 1830, suite à la demande de l'ambassadeur de France, les Chaldéens catholiques sont émancipés de la tutelle du patriarcat arménien orthodoxe et sont placés sous la juridiction du patriarcat arménien catholique. Quatorze ans plus tard, en 1844, par un concordat signé entre la Sublime Porte et le Saint Siège, l'union civile et administrative est établie pour les trois Eglises catholiques : des Arméniens, des Chaldéens et des Syriaques. En même temps, les patriarches chaldéen et syriaque catholique obtiennent l'accord pour recevoir le brevet impérial d'investiture appelé *berat*[147]. La même année, le sultan Abdlülmecid I$^{er}$, par un firman, reconnaît l'Eglise chaldéenne comme un *millet*. Par

---

[144] Ibrahim OZCOSAR, *19. Yuzyilda Mardin Suryanileri*, p. 62-66.

[145] Ebubekir SOFUOGLU, Ilk Nur AKVARUP, *Osmanli Devletinde Millet Sistem ve Süryaniler*, dans *Akademik Incelemeler Dergisi* (*Journal of Academic Inquiries*), (7), 2012, p. 71-88.

[146] Mehmet SIMSEK, *Suryani Kadim Ortodoks Kilisesi Patrikhane Nizamnamesi*, dans Omer TEOMAN, *Profesor Doktor Huseyin Hatemi'ye Armagan*, Istanbul, Vedat Ketapçilik, 2009, p. 725-742.

[147] Claire WEIBEL YACOUB, *Le rêve brisé des Assyro-Chaldéens, L'introuvable autonomie*, Paris, Cerf, 2011, p. 17-34.

l'ouverture en 1856, d'un vice-consulat à Diyarbakir, la France défend les intérêts de l'Eglise syriaque catholique et soutient la présence des missionnaires catholiques dans les provinces orientales de l'Empire ottoman. Grâce à l'intervention française en 1882, et à la rédaction d'une constitution en 1888, sous la direction du délégué apostolique, Henri-Victor Altmayer, l'Eglise syriaque catholique obtient une reconnaissance propre par la Sublime Porte et devient un *millet*[148]. Dans le but de renforcer l'autonomie de l'Eglise syriaque catholique, le pape Léon XIII, en 1903, nomme le vicomte Philippe de Terazi, écrivain syriaque et l'envoie à Constantinople. Sept ans plus tard, ce vicomte rencontre le gouvernement ottoman et obtient du sultan Mehmet V, le *firman* qui reconnait l'autonomie de l'Eglise syriaque catholique et son union avec Rome[149].

Pour concurrencer l'influence française, l'Angleterre établit à son tour des relations ecclésiastiques avec l'Eglise assyrienne. Ces contacts britanniques avec les minorités chrétiennes d'Orient permettent à l'Angleterre de s'immiscer dans les affaires intérieures ottomanes et permettent aussi à une Eglise syriaque d'être soutenue dans sa démarche d'autonomie par une grande puissance européenne. Ainsi, en 1850, l'Eglise assyrienne est reconnue par la Sublime Porte comme *millet* et indépendante du patriarcat arménien de Constantinople[150].

### *II.2.3. L'émancipation des Syriaques*

Durant des siècles, le peuple syriaque porte une étiquette religieuse, avec l'Eglise comme image d'une « communauté nationale » et le christianisme comme seule identité ethnique. En dépit des attaques, des massacres, des persécutions et des harcèlements kurdes et turcs du XIX$^{e}$ siècle, un mouvement national prend naissance chez les intellectuels syriaques, influencés par le nationalisme du XIX$^{e}$ siècle qui a prospéré partout dans l'Empire ottoman. Les patriarches des quatre Eglises syriaques sont convaincus de la nécessité de créer des liens avec d'autres puissances que celles des Kurdes et des Turcs pour sauver leurs traditions millénaires. Les relations avec les puissances étrangères se réalisent par l'intermédiaire des missionnaires occidentaux présents sur place. Les Eglises syriaques unies à Rome se tournent vers les missionnaires catholiques, et l'Eglise syriaque orthodoxe, ainsi que l'Eglise assyrienne demandent l'aide des missionnaires américains et anglais.

La présence des archéologues et des chercheurs occidentaux renforce davantage chez les Syriaques l'idée d'appartenir à une seule nation. En 1843, le consul et archéologue français de Mossoul, Paul-Emile Bota, grâce à ses découvertes archéologiques assyriennes et sa connaissance des textes bibliques, reconnaît aux chrétiens de langue syriaque l'héritage d'une origine assyrienne. Deux ans plus tard, l'archéologue britannique Austen Henry Layard, à qui on attribue la découverte de l'ancienne Assyrie, rencontre les chrétiens de Mésopotamie. Durant ses séjours à Mossoul, Layard observe la culture et les coutumes de ces chrétiens autochtones. Dans son livre sur les ruines de Ninive, Layard déclare que les chrétiens et les Yezidis de Mossoul, du Hakkâri et du Turabdin sont les descendants des Assyriens[151]. Les missionnaires catholiques et protestants enseignent et

---

[148] Fernando FILONI, *L'Eglise dans la terre d'Abraham*, p. 119-129.
[149] Filip de TERAZI, *Dogu ve Bati Suryaniler'in Altin Çaglari*, Sodertalje-Stockholm, Bet-Froso Nsibin, 1994, p. 6.
[150] David WILMSHURST, *The Martyred Church, A History of the Church of the East*, London, Est & West, 2011, p. 368-411.
[151] Austen Henry LAYARD, *Nineveh and Its Remains with an Account of a Visit to the Chaldeans Christian of Kurdistan and the Yezidis or Devil-Worshippers: And an Enquiry into the Manners and Arts of the Ancient Assyrians*, Michigan, University of Michigan library, 2009.

forment les jeunes chrétiens avec les nouvelles théories archéologiques. De leur côté les orientalistes occidentaux rejoignent les idées des archéologues et voient dans les chrétiens d'expression syriaque, des héritiers des anciens Assyriens[152]. La formation intellectuelle apportée par ces missionnaires donne naissance à l'idée d'une nation commune aux quatre Eglises.

Tout au long du XIX$^{e}$ siècle, les chefs religieux syriaques cherchent un moyen de communication pour protéger leurs fidèles face aux « étrangers ». L'imprimerie apparait comme la solution pour former et informer leurs fidèles. L'apparition de l'imprimerie auprès des Syriaques, provoque une renaissance culturelle et identitaire chez eux. Désormais les livres liturgiques sont publiés en plusieurs exemplaires et diffusés dans toutes les écoles et tous les monastères de la région. Rapidement le niveau intellectuel des Syriaques progresse par rapport à leurs voisins musulmans. Au XIXe siècle, l'Eglise syriaque orthodoxe, par l'intermédiaire des Anglais, possède deux imprimeries, à Istanbul et à Mardin, près du centre patriarcal. Les missionnaires dominicains de Mossoul possèdent un centre de formation très important pour les Syriaques catholiques et chaldéens. C'est dans ce centre que naît la première diffusion des livres liturgiques en dialecte syriaque oriental appelé *surayt*. Jusque-là, toutes les Eglises syriaques sans distinction utilisaient la langue syriaque occidentale comme langue liturgique. Bien avant Vatican II, les missionnaires américains impriment la Bible dans la langue parlée des chrétiens « nestoriens » du Hakkâri. Des journaux de tendance patriotique comme *Zahrira d'bahra* (Rayon de lumière) des missionnaires américains, *Kalla d'Shrara* (La voix de la Vérité) des lazaristes, *Kekva* (Etoile) de Youkhana Mouchi, *Murshid Athuriyun* (Le Guide des Assyriens) d'Ashur Yusuf, *Huyotho* (Union) de Naum Faik, sont imprimés par les missionnaires. Exilé en 1912 aux Etats-Unis, Naum Faik est le moteur du nationalisme syriaque. Son rêve est de voir la province de Diyarbakir gouverner à la manière des Etats-Unis d'Amérique. Chaque communauté serait dirigée par sa propre hiérarchie et un gouvernement fédéral chapeauterait l'ensemble du territoire[153]. Les premiers intellectuels syriaques à avoir embrassé les idées patriotiques sont issus des instituts fondés par des missionnaires. A l'aube de la Première Guerre, les Syriaques ne sont pas inconnus pour l'Occident et sous couvert de protéger les minorités chrétiennes, le Vatican installe ses délégués apostoliques un peu partout dans l'Empire ottoman[154].

Localement les Syriaques n'ont pas conscience d'appartenir à une même nation et ils s'identifient autour de leur identité chrétienne et de l'Eglise à laquelle ils appartiennent. Les déplacements, les souffrances et les bouleversements provoqués par le génocide de 1915 renforcent davantage l'idée d'appartenir à une seule nation. A partir de 1918, l'unité nationale syriaque prend naissance sous le vocable « Assyro-Chaldéen ». Les patriarches des quatre Eglises sont représentés par leurs délégués civils pour signer un accord d'union politique et national[155]. A la Conférence de la Paix à Paris, en 1919, une délégation qui rassemble les peuples d'origine syriaque, rédige un mémorandum qui définit les bases d'une entité politique sur des arguments historiques. Dans un document signé le 15 février 1919, le Conseil national des Assyro-Chaldéens, pour vaincre les querelles intestines entre les Eglises syriaques, signale la fusion des catholiques et des orthodoxes de Constantinople. Le 30 juillet 1919, la délégation des Assyro-Chaldéens devant la Conférence

[152] Marc Etienne QUATREMERE, *Mémoire sur les Nabatéens*, dans *Nouveau Journal Asiatique*, t.15, Paris, Imprimerie royale, 1835, p. 119-126.
[153] Andrea RICCARDI, *La strage dei cristiani, Mardin, gli armeni e fine di un mondo*, Bari, Editori Laterza, 2015, p. 68-69.
[154] Claire WEIBEL YACOUB, *Le rêve brisé des Assyro-Chaldéens, l'introuvable autonomie*, Paris, Cerf, p. 44-47.
[155] Claire WEIBEL YACOUB, *Le rêve brisé des Assyro-Chaldéens*, p. 113-131.

de la Paix, confirme que les populations syriaques du Turabdin, du Hakkâri et des plaines de Mossoul appartiennent à la même « race » et ont les mêmes origines historiques[156].

Mais avec la naissance de la nouvelle République de Turquie en 1923, la création du royaume hachémite d'Irak en 1932 et la fondation de la République syrienne en 1946, l'unité nationale des Syriaques s'estompe et de nouvelles identités culturelles prennent naissance. Il faut attendre les années 1960, pour voir apparaître un mouvement national syriaque sous les vocables de « *Assyrian Democratic Organisation (ADO)* ». Ce « *Mouvement Démocratique Assyrien* » qui défend les droits à l'existence des Syriaques est interdit par le gouvernement syrien et ses fondateurs sont condamnés à la prison. Enfin, dans les années 1980, un nouveau mouvement est né dans la diaspora occidentale pour défendre une identité nationale à partir des origines araméennes. Langue parlée du Christ, l'araméen est considéré comme le centre de l'unité nationale pour regrouper tous les chrétiens d'Orient qui pratiquent la langue syriaque dérivée de l'araméen. Malheureusement aujourd'hui, à cause de certains fanatiques au sein des deux groupes, le débat a pris la tournure d'une négation de l'autre. Dans ce contexte, la fracture créée par le génocide dans l'identité syriaque détruit l'espoir d'un avenir en commun pour la population syriaque.

### *II.2.4. Les relations des Syriaques avec les Arméniens*

Par la prise de Constantinople en 1453, le sultan Mehmet II Le Conquérant reconnaît à l'Eglise grecque orthodoxe le droit d'être autonome sous la protection de son gouvernement. Ainsi le patriarche de l'Eglise grecque orthodoxe est libre pour la gouvernance de sa communauté qui porte le nom de *Rum milleti*. En 1461, par la prise de la ville de Trébizonde, la communauté arménienne à son tour est reconnue comme *millet*. Le sultan Mehmet II place l'évêque Hovakin de Brousse (Bursa) à la tête de l'Eglise arménienne orthodoxe et l'installe près de lui à Constantinople. Par la prise de la Mésopotamie et de la Syrie en 1514, le sultan Selim I$^{er}$ Yavuz élargit la juridiction du patriarche arménien sur tous les chrétiens d'Orient. Cette juridiction a continué à être d'application jusqu'au XIX$^{e}$ siècle[157].

Durant des siècles, pour ne pas perdre le pouvoir sur ces minorités, le patriarcat arménien fait tout auprès de la Sublime Porte, afin qu'elle ne les reconnaisse pas comme *millet*. L'absence des représentants syriaques à Constantinople, la politique centriste des Ottomans, la division syriaque en plusieurs Eglises et le manque de revendication nationale syriaque donnent raison au patriarche arménien. A partir du XIX$^{e}$ siècle, les Syriaques vivant comme « la minorité de la minorité » ottomane cherchent l'autonomie de leur Eglise, non seulement face aux Ottomans, mais aussi face au patriarcat arménien de Constantinople. Cette situation d'infériorité provoque chez les Syriaques une revendication identitaire dans les quatre Eglises. Géographiquement situés dans les mêmes régions, les Arméniens et les Syriaques vivent des tiraillements entre les deux peuples et provoquent des tensions non seulement dans les provinces de Diyarbakir, de Mossoul et de Van, mais aussi ailleurs dans les provinces de l'Empire ottoman.

En 1891, l'Eglise syriaque orthodoxe dénonce l'occupation par les Arméniens de ses lieux saints de Jérusalem. Mais l'année suivante, le patriarche arménien de Jérusalem et de Constantinople

---

[156]Sébastien de COURTOIS, *Le génocide oublié, Chrétiens d'Orient, les derniers araméens*, Paris, Ellipses, 2002, p. 197-202.

[157] Ibrahim OZCOSAR, *19. Yuzyilda Mardin Suryanileri*, p. 53-54.

refuse de les rendre aux Syriaques et dénonce ce type de revendications syriaques comme contradictoires aux lois ottomanes. Dans la province de Diyarbakir et dans la ville de Mardin, les relations entre Arméniens et Syriaques sont au plus bas niveau. La majorité des Arméniens de la province sont surtout des catholiques, alors que du côté syriaque le plus grand nombre est orthodoxe. Les Arméniens catholiques défendent les intérêts des Syriaques catholiques et refusent de reconnaître les revendications des orthodoxes. Lorsque ces derniers dénoncent leur situation aux autorités ottomanes, le patriarche arménien orthodoxe de Constantinople accepte leurs demandes et les présente aux autorités ottomanes comme faisant partie de la nation (*millet*) arménienne. Assez souvent, lors des recensements des populations ottomanes, les Arméniens présentent les Syriaques comme une communauté intégrante de leur *millet*. Par exemple, tous les écrits relatifs au XIX[e] siècle montrent la province de Diyarbakir comme les cinq autres provinces de l'est de l'Empire ottoman à majorité arménienne. Mais les archives de l'époque présentent les Syriaques orthodoxes comme la majorité des habitants de cette province. Un autre exemple, lors des revendications du parti politique arménien *Tashnak*, en 1890, les Syriaques de Mardin sont montrés du doigt et considérés par le gouvernement ottoman comme des révolutionnaires arméniens. Ainsi les massacres *hamidiens* de 1895 dans les provinces de Diyarbakir et de Bitlis, ne sont pas organisés uniquement contre les Arméniens comme le montrent les archives arméniennes : les Syriaques aussi ont payé leur part dans les sacrifices[158].

Une lettre adressée en 1896 par le vicaire patriarcal des Syriaques orthodoxes de Constantinople au gouvernement de la Sublime Porte, montre que les Arméniens ont obligé les Syriaques à manifester contre les autorités de la province. En même temps, les Arméniens ont occupé les églises, les monastères et les cimetières des Syriaques orthodoxes. L'auteur de la lettre montre que les Syriaques n'ont pas les mêmes moyens relationnels avec les Européens pour mettre en place des guérillas révolutionnaires, comme les Arméniens. Alors, il ne faut pas mettre les Arméniens et les Syriaques dans le même sac et le patriarche fait tout pour éloigner les Syriaques du nationalisme arménien[159].

Dans la province de Van et du Hakkâri, les relations sociales entre Arméniens et Syriaques sont si tendues que le clergé de l'Eglise assyrienne refuse le mariage d'un de leurs membres avec une arménienne ou l'inverse. Entre les années 1840 et 1870, la présence de statues et de monuments religieux dans les églises arméniennes, et le fait de consommer la viande du porc, provoquent un choc chez les fidèles de l'Eglise assyrienne. Ces derniers accusent les Arméniens d'être « des idolâtres » et des consommateurs de viande non permise. De leur côté les Arméniens aussi considèrent les Assyriens du Hakkâri comme des hérétiques et non des chrétiens[160].

Il faut attendre la fin du XIX[e] siècle pour voir une amélioration des relations entre les Arméniens et les Syriaques. L'aide fournie par les Européens au peuple arménien provoque chez les Syriaques un changement de comportement. Ils voient dans cette aide une amélioration de la condition de vie arménienne et pour en profiter à leur tour, ils se rapprochent des Arméniens. C'est ainsi qu'ils protègent la guérilla arménienne, surtout celle qui se trouve dans les hautes montagnes du Hakkâri

---

[158] Efrem D'BETH SAFAR, *Le massacre des chrétiens 1895*, dans Tenhoto d'Tur'Abdin, Glane, Bar Hebraeus Verlag, 1987, p. 129-148. Kashisho Yuhanun KOUFAR, *Seyfo de 1895*, dans Mimre d'al Seyfe de 1714-1914, Glan, Bar Hebreaus Verlag, 1981, p. 141-163.

[159] Ibrahim OZCOSAR, *19. Yuzyilda Mardin Suryanileri*, p. 244-253.

[160] Murat Gokhan DALYAN, *19. Yuzyilda Nasturiler*, thèse de doctorat à l'université Suleyman Demirel, Isparta, 2009, p. 84-86.

et en contact avec les chefs civils et religieux de l'Eglise assyrienne. Le patriarche arménien d'Istanbul reconnait à son tour l'indépendance des quatre Eglises syriaques et leur patriarche comme le chef religieux de leur *millet*. Malheureusement l'entente est de très courte durée, l'élimination des minorités chrétiennes de l'Empire ottoman est déjà programmée, les massacres et les déportations sont organisés par le gouvernement des Jeunes Turcs.

### *II.2.5. Les Syriaques et leurs voisins kurdes*

Les Kurdes sont les voisins musulmans les plus proches des Syriaques. Ils vivent en tribus sous la direction d'un a*gha* qui les gouverne avec les membres de sa famille. Chaque *agha,* pour des raisons sociopolitiques et pour éviter des affrontements sanglants, doit respecter les frontières du territoire hérité de ses aïeux. Mais cette frontière n'est pas déterminante entre les membres des tribus. Si économiquement une tribu devient forte, les membres des autres tribus peuvent la rejoindre. Pour que le clan d'une tribu devienne riche et influent dans la région, il faut envahir les villages ennemis, faire peur aux autres clans et récolter des « taxes » auprès des personnes que la tribu protège. Depuis la conquête de la Mésopotamie par les Ottomans en 1514, les *aghas* kurdes deviennent vassaux du sultan et exercent une violence accrue sur les chrétiens arméniens et syriaques. Ils considèrent les chrétiens et leurs villages comme leurs propres biens. Au XIX$^{e}$ siècle, les fidèles de l'Eglise syriaque orthodoxe et catholique sont sous l'influence des tribus kurdes Heverkan et Omeryan, et ceux de l'Eglise assyrienne et chaldéenne sous l'influence des Goyan, des Balik et des Givari[161].

Avec la décadence et la réorganisation de l'Empire ottoman, un champ libre est laissé aux *aghas* kurdes qui font régner la terreur auprès des chrétiens syriaques. Au mois d'octobre 1829, le chef kurde de Rawanduz attaque les villages de l'Eglise assyrienne du nord de Mossoul et massacre les prêtres et les moines. La même année, les villages de l'Eglise syriaque orthodoxe dans le Turabdin, Beth Zabday et Esfes, sont attaqués par les Kurdes de la région : 200 personnes et 80 enfants sont massacrés. A Nisibe (Nusaybin), le prêtre Behnam et ses 85 étudiants sont égorgés dans l'église Saint-Jacques. Mais l'événement le plus marquant du XIX$^{e}$ siècle, ce sont les massacres attribués au chef kurde de Bohtan, Bader Khan Beg. Pour réaliser son rêve de la création d'une patrie kurde autonome, en 1830, il s'allie au chef kurde du Hakkâri, Nurallah Beg. Mais la présence des tribus chrétiennes de l'Eglise assyrienne perturbe le plan de Bader Khan. En 1840, pour obliger le patriarche Mar Shemun Abraham à se ranger de leur côté, les deux chefs kurdes l'invitent à combattre avec eux contre le gouvernement ottoman de Mossoul et d'Amadiya. Mais dans le but de protéger l'autonomie de ses tribus, le patriarche refuse leur offre. En 1842, la campagne contre le gouvernement ottoman est un échec total et les chefs kurdes attribuent leur défaite au patriarche. La vengeance devient inévitable. Les a*ghas* kurdes trouvent un terrain d'entente avec le gouvernement ottoman : mettre fin à « l'indépendance » des tribus assyriennes et empêcher que l'aide des missionnaires occidentaux arrive dans ces villages chrétiens. En 1843, sous la direction de Bader Khan, de Nurallah et d'Ismail Pasha, les Syriaques du Hakkâri subissent un massacre aveugle que certains qualifient de génocide. Plus de 10.000 personnes sont massacrées, 300 femmes sont violées et tuées de sang-froid, 400 enfants enlevés, le corps de la mère du patriarche est coupé en deux, les villages sont pillés, les maisons brulées, et les survivants des tribus assyriennes de Barwari et du Haut Tiyari sont conduits à Cizre pour être vendus comme esclaves

[161] Martin van BRUINESSEN, *Agha, Shaikh and State, the Social and Political Structures of Kurdistan*, London, Zed Books, 1992, p. 50-94.

ou convertis à l'islam. Après en avoir fini avec les tribus assyriennes du Hakkâri, la même année, Bader Khan, sans demander l'avis de ses alliés, attaque les Syriaques orthodoxes du Turabdin. La ville de Midyat est dévastée, les chefs religieux sont massacrés le *Mafiryan*[162]est tué et les habitants sont réduits à l'état d'esclaves[163].

Devant l'indifférence totale du gouvernement ottoman, en juin 1846, Bader Khan attaque pour la deuxième fois les Syriaques du Hakkâri. Cette fois-ci, c'est la tribu assyrienne des *Thoume* située au nord de la province qui subit les assauts kurdes. Plus de 1.500 personnes sont massacrées, les villages du Thuma détruits, les églises rasées, les récoltes brulées et les belles filles enlevées. Ainsi, le chef kurde de Bohtan met fin à toute autonomie des régions peuplées de Syriaques. L'année suivante, en massacrant plus de 20. 000 Syriaques, Bader Khan fédère les tribus kurdes de la région et donne naissance à l'émirat kurde autonome de Bohtan[164].

Pour rentrer auprès des siens, au mois de mai 1850, le patriarche Mar Shemun Abraham écrit au sultan Abdülhamid II, qui, par un *berat* (écrit impérial), autorise le patriarche à rentrer chez lui avec le titre de représentant spirituel des nestoriens. Il obtient en même temps l'exonération de trois ans d'impôts pour sa communauté. Mais cette accalmie n'est que de courte durée : en 1854, l'allié des Ottomans, neveu de Bader Khan, Yezdan Shir, reprend les hostilités contre les chrétiens chaldéens et assyriens. Dans le but d'empêcher les Syriaques de se rapprocher des Russes et des Anglais, le gouvernement ottoman en 1879, donne l'ordre à la tribu kurde *Harki* du Shaykh Ubaydullah de se dresser tout au long de la frontière iranienne[165].

Au mois de novembre 1890, pour stopper les mouvements indépendantistes et séparatistes, le gouvernement ottoman avec l'idéologie panislamiste, met sur pied des régiments kurdes sunnites qui portent le nom du sultan Abdülhamid II, *Hamidiye alaylari*. Cinq ans plus tard, en 1895, sur l'ordre du sultan Abdülhamid II, les Syriaques subissent les prémices d'un génocide qui porte le nom de *massacres hamidiens*. Ces régiments de forces irrégulières kurdes ont comme cible les chrétiens des provinces orientales de l'Anatolie. Dans ces événements, les Syriaques orthodoxes et catholiques comptent d'innombrables victimes, dépassant les 100.000 morts. Le témoignage des diplomates occidentaux présents sur place montre l'ampleur du désastre subi par la nation syriaque[166]. Après les massacres de 1895, le gouvernement ottoman établit une période de conversions forcées qui dure jusqu'au génocide de 1915. D'une manière systématique, le gouvernement ottoman et les tribus kurdes pratiquent cette politique dans le but de diminuer la démographie de la population chrétienne de ces régions éloignées de l'Empire. Le passage à l'islam est le seul moyen pour les chrétiens de survivre aux attaques répétitives de ces musulmans sunnites[167]. Au XIX[e] siècle, les massacres, les pillages, les conversions forcées et la destruction des

---

[162] Le Mafiryan est une charge ecclésiastique qui n'existe que dans l'Église syriaque orthodoxe. A l'origine, le Mafiryan est créé pour l'Eglise syriaque orthodoxe de l'Empire perse. Aujourd'hui, il seconde le patriarche chez les Syriaques orthodoxes du Malabar en Inde.

[163] David WILMSHURST, *The Martyred Church*, p. 373-375. Frederick A. APRIM, *Assyrians: From Bader Khan to Saddam Hussein*, Verdugo City (USA), Pearlida Publishing, 2007, p. 26-33.

[164] Hirmis ABOONA, *Assyrians, Kurds, and Ottomans Intercommunal Relations on the Periphery of the Ottoman Empire*, New York, Cambria Press, 2008, p. 239-278.

[165] Murat Gokhan DALYAN, *19. Yuzyilda Nasturiler*, p. 99-116. Frederick A. APRIM, *Assyrians: From Bader Khan to Saddam Hussein*, Verdugo City (USA), Pearlida Publishing, 2007, p. 33-37.

[166] Sébastien de COURTOIS, *Le génocide oublié, Chrétiens d'Orient, les derniers araméens*, Paris, Ellipses, 2002, p. 97-116.

[167] Sébastien de COURTOIS, *Le génocide oublié*, p. 117-122.

églises sont le pain quotidien de ces chrétiens de l'est de l'Empire ottoman. Cette situation a affaibli fortement l'effectif syriaque et a facilité l'œuvre génocidaire du gouvernement ottoman de 1915.

### *II.2.6. Les Syriaques et les missionnaires occidentaux*

Le XIX$^{e}$ siècle est marqué par une présence accrue des missionnaires occidentaux partout sur le territoire de l'Empire ottoman. La présence de ces missionnaires remonte aux XVI$^{e}$ et XVII$^{e}$ siècles, mais la décadence militaire et économique de l'Empire ottoman facilite encore davantage cette présence et permet aux missionnaires occidentaux de renforcer leurs effectifs en Orient. En même temps que les instructeurs militaires, les religieux occidentaux débarquent et ouvrent des écoles communautaires privées partout dans l'Empire. Les Syriaques catholiques et les Chaldéens sont formés par les missionnaires catholiques et « protégés » en général par la France contre les gouvernements ottoman et perse. Quant aux Syriaques orthodoxes et aux Assyriens, ils refusent toute action missionnaire qui apporte un changement à la tradition de leur Eglise et c'est dans ces conditions que les missionnaires protestants britanniques et américains sont les bienvenus. A la veille de la Première Guerre mondiale, les quatre Eglises syriaques ne sont pas réformées et la majorité du clergé est culturellement pauvre. Si certains prêtres catholiques sont sortis de leur ignorance intellectuelle, en général ils sont formés vers une vision uniquement latine du monde. Ces missionnaires occidentaux au lieu de s'occuper de la condition de vie précaire des Syriaques, servent les intérêts de la politique coloniale de leur pays d'origine[168].

Assez souvent, les missionnaires catholiques et protestants pratiquent des agressions et des luttes sordides pour s'approcher de ces minorités. Ces oppositions conduisent souvent à sanctionner les chrétiens autochtones et à créer une division à l'intérieur d'une même Eglise. Quant aux interventions des puissances occidentales auprès de ces minorités chrétiennes, elles sont perçues par les autorités ottomanes comme une intervention étrangère dans les affaires internes de l'Empire. La présence des missionnaires occidentaux sur le territoire ottoman ne sera pas un fleuve tranquille pour les Syriaques. Habitant les provinces reculées de l'Empire ottoman, ces chrétiens constituent une proie facile, non seulement pour les autorités turques, mais aussi pour leurs voisins kurdes.

## Conclusion

Profitant de la nouvelle ère d'émancipation des peuples venue d'Europe, et de la mise en route des réformes qui portent le nom de *Tanzimat* dans l'Empire ottoman, les Syriaques veulent s'imposer comme un *millet* (nation) pour défendre leurs intérêts. Mais le système tribal imposé par les voisins kurdes provoque un dysfonctionnement entre les différentes Eglises syriaques. Livrée à elle-même, chaque Eglise devient un *millet* (société) reconnu par le pouvoir central de Constantinople, mais soumis à des règles et des conduites imposées d'abord par le pouvoir local et les voisins kurdes. Une fois la guerre déclarée, le gouvernement des Jeunes Tucs trouve l'occasion pour se débarrasser des minorités chrétiennes, qu'il regarde comme obstacle à la sauvegarde de l'identité turque et musulmane.

[168] David WILMSHURST, *The Martyred Church*, p. 368-372.

# III. Délégués apostoliques et massacres *hamidiens*

## Introduction

La Contre-Réforme engagée à l'issue du concile de Trente (1545-1563) a donné un élan nouveau à l'Eglise catholique. Celle-ci préconise une nouvelle attention missionnaire, tant dans les territoires gagnés par le mouvement protestant que dans les contrées hors de l'Europe. De ce fait, l'Orient, siège des anciennes Eglises, attire l'attention de Rome, car il a été l'objet de neuf siècles d'influence musulmane. Il s'agit d'une terre appartenant à une autre religion que le christianisme. Les chrétiens de ces contrées éloignées sont les sujets des souverains musulmans. Pour gagner ces premiers chrétiens à la cause romaine et pour étendre son influence sur le Levant, l'Eglise catholique doit utiliser d'autres stratégies que celles pratiquées en Europe.

La nomination d'un Délégué apostolique sur les territoires de l'Empire ottoman de tradition musulmane n'est pas chose facile. Même si le gouvernement de Constantinople reconnaît l'existence du Délégué apostolique comme moyen de communication entre le pape et le sultan, son action et sa juridiction sur les communautés catholiques de l'Empire ne sont pas reconnues. Le gouvernement de la Sublime Porte, par le biais d'un *firman*[169], n'accorde l'autorité que pour les évêques investis par lui : les évêques qui font partie des communautés reconnues comme *millet*. Pour contourner cette difficulté, Rome nomme souvent comme Délégué apostolique, un consul français auprès de la Sublime Porte. Ainsi, par la voie diplomatique, le consul-délégué fait suivre les protestations et les intérêts de l'Eglise latine. Pour mieux intervenir auprès des Syriaques de Mésopotamie, le Saint Siège demande à la France de mettre ses talents diplomatiques à son service. Quant à la France, afin de défendre ses intérêts, de mieux contrôler les activités britanniques, et enfin d'exercer personnellement le protectorat sur les chrétiens de l'Empire ottoman, elle nomme des consuls[170].

La conversion des Syriaques au catholicisme en milieu nestorien, jacobite et même arménien dans les provinces ottomanes de Bagdad, de Mossoul et de Diyarbakir, donne l'occasion à Rome de créer des évêchés et des représentants dans ces contrées situées loin de l'Europe. En plein déroulement du concile de Trente (1545-1563), le pape Jules III, en 1552, nomme Jean VII Sulaqua comme premier patriarche d'origine syriaque en communion avec Rome. Les troubles survenus à l'intérieur de l'Eglise nestorienne donnent l'occasion au pape d'exercer d'une manière officielle, son influence sur une des Eglises antiques d'Orient. En 1585, le pape Grégoire XIII envoie en mission le Français Léonard Abel, pour rallier les Orientaux à sa cause. De même avec l'Eglise syriaque dite jacobite, en 1662, le pape Alexandre VII reconnaît l'ancien étudiant de la Congrégation pour la propagation de la foi catholique, André Akhidjan, comme patriarche d'Antioche des Syriaques catholiques. Enfin, pour mieux s'occuper des Syriaques unis à Rome, cette Congrégation et l'action missionnaire de l'Eglise catholique créent, à partir du XIX$^{e}$ siècle, une délégation apostolique en Mésopotamie[171].

---

[169] Il s'agit d'un décret émis par le souverain de l'Empire ottoman. Dans la langue populaire, le *firman* est une décision de l'extermination des Syriaques. Cela a même signification que le mot génocide.

[170] Fernando FILONI, *L'Eglise dans la terre d'Abraham, Du diocèse de Babylone des Latins à la nonciature apostolique d'Iraq*, Paris, Cerf, 2009, p.68-76.

[171] Fernando FILONI, *L'Eglise dans la terre d'Abraham*, p. 15-17.

Bien avant l'Egypte, l'Arabie, l'Anatolie (Turquie) et la Perse, les Syriaques de Syrie et de Mésopotamie, sont sous l'administration d'un Délégué apostolique. La nomination du premier Délégué apostolique en territoire ottoman arrive en même temps que les grands bouleversements politiques et la décadence de l'Empire ottoman. Le premier représentant du Saint Siège en qualité de Délégué apostolique est le vicaire apostolique d'Alep, Monseigneur Arnoldo Bossu. Par un bref pontifical du 17 juin 1762, Rome lui confie les tâches suivantes : suivre toutes les communautés syriaques de rite oriental et occidental, veiller au respect des décrets pontificaux, informer le Saint Siège de la vie et des problèmes de ces nouvelles communautés. Il ne faut pas négliger non plus le rôle très important de la Congrégation pour la propagation de la foi, dans l'installation d'une délégation apostolique dans ces régions étrangères à la foi catholique. Cette Congrégation est créée, le 22 juin 1622, par le pape Grégoire XV au cours de la réforme catholique. La volonté du Saint Siège est de mettre sur pied un département administratif pour mieux défendre le message de l'Eglise catholique partout dans le monde. En 1967, le pape Paul VI lui donne le nom de Sacrée Congrégation pour la Doctrine de la foi[172].

Sans trop entrer dans les détails de la nomination du Délégué apostolique, il sera question ici, uniquement des délégués qui ont apporté leur soutien et leur influence auprès des Syriaques du début jusqu'à la fin de la Première Guerre. La véritable Délégation apostolique de Mésopotamie, du Kurdistan et d'Arménie Mineure, qui couvre les territoires actuels du nord de la Syrie, du sud de la Turquie, de l'Azerbaïdjan iranien et de l'Iraq, prend forme par la nomination du consul français Laurent Trioche.

## III.1. Les Délégués apostoliques chez les Syriaques

### *III.1.1. Monseigneur Laurent Trioche (1837-1849)*

Il est né en 1800 à Marseille dans une famille de tradition catholique. Une fois séminariste, il décide de rejoindre l'évêque latin de Bagdad, Pierre-Alexandre Coupperie. En 1820, il devient secrétaire de ce dernier. Coupperie l'ordonne prêtre à l'âge de 26 ans, et fera de lui son successeur, lorsqu'il quittera son siège apostolique. Le climat, le manque de collaborateurs religieux, la taille du territoire, les déplacements difficiles, voire périlleux, rendent la situation sur place compliquée. Souvent, il l'accompagne et exerce le secrétariat du siège apostolique des latins de Mésopotamie et de Perse. Coupperie, avec Trioche, fixe cinq priorités pour diriger cet immense diocèse, large de quelques milliers de kilomètres carrés : susciter la vocation auprès des séminaristes locaux, aider les évêques et les prêtres dans leurs besoins spirituels et matériels, racheter les chrétiens tombés à cause de la pauvreté entre les mains des musulmans, se préoccuper des chrétiens éparpillés dans des régions éloignées, sans assistance religieuse, et secourir financièrement les Eglises pauvres.

En 1831, Coupperie meurt brusquement de la peste et Rome a du mal à convaincre quelqu'un de partir comme Délégué apostolique en Mésopotamie. Afin de mettre un terme à la situation grave que les chrétiens vivent, et aux scandales des prélats locaux, Trioche, comme collaborateur de l'évêque et administrateur diocésain, s'alarme auprès de Rome. Dans les régions du nord de la

172 http://www.vatican.va/roman_curia/congregations/cfaith/documents/rc_con_cfaith_pro_14071997_fr.html (consulté le 17 juillet 2018).

Mésopotamie, les Syriaques sont massacrés par les *aghas* (chefs) kurdes[173] et en même temps, trois évêques briguent la place de patriarche des Chaldéens de Babylone. De son côté, l'évêque d'Amadia fait tout pour se faire reconnaître patriarche par le pacha de Mossoul. Il obtient de ce dernier l'autorisation de mettre en prison le patriarche légitime et reconnu par Rome, Mar Youkhanoun VIII Hormizd. Pour Trioche, la nomination rapide par Rome du nouvel évêque, mettrait fin aux chagrins des chrétiens et aux scandales de la hiérarchie catholique. En 1832, Rome nomme au titre d'évêque de Babylone des latins, le professeur de théologie de Tours, le dominicain Pierre-Dominique-Marcellin Bonamie. Mais ce dernier durant deux ans de nomination et sans mettre le pied en Mésopotamie, obtient d'abord son transfert au siège d'archevêque de Smyrne en Turquie ; ensuite, en 1834, il démissionne de ses fonctions d'évêque de Babylone pour devenir supérieur général de sa congrégation et auxiliaire de l'archevêque de Paris[174].

En 1837, Rome change de stratégie et elle veut intervenir auprès de ces chrétiens autochtones d'une manière religieuse et diplomatique. C'est ainsi que le Pape Grégoire XVI, autorise l'ordination de Trioche comme évêque et Délégué apostolique. Il lui donne les titres d'évêque de Babylone des latins et de Délégué apostolique pour la nation chaldéenne et pour la Perse[175]. Plusieurs raisons permettent au souverain pontife de valider la candidature du prélat français : Laurent Trioche connaît bien la situation religieuse des Syriaques, il a fait preuve d'expérience missionnaire en Mésopotamie, région difficile d'accès et hostile à la présence étrangère. A Rome, l'envie d'avoir sur place un délégué apostolique fait son chemin depuis longtemps et le fait qu'il soit évêque renforce le choix du pape, car il peut remplir les tâches religieuses et profanes auprès de la population locale. Le 15 août 1837, Laurent Trioche est ordonné évêque à Bagdad dans une église latine, par l'évêque chaldéen de Djezireh, l'évêque syriaque catholique de Mossoul et le patriarche chaldéen de Bagdad, Youkhanoun VIII Hormizd. Cette ordination a suscité beaucoup de remous au sein de l'Eglise latine et des Eglises non catholiques. En vérité, Rome n'a pas autorisé l'ordination de Trioche par des prélats non latins. Mais cette situation épargne au dignitaire français les risques de déplacement jusqu'à Constantinople pour être reconnu par la Sublime Porte. En effet, cette ordination est la première dans l'histoire de l'œcuménisme syriaque : indirectement leurs rites sont reconnus par Rome, et le pape, *motu proprio*, reconnaît l'ordination[176]. Parallèlement, Trioche est nommé Délégué apostolique de la Perse et consul de France à Bagdad[177]. Ces titres lui permettent de jouir de privilèges qui facilitent son activité et ses déplacements.

En 1838, comme Délégué apostolique, Trioche entreprend sa première visite auprès des villages chrétiens de Mésopotamie et de Perse. Il découvre la précarité de la formation du clergé local et demande l'aide de la Congrégation pour la propagation de la foi. En même temps, le nouveau Délégué s'occupe de la succession et de la nomination du futur patriarche des Chaldéens. C'est ainsi qu'il interviendra pour la nomination de Nicolas Isaïe Yacoub en 1838, et de Mar Yosep VI Audo en 1848[178]. C'est à lui que revient l'élévation de ce diocèse au rang d'archidiocèse et lui-même devient le premier archevêque et suffragant du diocèse latin d'Ispahan. Durant son mandat, il rappelle les carmes à Bagdad pour leur confier les charges de l'église et de l'école des garçons,

---

[173] Martin van BRUINESSEN, *Agha, Shaikh and State, the Social and Political Structures of Kurdistan*, London, Zed Books, 1992, p. 50-94.
[174] Archives de la nonciature d'Iraq, doc. 2, Propagation de la foi du 20 novembre 1832.
[175] Archives de la nonciature d'Iraq, doc. 18, Propagation de la foi du 30 mars 1837.
[176] Fernando FILONI, *L'Eglise dans la terre d'Abraham*, p. 63-64.
[177] Archives de la nonciature d'Iraq, lettre de la Propagation de la foi du 19 septembre 1848.
[178] Archives de la nonciature d'Iraq, doc. 1, Propagation de la foi du 23 janvier 1848.

il maintient de bonnes relations entre la nouvelle Eglise catholique chaldéenne et l'ancienne Eglise assyrienne, et il défend la place que l'Eglise catholique peut occuper auprès des chrétiens d'Orient. C'est à lui que revient aussi, en 1847, la conversion au catholicisme de l'évêque syriaque jacobite, Stefanos Djezradji, et d'un nombre important de fidèles. Grâce au travail des capucins et des dominicains, Mgr Trioche fait de la communauté chrétienne de Mossoul, un des diocèses les plus importants de l'Eglise syriaque catholique. La même année, en 1847, le pape Pie IX, avec l'aide de la Congrégation pour la propagation de la foi, réinstaure le patriarcat de Jérusalem et nomme le dominicain de Mossoul Giuseppe Valerga comme premier patriarche latin de Jérusalem et représentant du Saint Siège auprès de la Sublime Porte. En 1850, Mgr Trioche se retire des affaires orientales tout en restant à Bagdad jusqu'en 1856, date à laquelle il décide de rentrer définitivement à Marseille, sa ville natale. Il mourra le 27 novembre 1887 comme évêque latin de Babylone[179]. Après Mgr Laurent Trioche, le Saint Siège nomme le dominicain de Mossoul, Antonino Merciaj : originaire de Sienne, en Italie, consacré archevêque le 25 janvier 1849, il meurt brusquement, le 22 octobre 1850, à Diyarbakir dans sa nouvelle résidence[180].

### *III.1.2. Benoît Planchet (1851-1859)*

Né en 1802 à Gap, de père militaire, Benoît Planchet entre dans la compagnie de Jésus en 1821. Il fait ses études théologiques à Rome et est ordonné prêtre en 1830. L'année suivante, il participe à la fondation de la mission du Mont-Liban, qui devient ensuite celle de Syrie. Pour l'instruction et l'évangélisation, ainsi que pour latiniser les rites orientaux, il y crée des écoles. A cette époque les missionnaires sont souvent attachés à l'idée de latiniser les autres rites chrétiens. En 1841, il est nommé supérieur de la mission de Constantine en Algérie. Mais, par peur de l'évangélisation des communautés locales musulmanes par Benoît Planchet, connaisseur de la langue arabe, le gouvernement français refuse son agrément. Pour la France, la conversion au christianisme de certains Algériens musulmans risque de provoquer un soulèvement des chefs religieux locaux contre l'autorité française qui occupe la région. Alors, le supérieur général des jésuites le nomme à la tête de la mission du Levant avec sa résidence à Beyrouth. Dans les années 1843-1844, avec le père Paul-Marie Roccadonna, il ouvre, à 40 km au nord de Beyrouth, à Ghazir, un séminaire-collège qui deviendra l'actuelle université Saint-Joseph de Beyrouth. Il devient ensuite recteur du séminaire et missionnaire à Zahleh dans la Bekaa[181].

Par le bref du 20 janvier 1851, le Saint Siège nomme Planchet comme « pro-délégué » apostolique de la Mésopotamie, du Kurdistan et de la Petite Arménie. Il est choisi pour son expérience de missionnaire, de connaisseur de la langue et des mœurs locales. Il est chargé d'installer son siège à Diyarbakir, de prendre contact avec les chrétiens locaux afin de les gagner à la cause romaine, et de procéder à la nomination de l'évêque d'Amadia au nord de Mossoul[182]. A vrai dire, la décision de Rome d'installer son Délégué apostolique dans la province ottomane de Diyarbakir et surtout dans la ville de Mardin, est stratégiquement très importante. Géographiquement, la ville de Mardin est située entre la Méditerranée et le Golfe persique, elle est composée des communautés syriaques les plus importantes de l'Empire ottoman, est la ville la plus accessible pour entretenir des relations avec les différentes composantes syriaques et arméniennes, et enfin, elle est située dans le

[179] Fernando FILONI, *L'Eglise dans la terre d'Abraham*, p. 63-68.
[180] Archives de la nonciature d'Iraq, doc. 1, Propagation de la foi du 20 janvier 1851.
[181] http://mediatheque-diocesedegap.com/mgr-benoit-planchet-1802-1859/ (consulté le 10 juillet 2018)
[182] Archives de la nonciature d'Iraq, doc. 5, Propagation de la foi du 11 juillet 1851.

quadrilatère des diocèses d'Adana, de Diyarbakir, d'Ourmia et de Kerkouk. Mgr Planchet accepte de s'installer à Diyarbakir, mais n'y réside qu'occasionnellement. Sans cesse il entreprend des voyages vers Beyrouth, Alep, Mardin et Mossoul[183].

Dès les premières heures de sa nomination, Planchet est confronté aux disputes et aux divisions qui surgissent au sein de l'Eglise syriaque dite jacobite. Le patriarcat des Syriaques catholiques, jadis reconnu par Rome en 1662, est aboli par l'Empire ottoman faute de successeur. L'élan missionnaire de l'Eglise catholique romaine et la conversion de fidèles syriaques au catholicisme, suscitent chez Planchet l'idée de réinstaurer ce patriarcat. Ainsi en défendant les intérêts de ces nouveaux catholiques, en 1852, Planchet est chargé par le Saint Siège de présider le synode de l'Eglise chaldéenne et de favoriser l'élection d'Antoine Samheri en qualité de patriarche des Syriaques catholiques. En août 1853, avec l'accord du pape Pie IX, il est consacré comme Délégué apostolique et archevêque catholique de n'importe quel rite, oriental et occidental. La même année, en qualité de représentant du pape, Mgr. Planchet préside à Charfet (Liban) le synode des Syriaques catholiques pour choisir Antoine Samheri comme nouveau patriarche, et pour qu'il soit plus proche de ses fidèles, il transfère le siège patriarcal à Mardin. Par un bref du 18 mars 1854, Rome confirme la décision de Charfet, approuve le nouveau patriarche et le transfert du siège patriarcal à Mardin pour deux raisons : la sécurité, car en 1850, les musulmans de la ville d'Alep se soulèvent contre les chrétiens, et la facilité de l'action missionnaire, car la région est la plus peuplée de la chrétienté syriaque[184].

Le nombre de convertis au catholicisme devient tellement important que la Congrégation pour la propagation de la foi trouve nécessaire l'ouverture d'un centre de formation pour le clergé local. Mgr. Planchet, en accord avec Rome et avec tout ce qui été dit au synode de Charfet, entreprend en 1853, la restauration et l'agrandissement du couvent de Saint-Georges près de Mossoul. Mais en 1854, les massacres et les persécutions incessantes des tribus kurdes provoquent la fermeture du monastère comme séminaire. En 1856, Mgr. Planchet entreprend une visite au nord de la Mésopotamie et découvre les centres d'influences syriaques. Dans le but de gagner la majorité des Syriaques à la cause romaine, Planchet jette son dévolu sur la ville de Midyat, située au cœur du Turabdin, région entièrement syriaque dite jacobite. En 1857, il envoie le jésuite Luigi Canuti pour fonder une mission catholique à Midyat. Malheureusement en septembre 1859, Mgr Planchet quitte Diyarbakir pour aller à Alep, d'où il devait gagner Rome, mais des brigands kurdes l'attaquent et le tuent à Siverek près d'Urfa (Edesse)[185].

### *III.1.3. Henri-Victor Altmayer (1884-1902)*

Il est né en 1844 à Bouzonville, près de Metz en France. En 1862, à l'âge de 18 ans, attiré par le travail missionnaire, il entre chez les dominicains. Lors de la guerre franco-allemande de 1870, il est nommé par son supérieur, le Prieur Boulanger, aumônier du 22$^{e}$ Corps Expéditionnaire d'Afrique du Nord. En 1871, il accepte d'accompagner à Mossoul le Délégué apostolique Mgr. Louis-Marie Lion, en qualité de secrétaire du nonce apostolique. En 1874, en compagnie du Délégué apostolique, il gagne la capitale ottomane, Constantinople, et ensemble ils rencontrent

[183] Fernando FILONI, *L'Eglise dans la terre d'Abraham*, p. 83-84.
[184] Fernando FILONI, *L'Eglise dans la terre d'Abraham*, p. 85-86.
[185] Archives de la nonciature d'Iraq, doc. 14, Propagation de la foi du 11 novembre 1856.

l'ambassadeur de France, Monsieur Vogüé. Celui-ci, dans une des lettres adressées au représentant du pape, décrit les difficultés de la mission du Délégué en Mésopotamie :

> Vous n'êtes pas sans savoir que la question de Malabar menace de donner encore du fil à retordre, et vous savez aussi que la succession du patriarche syrien (syriaque catholique) n'est pas exempte de difficultés. L'exemple donné par les Arméniens et les inextricables complications qu'a amenées la promulgation de la bulle *Reversurus* se font sentir dans ces régions-ci, et le mauvais vouloir du gouvernement ottoman contre tout ce qui est catholique fidèle vient s'ajouter aux embarras de la situation. Mieux que quiconque, vous saurez tenir compte de toutes ces circonstances et inspirer aux autorités ecclésiastiques, une prudence devenue au plus haut point nécessaire. Les rapports qu'entretiennent les délégués apostoliques avec les catholiques qui sont sujets ottomans ne sont pas simples du tout ; le gouvernement ottoman a été mis en éveil de ce côté-là ; donc le clergé supporte péniblement la surveillance disciplinaire des délégués, [...] on se demande et on se demandera bien vite quelle est la situation des prélats qui n'ont ni la fonction d'ordinaire doté de juridiction, ni le statut de diplomates, et de quel droit ils exercent une autorité sur des sujets ottomans, autorité qui en certains cas peut avoir des effets civils ; il importe donc de ne pas donner l'occasion de soulever des discussions que la conjoncture ne peut que rendre hasardeuses[186].

En même temps, l'ambassadeur fait écho d'une situation interne à l'Eglise chaldéenne catholique :

> Le patriarche (Audo) veut quand même ordonner archevêques deux religieux (Mattei et Boulos) et prêtres (Ilo et Alphonso). Ceux-ci hésitent. Un archevêque est destiné au Malabar (Inde). L'archevêque Elias et le supérieur des religieux sont les chefs du mouvement[187].

Effectivement, avant même l'arrivée de la délégation à Mossoul, le patriarche de l'Eglise chaldéenne Joseph Audo (1848-1878) ordonne, contre la volonté de Rome, deux évêques pour l'Eglise chaldéenne du Malabar en Inde. Pour répondre aux mises en garde et aux menaces du pape Pie IX, le patriarche se plaint au vizir de Constantinople, se déclare sujet du sultan et demande des poursuites contre le Délégué apostolique, les missionnaires catholiques, le consul de France et le clergé fidèle à Rome. En 1876, Pie IX adresse au patriarche et aux fidèles une lettre dans laquelle il laisse au patriarche quarante jours, au terme desquels il sera excommunié. On permet au Délégué apostolique de nommer de nouveaux administrateurs partout où le besoin se fera sentir. Une fois la lettre arrivée au patriarche, celui-ci se soumet à l'autorité du pape, mais ce n'est pas le cas de tous les évêques. Les opposants à Audo se rebellent et se séparent en élisant à sa place comme patriarche l'évêque Ciriaco (Kuryakos) de Zakho. Quant au gouvernement ottoman de Mossoul, sous la direction de Mustafa Pacha, il prend le parti du Délégué apostolique et destitue Ciriaco ; on oblige l'opposition à se soumettre à l'autorité du patriarche Audo et à l'Eglise catholique. Chose faite par la reconnaissance comme administrateur patriarcal, de l'archevêque de Mardin, Timothée Attar[188].

Quant à la direction de l'Eglise syriaque catholique, après le concile Vatican I, elle est troublée à son tour. En 1874, Ignace Georges V Chelhot est élu patriarche de l'Eglise syriaque catholique : il ne reçoit pas tout de suite *le bérat* impérial de sa reconnaissance, et les fidèles de Mossoul, fraîchement convertis au catholicisme, sont menacés par les autorités civiles. Quant à l'archevêque syriaque catholique de Mossoul, Mor Courilos (Cyrille) Behnam Benni, il est menacé de destitution par Mustapha Pacha. Soutenus par la France, la Grande-Bretagne et l'Autriche, le prélat et ses fidèles résistent aux menaces ottomanes et restent dans le giron de l'Eglise catholique. En

---

[186] Fernando FILONI, *L'Eglise dans la terre d'Abraham*, p. 103-104.
[187] Archives de la nonciature d'Iraq, doc. 3, du 23 mai 1874.
[188] Fernando FILONI, *L'Eglise dans la terre d'Abraham*, p. 105-118.

contrepartie, l'Eglise syriaque dite jacobite, forte de l'appui du gouvernement turc, menace de reprendre les églises qui, auparavant, lui revenaient. En 1878, Mgr Benni part à Constantinople et rencontre le Premier ministre ottoman et en octobre 1893, il prendra la direction comme patriarche, de l'Eglise syriaque catholique.

En 1876, vu l'opposition du patriarche des Chaldéens, le Délégué apostolique Mgr Louis-Marie Lion propose à la Congrégation pour la propagation de la foi, de construire une résidence indépendante du couvent des dominicains, ce qui sera fait à Diyarbakir et à Mardin, mais pour peu de temps. En 1878, Rome approuve la fondation d'un séminaire inter-rituel catholique pour les Chaldéens, les Syriaques et les Latins dans la ville de Mossoul. Ainsi, la résidence du Délégué apostolique auprès des Syriaques retourne à Mossoul, pour fermer définitivement en 1936. Les Eglises fraîchement converties au catholicisme, par peur de perdre leur identité religieuse, s'opposent aux missionnaires catholiques qui veulent leur imposer les rites latins. Il faut attendre la nomination du pape Léon XIII (1878-1903), pour voir un changement dans les relations entre les Orientaux et l'Eglise romaine.

C'est dans ces circonstances assez troublées que Mgr Altmayer exercera sa mission de Délégué apostolique auprès des Syriaques. Après deux mois de voyage, le prélat débarque à Mossoul au mois de juillet 1874. Sa première tâche est d'apprendre les langues du pays : l'arabe et le syriaque. Il s'occupe des écoles, des collèges, des orphelins, de la congrégation des sœurs, des offices de la communauté latine, des conférences, des prédications et du secrétariat de la délégation apostolique. Après cinq ans de travail acharné auprès de la mission dominicaine de Mossoul, Mgr Altmayer, épuisé et malade, se retire dans les montagnes de Mar Yacoub près de Mossoul. Après deux ans, en 1883, il accompagne le Délégué apostolique Mgr Lion, pour visiter la communauté catholique de Bagdad. Subitement, le 8 août 1883, le Délégué apostolique meurt et Mgr Altmayer reste seul à la tête de la légation[189].

L'année suivante, le cardinal et préfet de la Congrégation pour la propagation de la foi, Mgr Giovanni Simeoni, par une lettre du 22 mars 1884, informe Henri-Victor Altmayer de sa nomination par le pape Léon XIII, comme Délégué apostolique de la Mésopotamie, du Kurdistan et de la Petite Arménie, et administrateur apostolique des latins de Bagdad. Au mois de mai 1884, il part pour Rome et de là, il continue vers Metz, où il reçoit la consécration épiscopale. Le 10 août 1884, pour les services rendus à la France en Orient, il est décoré de la Légion d'honneur par le gouvernement français. Au mois de septembre de l'année suivante, il retourne à Mossoul, où les autorités ecclésiastiques et le consul de France lui réservent un accueil chaleureux. En 1887, suite à la mort de Mgr Trioche, Mgr Altmayer devient le onzième archevêque latin de Babylone ; en 1900, comme sixième Délégué apostolique auprès des Syriaques, il regagne l'Europe, pour ne plus retourner en Mésopotamie. Après dix-huit années de services, il renonce à sa charge, se retire de toute vie publique et meurt en 1930 en France.

Relater en détail toutes les réalisations et les tâches de Mgr Altmayer conduirait au-delà de son intervention auprès des Syriaques. Pour bien se limiter au rôle que le Délégué apostolique a joué auprès d'eux, voici quelques changements apportés par celui-ci. Lorsqu'en 1874, Mgr Altmayer débarque comme missionnaire à Mossoul, il rencontre une mosaïque culturelle et religieuse très importante. Il découvre la présence de plusieurs Eglises syriaques tiraillées entre plusieurs factions

[189] http://cteparstbenoit.free.fr/altmayer/monseigneur_altmayer_vf.html (consulté le 17 juillet 2018).

civiles et religieuses. Au niveau civil, elles sont soumises à la fois au gouvernement ottoman et subissent sans cesse les attaques des *aghas* des tribus kurdes. Et au niveau religieux, elles sont tiraillées entre leur autonomie et l'intervention des missionnaires étrangers catholiques et protestants. Même les Eglises unies à Rome sont en conflit entre leurs rites d'origine et la latinisation de leur culte. Pour beaucoup de missionnaires vivant avec les Syriaques, le résultat positif de la conversion au catholicisme est le respect de la tradition des rites locaux. En 1882, Paul Bedjan, missionnaire lazariste en Perse pour la conversion des nestoriens, défend hardiment la reconnaissance des rites antiques, afin de gagner les communautés autochtones à la cause romaine.

> Les principaux moyens qui donnent des résultats si étonnants (la conversion au catholicisme) sont, à mon avis :
> 1) L'union cordiale et sincère qui règne entre les missionnaires et le clergé indigène ;
> 2) La liturgie chaldéenne du pays, laquelle est particulièrement respectée des missionnaires ;
> 3) Le nestorien ayant la même liturgie et la même langue, se laisse convaincre davantage par ce qu'il voit que par ce qu'il entend, et il n'éprouve pas de répugnance à se convertir, puisque, tout en gardant sa liturgie et sa langue, il trouve chez nous à peu près les mêmes observances que chez lui.
> 4) Si nous n'avons pas pu, jusqu'à ce jour, faire quelque chose de solide parmi les Arméniens, c'est que nous n'avons pas eu la consolation de pouvoir leur offrir des prêtres de leur nation pour accomplir parmi eux leur propre liturgie. Ceci est un point capital[190].

Ce changement de mentalité pour la conversion des peuples influencera au plus haut niveau l'Eglise catholique latine. Avec le pape Léon XIII (1878-1903), le travail missionnaire auprès des Syriaques prend une autre tournure. Le pape décide de redéfinir les relations de Rome avec les Eglises orientales. Dans une lettre apostolique du 30 novembre 1894, *Orientalium Dignitas*[191], le pape veut éradiquer complétement l'idée selon laquelle les latins veulent attenter aux droits, aux privilèges et aux traditions des Orientaux. L'*Instruction* du cardinal Ledochowski, préfet de la Congrégation pour la propagation de la foi catholique auprès des Syriaques de Mésopotamie est assez claire à ce sujet.

> Quelque effort qu'aient fourni les méritants pères dominicains dans une tâche accomplie avec zèle et dans les intentions les plus saintes visant à faire revenir la population nestorienne au sein de l'Eglise catholique, le résultat n'en a pas été heureux, parce que l'ardent désir d'atteindre au but convoité a suggéré à certains d'entre eux un recours à des moyens moins appropriés, essentiellement le projet d'organiser une partie de ce peuple en communauté catholique séparée du reste. C'est le désir du Saint-Siège qu'une telle ligne de conduite soit abandonnée, et en conséquence il ordonne que, dans la belle œuvre consistant à convertir les nestoriens, les présentes règles soient suivies :
> 1) Les missionnaires doivent s'abstenir de toute promesse de nature politique, ou tendant à satisfaire des ambitions ou des intérêts temporels, ou qui n'entrent pas, à un titre ou à un autre, dans leur ministère religieux ;
> 2) Les candidats à la conversion ne doivent pas être accueillis s'ils font valoir des conditions temporelles ou s'ils manifestent des exigences mondaines, si l'on peut soupçonner qu'ils sont mûs par des objectifs politiques ou des intérêts ; mais qu'on exige d'eux des preuves assurées que seules les animent des fins véritablement religieuses et surnaturelles ;
> 3) Le but immédiat de tous les missionnaires latins et orientaux, doit être de dissiper les ténèbres de l'ignorance du clergé et du peuple nestorien en ce qui concerne le dogme, la morale et le rituel sacramentel, en leur démontrant les erreurs qu'ils ont jusque-là professées, et les vérités de la religion catholique, en s'employant en même temps à réformer leurs coutumes, afin de pouvoir mettre en œuvre parmi eux une vie pratique authentiquement catholique et d'organiser chez eux un culte catholique au moins élémentaire ;

---

[190] Adolphe d'AVRIL, *Document relatifs aux Églises de l'Orient et à leurs rapports avec Rome*, Paris, Librairie Challamel Ainé, 1885, p. 42-43.

[191] http://www.vatican.va/content/leo-xiii/la/apost_letters/documents/hf_l-xiii_apl_18941130_orientalium-dignitas.html (consulté le 17 juillet 2018).

> 4) A ces fins, les missionnaires se serviront des moyens utilisés partout par l'Eglise, à savoir ceux de la prédication permanente et adaptée à la capacité intellectuelle des auditeurs ; de l'enseignement du catéchisme, des écoles élémentaires, de la diffusion des opuscules catholiques appropriés et d'autres documents semblables ;
> 5) Il faut que les écoles soient confiées à des maîtres catholiques enthousiastes et au-dessus de toute critique sur le plan moral et religieux ; qu'elles soient visitées aussi fréquemment que possible et inspectées avec soin par les missionnaires, afin que nulle chose ne s'y enseigne qui ne soit pleinement conforme à la sainteté de la foi catholique, et que s'y maintienne parfaite la pureté des mœurs ;
> 6) Les missionnaires doivent s'employer avec zèle et prudence à cimenter, dans toute la mesure du possible, la concorde et la paix ;
> 7) On renouvelle l'injonction d'observer les précédentes instructions sur le sujet, et notamment celles qui sont contenues dans la lettre de l'estimée sacrée Congrégation à Mgr Henry-Victor Altmayer, Délégué apostolique en Mésopotamie, en date du 10 janvier 1893[192].

Le 19 mars 1896, par un *motu proprio Auspicia rerum*, Léon XIII renforce son encyclique *Orientalium Dignitas*, et affirme sa solidarité envers les chrétiens d'Orient. Pour raviver la foi de ces communautés, le pape donne des instructions : renforcer leurs liens avec Rome, favoriser la réconciliation entre les opposants, réaffirmer le rôle des Délégués apostoliques comme intermédiaires entre l'Eglise latine de Rome et les Eglises orientales catholiques, respecter l'autorité et la dignité des patriarches orientaux, promouvoir l'ouverture d'un séminaire inter-catholique oriental, et imprimer des journaux ou des périodiques pour l'information et l'éducation du peuple local. Le pape aborde également la question des relations entre le Délégué apostolique et les missionnaires. Il souhaite que les supérieurs des missions acceptent l'autorité du représentant du pape et qu'ils s'abstiennent de se livrer à des initiatives personnelles lorsqu'il s'agit de se référer au Saint Siège[193].

Ce changement apporté par le pape Léon XIII permet au Délégué apostolique Mgr Altmayer d'améliorer ses relations avec les Eglises unies à Rome et les autres Eglises. Avec l'ouverture du séminaire Saint Jean fréquenté par des étudiants syriaques catholiques et chaldéens, et même par certains non-unis à Rome, la formation du clergé et la reconnaissance des autres rites est favorisée. En 1898, on dénombre plus de trois mille enfants scolarisés dans les écoles catholiques de Mossoul et de Bagdad. Pour développer l'instruction des jeunes filles, Mgr Altmayer fait venir de France une vingtaine de sœurs entre les années 1885 et 1890. Les religieuses donnent les cours de français, de musique, d'arabe et de travaux manuels. En 1899, l'école des filles, l'hospice et l'orphelinat accueillent environ huit cents jeunes filles.

Mgr Altmayer obtient à plusieurs reprises l'aide financière du gouvernement français qui a vu en 1888, la confirmation par Rome de son protectorat sur les chrétiens d'Orient. C'est ainsi, qu'il accorde des aides financières pour adoucir les difficultés économiques des diocèses syriaques catholiques et chaldéens. En même temps, au sein de la population chrétienne, Mgr Altmayer ne manque pas d'encourager la formation catéchétique et le développement de la dévotion populaire. Ainsi, il fait introduire la reconnaissance du culte du Sacré-Cœur de Jésus auprès des Eglises syriaques catholiques qui ne sont pas latines. Il favorise la première publication de la Bible syriaque dite Peschito, la traduction en syriaque du catéchisme catholique de Trente et une édition nouvelle du missel chaldéen[194].

---

[192] Fernando FILONI, *L'Eglise dans la terre d'Abraham*, p. 118-119.
[193] https://www.vatican.va/content/leo-xiii/la/motu_proprio/documents/hf_l-xiii_motu-proprio_18960319_auspicia-rerum.html (consulté le 20 juillet 2018 et traduction faite par Maggy Waterval).
[194] Fernando FILONI, *L'Eglise dans la terre d'Abraham*, p. 119-129.

La mission de Mgr Altmayer est marquée par les élections de nouveaux patriarches et la conversion des chrétiens autochtones au catholicisme. En 1892, l'évêque de Djézireh, Jules Behnam, devenu catholique, avait augmenté le nombre d'évêchés syriaques catholiques à cinq. A la tête de l'Eglise syriaque catholique est nommé d'abord le patriarche Chelhot, jusqu'en 1891, ensuite Behnam Benni, jusqu'en 1897. La même année, à Midyat, fief important de l'Eglise syriaque orthodoxe dite jacobite, deux cents fidèles passent au catholicisme. Enfin, un synode que Altmayer préside en personne favorise l'élection d'Ephrem Rahmani, l'ancien étudiant du séminaire Saint Jean de Mossoul. Du côté de l'Eglise chaldéenne, Altmayer favorise la tenue d'un synode pour l'élection du patriarche sans l'intervention des autorités ottomanes. En 1900, malgré l'opposition du *vali* (procureur) de Mossoul, l'évêque de Séert et ami du Délégué apostolique, Youssef Emmanuel II Thomas, est élu patriarche de l'Eglise chaldéenne. En 1902, lorsque Mgr Almayer démissionne pour des raisons de santé et quitte la Mésopotamie pour toujours, les effectifs des chrétiens catholiques sont multipliés : l'Eglise chaldéenne compte environ trente mille âmes, avec deux cents prêtres ; l'Eglise syriaque catholique, environ quinze mille âmes, avec cent prêtres ; l'Eglise arménienne catholique, dix mille âmes, avec quarante prêtres ; la communauté latine, elle, compte deux mille âmes[195].

La mission du Délégué Altmayer est surtout située dans un contexte de persécutions et de massacres des chrétiens de l'Empire ottoman. Entre les années 1890 et 1900, toutes les communautés chrétiennes sans distinction subissent ce qu'on appelle les massacres *hamidiens*. Aux yeux de beaucoup d'historiens d'aujourd'hui, ces massacres commis sous le règne du sultan Abdülhamid II, sont signes de la préparation du génocide de 1915. Perpétrés dans un esprit de panislamisme et de panturquisme, ces massacres touchent les chrétiens de la Mésopotamie du nord et de l'Anatolie centrale, dans des régions à majorité chrétienne comme les provinces de Diyarbakir, d'Alep, d'Adana et d'autres[196]. Face aux attaques répétitives des *aghas* kurdes et aux injustices du gouvernement ottoman, Mgr Altmayer ne manque pas d'encourager vivement la hiérarchie des communautés locales à manifester son mécontentement. D'ailleurs face aux massacres *hamidiens* dans les années 1890 et 1895, il tient personnellement une correspondance importante avec le Secrétaire d'Etat du Saint Siège, le Cardinal Mariano Rampolla, afin de l'informer de la situation et de la manière dont il faut secourir les chrétiens placés sous sa juridiction.

### *III.1.4. François-Désiré Drure (1902-1917)*

Né à Digoin (Saône-et-Loire), le 29 janvier 1859, il fait ses études primaires chez les frères maristes et en 1881, entre à la faculté de théologie de Lyon pour être ordonné prêtre deux ans plus tard à Autun. Un an après, il est professeur à l'école cléricale de Rimont et devient novice chez les carmes déchaux de Montpellier. Comme novice, en 1892, il prononce ses vœux et reçoit le nom de Père Jean de la Sainte-Famille. Après six ans de vie religieuse, Drure, en 1898, comme responsable de la vie spirituelle des étudiants, est nommé sous-prieur du couvent. Un an après pour renforcer la mission des carmes déchaux, il apprend l'arabe et débarque le 10 mars 1899 à Bagdad. Au mois de novembre 1902, le pape Léon XIII le désigne comme futur évêque de Bagdad et il est ordonné à

[195] Fernando FILONI, *L'Eglise dans la terre d'Abraham*, p. 127-129.
[196] Hamit BOZARSLAN, Vincent DUCLERT, Raymond KEVORKIAN, *Comprendre le génocide des Arméniens, 1915 à nos jours*, Paris, Tallandier, 2015, p. 45-143, voir aussi, Taner AKÇAM, *Un acte honteux, Le génocide arménien et la question de la responsabilité turque*, Paris, Editions Denoël, 2008, p. 37-164.

Rome par le préfet de la Congrégation pour la propagation de la foi, le cardinal Gotti. Le 5 mars 1904, le pape Pie X le nomme Délégué apostolique pour la Mésopotamie, le Kurdistan et l'Arménie Mineure. Il réside à Mossoul dans un climat fort difficile pour les chrétiens de l'Empire ottoman. Avec sa nomination, la délégation en Mésopotamie passe de la main des dominicains à celle d'un carme. Le désir de Rome est de voir avec la nomination de Mgr Drure, la mise en place d'une nouvelle orientation des relations avec les Eglises orientales. Celles-ci, isolées dans un monde islamique fort agité, victimes de massacres et de pillages des années 1894-1896, sont livrées à une extrême pauvreté. En 1905, dans une visite que le Délégué apostolique entame dans les diocèses de Mossoul, d'Amadia, de Zakho et Séert, il constate les innombrables difficultés auxquelles les chrétiens sont confrontés. L'orientaliste et évêque de Séert, Addaï Scher, dans une lettre qu'il adresse en 1905 au Délégué apostolique Mgr Drure, résume la situation des chrétiens du nord de la Mésopotamie par ces mots :

> Les chaldéens catholiques sont environ six cents familles. La plupart de ces familles, pour ne pas dire toutes, sont dans un état misérable. (…) Les diocèses qui se trouvent dans le Kurdistan sont plus malheureux que tous les autres diocèses de l'Orient. (…) Mon diocèse va bientôt être désert. Déjà depuis les derniers événements d'Arménie (1894-1896), treize villages ont été ruinés ou occupés par les Kurdes (…) tous leurs champs sont occupés par les musulmans, (…) mon diocèse est donc en agonie[197].

Une autre question que le Délégué apostolique doit régler est l'organisation de la vie religieuse et monacale des Eglises catholiques syriaques. Dans un synode tenu au monastère Mar Hormizdas, le patriarche chaldéen, Mar Thomas, se plaint de l'engagement dans la vie monacale de certains jeunes. Le 17 août 1903, la Congrégation pour la propagation de la foi frappe de nullité l'admission de trente jeunes gens chaldéens à la vêture et aux vœux. Ce qui provoque l'ouverture à Alqosh, d'un autre couvent de noviciat, sous l'influence du Délégué apostolique. Cette question épineuse qui empoisonne la hiérarchie chaldéenne est clôturée en 1909 par l'intervention de Mgr Drure. Par contre, le séminaire Saint Jean de Mossoul aux mains des dominicains et sous la tutelle du Délégué apostolique marche bien. Le 28 avril 1908, en s'appuyant sur des résultats positifs, la Congrégation pour la propagation de la foi décide de remplacer le statut expérimental de cette institution par celui de définitif. Avec l'entrée en vigueur de quatre années de théologie, l'admission de l'enseignement de la philosophie et l'étude du droit canonique, le séminaire reçoit le *curriculum studii*.

Quant à la présence de l'Eglise latine, le Délégué apostolique Mgr Drure décide de dépasser l'ancienne partition qui voyait sur le territoire de la délégation, les carmes au sud, les dominicains au nord et les capucins en Haute Mésopotamie. En 1902, pour collaborer avec les carmes, les frères maristes débarquent à Bagdad et créent un conflit pour avoir la direction de l'enseignement religieux. De son côté, le Délégué apostolique veut installer en même temps des carmélites, mais Rome s'y oppose et préfère l'élargissement du champ d'action des dominicains. En 1911, pour l'éducation des jeunes filles, pour la formation religieuse dans les paroisses, pour aider les personnes âgées et pour secourir les jeunes filles orphelines, à Amadia, est fondée la Congrégation des sœurs chaldéennes qui porte le nom de Filles du Sacré-Cœur de Jésus.

Dans ce contexte fort agité pour les chrétiens de l'Empire ottoman, le Saint Siège décide de réorganiser les territoires ecclésiastiques du Levant. Dès 1905, la France rompt ses relations avec le Saint Siège, désormais, elle n'est plus « la protectrice » des chrétiens d'Orient. Rome veut agir seule et refuse d'accorder un statut spécial de protection des chrétiens à un autre pays d'Occident.

[197] Archives de la nonciature d'Iraq, lettre de l'évêque Addaï Scher au Délégué apostolique Drure, 14 novembre 1906.

Rome en accord avec le supérieur des capucins, en 1909, transfère les maisons de Malatya, de Kharput et d'Elazig (Mamouret ul-Aziz) vers la province de Syrie (Alep et Liban) et le reste de la mission est placé sous la juridiction du Délégué apostolique de Mésopotamie. En 1908, les dominicains restent concentrés autour de Mossoul sous la conduite de leur supérieur, le père Berré[198]. En 1913, Mgr Drure tombe malade et quitte la Mésopotamie pour la France. Avec la déclaration de la Première Guerre en 1914, il ne peut pas regagner son diocèse de Bagdad et son siège de Délégué apostolique ; il meurt à Digoin-sur-Loire, le 20 mai 1917.

Ainsi tout au long du génocide que subissent les Syriaques de Mésopotamie en 1915, ils ne sont pas soutenus et ils ne peuvent pas informer le monde occidental sur leur situation, comme le fait le Délégué apostolique de Constantinople, Mgr Angelo Maria Dolci pour les Arméniens.

### *III.1.5. Jacques-Emile Sontag (1910-1918)*

Avec la création par Rome en 1874, d'une délégation apostolique auprès des chrétiens de Perse, les lazaristes se détachent de celle de Mésopotamie pour prendre la direction de celle qui vient d'être créée. Le premier Délégué apostolique qui a été nommé est Augustin Clusel. Dans une lettre adressée à la Congrégation pour la propagation de la foi, le lazariste d'origine syriaque, Paul Bedjan, montre qu'il est difficile de dissocier la gestion de la mission des lazaristes de celle de la délégation apostolique :

> Les Lazaristes supportent tous les frais d'hospitalité qu'ils sont obligés de donner continuellement dans leurs missions pour la nourriture, le coucher, le chauffage des prêtres, des maîtres d'écoles, des fidèles et même des schismatiques à la conversion desquels on travaille (…) La Délégation fait :
> 1) les aumônes les plus considérables ;
> 2) les frais des procès qui concernent les intérêts de la religion ;
> 3) les dépenses nécessaires pour implanter et conserver la foi dans les villages des seigneurs musulmans ;
> 4) les frais des voyages du Délégué apostolique qui est obligé de visiter toutes les chrétientés de la Perse, d'Ourmiah jusqu'à Ispahan, ce qui fait trente à quarante journées de caravane[199].

Les successeurs de Mgr Clusel sont tous des Français mais qui n'ont pas la même envergure que lui, et la mission des lazaristes souffre beaucoup, notamment avec le martyre de Jacques-Emil Sontag, le dernier Délégué apostolique de la Perse.

Né en 1869 à Dinsheim-sur-Bruche en Alsace, de parents fermiers, celui-ci entre chez les lazaristes en 1883 et est ordonné prêtre en 1895. Sa première mission est de rejoindre la ville d'Ourmia, située près de la frontière russe en Perse. Il débarque dans cette ville à un moment fort agité où la Perse est l'objet de rivalités entre les Anglais et les Russes ; des soulèvements à caractère religieux chiite sont fréquents, des mouvements nationalistes sunnites surgissent un peu partout et le mécontentement de la condition de vie des minorités chrétiennes fait surface. En 1897, Mgr Sontag prend la direction de la Maison lazariste de Téhéran. En 1910, à l'âge de quarante et un ans, il est désigné par le Saint Siège et ordonné à Paris, comme Délégué apostolique des Orientaux et archevêque latin d'Ispahan. Il préfère résider à Ourmia près des Syriaques de tradition orientale que de s'installer à Ispahan. En 1911, les Russes envahissent les districts à majorité syriaque de Salamas et d'Ourmia et les chrétiens de ces contrées vivront un calvaire. L'Iran est déstabilisé entre

---

[198] Fernando FILONI, *L'Eglise dans la terre d'Abraham*, p. 135-142.

[199] Florence HELLOT-BELLIER, *Chroniques des massacres annoncés, Les Assyro-Chaldéens d'Iran et du Hakkari face aux ambitions des empires 1896-1920*, Paris, Gauthner, 2014, p. 178.

les deux grands empires occidentaux, la Russie et la Grande-Bretagne, et ses frontières deviennent une passoire pour les chefs des tribus kurdes et de l'armée turque. En octobre 1914, Mgr Sontag décrit la situation désastreuse des Syriaques de l'Azerbaïdjan iranien :

> A peine étais-je rentré que les Kurdes sous la poussée des Turcs se sont jetés sur la contrée. Ils ont tué les chrétiens qui n'avaient pas pris la fuite, ils ont pillé et incendié cinq villages. Nous hébergeons six cent vingt personnes. Les Kurdes voulaient s'emparer d'Ourmiah et massacrer les chrétiens. Nous n'étions pas sans inquiétude ; le renfort russe est arrivé juste à temps[200].

Tout au long de l'occupation d'Ourmia par les troupes ottomanes, du 2 janvier au 24 mai 1915, la mission lazariste apporte un soutien incomparable aux victimes : un nombre important de rescapés syriaques, sans distinction de rite et d'Eglise, se réfugient dans les missions latines[201]. Sous la délégation de Mgr Sontag, les lazaristes contribuent à l'éveil de l'identité culturelle et nationale du peuple syriaque sous le vocable d'Assyro-Chaldéen[202]. Le Comité de l'Union chaldéenne dirigé par Yossip Ocinka est un des exemples de l'éveil national et politique syriaque. L'apparition de la revue *Qala d'Sharara* (la Voix de la vérité) diffusée entre 1897 et 1915 en langue araméenne, a eu une grande influence sur la conscience nationale syriaque[203]. En 1918, les Syriaques du Caucase subissent le dernier épisode des massacres liés à la fin de la Première Guerre mondiale. Après le départ de l'armée russe en 1917 et l'abandon de la ville d'Ourmia par les Alliés, les Syriaques sont livrés aux massacres et aux pillages des troupes turques et des chefs irréguliers kurdes. Ces derniers après avoir dévasté la ville d'Ourmia se dirigent vers les missions religieuses occidentales. Mgr Sontag, dernier Délégué apostolique du Saint Siège présent à Ourmia dans l'enceinte de la mission lazariste, est assassiné avec d'autres hauts dignitaires syriaques présents sur place, le 30 juillet 1918[204].

## III.2. Le Saint Siège face aux massacres *hamidiens*

### *III.2.1. Les massacres hamidiens (1894-1896)*

Les soulèvements balkaniques des années 1875-1876, la guerre russo-turque de 1877-1878, menacent l'unité territoriale et la stabilité socio-économique de l'Empire ottoman. Le traité de San Stefano (Yesilköy) et le Congrès de Berlin favorisent le démembrement des biens du sultan. De leur côté, les *Tanzimat (*réformes), exigées par les grandes puissances occidentales étaient censées améliorer la condition d'infériorité des chrétiens de l'Empire et renforcer les relations entre musulmans et non-musulmans. Mais la société en général, les élites dirigeantes et les leaders religieux ne sont pas prêts à accueillir une telle transformation. Le plus difficile pour les musulmans de l'Empire est de renoncer à leur sentiment de supériorité sur les « infidèles » et d'abandonner leurs privilèges établis de longue date. Avec l'arrivée au pouvoir d'Abdülhamid II en 1876, l'Empire ottoman est confronté au séparatisme balkanique, aux revendications des minorités, aux pressions des puissances occidentales, et au nationalisme turco-musulman. Ces sentiments qui

---

[200] http://www.imprescriptible.fr/seyfo/sontag/ (consulté le 2 août 2018).
[201] http://www.imprescriptible.fr/documents/sontag/rapport10-1915/ (consulté le 2 août 2018)
[202] Florence HELLOT-BELLIER, *L'enseignement, enjeu des missions chrétiennes en Iran (XIX^e siècle et début du XX^e siècle)*, dans *Missions chrétiennes en terre d'islam (XVII^e-XX^e siècle)*, Chantal VERDEIL (dir.), Turnhout, Brepols, 2013, p. 128-129.
[203] http://www.imprescriptible.fr/seyfo/sontag/ (consulté le 2 août 2018).
[204] https://fr.aleteia.org/2018/07/27/il-y-a-un-siecle-ce-pretre-donnait-sa-vie-pour-les-assyro-chaldeens/ (consulté le 2 août 2018).

s'expriment ouvertement sur les places publiques et dans les journaux quotidiens de l'époque, provoquent chez le dirigeant ottoman un sentiment de revanche face à l'égalité accordée par les *Tanzimat* aux minorités chrétiennes. Même les opposants au gouvernement d'Abdülhamid II, qui se nomment les « Nouveaux-Ottomans »[205] comme Ziya Pacha et Ali Suvari se plaignent du fait que le principe d'égalité a élevé les chrétiens bien au-dessus des musulmans. Pour ces derniers, il est impossible de supporter ces conditions intolérables et inacceptables pour leur honneur et ils sont prêts à tout risquer et à faire couler le sang pour éviter d'être gouvernés par leurs sujets chrétiens[206]. De son côté le clergé musulman et ceux qui sont issus des ordres religieux n'acceptent pas le discours égalitaire et la perte possible du statut de supériorité que leur confie l'islam. Avec son influence sur la masse musulmane, le clergé joue un rôle important dans la formation d'une opinion publique qui rejette les nouveautés venues de l'Occident[207].

Le gouvernement d'Abdülhamid II finit par considérer les communautés chrétiennes comme une cause perdue et le facteur de démembrement de l'Empire. Il dirige tous ses efforts vers l'instauration d'un lien étroit entre ses sujets musulmans et le pouvoir en place. Pour remédier à la question, Abdülhamid II s'appuie sur une idéologie politico-religieuse : le panislamisme et le panturquisme. Il s'agit d'unir toutes les communautés musulmanes dans le monde (*Umma islamiyya*) et de regrouper tous les territoires considérés comme musulmans (*Dar al-islam*). Comme « successeur du Messager de Dieu » et « commandeur des croyants », en 1890 et 1891, Abdülhamid II met sur pied des forces de cavalerie kurdes irrégulières, les régiments *hamidiye*, et il suspend la Constitution des *millets*. Pour priver les « ennemis de l'intérieur » de leurs moyens de subsistance, le gouvernement de Constantinople permet aux chefs de la milice kurde de s'approprier les biens fonciers des paysans chrétiens. L'Etat central met en place une politique d'implantation des réfugiés musulmans circassiens et balkaniques sur les propriétés des chrétiens autochtones. En même temps, une politique de conversion à l'islam est favorisée, notamment dans les provinces orientales de l'Empire. Les massacres *hamidiens* (1894-1896) commencent par une banale affaire de collectes d'impôts dans le massif montagneux du Sassoun près de Mouch, situé au nord du Turabdin. Les villageois sont contraints de verser des impôts aux tribus kurdes en plus de ceux versés au gouvernement ottoman. Ecrasés par cette double fiscalité, les villageois refusent de payer et portent plainte à Constantinople. Cette désobéissance provoque l'intervention de l'armée commandée par le circassien Ziya Pacha, un des proches du sultan Abdülhamid II et superviseur des 65 régiments kurdes des *hamidiye alaylari*. Le « soulèvement » est écrasé : plus de 100 villages sont pillés et environ 7 000 arméniens massacrés dans le massif montagneux du Sassoun. Comme une traînée de poudre, les massacres de masse s'étendent à toute l'Asie Mineure. A partir de documents écrits par des témoins oculaires, de sources diplomatiques occidentales, de lettres d'échanges entre les prélats locaux et Rome, ainsi que de recensements fournis par le patriarcat arménien de Constantinople, on estime les victimes à plus de 200 000 morts, environ 50 000 orphelins et un nombre incalculable de déportés, de réfugiés et de sans-abris, sans compter les épidémies et la famine qui ont frappé les années suivantes. C'est sur cette toile de fond qu'il faut comprendre les massacres des chrétiens de la fin du XIX$^{e}$ siècle devenus monnaie courante pour le gouvernement ottoman. Cela se reproduira vingt ans après avec le génocide de 1915[208].

---

[205] Il s'agit des précurseurs des Jeunes Turcs qui ont donné naissance au Comité d'Union et Progrès (CUP).

[206] Taner AKÇAM, *Un acte honteux, Le génocide arménien et la question de la responsabilité turque*, Paris, Editions Denoël, 2008, p. 37-77.

[207] Raymond KEVORKIAN, *Le génocide des Arméniens*, Paris, Odile Jacob, 2006, p. 18.

[208] Hamit BOZARSLAN, Vincent DUCLERT, Raymond KEVORKIAN, *Comprendre le génocide des Arméniens*, p. 45-57.

### *III.2.2. L'importance des archives vaticanes face à ces massacres*

Pour mieux comprendre l'intervention du Saint Siège, il est impératif de recourir aux archives diplomatiques et religieuses de l'époque. La période qui touche les massacres *hamidiens* est relatée dans les Archives Secrètes Vaticanes (ASV) et dans les Archives de la Congrégation pour les Eglises orientales (ACO). Il s'agit des écrits de témoins oculaires souvent présents sur place. Ces témoignages historiques sont l'œuvre des patriarches (arménien, chaldéen, jacobite), des divers évêques de différents rites, du Délégué apostolique de Mésopotamie (Mgr Altmayer), de Constantinople (Mgr Bonetti), des missionnaires latins et du Préfet de la Congrégation pour la propagation de la foi (cardinal Ledochowsky), du Secrétaire d'Etat du Vatican (Mgr Rampolla) et d'autres personnalités diplomatiques. Ces témoignages permettent de voir comment ces événements sont rapportés, interprétés et vécus par l'Eglise catholique et sa hiérarchie qui ne poursuivait pas les mêmes intérêts politiques que les puissances occidentales, et en même temps, de découvrir le calvaire des chrétiens vivant sur les terres de l'Empire ottoman.

Dans un travail de recherche scientifique et pour respecter l'objectivité historique des événements qui touchent au génocide des Syriaques, il est capital de laisser la parole aux protagonistes qui en fournissent un témoignage authentique. Grâce à ces archives, nous avons les détails des recensements des diocèses chrétiens de la fin du XIX$^{e}$ siècle présents en Orient. Enfin ces correspondances permettent de comprendre en même temps la raison de la présence des missionnaires latins auprès des chrétiens orientaux, sujets de la Sublime Porte.

### *III.2.3. Le Vatican découvre les massacres hamidiens*

Après la victoire de l'Empire russe sur l'Empire ottoman en 1878, l'article 61 du Traité de Berlin qui stipule l'établissement de la sécurité dans les provinces à majorité chrétienne, et l'installation du partage du pouvoir par des autorités mixtes, le patriarche de l'Eglise arménienne apostolique, Narsès Varjadédian, s'inquiète du sort des chrétiens. Le patriarche, plus haut dignitaire arménien dans l'Empire ottoman, met en garde la Chambre des députés arménienne, et à la séance du 21 juillet 1878, prononce le discours suivant[209] :

> Il ne faut pas être doué d'une haute intelligence ni d'une grande perspicacité pour s'apercevoir que la situation du pays changeait du tout au tout et, avec elle, les conditions d'existence de toutes les communautés chrétiennes. En un mot, il y avait évidemment danger à mes yeux, comme aux yeux de tous, de voir les Arméniens disparaître comme peuple, et s'anéantir, s'ils ne songeaient à raffermir les conditions de leur existence. Une question plus grave que celle des vexations, une question de vie et de mort, venait de surgir pour nous[210].

Le patriarche est persuadé que la mise en pratique de réformes imposées par l'Occident provoque un choc culturel et identitaire dans le monde turco-musulman. Plus que jamais, la gestion des minorités chrétiennes devient une préoccupation quotidienne du gouvernement ottoman. Le sultan Abdülhamid II n'a pas songé une seconde à mettre en œuvre les réformes exigées par les

[209] Appelée aussi Assemblée des représentants arméniens, la Chambre est composée majoritairement de laïcs élus par les diocèses arméniens. Elle est présidée par le patriarche afin de gérer les affaires internes du *millet* (nation) arménien. Pour toutes les affaires extérieures, elle est représentée uniquement par le patriarche auprès de la Sublime Porte.

[210] Hamit BOZARSLAN, Vincent DUCLERT, Raymond KEVORKIAN, *Comprendre le génocide des Arméniens*, p. 45-57.

Européens. Au contraire, le gouvernement pour détourner ces réformes, met en place une milice kurde irrégulière et autorise les chefs des tribus kurdes à s'emparer des biens fonciers des paysans chrétiens sédentaires. De la sorte, une condition sociale déséquilibrée est instaurée dans les provinces orientales de l'Empire. Durant les années 1894-1897, les villes et villages chrétiens seront dévastés et la population massacrée par les bandes kurdes et l'armée ottomane.

Dans un rapport détaillé, que le patriarche arménien catholique de Cilicie, Mgr Azarian, fait parvenir à l'Ambassadeur de France à Constantinople, Paul Cambon, il décrit la situation désastreuse des chrétiens. Il demande à l'Ambassade de faire parvenir au gouvernement de la Sublime Porte et aux Puissances signataires du Traité de Berlin, les recommandations nécessaires afin de sauver l'Empire des Turcs, l'élément chrétien et la paix en Europe :

> Considérant que contrairement à l'article 61 du Traité de Berlin qui visait à sauvegarder les Arméniens des persécutions kurdes et des Circassiens, la nation arménienne vient d'être massacrée et pillée dans la plupart des provinces de la Turquie d'Asie, et les troupes et les autorités turques elles-mêmes ont participé à ces actes de barbarie inouïs dans les annales de l'Empire ottoman. (…)
> Considérant de plus que l'élément turc, et surtout le kurde et le circassien, armé jusqu'aux dents, peut à lui seul, avec la connivence des autorités turques achever dans une période plus ou moins courte, le reste de l'élément arménien qui est désarmé et disséminé au milieu d'une grande agglomération de mahométans. (…)
> Considérant que les grands remèdes sont :
> A. Le partage et l'occupation collective,
> B. Le condominium, comme en Egypte,
> C. La désignation des deux *vilayet* où puissent se retirer et se concentrer les Arméniens et être gouvernés, sous la souveraineté du Sultan, par des *vali* et des fonctionnaires chrétiens agréés par les six ambassades avec une autonomie administrative et militaire intérieure.
> Considérant que si ces trois mesures sont ou prématurées ou difficiles à être réalisées, il faut dans ce cas au moins que les Puissances signataires du Traité de Berlin exigent péremptoirement ce qui suit : (…)
> Ces mesures dont l'application est conforme à l'esprit et à la lettre du Traité de Paris et de celui de Berlin et de plusieurs Hatti-Humayoun (décrets impériaux) loin de contrevenir à l'intégrité de l'Empire et à la souveraineté territoriale, sauveraient non seulement l'élément chrétien, mais lui, la personne de S.M., l'Empire turc et la paix de l'Europe. (…)[211].

Au début des massacres, des chroniqueurs occidentaux véhiculaient l'idée que les Eglises syriaques n'avaient pas été touchées par les massacres *hamidiens*. L'exemple le plus frappant est celui du religieux anglican, William Wigram, qui en 1911, est présent au Hakkâri, auprès de l'Eglise assyrienne dite nestorienne :

> Les massacres ont été incontestablement provoqués par le gouvernement de Constantinople. Mais leurs agents furent les kurdes fanatiques des bas-fonds de Diyarbakir, (…) pour prendre part au carnage, puis au pillage qui a suivi. Les massacres furent politiques et non religieux. Cette position a été provoquée par le fait que les Syriaques qui sont aussi nombreux à Diyarbakir, n'ont absolument pas souffert comme leurs coreligionnaires Arméniens[212].

Mais rapidement ces idées ont été abandonnées et des témoins présents sur place ont livré leur vision des faits. Le vice-consul de France à Diyarbakir, témoin privilégié des événements, dans les dépêches qu'il adresse directement à l'Ambassadeur de France Paul Cambon, confirme que tous les chrétiens sans distinction ont été victimes des atrocités commises par les troupes

---

[211] Georges-Henri RUYSSEN, *La questione Armena*, Vol. I, *1894-1896, Documenti dell'Archivio Segreto Vaticano (ASV)*, Roma, Lilame, Editioni Orientalia Christiana, 2013, p. 214-217.
[212] William WIGRAM, *The Cradle of the Mankind Life in Eastern Kurdistan*, London, Library of Alexandria, 1914, p. 34.

gouvernementales et les kurdes fanatiques. C'est de sa terrasse et par les fenêtres de sa résidence, que le vice-consul observe le carnage qu'a subi la ville de Diyarbakir :

> La première agression dans la ville même de Diyarbakir a lieu le 9 février 1895. (…) Cet état de chose s'applique à tous les chrétiens sans distinction de race, qu'ils soient arméniens, chaldéens, syriens (syriaques) ou grecs. Il est le résultat d'une haine de religion d'autant plus implacable qu'elle repose sur la force des uns et la faiblesse des autres. On peut même dire que la question arménienne y est étrangère, car, si les Arméniens sont les plus maltraités, c'est qu'ils sont les plus nombreux, et qu'il est facile aussi de donner aux exactions dont ils sont l'objet, le caractère d'une répression nécessaire à la sûreté publique. (…) Je me permets d'insister sur la gravité de la situation des chrétiens de Diyarbakir. Les musulmans sont plus exaltés que jamais ; leur hostilité se montre ouvertement par de continuelles agressions. (…) Le vali (gouverneur) est nul et incapable de prendre la moindre disposition pour faire respecter la tranquillité publique. Les chrétiens sont très effrayés et redoutent les plus graves excès. (…)
>
> Au début du mois d'octobre, l'évêque syrien (syriaque catholique), menacé de mort, s'est réfugié au Consulat. Quelques jours plus tard (le 8 octobre), deux coups de révolver ont été tirés sur l'évêque jacobite (syriaque orthodoxe). (Le 1 novembre 1895), sur un signal donné de *salavat Mahomed*, tel qu'il avait été réglé d'avance et sans provocation de la part de qui que ce soit, presque tous les musulmans de la ville, les soldats, les zaptiés et les Kurdes du pays ont pris part à cette horrible boucherie. (…)
>
> Les rues n'étaient plus praticables, car encombrées par les corps, aussi ces malheureux en étaient-ils réduits à faire des trous dans les murailles des maisons et à se sauver par ces ouvertures ; ou bien encore s'ils s'échappaient, sous une grêle de balles, par les terrasses, passaient sur des planches pour traverser les rues et arrivaient plus morts que vifs au lieu de refuge. Une femme est tombée sous nos yeux au moment où elle allait entrer[213].

Le 5 octobre 1895, Aniz Pacha, pour remercier le sultan de sa propre nomination, fait signer aux représentants, aux notables et aux évêques chrétiens de la ville de Diyarbakir, une déclaration qui atteste que la région n'est pas sûre, la cause en est les prétendus « terroristes » arméniens. La faiblesse des prélats qui ont signé cette déclaration est très mal perçue par les chrétiens de la ville. La signature de cette déclaration provoque un soulèvement des fidèles chrétiens contre leurs dignitaires religieux. Ils occupent les églises et empêchent les prêtres de dire la messe. Cette manifestation des fidèles chrétiens contre leurs chefs religieux est utilisée par l'autorité de la ville comme le moyen dont elle avait besoin pour déclencher le massacre des chrétiens.

La majorité de ceux-ci qui peuple la province de Diyarbakir appartient à l'Eglise syriaque orthodoxe et leur patriarche est le seul qui réside dans la région. Pour mettre les hauts dignitaires chrétiens de son côté, le 12 octobre 1895, le gouverneur Aniz Pacha, envoie un télégramme au nouveau patriarche élu le 14 juin, et lui demande de se déplacer rapidement à Diyarbakir. Dès qu'il apprend la nouvelle, Ignace Abdul-Messih II, quitte sa résidence du monastère Mor Hananyo (Saint Jean) près de Mardin et arrive le vendredi 18 octobre à Diyarbakir.

> Mais les fidèles de notre Eglise aussi n'étaient pas contents de son arrivée à Diyarbakir. A peine arrivé à la résidence patriarcale, le bruit des armes s'entendait partout dans la ville. Les Kurdes perturbateurs envahissent la ville, brûlent les magasins, détruisent les maisons et tuent tous les chrétiens qui passent par leur chemin. Les Syriaques et beaucoup de chrétiens, pour fuir le massacre, se sont réfugiés dans notre église de la Vierge Marie qui était la résidence du patriarche. Ce dernier a écrit une lettre au gouverneur pour le prévenir de son arrivée afin d'instaurer la paix. Mais de peur d'être tué, personne n'a voulu apporter la lettre au gouverneur. Le patriarche charge un courageux syriaque de se sacrifier pour le salut de ses frères et ce dernier tombe sous

[213] Gustave MEYRIER, *Les massacres de Diarbékir, correspondance diplomatique du vice-consul de France (1894-1896)*, Paris, L'Inventaire, 2000, p. 41-132.

> les feux après avoir donné la lettre au gouverneur. Ce dernier envoie un régiment à l'église et protège les chrétiens de toutes confessions présentes dans l'église de la ville. Le patriarche obtient du gouverneur, l'ordre de chasser les tribus kurdes présentes dans la ville, et emmène avec lui à sa résidence du monastère Mor Hananyo, plus de cent orphelins[214].
>
> Chez le vali, des notables musulmans tenaient conseil, mais ne voulurent pas voir le patriarche. Le patriarche fit son entrée, le vali l'accueillit avec grand respect et lui présenta une requête : que tous les chrétiens remettent l'ensemble de leurs armes aux autorités ; le patriarche promet de faire suivre. Le patriarche revient à son église accompagné de Nazih et Bakr effendi, ils fouillent avec un groupe de militaires, l'église de fond en comble à la recherche d'armes ; n'ayant rien trouvé ils rejoignent un groupe de kurdes et pendant trois jours, ils mènent de violentes perquisitions dans les maisons des riches chrétiens, tuant certains, volant les bijoux et les marchandises[215].

Plusieurs témoignages attestés par les écrivains syriaques prouvent que l'intervention du patriarche dans cet épisode tragique a provoqué une folie chez lui. Il a été bouleversé par le nombre de cadavres qui jonchaient les rues de la ville, lui-même pour se déplacer chez le gouverneur, a marché sur les corps des morts. De retour à Mardin, troublé par l'horreur de ce qu'il a vu, il s'est mis à boire et à raconter des choses insensées. En 1903, il est destitué par un synode tenu par ses évêques et il est remplacé par un autre. Il se retire d'abord dans un couvent de Midyat dans le Turabdin, et puis décide de finir sa vie en Inde[216].

Le 1 novembre 1895, les Kurdes des villages des environs de Diyarbakir, entrent dans la ville, ils pillent et incendient le marché. Ils massacrent un nombre important de chrétiens de toutes religions et les survivants se réfugient dans des lieux sûrs, comme les églises, les maisons diplomatiques ou dans les montagnes[217]. Le 2 novembre, l'ambassadeur français de Constantinople prétend que le Grand Vizir a donné l'ordre au *vali* d'assurer la protection du vice-consul et des capucins de la ville, et que l'invasion des mosquées par les Arméniens est à l'origine du conflit. Voici la réponse du vice-consul à l'ambassadeur :

> La prétention du Grand Vizir est mensongère. Les chrétiens, en général, car il ne s'agit pas ici d'Arméniens en particulier, étaient tranquilles et avaient peur. Depuis plusieurs jours, les musulmans préparent ce massacre ; ils l'ont mis à exécution de leur plein gré et sans provocation. L'invasion des mosquées par les Arméniens est de pure invention. Le massacre a duré encore toute la journée et ne semblerait pas près de finir. On dit que 2 000 Kurdes sont prêts à entrer dans la ville[218].

### *III.2.4. La ligne de conduite du Saint Siège face aux massacres hamidiens*

Au mois de novembre 1895, le cardinal Ledochowsky, préfet de la Congrégation pour la propagation de la foi, écrit une lettre au Secrétaire général des missionnaires capucins pour l'informer des massacres qui ont éclaté dans d'autres villes de l'Anatolie, et pour décrire aussi la politique de la Congrégation face à l'aide apportée par les missionnaires présents sur place :

---

[214] Yunanun DOLABANI, *Die Patriarchen der syrisch-orthodoxen Kirche von Antiochien*, Glan, Bar-Hebraeus verlag, 1990, p. 278-279. (Texte syriaque traduit en français par nos soins).
[215] Isaac ARMALET, *Les calamités imposées aux chrétiens*, Paris, L'Harmattan, 2017, p. 90. (Traduction de l'arabe en français et avant-propos par Jean Armalet).
[216] Yunanun DOLABANI, *Die Patriarchen der syrisch-orthodoxen von Antiochien*, p. 280-282, voir aussi Sébastien de COURTOIS, *Le génocide oublié, chrétiens d'Orient, les derniers araméens*, Paris, Ellipses, 2002, p. 103.
[217] Gustave MEYRIER, *Les massacres de Diarbékir*, p. 86-87.
[218] Gustave MEYRIER, *Les massacres de Diarbékir*, p. 88.

> […] Quant à la ligne de conduite à suivre dans l'éventualité de nouveaux massacres ou de graves dangers qu'ils pourraient courir, la Sacrée Congrégation remet tout à la prudence des Préfets apostoliques respectifs et des Supérieurs locaux, se fiant pleinement à leur zèle et leur charité chrétienne. Ces missionnaires devront s'inspirer de ces critères en faisant abstraction de l'action parallèle que prétendraient exercer les consuls, puisque ceux-ci n'ont sur eux aucune autorité[219].

Le dominicain, Bernard Marie Govrmachtigh, missionnaire de la région de Van, sans trop entrer dans les détails, nous montre que les massacres *hamidiens* touchent en général les Arméniens et les Syriaques :

> (…) Il m'est impossible de donner des détails sur les scènes de carnage qui ont ensanglanté tout le pays, depuis Bitlis, jusqu'aux portes de Djéziré (Mésopotamie du nord) ; nous sommes sans nouvelles certaines de l'intérieur, et de crainte de mêler l'exagération à la vérité, j'attendrai des jours plus calmes, pour faire connaître à Votre Eminence, toute l'étendue des affreux désastres qui viennent de frapper l'Arménie et la nation jacobite (syriaque orthodoxe)[220].

De son côté, le représentant du patriarche chaldéen de Diyarbakir se plaint auprès du Vatican du fait que son diocèse n'a rien reçu comme aide et que le Délégué apostolique n'a rien fait pour le secourir. Pour répondre à la plainte, Mgr Altmayer, comme Délégué apostolique de la Mésopotamie, dans un rapport qu'il envoie au Secrétaire d'Etat du Vatican, Mgr Rampolla, s'explique sur la manière dont il a réparti l'aide allouée par le Saint Siège pour secourir les victimes des massacres *hamidiens*. Mgr Altmayer y souligne un manque de communication entre le vicaire patriarcal chaldéen et le patriarche arménien catholique Mgr Azarian qui se fait remarquer. Pour le Délégué apostolique, la première manière de répartir une aide est de faire appel aux missionnaires catholiques. Ceux-ci servent les intérêts du Saint Siège, connaissent mieux la situation sur place et sont en contact direct avec la population locale. La deuxième est d'impliquer le chef spirituel de l'Eglise locale afin que l'aide allouée soit distribuée d'une manière équitable. Par ce biais, le Vatican se rapproche des prélats orientaux et augmente son influence sur place. A ce propos voici ce que Mgr Altmayer écrit :

> Rome, le 23 décembre 1895
>
> Eminence,
>
> J'ai eu l'honneur de recevoir par ordre de Votre Eminence Illme, communication du télégramme qui lui a été adressé de Diarbekir le 18 courant (décembre). J'avais reçu directement à la même date, la teneur identique de la susdite dépêche qui est l'œuvre du Vicaire ou Administrateur patriarcal du diocèse arménien catholique de Diarbekir (Amid) présentement vacant. Ce recours s'explique par une triple hypothèse. Ou bien le dit administrateur ignore que Sa Sainteté a daigné remettre à son patriarche (Mgr Azarian) 50.000 lires italiennes, lequel n'aura pas encore réparti ce secours à ses différents diocèses (parmi lesquels celui de Diarbekir a le plus souffert), ou bien le même Vicaire n'a pas eu connaissance du télégramme adressé par moi l'avant-veille au P. Supérieur des Capucins de Diarbekir, lui remettant dix mille francs pour les malheureux de cette contrée.
>
> Ou enfin, la connaissance qu'il a eue de la générosité de Sa Sainteté lui aura inspiré la pensée de s'adresser à Elle pour son propre compte : j'ai cru devoir répondre à cette triple hypothèse par le télégramme suivant : « Sanctissimus quinquaginta milia Patriarchae Vestro erogavit, et viginti caeteris ritibus : ampliora petere nequeo. Si aliunde habuerim, providebo ».

---

[219] Ledochowski à Antonio da Reschio, 26 novembre 1895, dans ACO, Archivio della Congregazione per le Chiese Orientali, Armeni del Patriarcato 1867-1921, Busta n°105, 1, n°4543.
[220] Govrmachtigh à Ledochowski, 8 décembre 1895, dans ACO, Busta n°105, 1, n°4818.

> Du reste, en envoyant dix mille francs au Supérieur des Capucins « sustentandis miseris eroganda, speciatim unitis ex omni », je n'ai pas exclu les Arméniens soit catholiques, soit schismatiques, car en pareilles circonstances, on ne peut refuser un morceau de pain à qui que ce soit ! De la même façon, il sera pourvu aux besoins des Chaldéens et des Syriens (Syriaques) de Diarbekir par l'intermédiaire du Supérieur des Capucins qui le premier a imploré ma charité, non en faveur des latins très peu nombreux, mais en faveur des chrétiens orientaux de tout rite qui très probablement assiégeaient la porte des missionnaires !
>
> J'ai donc remis ces 10.000 francs pour les malheureux de la Préfecture des Capucins qui compte cinq villes saccagées : Diarbakir, Orfa, Mézeré, Karputh, Malatia outre les villages ! J'ai remis cinq mille francs pour les trois provinces saccagées de la mission dominicaine : Van, Seert et Géziret et j'ai gardé 3.500 francs pour les envoyer plus tard (le changement ayant absorbé lires italiennes 1.500)[221].
>
> Telles sont les explications que je prie Votre Eminence de faire agréer de Sa Sainteté, en me disant, avec le plus profond respect de Votre Eminence Illme,
>
> Le très humble et obéissant Serviteur[222]

Pour mieux organiser les secours venus d'Occident, le patriarche arménien catholique propose au Cardinal Rampolla, la création d'une mission de la Croix-Rouge catholique avec le soutien des consuls des six Puissances occidentales présents à Alep. L'Ambassadeur d'Angleterre est favorable aux deux propositions et dit qu'il demandera à la Princesse de Galles d'être à la tête de cette mission. De son côté, l'Ambassadeur de France a déjà approuvé le projet. Alors, pour aboutir à la réalisation de cette mission, le patriarche Azarian suggère que le pape soutienne l'application de ces deux projets auprès des cours européennes et que par télégramme, il prescrive au Délégué apostolique de Constantinople, Mgr Bonetti, de les approuver à son tour. Le patriarche est convaincu que la réalisation de ce projet est la seule façon de pacifier la ville de Zeytun et avec elle, la situation des chrétiens. Dans le cas contraire, le sultan Abdülhamid II profiterait du désaccord qui existe entre les Puissances européennes pour empêcher l'entrée des flottes occidentales sur le sol turc ; il laisserait libre cours à de nouveaux massacres et les provinces à majorité chrétienne seraient exposées à l'invasion éventuelle de la soldatesque turque[223].

La 15 janvier 1896, le capucin de Diyarbakir, Giambattista de Castrogiovanni, informe le Délégué apostolique Altmayer de la situation des chrétiens de la région et de la cause des massacres *hamidiens*. Pour lui, le gouvernement ottoman et les turcophiles jettent la faute des carnages sur les chrétiens : menacés par les Turcs, les villages se sont révoltés - les chefs religieux chrétiens en témoignent - et le gouvernement a sectionné les fauteurs de troubles. Quel mensonge ! La même calomnie a été inventée par Sivri Pacha pour massacrer les chrétiens de Sassoun. De même Anis Pacha, gouverneur de Diyarbakir, prétend que les représentants occidentaux, et particulièrement ceux du pape, ont aidé les chrétiens de Diyarbakir à se révolter contre les musulmans. Alors les tueries de novembre 1895 sont présentées par le gouvernement ottoman comme le seul moyen de faire respecter la loi et l'ordre public. Pour le capucin de Diyarbakir, grâce à l'intervention du consul français Gustave Meyrier, aujourd'hui le calme est présent dans la ville, mais du jour au lendemain, les attaques contre les chrétiens peuvent reprendre. C'est pour cette raison que beaucoup de chrétiens se sont réfugiés au consulat français et chez les capucins. Parmi eux se

---

[221] Mgr Altmayer, français, parle en « francs » pour l'aide reçue de France et en « lires » pour l'aide du Vatican.
[222] Altmayer à Rampolla, 23 décembre 1895, dans ASV, Segr. Stato, Busta separata n°174, Armenia B, n°28110, voir aussi Georges-Henri RUYSSEN, *La questione Armena*, Vol. I, *1894-1896, Documenti dell'Archivio Segreto Vaticano (ASV)*, Roma, Lilame, Editioni Orientalia Christiana, 2013, p. 217-218.
[223] Azarian à Rampolla, 26 décembre 1895, dans ASV, Segr. Stato, Busta separata n°174, Arménia B, n°28254.

trouvent des Arméniens, des Syriaques et des Grecs, des affamés qui n'attendent que l'aumône des Occidentaux pour survivre. Le religieux confirme que l'aide apportée à ces malheureux, peut être un bon moyen pour les attirer à l'union avec l'Eglise romaine[224]. Une fois converties au catholicisme, ces communautés deviennent, pour les Puissances occidentales catholiques comme la France et l'Italie, un moyen d'intervenir dans les affaires intérieures de l'Empire ottoman. Pour le Vatican également, la conversion de ces chrétiens renforce davantage son influence en Orient.

Le même jour, le Délégué apostolique de la Mésopotamie, Mgr Altmayer, dans un rapport qu'il expose au Cardinal Rampolla, montre que son action est organisée en faveur de tous les chrétiens de tout rite. Il attire l'attention sur le fait que le pape Léon XIII veut secourir uniquement et spécialement les Arméniens. Mais le Délégué insiste pour dire que les autres communautés chrétiennes n'ont pas été épargnées par le gouvernement de la Sublime Porte, y compris les missionnaires occidentaux, et que, avec eux, les cinq stations des capucins ont été le théâtre d'affreux carnages. Pour ce qui est des massacres d'Urfa, de Marsh, de Zeytun et de Cappadoce, Altmayer a reçu plusieurs témoignages venant des missionnaires occidentaux présents sur place. Ceux-ci confirment le massacre des Syriaques, en même temps que celui des Arméniens. Voici le recit d'une religieuse franciscaine d'Urfa :

> 10 janvier 1896
>
> C'est le 28 décembre, deux mois jour pour jour après le premier massacre, que nous avons dû assister au grand coup accompli avec tout le sang-froid, la réflexion, la préméditation voulus pour ne pas le manquer ! Des Arméniens, il ne reste après ces deux jours d'incendies et de boucherie que des veuves, des orphelins, des blessés. Les Syriens (Syriaques) aussi ont subi le même sort. Nous attendons notre tour. Viendra-t-il ?
>
> Tout notre peuple nous entoure, nos maisons sont jonchées de réfugiés ! C'est à midi que le signal a été donné et que l'incendie a commencé, et aujourd'hui l'Eglise arménienne, où ont été massacrées et brûlées Dieu sait combien de personnes, fume encore. La parole et le cœur manquent pour dire ce qui s'est passé et vu en deux jours ! Les rues sont jonchées de cadavres mutilés, de corps noircis et nus. Tout ce qui se lit dans les annales sur les Martyrs s'est vérifié à Orfa (Urfa). Les pauvres gens avaient remis leurs armes, les chefs étaient consignés, la paix avait été promise et tout à coup c'est le carnage et la désolation. Les Pères sont dans l'affliction ; il faut une grande grâce pour ne pas pleurer constamment de tout ce que nous avons sous les yeux : des morts, des mutilés, des femmes et des enfants errants désespérés affamés…[225] !

Face à ces massacres *hamidiens* le Vatican a tendance à oublier les Syriaques, car le nombre d'Arméniens présents en Anatolie est tellement supérieur aux autres communautés, que les écrits diplomatiques et religieux qui relatent les événements, comme la « question arménienne », ignorent les massacres des Syriaques. Pour Altmayer, il est de son devoir de Délégué apostolique de rappeler au pape que les communautés situées dans sa juridiction sont oubliées par le Saint Siège. Dans une lettre, qu'il envoie au Secrétaire d'Etat du Vatican, Mgr Rampolla, il décrit son action en faveur des missionnaires occidentaux et l'aide qu'il a pu apporter au patriarche de l'Eglise chaldéenne, afin de secourir les chrétiens qui habitent dans ces régions assez loin des métropoles. D'une manière intentionnelle, il veut montrer que l'aide allouée aux communautés de sa délégation profite surtout à l'image du pape Léon XIII, qui défend le rite oriental dans son encyclique « Orientalium Dignitas » rédigée en 1894.

---

[224] Georges-Henri RUYSSEN, *La questione Armena*, Vol. II, *1894-1896, Documenti dell'Archivio della Congregazione per le Chiese Orientali (ACO)*, Roma, Lilame, Editioni Orientalia Christiana, 2013, p. 98-99.
[225] Georges-Henri RUYSSEN, *La questione Armena*, Vol. I, *1894-1896*, p. 260-265.

Rome, le 15 janvier 1896

Eminence,

[…] Voici maintenant l'exposé et les motifs de ma conduite. Avant tout (Son Eminence le Cardinal Ledochowski en est témoin), le premier mobile de mon recours à Sa Sainteté a été l'appel émouvant du Supérieur de la mission de PP. Capucins, dont je savais déjà que cinq stations importantes avaient été le théâtre et le centre des plus affreux carnages. Quel a été leur but et le mien, sinon de secourir le plus promptement possible des milliers de chrétiens de tout rite, qui échappés à peine aux massacres, étaient exposés à une seconde mort plus cruelle par le dénuement, la faim et le froid ? Déjà Sa Sainteté avait témoigné sa compassion en secourant les Arméniens à titre spécial ; mais combien d'autres n'avaient pas été plus épargnés ? Mon devoir de Délégué apostolique était de m'émouvoir de leur sort, de faire appel pour eux à la charité de Léon XIII avant tout et d'autres après Lui ! Je l'ai fait, unissant et confondant dans ma pensée et mon dévouement tous les rites et toutes les confessions. Sa Sainteté a compris ma pensée et daigné écouter mon humble prière sans spécifier d'intention spéciale ! Il est vrai que j'ai cité dans ma supplique, un télégramme du Patriarche chaldéen, parvenu à la dernière heure. Je l'ai fait pour confirmer la réalité des malheurs invoqués, et non pour me faire le procureur d'un Prélat en particulier, alors que je me dévouais pour tous ceux qui ont été victimes de ces sanglantes journées. Les Chaldéens ne sont pas les seuls : ils n'existent que dans quelques villes où ils ne représentent qu'un cinquième des rites catholiques et beaucoup moins encore parmi la généralité des chrétiens. Or, pour remettre au Patriarche chaldéen la part de secours revenant proportionnellement à ses ouailles, il eût fallu que je susse dans quelle mesure celles-ci ont souffert ! Cela même, le Patriarche qui réside à une centaine de lieues du théâtre des sinistres n'aurait pu aisément le savoir, il ne possède pas davantage sur place d'agents assez fidèles pour leur confier cette distribution ; et ainsi de difficulté en difficulté, ce secours remis au Patriarche aurait éprouvé des retards considérables ; les pauvres chaldéens affamés auraient dû être nourris par les autres églises au détriment de leurs fidèles respectifs. L'unité dans la répartition des secours pouvait seule obvier à tous ces inconvénients et autres ! Voilà pourquoi, Eminence, ni avant ni après, je n'ai eu la pensée que ces secours dussent être remis entre les mains des Supérieurs indigènes ; la charité impartiale et éprouvée des missionnaires latins m'offrant la plus sûre des garanties à tout point de vue ! Du reste quelle est la porte vers laquelle se présentent avant tout les pauvres et malheureux, sinon celle des couvents latins ? Durant ces terribles journées, ces missionnaires ont exposé leur vie et leurs établissements en y donnant asile à des milliers de chrétiens fuyant devant la mort, y compris les Evêques et prêtres ; pendant des semaines entières ils ont abrité ces malheureux, les consolant, les encourageant, les réconciliant avec Dieu et l'Eglise ; ils ont épuisé pour les nourrir toutes leurs provisions de l'année, se sont dépouillés pour les couvrir ; ils ont recueilli, pansé et soigné leurs blessés ; et aujourd'hui encore (ils) ont leurs maisons remplies de réfugiés, de veuves, d'orphelins et ces missionnaires ne seraient pas dignes de distribuer de leur main à ces infortunés qui leur doivent la vie, le pain que leur envoie le Père commun des chrétiens ! Quelqu'un oserait les jalouser, les suspecter, les accuser ? NON ! Ce serait une trop noire ingratitude et un égoïsme inqualifiable. C'est pourquoi, Eminence, si j'ai mal interprété les intentions de Sa Sainteté, en chargeant ces missionnaires de distribuer en son Nom les secours de sa charité paternelle, j'ose espérer que mon erreur sera excusée […][226].

Deux jours plus tard, le 17 janvier 1896, Altmayer transmet au Cardinal Rampolla, deux lettres importantes qui décrivent la situation générale des chrétiens vivant en Turquie (Anatolie). La première est du Délégué apostolique de Constantinople Mgr Bonetti, et l'autre du R.P. André, Supérieur de toutes les missions de la Compagnie de Jésus en Arménie. Ils témoignent en particulier de la situation catastrophique de la ville de Diyarbakir. Elle a été mise à feu et à sang par les soldats du gouvernement et les fanatiques kurdes. Malgré l'intervention de plusieurs consuls occidentaux, la haine envers le sujet chrétien n'est pas dissipée et les prélats trouvent nécessaire l'intervention de Sa Sainteté le pape auprès du sultan des Turcs afin d'arrêter les massacres des chrétiens[227].

---

[226]Altmayer à Rampolla, 15 janvier 1896, dans Georges-Henri RUYSSEN, *La questione Armena*, Vol. I, *1894-1896, Documenti dell'Archivio Segreto Vaticano (ASV)*, p. 238-239.

[227] Georges-Henri RUYSSEN, *La questione Armena*, Vol. I, *1894-1896, Documenti dell'Archivio Segreto Vaticano (ASV)*, p. 240-245.

La fin du mois de janvier paraît assez compliquée pour les chrétiens de la province de Diyarbakir. Le consul français Gustave Meyrier est pessimiste, car les musulmans s'agitent et tiennent des réunions en secret. Tout en confirmant la présence de massacres des Syriaques le 12 janvier à Midyat[228], il rencontre Abdullah Pacha le 22 janvier, et lui dit que les chrétiens de la ville de Diyarbakir et lui-même sont souvent menacés. Le gouverneur lui apprend que le gouvernement ne cherche pas à mettre fin à cette situation désespérée : « Si on (le gouvernement) continue à ne pas vouloir prendre des mesures énergiques, sûrement il arrivera encore quelque chose ». Deux jours plus tard, le 24 janvier, Abdullah Pacha et sa commission reçoivent du gouvernement l'ordre de quitter Diyarbakir et les chrétiens paniquent :

> Abdullah Pacha et la Commission ont reçu l'ordre d'aller à Orfa ; ils partiront lundi. Les chrétiens sont consternés et moi-même, je n'envisage l'avenir qu'avec beaucoup d'appréhension. La situation est aussi grave que par le passé ; on ne fait rien pour y remédier : les victimes sont en prison, les assassins sont libres et jouissent de toutes les faveurs du gouvernement, l'homme qui a fait les massacres est encore au pouvoir et les seules personnes qui aient montré de bonnes intentions nous quittent. Qu'arrivera-t-il ? Je n'ose le prévoir[229].

Malgré les réactions des ambassades, les grandes Puissances signataires du Traité de Berlin en 1878, pour des questions d'économie, laissent faire le sultan et admettent les critiques des journaux turcs à propos des chrétiens de l'Empire[230]. Le 31 janvier 1896, le Délégué apostolique de Constantinople, Mgr Augusto Bonetti, transmet un rapport très détaillé des consuls occidentaux présents sur place. Il s'agit d'un rapport minutieux qui décrit les faits, les dates, les localités, le nombre de morts, de blessés et l'attitude des autorités turques dans toutes les villes concernées. Réalisé par les consuls des six grandes Puissances européennes, le rapport porte le nom de « Evénements de 1895 en Asie Mineure ». Selon Mgr Bonetti, ce tableau est loin d'être complet, car il ne fait pas mention des massacres dans certaines villes comme Urfa ou de petits villages dans lesquels chrétiens et musulmans vivent ensemble. Après avoir nommé une commission de six personnes et consulté les écrits de plusieurs consuls présents en Asie Mineure, les ambassadeurs ont l'intime conviction que le fanatisme musulman ne se calmera pas de sitôt[231]. Le lendemain, 1 février 1896, Bonetti explique au secrétaire d'Etat Rampolla, que durant ces quatre derniers mois, presque toutes les missions latines se sont exposées à de graves dangers. Il faut que les ambassadeurs occidentaux demandent un dédommagement au gouvernement de Constantinople, comme l'ambassadeur d'Angleterre et le ministre américain l'avaient fait auparavant pour les établissements paroissiaux protestants détruits par les incendies[232]. Pour le patriarche arménien de Cilicie, Stepanos Petron X Azarian, l'aide apportée par la Croix-Rouge et les missionnaires catholiques n'est pas suffisante, il faut que les gouvernements européens exercent une influence sur le sultan Abdülhamid II afin d'arrêter les massacres. Le 6 février, le Délégué apostolique Bonetti transmet le même rapport, « Evénements de 1895 en Asie Mineure » au Préfet de la Congrégation pour la propagation de la foi, Mgr Ledochowski. Il précise que ce rapport « ne contient pas toutes les choses innommables commises par les Turcs, et que le nombre de victimes est au moins de trois-quarts supérieur au chiffre de 20 000 qui figure dans l'écrit »[233].

---

[228] Gustave MEYRIER, *Les massacres de Diarbékir*, p. 153.
[229] Gustave MEYRIER, *Les massacres de Diarbékir*, p. 162-163.
[230] Azarian à Rampolla, 19 janvier 1896, dans ASV, Segreteria di Stato, Busta separata n°174, Armenia B, n° 28681.
[231] Bonetti à Rampolla, 31 janvier 1896, dans ASV, Sec. Seg. Stato. Bus. Separata n° 174, Armenia B, n° 28963. Voir aussi, Georges-Henri RUYSSEN, *La questione Armena*, Vol. I, *1894-1896*, p. 507-536.
[232] Bonetti à Rampolla, 1 février 1896, dans ASV, Sec. Seg. Stato. Bus. Separata n°174, Armenia B, n° 28921.
[233] Bonnetti à Ledochowski, 6 février 1896, dans ACO, Armeni del Patriarcato 1867-1921, Busta n° 105, 1, n°5020.

La situation est tellement grave, que même les missionnaires latins voient dans ces massacres une occasion divine pour le retour des Eglises orientales à l'Eglise catholique. Malgré la lettre apostolique de Léon XIII concernant les Eglises orientales et le respect de leurs rites, certains prélats ou hauts dignitaires catholiques présents sur place, comprennent les événements des années 1894-1896 comme occasion du retour des « schismatiques » orientaux à l'Eglise romaine. Ils sont convaincus que l'union avec Rome supprimera les luttes et les guerres intestines entre les différentes Eglises orientales. A ce sujet, la lettre du 4 février 1896, du Préfet apostolique de Mardin, le Frère Giannantonio Maria da Milano, au Délégué apostolique de Mésopotamie Mgr Altmayer est remarquable. Pour lui, la reconnaissance de la différence des rites orientaux par le Saint Père n'est pas une solution pour l'engagement dans l'union des Eglises dissidentes avec Rome. La latinisation des rites orientaux est prévue comme la solution de l'unité des rites face aux Eglises schismatiques. Il dit que, en général, le titre de martyr est donné aux fils de l'Eglise catholique qui ont sacrifié leur vie pour la foi en Jésus-Christ. Mais beaucoup d'Orientaux non-unis à l'Eglise latine ont été massacrés et ils ont préféré la mort plutôt que l'apostasie. Ces chrétiens, même s'ils ne pratiquaient pas de la même façon que les Occidentaux, ont confessé leur foi en Jésus-Christ comme le seul chemin du salut. Dans sa longue lettre au Délégué Altmayer, il voit dans le martyre et la persécution des chrétiens orientaux un des chemins de conversion au catholicisme. Il prétend que les massacres sont voulus par la Providence afin de ramener au bercail ces enfants égarés. Le fait que les missionnaires latins accueillent les rescapés de tous les rites est une bonne chose, car sur place les missionnaires peuvent leur montrer la « vraie foi » de l'Eglise catholique. Pour lui, si les Arméniens et d'autres schismatiques (les Syriaques) ont subi ce fléau de massacre, c'est parce qu'ils ont refusé l'invitation du Saint Père à s'unir avec le Saint Siège. Le Préfet apostolique de Mardin affirme que les événements *hamidiens* (1894-1896) sont le résultat de la non-obéissance et du non-respect de certains Arméniens pour des réformes imposées par le sultan ; le gouvernement ottoman, de son côté, a profité du moment opportun pour noyer dans le massacre, toute tentative d'indépendance chez le peuple arménien[234]. Effectivement quelques écrits de l'époque confirment la tendance de certains prélats non arméniens à considérer comme bouc-émissaires, quelques groupes arméniens.

Le 8 février 1896, le secrétaire de la Congrégation pour la propagation de la foi pour les affaires de rite oriental, Mgr Veccia, écrit au Délégué apostolique de Mésopotamie, Mgr Altmayer, pour lui communiquer le montant des aides octroyées par la Congrégation aux évêques orientaux catholiques de l'Asie Mineure. A Mgr Leone Korkoruni, archevêque arménien de Malatya, la somme de 2 000 lires ; à Mgr Arpiarian, évêque arménien de Karputh, 1 000 lires ; à Mgr Andrea Celebian, administrateur patriarcal du diocèse arménien de Diyarbakir, 1 000 lires ; à Mgr Emmanuel Thomas, évêque chaldéen de Seert, 500 lires ; à Mgr Jacques Abraham, évêque chaldéen de Geziré, 500 lires[235]. De son côté le supérieur de la mission des capucins de la Turquie asiatique, Fr. Antonio da Reshio, reçoit la somme de 5 000 lires pour secourir les réfugiés. Le 10 février de la même année, le Préfet de la Congrégation pour la propagation de la foi, Mgr Ledochowsky, écrit une lettre à tous les évêques arméniens catholiques, ainsi qu'aux différents

[234] Fr. Giannantonio à Mgr Altmayer, 4 février 1896 dans ACO, Armeni del Patriarcato 1867-1921, Busta n°105, 1 bis, n°5176. Voir aussi toute la lettre dans Georges-Henri RUYSSEN, *La questione Armena*, Vol. II, *1894-1896, Documenti dell'Archivio della Congregazione per le Chiese Orientali (ACO)*, Roma, Lilame, Editioni Orientalia Christiana, 2013, p. 82-88. (Traduit de l'italien en français par Maggy Waterval)

[235] Mgr Veccia à Altmayer, 8 février 1896 dans ACO, Armeni del Patriarcato 1867-1921, Busta n°105, 1 bis, n°5008.

Délégués apostoliques présents sur le territoire de l'Empire ottoman, pour les prévenir qu'ils vont recevoir la somme de 1 000 lires italiennes chacun, et que les évêques peuvent les avoir par l'intermédiaire des Délégués apostoliques. Le 16 février 1896, le cardinal Ledochowsky alloue un subside extraordinaire de 2 000 lires italiennes à l'archevêque arméno-catholique de Malatya. Ce dernier peut les recevoir de Mgr Altmayer, Délégué apostolique de Mésopotamie[236].

Mais le 12 février, le Préfet apostolique de Trébizonde (Trabzon) se plaint auprès du supérieur des capucins Giambattista de Diyarbakir, que le patriarche arménien catholique Azarian a reçu du Saint Père la somme de 50 000 lires, tandis qu'on ne lui a donné que 30 lires turques, soit 690 francs, pour distribuer aux pauvres. A ce propos, le patriarche lui écrit que 20 000 lires ont été expédiées par le Saint Père aux missionnaires latins, mais sans dire à qui elles furent envoyées. Effectivement le 20 février, le patriarche Azarian accuse réception d'une aide de 5000 lires à envoyer aux évêques arméniens. Cette somme ne suffit pas pour aider les nouveaux convertis et pour ramener au christianisme ceux qui sous la torture, ont apostasié leur foi dans le Christ. Suite à la conversion des nouveaux schismatiques, il a dû envoyer des subsides afin de les garder dans le catholicisme, car les protestants, avec leurs larges subventions, risquent de les attirer. Enfin, le patriarche s'adresse au Nonce apostolique de Belgique pour avoir une aide des catholiques belges. Mais le Nonce apostolique lui déclare qu'il ne peut rien faire sans une autorisation du Saint Siège. Alors le patriarche reproche au Délégué apostolique de Mésopotamie, Mgr Altmayer, d'avoir écrit deux lettres malveillantes à son égard. Pour Azarian, il n'y a pas que les églises latines qui sont ouvertes aux réfugiés et aux « schismatiques », les églises arméniennes le sont aussi et il faut les subsidier[237].

Sur place, les missionnaires catholiques et protestants se livrent un « combat » acharné. Les massacres *hamidiens* deviennent une des causes de conversion et de rapprochement des Eglises orientales vers le catholicisme ou le protestantisme. Le 2 février 1896, le Fr. Aurelio Briante da Buja, franciscain de la Terre Sainte, dans un rapport qu'il rédige à propos des massacres des chrétiens et de la mission franciscaine d'Arménie est assez clair à ce sujet :

> […] A mi-chemin environ de Marasc(h) à Alep, les protestants anglo-américains avaient choisi la petite ville industrielle de Aïntab (50 000 habitants) comme centre de leurs missions. La Sacrée Congrégation de la propagande en date du 4 juin 1881 chargeait les Pères Franciscains de Terre Sainte, d'opposer une digue efficace au courant qui menaçait d'entrainer la population catholique vers l'erreur du protestantisme. Ils ont réussi. Leur zèle prudent et éclairé a su faire distinguer la vérité du mensonge, la charité de la froide philanthropie. […][238].

Effectivement l'aide allouée aux Eglises persécutées est réservée en général aux catholiques et protestants orientaux. La petite communauté des Syriaques protestants du Turabdin, datée de la même époque, est subsidiée par les missions américaines et anglaises. Les seuls absents du secours extérieur sont les Syriaques jacobites et nestoriens. Les deux Eglises sont livrées à elles-mêmes dans la misère et le dénuement total. L'influence croissante des missionnaires sur les Syriaques se manifeste nettement après les massacres de 1894-1896. La mainmise des missionnaires sur les églises et les couvents des Syriaques orthodoxes, le différend d'ordre personnel ou disciplinaire entre un évêque et son patriarche, et les subsides apportés par des Occidentaux, conduisent à la conversion de familles, de prêtres ou d'évêques au catholicisme. Il arrive aussi que certains

---

[236] Georges-Henri RUYSSEN, *La questione Armena*, Vol. II, *1894-1896*, p. 89-100.
[237] Georges-Henri RUYSSEN, *La questione Armena*, Vol. II, *1894-1896*, p. 100-101.
[238] Georges-Henri RUYSSEN, *La questione Armena*, Vol. II, *1894-1896*, p. 103-104.

convertis reviennent sur leur décision après s'être faits catholiques. Assez souvent cette situation crée de l'instabilité. Un exemple assez clair est celui de l'évêque syriaque orthodoxe de Diyarbakir, Mgr Georges Abdallah, qui devient catholique en 1896. Lorsqu'on lui offre en 1906, le siège de patriarche, il regagne l'Eglise syriaque orthodoxe et meurt en 1915 en pleins massacres et déportations de ses fidèles[239].

Au mois de mars 1896, le Délégué apostolique de Mésopotamie Mgr Altmayer répond aux accusations du patriarche arménien Mgr Azarian, qui prétend que l'on détourne le secours des vraies victimes (arméniens catholiques) et il se présente comme le seul patriarche catholique oriental, digne d'être l'intermédiaire entre les victimes et le Saint Siège :

> […] Qu'il est regrettable de voir pareilles accusations et justifications produites au grand jour ! Mgr Azarian se trompe totalement en prétendant que nous recueillons des secours pour d'autres que les vraies victimes. D'abord, il y a d'autres chrétiens et catholiques qui ont souffert, mais encore, qui a reçu et recevra la plus grande partie des aumônes envoyées à nos missionnaires sinon les Arméniens, qui sont partout en majorité, et certainement n'ont été exclus par personne ? Que les patriarches et les évêques empêchent, s'ils le peuvent, les chrétiens pauvres et malheureux d'assiéger la porte de nos couvents latins et alors, nous consentirons à garder le silence et à leur laisser le monopole de la charité. Mais jusque-là, entourés partout par les malheureux, nous avons le droit de donner leurs aumônes aux missions qui elles, savent qui sont les miséreux dignes de leur confiance ! Quant à l'exactitude de nos informations, je crois pouvoir la défendre contre les prétentions malveillantes de notre accusateur.

Dans la même lettre, le Délégué Altmayer donne les raisons qui l'ont poussé à demander de l'aide en même temps aux deux patriarches syriaques (chaldéen et catholique), sans passer par le patriarche arménien catholique.

> Ce qui porte à croire que ces Prélats prévenus par leurs procureurs de Rome, se sont cru un droit sur les aumônes, que j'ai sollicitées et obtenues et qui déjà avaient été distribuées sur place aux chaldéens et aux syriens (syriaques) sinistrés. J'ai obtempéré à ce conseil et envoyé immédiatement à chacun des deux patriarches trois mille francs, produit de la souscription des « Missions catholiques »[240].

Dans son côté, le missionnaire capucin de Diyarbakir, Giambattista da Castrogiovanni, confirme avoir reçu par l'intermédiaire du Délégué Mgr Altmayer, la somme de 3000 lires italiennes pour secourir les malheureux de leur mission. Pour le capucin, la province de Diyarbakir compte environ 150 000 chrétiens : 30 000 ont été massacrés, un tiers des survivants s'est converti à l'islam et le reste est livré à lui-même. La mission des capucins héberge un nombre important de victimes dans les villes de Mardin, de Mézeré, de Karputh, d'Orfa et de Diyarbakir. Le Délégué apostolique de Mésopotamie Mgr Altmayer confirme qu'à Mossoul, le secours apporté par les capucins a conduit certaines familles jacobites (syriaques orthodoxes) à se convertir au catholicisme latin. Cette conversion cause de sérieux problèmes au niveau de la hiérarchie de l'Eglise syriaque et du gouvernement ottoman[241]. Malgré les problèmes, Mgr Altmayer, de France où il se trouve, continue à apporter son soutien aux victimes des diocèses syriaques. Tout au long des mois d'avril, de mai et juin, il fait des collectes privées pour les envoyer en Mésopotamie.

---

[239] Ray Jabre MOUAWAD, *Les Syriaques occidentaux : de l'Empire ottoman au Liban 1850-1930*, Université Saint-Joseph, Département d'histoire, Liban, 1991, p. 99-102. (Thèse polycopiée pour l'obtention de grade en histoire.)
[240] Altmayer à Ledochowski, 10 mars 1896, dans ACO, Armeni del Patriarcato 1867-1921, Busta n° 105, ibis, n°5134.
[241] Georges-Henri RUYSSEN, *La questione Armena*, Vol. II, *1894-1896*, p. 132-134.

Les archives vaticanes continuent à livrer des informations sur le sort des Arméniens victimes des massacres *hamidiens* qui se déroulent dans les provinces anatoliennes de l'Empire ottoman. Dans ces lettres diplomatiques, les Syriaques sont oubliés ou bien inclus dans les massacres arméniens de la fin du XIX[e] siècle, alors que les sources syriaques donnent des informations catastrophiques sur leur situation durant les mois de mai et juin 1896. Le 14 mai à Severek, dans la province de Diyarbakir, les villages peuplés de Jacobites sont dévastés et leurs habitants convertis de force à l'islam. On estime le nombre de morts à 1200 hommes et 500 femmes ; parmi eux, 90 jeunes garçons élèves de l'école syriaque orthodoxe, ainsi que leur instituteur et leur prêtre[242]. Tous les villages syriaques de la province de Diyarbakir vont être saccagés, incendiés, les habitants brûlés ou égorgés, plus de 50 villages sont rayés de la carte et un nombre important est converti à la religion musulmane. De la province de Sébast (Sivas) jusqu'à la frontière perse, les témoignages affluent à propos des persécutions des chrétiens[243]. Alarmé par les nouvelles sanglantes, aux mois de mai et juin, le journal francophone *L'Univers* décide de s'adresser aux grandes Puissances occidentales par ces mots :

> Les massacres de chrétiens ont recommencé en Arménie et la guerre continue dans l'île de Crète. […] Les chrétiens échappés aux premiers massacres restent sous le régime de la terreur. Il faut que les Puissances, surtout la France et la Russie, sachent enfin se montrer plus qu'elles ne l'ont fait jusqu'ici. […] Ce n'est pas même par crainte de la guerre que l'on refuse de parler ferme en faveur des chrétiens ; c'est par politique ; on laisse mûrir la question d'Orient afin d'être mieux en mesure de se faire une bonne part au moment psychologique. Au lieu d'empêcher les massacres, on songe au profit particulier que, plus tard, on en pourra tirer. L'Europe en est là [244]!

Voyant que rien ne bouge du côté des Puissances européennes, le pape prend les choses en main et décide d'écrire personnellement au sultan Abdülhamid II pour arrêter les massacres des chrétiens. Le 20 juin 1896, le pape transmet au sultan, par l'intermédiaire du Délégué apostolique de Constantinople, la lettre suivante :

> A Sa Majesté, Abdul Hamid, Empereur de Turquie
>
> Majesté !
>
> Monseigneur Bonetti, notre Délégué apostolique, Nous a fait connaître les paroles aimables et les intentions bienveillantes pour Nous, dont Votre Majesté a voulu lui faire part dans une récente audience. Cette attention de Votre Majesté nous a été particulièrement agréable et Nous a inspiré la pensée de La remercier directement par cette lettre que Nous chargeons le même Prélat de Lui présenter. V.M. pourra mieux s'y rendre compte de nos sentiments envers Son auguste Personne et du vif intérêt que nous prenons à la tranquillité de Ses populations. Oui, l'inclination spontanée de notre cœur aussi bien que la conscience des devoirs du sublime ministère que la Divine Providence Nous a confié, Nous pressent, V.M. n'en saurait douter, d'employer toutes nos sollicitudes pour assurer partout le règne de la paix dans la justice, le respect des autorités établies par Dieu pour le bien des peuples et le maintien sur ses vraies bases de l'équilibre social. La preuve en est dans la conduite et (la) fidélité de ceux parmi les sujets de V.M., à qui leur religion assure le bienfait de nos enseignements. D'un tel passé résulte la meilleure garantie pour l'avenir. Aussi ne saurions-Nous dissimuler la pénible impression que Nous avons ressentie en apprenant tout ce qui est arrivé ces derniers temps dans diverses Provinces de Ses domaines au préjudice des chrétiens, le grand nombre de victimes, la misère où

---

[242] Ray Jabre MOUAWAD, *Les Syriaques occidentaux : de l'Empire ottoman au Liban 1850-1930*, p. 188-191.
[243] Isaac ARMALET, *Les calamités imposées aux chrétiens*, p. 88-102 ; Khalid S. DINNO, *the Syrian Orthodox Christians in the Late Ottoman Period and Beyond, Crisis then Revival*, Piscataway, Gorgias Press, 2017, p. 163-187. Voir aussi le texte syriaque du Père Efrem SAFAR, *Le massacre des chrétiens 1895*, dans *Tenhotho d'Turabdin*, Glan/Holland, Barhebraeaus verlag, 1897, p. 129-148.
[244] Georges-Henri RUYSSEN, *La questione Armena*, Vol. II, *1894-1896*, p. 1171-172.

> gémissent tant de familles ruinées et les périls toujours en perspective de nouveaux désordres. Nous laissons à V.M. de juger ce qu'un tel état de choses, motif de préoccupations et d'inquiétudes pour tout le monde civilisé et particulièrement pour les grandes puissances de l'Occident, a dû causer de douleurs infinies et de tristesses à notre cœur de Père de la Chrétienté. Aussi, confiant dans la justice et la sagesse de Votre Majesté, La supplions-Nous ardemment de vouloir bien porter remède à cette pénible situation, en améliorant le sort des populations chrétiennes de son Empire et en employant d'une manière efficace Son Autorité tutélaire à ce que la profession de la Religion chrétienne soit réellement libre partout. Votre Majesté veuille bien être sûre que ce serait là le meilleur gage d'estime et d'amitié qu'Elle pourrait Nous offrir et il Lui vaudrait un titre de plus à notre reconnaissance. Dans cet espoir que Votre Majesté réussira bientôt à rétablir partout la paix et la sécurité, Nous La prions d'agréer l'expression de nos meilleurs vœux pour la conservation et la prospérité de Sa Personne en même temps que pour la félicité de Ses peuples.
>
> Du Vatican, le 20 juin 1896[245]

Le Délégué apostolique de Constantinople, Mgr Bonetti, veut rencontrer le sultan Abdülhamid II afin de lui transmettre en main propre la lettre du pape. Il est d'abord reçu par le sadrazam (chambellan) Izzet Bey. Ce dernier fait remarquer au Délégué apostolique qu'aucun mal n'a été fait aux catholiques, mais le Délégué répond que le pape demande la magnanimité du sultan, non seulement pour les catholiques, mais aussi pour tous les chrétiens de l'Empire. Le 16 juillet, il est reçu par le sultan qui trouve injustes les dires du pape. Abdülhamid II justifie ces attaques contre les chrétiens, comme étant des réponses aux attaques terroristes de certains Arméniens. Pour lui, les Arméniens se sont déguisés en vêtements d'imams, de Circassiens, de Kurdes et de musulmans pour attaquer les mosquées et les musulmans innocents[246]. Le 20 juillet 1896, par l'intermédiaire du Délégué apostolique Bonetti, le sultan répond au pape par ces mots :

> J'ai reçu avec plaisir la lettre amicale que Votre Sainteté a bien voulu m'adresser. Les sentiments affectueux qu'Elle m'y témoigne ont été l'objet de ma plus vive satisfaction et je m'empresse de Lui en exprimer mes sincères remerciements. Comme Votre Sainteté me fait part dans cette lettre de son désir de voir adopter des mesures propres à assurer la sécurité et le repos d'une partie de mes sujets chrétiens, qui d'après ce qu'on Lui a rapporté, aurait eu à souffrir les incidents regrettables qui se sont produits dernièrement dans certaines provinces de mon Empire, je crois devoir Lui donner à ce sujet quelques détails exacts de nature à rétablir les faits sous leur véritable jour. Ainsi qu'en témoigne l'Histoire de mon Empire, publiée dans toutes les langues et par maints auteurs, tous nos Prédécesseurs depuis le Règne de notre Illustre Ancêtre Fondateur de notre Empire, le Sultan Osman Khan d'impérissable mémoire, ont toujours maintenu les diverses populations chrétiennes se trouvant dans les pays, qui passaient sous leur domination, dans l'état même où Ils les avaient trouvées. Et tant qu'elles ne se sont pas départies des devoirs d'obéissance et de fidélité prescrits par la loi divine, leur vie, leurs biens et leur honneur ont été sauvegardés. De nombreux Firmans ont été promulgués à cet effet. D'après le Chéricat, tous les sujets de mon Empire étant égaux devant la loi, ce principe fondamental a toujours été et continue encore à être rigoureusement respecté. D'ailleurs, tous ceux qui sont exactement au courant du mode d'administration de notre Empire reconnaissent que nos sujets chrétiens sont exempts de la plupart des charges incombant aujourd'hui aux Musulmans qui forment l'élément fondamental de mon Empire, et bénéficient des sources les plus avantageuses de la richesse et du commerce du pays. Comme on le constatera en consultant les règlements relatifs à l'organisation de nos provinces et les annuaires du personnel administratif, des parties importantes des branches de l'Administration et de la Justice de mon Empire sont confiées à des fonctionnaires tels que les membres choisis librement et en parfaite égalité, par les différentes classes de la population ; et un grand nombre de fonctionnaires sont employés non seulement dans les administrations les plus importantes de mon Empire, mais aussi dans le Département de ma Liste Civile et dans les autres de mon Palais Impérial. C'est ainsi que nos sujets chrétiens ont toujours été admis à jouir matériellement et moralement de nombreux avantages. Bien que telle soit la situation, il a été positivement établi que certains arméniens, non seulement n'ont pas fait un bon usage de cette confiance, mais encore que,

[245] Le pape Léon XIII au sultan Abdulhamid II, 20 juin 1896, dans ASV, Segr. Stato, Busta separata n°174, Armenia A, n° 31419, voir aussi Georges-Henri RUYSSEN, *La questione Armena*, Vol. I, *1894-1896*, p. 345.
[246] Georges-Henri RUYSSEN, *La questione Armena*, Vol. I, *1894-1896*, p. 3454-356.

> se laissant depuis quelque temps circonvenir par des menées subversives venant du dehors, ils se sont subitement écartés de la voie de l'obéissance prescrite par la religion et ont fait acte de rébellion : ils ont attaqué dans les mosquées, pendant qu'ils étaient en train d'élever leurs cœurs et leurs prières vers Dieu, leurs compatriotes musulmans qui, depuis la Conquête, c'est-à-dire depuis des siècles, n'avaient usé à leur égard que de bons procédés, ont répandu leur sang, détruit et brûlé les édifices de leur culte, leurs maisons et leurs biens au moyen d'engins destructifs - tels que bombes dynamite - semblables à ceux dont les anarchistes font usage en France contre les honnêtes gens et que des meneurs étrangers leur avaient procurées, et commis toutes sortes d'actes cruels, sanguinaires et sauvages méritant la réprobation divine. Tout en perpétrant ces crimes et afin d'en accuser les Musulmans, lesdits arméniens s'affublaient de costumes tels que ceux de Hodjers (imams), de Circassiens et de Kurdes pour leur attribuer toute espèce de méfaits.
>
> Mon Gouvernement, qui a incontestablement le droit de recourir à tous les moyens et dispositions pour préserver de toute atteinte son intégrité et son indépendance, n'a pas voulu cependant user de mesures de rigueur, et agissant avec la plus grande clémence et modération, s'est appliqué à calmer et à rassurer les différentes classes de ses populations. Cela est constaté par des documents officiels. Les nombreux actes et écrits se trouvant entre les mains de mon Gouvernement et se rapportant à la préparation des crimes, aux menées révolutionnaires et aux conciliabules séditieux qu'aucune religion, qu'aucun culte ne peut tolérer, étant de nature à établir la vérité avec encore plus d'évidence, je crois devoir les transmettre à Votre Sainteté, pour qu'Elle veuille bien en prendre connaissance, par l'entremise de Son Délégué qui se rend à Rome porteur de cette lettre. Ce vénérable Prélat est un homme pieux, honnête et consciencieux et a su, depuis plus de vingt ans qu'il est ici, gagner la confiance de mon Gouvernement et de tout le monde. Il est donc à espérer qu'il saura exposer à Votre Sainteté toute la vérité. Depuis la fondation de mon Empire jusqu'à ce jour, mon Gouvernement n'a cessé d'accorder justice et protection à toutes les classes de ses sujets et de leur assurer une pleine liberté de conscience. Il continuera à respecter ces principes. En faisant part de ce qui précède à Votre Sainteté, qui occupe avec tant d'éclat le Trône Pontifical, je La prie de vouloir bien continuer à me donner des preuves de l'amitié qu'Elle n'a cessées de me témoigner comme l'ont toujours fait ses Illustres Prédécesseurs à l'égard de mes Augustes Ancêtres, et à prodiguer, comme par le passé à mes sujets catholiques, des conseils et des recommandations efficaces pour les engager à la soumission et à l'obéissance envers mon Gouvernement.
>
> Je saisis cette occasion pour réitérer à Votre Sainteté, les assurances de mes sentiments de haute estime et de profonde considération[247].

Malgré les efforts diplomatiques déployés par le Saint Siège, les massacres continuent un peu partout en Anatolie. On assiste chaque jour à des arrestations arbitraires ; dans les prisons des milliers de prisonniers meurent de faim, la torture est pratiquée ; les biens volés aux chrétiens ne sont pas restitués ; des impôts sont réclamés sur des maisons détruites ; les tribus kurdes et les immigrés circassiens continuent à terroriser la population sans l'intervention du gouvernement, et les puissances signataires des Traités de Paris et de Berlin sont inefficaces[248]. Une lettre, écrite le 24 juillet 1896 par le dominicain Bernard Marie Govrmachtigh au cardinal Ledochowski, confirme que les nouvelles des Syriaques de la province de Van sont alarmantes, et il faut une intervention extérieure car la ville de Seert et sa région sont le théâtre de nombreux massacres. Le vicaire de la mission dominicaine de la ville, le R.P. Dumini, rapporte la conversion forcée d'un moine jacobite (syriaque orthodoxe) et de ses domestiques à la religion musulmane. Malgré la conversion, une tribu kurde vient de les massacrer tous. A son tour, l'évêque de la ville de Seert confirme la conversion à l'islam d'un village de son diocèse, et il craint l'apostasie dans deux autres localités, car la pression des aghas kurdes est tellement menaçante que lui-même risque d'être victime de leur vengeance. La situation est telle que le diocèse de Seert risque de disparaitre et de périr à

[247] Le sultan Abdulhamid II au pape Léon XIII, 20 juillet 1896, dans ASV, Segr. Stato, Busta separata n°174, Armenia A, n°32918, l'original est en turc ottoman, traduction en français donnée par Georges-Henri RUYSSEN, *La questione Armena*, Vol. I, *1894-1896*, p. 357-358.
[248] Azarian à Rampolla, 20 juillet 1896, dans ASV, Segr. Stato, Busta separata n°174, Armenia A, n° 32218.

jamais, si les Puissances occidentales continuent à s'asseoir et à discuter avec les Turcs au lieu d'intervenir par la force pour arrêter les coupables et réprimer l'audace sauvage des aghas kurdes[249]. Au mois de septembre, monsieur Navenne, chargé des affaires de l'ambassade de France auprès du Saint Siège, écrit au cardinal Rampolla, pour confirmer l'intervention de Tewfik Pacha afin d'instaurer le calme à Kharput, mais rien n'y fait : les chrétiens subissent des persécutions, des menaces et des blâmes de la part des musulmans[250]. Le Préfet apostolique confirme le triste événement d'Eghin près de Kharput. Durant trois jours de massacres, l'Euphrate est rouge du sang des tués, les nobles et riches familles de la ville sont massacrées au mois de juin 1896. « Comme les anciens croisés, les protectorats modernes sont devenus l'expression d'une significative désillusion historique »[251].

Face à la gravité de la situation des chrétiens, le directeur du journal *Le Pays*, Gustave Moritz, le 3 mars 1897, s'adresse directement au pape Léon XIII :

> Très Saint Père,
>
> […] Eh bien, Très Saint Père, venez au secours des opprimés en adjurant les puissances chrétiennes de s'unir enfin pour contraindre le Sultan à arrêter la destruction des chrétiens de son vaste Empire, et en le forçant par une surveillance très active et sévère de son administration, à garantir la vie de tous ses sujets chrétiens. Les promesses de réformes du grand Turc n'ont servi jusqu'ici qu'à temporiser, et pendant l'intervalle, il fait continuer les massacres jusqu'au jour où il n'y aura plus de chrétiens dans ses états. Alors il ne sera plus nécessaire d'appliquer des réformes ; la cause n'existant plus, l'effet aura disparu. Oui, Très Saint Père, si vous entreprenez cette grave démarche, l'immense majorité de l'opinion publique du monde entier vous bénira. Ce serait un soulagement pour la conscience chrétienne et pour tous ceux qui sentent encore vibrer un sentiment généreux au fond de leur cœur. Il est très possible, Très Saint Père, qu'en tentant cette démarche humanitaire, vos efforts viendront se briser contre l'entêtement et l'orgueil des puissances. Mais d'un autre côté quel service et quelle satisfaction vous aurez rendus à l'opinion publique et à l'humanité. Quoi qu'il en soit, le sang de tant de milliers de martyrs de la barbarie musulmane crie vengeance auprès du Tout-Puissant et ce sera, comme toujours, la semence qui fera prospérer et féconder le jardin de l'Eglise et assurer son triomphe sur les ruines des nations qui auront renié leur passé de gloire et qui ne se seront plus rappelées qu'elles étaient simplement chrétiennes. […][252].

Le 6 avril 1897, le Directeur de l'Œuvre d'Orient et missionnaire apostolique, Mgr Charmetant, par l'intermédiaire du Préfet de la Congrégation pour la propagation de la foi, informe le Saint Siège d'une aide de 700 000 francs allouée au profit des différentes communautés chrétiennes catholiques qui résident en Asie Mineure. En même temps, le Directeur envoie un rapport aux signataires du Traité de Berlin, afin de réveiller les consciences occidentales sur la situation des chrétiens de l'Empire ottoman[253]. Entre les années 1897-1898, l'Œuvre d'Orient dresse un tableau pour répartir l'aide aux victimes des massacres des différentes communautés catholiques ; pour les deux Eglises catholiques d'origine syriaque, cette aide est distribuée comme ceci[254] :

---

[249] Govrmachtigh à Ledochowski, 24 juillet 1896, dans ACO, Armeni del Patriarcato 1867-1921, Busta n° 105, Ibis, n° 5743.
[250] Navenne à Rampolla, 26 septembre 1896, dans ASV, Segr. Stato, Busta separata n°174, Armenia A, n° 33286.
[251] Giannantonio Maria da Milano à Ledochowsky, 10 novembre 1896, ACO, Armeni del Patriarcato 1867-1921, Busta n° 105, Ibis, n° 6132.
[252] Gustave Moritz au pape Léon XIII, 3 mars 1897, dans ASV, Segr. Stato, Busta separata n° 174, Armenia C, n° 36321.
[253] Charmetant à Ledochowski, 6 avril 1897, dans ACO, Armeni, fasc. 2711/28, n° 6746.
[254] Œuvre des Ecoles d'Orient, Tome XIX, janvier 1897-décembre 1898, Paris, Aux Bureaux de l'œuvre, 1899, p. 408-410.

Chaldéens de Mésopotamie :

- Mgr le Patriarche chaldéen … 300
- Séminaire et école de Mgr le Patriarche … 500
- Ecoles de Mgr l'évêque chaldéen de Seert … 200
- Ecoles de Mgr l'archevêque chaldéen de Diarbakir … 300
- Ecoles de Mgr l'archevêque chaldéen de Kerkouk… 200

Total : 1500 francs

Syriens (Syriaques catholiques) :

- Séminaire syrien de Mardin … 400
- Ecoles de Bagdad … 200
- Ecoles de Mgr l'archevêque de Mossoul … 300
- Mgr le Patriarche, pour son séminaire de Charfet … 300
- Ecoles de Mgr l'archevêque de Damas … 500
- Ecoles de Mgr l'archevêque d'Alep … 400
- Ecoles de Beyrouth … 200

Total : 2 300 francs

Vu l'importance de l'aide apportée par l'Œuvre d'Orient, le pape Léon XIII remercie son Directeur et l'encourage à continuer ses efforts :

> Cher Fils,
>
> Salut et bénédictions apostoliques,
>
> Vos lettres que Nous avons reçues, Nous ont été très agréables. Elles Nous ont fait connaître, ce que Nous savions déjà d'autre part, le zèle avec lequel vous travaillez à venir au secours des populations de l'Arménie par des aumônes recueillies de partout.
>
> Nous suivons avec des louanges bien méritées les industries de votre charité, et Nous formons les vœux les plus ardents pour qu'on ne cesse point, parmi les catholiques, de seconder largement et vos désirs et vos entreprises.
>
> Pour qu'il en soit ainsi, Nous accordons bien volontiers et de tout cœur à vous, cher Fils, et à tous ceux qui remettent leurs aumônes pour venir en aide aux Arméniens, la bénédiction apostolique, gage de notre affection, et présage des faveurs célestes.
>
> Donné à Rome, auprès de saint Pierre, le 13 avril 1897, et la 20$^{e}$ année de notre Pontificat.
>
> Léon XIII Pape[255].

Voyant les dépêches diplomatiques, les lettres d'échange entre les missionnaires, les Délégués apostoliques, les patriarches catholiques et le secrétariat du Saint Siège, le gouvernement de la Sublime Porte développe une méfiance envers ses sujets chrétiens. Pour se défendre, par un *firman* (une dépêche) du 13 septembre 1897, le Premier Secrétaire du sultan Abdülhamid II, Taksim Bey, envoie aux fonctionnaires de l'Empire, l'ordre de préparer un réquisitoire contre les chrétiens, dans le but de mettre en place des documents qui justifient l'attitude des musulmans face aux massacres des chrétiens « terroristes ». Une fois ces faux témoignages en main, le gouvernement ottoman peut

[255] Œuvre des Ecoles d'Orient, Tome XIX, janvier 1897-décembre 1898, Paris, Aux Bureaux de l'œuvre, 1899, p. 89-90.

se défendre face aux Puissances occidentales[256]. De son côté, le sultan pour pouvoir continuer sa politique d'agression à l'égard des minorités chrétiennes, essaye de diviser les Occidentaux qui avaient signé le Traité de Berlin. La diplomatie turque veut lier le droit de la protection des minorités chrétiennes à un intérêt commercial. Alors, le sultan veut retirer la France du concert européen par des concessions économiques au détriment de l'Allemagne[257]. Dans d'autres rapports que le Délégué apostolique Bonetti envoie au Secrétaire d'Etat du Vatican, il confirme la politique séparatiste de la Sublime Porte à l'égard des Européens. Voici un exemple significatif au détriment des minorités chrétiennes. Pendant les massacres de 1894-1896, plus de 100 000 Arméniens et d'autres chrétiens se sont exilés à l'étranger, dont une moitié s'est réfugiée en Russie. Le calme revenu, ils demandent à rentrer chez eux, mais le sultan s'y oppose. Durant deux ans de négociations, la Russie trouve qu'elle n'a pas à garder des étrangers sur son territoire et la Turquie refuse d'accueillir des éléments perturbateurs. La Russie saisit l'occasion pour demander l'exclusivité sur la concession des chemins de fer. Le sultan pose comme condition, qu'il ne soit plus question de rapatriement de réfugiés et s'adresse à l'évêque arménien, Mgr Osmanian, pour être le médiateur. Les Arméniens accusent l'évêque de traitrise et exigent sa démission, mais le sultan refuse. Le même mois d'avril 1900, le sultan fait des concessions à l'Allemagne pour construire les voies ferrées de l'Anatolie, ce qui provoque la jalousie de la Russie. D'autre part, les Etats-Unis réclament des indemnités pour les dommages subis par les missions protestantes. Le sultan refuse et dit qu'il n'est pas responsable de la rébellion des Arméniens. L'Angleterre et la France subissent le même refus. Les gouvernements des trois pays menacent de renvoyer les ambassadeurs turcs, ce qui va alarmer le sultan. Il finit par céder et accorde les indemnités aux trois grandes Puissances. Mais le parti musulman fanatique, mécontent des concessions, s'insurge et le détrône. Au mois de septembre il est réhabilité et lors des fêtes jubilaires du sultan, l'ambassade de France obtient la construction d'un chemin de fer par une compagnie française. Ainsi, les Occidentaux sont divisés et le sultan échappe à sa responsabilité dans les massacres de 1894-1896[258].

L'archevêque de Seert et futur patriarche de l'Eglise chaldéenne, dans un rapport qu'il envoie au Secrétaire d'Etat du Vatican Mgr Rampolla, montre que les massacres *hamidiens* ont engendré une méfiance entre les chrétiens et les musulmans. Comme le chat et la souris, les musulmans considèrent les chrétiens comme ennemis de leur Empire, et les chrétiens ne croient plus aux promesses du gouvernent ottoman. L'archevêque exprime bien que le but des massacres est l'élimination de tout chrétien quel qu'en soit le rite. Cette attitude hostile engendre une expression de haine encore évoquée aujourd'hui par les descendants des victimes : « l'oignon, s'il est rouge ou blanc a la même odeur » :

> Rome, le 7 novembre 1898
>
> Eminence Illustrissime et Révérendissime,
>
> Comptant sur votre prudence et discrétion, à votre demande, dont le but n'est que le progrès du catholicisme au Kurdistan, j'ose remettre entre vos mains le rapport suivant. De tout temps, mais surtout depuis six ans, dans tout l'Empire ottoman, mais surtout dans le Kurdistan et l'Anatolie, le nom de chrétien, ce nom si noble et si glorieux, est devenu le plus abject et le plus vilain qu'on peut imaginer. C'est pourquoi si les circonstances

[256] Georges-Henri RUYSSEN, *La questione Armena*, Vol. I, *1894-1896*, p. 440-442.
[257] Bonetti à Rampolla, 16 octobre 1898, dans ASV, Segr. Stato, Busta separata n° 174, Armenia C, n° 46609.
[258] Bonetti à Rampolla, 2 avril 1900, 22 avril 1900, 5 septembre 1900 dans Georges-Henri RUYSSEN, *La questione Armena*, Vol. I, *1894-1896*, p. 486-489.

restent telles qu'elles sont, dans peu de temps, le nom chrétien s'éteindra. Pour connaître cette vérité, il faut être évêque catholique vivant dans le Kurdistan et l'Anatolie où chaque jour, nous endurons des agressions inouïes et inconnues dans aucune partie du monde que dans le Kurdistan et l'Anatolie. Il est vrai que les Arméniens, flattés et trompés par les protestants, ont fait un mauvais pas et même une grosse faute, en demandant leur délivrance d'une manière irraisonnable ; mais jamais l'on ne peut pardonner aux musulmans, vu la cruauté qu'ils ont exercée dans les derniers événements. La cruauté exercée dit hautement que les musulmans n'avaient pas l'intention de mettre à la raison les Arméniens, mais plutôt d'exterminer les chrétiens, par haine de leur religion. En effet, si le but était de faire taire les Arméniens, pourquoi les catholiques étaient-ils attaqués, pillés, obligés à se déclarer musulmans les premiers ? Peut-être ces idées n'étaient pas celles de Constantinople, cependant la chose est arrivée telle que je dis ; car le Kurde dit : l'oignon, s'il est rouge ou blanc a la même odeur. Il veut dire que les chrétiens, s'ils sont catholiques ou hérétiques, sont nos ennemis, parce qu'ils ont la même croix et le même évangile. Donc c'est faux de dire que les derniers événements ont eu pour but les Arméniens, mais au contraire, ils avaient pour but l'extinction du nom chrétien. Cela étant connu, nous désirons réparer le passé, ce qui est impossible, du moins très difficile, donc nous devons chercher l'assurance de l'avenir. […][259].




***Carte du Turabdin à la veille des massacres hamidiens 1894-1896***[260]

## Conclusion

En résumé les événements de 1894-1896 trouvent leur origine dans la survie de la nation ottomane. Les pertes de guerres successives avec les Occidentaux entrainent la perte des territoires balkaniques et caucasiens. Le sultan Abdülhamid II critiqué pour sa politique de survie de la nation turque et musulmane, utilise une politique des ethnies à l'égard des minorités chrétiennes de son Empire. Pour avoir le peuple turc et musulman avec lui, il fait appel aux aghas kurdes afin de

[259] Georges-Henri RUYSSEN, *La questione Armena*, Vol. I, *1894-1896*, p. 474-476.

[260] Carte du Turabdin réalisée par nos soins d'après Hanna AYDIN, *Das Mönchtum im Tur-Abdin. Das Leben des Mönche im Tur-Abdin in der Gegenwart*, Glane/Losser, Bar Hebraeus Verlag, 1988 et Helga ANSCHUTZ, *Die Syrischen Christen vom Tur'Abdin. Eine altchtliche Bevölkerungsgruppe zwischen Beharrung, Stagnation und Auflösung*, Würzburg, Augustinus-Verlag, 1985. Support provenant de Googel Maps

constituer une armée spéciale en cas d'interventions spéciales. Ces troupes semi-nomades profitent de l'occasion pour accaparer les terres des chrétiens sédentaires et les biens des riches chrétiens. Depuis la signature du Traité de Berlin en 1878, les Puissances occidentales exigent de la Sublime Porte des changements pour la situation des minorités chrétiennes, mais le gouvernement ottoman réussit à faire traîner les choses sans les mettre en pratique, parce qu'il lui est impossible de faire plier les Kurdes et les Circassiens. Comme le montre l'historien et professeur d'origine turque, Taner Akçam :

> Les actions entreprises depuis 1875, tant par les chrétiens des Balkans que par les Etats chrétiens d'Europe, au détriment des populations turques et musulmanes, avaient créé un sentiment de solidarité parmi les musulmans. Un grand nombre d'éminents hommes d'Etat ottomans, Abdülhamid II en tête, prônaient une politique étrangère destinée à préserver le pouvoir de l'Etat en exploitant cette solidarité politique que l'on appela plus tard panislamisme[261].

Les participants aux massacres sont convaincus que leur gouvernement, leur vie et leur religion sont menacés. Pour régler le problème des minorités chrétiennes, beaucoup des hauts dignitaires de l'Etat appellent à une tuerie générale. Cette mentalité se forge encore davantage lorsque la Première guerre mondiale éclate un peu partout, et que le gouvernement ottoman sous la direction des Jeunes Turcs, trouve l'occasion de régler la question arménienne en massacrant toutes les communautés chrétiennes sans distinction. Donc, ces massacres *hamidiens* de 1894-1896 sont les prémices d'un génocide qui a fermenté durant vingt ans dans les mentalités des gouvernements successifs et qui, en 1915, a donné naissance à une catastrophe humanitaire hors norme et dont les blessures ne sont toujours pas guéries. C'est pour cette raison qu'il est indispensable de tenir compte des massacres *hamidiens* afin de mieux comprendre l'attitude du Saint Siège lors du génocide de 1915.

Les quatre Eglises syriaques comme les Arméniens ne sortent pas indemnes des massacres *hamidiens* (1894-1896). Plusieurs écrits des prélats arméniens avancent l'idée d'être les seules victimes de ces massacres. Ce monopole est souvent défendu par le patriarche arménien catholique de Cilicie Mgr Azarian, même si le Délégué apostolique s'insurge plusieurs fois contre lui, pour prouver que les autres chrétiens étaient à leur tour victimes de carnages commis par les *aghas* kurdes et les fanatiques circassiens. Pour certains chefs de l'Eglise chaldéenne, et même pour des missionnaires catholiques, la cause des massacres est la révolte contre le gouvernement des révolutionnaires arméniens. Tant bien que mal, les archives du Saint Siège donnent l'image d'une solidarité envers les victimes chrétiennes et catholiques. Il arrive aussi que l'aide apportée par Rome vise à empêcher que les missions protestantes gagnent du terrain auprès des chrétiens orientaux. Et même pour certains missionnaires catholiques, les massacres *hamidiens* sont l'occasion de ramener les schismatiques au catholicisme.

Il faut comprendre la présence et la nomination du Délégué apostolique auprès des Syriaques, comme une politique centralisatrice de la curie romaine. Par l'intermédiaire des Délégués apostoliques, la Sacrée Congrégation pour la propagation de la foi exerce un contrôle à partir de Rome sur les missionnaires et les Eglises orientales. Les Délégués apostoliques, Laurent Trioche, Benoît Planchet, Henri-Victor Altmayer et Jean Drure, s'inscrivent dans la lignée du pape Pie IX (1846-1878) qui défend le droit des catholiques sur les Lieux Saints afin d'établir en 1847, le

[261] Taner AKÇAM, *Un acte honteux, Le génocide arménien et la question de la responsabilité turque*, Paris, Editions Denoël, 2008, p. 68.

patriarcat latin de Jérusalem, de favoriser la latinisation des Eglises orientales dans le but de les ramener à la « vraie Eglise » et de les faire sortir de leur « ignorance ». Il faut attendre l'élection du pape Léon XIII (1878-1903), qui en 1894, prend nettement position en faveur des Eglises d'Orient. Dans sa lettre sur la protection et la conservation des coutumes des Eglises locales (*Orientalium Dignitas Ecclesiarum*), le pape appelle à respecter la pureté des rites qui remontent aux premières heures du christianisme et à instruire le clergé oriental dans son propre rite. Enfin pour réduire la pression du Délégué apostolique sur les Eglises orientales unies à Rome, il leur demande de respecter les rites locaux des Eglises unies[262] :

> La conservation des rites orientaux est plus importante qu'on ne pourrait le croire. L'auguste ancienneté qui ennoblit ces rites divers est une grande gloire pour toute l'Eglise et affirme la divine unité de la foi catholique. Elle témoigne de l'origine apostolique des principales Eglises orientales et elle montre clairement leur étroite union avec Rome dès le début du christianisme. Aucun témoignage ne met peut-être en lumière la catholicité de l'Eglise de Dieu, d'une façon plus admirable, que le singulier hommage que lui rendent des cérémonies différentes, des langues vénérables par leur ancienneté et par l'emploi qu'en font les Apôtres et les Pères[263].

Pour ce qui est de l'Eglise syriaque orthodoxe dite jacobite et de l'Eglise assyrienne d'Orient dite nestorienne, elles sont livrées à elles-mêmes. Particulièrement l'Eglise syriaque orthodoxe dite jacobite est durement affectée par ces événements, surtout dans les provinces de Karpouth (Kharput) et de Diyarbakir. Ces massacres déstabilisent complètement la population syriaque. La première immigration des Syriaques vers les Etats-Unis, le Liban et l'Amérique du Sud est datée de cette époque. Ceux qui restent sont confrontés à une nouvelle géopolitique instaurée par le gouvernement ottoman ; les villages vidés de leurs habitants chrétiens sont peuplés par des Kurdes et des immigrés circassiens venus du nord. Pour donner suite à ces événements, le patriarche de l'Eglise syriaque orthodoxe, Ignace Abdullah, décide d'aller à Constantinople pour rencontrer personnellement le sultan. Le 21 août 1908, une audience privée est organisée entre le patriarche et le sultan Abdülhamid II, sans passer par le patriarche arménien de Constantinople. Le patriarche reçoit du sultan un *firman* qui l'autorise à circuler librement afin de visiter ses fidèles. De là, le patriarche gagne d'abord l'Angleterre, le 22 décembre 1908, pour rencontrer le roi Edward VII, et ensuite il se rend en Inde pour visiter son importante communauté syriaque[264].

Enfin, les massacres *hamidiens* engendrent une méfiance entre chrétiens et musulmans, qui en 1915 influencent certains de ceux-ci à se laisser entrainer facilement par les appels des Jeunes Turcs à massacrer les Arméniens, les Grecs du Pont et les Syriaques de l'Empire ottoman. Cette mentalité demeure encore aujourd'hui d'actualité, plus de 120 ans après les événements. Dans la Turquie d'aujourd'hui, chez certains fanatiques kurdes ou turcs, l'élément chrétien n'a pas sa place en Anatolie et dans un pays de l'islam.

---

[262] Florence HELLOT-BELLIER, *Chroniques des massacres annoncés, Les Assyro-Chaldéens d'Iran et du Hakkari face aux ambitions des empires 1896-1920*, Paris, Gauthner, 2014, p. 107-115.

[263] https://w2.vatican.va/content/leo-xiii/la/apost_letters/documents/hf_l-xiii_apl_18941130_orientalium-dignitas.html (consulté le 31 juillet 2018).

[264] Khalid S. DINNO, *The Syrian Orthodox Christians in the Late Ottoman Period and Beyond, Crisis then Revival*, Piscataway, Gorgias Press, 2017, p. 202-206.

# IV. Les années intermédiaires (1900-1915), massacres de Van et d'Adana

## Introduction

Archevêque de Seert et futur patriarche de l'Eglise chaldéenne, Mgr Thomas, dans sa lettre du 7 novembre 1898 adressée au Secrétaire d'Etat du Vatican, Mgr Rampolla, décrit les relations catastrophiques qu'ont engendrées les massacres *hamidiens* de 1894-1896. Pour améliorer la sécurité des Syriaques et les relations entre chrétiens et musulmans, il propose au gouvernement du Vatican d'intervenir auprès des gouvernements occidentaux afin de faire plier le gouvernement turc des Ottomans pour qu'il mette en pratique les conditions suivantes :

> […] Selon moi, l'assurance du Kurdistan et de l'Anatolie peut-être, si les conditions suivantes sont mises en pratique d'une manière sûre, à savoir :
> 1. Faire cesser les hamidiés un jour avant.
> 2. Désarmer tous les Kurdes, soit nomades, soit habitant dans les villages, mais ce désarmement ne pourra avoir lieu, s'il est confié aux seuls Turcs.
> 3. Bannir ou exiler pour un certain temps au moins quelques aghas dans chaque province et vilayet. Les aghas sont les chefs des Kurdes, qui depuis des siècles, vivent aux dépens des chrétiens. De plus, obliger les Kurdes nomades à demeurer dans les villages, et non pas errant toujours ici et là, et faisant toujours des incursions sur les infortunés chrétiens.
> 4. Donner à chaque vali (gouverneur), chaque mutassarif (sous-gouverneur) et kaymakam (préfet), un socius chrétien, qui dans le cas de besoin, peut écrire à un comité de chrétiens européens résidant à Constantinople ou ailleurs. Autrement la présence de ce socius sera sans aucun résultat comme elle est à présent (là) où se trouvent des socius avec quelques vali.
> 5. Enlever les arriérés qui se trouvent sur les chrétiens ; car en vérité les arriérés ont été déjà payés, mais les percepteurs au lieu d'écrire 100 francs par exemple, écrivent 10 francs et le reste est dans leur poche. Voilà la cause pour laquelle se trouvent toujours des arriérés sur les chrétiens.
> 6. Faire écrire de nouveau les terrains par des hommes équitables ; car le terrain qui coûte 100 francs, (ils) l'ont écrit pour 1000 francs et plus.
> 7. Inscrire des gendarmes à police parmi les chrétiens, mais à condition d'être payés et non pas de les faire mourir de faim, comme l'on fait maintenant pour quelques employés chrétiens.
> 8. Dans les chemins, fixer des postes qui seront responsables des accidents qui arrivent ; alors les chemins seront sûrs.
> 9. Empêcher de donner de la caisse du gouvernement, l'argent qu'on donne pour celui qui apostasie. Ne pas recevoir l'apostasie d'un chrétien avant qu'il ne reste au moins un mois chez l'évêque ou chez le curé.
> 10. Donner aux évêques un certain pouvoir afin qu'ils puissent correspondre librement avec le comité chargé des réformes dans le cas d'injustice contre les chrétiens.
> 11. Faire cesser un jour avant la vente des chrétiens par les aghas ; car les aghas vendent un chrétien l'un à l'autre, comme l'on vend les animaux. C'est pourquoi jusqu'à présent les aghas disent : celui-ci est mon chrétien, et l'autre n'est pas le mien.
> 12. Défendre de prononcer le nom de chrétien par des termes infâmes (gawour) ; car jusqu'à présent, au Kurdistan, le nom chrétien est celui de damné ou brûlé, c'est-à-dire fils de l'enfer.
>
> Enfin, jusqu'à ce que ces conditions soient remises en pratique pour soutenir l'honneur du Saint Siège et les progrès du catholicisme, il nous faut pour le moment : 1) La présence d'un Consul vraiment catholique qui pourra protéger les intérêts de la mission dominicaine et ceux du catholicisme, comme avant par le R.P. Defrance. 2) La gloire du Saint Siège et le progrès du catholicisme demandent un secours, afin que je puisse soutenir un diocèse pillé et ruiné par les derniers événements, mais surtout mes 16 villages pillés dont la condition me déchire le cœur, sans que je puisse leur procurer aucun soulagement. C'est pour cela que je suis venu de si loin et malheureusement, je retourne les mains vides, n'ayant même pas les dépenses nécessaires pour les frais de mon dur et difficile voyage. C'est pour cela que j'ose prier Votre Eminence de daigner me

> recommander à la grande charité du Très Saint Père, afin que je puisse retourner, bien encouragé, dans nos infortunées contrées. […][265].

Ceci dit, aucune de ces conditions n'a été mise en pratique, ni par le gouvernement ottoman, ni par les Puissances occidentales qui se préparent à faire la guerre entre elles. Les événements de 1894-1896 ont déclenché des actions diplomatiques, qui ont impliqué diverses personnalités de l'Eglise catholique. Parmi lesquelles, le pape Léon XIII, le Cardinal et Secrétaire d'Etat du Vatican, Mgr Mariano Rampolla, les Délégués apostoliques de Mésopotamie Mgr Altmayer et de Constantinople Mgr Bonetti, le Préfet de la Congrégation pour la propagation de la foi Mgr Ledochowsky, et les patriarches des Eglises syriaques. L'objectif du pape Léon XIII et des chefs religieux orientaux est de trouver une solution pacifique à la condition de vie des chrétiens de l'Empire ottoman. Mais on constate que la médiation du Vatican auprès des Puissances occidentales est un échec total. Au contraire, l'intervention du pape auprès du sultan, Abdülhamid II, aggrave encore la situation des Syriaques dans les régions éloignées de l'Empire[266].

Le désengagement et la passivité des Puissances européennes remettent en question la médiation pontificale de Léon XIII, et donne un champ libre au sultan pour entraver l'aboutissement de tout type de réforme. Enfin, la défiance réciproque entre les Puissances occidentales, alimentée par le jeu d'intérêts qui veut maintenir l'intégrité de l'Empire ottoman, remet en question toute solution pour trouver une issue pacifique à la condition de vie des minorités chrétiennes de l'Empire. Faute de non-résolution de la question, quelques années après, à la veille de la Révolution et de la prise du pouvoir par les Jeunes Turcs, les Arméniens et les Syriaques seront exposés à de nouveaux massacres[267].

Entre les massacres *hamidiens* de 1894-1896 et le génocide de 1915-1918, les massacres ne se sont pas arrêtés et de tristes événements ont eu lieu dans les provinces de Van et d'Adana. Ces années intermédiaires vont être un point de passage entre les massacres locaux dans des provinces particulières de l'Empire et la réalisation des crimes de masse sur l'ensemble du territoire ottoman, qui aboutit à l'extermination des Arméniens, des Syriaques et des Grecs. Les archives du Saint Siège concernant les années intermédiaires, montrent que ces événements sont rapportés, interprétés et vécus par l'Eglise catholique romaine et sa hiérarchie d'une manière différente par rapport aux Puissances occidentales qui poursuivaient une autre politique. Cela dit, les massacres *hamidiens* ne sont que le commencement de l'extermination systématique de l'élément chrétien qui ne s'arrête qu'à la fin de l'Empire ottoman et va même au-delà[268].

Si les massacres dans les provinces d'Adana et de Van ne sont presque pas relatés par les diplomates européens, c'est parce qu'ils sont convaincus que les changements au niveau du fonctionnement de l'appareil politique ottoman peuvent avoir lieu par l'imposition des réformes à

---

[265] Georges-Henri RUYSSEN, *La questione Armena*, Vol. I, *1894-1896, Documenti dell'Archivio Segreto Vaticano (ASV)*, Roma, Lilame, Editioni Orientalia Christiana, 2013, p. 474-476.
[266] Eduardo SODERINI, *Il Pontificato di Leone XIII Rapporti con l'Armenia*, Edizione e commento Georges-Henri RUYSSEN s.j. London, Lulu.com, 2010.
[267] Georges-Henri RUYSSEN, *La questione Armena*, Vol. I, *1894-1896, Documenti dell'Archivio Segreto Vaticano (ASV)*, RomA, Lilame, Editioni Orientalia Christiana, 2013, p. 11-15.
[268] Georges-Henri RUYSSEN, *La questione Armena*, Vol. II, *1894-1896, Documenti dell'Archivio della Congregazione per le Chiese Orientali (ACO)*, Roma, Lilame, Editioni Orientalia Christiana, 2013, p. 14-15.

la manière occidentale. Après les massacres *hamidiens,* du côté des Turcs, des voix vont se lever contre le gouvernement du sultan Abdülhamid II. Une nouvelle génération turque ottomane apparait à l'intérieur de l'armée et prend le nom de Jeunes Turcs, en contradiction avec l'ancienne politique des Turcs ottomans. Mais l'arrivée au pouvoir de cette nouvelle génération n'est pas sans conséquence et mettra fin à l'existence de l'Empire ottoman.

## IV.1. Les Jeunes Turcs

Il s'agit d'un mouvement d'opposition né parmi les étudiants de l'école de médecine militaire de Constantinople. Ce mouvement prend forme à partir de 1889 et se diffuse rapidement auprès des autres étudiants, des nombreux officiers de l'armée et des responsables religieux comme les oulémas. Les membres sont issus de différentes ethnies de l'Empire ottoman. La majorité est d'origine musulmane ; turcs, arabes et kurdes, mais aussi des chrétiens comme des Albanais ou encore des Arméniens. Ces Ottomans libéraux qui ont baigné dans l'esprit des *Tanzimat* (réformes entre1839 et1876) ont comme but de libéraliser l'Empire à la manière occidentale et de remettre en place la Constitution de 1876 que le sultan Abdülhamid II a supprimée en 1878.

Dès 1907, le mouvement ne supportant plus les humiliations infligées à l'Empire ottoman par les Puissances occidentales, s'insurge contre le gouvernement de Constantinople. L'armée ottomane de Macédoine, portée par un élan nationaliste, refuse le démembrement de l'Empire. En 1908, des militaires sous la conduite de commandants tels que Niyazi et Enver, issus du Comité Union et Progrès (CUP), prennent le maquis et marchent sur la capitale. Le sultan envoie sur place dix-huit mille hommes pour mater l'insurrection, mais ces derniers se rallient aux rebelles et Abdülhamid II, résigné, accepte la demande des Jeunes Turcs. Le 24 juillet 1908, la Constitution est alors rétablie et des élections sont organisées. Cette Révolution des Jeunes Turcs est suivie d'une vague de liberté et d'émancipation des minorités. On croit en la possibilité d'une réconciliation nationale entre toutes les composantes de l'Empire. Les élections de novembre 1908 donnent la majorité des sièges du parlement au CUP, les Turcs, minoritaires dans l'Empire, restent les plus représentés au Parlement. Rapidement, une rupture se crée entre les Jeunes Turcs, de tendance laïque, et les chefs religieux musulmans de l'Empire[269].

Au mois de mars 1909, une insurrection menée par des militaires de tendance musulmane qui servent les intérêts du sultan Abdülhamid II, veut réinstaurer la loi coranique face à la liberté que le CUP a apportée à l'Empire. Rapidement, l'idée de la contre-révolution arrive dans les provinces de Van et de Cilicie (Adana). Les musulmans locaux, hostiles aux nouvelles idées venues d'Occident et apportées par les dirigeants unionistes, attaquent et prennent pour cibles les Arméniens et les Syriaques[270]. Mais cette contre-révolution n'est que de courte durée, les Unionistes aidés par l'armée volontaire basée dans les pays balkaniques, reprennent le pouvoir en main et instaurent une politique de terreur. Pour rétablir l'ordre et la discipline, le CUP place ses hommes à la tête de tous les postes ministériels et écrase les opposants et les minorités chrétiennes, considérées comme obstacle à leur politique[271].

---

[269] Hamit BOZARSLAN, *Histoire de la Turquie, De l'Empire à nos jours*, Paris, Tallandier, 2013, p. 247-286.
[270] Taner AKÇAM, *Un acte honteux, Le génocide arménien et la question de la responsabilité turque*, Paris, Editions Denoël, 2008, p. 109-110.
[271] Raymond KEVORKIAN, *Le génocide des Arméniens*, Paris, Odile Jacob, 2006, p. 142-148.

En avril 1909, les Jeunes Turcs écrasent leurs opposants, destituent le sultan Abdülhamid II et le remplacent par Mehmed V, à qui ils ne laissent aucun réel pouvoir. Ils ferment les yeux sur des massacres que les gouverneurs locaux infligent aux populations chrétiennes parmi lesquelles, les Arméniens et les Syriaques. Dès 1910, le CUP des Jeunes Turcs, affirme l'importance du caractère « turc » de l'Anatolie et des provinces orientales de l'Empire. De ce fait un organe spécial sera créé pour installer les immigrés musulmans du Caucase et du Turkestan. Enfin, en janvier 1913, par un coup d'Etat, le CUP impose progressivement un parti unique, qui restera au pouvoir jusqu'à la fin de la Première Guerre mondiale[272].

## IV.2. Les massacres de Van (1908-1909)

En 1899, sous le pontificat de Léon XIII et la délégation de Mgr Henri Altmayer, environ cinquante mille « nestoriens » passent au catholicisme. Pour continuer cette démarche d'union vers l'Eglise catholique, le 9 juin 1900, l'évêque de Seert est choisi par le synode des évêques, comme patriarche de l'Eglise chaldéenne, en présence du Délégué apostolique de la Mésopotamie, Mgr Altmayer : il prend le nom de Youssef Thomas II Emmanuel. Durant tout son règne, le patriarche a défendu la foi de l'Eglise catholique au détriment de l'Eglise assyrienne dite nestorienne. Il a eu un rôle déterminant dans l'installation et la présence des missionnaires catholiques auprès des « nestoriens ». Dès sa nomination comme patriarche, il place environ quarante hommes et femmes missionnaires dominicains dans les villages nestoriens du Hakkâri et de Van. Ces derniers convertissent le frère et la famille proche du patriarche « nestorien », Mar Shemun XVIII Rubil. Mgr Emmanuel II Thomas ordonne le frère et successeur du patriarche Rubil, Abraham, comme évêque chaldéen du Hakkâri. Ce qui permettra au Vatican, par un décret de juillet 1902, de donner au nouveau patriarche de l'Eglise chaldéenne, Emmanuel II Thomas, le titre de *Delegatus ad Nestorianos*[273].

Du côté de l'Eglise syriaque orthodoxe, lors des massacres *hamidiens* (1894-1895) à Diyarbakir, l'évêque de la ville, Mgr Georges Abdallah, s'oppose au patriarche, se réfugie chez le consul de France Gustave Meyrier, et se convertit au catholicisme. Mais en 1906, dès que le synode écarte le patriarche Ignace Abdulmessih II du siège apostolique, il pose sa candidature et devient patriarche de l'Eglise syriaque orthodoxe sous le nom d'Ignace Abdallah II. Quant aux missionnaires catholiques, ils profitent de la déstabilisation pour occuper les églises et convertir au catholicisme un nombre important de fidèles de l'Eglise syriaque orthodoxe. A Mossoul, l'aide apportée par les capucins permet la conversion au catholicisme d'un grand nombre de familles syriaques orthodoxes. Ainsi la ville de Mossoul devient le centre le plus important de l'Eglise syriaque catholique[274].

Cette conversion au catholicisme d'une partie de la population des Eglises syriaques autocéphales, parrainée par les missionnaires et le Délégué apostolique de Mésopotamie, n'est pas du goût des gouverneurs et des autorités ottomanes. Dès le début du XX$^{e}$ siècle, la Comtesse Valérie Steinstein

---

[272] Hamit BOZARSLAN, Vincent DUCLERT, Raymond KEVORKIAN, *Comprendre le génocide des Arméniens, 1915 à nos jours*, Paris, Tallandier, 2015, p. 69-87.
[273] David WILMSHURST, *The Martyred Church, A History of the Church of the East*, London, Est & West, 2011, p. 392-395.
[274] Yunanun DOLABANI, *Die Patriarchen der syrisch-orthodoxen Kirche von Antiochien*, Glan, Bar-Hebraeus verlag, 1990, p. 282-283. (Texte syriaque traduit en français par nos soins).

Saalenstein, d'origine belge et habitante de Comblain-au-Pont, par une lettre adressée le 4 octobre 1902 au Secrétaire d'Etat du Vatican, Mgr Rampolla, insiste sur les rencontres et les entretiens privés qu'elle a eus avec le Cardinal et le pape Léon XIII déjà en 1897. Elle attire l'attention du Cardinal Rampolla sur le fait que, malgré l'aveu de leur responsabilité, les commanditaires des massacres *hamidiens,* et même des chefs d'Empire ottoman ayant reconnu leur participation, n'ont pas été jugés concernant leurs actes. Au contraire depuis ces massacres,

> […] les persécutions, l'extermination clandestine, le terrorisme habilement entretenu dans toutes les parties, même les plus éloignées de l'Arménie et de l'Anatolie, les massacres localisés, les emprisonnements sans jugement, les assassinats et les meurtres presque innombrables d'Arméniens par les Turcs et les Kurdes, leurs séides, les morts au fond des bourgs et des cachots infects, les effroyables exactions d'impôts par les ignobles exacteurs tortionnaires, mais surtout les hideux et innombrables viols par toute la police, toute la soldatesque, tous les bourreaux et aide-bourreaux d'Abdülhamid, voilà ce qui n'a pas cessé, voilà ce qui a été permanent et florissant depuis 1893, jusqu'à ce jour, 4 octobre 1902, Saint François d'Assise !

En même temps, la Comtesse Valérie informe le Saint Siège du travail réalisé en faveur des Arméniens par le Congrès arménophile de Bruxelles, dont elle fait partie. Elle fait remarquer au Cardinal Rampolla qu'il ne faut pas que « *Rome continue à se désintéresser de ce peuple de martyrs qu'on laisse écraser dans son sang et dans la boue de l'Islam* ». Puis, elle termine sa lettre par la description de la situation catastrophique des femmes chrétiennes de l'Empire ottoman :

> Le chrétien, soit catholique, soit grégorien, cède à la terreur de la torture et de la mort, mais ce peuple est fatigué de voir déshonorer par centaines de mille ses épouses, ses sœurs et ses filles, et commettre sur des enfants chrétiens des infamies dont a horreur la nature. Il faut, Eminence, que j'aie l'âme bien lasse et bien exaspérée pour avoir pu me résoudre à prononcer enfin un mot de pareilles choses[275].

Dans une lettre qu'il envoie le 13 octobre 1902 au Délégué apostolique de Constantinople, Mgr Bonetti, le Secrétaire d'Etat du Vatican, Mgr Rampolla, confirme les dires de la Comtesse belge et affirme que des persécutions et des massacres plus ou moins clandestins ont lieu d'une manière intensive comme lors des massacres *hamidiens,* partout en Anatolie. Il reçoit des nouvelles qui montrent la présence d'un véritable terrorisme imposé par la soldatesque turque, qui commet les actes les plus infâmes contre les chrétiens. Pour secourir les minorités chrétiennes de l'Empire des Turcs et pour se rendre utile dans la mesure du possible, le Secrétaire du pape Léon XIII demande des informations bien précises au Délégué apostolique de Constantinople[276]. La réponse de Mgr Bonetti est rapide : dès le 27 octobre, il confirme la présence d'une situation d'insécurité pour les chrétiens situés à l'est de la frontière de l'Empire ottoman. Pour le prélat, d'un côté la Russie, pour s'emparer des provinces situées aux frontières caucasiennes, pousse les comités révolutionnaires arméniens à créer du désordre, afin d'avoir le prétexte d'intervenir pour rétablir le calme, avec l'excuse que les Turcs sont incapables de maintenir l'ordre. D'autre part, le gouvernement turc, pour éloigner les révolutionnaires arméniens de leur centre de défense naturelle comme les hautes montagnes du Kurdistan, pousse la population arménienne à s'installer dans les plaines de Mus, où ils sont plus faciles à surveiller. Mais la cause principale des désordres est :

> La présence des soldats kurdes hamidiens, ou plutôt des hordes « barbares », sans lois ni discipline, qui ne sont ni payés ni nourris, et cherchent à faire du butin dans les campagnes arméniennes, mettent tout à sac. Une

[275] Georges-Henri RUYSSEN, *La questione Armena*, Vol. IV, *1908-1925, Documenti dell'Archivio Segreto Vaticano (ASV), & dell'Archivio Storico della Segreteria di Stato, Sezione per I Rapporti con gli Stati (SS.RR.SS.)*, Roma, Lilame, Editioni Orientalia Christiana, 2015, p. 25-26.
[276] Rampolla à Bonetti, 13 octobre 1902, dans ASV, Segreteria di Stato 1903, rubr. 183, fasc. 3, n° 115.

> des dernières et des plus terribles incursions fut celle de la ville de Musc (Mus) en août 1901, qui a coûté la vie à plus de 300 arméniens. […] Au début de cette année (1902), des soldats kurdes furent installés dans le vilayet d'Erzurum pour surveiller les Arméniens révolutionnaires venus du Caucase. […] En juin 1902, le gouvernement a fait assiéger trois couvents arméniens schismatiques, sous prétexte qu'ils servaient d'asile aux révolutionnaires. […] Maintenant on favorise l'immigration de bandes de musulmans du Caucase qui viennent augmenter l'élément islamique en Arménie, forçant les Arméniens à descendre vers le littoral[277].

Pour le Délégué apostolique Mgr Bonetti, le sultan Abdülhamid II a compris que les Puissances européennes sont au courant de l'origine et des auteurs de ces massacres et qu'elles sont prêtes à prendre des mesures radicales qui compromettront l'existence même de l'Empire. Pour cette raison, afin de laisser les Arméniens dans le giron de l'Empire ou plutôt, pour se débarrasser d'eux, le sultan prend d'autres mesures. Il favorise l'immigration et l'installation de familles musulmanes venues du Caucase et pousse les chrétiens de ces régions orientales à descendre vers le littoral de la Méditerranée ou à se réfugier vers la Russie voisine[278].

Du côté du Vatican, après le décès du pape Léon XIII, le 20 juillet 1903, le conclave nomme à sa place, le 9 août, Mgr Sarto, qui prend le nom de Pie X. Sur le plan international, Pie X apparaît plus conservateur que son prédécesseur. Il choisit le cardinal Merry del Val comme collaborateur et Secrétaire d'Etat du Vatican pour tout son pontificat. Le 5 mars 1904, Pie X choisit le Français François-Désiré Drure comme Délégué apostolique de Mésopotamie auprès des Syriaques. La même année, le Délégué apostolique de Constantinople, Mgr Bonetti, est remplacé par Mgr Giovanni Tacci qui reçoit le titre d'archevêque de Nicée pour les catholiques de rite oriental et de vicaire patriarcal pour les catholiques de rite latin. Trois ans après, ce dernier devient nonce apostolique de Belgique et cède sa place de Délégué apostolique de Constantinople à Mgr Sardi.

Le 15 octobre 1904, l'Archevêque de Reims Benoît Langénieux, dans une longue lettre qu'il écrit au pape Pie X, décrit la situation des Eglises orientales depuis qu'il a été chargé en 1893, par le pape Léon XIII, d'organiser à Jérusalem, un Congrès pour trouver une solution à l'unification de ces chrétiens perturbés par un schisme qui dure depuis fort longtemps. Comme légat du pape en Orient, le cardinal français constate que les abus commis par les Croisades ne sont toujours pas oubliés par les chrétiens orientaux ; ces derniers sont toujours malmenés par l'envie de latinisation des missionnaires catholiques. Malgré la lettre apostolique d'*Orientalium Dignitas Ecclesiarum* du pape Léon XIII le 30 avril 1894, ils subissent une pression systématique de Rome. Pour Mgr Langénieux, certains patriarches réclament avec insistance la création de séminaires indigènes pour leurs rites et demandent des allocations avec un caractère permanent et régulier, de telle sorte qu'ils puissent savoir sur quoi compter et organiser leurs Eglises.

> En d'autres termes, l'idéal serait d'arriver à leur répartir, sous forme de budget annuel, les fonds mis à la disposition du Saint Siège à cet effet par la Propagation de la Foi et par la Grande Chartreuse, les subventions de la Propagande et même les honoraires de messes, qui constituent généralement le seul traitement des prêtres orientaux.

L'Archevêque de Reims met en garde le pape Pie X face à la menace des missionnaires russes et protestants. Pour lui, si les représentants des Eglises orientales catholiques n'obtiennent pas les

---

[277] Bonetti à Rampolla, 27 octobre 1902, dans ASV, Segreteria di Stato 1903, rubr. 183, fasc. 3, n° 75035, 121-124v. (Traduction de l'italien en français par Maggy Waterval).

[278] Bonetti à Rampolla, 27 octobre 1902, dans AVS, Segreteria di Sato 1903, rub. 183, fasc. 3, n°75035, 121-124v. (Traduction de l'italien en français par Maggy Waterval).

faveurs de Rome, ils risquent d'être détournés par les avantages à prix d'or que les protestants et les orthodoxes leur apportent. Pour lutter contre cette menace, il suggère au pape de créer un organisme spécial qui sera réservé au payement des prélats orientaux, afin de mieux contrôler ces Eglises dans le giron de l'Eglise catholique. Ces Eglises se considèrent comme chrétiennes depuis toujours, elles n'ont pas besoin d'être évangélisées une seconde fois et d'être une terre de mission pour l'Eglise catholique :

> D'autre part avec un budget, même modeste mais régulier, il serait plus facile d'organiser un contrôle, surtout si Votre Sainteté croyait pouvoir faire droit aux réclamations si souvent répétées des Orientaux, dans le but d'obtenir l'érection en Congrégation autonome, et tout à fait distincte de la Section spéciale des Rites Orientaux de la Propagande. Ils disent que leurs Eglises si vénérables par leur antiquité, sont constituées dans la hiérarchie depuis des siècles et qu'il leur est pénible de les voir confondues avec les pays de mission[279].

Pour bien se rendre compte de la réalité des choses, le pape Pie X envoie son nouveau Délégué apostolique à Constantinople auprès du sultan Abdülhamid II, le représentant de tous les musulmans sur la terre. Par l'intermédiaire de l'ambassade de France, le Vendredi Saint 21 avril 1905, Mgr Tacci est reçu avec beaucoup d'honneur par le sultan. Malgré cet accueil, le Délégué apostolique constate l'existence d'une méfiance du musulman à l'égard du chrétien, et particulièrement envers les Arméniens et les Syriaques, situés dans les provinces orientales du pays[280].

Après les massacres *hamidiens* et avant l'arrivée au pouvoir des Jeunes Turcs, les massacres, les persécutions et la haine du chrétien n'ont pas été éradiqués de l'esprit du gouvernement ottoman. Les convertis à la religion des Occidentaux sont considérés comme des espions des pays européens et les minorités chrétiennes autochtones, comme un élément de la destruction de l'Empire turc et musulman. Quant aux Arméniens et Syriaques influencés par les progrès de la science occidentale, ils cherchent un moyen d'échapper à l'oppression des musulmans turcs et kurdes. Surtout les Arméniens, beaucoup plus nombreux, créent des groupes clandestins afin de trouver une réponse à leur question, « la question arménienne ». Au mois de mai 1908, le patriarche de l'Eglise chaldéenne, Mgr Emmanuel II Thomas, écrit au nouveau Préfet de la Congrégation pour la propagation de la foi, le Cardinal Gotti, afin de l'informer de la situation des Syriaques :

> Mossoul, le 30 mai 1908
>
> Eminence,
>
> Votre Eminence a entendu, sans doute, les derniers troubles causés par les révolutionnaires arméniens à Van et ses environs. Dans ses lettres en date du 30 mars et 13 avril, Mgr Manna m'informe que son fidèle domestique chaldéen de Seert a été aussi la victime, laissant sa jeune femme et sa mère dans l'abîme de tristesse et de douleurs. Ces troubles tant de fois répétés par ces révolutionnaires sont de nature à augmenter la haine et les préjugés contre le nom de chrétien, sans distinction de race, de croyance, et font reculer de beaucoup nos œuvres en général, mais surtout celle de la montagne (Hakkâri) qui relève du Vilayet de Van. Sous des pressions très fortes, Mgr Manna demande des secours pécuniaires pour soutenir la détresse et pour faire face à la cherté qui règne dans ces contrées-là. Pour moi, je suis prêt à faire tout ce qui m'est possible, en me privant de tout, et en même temps, j'ose le recommander à la charité de Votre Eminence qui m'est bien connue, surtout dans de pareilles circonstances et d'avance mille et mille remerciements.

---

[279] Georges-Henri RUYSSEN, *La questione Armena*, Vol. IV, *1908-192*, p. 435-450.
[280] Tacci à Merry del Val, 26 avril 1905, dans ASV, Segreteria di Stato 1905, rubr. 257, fasc. unico, n° 11397, 25-26v.

> Je termine en baisant vos mains avec respect et vénération et en restant toujours et partout de Votre Eminence Illustrissime et Révérendissime,
>
> Votre très reconnaissant Serviteur[281]

La province de Van, située à la frontière perse est assez éloignée de la capitale, Constantinople. Épargnée par les massacres *hamidiens*, elle est un bastion du mouvement indépendantiste arménien. Elle tire son nom « van » de l'arménien qui signifie village, elle est peuplée en majorité d'Arméniens, avec le sud, le Hakkâri, en majorité de Syriaque de tendance « nestorienne ». Pour le patriarche de l'Eglise chaldéenne, Mar Emmanuel II Thomas, les révolutionnaires arméniens empêchent le travail des missionnaires catholiques de gagner les chrétiens autochtones au catholicisme. On constate que la lettre du patriarche est envoyée le 30 mai, deux mois avant la prise de pouvoir par les Jeunes Turcs, le 23 juillet 1908. Ce qui signifie que les massacres *hamidiens* n'ont pas cessé en 1896, mais au contraire, qu'ils ont continué au-delà même de la prise du pouvoir par le CUP.

L'évêque Mgr Eugène Manna fait partie des intellectuels syriaques qui ont marqué la renaissance de la littérature syriaque du début du XX$^{e}$ siècle. Né en 1867, originaire de Bakoufa, au nord de l'Irak dans la province de Ninive et à l'âge de 35 ans, en 1902, il devient évêque de Van à la place du patriarche. On conserve de lui trois œuvres importantes sur la littérature syriaque : en 1896, une grammaire de la langue araméenne (syriaque) ; en 1900, un dictionnaire syriaque (araméen)-arabe ; en 1901, une collection de littérature syriaque. En juillet 1915, il accompagne les déportés syriaques et s'installe avec eux dans le Caucase. Plus de 2 000 Syriaques orthodoxes et chaldéens de Bitlis abandonnent leurs foyers pour se réfugier dans les pays actuels comme la Géorgie, l'Arménie et la Russie. Pour sensibiliser le monde sur le sort des Syriaques, Mgr Jacques Eugène Manna entreprend des longs voyages à travers la Russie, la Suède, le Danemark, l'Angleterre et la France. En 1928, il disparaît d'une manière mystérieuse et après plusieurs jours, son corps est retrouvé dans le Tigre[282].

Dans une situation fort difficile pour les Syriaques de Mésopotamie, la délégation apostolique passe de la main des dominicains à celles des carmes. Dans une visite que le nouveau Délégué apostolique, Mgr Drure, entame auprès des Syriaques dans les diocèses de Mossoul, d'Amadia, de Zakho et de Séert, il constate que les chrétiens de sa délégation sont isolés et livrés à une extrême pauvreté. Le 6 juin 1908, dans un rapport qu'il envoie au Préfet de la Congrégation de la propagation de la foi, Mgr Drure explique les raisons qui ont poussé les musulmans à massacrer des chrétiens, en majorité des Arméniens.

> […]. Le 5 janvier dernier, la police turque de Van, sur la dénonciation de l'un des arméniens, découvrit un dépôt considérable d'armes et de munitions chez les *Fédaïs*, société secrète arménienne révolutionnaire. Il y eut en cette circonstance une légère échauffourée qui fit quelques morts ou blessés parmi les musulmans. Ceux-ci jurèrent de se venger. [..] Apprenant que le susdit dénonciateur venait d'être tué par un arménien, ils se précipitent dans les bazars ou marchés de la ville et fusillent tous les chrétiens qu'ils rencontrent. […] Enfin le commandant de la police, prenant énergiquement le parti de l'ordre, distribua ses soldats dans tous les quartiers, avec la consigne de tirer sur quiconque attenterait à la vie d'un chrétien. Grâce à cette mesure, les massacres cessèrent. Les consuls cherchent à établir la liste des victimes. […] Le chiffre approximatif serait de 110 morts connus. En ville chacun reste chez soi, et la terreur règne encore chez les chrétiens par suite de

[281] Emmanuel Thomas II à Gotti, 30 mai 1908, dans ACO, Armeni Patriarcato 1891-1926, rubr. n° 105, 3, n° 24941.
[282] Joseph YACOUB, *Qui s'en souviendra ? 1915 : le génocide assyro-chaldéo-syriaque*, Paris, Cerf, 2014, p. 62-64.

> la surexcitation des musulmans. […] D'après de nouveaux renseignements, on craint toujours à Van un nouveau massacre d'Arméniens. [..][283].

Pour ce qui est des révolutionnaires arméniens, il s'agit sûrement de la Fédération révolutionnaire arménienne (FRA) de tendance socialiste et du parti social-démocrate Hentchak (SDH) de tendance indépendantiste. Ces deux forces importantes arméniennes présentes à l'époque du génocide, portent aussi le nom de Dashnak (FRA) et de Hentchak (SDH). Effectivement, le travail révolutionnaire des Arméniens augmente davantage la haine envers les chrétiens et surtout les chrétiens convertis au catholicisme. En même temps, les « nationalistes » arméniens et syriaques voient mal la division et le séparatisme religieux entre les membres de la même nation. Le 12 janvier 1908, des révolutionnaires arméniens qui portent le nom de Société secrète, appelée Nouvelle Génération, *Nor Serouth* en arménien, envoie une lettre au corps enseignant des écoles de filles et de garçons organisées par les missionnaires catholiques de Van. Ces révolutionnaires qui se considèrent comme une *Société secrète* veulent attirer l'attention des missionnaires occidentaux sur le fait que l'enseignement n'est pas une propriété donnée uniquement aux Européens et que l'instruction et l'éducation sont la cause principale de leur lutte. Pour eux, l'école comme établissement public, est isolée et complètement fermée aux attentes de la population locale, et elle est organisée par des religieux et religieuses étrangers qui profitent de l'innocence des enfants pour changer leur mentalité.

> Ces Pères et ces Mères catholiques, tout en se ménageant des sources de profit, s'emploient dans le secret, à l'insu du public et avec leur manière dégoûtante, à transformer la conscience ainsi que l'esprit de la nouvelle génération de nos enfants. Vous avez mis à profit l'ignorance et l'indifférence de notre peuple et cela de la manière la plus contraire à la conscience. Mais désormais la jeunesse vaillante et intelligente qui se lève, ne vous permettra pas de continuer votre rôle désagréable. Nous démasquerons les Pères et les Mères et nous interviendrons de la manière la plus énergique. Nous ne pouvons confier l'éducation de nos enfants à des Européens qui se sont enfuis dans notre nation ou pays sous le voile de la philanthropie et ne sont que des hypocrites dissimulés.

Ces « révolutionnaires » autochtones demandent des comptes aux missionnaires sur la façon et l'organisation de leur enseignement. Puis d'une manière assez sévère, le 19 avril, ils rédigent un long pamphlet pour exiger le retour des missionnaires, soit vers leurs pays d'origine, soit dans leurs cellules. La *Nouvelle Génération*, déclare que les missionnaires sont des hypocrites, qui ont profité des massacres *hamidiens* de 1894-1896 pour pénétrer avec de l'argent et prêcher leur foi démoralisatrice au peuple innocent. Ils considèrent les religieux catholiques comme des complices du gouvernement turc et ferment les yeux sur les derniers massacres de cette région de Van. Pour les adhérents de *Nor Serouth*, les missionnaires occidentaux profitent des massacres pour s'approcher du peuple et le convertir au catholicisme. Ils ne convertissent que les minorités chrétiennes et ne s'approchent même pas des musulmans. Après la rédaction de la lettre et des menaces contre les missionnaires catholiques, les « Jeunes » révolutionnaires cassent les vitres et saccagent deux écoles organisées par les dominicains de Van[284].

Cette action de la *Nouvelle Génération* est très mal accueillie par les missionnaires dominicains de Mossoul. A partir des lettres d'informations reçues du R.P. Jacques Rhétoré, le 26 juin 1908, le vicaire de la mission dominicaine de Van, Dominique Berré, écrit au Préfet de la Congrégation de

---

[283] Drure à Gotti, 6 juin 1908, dans ACO, Armeni Patriarcato 1891-1926, rubr. n° 105, 3, n° 24900.

[284] Georges-Henri RUYSSEN, *La questione Armena*, Vol. III, *1908-1925, Documenti dell'Archivio della Congregazione per le Chiese Orientali (ACO)*, Roma, Lilame, Editioni Orientalia Christiana, 2013, p. 25-27.

la propagation de la foi, Mgr Gotti, sur la situation de la région et de la ville de Van. Dans sa lettre, il précise que les missionnaires dominicains subissent le contrecoup des massacres que les minorités chrétiennes ont subis dans la province de Van. Pour le dominicain Berré, la cause de ces massacres est la révolte contre le gouvernement de certains Arméniens qui se nomment *Fédaïs*.

> Il existe depuis longtemps en Arménie un parti de révolutionnaires que l'on désigne par le nom de Fédaïs. Récemment un certain nombre d'entre eux se sont constitués en société secrète, sous le nom de « Nouvelle Génération, Nor Serouth » dont le but, plus ou moins avoué, paraît être la suppression de tout élément européen en Arménie. Certaines paroles des adhérents laissent supposer que la cause initiale de cette hostilité n'est autre que leur dépit de n'avoir pas été reçus à la Conférence de La Haye ; de ce jour ils auraient juré de se venger sur les Européens établis dans leur pays. Leur but principal est de supprimer toute idée religieuse dans leur nation et de détruire même la notion de Dieu, surtout dans la jeunesse, afin qu'elle puisse mieux servir, dégagée de tout frein, la cause révolutionnaire[285].

Effectivement dans leur lettre, les révolutionnaires arméniens parlent de l'enseignement pervers et malsain qui détourne les jeunes Arméniens du droit chemin. Dès le début de leur pamphlet, ces révolutionnaires considèrent l'enseignement des dominicains comme inutile pour les minorités autochtones :

> […] sous le voile de haute idée de philanthropie, commence leur métier lucratif, jeter les filets de fer de la pêche à l'homme dans le marais de l'ignorance, et asservir et animaliser davantage les cerveaux humains[286].

La stratégie de ces groupes arméniens vise à fédérer les mouvements progressistes dans le but d'instaurer un Etat laïc, seul capable d'assurer un statut d'égalité à leur population et de garantir la sécurité de leurs biens. Cela dit, le travail missionnaire du dominicain Jacques Rhétoré ne peut être qualifié que de prosélytisme en faveur de Rome. Il débarque à Mossoul le 12 septembre 1874, pour reprendre la direction de l'école des dominicains du village de Mar-Yaqo. Il apprend le syriaque, l'arabe, l'arménien et le turc afin de pouvoir communiquer avec la population locale. Durant cinq ans, il étudie le s*ouret*, langue parlée des Syriaques orientaux qui habitent au nord-est de la Mésopotamie et au Hakkâri. Pour la première fois, il écrit et publie des livres en *souret* (syriaque) sur la grammaire, la culture, la liturgie des « nestoriens »[287]. Tout au long de sa mission en Mésopotamie, il entreprend beaucoup de voyages auprès des Syriaques des quatre Eglises. Il peut être qualifié de « Saint Paul » des Syriaques unis à Rome, car il est dévoué corps et âme à la conversion au catholicisme des minorités chrétiennes de la Mésopotamie. Ce n'est pas un hasard de voir le nom de Rhétoré sur la liste des futurs candidats au poste de Délégué apostolique de Mésopotamie, pour remplacer Mgr Altmayer. Comme témoin oculaire et lui-même victime du génocide de 1915, Rhétoré laisse un témoignage important sur les massacres des Syriaques. Mais son souci majeur est de gagner au catholicisme les chrétiens situés au nord de la Mésopotamie[288].

Ces tristes événements de Van et de ses environs, le 23 mars 1908, commis contre les tumultueux révolutionnaires arméniens, réprimés violement dans le sang par la soldatesque kurde et l'armée turque, sont le résultat de la haine engendrée par les massacres *hamidiens*. Mais d'autres facteurs

---

[285] Berré à Gotti, 26 juin 1908, dans ACO, Armeni del Patriarcato 1891-1925, rubr. n° 105, 3, n° 24993.
[286] Georges-Henri RUYSSEN, *La questione Armena*, Vol. III, *1908-1925*, p. 26.
[287] Jacques RHETORE, *La versification en souret (araméen contemporain)*, édition et notes de Bruno POIZAT, Louvain, Peeters, 2013.
[288] Jacques RHETORE, *Les chrétiens aux bêtes*, préface par Jean-Pierre PERONCEL-HUGOZ, Etude et présentation par Joseph ALICHORAN, Paris, Cerf, 2005, p. 233-258.

aussi peuvent être pris en considération, comme la présence sur place des religieux occidentaux et parmi eux les dominicains qui confirment l'intervention des forces externes. Pour ces derniers, la cause des massacres de Van n'est pas interne à l'Empire, c'est le résultat de la politique d'ingérence des pays étrangers. Parmi eux la Russie : pour pouvoir intervenir dans les affaires internes de l'Empire, elle « excite » la jeunesse arménienne à se révolter contre le gouvernement de Constantinople. Voici comment le Délégué apostolique de Constantinople présente l'état d'esprit qui règne entre les minorités chrétiennes et le gouvernement ottoman :

> […] En général, c'est un fait que dans les environs (Van, Erzurum, Mus), les désordres et massacres plus ou moins clandestins continuent, auxquels se prêtent les Arméniens eux-mêmes. Ils n'ont pas oublié les massacres de 1895-1896, et forts de leurs positions et de leur nombre, ils débouchent du Taurus, de Zeitun ou de Sassun pour commettre des actes de vengeance sur les Turcs, lesquels tombent à leur tour sur les Arméniens, avec des actes de représailles[289].

Ces témoignages venant de la province de Van, donnent des renseignements importants sur la situation des chrétiens après les massacres *hamidiens*, et sur la manière dont est perçue la nouvelle Constitution, fruit de la Révolution du 24 juillet 1908. Ils rappellent que d'un côté, la politique instaurée par Abdülhamid II, donne aux tribus kurdes locales une totale impunité, de profiter de la situation pour spolier les biens des minorités chrétiennes. De l'autre côté, avec la nouvelle Constitution, les leaders arméniens locaux exigent le rétablissement d'une justice par la restauration des biens. Il suffit de peu de chose pour que les Kurdes réclament les faveurs dont ils ont joui sous le règne d'Abdülhamid II, en récompense des crimes et des déprédations qu'ils commettent sur les Arméniens et les Syriaques. La faiblesse de la politique ottomane à s'imposer dans les régions situées à la frontière iranienne, témoigne de l'opposition qui règne entre les deux protagonistes.

## IV.3. Les massacres du Hakkâri et d'Ourmia (1900-1909)

Le Hakkâri et l'Ourmia sont deux provinces d'origine syriaque, séparées par la frontière irano-turque définie depuis les accords d'Erzurum en 1847. Jusqu'à la fin de la Première Guerre mondiale, la Perse perd sa souveraineté sur cette frontière, et dans l'intérêt économique de la Grande-Bretagne et de l'Empire russe, l'Empire ottoman est chargé de la surveiller. Pour maintenir l'ordre, le gouvernement ottoman s'appuie sur la force locale des aghas kurdes. Après les massacres *hamidiens* de 1896, les bataillons des tribus kurdes profitent de la faiblesse du pouvoir central de Constantinople pour piller, saccager et envahir les villages syriaques qui résistent à leur pouvoir. Aussitôt, les chrétiens qui habitent cette région prennent des initiatives pour fuir face à la montée de la violence, et plus de sept mille chrétiens : arméniens, chaldéens et nestoriens se réfugient dans la région d'Ourmia en Iran.

Durant trois ans, la ville qui donna son nom à la région du Hakkâri et les villages autour de Tergawer subissent les massacres de la part de la tribu kurde *Shakkak*. Entre les années 1900 et 1903, la tribu *Shakkak* détruit, pille, récolte du butin, assassine des prêtres et tue l'évêque Gauriel de l'Eglise nestorienne d'Ourmia. L'agha kurde de Berwar, Rashid Bey, dans un guet-apens, tue Malek Yossep, le chef chrétien de la famille Bnaï-Matha du Tiari, puis il quitte la frontière

[289] Bonetti à Rampolla, 27 octobre 1902, dans AVS, Segreteria di Stato 1903, rub. 183, fasc. 3, n°75035, 121-124v. (Traduction de l'italien en français par Maggy Waterval).

ottomane pour occuper les villages chrétiens situés entre Salmas et Khoy en Perse. Excédés par la violence accrue des tribus kurdes, le 11 mars 1902, deux chefs chrétiens de l'Eglise assyrienne dite nestorienne adressent une pétition au vice-consul de France à Mossoul, Léon Krajewsky :

> Les Maliks Esmaïl et Barkha au vice-consul de France à Mossoul, Gloire et louange au représentant du glorieux gouvernement français à Mossoul.
>
> Nous avons l'honneur de porter à la connaissance de Votre Excellence que les musulmans qui nous entourent sont nombreux et qu'ils sont plus méchants que les loups. Le gouvernement ottoman, tant par faiblesse que par mollesse, ne veut pas s'occuper de ses sujets ; nous sommes lassés de lui décrire les désastres et les tyrannies que nous souffrons continuellement. Si, par hasard, une fois sur mille, nous voulons nous venger, tous ensemble depuis Mossoul, Van et le Borkhtan jusqu'aux frontières de Perse, ils s'accordent pour nous détruire. Il est évident que toutes les tribus kurdes sont tombées d'accord pour nous faire du mal. Nous avons recours à Votre Excellence pour vous supplier de nous protéger contre leur injustice. […][290].

L'année suivante, en juin 1903, les tribus kurdes de Beyzadeh aidées par les Kurdes du côté ottoman, attaquent violement les villages syriaques du district iranien de Tergawer. Malgré l'incendie de trois villages, la mort de 21 hommes, de 4 femmes et le vol de 1600 moutons, les Syriaques se défendent avec ardeur derrière les murs du village de Mawana. La bravoure de ces chrétiens est saluée par les missionnaires catholiques lazaristes par ces mots :

> Mawana, la Sparte chaldéenne ! Derrière ses murs de terre, trois cents géants de 24 à 40 ans sont capables de barrer le chemin à 3 000 Kurdes. Les catholiques et les nestoriens vont dans l'église dédiée à la Vierge et emportent une poignée de terre de l'église avant la bataille contre les Kurdes. Communion de cent cinquante jeunes hommes après avoir jeté à terre les poignards dont ils ne se séparent jamais[291].

Le 9 mars 1904, le missionnaire presbytérien, Benjamin Woods Labaree, est assassiné en même temps que son domestique Israël Gewarguis originaire du village de Gawalan dans la région d'Ourmia. Les diplomates américains et britanniques de Téhéran décident de faire pression sur le gouvernement perse pour condamner les tribus kurdes de Beyzadeh. En juin 1905, le gouverneur perse de Tabriz, fait pendre le chef agha kurde Shakkak de Tchari et les Kurdes Beyzadeh veulent venger la mort de ce leader. Alors la tension entre chrétiens et musulmans monte d'un cran ; assassinats et meurtres deviennent le quotidien de ces deux provinces frontalières. À la suite des attaques répétitives subies de la part des Kurdes, les chrétiens du district de Tergawer, plus de 500 familles, prennent en août 1907, la route d'Ourmia pour s'installer dans les missions catholiques et protestantes.

La même année, en automne 1907, l'évêque anglican de Gibraltar Mgr W.E. Collins rend visite au patriarche de l'Eglise assyrienne d'Orient, Mar Shimun XIX Benjamin, qui réside à Qodshanes au nord de la ville de Hakkâri. Le but de l'évêque est d'instaurer une véritable conférence théologique avec le patriarche et son clergé. En même temps, les missionnaires anglicans profitent de l'occasion pour ouvrir un centre de formation pour les Assyriens du Hakkâri à Van. Mais après trois ans d'activités, faute de moyens, le centre est fermé :

---

[290] Florence HELLOT-BELLIER, *Chroniques de massacres annoncés, Les Assyro-Chaldéens d'Iran et du Hakkâri face aux ambitions des empires 1896-1920*, Paris, Geuthner, 2014, p. 320-327.

[291] Florence HELLOT-BELLIER, *Chroniques de massacres annoncés, Les Assyro-Chaldéens d'Iran et du Hakkâri*, p. 328.

> La Mission réalisa peu à peu que tous les avantages et les qualités que l'on pouvait reconnaître à Van ne suffisaient pas à en faire un centre possible pour une station missionnaire et encore moins si celle-ci devait être le quartier général de la Mission pour les Assyriens. […] L'essai de transfert à Van en 1907 avait échoué en partie, parce que cette ville était trop éloignée des districts du Hakkâri (160 kilomètres) dont provenaient les élèves, et en partie parce qu'elle se trouvait dans une région de l'Empire (ottoman) où la plus importante communauté non-turque était la communauté arménienne, et où l'Eglise arménienne avait donc une importance primordiale et un statut dominant[292].

L'autre difficulté est la montée en flèche des attaques kurdes contre les chrétiens dans les années 1907 et 1908. En l'absence du commissaire ottoman Taher Pasha d'Ourmia, entre le 28 février et la fin juin 1908, les Kurdes Shakkak attaquent les villages syriaques de Salmas et d'Anzal et en même temps, les Kurdes Dashti attaquent les villages proches d'Ourmia. Mgr Lesné, dans une lettre qu'il envoie le 16 juin 1908 au Délégué apostolique de la Perse, Mgr Sontag, décrit la situation catastrophique des villages chrétiens de cette région. Pour lui, les Kurdes ne font qu'exécuter les ordres venus de Constantinople pour mettre la pression sur le gouvernement perse afin qu'il abandonne ses interventions à la frontière. Pour l'Empire ottoman, si le gouvernement de Téhéran apporte son aide aux chrétiens, c'est parce qu'il est influencé par la Russie et l'Angleterre. Alors, de petits groupes de chrétiens décident de prendre en main la défense de leurs villages, parfois avec l'aide des *fedaï* (volontaires) arméniens. Ainsi, les chaldéens catholiques et les nestoriens forment une sorte de corps militaire composé de véritable soldats venus de tous les villages de la région d'Ourmia et du Hakkâri à la manière des *fedaï* arméniens :

> Le chef des Fédévis arméniens est arrivé à Ourmia le 11 avril. Il apportait avec lui plusieurs caisses d'armes qu'il a distribuées à ses coreligionnaires. Il y a plus de deux mois qu'un agent leur remettait des bons pour un fusil contre versement de tomans. L'Arménien porteur de ce bon se présente actuellement au chef, paie encore des tomans et retire son arme[293].

Les mois de mai et juin 1908 sont les plus éprouvants pour les habitants chrétiens et musulmans qui vivent près de la frontière iranienne. Les consuls américain et anglais de Tabriz, ainsi que les missionnaires occidentaux présents sur place, interviennent plus de quatre fois auprès du commissaire ottoman Taher Pacha pour faire cesser les violences des Kurdes sur la région. Les traumatismes causés par ces combats ont provoqué une vague d'immigration des Syriaques orientaux vers le Caucase arménien et géorgien.

En même temps les missionnaires catholiques et protestants se livrent un combat de conversion sur les territoires hors d'Europe. En 1910, Mgr Emile Sontag, religieux lazariste d'origine française, est choisi par le Saint Siège comme Délégué apostolique des catholiques latins d'Iran et sa résidence est située à Ispahan. De son côté, en 1911, l'Eglise anglicane, pour s'installer près de l'église dite nestorienne, aménage des nouveaux centres de formation à Amediah au nord de Mossoul. Sous la direction de l'Archevêque de Cantorbéry, la mission anglaise veut ouvrir une école à Qodshanes, à la résidence du patriarche Mar Shemun XIX Benjamin. Mais les autorités turques n'autorisent pas l'ouverture de cette école qui doit former le clergé local. Alors, jusqu'à la fin de sa vie, le Révérend Dr Browne décide d'instruire la famille du patriarche[294].

---

[292] Georges S. REED, *La mission de l'Archevêque de Cantorbéry auprès des Assyriens,* dans *Cahier d'études chrétiennes orientales VI*, Paris, Le Monde non chrétien, 1967, p. 43-45.

[293] Florence HELLOT-BELLIER, *Chroniques de massacres annoncés, Les Assyro-Chaldéens d'Iran et du Hakkâri*, p. 332-336.

[294] Georges S. REED, *La mission de l'Archevêque de Cantorbéry auprès des Assyriens*, p. 44-47

Quant aux tribus kurdes, le chef des Shakkak Abdoui Simko agha[295] attaque le village de Tcheheriq, et les *hamidiens* de Turquie attaquent la ville de Salmas. Pour stopper les hostilités envers les chrétiens, le chef civil assyrien d'Ourmia, Agha Petros, et les représentants du gouvernement iranien, dans une lettre qu'ils adressent aux consuls occidentaux présents à Tabriz, sollicitent leur aide :

> Vous savez que, depuis trois ans, les fonctionnaires des frontières ottomanes ont poussé les Kurdes et les rebelles de la Perse à tous les excès. Sur la frontière persane, ils se sont permis d'exercer toutes sortes de rapines, de vols et de pillages à l'encontre des malheureux sujets persans ; eux-mêmes font des incursions en Perse avec la complicité de tribus susdites. Tous les champs et la plupart des villages d'Ourmia ont été conquis et envahis par eux. […] Si un village refuse, on le pille, après l'avoir assassiné. Cette année-ci, la plupart des villages ont été contraints de demander le dekhalet. Il y a quelques jours, le village de Qouchtchi et celui de Khan-Takhté, par où passe la route du commerce, de la poste et du télégraphe entre Salmas et Ourmia, ont été pris de force. Les Turcs ont coupé les fils télégraphiques et arrêté le service postal. […] C'est pourquoi, n'écoutant que la voix de l'humanité, celle de l'Union entre les deux gouvernements, nous vous prions respectueusement de faire connaître à l'autorité compétente les malheurs des gens d'Ourmia, les violences, les menaces, les excès des fonctionnaires ottomans et le remède que l'on considérera comme nécessaire pour s'opposer à ces violences : qu'on en use quel qu'il soit. Qu'on prenne en considération la tranquillité des malheureux sujets persans, les ruines des habitants d'Ourmia qui n'ont plus la force de supporter quoi que ce soit.

Malheureusement rien ne change ; les consuls occidentaux n'arrivent pas à stopper la violence et les chrétiens de la province du Hakkâri et d'Ourmia continuent à affronter les provocations des tribus kurdes. Quant au nouveau gouvernement de Constantinople dirigé par le Comité Union et Progrès (CUP), il est incapable de contrôler d'une manière efficace cette frontière avec l'Iran. De leur côté les Arméniens, forts de leur nombre dans la province de Van, pour obtenir leurs droits, créent une milice volontaire qui porte le nom de *fedaï.* Celle-ci à son tour organise des rebellions contre les villages kurdes et commet des atrocités :

> Lorsque les agents du Comité Union et Progrès parcoururent cette contrée et les confins turco-persans habités par des Kurdes pour prêcher le panislamisme, lorsque le gouvernement Jeunes Turcs par incapacité ou par politique, négligea de réprimer quelques actes de violence que les Kurdes avaient commis comme ballons d'essai, les Kurdes organisèrent des bandes de brigands ou *echkia* qui pillèrent des villages arméniens et kurdes *rayas* et enlevèrent des troupeaux. […] Les Arméniens ripostèrent en organisant des bandes d'anciens *fedaï* qui attaquèrent les *aqa* kurdes, en commettant de nombreux méfaits comme les Kurdes[296].

Il faut dire que le jeu d'intérêts que les Russes et les Anglais ont instauré dans cette région a renforcé davantage l'impunité des tribus kurdes. Dans les années 1910 et 1911, les Russes programment des pourparlers entre les tribus kurdes et assyriennes d'Ourmia, afin d'obtenir la direction de la région face à leurs alliés parmi lesquels les Anglais. Profitant de la décadence de l'Empire ottoman, les Russes veulent conquérir les territoires mésopotamiens riches en pétrole. Pour y arriver, ils doivent gagner à leur cause les minorités kurdes et chrétiennes situées à l'est de l'Empire ottoman. Mais le double jeu de certains chefs kurdes aggrave la situation et provoque une méfiance radicale entre les chrétiens et les musulmans. Ce double jeu a permis aussi au

[295] Il s'agit du meurtrier du patriarche Mar Shemoun XIX Benjamin, le 16 mars 1918, dans la plaine de Salmas située au nord d'Ourmia.

[296] Florence HELLOT-BELLIER, *Chroniques de massacres annoncés, Les Assyro-Chaldéens d'Iran et du Hakkâri*, p. 337-338.

gouvernement des Jeunes Turcs de rester en place à Ourmia jusqu'à la fin de l'année 1912, car ils sont en guerre contre les Bulgares et il est impossible pour eux de maintenir les deux fronts en même temps.

## IV.4. Les massacres d'Adana (1908-1909)

La province d'Adana connue sous le nom de Cilicie est située au sud de l'actuelle Turquie. Stratégiquement située entre la Méditerranée et les chaînes de montagnes du Taurus et de l'Anti-Taurus, la Cilicie, avec l'abondance de ses eaux fluviales et un climat favorable, possède un grand potentiel de production de coton et un immense espace pour cultiver des céréales, notamment du blé et de l'orge. Considérée comme le grenier de l'Empire, la région accueille beaucoup de main-d'œuvre venue de toute l'Anatolie. Parmi ces travailleurs immigrés, beaucoup de Syriaques de la province de Diyarbakir, d'Alep et de Mossoul vont s'installer dans les différentes villes de la province de Cilicie. Il s'agit de populations hétérogènes à faible majorité de Turcs, malgré les massacres de 1909 ; les statistiques de l'*Annuaire oriental* de 1912 donnent le nombre de 400 000 habitants de la Cilicie, dont 185 000 musulmans et 215 000 chrétiens. Mais lors de l'occupation française après 1918, les chiffres entre chrétiens et musulmans sont inversés. Les musulmans sont estimés à 230 000 et les chrétiens à 154 000. Notons que parmi les habitants de confession musulmane, 100 000 sont Kurdes, 100 000 Arabes, 20 000 Turcs et 10 000 Tcherkesses. Du côté chrétien, nous avons 120 000 Arméniens, 28 000 Grecs et 5 000 Syriaques[297].

Le 24 juillet 1908, le sultan Abdülhamid II cède aux exigences des Jeunes Turcs et proclame une Constitution sur des bases laïques, qui donne un meilleur espoir pour la condition de vie des minorités chrétiennes. Toutefois, un mot domine l'esprit et la politique de l'Empire, l'ottomanisme. Il s'agit d'une idée lancée par le sultan Abdülhamid II, lors des massacres *hamidiens* de 1895-1896. Le but est de donner une notion d'unification culturelle du pays sous la bannière du turquisme avec un islam renouvelé et moderne. Mais pour les minorités, et tout particulièrement pour les révolutionnaires arméniens, il signifie avant tout un accès au statut d'égalité, de réparation des injustices du passé, la construction d'une société plus laïque et la suppression de la différence confessionnelle. Sur le fond, l'adoption du concept d'ottomanisme, quel que soit le contenu qu'on veut bien lui donner, est considéré par tous les composants de l'Empire comme la dernière alternative possible afin de sauver l'unité nationale. Cette politique d'unité nationale sous l'étendard de l'ottomanisme, avec la politique de l'égalité pour tous les sujets de l'Empire, implique de la part des Jeunes Turcs, un effort supplémentaire et inattendu par la population. La nouvelle liberté dont bénéficient les minorités chrétiennes est perçue comme une provocation aux yeux des chefs des tribus kurdes et des notables turcs. La mentalité du Turc qui a dominé ces minorités durant des siècles d'occupation est mise en question par la Révolution de 1908. Pour un Turc, il faut prévenir ou préparer une insurrection afin de noyer dans le sang l'espoir d'une liberté retrouvée par les minorités chrétiennes. Du côté des leaders arméniens et syriaques, il est indispensable de faire découvrir la vérité et d'obtenir justice face aux massacres *hamidiens* et à l'injustice pratiquée par les tribus kurdes. Malgré ces tensions, le nouveau gouvernement unioniste dissout les régiments kurdes surnommés *Hamidiye alaylari* et en même temps, ils démettent Zeki Pacha et Ibrahim Pacha

[297] Vahé TACHJIAN, *La France en Cilicie et en Haute-Mésopotamie, Aux confins de la Turquie, de la Syrie et de l'Irak (1919-1933)*, Paris, Karthala, 2004, p. 80-84.

de leurs fonctions ministérielles, car leur responsabilité dans les massacres *hamidiens* est gravée dans les mémoires des révolutionnaires arméniens[298].

Pour contrôler l'immense territoire de l'Empire, les Jeunes Turcs créent des clubs locaux grâce à des délégués itinérants. A Adana, la formation d'un club local a permis de régler leur compte aux deux principaux représentants de l'Etat dans la région. Imprégnée par une culture tribale, la province d'Adana est habitée par une population musulmane hostile à la politique d'apaisement que le gouvernement de Constantinople pratique depuis quelques mois à l'égard des chrétiens. Le CUP de la province de Cilicie, formé par des notables de la ville d'Adana, obtient le commandement militaire, s'oppose au gouverneur Bahri Pacha et exige sa démission. Accusé d'être un sympathisant des chrétiens, il démissionne et quitte la ville secrètement. Le 15 octobre 1908, son remplaçant Djévded Bey demande un renforcement de troupes à Damas, et sur le terrain du patriotisme et de l'islamisme, réconcilie les deux tendances turques. A la tête des meneurs turcs, un certain Baghdadi Zadé, celui-là même qui a arrêté Bahri Pacha. Dans les mosquées, les mollahs exhortent la population musulmane à ne rien céder aux chrétiens. Des rumeurs circulent pour dire que les Arméniens se sont armés pour retrouver leur indépendance et créer un nouveau royaume arménien sur « la terre de l'islam » conquise par l'Empire ottoman[299].

En 1908, le gouvernement décide d'organiser des élections pour élire les députés du nouveau parlement. Ces élections montrent que le CUP depuis Salonique, contrôle le nombre de députés attribué aux minorités chrétiennes. Sur les 280 députés, il n'y en aura que 40 pour représenter l'ensemble des groupes non-musulmans. Dans ces élections « libres », il n'y a pas de trace de députés d'origine syriaque. Le 23 décembre 1908, l'évêque arménien catholique d'Alexandrie en Egypte, territoire de l'Empire ottoman, témoigne à son tour de l'état d'esprit auquel ni le gouvernement de Constantinople, ni les chefs des tribus kurdes, ni les minorités chrétiennes ne sont préparés envers cette Révolution libérale influencée par des idées venues d'ailleurs. Cinq mois après la proclamation de la nouvelle Constitution, le bilan que Mgr Koyunian dresse au Préfet de la Congrégation de la propagation de la foi est pessimiste :

> […] L'année (1908) qui se termine marquera une époque dans l'histoire de l'Empire ottoman. Avec une révolution pacifique, un gouvernement excessivement tyrannique s'est transformé en un gouvernement constitutionnel et libéral. Ce changement inattendu aura certainement des effets bénéfiques pour les intérêts matériels des sujets ottomans. Mais quels effets produira-t-il par rapport aux intérêts moraux et religieux, et ceci spécialement pour l'Eglise arménienne catholique ? Ce n'est pas facile à prévoir. La religion catholique espère de grands bénéfices de la part d'un gouvernement libéral, mais le nouvel état des choses nous a trouvés non préparés.
>
> 1. Dans l'administration des diocèses, nous n'avons pas une organisation nette et régulière, spécialement pour la partie financière. Des abus et des erreurs d'administration de la part des évêques et du clergé ont été commis et continuent encore. D'où le manque de confiance de la part du peuple.
>
> 2. Les droits du Saint Siège, chef de l'Eglise universelle, ne sont pas reconnus par beaucoup, si ce n'est en théorie ; en pratique, l'action du Saint Siège est considérée comme une ingérence à éviter, autant que faire se peut ; elle est considérée comme une tyrannie intolérable. Et malheureusement, cette idée funeste

[298] Hamit BOZARSLAN, Vincent DUCLERT, Raymond KEVORKIAN, *Comprendre le génocide des Arméniens, 1915 à nos jours*, Paris, Tallandier, 2015, p. 57-64.
[299] Raymond KEVORKIAN, *La Cilicie (1909-1921), Première partie : les massacres de Cilicie d'avril 1909*, dans *Revue d'Histoire Arménienne Contemporaine*, Tome III http://www.imprescriptible.fr/rhac/tome3/p1 (consulté le 13 novembre 2018).

la sépare aussi beaucoup du clergé, spécialement régulier : pères antoniens, mekhitaristes de Venise, et quelques-uns de Vienne également.

3. Un esprit anticlérical se répand partout.

4. Au nom d'une liberté mal comprise, la majorité des laïcs, et spécialement les jeunes envahis par la manie de perturber tout ordre existant, avec chahut, turbulence et même violence, cherchent à réduire à l'incapacité l'évêque et le clergé pour l'administration des biens ecclésiastiques, et veulent réduire le clergé à un instrument servile, également dans l'exercice de leur ministère spirituel, comme chez les Arméniens schismatiques.

5. A Constantinople dans notre communauté, a été élu un conseil national qui veut s'occuper de tout et qui veut que lui soit remise aussi, toute l'administration financière du patriarcat. Ce conseil en grande partie est composé d'éléments anticléricaux et anti-romains. Et ils veulent aussi rédiger un Règlement ecclésiastico-national conforme à leurs idées anti-canoniques. Tout cela fait craindre que les intérêts de la religion soient lésés et que les droits de l'Eglise risquent d'être diminués.

Je prie le Seigneur que les ennemis de la religion ne réussissent pas dans leurs intentions. Je prie pour que l'année nouvelle apporte la prospérité à la communauté arméno-catholique. Fasse le Seigneur connaître à mes concitoyens que notre sainte religion peut seulement progresser avec l'union intime avec le Saint Siège, avec le chef spirituel de l'Eglise. […][300].

Si Mgr Koyunian n'est pas de tout optimiste face aux élections que le CUP veut organiser d'une manière « démocratique », c'est parce que le CUP n'a pas abandonné pour autant la manière de penser du Turc ordinaire. Pour comprendre l'inégalité dans ces élections de décembre 1908, il faut remonter aux origines du problème. Il est clair que le CUP a besoin de nouer des alliances avec les minorités pour gagner les élections, mais ses leaders conservent leurs pratiques de l'ancien régime ; « le Turc musulman est le dirigeant et les minorités non-musulmanes sont les dirigées ». Dans cet esprit, le CUP détient les clés de ces élections, et les méthodes utilisées permettent à celui-ci non seulement de remporter les suffrages, mais aussi de se présenter comme la seule force dirigeante de l'Empire :

La loi électorale qui fait du sancak (préfecture), subdivisé en kaza (sous-préfectures) et en nahiye (communes), l'unité électorale de référence ; tous les hommes âgés de 25 ans au moins peuvent être électeurs. Les registres établissant l'identité de ces électeurs mâles sont rédigés par les imams, les prêtres, les muhtars (chefs du village) et les autres notables. […] Pour être éligibles, les candidats doivent être âgés d'au moins 35 ans ; le mandat d'un député est de quatre ans ; les fonctionnaires et officiers sont tenus de démissionner. Mais ce qui donne toute sa saveur au système est le fait que chaque groupe de cinq cents électeurs désigne un électeur du premier degré, qui choisit lui-même un électeur du second degré selon les critères quantitatifs suivants : de 500 à 750, un électeur, de 750 à 1250, deux électeurs, etc. […] Grâce à une utilisation « judicieuse » de la loi électorale, le Comité Union et Progrès obtient une victoire totale. […] Plus explicites encore sont les chiffres qui donnent, parmi les deux cent quatre-vingt-huit sièges à pourvoir, pas moins de cent quarante-sept Turcs, soixante Arabes, vingt-sept Albanais, vingt-six Grecs, quatorze Arméniens, dix Slaves et quatre Juifs. Autrement dit deux cent vingt musulmans et quarante-six chrétiens[301].

Moins d'un an après l'arrivée au pouvoir des unionistes et trois mois après les élections, le 31 mars 1909, une insurrection menée par des militants de l'ancien régime, vise à renverser le pouvoir en place à Constantinople. En même temps, un massacre général est organisé contre les chrétiens des principales villes de Cilicie. Cette contre-révolution menée par les cercles fidèles au sultan

[300] Koyunian à Gotti, 23 décembre 1908, dans ACO, Sussidi 1893-1921, rubr. n° 60, 4, n° 25823.
[301] Raymond KEVORKIAN, *Le génocide des Arméniens*, Paris, Odile Jacob, 2006, p. 84-85.

Abdülhamid II est rapidement écrasée par l'armée unioniste de Macédoine. Le 14 avril, le CUP reprend le pouvoir en main et le 16 avril, envoie des troupes en Cilicie pour rétablir l'ordre. Du 25 au 27 avril, les soldats « de la protection » vont commettre à leur tour un deuxième massacre de chrétiens dans la région, y compris dans les missions catholiques et protestantes. Ces massacres perpétrés en deux étapes, ont frappé environ 25 000 à 30 000 victimes chrétiennes, et parmi eux 1 300 Syriaques[302].

Toutes les sources confirment que les massacres d'Adana ont comme point de départ le meurtre de deux Turcs par un jeune charpentier arménien, le 9 avril 1909. Le 4 avril, alors que le jeune arménien appelé Hovhannès rentre chez lui, sur sa route, il rencontre un groupe de brigands dirigés par un certain Isfendiar qui lui demandent de satisfaire leurs fantaisies. Le jeune homme refuse et les hommes le frappent et le laissent sur place. Le lendemain, l'Arménien se rend à la préfecture, puis au tribunal, pour y déposer une plainte contre ses agresseurs, mais sa demande est rejetée sans ménagement. Pour se protéger, il achète un pistolet. Le soir du lundi de Pâques, le groupe coupe la route d'Hovhannès, l'attrape et le blesse de plusieurs coups de couteaux. Le jeune homme riposte, avec son arme, tue le chef de ses agresseurs et en blesse deux autres. Aussitôt, le corps d'Isfendiar est exhibé dans les quartiers turcs et enterré dans une atmosphère assez lourde. Après l'enterrement, une foule nombreuse part à la recherche d'Hovhannès qui s'est enfui. On pille sa maison et on brutalise sa famille. Informé de la situation, le préfet Djévad Bey ne bouge pas. Quatre jours plus tard, un des deux blessés décède à son tour. Son enterrement devient un véritable lieu d'émeutes et de manifestations contre les chrétiens. Le soir même du 13 avril, les Jeunes Turcs d'Adana sous la présidence d'Ihsan Fikri, organisent une manifestation avec des discours hostiles aux « gavours[303] ». La nuit, quelques personnes menées par Mahmoud Karakose tirent en l'air des coups de feu et se rendent à la police pour dire que deux Turcs ont été tués par des chrétiens. Le lendemain, les leaders des communautés chrétiennes, inquiets, se rendent chez le préfet Djévad pour lui dire combien la situation est alarmante. Le mardi, jour habituel du marché d'Adana, des Turcs coiffés d'un turban blanc se font passer pour des étudiants en théologie, tuent un Arménien circoncis et donnent l'alarme en rapportant qu'un autre musulman a été tué par des chrétiens. Mais le médecin légiste de la ville, dépêché sur place, confirme l'origine de la mort et reconnait en l'Arménien, un de ses patients qui porte un tatouage en forme de croix. Le soir, une foule dirigée par des hodjas (clercs musulmans) se rend chez le vali Djévad pour venger l'assassinat des « frères musulmans ». Un meeting est organisé dans les locaux du journal *Ittidal*, chez Ilhsan Fikri. De là, la foule gagne les bâtiments de la préfecture en la présence du vali, du gouverneur militaire, du commissaire de police, du juge et du mufti, le plus haut dignitaire de la religion musulmane. Malgré l'opposition du juge et du commissaire de police, l'assemblée décide de donner une leçon à ces chrétiens « *gavours* ». De son côté, le mufti, par une *fatwa*, confirme que le massacre des chrétiens est conforme à la loi islamique. Au lendemain de la décision, la plupart des édifices religieux chrétiens, toutes tendances confondues, sont saccagés et incendiés[304].

---

[302] Hamit BOZARSLAN, Vincent DUCLERT, Raymond KEVORKIAN, *Comprendre le génocide des Arméniens, 1915 à nos jours*, Paris, Tallandier, 2015, p. 64-67.

[303] Il s'agit d'un surnom méprisant que les Turcs donnent encore aujourd'hui aux chrétiens, et qui signifie les mécréants, les renégats, les rejetés, …

[304] Raymond KEVORKIAN, *La Cilicie (1909-1921). Première partie : les massacres de Cilicie d'avril 1909*, dans *Revue d'Histoire Arménienne Contemporaine*, Tome III http://www.imprescriptible.fr/rhac/tome3/p1 (consulté le 14 novembre 2018).

Dès le 19 avril 1909, l'évêque arménien catholique de la ville d'Adana, Mgr Terzian, envoie un télégramme au Secrétaire d'Etat du Vatican, Mgr Merry del Val, pour lui dire que, depuis trois jours, les chrétiens sont massacrés, leurs biens pillés ; d'énormes incendies sont provoqués dans les quartiers chrétiens, les survivants sont affamés et vivent dans une misère extrême[305]. Depuis l'arrivée des missionnaires catholiques sur le territoire de l'Empire ottoman, le Saint Siège considère la province de Cilicie comme une province syrienne de sa Délégation. En 1905, le pape Pie X désigne l'ancien custode de la Terre Sainte, le franciscain Frédien (François) Giannini, comme futur Délégué apostolique de Syrie. Sa résidence est à Harissa au nord de Beyrouth. Il reste Délégué apostolique jusqu'en 1930 et contribue beaucoup à la présence de la France en Syrie, et tout particulièrement à la création de l'Etat du Liban[306]. Le 22 avril 1909, comme Délégué apostolique de Syrie, Mgr Giannini envoie d'abord un télégramme et ensuite, fait un rapport de la situation au Préfet de la Congrégation de la propagation de la foi, le cardinal Gotti :

> Beyrouth, 22 avril 1909 (n° 504)
>
> Eminent prince,
>
> Poussé par la succession des événements dont je vous ai déjà donné un aperçu dans la lettre du 18 courant (n° 501), ce matin, j'ai eu la hardiesse d'envoyer à Votre Eminence un télégramme conçu en ces termes : *Nouvelles très graves d'Adana, Tarse, Alexandrette, Antioche, Knai, autres localités en péril. Sans nouvelles missionnaires Adana, Ekbes. Missionnaires autres lieux saufs pour l'instant. Population dans misère*. Je ne peux que confirmer ce télégramme, sauf ceci qui concerne les missionnaires jésuites d'Adana, dont j'ai finalement pu avoir des nouvelles. Heureusement ils sont saufs, de même que les sœurs de Saint-Joseph de Lyon, ainsi que les établissements qui les concernent. Un seul missionnaire, un certain père Sabatier, a été légèrement blessé. L'évêque arménien Mgr Terzian, qui se trouvait à Mérina, est sauf aussi. Les victimes d'Adana se comptent non plus par centaines, mais par milliers, et une grande partie de la cité est incendiée, les communications ferroviaires interrompues. A Alexandrette, chez les Pères carmes, tous saufs, se sont réfugiées des milliers de personnes qui ont échappé aux massacres et aux incendies des environs. Dans le port, heureusement, se trouvent des navires de guerre européens. Antioche aussi a été en grande partie incendiée, mais pour le moment, les missionnaires capucins et les sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition sont saufs. La mission de Knai a été saccagée et les missionnaires français locaux sont en danger. D'Alep, on me télégraphie qu'ils ont peur. Cela arrive aussi dans d'autres lieux de l'intérieur. De Marasc, j'ai une lettre de Mgr Arpiarian, en date du 15 courant, qui me remercie de lui avoir préparé la voie au meilleur accueil qu'il ait reçu et il n'aborde rien d'autre. A Beyrouth aussi, la crainte est grande. La flotte de guerre anglaise est arrivée auparavant et partie ensuite pour Alexandrette. Mais on attend pour demain ou après-demain, un croiseur italien qui est déjà parti de Brindisi ; et la nouvelle soulage plutôt les esprits. On parle aussi de navires d'autres nations. Je crois fermement que ces mouvements simultanés dans des lieux différents sont organisés par le parti réactionnaire, avec à sa tête le sultan qui ces jours-ci, a distribué des millions. Çà et là ont été arrêtés des agents provocateurs provenant de Constantinople. C'est peut-être la lutte suprême entre l'islamisme autocratique et la civilisation européenne. Dommage que les défenseurs de cette civilisation ne soient pas tous recommandables. Nous invoquons la prière de nos frères et nous nous confions à la Divine Providence. […][307].

Pour le Délégué apostolique, les événements de la province de Cilicie ne sont pas uniquement des questions de religions. Il ne s'agit pas de massacres commis par des musulmans contre les chrétiens. Mais il s'agit d'un choc culturel entre deux civilisations, l'Empire ottoman de tradition musulmane,

---

[305] Terzian à Merry del Val, 19 avril 1909, dans ASV, Segreteria di Stato 1909, rubr. 283, fasc. 6, n°36973, 150.

[306] Ilyas ANDRAWUS, *Son Excellence Monseigneur Frédien Giannini Arch. De Sérès, Vicaire Apostolique d'Alep Délégué Apostolique en Syrie : à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de sa consécration épiscopale et de sa délégation en Syrie 1905-1930*, Harissa, Imprimerie Saint Paul, 1929.

[307] Giannini à Gotti, 22 avril 1909, dans ACO, Armeni del Patriarcato 1891-1926, rubr. n° 105, 3, n° 26375 (télégramme), Armeni del Patriarcato 1891-1926, rubr. n° 105, 3, n° 26397 (rapport). (Traduction de l'italien en français par Maggy Waterval).

n'est pas encore prêt à comprendre la culture européenne de tradition chrétienne. En d'autres termes, l'adoption des réformes à la manière occidentale a provoqué une crise identitaire chez certains Turcs et Kurdes. Voyant la situation trop critique, le patriarche de l'Eglise arménienne catholique, Mgr Sabbaghian, par l'intermédiaire du Secrétaire d'Etat du Vatican, s'adresse directement au pape Pie X et l'informe de la situation des chrétiens d'Adana. Pour arrêter les hostilités envers les chrétiens, il insiste sur la nécessité de l'intervention papale et de celle des chefs des autres communautés auprès du Grand Vizir à Constantinople. Dans sa lettre, le patriarche demande au pape une aide financière afin de courir au secours des rescapés des massacres[308].

Pour aider les victimes d'origine syriaque, le 3 mai 1909, le patriarche de l'Eglise chaldéenne catholique, Mgr Emmanuel II Thomas, écrit une lettre au Préfet de la Congrégation pour la propagation de la foi. Dans sa lettre, il donne des informations non seulement sur le massacre de Syriaques à Adana, mais aussi sur les Syriaques qui sont prisonniers des Arabes dans la ville d'Amara et dans le désert au sud de Bagdad. Pour le patriarche, la plupart des Syriaques d'Adana sont originaires des villages de Mossoul. Il s'agit de cultivateurs venus dans cette province pour faire fortune et devenus très aisés[309]. En même temps l'archevêque arménien catholique d'Alep, Mgr Sayegh, rapporte au cardinal Gotti que les massacres d'Adana ont eu des répercussions sur les chrétiens de la province d'Alep. Ayant appris les massacres des chrétiens survenus à Adana, les Kurdes qui vivent sur le mont Taurus se sont jetés sur les villages situés près d'Alexandrette et ont massacré, incendié, saccagé et pillé les maisons et les magasins des chrétiens. A Antioche, les massacres ont commencé le 19 avril et les cadavres de 350 personnes avec deux prêtres ont été jetés dans le fleuve Oronte (Asi Nahri). Les musulmans des alentours, se sont rués sur le village de Kassab et les habitants chrétiens se sont réfugiés à Latakieh, où se trouvent environ 5 000 réfugiés dont la majorité est arménienne[310].

Le 6 mai 1909, le patriarche de l'Eglise chaldéenne pour montrer la difficulté dans laquelle se trouve sa communauté d'Adana, écrit au Préfet de la Congrégation de la propagation de la foi :

> Bagdad, le 6 mai 1909
>
> Eminence,
>
> La crue du Tigre fait retarder l'arrivée et le départ du courrier et je profite de cette occasion pour donner à Votre Eminence la nouvelle suivante au sujet de ma communauté d'Adana qui était la plus nombreuse comme catholique dans ce Vilayet-là et qui est, aujourd'hui, ruinée et dispersée à la suite d'un événement tout à fait inattendu. Hier mon Vicaire de Beyrouth m'a donné le télégramme suivant à savoir : « Maison d'Adana brûlée, les prêtres sont chez moi ». Voilà encore une nouvelle goutte à mon calice d'amertume déjà si amer et au-dessus de mes forces, dans ces tristes et bien noires circonstances. Cela étant connu en abrégé, j'ose prier et supplier Votre Eminence de daigner me trouver et m'envoyer d'urgence :
> 1. Un secours pour les frais de mon long, difficile et très dur voyage, que j'entreprends uniquement pour le salut des âmes et pour les progrès du catholicisme, objet de mes ardents désirs et de mes rêves de jour et de nuit ;
> 2. Je prie Votre Eminence et La supplie de daigner me trouver aussi un autre secours pour mes infortunés en général, mais surtout et d'une manière toute spéciale, pour les veuves et les orphelins qui ont perdu leurs maris et leurs parents dans les derniers massacres, qui ont eu lieu à Adana et dans ses environs dans le courant du

[308] Sabbaghian à Merry del Val, 28 avril 1909, dans ASV, Segreteria di Stato 1909, rubr. 12, fasc. 10, n°37202, 150, 151-152.
[309] Thomas à Gotti, 3 mai 1909, dans ACO, Armeni del Patriarcato 1891-1926, rubr. n° 105, 3, n° 26577.
[310] Sayegh à Gotti, 3 mai 1909, dans ACO, Armeni del Patriarcato 1891-1926, rubr. n° 105, 3, n° 26491.

> mois écoulé. Mon Vicaire de Rome est bien renseigné pour me faire parvenir d'urgence ces secours par la voie la plus courte et la plus sûre, et d'avance mille et mille remerciements.
> En attendant l'heureux résultat de la charité de Votre Eminence, je me recommande aux saintes prières de Votre Eminence, afin que je puisse lutter, avec courage, dans ces tristes circonstances, en me résignant à la volonté du Ciel en tout et partout et toujours.
>
> Je termine en baisant Vos mains avec respect et vénération et en restant toujours de Votre Eminence Illme et Rme,
>
> Votre très reconnaissant Serviteur[311].

Pour recevoir l'aide du Vatican, le patriarche insiste sur le fait que sa communauté chaldéenne d'origine syriaque est la plus importante parmi les catholiques de la province de Cilicie et surtout dans la ville d'Adana. Afin d'obtenir le secours, il veut que son vicaire de Rome puisse intervenir et informer davantage le Préfet de la Congrégation pour la propagation de la foi catholique. Si le patriarche Thomas II Emmanuel insiste sur l'importance de sa communauté de Cilicie, c'est parce qu'il a l'impression qu'elle est oubliée du Vatican et des pays occidentaux. Lui qui se présente comme le défenseur des intérêts de l'Eglise catholique romaine en Mésopotamie et en Orient, ressent que la situation de sa communauté est ignorée par Rome. Effectivement, le 11 mai 1909, le pape Pie X reçoit une lettre de l'évêque arménien catholique d'Alexandrie en Egypte, Mgr Koyunian, qui ne mentionne comme victimes que le nom des Arméniens. L'évêque insiste sur le fait que les communautés arméniennes d'Alexandrie se sont réconciliées pour demander au pape d'intervenir personnellement, afin d'arrêter les hostilités envers les Arméniens d'Adana. Il donne comme exemple, l'intervention de Léon XIII auprès du sultan Abdülhamid II pour stopper les massacres de 1895-1896[312]. Alors, le 13 mai de la même année, le patriarche de l'Eglise chaldéenne écrit de nouveau au Préfet de la Congrégation pour la propagation de la foi et lui transmet une lettre reçue de son vicaire d'Adana concernant la situation désastreuse des Syriaques. Le patriarche signale au cardinal Gotti, que plus de deux cents hommes syriaques ont été massacrés par des fanatiques musulmans et que les veuves et les orphelins ne reçoivent aucune aide et sont livrés à eux-mêmes dans la misère totale. Malgré les difficultés et le long chemin à parcourir, le patriarche décide de quitter Bagdad pour aller à Alep, afin de secourir ses fidèles. De nouveau, il demande la charité du Saint Siège par l'intermédiaire de son vicaire de Rome[313]. Le 19 mai, le Préfet de la Congrégation pour la propagation de la foi, Mgr Gotti, à la suite du télégramme qu'il a reçu de Mgr Giannini, envoie un chèque de 15 000 lires italiennes (14 895 francs français) pour la délégation apostolique de Syrie et la somme de 2 000 lires pour le Père Girolamo de Lyon, Supérieur des capucins de Syrie[314].

Sur place, le 8 juin 1909, le patriarche Thomas II Emmanuel, depuis Alep, non loin d'Adana, écrit ces mots à Mgr Gotti :

> Alep, le 8 juin 1909,
>
> Eminence,

[311] Thomas à Gotti, 6 mai 1909, dans ACO, Armeni del Patriarcato 1891-1926, rubr. n° 105, 3, n° 26603.
[312] Koyunian à Pie X, 11 mai 1909, dans ASV, Segreteria di Stato 1909, rubr. 12, fasc. 10, n°38070, 155-165v.
[313] Georges-Henri RUYSSEN, *La questione Armena*, Vol. III, *1908-1925*, p. 35-37.
[314] Gotti à Giannini, 19 mai 1909, dans ACO, Armeni del Patriarcato 1891-1926, rubr. n° 105, 3, n° 26480.

> Dans la lettre du 13 mai écoulé, je disais que nos victimes d'Adana et ses environs sont au nombre de deux cents. Or, aujourd'hui il a été constaté que ce nombre est de trois cents victimes, parmi lesquelles il y a de vrais martyrs. Je ne sais plus comment panser la plaie de ces infortunés dont les veuves et les orphelins ne possèdent plus un sou, et comment reconstruire notre église et notre résidence. Que la volonté du Ciel se fasse !
>
> En attendant que le Ciel ait pitié de nous et touche, en faveur de ces malheureux, des cœurs pieux et généreux, je termine en baisant vos mains avec respect et vénération et en restant toujours de votre Eminence Illme et Rme,
>
> Votre très reconnaissant Serviteur[315].

Progressivement les nouvelles des massacres des chrétiens de Cilicie trouvent un écho dans les journaux européens, non seulement de tendance catholique, mais aussi dans les milieux laïcs et socialistes. Le 11 juin, *Le Sémaphore de Marseille,* dans un long article intitulé *Les massacres d'Adana*, expose l'historique de ces événements[316]. Le Procureur de la mission d'Arménie à Lyon, l'Abbé Pierre Mazoyer, rédige une brochure qui porte le nom de *Les massacres d'Adana et nos missionnaires, Récit de témoins*. À partir des lettres et des témoignages, l'auteur présente chronologiquement, les causes et les conséquences de ces massacres, en expliquant le dénuement, la misère et la pauvreté dans laquelle les chrétiens et les missionnaires occidentaux se trouvent. L'auteur montre aussi que malgré les massacres, en général les chrétiens restent fidèles à leur foi en Jésus-Christ[317].

Cependant, le 13 juin 1909, le rapport adressé par Mgr Sardi, Délégué apostolique de Constantinople, au Secrétaire d'Etat du Vatican, le cardinal Merry del Val, est assez accablant pour tous les chrétiens de la province de Cilicie. Pour le Délégué, si les pertes subies par les chrétiens d'Adana et des environs sont lourdes, c'est parce que les Arméniens se sont révoltés et ont provoqué gravement le gouvernement de la Porte. Par exemple :

> Le fait d'avoir fait faire le tour d'Adana à l'évêque grégorien déguisé en roi et d'avoir donné au théâtre, des représentations évoquant des velléités d'un royaume arménien. Le gouvernement a pris les mesures les plus énergiques pour punir ces choses par des massacres, et déjà ont été prononcées des sentences capitales[318].

Pour ce qui est de l'aide financière à apporter aux victimes, le Délégué de Constantinople veut s'en charger personnellement et veut mettre le patriarche arménien catholique hors-jeu. Il prétend aussi que le patriarche arménien « schismatique » n'a pas besoin qu'on lui apporte de l'aide car il reçoit d'autres secours importants et externes à l'Eglise catholique. Le Délégué demande uniquement la somme de 10 000 lires pour les catholiques arméniens. Au sujet de l'intervention du pape quant à la demande avancée par Mgr Koyunian, évêque arménien catholique d'Alexandrie, Mgr Sardi la trouve inopportune dans l'état actuel des choses. Pour lui, le gouvernement ottoman a réellement accompli son devoir en faveur des chrétiens et il a ordonné que les dommages subis par les innocents soient indemnisés. Et si ces événements ont existé, c'est la faute des représentants arméniens qui ne respectent pas la Constitution et provoquent le gouvernement de Constantinople[319].

---

[315] Thomas à Gotti, 8 juin 1909, dans ACO, Armeni del Patriarcato 1891-1926, rubr. n° 105, 3, n° 26726.
[316] Georges-Henri RUYSSEN, *La questione Armena*, Vol. IV, *1908-192*, p. 49-52.
[317] Georges-Henri RUYSSEN, *La questione Armena*, Vol. IV, *1908-192*, p. 453-468.
[318] Sardi à Merry del Val, 13 juin 1909, dans ASV, Segreteria di Stato 1909, rubr. 12, fasc. 10, n° 38070, 157rv.
[319] Sardi à Merry del Val, 13 juin 1909, dans ASV, Segreteria di Stato 1909, rubr. 12, fasc. 10, n° 38070, 157rv.

Effectivement, on ne trouve nulle part une trace écrite du pape Pie X en faveur des chrétiens massacrés dans la province de Cilicie, alors que son prédécesseur, Léon XIII, à plusieurs reprises, a demandé au sultan Abdülhamid II d'arrêter les massacres *hamidiens* dans les années 1895-1896. On observe aussi que le Délégué apostolique rapporte des accusations contre l'évêque d'Adana, Mouchègh Seropian. Il est accusé par le gouvernement Jeune Turc d'être le principal provocateur des massacres de Cilicie, et le 2 juillet 1909, est condamné à 101 ans de prison. L'évêque âgé de 35 ans est porteur des valeurs de la Révolution constitutionnelle de juillet 1908 et se sent investi d'une mission sociale. Or le *vali* (gouverneur) Djévad est d'une autre génération et il est un pur produit de la mentalité d'Abdülhamid II. Tout semble opposer l'évêque et les milieux réactionnaires sous la gouvernance du *vali d*'Adana. Ainsi, l'histoire du déguisement en roi d'Arménie, rapportée par le Délégué apostolique de Constantinople, n'est autre qu'une interprétation extensive de la tenue vestimentaire d'un prélat arménien lors des offices de fêtes religieuses. La représentation théâtrale qui semble provoquer les autorités de la ville est une mise en scène de la fête du Vartanant, qui rappelle les martyrs de la bataille d'Avaraïr, tombés contre les Mèdes zoroastriens en 451, et que l'Eglise arménienne commémore chaque année. Ces accusations du gouvernement central que Mgr Sardi rapporte à propos de la création d'un futur royaume d'Arménie ne sont pas exactes : face à elles, le lieutenant-colonel et consul britannique à Mersin et Adana, Doughty-Wylie, présent sur place pour faire cesser les massacres, répond par ces mots :

> Je ne crois à aucune révolution arménienne visant à créer un royaume indépendant à la faveur d'une intervention étrangère. Si les Arméniens avaient poursuivi un but semblable, ils se fussent retirés en masse dans les montagnes, où ils auraient pu mieux se défendre. Ils n'auraient jamais laissé tant de milliers de moissonneurs. […] De plus, il est ridicule de supposer que même les Arméniens armés, qui ne l'étaient que de revolvers et de fusils de chasse, se puissent croire capables de faire face à l'armée ottomane. Quant à une intervention étrangère, la plus mince connaissance de la politique les eût convaincus de l'absurdité d'une telle idée[320].

Pour constater personnellement la situation dans laquelle se trouvent les chrétiens de la province de Cilicie, le Délégué apostolique de Syrie, Mgr Giannini, le 14 juin 1909, embarque sur un bateau de guerre italien, visite les lieux de carnages et fait un long rapport au Préfet de la Congrégation pour la propagation de la foi. Le 15 juin, il dresse un tableau pour aider les victimes des massacres de Cilicie et du nord de la Syrie. Il estime la totalité de ces secours à 15 074 francs français[321]. Mais le 23 juin, le Secrétaire d'Etat du Vatican, le Cardinal Merry del Val, sans tenir compte du long rapport de Mgr Giannini, répond à la lettre du Délégué apostolique de Constantinople et confirme sa demande :

> Du Vatican, 23 juin 1909,
>
> [..] J'accuse réception de votre lettre n° 78, en date du 13 juin, concernant les demandes d'aide de la part des catholiques arméniens. A cette intention, je me hâte de vous signaler que le Saint Père, ému de pitié pour ces malheureux, ses fils, et désirant les secourir, a destiné dans ce but, la somme de 10 000 lires. C'est pourquoi,

[320] Raymond KEVORKIAN, *La Cilicie (1909-1921), Première partie : les massacres de Cilicie d'avril 1909*, dans *Revue d'Histoire Arménienne Contemporaine*, Tome III http://www.imprescriptible.fr/rhac/tome3/p1 (consulté le 10 décembre 2018).
[321] Georges-Henri RUYSSEN, *La questione Armena*, Vol. III, *1908-1925*, p. 39-49.

> l'ordre a été donné au Président de l'œuvre de la propagation de la foi de Lyon, de vous envoyer cette somme que vous pouvez directement distribuer entre les évêques des diocèses affligés. […][322].

De son côté Mgr Sardi confirme la réception de la somme de 10 000 lires et, pour la distribution de l'aide au profit des chrétiens catholiques, il dresse ce tableau :

| | |
|---|---|
| À Adana pour les Arméniens | 4600 lires |
| À Adana pour les Chaldéens | 575 lires |
| À Alep | 2760 lires |
| À Marasc (Maras) | 1610 lires |
| À Akbes | 450,80 lires |
| Total | 9995,80 lires |

Ensuite, le Délégué apostolique de Constantinople confirme que le change en monnaie turque est la cause de la petite différence. On constate que l'aide octroyée par le Vatican est en lires italiennes, ce qui donne en francs français, la somme de 9 523,8095. Il semble qu'un franc français équivaut à 1,05 lire italienne. L'envoi du chèque en date du 19 mai par Mgr Gotti au Délégué apostolique de Syrie confirme cette règle. Par exemple, la somme de 15 000 lires italiennes équivaut à 14 895 francs français et la somme de 2 000 lires italiennes, à 1 904,7 francs français[323]. Mais pour ce qui est du change en livres turques, la lettre de l'évêque arménien catholique, Mgr Terzian, envoyée le 1 septembre 1909 au Délégué apostolique de Constantinople, confirme la valeur supérieure de la livre turque sur le franc français. Une livre turque équivaut à la somme de 23,011 francs français. Si la somme de 10 000 lires italiennes octroyée par le Vatican équivaut à 9 523,8095 francs français, alors, cette somme équivaut à 413,8807 livres turques. Voici comment Mgr Terzian, évêque d'Adana, à partir de l'aide reçue, explique à Mgr Sardi, la transformation du franc en livre turque :

> Adana, le 1° septembre 1909
>
> Monseigneur Révérendissime,
>
> J'ai l'honneur de recevoir Votre carte ainsi que les dons 44 (?) pour la sœur Ebrocée (?) et francs 1925,15 (livres turques 83,66) pour les victimes des massacres de l'œuvre de Lyon, ainsi que 6 francs pour une chapelle pillée. En remerciant Votre Grandeur, je vous prie de vouloir bien m'envoyer la liste des sommes qui m'ont été transmises par Votre intermédiaire, avec les dates et les sources, dans le courant de cette année, pour me permettre de rétablir quelque peu mes registres qui ont péri pendant les massacres.
>
> Agréez Monseigneur, mes hommages respectueux et les sentiments de ma profonde gratitude. De Votre Excellence,
>
> Le très obligé Serviteur en Notre Seigneur
>
> Propagazionne della Fede (Propagation de la Foi)[324]

| | |
|---|---|
| 6 mars : église de Saint Paul | 2 francs – 0,69 (0,086) livres turques |
| 6 avril : don | 55 francs – 2,39 livres turques |
| 12 mai : don | 475 francs – 20,60 livres turques |
| 4 juin : victimes de massacre | 3 891,80 francs – 168,84 livres turques |
| 4 juin : pour baptême Philippe | 20 francs – 0,87 livres turques |

[322] Merry del Val à Sardi, 23 juin 1909, dans ASV, Segreteria di Stato 1909, rubr. 12, fasc. 10, n° 38070, 158.
[323] Gotti à Giannini, 19 mai 1909, dans ACO, Armeni del Patriarcato 1891-1926, rubr. n° 105, 3, n° 26480.
[324] Terzian à Sardi, 1 septembre 1909, dans ASV, Arch. Deleg. Turchia, busta 92, fasc. 451, senza protocollo, 51.

| | |
|---|---|
| 26 juin : allocation annuelle | 500 francs – 21,74 livres turques |
| 3 juillet : don | 767,75 francs – 33,38 livres turques |
| 3 juillet : victimes de massacre | 1 771,65 francs – 76,99 livres turques |
| 7 août : victimes de massacre | 1 926,15 francs – 83,92 (83,70) livres turques |
| 7 août : pour une église saccagée | 6 francs – 0,26 livres turques |
| 7 juillet : de Mgr Charmetant | 4 850 francs – 210,44 (210,77) livres turques |
| 8 juillet : Envoi du Saint Père pour dommages des massacres | 4 600 francs – (199,90 livres turques) |

A quelques lignes près, le tableau de l'aide reçue par l'évêque d'Adana correspond au change du franc français en livre turque. Notons aussi que cette aide reçue par les chrétiens de l'Empire ottoman, vient en général de la Congrégation pour la propagation de la foi dont le Préfet réside à Rome et dont le siège central est à Lyon en France. En général la somme envoyée par la Congrégation pour la propagation de la foi catholique est en francs français, à quelques exceptions près ; quant à l'aide envoyée par le Saint Siège, elle est en lires italiennes. Une fois devenu patriarche de l'Eglise arménienne catholique, en 1910, l'évêque d'Adana prend le nom de Bogos Betros XIII Terzian et demande l'aide de l'Occident pour secourir son Eglise. En général, c'est le Préfet de la Congrégation pour les Eglises orientales qui est le plus interpellé au sujet de la situation des chrétiens de l'Empire ottoman. Quant aux chrétiens « convertis » au catholicisme, ils se considèrent comme un membre entier de l'Eglise catholique et pour eux, le seul moyen d'échapper aux oppresseurs ottomans est de se soumettre à la protection du Vatican. De son côté, le Vatican veut se présenter à l'Empire ottoman comme l'instance suprême de tous les chrétiens du monde et de ceux de l'Empire des musulmans. Encore aujourd'hui cette image du pape, comme l'homme le plus « puissant » de tout le monde chrétien et dont la parole n'est jamais mise en doute pour les Occidentaux est ancrée, dans la tête du Turc ordinaire.

À la suite des informations alarmantes que le gouvernement de Constantinople reçoit de partout, il décide de créer une commission d'enquête formée de deux magistrats et du gouverneur de Mersin. Créée le 10 juillet 1909, la commission rédige un rapport au ministère de l'Intérieur, dans lequel il confirme que les massacres ont touché toutes les communautés chrétiennes de la province de Cilicie. Dans ce rapport il est dit que :

> Le chiffre total des personnes tuées au cours des douloureux événements du vilayet d'Adana est, d'après les registres d'état-civil, de 5 683, y compris les gendarmes et les soldats, dont 1 487 musulmans et 4 196 non-musulmans. Cependant, comme il est probable qu'un grand nombre de personnes se trouvant provisoirement dans ces parages et non enregistrées ont également trouvé la mort, et comme il n'est pas actuellement possible d'établir le nombre de ces individus, nous croyons que le chiffre total des musulmans et non-musulmans, doit être 15 000.

Au mois d'août 1909, le gouvernement réévalue le nombre des victimes de la province de Cilicie et porte le chiffre à 6 429 pour le vilayet d'Adana et à 454 pour le vilayet d'Alep. On parle de 2 740 chrétiens et de 782 musulmans tués lors de ces événements. Voici le tableau officiel pour les chrétiens de la ville d'Adana, que la *Revue d'Histoire Arménienne Contemporaine* donne[325] :

[325] Raymond KEVORKIAN, *La Cilicie (1909-1921), Première partie : les massacres de Cilicie d'avril 1909*, dans *Revue d'Histoire Arménienne Contemporaine*, Tome III http://www.imprescriptible.fr/rhac/tome3/p1 (consulté le 11 décembre 2018).

| | |
|---|---|
| Arméniens catholiques et orthodoxes | 2 093 morts |
| Syriaques orthodoxes dits jacobites | 418 morts |
| Chaldéens catholiques | 133 morts |
| Assyriens dits nestoriens | 63 morts |
| Grecs | 33 morts |

## Conclusion

La Révolution du 24 juillet 1908 a permis aux révolutionnaires arméniens de sortir de leur clandestinité et de s'approprier une reconnaissance politique au sein de leur nation, mais aussi a donné une chance à ces militants de gagner du terrain au centre de l'appareil politique de Constantinople. Turcs comme Arméniens, chacun trouve son statut dans le cadre impérial. C'est à l'intérieur de cette participation qu'il faut comprendre l'irritation des musulmans de l'ancien régime et même, l'inertie de certains agents consulaires qui sont habitués à raisonner selon les critères de l'Etat, quelle que soit la nature de celui-ci. Il faut dire que le changement provoqué par la Révolution constitutionnelle est mal digéré par les milieux musulmans de l'ancienne tendance. Du côté des révolutionnaires arméniens, on n'hésite pas à s'affronter aux dirigeants locaux pour punir les chefs kurdes rendus responsables des exactions. Comme militants progressistes, ils exigent aussi une part de responsabilité dans la direction des affaires régionales.

Il faut placer les événements de Van et d'Adana dans les sentiments de joie et de liberté que les minorités chrétiennes éprouvent après la Révolution de juillet 1908, mal interprétés par les musulmans ottomans de l'ancien régime. Les adeptes de l'absolutisme veulent étouffer le sentiment de fraternité politique entre chrétiens et musulmans, par peur de perdre le statut de la supériorité du musulman sur le chrétien. C'est pour cette raison que la mise en œuvre de la politique « égalitaire » de tous les sujets de l'Empire bouleverse les rapports de forces et pousse l'opinion publique musulmane à se révolter pour récupérer ses privilèges. Le discours tenu en août 1910 par le principal leader du CUP et futur ministre de l'Intérieur, Mehmet Tallat, donne une idée exacte de l'opinion publique qui domine la politique de l'Empire d'après la Révolution de 1908 :

> Vous savez que, selon les termes de la Constitution, l'égalité entre musulmans et ghiavours[326] est assurée, mais vous comprenez tous fort bien que cet idéal est irréalisable. La charia, notre passé historique et les sentiments de centaines de milliers de musulmans, ainsi que ceux des ghiavours eux-mêmes, élèvent une barrière infranchissable contre l'établissement d'une égalité réelle. Il ne peut donc être question d'égalité tant que nous n'aurons pas réalisé l'ottomanisation de l'Empire[327].

Le journal La Croix du dimanche 30 et lundi 31 juillet 1911, déclare que Mgr Giannini est pessimiste pour l'avenir des chrétiens d'Orient, et particulièrement pour la présence des congrégations catholiques sur la terre de l'Empire ottoman. Face aux massacres d'Adana il répond par ces mots :

---

[326] Terme péjoratif utilisé en turc pour désigner les chrétiens, qui signifie mécréant. Aujourd'hui, ce terme est utilisé par certains musulmans pour parler des Européens ou des personnes qui ne sont pas croyantes.

[327] Raymond KEVORKIAN, *La Cilicie (1909-1921), Première partie : les massacres de Cilicie d'avril 1909*, dans *Revue d'Histoire Arménienne Contemporaine*, Tome III http://www.imprescriptible.fr/rhac/tome3/p1 (consulté le 15 décembre 2018).

> Il y eut plusieurs milliers d'Arméniens tués. Les Turcs n'eurent égard ni au sexe ni à l'âge. Il est impossible de décrire les scènes d'horreur et de cruauté qui se passèrent ; le seul souvenir en fait horreur et il n'y a pas moyen de les raconter[328].

L'avenir donnera raison à Mgr Giannini : l'Empire ottoman, après avoir perdu 80 pour cent de ses territoires balkaniques, profitera de sa participation à la Première Guerre mondiale pour déclencher en 1915, le génocide qui éliminera la majeure partie des communautés chrétiennes dont les Syriaques.

[328] La Croix, Dimanche 30 et Lundi 31 juillet 1911, dans https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k258056s/f1.item.texteImage.zoom (consulté le 18 décembre 2018).

# V. Les massacres d'avant 1915 et la situation du Vatican

## Introduction

Pour mieux comprendre l'attitude du Vatican face au génocide des Syriaques, il est impératif d'analyser rapidement sa situation durant une guerre qui dévaste tous les pays européens de tradition chrétienne. En plein bouillonnement européen, le Saint Siège est confronté, avec la mort du pape Pie X, à l'aménagement d'un nouveau gouvernement pour mieux gérer ce « fléau ». Ainsi la personnalité du nouveau pape, Benoît XV, influence la politique impartiale du Saint Siège face à cette Première Guerre mondiale. Or, face à l'Empire ottoman de tradition musulmane, quelle politique le gouvernement du Vatican va-t-il mettre en place afin de s'informer de la situation des minorités chrétiennes ?

Dès son élection comme pape au siège de Rome, Benoît XV déclare la stricte neutralité de l'Eglise catholique romaine face à la Première Guerre mondiale. Mais cette neutralité est mise en cause par les différents pays belligérants. Chacun des pays engagés dans le conflit est tellement persuadé de la légitimité de son combat qu'il lui est impossible de s'imaginer hors du conflit. Même lorsqu'ils acceptent certains services du Vatican, par exemple leur faciliter la communication postale, ils mettent souvent en doute les dires et les interventions du Saint Siège. Selon Annette Becker, « on ne peut pas penser la neutralité ; elle est impensable ». Ainsi le Vatican est pris entre des peuples et des familles qui appellent au secours et des gouvernements qui limitent son champ d'action. Ceci dit, l'intervention de la diplomatie vaticane permet assez souvent de mettre fin aux différentes rumeurs qui circulent dans les opinions publiques, comme par exemple celles qui concernent la situation des prisonniers. Alors, c'est au nom de sa neutralité, de ses principes reconnus, au nom des conventions, des règles de l'humanitaire et de ses engagements religieux que le Saint Siège tient à intervenir pour secourir les victimes[329].

Pour défendre ses intérêts, le Saint Siège s'engage seul avec son envoyé auprès des Jeunes Turcs. Ainsi, Mgr Angelo Maria Dolci, comme nouveau Délégué apostolique de Constantinople, obtient le monopole face aux autres Délégués apostoliques de l'Empire, pour être le « seul » intermédiaire entre le Vatican et l'Empire ottoman. Mais avant même l'arrivée de Mgr Dolci à Constantinople, le Saint Siège est déjà inquiet pour les chrétiens de tradition syriaque vivant à la frontière est de l'Empire. Fin de l'année 1913 et début de 1914, les Syriaques du Hakkâri et du Turabdin sont harcelés et persécutés par des bandes kurdes pour satisfaire le gouvernement des Jeunes Turcs. La décision de la déportation et de la dispersion des Syriaques est prise par le ministre de l'Intérieur, Talât Pacha, bien avant le génocide des Arméniens qui a commencé en avril 1915[330].

## V.1. Benoît XV, pape dans la guerre

Fils de Giuseppe Della Chiesa et de Giovanna Migliorati, dans une ancienne famille noble de Gêne, le petit Giacomo est né le 21 novembre 1854. Son père marquis Della Chiesa, éduqué dans la foi

[329] Annette BECKER, *Oubliés de la Grande Guerre, Humanitaire et culture de guerre*, Paris, Fayard, Pluriel, 2013, p. 186-187.

[330] David GAUNT, *Massacres, Resistance, Protectors: Muslim-Christian Relations in Eastern Anatolia during World War I*, New Jersey, Gorgias Press, 2006, p. 127-130.

catholique, termine les études d'officier de marine et entre à la *Compagnia della Misericordia* pour visiter les prisonniers et les aider à leur sortie de prison. A Gênes, il va créer deux œuvres avec d'autres notables de la ville : en 1864, *Patronato* pour la réinsertion des anciens prisonniers, et en 1867, la *Casa di ricovero* pour l'accueil des mineurs délinquants. Sa mère est intellectuelle, possède une exceptionnelle culture générale et une grande sociabilité naturelle. Lorsqu'elle fréquente les salons de la bonne société de Gênes, elle tient des discours sur la littérature, l'art et l'histoire[331].

A l'âge de trois ans, Giacomo est atteint d'une maladie grave de « dépérissement organique », sorte d'asthénie qui l'empêche de grandir normalement et il reste petit de taille. Il est marqué d'un strabisme fort et d'une myopie assez prononcée. En 1862, à l'âge de huit ans, il entre dans un collège privé pour sortir en 1871 à l'âge de 17 ans. La même année, en automne, il entre à la faculté de droit à l'université de Gênes. Tout au long de sa formation universitaire, il reste un étudiant assidu et un militant catholique, au moment où le roi d'Italie, Victor-Emmanuel II, par la prise de Rome et des derniers territoires de la papauté, met fin d'une manière unilatérale au pouvoir temporel des papes. Toutefois la loi des Garanties leur accorde certaines prérogatives pour régner sur les palais du Vatican, du Latran et de Castel Gandolfo.

En 1875, après avoir obtenu un doctorat en droit civil, il gagne la ville de Rome pour s'inscrire au mois de novembre, au collège Capranica où l'on forme les élites de l'Eglise catholique. L'année de l'élection du pape Léon XIII, le 21 décembre 1878, Della Chiesa est ordonné prêtre à l'âge de 24 ans, à la basilique Saint-Jean-de-Latran, par le cardinal La Valette. En 1879, il entre à l'école de la diplomatie pontificale pour suivre la formation académique de la noblesse ecclésiastique. Un des règlements de recrutement de cette école est d'être un religieux né dans une famille noble, et avec un numerus clausus limité à douze académiciens. En 1880, il obtient un doctorat en droit canonique qui lui permet de poursuivre l'enseignement académique des diplomates. Durant trois ans, Della Chiesa s'initie aux rouages des relations internationales et il apprend le français et l'allemand. Durant sa formation, il est appelé à travailler à la Secrétairerie d'Etat du Vatican et il fait la connaissance du futur Secrétaire d'Etat, Mgr Mariano Rampolla. Comme protégé de ce dernier, en décembre 1882, Giacomo Della Chiesa l'accompagne à la Nonciature apostolique de Madrid, auprès du roi d'Espagne, Alphonse XII. Il participe avec Mgr Rampolla aux négociations entre l'Allemagne et l'Espagne à propos de la souveraineté des îles Carolines, et l'accord trouvé entre les deux pays est considéré comme un succès pour Léon XIII. Pour se défendre contre le gouvernement italien, le pape choisit Mgr Rampolla comme Secrétaire de son gouvernement, et en 1887, le prêtre Della Chiesa est engagé pour travailler à la Secrétairerie d'Etat du Vatican. Bête noire des dirigeants italiens, Mgr Rampolla influencera progressivement la carrière diplomatique du futur Benoît XV[332].

Durant vingt ans, Giacomo Della Chiesa travaillera avec le cardinal Rampolla comme secrétaire privé. En outre, il gravit tous les échelons un par un, jusqu'à devenir le Substitut d'Etat du Saint Siège. Ainsi, il intègre la hiérarchie du noyau central de la Curie romaine. Sa première mission est de visiter les différents archevêchés italiens afin de s'initier à l'art de la négociation. En même temps, il est envoyé deux fois par Mgr Rampolla en mission diplomatique : en Autriche pour recueillir des informations sur la nonciature de ce pays ; ensuite, pour gérer la situation des

[331] Yves CHIRON, *Benoît XV, Le pape de la paix*, Paris, Perrin, 2014, p. 15-21.
[332] Marcel LAUNAY, *Benoît XV (1914-1922), Un pape pour la paix*, Paris, Cerf, 2014, p. 11-20.

chrétiens de l'Empire ottoman frappés par les massacres *hamidiens* (1894-1896). Della Chiesa qui travaille à la Secrétairerie d'Etat sera au courant du bain de sang perpétré par le gouvernement de la Sublime Porte ainsi que de l'intervention de Léon XIII face à ces massacres[333].

Le 30 décembre 1898, les Puissances occidentales veulent mettre en place une instance internationale de médiation et d'arbitrage à La Haye aux Pays-Bas. Mais le gouvernement italien envoie une note aux grandes Puissances et s'oppose à la participation du Saint Siège à cette conférence. Pour le gouvernement italien, le pape n'est plus un souverain temporel et ne représente plus un Etat souverain. Néanmoins, le Saint Siège, par l'intermédiaire de Della Chiesa, suivra avec attention l'activité de la conférence de La Haye. Le 23 avril 1901, Della Chiesa franchit une étape de plus et est nommé substitut de la Secrétairerie d'Etat du Saint Siège. En même temps que lui, l'ancien Délégué apostolique du Pérou et de Bolivie, Mgr Gasparri, devient secrétaire de la Congrégation pour les Affaires ecclésiastiques, l'équivalent du ministre des Affaires etrangères. Désormais, Giacomo Della Chiesa travaille en collaboration directe avec Mgr Rampolla et Mgr Gasparri sous le pontificat du pape Léon XIII[334].

Le 20 juillet 1903, le pape Léon XIII meurt à l'âge de 93 ans et pour le remplacer, les pronostics sont favorables à Mgr Rampolla. Mais le conclave, influencé par le veto de l'Autriche, choisit comme pape le cardinal Sarto du diocèse de Trévise sous le nom de Pie X. Comme il arrive fréquemment, le nouveau pape change le Secrétaire d'Etat et en choisit un nouveau pour son pontificat. Le 12 novembre 1903, Pie X nomme le cardinal Merry Del Val comme Chef de la Secrétairerie d'Etat du Vatican. Les rapports entre ce dernier et Della Chiesa sont d'ordre professionnel et parfois difficiles. Face aux mouvements modernistes catholiques, Pie X choisit comme devise « la restauration de toutes choses dans le Christ », c'est-à-dire que l'action religieuse, l'action sociale et l'action économique doivent trouver leur fin dans le Christ. En 1905, Della Chiesa est chargé par le pape de réorganiser les mouvements catholiques. Pour atteindre son but, il est influencé par les travaux du sociologue catholique d'origine belge, l'abbé Antoine Pottier. Ce professeur de théologie morale du Grand Séminaire de Liège, fondateur en 1892 de l'Union démocratique-chrétienne en Belgique, est appelé à Rome en 1902 pour enseigner la sociologie au Collège Leonino.

En 1906, le travail de l'abbé Giacomo aboutit à la création de trois organismes indépendants. L'Union populaire chrétienne est chargée de gérer les questions de divorces, l'enseignement religieux à l'école et le respect du repos dominical. L'Union économique et sociale coordonnera l'action des différentes associations d'entraide et de coopération. L'Union électorale soutiendra les candidats et préparera leur programme catholique électoral. En 1907, Della Chiesa reçoit de Pie X la mission de rédiger de nouveaux statuts pour la Société de Saint Jérôme, afin de rendre l'Evangile accessible dans la langue du peuple local, comme un vrai livre populaire. Ainsi, il devient l'initiateur et le président de cette société qui diffuse massivement les livres bibliques en italien. Après la mort de l'archevêque de Bologne, le 22 décembre 1907, il est consacré évêque dans la chapelle Sixtine par le pape en personne, afin de le nommer archevêque de l'un des plus importants diocèses d'Italie. Historiquement parlant, l'archevêque de Bologne était destiné à devenir cardinal afin d'élire le futur pape. Mais le Secrétaire d'Etat Mgr Merry Del Val s'y oppose et il faut attendre

[333] Eduardo SODERINI, *Il pontificato di Leon XIII rapporti con l'Armenia,* Commentaires et édition de Georges-Henri RUYSSEN, UK, Lulu.com, 2010.
[334] Yves CHIRON, *Benoît XV, Le pape de la paix*, Paris, Perrin, 2014, p. 47-68.

le 25 mai 1914, après sept ans à la tête du diocèse de Bologne, pour que Della Chiesa soit créé cardinal[335].

Durant son épiscopat, l'Italie et l'Empire ottoman se livrent une guerre pour les territoires libyens, présentés comme des provinces riches par les médias italiens. Le gouvernement de Giolitti profite de la faiblesse militaire et de la distance géographique, et le 29 septembre 1911, il déclare la guerre à l'Empire ottoman. L'Italie qui veut agrandir son maigre domaine colonial, jette son dévolu sur les trois provinces libyennes et présente l'Empire ottoman comme une tutelle obscurantiste qui empêche le développement de la Libye. Sans partager l'enthousiasme des Italiens, Mgr Della Chiesa, dans une lettre qu'il adresse aux paroisses et institutions catholiques, déplore les malheurs qu'engendre un tel engagement :

> Beaucoup de fils ont déjà été arrachés aux bras de leurs mères, et trop de frères ont déjà baigné de leur sang le sol africain. Dans l'heure présente de trépidation et d'espérance, tous les Italiens, unis fraternellement en un seul cœur et une seule âme, doivent supplier le Dieu des armées d'abréger les jours de malheur, de donner la complète victoire des armes à nos valeureux soldats et de réjouir le pays avec le don ineffable de la paix[336].

Cette guerre qui se termine le 18 octobre 1912 par la victoire de l'Italie sur l'Empire ottoman, se solde par la mort de 3 300 soldats, plus de 600 disparus et 4 200 blessés. Connue en Italie sous le nom de *Guerra di Libia*, elle préfigure par certains aspects la Première Guerre mondiale. Au mois d'août 1914, lorsqu'un curé d'une de ses paroisses de Bologne l'interroge sur l'attitude à observer face à la guerre, Mgr Della Chiesa prend comme ligne de conduite l'impartialité dans le conflit et lui répond par ces mots :

> Il me déplairait qu'un curé de paroisse prenne parti pour l'une ou pour l'autre des nations en guerre : j'ai recommandé de demander à Dieu la fin de la guerre sans indiquer au Seigneur le moyen de faire cesser ce terrible fléau[337].

Le 20 août 1914, le pape Pie X meurt à l'âge de 79 ans et deux jours après, le conclave se réunit pour l'élection d'un nouveau pape. Grâce à la neutralité de l'Italie, le conclave peut se dérouler normalement, mais rapidement deux clans vont s'affronter pour l'élection. D'un côté, le parti du Secrétaire d'Etat, Merry del Val, et de l'autre, les défenseurs de la politique du pape Léon XIII, guidés par Domenico Ferrata et Pietro Gasparri. Il y a aussi ceux qui veulent élire un pape non italien et leur candidat est le Belge, Mgr Mercier, vu ses qualités et parce qu'il appartient à un pays neutre. Mais ce qui va influencer surtout, c'est la personnalité du futur élu pour gérer la situation de l'Eglise face au conflit qui touche les pays européens de tradition chrétienne et les relations à établir avec l'Etat italien. Après dix scrutins, le 3 septembre 1914, le nom du cardinal Della Chiesa est proclamé comme futur pape, à l'âge de 59 ans. Les six cardinaux de l'Allemagne et de l'Autriche déclarent qu'ils ont voté pour l'élection de Della Chiesa, car il parle l'allemand, il connaît les deux Empires, il appartient à la noblesse et par principe, il ne serait pas hostile à l'Autriche comme dernier Empire catholique du monde. Enfin, le cardinal et archevêque de Vienne Mgr Piffl dit : « Grâce à notre persévérance, nous sommes tout de même parvenus à faire élire notre candidat ». Les cardinaux de l'Allemagne et de l'Autriche sont convaincus que le futur pape

---

[335] Yves CHIRON, *Benoît XV, Le pape de la paix*, p. 69-119.
[336] Yves CHIRON, *Benoît XV, Le pape de la paix*, p.112.
[337] Yves CHIRON, *Benoît XV, Le pape de la paix*, p.121.

leur sera favorable et servira les intérêts de leur pays. Tout au long de la guerre, les adversaires du pape utiliseront cette idée pour l'attaquer comme partisan de l'Allemagne[338].

Pour se démarquer de la politique de Pie X, il prend volontairement le nom de Benoît XV, mais également pour rendre hommage à Benoît XIV, qui était aussi archevêque de Bologne. Les atouts du futur pape sont que, disciple du Secrétaire d'Etat Mgr Rampolla, il a fait sa carrière à l'école de la Curie ; durant sept ans, il a dirigé un grand diocèse et il a une bonne connaissance des questions internationales. Le nouveau pape est le contraire de Pie X : ce dernier était enfermé dans les formules scolastiques du passé, tandis que Benoît XV s'y connait à peine en théologie ; Pie X ne comprenait pas les négociations diplomatiques, et Benoît XV est un diplomate de carrière ; Pie X était fils de paysans alors que Benoît XV est fils d'une famille noble de Gênes. Alors, dès sa nomination, pour protester contre l'injustice faite par l'Etat italien lors de la prise de Rome, il refuse de saluer la foule qui est massée sur la place Saint Pierre. Comme il est de tradition, Benoît XV choisit son nouveau Secrétaire d'Etat et remplace Merry del Val par le cardinal Ferrata, un francophile, afin de rassurer les pays de l'Entente. Mais ce dernier meurt le 10 octobre 1914 et il est remplacé par un autre francophile, Pietro Gasparri. Le choix de ce dernier n'est pas anodin ; ils ont presque le même âge, ils se connaissent, ils sont canonistes tous les deux, Benoît XV a travaillé pour Gasparri, lorsque celui-ci était secrétaire de la Congrégation des Affaires ecclésiastiques extraordinaires. Pour rassurer en même temps les Empires centraux, il garde en place, pour les Affaires ecclésiastiques extraordinaires, le germanophile Mgr Pacelli, le futur Pie XII[339].

## V.2. Le Vatican face à la Première Guerre mondiale

Bien avant le déclenchement de la Première Guerre mondiale, par un jeu d'intérêts, les alliances se sont formées entre les Puissances occidentales. D'un côté, une Triple Entente formée par la France, la Grande-Bretagne et la Russie, rejointes le 24 mai 1915 par l'Italie et le 6 avril 1917 par les Etats-Unis ; de l'autre, une Triple Alliance formée par l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie et, le 30 octobre 1914, par l'Empire ottoman (Alliance des Empires centraux).

En 1914, le Vatican proclame sa stricte impartialité et sa neutralité la plus absolue face à la guerre qui déchire les différents pays chrétiens de l'Europe. Au lendemain de son élection, le pape Benoît XV s'appuie, avec son Secrétaire d'Etat Mgr Gasparri, sur les réflexions de la Congrégation pour les Affaires extraordinaires de l'Eglise, dirigée par Mgr Pacelli. Tous les trois, avec la présence des Nonciatures au sein des pays étrangers et les envoyés diplomatiques des différents pays, constituent un vaste réseau d'informations afin d'aboutir à la paix. Du côté des pays de l'Entente : la Grande-Bretagne est représentée depuis décembre 1914, par un ministre plénipotentiaire en la personne de Sir Henry Howard[340] ; la Belgique, par le directeur de l'Ecole française de Rome en la personne de Louis Duchesne[341] ; l'Empire russe, par le « trop orthodoxe », Alexandre Nelidov[342] ; la Serbie, depuis juillet 1915, par une légation. Depuis 1904, la France a coupé ses liens diplomatiques avec le Vatican, et durant la guerre, elle est représentée par le chargé d'Affaires Charles Loiseau. Du

[338] Marcel LAUNAY, *Benoît XV (1914-1922), Un pape pour la paix*, Paris, Cerf, 2014, p. 21-27.
[339] Yves CHIRON, *Benoît XV, Le pape de la paix*, p.125-1131.
[340] Yves CHIRON, *Benoît XV, Le pape de la paix*, p.128.
[341] Brigitte WACHE, *Monseigneur Louis Duchesne (1843-1922), historien de l'Eglise et directeur de l'Ecole française de Rome*, Roma, Editions De Boccard, 1992.
[342] Laura PETTINAROLI, *La politique russe du Saint-Siège (1905-1939)*, Roma, Ecole française de Rome, 2015.

côté des pays de l'Alliance : pour l'Allemagne, la Nonciature de la Bavière est représentée par Mgr Frühwirth et Mgr Aversa, et pour la diplomatie, par le baron Otto von Mülhberg[343] ; pour l'Empire austro-hongrois, la Nonciature de Vienne est représentée en la personne de Mgr Scapinelli et le prince Hans de Schönberg-Hartenstein est son ministre plénipotentiaire[344] ; pour ce qui est de l'Empire ottoman, le Saint Siège refuse la présence d'un diplomate turc au sein du réseau d'informations déjà en place, afin de ne pas compromettre ses relations diplomatiques avec les pays de l'Entente. Malgré ce réseau, la médiation et le message de paix proposés par le Saint Siège ont dû mal à passer. Du début de son pontificat jusqu'à la fin de l'année 1917, Benoît XV a lancé plus de vingt-quatre appels à la paix[345].

C'est après avoir récolté des informations via ses propres réseaux diplomatiques que le pape décide d'écrire aux nations en conflit. La proposition du 1 août 1917 aide à mieux comprendre le rôle que le pape s'octroie pour s'adresser aux pays belligérants afin de retrouver la paix en Europe[346]. Voici le début de sa *Note* :

> Dès le début de Notre Pontificat, au milieu des horreurs de la terrible guerre déchaînée sur l'Europe, Nous Nous sommes proposé trois choses entre toutes : garder une parfaite impartialité à l'égard de tous les belligérants, comme il convient à Celui qui est le Père commun et qui aime tous ses enfants d'une égale affection ; Nous efforcer continuellement de faire à tous le plus de bien possible, et cela sans exception de personnes, sans distinction de nationalité ou de religion, ainsi que Nous le dicte aussi bien la loi universelle de la charité que la suprême charge spirituelle à Nous confiée par le Christ ; enfin comme le requiert également Notre mission pacificatrice, ne rien omettre, autant qu'il est en Notre pouvoir, de ce qui pourrait contribuer à hâter la fin de cette calamité, en essayant d'amener les peuples et leurs chefs à des résolutions plus modérées, aux délibérations sereines de la paix, d'une paix « juste et durable »[347].

Mais aucun de ces appels ne satisfait pleinement les deux camps, car ils sont basés sur des concessions mutuelles et personne ne veut abandonner ses intérêts. Le pire est que le message du pape se heurte souvent non seulement aux dirigeants des nations en guerre, mais aussi au patriotisme exacerbé du clergé des Eglises locales. Si l'Allemagne refuse la *Note* du 1 août 1917, c'est parce que le chancelier allemand Michaelis subit la pression des soldats victorieux en Galicie ; la presse nationaliste est convaincue que le pape favorise la France et le qualifie de *Franzosenpapst*. L'Autriche, sans impliquer l'Allemagne, refuse la négociation du pape. La Grande-Bretagne demande la pleine indépendance de la Belgique pour s'asseoir à la table de négociations. En 1917, les Etats-Unis refusent de signer un accord par peur d'encourager les mouvements pacifistes internes. L'Italie, toujours en froid avec le Vatican, invite ses alliés à ne pas répondre au pape. Quant à la France, elle juge la *Note* du pape « d'inspiration germanique »[348].

Chaque pays dénature l'écrit selon ses propres visions des choses et refuse de signer la proposition de paix. Cette attitude des pays occidentaux face à ses propositions de paix touche la personne de Benoît XV :

---

[343] Annie LACROIX-RIZ, *Le Vatican, l'Europe et le Reich*, Paris, Armand Colin, 2010.
[344] Marcel LAUNAY, *Benoît XV (1914-1922)*, p. 28.
[345] Marcel LAUNAY, *Benoît XV (1914-1922)*, p. 27-32.
[346] Yves CHIRON, *Benoît XV, Le pape de la paix*, Paris, Perrin, 2014, 207-215.
[347] Actes de Benoît XV, tome I, 1914-1918, *Encycliques, Motu proprio, Brefs, Lettres et Allocutions*, Texte latin avec traduction française, Paris, Bonne Presse, 1925, p. 181. Voir aussi une version électronique consultée, le 29 janvier 2019, http://www.liberius.net/livres/Actes_de_Benoit_XV_(tome_1)_000000875.pdf
[348] Paul CHRISTOPHE, *Benoît XV et la Grande Guerre*, Paris, Cerf, 2016, p. 139-141.

> Cette manière de répondre à Notre charité, Nous l'avons soufferte avec chagrin. Qui eût cru en effet que Nos efforts, pleins d'un paternel amour, pour réconcilier les hommes entre eux, seraient tournés contre Nous en sujet de haine populaire ? Pourtant dans tout cela, il ne faut pas tant s'étonner de la méchanceté de certains hommes, Nous accusant publiquement et amèrement de favoriser l'un des deux partis, que de l'irréflexion de ceux qui ont ajouté foi à une accusation aussi dénuée de fondement[349].

En 1917, pour empêcher une offensive de l'Entente, Mgr Pacelli rencontre le Chancelier allemand Von Hertling et le ministre des Affaires étrangères autrichien Czernin, afin de convaincre le président américain Wilson de conclure une paix rapide. Le 1 août 1917, le pape propose aux chefs des pays belligérants la diminution des armements, l'institution d'un arbitrage et la communauté des mers. Il réclame un esprit d'équité et de justice pour examiner les questions territoriales relatives à l'Arménie, aux Balkans et à la Pologne. Mais, avec l'exclusion du principe de réparation par le pape, les pays de l'Entente refusent cette note. La France y voit l'intention de sacrifier les nationaux de l'Europe orientale au profit de la Triple Alliance, intention dirigée contre la Russie et les nations slaves. Quant à l'Arménie, elle n'est que vaguement mentionnée dans cette note du 1 août, car l'Allemagne a promis de l'abandonner à son allié, l'Empire ottoman. Du côté occidental de l'Europe, l'Allemagne, par l'intermédiaire du Secrétaire d'Etat du Saint Siège Gasparri, accepte d'abandonner le territoire belge à condition que la future Belgique ne soit jamais un Etat vassal de l'Angleterre et de la France. Mais le gouvernement belge, le 11 février 1918, affirme qu'il ne signera la paix qu'en plein accord avec les puissances qui garantissent sa totale indépendance. Pour ce qui est de la protection des chrétiens orientaux vivant sur le territoire de l'Empire ottoman, déjà avant la Première Guerre mondiale, l'Allemagne s'est heurtée au protectorat français. Le Vatican, en accord avec l'Allemagne, élabore un plan pour restituer les missions allemandes aux missions françaises dans tout l'Empire ottoman. En mai 1917, la création de l'Institut Oriental n'a comme but que la substitution de l'influence de l'Eglise romaine à celle de la France[350].

Les derniers travaux de Johan Ickx, directeur des Archives historiques de la Secrétairie d'Etat du Saint Siège innocentent la diplomatie vaticane de sa complicité avec l'Allemagne. Un document écrit de la main de Mgr Pacelli, Secrétaire de la Congrégation pour les Affaires ecclésiastiques extraordinaires, en d'autres termes « ministre des Affaires étrangères » du Saint Siège, remet en question la diplomatie germanique du Vatican. Mgr Eugenio Pacelli, dès le début de l'année 1915, par l'intermédiaire de cinq personnes, change la politique germanique du Vatican et se rapproche de l'Angleterre. Mgr Simon Deploige (Belge), Louis Canet (Français), l'amiral Etienne Yamamoto (Japonais), Mgr Vladimir Ghika (Roumain) et le Cardinal Adrien Gasquet (Anglais) exercent une action discrète mais efficace, pour permettre au pape Benoît XV d'avoir un discours de moins en moins favorable aux Allemands. Effectivement, ce changement d'attitude permet au Saint Siège de sortir de l'isolement diplomatique dans lequel il était enfermé depuis la perte des Etat pontificaux. Le soutien de Mgr Pacelli (futur pape Pie XII) au « groupe des cinq » influence la mise à l'écart des diplomates germanophiles dans la politique vaticane lors de la Première Guerre mondiale. Acquis à la cause des Alliés, Mgr Pacelli fera tout pour ne pas le montrer, afin de ne pas entacher le sort des catholiques allemands, et aussi pour ne pas remettre en question l'impartialité du Saint Siège face à une guerre qui déchire les catholiques européens.

---

[349] Actes de Benoît XV, tome I, 1914-1918, p. 201-203.

[350] Annie LACROIX-RIZ, *Le Vatican et les buts germaniques de 1914 à 1918 : le rêve d'une Europe allemande,* dans *Revue d'histoire moderne et contemporaine,* t. 42, n° 4, octobre-décembre 1995, p. 517-555.

Le 28 février 1917, le cardinal Gasparri remet aux représentants anglais auprès du Saint Siège une proposition du pape envoyée aux pays de l'Entente, de mettre fin au blocus alimentaire contre les Empires centraux, et qu'en échange, l'Allemagne cesse la guerre sous-marine qu'elle a engagée contre les navires civils. Seule l'Angleterre est informée et c'est seulement si elle donne son accord de principe que la proposition peut être faite à l'Allemagne. Ici le Secrétaire d'Etat du Vatican et le pape sont persuadés qu'il est plus facile de convaincre l'Angleterre que l'Allemagne. Le 20 avril 1917, par la nomination de Mgr Pacelli comme Nonce apostolique de Munich, le Vatican renforce ses liens diplomatiques avec Berlin et les Empires centraux. A partir du mois de juin, Pacelli mène des explorations pour savoir sur quels points concrets les Empires centraux sont prêts à négocier avec les pays de l'Entente et il rencontre personnellement, le chancelier Bethmann-Hollweg, l'Empereur Guillaume II et l'Empereur Charles I[er][351].

Malgré la stricte impartialité de Benoît XV face à la guerre, son pouvoir religieux l'empêche de rester neutre plus longtemps. C'est ce pouvoir religieux qui donne au pape une triple autorité : *le Père de tous les catholiques, le Chef suprême de l'Eglise, le Représentant de Dieu sur terre.* Les trois titres empêchent le pape d'être neutre à la manière souveraine purement temporelle, et ils lui imposent l'obligation de prendre des initiatives pour défendre ses intérêts dans un conflit qui déchire ses enfants et ses sujets catholiques. La mission du pape est :

> Essentiellement pacificatrice, pacificatrice au sens plein du mot, c'est-à-dire génératrice d'une paix qui ne soit, en l'espèce, ni allemande, ni française, mais qui soit la paix tout court, la vraie paix, celle dont la conclusion fera, non seulement tomber les armes des mains, mais éteindra encore dans les cœurs les ressentiments, la haine, la soif de revanche[352].

Il faut attendre la fin de 1918 pour signer l'arrêt des hostilités sur les différents fronts ; le 30 octobre, l'Empire ottoman signe l'armistice sur l'île de Moudros ; le 3 novembre, l'Autriche-Hongrie signe l'armistice à Villa-Giusti et le 11 novembre, l'Allemagne signe l'armistice à Rethondes. Malgré plusieurs offensives diplomatiques du Saint Siège auprès de la diplomatie occidentale, en 1919, lors de la Conférence de la Paix, aucun représentant légal du Vatican ne sera admis. Ainsi, le gouvernement du Vatican est mis hors-jeu pour toute décision concernant les populations et les territoires des Empires centraux.

## V.3. Les relations du Saint Siège avec la Sublime Porte à la veille de la Première Guerre

Au XIX[e] siècle, d'autres Etats occidentaux se joignent à la France pour réclamer le droit de protection de leurs citoyens vivant sur le sol turc. L'Autriche-Hongrie réclame la tutelle des catholiques situés dans les régions des Balkans ; l'Italie, la protection des missions italiennes ; l'Angleterre, la tutelle des œuvres missionnaires protestantes et anglicanes ; la Russie se porte garante des chrétiens orthodoxes. La France, qui a signé en 1905 la séparation de l'Etat et de l'Eglise, continue à rester le principal rempart pour les chrétiens catholiques de l'Empire ottoman, non seulement pour les Occidentaux, mais aussi pour les communautés indigènes converties au catholicisme. Souvent ces communautés catholiques locales recourent à l'ambassadeur de France

---

[351] Johan ICKX, *La guerre et le Vatican, les secrets de la diplomatie du Saint-Siège (1914-1915)*, Paris, Cerf, 2017, p. 175-186.
[352] Paul CHRISTOPHE, *Benoît XV et la Grande Guerre*, Paris, Cerf, 2016, p. 162-163.

pour défendre leurs propres droits. Ainsi la France se réjouit au début du XX[e] siècle, d'un monopole qu'elle exerce par tradition et non par accord. C'est pour cette raison que la position du Délégué apostolique reste limitée face aux charges institutionnelles ottomanes. Il n'a pas d'approbation pour entretenir des rapports diplomatiques avec les autorités, sans un mandat officiel d'un gouvernement ou de son ambassade, et il n'a pas le pouvoir pour demander audience au sultan ou au Grand vizir. En d'autres termes, le Délégué apostolique, pour rencontrer les sphères impériales, doit d'abord informer l'ambassadeur de France sur place et ce dernier non seulement prévient les autorités ottomanes, mais doit aussi accompagner le représentant du pape[353].

En 1913, par opposition aux désirs du gouvernement anglais d'obtenir le monopole des Capitulations, une commission turque se met en place et change les données des Capitulations. Le 8 septembre 1914, cette commission permet au gouvernement des Jeunes Turcs, par un *firman* (décret royal), de paralyser le fonctionnement des Capitulations avant même son entrée en guerre. L'Autriche-Hongrie et l'Allemagne, alliées de l'Empire ottoman, profitent de l'occasion pour contourner la France et avoir les privilèges que les Capitulations procurent aux Occidentaux[354]. Curieusement, ni la France, ni l'Autriche ne voient d'un bon œil une représentation autonome du Saint Siège à Constantinople. Pour elles, le rapport avec les Eglises orientales risque d'être interprété par la Sublime Porte, comme une présence encombrante face aux chrétiens indigènes. Déjà dans le passé, ces pays occidentaux ont échoué dans leurs tentatives d'instaurer des rapports directs entre le Vatican et l'Empire ottoman, par l'ouverture d'une nonciature à Constantinople, ou la présence diplomatique ottomane auprès du Saint Siège.

En octobre 1914, avec l'entrée en guerre du gouvernement des Jeunes Turcs aux côtés de l'Empire austro-hongrois et de l'Allemagne, le Saint Siège trouve l'opportunité de se présenter comme le seul interlocuteur de tous les chrétiens de l'Empire des musulmans, y compris des chrétiens indigènes, historiquement reconnus comme *millet,* parmi lesquels les Grecs et les Arméniens. Pour le Vatican, c'est aussi l'occasion de stopper l'influence russe et l'avancée de l'orthodoxie slave[355]. Cette vision des choses renforcera la position du Saint Siège après la signature du traité de Moudros le 30 octobre 1918, qui fait de Constantinople une ville internationale. Mais pour remplacer les pays occidentaux auprès de la Sublime Porte, le Vatican doit avoir en tête quatre objectifs :
1. Défendre et sauver les chrétiens de l'Empire ottoman.
2. Avoir des contacts étroits et constants avec le gouvernement des Jeunes Turcs.
3. Défendre les intérêts politico-religieux des chrétiens dans les pays musulmans.
4. Instaurer une présence politique à Constantinople.

Pour le Vatican, la guerre est l'occasion de réaliser ses objectifs, et par la nomination de Mgr Angelo Maria Dolci comme Délégué apostolique, il se présente au gouvernement ottoman comme le seul interlocuteur des chrétiens[356].

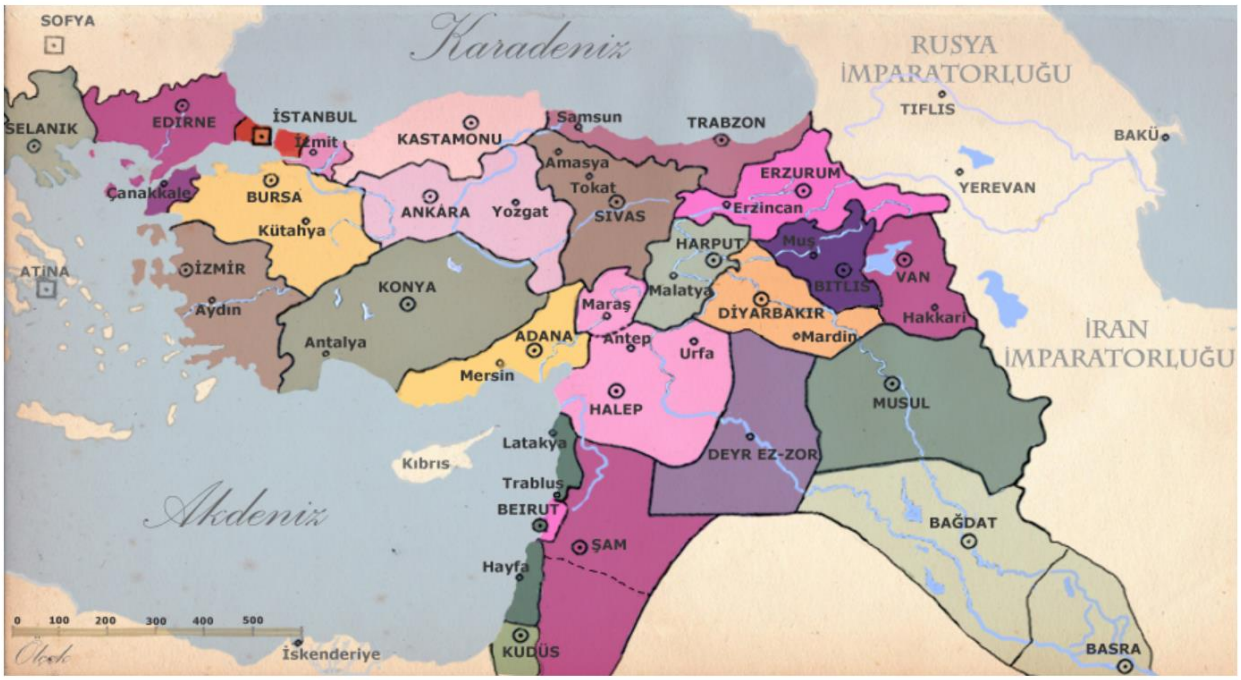
---

[353] Valentina Vartui KARAKHANIAN, Omar VIGANO, *La Santa Sede e lo sterminio degli Armeni nell'Impero ottomano, Dai documenti dell'Archivio Segreto Vaticano e dell'Archivio Storico della Segreteria di Stato*, Milan, Guerini E Associati, 2016, p. 8-10.

[354] Halil INALCIK, *Devlet-i Aliyye, Osmanli Imparatorlugu Uzerine Arastirmalar -IV,* Istanbul, Tûrkiye Is Bankasi Kültür Yayinlari, 2016, p. 244-246. (Traduit du turc en français par nos soins).

[355] Annie LACROIX-RIZ, *Le Vatican et les buts germaniques de 1914 à 1918 : le rêve d'une Europe allemande,* dans *Revue d'histoire moderne et contemporaine,* t. 42, n° 4, octobre-décembre 1995, p. 517-555.

[356] Francis LATOUR, *Les relations entre le Saint-Siège et la Sublime Porte à l'épreuve du génocide des chrétiens d'Orient pendant la Grande Guerre*, dans *Guerres mondiales et conflits contemporains*, Paris, PUF, 2005, (n° 219), p. 31-43.




***Carte des provinces de l'Empire ottoman à la veille de la Première Guerre mondiale***[357]

## V.4. Le Délégué apostolique de Constantinople

Depuis 1652, le Saint Siège est représenté par un vicaire informel à Constantinople, mais sans aucune valeur diplomatique. Assez souvent, l'ambassade de France intervient pour les affaires religieuses et civiles. Il faut attendre le XIX[e] siècle pour voir d'une manière significative, l'intervention diplomatique du pape auprès d'un sultan des Turcs, afin de défendre ses intérêts dans un pays de confession musulmane. En 1862, le pape Pie IX, avec la Constitution *Romani Pontifices*, institue au sein de la Congrégation de la propagation de la foi, un dicastère qui est chargé de traiter les affaires des Eglises orientales et prend le nom de *Pro negotiis ritus orientalis.* La fondation de la Délégation apostolique à Constantinople est motivée par l'intention de Rome de réunir les Eglises « schismatiques » orientales sous l'égide du Saint Siège. Le deuxième but de la fondation est de contrer l'influence croissante des missionnaires protestants et orthodoxes dans l'Empire ottoman. La Délégation apostolique de Constantinople est instituée en 1867 par le pape Pie IX, avec le décret *Iam Inde* (Déjà à partir de là). Par cette nomination, le Délégué reçoit les fonctions de vicaire apostolique pour les catholiques de Turquie de rite latin et de Délégué apostolique pour ceux des Eglises orientales locales. Pour sa mission pastorale, il doit se référer au Préfet de la Congrégation de la propagation de la foi.

Cette délégation instituée bien après celle de Syrie et de Mésopotamie, fait du Délégué apostolique de Constantinople, un observateur précieux des événements turcs et l'intermédiaire privilégié du Saint Siège avec le gouvernement ottoman. Il s'agit aussi d'un représentant officiel et permanent

[357] https://www.houshamadyan.org/mapottomanempire.html (Consulté, le 6 mars 2021).

du Vatican dans un Empire où le religieux est imbriqué dans la vie civile des citoyens par un système traditionnel qui varie selon les humeurs des autorités. Dans ce monde différent de l'Occident, le Délégué apostolique doit maintenir des rapports directs avec la Secrétairerie d'Etat, par la rédaction des bulletins bimensuels, avec des thèmes qui touchent à l'histoire politique de l'Empire ottoman[358]. Malgré cette nomination, le Délégué apostolique de Constantinople ne jouit pas d'une autonomie totale pour rencontrer les autorités politiques de la Sublime Porte. Le 5 novembre 1904, le Secrétaire de la Sacrée Congrégation des Affaires ecclésiastiques extraordinaires du Vatican, Mgr Pierre Gasparri, résume la recommandation à suivre par le Délégué apostolique :

> Alors qu'un nouveau délégué du Saint Siège arrive sur le lieu de sa mission, le représentant de la France est celui qui traite officiellement avec le gouvernement, des honneurs civils à rendre au délégué ; il va le recevoir à l'arrivée ; l'accompagne en prenant place dans son carrosse, à l'église ; assiste en grand uniforme à la fonction sacrée ; en notifie la venue aux autres consuls et aussi aux autres communautés religieuses ; le présente aux autorités civiles. Une fois terminée la fonction sacrée à l'église, le délégué se rend au consulat français pour faire la première visite, que le consul rend immédiatement. Également au cours de la mission pontificale, le représentant français, au moins pour quelque temps et en quelque lieu, veut que le délégué apostolique, seulement par son intermédiaire, demande les audiences à l'autorité civile, en l'accompagnant au palais ou personnellement, ou le faisant accompagner par une autre personne, et reste présent à la conversation[359].

D'un côté, on déclare sa neutralité face au religieux et de l'autre, on s'attache au religieux pour gouverner, et le Délégué apostolique ne demande qu'une chose, le changement de sa situation. Il faut attendre la Première Guerre mondiale pour stopper l'ingérence de l'ambassade de France dans les affaires de la délégation apostolique.

Rapidement, le nouveau pape charge l'ancien Délégué apostolique du Pérou, de Bolivie et de l'Equateur, et depuis le 6 juin 1914, Délégué apostolique de Constantinople, Mgr Angelo Maria Dolci, de prendre le titre de Vicaire apostolique de Constantinople sous le nom d'Archevêque de Hiérapolis de Syrie. Au mois d'octobre 1914, le gouvernement ottoman sous la direction des trois *Pachas*, Enver, ministre de la Guerre, Talât, ministre de l'Intérieur et Djemal, ministre de la Marine, entre en guerre aux côtés des Empires centraux : l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie. Les ambassadeurs des pays de l'Entente sont priés de quitter le territoire ottoman. Après sept jours d'un très pénible voyage, le nouveau Délégué apostolique rejoint la capitale turque, le 1 décembre 1914. Quand il arrive sur place, l'ambassadeur de France Louis Maurice Bompart est déjà rentré dans sa patrie, et le Délégué apostolique Dolci se demande vers quelle ambassade il doit se tourner pour rencontrer les autorités ottomanes. Bien sûr, le Délégué apostolique avant son arrivée, a reçu les recommandations suivantes du nouveau Secrétaire d'Etat du Saint Siège, le cardinal Mgr Gasparri :

> Par conséquent, que Mgr Dolci essaie de voyager incognito afin d'éviter à son arrivée, l'ingérence de ladite ambassade. A peine arrivé (…), qu'il demande sans faute directement, par l'intermédiaire du ministre des Affaires étrangères, l'audience au sultan. Si l'ambassade de France lui faisait des remontrances, que Mgr le Délégué apostolique lui donne de manière courtoise mais franche et ferme, les explications qu'il faut. Qu'il dise sans tergiverser que c'est lui qui a demandé l'audience directement en démontrant le bon sens, et en ajoutant que le Saint Siège n'a en aucune manière, l'intention de faire des représailles contre la France, ou de

[358] Valentina Vartui KARAKHANIAN, Omar VIGANO, *La Santa Sede e lo sterminio degli Armeni nell'Impero ottomano,* p. 5-8.

[359] Valentina Vartui KARAKHANIAN, Omar VIGANO, *La Santa Sede e lo sterminio degli Armeni nell'Impero ottomano,* p. 9-10. (Traduction de l'italien en français par Maggy Waterval).

> profiter de l'actuelle et difficile situation internationale pour la priver d'un de ses droits. Que, si l'ambassadeur en appelle à la tradition et à l'habitude, Mgr Dolci réponde que le Délégué apostolique ne peut, au détriment de sa dignité, se plier à la continuation d'une aussi humiliante tutelle, privée de tout fondement juridique et d'autant moins compréhensible que maintenant, la France ignore le Saint Siège[360].

En effet, la France a déjà signé la séparation de l'Eglise et de l'Etat, et le champ diplomatique s'ouvre naturellement au Délégué apostolique de Constantinople. Par la volonté de ne voir aucune Puissance occidentale intervenir dans les affaires intérieures du pays, les Jeunes Turcs expulsent les ambassades étrangères, suppriment les Capitulations et en même temps, proposent au pape un ministre plénipotentiaire au Saint Siège. Cette dernière proposition met Benoît XV dans l'embarras, car elle est tentante pour régler plus facilement certaines questions, mais il n'est pas possible de créer de véritables relations diplomatiques avec un pays belligérant en pleine guerre, alors que le Vatican a déclaré sa neutralité face à ce conflit. En même temps, la mise en œuvre de cette proposition risque de mettre en péril le rapprochement tant souhaité du Saint Siège avec la France. La Secrétairerie d'Etat du Vatican refuse l'offre de l'Empire ottoman et s'engage seule à défendre les intérêts de l'Eglise catholique au sein de l'Empire ottoman. Par la force des choses, Mgr Dolci devient le seul diplomate solide entre le Saint Siège et l'Empire ottoman durant toute la durée du conflit. La situation sur place le pousse à être porteur d'une mission diplomatique et humanitaire qui dépasse largement son rôle strictement religieux. Mgr Dolci n'est d'ailleurs pas le seul Délégué apostolique dans l'Empire ottoman, il y aussi celui pour la Syrie, la Mésopotamie et la Perse. Mais, il est le seul à quelques exceptions près, qui a le droit de circuler librement, et il a la possibilité d'être en contact permanent à la fois avec les autorités ottomanes et le Vatican[361].

Huit jours après son arrivée dans la capitale turque, le 9 décembre 1914, Mgr Dolci reçoit une lettre de l'ambassade d'Allemagne à Constantinople : le Baron von Wangenheim confirme les inquiétudes de Rome face à la sécurité des chrétiens de Syrie. Rapidement, le Délégué apostolique informe le Cardinal Gasparri avant même de rencontrer les autorités ottomanes[362]. Cela dit, l'abolition des Capitulations a enflammé l'esprit nationaliste des Turcs et a jeté un effroi dans toutes les communautés chrétiennes de l'Empire, y compris chez les Occidentaux. Les craintes des minorités chrétiennes trouvent leur confirmation dans le discours prononcé par le sultan Mehmet V Reshad lors de l'ouverture du Parlement, le 14 décembre 1914, à laquelle participe le Délégué apostolique Mgr Dolci :

> Tandis que Notre Gouvernement Impérial était fermement résolu à persévérer dans sa neutralité armée, Notre Flotte Impériale ayant subi des attaques de la part de la flotte russe dans la Mer Noire, et la Russie, l'Angleterre et la France ayant ensuite commencé effectivement les hostilités en envoyant à Nos frontières des troupes et des vaisseaux de guerre, J'ai par la grâce de Dieu et l'aide du Prophète, déclaré l'état de guerre contre ces Puissances, et ordonné la marche en avant de Mes troupes se trouvant sur les frontières. La nécessité d'écarter par la force des armes la politique destructive poursuivie de tout temps contre le monde Islamique par la Russie, la France et l'Angleterre ayant pris le caractère d'une obligation religieuse, J'ai, en conformité des

---

[360] Valentina Vartui KARAKHANIAN, Omar VIGANO, *La Santa Sede e lo sterminio degli Armeni nell'Impero ottomano,* p. 11-12. (Traduction de l'italien en français par Maggy Waterval).

[361] Francis LATOUR, *Les relations entre le Saint-Siège et la Sublime Porte à l'épreuve du génocide des chrétiens d'Orient pendant la Grande Guerre*, dans *Guerres mondiales et conflits contemporains*, Paris, PUF, 2005, (n° 219), p. 32-33.

[362] Dolci à Gasparri, 13 décembre 1914, dans ASV, Segreteria di Stato Guerra (1914-1918), rubr. 244, fasc. 110, n° 2086, 201-203.

> Fetva-i-Chérifié y relatifs, appelé tous les Musulmans à la guerre sainte contre ces Puissances et contre celles qui leur viennent en aide[363].

Le 27 décembre, deux jours après la fête de Noël, le Délégué apostolique rencontre le sultan Mehmed V et il se présente à lui comme l'envoyé et le vicaire du pape pour représenter les chrétiens de l'Empire ottoman, tout en lui remettant en main propre la lettre du pape Benoît XV :

> Majesté,
>
> Mgr Ange Marie Dolci, Archevêque de Hieropolis, envoyé par Nous à Constantinople en qualité de Délégué apostolique pour les Orientaux et de Vicaire paternel pour les latins, aura l'honneur de présenter ces lettres à V.M. Impériale et de lui offrir, de vive voix, l'expression de Nos sentiments et l'assurance de Notre haute estime pour Votre Auguste Personne. La mission dont le susdit Prélat est appelé à s'acquitter dans Votre Empire n'a pas seulement pour objet les intérêts de la religion, mais aussi ceux de la paix et de la concorde civile, car il ne manquera pas de faire en sorte que les sujets catholiques de Votre Majesté s'affermissent toujours davantage dans les dispositions de soumission respectueuse et de fidélité sincère, qui doivent les animer à l'égard de leur Sérénissime Souverain. Les qualités qui distinguent Mgr Dolci, Nous donnent tout lieu de croire qu'il remplira dignement la charge confiée à ses soins, néanmoins Nous le recommandons vivement à V.M., afin que par Sa haute bienveillance, Elle lui facilite le succès de ses importantes et délicates fonctions. Persuadé que V.M. profondément désireuse d'assurer la paix et la félicité de Ses sujets, fera bon accueil à Nos demandes, Nous appelons sur Votre Auguste Personne et sur Votre Empire les meilleures bénédictions célestes[364].

Mgr Dolci commence son mandat de Délégué dans un monde où le chaos règne partout : les chrétiens orientaux de l'Empire s'entredéchirent, le nationalisme turc envahit tout le territoire, les bandes armées kurdes harcèlent systématiquement les différentes minorités chrétiennes, à l'intérieur d'une même Eglise, laïcs et religieux luttent pour la direction et enfin, le gouvernement des Jeunes Turcs cherche les moyens pour stopper la perte de territoires un peu partout. Après avoir observé la situation, le Délégué apostolique estime le moment propice et idéal pour un nouveau rôle de l'Eglise catholique dans l'Empire ottoman. Ainsi, Dolci est le premier Délégué du pape auquel le sultan et le Grand Vizir Sait Hilmi Pacha qui fait aussi fonction de ministre des Affaires étrangères, réservent un traitement digne d'un ambassadeur et accordent une audience solennelle. Si le gouvernement turc accueille solennellement le Délégué apostolique, c'est parce qu'il est convaincu que la création des relations avec le Saint Siège lui donnera une place importante dans l'échiquier européen. Le 6 février 1915, le Délégué apostolique insiste sur le fait que le gouvernement turc le harcèle pour que le Vatican accepte la présence d'un représentant turc à Rome. Dix jours plus tard, la réponse du Vatican est assez claire et d'une manière ferme, il n'estime pas utile d'établir des relations diplomatiques avec la Sublime Porte avant la fin de la guerre. Mgr Dolci insiste quand même et propose de laisser intacts les protectorats en laissant exclusivement au Saint Siège le droit de la nomination des patriarches, des évêques et des archevêques des différentes Eglises catholiques de l'Empire. Cette solution trouve l'approbation du Délégué

---

[363] Valentina Vartui KARAKHANIAN, Omar VIGANO, *La Santa Sede e lo sterminio degli Armeni nell'Impero ottomano*, p. 27-28. Voir aussi, Dolci à Gasparri, 26 avril 1915, dans ASV, Segreteria di Stato Guerra (1914-1918), rubr. 244, fasc. 110, n° 6961, f. 100r. On constate que le discours du sultan n'a été transmis au Secrétaire d'Etat du Vatican que le 26 avril 1915 et pas avant.

[364] Georges-Henri RUYSSEN, *La questione Armena*, Vol. IV, *1908-1925, Documenti dell'Archivio Segreto Vaticano (ASV), & dell'Archivio Storico della Segreteria di Stato, Sezione per I Rapporti con gli Stati (SS.RR.SS.)*, Roma, Lilame, Editioni Orientalia Christiana, 2015, p. 69-70.

apostolique de Syrie, Mgr Frediano Giannini, mais pour ne pas compromettre sa neutralité, le Vatican refuse toujours. Finalement, cinq mois après l'arrivée de Mgr Dolci à Constantinople, le gouvernement ottoman, malgré le refus du Vatican, reconnaît le titre de Délégué apostolique à Dolci[365].

Le champ dans lequel Dolci peut exercer son mandat est religieux, mais la structure civile et sociale de la société ottomane empêche de faire la distinction entre les affaires religieuses et politiques. En effet, le gouvernement ottoman prend souvent des dispositions graves lors de l'élection d'un prélat d'une Eglise, intervention motivée par des raisons politiques. Alors la première tâche du Délégué apostolique est de protester auprès des autorités ottomanes afin de régler les difficultés qui surgissent entre les sphères profane et sacrée. Pour cette raison, il écrit :

> Du matin au soir presque tous les jours, je fais un aller et retour jusqu'à la Sublime Porte. Là sont les maisons religieuses françaises menacées d'expulsion, ici les religieux avec les ordres péremptoires de quitter immédiatement l'Empire. D'une heure à l'autre peuvent être donnés les ordres de déménager telle maison religieuse pour y loger les soldats, ou l'ordre de payer immédiatement des taxes qui remontent à 30 ans et n'ont jamais été payées. […]. Le Turc semble se réveiller d'une léthargie ; il est comme un enfant qui, libéré de l'institutrice, s'abandonne à tout ce que son esprit capricieux lui suggère. Aucune crainte de rien ne le préoccupe.
>
> Et maintenant, j'en viens au point le plus grave de la très délicate situation dans laquelle je me trouve quant à l'avantage de ne pas pouvoir instaurer pour l'instant, des relations diplomatiques avec ce gouvernement. Point gravissime, je le répète, puisqu'il n'est pas résolu de manière opportune et sagace, fixant un temps indéterminable en lui-même, mais déterminable, comme je l'ai dit par quelque événement, comme avant le retour de l'ambassadeur de France à Constantinople. Les représailles du gouvernement qui se croira offensé dans sa dignité et son décorum, seront complètement désastreuses pour l'Eglise catholique dans ces lieux[366].

Malgré la ferme volonté de rester neutre dans ce conflit, il est difficile pour le pape Benoît XV de se passer de certains services diplomatiques et militaires des Autrichiens ou des Allemands qui vivent dans l'Empire ottoman. Comme alliés, les deux Etats peuvent un tant soit peu influencer les Turcs. Pour ce qui est du courrier diplomatique, il passe le plus souvent par l'ambassadeur d'Autriche-Hongrie qui le transmet à la Nonciature de Vienne, laquelle l'envoie au Vatican. En novembre 1915, le gouvernement allemand propose non seulement de mettre à la disposition du Délégué apostolique les services de son ambassade de Constantinople, mais aussi le remplacement du personnel ecclésiastique français de la délégation apostolique par un élément allemand. Le refus de la proposition allemande provoque une forte tension entre le Délégué et les diplomates allemands de la capitale ottomane. Le Délégué n'apprécie guère le nouvel ambassadeur allemand, le comte Wolff-Metternic qui vient de remplacer le baron Wangenheim, il le trouve trop calme, manquant d'un don d'intuition et d'énergie propre. Même si les rapports entre le Délégué de Constantinople et le gouvernement des Jeunes Turcs sont inégaux et passent de la cordialité à la méfiance, le pape veut conserver l'indépendance absolue de sa diplomatie face au conflit qui oppose les Empires du centre et les pays de l'Entente[367].

---

[365] Valentina Vartui KARAKHANIAN, Omar VIGANO, *La Santa Sede e lo sterminio degli Armeni nell'Impero ottomano,* p. 35-44.

[366] Valentina Vartui KARAKHANIAN, Omar VIGANO, *La Santa Sede e lo sterminio degli Armeni nell'Impero ottomano,* p. 44-45. (Traduction de l'italien en français par Maggy Waterval).

[367] Andrea RICCARDI, *Benedetto XV e la crisi della convivenza multireligiosa nell'impero ottomano,* dans *Benedetto XV e la pace-1918*, Brescia, Morcelliana 1990, p. 96.

Cependant, Mgr Dolci ne trouve pas d'interlocuteurs cohérents dans un Empire où la confusion règne partout : les membres du gouvernement et les responsables locaux sont loin de parler de la même voix et d'agir dans la même direction. En outre, il est confronté à l'attitude ouverte de certains responsables politiques qui ne cachent pas leur mépris envers l'étranger et le sujet chrétien. Le Délégué apostolique ne se fait pas d'illusion sur le gouvernement turc, mais la prudence s'impose à lui pour défendre des dossiers délicats comme l'extermination des minorités chrétiennes, parmi lesquelles les Arméniens et les Syriaques[368].

## V.5. Déportations et massacres des Syriaques avant 1915

Il est difficile de connaître la décision qui a conduit l'Empire ottoman à entrer en guerre, alors que les Puissances occidentales, et surtout les pays de l'Entente, lui avaient garanti le respect de sa neutralité. En entrant dans le conflit, le CUP espère retrouver la gloire historique de l'Empire des Turcs pour étendre ses territoires sur les pays non seulement des Balkans, mais aussi sur les pays turcomans de l'Asie centrale. Rapidement toute la jeunesse ottomane, musulmane et chrétienne, est mobilisée en juillet et août 1914. L'entrée en guerre de l'Empire ottoman est confirmée par les traités secrets de coopération militaire signés entre l'Allemagne et le gouvernement de Constantinople. Mais d'une manière concrète le déclenchement des hostilités est décidé, au mois d'octobre 1914, par le triumvirat à la tête de l'Empire ottoman.

Pour justifier les déportations des Syriaques vers d'autres lieux de l'Empire, le Comité Union et Progrès parle souvent de collaboration avec les pays de l'Entente, et surtout avec la Russie voisine. Il faut dire que le gouvernement de Constantinople oublie que la France et l'Angleterre ont sauvé l'Empire ottoman d'une disparition certaine lors de la guerre de Crimée en 1853-1856 et lors de la guerre russo-turque de 1877-1878[369]. A la veille de 1914, la Russie n'a d'autre souci que de renforcer ses frontières européennes et elle n'est nullement intéressée par une guerre avec l'Empire ottoman. Le but des généraux du tsar est de couper l'avancée des soldats des Empires centraux et de consolider les intérêts russes avec ceux des pays de l'Entente. Quant au rapprochement des Syriaques avec les Russes, il consiste seulement à trouver un moyen pour survivre face aux attaques incessantes des tribus kurdes et de l'armée ottomane. Il est difficile de parler d'une résistance syriaque, car toute la jeunesse est enrôlée dans l'armée ottomane dès la mobilisation de l'été 1914. Ainsi, la capacité d'une résistance est réduite presque à néant[370].

James-L. Berton, dans son histoire relative aux secours américains du Proche-Orient, rapporte que la jeunesse chrétienne était mobilisée au sein de l'armée turque, et il cite le témoignage du missionnaire protestant, Wilfred M. Post, présent à Konya au centre du pays. Pour ce dernier, si la communauté arménienne est détruite par le gouvernement ottoman, c'est parce que toute la jeunesse chrétienne est mobilisée massivement au sein de l'armée turque :

> La résistance était impossible. Les hommes aptes au combat faisaient tous leur service militaire, pour la plupart, désarmés et enrôlés dans les bataillons ouvriers. Des unités entières de ces soldats avaient été abattues

[368] Valentina Vartui KARAKHANIAN, Omar VIGANO, *La Santa Sede e lo sterminio degli Armeni nell'Impero ottomano*, p. 45-50.
[369] Hamit BOZARSLAN, Vincent DUCLERT, Raymond KEVORKIAN, *Comprendre le génocide des Arméniens, 1915 à nos jours*, Paris, Tallandier, 2015, p. 177.
[370] Hamit BOZARSLAN, Vincent DUCLERT, Raymond KEVORKIAN, *Comprendre le génocide des Arméniens*, p. 176-180.

> dès le début des persécutions. Les victimes de la déportation étaient, pour l'essentiel, des hommes âgés, des femmes et des enfants[371].

Dans un rapport noté en octobre 1914, les autorités militaires allemandes confirment la présence des villages chrétiens à la frontière russe. Pour les Allemands, ces villages sont hostiles à la guerre contre les Russes, car leurs enfants combattent dans l'armée ottomane :

> Dans l'hypothèse d'une campagne contre la Russie, les Turcs doivent traverser des régions habitées par un peuple en majorité influencé par leurs ennemis qui ont semé les graines de haine parmi eux, au point d'en faire un nouvel ennemi. Qui plus est, les Turcs doivent mener cette campagne avec les fils de ce peuple[372].

### *V.5.1. Les provinces du Hakkâri et d'Ourmia*

A la fin du XIX[e] siècle, les Russes, pour arriver à atteindre les champs pétroliers de la Mésopotamie, doivent traverser les hautes montagnes situées à la frontière irano-turque. Cette route est habitée majoritairement par des tribus kurdes, des Arméniens et des Syriaques. Afin de pacifier leur chemin, les Russes proposent d'abord aux tribus kurdes d'Ourmia de s'allier à leur cause, pour obtenir une autonomie territoriale sur les terres ottomanes. Ensuite, ils offrent aux chrétiens arméniens et syriaques leur protection contre les attaques kurdes et turques. Mais le double jeu de certains chefs kurdes, qui complotent avec le gouvernement ottoman, complique les projets russes et aggrave les hostilités entre musulmans et chrétiens. Pour empêcher le ralliement des chrétiens aux Russes, les chefs des tribus kurdes rançonnent les villages chrétiens dits nestoriens et les empêchent de passer la frontière. En 1910, différentes tribus kurdes occupent la plaine de Salamas au nord d'Ourmia en Iran, et mènent régulièrement des expéditions contre les villages chrétiens situés à la frontière ottomane. Selon William A. Shed, missionnaire presbytérien anglais, l'*agha* kurde des Beyzadeh, Tamer Bey, ménagé par les autorités ottomanes, entre en possession de nombreux villages chrétiens. Il coupe et fait payer l'eau de la rivière locale à deux cent cinquante familles chrétiennes de langue syriaque. Présent sur place, William A. Shedd décrit la situation par ces mots :

> Hier dimanche, le chef kurde Tamer Bey était à Dizza de Siaoutch et, paraît-il, devant le consul turc, il aurait dit au *miram* [mirab : celui qui répartit l'eau d'irrigation] du village de rassembler tous les *mirab* et de prendre de chaque village des *mirab*, des planteurs de tabac jusqu'à 100 tomans ; sinon il couperait l'eau de leur village. C'est ce qui a eu lieu aujourd'hui. […]
>
> Les Kurdes viennent réquisitionner ou piller à un kilomètre de la ville, il ne fait rien. Il faut être juste et dire qu'il faut rendre responsables les Turcs et non les Perses, des faits et gestes kurdes. De fait, tous les Kurdes sont sous la dépendance et à la disposition des Turcs. […][373].

À la suite des défaites balkaniques, les Jeunes Turcs décident d'évacuer en 1912, la région d'Ourmia et de renforcer leur frontière avec l'Iran. Lors des élections législatives de juin 1912, le gouvernement ottoman refuse de nommer les gouverneurs de tendance pro-russe ou pro-arménienne, parmi eux Hosseyn Baderkhan Bey de Seert et Izzet Bey de Van. De l'autre côté de la frontière, Simko a*gha* kurde des Shakkak, accueille les fugitifs kurdes de l'Empire ottoman et

---

[371] James-L. BERTON, *Story of Near East Relief, 1915-1930, an Interpretation*, New York, Macmillan Company, 1931, 824-825.

[372] Raymond KEVORKIAN, *Le génocide des Arméniens*, Paris, Odile Jacob, 2006, p. 283-302.

[373] Florence HELLOT-BELLIER, *Chroniques de massacres annoncés, Les Assyro-Chaldéens d'Iran et du Hakkâri face aux ambitions des empires 1896-1920*, Paris, Geuthner, 2014, p. 339-34.

reçoit des Russes le commandement des villages situés au nord d'Ourmia en Iran. Alors, les Unionistes provoquent une réunion des *cheikhs* et des *aghas* kurdes à Dehok en avril 1913, pour s'unir contre les kurdes « qui font le jeu des Russes contre l'islam ». Dans cette réunion, il est question aussi de la complicité des tribus nestoriennes et du patriarche Mar Shemun XIX Benyamin avec les Russes[374].

Effectivement en 1911, la rencontre du patriarche Mar Shemun XIX avec le vice-consul russe de Van, Olferiev, n'est pas passé inaperçue des Jeunes Turcs et des *aghas* kurdes. Bien plus, lorsqu'en 1912, il visite Mar Shemun XIX Benyamin à Qodshanes, et demande aux chefs des tribus assyriennes d'accepter la protection de la Russie, non seulement les Turcs et les Kurdes sont choqués, mais aussi les missionnaires occidentaux. Pour empêcher le rapprochement avec les orthodoxes russes, le presbytérien William A. Shedd met le patriarche en garde et évalue négativement l'union de l'Eglise nestorienne avec l'Eglise orthodoxe russe. Alors pour empêcher les familles assyriennes de Tergawer et convaincre le patriarche Mar Shemun XIX Benyamin de ne pas accepter l'offre russe, W.A. Shedd, le 12 mai 1913, se met en route pour Qodshanes. Le missionnaire, dans le but de détourner le rapprochement entre l'Eglise nestorienne et l'Eglise russe, propose au patriarche d'orienter le travail missionnaire des presbytériens vers le Hakkâri. Le 28 mai, William A. Shedd rédige un long rapport dans lequel il explique que si les chrétiens nestoriens s'allient avec les Russes, ils risquent d'être massacrés par les tribus kurdes. Pour le missionnaire, la défaite des Ottomans devant les armées serbes chrétiennes, risque de provoquer, dans les montagnes du Hakkâri, une vengeance chez les Kurdes musulmans qui voient le rapprochement des Assyriens avec les Russes[375].

Les avances faites par les Russes ne sont pas réservées uniquement aux chrétiens assyriens, car en même temps, ils sollicitent le rapprochement avec les Arméniens et les Kurdes. Le 25 mars 1913, un journaliste russe de Saint Pétersbourg déclare devant de jeunes Arméniens, que les Russes sont le seul peuple qui s'inquiète de la question arménienne. Il critique la politique des consuls anglais et français de Van et la trouve trop proche des intérêts des Kurdes. En même temps, il remet en question le travail missionnaire des dominicains français de Seert et il demande aux Arméniens d'accepter de prendre les armes russes pour se défendre contre les Turcs et les Kurdes. Il ne faut plus écouter les missionnaires catholiques et protestants, car ils créent une division dans la population arménienne.

> Vous savez sans doute que tous nos représentants dans la Turquie travaillent conjointement avec les Tachnakistes, par exemple à Van, Erzeroum, Bayazit etc […] Ne vous laissez pas convaincre par les missionnaires soit catholiques, soit protestants, qui vous tourmentent l'esprit et vous partagent en plusieurs partis. […] La Russie préfère vous envoyer des canons et des soldats que des missionnaires[376].

Il faut savoir que géographiquement, la place occupée par les chrétiens, et surtout celle des nestoriens dans la province du Hakkâri, est stratégiquement très importante pour les Russes. Les statistiques russes de ces années-là montrent que la province du Hakkâri est habitée à 37% de la population locale, par des Assyriens. Ce qui donne environ 150 000 chrétiens nestoriens qui

---

[374] Florence HELLOT-BELLIER, *Chroniques de massacres annoncés*, p. 347-348.
[375] Florence HELLOT-BELLIER, *Chroniques de massacres annoncés, Les Assyro-Chaldéens d'Iran et du Hakkâri*, p. 592-597.
[376] Florence HELLOT-BELLIER, *Chroniques de massacres annoncés, Les Assyro-Chaldéens d'Iran et du Hakkâri*, p. 348-350.

peuplent les villages situés sur les hautes montagnes à la frontière iranienne. Ces chrétiens, comme leurs voisins kurdes, vivent en tribus et ne payent pas de taxes au gouvernement de Constantinople. A leur tête, le patriarche issu de la famille Mar Shemoun est le chef spirituel et temporel. Ainsi, le patriarche nomme les évêques pour l'administration religieuse et bénit les *aghas,* que l'on surnomme *Malik* (roi), pour la défense du territoire des tribus assyriennes. La tribu kurde la plus dangereuse pour les chrétiens de la région est la tribu *Oramar,* avec à sa tête un certain Suto *agha*[377].

Renforcé par les élections d'octobre 1912, le Comité Union et Progrès n'apprécie guère les manœuvres russes de Tabriz, d'Ourmia et du Caucase iranien. Alors, les pourparlers russes avec certains *aghas* kurdes et le patriarche Mar Shemoun XIX Benjamin, provoquent un sentiment d'agression chez les Turcs et les Kurdes musulmans. Il faut empêcher le rapprochement avec les Russes, mettre fin à cette vie de féodalité autonomiste et prendre possession des hautes montagnes des Syriaques : la défaite balkanique des années 1912 et 1913 renforce les projets du gouvernement Jeunes Turcs. Dans ses écrits sur les minorités chrétiennes et kurdes de l'Empire ottoman, le vice-consul russe d'Ourmia en Iran, Basil Nikitin, constate qu'au début du mois d'août 1914, les Syriaques quittent les territoires ottomans pour se réfugier en Azerbaïdjan iranien :

> Les Syriaques de Turquie ont refusé de se mobiliser dans l'armée turque, ce qui a provoqué la répression et la réquisition de leurs biens. En conséquence, les Syriaques fuient en Perse. Entre le 25 juillet et le 6 août, les Turcs arrêtent environ deux mille Syriaques près de la frontière turco-iranienne, néanmoins cinq cents d'entre eux entrent en Iran, et les Kurdes les dénoncent auprès des autorités turques[378].

Les causes de cette émigration sont les attaques successives de l'armée turque, la pression sur les leaders religieux et civils, l'arrestation de l'évêque Mar Hananisho de Shemdinan (Semdinli), la convocation à Van du patriarche Mar Shemoun XIX Benjamin par les autorités turques le 3 août, le contact avec les missionnaires anglais, la recherche du travail saisonnier en Russie par les ouvriers nestoriens et la réclamation d'une autonomie par le peuple[379].

Enfin, Basil Nikitin, le vice-consul russe d'Ourmia, dans ses écrits sur la culture et les traditions kurdes, témoigne de l'immigration des Syriaques vers les pays du Caucase. Pour lui, entre le 15 et le 28 août 1914, le gouvernement ottoman a exercé une telle pression sur les Syriaques situés à la frontière iranienne, qu'ils étaient obligés de vider leurs villages :

> Les autorités turques exercent un contrôle sévère sur les territoires des Syriaques de Turquie et elles pratiquent des représailles contre leurs leaders. Mar Shemoun est appelé à Van et l'évêque Mar Khananisho de Shamdinan (Semdinli) est arrêté. Mais le peuple continue à demander l'autonomie. Maintenant, les Syriaques des villages de Sheitan, Bitlo, Serarlu, Bitkare, Nerdish, Segin, Hilanek, Derboder, et Diru sont déportés en Perse. Les Turcs incendient les villages et confisquent les biens des habitants syriaques[380].

---

[377] David GAUNT, *Massacres, Resistance, Protectors: Muslim-Christian Relations in Eastern Anatolia during World War I*, New Jersey, Gorgias Press, 2006, p. 124-126.
[378] David GAUNT, *Massacres, Resistance, Protectors*, p. 127.
[379] Claire WEIBEL YACOUB, *Surma l'Assyro-Chaldéenne (1883-1975), Dans la tourmente de Mésopotamie*, Paris, L'Harmattan, 2007, p. 53-54.
[380] David GAUNT, *Katliamlar, Direnis, Koruyucular : I. Dünya Savasinda Dogu Anadolu'da Müslüman-Hiristian Iliskileri*, Istanbul, Belge Yayinlari, 2007, p. 188-189. (Traduit du turc en français par nos soins).

Cependant, le gouvernement des Jeunes Turcs remplace le *vali* (gouverneur) de Van, Tahsin Pacha, jugé trop modéré, par Djevdet Bey, le beau-frère d'Enver Pacha. Aussitôt, le ministre de l'Intérieur Talât Pacha demande au gouverneur, Djevdet Bey, de déporter les Syriaques (nestoriens) de cette région vers l'Anatolie intérieure et de les empêcher de prendre la fuite vers l'Iran voisin. Pour Talât, l'émigration des Syriaques vers l'Iran permet à ces derniers de se rapprocher et de s'allier avec les Russes, et ils risquent aussi de compromettre le projet du gouvernement ottoman de conquérir le nord de l'Iran. Par contre, leur déportation vers les provinces comme Konya et Ankara, et leur installation dans des villages musulmans, les obligerait à apprendre le turc et à long terme, à se convertir à l'islam. Ce qui a motivé Talât Pacha à donner cet ordre est exprimé par le télégramme qu'il envoie au *vali* (gouverneur) de Van, Djevdet Bey, le 26 octobre 1914. Voici le télégramme traduit de l'*osmanli* (ancien turc) en anglais par David Gaunt :

> Les Nestoriens sont toujours restés suspects envers le gouvernement (ottoman) en raison de leur prédisposition à être influencés par des étrangers, (et) à devenir un canal et un instrument pour eux. En raison des opérations et des efforts déployés en Perse, le gouvernement s'inquiète de plus en plus des Nestoriens, en particulier ceux qui habitent le long de notre frontière avec l'Iran. Le manque de confiance du gouvernement conduit (celui-ci) à prendre des sanctions à leur égard : leur déportation et leur expulsion vers des provinces appropriées telles qu'Ankara et Konya. Ils doivent être transférés et dispersés de manière à ne plus vivre ensemble en masse ; ils devront vivre exclusivement parmi les musulmans, et en aucun endroit ils ne doivent dépasser (le nombre) de vingt familles… Lorsqu'ils quittent Van, le gouvernement ne doit en aucun cas s'engager à leur apporter de l'aide, ni les autoriser (durant leur transfert) à s'arrêter dans un lieu quelconque jusqu'à leur arrivée à la province appropriée[381].

La réalisation de ce projet par le gouvernement des Jeunes Turcs n'est pas facile, car ces chrétiens nestoriens vivent dans une région géographiquement difficile d'accès, et le gouvernement ottoman se prépare à entrer dans un conflit qui touche toute l'Europe. Alors, le 28 octobre 1914, Talât Pacha donne l'ordre au gouverneur de Van d'arrêter les nestoriens qui vivent dans les villages situés dans le district de Djulamerk (Hakkâri). Aussitôt les artisans et les fermiers du plateau de Gawar sont arrêtés et 50 hommes sont tués sur la route de Beskale[382]. Plus à l'ouest, dans le district de Berwar, les villages sont incendiés, les femmes sont enlevées. Avant même l'entrée en guerre de l'Empire ottoman, les soldats turcs font appel aux tribus kurdes pour reconstituer les troupes *hamidiennes* : celles-ci font incursion en Iran, attaquent les positions russes et dévastent les foyers chrétiens de la région d'Ourmia, de Salamas et de Tabriz[383].

De son côté l'Eglise catholique, par l'intermédiaire de son Délégué apostolique de Perse Mgr Emil Sontag, découvre les atrocités commises contre les Syriaques des Eglises nestorienne et chaldéenne. Dans un rapport envoyé au Préfet de la Congrégation pour la propagation de la foi, il explique les raisons pour lesquelles il faut secourir les chrétiens situés dans la province d'Ourmia et du Hakkâri. Le 11 juillet 1914, Mgr Sontag demande au Cardinal Gotti de recevoir le notable civil chaldéen d'Ourmia, Malik Pira. Ce dernier lorsqu'il sollicite l'aide du cardinal, confirme les actes de barbarie perpétrés par les soldats turcs contre les villages chrétiens de sa région :

> […] J'attire l'attention de Votre Eminence sur le fait que depuis le mois d'octobre 1914, il y a des troupes turques dans mon pays qui se livrent à de terribles massacres ; actuellement même Ourmia est occupée par les Turcs. Tous les chrétiens ont été ou tués ou blessés ou pillés. Cinquante mille personnes sont mortes de

[381] David GAUNT, *Massacres, Resistance, Protectors*, p. 128. (Traduit de l'anglais en français par nos soins).
[382] David GAUNT, *Massacres, Resistance, Protectors,* p. 129.
[383] David GAUNT, *Katliamlar, Direnis, Koruyucular,* p. 190-192.

> froid et de faim. Je vous prie de m'autoriser à quêter en faveur des pauvres et de me recommander chaleureusement auprès de Son Eminence le Cardinal Bourne de Westminster. Le produit de ces quêtes sera versé à son Eminence le Cardinal Bourne qui pourra le faire parvenir à Monseigneur Sontag, Délégué apostolique en Perse. […][384].

Le 12 septembre 1914, Mgr Sontag rencontre le vice-consul russe d'Ourmia, Pavel Vedenski, pour savoir quelle attitude il faut prendre en cas de guerre entre l'Empire ottoman et l'Empire du Tsar. D'une manière évasive, le vice-consul dit au Délégué apostolique que l'armée russe quittera Ourmia pour renforcer le front contre l'Empire austro-hongrois dans les pays balkaniques : il ne restera qu'une cinquantaine de cosaques russes et une centaine de soldats perses, mais le départ des missionnaires et des chrétiens de ces régions n'est pas du tout planifié et ça ne s'impose pas. Le 14 octobre, Mgr Sontag reconnaît que la population d'Ourmia est effrayée face à l'appel à la guerre sainte d'un certain Ferik Fazil Pacha parmi les Kurdes de Lahidjan et de Sakkiz. Après le transport par *l'agha* kurde Simko des Shakak, de ses munitions à Qodjanes et à Khosrowa au mois de septembre, le peuple commence à pressentir l'arrivée de la guerre. Dans une lettre adressée au consul russe Nicolas, Mgr Sontag confirme les menaces incessantes de guerre :

> Ces Kurdes disent que le nommé Djavzad Bey, chef des Kurdes de Turquie, a averti Simko d'une guerre imminente et que, s'il veut se sauver, il faut s'unir aux Turcs, et que, s'il refuse, il sera massacré. Le général russe, venu à Khoï, a inspecté le camp de Zevadjik. La douane chôme entièrement. Les Russes distribuent des armes aux volontaires du pays sans distinction et font des collectes pour les frais des armées. Tout cela démontre que le pays va devenir un champ de bataille.

Le 31 octobre 1914, l'Empire ottoman entre officiellement en guerre aux côtés de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie, et le 3 novembre, les Russes déclarent la guerre aux Turcs. Alors, face aux exactions incessantes de l'armée turque et des tribus kurdes, le chef civil des Assyriens (Syriaques), Agha Petros, sous l'influence des Russes du Caucase, veut convaincre ses compatriotes chrétiens de se ranger du côté des Russes, des Français et des Britanniques. Pour mieux comprendre sa volonté de s'unir aux pays de l'Entente, il est intéressant de voir le discours qu'il a adressé à Ourmia au début de la guerre, et l'espoir qu'il y met, une fois la guerre gagnée par leurs alliés :

> Frères Assyriens, les bandes turques et kurdes ont inondé notre patrie du sang de nos frères ; ils ont détruit nos villages, profané nos églises. En un mot leur intention est d'égorger tous les chrétiens. Mais ils ne pourront pas atteindre leur but, car la Grande-Bretagne et la Russie nous couvrent de leur protection. Regardez quelles atrocités nos frères subissent de la main cruelle des Turcs et des Kurdes, à cause de leur foi, de leur patrie, de leur amour sincère envers les alliés : la Grande-Bretagne et la Russie. Vous pouvez être sûrs que ceux de nos frères qui ont été sauvés, ne le furent que par le secours des Russes. C'est l'Amérique et la Russie qui les ont nourris et leur ont distribué des vêtements et des couvertures. Ces deux puissances les ont protégés comme leurs propres enfants dans les temps difficiles. Mais, surtout, il ne faut pas oublier les bienfaits des missionnaires américains qui ont sauvé la vie à des milliers de gens de notre nation, cette même année. Parmi eux, nommons le Dr Shedd, le Dr Packard, le Rev. Mast, Allen et le Rev. McDowell, qui se sont donné beaucoup de peine. Que l'amour de la Russie, de la Grande-Bretagne et de la France bouille toujours dans nos veines, car ces puissances ont pour nous les mêmes sollicitudes et les mêmes tendresses qu'une mère a pour ses enfants. Soyons gentils pour eux, soyons-leur fidèles et obéissants. Trois fois par jour, comme un seul homme, prions ensemble pour la Grande-Bretagne et pour la nation russe, pour qu'elles vivent longtemps. Sans le secours de ces puissances et la crainte qu'elles inspirent, la vie est impossible aux chrétiens de Perse et de Turquie. Vous devez aussi prier pour les armées des alliés qui combattent pour le droit et la justice contre l'ennemi commun : les Allemands, les Autrichiens, les Turcs et les traîtres bulgares. Nul doute que les Alliés

[384] Georges-Henri RUYSSEN, *La questione Armena*, Vol. III, *1908-1925, Documenti dell'Archivio della Congregazione per le Chiese Orientali (ACO)*, Roma, Lilame, Editioni Orientalia Christiana, 2013, p. 521-523.

> ne remportent la victoire sur leurs ennemis. Après la victoire finale, nous pourrons en toute sécurité demeurer sur le riche sol de nos ancêtres et habiter nos villages. C'est alors que nous pourrons mener une vie heureuse. Prions tous, aussi, pour notre chef et guide le patriarche Mar Shamoun qui, sans relâche, nous a entourés de sa sollicitude et de ses soins. Il n'a pas cessé de travailler pour notre bien et pour notre avenir, pour nous délivrer pour toujours des oppressions et des persécutions du passé. Prions aussi pour les membres de la résidence patriarcale. Le serviteur du patriarche Mar Shamoun[385].

Longtemps restés sous le règne du monde musulman et écrasés par le poids de la dhimmitude, les Syriaques du Hakkâri et d'Ourmia sont convaincus que la victoire des pays de l'Entente leur permettra de retrouver une certaine liberté religieuse, et même la promesse d'une autonomie territoriale. Malheureusement cet espoir ne sera jamais d'actualité, ceci malgré la victoire de ces pays sur l'Empire ottoman, et les Syriaques des Eglises nestorienne et chaldéenne vont perdre pour toujours leurs territoires ancestraux du Hakkâri et d'Ourmia.

### *V.5.2. La province de Diyarbakir et le Turabdin*

Située au sud-est de l'Empire ottoman, la province de Diyarbakir est le foyer historique et religieux de l'Eglise syriaque orthodoxe, dont le patriarche réside au monastère Saint Jean (Mor Yuhanoun) près de Mardin. Après les massacres *hamidiens* de 1895, un sentiment de méfiance est instauré entre chrétiens et musulmans. Les dépêches du vice-consul français de Diyarbakir, envoyées entre les années 1901 et 1904, montrent que la province sort du cadre de l'autorité du gouvernement central de Constantinople. Les autorités locales ottomanes, pour asseoir leur pouvoir, s'appuient sur l'aide des grands chefs des tribus kurdes. A leur tour, ces derniers ont besoin du matériel militaire pour attaquer et s'enrichir aux dépens des chrétiens. L'entente entre le gouvernement et les tribus kurdes leur permet d'agir librement sans se faire inquiéter. Le 13 août 1902, le vice-consul de Diyarbakir dans une dépêche diplomatique, explique comment le *vali* de la ville et le gouvernement central doivent compter avec le soutien des *aghas* kurdes :

> En laissant carte blanche aux chefs kurdes de faire tout ce qui leur plaît, pour s'enrichir eux-mêmes aux dépens des chrétiens en général, et contenter leurs hommes sous le prétexte de leur enlever ainsi toute idée de révolte contre l'autorité ottomane, la Porte poursuit depuis quelques années son but qui est celui d'anéantir petit à petit l'élément chrétien. La création du corps des Hamidiés, de ces brigands officiels, qui répandent la terreur dans ce vilayet et dans bien d'autres, et l'impunité dont ils jouissent pour les méfaits qu'ils commettent chaque jour, ne sont-elles pas des preuves suffisantes à l'appui de mon humble opinion ?[386]

Cette position ambiguë du gouvernement ottoman vise avant tout la protection de ses intérêts, en favorisant tel *agha* au détriment d'un autre, afin d'obtenir l'allégeance auprès des Kurdes.

Le Turabdin, foyer de l'Eglise syriaque orthodoxe, n'échappe pas à la situation de désordre que les deux protagonistes instaurent dans la région. Ce territoire, situé à l'est de la province de Diyarbakir, est divisé en dix-huit tribus, parmi lesquelles 11 tribus forment la confédération des *Haverka* et 5 celle des *Dekshuri*. Ces dernières, alliées du gouvernement, sont régulièrement en opposition avec les premières. Les *Haverka* se montrent alliés et « protecteurs » des Syriaques, et ils refusent de former des troupes *hamidiennes*. Assez souvent les attaques menées entre *Haverka* et *Dekshuri*

---

[385] Florence HELLOT-BELLIER, *Chroniques de massacres annoncés, Les Assyro-Chaldéens d'Iran et du Hakkâri*, p. 426-427.

[386] Sébastien de COURTOIS, *Le génocide oublié, Chrétiens d'Orient, les derniers Araméens*, Paris, Ellipses, 2002, p. 123-129.

conduisent au pillage des villages syriaques. Les Syriaques aussi sont divisés entre eux au profit de ces deux tribus kurdes. Dans ses recherches sur le génocide des Syriaques, Kemal Yalcin confirme que la division entre les villages et les familles syriaques sert les intérêts de ces tribus. Selon lui, dans la plus grande ville du Turabdin, à Midyat, l'opposition entre les familles syriaques est l'œuvre du gouvernement ottoman :

> A Midyat, les clans et les familles syriaques étaient divisés. Au courant de la situation, le gouvernement ottoman en profite pour instaurer son hégémonie dans la région. Pour obtenir une force loyale et créer un déséquilibre entre les clans, le gouvernement ne se prive pas de décorer l'un ou l'autre membre d'une famille. C'est ainsi qu'à Midyat, Hanne Safar, de la famille Safar, fut décoré par le gouvernement, de la médaille du sultan Abdülhamid. […] Ceci a provoqué une opposition avec la riche famille de Galle Hirmiz[387].

Les villages syriaques habités uniquement par des chrétiens deviennent à leur tour le centre d'une insécurité permanente. Pour se protéger, régulièrement, les habitants chrétiens abritent des familles musulmanes dans leurs villages. A cet égard, l'exemple de Midyat est remarquable : lors des attaques des villages par l'*agha* kurde Bederkhan, le leader syriaque de Midyat, Grigho, au XIX^e^ siècle, va à Nusaybin et cherche les familles musulmanes de Mahmado et de Nahrozo. Pour protéger les Syriaques, les deux familles réclament une taxe annuelle et les habitants de Midyat doivent les proclamer comme leurs *aghas* et leurs protecteurs[388]. C'est ainsi qu'au début du XX^e^ siècle, le gouvernement ottoman s'appuie sur les leaders de ces deux familles kurdes pour diviser les Syriaques.

> La situation est loin d'être bonne dans ces localités du Tour Abdin, et elle sera toujours troublée tant que le gouvernement ottoman tolérera de laisser la plupart des tribus kurdes vivre dans un état presque indépendant et leur fournira des armes et des moyens pour assouvir leurs instincts féroces et sanguinaires[389].

La Révolution des Jeunes Turcs de juillet 1908, qui a été porteuse d'espoir pour les minorités chrétiennes, n'a pas pu s'implanter d'une manière générale partout dans l'Empire. Dans les régions reculées comme le Turabdin, le lancement des clubs de tendance Jeunes Turcs a du mal à s'implanter. Celles-ci vivant sous le régime des clans et des tribus accueillent difficilement un élément venu de l'extérieur. Pour gérer un problème local, les notables, les fonctionnaires et les militaires s'allient au pouvoir central afin de tirer leurs profits personnels. Si le gouvernement impose de nouveaux changements qui risquent de mettre hors-jeu les chefs des tribus, alors ces derniers se révoltent et font payer la population locale. Les massacres d'Adana sont considérés par certains comme un exemple du refus des changements apportés par la Révolution de 1908. Le missionnaire français P. Rigal explique comment toutes les communautés chrétiennes locales payent la révolte des chefs musulmans :

> Cette nuit du dimanche (25 avril 1909), la journée et la nuit suivante, l'incendie ne s'éteignit pas. Il dévora une église et deux vastes écoles arméniennes : celle des garçons et des filles, la petite chapelle et la résidence chaldéenne ; le temple protestant, tous nos immeubles, résidence, collège et école gratuite, l'église arméno-catholique, ainsi que la résidence épiscopale, le grand collège Terzian et l'école des filles, enfin les trois-quarts du grand quartier arménien. J'oubliais les immeubles des jacobites (syriaques orthodoxes), nouvellement construits : résidence, église et école[390].

---

[387] Kemal YALCIN, *Süryaniler ve Seyfo, I. Hayatla Olüm Arasinda*, Leck, CPI books, 2014, p. 234-235. (Traduit du turc en français par nos soins)

[388] Kemal YALCIN, *Süryaniler ve Seyfo, I. Hayatla Olüm Arasinda*, p. 235.

[389] Sébastien de COURTOIS, *Le génocide oublié*, p. 129.

[390] Raymond KEVORKIAN, *Le génocide des Arméniens*, p. 119.

Dans les villes et villages où les tribus kurdes n'avaient pas accès, les notables et les religieux musulmans se chargent de maintenir la pression contre les Syriaques. Au sud du Turabdin, du côté de Nusaybin, les tribus arabes des Shammars, des Taîs et des Djibours pillent, volent et saccagent les villages chrétiens. A l'est du Turabdin, autour de Djezire (Cizre), les campagnes sont ravagées par les tribus des Kotchers, et la population pour se mettre à l'abri émigre dans d'autres provinces. Pour mieux comprendre la situation, l'historien français, Sébastien de Courtois, cite les dépêches diplomatiques du consul français de l'époque :

> Les cavaliers Kurdes-Kotchers, Hamidiés aux ordres de Mustapha Pacha, commandés, dit-on par le Pacha en personne, s'est jeté sur le(s) village(s) chrétien(s) de Babokat (Babekka) et (d'Azekh) ; cinq hommes de ce village ont été tués, sept blessés et tous les troupeaux ont été enlevés. […] Les Hamidiés, armés de fusils à plus longue portée, les taillèrent en pièces, 11 des habitants d'Azekh furent tués, 7 blessés. […].
>
> Il y a huit jours, une maison jacobite voisine de la mission des pères dominicains a été complètement dévalisée pendant la nuit, parce que le chef de cette maison avait signé un *mazbata*, une pétition, contre l'agha. L'évêque jacobite d'Azekh partit à Diyarbakir avec l'intention de porter plainte au vali. […].
>
> Mustafa Pacha, chef de la tribu kurde des Kotchers Hamidiés, avec ses gendres, a complètement razzié, il y a environ deux mois, les villages de Takian, de Kerki Bédro, de Mahrovan, de Wassad, de Tell Kébon, habités exclusivement par des chrétiens appartenant aux rites chaldéen, jacobite et syrien catholique. Les chefs de ces villages sont en effet arrivés à Diyarbakir pour porter plainte contre Mustafa Pacha et ses parents, mais plusieurs d'entre eux étant sûrs de ne pouvoir rien obtenir par l'entremise de leurs évêques se sont adressés à moi, le vice-consul de France, pour me prier de m'intéresser à leur sort. Je me suis abstenu de faire la moindre démarche auprès du vali, connaissant ses sentiments anti-chrétiens ; en attendant ces pauvres malheureux n'oseront plus retourner dans leurs villages, sachant bien quel accueil leur réserve ce brigand qui désole par ses atrocités toute la région.
>
> Enfin entre Nissibin (Nusaybin) et Midiat (Midyat), Salhan agha, chef d'une tribu kurde, un autre bandit renommé et redouté dans cette région, a fait tuer par ses gens cinq chrétiens parmi lesquels se trouvait un prêtre jacobite, et sept musulmans, pendant le pillage de cinq villages dont trois étaient exclusivement habités par des musulmans. Tous les prélats de différents rites orientaux sont d'avis que si la situation des chrétiens se prolonge pour quelques années encore, l'élément chrétien disparaîtra petit à petit, soit par l'apostasie, soit par l'émigration ou en se laissant massacrer[391].

De son côté le Délégué apostolique de Constantinople, Mgr Sardi, dresse un rapport concernant la situation des chrétiens de l'Empire ottoman. Pour lui, après les massacres de 1908-1909, les chrétiens vivent en sécurité dans une accalmie générale, mais la situation peut changer d'un jour à l'autre. Il est convaincu que si les chrétiens vivent des événements tels que ceux d'Adana, les Puissances occidentales sont prêtes à intervenir rapidement. Voici comment en novembre 1912, il décrit la situation au Secrétaire d'Etat du Vatican :

> Vous vous étonnez de mon silence au milieu d'un si grand bouleversement. Mais que puis-je dire ? Ici, nous sommes dans la plus grande ignorance des événements, vu la sévère censure du gouvernement pour empêcher que la vérité se sache. Si nous savons quelque chose, c'est par les journaux d'Europe. Le drogman de l'Ambassade de France me disait récemment qu'à l'Ambassade même, on s'en tenait aux nouvelles des journaux européens. Ce qui est certain, c'est que les choses vont très mal : aux effronteries habituelles ici, a succédé un abattement proche de l'écroulement. Quant à la sécurité personnelle, il y a eu voici quelques jours, une panique justifiée par la crainte d'un massacre de chrétiens. Je sais néanmoins de source sûre que le gouvernement a pris, à cet égard, les mesures les plus prudentes et les plus énergiques. De plus, nous avons

[391] Sébastien de COURTOIS, *Le génocide oublié*, p. 132-134.

> dans le port, six grands navires des Puissances européennes, et ils en attendent six autres : il y aura un contingent suffisant de militaires pour protéger les chrétiens lors de n'importe quel événement. Si les vainqueurs concluent la paix hors d'ici, il n'y a rien à craindre dans la cité, mais si les armées victorieuses entrent à Constantinople et forcent l'Empereur Calife (sultan) à se retirer ailleurs, alors il y a quelque crainte de remue-ménage. Mais même dans un tel cas, nous sommes assez protégés. Du reste, cette pauvre ville, si on peut dire, est transformée en un vaste hôpital tant sont nombreuses les ambulances, et tant est énorme le nombre de blessés arrivés et qui arrivent continuellement du front. S'il y a du nouveau, je vous tiendrai au courant. […][392].

En effet une accalmie de la situation des chrétiens est constatée à partir de l'arrivée en force des leaders du Comité Union et Progrès au pouvoir. Le 23 janvier 1913, un coup d'Etat mené exclusivement par les nationalistes du CUP, met un terme à la crise politique engendrée par la défaite dans les Balkans, territoires anciennement ottomans. En écartant les libéraux, les unionistes prennent véritablement le pouvoir exécutif et militaire en main. Pour contrôler toutes les instances : le général de l'armée, Mahmut Sevket, devenu le Grand Vizir, le colonel Ahmed Djemal, Gouverneur militaire de Constantinople, le lieutenant-colonel Halil Kut (jeune oncle d'Enver Pacha), Commandant de la garnison de la capitale. L'armée se proclame comme la garante de la Constitution et de la liberté. Avec l'assassinat du Grand Vizir, Mahmut Sevket, le 31 mars de la même année, trois hommes du CUP se distinguent pour instaurer une dictature militaire ; Mehmet Talât est nommé ministre de l'Intérieur, Ahmet Djemal, ministre de la Marine et Ismail Enver, ministre de la Guerre[393].

Le gouvernement fait tout son possible pour ne pas donner l'occasion aux minorités chrétiennes de se plaindre, afin d'instaurer sans souci sa légitimité sur l'ensemble du territoire de l'Empire. En effet cet aménagement interne apporte, pour un temps assez bref, une accalmie dans la province de Diyarbakir. Aux yeux des Syriaques, le nouveau gouvernement, laïc et réformateur, paraît plus accueillant que l'ancien régime. Profitant de cette accalmie, l'Eglise syriaque orthodoxe décide de rédiger sa première Constitution. Depuis sa reconnaissance comme *millet* en 1882, elle n'avait pas déposé, officiellement, de règlements écrits auprès du gouvernement, concernant son fonctionnement. Prenant comme exemple la Constitution arménienne, au mois de novembre 1913, elle en élabore une en trois exemplaires : pour le ministre de la Justice, pour le patriarche et pour le vicaire patriarcal de Constantinople. Mais avec l'entrée en guerre du gouvernement ottoman, l'Eglise syriaque orthodoxe n'a jamais obtenu de réponse pour la reconnaissance de sa Constitution[394].

Cependant, les conservateurs du régime instauré par Abdülhamid II s'opposent aux unionistes du CUP. Ils font cause commune avec les chefs kurdes de la région du Turabdin. Ces derniers n'ont aucun intérêt à ce que l'ancien régime des *aghas* kurdes soit aboli, car ceux-ci permettent au pouvoir local d'agir en toute impunité. Mais, au mois d'août 1913, le gouvernement lance une arrestation générale contre tous les opposants au régime. Ainsi les illustres aghas kurdes musulmans du Turabdin, Tchélébiyo, Serhano, Hadjo et Alike Batte sont arrêtés. En même temps, le gouvernement fait arrêter le leader syriaque Shemoun Hanne Haydo originaire du village de Sarre. D'après les témoignages récoltés par Kemal Yalcin, le gouvernement local était complice

---

[392] Sardi à Merry del Val, 11 novembre 1912, dans ASV, Segreteria di Stato 1912, rubr. 257, fasc. unico, n° 60757, 29-30. (Traduit de l'italien en français par Maggy Waterval).

[393] Raymond KEVORKIAN, *Le génocide des Arméniens*, p. 179-193.

[394] Ramazan ERHAN GÜLÜ, *Osmanli Devleti'nin Son Döneminde Süryani Kilisesi ve Süryanilerin Idaresi* dans *Osmanli Arastirmalari (The Journal of Ottoman Studies)*, Istanbul, Isam, n° 53, 2019, p. 287-319.

de cette arrestation. Dès lors, l'espoir d'un dirigeant syriaque tombe à l'eau et les Syriaques, pris de panique, refusent de faire confiance au gouvernement turc[395]. Voici comment ils expriment leur désarroi :

> Après dix jours de captivité à Midyat, les quatre aghas musulmans et le Syriaque, sont enchaînés l'un à l'autre pour prendre la route de Mardin. […] Comme spectateurs les chrétiens syriaques de Midyat se disaient : « Il ne faut jamais avoir confiance en un turc ottoman ; s'il y a intérêt, il fait d'une personne un ministre, s'il n'en a pas, il ridiculise la personne ». Hier, Tchélébiyo, Serhano étaient des vizirs, aujourd'hui ils sont humiliés. Si aujourd'hui, le Turc a fait cela à ces kurdes musulmans, qu'est-ce qu'il nous réservera, à nous chrétiens[396]?

Une dépêche diplomatique envoyée le 20 juin 1914 par le vice-consul de Diyarbakir à l'ambassadeur de Constantinople M. Constans, montre que les relations entre les aghas kurdes et le gouvernement local de la région se dégradent rapidement. Mais les préparatifs de l'entrée en guerre ne permettent pas au gouvernement du CUP de soulever les aghas kurdes contre lui. Alors dans l'intérêt des deux camps, les chefs kurdes et les unionistes décident de boycotter l'élément chrétien. La haine du chrétien reprend de plus belle :

> Les chefs kurdes du pays, voyant les châtiments sévères infligés à leurs coreligionnaires de Bitlis sont beaucoup plus dociles. Mais les pendaisons des cheikhs et des chefs kurdes ont créé une haine irréconciliable entre les Kurdes et le gouvernement unioniste.
>
> Après les élections, qui avaient consacré la victoire des représentants locaux du Comité Union et Progrès, un chrétien fut néanmoins élu. Selon l'arrangement du gouvernement, six musulmans et un chrétien protestant unioniste ont été élus députés du vilayet de Diarbékir. Ce qui n'empêcha pas cette campagne anti-chrétienne de reprendre quelques semaines après. Selon les ordres secrets du Comité musulman de Constantinople, le boycottage continue sourdement dans la ville contre les chrétiens en général[397].

Le 2 août 1914, le ministre de la Guerre Enver signe en secret avec l'ambassadeur allemand de Constantinople, le Baron von Wangenheim, l'engagement de l'Empire ottoman aux côtés de l'Allemagne. Rapidement, l'Empire ottoman effectue des préparatifs de guerre et introduit des changements au niveau militaire. Tous les hommes chrétiens entre 20 à 45 ans sont enrôlés dans l'armée ; les 15-20 ans et les 45-50 ans sont employés à porter du matériel militaire, ouvrir des routes et creuser des tranchées. Les anciens *Teskilat-i-Mahsusa* (régiments spéciaux) composés de détenus, d'espions, de saboteurs, de tueurs, de mercenaires sont introduits dans la troisième armée située à Erzurum, sous le commandement du Tcherkesse Omer Naci. Pour régler « la question arménienne », le gouvernement désigne pour Diyarbakir un médecin, Mehmet Resit Bey, comme gouverneur de la province la plus peuplée de Syriaques. Au parlement ottoman de 1914, Diyarbakir est représentée par deux députés : Pirinççizâde Feyzi Bey et Zulfu Bey. Le premier est le fils de Pirinççizâde Arif Bey, l'ancien maire de Diyarbakir qui avait autorisé l'incendie des quartiers chrétiens de la ville et les massacres de 1895-1896 connus sous le nom de *massacres hamidiens*. Il est aussi le neveu du fondateur de l'idéologie du CUP, Ziya Gokalp. Il est en même temps le directeur du club du Comité Union et Progrès de la province. Dès le début du mois de janvier 1915, il ordonne au gouverneur d'arrêter les déserteurs chrétiens de la région. Le 18 février, douze jeunes

---

[395] Kemal YALCIN, *Süryani Halk Kahramani, Semun Hanne Haydo*, Leck, CPI books, 2018.
[396] Kemal YALCIN, *Süryani Halk Kahramani*, p. 223-224. (Traduit du turc en français par nos soins).
[397] Sébastien de COURTOIS, *Le génocide oublié*, p. 136-137.

Syriaques originaires du village de Karabas, sont pendus à Diyarbakir sous les yeux d'Omer Naci, le responsable des *Teskilat-i-Mahsusa*[398].

Du côté du gouvernement central, les troupes régulières sont rejointes par des réservistes et des troupes irrégulières kurdes. La stratégie du pouvoir Jeune Turc est de mobiliser non seulement l'armée, mais aussi toute la population musulmane. Alors, il exalte les foules en louant le nationalisme et l'islamisme comme les deux piliers de l'ottomanisme. Officiellement, le 11 novembre 1914, l'Empire ottoman entre en guerre et le 12 novembre, le sultan Mehmet V Rechat proclame le *djihad* (la guerre sainte) contre l'Angleterre, la France et la Russie. Deux jours plus tard, le chekh-ul-islam Hayri Efendi (Urguplu) par une *fatwa*, exhorte tous les musulmans du monde à se mobiliser contre l'élément chrétien. En même temps que l'exaltation des foules, le gouvernement met en place les méthodes des déportations et la planification de massacres contre les Syriaques du Hakkâri, de Van, de Kharput (Elazig), de Diyarbakir, d'Alep et de Mossoul. Avant d'aller plus loin dans la description des méthodes utilisées par le gouvernement des Jeunes Turcs afin d'effacer les traces de ces chrétiens autochtones, il est important de voir comment le Saint Siège, instance suprême de tous les catholiques du monde, a réagi face à cette catastrophe que les Syriaques appellent *Seyfo*. Cela fera l'objet des chapitres suivants.




***Eglise syriaque d'Orient et ses tribus avant 1914***[399]

[398] Kemal YALCIN, *Süryaniler ve Seyfo, I. Hayatla Olüm Arasinda*, p. 177-185.

[399] Carte réalisée par nos soins d'après David WILMSHURST, *The Martyred Church, A History of the Church of the East*, London, East & West Publishing, 2011, et Christine CHAILLOT, *L'Eglise assyrienne de l'Orient, histoire bimillénaire et géographique mondiale*, Paris, L'Harmattan, 2020. Support prenant de Googel Maps.

## Conclusion

Dès leur entrée en guerre, les Jeunes Turcs installent un climat d'agression et de terreur contre les minorités chrétiennes. Ceci est connu dès le début par les Puissances occidentales. Aligné aux côtés de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie, l'Empire ottoman fait la guerre aux pays de la Triple Entente. A ce moment, les Jeunes Turcs se donnent l'impression d'être dans les conditions nécessaires pour régler définitivement la question des minorités chrétiennes. Une fois dans la guerre, le gouvernement se donne les moyens pour mettre en place des pogroms d'éradication de tout l'élément chrétien. Ces méthodes, en accord avec le processus de panturquisme et de panislamisme, doivent débarrasser l'Empire des Turcs de tous les groupes ethniques et religieux non musulmans.

En ce qui concerne les massacres perpétrés par le gouvernement des Jeunes Turcs contre les minorités chrétiennes, et tout particulièrement contre les Syriaques, les Délégués apostoliques, les missionnaires, les diplomates occidentaux sur place et les prélats des églises locales fournissent une mine de témoignages oculaires. C'est dans un contexte particulier, fondé sur diverses considérations, que les informations arrivent au Vatican. Deux personnalités du Saint Siège prennent une place importante dans les décisions du pape Benoît XV : le Secrétaire d'Etat du Vatican, Mgr Gasparri, et le Secrétaire de la Congrégation pour les Affaires ecclésiastiques extraordinaires, Mgr Pacelli. Il faut ajouter, une troisième personne, le Préfet de la Congrégation pour la propagation de la foi, Mgr Gotti, qui est souvent sollicité par les Orientaux en général catholiques, afin de les secourir face à leur détresse.

L'impartialité du Vatican n'empêche pas Benoît XV de s'engager sur le front humanitaire et pacifiste. Dès sa nomination comme pape et jusqu'à la fin de la guerre, il exhorte régulièrement les Puissances occidentales à stopper cette guerre qu'il surnomme un « grand fléau ». Dans ses appels à la paix, il mentionne assez souvent la situation déplorable des chrétiens dans l'Empire ottoman. Pour mieux comprendre comment le pape Benoît XV veut secourir ces chrétiens, il est important d'analyser les écrits et les archives vaticanes de l'époque, et tout particulièrement la manière dont le Saint Siège veut régler la question des Syriaques.

# VI. Le Saint Siège prend connaissance du *Seyfo*, 1915

## Introduction

Dans ce chapitre, il sera d'abord question de montrer dans quel esprit le Délégué apostolique, Mgr Angelo Maria Dolci débarque à Constantinople. Et dans quel but il est reçu par les autorités ottomanes. Ensuite, nous verrons comment il découvre le plan de l'élimination de l'élément chrétien dans un Empire musulman de tradition multiculturelle.

A la Conférence de Paris qui s'ouvre en 1919, le patriarche de l'Eglise syriaque catholique, Mgr Ignace Ephrem II Rahmani, annonce la perte et la destruction de l'élément syriaque partout dans l'Empire ottoman et son rapport commence par ces mots :

> On a décrit et raconté que les Turcs ont massacré les Arméniens. La vérité est que les Turcs ont massacré avec les Arméniens, les autres chrétiens : Syriens (Syriaques) catholiques, Syriens (Syriaques) jacobites, chaldéens, nestoriens etc. En ce qui concerne les Syriens (Syriaques), l'exposé des faits ci-dessous prouve que dans presque tous les diocèses du patriarcat, plusieurs milliers d'entre eux ont été massacrés et que dans les diocèses où il n'y a pas eu de massacres, un bon nombre est mort, victimes de la famine ou des épidémies[400].

En même temps, l'envoyé à la Conférence de Paris, le vicaire patriarcal de l'Eglise syriaque orthodoxe, Mgr Ephrem Barsawme, dresse un bilan catastrophique des dommages subis par son peuple[401].

C'est à partir des lettres et des rapports envoyés aux responsables diplomatiques du Vatican, et des écrits des spécialistes de la question du génocide des Syriaques que nous analyserons d'une manière progressive, comment des provinces ont été vidées de leurs habitants chrétiens. Ce projet de massacres, de déportations, d'anéantissement et d'extermination mis en place par le gouvernement des Jeunes Turcs a provoqué chez les Syriaques un traumatisme psychologique irrémédiable. Ce n'est pas pour rien qu'aujourd'hui encore, ils dénoncent ces événements comme le *Firman* (décret impérial) ou le *Seyfo* (épée) de 1915.

## VI.1. Le Délégué apostolique témoin de la *fatwa* contre les chrétiens

Le 2 novembre 1914, le vicaire intérimaire de la Délégation apostolique de Constantinople, Mgr Pompilj, informe par un télégramme le Secrétaire d'Etat du Vatican, Mgr Gasparri, du départ des ambassadeurs de la Triple Entente : France, Angleterre et Russie. Dans son télégramme, le vicaire confirme l'affrontement entre les flottes russe et turque dans la Mer Noire. Le jour même de l'affrontement, l'ambassadeur de France quitte Constantinople, celui d'Amérique le remplace pour protéger les Français présents dans l'Empire ottoman et celui d'Espagne, pour protéger les Lieux Saints. Le vicaire pose la question à Gasparri, pour savoir si ce n'est pas une occasion idéale pour le Saint Siège, de protéger lui-même les membres de sa Délégation[402]. Le lendemain, le 3

---

[400] Georges-Henri RUYSSEN, *La Questione Armena*, Vol V, *1908-1925, Documenti dell'Archivio Segreto Vaticano (ASV), & dell'Archivio Storico della Segreteria di Stato, Sezione per I Rapporti con gli Stati (SS.RR.SS.)*, Roma, Lilame, Editioni Orientalia Christiana, 2015, p. 265-271.

[401] Sébastien de COURTOIS, *Le génocide oublié*, p. 222-224.

[402] Pompilj à Gasparri, 2 novembre 1914, dans ASV, Segreteria di Stato, Guerra 1914-1918, rubr. 244, fasc. 7, prot. 1260, f. 206r.

novembre, Mgr Pompilj fait un rapport de la dernière conversation qu'il a eue avec l'ambassadeur français avant son départ de Constantinople :

> L'ambassadeur français, avant de partir, m'a dit qu'il laisse la protection des intérêts français à l'ambassade des Etats-Unis d'Amérique et celle des intérêts catholiques dans les Lieux Saints, à l'Espagne. Je lui ai adroitement demandé à qui il laissait la protection des intérêts catholiques d'ici et il m'a répondu : « Que voulez-vous, je ne puis pas la laisser à un protestant et d'un autre côté, le ministère d'Espagne n'est pas assez fort ». J'ai répliqué : « Tant mieux, le bon Dieu est là, il nous protégera mieux que personne »[403].

Comme vicaire apostolique de Constantinople, Mgr Pompilj en l'absence du Délégué, fait un rapport au Secrétaire d'Etat du Vatican sur la situation des catholiques de la capitale ottomane. Il constate qu'avec l'entrée en guerre de l'Empire turc, les chrétiens sont abandonnés par leurs « protecteurs » historiques. Face au départ et à la réponse de l'ambassadeur français, le prélat se tourne vers Rome, pour savoir ce qu'il doit faire pour la protection des catholiques occidentaux. En l'absence du Délégué, Mgr Pompilj, livré à lui-même, demande au Secrétaire d'Etat du Vatican d'agir face à la situation dans laquelle se trouvent les catholiques de Constantinople.

De son côté, après avoir déclaré la guerre à la Russie, le gouvernement ottoman, le 12 novembre 1914, demande au sultan Mehmet V, Calife, commandant de tous les musulmans sur la terre, de proclamer la guerre sainte (*djihad*) contre les pays de l'Entente. Deux jours après, la plus haute autorité religieuse de l'Empire, le Cheikh al-Islam, de son nom turc, Mustafa Hayri Bey, promulgue une *fatwa*, sentence religieuse, contre les ennemis de l'islam. Kemal Yalcin, originaire de Denizli en Turquie, ancien professeur de philosophie déchu de ses fonctions par le gouvernement turc dans les années 1980, s'exile en Allemagne. Comme professeur de turc à Bochum, il fait connaissance avec les Arméniens et les Syriaques. Il a beaucoup écrit sur l'histoire des Grecs de sa ville d'origine, sur le génocide arménien et dernièrement, il a publié un ouvrage en trois volumes sur le génocide des Syriaques et leur exil de la Turquie. Dans son livre intitulé *Suryaniler ve Seyfo 1915*, il résume l'idée de la *fatwa* en cinq points :

> 1. Il est essentiel que tout le monde rejoigne l'ordre du djihad du sultan.
> 2. Il est important pour tous les musulmans qui vivent sous la domination des pays comme la Russie, l'Angleterre et la France, de s'unir contre ces Etats, car ceux-ci veulent supprimer le califat islamique.
> 3. Malgré cette recommandation, ceux qui ne participent pas au djihad subiront une lourde peine.
> 4. Les sujets des Etats susmentionnés, qui ont tué des soldats musulmans (ottomans), subiront un grand châtiment.
> 5. Les musulmans qui vivent dans les pays comme l'Angleterre, la France, la Russie, la Serbie, le Monténégro, s'ils font la guerre à l'Allemagne et l'Autriche, défenseurs de l'Islam, commettent un grand péché [404].

Ainsi la guerre au nom de l'islam est légalisée, puisqu'en temps de *djihad*, tuer un chrétien n'est pas considéré comme un péché. Il déculpabilise l'auteur des crimes et le pousse facilement à l'action. A partir de la promulgation de cette sentence contre les pays de l'Entente, les chrétiens de l'Empire ottoman sont considérés comme suspects et traitres à l'islam.

Le 22 novembre, à partir des informations reçues sur place, Mgr Pompilj envoie au cardinal Gasparri des informations alarmantes concernant la situation des missionnaires catholiques

---

[403] Pompilj à Gasparri, 2 novembre 1914, dans ASV, Segreteria di Stato, Guerra 1914-1918, rubr. 244, fasc. 110, prot. 1472, f. 426rv. (Traduit de l'italien en français par Maggy Waterval).

[404] Kemal YALCIN, *Süryaniler ve Seyfo, I. Hayatla Olüm Arasinda*, Leck, CPI books, 2014, p. 164-166. (Traduit du turc en français par nos soins)

français de Constantinople. Pour le vicaire apostolique, Mgr Pompilj, depuis le début du conflit, beaucoup de missionnaires sont obligés de quitter l'Empire ; leurs églises, leurs œuvres et leurs écoles sont fermées ou occupées par les soldats turcs :

> Après les meilleures assurances données par le gouvernement à l'ambassade (de France), mercredi, à l'improviste, toutes les maisons religieuses françaises ayant des écoles, furent envahies par la police et perquisitionnées, alors que leurs habitants réunis dans une pièce, étaient gardés comme prisonniers. L'ordre d'expulsion générale dans les 24 heures, fut donné pour tous les professeurs et les sœurs enseignantes[405].

Cinq jours après, par télégramme, Mgr Pompilj confirme à Gasparri ses inquiétudes non seulement au sujet des catholiques occidentaux, mais aussi de l'entrée en guerre de l'Italie contre l'Empire ottoman. A ses yeux, il faut demander à l'Allemagne et à l'Autriche, les alliés des Turcs, d'intervenir pour protéger les intérêts des catholiques européens :

> Situation grave, religieux français partis, je crains difficultés si l'Italie participe à la guerre, supplie Saint Siège interpeller empereurs Autriche Allemagne faveur catholiques Turquie[406].

Le 1er décembre 1914, après sept jours de très pénible voyage, le nouveau Délégué apostolique Mgr Maria Angelo Dolci débarque à Constantinople. L'Empire ottoman est déjà en guerre : il ne peut pas venir par la mer, comme cela a été programmé et comme ses prédécesseurs l'ont fait dans le temps ; Mgr M. Angelo Dolci doit passer par différentes routes terrestres pour arriver à Constantinople. Il prend la ligne du chemin de fer, de l'Italie à l'Autriche et, par la ligne balkanique, il arrive à la capitale ottomane. Cinq jours plus tard, à partir des informations reçues des religieux sur place, le Délégué apostolique de Syrie, Mgr Giannini, par l'intermédiaire du consul allemand à Beyrouth, envoie un télégramme au pape Benoît XV : il demande que celui-ci intervienne auprès du gouvernement turc qui a l'intention d'envoyer les prêtres et les religieuses dans des camps de concentration. Aux yeux du Délégué apostolique de Syrie, la situation de ces religieux est tellement grave, qu'il faut prévenir et demander l'intervention du pape en personne :

> A Sa Sainteté Benoît XV, gouvernement turc a l'intention d'interner prêtres et sœurs, sujets des nations belligérantes, dans camps de concentration à l'intérieur du pays. Prie Votre Sainteté d'intervenir près la Porte pour empêcher ce malheur et obtenir pour eux la permission de partir[407].

Mais, pour l'envoyé diplomatique de la Prusse auprès du Saint Siège, Otto von Müehlberg[408], il est impossible que le gouvernement turc puisse accéder à cette demande, car dans l'armée française, il y a des ecclésiastiques qui font la guerre[409]. En même temps, l'ambassadeur allemand de Constantinople, le Baron von Wangenheim, le 9 décembre 1914, rassure le nouveau Délégué

---

[405] Pompilj à Gasparri, 22 novembre 1914, dans ASV, Segreteria di Stato, Guerra 1914-1918, rubr. 244, fasc. 110, prot. 1953, f. 61r. (Traduit de l'italien en français par Maggy Waterval).

[406] Pompilj à Gasparri, 27 novembre 1914, dans ASV, Segreteria di Stato, Guerra 1914-1918, rubr. 244, fasc. 110, senza protocollo, f. 47r. (Traduit de l'italien en français par Maggy Waterval).

[407] Giannini à Benoît XV, 6 décembre 1914, dans ASV, Segreteria di Stato, Guerra 1914-1918, rubr. 244, fasc. 110, prot. 1686, f. 57r.

[408] Il s'agit du ministre plénipotentiaire de la Prusse auprès du Saint Siège en même temps que celui de la Bavière. Durant la guerre, le seul pays qui dispose de deux corps diplomatiques auprès du Saint Siège est l'Allemagne. Otto von Mühlberg est de tradition protestante et légèrement anticlérical, mais fort intelligent pour ménager la curie romaine.

[409] Valentina Vartui KARAKHANIAN, Omar VIGANO, *La Santa Sede e lo sterminio degli Armeni nell'Impero ottomano*, p. 41.

apostolique, concernant les bruits relatifs aux massacres des chrétiens de Syrie. Ancien ambassadeur du Mexique et ministre allemand d'Athènes, depuis sa nomination en 1912 comme ambassadeur à Constantinople, il a joué un rôle déterminant dans l'alliance entre l'Empire ottoman et l'Allemagne. C'est lui qui a convaincu en août 1914, le triumvirat ottoman d'entrer en guerre aux côtés des Empires centraux. Il signe des accords avec l'armée ottomane pour confier la direction de celle-ci au général allemand Liman von Sanders. Ce « quasi dictateur » devient, de facto, le chef d'état-major bis des armées turques durant la Première Guerre mondiale[410]. Alors face aux massacres commis par l'armée turque, l'ambassadeur allemand veut minimiser l'action du gouvernement ottoman et en même temps rassurer le Délégué apostolique. Le 10 décembre, Mgr Dolci écrit à l'ambassadeur d'Allemagne, le Baron Hans von Wangenheim, ces quelques lignes :

> Constantinople, le 10 décembre 1914.
>
> Excellence,
>
> J'ai l'honneur d'accuser réception de la note de renseignements au sujet de la sécurité personnelle des chrétiens en Syrie, que V.E. a bien voulu me faire parvenir aujourd'hui. En vous remerciant de votre amabilité, je m'empresse de vous communiquer que je transmettrai vos renseignements à S.E. le Cardinal Secrétaire d'Etat.
>
> Je saisis cette occasion pour présenter à V.E. les sentiments de ma plus haute considération[411].

Après quelques semaines de guerre, sans plus un seul appui diplomatique officiel, Mgr Angelo Dolci commence son mandat de Délégué apostolique dans des conditions difficiles, mais selon lui, propices pour un nouveau rôle du Vatican dans un pays musulman. Le 14 décembre 1914, invité par une note du ministre des Affaires étrangères, Mgr Dolci participe à l'ouverture du Parlement et devient témoin de la proclamation et de la confirmation de la *fatwa* par le sultan Mehmet V Reshad, contre les Occidentaux et les chrétiens. Reçu avec tous les honneurs par le directeur du protocole et placé dans le rang réservé aux ambassadeurs, Mgr Dolci ne proteste pas face à la *fatwa*, car pour lui, il s'agit de déclarations de guerre entre des pays belligérants et il ne sait pas encore que cette déclaration anéantira surtout les minorités chrétiennes de l'Empire ottoman. Son but premier est avant tout de rencontrer un haut dignitaire du gouvernement pour remettre la lettre du pape Benoît XV au sultan des Turcs[412]. Le 17 décembre Mgr Dolci fait un rapport au Secrétaire d'Etat, Mgr Gasparri, pour expliquer les honneurs avec lesquels il a été reçu lors de l'ouverture du Parlement turc. Il lui explique, que d'une manière informelle, il a abordé les principaux fonctionnaires du gouvernement ottoman, parmi lesquels le Grand vizir et ministre des Affaires étrangères, Saïd Halim[413]. Profitant de l'occasion, le Délégué apostolique, se plaint auprès de ce dernier pour lui faire comprendre que les catholiques de l'Empire ottoman ne sont pas en sécurité :

---

[410] Hamit BOZARSLAN, *Histoire de la Turquie, de l'Empire à nos jours*, Paris, Tallandier, 2013, p. 297-298.

[411] Dolci au Baron von Wangenheim, 10 décembre 1914, dans ASV, Segreteria di Stato, Arch. Deleg. Turchia, busta 113, fasc. 601, senza protocollo, 7v.

[412] Valentina Vartui KARAKHANIAN, Omar VIGANO, *La Santa Sede e lo sterminio degli Armeni nell'Impero ottoman*, p. 41-45.

[413] Dolci à Gasparri, 17 décembre 1914, dans ASV, Segreteria di Stato, Guerra1914-1918, rubr. 257, fasc. unico, prot. 2281, f. 13rv.

> Malgré les assurances plusieurs fois données par le Gouvernement Impérial, et à moi-même par Votre Altesse, que les églises catholiques n'auraient pas été fermées, j'ai le regret de devoir constater que le contraire est arrivé en plusieurs endroits[414].

Dans le but de transmettre la lettre de Benoît XV au sultan, deux jours avant la fête de Noël, le 23 décembre 1914, Mgr Dolci adresse le message suivant au palais impérial :

> Constantinople, le 23 décembre 1914
>
> Majesté,
>
> Appelé par la confiance du Souverain Pontife Benoît XV, mon Auguste Maître, à la haute fonction de Délégué du Saint Siège dans la Capitale de l'Empire de Votre Majesté impériale, j'ai l'honneur insigne de remettre dans Vos augustes mains la lettre autographe de Sa Sainteté. Le Souverain Pontife m'a chargé d'une manière toute spéciale d'offrir ses salutations à Votre Majesté Impériale, ainsi que les vœux sincères qu'Il fait pour la grandeur et la prospérité de Votre glorieux Empire, et particulièrement pour la précieuse santé et longue et heureuse conservation de Votre Auguste Personne. Sa Sainteté n'ignore pas que les nombreux catholiques qui vivent sous Votre sceptre, ont toujours été par le passé l'objet de Votre bienveillance paternelle. Elle Vous en exprime, Majesté, toute sa reconnaissance. Elle aime à croire que Votre Majesté Impériale, malgré les difficultés du moment présent, voudra bien continuer pour les catholiques, la même bienveillante protection, et ceux-ci toujours plus attachés au Trône Impérial, toujours plus soumis à la direction de Son Gouvernement, considéreront un devoir sacré de concourir par leur soumission inaltérable au bonheur de ce beau pays. C'est la direction que le Pontife Romain ne cesse de donner aux Pasteurs et aux fidèles soumis au Siège Apostolique.
>
> En terminant l'insigne Mission dont je suis chargé, je Vous prie, Majesté, de me permettre de déposer aux pieds du Trône de Votre Majesté Impériale mes hommages personnels, et de Lui exprimer ma profonde gratitude de ce qu'Elle a bien voulu m'accorder la faveur d'être admis à Son Auguste présence[415].

En effet, le 27 décembre 1914, Mgr Dolci est le premier Délégué apostolique du Vatican à être reçu avec tous les honneurs qui conviennent à un ambassadeur et à un représentant diplomatique d'un pays étranger. Par l'intermédiaire d'un traducteur, Mgr Dolci remet en mains propres, la lettre du pape Benoît XV au sultan Mehmet V Reshat[416]. Au lendemain, le Délégué apostolique fait un rapport à Mgr Gasparri à propos de l'audience qu'il a eue avec le sultan et il tire les conclusions suivantes :

> 1. Le gouvernement ottoman éminemment traditionnaliste, n'était pas disposé à m'accorder l'audience souveraine sous forme solennelle, n'ayant jamais été habitué à l'accorder aux envoyés pontificaux qui ont une mission ordinaire, non reconnue par l'autorité impériale. Le Vicariat apostolique et la Délégation pour les Orientaux, ne sont en fait même pas reconnus comme entité juridique.
>
> 2. Le gouvernement en outre, alors qu'il été profondément *touché* par les expressions contenues dans l'autographe du Saint Père au sultan, et particulièrement dans l'évocation de sa *bienveillance paternelle* pour les catholiques, avait beaucoup pris ombrage pour l'expression *concorde civile* pour croire le décorum (protocole) impossible.
>
> 3. De plus, étant donné leur mentalité propre, ces messieurs s'étaient mis en tête que l'autographe du Saint Père, s'il avait été accepté par le sultan, m'aurait conféré le caractère officiel de représentant du Saint Siège

[414] Dolci à Saïd Halim, 17 décembre 1914, dans ASV, Segreteria di Stato, Arch. Deleg. Turchia, busta 113, fasc. 601, f. 13v.
[415] Dolci au sultan Mehmet V, 23 décembre 1914, dans ASV, Segreteria di Stato, Arch. Deleg. Turchia, busta 113, fasc. 601, senza protocollo, 16rv,17.
[416] Voir la lettre autographe de Benoît XV au sultan Mehmet V Reshad, citée au chapitre 5 de ce travail. La lettre est datée du 13 novembre 1914, dans ASV, Segreteria di Stato, Guerra1914-1918, rubr. 257, fasc. 1, prot. 1204, f. 53-54r.

> auprès de la Sublime Porte, puisque pour la forme et le contenu, disaient-ils, l'autographe de Sa Sainteté pouvait être considéré comme lettre de créance et nous, ajoutaient-ils, nous voulons nous mettre en relations diplomatiques avec le Saint Siège, mais après la conclusion d'un concordat[417].

Effectivement, créer des relations diplomatiques avec le Saint Siège est des plus normal, car l'Empire ottoman est en guerre contre la Triple Entente. Les Turcs en sont convaincus : le pape est le chef suprême de l'Eglise et de tous les catholiques du monde entier ; par la création des relations diplomatiques avec lui, la Triple Alliance sera favorisée et eux ne seront pas dérangés pour régler la « question » des minorités chrétiennes de l'Anatolie. En d'autres termes, le but du gouvernement ottoman est d'avoir un ambassadeur près du Vatican pour défendre ses intérêts et sa politique envers les chrétiens de l'Empire. De leur côté, le Délégué apostolique et le Secrétaire d'Etat du Vatican trouvent l'occasion propice pour donner une personnalité propre et légale à la Délégation de Constantinople. Ainsi, ils récupèrent et sauvent les conditions des Capitulations. Entrer en rapport diplomatique avec l'Empire ottoman, sans concordat et aussi sans convention préalable, est une occasion qui ne se présentera jamais plus. Alors, durant quelques mois, les Délégués apostoliques de Constantinople et de Syrie essayent de convaincre le Secrétaire d'Etat Mgr Gasparri et le Secrétaire de la Sacrée congrégation pour les Affaires ecclésiastiques extraordinaires, Mgr Pacelli, d'accepter la demande turque. Mais, le pape Benoît XV, pour ne pas compromettre la neutralité de sa politique de guerre, refuse de favoriser un camp au détriment d'un autre, et surtout refuse de créer des relations diplomatiques avec un pays qui est en conflit avec l'Italie depuis la guerre de Lybie, et avec un gouvernement qui persécute les chrétiens depuis les massacres *hamidiens*. Ainsi le pape empêche la présence d'un ministre représentant de l'Empire ottoman auprès du Saint Siège tel que le gouvernement turc le réclame[418].

La décision de Benoît XV précipitera l'envie du gouvernement ottoman d'expulser les ressortissants des pays de la Triple Entente. Le 10 janvier 1915, le Délégué apostolique de Syrie, Mgr Giannini, du Liban, confirme le danger qui pèse sur les chrétiens, et il est le premier à avoir donné l'alarme sur les intentions du gouvernement des Jeunes Turcs. Pour Giannini, vu sa position de représentant et de Délégué apostolique, les autorités locales refusent de traiter avec lui. A ce propos, voici ce qu'il écrit à Mgr Gotti, le Préfet de la Congrégation pour la propagation de la foi :

> Les religieux et les religieuses français ont été chassés et on menace de confisquer les établissements qui en dépendent, malgré ma lettre au gouvernement général ; d'un envoyé de celui-ci, venu me trouver ce soir, j'apprends que le danger est tout autre […]. Maintenant, on oblige la hiérarchie maronite à se soumettre au jeu du *firman* (décret impérial). Que feront-ils ensuite ? Désormais, l'erre[419] du navire étant prise, il est difficile de l'arrêter[420].

Le 17 janvier 1915, le gouvernement commence par l'expulsion des religieux français de Constantinople, l'occupation des lieux qui appartiennent aux missionnaires et l'imposition de

---

[417] Valentina Vartui KARAKHANIAN, Omar VIGANO, *La Santa Sede e lo sterminio degli Armeni nell'Impero ottomano*, p. 32-33, voir aussi Dolci à Gasparri, 28 décembre 1914, dans ASV, Segreteria di Stato, Guerra 1914-1918, rubr. 257, fasc. 1, prot. 3067, f. 24rv. (Traduction de l'italien en français par Maggy Waterval).

[418] Valentina Vartui KARAKHANIAN, Omar VIGANO, *La Santa Sede e lo sterminio degli Armeni nell'Impero ottomano*, p. 30-38.

[419] Il s'agit de la vitesse résiduelle d'un bateau. C'est la vitesse acquise par un navire lorsqu'il cesse d'être propulsé.

[420] Giannini à Gotti, 10 janvier 1915, dans ASV, Segreteria di Stato, Guerra 1914-1918, rubr. 257, fasc. 1, prot. 33291, f. 120v. (Traduction de l'italien en français par Maggy Waterval).

lourdes taxes sur les communautés religieuses catholiques[421]. Malgré le refus du pape et la dégradation de la situation des chrétiens, Mgr Dolci veut instaurer de nouvelles relations diplomatiques avec l'Empire ottoman. A ce sujet, le 31 janvier 1915, il fait un rapport à Mgr Pacelli, et il revient sur la question de savoir si le Saint Siège veut vraiment entrer en relations diplomatiques avec le gouvernement des Jeunes Turcs, « un gouvernement maçonnique » . Bien sûr, après la suppression des Capitulations, l'occasion est donnée au Saint Siège d'avoir une personne légale, sans concordat et sans convention préalable auprès du gouvernement turc. Pour le Délégué apostolique, le fait d'être loin de l'Europe et isolé à l'intérieur de la capitale, Constantinople, l'empêche de recevoir des informations sur les provinces orientales de l'Empire[422]. Pour cette raison le Délégué apostolique, Mgr Dolci, le 7 février, fait le rapport suivant au Secrétaire d'Etat du Vatican :

> Et maintenant, j'en viens au point le plus grave de la très délicate situation dans laquelle je me trouve, quant à l'avantage de ne pas pouvoir instaurer pour l'instant, les relations diplomatiques avec ce gouvernement. Point gravissime, je le répète, puisqu'il n'est pas résolu de manière opportune et sagace, fixant un temps indéterminable en lui-même, mais déterminable, comme je l'ai dit, par quelque événement, comme avant le retour de l'ambassadeur de France à Constantinople. Les représailles du gouvernement qui se croira offensé dans sa dignité et son décorum, seront complètement désastreuses pour l'Eglise catholique dans ces lieux[423].

Le 22 février 1915 le consulat général d'Italie à Beyrouth, par l'intermédiaire de l'ambassade de Constantinople, confirme par un télégramme à Mgr Dolci, la persécution des chrétiens de la Terre Sainte :

> Custode de la Terre Sainte joint aujourd'hui, rapporte que couvent de Nazareth a été fermé comme ceux de Tibériade, Cana, Tabor, Couffa et d'Acre. Vali à qui ai demandé de me préciser point de vue autorité locale, quant à Terre Sainte, m'a assuré avoir eu instruction catégorique de Constantinople, de considérer établissement Terre Sainte comme institut français. Il aurait reçu l'ordre d'étendre mesure de suppression aux couvents non encore fermés[424].

La Custodie de la Terre Sainte est une institution franciscaine auxquels les sultans ottomans ont concédé depuis le XIV$^{e}$ siècle l'administration des églises, des monastères, des maisons de formation et des œuvres de charité à la protection du gouvernement français. Il s'agit d'une institution catholique qui défend les intérêts de l'Eglise catholique en Palestine et tout particulièrement la garde des Lieux Saints de Jérusalem. Dans un climat de chasse à l'ennemi, le gouvernement ottoman ne s'occupe pas de faire la distinction entre les lieux, propriété de l'Eglise catholique, et les lieux protégés par la France, d'autant plus que la guerre frappe à la porte de Constantinople. En même temps arrivent des informations sur d'autres communautés chrétiennes de l'Empire ottoman, contraintes de subir le même sort que celui des Arméniens. Alors la crainte

---

[421] Dolci à Gasparri, 17 janvier 1915, dans ASV, Segreteria di Stato, Guerra 1914-1918, rubr. 257, fasc. 1, prot. 3610, f. 92r.

[422] Dolci à Pacelli, 31 janvier 1915, dans SS.RR.SS., AA.EE.SS., Austria-Ungheria (Turchia), III periodo 1913-1915, pos. 1055, fasc. 448, n° 5463, 22. Voir aussi Georges-Henri RUYSSEN, *La questione Armena*, Vol. IV, *1908-1925, Documenti dell'Archivio Segreto Vaticano (ASV), & dell'Archivio Storico della Segreteria di Stato, Sezione per I Rapporti con gli Stati (SS.RR.SS.)*, Roma, Lilame, Editioni Orientalia Christiana, 2015, p. 70.

[423] Dolci à Gasparri, 7 février 1915, dans ASV, Segreteria di Stato, Guerra 1914-1918, rubr. 257, fasc. 1, prot. 3876, f. 107v. (Traduction de l'italien en français par Maggy Waterval).

[424] Valentina Vartui KARAKHANIAN, Omar VIGANO, *La Santa Sede e lo sterminio degli Armeni nell'Impero ottomano*, p. 47.

d'une action destinée à éliminer tout élément chrétien de l'Orient musulman envahit les responsables du Vatican.

## VI.2. 1915, massacres et exode des Syriaques du Caucase

Avant même l'entrée en guerre de l'Empire ottoman, une lettre adressée, le 21 juin 1914, par le patriarche de l'Eglise chaldéenne, Joseph Emmanuel II Thomas, au Préfet de la Congrégation pour la propagation de la foi, le Cardinal Gotti, montre que le gouverneur de Van porte de graves accusations contre le vicaire de Dez. Alors pour ne pas froisser le ministre de l'Intérieur, Talât Pacha, le patriarche fait démissionner son vicaire. En même temps, il décrit au Cardinal Gotti, la situation dans laquelle se trouvent d'autres évêques de l'Eglise chaldéenne. Malgré la fidélité et le dévouement du patriarche face au gouvernement ottoman, ces prélats sont considérés comme des révolutionnaires par le gouvernement de Constantinople et il faut les révoquer. Voici le contenu de sa lettre :

> Le 21 mai écoulé, j'ai reçu de mon vicaire de Constantinople le télégramme suivant : « Vali Van porte graves accusations politiques contre vicaire de Dez auprès Ministre Intérieur qui exige hâter révocation ». Et dans sa lettre de la même date, il explique en long son télégramme : qu'aux dires du Vali de Van, ce vicaire de Dez a des relations avec l'autorité russe qui est aux frontières. Pour ne pas donner trop d'importance à cette question et pour ne pas surtout contrarier Talaat Bey, Ministre de l'Intérieur, qui est l'âme de ce gouvernement ottoman, j'ai invité ce vicaire de Dez à venir à Mossoul pour m'informer, de vive voix, de la vraie cause de cette accusation et, en même temps, pour que ce vicaire fasse une retraite et se repose un peu sous ma surveillance au Patriarcat ; ce qui est très utile à tout prêtre et surtout à ceux qui vivent bien loin de moi. Le 14 juin courant, notre Vali de Mossoul qui nous est si dévoué, m'a communiqué un télégramme venant du Gouverneur général de Bitlis, dont voici le contenu : « Depuis longtemps l'Evêque chaldéen de Seert entretient des relations avec les réactionnaires, fils de Beder-Khan Bey du Kurdistan. Avant de le laisser comparaître devant la cour martiale de Bitlis, veuillez me faire savoir si le Patriarche peut ou ne peut pas éloigner de Seert l'Evêque chaldéen Addaï Scher et le remplacer par un autre ». Cette triste nouvelle reçue, après mûre réflexion, j'ai été trouver les Révérends Pères Rhétoré et Dumini et, de concert avec eux, le soir même, je suis allé trouver notre Vali et lui ai exposé en long la gravité de la mesure prise par la cour martiale de Bitlis et, en même temps, j'ai demandé son concours pour résoudre et aplanir ce grave cas. Notre Gouverneur, très touché, prend immédiatement la plume et donne au Vali de Bitlis le télégramme chiffré suivant : « La fidélité du Patriarche chaldéen et son dévouement pour la patrie sont connus de tout le monde ; il est prêt à sacrifier tout pour la cause de la patrie s'il y a des raisons fondées et compromettantes ; l'intérêt du gouvernement ottoman exige de bien réfléchir avant de toucher à un Evêque catholique, dont l'éloignement aura son écho à Rome et de là, dans tout le monde catholique. Attendons avec le Patriarche votre concours dans cet incident ». Jusqu'à présent, nous n'avons pas la réponse de Bitlis ; espérons que le télégramme de notre Vali a eu son effet ; dans le cas contraire, en son temps, je continuerai à mettre Votre Eminence au courant de cet incident. En passant, je dirai qu'il y a à craindre aussi que le vicaire de Van et l'Evêque d'Amadia n'aient le même sort, en se faisant considérer comme suspects vis-à-vis de l'autorité locale qui, actuellement, est obligée de communiquer à la capitale les moindres choses, afin que le gouvernement sache réprimer à temps le mouvement réactionnaire. Déjà, j'ai écrit le nécessaire à ces deux Evêques et à tous ceux qui résident au Kurdistan, pour qu'ils soient prudents dans leur conduite[425].

On constate que le patriarche de l'Eglise chaldéenne, Joseph Emmanuel II Thomas, veut montrer au Préfet de la Congrégation pour la propagation de la foi, que le gouvernement ottoman cherche des prétextes pour attaquer ou déporter les prélats des Eglises syriaques se trouvant près de la frontière iranienne. Alors, pour ne pas contrarier le gouvernement dirigé par le ministre de l'Intérieur, Talât Pacha, le patriarche appelle son vicaire de Dez et l'assigne à résidence auprès de

[425] Thomas II à Gotti, 21 juin 1914, dans ACO, sussidi, rub. 60, busta 8, n° 35617.

lui. Pour ce qui est de secourir son remplaçant et évêque de Siirt, le patriarche fait intervenir une de ses relations, Haydar Bey, le gouverneur de Mossoul. La question est de savoir pourquoi le gouvernement cherche à condamner Addaï Scher, l'évêque de Siirt. Il s'agit d'un des évêques les plus cultivés des Syriaques. En 1908, après avoir découvert ses recherches à Rome, à Londres et à Paris, l'Académie française reconnaît en lui les talents d'un écrivain renommé en lui remettant le prix des académiciens orientalistes. Aux yeux du gouvernement, Addaï Scher est symboliquement le futur remplaçant du patriarche chaldéen, donc il faut l'éliminer. C'est ainsi que le 21 juin 1915, il est tué par l'armée turque[426]. Quant au patriarche, il veut montrer à Rome qu'il a mis ses évêques en garde afin de ne pas se mêler de la politique, car le gouvernement à tout moment peut les suspecter d'être réactionnaires.

Le 25 juin 1914, le Cardinal Gotti interpelle le patriarche de l'Eglise chaldéenne Thomas II, au sujet de l'évêque d'Amadia, Mgr François David. Ce dernier déplore la situation dans laquelle il se trouve et demande l'aide de Rome pour le secourir. Alors le Préfet de la Congrégation pour la propagation de la foi demande au patriarche de lui fournir des renseignements relatifs aux chrétiens catholiques de sa juridiction[427]. Mais le Délégué apostolique de Perse, Mgr Emile Sontag, n'attend pas le patriarche pour fournir, le 18 juillet 1914, des informations sur la situation des catholiques situés à l'est des frontières ottomanes :

> Eminence Illustrissime et Révérendissime,
>
> Voici un tableau succinct de la situation du catholicisme en Perse à l'heure actuelle :
>
> Latins

| | |
|---|---|
| Délégué apostolique | 1 |
| Prêtres Lazaristes | 17 |
| Filles de la Charité de Saint Vincent de Paul | 40 |
| Fidèles | 300 |

> Chaldéens-Diocèse d'Ourmiah

| | |
|---|---|
| Evêque | 1 |
| Prêtres | 29 |
| Fidèles | 3000 |

> Chaldéens-Diocèse de Salmas

| | |
|---|---|
| Evêque | 1 |
| Prêtres | 9 |
| Fidèles | 3000 |

> Chaldéens-Diocèse de Sinah

| | |
|---|---|
| Evêque | |
| Prêtres | 2 |
| Fidèles | 500 |

> Arméniens

| | |
|---|---|
| Prêtres | 4 |
| Fidèles | 350 |

[426] Jacques RHETORE, *Les chrétiens aux bêtes*, Paris, Cerf, 2005, p. 338-340.
[427] Gotti à Thomas II, 25 juin 1914, dans ACO, Caldei, rub. 108, busta 6, fasc. 52, n°35096, 91rv.

[..]

Ecoles

| | |
|---|---|
| Elèves catholiques | 610 |
| Elèves schismatiques | 538 |
| Elèves musulmans | 440 |

Il est bon que nous nous occupions secondairement des musulmans, cela nous donne une certaine influence auprès du gouvernement persan et peut nous aider dans un moment critique. En somme, notre position serait satisfaisante si nous n'avions pas dans les moines russes des ennemis jurés du catholicisme. A Ourmiah cependant, nous sommes tranquilles mais à Khosrova, la guerre est incessante, grâce sans doute au Consul russe de Khoi qui soutient les moines ou qui du moins, ne s'oppose pas à leurs injustices. On vient cependant de m'annoncer son changement.

[…]

Depuis 1911 je suis sans nouvelles de cette localité (Bouchir), mais je suppose que Votre Eminence est tenue au courant de cette chrétienté.

Telle est Votre Eminence Illustrissime la situation du catholicisme en Perse à l'heure actuelle. […][428].

Mgr Sontag dresse un tableau avec les statistiques des catholiques qui vivent sous sa délégation. Dans son rapport, il donne des informations importantes sur la présence des catholiques latins en Perse, mais aussi des renseignements relatifs au clergé de rite chaldéen. Ces données d'avant la Première guerre nous permettent de découvrir le nombre de Syriaques éliminés dans ces contrées éloignées de l'Empire ottoman.

Un mois après la lettre du Préfet de la Congrégation pour la propagation de la foi, le patriarche de l'Eglise chaldéenne rassure le Cardinal Gotti. Il affirme que le calme règne dans la ville d'Amadia, près de Mossoul, et que le Kurdistan n'a jamais été aussi tranquille depuis un an : « les cheikhs et les aghas sont en prison, les musulmans tremblent et les chrétiens circulent, travaillent, et voyagent en pleine liberté sans aucune crainte »[429]. Mais pourquoi le patriarche chaldéen rassure-t-il le Préfet, alors que les nouvelles ne sont pas rassurantes ? Pour lui, le Kurdistan se limite-t-il uniquement à la province de Mossoul dans laquelle se trouve la ville d'Amadia et son évêque François David ? Ce qui est sûr, c'est que le patriarche réside désormais à Mossoul au lieu de Diyarbakir, siège historique du patriarcat chaldéen. Il ne veut pas compromettre ses relations avec le gouverneur de Mossoul. Lorsque ce dernier soupçonne Mgr David de l'infidélité à l'égard du gouvernement, le patriarche lui retire ses fonctions et l'envoie d'abord à Rome comme vicaire, et puis aux Etats-Unis comme délégué patriarcal. Cela dit, en septembre et octobre 1914, le gouvernement de Constantinople décide d'imposer son hégémonie sur la frontière qui le sépare de l'Iran. Ce dernier comme pays neutre, refuse d'entrer en conflit avec les différents pays belligérants, alors que la guerre n'est pas encore déclarée entre la Russie et l'Empire ottoman, et que ce dernier s'allie aux chefs des tribus kurdes pour massacrer les habitants syriaques dans le chef-lieu du canton d'Albaq, à Beskale, situé au nord du district du Hakkâri. Ces massacres entrainent un exode des Syriaques vers le Caucase russe et les villes iraniennes de Salamas et

[428] Sontag à Gotti, 18 juillet 1914, dans ACO, Rappresentanze pontificie in Iran, busta 2, pos. 856/31, n°35662, 107-110.
[429] Emmanuel II Thomas à Gotti, 21 juillet 1914, dans ACO, Caldei, rubr. 108, busta 6, fasc. 52, n° 35778, 95-98v.

d'Ourmia. L'historien et politologue d'origine syriaque, professeur émérite de l'Université catholique de Lyon, Joseph Yacoub et son épouse Claire, dans leur livre intitulé *Oubliés de Tous, les Assyro-Chaldéens du Caucase*[430], rapportent le témoignage des enfants rescapés originaires de la région du Botan. Parmi ceux-ci, Illiya Lazar Vartanov, journaliste russe d'origine assyrienne, rédige un ouvrage en 2001 sur la route que les Syriaques ont prise depuis le Hakkâri jusqu'à l'exil en Sibérie. Dans son livre intitulé, *Assyrians in the Siberian exile*[431], il raconte la pénible marche de ses parents qui ont été forcés de quitter leur région natale du Botan pour se réfugier dans les plaines d'Ourmia :

> Les habitants de Borb, Roma et Shvata accompagnaient cette marche nocturne et sans précédent de 1 200 – 1 400 personnes. Leur route restait très éloignée des grandes villes où campaient les troupes turques, et ainsi ils dépassèrent Bitlis, puis la ville de Van et le lac de Van. De plus en plus, de nouveaux réfugiés rejoignaient le groupe principal lors de cette marche sans précédent, et un flot massif de cette population se précipitait vers la Russie. Une fois la région d'Ourmiah atteinte, l'Iran, ils trouvèrent la garde avancée de l'armée russe[432].

A son tour, E. W. McDowell, missionnaire presbytérien, confirme les massacres de la région du Botan et parle même d'un massacre général. Par ordre du gouvernement, les Kurdes massacrent presque tous les villages chrétiens englobant le Djéziré, Cizre en turc. Après avoir dressé une longue liste de victimes, il rapporte que dans les villages de Shakh, de Hassan et de Monsoria, des nombreuses femmes se sont jetées dans le Tigre pour éviter de tomber dans les mains des Kurdes, et ceux du village de Attil ont pris la fuite vers Van au nord[433].

Le 26 octobre 1914, le ministre de l'Intérieur Talât Pacha, par un télégramme qu'il envoie au vali de Van, Djevdet Bey, veut déporter les Syriaques de la région vers l'ouest de l'Anatolie. Mais à cause de problèmes géopolitiques, ce projet restera lettre morte. Deux jours plus tard, Talât Pacha ordonne l'arrestation des Syriaques qui vivent sur le plateau de Gawar et de ceux qui fuient vers le Caucase russe, 50 hommes sont tués sur la route de Beskale[434]. Les événements se suivent rapidement : le 31 octobre 1914, d'une manière officielle, l'Empire ottoman entre en guerre aux côtés des Empires centraux. Le 3 novembre, pour empêcher les incursions des soldats turcs sur les territoires du Caucase, la Russie déclare la guerre à l'Empire ottoman. Elle envoie son général, Fiodor Grigorievitch Tchernozoubov sur le front irano-turc. Aussitôt, il rassemble des troupes destinées à marcher sur la ville turque de Van. Ces troupes sont composées d'unités de soldats russes et arméniens, *fedaï*, volontaires chrétiens de la région. Du côté ottoman, les Turcs font appel aux Kurdes des *hamidiye alaylari*. Durant un mois de va-et-vient entre les deux camps, les Syriaques vivant dans ces contrées subissent un calvaire. A la fin du mois de novembre, les Russes accompagnés des volontaires chrétiens occupent la ville de Beskale et beaucoup de soldats turcs sont emprisonnés. Parmi ces prisonniers ottomans, il y a des chrétiens arméniens et chaldéens qui étaient enrôlés de force dans l'armée turque[435].

---

[430] Joseph et Claire YACOUB, *Oubliés de tous, les Assyro-Chaldéens du Caucase*, Paris, Cerf, 2015.
[431] Illiya Lazar VARTANOV, *Assyrian in the Serbian exile*, Chicago, Centre for Assyrian Genocide Studies, 2008.
[432] Joseph et Claire YACOUB, *Oubliés de tous*, p. 130-131.
[433] Arnold J. TOYENBEE, *The Treatment of Armenians in the Ottoman Empire, 1915-1916*, London, Hooder and Stoughton, 1916, p. 180-181. Voir aussi la version électronique, http://www.armenianhouse.org/bryce/treatment/099-192-ch4.html (consulté le 4 juillet 2019).
[434] David GAUNT, *Massacres, Resistance, Protectors: Muslim-Christian Relations in Eastern Anatolia during World War I*, New Jersey, Gorgias Press, 2006, p. 128-129.
[435] Florence HELLOT-BELLIER, *Chroniques de massacres annoncés, Les Assyro-Chaldéens d'Iran et du Hakkâri face aux ambitions des empires 1896-1920*, Paris, Geuthner, 2014, p. 431-435.

Après la réorganisation de l'Empire par les *Tanzimat* (1839-1876) et la Révolution des Jeunes Turcs en 1908, les chrétiens, à qui il était interdit de porter une arme et de faire le service militaire ottoman, sont forcés de servir l'Etat turc et musulman. Ce gouvernement qui considère les chrétiens comme citoyens de seconde zone, avec la perte des guerres, voit la diminution de la population musulmane face aux chrétiens. Pour équilibrer, il force les hommes chrétiens à participer au service militaire. Toutefois, il leur est interdit de porter une arme : ils doivent porter uniquement une pelle et une pioche. Ils sont considérés comme des soldats ouvriers pour faire les travaux lourds. Dans ces conditions, il arrive que des chrétiens désertent et refusent de servir comme des « esclaves », une armée qui ne reconnaît pas leurs mérites[436].

Le 30 novembre 1914, le Délégué apostolique Mgr Sontag informe le cardinal Gotti de l'incertitude qui règne dans la région à cause de la guerre. Mais pour le Délégué, l'hiver calmera les ardeurs des deux camps, car les montagnes environnantes sont impénétrables. Pour lui, d'ici deux ou trois mois, la guerre en Europe prendra fin et le combat entre Turcs et Russes n'aura plus de raison d'être. Il s'inquiète aussi du sort des catholiques qui vivent sous la domination des Russes :

> […] A Salmas cependant on se bat sur la frontière, mais il n'y a pas à craindre que les Turcs entrent en Perse sur ce point. En tout état de cause, nous avons offert aux autorités russes nos maisons pour soigner les blessés. Il faut espérer que d'ici au printemps la guerre européenne sera terminée, dans ce cas celle de nos voisins n'aura plus sa raison d'être. Mais alors, sera sans doute fini le sort de l'Azarbaïdjan où se trouvent nos trois maisons de Touris, Khosrova et Ourmiah. Et comme par ailleurs les Russes semblent maintenant plus larges au point de vue religieux, on peut peut-être espérer que le catholicisme n'aura pas trop à souffrir dès le début, du fait de cette annexion. Il y a donc de l'incertain qui nous attend. […][437].

L'historien Christopher Clark, d'origine australienne, dans son livre intitulé, *Les somnambules, Eté 1914 : Comment l'Europe a marché vers la guerre*, explique que la Première Guerre mondiale est une perte de contrôle de la tension qui existe entre les chefs d'Etats. Il s'agit d'une guerre européenne dont l'Allemagne est le seul pays prêt à mener une guerre « moderne », pour ne pas être dépassé par ses concurrents : la France, l'Angleterre et la Russie. Selon Clark, tous les dirigeants européens sont persuadés que la guerre sera de courte durée, mais de « crise en crise », les hommes qui gouvernent l'Europe sont touchés par le nationalisme ambiant, et se dirigent vers une guerre qui va durer environ quatre ans[438].

Alors à cause de la neige, les conditions dans lesquelles se déroulent les combats entre l'Empire ottoman et la Russie, provoquent la mort, la désertion et l'exode de milliers de combattants des deux camps. Parmi ceux-ci, beaucoup de chrétiens syriaques enrôlés dans l'armée ottomane, tentent de passer en Iran et pour survivre, ils errent d'un village à l'autre. Il s'agit des déserteurs syriaques qui refusent de travailler comme des soldats ouvriers et « esclaves » de l'armée turque. Il est vrai qu'au début du mois de décembre les Russes sont entrés à Beskale, mais sans pouvoir y rester. Rapidement ils se retirent de la ville pour se positionner vers le nord, sur le front de

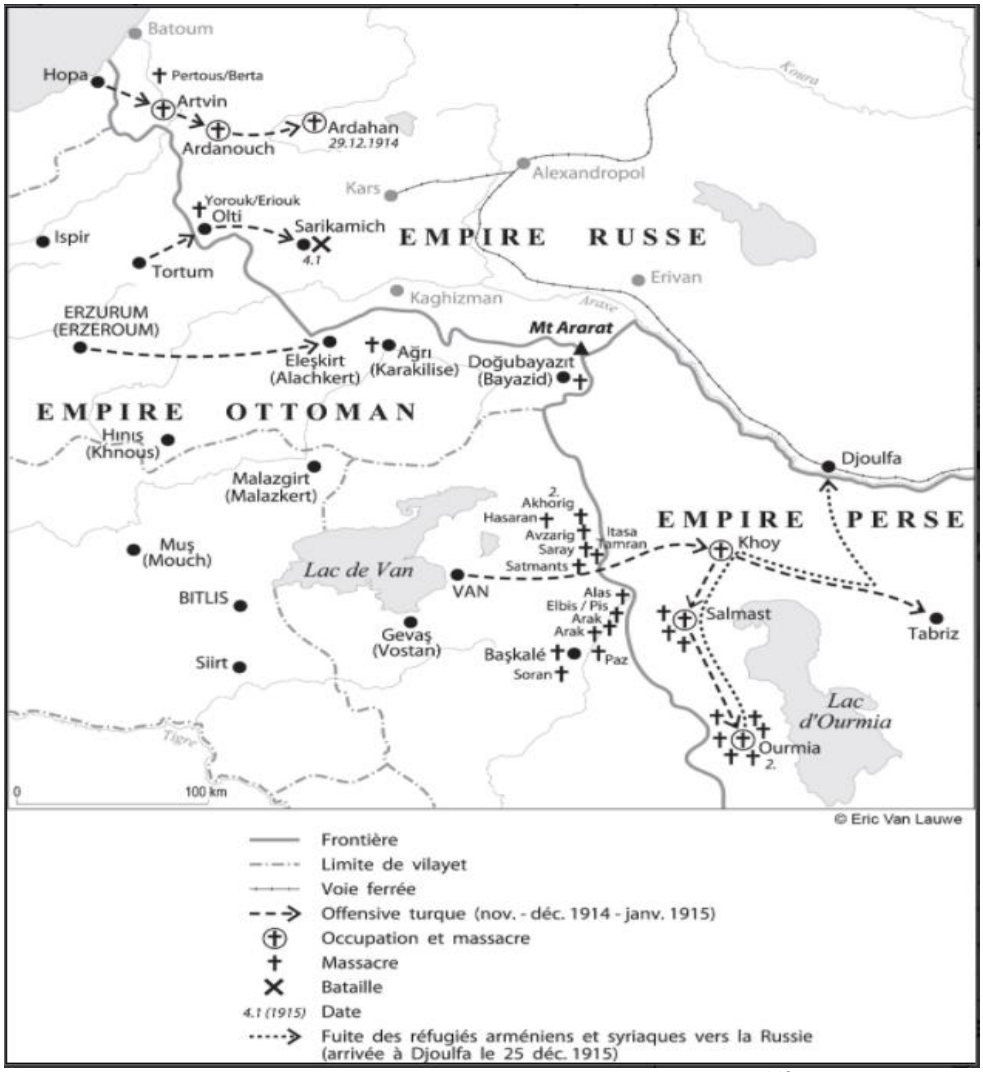
---

[436] Hamit BOZARSLAN, *Histoire de la Turquie, de l'Empire à nos jours*, Paris, Tallandier, 2013, p. 305-315.

[437] Sontag à Gotti, 30 novembre 1914, dans ACO, Armeni in vari luoghi, rub. 106, busta 6, fasc. 20, n° 36275, 46rv.

[438] Christopher CLARK, *Les somnambules, Eté 1914 : Comment l'Europe a marché vers la guerre*, Paris, Flammarion, 2015.

Sarikamis. Ainsi, ils ont abandonné les chrétiens de la région à la vindicte et aux massacres des Kurdes et des Turcs[439].




***Les premières violences de masse sur le front du Caucase***[440]

### *VI.2.1. Janvier : Défaite ottomane à Sarikamis et stratégie des forces russes*

En effet, entre le 22 décembre 1914 et le 17 janvier 1915, la 3e armée ottomane commandée par le ministre de la Guerre en personne, Enver Pacha, subit une cuisante défaite à Sarikamis. L'idée d'Enver est double : d'un côté, il faut récupérer les provinces de Kars, d'Ardahan et de Batoum occupées par les Russes, et de l'autre, réaliser l'utopie du panturquisme pour rattacher sous la même

[439] Florence HELLOT-BELLIER, *Chroniques de massacres annoncés*, p. 434-435.
[440] Mise en ligne de la carte sur : http://www.bnulibrary.org/index.php/fr/ii-les-logiques-de-la-violence (consulté le 9 mars 2021).

autorité, les populations turcophones du Caucase et d'Asie centrale[441]. Par un temps exécrable d'hiver, plus de 80 000 soldats ottomans meurent de froid et de maladies. La victoire russe est tellement difficile que le général Illarion Ivanovitch Vorontsov-Dachkov, ordonne à ses troupes de se retirer du Caucase et laisse la place aux troupes ottomanes et aux *hamidiye* kurdes commandées par le général Khalil Pacha[442]. Cette « défaite » turque à Sarikamis ravive la montée en puissance du radicalisme antichrétien et crée un choc au sein de l'armée et du Comité Union et Progrès. Les responsables du CUP alimentent une double accusation contre les minorités chrétiennes du Caucase : collaboration avec la Russie et préparation d'une révolte antiturque. Alors, l'idée de l'éradication de « l'ennemi intérieur » gagne rapidement les hautes sphères de l'armée ottomane[443]. Dans les mois qui suivent cette défaite et avant même le mois d'avril 1915, plus de 25 000 Arméniens et Syriaques périssent des suites de la politique de la terre brûlée que le gouvernement de Constantinople applique dans le Caucase et dans les enclaves occupées en Perse[444].

Malgré la victoire, les Russes décident brusquement de se retirer de Sarikamis et d'Ourmia pour laisser quelques troupes à Khoï, sous le commandement du général Nazarbekov d'origine arménienne. Pour renforcer le front des Balkans et stopper les avancées de l'Empire austro-hongrois en Serbie, la Russie déplace ses forces du Caucase iranien. Pour les Russes, l'armée ottomane n'est pas plus organisée et plus disciplinée que celle des Allemands et des Autrichiens, quelques effectifs suffisent pour la contrecarrer. Mais c'est toujours dangereux de négliger une force ennemie. Ce départ russe conduit plus de 53 000 Arméniens et de 10 000 Syriaques originaires de l'Azerbaïdjan iranien, à prendre la route de l'exil. Pour échapper aux forces ottomanes commandées par Djevdet Bey, gouverneur militaire de Van et beau-frère d'Enver Pacha, ils fuient en direction du Caucase russe en passant par la ville de Djoulfa au nord. La lettre du Délégué apostolique Mgr Sontag, datée des 4 et 5 janvier 1915, confirme l'inquiétude des chrétiens face à l'annonce du départ des Russes par le vice-consul russe Pavel Vedenski. Les missionnaires presbytériens décident de rester, tout comme les lazaristes et les sœurs de la Charité d'Ourmia, à l'exception d'Abel Zaya que Mgr Sontag fait partir, pour des raisons de sécurité. Comme archevêque d'Ispahan et Délégué apostolique, l'Alsacien Mgr Jacques-Emil Sontag, dans un rapport détaillé qu'il envoie à son Supérieur général à Paris écrit :

> A peine les Russes eurent-ils quitté le pays, que les musulmans irrités, exaspérés pour des motifs divers, se sont jetés sur des villages chrétiens, massacrant les retardataires, outrageant et enlevant les femmes et les filles, emportant tout ce qui était transportable, brisant et cassant le reste. Ainsi trois de nos églises ont été brûlées, et dix-huit pillées et plus ou moins endommagées. Aussi quand les Turco-Kurdes sont entrés dans la plaine d'Ourmiah, l'œuvre de destruction sur les chrétiens était à peu près consommée[445]. […] Ces malheureux chrétiens, débordés par leurs ennemis, allaient tous passer par le fil de l'épée quand le médecin de la mission américaine qui connaissait les Kurdes, obtint pour eux la vie sauve moyennant la reddition des armes. Le seul obstacle étant ainsi enlevé, les Turco-Kurdes ont fait leur entrée dans la ville, dans la nuit du 4 au 5 janvier[446].

---

[441] Sébastien de COURTOIS, *Le génocide oublié, Chrétiens d'Orient, les derniers Araméens*, Paris, Ellipses, 2002, p. 142-143.

[442] Florence HELLOT-BELLIER, *Chroniques de massacres annoncés*, p. 436.

[443] Hamit BOZARSLAN, *Histoire de la Turquie*, p. 321-322.

[444] Donald BLOXHAM, *The Great Game of Genocide, Imperialism, Nationalism and Destruction of the Ottoman Armenians*, Oxford, Oxford University Press, 2005.

[445] Joseph YACOUB, *Qui s'en souviendra ? 1915 : le génocide assyro-chaldéo-syriaque*, Paris, Cerf, 2014, p. 74.

[446] Joseph EYLER, *Monseigneur Sontag, martyr en Perse*, Mutzing, 1996, p. 96-106. Voir aussi une version électronique de ce rapport : https://www.imprescriptible.fr/documents/sontag/rapport10-1915/ (consulté le 5 juillet 2019).

Il continue son rapport sur le pillage de la ville de Salamas :

> Dans la plaine de Salmas où se trouve notre maison de Kosrova, les mêmes scènes de pillage et de cruauté se sont déroulées. Mais alors que les édifices ont été moins endommagés qu'à Ourmiah, le massacre s'est perpétré avec plus de barbarie : ainsi un de nos prêtres a été écorché vif[447].

Abel Zaya, missionnaire lazariste d'origine syriaque, appartenant à l'Eglise chaldéenne est directeur de la revue *Kala d'Shrara*[448] (la voix de la vérité) éditée à Ourmia. A la suite de ses publications pour défendre les intérêts des chrétiens de la région, il est menacé de mort par des Kurdes, prend la fuite avec les réfugiés et s'exile à Tiflis. Voici ce qu'il écrit à son Supérieur, le 2 février de la même année, à propos de l'exode des chrétiens vers la Russie.

> J'ai quitté Ourmiah le 3 janvier, le lendemain du départ de l'armée russe… Impossible de vous raconter maintenant cet exode de trente mille chrétiens, les horreurs de cette fuite dans la neige, dans la boue, pieds nus ; il en mourait de quinze à vingt par jour. Nous avons réussi à passer la frontière pour entrer en Russie, au bout de cinq jours de souffrance. Actuellement, la maladie est parmi nos chrétiens et les décime, ils sont affamés et mendient leur pain qu'ils ne trouvent pas toujours[449].

A ce sujet, le Supérieur de la mission lazariste de Khosrova à Salamas, le Français Georges Decroo, confirme la situation déplorable de ces réfugiés et donne plus de détails sur le nombre et l'origine de ces victimes de l'occupation turque des villes d'Ourmia et de Salamas. Ce témoignage, écrit le 12 mars à Tiflis, est repris par l'historien Joseph Yacoup et son épouse Claire dans leurs recherches sur l'élimination des Syriaques du Caucase :

> Dans la vallée de Salamas, les Arméniens et les Assyro-Chaldéens avertis à temps, purent s'enfuir à travers les montagnes couvertes de neige et les immenses plaines de boue qui séparent Salamas de la frontière russe. Mais quel exode épouvantable ! […].
>
> Les malheureux qui m'entourent ne me laissent pas de relâche et, depuis mon arrivée à Tiflis, j'ai payé mon tribut à la maladie, suite inévitable de l'affreux voyage que j'ai fait avec mes chrétiens fugitifs… J'estime que près de vingt mille chrétiens assyriens et arméniens ont abandonné la partie nord-ouest de la plaine d'Ourmiah, les vallées du Kurdistan persan et la plaine de Salamas pour se réfugier en Transcaucasie… Nos Chaldéens catholiques ont fui au nombre de trois ou quatre mille de la vallée de Salamas, mille de la plaine d'Ourmiah et des montagnes frontières. La grande partie des chrétiens d'Ourmiah s'est vue dans l'impossibilité de fuir. A cause de cela, Mgr Sontag a refusé d'abandonner son poste. Les missionnaires et les sœurs sont restés auprès de sa grandeur[450].

Selon les missionnaires occidentaux sur place, les Turcs veulent entrainer l'Iran dans la guerre et ensuite, en tirer profit pour amasser du butin. Les représentants turcs apparaissent tour à tour bienveillants ou oppresseurs, selon les défaites ou les victoires des Russes dans le Caucase ou en Anatolie orientale. Les habitants chrétiens de ces villages ont tout laissé et ont pris le chemin d'Ourmia où les presbytériens et les lazaristes les accueillent. A ce sujet, le 5 janvier 1915, Mgr Sontag confirme que les Kurdes ont trouvé une ville ouverte pour leurs pillages et que les autorités locales sont tellement faibles qu'elles ne sont pas capables de la protéger :

---

[447] Joseph YACOUB, *Qui s'en souviendra ?* p. 74-75.

[448] Il s'agit d'une revue publiée en syriaque par les missionnaires lazaristes, mensuelle de juin 1897 à 1915 et dont souvent les articles sont traduits en français.

[449] Joseph et Claire YACOUB, *Oubliés de tous*, p. 133.

[450] Joseph et Claire YACOUB, *Oubliés de tous*, p. 132-133.

> […] Les villages les plus rapprochés se sont réfugiés en ville, les plus éloignés ont été à la merci des musulmans. Partout c'est le pillage, le meurtre, l'incendie, l'emprisonnement ou plutôt l'enlèvement. […] Notre maison est archipleine de réfugiés et d'objets leur appartenant. Dans cette circonstance les *seyyeds*, nos voisins, se sont montrés très bienveillants à notre égard. Ils nous ont promis de faire leur possible pour que notre maison soit épargnée. […] Les Kurdes, une cinquantaine, se sont présentés devant notre porte pour piller la maison. La trouvant bien solide et n'ayant rien en main pour l'enfoncer, ils se sont portés sur les maisons voisines[451].

La vie quotidienne dans les Missions occidentales d'Ourmia devient de plus en plus pénible et compliquée. Suite à la sauvagerie des *tchétté*, des troupes irrégulières et des *Teskilat-i-Mahsusa*, des organisations spéciales créées par Talât Pacha et Enver Pacha, entre 12 000 et 13 000 réfugiés s'entassent dans les trois sites de la mission presbytérienne, environ 3 000 chez les lazaristes et 700 chez les sœurs de la Charité. Le Délégué apostolique, Mgr Sontag, dans sa lettre écrite le 25 janvier au Supérieur des lazaristes, parle du martyr des prêtres et de la présence élevée de réfugiés :

> Notre chrétienté a revu les jours de Dèce. Nous avons perdu six de nos prêtres dont un semble être mort en vrai martyr. Nous-mêmes durant une demi-heure nous avons cru que notre dernière heure avait sonné. Sans l'intervention de quelques soldats turcs, je ne sais vraiment pas ce qu'il en serait advenu et de nos personnes et de nos deux maisons contenant alors 2 000 réfugiés, et maintenant plus de 3 000. Pauvres gens ! Pour la plupart ils sont réduits à la misère noire[452].

Ceci dit, le départ des Russes a provoqué un chaos chez les Syriaques d'Ourmia et de Salamas. Livrés aux mains des troupes irrégulières kurdes et des organisations spéciales turques, les Syriaques deviennent aussi une proie facile pour les aghas perses. Au nom de l'islam, certains chefs religieux iraniens n'hésitent pas à livrer les missionnaires occidentaux et les prélats des églises syriaques aux mains de l'armée ottomane.

### *VI.2.2. Février : massacre dans les provinces d'Ourmia et de Salamas*

Témoins de ces atrocités commises par la soldatesque turque, les missionnaires presbytériens racontent à leur tour les maux infligés aux chrétiens par les musulmans kurdes et turcs dans le *Livre Bleu* du gouvernement britannique, dont les auteurs sont le Vicomte James Brice et Arnold Joseph Toyenbee. Le premier, un avocat et professeur de Droit, à la demande du gouvernement de Sa Majesté, collabore avec un jeune historien pour regrouper une série de documents sur les massacres des Arméniens et des Syriaques. Il s'agit de documents provenant de témoins oculaires, relatifs à la déportation et à l'extermination de ces chrétiens de l'Empire ottoman. Arnold Joseph Toyenbee, créateur du concept de révolution industrielle, est connu comme l'un des plus illustres intellectuels et humanistes du XX$^{e}$ siècle. Après des études classiques, le jeune historien, en 1915, est affecté aux Renseignements politiques du Foreign Office et en 1919, il participe à Paris, à la Conférence de la Paix[453]. Ecrit par Brice et Toyenbee, sous le titre, *The Treatment of Armenians in the Ottoman Empire 1915-1916*, tout le chapitre 4, de la page 99 à 192 de ce livre, est réservé à l'Azerbaïdjan et au Hakkâri. Dans cette partie de l'ouvrage, les auteurs se basent sur le témoignage des missionnaires américains présents sur place et relatent surtout la tragédie des Syriaques. Mais la

---

[451] Florence HELLOT-BELLIER, *Chroniques de massacres annoncés*, p. 441-443.
[452] Florence HELLOT-BELLIER, *Chroniques de massacres annoncés*, p. 446.
[453] http://www.armenianhouse.org/bryce/treatment/099-192-ch4.html (consulté le 9 juillet 2019).

version française de cet ouvrage n'occupe qu'une petite partie du chapitre quatre, réservé aux massacres des Arméniens [454].

William Ambrose Shedd, né dans une famille de missionnaires américains, fondatrice de l'Eglise évangélique syriaque, débarque à Ourmia en 1892. Après la mort de son père, John Haskell Shedd en 1895, William comme jeune missionnaire s'engage auprès des Syriaques, apprend les langues locales et visite les différentes communautés chrétiennes de la région[455]. Dans un rapport envoyé à la mission presbytérienne et rapporté dans le *Livre Bleu*, William A. Shedd affirme que la ville de Tabriz tombe aux mains des Turcs, le 1er février 1915, et que les chrétiens sont obligés d'évacuer la ville. Ceux qui restent sont exécutés par les forces kurdes de Soujboulak en soutien des Turcs. Après avoir nettoyé la ville de Tabriz de ses habitants chrétiens, ceux-ci, avec une force régulière turque, traversent les villes d'Ourmia et de Salamas pour rejoindre à Khoï, les forces turques de Van commandées par Djevdet Bey[456]. A la veille de ces attaques, William A. Shedd fait l'estimation suivante des chrétiens de la région du Caucase iranien :

> La population chrétienne de cette région est à majorité arménienne et nestorienne ou syrienne (syriaque) comme eux-mêmes aiment s'appeler. L'élément arménien comprenait quatre ou cinq mille personnes, à Tabriz, dix ou plus à Salamas, un petit nombre à Khoï et quelque six ou sept mille dans le district d'Ourmia. Les Nestoriens, à l'exception de moins de deux mille à Salamas, vivaient tous dans le district d'Ourmia. Il y avait à Ourmia au début de 1915, non loin de 35 000 chrétiens, y compris les réfugiés de Turquie et des Arméniens. Les Syriens (Syriaques) ou Nestoriens, se composent non seulement des membres de l'ancienne Eglise nestorienne, mais aussi des protestants[457].

Les plus âgés des chrétiens de Salamas et d'Ourmia n'ont pas pris la fuite vers la Russie. Incapables de se déplacer, ils sont rejoints par des immigrés arméniens venus de Van. Ceux-ci accusés par Talât Pacha d'être liés aux Russes, par peur d'être déportés à Konya comme leurs familles arméniennes de Dörtyol et de Zeytun, ont trouvé refuge dans des familles musulmanes de la région. Bon nombre d'entre eux sont cachés auprès du *kargozar* (le Courtier) de Dilman près de Salamas. Les Turcs, sous la direction du vali de Van, Djevdet Bey, attaquent le grand village de Khoï et demandent aux musulmans locaux de leur dire combien de chrétiens sont cachés chez eux. Après avoir recensé leur nombre, ils obligent ces musulmans à leur livrer les hommes auxquels ils avaient donné refuge. Ils les massacrent et leurs corps sont jetés dans les puits et les tranchées autour de Dilman, de Khosrowa et d'Haftwan. Ce carnage perpétré par les « organisations spéciales » sous la conduite du beau-frère d'Enver, Djevdet Bey, porte le nom de « massacre de Dilman ». On estime le nombre de 710 à 720 chrétiens, hommes de tous âges, tués durant trois jours sans répit[458].

Robert Labaree, un presbytérien de la mission américaine de Tabriz, témoin oculaire des massacres, mène une enquête sur place et à la demande du consul américain de Tiflis, dresse un rapport

---

[454] Vicomte James BRICE, *Livre Bleu du gouvernement britannique concernant le Traitement des Arméniens dans l'Empire ottoman (1915-1916)*, Paris, Payot, 1987.

[455] Mary Lewis SHEDD, *The Measure of a Man : The Life of William Ambrose Shedd, Missionary to Persia*, New York, George H. Doran Company, 1922, p. 38-70. Voir aussi la version électronique : https://archive.org/details/measureofmanlife00shed/page/n11 (consultée le 11 juillet 2019).

[456] Arnold J. TOYENBEE, *The Treatment of Armenians in the Ottoman Empire 1915-1916*, London, Hooder and Stoughton, 1916, p. 101.

[457] Arnold J. TOYENBEE, *The Treatment of Armenians in the Ottoman Empire*, p. 101. (Traduit de l'anglais par nos soins)

[458] Florence HELLOT-BELLIER, *Chroniques de massacres annoncés*, p. 456-457.

détaillé. Les presbytériens d'origine américaine ont plus de liberté à circuler entre les différents camps, car au début du conflit, les Etats-Unis, comme pays neutre, ne participent pas à la Première Guerre. C'est dans ces conditions que Labaree se déplace au nord près des réfugiés syriaques. Dans le rapport, qu'il rédigera le 1er mars, le religieux constate la dispersion de ceux-ci. Il écrit à son consul que les réfugiés de la Transcaucasie ont subi une répartition voulue par les autorités russes : chacun doit se débrouiller par ses propres moyens. Voici ce qu'il écrit à propos des réfugiés syriaques :

> Les fonctionnaires du gouvernement leur ont donné des transports ferroviaires gratuits pour les conduire vers l'intérieur du pays, et ils les ont judicieusement dispersés dans les villages où ils pourraient être le mieux pris en charge. A Tiflis, les Syriens (Syriaques) eux-mêmes ont fait beaucoup pour leur propre race, et (ils) ont mis en place un Comité capable de travailler en accord avec le Comité d'aide de la municipalité[459].

Beaucoup de ces réfugiés chrétiens sont décimés par les maladies et les épidémies : dysenteries et diarrhées précèdent le typhus qui, véhiculé par la vermine, se propage en même temps que la fièvre typhoïde. En effet, le départ précipité des Russes de la région d'Ourmia et Salamas au mois de janvier 1915, aura des conséquences graves sur la présence des Syriaques appartenant à l'Eglise chaldéenne et assyrienne dite nestorienne. Ceux qui ont quitté les deux provinces iraniennes du Caucase se sont installés dans les régions transcaucasiennes de la Russie, et ont eu beaucoup de difficultés sur place. Alors pour vivre dignement dans ces régions, l'évêque chaldéen de Salamas, Mgr Pierre Aziz, lui-même en exil à Erevan, par un télégramme qu'il envoie le 10 février, au Préfet de la Congrégation pour propagation de la foi le Cardinal Gotti, déplore la situation des réfugiés et demande une aide financière :

> Obligé suivre toutes mes ouailles fugitives en Russie, arrivées avec fortes souffrances, établies dans villages district Erevan, mal logées, nourries, soignées. Il en meurt journellement grande quantité. Ayant tout laissé je n'ai pas le sou pour l'exercice du culte, ni pour aider mon peuple, ni pour mon entretien personnel. Prions instamment pour aide pécuniaire immédiate.
> Adresse : hôtel anglais.
> Pierre Aziz, Evêque Salmas[460].

Le 12 février, les Ottomans arrêtent 151 hommes réfugiés dans la mission des lazaristes. Ils les conduisent pour être emprisonnés au consulat ottoman installé dans les missions russes à l'extérieur de la ville. La nuit du 23 au 24 février, sous la direction du vice-consul ottoman, Ragip Bey, l'ancien élève des lazaristes à Péra, ils sont liés et exécutés du côté de la colline des Juifs, au-delà de la porte de Tchaharbash, et leurs cadavres sont exposés durant deux jours. Parmi eux, deux Kurdes convertis de l'islam et l'évêque de Tergawer. Le 27 février, le presbytérien McDowell est autorisé à inhumer les corps[461]. Témoins sur place, les Filles de la Charité, dans leur *Journal des troubles d'Ourmiah*, parlent au jour le jour, des événements d'Ourmia. Voici leur témoignage relatif au massacre des 23 et 24 février :

> Nos pauvres prisonniers ont été exécutés avec une lâcheté sans nom : hier, les autorités nous assuraient encore qu'ils nous seraient rendus, et dans la nuit quatre ont été pendus et les autres fusillés ! Dans toute la maison, on n'entend que des cris de désespoir, et la douleur des pauvres femmes est inconcevable. […] L'autorisation d'aller ensevelir les morts est refusée. De sept à neuf heures, nous voyons de nombreux musulmans se rendre

[459] Arnold J. TOYENBEE, *The Treatment of Armenians in the Ottoman Empire*, p. 107-108. (Traduit de l'anglais par nos soins).
[460] Pierre Aziz à Gotti, 10 février 1915, dans ACO, Caldei, rubr. 108, busta 3, fasc. 29, n° 36342, 173.
[461] Florence HELLOT-BELLIER, *Chroniques de massacres annoncés*, p. 448.

> sur le lieu de l'exécution comme à un spectacle ; huit de ces pauvres malheureux étaient encore vivants, les Persans les ont achevés à coup de pierres et de poignards. Ils ont été exécutés auprès du cimetière des Juifs, liés quatre par quatre. Parmi eux, était un évêque nestorien et un prêtre catholique chaldéen, qui, au moment suprême, a donné une dernière absolution à ces infortunés[462].

Quant au lazariste chaldéen, Abel Zaya, un prêtre autochtone, dans son journal personnel publié dans le livre de l'historien et religieux français, Eugène Griselle, il donne des détails sur l'origine des victimes et la responsabilité des musulmans persans :

> Quant à ceux qui ont été fusillés, ils étaient surtout originaires des villages suivants : Mavana, Auhar, Sangar et Bahari. Dès que nous avons appris la tragédie, nous avons prié les Missionnaires américains (comme neutres, ils étaient plus libres) de se transporter sur le lieu de l'exécution afin de se rendre compte de l'état des choses ; mais le gouverneur persan et le consul turc ne répondirent pas à leur appel. Par contre, les musulmans persans s'y transportèrent en foule et ils achevèrent plusieurs de ces malheureux qui respiraient encore, se livrant à des actes de sauvagerie sur les cadavres, coupant les nez, les oreilles, arrachant les yeux, etc.[463].

Le 22 février, la mission lazariste est dévalisée par le chef kurde Seid-Khan Bey. Le 23, les Turcs en compagnie des musulmans persans attaquent le grand village de Gulpachan. Situé à 12 kilomètres à l'est de la ville d'Ourmia, ce village est habité majoritairement par des chaldéens. Eugène Griselle, dans son rapport sur le martyre et l'espérance des Syriaques[464], souligne le témoignage des victimes de cette agonie. Parmi eux le religieux rescapé Abel Zaya originaire d'Ourmia, exilé d'abord au Caucase russe et puis en France, donne un témoignage sanglant sur Gulpachan. Pour empêcher les habitants de fuir, les Kurdes encerclent le village et font entrer les soldats turcs. D'abord les Turcs réclament une somme exorbitante que les villageois sont incapables de leur donner. Sur ce, ils séparent les hommes et les femmes dans des pièces différentes. La nuit, ils violent les femmes et les jeunes filles et les hommes sont exécutés hors du village. Après avoir massacré les hommes, les soldats turcs attaquent et pillent les habitants des villages d'Eriava et de Gulpachan[465].

Selon la spécialiste de l'histoire iranienne du XIXe siècle, Florence Hellot-Bellier, le presbytérien William A. Shedd voit la main de « Persian volunteers » et le Délégué apostolique, Mgr Sontag, celle de « Persans révolutionnaires de Bakhish Ali Soltan » dans les exécutions de Gulpachan et d'Eriava (Iriawa). Dans un rapport écrit au mois de mars que W.A. Shedd envoie à la mission américaine d'Ourmia, il précise que le massacre a lieu le mercredi 24 février dans le cimetière du village, par des musulmans persans :

> Ce mercredi soir, un autre acte encore plus horrible a été commis à Gulpashan. Ce village et Iriawa (Eriava), jusque-là protégés grâce aux efforts d'un Allemand, une bande de volontaires perses, venus de Salamas et d'au-delà, s'y est rendue, ils ont enlevé cinquante hommes, et, selon les informations, ils les auraient abattus dans le cimetière voisin. Ils ont ensuite pillé le village, enlevé les filles et les jeunes femmes[466].

On constate que le massacre des Syriaques de Gulpachan, village situé près d'Ourmia a provoqué un émoi chez tous les missionnaires occidentaux, qu'ils soient protestants ou catholiques. Surtout

---

[462] Joseph YACOUB, *Qui s'en souviendra ?* p. 42-43.
[463] Eugène GRISELLE, *Syriens et Chaldéens, leurs martyres, leurs espérances*, Paris, Bloud et Gay, 1918, p. 49-50.
[464] Eugène GRISELLE, *Syriens et Chaldéens, leurs martyres, leurs espérances*, Paris, Bloud et Gay, 1918.
[465] Eugène GRISELLE, *Syriens et Chaldéens*, p. 50.
[466] Florence HELLOT-BELLIER, *Chroniques de massacres annoncés*, p. 452.

le presbytérien, William A. Shedd, témoin oculaire, rédige des rapports détaillés sur les massacres des Syriaques d'Ourmia.

### *VI.2.3. Mars : témoignages et rapports sur les massacres*

Le 1er mars, le missionnaire américain W.A. Shedd écrit une lettre alarmiste au sujet des massacres d'Ourmia et de Salamas. Il adresse cette lettre à son coreligionnaire Gordon Paddock qui se trouve à Tabriz. Il rapporte que les Turcs ont massacré 800 chrétiens, 2 000 sont morts de maladies, quarante réfugiés de la mission catholique sont fusillés par le consul turc d'Ourmia[467]. Le 2 mars, le Supérieur général des lazaristes, Emile Villette, envoie un télégramme au cardinal Gotti, pour lui signaler que le ministre des Affaires étrangères vient d'avoir des nouvelles concernant le massacre d'Ourmia et des plaines de Salamas. De Paris, le Père Supérieur des lazaristes demande une aide financière pour les chrétiens d'Ourmia ; voici le contenu de son télégramme :

> Recevons par Ministre Affaires étrangères communication suivante : Decroo supérieur Lazaristes Khosrova, réfugié Tiflis, annonce massacre district d'Ourmiah ; Mgr Sontag et chrétiens en danger, catholiques réfugiés Tiflis demandent secours, argent.
>
> Villette Supérieur Général Lazaristes[468].

A leur tour, les Filles de la Charité, dans leur *Journal des troubles d'Ourmiah*, rapportent que le 4 mars, les Kurdes et les musulmans iraniens qui portent le nom de *modjahidin* pillent, dévastent et détruisent tous les villages de la région. Ces derniers incriminés par les missionnaires occidentaux, profitent de l'occasion pour défier les Turcs par leurs crimes. Le vendredi 5 mars, le religieux presbytérien E.T. Allen, avec l'autorisation du consul turc Nuri Bey, enterre les corps des disparus de Gulpachan, qui gisent en plein air depuis le 24 février[469].

Le 10 mars, l'évêque de l'Eglise chaldéenne de Salamas, réfugié à Erevan avec son diocèse, adresse une longue lettre au Cardinal Gotti, Préfet de la Congrégation pour propagation de la foi, dans laquelle il explique les raisons, les conditions et les conséquences de cette émigration vers la Russie du nord :

> La raison de cette complète migration de tous les chrétiens d'Azerbaïdjan est la peur de l'invasion des Kurdes et des Turcs, après la déclaration de guerre entre la Russie et la Turquie, et le retrait de l'armée russe de l'Azerbaïdjan. […] Dieu sait la souffrance que nous avons endurée dans cette fuite jusqu'à ce que nous arrivions aux portes de la Russie. Partir dans le froid rigoureux de janvier, sans couverture, sans vêtements, et beaucoup aussi sans pain, cheminer à pied dans la boue qui monte jusqu'aux genoux, dormir souvent sur la neige à la belle étoile, souvent affamés, fatigués, gelés, voilà en bref l'histoire de notre voyage. Beaucoup sont morts de froid, beaucoup noyés dans la boue et la majeure partie a attrapé des maladies dont ils ne guériront pas. Si, moi qui suis évêque, j'ai dû passer beaucoup de nuits affamé et hébergé dans des étables dégoutantes, et combien j'ai souffert, que Votre Eminence s'imagine l'état du commun des mortels ! […].
>
> Donc arrivés en Russie, le gouvernement nous avait destiné le district d'Erevan, comme étant le plus proche. Ceux qui restèrent et n'allèrent pas plus loin furent répartis dans les villages de ces districts ; je choisis comme résidence Erevan, pour pouvoir veiller sur mes fidèles et être plus près du gouvernement central, pour les besoin spirituels et temporels de mes diocésains. La première chose que j'ai faite, c'est de demander et d'obtenir l'établissement du culte catholique dans ce district où il manque de tout : mais comment faire pour ce qui est nécessaire à l'exercice du culte ? Tout me manquait et dans la bourse, il n'y avait pas un centime,

[467] Florence HELLOT-BELLIER, *Chroniques de massacres annoncés*, p. 452.
[468] Emile Villette à Gotti, 2 mars 1915, dans ACO, Armeni in vari luoghi, rub. 106, busta 6, fasc. 20, n° 36401, 48.
[469] Joseph YACOUB, *Qui s'en souviendra ?* p. 43.

> pas même pour ma nourriture. D'ailleurs, dans les villages, les pauvres gens étaient affamés, malades et misérables ; chaque jour, il en mourait un grand nombre. C'est alors que dans mon affliction j'ai envoyé mon télégramme demandant le secours de V.E. Mais voyant que la réponse ne venait pas, j'ai été obligé de mendier çà et là quelques centimes pour vivre et pour avoir quelques objets de messe pour Erevan et quelques villages où mes diocésains et les catholiques d'Ourmia sont les plus nombreux. […][470]..

Le 15 mars, sous les yeux du gouverneur perse d'Ourmia, quatre soldats turcs attaquent et pillent les Filles de la Charité et le consul des Ottomans refuse de les secourir[471]. Le *New-York Times* du 26 mars 1915 publie une lettre envoyée de Tiflis par un missionnaire américain et il décrit l'anéantissement du peuple syriaque :

> De ce que nous pouvons recueillir des villages de la plaine d'Ourmiah, ceux habités par des chrétiens, environ 70, ont été quasiment tous pillés, quelques-uns réduits en cendres, beaucoup de jeunes hommes tués, de jeunes femmes captives des Kurdes et des musulmans persans, les églises désacralisées et démolies. Quelque 15 000 Arméniens et Assyriens chrétiens d'Ourmiah ont fui vers la Russie[472].

A la fin du mois de mars, les Russes contre-attaquent à partir de Tabriz au sud et ils réoccupent la plaine de Salamas, mais la ville d'Ourmia reste aux mains de l'Empire ottoman.

### *VI.2.4. Avril : mis en place du programme de déportation*

Dès le début du mois d'avril, la violence gagne tout le territoire de l'Empire ottoman. Le gouvernement décide de mettre en marche la déportation qui, au départ réservée aux Arméniens et aux Syriaques des provinces orientales du pays, touche l'ensemble de la population chrétienne de l'Empire. Exilé à Erevan, le 10 avril, Mgr Aziz donne des informations sur le nombre de victimes chrétiennes à Salamas avant l'arrivée des Russes au nord de l'Iran :

> […] Toutes les nouvelles que j'ai écrites sont exactes. Nous avons reçu les détails du massacre qui a eu lieu à Salamas. Le nombre de martyrs s'élève à 760 personnes : chaldéens catholiques et arméniens grégoriens. Ils ont été tués avec des tortures inimaginables, certains à la hache, d'autres écorchés sur les routes. Parmi ceux-ci, un de mes prêtres missionnaires, Epiphane Bionva ; après qu'il ait donné à tous la dernière absolution et qu'il les ait exhortés à la constance, ils lui ont crevé les yeux, coupé les doigts, fendu la tête et arraché la langue. […][473].

En effet, les soldats ottomans qui battent en retraite face à l'avancée des Russes, se vengent sur les chrétiens qui se trouvent sur le chemin. Lors de l'occupation des plaines d'Ourmia et de Salamas, aux mois de janvier et février 1915, les Turcs avaient mobilisé plusieurs hommes chrétiens syriaques de l'Empire ottoman. Réquisitionnés pour le transport de câbles destinés au télégraphe de la province d'Ourmia, une fois leur travail terminé, ils sont autorisés à rentrer chez eux. Sur le chemin du retour, 63 hommes, tous originaires de Gawar, sont massacrés par des Kurdes à l'instigation des Turcs. Cette horrible boucherie a eu lieu au début du mois d'avril, près du village d'Ismaël Agha Kalla, dans les plaines d'Ourmia et de Baradost[474].

---

[470] Aziz à Gotti, 10 mars 1915, dans ACO, Caldei, rubr. 108, busta 3, fasc. 29, n° 36474, 174-175v. (Traduit de l'italien en français par Maggy Waterval).
[471] Joseph YACOUB, *Qui s'en souviendra ?* p. 43-44.
[472] Joseph et Claire YACOUB, *Oubliés de tous*, p. 136.
[473] Aziz à Gotti, 10 avril 1915, dans ACO, Caldei, rubr. 108, busta 3, fasc. 29, n° 36571, 173. (Traduit de l'italien en français par Maggy Waterval).
[474] Florence HELLOT-BELLIER, *Chroniques de massacres annoncés*, p. 452-453.

Pour beaucoup, c'est sans doute ce massacre qui a poussé le patriarche de l'Eglise nestorienne, Mar Shemun XIX Benyamin à pencher du côté des Russes. Ces derniers lancent une contre-offensive sur le territoire ottoman et gagnent rapidement la province de Van. Les autorités locales organisent des persécutions contre les chrétiens et dévastent les villages syriaques proches de la frontière iranienne. Excédés par la violence et le harcèlement répétitif, le 12 avril à Dez, localité du Hakkâri considérée comme inviolable, les notables et les chefs de tribus, avec Mar Shemun Benyamin, décident de couper les ponts avec l'Empire ottoman, après cinq jours de réunion. Claire Weibel, diplômée en Droits de l'Homme et épouse du spécialiste de la question du génocide des Syriaques, Joseph Yacoub, rédige un livre sur le rôle que la sœur du patriarche Mar Benyamin a pu jouer auprès de lui. Dans son ouvrage intitulé *Surma l'Assyro-Chaldéenne (1883-1975)*, elle dit :

> A son tour, Mar Benyamin se devait de réagir pour protéger une population d'environ cent mille personnes. Aussi, il décréta la guerre au gouvernement ottoman. Il envoya une lettre officielle au gouverneur de Van dans laquelle les représentants des tribus Tiyari, Tkhouma, Djelo, Baz, Ischtazin et Dez proclament ensemble, qu'à la vue des massacres et déportations de leurs frères chrétiens, ils se voyaient dans l'obligation de rompre toute relation avec la Sublime Porte[475].

A Van, une résistance arménienne s'organise pour faire cesser les massacres, et les tribus assyriennes du Hakkâri empêchent l'avancée de l'armée ottomane sur leurs terres natales. Cette autodéfense arménienne et syriaque devient rapidement aux yeux des Unionistes, une « preuve tangible » de « trahison » comme population différente des Turcs. « L'ennemi interne » devient une proie facile pour les *Kasab taburu*, bouchers militaires et pour la *Teskilat-i-Mahsusa*, organisations spéciales du vali de Van, Djevdet Bey. De son côté, le gouvernement du CUP lance la politique de déportation générale couvrant la totalité de l'Anatolie. A ce propos, l'ambassadeur allemand à Constantinople, Hans Freiherr von Wangenheim avant sa mort en 1915, apporte ses propres explications. Ses dires seront rapportés dans le livre de Ulrich Trumpener :

> Talât et les autres dirigeants d'Union et Progrès tentaient, à l'évidence, de « résoudre » la question arménienne à leur manière. Puisque les *vali* des provinces et autres autorités régionales avaient pris l'habitude de recevoir leurs ordres directement du comité central du Parti plutôt que du gouvernement, il était difficile de mettre un terme à la politique anti arménienne[476].

A tous les échelons du pouvoir, existent des secrétaires spéciaux qui portent le nom de *Katibi mesul*. Ceux-ci, une fois l'ordre de déportation communiqué aux autorités locales, soit par courrier, soit par télégramme, après lecture, ont l'obligation d'en détruire les traces [477]. En effet le 15 avril, le beau-frère d'Enver Pacha, Djevdet Bey commence à massacrer les habitants des villages chrétiens des environs de Van. Ainsi, seize villages syriaques autour de Van sont complétement anéantis et vidés de leurs habitants chrétiens[478].

---

[475] Claire WEIBEL YACOUB, *Surma l'Assyro-Chaldéenne (1883-1975) dans la tourmente de Mésopotamie*, Paris, L'Harmattan, 2007, p. 57.
[476] Ulrich TRUMPENER, *Germany and the Ottoman Empire (1914-1918)*, Princeton, Princeton University Press, 2016, p.230.
[477] Hamit BOZARSLAN, *Histoire de la Turquie*, p. 3212-323.
[478] Joseph et Claire YACOUB, *Oubliés de tous*, p. 137.

### *VI.2.5. Mai-juin : réoccupation du Caucase iranien par l'armée russe*

Le 16 avril, les Russes contre-attaquent au nord par Khoï et au Sud par Tabriz et encerclent la ville d'Ourmia. Rapidement, ils pénètrent dans les territoires turcs et le 7 mai, ils prennent la ville de Beskale sur la frontière ; le 18 mai, ils entrent dans la ville de Van et le 24 mai, la grande ville d'Ourmia tombe dans leurs mains. Après cinq mois, les troupes russes, pour la deuxième fois, entrent à Ourmia et autorisent les chrétiens réfugiés en Transcaucasie à rentrer chez eux. Pour restituer les biens des chrétiens, la Russie, par l'intermédiaire du nouveau vice-consul d'Ourmia, Basile (Vassilevitch) Petrovitch Nikitine, met sur pied une Commission de restitution des biens des chrétiens. Au sein de cette commission, on trouve Agha Petros et Mirza Benyamin. Ces deux leaders syriaques déploient un effort considérable pour restituer les biens volés durant l'exode des Syriaques[479]. Le médecin, missionnaire et vice-consul américain à Ourmia, William Ambros Shedd, accuse les Iraniens, les Kurdes et les Turcs, d'être responsables du massacre des chrétiens à Ourmia. Il considère les Turcs comme les premiers responsables du malheur des chrétiens :

> Il n'y a pas de catégorie qu'on puisse exempter de tout blâme. […] les Persans des classes supérieures toléraient les méfaits et prenaient leur part du butin. Les Kurdes baignaient dans leur élément naturel. Les Turcs, […] participaient activement aux pires des crimes. […] On ne risque guère de se tromper en imputant directement aux Turcs une bonne part de ces méfaits et de ces dévastations, en disant qu'ils sont dus à leur action directe et en assurant que rien de ce désastre ne serait arrivé sans eux[480].

Les témoignages rapportés par A. J. Toyenbee sur les massacres des Syriaques d'Ourmia et de Salamas, nous montrent une destruction massive de la région. Durant les cinq mois de l'occupation d'Ourmia, 20 000 soldats réguliers turcs épaulés par 10 000 suppléants kurdes, sous les ordres de Djevdet Bey, pillent, tuent, saccagent et déversent leur haine sur les chrétiens des villages environnants[481].

### *VI.2.6. Juillet-août : déplacement des troupes russes et exil des Syriaques*

Après deux mois d'accalmie, le 18 juillet, pour renforcer leurs frontières européennes de l'ouest, les Russes décident d'une manière inattendue de quitter les provinces conquises de l'est de l'Empire ottoman, pour regagner les frontières du Caucase. Les chrétiens de Van, de Bitlis, de Beskale et du Hakkâri, effrayés par la décision russe, décident de s'expatrier vers la Russie du nord. Durant dix jours de marche pénible, un grand nombre périt de misère et de maladies sur la route de l'exode. Selon l'évêque chaldéen de Van, Mgr Eugène Jacques Manna, sur une population de 150 000 personnes qui avaient pris la route de l'exil avec lui, uniquement quelques centaines d'Arméniens, deux mille chaldéens catholiques et quelques douzaines de jacobites sont arrivés en Russie, le reste a été massacré ou réduit en esclavage[482]. Durant les mois de juillet et août, les Russes et les Ottomans continuent à s'affronter militairement sur le sol iranien. L'Iran, qui a déclaré sa neutralité, n'est pas en guerre, mais c'est la guerre qui est en Iran.

Vers la mi-juillet, un petit corps d'armée turque, appuyé par des Kurdes, investit de nouveau la ville d'Ourmia. Les Syriaques, comme groupe le plus important des chrétiens de la ville, affolés,

---

[479] Florence HELLOT-BELLIER, *Chroniques de massacres annoncés*, p. 458-459.
[480] Arnold J. TOYENBEE, *The Treatment of Armenians in the Ottoman Empire*, p. 104.
[481] Joseph YACOUB, *Qui s'en souviendra ?* p. 146-148.
[482] Eugène GRISELLE, *Syriens et Chaldéens*, p. 7-28.

prennent la fuite vers le nord. Selon Florence Hellot-Bellier, spécialiste de l'histoire iranienne des XIX[e] et XX[e] siècles, cette brève incursion des troupes ottomanes à Ourmia est l'œuvre de l'intervention des ministres allemand et autrichien, et aussi de l'ambassadeur ottoman, pour persuader le gouvernement iranien d'entrer en guerre aux côtés de la Triple Alliance. Ces manœuvres diplomatiques se sont poursuivies jusqu'au mois d'octobre. Mais elles ont échoué en raison de la contre-offensive diplomatique des alliés de la Triple Entente et de l'avancée de l'armée russe à Qazvin. Les Russes refoulent les Ottomans hors de la région et s'installent à nouveau à Ourmia jusqu'en 1917. Ainsi, ils aident certains Syriaques à faire demi-tour pour se réinstaller dans la région d'Ourmia et de Salamas [483].

La « question des Syriaques » des provinces d'Ourmia et de Salamas n'est même pas encore réglée, que les Syriaques de l'Eglise assyrienne d'Orient subissent à leur tour les attaques des troupes turques et des tribus kurdes.

## VI.3. Nettoyage ethnique au Hakkâri

### *VI.3.1. Avant 1915 : autonomie syriaque et le système tribal*

Depuis des siècles, les Syriaques du Hakkâri qui portent le nom de nestoriens, vivent sous le régime tribal des *Ashiret*, dans les plus hautes montagnes de l'Anatolie orientale. Ces hautes vallées permettaient au système tribal de ces chrétiens de bénéficier d'une large autonomie vis-à-vis du gouvernement de Constantinople. Ces tribus quasi indépendantes habitent les Haut et Bas Tiyari, dont les villages sont éparpillés dans la vallée du grand Zab autour d'Ashita, des Tkhouma, des Djelo (Grand et Petit), des Baz et des Dez. Leur isolement, lié au caractère inaccessible des lieux, rend les contacts presque impossibles avec l'extérieur et leur permet de jouir d'une sorte d'indépendance. Il est impossible aux percepteurs d'impôts de l'Empire ottoman de pénétrer dans les territoires de ces *Ashiret* qui se disent des *Suraye* ou *Suryaye* [484].

Chaque tribu est dirigée par un *Malek* qui fait figure de chef de guerre, tranche les litiges, les partages d'héritages, les délits, et collecte les dîmes destinées au patriarche. Il est choisi d'une manière héréditaire dans les familles nobles de la tribu. Le *Malek*, comme l'*agha* kurde, doit protéger ses groupes de sujets qui portent le nom de *Rayat*, en majorité des agriculteurs. Ce système tribal des *Ashiret* qui gouverne les *Rayat* donne aux premiers un certain prestige sur les deuxièmes et des avantages matériels, comme avoir le droit de pâturage chez leurs sujets. Ainsi, le nombre d'*Ashiret* et de *Rayat* qui peuplent le district du Hakkâri dépasse 100 000 personnes. Comme chef spirituel et temporel, le patriarche est défendu par toutes les tribus et même, un contingent de Dez forme sa garde personnelle. Son pouvoir temporel lui permet d'arbitrer des conflits surgissant entre les *Malek* et le peuple, et entre les Kurdes et les Syriaques. Pour la reconnaissance de son autorité suprême, les tribus versent une taxe annuelle qui porte le nom de *Rech-Chita*[485].

---

[483] Florence HELLOT-BELLIER, *Chroniques de massacres annoncés*, p. 460.

[484] William A. SHEDD, *The Syrian of Persian and Eastern Turkey*, dans *Bulletin of the American Geographical Society*, n° 1, vol. 35, 1903, p. 1-7, voir aussi une version électronique : https://archive.org/details/jstor-197537 (consulté le 17 juillet 2019).

[485] Pierre RONDOT, *Origines et caractères ancestraux du peuple assyrien en haute Djézireh syrienne : esquisse d'une étude de la vie tribale*, dans *Bulletin d'Etude Orientale*, t. 41-42, 1989-1990, Damas, Institut Français du Proche-Orient, 1993, p. 65-111.

Durant cette période trouble de l'histoire de l'Eglise assyrienne dite nestorienne, le patriarche qui siège sur le trône de cette ancienne église est Mar Shemun XIX Benyamin, ou Shemun XXI selon une autre numérotation. Il est né en 1887 dans une famille nombreuse à Qotchanèse, village de la résidence patriarcale, dans le massif du Hakkâri. A l'âge de seize ans, il est consacré métropolite par son oncle paternel, Mar Shemun XVIII Rubil. A la mort de ce dernier, le 30 mars 1903, il est choisi par les métropolites, Mar Iskhaq (Isaac) Khnanishu de Chemezdin et Mar Estepanos (Stéphane) de Gawar, comme le septième patriarche de la lignée de la famille Shemun[486].

A la suite d'attaques répétitives par les tribus kurdes soutenues par le gouvernement ottoman, le patriarche Mar Shemun XIX Benyamin cherche un appui pour son peuple. Dès le début du XX$^{e}$ siècle, avec l'arrivée des Russes en Azerbaïdjan iranien, en 1910, le patriarche leur demande une protection. Ceux-ci, en échange, lui proposent une conversion à l'Eglise russe. L'offre russe n'est pas le fruit du hasard, elle découle du fait qu'un certain nombre de Syriaques d'Ourmia et de Salamas sont déjà convertis à l'orthodoxie russe, mais aussi du désir de soutien à l'intérieur de l'Empire ottoman. Quant à l'initiative du patriarche, elle est guidée par l'espoir de voir sa province annexée par un pays de tradition chrétienne, et aussi d'échapper au joug de l'islam et du nationalisme ottoman montant. Or cette offre n'est pas alléchante aux yeux des Russes, car les tribus assyriennes du Hakkâri ne représentent pas une carte maîtresse de leur politique régionale et ils refusent de soutenir le patriarche. En 1911, les Italiens débarquent en Libye et prennent les îles de Rhodes. En 1912, l'Empire ottoman perd presque tous ses territoires balkaniques. Face aux défaites successives, le gouvernement de Constantinople instaure une politique répressive à l'égard des communautés chrétiennes de l'Anatolie. Dès lors, les *Rayat*, tribus assyriennes, subissent de plus en plus d'attaques de la part des Kurdes et des Turcs. Face à ces harcèlements, en 1913, le patriarche Mar Benyamin retire sa demande auprès des autorités russes[487]. Face à ces décisions et contre-décisions du chef de l'Eglise assyrienne d'Orient, certains responsables du gouvernement ottoman sont sûrement frappés par l'idée d'un élément peu loyal pour ce qui est des tribus assyriennes du Hakkâri.

La sœur du patriarche Mar Shemun XIX Benyamin, dans son livre intitulé, *Assyrian Church Customs and the Murder of Mar Shimun*, raconte que le patriarche a été appelé le 3 août 1914, par le *vali* Hassan Tahsin Pacha, pour lui demander de rester neutre dans la guerre qu'ils engageront contre les Russes[488]. Ces derniers de leur côté, le 18 septembre 1914, à la suite de l'intervention de leur consul d'Ourmia Vedenisky, et de son attaché militaire le colonel Andrewsky, forment des bataillons sous le nom de *Troupes Assyro-Chaldéennes*. La participation des Syriaques à la cause des pays de l'Entente vient avant tout du désir de sauvegarder leur indépendance après la guerre. Cela dit, l'Eglise assyrienne déjà avant la guerre, dans les hautes montagnes du Hakkâri, jouissait d'une véritable autonomie et ne payait de tributs ni aux Turcs, ni aux Kurdes. Au mois de novembre, le gouvernement turc décide de contourner la volonté russe en appelant le patriarche de l'Eglise nestorienne chez eux, afin de le convaincre de revenir sur sa décision. La revue mensuelle de *L'Action Assyro-Chaldéenne*, dans un rapport sur la participation de la nation assyro-chaldéenne à la Première Guerre mondiale aux côtés des Puissances de l'Entente, souligne que :

---

[486] Site de la fondation de Mar Shimun : https://marshimun.com/mar-benyamin-shimun/ (consulté le 18 juillet 2019).
[487] Claire WEIBEL YACOUB, *Surma l'Assyro-Chaldéenne*, p. 48-53.
[488] Surma D'BAIT MAR SHIMUN, *Assyrian Church Customs and the Murder of Mar Shimun*, USA, Vehicle Edition, 1983.

> En Turquie, notre nation décide également de combattre avec les Alliés. Au début de la déclaration de la guerre de la Turquie contre les puissances ententistes (Entente), le Vali (Gouverneur) de Van Tahsin Bey par son représentant envoyé au Patriarche Mar Chamoun et aux chefs des tribus assyro-chaldéennes du Hakkâri, leur communiqua que, au cas où les Assyro-Chaldéens garderaient une stricte neutralité, le gouvernement ottoman s'engageait à les laisser vivre à leur aise, autonomes comme auparavant. Malgré ces engagements, Tahsin Bey donnait des ordres secrets aux tribus kurdes d'attaquer nos nationaux dans la plaine. La guerre était déclarée à nos nationaux. D'autre part, le Vali de Mossoul, Haidar Bey, envoyait son représentant au Patriarche Mar Chamoun lui disant : « Votre frère, Mr. Hurmuz, est arrêté à Constantinople ; il est en mon pouvoir comme otage ; au cas où vous ne cesseriez pas les hostilités et ne rendriez pas toutes vos armes, il sera mis à mort »[489].

Le 26 octobre 1914, pour résoudre la question des Syriaques situés près de la frontière iranienne, le ministre de l'Intérieur Talât Pacha, dans un télégramme qu'il envoie au nouveau vali de Van, Djevdet Bey, demande leur déportation vers l'intérieur de l'Anatolie. Mais la situation géographique du Hakkâri et le déclenchement de la guerre avec les Russes, empêchent la réalisation de ce projet du CUP[490].

Le 13 novembre 1914, les soldats turcs attaquent les villages proches de la résidence patriarcale, Qotchanèse. Les hommes sont tués, les femmes violées et les plus belles enlevées. Le patriarche rapporte les faits au *vali* de Van, Tahsin Bey, mais aucune réponse ne vient de l'autorité turque. Le patriarche et les siens restent complètement isolés. En plein hiver, livrés à eux-mêmes, dans la neige, au mois de janvier 1915, les Syriaques du Hakkâri décident d'abandonner leurs villages. Au courant du mois de février, environ 600 personnes menées par Malek Ismaël du Haut Tiyari, montent à Qotchanèse et évacuent, avec l'appui du patriarche, hommes, femmes et enfants vers le Haut Tiyari. Le patriarche et sa famille sont accompagnés par une garde de cinq cents hommes. Après quarante-cinq kilomètres, ils atteignent le refuge de Chamba d'Malek, près du célèbre sanctuaire de Mar Sawa. Accrochée à une crête de la montagne du grand Zab, la résidence de Malek Israël est considérée comme une localité inviolable[491].

Le patriarche refuse toujours de prendre parti, et il veut préserver l'autonomie de son peuple face à la guerre qui oppose les Russes et les Turcs. Pour des questions de stratégie, l'armée ottomane, afin de rejoindre l'Azerbaïdjan iranien, refuse de se confronter aux tribus assyriennes du Hakkâri, installées dans des localités invincibles. Ils réservent cela pour des temps meilleurs. Dans leur marche vers Ourmia, ils prennent beaucoup de chrétiens comme esclaves pour porter leur matériel[492].

### *VI.3.2. Mars-mai : massacre de Gawar et alliance avec les Russes*

Au mois de mars 1915, le gouvernement central du CUP décide de remplacer Tahsin Bey par le beau-frère d'Enver Pacha, Djevdet Bey, fidèle exécutant du plan d'extermination des chrétiens conçu par le triumvirat des Jeunes Turcs. Le patriarche Mar Shemun XIX Benyamin envoie un courrier de protestation au consul allemand de Mossoul, Mr Holstein. Même si ce diplomate tente d'intervenir, la raison d'Etat finit par dominer et on ferme les yeux sur les crimes commis par les

---

[489] Mansour KYRIAKOS, Victor YONANN, *Rapport sur la participation de la nation Assyro-Chaldéenne à la Guerre générale aux côtés des Puissances de l'Entente,* dans *L'Action Assyro-Chaldéenne*, n° 6, Beyrouth, 1920, p. 9-22.
[490] David GAUNT, *Massacres, Resistance, Protectors*, p. 128-129.
[491] Claire WEIBEL YACOUB, *Surma l'Assyro-Chaldéenne*, p. 55-56.
[492] Florence HELLOT-BELLIER, *Chroniques de massacres annoncés*, p. 462-463.

soldats turcs. Le 12 mars, face à la situation qui s'aggrave, le patriarche et les siens se sentent dans l'obligation de quitter Qotchanèse, le lieu historique de la résidence patriarcale[493].

Au début du mois d'avril, plus de soixante Syriaques originaires de Gawar sont cyniquement supprimés sur le chemin qui relie le Hakkâri à Ourmia. Dans le livre de l'historienne et orientaliste allemande, Gabriele Yonan, intitulé *Ein vergessener Holocaust, die Vernichtung des Christlichen Assyrer in der Türkei*, le médecin américain, le Dr Packard, fin mars, à la suite de l'autopsie qu'il fait pour le chef de son hôpital d'Ourmia déclare ceci :

> Le massacre des Syriens (Syriaques) de Gawar est un des plus sanglants et diaboliques actes, commis par les Kurdes à l'instigation des Turcs, il a lieu au-dessus du village de Kalla d'Ismaël. Les Turcs avaient utilisé ces chrétiens pour emballer des fils télégraphiques. […] Dans la ville d'Ourmia, ils étaient maintenus dans un isolement. A leur retour, soixante personnes arrivèrent dans les vallées situées entre Ourmia et Baradost. Elles furent toutes poignardées à mort, comme le montre l'autopsie de notre hôpital[494].

Le 12 avril 1915, quelques jours après le massacre des villageois de Gawar, les notables et les chefs des tribus assyriennes se réunissent durant cinq jours autour du patriarche Benyamin. Le but est de savoir comment stopper les atrocités commises contre les chrétiens sur l'ordre de Djevdet Bey, et surtout de couper la route de l'armée ottomane et des tribus kurdes qui massacrent la population des villages situés en bas du massif du Hakkâri, particulièrement d'arrêter la « boucherie » des Syriaques du district de Gawar, le long de la frontière iranienne. Le patriarche se doit de réagir pour protéger sa population d'environ cent mille personnes. Il décide avec les chefs des tribus assyriennes de dénoncer la main des Ottomans derrière les massacres. Ils choisissent d'abandonner leur neutralité et de combattre les Turcs et leurs amis kurdes. Dans une lettre officielle envoyée au gouverneur de Van, Djevdet Bey, le patriarche et les représentants des tribus Tiyari, Tkhuma, Djelo, Baz, Ischtazin et Dez proclament ensemble, qu'à la vue des massacres et des déportations de leurs frères chrétiens, ils se voient dans l'obligation de rompre leurs relations avec la Sublime Porte[495].

Placé devant un terrible dilemme, Mar Shemun est incité par les siens à se joindre aux voisins russes pour défendre l'autonomie de son Eglise, mais une partie de la famille du patriarche est contre et préfère la carte ottomane. Le 22 mai, l'oncle de Mar Shemun, Nemrod et ses fils, décident de s'allier aux Turcs et quittent l'union des tribus assyriennes, mais ils se font assassiner par ceux-ci. Pour le professeur émérite en histoire, David Gaunt, le but exact de ce crime n'est pas clair ; en revanche ce qui est clair, c'est que le patriarche voulait l'union de toutes les tribus assyriennes pour combattre l'ennemi. Car les relations de Nemrod avec le gouvernement ottoman risquent de compromettre les projets d'autodéfense des Syriaques[496]. Les *Malek* des tribus assyriennes sont convaincus que la solution de leur autonomie ne peut venir que d'un pays chrétien et non des musulmans. Ce sentiment est décrit dans la revue de *L'Action Assyro-Chaldéenne* que les Syriaques de Perse leur transmettent en 1920 après la Grande guerre :

---

[493] Claire WEIBEL YACOUB, *Surma l'Assyro-Chaldéenne*, p. 56-57.

[494] Gabriele YONAN, *Ein vergessener Holocaust, die Vernichtung des Christlichen Assyrer in der Türkei*, Göttingen und Wien, Reihe Bedrohte Völker, 1989, p. 269-277.

[495] Claire WEIBEL YACOUB, *Surma l'Assyro-Chaldéenne*, p. 57.

[496] David GAUNT, *Katliamlar, Direnis, Koruyucular : I. Dunya Savasinda Dogu Anadolu'da Musluman-Hiristian Iliskileri*, Istanbul, Belge yayinlari, 2007, p. 206-207.

> Dès qu'a éclaté la Grande guerre, nous avons compris, comme les autorités des grandes puissances de l'Entente l'ont proclamé à plusieurs reprises, que cette guerre était menée par les grandes démocraties occidentales pour la sauvegarde de la civilisation, pour la liberté des peuples opprimés et pour le triomphe du droit. D'ailleurs nos frères de Perse avaient déjà participé à la guerre aux côtés des puissances de l'Entente, malgré toutes les pressions et les promesses du gouvernement turco-allemand[497].

Le choix de garder leur autonomie et de combattre aux côtés des Russes devient définitif. Voici comment la sœur et gouvernante du patriarche Benyamin, Surma Khanum, expose la décision de l'entrée en guerre des tribus assyriennes :

> Une lettre officielle a été envoyée au *Kaymakam* (préfet) et au Vali (gouverneur) de Van, dans laquelle, à cause des massacres et de la persécution de leurs frères *Raya*, les six districts libres (Tiari, Tkhouma, Jilu, Baz, Ishtazin, Diz) se sont vus obligés de rompre leurs relations politiques avec le gouvernement ottoman[498].

La première bataille a lieu fin avril et début mai, près du pont de Dez, les tribus assyriennes conquièrent la bourgade de Djoulamerk, aujourd'hui connue sous le nom de Hakkâri. En même temps, le commandant des forces russes d'Azerbaïdjan annonce au patriarche la reconquête et la libération de la ville de Van et d'Ourmia. Ainsi, le 18 mai, Van tombe aux mains des Russes et l'espoir de s'approcher de la force russe est ressenti par tout le monde. Le patriarche, pour approvisionner ses ouailles, voyage en Perse et demande l'aide des Russes.

### *VI.3.3. Juin-août : attaque ottomane et exil au Caucase iranien*

Le 18 juin, le patriarche se rend en Iran pour demander de l'aide aux Russes, il rencontre le nouveau vice-consul, Basil Nikitine à Mohadjik. Ce dernier en compagnie du général Tchernozoubov et d'Agha Petros déclare :

> Que Mar Shimun tenait encore dans les montagnes, mais son matériel de guerre était insuffisant. Il était entendu qu'on lui fournirait des fusils et des cartouches et qu'on tenterait une autre diversion dans la direction de Guiaver (Gawar) pour diminuer la pression turque[499].

À la suite de cette rencontre, le patriarche remonte de Salamas avec deux cents fusils et des munitions. Les Syriaques reprennent les territoires perdus de Mar Sawa et se dirigent vers le couvent de Mar Abd'Icho. Après cette intervention, le 20 juin, le patriarche reçoit une lettre du gouverneur de Mossoul, Haydar Bey qui lui dit :

> Toute la région du Tiyari est à feu et à sang… Votre frère Hormizd est entre mes mains, si vous n'ordonnez pas aux vôtres de se rendre, votre frère sera exécuté.

Mar Benyamin répond immédiatement par ces mots :

> Les fils de mon peuple sont mes fils, et ils sont très nombreux. Hormizd, mon frère, n'en représente qu'un. Qu'il offre sa vie pour son peuple[500]!

---

[497] Mansour KYRIAKOS, Victor YONANN, *Rapport sur la participation de la nation Assyro-Chaldéenne à la Guerre*, p. 10.
[498] Surma D'BAIT MAR SHIMUN, *Assyrian Church Customs and the Murder of Mar Shimun*, p. 30-31.
[499] Basile NIKITINE, *Une petite nation victime de la guerre, les Chaldéens*, dans *Revue des Sciences Politiques*, n°4, 1921, p. 602-625.
[500] Claire WEIBEL YACOUB, *Surma l'Assyro-Chaldéenne*, p. 60.

En effet, le frère de Mar Benyamin, Hormizd retenu en otage à Constantinople est assassiné, et son autre frère, Ishaïah, meurt en même temps de maladie. La tragédie ne s'arrête pas là : au moment de l'inhumation d'Ishaïah, la région des Tkhuma est surprise par l'armée turque et le patriarche et sa famille doivent quitter les lieux. Le lendemain, les Turcs qui déambulent dans l'église déterrent le corps du jeune frère du patriarche dans l'espoir de retrouver de l'argent. Comme ils n'ont rien découvert, ils jettent le corps dans une gorge, que la famille découvre bien plus tard, dans une rivière[501].

Le 23 juin, une contre-offensive ottomane oblige les Russes à évacuer la ville de Van et ceux-ci n'arrivent pas à tenir leurs promesses pour secourir les tribus assyriennes : eux-mêmes manquent d'hommes et d'armes pour tenir leurs propres positions. Ainsi, les tribus assyriennes sont attaquées au nord par les soldats turcs du gouverneur de Van, Djevdet Bey, et au sud par le vali de Mossoul, Haydar Bey. Le 2 juillet 1915, le patriarche Mar Shemun XIX Benyamin écrit une nouvelle lettre d'appel au secours aux Russes, dans laquelle il décrit la situation déplorable de ses tribus situées sur le haut plateau du Hakkâri.

> Durant un mois de combat que notre nation menait contre les Kurdes, le vali de Mossoul, Haydar Bey, avec des unités turques et par des canons nous a attaqués. Les Turcs ont occupé nos villages et les ont incendiés. Maintenant les Assyriens vivent sur les sommets des montagnes de Tiyyari, de Tkhuma et de Diz. Ils n'ont rien à manger et meurent de faim. Il ne nous reste plus de balles, nous sommes entourés par les Turcs et nous n'avons pas de solution[502].

En même temps, les envoyés du patriarche, Malek Khochaba de Lizan et l'évêque Yaballaha décrivent l'abandon des villages, la destruction de cent cinquante d'entre eux et l'errance dans la montagne de tout le peuple dont le nombre dépasse les 40 000 personnes. A ce propos, à Tabriz, le consul russe Alphons Nicolas signale l'arrivée des réfugiés :

> Les Assoris Nestoriens de Qotchanèse et des environs arrivent en grand nombre à Salamas ; Mar Shimun a dû fuir de Qotchanèse pour se réfugier chez les tribus Assori. Khosrow Abad (Khosrowa) est remplie de réfugiés d'Ourmiah, de Guiaver, de Djilo et de Qotchanèse. Tout le monde crie famine. Le consul Kirsanov assure que les *ambar* (greniers) ont été remplis de blé par Mirza Benjamin et qu'il y a un troupeau de plusieurs milliers de bœufs et de vaches[503].

Georges Decroo, Supérieur des lazaristes à Khosrowa, et traducteur de l'entretien entre les émissaires du patriarche et l'armée russe, dit que le général Tchernozoubov a déclaré : « Pour le moment on ne peut rien pour vous, passez l'hiver où vous êtes », et qu'il a évoqué en même temps une possible expédition contre les Kurdes à Nowtchia. Dans ses écrits, le missionnaire d'origine française, G. Decroo, a mis les émissaires du patriarche en garde face aux promesses russes pour la remise d'armes et de munitions, et aussi face aux combats que les tribus assyriennes devaient mener contre les Ottomans jusqu'à l'arrivée de l'armée russe :

---

[501] Claire WEIBEL YACOUB, *Surma l'Assyro-Chaldéenne*, p. 60-61.
[502] David GAUNT, *Massacres, Resistance, Protectors : Muslim-Christian Relations in Eastern Anatolia during World War I*, New Jersey, Gorgias Press, 2006, p.121. (Traduit de l'anglais en français par nos soins).
[503] Florence HELLOT-BELLIER, *Chroniques de massacres annoncés*, p. 466.

> Près de nous les gens de Mar Shimoun sont serrés et décimés par les Turco-Kurdes, tandis que le général Tchernozoubof se dit dans l'impossibilité de leur envoyer du secours. Durant le festin[504] que lui a donné Tchernozoubof auquel j'assistais, j'avais bien dit à Mar Shimoun que les Russes ne se rendraient jamais dans son pays de rochers et qu'il ferait mieux de descendre avec tous ses gens sur les frontières persanes dans les pays aujourd'hui abandonnés par les Kurdes. Ses gens descendent maintenant, mais pillés, blessés, affamés[505].

Devant la famine, les maladies, le manque de sel et le sous-armement, le patriarche totalement désabusé, le 5 août, rejoint ses tribus du Hakkâri. Les Turcs contre-attaquent : au nord, les armées de Djevdet Bey, au sud, Haydar Bey et à l'est, les tribus kurdes. Le 10 août le patriarche, les membres de sa famille et les *Malek* se réunissent à Mar Audisho, en pays Tal. Ils ont compris que les combats qu'ils mènent sont désespérants et inutiles. Leur seul espoir est de rompre la chaîne de leurs assaillants et de fuir. La décision est prise, il faut gagner les plaines et le front russe en Perse[506].

Aux tribus assyriennes, retranchées dans les hauts plateaux, quasiment encerclées par l'ennemi, leur territoire à feu et à sang, il ne reste qu'une issue : se diriger vers le nord-est. Ainsi, les Syriaques abandonnent en deux colonnes distinctes, le refuge du massif du Djilo Dag et ses hauts reliefs. De là, ils s'acheminent vers la grande plaine d'Albek, située à plus de deux mille mètres d'altitude au pied de Djilo Dag. Après une marche épuisante de 70 km, au mois de septembre, ils atteignent le camp russe de la ville de Baskale[507].

Au mois d'octobre 1915, plus de 40 000 réfugiés sont installés, du côté ottoman à Baskale et Albek, et du côté iranien, dans une vingtaine de villages de la vallée de Salamas. Trois à quatre mille sont dispersés autour de Khoï. Les tribus Djelo avec leur évêque se retrouvent à Khosrova, les Thouma à Moyandjik, plus de 17 000 personnes dans la ville de Salamas et le patriarche et sa famille à Dilaman. Un groupe de Djelo, sous la conduite de Malek Kambar Warda et de Malek Andreos, poursuit sa route vers le nord au Caucase russe[508]. Ainsi les Syriaques de l'Eglise nestorienne du Hakkâri quittent définitivement leur terre natale pour ne plus jamais y retourner.

Devant les missionnaire allemands, le président de la *Deutsche Orient-Mission*, le Docteur en théologie Johannès Lepsius, dans son rapport sur les massacres d'Arménie, souligne en 1918 que le gouvernement ottoman ne fait pas de distinction entre Arméniens et Syriaques et extermine tous les chrétiens du Caucase.

> Les montagnards syriens (syriaques) doivent être, eux aussi, à l'heure actuelle, cernés par les troupes turques. Le 30 septembre, arrivèrent à Salmas beaucoup de réfugiés nestoriens de Djoulamerk dans la vallée du Zab supérieur. Ces Syriens (Syriaques) racontèrent que 30 000 autres Nestoriens, parmi lesquels aussi le patriarche nestorien Marschimoun, étaient en fuite, et qu'ils les suivraient. […] Que plus de 25 000 Syriens (Syriaques) des montagnes avaient été cernés par les troupes turques et qu'ils échapperaient difficilement à l'extermination[509].

---

[504] Il s'agit d'un repas organisé par le chef de l'armée russe, en l'honneur du patriarche Mar Shemun Benyamin.
[505] Florence HELLOT-BELLIER, *Chroniques de massacres annoncés*, p. 467.
[506] Florence HELLOT-BELLIER, *Chroniques de massacres annoncés*, p. 467-468.
[507] Claire WEIBEL YACOUB, *Surma l'Assyro-Chaldéenne*, p. 61-62.
[508] Florence HELLOT-BELLIER, *Chroniques de massacres annoncés*, p. 468-469.
[509] Johannès LEPSIUS, *Rapport secret sur les Massacres d'Arménie*, Paris, Payot, 1919, p. 125.

Fin octobre, Mar Shemun, lors du transfert provisoire de son siège à Khosrova, explique aux chefs de l'armée russe, qu'il faut secourir les survivants qui luttent toujours contre les Turcs. Dans le but d'aider les rescapés, il explique la situation de son peuple :

> Mon peuple se compose de 80 000 âmes, qui vivent en Turquie, comme *Achiret* (tribus) libres. Il n'avait tout comme les Achiret kurdes, ni impôts à payer, ni soldats à fournir. Aucun fonctionnaire turc n'a mis le pied dans nos régions. […] Lorsque la Constitution fut proclamée en Turquie, nous ajoutâmes foi aux promesses du gouvernement qui nous garantissait toute sécurité, et nous vendîmes une grande partie de nos armes, car on nous fit croire que les Kurdes aussi avaient été désarmés. Notre peuple resta ainsi sans défense. Après la déclaration du Djihad (guerre sainte), les Turcs résolurent de nous exterminer comme les Arméniens, et nous firent attaquer par leurs troupes et les Kurdes, au milieu desquels nous habitions. Notre situation empira lorsque Khalil Bey, après ses défaites à Salamas et dans la région d'Ourmia, s'engagea avec son armée battue, à travers nos vallées. A la fin de mai, des troupes turques arrivèrent de Mossoul dans nos régions. Alors commencèrent les massacres officiels et les dévastations de nos villages. Notre peuple quitta les lieux de pâturage et se retira sur le haut plateau de Betaschié, où il est enfermé à présent. Les moyens de subsistance menacent de leur manquer et il y a parmi eux des épidémies. Il ne reste pour eux qu'un seul espoir : celui de prendre la chaîne de leurs assaillants et de fuir vers la frontière persane[510].

Plus de la moitié de ces Syriaques, environ 40 000 personnes, périssent à cause de massacres, de maladies, de famine et d'épuisement sur la route de l'exode. Si le projet de déportation n'a pas pu aboutir le 26 octobre 1914, l'éradication complète et définitive de ces Syriaques du Hakkâri a bien eu lieu en automne 1915.

Après cette date, les lieux de culte sont détruits, les livres liturgiques brûlés, une culture millénaire a été effacée de la surface du Hakkâri et les tribus assyriennes de ces montagnes n'ont jamais pu y retourner. Ainsi, le gouvernement des Jeunes Turcs réalise son projet de nettoyage ethnique et culturel dans cette région. Aujourd'hui, il n'est presque plus possible de retrouver de traces de chrétiens sur ces hautes montagnes qui servaient depuis des siècles comme refuge pour les Syriaques.

## VI.4. L'anéantissement dans la province de Diyarbakir

### *VI.4.1. Janvier-mars : l'arrivée du Dr. Mehmet Resit*

Dès l'entrée en guerre de l'Empire ottoman, les provinces frontalières de Van et du Hakkâri sont à feu et à sang. Le gouvernement est persuadé que la province de Diyarbakir sera bientôt touchée par ce qui se passe dans les provinces voisines et tout naturellement, il a peur que les chrétiens se rapprochent de l'ennemi russe. Alors, il décide de prendre des mesures draconiennes contre eux. Déjà au mois de novembre 1914, le gouvernement a lancé un mandat contre les jeunes chrétiens qui désertent l'armée ottomane. Tous les hommes entre 15 et 50 ans sont arrêtés. La majorité est employée comme « esclaves » militaires pour creuser les tranchées, porter du matériel et ouvrir des routes. Au mois de janvier 1915, le gouvernement arrête plus de 400 chrétiens de la ville même de Diyarbakir. Le mollah Mufti Ibrahim intervient à la condition de les convertir à l'islam ou de les spolier. Pour sauver leur vie, il leur propose une somme de 4 000 à 5 000 lira en or par famille. Ainsi, le mollah s'est enrichi sur leur dos en encaissant plus de 25 000 lira en or[511].

---

[510] Johannès LEPSIUS, *Rapport secret*, p. 125-126.
[511] Kemal YALCIN, *Suryaniler ve Seyfo*, Istanbul, Birzamanlar Yayincilik, 2019, p. 118-119.

Au mois de février 1915, sous la pression d'Omer Naci, le responsable du CUP, le gouverneur de Diyarbakir, Hamit Bey, arrête 12 Syriaques originaires du village de Karabas, sous le prétexte de désertion. Le 18 février, d'une manière solennelle et publique, devant les yeux des représentants du CUP, les 12 hommes sont pendus par les régiments spéciaux de *Teskilat-i-Mahsusa*. Mais, selon Kemal Yalcin, le gouverneur Hamit Bey n'apprécie pas la décision du CUP et le lendemain, il présente sa démission pour devenir inspecteur des finances dans une des villes arabes en Syrie. Pour donner suite à sa requête, le CUP décide de chercher un autre gouverneur, capable de satisfaire ses désirs. Le 21 février, le vali de Bitlis Mustafa Bey est choisi comme gouverneur de Diyarbakir. Après un mois de travail, le ministre de l'Intérieur Talât, remplace celui-ci par un de ses collaborateurs, le nouveau vali de Mossoul, Mehmet Resit Bey[512]. Ce dernier est né en 1873, dans une famille tcherkesse musulmane dans le Caucase russe. Fuyant l'armée du tsar, la famille trouve refuge près de Constantinople. Il entre à l'école de médecine militaire de Haydarpasa d'Istanbul et en 1894, devient assistant du professeur allemand Düring Pacha. Lorsque la police du sultan Abdülhamid découvre que Resit est un des fondateurs du CUP, il est exilé en Lybie, dans l'une des plus lointaines colonies de l'Empire ottoman. Il exerce la médecine à Tripoli jusqu'à la Révolution des Jeunes Turcs en 1908. Rapidement, il quitte l'armée pour une carrière diplomatique. Du 8 septembre 1913 au 23 juillet 1914, sous le commandement de Talât Pacha, il s'occupe de la déportation des Grecs de Balikesir. En 1914, comme gouverneur, Resit Bey change plusieurs fois de destination : Diyarbakir, Bassora, Bagdad et Mossoul. Enfin le 25 mars, il est désigné par Talât pour régler définitivement la question des minorités chrétiennes de Diyarbakir[513].

Selon le chercheur français d'origine kurde, Adnan Celik, avant sa nomination comme gouverneur de Diyarbakir, dans un télégramme envoyé le 3 mars 1915 au ministre de l'Intérieur, le Dr. Mehmet Resit dit : « *Je compte mettre en œuvre les moyens les plus expéditifs contre les Arméniens* ». Donc sa nomination par le CUP, à la tête de la province la plus peuplée de chrétiens, n'est pas anodine. En effet quelques mois après sa nomination, au mois de septembre, dans un autre télégramme qu'il envoie au ministre de l'Intérieur, il déclare avoir déporté plus de 120 000 Arméniens. La déportation est synonyme de massacres et d'extermination de nombreux chrétiens, car la ville est située sur la route des convois. Tous les spécialistes de la question du génocide de 1915 savent que tous les déportés n'atteignaient pas leur destination[514].

Le 28 mars, Resit Bey fait son entrée avec le groupe militaire spécial, d'origine circassienne et de religion musulmane, qu'il a créé personnellement lorsqu'il était à Bassora et à Bagdad. Mehmet Resit est convaincu que l'élimination des minorités chrétiennes résoudra la question de la décadence de l'Empire. Après la guerre, lors de son jugement en 1919, il déclare :

> Ma nomination à Diyarbakir a coïncidé avec une période très délicate de la guerre. L'ennemi (Russie) avait déjà envahi de vastes parties de Van et de Bitlis. Les déserteurs (les chrétiens) transgressaient et pillaient partout. Les soulèvements Yezidis et Suryani (Syriaques-Nestoriens) à la frontière (de l'Iran) ou à la frontière de la province (de Diyarbakir), nous ont obligés à prendre des mesures drastiques. L'attitude transgressante, offensante et impudente des Arméniens mettait en péril notre honneur, et celui du gouvernement. Lorsque la

---

[512] Kemal YALCIN, *Suryaniler ve Seyfo*, p. 116-117.

[513] Nijdet BILGI, *Dr. Mehmed Resit Sahingiray'in Hayati ve Hâtiralari, Ittidâd ve Terakki Donemi ve Ermeni Meselesi*, Izmir, Akadamik Kitapevi, 1997, p. 7-23.

[514] Adnan CELIK, *Mémoires du génocide des Arméniens à Diyarbakir : une présence par l'absence*, dans *Etudes Arméniennes Contemporaines*, n° 7, 2016, p. 7-17, voir aussi la version électronique, consultée le 25 juillet 2019 : https://journals.openedition.org/eac/975#quotation

> guerre faisait diminuer le nombre de musulmans, les assassinats et les insultes arméniennes effrayaient tout le monde[515].

En effet, Mehmet Resit Bey débarque à Diyarbakir avec les commandants de la gendarmerie militaire Rustu et Sakir, le nouveau secrétaire régional du CUP Bedri Bey, le chef de la milice (çete) Harun le Tcherkesse et le député Pirinççizâde Feyzi Bey. Rapidement, pour régler la question des Arméniens et des Syriaques, Resit Bey instaure une ligne directe de télégraphe avec le ministère de l'Intérieur sous l'autorité de Talât Pacha. Il crée un comité composé d'une trentaine de personnes avec des députés, des commerçants musulmans, des leaders religieux musulmans et des fonctionnaires de l'Etat. Il s'agit de personnes qui jouent un rôle déterminant dans l'extermination des chrétiens de cette région de l'Empire : parmi elles, le colonel Cemilpashazâde Mustafa Nuzhed Bey, le député Pirinççizâde Feyzi Bey, le chef de la poste Ibrahim Bedri, le commandant de la gendarmerie Rustu Bey, le secrétaire du CUP Yasinzâde Sevki (Ekinci) et son frère Yasinzâde Yahya (Ekinci), le chef de la défense nationale Veli Necdet, le directeur de la police Memduh Bey et les chefs de la milice (*çete*) Sevki et Muftuzâde Seref (Ulug)[516].

Pour mettre en œuvre les actions de ce comité, le Dr Resit Bey crée des régiments spéciaux musulmans composés de cinquante personnes, qui portent le nom en arabe d'*El-khamsin*. Ces régiments sont répartis partout dans la province de Diyarbakir et sous la conduite d'un chef, ils reçoivent les directives du gouverneur Resit Bey. Pour la région du Turabdin, les *El-khamsin* sont structurés comme ceci : au sud, la région de Nusaybin est sous la responsabilité de Rafik Nizamettin Kaddur Bey ; à l'est, la région de Djizre (Cizre) est sous la conduite de Ahmet Nazo ; à l'ouest, la région de Mardin est dirigée par Nuri Bitlisli ; au nord, la région de Hasankeyf est commandée par Celil Rumi et Emin agha (chef de la tribu kurde Ramman) ; le centre avec sa ville principale Midyat, est contrôlé par Haci Besir (Bashar) et Rauf Bey (chef de l'armée). Et, pour la ville de Diyarbakir, le comité a nommé un certain Mustafa Bey. Composés de Turcs et de volontaires kurdes, ces régiments *El-khamsin* deviennent fonctionnels, d'une manière organisée, dès les mois de mai et juin 1915[517].

### *VI.4.2. Avril-mai : arrestations et massacres des intellectuels syriaques*

Dès le début du mois d'avril, avant même l'arrestation générale des intellectuels arméniens de Constantinople, le gouvernement commence par l'arrestation des intellectuels syriaques de Malatya, de Kharput (Elazig), d'Urfa, de Diyarbakir, de Seert (Siirt) et de Mardin. Parmi eux beaucoup de religieux et d'enseignants. Le patriarche de l'Eglise syriaque catholique, Mgr Ignace Ephrem II Rahmani, dans son mémorandum à la Conférence de la Paix en 1919, *sur les dommages subis par la « nation syrienne » pendant la guerre*, dit qu'à Mardin :

> Au début du mois d'avril (1915), les Turcs destituèrent tous les chrétiens de leurs fonctions sous prétexte mensonger que les chrétiens étaient des traîtres. Puis ils commencèrent à piller les maisons chrétiennes la nuit et notamment le couvent de Mar Ephrem des Syriens (Syriaques) catholiques. Le 25 avril, les Turcs

---

[515] Nijdet BILGI, *Dr. Mehmed Resit Sahingiray'in Hayati*, p. 32. (Traduit du turc en français par nos soins).

[516] Kemal YALCIN, *Süryaniler ve Seyfo, I. Hayatla Olüm Arasinda*, p. 188-189.

[517] Kemal YALCIN, *Süryaniler ve Seyfo, I. Hayatla Olüm Arasinda*, p. 189-190, voir aussi, David GAUNT, *Katliamlar, Direnis, Koruyucular*, p. 257-281.

> procédaient à des perquisitions à l'évêché arménien ainsi qu'à l'église voisine (des Syriaques orthodoxes) en vue d'y découvrir, prétendaient-ils, des papiers secrets et des armes cachées[518].

Le vendredi 16 avril, le quartier arménien de Diyarbakir, aujourd'hui *Hançepek mahallesi,* est attaqué par les soldats turcs, plus de 300 déserteurs chrétiens sont arrêtés. Sans s'être rendus aux officiers militaires, ils sont incarcérés dans la citadelle de la ville[519]. Alice Nazarian, dans son livre sur l'histoire de sa famille, rédigé en 1965 en arménien, puis traduit en anglais et publié en Suède, parle de l'arrestation et de la condamnation de son père Ashur Yusuf. Ce dernier, né en 1858 à Kharput, fait ses études au Collège américain de Antep (Gaziantep). Après être entré en conflit avec des ecclésiastiques conservateurs, il quitte les écoles arméniennes et syriaques de Kharput. En 1895, il devient professeur de littérature arménienne, de religion et de psychologie à l'*Euphrates College* chez les missionnaires américains. En 1909, il lance le journal, *Mourshed Athourion,* le Guide spirituel des Assyriens, pour défendre l'idée de l'union nationale de tous les Syriaques, quelle que soit l'Eglise à laquelle ils appartiennent. Dans son journal, il fait l'éloge de la culture, de la spiritualité, de la politique et de l'origine des Syriaques[520]. Lors de son arrestation, Ashur Yusuf, de sa cellule, écrit à son frère Hanna ces quelques mots d'adieu :

> Lundi 20 avril 1915[521]
>
> De ma cellule à mon frère bien-aimé, Hanna Yousouf en Amérique.
>
> Hier matin, dimanche 19 avril 1915, lorsque nous avons entendu dire que les Turcs étaient fous comme des bêtes en colère à l'abattage, n'épargnant ni hommes, ni femmes, ni enfants, nous avons été terrifiés. Surtout quand la nouvelle de l'arrestation de mes camarades m'est venue. J'ai commencé à trembler. En préparant une cachette, j'ai été arrêté et amené à cette cellule. […]. Les livres et les travaux que j'avais commencés sur l'éducation de notre nation restent inachevés. J'ai bien peur qu'ils ne soient détruits dans un délai très court. […]
>
> Adieu mon frère, adieu.
>
> Ashour S. Yousouf[522].

Jean Naayem, prêtre chaldéen originaire d'Urfa, perd son père dans les massacres des chrétiens de Kharput. Comme aumônier catholique, il est emprisonné à Afyon (Afyonkarahisar) dans le centre de l'Anatolie, il se déguise en bédouin arabe et réussit à se rendre à Alep à la fin du mois d'août. Dans son livre publié en France, en 1920, il apporte de nombreux témoignages sur le massacre des Syriaques survenu dans plusieurs provinces de l'Empire ottoman. Jean Nayeem retrace les événements de la province de Kharput[523] où vivait une forte communauté syriaque :

---

[518] Sébastien De COURTOIS, *Le génocide oublié, Chrétiens d'Orient, les derniers Araméens*, Paris, Ellipses, 2002, p. 231-236. Voir aussi, dans ASV, Segreteria di Stato, Guerra 1914-1918, rubr. 244, fasc. 112, n° 93692, 84-97.

[519] Kemal YALCIN, *Süryaniler ve Seyfo*, p. 119.

[520] Alice NAZARIAN, *Bloodied, but Unbowed : A Memory of the Ashur and Arshaluys Yusuf Family*, Göteborg, Ninve Press, 2018, p. 221-352.

[521] Une correction s'impose : dans le calendrier de 1915, le 20 avril est un mardi, le 19 est un lundi et si son arrestation a eu lieu le dimanche, alors on est le 18 avril. Dans son livre, Alice Nazarian reste vague sur les dates de l'arrestation et de l'exécution de son père Ashur Yusuf.

[522] Traduit et adapté par Pierre GABRIEL, dans *Dossier pédagogique-Exposition itinérante : Seyfo 1915, Le génocide des Assyriens (Syriaques)*, une réalisation de l'Institut Syriaque de Belgique avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles, 2015, p. 46-47.

[523] Il s'agit anciennement de Mamuret-ul Aziz, aujourd'hui Elazig, située à environ 100 km au nord de Diyarbakir.

> Les Turcs commencèrent d'abord par arrêter quelques notables et surtout les professeurs d'écoles ; ils s'emparèrent ainsi, entre autres, d'Achour Yussef qui était rédacteur du journal *Murched* (Moniteur), organe des Assyro-Chaldéens de la ville et professeur au collège américain. C'était, si j'ai bonne mémoire, vers le commencement du mois de mai 1915. Les personnes ainsi arrêtées furent mises en prison et leurs maisons perquisitionnées. Heureusement que rien de compromettant ne fut trouvé. Les demeures des Assyro-Chaldéens (Jacobites) subirent le même sort. Les notables et professeurs chrétiens mis en état d'arrestation restèrent quinze jours en prison. […] C'était un vendredi. Je me trouvais dans la cour de notre église en compagnie d'amis. Je m'y étais caché pour éviter d'être enrôlé dans l'armée. […] On (le vali Sabit Bey) fit un triage et tous les chrétiens sans distinction, depuis l'âge de 14 ans, furent arrêtés et jetés en prison. […] Je pus assister, en outre, de loin, aux arrestations, … de beaucoup d'autres Assyro-Chaldéens. […] Après ces événements, le crieur public annonce l'ordre de déportation : « les habitants chrétiens de chaque quartier doivent à tour de rôle quitter la ville pour être dirigés sur Ourfa. Les Assyriens doivent partir le mercredi… » (Assyro-Chaldéens-jacobites). […] Un Mudir (Maire) étant arrivé, on alla le prier d'épargner, vu l'ordre reçu de la capitale, les villageois assyriens, et pour le convaincre, on lui fit des cadeaux. Il promit de les sauver mais en rentrant dans son village, le barbare les tua tous, même les femmes et les enfants. A Adıyaman, une petite ville, il ne restait presque plus de trace de chrétiens. Tous avaient été massacrés à coups de hache et jetés dans le fleuve traversant cette contrée avec une sauvagerie inouïe[524].

Bien entendu, d'autres facteurs non religieux ont sûrement influencé la décision des autorités turques pour déporter et exterminer les Syriaques de la province de Diyarbakir et particulièrement de la région du Turabdin. Nous avons le témoignage du religieux allemand, le Père Dangelmonier de la Congrégation de Saint François de Sales, présent à Mardin lors des massacres. En 1919 à Constantinople, il rapporte au prêtre catholique Jean Naayem, que l'élément économique a joué un rôle important dans l'élimination des chrétiens du Turabdin :

> Que ne puis-je faire connaitre les détails du tragique martyre des Assyro-Chaldéens des districts de Djézireh sur le Tigre, et de Mardin, où plus de cinquante villages, dont je connais les noms, villages pour la plupart fertiles et prospères qui allaient bientôt être traversés par la grande ligne de Bagdad et devant lesquels s'ouvrait un si bel avenir, furent complètement saccagés et ruinés, cependant que toute la population était passée au fil de l'épée[525].

Le 19 avril, Pirinçizade Fevzi va à Cizre, situé à l'est du Turabdin et avec Ahmet Nazo, ils mettent en route des « bataillons spéciaux » musulmans, pour l'élimination de l'élément chrétien. De là, il gagne le village du Chkefti, situé entre Batman et Hasankeyf, au nord du Turabdin. Avec les fils de Perihan Hanim, de la tribu kurde de Raman, il conclut un accord d'amitié pour l'élimination et la déportation des chrétiens. Pour gagner leur confiance, il organise une rencontre entre le vali, gouverneur de Diyarbakir, le Dr. Resit Bey, et les fils de Perihan, Mustafa et Omer. Selon l'écrivain turc Kemal Yalçin, les deux frères étaient des condamnés de justice pour des meurtres qu'ils avaient commis, alors le Dr. Resit leur propose de ne pas être poursuivis à condition de participer à son projet. Voici ce que Resit Bey propose à Mustafa, un des frères :

> Regarde mon agha, ici, il y a beaucoup de riches Arméniens ; toi et ton frère Omer, avec vos hommes, fabriquez des barques. Il ne doit pas y avoir d'étrangers parmi vous et vos hommes doivent savoir fermer leur bouche. Moi, je vais vous envoyer plusieurs convois d'Arméniens. Si on vous pose la question, vous leur dites que nous allons les conduire à Mossoul. Une fois embarqués, vous les conduisez, dans un endroit que personne

[524] Jean NAAYEM, *Les Assyro-Chaldéens et les Arméniens massacrés par les Turcs, documents inédits recueillis par un témoin oculaire*, Paris, Cercle d'Ecrits Caucasiens, 2016, p. 143-151.
[525] Jean NAAYEM, *Les Assyro-Chaldéens*, p. III.

> ne verra, vous les tuerez tous dans le Tigre. Vous prenez tous leurs biens et quant à leur or ou argent, la moitié pour vous et l'autre moitié, vous me l'apportez. Enfin, personne ne doit connaitre ce secret[526].

Rapidement, le 27 mai, Pirinçizade Fevzi, prépare une liste pour l'arrestation des Arméniens et des Syriaques. Les prisonniers sont entassés les uns sur les autres dans la prison de la ville de Diyarbakir. Le dimanche 30 mai, devant les familles proches, attachés deux par deux, à pied, on leur fait traverser le quartier arménien de Hançepek. Au bord du Tigre, on les dépouille de leurs richesses et on remplit plus de vingt-cinq barques. Arrivés dans la vallée de Bespan, près du village de Skefti, tous sont tués d'une manière barbare. Selon Yalcin, pour empêcher que les corps flottent, les cadavres ont été lestés avec des pierres. Mais, plus loin, dans les villages situés sur le Tigre, comme Hasankeyf et Kerburan, on a découvert certains corps. Alors durant deux mois, avec des méthodes atroces, plus de 120 000 chrétiens de la ville de Diyarbakir ont été éliminés[527].

### *VI.4.3. Juin-octobre : l'extermination de l'élément syriaque de Diyarbakir*

A partir du 3 juin 1915, les événements commencent à se précipiter. Memduh Bey le chef de la police arrive à Mardin et, avec l'autorisation de Resit Bey, il fait arrêter les leaders religieux, les notables, l'évêque des Arméniens catholiques Mgr Maloyan et 16 autres prêtres. Lors des arrestations, le dominicain Hyacinthe Simon est présent sur place. Pris comme otage avec ses confrères Marie-Dominique Berré et Jacques Rhétoré par les soldats de Halil Bey, ils sont tous trois déportés à Mardin et le 26 décembre 1914, assignés à résidence chez l'évêque syriaque catholique, Mgr Gabriel Tappouni. Dans son témoignage sur les massacres de Mardin, Hyacinthe Simon[528] dit que :

> Le Comité Secret agissait ici comme il avait agi ailleurs, […] Les cinq exécuteurs du Comité se mirent à l'ouvrage avec une férocité incroyable ; tous rivalisaient de zèle, mais parmi eux un homme se distingua. Son nom seul inspira la crainte. Le bourreau de Mardin fut Memdouh Bey[529].

Taner Akçam, dans ses recherches sur l'authenticité des ordres donnés par les responsables du gouvernement des Jeunes Turcs, découvre des télégrammes chiffrés et envoyés par le ministre de l'Intérieur qui ordonnent surtout l'extermination tout d'abord des religieux et du clergé. Parmi ceux-ci, le télégramme envoyé le 14 décembre 1915 par Talât Pacha au gouverneur provincial d'Alep est des plus significatifs :

> Les personnes les plus importantes qu'il faut tenter d'éliminer sont les membres du clergé religieux. Ce serait une immense erreur de leur accorder l'autorisation de voyager et de s'établir dans des régions dangereuses comme la Syrie ou Jérusalem. Le meilleur endroit où puissent s'installer ces individus, qui sont par nature enclins à conspirer avec malveillance contre le gouvernement, est le lieu où ils sont exterminés. Nous vous suggérons de mettre en application ce traitement à leur égard.
>
> Le ministre de l'Intérieur Talaat[530].

---

[526] Kemal YALCIN, *Süryaniler ve Seyfo*, p. 120. (Traduit du turc en français par nos soins).
[527] Kemal YALCIN, *Süryaniler ve Seyfo*, p. 121-123.
[528] Hyacinthe SIMON, *Mardine la ville héroïque ; Autel et Tombeau de l'Arménie, durant les massacres de 1915*, Jounieh-Liban, Editions Naaman, 1991.
[529] Marie-Dominique BERRE, Hyacinthe SIMON, Jacques RHETORE, *Nous avons vu l'enfer*, Paris, Cerf, 2015, p. 68.
[530] Taner AKCAM, *Ordres de tuer, Arménie 1915, Les télégrammes de Talaat Pacha et le génocide des Arméniens*, Paris, CNRS Editions, 2020, p. 232.

En effet, Sébastien de Courtois confirme que dans le Turabdin, les premiers qui sont touchés par les massacres sont les leaders religieux. Sans tenir compte de la destruction des couvents et du massacres des religieux, il donne le nombre de 16 prêtres catholiques, de deux évêques et 46 prêtres syriaques orthodoxes[531].

La province de Diyarbakir est souvent la dernière étape des centaines de convois d'Arméniens et de Syriaques avant qu'ils soient massacrés ou déportés vers la destination finale. Sans distinction de confessions, tous les chrétiens de Mardin, le 5 juin, sont rassemblés sur la place de la ville, puis sur l'ordre du gouverneur, sont conduits à la citadelle pour être exécutés. Pour ne pas alourdir le texte avec des détails et des événements qui corroborent les massacres de la province de Diyarbakir à partir des témoignages oculaires, sous forme d'un tableau, nous citons les dates, les faits et le nombre de victimes syriaques de cette province. Nous savons aussi que nous ne serons jamais complets dans les données concernant les victimes. Car beaucoup de personnes, à cause des épidémies et de la famine, ont perdu la vie après le génocide de 1915. Nous savons aussi que la région du Turabdin, située à l'est de la province de Diyarbakir, a subi deux vagues de massacres, en 1915 et 1917.

Pour bien faire, nous prenons comme référence les informations des missionnaires présents sur place, eux-mêmes victimes de cette politique d'extermination, et aussi les données de certains prélats des Eglises syriaques[532]. A ce sujet nous dressons un tableau chronologique des massacres avec le nombre de personnes qui ont perdu la vie. Ici nous nous arrêtons uniquement à la province de Diyarbakir, et aux massacres des Syriaques, avec quelques références aux Arméniens. Bien sûr, la datation varie selon les auteurs, mais les faits sont reconnus par de nombreux témoins. Nous prenons comme référence à notre tableau les écrits du témoin oculaire, le dominicain d'origine française, Hyacinthe Simon [533].

### *VI.4.3. Tableau chronologique des massacres*

| Mois | Dates | Lieux et Faits des massacres | Nombre de massacres |
|---|---|---|---|
| Juin | 1 | Massacre du convoi sur le Tigre à Diyarbakir. En même temps à Palu et à Avina au nord de Diyarbakir. | 3 500 |
| | 1 | Viransehir, situé à l'ouest de Mardin, massacre de civils et de religieux[534]. | 1 928 |
| | 2 | Békhaïré, à une heure de marche de Mardin. | 100 |
| | 3 | Siverek, situé à l'ouest de Diyarbakir, massacre de chrétiens syriaques | 5725 |

[531] Sébastien De COURTOIS, *Le génocide oublié*, p. 168-167.

[532]Mémorandum présenté par Mgr Barsawm, le 2 avril 1920 à la Conférence de la Paix, sur les dommages subis par la « nation syrienne » pendant la guerre, dans Sébastien de COURTOIS, *Le génocide oublié, Chrétiens d'Orient, les derniers araméens*, Paris, Ellipses, 2002, p. 222-224.

[533]Marie-Dominique BERRE, Hyacinthe SIMON, Jacques RHETHORE, *Nous avons vu l'enfer*, p. 104-111.

[534] Mémorandum présenté par Mgr Barsawm, dans Sébastien de COURTOIS, *Le génocide oublié*, p. 224.

| | | | |
|---|---|---|---|
| | | orthodoxes, avec leur évêque, Mgr Severios Danho[535]. | |
| | 8 | Lidje, (Lice) situé au nord-est de Diyarbakir. Plus de 10 villages syriaques ont été vidés de leurs habitants chrétiens. Le vicaire épiscopal des Syriaques orthodoxes a été tué en même temps que les Syriaques de Lidje[536]. | 4 706 |
| | 9 | Siirt (vilayet de Bitlis), massacre de civils et de religieux, parmi eux les évêques de l'Eglise chaldéenne, Mgr Addaï Scher, Mgr Thomas, Mgr Jacques et de nombreux prêtres et religieuses syriaques. | 4 000 |
| | 9 | Bscheriet (Besiri), située au nord du Turabdin, plus de 30 villages syriaques ont été supprimés de la carte[537]. | 4 481 |
| | 10 | Garzan, dans la province de Bitlis, plus de 22 villages syriaques orthodoxes ont été massacrés par des tribus kurdes[538]. | 5 140 |
| | 10 | Kalet (Killit), village syriaque situé à l'est de Mardin, complètement vidé de ses habitants chrétiens. A Bafava, tous les chrétiens sont massacrés | 2 200 |
| | 11 | Au village de Chekhan, massacre du convoi des notables syriaques de Mardin. En majorité des religieux, parmi eux, l'évêque arménien catholique Mgr Maloyan et le missionnaire Léonard Malki, le chorévêque syriaque Raphaël Bardoa. | 405 |
| | 12 | A Maïsarté, aujourd'hui Omerli situé à l'est de Mardin. | 80 |
| | 14 | Dara, village historique dont la majorité des chrétiens étaient des Syriaques orthodoxes. | 300 |
| | 15 | A Cheikhan, massacre du deuxième convoi. | 75 |

[535] Mémorandum présenté par Mgr Barsawm, dans Sébastien de COURTOIS, *Le génocide oublié*, p. 224.
[536] Mémorandum présenté par Mgr Barsawm, dans Sébastien de COURTOIS, *Le génocide oublié*, p. 224.
[537] Mémorandum présenté par Mgr Barsawm, dans Sébastien de COURTOIS, *Le génocide oublié*, p. 224.
[538] Mémorandum présenté par Mgr Barsawm, dans Sébastien de COURTOIS, *Le génocide oublié*, p. 224.

| | | | |
|---|---|---|---|
| | 15 | Au sud du Turabdin, massacre des Syriaques orthodoxes aux environs de Nusaybin avec le vicaire patriarcal, le Père Stéphane[539]. | 7 000[540] |
| | 16 | Mansourieh, village syriaque orthodoxe situé à l'est de Mardin. | 95 |
| | 17 | Banabil (Bnay-Il), situé à l'est de Mardin, habité uniquement par des syriaques orthodoxes. | 70 |
| | 19 | Kalaat-Mara, situé près du monastère saint Jean, lieu de la résidence du patriarche syriaque orthodoxe. | 60 |
| | 20 | Sur les eaux de Göksu, situé entre Diyarbakir et Mardin, massacre de nombreux déportés chrétiens. | 12 000 |
| | 20 | Deyrik, située au sud-ouest de Mardin, massacre par petits groupes de tous les habitants chrétiens[541]. | 3 000 |
| | 21 | A Midyat, chef-lieu du Turabdin, massacre de la famille Hermez[542]. | 100 |
| | 25 | Massacre des habitants syriaques d'Ibrahimiye, situé à l'est de Mardin. | 400 |
| | 25-30 | Les villages de Ma'sarte, de Bafawa, d'Ibrahimiye peuplés exclusivement de Syriaques orthodoxes sont entièrement décimés[543]. | 1 800 |
| Juillet | 1 | Tel-Armen, aujourd'hui Kiziltepe, village à majorité arménienne, tous les habitants ont été massacrés. | 1 500 |
| | 3 | Goulié ou Ksor, situé au sud de Mardin à majorité syriaque orthodoxe. Massacre de tous les habitants et les survivants s'exilent à Hassake en Syrie. | 3 200 |
| | 11 | Massacre à Dara du convoi des chrétiens déportés de Van, d'Erzurum, tous jetés dans les puits. | 7 000 |
| | 13 | Dans le même village de Dara, massacre de deux convois de femmes et d'enfants venus de Diyarbakir. | 500 |

[539] Suleyman HINNO, *Schicksalschläg der syrischen Christen im Tur-Abdin*, Glan-Losser, Bar-Hebreaus verlag, 1987, p. 26-28.
[540] Mémorandum présenté par Mgr Barsawm, dans Sébastien de COURTOIS, *Le génocide oublié*, p. 224.
[541] Sébastien De COURTOIS, *Le génocide oublié*, p. 167.
[542] David GAUNT, *Katliamlar, Direnis, Koruyucular*, p. 274-276.
[543] Sébastien De COURTOIS, *Le génocide oublié*, p. 167.

| | | | |
|---|---|---|---|
| | 16 | Massacres à Midyat et dans les villages des environs. Le vicaire patriarcal, le Père Efrem à Midyat, l'évêque syriaque orthodoxe du monastère de la Croix à Kerboran ont été tués en même temps. | 25 830[544] |
| | 17 | Au village de Abdul Iman, situé à sept heures de marche de Mardin. | 250 |
| | 19 | Au Turabdin, massacre de 16 prêtres catholiques, plus de 50 prêtres et 2 évêques syriaques orthodoxes, et de milliers de chrétiens. | 7 133 |
| | 20 | Massacre de tous les chrétiens du village de Sor[545], à neuf heures de Mardin. | 650 |
| | 24 | Dans les environs de Sor, lapidation de femmes qui refusaient de se convertir à l'islam. | 250 |
| | 26 | Massacre à Dara d'un autre convoi venant de Mardin, parmi les victimes des religieux arméniens. | 300 |
| Août | 10 | Au village de Kiki, près de Ras al Ain, les Kurdes massacrent un convoi qui se dirige vers le désert syrien de Hassake. | 350 |
| | 11 | Massacre de tous les chrétiens de Derik, village situé à l'ouest de Mardin. | 1 200 |
| | 12 | Dans les jardins de la citadelle de Mardin. Massacre de soldats chrétiens. | 50 |
| | 16 | Massacre de tous les chrétiens de Nusaybin. | 1 000 |
| | 20 | Cire (Djreh), massacre de tous les chrétiens sans distinction, parmi lesquels Mgr Michel Malke, évêque syriaque catholique, Mgr Jacques Abraham, évêque chaldéen catholique et de nombreux prêtres. | 5 000 |
| | 22 | Dans la ville de Mardin, massacre d'un convoi de femmes syriaques orthodoxes exilées de Sor et des environs. | 500 |
| | 23 | A quatre heures de Mardin, à Salakh, massacre par les soldats de l'escorte | 300 |

[544] Mémorandum présenté par Mgr Barsawm, dans Sébastien de COURTOIS, *Le génocide oublié*, p. 224.
[545] Aujourd'hui Savur, situé au nord-est de Mardin.

| | | | |
|---|---|---|---|
| | | d'un convoi de femmes et d'enfants de Mardin exilés à Ras al Ain. | |
| Septembre | 10 | Massacre entre Diyarbakir et Mardin, d'un convoi exilé de Kharput. | 8 000 |
| | 14 | Dans les faubourgs de Nusaybin, massacre du reste du convoi de femmes et d'enfants déportés de Kharput. | 2 000 |
| | 15 | Massacre dans les faubourgs de Mardin d'un convoi dirigé vers Mossoul. | 125 |
| | 22 | Massacre au Sud de Cizre, par les soldats du gouverneur de Mossoul, Halil Pacha. | 200 |
| Octobre | 20 | Massacre près de Mardin du premier convoi venu d'Urfa. | 2 000 |
| | 28 | Massacre du deuxième convoi d'Urfa et dirigé vers Mossoul, mais qui n'est jamais arrivé à destination. | 3 500 |
| | 30 | Massacre de soldats déserteurs chrétiens, au nord de Diyarbakir. | 1 000 |

Sans tenir compte des Arméniens et des autres confessions chrétiennes, nous comptons pour les quatre Eglises syriaques environ 129 003 personnes massacrées dans la province de Diyarbakir. Mais Hyacinthe Simon estime que le nombre de chrétiens massacrés dans cette région dépasse de loin les 150 000 personnes. D'après les renseignements qu'il a reçus, il répartit le nombre de victimes comme suit :

| | | |
|---|---|---|
| Catholiques | Arméniens, Syriens (Syriaques), Chaldéens | 15 000 |
| Schismatiques | Jacobites (Syriaques orthodoxes) | 96 000 |
| | Arméniens (Orthodoxes ou Grégoriens) | 45 000 |
| | Protestants (Syriaques et Arméniens) | 1 200 |
| Total de victimes chrétiennes | | 157 200[546] |

D'après plusieurs informations, le nombre de Syriaques tués en 1915 dans la province de Diyarbakir, dépasse de loin celui des Arméniens ou des Grecs. Les Syriaques orthodoxes sont les premières victimes chrétiennes de la province de Diyarbakir. Quant au Turabdin, région située à l'est de la province de Diyarbakir, il est exclusivement syriaque orthodoxe, à l'exception de quelques familles arméniennes présentes dans la ville de Midyat.

[546] Hyacinthe SIMON, *Mardine la ville héroïque*, p. 93.

## VI.5. Hécatombe des Syriaques du Turabdin

### *VI.5.1. Massacres à Midyat et résistance syriaque*

Fils de rescapé, Malke Gabriel qui s'appuie sur le témoignage de son père Gawriye Hawcho, dit que son village natal, Habsis, situé à cinq kilomètres au nord-ouest de Midyat, est attaqué au mois de mars-avril 1915, par les tribus kurdes des Ramans, de la province de Bitlis au nord de Turabdin. Ce témoignage rapporté par Kemal Yalcin dans *Suryaniler ve Seyfo*, montre que plus de 300 personnes armées attaquent ce village et tuent un homme âgé et une fillette. Rapidement, les Syriaques appellent au secours le *kaymakam*, préfet de Midyat, Nuri Bey. Celui-ci envoie un groupe de soldats pour défendre le village de Habsis et avec leur aide, les chrétiens tuent sept kurdes et en blessent d'autres. Aussitôt, cet événement fait écho partout en Turabdin :

> Regardez, l'Etat protège les Syriaques orthodoxes, les soldats ont tué sept assaillants de Raman. Il faut faire confiance à la promesse de notre pays. Notre gouvernement protège les Syriaques, et il n'attaque que les Arméniens qui se sont rebellés ![547]

En effet, cette intervention du préfet de Midyat a conforté certains chrétiens de la région dans leur confiance envers le gouvernement. Mais en même temps, des nouvelles alarmantes apportées par des voyageurs ne rassurent guère les Syriaques du Turabdin.

Economiquement plus riches et plus nombreux que les musulmans, les Syriaques du Turabdin, constituent un danger aux yeux du CUP. Au courant de ce qui se passe dans les provinces voisines, les Syriaques du Turabdin veulent prendre des dispositions pour sauver leur vie. D'après David Gaunt, dès le début de l'année 1915, les leaders syriaques de Midyat, se sont réunis à l'église de Morte Chmouni, non loin de la résidence du gouverneur. Hanne Safar et Gallé Hermez sont tombés d'accord pour défendre toutes les communautés chrétiennes de la ville sans faire de distinction entre les Eglises syriaques. Dénoncés par les services secrets, le gouverneur essaye de les diviser. Celui-ci appelle Hanne Safar à sa résidence et il lui fait comprendre que les mesures prises par le gouvernement central ne sont réservées qu'aux Arméniens, aux catholiques et aux protestants. Ceux-ci sont considérés comme des espions au service des pays comme l'Angleterre et la France. Mais les *Suryani Kadim*, premiers syriaques orthodoxes, ne sont pas touchés car ils sont toujours restés fidèles à la politique menée par les Turcs. Effectivement, cette démarche du gouverneur satisfait quelques Syriaques orthodoxes qui voyaient d'un mauvais œil la fuite de certains membres vers l'Eglise catholique et la perte des maisons et des lieux de culte au profit des catholiques, avec l'assistance des missionnaires occidentaux[548].

C'est ainsi que Hanne Safar appelle Gallé Hermez, pour lui dire que leur accord de l'église de Morte Chmouni tombe à l'eau. Selon certains, la famille Hermez était jalouse de l'estime que le gouvernement avait pour Hanne Safar. Quoi qu'il en soit, le 21 juin 1915, plus de 100 hommes de la famille Hermez, des Syriaques protestants convertis par les missionnaires américains et anglais, sont arrêtés par ordre du tribunal militaire de Mardin. Lors de leur déportation, tous ces hommes sont massacrés à quelques kilomètres à l'ouest de Midyat, sur la route de Kfarhevar, et leurs

---

[547] Kemal YALCIN, *Suryanilet ve Seyfo*, p. 173. (Traduit du turc en français par nos soins). Voir aussi, Suleyman HINNO, *Schicksalschläg der syrischen Christen im Tur-Abdin*, Glan-Losser, Bar-Hebreaus verlag, 1987, p. 74-75. (En syriaque).

[548] David GAUNT, *Katliamlar, Direnis, Koruyucular*, p. 272-276.

cadavres sont jetés dans le puits qui porte le nom de Siito. Le lendemain du massacre, le gouverneur de Midyat rappelle Hanne Safar pour lui dire que la décision prise par le gouvernement central est inévitable et que les membres de l'Eglise syriaque orthodoxe doivent rester calmes face à ce qui se passe[549]. En effet, le télégramme envoyé le 28 août 1915, par le ministre de l'Intérieur Talât Pacha aux gouverneurs des provinces de Diyarbakir, de Kharput (Mamuretül Aziz) et d'Alep, traduit de l'osmanli en anglais et transmis par David Gaunt, montre que des mesures de déportations et de déplacements ont été prises contre les Syriaques catholiques sans faire référence aux Syriaques orthodoxes[550].

A la fin du mois de juin, les responsables du CUP décident de remplacer le préfet de Midyat, Nuri Bey, trop modéré à leurs yeux. Ce dernier, il y a trois mois, a secouru les Syriaques du village de Habsis et a pris la décision de protéger ceux de Midyat. Par ordre du ministre de l'Intérieur, il est envoyé comme vice-consul ottoman en Iran. Lors de son départ, il est éliminé par des services secrets de l'Etat sans laisser de traces. Un télégramme du ministre de l'Intérieur, daté du 27 juin et envoyé au gouverneur de Bitlis, annonce la disparition du préfet[551].

Au lendemain, celui-ci est remplacé provisoirement par un certain Hadji (Haci) Bechir (Besir). Selon Kemal Yalçin, le vendredi 2 juillet 1915, jour de la prière musulmane, le nouveau préfet Haci Besir organise à la mosquée d'Estel[552], une réunion avec les leaders kurdes de Midyat et les chefs des tribus *Mahalmoye,*[553] afin d'en finir avec les chrétiens avant l'arrivée du ramadan. Le berger kurde Salimo, présent sur place, révèle aux leaders syriaques la décision secrète prise par le préfet. Le même jour, après-midi, le préfet demande au maire du village de Saleh, Hesso Agha, de préparer toutes les tribus kurdes pour attaquer les chrétiens. Le samedi 3 juillet, les soldats turcs et les tribus kurdes massacrent les Syriaques de Saleh. Cette fois-ci, il n'y a plus de doute, c'est au tour de Midyat d'être attaquée. Alors, comme dernière tentative, le leader syriaque, Hanne Safar, supplie les familles kurdes de la ville, les Mahmado, les Nahrozo et les Omeriye de ne pas aider le gouvernement lors de ses attaques. Ceux-ci disent à Hanne Safar qu'ils n'attaqueront pas les Syriaques, mais qu'ils ne les défendront pas non plus[554].

Il reste encore treize ou quatorze jours avant le mois du ramadan musulman, le gouvernement décide en secret d'attaquer. D'abord éliminer les leaders religieux et civils et ensuite, frapper toute la communauté. Alors, pour soi-disant protéger les familles syriaques, le gouvernement décide d'installer deux soldats dans chaque famille. Mais les Syriaques refusent, car ils ont compris que lors du déclenchement de l'attaque, toutes les familles seraient prisonnières des soldats et qu'elles ne pourraient pas s'échapper. Alors, à partir du 17 juillet 1915, le gouvernement décide d'attaquer la capitale syriaque du Turabdin. Les Syriaques se défendent mais ne peuvent pas protéger la ville. Après trois semaines de combats, ils se retirent vers le village de Aywardo. Alors cinq lieux de

---

[549] Suleyman HINNO, *Schicksalschläg der syrischen Christen im Tur-Abdin*, p. 65-72.
[550] David GAUNT, *Massacres, Resistance, Protectors*, p. 448.
[551] David GAUNT, *Katliamlar, Direnis, Koruyucular*, p. 276-277.
[552] Aujourd'hui Midyat ou la nouvelle Midyat.
[553] Il s'agir d'une communauté musulmane arabophone, géographiquement située entre Midyat et Mardin. Convertie à l'islam vers le XVIII[e] siècle, les chefs des *Mahalmoye* sont souvent des cheikhs religieux. Le seul village des *Mhalmoye* qui n'est pas converti à l'islam est Habsis, situé à 5 km au nord-ouest de Midyat.
[554] Kemal YALCIN, *Süryaniler ve Seyfo*, p. 177-179.

résistance vont être organisés par les Syriaques du Turabdin : Aynwardo, Beth-Zabday (Hazakh-Idil), Beth-Sbirino (Basibrin), Beth-Debe (Badebe) et le Monastère de Mor Malke[555].

### *VI.5.2. La résistance de Beth-Zabday (Hazakh-Idil)*

Pour mieux comprendre l'idée de l'élimination des Syriaques par le gouvernement des Jeunes Turcs, il est intéressant de découvrir un télégramme envoyé le 30 septembre 1915, par le gouverneur de Diyarbakir Resit Bey, au ministre de la Guerre Enver Pacha. Ce télégramme est cité par Kazim Karabekir, ami de Mustafa Kemal et commandant de l'armée pour la libération et l'indépendance de la Turquie. Par la suite, il deviendra plusieurs fois ministre de la nouvelle République d'Atatürk.

> Midyat, appartenant à la région de Mardin, est habitée par des Syriaques et des Chaldéens. Il y a deux mois d'ici, ces chrétiens ont créé des liens avec des rebelles arméniens. Malgré l'envoi de nos forces sur place pour les raisonner, ceux-ci ont résisté dans deux lieux. Sans les balles on ne peut pas les dresser. J'ai écrit au commandant du Troisième et du Quatrième bataillon. Mais ils ne veulent pas apporter leur soutien, car ils (les Syriaques) se trouvent hors de leurs territoires. En effet, ces rebelles dominent la route de l'armée qui se dirige vers l'Irak et comme ils menacent celle-ci à Midyat, il faut envoyer des pièces d'artillerie. Ou bien, le cinquante et unième bataillon qui s'achemine vers l'Irak, peut (nous) donner pour quelques jours des moyens, afin de finir avec eux[556].

Dans ce télégramme, il est question de rebelles qui s'allient aux Arméniens, aux ennemis de la nation, donc il faut les mater. Et pourtant, le gouvernement et les responsables locaux savent que les Syriaques sont toujours restés fidèles et n'ont jamais créé de manifestations anti-gouvernementales. Pour pouvoir attaquer ces lieux de résistance, le gouvernement doit trouver des raisons valables. Le commandant de l'armée de la libération des provinces orientales de l'Empire ottoman, Kasim Karabekir, dans ses souvenirs de la Première guerre, parle d'un télégramme qu'il a reçu du gouverneur de Mossoul Halil Bey, daté du 17 octobre 1915, qui dit ceci sur la résistance des Syriaques :

> Dans ces derniers temps, à 50 kilomètres de Cizre, des milliers d'Arméniens armés ont tué des musulmans et ont incendié leurs villages. Ils ont coupé aussi les lignes télégraphiques avec Diyarbakir. J'ai appris ceci, lors de ma visite à Cizre. Il n'y a pas de force sur place pour dresser ces (assaillants). Si la troisième armée, sous l'autorité d'Omer Naci, qui se dirige vers l'Iran, ne peut pas les mater, alors envoyez-leur un bataillon de la Cinquante-deuxième armée[557].

Il s'agit de la résistance de Beth-Zabday (Hazakh-Idil), située à cinquante kilomètres de Cizre. David Gaunt, qui confirme l'existence de ce télégramme, montre l'absence totale des Arméniens sur place. Les soldats turcs avec l'appui des instructeurs allemands, détruisent complétement les villages syriaques situés entre Beth-Zabday et Cizre, tuent leurs habitants ou les convertissent de force à l'islam[558]. En effet, Omer Naci, un des fondateurs du CUP et ami proche de Mustafa Kemal, en passant par la ville de Cizre, affirme que dans la province de Diyarbakir, à Midyat et à Cizre, les Syriaques chrétiens malmènent les autochtones musulmans. Alors pour attaquer les Syriaques,

---

[555] Kemal YALCIN, *Süryaniler ve Seyfo*, p. 179-184.
[556] Kazim KARABEKIR, *Brinci Dünya Savasi Anilari*, Istanbul, Yapi Kredi Yayinlari, 2011, p. 460. (Traduit du turc par nos soins).
[557] Kazim KARABEKIR, *Brinci Dünya Savasi Anilari*, p. 464. (Traduit du turc par nos soins).
[558] David GAUNT, *Katliamlar, Direnis, Koruyucular*, p. 528-534.

Omer Naci, par un télégramme envoyé le 16 octobre 1915, demande l'autorisation suivante au gouverneur de Mossoul :

> Je suis à Cizre avec un détachement militaire pour partir en Iran. Dans les districts de Diyarbakir, de Midyat et de Cizre, situés à une heure d'ici (un jour d'ici), les chrétiens syriaques se sont rebellés et ils massacrent cruellement les musulmans dans la région. Avec mes troupes je peux aller les punir. Même si on rapporte qu'ils disposent de 4 000 armes, je pense tout de même qu'il s'agit d'une exagération.
>
> Mes troupes sont composées de 600 cavaliers et deux artilleries de montagne. Je propose qu'on permette au bataillon de la Cinquante et unième division, qui doit arriver à Cizre, ainsi qu'à certaines pièces d'artillerie de montagne de se joindre à nous[559].

Dans le télégramme d'Omer Naci, il n'est plus question d'Arméniens, mais des Syriaques. Alors, le ministre de la Marine et commandant du Quatrième bataillon, Cemal (Djamal) Pacha, le 22 octobre, donne l'ordre à des troupes de marcher sur Midyat. De son côté, le gouverneur de Mossoul envoie 1 500 volontaires pour aider Omer Naci. Enfin, ce dernier le 28 octobre 1915, avant de partir en Iran, dresse le bilan suivant sur la résistance des Syriaques de Beth-Zabday (Hazakh) :

> Environ trois mille personnes se sont réfugiées dans le village de Hendek (Hazak). Elles ont refusé de nous rendre leurs armes. J'ai encerclé le village. Hier durant onze heures de combats, nos deux artilleries de montagne ont détruit et dévasté environ 170 mètres de façade (du village). Même avec de l'artillerie nous n'avons rien pu faire contre les réfugiés (de Hazakh). Le village est encerclé par un mur assez haut avec des tourelles. Lors de notre combat d'hier, nous avons perdu des hommes et 28 blessés[560].

Dans un télégramme chiffré du 12 novembre 1915, le vice-gouverneur de Diyarbakir Bedreddin Bey dresse un bilan assez curieux de la résistance syriaque du Turabdin.

> Au cours de la sanction infligée aux rebelles de la région de Midyat, tout d'abord, ces derniers sont priés d'abandonner leurs armes. A cause de l'inaccessibilité du terrain, et dans des lieux comme Basibrin (Beth-Sbirino) et Hazakh, où les rebelles sont nombreux, à peine deux ou trois villages se sont rendus, mais sans trop de conviction, avec des armes défectueuses et ils ont dissimulé le reste. Les résistants des autres lieux ont répondu par le feu, ils ont attaqué les casernes militaires et ils ont massacré les habitants des villages musulmans.
>
> Dans le village de Hazakh, environ 10 000 personnes se sont fortifiées avec des murs et des tranchées. Pour les attaquer et les punir, (le gouvernement) a chargé le commandant de la force d'expédition iranienne, Omer Naci. Ce dernier, après avoir encerclé le village, durant (des mois) de blocus, a proposé aux habitants de rendre leurs armes. Mais, les (rebelles) syriaques ont refusé l'offre du commandant (Omer Naci) et ils ont tué deux officiers, 38 blessés et deux autres martyrs[561].

Avant son départ vers l'Iran, Omer Naci, selon les souvenirs de la Première Guerre mondiale de Kazim Karabekir, confirme ce télégramme par ces mots :

> Selon l'ordre que j'ai donné au Sixième bataillon, j'ai proposé pour la deuxième fois aux assaillants de se rendre, sinon d'autres mesures plus graves seront d'application contre eux. Alors les Syriaques des environs de Hendek (Hazakh), nous ont fait comprendre qu'ils sont restés et qu'ils resteront toujours fidèles à la nation,

---

[559] David GAUNT, *Massacres, Resistance, Protectors*, p. 466-467, voir aussi, David GAUNT, *Katliamlar, Direnis, Koruyucular*, p. 622-623. (Traduit de l'anglais et du turc par nos soins).
[560] Kazim KARABEKIR, *Brinci Dünya Savasi Anilari*, p. 464-465.
[561] David GAUNT, *Massacres, Resistance, Protectors*, p. 451, voir aussi, David GAUNT, *Katliamlar, Direnis, Koruyucular*, p. 605-606. (Traduit de l'anglais et du turc par nos soins).

> et ils nous ont rendu une partie de leurs armes. Il faut aussi mettre la pression dans les autres endroits (de la résistance) pour qu'ils se rendent. Maintenant permettez-moi de partir avec mes troupes en Iran[562].

### *VI.5.3. Condition de vie dans les lieux de résistance.*

En effet, ces lieux de résistance ont servi de refuge pour certaines familles syriaques du Turabdin. Mais pour mieux comprendre la vie pendant la résistance, il est intéressant de lire les écrits de Gallo Chabo et du prêtre Efrem de Bote. Au mois de février 2019, nous avons trouvé le premier manuscrit syriaque datant du mois de septembre 1970, chez un prêtre syriaque fort âgé, habitant à Liège avec son fils. Le prêtre qui porte le nom de Malke Gümüsoy déclare être le dernier prêtre du village de Kfarze en Turabdin. Il dit qu'il a rédigé son livre sur une version datant des années 40. Ce manuscrit, en format A4, relié à la main, est composé de plusieurs cahiers qui forment 650 pages. Il regroupe plusieurs histoires profanes et sacrées, parmi lesquelles la vie des moines et des ermites syriaques des premiers siècles du christianisme. La partie qui nous intéresse est située entre les pages 1et 33. Il s'agit d'un poème composé par Gallo Chabo sur la destruction de la nation syriaque du Turabdin. D'une manière rythmée, en prose de douze syllabes, l'auteur suit les accords, suivant la tradition syriaque, de saint Jacques de Saroug[563]. Tout au long de ce cantique, Gallo Chabo décrit les combats de Midyat, la résistance d'Aynwardo, les massacres dans d'autres villages du Turabdin, le viol des femmes, le rapt des jeunes filles et la conversion forcée à l'islam. Il donne aussi le nom des prêtres, des diacres et des moines tombés sous les armes des Kurdes et des soldats turcs. Durant la résistance à Aynwardo, l'auteur parle des morts et des enterrements survenus plusieurs fois par jour. Des maladies comme la tuberculose, la diphtérie, les affections respiratoires, les blessures mal soignées, la malnutrition, la famine, l'épuisement et l'errance dans les montagnes sont les principales causes de mortalité dans les camps et dans les villages de résistance[564].

Gallo Chabo est né en 1875 dans le village d'Aynwardo situé à l'est de Midyat. Véritable polyglotte, il parle le syriaque, le turc, le persan, l'arabe et le kurde. Vers 1910, il est emprisonné à Midyat pour ses propos de mécontentement relatifs à la situation précaire de son peuple. Dans sa cellule, il recopie plusieurs livres scientifiques et religieux syriaques. En 1915, il fait partie des résistants, participe aux combats de Midyat et libère plusieurs familles pour les conduire à Aynwardo. En 1926, par peur de représailles de la part de la nouvelle République de Mustafa Kemal Atatürk, il quitte définitivement son village. Dans ces années-là, le gouvernement d'Ankara a éliminé tous les résistants syriaques de 1915. En 1966, à l'âge de 91 ans, il meurt à Kamichli (Zalin) en Syrie[565].

Un autre manuscrit qui confirme l'anéantissement de l'Eglise syriaque du Turabdin est le livre de prières du carême à Saleh. C'est lors de notre séjour au Turabdin, du 7 au 19 avril 2019, que nous avons découvert ce manuscrit au monastère Mor Yacoup (saint Jacques) dans le village de Saleh. Il s'agit d'un livre de prières pour la période du carême, appelé *ktobo d'hussoyo* (livre des prières de propitiations), rédigé le 27 février 1937 par un prêtre qui porte le nom d'Efrem[566]. En format

---

[562] Kazim KARABEKIR, *Brinci Dünya Savasi Anilari*, p. 464-465.

[563] Ecrivain religieux et compositeur d'homélies versifiées, Jacques de Saroug, né en 450 à Koutam et mort en 521 à Saroug près de l'actuelle Urfa (Edesse).

[564] Manuscrit du prêtre Malke Gümüsoy.

[565] Isa CICEK, *Seyfe, Das Christen-Massaker in der Turkei, 1714-1914*, Glane/Losser, Bar Hebreaus verlag, 1981.

[566] En 1952, le patriarche Ephrem I Barsawm l'ordonne évêque du Turabdin sous le nom d'Iwanis Efrem Bilgiç et il meurt en 1984 au monastère de Mor Gabriel.

A3, l'ouvrage est écrit à l'encre noire avec les titres en rouge sur des feuilles jaunies pas trop propres. A la fin du manuscrit, l'auteur décrit comment toute sa famille a été massacrée par les tribus kurdes. Il est né en 1881 à Bote, village situé à 15 kilomètres au nord-est de Midyat. A l'âge de 19 ans, après la mort de son père, le 18 décembre 1910, une partie de la communauté syriaque de Bote le présente au patriarche déchu Abdulmesih II et il est ordonné prêtre. Durant les massacres de 1915, sa mère, sa femme, sa fille, son oncle, ses frères, leurs femmes et leurs enfants avec quelques diacres et civils sont tous tués dans la cour de l'église de Bote[567]. Par miracle, il échappe à ses bourreaux et reste 58 jours dans le village de la résistance syriaque, à Aynwardo. Dans son refuge, il parle de la détresse, de la misère, de la famine, de la maladie, du manque du sel et de la mort qui ont décimé tous les exilés du village d'Aynwardo[568].

Dans ces deux manuscrits, ce ne sont pas uniquement les massacres subis par les Syriaques qui attirent notre attention, mais c'est surtout la description de la condition de vie dans ces lieux de résistance. Les auteurs décrivent comment des milliers de personnes concentrés dans ces lieux assez exigus et encerclés par l'ennemi luttent pour survivre. Par exemple les célébrations journalières des centaines de funérailles, les brigandages de nuit pour trouver de la nourriture et du bétail dans les villages voisins musulmans, les nuits à la belle étoile sans couvertures, le manque de lieux d'hygiène, le manque du sel pour les repas, etc…

### *VI.5.4. Tableau récapitulatif des massacres du Turabdin*

Pour mieux comprendre l'histoire des massacres du Turabdin d'une manière plus approfondie, il est intéressant de lire le livre du chorévêque Suleyman Henno[569]. Rédigé en syriaque dans les années quatre-vingts, à partir de témoignages oculaires, l'auteur donne des informations sur le déroulement des massacres dans chaque village syriaque du Turabdin. Le tableau dressé à la fin de l'ouvrage permet de résumer ce qui s'est passé en 1915 au Turabdin. Pour être complet nous ajoutons les noms des diocèses, des monastères et le nombre de familles qui peuplent les villages du Turabdin aujourd'hui.

| | Diocèses | Villages | Nombre de familles 1915 | Nombre de familles 1987 | Nombre de familles 2020 |
|---|---|---|---|---|---|
| 1 | Nsibin (Nusaybin) | Ville de Nusaybin | 200 | / | 1 |
| 2 | | Helwa | 40 | / | / |
| 3 | | Doguère | 50 | / | / |
| 4 | | Mharkah | 15 | 20 | 5 |
| 5 | | Kwetla | 20 | 10 | / |
| 6 | | Guerkechamo | 35 | / | / |
| 7 | | Chaloumye | 50 | 3 | / |
| 8 | | Tel-Khatoun | 50 | / | / |
| 9 | | Guérdahol | 10 | / | / |

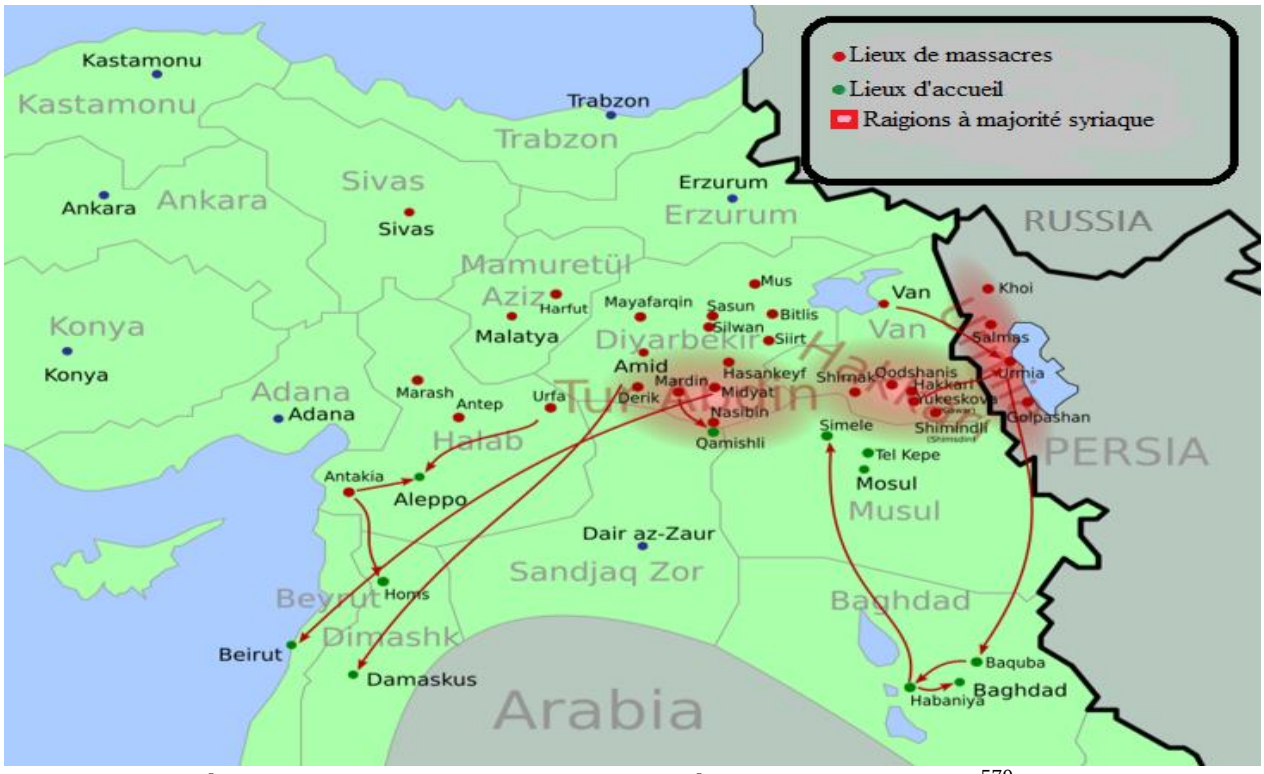
[567] Pour le massacre des Syriaques de Bote, voir Abraham GARIS, *Bote 13 Günlük Cehennem, Süryani Küyünde 1915 Mezalimi*, Istanbul, Belge Yayinlari, 2017.
[568] *Hussoyo d'Sawmo*, manuscrit de Saleh, Turabdin, 1937.
[569] Suleyman HINNO, *Schicksalschläg der syrischen Christen im Tur-Abdin*, Glan-Losser, Bar-Hebreaus verlag, 1987.

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| 10 | | Tel-Aryoun (Gersheran) | 20 | 2 | / |
| 11 | | Bayaze | 50 | / | / |
| 12 | | Laylan | 15 | / | / |
| 13 | | Khezna | 15 | / | / |
| 14 | | Sarug | 30 | / | / |
| 15 | | Guérfache | 40 | / | / |
| 16 | | Grebya | 10 | / | / |
| 17 | | Qanaq | 50 | / | / |
| 18 | | Qawal | 10 | / | / |
| 19 | | Bazar | 10 | / | / |
| 20 | | Tel-Hasan | 15 | / | / |
| 21 | | Tel-Djihan | 15 | 5 | / |
| 22 | | Greymira | 70 | 7 | / |
| 23 | | Tel-Menar | 10 | / | / |
| 24 | | Tel-Yacoub | 10 | / | / |
| 25 | | Kritho d'Ito (Gunduke) | 50 | 40 | 10 |
| 26 | | Tel-Chiir | 10 | / | / |
| 27 | | Mâare | 50 | / | / |
| 28 | Tur-Izlo | Arbo | 70 | 10 | / |
| 29 | | Arkhah (Harabale) | 70 | 70 | 65 |
| 30 | | Kafro Tahtayto | 30 | 15 | 10 |
| 31 | | Hbob (Ehwo) | 40 | 2 | / |
| 32 | | Bethdebe | 40 | 1 | 1 |
| 33 | | Sayderi | 10 | 18 | / |
| 34 | | Kharabemechka | 10 | 10 | / |
| 35 | Midyat | La ville de Midyat | 1 400 | 250 | 100 |
| 35 | | Saleh | 40 | 8 | / |
| 36 | | Habsis | 100 | 10 | 1 |
| 37 | | Anhel | 40 | 82 | 5 |
| 38 | | Ournus | 70 | 20 | / |
| 39 | | Mzizah | 70 | 35 | 5 |
| 40 | | Kfarze | 100 | 10 | 5 |
| 41 | | Aynwardo | 200 | 60 | 5 |
| 42 | | Bote | 300 | / | / |
| 43 | | Kafarbe (Fufyath) | 40 | 8 | / |
| 44 | | Zaz | 200 | 25 | / |
| 45 | | Ahlah (Halakh) | 4 | / | 1 |
| 46 | Monastère de la Croix | Dayro da Slibo | 70 | / | 3 |
| 47 | | Arbaye | 30 | / | / |
| 48 | | Kfarboran (Kerburan) | 500 | / | / |
| 49 | | Dyrqube | 10 | / | 4 |

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| 50 | | Chahirkhan | 20 | / | / |
| 51 | | Mashte | 40 | / | / |
| 52 | | Tchelek | 10 | / | / |
| 53 | | Zangan | 30 | / | / |
| 54 | | Qustan (Bokusyono) | 120 | 30 | 15 |
| 55 | | Hah | 100 | 42 | 20 |
| 56 | | Hestrako | 20 | / | / |
| 57 | Hesno d'Kifo | Hasankeyf | 100 | / | / |
| 58 | | Gercus (Kfargawsen) | 30 | / | / |
| 59 | | Kafro Elayto | 80 | 25 | / |
| 60 | | Yardo | 70 | 16 | / |
| 61 | | Benkelbe | 30 | / | / |
| 62 | | Dafne | 40 | / | / |
| 63 | | Ermuna | 10 | / | / |
| 64 | | Marwaniye | 10 | / | / |
| 65 | | Barlat | 10 | / | / |
| 66 | | Balanah | 5 | / | / |
| 67 | | Dayrhab | 1 | / | / |
| 68 | | Baglit | 4 | / | / |
| 69 | | Chufir Anasa | 1 | / | / |
| 70 | Betzabday (Idil-Hazakh) | Cizre | 100 | / | / |
| 71 | | Betzabday (Hazakh) | 200 | 10 | 2 |
| 72 | | Betsbirino | 150 | 35 | 25 |
| 73 | | Sare (Estir) | 50 | 5 | 5 |
| 74 | | Midun | 150 | 80 | 60 |
| 75 | | Tamarz | 20 | / | / |
| 76 | | Zynawrakh | 20 | / | / |
| 77 | | Beth-Ishok (Basak) | 20 | / | / |
| 78 | | Hedel | 20 | / | / |
| 79 | | Kafchenne | 25 | / | / |
| | Total nombre de familles | | 4 715 | 964 | 345 |

| | Monastères | Nom des monastères | Nombre de personnes 1915 | Nombre de personnes 1987 | Nombre de personnes 2020 |
|---|---|---|---|---|---|
| | | Mor Malke | 30 personnes | 5 | 5 personnes |
| | | Mor Yacoub de Nsibin | 5 | / | / |
| | | Mor Awguine | 5 | / | 5 |
| | | Mor Yacoub d'Qarno | 3 | / | 1 |
| | | Mor Yacoub d'Saleh | 10 | 15 | 15 |
| | | Mor Loozor d'Habsis | 2 | / | / |
| | | Mor Gabriel | 33 | 55 | 35 |
| | | Mor Hobil et Mor Abrohom de Midyat | 5 | / | / |
| | | Mor Quryaqos de Bcheriye | 5 | / | / |
| | | Mor Yuhanon de Mardin | 55 | 10 | 15 |
| | | Mort Maryam de Hah | 25 | 10 | / |
| | Total nombre de personnes | | 178 | 95 | 73 |

Ce tableau nous montre que plus des trois-quarts des familles syriaques du Turabdin ont été massacrées ou converties à l'islam. Aujourd'hui, sur l'ensemble du territoire de la « Montagne des serviteurs de Dieu », il ne reste que trois ou quatre monastères en fonction et six villages habités uniquement par des Syriaques. Ceci prouve que la politique d'assimilation et d'islamisation de l'Empire ottoman telle que les responsables du Comité Union et Progrès l'avaient envisagée au début du XX$^{e}$ siècle, arrive à son accomplissement aujourd'hui grâce à leurs descendants. C'est ainsi que toute une nation avec sa culture plusieurs fois millénaire est supprimée pour être remplacée par une nouvelle histoire complétement différente. Les quelques villages syriaques restants sont actuellement une curiosité touristique pour beaucoup de visiteurs du Turabdin.




***Massacres et déportations des Syriaques durant le génocide de 1915-1918*** [570]

## Conclusion

Avant même le début de la Première Guerre mondiale, le Délégué apostolique de Mésopotamie et de la Perse, Mgr Sontag, témoigne des massacres perpétrés par les soldats turcs et les tribus kurdes dans les provinces d'Ourmia et de Salamas en Iran. Ces événements ont conduit au premier exil syriaque en Russie. Rapidement, d'autres tragédies touchent les Syriaques des hautes montagnes du Hakkâri et de l'immense province de Diyarbakir. Dans des lieux comme Van, Diyarbakir, Siirt, Mardin, Midyat et Cizre, des milliers de chrétiens sont persécutés et tués avec leurs leaders religieux et civils dans des conditions horribles.

Dans un climat de chasse à l'homme, sans faire de distinction entre les Eglises chrétiennes, leurs lieux de cultes, leurs propriétés et leur importance culturelle, les Jeunes Turcs détruisent, occupent, saccagent et suppriment toute référence relative au christianisme de l'Empire ottoman. Alors la crainte d'une action destinée à éliminer tout élément chrétien de l'Orient envahit l'esprit du Délégué apostolique de Constantinople.

Le Vatican découvre que le Caucase iranien, lieu de coexistence multiculturelle, devient le champ de bataille entre les Empires russe et turc. Les Syriaques, surtout dans les provinces d'Ourmia et de Salamas, subissent des massacres, des persécutions et l'exode. Livrés à eux-mêmes, ils

[570] https://fr.wikipedia.org/wiki/G%C3%A9nocide_assyrien#/media/Fichier:Assyrian_genocide_o2p.svg (consulté le 6 mars 2021).

deviennent une proie pour l'armée turque, pour les troupes irrégulières kurdes et pour les aghas perses. Au nom de l'islam, les chefs religieux iraniens et kurdes n'hésitent pas à livrer les chrétiens aux mains des troupes ottomanes.

Durant la Première Guerre, le Hakkâri, refuge millénaire pour les Syriaques des montagnes devient leur tombeau. Du printemps à l'automne 1915, les troupes ottomanes de Van, soutenues par celles du gouverneur de Mossoul et des tribus kurdes, tuent et pourchassent le patriarche de l'Eglise assyrienne d'Orient (nestorienne) et ses tribus à travers vallées et montagnes jusqu'à en finir avec eux sur le sol turc. Ainsi, un nettoyage ethnique et culturel est accompli dans ces hautes montagnes du Hakkâri par le gouvernement de la Sublime Porte.

D'une manière progressive, le gouvernement ottoman, après avoir massacré les Syriaques situés dans les territoires iraniens d'Ourmia et de Salamas, puis exterminé définitivement ceux qui habitent dans les provinces de Van et du Hakkâri, près de la frontière, s'attaque à la province de Diyarbakir, la plus peuplée de Syriaques. Cette province, dernière étape pour de nombreux convois d'Arméniens et de Syriaques avant leur destination finale, devient le lieu de leur martyre. Sans distinction de confession, tous les chrétiens de la province de Diyarbakir sont victimes du projet de l'élimination organisée par le gouverneur Resit Bey.

De nombreux rapports dressés par des missionnaires occidentaux ou des représentants diplomatiques, informent le Secrétaire d'Etat du Vatican ou le Secrétaire de la Congrégation pour propagation de la foi, sur l'état malheureux des chrétiens vivant dans les provinces orientales de l'Empire ottoman. Ils sont continuellement mis sous pression pour émigrer en masse et échapper à la persécution du gouvernement jeune turc. Les massacres de l'élément syriaque ne s'arrêtent pas en 1915, mais continuent dans les années qui suivent le *Seyfo*.

Dans les chapitres qui suivent, nous montrerons comment le Saint Siège déplace ses Délégués, envoie des lettres de protestation, interpelle les ambassadeurs des pays alliés de l'Empire ottoman et récolte des fonds pour secourir les victimes syriaques du pogrom perpétré par les Jeunes Turcs en 1915 et après.

# VII. 1915, premières interventions du Vatican

## Introduction

Des nouvelles circulent concernant l'aide discriminatoire apportée aux victimes par le Vatican, selon leur appartenance confessionnelle. Pour certains, Rome n'aide que les Eglises catholiques qui lui sont soumises. Alors le Saint Siège, par l'intermédiaire de son Secrétaire d'Etat, réagit à ces rumeurs. A la fin de l'année 1915, Mgr Gasparri, dans une lettre écrite à la comtesse Jeanne de Montebello qui était en contact avec l'ambassade de Grande-Bretagne à Rome, exprime les démarches accomplies jusque-là par le Saint Siège :

> […] Sachez donc que le Saint Siège :
> 1) a donné à ce propos des instructions pressantes au Délégué apostolique qui a déployé une louable énergie, soit auprès du gouvernement ottoman, soit auprès des ambassadeurs, spécialement d'Autriche et d'Allemagne ;
> 2) a agi directement auprès du gouvernement d'Autriche et d'Allemagne afin que, par l'intermédiaire de leurs ambassadeurs, ils donnent au gouvernement ottoman des conseils de modération ;
> 3) a envoyé une lettre autographe du Saint Père au sultan (et nous savons que celui-ci a déjà répondu, bien que la lettre ne soit pas encore arrivée à Rome) ;
> 4) a fait distribuer aux pauvres arméniens 10 000 lires sans distinction de religion. A ce point, qu'il me soit permis de relever que nous seulement, les intransigeants ! ne faisons pas de distinction de religion dans le secours des malheureux, alors que les autres font malheureusement cette distinction, en tenant à l'écart, d'après ce qu'on rapporte, les catholiques dans la distribution des aides. […][571].

Dans ce chapitre, nous allons souvent faire référence au travail remarquable du jésuite belge, le Père Georges-Henri Ruyssen. Il s'agit de quatre volumes qui portent le nom de « *La Questione Caldea e Assiria* » et rapportent d'une manière intégrale, littérale et chronologique, les documents d'archives qui touchent « la question des Syriaques[572] ». La majorité de ces documents proviennent de l'Archive de la Congrégation pour les Eglises orientales.

A partir des archives du Vatican, voyons comment le Saint Siège en 1915, envoie des lettres de protestation, publie des déclarations, récolte des fonds, élabore des rapports sur l'agonie des déportés et encourage ses Délégués apostoliques à rencontrer des ministres et de hautes personnalités pour mettre fin aux massacres des minorités chrétiennes de l'Empire ottoman, et principalement des Syriaques.

---

[571] Valentina Vartui KARAKHANIAN, Omar VIGANO, *La Santa Sede e lo sterminio degli Armeni nell'Impero ottomano, Dai documenti dell'Archivio Segreto Vaticano e dell'Archivio Storico della Segreteria di Stato*, Milan, Guerini E. Associati, 2016, p. 131-133. (Traduit de l'italien en français par Maggy Waterval).

[572] Georges-Henri RUYSSEN, *La Questione Caldea e Assira 1908-1938*, I-IV volumes, Roma, Lilame, Editioni Orientalia Christiana, 2019.

## VII.1. Secours aux exilés syriaques du Caucase et du Hakkâri et rôle du Délégué apostolique de Perse, Mgr Sontag

### *VII.1.1. Janvier-mai : secours financier de la Congrégation pour la propagation de la foi*

Durant la Première Guerre mondiale, de l'est à l'ouest et du nord au sud, tout le territoire de l'Anatolie est touché par des mesures prises par le gouvernement des Jeunes Turcs, celles de déporter et de décimer les communautés chrétiennes. Parmi les instances diplomatiques, le Vatican est le premier Etat à être informé des manœuvres du gouvernement ottoman. Les Délégués apostoliques de Syrie, de Perse et de Constantinople reçoivent des demandes de secours de la part des missionnaires et des prélats des Eglises locales, et à leur tour, ils les transmettent à la Secrétairerie du Vatican. Rapidement, celle-ci met à contribution ses œuvres et ses congrégations pour les secourir. La première institution du Vatican à être informée est la Congrégation pour la propagation de la foi catholique, aujourd'hui connue sous le nom de Congrégation pour l'Evangélisation des Peuples ou sous celui de « De Propaganda Fide ».

A la fin de l'année 1914, en même temps que l'entrée en guerre de l'Empire ottoman aux côtés des Alliés, les Syriaques sont victimes de déportations, d'exil et de planification ethnique. Pour les Jeunes Turcs, les chrétiens qui vivent dans les provinces orientales de l'Empire sont un obstacle à leur projet de panturquisme. Comme nous l'avons vu dans les chapitres précédents, les Syriaques divisés entre eux en plusieurs Eglises, deviennent une proie facile pour le gouvernement de la Sublime Porte. Aux mois de janvier et février 1915, les soldats turcs aidés par les tribus kurdes attaquent les provinces perses d'Ourmia et de Salamas. De peur de se faire tuer, les chrétiens de ces provinces prennent la fuite vers le nord, c'est-à-dire en Russie. La majorité de ces Syriaques chrétiens appartiennent aux Eglises chaldéenne catholique et nestorienne, avec la présence de quelques familles arméniennes et jacobites.

Le 10 février 1915, Mgr Pierre Aziz, évêque chaldéen catholique de Salamas, par un télégramme envoyé d'Erevan, informe le Préfet de la Congrégation pour la propagation de la foi, le Cardinal Gotti, que les chrétiens d'Ourmia et de Salamas sont attaqués par les soldat turcs et les tribus kurdes. Suite aux massacres, les Syriaques sont obligés de quitter leur maison et de fuir vers la Russie voisine :

> Cardinal Gotti, 10 février 1915
>
> Obligé suivre toutes mes ouailles fugitives en Russie, arrivés avec forte souffrance, établis dans village district Erevan, mal logés, nourris, soignés. Il en meurt journellement grande quantité. Ayant tout laissé je n'ai pas le sou pour l'exercice du culte, ni pour aider mon peuple, ni pour mon entretien personnel. Prions instamment pour aide pécuniaire immédiate.
>
> Pierre Aziz, Evêque Salmas (Salamas)[573].

Un mois plus tard, le 10 mars, Mgr Aziz, exilé à Erevan avec ses fidèles, dans une longue lettre, qu'il envoie au Cardinal Gotti, après avoir donné les raisons de cette émigration, insiste auprès du Préfet de la Congrégation pour avoir de l'aide :

---

[573] Aziz à Gotti, 10 février 1915, dans ACO, Caldei, rubr. 108, busta 3, fasc. 29, n° 36342, 173.

> […] Et maintenant, Eminent Prince, je supplie la Sacrée Congrégation de me tendre une main maternelle et de m'envoyer une aide pécuniaire pour moi et mes dépenses, et pour pouvoir aider ces pauvres gens. Mon cœur me fait mal de les voir languir et de ne pas pouvoir les aider. Le mode d'expédition de cet argent sera, soit par l'intermédiaire de l'évêque latin de Saratov, soit par la banque d'Etat à Tiflis, avec l'ordre de me le transmettre ici à Erevan. […][574].

Le 10 avril 1915, l'évêque chaldéen de Salamas, Mgr Aziz, confirme au Cardinal Gotti, l'aide envoyée par la Congrégation pour la propagation de la foi.

> Eminent Prince,
>
> Après le baiser de la Pourpre Sacrée, j'ai l'honneur de vous dire humblement qu'en arrivant à Tiflis pour visiter mes diocésains fugitifs, par une heureuse coïncidence, j'ai trouvé le télégramme de VE (disant) qu'Elle a eu la bonté de m'envoyer 2 000 lires que j'ai perçues à la banque de commerce de Tiflis. Par cette lettre, je remercie grandement V.E. et la Sacrée Congrégation qui a toujours été pour nous une tendre mère. […][575].

En effet, dans le cas des Syriaques, la Congrégation pour la propagation de la foi joue un rôle déterminant pour secourir les victimes, surtout celles des Eglises catholiques orientales. Elle est fondée en 1622 par le pape Grégoire XV, pour être chargée des œuvres missionnaires de l'Eglise catholique. Il s'agit d'un département de l'Eglise romaine qui s'occupe de la conversion et de l'évangélisation des nations, chrétiennes ou non, et de leur retour dans le giron du Saint Siège. Vu l'étendue de ses pouvoirs sur des territoires assez vastes, la Congrégation détient des réseaux d'informations partout dans le monde. Au début du XX$^{e}$ siècle, la Congrégation est dirigée par le Préfet et Cardinal Girolamo Maria Gotti (1902-1916)[576].

L'historien Richard Drevet, dans son article sur le financement des missions catholiques, dit que la Congrégation pour la propagation de la foi, trouve ses origines dans les congrégations lyonnaises, en lien avec des évêques américains assez généreux pour défendre les intérêts de l'Eglise catholique en Amérique. C'est ainsi que la Congrégation lyonnaise influence le recrutement des membres pour la diffusion et la propagation de la foi catholique. A la fin du XIX$^{e}$ et au début du XX$^{e}$ siècle, la majorité des membres de la direction de la Congrégation sont des prêtres lyonnais de Saint Sulpice et des directeurs du Séminaire Saint Irénée. Les deux centres sont de véritables pépinières de vocations missionnaires pour l'Asie et l'Amérique. La majorité de l'argent récolté par la Congrégation provient de France et des congrégations religieuses lyonnaises. De ce fait, ces dernières influencent la politique de la propagation de la foi catholique :

> Les sommes qu'elle récolte à travers la chrétienté et l'influence qu'elle retire de cette activité conditionnent la nature de ces contacts. Les conditions matérielles, la puissance financière de l'une contrastant avec l'indéniable dénuement de l'autre, donnent à l'association lyonnaise un prestige indiscutable au sein du mouvement missionnaire. Sa position dominante est d'autant mieux acceptée par la papauté que cette dernière peut intégrer la Propagation de la Foi dans une politique globale visant à consolider son autorité en territoire européen[577].

---

[574] Aziz à Gotti, 10 mars 1915, dans ACO, Caldei, rubr. 108, busta 3, fasc. 29, n° 36474, 174-175v. (Traduit de l'italien en français par Maggy Waterval).

[575] Aziz à Gotti, 10 avril 1915, dans ACO, Caldei, rubr. 108, busta 3, fasc. 29, n° 36571, 173. (Traduit de l'italien en français par Maggy Waterval).

[576] Fernando FILONI, *L'Eglise dans la terre d'Abraham, du diocèse de Babylone des Latins à la nonciature apostolique en Iraq*, Paris, Cerf, 2009, p. 15-17.

[577] Richard DREVET, *Le financement des missions catholiques au XIX$^{ème}$ siècle, entre autonomie laïque et centralité romaine : l'Œuvre de la Propagation de la Foi (1822-1922)* dans *Chrétiens et sociétés*, n° 9, 2002, p. 79-114.

Avec l'apparition de la question des chrétiens d'Orient, la Congrégation pour la propagation de la foi, prend une distance par rapport à l'Eglise de Rome, et d'une manière autonome :

> Elle impose l'attribution systématique d'une somme à chaque évêque oriental (de 1 500 à 2 000 francs), l'Œuvre des Ecoles d'Orient recueille elle-même plusieurs centaines de milliers de francs (180 000 francs en 1895) et l'autorité diocésaine prend le parti de destiner aux Orientaux le produit des aumônes recueillies à l'occasion du jubilé national français[578].

Si la Congrégation pour la propagation de la foi apporte son aide aux chrétiens d'Orient, c'est pour ne pas perdre l'autorité financière qu'elle exerce sur une partie des missions catholiques, même si le Conseil central de Lyon est réticent à ce sujet.

Alors, le 22 avril, le Préfet de la Congrégation pour la propagation de la foi, le Cardinal Gotti, annonce à l'évêque Mgr Aziz l'octroi de la somme de 2 000 lires italiennes, et en même temps, 2 000 autres lires au Supérieur de la mission lazariste de Khosrova, Georges Decroo, qui se trouve émigré à Tiflis. Le Cardinal confirme aussi à l'évêque les difficultés de faire parvenir au patriarche chaldéen, Mgr Thomas à Mossoul, des nouvelles concernant la situation des chrétiens du Caucase :

> […] J'ai appris avec une vive douleur, les tristes événements qui ont frappé si durement votre diocèse, et j'ai confiance que le Seigneur, dans les tribulations présentes, ne manquera pas d'assister cette partie de son troupeau dispersé, qui avec tant de souffrances, a pu trouver le salut dans ces régions. De toute façon, fin mars, j'ai pris soin de vous transmettre comme aide extraordinaire, dans cette ville, la somme de 2 000 lires et autant à M. Decroo à Tiflis : j'espère qu'elles sont arrivées rapidement et j'attends une brève confirmation de votre part. Je vais prendre soin d'informer Mgr Thomas, patriarche chaldéen, sur votre sort, bien qu'il ne soit pas facile de faire parvenir des nouvelles jusqu'à Mossoul pour l'instant. De tout cœur, j'implore de Dieu des bénédictions spéciales sur vous et vos fidèles. […][579].

### *VII.1.2. Juin-août : appel au secours financier*

Le 2 juin, Malik Pira, originaire d'Ourmia et chef de la communauté chaldéenne de l'Iran, sur la recommandation du Délégué apostolique de la Perse, Mgr Jacques Emile Sontag, sollicite une autorisation auprès du Cardinal Gotti, afin de quêter en faveur des pauvres de son pays. Dans sa demande, Malik Pira expose le but et la manière dont l'aide sera distribuée :

> […] Jusqu'à ce jour j'ai vécu grâce aux aumônes de personnes charitables, mais à présent on me demande votre autorisation pour continuer à recevoir cette assistance. J'attire l'attention de Votre Eminence sur le fait que depuis le mois d'octobre 1914, il y a des troupes turques dans mon pays qui se livrent à de terribles massacres ; actuellement même Ourmia est occupée par les Turcs. Tous les chrétiens ont été ou blessés ou pillés. Cinquante mille personnes sont mortes de froid et de faim. Je vous prie de m'autoriser à quêter en faveur des pauvres et de me recommander chaleureusement auprès de Son Eminence le Cardinal Bourne de Westminster. Le produit de ces quêtes sera versé à Son Eminence le Cardinal Bourne qui pourra le faire parvenir à Monseigneur Sontag, Délégué apostolique en Perse. […][580].

Ce personnage énigmatique de Malik Pira prête à une certaine confusion. Georges-Henri Ruyssen le présente comme un imposteur qui a abusé de la bonne foi des innocents. Mais dans sa lettre au

---

[578] Richard DREVET, *Le financement des missions catholiques au XIX^ème^ siècle*, p. 79-114.

[579] Gotti à Aziz, 22 avril 1915, dans ACO, Caldei, rubr. 108, busta 3, fasc. 29, n° 36474, 176rv. (Traduit de l'italien en français par Maggy Waterval).

[580] Malik Pira à Gotti, 2 juin 1915, dans ACO, Sussidi, rubr. 60, busta 12, n° 36641.

Cardinal Gotti, il se présente comme un prince et un *malik* chaldéen. En effet dans sa lettre, il écrit qu'il a rencontré le 11 juillet 1914, le Préfet de la Congrégation pour la propagation de la foi, et que de là, il a quitté Rome le 2 août 1914 pour rencontrer Mgr Sontag à Paris. A la demande de ce dernier, Malik Pira rencontre le Duc de Norfolk (Henry Fitzalan-Howard) et le Cardinal Bourne en Angleterre[581]. Ce qui est intéressant, c'est qu'il s'agit d'un civil qui demande une aide auprès d'un organisme religieux pour secourir sa communauté en difficulté. En général, les demandes se font auprès du Vatican ou d'une instance religieuse, par un de ses représentants ou par un prélat en lien avec l'Eglise catholique. Il est rare et exceptionnel de voir le Saint Siège intervenir au profit des communautés catholiques orientales sans l'intervention d'un leader religieux. C'est ainsi que Malik Pira, pour se faire accepter en audience par le Cardinal Gotti, présente deux lettres de recommandation de Mgr Sontag, envoyées le 11 juillet 1914, au Préfet de la Congrégation pour la propagation de la foi, et le 17 août 1914, au Duc de Norfolk[582].

Le 16 juin de la même année, le lazariste d'origine syriaque, Abel Zaya, par l'intermédiaire du ministre des Affaires étrangères de Russie, s'adresse au Supérieur général des lazaristes, le Père Emile Villette à Paris. Il dresse un tableau dramatique de la situation des Syriaques à Ourmia :

> […] Dans notre maison, il y avait 3 000 réfugiés ; chaque lit de nos internes était occupé par toute une famille ; nos chambres, notre chapelle, la bibliothèque, le corridor, tout était rempli de monde. Aussi cette agglomération de gens a créé un état de malpropreté épouvantable ; le typhus s'est déclaré. Rien que chez nous et à la maison des Filles de la Charité, il y a eu 640 victimes. M. Renault a été emporté par cette terrible maladie, victime de son dévouement poussé à l'extrême. Il s'était privé de son lit, de ses couvertures pour les donner à ces pauvres gens, et lui, couchait sur un tas de raisins secs. Monseigneur Sontag a été pris à son tour, mais aujourd'hui il est hors de danger. Les Turcs ont pris chez nous 151 hommes dont 68 ont été fusillés ; un des principaux a été racheté par la mission pour 2 000 tomans (monnaie perse) ; les réfugiés nous ont tout mangé. Monseigneur (Sontag) a dépensé tous les dépôts placés chez nous, et aujourd'hui on nous les réclame ; mais comment les payer et comment vivre ? Sur 39 prêtres (de l'Eglise chaldéenne) que nous avions, 7 ont été massacrés, dont deux martyrs au sens canonique du mot ; 6 sont morts de maladies ou de souffrances et de privations. Actuellement nous n'avons plus d'honoraires de messes à leur donner. […][583].

En effet, la situation catastrophique des Syriaques d'Ourmia et de Salamas est confirmée par l'évêque chaldéen de Salamas Mgr. Aziz. Vu l'ampleur de la situation désastreuse de la population, le 20 juin 1915, il écrit une longue lettre au Cardinal Gotti. Il propose au Préfet de la Congrégation pour la propagation de la foi de solliciter une aide auprès des Américains afin de répondre aux besoins colossaux des victimes :

> […] Que ferons-nous dans cette patrie, privés des moyens les plus indispensables à la subsistance ? L'état du diocèse d'Ourmiah est autrement lamentable : tous les villages des chrétiens sont détruits, les gens massacrés, beaucoup d'enfants et de jeunes femmes (enlevées) par les Kurdes, les autres déshonorées. Le nombre de tués dans les villages s'élève à plus de 5 000 personnes, y compris beaucoup de nos prêtres. […] Et maintenant, voici 2 diocèses catholiques réduits à la plus noire misère ! Comment les empêcherons-nous de mourir de faim ? Et puis, comment faire avec autant de veuves et d'orphelins ? Avec autant de maisons pillées et détruites ? Le problème est assez difficile et d'autant plus ennuyeux que cette pauvreté est une grande tentation d'apostasie et un grand instrument de propagande anticatholique. En fait, les autres confessions reçoivent de

---

[581] Georges-Henri RUYSSEN, *La Questione Armena*, Vol. III, *1908-1925, Documenti dell'Archivio della Congregazione per le Chiese Orientali (ACO)*, Roma, Lilame, Editioni Orientalia Christiana, 2013, p. 521-523.

[582] Georges-Henri RUYSSEN, *La Questione Caldea e Assira 1908-1938,* I-IV volumes, Roma, Lilame, Editioni Orientalia Christiana, 2019, p. 60-63.

[583] Georges-Henri RUYSSEN, *La Questione Caldea e Assira 1908-1938*, p. 66-67.

> partout d'abondants secours de leurs coreligionnaires respectifs, seulement nos catholiques restent sans aide efficace !
>
> A mon avis, l'unique solution que ma conscience m'oblige à exposer à VE serait la suivante. Je dis tout d'abord qu'avant de négocier une forte somme […], que reste-t-il d'autre que de se tourner vers l'Amérique ? Actuellement à Chicago, nous avons précisément notre prêtre Don Samuel David que vous connaissez, et j'ai écrit à l'archevêque de cette ville, Mgr Quigley, le priant d'autoriser notre prêtre à faire une collecte auprès du peuple américain. Mais je suis sûr qu'on ne pourra obtenir que peu ou rien. Par contre, si VE daigne appuyer cette demande auprès de l'archevêque, alors on aura un résultat satisfaisant. A maladie extraordinaire, remède extraordinaire. C'est selon moi l'unique solution à ce problème, sauf meilleure décision. […][584].

Dans un rapport sur la situation des catholiques en Perse envoyé le 18 juillet 1915, avant les massacres d'Ourmia et de Salamas, le Délégué apostolique Mgr Sontag présente Mgr Aziz comme quelqu'un d'instruit et qui visite volontairement et régulièrement ses ouailles. Mais pour le Délégué apostolique :

> Il a soif d'argent et de domination ; d'après ses faits et gestes, il me paraît antilatin. Parmi ses prêtres, il y en a 3 plutôt scandaleux. Mes confrères de Khosrova trouvent qu'il a tort de ne pas sévir contre eux, mais Monseigneur pense que le moment n'est pas favorable, ces prêtres pouvant passer à l'orthodoxie. Ici aussi les prêtres manquent de zèle[585].

Ceci montre que Mgr Aziz est quelqu'un qui a l'expérience des affaires. Il parle plusieurs langues et il est au courant de la politique de son époque. Il a compris que les Américains sont neutres dans ce conflit (au début de la guerre), ils circulent plus facilement que les Français et les Anglais sur les territoires ottomans et russes. Et du fait que les missionnaires américains se trouvent déjà sur place et sont moins menacés que les missionnaires des pays de l'Entente, l'aide arrive plus facilement à destination. Il sait aussi que les premiers généreux donateurs de la Congrégation pour la propagation de la foi sont des prêtres et des fidèles américains. Alors, pour Mgr Aziz, les Américains ne sont pas touchés par la guerre et si l'on veut contrecarrer la générosité des missionnaires protestants de la région, il faut solliciter l'aide de l'autre côté de l'Atlantique.

De son côté, le 30 juillet 1915, le vicaire du patriarche chaldéen de Van, Mgr Jacques-Eugène Manna, demande au Préfet de la Congrégation pour la propagation de la foi de secourir les villages chrétiens de son diocèse. Dans sa lettre, il dit au Cardinal Gotti que depuis le commencement de la guerre entre la Russie et l'Empire ottoman :

> Je n'ai pas reçu de Sa Béatitude ni lettre, ni secours, ni des intentions de messes ; or non seulement je n'ai plus rien pour vivre, mais en outre, je suis déjà endetté d'une somme de 120 livres turques que je ne pourrais pas acquitter puisque, dès que les troupes russes ont occupé le pays (la province de Van), tout devient quatre fois plus cher qu'auparavant ; de l'autre côté, tant que Mossoul est entre les mains des Turcs - elle le serait, parait-il encore pour longtemps -, il m'est impossible de communiquer avec Monseigneur le Patriarche ni de recevoir de lui aucun secours. C'est pourquoi je supplie Votre Eminence de daigner me faire parvenir par l'intermédiaire de l'ambassade française en Russie, une somme qui me permettrait de payer mes dettes et de vivre modestement jusqu'au printemps prochain ; car il est impossible de quitter Van avant cette époque. Je vous supplie également de vouloir bien nous envoyer quelques intentions de messes et pour moi personnellement et pour les prêtres des montagnes[586].

---

[584] Aziz à Gotti, 20 juin 1915, dans ACO, Sussidi, rubr. 60, busta 12, n° 36777. (Traduit de l'italien en français par Maggy Waterval).

[585] Sontag à Gotti, 18 juillet 1914, dans ACO, Rappresentanze pontificie in Iran, busta 2, pos. 856/31, n°35662, 107-110.

[586] Manna à Gotti, 30 juillet 1915, dans ACO, Conversioni, Fede, Professione, rub. 40, fasc. 43, n° 36806.

Cette demande du vicaire patriarcal de l'Eglise chaldéenne montre que les chrétiens de la province de Van vivent dans le dénuement total et qu'ils n'ont plus les moyens de subvenir aux besoins de leurs prêtres et leurs évêques. Comme nous l'avons montré dans le chapitre précédent, cette province proche de la frontière turco-iranienne a été le lieu du va-et-vient des armées ottomane et russe. Ce qui attire l'attention, c'est que Mgr Eugène Manna demande de l'aide non seulement pour lui, mais aussi pour les prêtres des montagnes. Par montagnes nous entendons la région du Hakkâri, habitée par les chrétiens de l'Eglise dite nestorienne. Maintenant, la question est de savoir si le vicaire veut secourir les prêtres nestoriens ou chaldéens. Il s'agit surement de prêtres d'origine nestorienne, convertis au catholicisme. Comme nous l'avons montré précédemment, les missionnaires catholiques, pour contrecarrer les missionnaires protestants ou russes orthodoxes, demandent régulièrement l'aide financière du Vatican. En même temps, pour certains missionnaires, la guerre est un moyen de conversion au catholicisme. Ce qui est sûr, c'est que la demande d'aide du vicaire au Cardinal Gotti n'est pas anodine. On sait aussi que le but premier de la Congrégation pour la propagation de la foi est de transmettre la foi de l'Eglise catholique romaine aux nations qui ne sont pas encore catholiques.

Alors, face à la demande de Mgr Aziz et de Mgr Manna, le Vatican ne veut pas faire intervenir directement d'autres protagonistes pour secourir ses catholiques de la Perse ou de Van dans l'Empire ottoman. Après un mois de silence, le Secrétaire de la Congrégation pour la propagation de la foi, Mgr Giobbe, dans une note du 6 août 1915, déclare avoir présenté au Pape Benoît XV lors de son audience du 5 août, une lettre du Supérieur de la Congrégation des Pères lazaristes, le Père Emile Villette. La lettre de ce dernier est accompagnée de la demande de secours, que le missionnaire chaldéen Abel Zaya a envoyée à Paris le 16 juin. Selon Mgr Giobbe, Sa Sainteté le pape a promis qu'il avait fait écrire à l'Œuvre de la propagation de la foi à Lyon, afin qu'elle envoie un subside extraordinaire considérable de 10 000 lires au Procurateur des lazaristes, et que ce dernier l'avait ensuite fait parvenir au Supérieur de la mission d'Ourmia en Perse. Dans sa note, Mgr Giobbe ajoute que Benoît XV intervient personnellement pour secourir les chrétiens catholiques de l'Iran :

> Le Saint Père, par l'intermédiaire de la Secrétairerie d'Etat, a fait consigner la somme indiquée ci-dessus, de 10 000 lires au Procurateur général à Rome, chargé de la transmission à Mgr Sontag à Ourmia. Par le même intermédiaire également, le Saint Père a envoyé la somme de 15 000 lires (de Lyon) à Mgr Thomas Audo, archevêque chaldéen d'Ourmia[587].

Le 14 août 1915, le Délégué apostolique de la Perse, Mgr Sontag, envoie un rapport catastrophique sur la situation des chrétiens des provinces d'Ourmia et de Salamas. Après avoir exposé ses problèmes de santé dus à la malnutrition et à la guerre, il confirme au Cardinal Gotti, les dires du lazariste Abel Zaya, relatifs aux massacres et aux atrocités commises par les Turcs et les Kurdes, depuis le mois de janvier jusqu'au mois d'avril 1915. Par ces mots, il décrit la haine du musulman à l'égard de l'élément chrétien :

> Le soi-disant Consul ottoman (Ragib Bey) ne respirait que la haine contre eux (les chrétiens). La terreur était si grande, l'hostilité si menaçante que du mois de janvier au mois de mars, aucun chrétien n'osait sortir de la ville, et que nous avons dû enterrer les morts (soit 300) dans notre cour. Le 12 février, les Turcs ont fait la

[587] Note de Mgr Giobbe, dans ACO, Sussidi, rubr. 60, busta 12, n° 36775. (Traduit de l'italien en français par Maggy Waterval).

> visite de notre maison à la suite de laquelle ils ont emmené avec eux 151 hommes. Après un simulacre d'enquête, ils ont en gardé 52 dont 4 ont été pendus et les autres fusillés contre tout droit. La même scène s'est reproduite à Gulpascian, localité voisine (de la ville d'Ourmia). […]. Le pillage a continué, et les chrétiens ont vécu dans des transes indicibles. Cette peur est montée à son comble lorsque parut l'ordre du recensement des chrétiens.

Après avoir déploré la situation des chrétiens de sa mission, il demande une aide pour secourir, les rescapés, les malades et les miséreux :

> Il y a grande pitié, Eminence, dans ce triste pays. Ajoutez à cela que vu la guerre européenne, nos ressources ordinaires sont encore diminuées, alors qu'il faudrait secourir ces pauvres gens et réparer tant de ruines. Au mois de mai, les Américains avaient déjà reçu 50 000 dollars de secours extraordinaire. Avec le dixième de cette somme, je serais très heureux mais où le trouver par le temps qui court ? Je recommande instamment notre pauvre mission à vos ferventes prières[588].

Un mois après sa lettre de demande de secours, le 26 août 1915, le vicaire chaldéen de Van, Mgr J-E. Manna, écrit un télégramme en latin au Cardinal Gotti, pour lui dire qu'il a quitté la ville de Van pour se réfugier avec de nombreux fidèles à Tiflis. Il confirme le nombre de 4 000 personnes qui ont pris la route avec lui en abandonnant tout ce qu'ils avaient. Curieusement, il parle de syriaques orthodoxes dits jacobites présents avec lui dans leur convoi vers le Caucase russe. Dans ce télégramme au Cardinal, on constate que Mgr Manna n'a pas reçu l'aide qu'il avait demandée le 30 juillet, et il n'a pas attendu le printemps 1916 pour quitter la province de Van. Car les Turcs ont repris la ville de Van et par peur d'être massacré, le vicaire du patriarche chaldéen prend la route de Tiflis. Voici le contenu de son télégramme :

> Ayant fui Van avec 4 000 (personnes), abandonnant entièrement tout, à pied, un chemin de 10 jours, arrivé à Tiflis, n'ayant rien, j'en appelle à Votre charité demandant un secours immédiat en argent, je suis à l'église de l'Assomption. […][589].

A la suite de ce télégramme, il y a un ajout en italien affirmant que le Préfet de la Congrégation pour la propagation de la foi a expédié la somme de 3 000 francs, ce qui donne en lires italiennes, la somme de 3 335,65. Il s'agit de l'aide envoyée par le Cardinal Gotti pour secourir le vicaire patriarcal des chaldéens de Van, Mgr Manna qui est réfugié à Tiflis[590].

### *VII.1.3. Septembre-octobre : situation désastreuse des réfugiés*

Le 16 septembre, le Supérieur général des lazaristes à Paris, le Père Emile Villette, apprend par leur Procurateur auprès du Saint Siège, que grâce à l'intervention du Préfet de la Congrégation pour la propagation de la foi, le pape Benoît XV apporte un soutien de dix mille francs à Mgr Sontag. Alors, le Père Villette dans une lettre de remerciements adressée au Cardinal Gotti, promet de tout faire pour transmettre cette somme à la mission de Perse. Dans sa lettre, il décrit l'état dans lequel se trouve la mission lazariste de Perse :

---

[588] Sontag à Gotti, 14 août 1915, dans ACO, Rappresentanze pontificie in Iran, busta 2, pos. 856/31, n°36846, 121-123.

[589] Manna à Gotti, 26 août 1915, dans ACO, Conversioni, Fede, Professione, rub. 40, fasc. 43, n° 36765. (Traduit du latin en français par Maggy Waterval).

[590] Traduit de l'italien en français par Maggy Waterval.

> […] La pauvre mission de Perse vient encore de passer par une nouvelle épreuve. Les troubles ont été dernièrement suscités dans la région d'Ispahan où nos missionnaires ont une résidence, ainsi que les Filles de la Charité. Vu les dangers que les Européens couraient dans cette région, les ministres de France, de Russie et d'Angleterre auprès du gouvernement persan ont décidé de ramener d'Ispahan à Téhéran les colonies européennes ; c'est un voyage de dix jours en voiture. Le chef de la police, suédois de nationalité, accompagne cette caravane avec des hommes de la police. Et les ministres européens ont déclaré au gouvernement persan qu'ils le rendraient responsable de tout accident qui arriverait sur le chemin. […][591].

Le 22 septembre, le lazariste Georges Decroo de la ville d'Ourmia, rédige un rapport sur leur situation en Perse, adressé au Cardinal Gotti. Il y déplore le manque d'aide de la part de Rome à ses catholiques touchés par les massacres. Pour le Supérieur de la mission lazariste à Khosrova, les communautés religieuses et les églises peuvent et doivent attendre la fin du conflit, mais les personnes affamées ne peuvent pas attendre. La région d'Ourmia et de Salamas est ravagée par les Turcs et les Kurdes ; les Syriaques ont été contraints à deux exodes successifs. Ensuite avec la destruction du Hakkâri, les Syriaques ont pris la fuite vers les plaines d'Ourmia et de Salamas. Là, ils se réfugient dans les missions catholiques et protestantes. Ces dernières, victimes elles-mêmes, sont incapables de les aider et ils sont livrés à eux-mêmes. Alors, avec l'arrivée de l'hiver, le lazariste d'origine française insiste davantage pour trouver un moyen de secourir les indigents. Voici ce qu'il dit au Cardinal Gotti, à propos de leur situation :

> […] Nous avons tout perdu ! Je me suis trouvé, seul, à la tête de 12 000 fugitifs dont j'ai dirigé l'exode sur Tiflis et les autres villes russes de la Transcaucasie. Et j'allais solliciter auprès des autorités civiles et militaires, les secours nécessaires pour empêcher nos chrétiens de mourir de faim. […] Aussitôt les Turco-kurdes chassés de Salamas au 19 mars dernier, je suis rentré avec mes confrères et nos séminaristes dans notre résidence pillée de Khosrova. […] Mes confrères et moi sommes seuls ici à Khosrova à assurer le service religieux. L'hiver approche, la Russie ne peut rien faire pour nous. J'ose supplier Votre Eminence de ne pas oublier nos malheureux chrétiens. Le patriarche nestorien Mar Shimoun est réfugié lui aussi à Khosrova avec plusieurs milliers de ses chrétiens échappés aux Turco-kurdes. Ses guerriers tiennent encore la montagne et ils luttent péniblement contre les Kurdes. Tous ces malheureux sont affamés et en ce moment décimés par la typhoïde et le choléra[592].

Dans son rapport, le Supérieur de la mission des lazaristes de Khosrova, G. Decroo, veut montrer au Cardinal Gotti que les catholiques ne sont pas seuls et que le patriarche de l'Eglise d'Orient (nestorienne) avec ses fidèles sont réfugiés chez eux. Ce qui est intéressant, c'est que le missionnaire français demande l'aide pour tout le monde sans distinction de rite ou d'Eglise. Il insiste auprès du Cardinal Gotti sur la coordination avec Mgr Sontag, le Délégué apostolique de Perse, afin de distribuer l'aide envoyée par le Vatican. Pour le Père Decroo, il faut passer par Mgr Sontag, car les autres religieux ou évêques risquent de détourner l'aide de sa véritable destination. De son côté, le 29 septembre, Mgr Sontag insiste auprès du Cardinal Gotti sur le besoin réel et présent du secours qu'il faut apporter aux démunis[593].

Le 7 octobre 1915, le vicaire patriarcal de l'Eglise chaldéenne de Van Mgr Jacques-Eugène Manna envoie une longue lettre au Cardinal Gotti. Il y parle des massacres, de la déportation et de l'aide

---

[591] Villette à Gotti, 16 septembre 1915, dans ACO, Armeni in vari luoghi, rubr. 106, busta 6, fasc. 20, n° 26790, 49-50.

[592] Decroo à Gotti, 22 septembre 1915, dans ACO, Armeni in vari luoghi, rubr. 106, busta 6, fasc. 20, n° 36851, 53-54.

[593] Sontag à Gotti, 29 septembre 1915, dans ACO, Rappresentanze pontificie in Iran, busta 2, pos. 856/31, n°36887, 127rv.

octroyée par la Congrégation pour la propagation de la foi aux réfugiés syriaques originaires des provinces de Bitlis, de Van et de Hakkâri. Dans la première partie de sa lettre, il explique comment les chrétiens de Baskale, de Gawar et de Saray ont été presque tous tués, sans faire de distinction entre les chrétiens ; les Kurdes et les Turcs ont tué aussi les prêtres et les civils de la province de Van. Au mois de mai 1915, avec l'occupation de Van par les Russes, les musulmans ont fui vers les provinces de Bitlis et de Mush et ils se sont vengés sur tous les chrétiens du diocèse de Siirt. C'est durant ces événements que l'orientaliste francophone et évêque de l'Eglise chaldéenne de Siirt, Mgr Addaï Scher, est tué par les soldats turcs en même temps que d'autres Syriaques de la région. Dans la deuxième partie de sa lettre, il parle de son exil et de l'immigration des Syriaques vers la Russie. Nous pouvons lui laisser la parole :

> Les troupes russes restèrent deux mois à Van, ils poussèrent même leurs victimes jusqu'à Bitlis et Mush, malheureusement ils se retirèrent subitement, alors la population de chrétiens effrayés, quittant tout, ont dû prendre la fuite pour se réfugier en Russie. Accompagné à peu près par 1 000 personnes, des chaldéens du diocèse de Seert, et 3 000 des néo-catholiques et nestoriens des environs de Van, j'ai dû tout abandonner et prendre la fuite, allant à pied pendant six jours jusqu'à Sydir, une petite ville sur la frontière, où le gouvernement local nous a fait une petite aumône, de là nous nous sommes dirigés vers Erevan d'où nos chaldéens et nestoriens ont été distribués dans les villages par le gouvernement, qui leur donne, à chaque personne, un quart de franc par jour ; parmi les catholiques nous avons trois prêtres.

Après avoir exposé les difficultés et les souffrances traversées par les réfugiés, Mgr Manna, dans la troisième partie de sa lettre, confirme l'aide envoyée par le Préfet de la Congrégation pour la propagation de la foi :

> Puis, je suis parti pour Tiflis d'où j'ai envoyé ma dépêche à Votre Eminence, quelques jours après, j'ai reçu votre bon secours par l'aide duquel j'espère pouvoir passer l'hiver prochain avec ma suite, et pour lequel je remercie infiniment Votre Eminence.

Avant de clôturer sa lettre, le vicaire patriarcal de l'Eglise chaldéenne explique au Cardinal Gotti comment il a utilisé cette aide, et il demande des intentions de messes pour lui et pour ses « pauvres » prêtres. Enfin à la fin de sa lettre, Mgr Manna décrit la situation de dénuement dans laquelle se trouve l'Eglise chaldéenne et l'Eglise nestorienne du Hakkâri. Pour finir, il dit :

> Voici, Eminence, mon récit en abrégé, je prie le bon Dieu de bien protéger les pauvres chrétiens qui restent là-bas en Turquie entre les mains de ces bourreaux inhumains et barbares des Turcs.

Curieusement en bas de sa lettre, l'évêque chaldéen de Van explique au Cardinal Gotti, qu'il a demandé des intentions de messes à Mgr Kessler, évêque de Tiraspol, en faveur des prêtres qu'ils l'ont accompagné. Or l'évêque lui a envoyé quelques intentions à un demi-rouble[594] que les prêtres refusent de célébrer, car la vie est tellement chère qu'ils ne peuvent pas vivre de ces honoraires. Alors, Mgr Manna demande à nouveau au Cardinal Gotti de l'aide pour ces prêtres[595].

[594] Il faut savoir que pour les intentions de messes, les prêtres catholiques sont payés. Ici du fait qu'ils sont payés par la moitié d'un rouble (monnaie russe), presque rien de tout pour l'époque, alors les prêtres refusent de dire la messe.
[595] Manna à Gotti, 7 octobre 1915, dans ACO, Conversioni, Fede, Professione, rub. 40, fasc. 43, n° 36870.

### *VII.1.4. Novembre-décembre : le pape participe au secours financier*

Le 3 novembre 1915, le Secrétaire de la Congrégation pour la propagation de la foi pour les Affaires de rite oriental, Mgr Rolleri, s'adresse à Mgr Tedeschini, Substitut de la Secrétairerie d'Etat du Vatican, pour affirmer que, lors de l'audience du 27 octobre, le Saint Père a accepté d'aider son Délégué apostolique de Perse Mgr Sontag et l'évêque chaldéen Mgr Aziz. C'est à partir de la somme mise à sa disposition par la Congrégation pour la propagation de la foi, que le pape Benoît XV accorde la somme de 5 000 francs à Mgr Sontag et 10 000 francs à Mgr Aziz qui se trouve toujours à Tiflis[596]. En effet, dans la marge de la lettre que Mgr Aziz a envoyée au Cardinal Gotti le 20 juin, il est écrit que, lors de l'audience du 27 octobre, le Saint Père a octroyé la somme de 10 000 lires italiennes[597], alors qu'ici Mgr Rolleri parle de francs. Comme nous l'avons montré dans le chapitre 4 de ce travail, assez souvent, la somme envoyée par la Congrégation pour la propagation de la foi est en francs français et l'aide envoyée par le Vatican est en lires italiennes. Comme Mgr Rolleri le dit, c'est à partir de la somme que la Congrégation pour la propagation de la foi a mise, en francs français, à la disposition du pape que ce dernier aide les deux prélats de Perse. Si maintenant le pape envoie cette somme en lires italiennes, alors il garde une petite partie au Vatican.

Le 4 novembre, Mgr Aziz de Tiflis, par ces mots, confirme au Cardinal Gotti l'aide envoyée par la Congrégation pour la propagation de la foi :

> […] J'ai l'honneur de vous dire humblement, qu'après ma dernière lettre (du 20 juin), j'ai reçu de la charité de VE, 468 autres roubles, ou plutôt 1 000 lires de la Banque du Commerce de Tiflis, pour lesquelles je remercie la Sacrée Congrégation, ma mère nourricière, qui ne m'a pas abandonné en ces tristes moments, mais qui, en temps opportun, m'a tendu sa main généreuse, et m'a arraché à l'embarras de la lutte pour la vie. Dans un télégramme que j'ai envoyé à VE, j'ai fait mention de la réception de cette somme, et en même temps, j'ai sollicité l'envoi par télégramme de 1 000 intentions de messes pour mes prêtres. […][598].

Il est intéressant de remarquer que Mgr Aziz parle d'une somme de 1000 lires italiennes, alors que le Saint Père à l'audience du 27 octobre, lui octroie la somme de 10 000 francs. Pourquoi cette différence et où est resté le reste de l'aide, nous n'en avons pas trouvé de trace. Il faut savoir qu'on est en pleine guerre et que des employés malintentionnés d'une banque risquent de détourner l'argent. Peut-être que le Vatican ne veut pas donner un montant aussi important pour l'époque, uniquement pour un seul évêque et il veut le partager.

Le 5 novembre, Mgr Rolleri, Secrétaire pour les Affaires de rite oriental, s'adresse à Mgr Sontag pour lui dire que suite aux événements douloureux qu'ont subis les catholiques du Caucase, le pape veut intervenir pour les secourir :

> […] Au sujet des graves difficultés qui pèsent maintenant lourdement sur votre délégation apostolique, j'ai déjà en son temps, averti le Saint Père. Malgré les difficultés du moment, il a bien voulu vous allouer 10 000 lires dont la transmission a été confiée au procurateur général de votre congrégation religieuse. Mais

---

[596] Rolleri à Tedeschini, 3 novembre 1915, dans ACO, Armeni in vari luoghi, rubr. 106, busta 6, fasc. 20, n° 36851, 55.

[597] Georges-Henri RUYSSEN, *La Questione Caldea e Assiria 1908-1938*, p. 63-65.

[598] Aziz à Gotti, 4 novembre 1915, dans ACO, Caldei, rubr. 108, busta 3, fasc. 29, n° 37045, 181-182. (Traduit de l'italien en français par Maggy Waterval).

> maintenant, après relation de vos lettres au Saint Père, celui-ci a jugé bon d'accorder de nouveau, pour les missions de cette délégation apostolique, une aide de 15 000 lires qui vous seront transmises par l'intermédiaire du même procurateur général. Je ne doute pas que vous trouverez un argument de consolation dans ces preuves de sollicitude paternelle et apostolique envers les brebis du Christ qui vous sont confiées. […][599].

Par contre dans le rapport du 18 novembre que Mgr Sontag envoie au Cardinal Gotti, il ne parle pas de l'aide octroyée par le pape Benoît XV. Il traite surtout de la difficulté dans laquelle il mène sa mission de Délégué apostolique. En même temps, il informe le Préfet de la Congrégation pour la propagation de la foi, de l'arrivée à Salamas, de plus de 30 000 fugitifs syriaques originaires des hautes montagnes du Hakkâri. Pour Mgr Sontag, environ 20 000 de ces montagnards ont été massacrés par les Turcs et les Kurdes dans la lutte pour sauver leur patrie[600].

Le 21 décembre, les missionnaires dominicains de Mossoul envoient une lettre de demande de secours au Cardinal Gasparri, Secrétaire d'Etat du Vatican, relative aux missionnaires catholiques déportés à Mardin et aux massacres des chrétiens de cette région. Face aux tueries de civils, de prêtres et d'évêques, victimes du « fanatisme des musulmans de Mésopotamie », les dominicains demandent au Cardinal Gasparri d'ordonner au Délégué apostolique de Constantinople d'intercéder auprès du gouvernement ottoman[601]. Avant d'analyser comment Mgr Dolci, Délégué apostolique de Constantinople, va gérer la situation désastreuse de ces chrétiens persécutés par le régime mis en place par les Jeunes Turcs, regardons le tableau du soutien financier que le Saint Siège a mis à la disposition des Syriaques du Caucase.

## VII. 2. Tableau de l'aide financière envoyée par le Saint Siège aux Syriaques du Caucase durant l'année 1915

| Date | A qui | Somme | Lieu |
|---|---|---|---|
| 10 avril | Mgr Aziz (évêque chaldéen de Salamas) | 2 000 lires italiennes | Tiflis |
| 22 avril | Mgr Aziz (évêque chaldéen de Salamas) | 2 000 lires italiennes | Tiflis |
| 22 avril | Georges Decroo (Supérieur de la mission lazariste de Khosrova) | 2 000 lires italiennes | Tiflis |
| 26 août | Mgr Jacques-Eugène Manna (Vicaire patriarcal de Van) | 3 000 francs français (3 335,65 lires italiennes) | Tiflis |

[599] Rolleri à Sontag, 5 novembre 1915, dans ACO, Rappresentanze pontificie in Iran, busta 2, pos. 856/31, n°36846, 129rv. (Traduit du latin en français par Maggy Waterval).
[600] Sontag à Gotti, 18 novembre 1915, dans ACO, Armeni in vari luoghi, rubr. 106, busta 6, fasc. 20, n° 37044, 59-60.
[601] Galland et Dumini à Gasparri, 21 décembre 1915, dans ASV, Segreteria di Stato Guerra (1914-1918), fasc. 305, prima parte, n° 13538, 98rv.

| | | | |
|---|---|---|---|
| 16 septembre | Mgr Sontag (Délégué apostolique de Perse et de Mésopotamie) | 10 000 francs français | Ourmia |
| 27 octobre | Mgr Sontag | 5 000 francs français | Ourmia |
| 4 novembre | Mgr Aziz | 1 000 lires italiennes (468 roubles russes) | Tiflis |
| 5 novembre | La Délégation de Perse et de Mésopotamie (Mgr Sontag) | 15 000 lires italiennes | Ourmia et Salamas |
| Total | | 22 000 lires italiennes et 18 000 francs français | |

## VII.3. Les manœuvres du Délégué apostolique de Constantinople, Mgr Dolci

### *VII.3.1. Avril-juin : plaider la cause catholique*

Le 24 avril, avec l'arrestation à Constantinople de centaines de notables arméniens accusés de conspiration politique, commence une chasse à l'homme qui frappe l'ensemble du territoire de l'Empire ottoman. Dans les deux mois qui suivent ces arrestations, des rapports sont envoyés à Rome, pour signaler les persécutions, le massacre et la déportation en masse des communautés chrétiennes.

Les archivistes du Vatican, Valentina V. Karakhanian et Omar Vigano, dans leur ouvrage sur l'extermination des Arméniens à partir des archives du Saint Siège, déclarent que le Délégué apostolique, Mgr Dolci, est d'abord convaincu que les mesures de répression prises par les autorités turques à l'encontre des minorités chrétiennes et particulièrement contre les Arméniens, ont pour but de sauver l'intégrité du territoire de l'Empire ottoman. Il est conscient aussi, qu'une partie de la population arménienne a une attirance pour l'Empire russe de tradition chrétienne et orthodoxe. Par contre, il est certain que les communautés catholiques de l'Empire ottoman sont étrangères aux accusations du gouvernement car, parmi les sujets du sultan, elles se sont toujours montrées loyales et fidèles[602]. Il va dès lors s'adresser à toutes les instances du pouvoir. Ainsi, en juin 1915, par ces mots, il s'adresse au Grand vizir (Premier ministre) A. Saïd Halim Pacha, pour défendre les Arméniens catholiques :

> Comme les Arméniens catholiques ont de tout temps donné des preuves manifestes de leur fidélité et de leur attachement à l'Empire ottoman, je demande à Votre Altesse qu'Elle veuille bien transmettre les ordres nécessaires afin que leur déportation ultérieure cesse et qu'ils puissent, sinon être réintégrés dans leurs foyers,

[602] Valentina Vartui KARAKHANIAN, Omar VIGANO, *La Santa Sede e lo sterminio degli Armeni nell'Impero ottomano, Dai documenti dell'Archivio Segreto Vaticano e dell'Archivio Storico della Segreteria di Stato*, Milan, Guerini E. Associati, 2016, p. 60-62.

> du moins se fixer là où ils se trouvent actuellement. Cette faveur à l'égard des Arméniens catholiques sera, Altesse, très agréable au Saint Siège[603].

En même temps, Mgr Dolci sollicite l'aide de l'ambassadeur d'Allemagne à Constantinople pour qu'il intervienne auprès de leur allié, l'Empire ottoman. Il lui remet une note sur la distinction à faire entre les Arméniens catholiques et les Arméniens grégoriens (orthodoxes) : il y explique que les Arméniens catholiques sont « fidèles à leurs principes religieux, sont restés et resteront toujours attachés au gouvernement » de Constantinople, mais les grégoriens par contre « ont toujours suivi la politique russe, tandis que les catholiques n'ont jamais eu de sympathie pour cette puissance qu'ils regardent comme l'ennemie de la Turquie aussi bien que du catholicisme »[604].

En effet, le fondateur de la communauté Sant'Egidio et ancien ministre italien de la Coopération internationale, Andrea Riccardi, dans son livre sur l'extermination des chrétiens de Mardin, confirme l'élimination tout d'abord des catholiques puis des autres chrétiens. On constante que, lorsque l'évêque arménien catholique de Mardin Mgr Maloyan ressent le piège du gouvernement turc se resserrer autour de lui, le 2 juin 1915, il se rend chez l'évêque des Syriaques catholiques Mgr Tappouni, il lui remet son testament et il lui confie la gestion de sa communauté. C'est ainsi que le gouvernement considère les catholiques comme les ennemis de l'Empire et les espions au profit de la France. Car les catholiques, avant la guerre, étaient effectivement protégés par les autorités consulaires et diplomatiques de la France[605]. Karakhanian et Vigano constatent à leur tour, qu'au départ, la première mission du Délégué apostolique est d'affronter les mesures prises par le gouvernement turc à l'encontre des missionnaires étrangers, pour lesquels il fait valoir les raisons d'intérêts religieux[606].

Par la suite, avec les persécutions de centaines de milliers de citoyens chrétiens ottomans, Mgr Dolci ne sait pas comment mettre fin à une telle montée de violence. Et pourtant, sans hésitation, il parcourt tous les chemins qu'il croit utiles pour atteindre un résultat. Il demande à rencontrer des ministres, il se présente aux rendez-vous hebdomadaires accordés aux diplomates, il tient régulièrement informés les représentants diplomatiques autrichiens et allemands, il n'hésite pas à blâmer s'il faut, les ambassadeurs qui ne tiennent pas leurs promesses, il se montre chaque fois adroit dans ses démarches et chaque fois, il dose la prudence comme le lui conseille le Cardinal Gasparri. Mgr Dolci imagine pouvoir arrêter la persécution turque contre les catholiques en avançant l'argument de la fidélité. Mais rapidement, la Délégation apostolique de Constantinople reçoit des documents sur les horreurs commises contre les populations chrétiennes avec déportations et tueries, qui ne prennent en considération ni la profession religieuse, ni leur participation effective aux révoltes. Fin juin, dans une note intitulée « L'anéantissement de l'élément arménien en Turquie », Mgr Dolci, par ces mots, proteste contre la politique des Jeunes Turcs :

---

[603] Dolci à Saïd Halim Pacha, juin 1915, dans ASV, Arch. Deleg. Turchia, busta 101, fasc. 527, senza protocollo, 13.
[604] *Note sur la distinction à faire entre les Arméniens catholiques et les Arméniens grégoriens*, dans ASV, Arch. Deleg. Turchia, busta 101, fasc. 527, senza protocollo, 129-132.
[605] Andrea RICCARDI, *La strage dei cristiani, Mardin, gli armeni et la fine di un mondo*, Roma-Bari, Editorio Laterza, 2015, p. 25-33.
[606] Valentina Vartui KARAKHANIAN, Omar VIGANO, *La Santa Sede e lo sterminio degli Armeni nell'Impero ottomano*, p. 71-73.

> […] Personne n'ignore que c'est le gouvernement qui a organisé les événements en lâchant en pleine liberté des scélérats : au début de la guerre générale, on a formé des hordes nommées « Tchété » et on les a lancées dans les provinces orientales, principalement habitées par des Arméniens. Ces tchétés se mirent à piller les villages arméniens, à violer les femmes et les jeunes filles et à assassiner des notables etc.
>
> […]. Tout le clergé des sept provinces orientales fut massacré jusqu'au dernier membre, avec une fureur sans égale. Les églises et les monastères furent tous pillés sans exception, et les saintetés profanées et souillées. […]. Pour légaliser ces pillages officiels, il promulgua une loi spéciale. Tous les chrétiens résidant dans ces sept provinces comme les chaldéens, les syriens, et les jacobites eurent le même sort, car les persécutions étaient non seulement politiques, mais surtout religieuses à cause du « Djihad » proclamé par le Califat.
>
> […]. Les rares personnes qui ont pu se soustraire à ces atrocités furent obligées de se convertir à l'islamisme. Les conversions forcées des femmes et des jeunes filles montent à des milliers. Les hommes qui servent sous le drapeau ottoman furent aussi forcés d'embrasser l'islamisme. La propagande de la conversion forcée continue jusqu'à présent, elle est proclamée et soutenue par les plus hauts représentants du gouvernement turc. […][607].

Dans sa note sur l'élimination des chrétiens de l'Empire ottoman, Mgr Dolci est convaincu que le gouvernement, en libérant les *tchété,* a planifié l'élimination des chrétiens qui habitent les provinces orientales de l'Empire ottoman. Dans la deuxième partie de son écrit, le Délégué confirme qu'après le massacre des chrétiens, c'est leurs églises et leurs monastères qui sont profanés et détruits. Enfin, il parle des conversions forcées organisées et soutenues par la haute autorité du gouvernement turc. Ces trois paragraphes de la note du Délégué apostolique confirment le projet de l'éradication de l'élément chrétien par le gouvernement des Jeunes Turcs, sans faire de distinction : toutes les communautés sont visées.

### *VII.3.2. Juillet-août : élargissement de l'aide*

Une fois les comptes-rendus arrivés à la Délégation apostolique de Constantinople, ils sont rassemblés puis envoyés à la Secrétairerie d'Etat du Vatican. Après lecture et analyse, Mgr Dolci y ajoute des notes ultérieures qui arrivent dans l'entretemps, et il informe le Cardinal Gasparri sur les actions menées par sa Délégation pour arrêter les événements douloureux subis par les chrétiens de l'Empire ottoman. Dans ces correspondances avec le Secrétaire d'Etat, Mgr Dolci décrit une certaine impuissance face à la tragédie en cours. Les événements de la province de Diyarbakir attirent davantage l'attention du Délégué apostolique. Située à l'est de cette province, la ville de Mardin subit un massacre général qui touche toutes les communautés chrétiennes. Face à cette situation, le 29 juillet 1915, Mgr Dolci écrit au Cardinal Gasparri que malgré son intervention auprès du gouvernement, rien ne change :

> Mais malheureusement toute action est extrêmement difficile, parce que le Grand Vizir, ministre des Affaires étrangères, n'a aucune influence sur le cabinet, et les autres ministres, pleins d'un « chauvinisme » démesuré, donnent un pouvoir absolu aux autorités locales de l'intérieur, avec des instructions sévères, et quand leurs propres ordres sont exécutés, ils protestent qu'ils ne sont pas responsables. Par là VE peut comprendre dans quel état se trouvent les pauvres populations non musulmanes de l'Asie[608].

---

[607] *L'anéantissement de l'élément arménien en Turquie*, dans ASV, Arch. Deleg. Turchia, busta 113, fasc. 601, senza protocollo, 156-157.

[608] Dolci à Gasparri, 29 juillet 1915, dans SS.RR.SS., AA.EE.SS., Austria-Ungheria (Turchia), III, pos. 1069, fasc. 462, n°, 9181, ff. 4v-5v.

Habitée en majorité par des Syriaques orthodoxes dits jacobites, la ville de Mardin n'abrite qu'une petite communauté arménienne orthodoxe, car la majorité des Arméniens sont catholiques. Ces derniers sont dirigés par un évêque de renom et fort apprécié par ses contemporains. Selon Vatican News Service, Mgr Maloyan avec 27 personnes de sa communauté sont tués le 3 juin 1915[609]. Le 30 juillet 1915, Mgr Dolci informe le Cardinal Gasparri de la triste nouvelle qu'il a reçue de Mardin, et il lui décrit les mesures qu'il a prises pour connaître la vérité sur le massacre de Mgr Ignace Maloyan :

> J'accomplis le triste devoir de porter à la connaissance de VE ce qu'on dit être arrivé à Mardin. Depuis quelques jours courait ici le bruit que l'archevêque arménien catholique de cette ville avait été massacré. A peine connue cette nouvelle imprécise, je n'ai pas manqué de chercher à connaître la vérité par tous les moyens. A cette fin, j'ai interpellé l'ambassade d'Allemagne qui m'a répondu qu'un des consuls allemands résidant non loin de Mardin (il n'y en a aucun dans cette ville), avait de fait communiqué la nouvelle que, à ce qu'on disait, 600 arméniens de Mardin ont été chassés de force dans la campagne et là-bas, ont été tués avec leur évêque. […] J'ai prié l'ambassade de télégraphier de nouveau pour de plus amples et plus sûres nouvelles. Ils m'ont promis de le faire. […] Cependant, un fait vient de confirmer nos craintes. L'argent pour les messes envoyé à Mgr Maloyan, par l'intermédiaire de l'administration de la Dette Publique, a été retourné, parce que le destinataire était absent[610].

C'est en enquêtant sur le massacre de Mgr Maloyan et de ses compagnons que la Délégation de Constantinople découvre le plan « machiavélique » du gouvernement des Jeunes Turcs, celui d'exterminer non seulement les Arméniens, mais aussi les Syriaques. Aussitôt les informations reçues, la Délégation les transfère à la Secrétairerie d'Etat du Vatican. A la tête de celle-ci, le Cardinal Gasparri prend les décisions nécessaires pour défendre les chrétiens et les intérêts du Saint Siège.

Au mois d'août 1915, le Vatican s'inquiète de l'entrée en guerre de l'Italie contre l'Empire ottoman, car il craint le pire pour les chrétiens. Le Cardinal Gasparri demande à Mgr Dolci d'exhorter les catholiques à rester fidèles à la Sublime Porte, mais Mgr Dolci déclare que malgré la fidélité des communautés chrétiennes en général et non seulement des catholiques, le gouvernement commet des horreurs terrifiantes contre des innocents qui vivent à l'intérieur de l'Empire. Alors, le 4 août, le Secrétaire d'Etat du Vatican, le Cardinal Gasparri, décide de solliciter les Puissances occidentales de tradition chrétienne et alliées de la Turquie, pour qu'elles interviennent auprès de celle-ci afin d'arrêter l'oppression des chrétiens. Mais, à cet égard, l'entrée en guerre de l'Italie provoque des difficultés évidentes relatives aux communications qui entrent et qui sortent du Saint Siège. Ce dernier se trouve privé des représentants diplomatiques autrichiens et allemands, car l'Italie les a expulsés à la fin du mois de juillet 1915. A ce désagrément s'ajoute la difficulté de communications du Vatican avec le monde catholique européen. Pour y remédier, le Saint Siège par l'intermédiaire du Cardinal Gasparri, décide d'envoyer en Suisse un de ses agents pour faciliter ses correspondances. Pour Valentina Karakhanian et Omar Vigano, avec la fermeture de la frontière entre l'Italie et l'Autriche, la correspondance vaticane vers les Empires centraux passe par la Suisse. Cette dernière, comme pays neutre, au mois de septembre, accepte la mise en place d'un représentant officieux du Saint Siège en la personne de Mgr Francesco Marchetti. Celui-ci, en plus de la correspondance, a comme objectifs prioritaires l'activité de l'assistance caritative

---

[609] http://www.vatican.va/news_services/liturgy/saints/ns_lit_doc_20011007_beat-maloyan_fr.html (Consulté le 27 août 2019).

[610] Dolci à Gasparri, 30 juillet 1915, dans SS.RR.SS., AA.EE.SS., Austria-Ungheria (Turchia), III periodo 1915-1916, pos. 1069, fasc. 462, n° 9181, 11-12r. (Traduit de l'italien en français par Maggy Waterval).

et l'appel à la paix et à la réconciliation. Rapidement, il établit les relations diplomatiques entre la Confédération suisse et le Saint Siège[611].

Le 20 août 1915, dans un long rapport, Mgr Dolci décrit au Cardinal Gasparri, les démarches qu'il a faites pour connaître la situation dans laquelle les chrétiens se trouvent. Avant de demander l'intervention du pape, il se renseigne auprès de l'ambassadeur d'Italie :

> Dans certaines régions, les chrétiens ont été massacrés, dans d'autres, déportés dans des lieux pour mourir de faim durant le trajet. Des mères ont vendu leurs enfants pour les soustraire à une mort certaine. Il est impossible de donner une idée exacte de ce qui arrive à l'intérieur. […] Plus souvent tous ces pauvres gens sont expédiés en foule à travers les campagnes arides, où beaucoup, épuisés par la fatigue, les souffrances et les privations de tout genre, trouvent la mort, après quelques jours de cheminement. […] Après, impossible d'imaginer ce qui arrive par rapport aux viols des jeunes femmes et des horreurs de tout genre en fait de mœurs. […].
>
> Les fidèles (arméniens) de ce rite me prient de faire intervenir le Saint Père auprès des empereurs d'Allemagne et d'Autriche. Si alors j'ai donné suite à cette prière des Arméniens, en voici la cause : je savais que l'ambassadeur d'Italie avait présenté un ultimatum contre ce gouvernement, et le bruit courait que parmi les motifs, il y avait le massacre des Arméniens. La chose est très probable, compte tenu des aspirations de l'Italie dans la région d'Arabie. C'est pourquoi, avant d'implorer l'intervention du Saint Père, j'ai voulu sonder la situation auprès de l'ambassadeur d'Italie que j'ai rencontré pour avoir des nouvelles sur les massacres des Arméniens ; j'ai demandé : « Je crois opportun de faire des démarches auprès de la Sublime Porte en faveur des Arméniens ». « De grâce, m'a-t-il répondu, ne faites pas une démarche ». Cette réponse catégorique me convainc que vraiment, il avait aussi inclus cette cause, parmi les autres, pour motiver l'ultimatum et renoncer à télégraphier, pour ne pas créer de possibles complications avec le Saint Siège. […][612].

En effet, les horreurs subies par les minorités chrétiennes sont si grandes que Mgr Dolci, décide de rencontrer le Grand Vizir. Ce dernier lui fait croire qu'il ne peut rien faire contre les autorités locales. Alors, le Délégué apostolique rend visite à l'ambassadeur d'Allemagne, le prince d'Hohenlohe Langenburg. Le 29 août 1915, par ces mots, ce dernier proteste contre les mesures prises par son allié, le gouvernement ottoman :

> Par la présente vous êtes chargés de procurer du pain pour trois ou quatre jours aux Arméniens qui sont déjà dans les stations, et à ceux qui y seront amenés d'autres stations, et de prendre toutes les mesures pour qu'ils ne souffrent pas en chemin[613].

Le 4 septembre, l'ambassadeur d'Allemagne transmet copie de cette dépêche à Mgr Dolci. Ce qui est intéressant à souligner, c'est que les diplomates allemands présents sur place sont au courant du sort qui est réservé aux chrétiens, mais pour quelle raison, ont-ils laissé faire le gouvernement de Constantinople ?

Face à une situation insoutenable, les missionnaires sur place, le Supérieur général des mekhitaristes, les leaders religieux des églises locales et certains diplomates s'adressent directement au pape pour qu'il intervienne en faveur des chrétiens massacrés dans l'Empire

---

[611] Valentina Vartui KARAKHANIAN, Omar VIGANO, *La Santa Sede e lo sterminio degli Armeni nell'Impero ottomano*, p. 82-83.

[612] Dolci à Gasparri, 20 août 1915, dans ACO, Armeni, fasc. 2950/28, senza protocollo. (Traduit de l'italien en français par Maggy Waterval).

[613] Le prince d'Hohenlohe Langenburg à Dolci, 29 août 1914, dans ASV, Arch. Deleg. Turchia, busta 101, fasc. 527, senza protocollo, 37r.

ottoman. Par exemple, la lettre du Cardinal Bourne de Westminster envoyée le 25 août au Secrétaire du Vatican montre l'urgence de l'intervention du Saint Père :

> On vient de m'adresser un fervent appel me priant de supplier le Saint Père d'intervenir en faveur des Arméniens qui subissent en ce moment d'affreux traitements de la part des Turcs. Le rapport ci-joint en donne quelques détails. J'ai promis au Comité arménien de Londres de ne pas à tarder de faire parvenir à Sa Sainteté cette urgente prière[614].

En même temps, le Consul général d'Italie à Trébizonde (Trabzon), Giacomo Gorrini, après son extradition par le gouvernement ottoman à cause de l'entrée en guerre de l'Italie, rédige un mémorandum en 7 points sur les massacres et les horreurs subies par les Arméniens[615]. Trois jours plus tard, le 28 août, Mgr Ghiurekian, Supérieur de l'ordre des mekhitaristes, envoie une lettre de demande pour l'intervention du pape. Il supplie Benoît XV d'agir pour arrêter l'horrible massacre des innocents. Il est persuadé que son intervention provoquera une amélioration de la situation des chrétiens de l'Empire ottoman, et il joint à sa lettre le même rapport du Cardinal Bourne[616]. Ce texte du Cardinal Bourne est identique à celui de Mgr Ghiurekian. Il explique la condition dans laquelle se trouvent les Arméniens des villes anatoliennes de l'Empire ottoman. Sans doute l'original de ce rapport est-il en italien et rédigé le 30 juillet par Mgr Ghiurekian[617].

Ceci dit, l'ordre publié à la fin du mois d'août 1915 par le *vali* (gouverneur) d'Adana pour la déportation des Arméniens est des plus significatifs sur la condition, la méthode et l'exécution des directives données par le ministre de l'Intérieur pour la déportation des chrétiens dans toutes les provinces de l'Empire ottoman. Cet ordre de déportation, composé de 24 points, montre comment le projet du gouvernement des Jeunes Turcs aboutit à sa réalisation. Ce rapport est peut-être un des exemples de l'idéologie du CUP pour l'élimination d'une communauté vivant sur ses territoires ancestraux :

1. Jusqu'à la fin du mois courant, les Arméniens se trouvant dans la ville même d'Adana, doivent avoir été expédiés au fur et à mesure et par groupes.
2. Les propriétaires des fabriques sises à Mersin et à Adana, ainsi que les employés de celles-ci qui travaillent pour le compte du département militaire, sont exemptés ; pour le moment ils ne seront pas expédiés et seront employés comme auparavant dans ces travaux.
3. Les familles dont les soutiens ou maris sont en service militaire, ne seront pas expédiées.
4. Tout le monde doit à partir d'aujourd'hui, régler et mettre en ordre ses affaires et se tenir prêt à l'ordre de monter en chemin de fer.
5. Il ne sera fait aucun cas des recours qui seront faits pour une demande de prolongation de délai ou d'autre empêchement.
6. L'expédition se fera quartier par quartier.
7. Il ne sera permis, pour chaque famille, que le transport d'une quantité de meubles de 150 kilos seulement.
8. Pour les familles composées de plus de six personnes, grandes ou petites, sera permis le transport de 200 kilos de meubles.

---

[614] Bourne à Gasparri, 25 août 1915, dans SS.RR.SS., AA.EE.SS., Austria-Ungheria (Turchia), III periodo 1915-1916, pos. 1069, fasc. 462, n° 9409, 16-19.

[615] Valentina Vartui KARAKHANIAN, Omar VIGANO, *La Santa Sede e lo sterminio degli Armeni nell'Impero ottomano*, p. 80-82.

[616] Ghiurekian à Benoît XV, 28 août 1915, dans SS.RR.SS., AA.EE.SS., Austria-Ungheria (Turchia), III periodo 1915, pos. 1058, fasc. 458, n° 9466, 21-24v.

[617] Georges-Henri RUYSSEN, *La Questione Armena*, Vol. IV *1908-1925, Documenti dell'Archivio Segreto Vaticano (ASV) & dell'Archivio Storico della Segreteria di Stato, Sezione per I Rapporti con gli Stati (SS.RR.SS.),* Roma, Lilame, Editioni Orientalia Christiana, 2015, p. 89-93.

9. La population musulmane de la ville et de la banlieue est obligée de fournir, pour cette expédition, les moyens de transport.
10. La commission nommée pour s'occuper des moyens de transport a déjà commencé ses travaux.
11. Les familles qui se seraient procuré elles-mêmes leurs moyens de transport, sont autorisées, en vertu des pièces qui leur seront délivrées par les commissaires de police, à se rendre directement à Radjou et de là, à Alep.
12. Par le train qui sera préparé le samedi 15 du mois courant, seront expédiés les quartiers de Akdje Mesdjij, Saradjan, Kharab Bagtché, Tchoukour Mesdjic, Kassab Békir, Yarbachi, Chinarli et Kharan.
13. A partir de demain, la population de ces quartiers devra absolument s'adresser à la commission d'inscription placée sous la présidence de Adil Bey dans le commissariat de police et après s'être fait inscrire, devra prendre une pièce scellée et légalisée.
14. Pour ceux qui d'après l'inscription de leur état civil, sont du nombre des habitants de ces quartiers et qui actuellement résident ailleurs, leurs domiciles actuels ne seront pas pris en considération, mais ils seront obligés d'aller se faire inscrire avec les habitants des quartiers auxquels ils appartiennent, et de partir, dans la même journée, avec les habitants de leurs quartiers d'origine.
15. Pour l'expédition soit des familles de militaires, soit des personnes qui se trouveraient habiter d'autres quartiers, il sera tenu compte, pour principe d'opérations, de l'enregistrement de leur état civil.
16. Toutes les opérations qui ne seront pas faites par inscription, ne seront pas prises en considération.
17. La population de ces quartiers devra, au matin du jour désigné ci-haut, à 12 heures à la turque, avec ses bagages, tel qu'il est dit à l'art. 17 et avec les membres de la famille, se trouver à la nouvelle station.
18. On doit se rendre à Alep par la voie de Osmanié-Radjou.
19. Une commission spéciale étant envoyée à Osmanié, cette commission sur la présentation des pièces, conformément à l'art. 13, distribuera à chaque famille, dans la mesure du possible, des moyens de transport et organisera les expéditions par groupes en ordre.
20. A l'arrivée à Osmanié la susdite commission fera diligence pour l'installation et le bien-être des groupes ; par conséquent chaque quartier devra faire, par l'intermédiaire de leur moukhtar[618] respectif, recours à la susdite commission.
21. La quantité des personnes employées dans le séjour a été décidée, ayant été notifiée aux bureaux de la police et de la gendarmerie, il sera procédé par les susdits bureaux à la séparation ou au maintien de ceux-ci.
22. Il sera délivré par la direction de la police, aux personnes ainsi exemptées des documents réguliers et légalisés, concernant leur maintien.
23. Si parmi la population des quartiers qui ont été avisés, il se trouvait des personnes qui, à partir de demain, ne se présenteraient pas et ne se feraient pas inscrire, ou qui ne se trouveraient pas présentes à la nouvelle station au jour désigné pour le départ, soit le samedi 15 du mois courant à l'heure indiquée, ou qui chercheraient à trouver et à employer des ruses ou des prétextes, les moukhtars et les conseils de vieillards sont obligés d'en prévenir l'autorité et si les moukhtars et les habitants ont contrevenu à tout cela, ils seront considérés comme ayant agi contre l'autorité militaire et les ordres de l'état de mobilisation, et seront immédiatement traduits à la cour martiale et dans les 24 heures, une sentence sera donnée et exécutée.
24. Les ordres formels, comme il convient, ayant été donnés à tous les bureaux, il est préférable de travailler à compléter ses préparatifs, plutôt que de prendre le temps à chercher des prétextes et à faire des démarches inutiles[619].

Le professeur d'histoire et ancien conservateur de la bibliothèque Nubar à Paris, Raymond Kévorkian, dans ses recherches sur le génocide des Arméniens, affirme que la déportation des chrétiens d'Adana est mise en route à partir des 2 et 3 septembre 1915, par le *vali* (gouverneur) Ismail Hakki Bey, d'origine albanaise. Environ cinq mille familles non seulement arméniennes, mais aussi grecques et syriaques, font partie de l'expédition. Mille foyers chrétiens qui travaillent pour l'armée sont néanmoins épargnés par la mesure de déportation. Avant le départ, les familles qui possédaient des biens mobiliers sont autorisées à les vendre, mais leurs propriétés immobilières seront confisquées après leur départ. Les autorités ont saisi les dépôts bancaires et le contenu des

[618] Le moukhtar est un maire ou chef de village ou d'un quartier d'une ville.

[619] *Ordre donné par le Gouverneur d'Adana*, dans ASV, Arch. Deleg. Turchia, busta 101, fasc. 527, senza protocollo, 22-23.

coffres des déposants. A la différence des déportés des autres provinces, ceux d'Adana ont été envoyés dans la région de Damas et plus au sud, sous les ordres de Djemal (Cemal) Pacha. Après avoir rallié le camp d'Osmanié par train, les déportés découvrent leur véritable destination, les camps de concentration d'Intilli et de Katma en passant par Karlik[620]. Les archivistes du Vatican, Valentina Karakhanian et Omar Vigano, qui se basent sur des témoignages oculaires, donnent la signification suivante du mot déportation :

1. La séparation absolue des maris et de leur femme, des mères de leurs enfants.
2. Les menaces et flatteries des émissaires turcs, afin de contraindre les uns et les autres à l'apostasie. […].
3. Le rapt des femmes, selon que par leurs qualités physiques, elles conviennent à la vente dans les harems ou à contenter les basses passions des notables ou des gardiens.
4. Les petites filles de diverses localités sont destinées à des maisons turques en qualité de petites esclaves. On leur donne une éducation musulmane […].
5. Les femmes et les enfants des soldats qui se battent pour la patrie turque, sont destinés à être répartis dans des villages exclusivement turcs. […].
6. Une fois la sélection pour la déportation accomplie, les survivants sont contraints à abandonner tout leur avoir, maison, possession, argent, et forcés de partir pour l'intérieur, accompagnés de gendarmes brutaux, ils migrent de village en village, de plaine en plaine, sans cesse, toujours vers une destination inconnue[621].

De son côté, l'historien Andréa Riccardi affirme que le gouvernement a prévu en même temps la confiscation des biens des déportés. Un règlement de 34 articles est paru le 25 mai 1915, pour superviser la gestion des biens des déportés. Avec la disparition des propriétaires, les biens sont d'abord confisqués par l'armée qui doit satisfaire à ses besoins matériels vu la longueur de la guerre. Ensuite, ces biens vont aller aux fonctionnaires impliqués dans les opérations de l'élimination des héritiers, et aussi aux musulmans transférés dans d'autres régions de l'Empire[622]. Pour le sociologue et historien d'origine turque, Taner Akçam et son assistant Umit Kurt, c'est à partir de deux lois promulguées par le gouvernement ottoman que les biens des déportés et des disparus sont devenus la propriété de l'Etat. Le texte de la première est envoyé le 17 mai 1915, par le Grand Vizir au ministre de la Guerre, en lien avec les déserteurs et les expatriés, celui de la deuxième le 23 mai 1915, par le ministre de l'Intérieur au commandant de la Quatrième armée. Enfin, à partir du 30 mai, sous forme de 15 articles, le cabinet du ministre de l'Intérieur les a promulguées et transmises à tous les gouverneurs de l'Empire[623]. Ceci montre que les trois ministres et commanditaires du génocide sont impliqués dans la confiscation des biens des déportés : le ministre de l'Intérieur, Talât Pacha, le ministre de la Guerre, Enver Pacha et le commandant de la Quatrième armée et ministre de la Marine, Djemal Pacha.

### *VII.3.3. Septembre-octobre : la lettre de Benoît XV*

Le 4 septembre, l'ambassadeur d'Allemagne remet au Délégué apostolique de Constantinople, des télégrammes reçus de Talât Pacha relatifs au traitement des déportés arméniens. Dans ces dépêches, il est question de famine, de fatigue et de la mort des déportés originaires de Konya, d'Eskisehir, d'Izmit, d'Ankara, d'Adana et d'Alep[624]. Une fois que les lettres et les notes arrivent à la Délégation

[620] Raymond KEVORKIAN, *Le génocide des Arméniens*, Paris, Odile Jacob, 2006, 735-740.
[621] Valentina Vartui KARAKHANIAN, Omar VIGANO, *La Santa Sede e lo sterminio degli Armeni nell'Impero ottomano*, p. 85-86. (Traduit de l'italien en français par Maggy Waterval).
[622] Andrea RICCARDI, *La strage dei cristiani, Mardin*, p. 49-54.
[623] Taner AKCAM, Umit KURT, *Kanunlarin Ruhu*, Istanbul, Iletisim Yayinlari, 2012, p. 32-35. (Traduit du turc par nos soins).
[624] Georges-Henri RUYSSEN, *La Questione Armena*, Vol. IV *1908-1925*, p. 99-100.

de Constantinople, rapidement, celles-ci sont expédiées à la Secrétairerie d'Etat du Vatican. Le 10 septembre, le Cardinal Gasparri répond à l'Archevêque de Westminster, le Cardinal Bourne, au sujet de l'intervention du Saint Père auprès des Arméniens. Il lui dit :

> A ce propos, je puis assurer Votre Eminence que le Saint Père a fait et fait encore avec le plus grand zèle tout son possible en faveur de ces malheureuses populations[625].

Le même jour, le Cardinal Gasparri s'entretient avec le pape Benoît XV de la situation des chrétiens en général et des Arméniens en particulier. Face aux persécutions, aux déportations et aux massacres, Benoît XV décide de s'adresser en personne au sultan de l'Empire ottoman et calife de tous les musulmans du monde, Mehmet V :

> A Sa Majesté Mahomet V, Empereur des Ottomans,
>
> Majesté,
>
> Tandis que le chagrin pour les horreurs de la formidable lutte dans laquelle, avec les grandes Nations de l'Europe, se trouve engagé le puissant Empire de Votre Majesté, Nous déchire l'âme, l'écho très douloureux des gémissements d'un peuple entier, qui dans les vastes domaines des Ottomans est soumis à d'inénarrables souffrances, (est) arrivé jusqu'à Nous. La nation arménienne a déjà vu beaucoup de ses fils envoyés à la mort, d'autres très nombreux jetés en prison ou envoyés en exil, parmi lesquels plusieurs ecclésiastiques et même quelques Evêques. Et maintenant, il Nous est référé que des populations entières de villages et de villes sont contraintes d'abandonner leurs maisons pour se transférer au milieu de grandes peines et de souffrances en des lieux de concentration lointains, où, en plus des douleurs morales, elles ont à supporter les privations de la plus noire misère et même les tortures de la faim.
>
> Nous croyons Sire, que de tels excès ont lieu contre la volonté du Gouvernement de Votre Majesté. C'est pourquoi, Nous Nous tournons plein de confiance vers Votre Majesté et L'exhortons ardemment de vouloir dans sa générosité magnanime, avoir pitié et intervenir en faveur d'un peuple qui par la religion même qu'il professe, est poussé à rester fidèle et soumis à la Personne de Votre Majesté !
>
> S'il y a parmi les Arméniens des traîtres ou des gens coupables d'autres crimes, qu'ils soient jugés et punis selon la loi. Mais que Votre Majesté, dans Son très haut sentiment de justice, ne permette pas que les innocents soient enveloppés dans les mêmes châtiments que les coupables, et que Votre Souveraine Clémence descende même sur les dévoyés. Que Votre Majesté prononce Sa parole de paix et de pardon puissante et invoquée, et la nation arménienne, mise à l'abri des violences et des représailles, bénira le nom auguste de son Protecteur.
>
> Dans cette douce espérance Nous prions Votre Majesté d'agréer les vœux les meilleurs que Nous formons pour Sa conservation et pour la prospérité de Ses peuples.
>
> Du Vatican, le 10 septembre 1915
>
> Benoît XV, Pape[626].

Pour le professeur, spécialiste des relations internationales, Francis Latour, l'intervention de Benoît XV auprès du sultan Mehmet V est basée sur un réseau de renseignements étroits que le Saint Siège a créé avec son Délégué apostolique et les diplomates européens présents sur place. Grâce à ce

---

[625] Gasparri à Bourne, 10 septembre 1915, dans SS.RR.SS., AA.EE.SS., Austria-Ungheria (Turchia), III periodo 1915-1916, pos. 1069, fasc. 462, n° 9409, 20.

[626] Benoît XV à Mehmet V, 10 septembre 1915, dans ASV, Arch. Deleg. Turchia, busta 101, fasc. 528, senza protocollo, 7rv. Voir aussi dans SS.RR.SS., AA.EE.SS. Austria-Ungheria (Turchia), III periodo 1915-1916, pos. 1069, fasc. 462, n° 11335, 56-57r.

réseau, il a accès à des renseignements fiables qui lui permettent d'être conscient de l'ampleur du carnage dans lequel vivent les chrétiens de cet Empire. C'est pour cette raison que le pape décide de s'adresser personnellement au sultan des Turcs. Mais il reste prudent, sans pour autant aller trop loin dans la critique du gouvernement, par peur de voir empirer la situation des chrétiens qu'il veut défendre[627].

La doctorante en histoire moderne, Antonella Ricci, dans sa thèse sur *Le Saint Siège et la question arménienne dans les documents du Vatican*, déclare que le pape est conscient et ému de la tragédie des chrétiens vivant dans un pays de tradition musulmane. Pour elle, si le chef de l'Eglise catholique s'adresse au chef religieux des musulmans, c'est pour montrer publiquement la gravité des massacres commis contre les civils et les ecclésiastiques[628].

Le 12 septembre, le Cardinal Gasparri recommande à Mgr Dolci de demander une audience afin de remettre personnellement au sultan la lettre du Saint Père[629]. Trois jours après, le Cardinal Gasparri envoie une lettre à Mgr Scapinelli, Nonce apostolique à Vienne. Il le prévient que le pape est tellement horrifié par les nouvelles des massacres commis par les musulmans contre les Arméniens et les chrétiens, qu'il a décidé d'envoyer une lettre autographe au sultan Mehmet V pour qu'il empêche le carnage qui se déroule à l'intérieur de son Empire. Gasparri prévient en même temps le Nonce des directives qu'il a données au Délégué apostolique de Constantinople afin de remettre la lettre au sultan en main propre[630].

De son côté, Mgr Dolci continue à informer les instances vaticanes de ces démarches pour arrêter les massacres. Le 19 septembre, il transmet au Préfet de la Congrégation pour la propagation de la foi, le Cardinal Gotti, un rapport de l'ambassadeur allemand à Constantinople, dans lequel ce dernier déclare que son gouvernement manifeste son mécontentement face au massacre général des chrétiens de l'Empire ottoman. Pour ce qui est des massacres de Mardin, voici ce que l'ambassadeur déclare :

> L'Ambassadeur d'Allemagne regrette de devoir constater que, d'après les renseignements qu'il a reçus depuis lors de sources impartiales et dignes de foi, les incidents de ce genre, au lieu d'être empêchés par les autorités locales, ont régulièrement suivi l'expulsion des Arméniens, de sorte que la plupart d'entre eux ont péri avant même d'arriver au lieu de leur destination. Ce sont surtout les provinces de Trébizonde, de Diyarbakir et d'Erzeroum où ces faits sont signalés ; en certains endroits comme Mardin, tous les chrétiens sans distinction de race ou de confession ont subi le même sort[631].

---

[627] Francis LATOUR, *Les relations entre le Saint-Siège et la Sublime Porte à l'épreuve du génocide des chrétiens d'Orient pendant la Grande Guerre*, dans *Guerres mondiales et conflits contemporains*, Paris, PUF, 2005, (n° 219), p. 31-43.

[628] Antonella RICCI, *La Santa Sede e la questione armena nei documenti vaticani*, dans *EuroStudium*, sous la direction de Francesco GUI, juillet-septembre 2015, p. 40-104. Voir aussi, http://www.eurostudium.eu/Eurostudium36/numero%20completo.pdf (consulté le 1 septembre 2019). Le présent article est le résultat d'une thèse présentée pour l'obtention du diplôme en histoire moderne, sous la direction des professeurs Anna Foa et Lucia Scaraffia, Rome, La Sapienza, 2011.

[629] Gasparri à Dolci, 12 septembre 1915, dans SS.RR.SS., AA.EE.SS. Austria-Ungheria (Turchia), III periodo, 1915-1916, pos. 1069, fasc. 462, n° 9469, 21rv.

[630] Gasparri à Scapinelli, 15 septembre 1915, dans SS.RR.SS., AA.EE.SS. Austria-Ungheria (Turchia), III periodo 1915-1916, pos. 1069, fasc. 462, n° 9553, 25rv.

[631] Dolci à Gotti, 19 septembre 1915, dans ACO, Armeni del Patriarcato 1891-1926, rubr. n° 105, 3, n° 36842.

Durant trois semaines de voyage, la lettre de Benoît XV quitte la Secrétairerie d'Etat du Vatican le 15 septembre, elle arrive à Vienne le 23 septembre et de là, par l'intermédiaire du ministre des Affaires étrangères d'Autriche-Hongrie, elle arrive à Constantinople, aux mains de Dolci, le 4 octobre. En même temps, le Secrétaire d'Etat du Vatican, le Cardinal Gasparri, veut impliquer les alliés de l'Empire ottoman. Le 2 octobre 1915, il écrit au Nonce apostolique de Vienne, Mgr Raffael Scapinelli di Leguigno et au Nonce apostolique de Munich, Mgr Andreas Frans Frühwirth, pour qu'ils interviennent auprès de leurs gouvernements respectifs afin de stopper la persécution des chrétiens. Au nom du pape, le Cardinal s'adresse aux Nonces par ces mots :

> Face à la continuation d'une persécution qui menace de détruire un peuple entier, le Saint Siège lui-même a l'intention de développer une action plus ample et intense et d'obtenir, moyennant l'efficace intervention des gouvernements alliés de la Turquie, de mettre fin à cette persécution. VS, en conséquence, au nom auguste de Sa Sainteté, fera remarquer à monsieur le ministre des Affaires étrangères, avec délicatesse mais aussi avec grande fermeté, que les lois de l'humanité et de la civilisation exigent que l'Autriche (pour Mgr Frühwirth, l'Allemagne) exerce sur le gouvernement ottoman, la plus grande pression, afin de faire cesser rapidement les actes de barbarie qui déshonorent non seulement ceux qui les commettent mais aussi ceux qui, le pouvant, ne les empêchent pas. Il fera aussi remarquer que la presse de l'opposition dans les Empires centraux, ne manquera pas d'insinuer comme on a pu déjà le prévoir d'après différents indices, que les massacres, au départ, sont tolérés par les Empires eux-mêmes sous prétexte qu'ils sont dirigés contre des sujets rebelles ; et qu'il est donc nécessaire que l'Autriche et l'Allemagne puissent se justifier devant le monde entier et devant l'histoire, en prouvant qu'elles ont agi rapidement et énergiquement pour les faire cesser[632].

De son côté, le 8 octobre, Mgr Dolci, avec la lettre du pape en main, frappe à trois portes pour rencontrer le sultan des Turcs. D'abord à celle du ministre des Affaires étrangères, Ahmet Resit Bey, ensuite à celle du Grand Vizir (Premier ministre), Saïd Halim Pacha et enfin, à celle de l'ambassadeur d'Allemagne, le Baron Wangenheim. Dans les trois lettres qu'il envoie, il demande chaque fois un rendez-vous pour remettre personnellement la lettre du pape au sultan. Chaque interlocuteur répond à sa manière pour découvrir la lettre du pape, car les journaux européens ont fait écho de celle-ci[633].

Le 18 octobre 1915, le Nonce apostolique de Vienne Scapinelli s'adresse au Cardinal Gasparri pour lui montrer que les chancelleries de Berlin et de Vienne font preuve d'une certaine réticence à intervenir auprès de leur allié turc. Pour Scapinelli, la meilleure façon d'arrêter les massacres qui continuent est d'impliquer l'Allemagne, la grande « patronne » en Turquie. De ce fait, il faut intéresser personnellement l'empereur Guillaume II pour pouvoir obtenir des résultats favorables à la situation des chrétiens de l'Empire ottoman[634].

Malgré les réticences du ministre des Affaires étrangères et du gouvernement ottoman, Mgr Dolci se montre inflexible dans sa volonté de remettre lui-même l'autographe du pape Benoît XV. La pression sur le gouvernement turc s'accroît lorsque la presse internationale rend public l'appel du pape au sultan. Ainsi, dans l'après-midi du 27 octobre 1915, le Délégué apostolique de Constantinople est reçu par le palais impérial. Il remet la lettre du pape dans les mains du sultan Mehmet V en lui disant :

---

[632] Gasparri à Scapinelli et à Frühwirth, 2 octobre 1915, dans SS.RR.SS., AA.EE.SS. Austria-Ungheria (Turchia), III periodo 1915-1916, pos. 1069, fasc. 462, n° 10429, 40-41v. (Traduit de l'italien en français par Maggy Waterval).
[633] Georges-Henri RUYSSEN, *La Questione Armena,* Vol. IV *1908-1925*, p. 112-118.
[634] Scapinelli à Gasparri, 18 octobre 1915, dans ASV, Segreteria di Stato Guerra (1914-1918), rubr. 244, fasc. 110, n° 11024, 241rv.

> J'ai l'honneur insigne de remettre dans les augustes mains de Votre Majesté Impériale une lettre autographe de Sa Sainteté Benoît XV, mon Auguste Maître. Le Souverain Pontife me charge aussi d'offrir à Votre Majesté les salutations, ainsi que les vœux sincères qu'il forme pour la grandeur et la prospérité de Votre vaste Empire, et en particulier pour la précieuse santé et la longue et heureuse conservation de Votre Auguste personne. Je prie en même temps Votre Majesté Impériale de me permettre de déposer aux pieds de Son trône mes hommages personnels et d'exprimer à V. M. ma profonde gratitude de ce qu'Elle a bien voulu m'accorder la faveur d'être admis en Son Auguste présence[635].

Il faut attendre le 10 novembre pour que le gouvernement de la Sublime Porte autorise le sultan à répondre à l'autographe du pape.

### *VII.3.4. Novembre-décembre : réponse du sultan Mehmet V et massacres des autres communautés syriaques*

Quand ensuite le Saint Siège, par l'intermédiaire de la Secrétairerie d'Etat, reçoit des informations sur la persécution et le massacre des autres communautés chrétiennes de l'Empire, il craint la mise en place d'un projet d'élimination de l'élément chrétien de l'Empire ottoman. Dans cet esprit, le Cardinal Gasparri envoie un télégramme au Nonce apostolique de Bavière, Mgr Frühwirth, pour qu'il rappelle l'Allemagne à son rôle de nation chrétienne et pour qu'elle demande à la Turquie de stopper ses atrocités. Déjà, le 11 octobre, le patriarche de l'Eglise syriaque catholique, demande à son vicaire de faire écho auprès du ministre de la Justice et des Cultes, des massacres que la nation syriaque subit de la part des Turcs et des Kurdes. Dans sa lettre, le patriarche Ignace Ephrem II montre que les Syriaques de Mardin, de Mâmourat El-Aziz, de Siverek et d'Urfa sont déportés vers la région de Mossoul, d'Alep, de Hama, de Homs et dans les villages près de Damas. Puis, le 18 octobre, le patriarche écrit pour la deuxième fois à son vicaire, Nehman Denho, pour confirmer le massacre des prêtres et des évêques de l'Eglise syriaque :

> Veuillez retrancher de la liste de notre clergé que je vous ai envoyée pour être présentée au ministre de la Justice et des Cultes, les noms de l'Archevêque Michel Malki et de ses prêtres à Djeziret (Cizre) ; de l'abbé Pierre Hammal et du clergé de Midyat, de nos vicaires de Severek (Siverek), de Siirt, de Derik et de Viransehir. Nous avons hélas ! reçu la nouvelle de leur mort, et cette nouvelle nous a plongés dans la plus profonde douleur. Maintenant notre devoir est de sauver ceux qui ont échappé aux massacres. Nous vous renouvelons donc notre demande. Faites tous vos efforts pour obtenir du Gouvernement des ordres sûrs et prompts aux chefs des vilayets, des sandjaks, etc. […][636].

En général, l'ordre de déportation et de massacres est donné par les ministres principaux aux autorités locales en passant par plusieurs départements. Mais il arrive aussi que le gouvernement local profite de la situation pour agir pour son propre compte, par exemple les tribus locales kurdes. Dans ce sens-là, les secrétaires locaux parviennent à subordonner totalement l'Etat, à tous les échelons du pouvoir. Une fois le télégramme ou le courrier reçu du gouvernement central, le pouvoir local le détruit pour ne pas laisser de trace et agit sans tenir compte de l'ordre donné. Pour mieux comprendre la difficulté de la transmission des informations à l'intérieur de l'Empire ottoman, il est intéressant de découvrir sa division administrative. A la veille de la guerre, en 1914, l'Empire des Turcs est divisé en *vilayet* (provinces) sous la direction d'un *vali* (gouverneur).

---

635 Valentina Vartui KARAKHANIAN, Omar VIGANO, *La Santa Sede e lo sterminio degli Armeni nell'Impero ottomano*, p. 102-105. (Traduit de l'italien en français par Maggy Waterval).

636 Georges-Henri RUYSSEN, *La Questione Armena*, Vol. IV *1908-1925*, p. 127-128.

Chaque *vilayet*, à son tour, est divisée en *sancak* (département) sous l'autorité d'un *mutessarif* (préfet). Les *sancaks* sont répartis en *kaza* (sous-préfectures) et dirigés par un *kaymakam* (sous-préfet). Ces sous-préfectures se subdivisent en *nahiye* (cantons), sous la gouvernance d'un *mudur* (maire ou chef de quartier) et enfin les *nahiye* sont divisés en *koy* (villages) sous l'administration d'un *muhtar* (maire ou chef du village)[637]. Dans ce schéma, la province de Diyarbakir est divisée comme suit : *Vilayet* de Diyarbakir, *Sancak* de Mardin, *Kaza* de Midyat, *Nahiye* de Kerburan et *Koy* de Habsis.

L'historien et politologue d'origine turque, Hamit Bozarslan, dans son Histoire de la Turquie, confirme non seulement la participation de certains généraux de l'armée allemande, mais aussi l'attitude passive de certains diplomates face au projet du CUP. La déclaration de l'ambassadeur Wangenheim prouve que les diplomates allemands de Constantinople avaient pris conscience de l'origine du commandement de l'extermination de l'élément chrétien. Voici, ce que Wangenheim déclare face aux massacres des Arméniens avant sa mort en octobre 1915 :

> Talât et les autres dirigeants d'Union et Progrès tentaient, à l'évidence, de « résoudre » la question arménienne à leur manière. Puisque les vali des provinces et autres autorités régionales avaient pris l'habitude de recevoir leurs ordres directement du comité central du Parti plutôt que du gouvernement, il était difficile de mettre un terme à la politique anti-arménienne[638].

Ceci dit, pendant la guerre, la structure politique de l'Empire ottoman dans son ensemble est décomposée et déstabilisée. Si d'un côté, le pouvoir central est solide dans les mains du gouvernement unioniste qui contrôle le parlement selon ses propres exigences, et qui a réduit les vieilles figures institutionnelles à une « boite vide », le sultan Mehmet V Reshid exerce seul les fonctions de représentation et des signatures. Quant au CUP, le parti au pouvoir, il est tout autre que fonctionnel et homogène. Il n'a pas de projet programmé et partagé à l'avance. La répartition des tâches et des compétences n'est pas claire et elle donne lieu à des chevauchements et à de continuels ajournements. Chaque Cabinet, dans sa sphère d'action, est complétement indépendant du Grand Vizir (Premier ministre) et du ministre des Affaires étrangères. En outre, du triumvirat ottoman, seul Mehmet Talât Pacha, le ministre de l'Intérieur, réside d'une manière permanente dans la capitale. Ismail Enver, ministre de la Guerre, se trouve souvent sur les fronts. Enfin, Ahmed Djemal (Cemal), ministre de la Marine, est à la tête de la Quatrième armée déployée dans la région de Syrie et dirige les opérations de Damas. Alors, les *vali* (gouverneurs) des provinces éloignées de la capitale, promulguent des décrets et des arrêtés sans tenir compte préalablement du pouvoir central[639].

Mgr Dolci, qui a compris la désorganisation du système administratif du gouvernement ottoman, sans hésiter, explique au ministre des Affaires étrangères, Ahmet Resit Bey, le but de la lettre du pape au sultan :

> La présentation de cette lettre à SM ne touche aucunement à la conduite du gouvernement dans ses mesures pour réprimer les aspirations d'indépendance nationale des Arméniens. […] Par conséquent, cette répression des aspirations arméniennes étant un fait patent que vous ne sauriez jamais cacher, la lettre du pape ne modifie pas la situation du gouvernement vis-à-vis de l'opinion publique. Elle, au contraire, pourrait vous offrir une

---

637 Frédéric HITZEL, *Le dernier siècle de l'Empire ottoman (1789-1923)*, Paris, Belles Lettres, 2015, p. 66-82.

638 Hamit BOZARSLAN, *Histoire de la Turquie, de l'Empire à nos jours*, Paris, Tallandier, 2013, p. 322-323.

639 Valentina Vartui KARAKHANIAN, Omar VIGANO, *La Santa Sede e lo sterminio degli Armeni nell'Impero ottomano*, p. 78-79.

> occasion propice pour étaler au grand jour le complot des Arméniens, leurs provocations etc. Le Pape n'a pas le droit d'intervenir dans les affaires intérieures de l'Empire. J'en conviens si ces affaires sont hors de sa mission, mais s'il s'agit de questions religieuses, la sureté des chrétiens, la vie du clergé ? Alors ce n'est pas un droit qu'il lui revient d'intervenir, mais c'est un devoir qu'il est forcé de remplir et auquel il ne pourrait se soustraire sans courir le risque d'être flétri par la voix de sa conscience et de l'opinion du monde catholique. Dans les susdites répressions on a tué même des évêques et un grand nombre de prêtres. Le Pape leur supérieur immédiat et leur père aurait-il pu se désintéresser des mesures que le gouvernement a jugées devoir prendre ? Ensuite en s'adressant par lettre à sa SM le Sultan, le Saint Père a voulu choisir la forme la plus délicate pour remplir ce devoir. […][640].

Le 3 novembre 1915, le ministre des Affaires étrangères de l'Autriche-Hongrie annonce au Nonce apostolique de Vienne, Mgr Scapinelli, que le Délégué apostolique de Constantinople a été reçu en audience le 27 octobre par Sa Majesté le sultan, auquel il a remis une lettre du pape. A son tour, le Délégué apostolique de Syrie, Mgr Giannini, le 4 novembre, dans un rapport, explique au Nonce apostolique de Vienne, la situation des chrétiens. Il insiste auprès de Mgr Scapinelli sur le rôle de l'Autriche et de l'Allemagne pour stopper la persécution des religieux vivant au Liban. De son côté, le 5 et le 6 novembre, Mgr Scapinelli transmet les informations qu'il reçoit au Cardinal Gasparri. Rapidement ce dernier envoie le télégramme suivant au Nonce apostolique de Munich, Mgr Frühwirth :

> Selon les nouvelles arrivées par l'intermédiaire de la nonciature de Vienne, évêque syro-catholique de Gezira (Cizre) tué avec clergé et fidèles. Des Arméniens catholiques quatre évêques tués avec clergé et nombreux fidèles ; de deux autres on n'a pas de nouvelles. Persécution s'étend aussi contre chrétiens chaldéens et autres rites. Chrétiens déportés dans les contrées Bozanti, Eregli, Alep se trouvent dans des conditions horribles. VS insistez auprès du gouvernement pour cessation tels excès qui déshonorent non seulement la Turquie mais aussi alliés[641].

Le 10 novembre 1915, le Cardinal Gasparri, dans une lettre qu'il rédige encore une fois à l'intention de Mgr Scapinelli, signale qu'il a invité le Nonce apostolique de Bavière, Mgr Frühwirth, à intervenir auprès du gouvernement allemand. Pour le Cardinal, l'Allemagne doit user de sa grande influence sur la Sublime Porte afin de faire cesser les massacres. Il invite en même temps Mgr Scapinelli à prendre des initiatives pour empêcher la prolongation des carnages[642].

La lettre du pape au sultan a eu tellement d'échos dans les journaux européens, ceux de l'Empire ottoman et auprès des ministres turcs, que le sultan s'est senti dans l'obligation de répondre au pape. Le 10 novembre 1915, Mehmet V Reshid par ces mots, écrit à Benoît XV :

> Sa Majesté Impériale le Sultan à Sa Sainteté le Pape Benoît XV,
>
> Nous avons reçu la lettre que Votre Sainteté a bien voulu Nous adresser le 10 septembre 1915 pour Nous prier de mettre la population arménienne de Notre Empire à l'abri des mesures violentes et des représailles dont elle serait l'objet. Nous venons informer Votre Sainteté que les nouvelles parvenues au Saint Siège au sujet du sort des Arméniens de Notre Pays ne sont pas conformes à la réalité des faits. Nous sommes toujours animés d'une égale sollicitude paternelle à l'égard de tous Nos sujets sans distinction aucune de race, ni de

---

[640] Georges-Henri RUYSSEN, *La Questione Armena*, Vol. IV *1908-1925*, p. 130.
[641] Gasparri à Scapinelli, 9 novembre 1915, dans ASV, Segreteria di Stato Guerra (1914-1918), rubr. 244, fasc. 110, prot. 11099, 248. (Traduit de l'italien en français par Maggy Waterval).
[642] Gasparri à Scapinelli, 10 novembre 1915, dans ASV, Segreteria di Stato Guerra (1914-1918), rubr. 244, fasc. 110, prot. 11024, 242-243.

religion. Cependant, il importe de dire que certaines catégories d'arméniens se sont départies dernièrement de la fidélité que Nous sommes en droit d'en attendre.

Les Arméniens qui formaient des comités révolutionnaires avant le rétablissement du régime constitutionnel dans Notre Empire, avaient dans la suite transformé leur organisation en partis politiques. Nous avons eu le regret de constater que cette transformation n'était qu'apparente et de pure forme et qu'en réalité, l'ancienne organisation révolutionnaire était conservée intacte, bien que cela ne soit nullement justifié de la part d'un peuple qui, après la constitution, avait obtenu de fait tous les droits civils et politiques qu'il réclamait. Profitant du moment où Nos frontières étaient assaillies par les armées ennemies, les Arméniens, de connivence avec celles-ci et encouragés par les Gouvernements auxquels ces armées appartiennent, créèrent un mouvement révolutionnaire qui aggravait la situation difficile de Notre Empire et entravait les mesures militaires prises dans le but d'assurer la défense de Notre Patrie. Il est prouvé aujourd'hui indubitablement, de l'aveu même des dits révolutionnaires et des publications qu'ils ont fait paraître dans les journaux étrangers, qu'ils ont agi en cette occurrence avec une longue et parfaite préméditation et conformément à un plan établi. Les comités révolutionnaires arméniens ayant des ramifications dans tous les coins de l'Anatolie, le soulèvement qu'ils ont organisé et que Nos ennemis ont encouragé et soutenu, a été général. En présence d'une pareille situation il était pratiquement impossible à Nos Autorités de pouvoir faire une distinction entre l'élément paisible et l'élément perturbateur de l'ordre public.

Aussi, Notre Gouvernement se vit-il obligé de recourir à des mesures générales et de faire évacuer aux arméniens les régions situées immédiatement à proximité des champs d'opérations militaires. Il ne saurait en conséquence être question d'une mesure de répression ou de représailles quelconque appliquée indistinctement aux coupables et aux innocents, mais simplement d'un déplacement général nécessité par les intérêts supérieurs de Notre Empire menacé de tous côtés par de puissants ennemis. Notre Gouvernement se conformant à Notre volonté n'a cessé et ne cesse encore de veiller à ce que ces déplacements ne soient pas effectués d'une façon préjudiciable aux populations déplacées, que les fonctionnaires et les particuliers qui commettraient des méfaits en cette occurrence soient punis et que les intérêts des personnes déplacées, aussi bien que ceux des tiers, soient sauvegardés conformément aux dispositions de la loi spécialement publiée à cet effet. En exprimant l'espoir que les Arméniens de Notre Empire ne se départiront plus à l'avenir de la fidélité qu'ils Nous doivent, Nous prions Votre Sainteté d'agréer les vœux sincères que Nous formons pour la conservation de Sa précieuse santé et Sa prospérité.

Constantinople, le 24 Moharrem 1334 – 10 novembre 1915[643].

Dans cette lettre le sultan défend l'action de son gouvernement contre les Arméniens, sans faire de référence aux chrétiens et aux autres communautés. Dès le début de sa lettre, il met l'accent sur l'attitude irrespectueuse et révolutionnaire des responsables arméniens. Pour lui, les Arméniens ont prémédité leurs actions et ils ont profité de la guerre pour déstabiliser l'ensemble de l'Anatolie. Il dit aussi que dans ces conditions, le gouvernement n'est pas en mesure de faire la distinction entre l'élément révolutionnaire ou non, et il décide de les déplacer de leurs régions d'origine vers des lieux « sûrs ».

Karakhanian et Vigano disent que cette lettre du sultan est envoyée au Délégué apostolique de Constantinople par l'intermédiaire de l'ambassadeur des Pays-Bas, au ministre des Affaires étrangères hollandais et par la suite, au chargé pontifical à la Haye, Federico Vallega. Tout au long de la Première Guerre, l'internonciature de la Haye est choisie comme le passage du courrier pour envoyer les copies des Actes du Saint Siège aux représentants pontificaux dans les Empires centraux. Federico Vallega, secrétaire et auditeur de la Nonciature de Bruxelles, est chargé d'affaires personnelles du Saint Siège à la Haye, du 14 juillet 1916 au 4 octobre 1916 et du 4

[643] Mehmet V à Benoît XV, 10 novembre 1915, dans ASV, Arch. Deleg. Turchia, busta 101, fasc. 528, senza protocollo, 37-38v. Voir aussi dans SS.RR.SS., AA.EE.SS. Austria-Ungheria (Turchia), III periodo 1915-1916, pos. 1069, fasc. 463, n° 12687, 25-26r.

septembre 1918 au 24 mars 1919. Après deux mois, le 15 janvier 1916, la lettre du sultan est reçue par la Secrétairerie du Vatican[644].

Il est important de constater que la lettre du sultan est marquée par deux dates différentes. Traditionnellement, l'Empire ottoman utilise le calendrier musulman de l'hégire (*hicri*) qui commence le 16 juillet 622 avec l'émigration de Mahomet à Médine. A partir de 1840, les Ottomans mettent en pratique l'usage du calendrier *mali* (financier) pour toutes les affaires de l'Etat et de l'administration. Ainsi, le *hicri* est utilisé pour le domaine religieux et le *mali* pour les questions administratives. Mais assez souvent existent des difficultés de conversion des deux calendriers. Le principal obstacle vient du fait que les mois solaires du calendrier *mali* ne recouvrent pas le calendrier grégorien européen, mais ceux du calendrier julien des Eglises orientales. A la fin du XIX$^{e}$ siècle, avec la période des *tanzimat,* les Ottomans, pour les documents officiels et internationaux, utilisent aussi bien le calendrier islamique que le calendrier solaire julien, appelé calendrier solaire *rumi*. Comme c'est indiqué dans la lettre du sultan au pape, le calendrier *rumi* indique le jour et le mois selon le calendrier julien et l'année à partir de l'hégire. Il faut attendre presque la fin de l'Empire pour voir le calendrier grégorien solaire européen adopté par le gouvernement turc, selon l'ère chrétienne. Avec la proclamation de la République turque, apparaissent de nouveaux noms des mois dans le calendrier, parmi lesquels cinq mois portent le nom syriaque : de *shubat* pour février, de *nisan* pour avril, de *haziran* pour juin, de *temuz* pour juillet et de *eylul* pour septembre[645].

Le 11 novembre 1915, le Nonce apostolique de Bavière, Mgr Frühwirth, annonce au Cardinal Gasparri, que suite à sa demande, il a rencontré Son Excellence von Loessl qui dirige le ministère des Affaires étrangères en l'absence du comte von Hertling. Qu'il lui a exposé la situation de la persécution des chrétiens de l'Empire ottoman et qu'il lui a demandé d'agir auprès du gouvernement de Berlin, dans le but d'exercer une forte pression sur la Turquie, pour qu'elle cesse de massacrer les chrétiens. Selon Monsieur von Loessl, les journaux allemands démontrent en général les persécutions contre les chrétiens en Turquie[646].

Mais le 25 novembre 1915, le Délégué apostolique de Syrie, Mgr Giannini, dans une lettre qu'il écrit au gouverneur général de la Syrie et commandant de la Quatrième armée, Ahmet Djemal (Cemal) Pacha, confirme la déportation des religieux franciscains de la Terre Sainte. Il lui annonce en même temps que parmi les déportés arméniens, beaucoup se sont convertis au catholicisme et sont toujours restés fidèles au gouvernement ottoman, y compris en utilisant la langue turque dans les missions[647].

Le 12 décembre 1915, Mgr Dolci dans un rapport qu'il envoie au Préfet de la Congrégation pour la propagation de la foi, le Cardinal Gotti, confirme que l'intervention du pape a eu de l'influence sur la situation des déportés. Que dans ses rencontres avec le ministre des Affaires étrangères, Halil Bey, celui-ci lui a confirmé que la déportation des Arméniens a cessé, qu'il a donné des ordres pour

---

[644] Valentina Vartui KARAKHANIAN, Omar VIGANO, *La Santa Sede e lo sterminio degli Armeni nell'Impero ottomano*, p. 105.
[645] Frédéric HITZEL, *Le dernier siècle de l'Empire ottoman*, p. 154-157.
[646] Frühwirth à Gasparri, 11 novembre 1915, dans ASV, Segreteria di Stato Guerra (1914-1918), rubr. 244, fasc. 110, n° 11304, 256.
[647] Giannini à Djemal Pacha, 25 novembr 1915, dans ASV, Arch. Deleg. Turchia, busta 113, fasc. 602, senza protocollo, 52v-55r.

la sauvegarde des déportés et que les catholiques peuvent rentrer chez eux. Dolci affirme en même temps que la lettre du pape au sultan reçoit beaucoup d'enthousiasme de la part de tous les chrétiens sans distinction de rite ou de tradition. Voici ce qu'il dit sur ses conversations avec les hauts dignitaires du gouvernement :

> […] Comme j'ai eu l'honneur d'informer VE dans le rapport cité, j'ai commencé des démarches auprès du ministre des Affaires étrangères, pour le retour des catholiques arméniens des lieux de déportation et je l'ai supplié de donner une amnistie générale à tous les Arméniens, à l'occasion de l'approche de Noël. […] De mes conversations avec le ministre des Affaires étrangères et avec le directeur des Affaires politiques, je dois encore une fois relever que le document pontifical a été pour le gouvernement une pilule amère, indigeste, aussi par les commentaires dans la presse auxquels il a donné lieu. Donc, non seulement je n'ai pas pu obtenir, (de manière indirecte bien sûr) la publication des deux autographes, mais j'ai clairement entrevu que cela frappait l'amour-propre national du gouvernement. […][648].

Le 20 décembre, Mgr Dolci envoie un long rapport sur la situation des chrétiens dans chaque province. Dans ce document adressé à la fois au Secrétaire d'Etat et au Préfet de la Congrégation pour la propagation de la foi, il rapporte des faits qui ne sont pas réjouissants parmi les communautés chrétiennes victimes de massacres. Dès le début de son rapport, il dénonce la dissension entre les Syriaques :

> Puis il faut constater l'œuvre néfaste des Anatoliens, en particulier des Jacobites (Syriaques), qui d'un commun accord, allaient jusqu'à accuser les pauvres catholiques de haute trahison auprès des hommes de guerre du gouvernement, comme cela s'est fait à Mardin. Je rappelle que quand, après tant d'efforts, j'ai réussi à obtenir que, avec une circulaire télégraphique, le gouvernement fasse la distinction entre arméniens catholiques et arméniens schismatiques, celui-ci fut amené à la révoquer, à cause de la ruse et des insinuations du Vali qui dénonçaient comme conspirateurs, aussi les catholiques. […][649].

Pour Andrea Riccardi, ce conflit de division et de séparation entre les Syriaques catholiques et orthodoxes est l'œuvre des missionnaires catholiques occidentaux. Ces derniers, à la veille des massacres et du génocide, continuent à convertir les Syriaques « schismatiques » au catholicisme. Par exemple, en 1914, la conversion de plus de 60 prélats de l'Eglise syriaque orthodoxe au catholicisme a surement provoqué un émoi chez les premiers[650]. Cette division a fait qu'il n'y a jamais eu de front commun des Eglises syriaques contre leurs opposants musulmans. Chaque communauté a mis en place sa propre stratégie dans ses relations avec le pouvoir et les différentes tribus kurdes. Elle avance d'une manière indépendante à travers les événements de la politique complexe de l'Empire ottoman. A la différence des catholiques, les Syriaques orthodoxes sont isolés sur le plan international et ils ne reçoivent aucun secours de l'extérieur. Alors, livrés à eux-mêmes, les Syriaques orthodoxes de Mardin et du Turabdin organisent leur propre défense.

En même temps, le 20 décembre, Mgr Dolci reçoit une lettre du patriarche des Arméniens grégoriens, Zaven I Der Yaghiayan, qui remercie le pape de son intervention :

---

[648] Dolci à Gotti, 12 décembre 1915, dans ACO, Armeni del Patriarcato 1891-1926, rubr. 105, 3, n° 37018. (Traduit de l'italien en français par Maggy Waterval).
[649] Dolci à Gotti, 20 décembre 1915, dans ACO, Armeni del Patriarcato 1891-1926, rubr. 105, 3, n° 37021. Voir aussi, Dolci à Gasparri, 20 décembre 1915, dans SS.RR.SS., AA. EE. SS., Austria-Ungheria (Turchia), III periodo 1915-1916, pos. 1069, fasc. 463, n° 12687, 32-37r. (Traduit de l'italien en français par Maggy Waterval).
[650] Andrea RICCARDI, *La strage dei cristiani, Mardin*, p. 73-78.

> […] L'Illustre Chef de l'Eglise Catholique donne aux yeux du monde entier l'exemple le plus sublime de la charité chrétienne, en se faisant un devoir sacré d'apaiser de son mieux, par sa haute influence, les atroces souffrances d'une nation si cruellement éprouvée.

Ce qui est intéressant dans la lettre, c'est que le message est accompagné d'une promesse de reconnaissance de la part de la nation arménienne. Et le patriarche ajoute :

> Les opprimés n'oublient jamais ceux qui apportent un soulagement à leurs maux ou leur adressent une parole de consolation. Guidé par ces sentiments, je viens, au nom de la nation accablée, présenter à Sa Sainteté le Pape, l'expression de vifs sentiments de reconnaissance, tout en priant Votre Eminence d'agréer mes remerciements les plus cordiaux pour la bienveillance qu'Elle a eue à l'égard des souffrances de notre Nation[651].

Le lendemain, 21 décembre, le patriarche de l'Eglise arménienne catholique, Pierre Paul XIII Terzian et ses prélats, se tournent vers le pape pour lui exprimer leur reconnaissance à la veille des fêtes de Noël. Dans leur lettre, ils insistent sur l'intervention de Benoît XV et de son Délégué de Constantinople qui ont permis à des localités éloignées de recevoir les secours nécessaires :

> A l'approche des fêtes de Noël, Saint Père, Votre nom sera gravé dans le cœur de chaque Arménien. Vous, le seul souverain qui, au cours de l'extermination de notre nation, avez adressé Votre énergique parole au sultan, nous Vous remercions de Votre incessante sollicitude paternelle que, dans cette malheureuse circonstance, Vous avez daigné nous manifester, personnellement et par l'intermédiaire de Votre très digne représentant Mgr Dolci qui, nous devons le constater, a fait ce qui était humainement possible pour éloigner de nous un tel fléau. Nous Vous remercions encore des aides que Votre représentant a tout de suite allouées aux Arméniens en Votre nom et que, avec ce prélat, nous avons réparties dans les localités où le besoin était plus urgent. […][652].

Effectivement, à propos de la célébration des fêtes de Noël, le 22 décembre 1915, Mgr Dolci écrit une note à l'ambassadeur d'Allemagne afin qu'il intervienne auprès du gouvernement ottoman pour la réouverture des églises catholiques. Voici les deux points importants sur lesquels le Délégué apostolique insiste :

> A l'approche des fêtes de Noël on prie vivement S.E. l'Ambassadeur d'Allemagne d'appuyer les démarches que le Délégué apostolique a faites auprès de S.E. Ahmet Rachid Bey, Directeur Général des Affaires politiques pour obtenir :
>
> a) L'ouverture de toutes les églises catholiques fermées, qui se trouvent dans les Vilayet d'Adana, d'Alep et de Beyrouth et surtout celles de Kasserbab et d'Aintab, comme il ressort de la liste ci-jointe.
> b) Le retour de tous les catholiques de sujétion ottomane et d'origine arménienne se trouvant déportés dans les environs de Damas. Le gouvernement a reconnu leur innocence[653].

En effet, à la fin de l'année 1915, les autorités ottomanes veulent assurer le Délégué apostolique d'une certaine accalmie à propos des déportations et des confiscations des biens des chrétiens. Mais, dès les premiers mois de 1916, des nouvelles de ratissages et de violences arrivent à la Délégation apostolique de Constantinople, qui mettent en doute la confiance de Mgr Dolci face à

---

[651] Dolci à Gasparri, 21 décembre 1915, dans SS.RR.SS., AA. EE. SS., Austria-Ungheria (Turchia), III periodo 1915-1916, pos. 1069, fasc. 463, n° 13759, 38-40r.

[652] Terzian à Benoît XV, 21 décembre 1915, dans SS.RR.SS., AA. EE. SS., Austria-Ungheria (Turchia), III periodo 1915-1916, pos. 1069, fasc. 463, n° 13806, 43rv. (Traduit de l'italien en français par Maggy Waterval).

[653] Dolci à l'Ambassadeur d'Allemagne à Constantinople, 22 décembre 1915, dans ASV, Arch. Deleg. Turchia, busta 101, fasc. 527, senza protocollo, 69.

la crédibilité du gouvernement turc. Mgr Dolci est convaincu que la question des chrétiens de l'Empire ottoman est loin d'être résolue et qu'il va être confronté à d'autres vagues de violences.

## Conclusion

Nous constatons que dans les provinces orientales de l'Empire ottoman, les massacres et les persécutions ont conduit beaucoup de chrétiens sur la route de l'exil et de la déportation. Les Syriaques habitant les provinces frontalières entre l'Iran et l'Empire ottoman sont victimes de ces vexations et prennent la route du Caucase russe pour se réfugier à Tiflis ou à Erevan. Face à l'extermination de la nation syriaque, l'action déployée par le Saint Siège pour les déportés du Caucase russe se limite à une aide financière. Assez souvent, cette aide est octroyée par le Vatican pour soutenir les victimes de l'Eglise syriaque chaldéenne. Il arrive aussi que cette aide soit envoyée par la Congrégation pour la propagation de la foi, pour contrecarrer les missionnaires américains présents sur place afin de s'approcher des Syriaques nestoriens qui se convertissent au catholicisme.

Pour certains missionnaires, la guerre est un moyen de conversion et de rapprochement avec l'Eglise de Rome. Nous savons que le but premier de la Congrégation pour la propagation de la foi est de financer la transmission de la foi de l'Eglise romaine aux nations qui ne sont pas encore catholiques. Alors pour ne pas qualifier de discriminatoire le secours du Saint Siège, le 23 décembre 1915, le Secrétaire d'Etat du Vatican, le Cardinal Gasparri, s'exprime sur le sujet. Il explique comment le Délégué apostolique, sans faire de distinction entre les Eglises, les rites et les victimes, a défendu tout le monde[654].

Nous constatons aussi que le Vatican par l'intermédiaire de son Délégué de Constantinople, veut intervenir d'une manière diplomatique pour arrêter les massacres planifiés contre les minorités chrétiennes de l'Empire ottoman. Mais cette action déployée par Mgr Dolci est assez souvent limitée et bloquée par l'alliance militaire de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie. Les efforts utilisés par le Délégué apostolique sont régulièrement stoppés par des informations erronées que le gouvernement de la Sublime Porte met à sa disposition.

Suite aux informations reçues par la Secrétairerie du Vatican, le Saint Siège est convaincu que la question des minorités chrétiennes de l'Empire est loin d'être résolue. Car des milliers de réfugiés sont enfermés dans des camps de concentration, souvent éloignés de leurs lieux d'origine. Nous constatons aussi que le Délégué apostolique de Constantinople, Mgr Dolci, est informé que d'autres réfugiés sont dispersés sur leur chemin de déportation vers des lieux inconnus. Il apprend également que la majorité des missionnaires catholiques sont expulsés, les maisons des religieux fermées, beaucoup de diocèses supprimés, et que le gouvernement ottoman soutient les oppresseurs pour empêcher la population de rentrer chez elle.

Dans le chapitre suivant, nous montrerons comment le Saint Siège s'organise pour stopper ou limiter la deuxième vague de massacres, de déportations et de destructions des diocèses appartenant au peuple syriaque.

---

[654] Gasparri à Jean de Montebello, 23 décembre 1915, dans SS.RR.SS., AA.EE.SS., Stati Ecclesiastici III, pos. 1324, fasc. 482, senza protocollo, f. 30rv.

# VIII. 1916, famine et déportation des Syriaques

## Introduction

Avec le déclenchement de la destruction des communautés chrétiennes, le Saint Siège, comme entité neutre, donne de nouvelles instructions à ses Délégués apostoliques de l'Empire ottoman. Si jusqu'alors, il a affronté les mesures du gouvernement contre les œuvres des missionnaires européens, c'est parce que l'ambassade de France et les autres diplomates européens l'ont devancé. Maintenant, il est tout seul pour assister à une persécution générale qui implique des milliers de citoyens, envers qui la Sublime Porte croit pouvoir utiliser la violence qu'elle veut, sans en rendre compte à l'extérieur.

Le Vatican est convaincu que les massacres et les déportations ne s'arrêtent pas en 1915. Pour empêcher une deuxième vague de destruction des communautés chrétiennes de l'Empire ottoman, le Saint Siège veut impliquer l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie. Pour engager dans cette voie ces deux Empires de tradition chrétienne, le Secrétaire d'Etat du Vatican, le Cardinal Gasparri, invite les Délégués et les Nonces apostoliques de ces pays d'intervenir auprès de leurs autorités respectives.

Dans ce chapitre, nous examinerons la manière dont le Saint Siège s'organise pour secourir les rescapés des massacres de 1915 et les réfugiés qui sont dispersés sur leurs chemins de déportation. Nous allons examiner en même temps la lourde tâche du Vatican, celle de mettre en place un plan pour la distribution de offrandes en faveur des communautés chrétiennes et tout particulièrement des Syriaques.

## VIII. 1. Les Syriaques du Caucase, l'accalmie avant la tempête

### *VIII.1.1. Janvier-mars : appel au secours*

Naturellement, les Syriaques des hautes montagnes du Hakkâri et du Caucase iranien, après les massacres, se sont rapprochés des Russes. Comme puissance voisine, la Russie a besoin de forces hostiles à l'Empire ottoman pour déstabiliser l'armée turque. En effet, avant et après la Première guerre mondiale, les Russes sont entrés en contact avec les chefs civils et religieux des tribus syriaques. Ils trouvent la nécessité de collaborer avec des chrétiens qu'ils connaissent : ils en ont converti une partie à l'Eglise russe orthodoxe, depuis la fin le XIX$^{e}$ siècle. Le patriarche de l'Eglise assyrienne d'Orient dite nestorienne, Mar Shemun Benyamin, inquiet pour sa communauté du Caucase, en 1909 et 1910, envoie des lettres au Tsar Nicolas et à la Douma pour attirer leur attention sur le sort de son peuple réfugié en Russie. En 1914, avant même l'entrée en guerre de l'Empire ottoman aux côtés des Empires centraux, les villages syriaques subissent des incendies, des pillages et des massacres. Leurs habitants fuient vers le Caucase, pour se protéger dans les missions catholiques et protestantes américaines d'Ourmia. A la fin de l'année 1915, un exode définitif et irrévocable de toute la communauté syriaque du Hakkâri change les données : les Russes décident d'utiliser la force de ces combattants qui connaissent le terrain. Ainsi, en 1916, trois bataillons syriaques du Caucase voient le jour. Deux sous le commandement russe et l'autre sous

l'autorité du frère de Mar Shemun, David, avec l'aide des chefs tribaux Malek Ismaël et Malek Andrious[655].

Le 9 janvier 1916, le vicaire du patriarche chaldéen, Mgr Manna, dans une lettre qu'il écrit au Cardinal Gotti, demande de l'aide pour les néo-catholiques d'origine nestorienne du Hakkâri. Il rapporte que les montagnards syriaques, après quatre mois de résistance énergique contre l'armée ottomane, ont épuisé leurs munitions et leurs vivres, et sont arrivés à Salamas et Ourmia dans un état de misère. Pour ce qui est des religieux, Mgr Manna parle de plusieurs dizaines de prêtres et d'évêques massacrés par les musulmans. Dans l'inquiétude totale, le vicaire patriarcal déclare :

> Je suis très inquiet touchant le sort de la nation qui reste en Turquie, car je ne puis avoir aucune nouvelle sûre, au contraire, les nouvelles contradictoires qui m'en arrivent, tous les jours, me tourmentent : que devient Sa Béatitude ? et les Evêques et les pauvres chrétiens ? N'étant d'ici d'aucune utilité pour ma nation massacrée et dispersée, puisque le Vicariat patriarcal de Van ainsi que toutes nos maisons, nos églises et nos chapelles, nos écoles ont été pillées et brulées, je voudrais venir à Rome, si Votre Eminence daignait me donner l'autorisation. Par conséquent, j'attends les ordres de Votre Eminence à ce sujet[656].

Le vicaire patriarcal, après avoir décrit la situation dans laquelle se trouve sa nation, voudrait soit recevoir de l'aide pour les néo-catholiques afin de les secourir, soit fuir la misère pour ne plus retourner dans son diocèse de Van qui est complètement détruit. Il constate aussi que dans le Caucase, les Syriaques sont livrés à eux-mêmes et les Russes en pleine guerre ne sont pas capables de les aider.

Le 23 janvier 1916, le Délégué apostolique de la Perse, Mgr Sontag, dresse un rapport d'assouplissement de la situation des Syriaques d'Ourmia et de Salamas. Malgré l'inquiétude des chrétiens une certaine accalmie plane à l'horizon. Pour le Délégué, les Russes ont pris des dispositions importantes pour protéger la population, afin que les chrétiens puissent être rassurés jusqu'au mois d'avril. Quant aux Syriaques qui ont quitté les montagnes du Hakkâri, ils ne peuvent pas rentrer chez eux, les Turcs et les Kurdes occupent leurs régions. Alors touchés par les privations de tout genre, un grand nombre d'entre eux meurent[657].

Dans l'espoir de trouver une solution à leur situation et tout en servant la cause russe, les exilés syriaques croient servir leur propre cause. Le 24 janvier 1916, le patriarche Mar Shemun Benyamin est reçu à Tiflis avec les honneurs, par l'oncle du Tsar le Grand-Duc Nicolas Nicolaevitch. Ce dernier promet au patriarche de former les tribus assyriennes du Hakkâri à condition de participer à la défense de la frontière perse contre l'armée de l'Empire ottoman. A la fin de la guerre, en cas de victoire, les Russes promettent la liberté, voire l'autonomie des Syriaques du Hakkâri[658]. Ainsi les bataillons syriaques du Caucase sont utilisés par les Russes pour stopper et contre-attaquer l'armée des Ottomans.

Dès le début du mois de février, le Délégué apostolique sollicite l'aide du Préfet de la Congrégation pour la propagation de la foi. Dans le rapport qu'il écrit le 9 février au Cardinal Gotti, Mgr Sontag, en plus de l'aide qu'il demande pour les chrétiens d'Ourmia, voudrait aussi l'autorisation pour que

---

[655] Joseph et Claire YACOUB, *Oubliés de tous, les Assyro-Chaldéens du Caucase*, Paris, Cerf, 2015, p. 174-180.
[656] Manna à Gotti, 9 janvier 1916, dans ACO, Conversioni, Fede, Professione, rub. 40, fasc. 43, n° 37059.
[657] Sontag à Gotti, 23 janvier 1916, dans ACO, Armeni in vari luoghi, rubr. 106, busta 6, fasc. 20, n° 37141, 61-62.
[658] Joseph et Claire YACOUB, *Oubliés de tous, les Assyro-Chaldéens du Caucase*, p. 182-183.

le lazariste Abel Zaya puisse quêter en Amérique. Dans le même rapport, l'évêque chaldéen de Salamas, Mgr Pierre Aziz, soutient la demande du Délégué apostolique auprès du Cardinal Gotti[659].

De son côté, le Préfet de la Congrégation, le 12 février, répond à l'évêque chaldéen de Salamas, Mgr Aziz. Il rappelle à ce dernier qu'il a informé le Saint Père de ce qui s'est passé au Caucase iranien, en rapport avec les catholiques syriaques. Il dit que le Saint Siège a décidé de venir en aide à la misère du diocèse de Mgr Aziz en lui envoyant la somme de 10 000 lires italiennes. Pour ce qui est des intentions de messes, le pape Benoît XV en personne donne la somme de 2 000 francs à 2 francs pour chacune des messes[660]. Trois jours plus tard, le 15 février 1916, le Cardinal Gotti avant de se retirer de sa charge de Préfet de la Congrégation pour la propagation de la foi, répond à Mgr Manna, le vicaire patriarcal des chaldéens de Van. Dans sa lettre, le Cardinal dit qu'il est chargé par le pape d'envoyer des subsides au Délégué apostolique, Mgr Sontag, car celui-ci est informé que le Saint Siège aide déjà les fugitifs des pays nestoriens réfugiés à Salamas et à Ourmia. Le Cardinal Gotti reconnait que les secours envoyés à ces réfugiés sont inférieurs aux besoins, mais le Saint Siège est sollicité de partout et il rencontre des difficultés de toutes parts. A la fin de sa lettre, le Préfet de la Congrégation fait les recommandations suivantes à Mgr Manna :

> Quant à vous, je ne trouve pas opportun que vous veniez à Rome : veillez plutôt à encourager les fidèles qui vous entourent, dans l'exercice de la prière et de la vertu, à hâter l'heure où, s'il est possible de retourner, vous reprendrez l'apostolat que la Providence vous a confié. Ensuite, pour satisfaire quelque peu votre désir, bien que la Propagation ne dispose aujourd'hui que de quelques messes et avec une aide inférieure à sa richesse, j'ai fait envoyer la somme de 600 francs que vous recevrez peut-être par Tiflis, si ce n'est directement. Cette somme est destinée à 300 intentions de messes, avec rétribution en francs pour chacune. Dès que vous les aurez célébrées ou fait célébrer par vos prêtres, ayez la courtoisie de m'en assurer rapidement[661].

On constate aussi que le but du Saint Siège est d'aider ces nouveaux convertis d'origine nestorienne avant l'arrivée des protestants américains plus généreux ou de les empêcher de retourner à leur église d'origine. Dans ce but-là, le Cardinal préfère maintenir la présence du vicaire et des prêtres catholiques en compagnie de ces exilés du Caucase. Fatigué et âgé de 82 ans, le Cardinal Gotti est remplacé par le Cardinal Serafini, avant sa mort, qui surviendra le 19 mars 1916.

Le 1 mars 1916, voyant sa demande de partir à Rome refusée par le Cardinal Gotti, Mgr Manna, se tourne directement vers le pape pour lui décrire la situation dans laquelle se trouve sa nation. Par ces mots, il explique au Saint Père les démarches qu'il a entreprises pour quêter en faveur des exilés :

> Votre Sainteté est sûrement au courant des malheurs qui accablent depuis le commencement de cette guerre, les chrétiens d'Orient. Ce ne sont pas seulement les Arméniens qui ont été massacrés, mais aussi toutes les autres communautés chrétiennes. Les syro-chaldéens catholiques qui habitent la Turquie et la Perse, ont souffert toutes les atrocités du fanatisme musulman.

Curieusement le vicaire insiste sur le fait que ce n'est pas uniquement les Arméniens qui sont victimes de massacres et de déportations. Pourquoi Mgr Manna insiste-t-il auprès du pape sur le

---

[659] Sontag à Gotti, 9 février 1916, dans ACO, Sussidi, rubr. 60, busta 12, n° 37234.

[660] Gotti à Aziz, 12 février 1916, dans ACO, Caldei, rubr. 108, busta 3, fasc. 29, n° 37045, 183.

[661] Gotti à Manna, 15 février 1916, dans ACO, Conversioni, Fede, Professione, rub. 40, fasc. 43, n° 37059. (Traduit de l'italien en français par Maggy Waterval).

fait que les Syriaques ont aussi été massacrés ? Les Syriaques sont-ils négligés par rapport aux Arméniens ? Ce qui signifie que déjà à cette époque, on était au courant et on connaissait la situation de Arméniens mieux que celle des Syriaques. Ce qui est sûr, c'est que le vicaire de Van, dans sa lettre, donne l'impression que les Syriaques sont oubliés par les Grandes Puissances et les instances religieuses catholiques. Il rapporte au pape l'image d'un peuple oublié et livré à lui-même. Comme le Préfet de la Congrégation pour la propagation de la foi ne l'écoute pas et ne comprend pas sa demande d'aller chercher de l'aide en Europe pour son peuple, il se tourne vers le chef de l'Eglise catholique pour lui dire :

> Votre Sainteté est déjà au courant des malheurs des deux diocèses chaldéens catholiques de Ourmiah et de Salmas dont les fidèles ont été en partie massacrés et en partie dispersés au Caucase où beaucoup d'entre eux sont morts par la misère et par la maladie. Tous les biens de ces deux diocèses ont été pillés par les musulmans. Le Vicariat patriarcal de Van a souffert également les plus horribles atrocités. Une grande partie de nos néo-convertis a été massacrée ; vingt-six prêtres catholiques de ce Vicariat ont été tués ou sont morts de faim. Monseigneur Abraham, évêque chaldéen (converti aussi), dans sa fuite dans les montagnes est mort de faim et de fatigue. Son corps même est resté sans sépulture. […].

Puis Mgr Manna continue sa lettre pour décrire la destruction des autres diocèses comme Siirt, Diyarbakir, Cizre (Djezire), Mossoul, Bagdad et de la Syrie. Ensuite, il explique que malgré ces atrocités, le Cardinal Gotti a refusé sa demande d'aller à Rome pour expliquer l'état malheureux des Syriaques. Alors, pour la survie de sa communauté, il a pris l'initiative de voyager en Europe et s'adresser personnellement au pape :

> Mais pour que je puisse faire un peu de bien à mon Vicariat patriarcal et à ma nation chaldéenne catholique, si malheureuse, j'ai besoin de vos mains paternelles et apostoliques d'une lettre de recommandation générale pour demander des secours pour les catholiques.

Il termine sa lettre en demandant au pape que la somme récoltée soit remise au Cardinal ou bien à la Congrégation pour la propagation de la foi, puis en ses mains propres. Enfin, il informe le Saint Père que des collectes d'aumônes ont été faites en Angleterre, en Amérique et dans d'autres pays du monde en faveur des Arméniens « schismatiques » et que les Syriaques de Turquie et de Perse n'ont rien reçu[662].

### *VIII.1.2. Avril-juin : les accords de Sykes-Picot et l'espoir syriaque*

Après la mort du Cardinal Gotti, le 19 mars 1916, le pape Benoît XV le remplace par le dominicain, le Cardinal Domenico Serafini. Il s'agit de quelqu'un qui travaillait déjà à la préfecture de la Congrégation pour la propagation de la foi et qui connaissait la situation dans laquelle se trouve cette œuvre pontificale. Quelques jours après sa nomination, le 13 avril 1916, il s'adresse en latin au Délégué apostolique de la Perse, Mgr Sontag, pour lui dire que le Souverain Pontife lui a accordé une somme de 4 000 francs pour la célébration de 2 000 messes et que lui-même octroie la somme de 4 500 lires italiennes pour 3 000 messes. Le Délégué apostolique recevra cette somme par l'intermédiaire de son envoyé le R.D. Fontaine[663].

---

[662] Manna à Benoît XV, 1 mars 1916, dans ACO, Conversioni, Fede, Professione, rub. 40, fasc. 43, n° 38067.

[663] Serafini à Sontag, 13 avril 1916, dans ACO, Armeni in vari luoghi, rubr. 106, busta 6, fasc. 20, n° 37186, 67. (Traduit du latin en français par Maggy Waterval).

Le 15 avril 1916, Mgr Manna profite de la nomination du nouveau préfet de la Congrégation, pour adresser ses remerciements pour les intentions de messes et aussi pour l'informer de la situation des Syriaques vivant en Perse et en Turquie. Il insiste sur les intrigues du patriarche Mar Shemun Benyamin face aux convertis nestoriens et à l'approche alléchante des protestants face aux chaldéens catholiques. Pour l'évêque de Van, la Congrégation peut venir en aide à ces catholiques en leur envoyant des intentions de messes, car les missionnaires sur place et le Délégué apostolique n'en ont pas les moyens[664]. Deux jours plus tard, le 17 avril 1916, l'évêque de Salamas, Mgr Aziz, toujours exilé à Tiflis, confirme au Cardinal Gotti, avoir reçu du pape la somme de 10 000 lires et de 2 000 francs pour 1 000 intentions de messes. Après avoir remercié le Saint Père, il explique au Cardinal Gotti que cette somme sera versée au profit des diocèses les plus nécessiteux et que lui-même décide de rentrer après Pâques dans son diocèse[665]. On constate que Mgr Aziz n'est au courant ni du décès du Cardinal Gotti, ni de la nomination de son successeur Serafini. Pour cette raison dans sa lettre, il fait référence à l'aide que le pape a envoyée au mois de février.

En même temps que les secours humanitaires, des accords secrets sont signés entre les diplomates des pays de l'Entente. Il s'agit des accords envisagés par la France, la Grande-Bretagne et la Russie. Avant de les sceller, les acteurs de ces accords, le français François Georges Picot et l'anglais, Sir Mark Sykes, se rendent en Russie pour les soumettre au ministre des Affaires étrangères, Sergueï Sazonov. Il s'agit, en cas de victoire, de partager l'Empire ottoman. Dans l'avant-projet, la France, qui fait intervenir son argument de protection des chrétiens d'Orient qui lui avait été conféré par les Capitulations, demande la Cilicie et l'actuel Liban. Les Britanniques, qui veulent créer un pont terrestre entre l'Empire des Indes et la Méditerranée envisagent d'administrer directement la Mésopotamie et l'actuel Koweit. La Russie, présente sur place, réclame le territoire situé entre Bitlis dans l'Empire ottoman et Ourmia en Iran, en demandant les villes de Bitlis, de Mus, de Siirt, de Cizre, la région du Turabdin et les montagnes au-dessus d'Amadieh au nord de la Mésopotamie. Mais les Anglais qui voient la présence russe en Iran comme obstacle à leur projet de liaison entre les Indes et la Méditerranée refusent la demande russe. Alors la Russie menace d'occuper Constantinople et les Dardanelles[666].

Le journaliste de Daily Telegraph et spécialiste de l'histoire moderne, l'anglais James Barr, constate que ces accords qui portent le nom de Sykes-Picot sont des initiatives secrètes entre les diplomates français et anglais pour instaurer l'hégémonie des deux puissances coloniales sur le Moyen-Orient. Pour lui, ces accords signés le 16 mai 1916, sont des signes de rivalité entre la France et la Grande-Bretagne pour occuper les décombres de l'Empire ottoman. En réalité, les deux Puissances luttent pour leurs propres intérêts sans se soucier des communautés juives, arabes ou chrétiennes[667].

En résumé, les accords de Sykes et Picot signés entre la France et l'Angleterre et approuvés par la Russie prévoient une administration internationale de la Palestine, l'occupation française des régions littorales de la Syrie, une administration britannique de la Mésopotamie inférieure, une confédération des provinces mésopotamiennes du nord, l'occupation des détroits du Bosphore et

[664] Manna à Serafini, 15 avril 1916, dans ACO, Conversioni, Fede, Professione, rub. 40, fasc. 43, n° 37301.
[665] Aziz à Gotti, 17 avril 1916, dans ACO, Sussidi, rubr. 60, busta 12, n° 37425.
[666] Florence HELLOT-BELLIER, *Chroniques de massacres annoncés*, p. 461.
[667] James BARR, *A line in the Sand, Britain, France and the Struggle for the Mastery of the Middle East*, London, Simon and Schuster, 2011.

des Dardanelles par la Russie et la création d'un Etat arabe sur les territoires actuels de la péninsule arabique. Sans doute et avec beaucoup d'aménagements, ces accords ont influencé les décisions d'après-guerre[668].

Dans le but d'écarter les conflits d'intérêts entre la France et la Grande-Bretagne, ces accords de Sykes et Picot restent confidentiels et ultrasecrets sans être dévoilés aux communautés chrétiennes sur place, comme les Arméniens et les Syriaques. Mais la situation est telle que, tous les Syriaques sans distinction se réjouissent de l'arrivée des Occidentaux pour être protégés et retrouver leur autonomie nationale. Les catholiques syriaques souhaitent l'arrivée des Français, les orthodoxes syriaques attendent l'entrée des Anglais en Mésopotamie et les nestoriens syriaques s'engagent avec les Russes. Selon la spécialiste des questions iraniennes du début du XX$^{e}$ siècle, l'historienne Florence Hellot-Bellier, on dénombre 15 000 personnes avec Mar Shemun Benyamin à Salamas, 5 000 à Khoï et 5 000 à Ourmia. Sur le plan militaire, l'objectif des Russes est de maintenir grâce à ces réfugiés, la lignes d'Erzurum-Mossoul en passant par Van pour rejoindre les Anglais en Mésopotamie.

Les Syriaques du Caucase dans l'espoir de retourner vers leurs terres natales s'engagent dans l'armée russe. Pour les chefs de l'armée russe aussi, l'arrivée des réfugiés montagnards est une aide supplémentaire pour stopper les attaques turco-kurdes, et pour conforter davantage la place des Russes dans les provinces d'Ourmia et de Salamas. Au mois de mai 1916, dans une expédition organisée par les Russes en direction de la province de Mossoul, plus de 800 montagnards syriaques originaires du Hakkâri s'engagent pour attaquer les troupes ottomanes. Dans l'espoir de récupérer leur terre natale, le patriarche Mar Shemun Benyamin signe un accord militaire avec les Russes pour former trois bataillons composés de soldats syriaques. L'accord signé par le patriarche est accueilli à Ourmia par des chants de joie. Mais cette joie est loin d'être concrétisée. Les Allemands et les Turcs tiennent toujours le front de Senna (près de Mossoul) et de Kermanshah (en Iran) et ils empêchent la jonction entre l'armée du Tsar et les Britanniques. De son côté l'armée britannique est stoppée dans le Golfe Persique et la France n'arrive pas à s'approcher des côtes libanaises et syriennes[669].

Cet accord signé par le patriarche Mar Shemun Benyamin avec les Russes n'est pas du goût du Saint Siège. Son autocéphalie et son indépendance vis-à-vis de l'Eglise catholique lui permettent d'exercer seul son autorité sur sa hiérarchie. Dans cet engagement, la neutralité du Vatican n'est pas mise en question, il ne s'agit pas d'un patriarche catholique qui a des accords avec Rome. Benoît XV ne peut pas empêcher le patriarche de l'Eglise nestorienne d'engager des pourparlers avec les Russes et l'Eglise orthodoxe. Le rapport envoyé par le Délégué apostolique de Perse au Préfet de la Congrégation pour la propagation de la foi, donne le point de vue du Vatican sur l'accord que le patriarche Mar Shemun Benyamin a signé avec les Russes :

---

[668] Taner AKÇAM, *Un acte honteux, Le génocide arménien et la question de la responsabilité turque*, Paris, Editions Denoël, 2008, 308-309.

[669] Florence HELLOT-BELLIER, *Chroniques de massacres annoncés*, p. 469-471.

> […][670] Vue la multiplicité des confessions religieuses (présentes dans le Caucase), le bien est très difficile à faire[671]. Par ailleurs, nous sommes toujours en butte aux vexations de la part des orthodoxes. Je ne vois pas que l'archimandrite excite actuellement son monde contre nous, mais son attitude vis-à-vis du catholicisme est une excitation implicite pour ses coreligionnaires. Dans le numéro du mois de février, n'a-t-il pas écrit dans son journal ; « Il se peut que Dieu ait beaucoup pardonné à Luther parce qu'il s'est mis contre le pape ! ». Cette phrase dit toute la haine que cet homme nourrit contre nous. Son second a dit dans une assemblée qu'il se ferait plutôt musulman que de se faire catholique. Voilà, Eminence, quels sont nos adversaires[672]!

L'historien français Francis Latour dans ses recherches sur la diplomatie du Vatican durant la Première Guerre mondiale, explique que l'une des principales préoccupations du Saint Siège est de voir la querelle avec l'Eglise orthodoxe s'enflammer. Ce qui ennuie les représentants du Vatican est de voir la victoire russe sur les Empires catholiques comme l'Autriche-Hongrie et l'Allemagne. Pour le Vatican, une victoire de la Russie signifie l'expansion de l'orthodoxie en Europe centrale et dans les pays balkaniques. Alors, durant toute la guerre, le Vatican évite toute confrontation avec le plus grand Empire des orthodoxes et cherche à défendre les positions catholiques dans l'Empire ottoman [673].

Pendant ce temps, les prélats de l'Eglise chaldéenne et le Délégué apostolique profitent d'une certaine accalmie au Caucase iranien pour secourir les intérêts catholiques. Le 31 mai 1916, le nouveau Préfet de la Congrégation pour la propagation de la foi, le Cardinal Serafini, envoie une lettre de soutien à la Délégation de la Perse. Il s'agit de 9 000 lires italiennes, dont 4 000 lires pour les intentions de messes, 2 000 pour distribuer aux évêques, prêtres et réfugiés, et le reste, soumis à l'autorité de Mgr Sontag. Il parle aussi de 5 000 autres lires qu'il faut répartir entre l'évêque d'Ourmia Mgr Thomas Audo, de Salamas, Mgr Pierre Aziz qui se trouve à Tiflis et surtout, le Vicaire patriarcal de Van Jacques Manna qui se trouve à Erevan. Profitant de cette accalmie, le Cardinal Serafini propose au Délégué apostolique de faire rentrer les évêques qui vivent en l'exil :

> L'évêque Aziz peut et doit retourner maintenant dans son diocèse. La Sacrée Congrégation confie cette fonction à votre (Mgr Sontag) Autorité : l'inviter, de manière adéquate, à regagner la bergerie qui lui est confiée. De même, que votre Autorité voie si le vicaire patriarcal Jacques Manna peut rentrer tranquillement et de manière convenable, dans la ville de Van, peut-être maintenant dépourvue de prêtres catholiques, afin qu'il soit lui-même disponible pour les devoirs que lui a confiés le Patriarche, toutes les tâches du travail pastoral envers les malheureux qui attendent. S'il est possible pour lui de regagner Van, alors, que votre Autorité l'exhorte à cesser rapidement de mendier son pain auprès de l'évêque grégorien (arménien orthodoxe), et à quitter Erevan, en lui promettant en même temps les honoraires des messes et autres secours, puisque pour l'instant, votre Autorité peut se manifester[674].

Le Cardinal donne l'impression que la paix est instaurée dans ces contrées éloignées de l'Empire ottoman et il ignore la destruction finale de la communauté syriaque de Van et des hautes montagnes du Hakkâri. Lorsque Mgr Manna dit qu'il n'y a plus personne dans son vicariat patriarcal et qu'il est inutile d'y retourner, le Préfet de la Congrégation a l'impression qu'il fuit

---

[670] Dans la première partie de son rapport, le Délégué apostolique parle du rôle des missionnaires catholiques auprès des Syriaques de la Perse du Nord.

[671] Il s'agit de la conversion au catholicisme de ces chrétiens indigènes.

[672] Sontag à Gotti, 22 février 1913, dans ACO, Caldei, rubr. 108, busta 3, fasc. 29, n° 33211, 151-152.

[673] Francis LATOUR, *Le Saint-Siège et la défense de ses intérêts politico-religieux pendant la Première Guerre mondiale,* dans *Guerres mondiales et conflits contemporains*, Paris, PUF, 1996, (n° 182), p. 105-121.

[674] Serafini à Sontag, 31 mai 1916, dans ACO, Rappresentanze pontificie in Iran, busta 2, pos. 856/31, n°37351, 139-140. (Traduit du latin en français par Maggy Waterval)

pour se réfugier en Europe. Par contre, l'exil des montagnards syriaques à Salamas et à Ourmia peut être l'occasion pour Mgr Aziz de retourner à son siège de Salamas.

### *VIII.1.3. Juillet-août : réorganisation de la Délégation de Perse*

Le 4 juillet 1916, Mgr Sontag fait un rapport de la situation au Cardinal Serafini : il ne comprend pas pourquoi Mgr Aziz ne rentre pas dans son diocèse, alors que la situation est calme. Cependant, il annonce que la pauvreté est présente partout et qu'il n'y a pas eu de bonnes récoltes à cause de la guerre. Que les réfugiés syriaques ne peuvent pas regagner leurs montagnes avant le printemps de l'année prochaine, car les Turcs et les Kurdes occupent leurs régions. A son rapport, il joint une lettre de l'évêque d'Ourmia, Mgr Thomas Audo, dans laquelle il est question de sécheresse et de famine[675].

Le 22 juillet, de nouveau Mgr Sontag envoie un rapport au Cardinal Serafini pour lui dire que l'évêque Aziz a promis de rentrer à Salamas. Mais pour ce qui est de Mgr Manna, il n'y pas d'espoir de retour avant le printemps de l'année prochaine, si les conditions lui sont favorables. Pour ce qui est de secourir les deux évêques, le Délégué apostolique propose de ne rien leur donner tant qu'ils sont à l'étranger. Pour ce qui est de l'aide envoyée par la Congrégation pour la propagation de la foi, Mgr Sontag dit :

> Le secours que Votre Eminence vient de m'annoncer n'est qu'un secours bien faible vu la baisse du change et la cherté de la vie. Mais c'est tout de même un secours dont je vous remercie infiniment[676].

Le 20 août 1916, le Délégué apostolique confirme le non-retour des deux prélats chaldéens ; alors pour secourir les fidèles catholiques, il compte sur la présence d'un évêque d'origine nestorienne converti et âgé de 84 ans. De ce fait, un nombre important de Syriaques nestoriens demande la conversion au catholicisme. Par contre, il annonce que leur situation risque de se compliquer, car les armées ennemies sont présentes dans les environs et peuvent attaquer d'un jour à l'autre. Mais ce qui l'inquiète le plus, c'est la famine. Les vignes, principales ressources de la région, manquent partout et le blé se faire rare. Alors, il compte sur l'aide des évêques américains[677].

Le 28 août 1916, le Cardinal Serafini remercie Mgr Sontag pour sa lettre et ses prières. Il l'assure qu'il tiendra compte des besoins de son diocèse : en mai dernier, il a d'ailleurs envoyé une certaine somme à Mgr Sontag. Mgr Audo en recevra une partie pour les besoins de son troupeau. Il lui envoie un rescrit en réponse à sa demande du 4 juillet et le félicite pour sa fidélité et son abnégation pastorale[678].

### *VIII.1.4. Septembre-décembre : tentative de conversion des « nestoriens »*

Le 12 septembre 1916, l'évêque d'Ourmia Mgr Thomas Audo annonce au Cardinal Serafini qu'un mouvement de conversion est en train de se faire par les nestoriens vers le catholicisme. Pour le

---

[675] Sontag à Serafini, 4 juillet 1916, dans ACO, Sussidi, rubr. 60, busta 12, n° 37547.
[676] Sontag à Serafini, 22 juillet 1916, dans ACO, Rappresentanze pontificie in Iran, busta 2, pos. 856/31, n°37578, 145-146.
[677] Sontag à Serafini, 20 août 1916, dans ACO, Rappresentanze pontificie in Iran, busta 2, pos. 856/31, n°37658, 151-152.
[678] Serafini à Sontag, 28 août 1916, dans ACO, Sussidi 1892-1925, busta n° 60, 5, n° 37426.

prélat, si leur condition était un peu moins misérable, la moisson serait complète. Il abrite 57 familles chez lui, c'est-à-dire 200 personnes à nourrir. Il insiste sur le fait que Mgr Aziz a abandonné son diocèse depuis presque deux ans, que la mission lazariste est fermée et que Mgr Manna est parti sûrement en Amérique, alors que le calme règne et que le danger s'éloigne de la région[679].

Profitant de cette accalmie, le patriarche de l'Eglise assyrienne dite nestorienne, Mar Shemun XIX Benyamin, encourage ses hommes à participer aux batailles menées contre les Turcs. A la fin du mois de septembre, plus de 2 000 hommes syriaques participent aux combats menés autour de Beskale sous la direction de son frère Daoud et des officiers russes[680].

De son côté, le 17 novembre 1916, le Supérieur de la mission dominicaine française à Van, le Père Bernard Marie Govrmachtigh, rédige un long rapport sur les massacres subis par les Syriaques dans l'Empire ottoman. Pour introduire son texte, il s'adresse au Cardinal Serafini par ces mots :

> J'ai l'honneur de présenter à Votre Seigneurie Eminentissime un rapport concernant les massacres de chrétiens en Turquie et les événements de la ville de Van, durant les années 1914 et 1915. Arrivé à Van en novembre 1913, comme supérieur de la mission des pères dominicains français de cette ville, je ne la quittai que le 19 juillet 1915 ; je fus ainsi témoin oculaire des tragiques événements dont je crois devoir rendre compte à Votre Eminence[681].

Dans ce rapport de sept pages, le religieux prend la peine de parler de chaque communauté religieuse que le gouvernement ottoman désigne comme *millet* ou nation. Il est question des Arméniens, des Nestoriens, des Catholiques (Chaldéens et Syriaques) et des Jacobites (Syriaques orthodoxes). Comme témoin sur place, le dominicain donne des informations surtout sur les chrétiens des provinces orientales de la Turquie. En particulier, vivant dans la province de Van, il insiste sur la destruction des Eglises de tradition syriaque. Comme missionnaire, il a tendance à défendre les Eglises catholiques.

A la fin du mois de novembre, Bernard Govrmachtigh, dans une nouvelle lettre adressée au Préfet de la Congrégation pour la propagation de la foi, rapporte que la conversion des nestoriens vers le catholicisme a connu une stagnation à cause de la guerre. Car le patriarche de l'Eglise chaldéenne Emmanuel II Thomas, chargé de la conversion, est enfermé à l'intérieur de la ville de Mossoul et est dans l'impossibilité de communiquer avec le reste de ses fidèles. Alors pour que le mouvement de conversion continue, le patriarche a chargé les missionnaires dominicains de prendre le relais : ceux-ci partent de Mossoul pour s'installer parmi les tribus nestoriennes. Ainsi, le dominicain Bernard Govrmachtigh confirme au Cardinal Serafini que les réfugiés nestoriens de la région d'Ourmia et de Salamas sont prêts à se convertir au catholicisme à condition que les missionnaires catholiques présents sur place trouvent quelque soulagement à leur extrême misère corporelle et spirituelle[682].

---

[679] Audo à Serafini, 12 septembre 1916, dans ACO, Conversioni, Fede, Professione, rub. 40, fasc. 43, n° 37693.
[680] Florence HELLOT-BELLIER, *Chroniques de massacres annoncés*, p. 472.
[681] Govrmachtigh à Serafini, 17 novembre 1916, dans ACO, Armeni del Patriarcato 1891-1926, rubr. n° 105, 3, n° 37804.
[682] Govrmachtigh à Serafini, novembre 1916, dans ACO, Conversioni, Fede, Professione, rub. 40, fasc. 43, n° 37799.

En effet, le Saint Siège, par l'intermédiaire de ses Délégués de Constantinople et de Perse, veut renforcer ses liens avec les catholiques autochtones en installant un réseau de soutien aux rescapés des massacres dans les provinces éloignées de l'Empire ottoman. Ce réseau, en général, est constitué par des missionnaires européens pour contrecarrer les Russes et les Américains. Pour cette raison, les réfugiés des montagnes du Hakkâri, naturellement, se rendent auprès de leurs familles chaldéennes proches d'Ourmia et de Salamas. Les prélats de l'Eglise chaldéenne et les missionnaires catholiques trouvent l'occasion de les aider par la conversion au catholicisme. C'est ainsi que le patriarche de l'Eglise nestorienne, Mar Shemun XIX Benyamin, exténué par la dislocation de sa communauté par les missionnaires étrangers depuis la fin du XIX$^{e}$ siècle, s'adresse à ses fidèles par ces mots que le missionnaire dominicain, Bernard Govrmachtigh rapporte dans sa lettre au Cardinal Serafini :

> Allez, disait cette lettre que j'ai lue, allez où vous voudrez, chez les catholiques, chez les anglicans, chez les Russes ; prenez ce qu'ils vous donneront ; confiez-leur vos enfants, mais restez ce que vous êtes, restez fidèles à votre religion[683].

## VIII.2. D'autres comités de soutien aux chrétiens d'Ourmia et de Salamas

Florence Hellot-Bellier, dans sa recherche sur le massacre des Assyro-Chaldéens d'Iran et du Hakkâri, signale deux autres comités de secours aux exilés syriaques dans les provinces d'Ourmia et de Salamas : les commissions russes de secours qui ont créé le *Comité d'Assistance aux Réfugiés* et le secours américain qui porte le nom de *American Committee of Armenian and Syrian (Syriac) Relief*[684]. Nous trouvons important de dire un mot sur chaque comité, pour montrer que d'autres associations non gouvernementales et non catholiques ont essayé de secourir les déportés et exilés syriaques du Caucase.

### *VIII.2.1. Comité d'Assistance aux Réfugiés (CAR)*

Sous la direction du diplomate et orientaliste russe, Basile Nikitine, un Comité d'Assistance aux réfugiés du Caucase voit le jour en 1915. Comme vice-consul, il est envoyé par le gouvernement de Sa Majesté le tsar Nicolas II, pour prendre en charge les réfugiés originaires des montagnes du Hakkâri. Il est nommé en même temps, délégué de la Croix-Rouge de l'armée du Caucase auprès des troupes russes d'Ourmia. Comme président du Comité d'Assistance aux Réfugiés, il ouvre onze hôpitaux destinés, au départ, pour les Russes, et puis pour les réfugiés chrétiens chassés par les troupes turques. Le CAR prend les ordres d'un organisme central situé à Tiflis, avec à sa tête le général Tamamtchev qui récolte les fonds. Ce comité russe se réunit à Ourmia chaque mois sous la présidence de Nikitine, du Délégué apostolique Mgr Sontag, du Révérend William A. Shedd, d'un prêtre arménien, du médecin syriaque Dr. Yonan Melik et des autorités iraniennes de la ville. En s'appuyant sur les archives françaises de l'époque, Héllot-Bellier résume par ces mots l'aide apportée aux réfugiés syriaques en 1915-1916 par le CAR :

> Le Comité Central de Secours aux Chrétiens, dirigé par le gouvernement russe, a envoyé pour les réfugiés d'Ourmiah 67 000 roubles, distribués aux Missions. 30 000 réfugiés sont à secourir dans la région d'Ourmiah. Au mois de novembre et décembre 1915, les Russes ont versé 2 roubles par tête à 29 512 personnes.

---

[683] Govrmachtigh à Serafini, novembre 1916, dans ACO, Conversioni, Fede, Professione, rub. 40, fasc. 43, n° 37799.
[684] Florence HELLOT-BELLIER, *Chroniques de massacres annoncés*, p. 472-276.

> Pour l'année 1916, les Russes ont promis de leur envoyer 600 000 roubles, les Français ont remis 15 500 roubles à la Mission française et les Américains ont donné 500 000 dollars. Le consul anglais de Tabriz a reçu de l'archevêque de Canterbury la somme de 200 livres sterlings et du Lord Mayor de Londres, plus de 500 livres sterlings pour les réfugiés montagnards[685].

On constate que ce comité, présidé par les Russes, est composé de représentants et de délégués originaires des pays de l'Entente. Pour aider les réfugiés des montagnes, le Comité fait appel aux représentants des différentes Eglises. D'où la présence du Délégué apostolique Mgr Sontag et du presbytérien le Révérend W.A. Shedd. Mais les Américains qui sont présents font figure de pays neutre et installent leur action humanitaire dans la durée.

### *VIII.2.2. American Committee of Armenian and Syrian (Syriac) Relief (ACASR)*

Suite à l'appel urgent de l'ambassadeur américain de Constantinople Henry Morgenthau, en réponse aux déportations, massacres et famines subies par les Arméniens et les Syriaques de la part du gouvernement ottoman et des tribus kurdes, le comité américain voit le jour au mois d'octobre 1915. Composé de personnalités américaines célèbres, parmi lesquelles, James L. Barton, un ami presbytérien de W. A. Shedd, il prend le nom *American Committee of Armenian and Syrian Relief*. Lorsqu'en juillet 1916, le gouvernement de Constantinople refuse au comité d'intervenir en faveur des Arméniens dans l'Empire, alors le président W. Wilson s'engage personnellement en faveur des Syriaques :

> Proclamation du Président des USA au peuple américain et Message du Conseil fédéral aux Eglises et aux chrétiens d'Amérique : touché par les souffrances du peuple syrien (syriaque), le Président des Etats-Unis suggère qu'une journée soit réservée pour donner l'occasion à son peuple de contribuer à un fond nécessaire et indispensable pour le soulagement du peuple syrien (syriaque)[686].

Selon F. Hellot-Bellier, pour ce qui est des réfugiés syriaques du Caucase, l'ACASR s'est fixé trois objectifs :

1. Subvenir aux besoins de la population réfugiée, chrétiens et kurdes.
2. Achever le travail de réinstallation de la population chrétienne du pays et secourir les orphelins et les indigents.
3. Eviter la famine aux 18 000 Syriaques réfugiés des montagnes de Turquie en 1915 et 1916.

Pour mener son travail d'une manière plus efficace, l'ACASR forme un comité sur place. Le président est Gordon Paddock, consul américain de Tabriz, et son trésorier est le directeur de la Banque Impériale. Ce comité est relayé à Ourmia et à Dilman par des médecins et des missionnaires américains qui travaillent main dans la main avec le président de la CAR, Basile Nikitine. Pour distribuer les secours, le comité fait appel aux médecins d'origine syriaque, le Dr. Yoel Youssef de Maragheh et le Dr. Luther Karam d'Ardabil. Le médecin américain Dr. Packard, délégué de l'*American Committee of Armenian and Syrian Relief*, présent à Ourmia, estime l'aide apportée dans les années 1915 et 1916 à 105 000 000 de dollars pour secourir les réfugiés et permettre la réinstallation des habitants dans leurs villages d'origine. On a distribué 46 116 livres de blé et 3 920 couvertures à Salamas, 537 couvertures à Khoï, 2 880 livres de blé et 300 couvertures à Albak[687].

---

[685] Florence HELLOT-BELLIER, *Chroniques de massacres annoncés*, p. 473.

[686] Traduit de l'anglais par nos soins.

[687] Florence HELLOT-BELLIER, *Chroniques de massacres annoncés*, p. 473-476.

Ceci nous montre que lors de la guerre, une collaboration humanitaire occidentale se met en route pour soutenir les chrétiens syriaques massacrés et déportés par les Turcs. Mais une fois la guerre terminée, les réfugiés syriaques du Caucase et de la Mésopotamie restent livrés aux futurs occupants de ces régions. Le seul interlocuteur valable et défenseur de la cause syriaque auprès des nations belligérantes reste le Vatican. Ce dernier aussi a comme objectif de rallier tous les Syriaques sous la bannière du pape, mais ce ne sera pas une simple affaire.

## VIII.3. Le Saint Siège face à la famine et à la déportation en Syrie et en Mésopotamie

### *VIII.3.1. Janvier-mars : L'Allemagne comme deuxième secours spirituel*

Après les massacres des années 1914 et 1915, le gouvernement décide d'accélérer le processus de déportation. Ces nouvelles violences se déroulent dans les camps de concentration situés en Syrie et en Mésopotamie. Le 17 octobre 1915, le ministre de l'Intérieur, Talât Pacha, en accord avec le Comité central des Jeunes Turcs, nomme comme gouverneur d'Alep, son propre beau-frère, Mustafa Abdulhalik, surnommé le « boucher » de Bitlis. Selon les historiens et spécialistes de la question arménienne, Hamit Bozarslan, Vincent Duclert et Raymond Kévorkian, la coordination entre la direction des déportations, organisme dépendant du ministre de l'Intérieur, et les *Teskilat-i-Mahsusa* (Organisations spéciales) liées directement au Comité central du CUP, constituent indiscutablement le cœur du dispositif de la destruction de milliers de déportés[688].

Pendant ce temps, le Délégué apostolique de Constantinople cherche des moyens pour secourir les déportés et les survivants aux massacres. En plus de l'assistance matérielle, il y a aussi la question spirituelle de ces rescapés chrétiens qui préoccupe le Saint Siège. Le manque de prêtres et de lieux de culte pousse le Vatican à demander à l'Allemagne et à l'Autriche-Hongrie de former des comités afin de préserver les missions catholiques dans l'Empire ottoman. De leur côté, les deux Empires comme alliés des Turcs, profitent de la situation pour remplacer la France et l'Italie. Ils constituent des formations pour l'envoi de prêtres et de religieux missionnaires en Orient. Selon les archivistes du Vatican, Valentina V. Karakhanian et Omar Vigano, par la formation des religieux missionnaires, l'occasion est donnée à l'Allemagne d'accentuer non seulement son influence politique sur l'ensemble du territoire de l'Empire ottoman, mais aussi de présenter la grande voie ferrée de Constantinople à Bagdad, comme l'artère principale de son expansion économique et commerciale du centre de l'Europe jusqu'aux portes de l'Inde[689].

Suite aux informations reçues venant de Syrie, Mgr Dolci, le 26 novembre 1915, plaide la cause des chrétiens syriaques auprès du gouvernement de Constantinople. Il dénonce qu'eux aussi sont emportés par les atroces mesures que le gouvernement a réservées aux Arméniens. Un mois après, à la veille de Noël, le Délégué apostolique demande à l'ambassadeur allemand d'intervenir auprès

---

[688] Hamit BOZARSLAN, Vincent DUCLERT, Raymond KEVORKIAN, *Comprendre le génocide des Arméniens, 1915 à nos jours*, Paris, Tallandier, 2015, p. 119-120.

[689] Valentina Vartui KARAKHANIAN, Omar VIGANO, *La Santa Sede e lo sterminio degli Armeni nell'Impero ottomano, Dai documenti dell'Archivio Segreto Vaticano e dell'Archivio Storico della Segreteria di Stato*, Milan, Guerini E. Associati, 2016, p. 134-135.

de Rechid Bey, directeur des Affaires politiques, pour obtenir la réouverture des églises syriaques catholiques et aussi de celles des Arméniens catholiques[690].

Au mois de janvier 1916, le Nonce apostolique de Munich, Mgr Andrea Frühwirth, informe la Secrétairerie d'Etat du Vatican qu'il a reçu une lettre du Cardinal Felix von Hartmann, relative au secours spirituel des catholiques de l'Empire ottoman, dans laquelle le prélat dit :

> Certains prêtres allemands qui s'occupaient de nos troupes en Turquie, ont repris le soin des âmes si nécessaire, dans ces lieux d'où les religieux étaient expulsés en premier. La nécessité religieuse demande l'extension de cette préoccupation d'une manière plus étendue, si on ne veut pas laisser périr définitivement, toute l'œuvre des ecclésiastiques, avec un grave dommage. Pour la récupérer, il est nécessaire de s'en occuper, du moins provisoirement. Mais actuellement, cela ne peut se faire, si ce n'est avec des sujets des alliés de la Turquie et dès lors, qu'il y ait des sommes importantes qui à cet égard soient laissées aux ecclésiastiques allemands, dans la mesure du possible (avec les) mains libres.
>
> C'est pourquoi il serait très recommandable et utile que le Délégué à Constantinople, Mgr Dolci, reçoive des instructions en ce sens, que lui-même s'occupe du soin des âmes ; et que la récupération des institutions perdues, (le soit) par l'intermédiaire de sujets qui peuvent être pris en considération par les Etats alliés de la Turquie et puissent mettre éventuellement ces sujets en communication amicale avec les autorités ottomanes. Je ne doute nullement que Mgr Dolci a déjà été très actif dans ce sens, mais je crois que lui-même sera content de recevoir des directives qui puissent faciliter sa responsabilité. L'ambassadeur allemand à Constantinople, fidèle catholique, en ce moment, me fait savoir que Mgr Dolci, comme italien, n'aurait droit à rien de la part du gouvernement turc. Au jugement de tous, il y aurait besoin là d'un évêque allemand ou d'un évêque neutre qui puisse traiter avec le gouvernement turc, des intérêts allemands, comme des intérêts de l'Eglise[691].

En même temps à Constantinople, le Délégué apostolique subit la pression du Cardinal allemand de Cologne, Felix von Hartman, pour substituer aux missionnaires des pays de l'Entente, ceux de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie. L'idée est de remplacer les écoles paroissiales françaises pour les confier aux religieux allemands. Mgr Dolci est mis face à un dilemme insurmontable, il ne sait pas comment envoyer des religieux auprès des chrétiens qui vivent dans des lieux assez hostiles et difficiles d'accès. Profitant de la présence à Constantinople du député catholique allemand, Mathias Erzberger, il lui explique la situation dans laquelle les prêtres allemands doivent exercer leur service religieux. En faisant allusion au parti politique des Jeunes Turcs, Mgr Dolci lui explique le projet du CUP qui se prépare à modeler la nation ottomane sur des bases purement musulmanes. Pour des raisons de sécurité et de délicatesse pour la Délégation, et ensuite pour l'ensemble des chrétiens présents dans la capitale, Mgr Dolci refuse l'ouverture des écoles paroissiales. Par contre, à la fin du mois de janvier, il accepte et accueille les prêtres allemands pour réconforter les déportés et les prisonniers de guerre. Pour le Délégué apostolique, la présence de ces prêtres alliés de la Turquie est importante pour fournir des témoignages précieux sur la situation des minorités chrétiennes habitant les territoires éloignés de l'Empire ottoman : leurs témoignages apportent des preuves sur les conditions auxquelles sont réduits les rescapés des massacres[692].

---

[690] Dolci à l'ambassadeur d'Allemagne, 22 décembre 1915, dans ASV, Arch. Deleg. Turchia, busta 101, fasc. 527, senza protocollo, 69.

[691] Hartmann à Frühwirth, 22 janvier 1916, dans SS.RR.SS., AA.EE.SS., Austria-Ungheria (Turchia), III periodo 1915-1916, pos. 1071, fasc. 465, n° 13769, f. 6rv. (Traduit de l'italien en français par Maggy Waterval).

[692] Valentina Vartui KARAKHANIAN, Omar VIGANO, *La Santa Sede e lo sterminio degli Armeni nell'Impero ottoman*, p. 137-139.

Le 4 février, le missionnaire allemand Dr. Emmerich David écrit à Mgr Dolci à propos la situation des chrétiens du centre de l'Anatolie. Il fait allusion à des massacres et des déportations subis surtout par des Arméniens grégoriens (orthodoxes) et des catholiques. Il s'agit de lieux comme Ankara où on ne peut pas parvenir à envoyer un prêtre arménien, à cause des tortures exercées par le gouvernement ottoman. Sur place, le prêtre allemand apporte le témoignage suivant :

> En effet, le vali de la ville (Ankara) avait reçu l'instruction d'ouvrir les églises arméniennes, mais en même temps, l'ordre de ne pas les ouvrir à un prêtre arménien. […]. A Angora sont restés 2 000 catholiques, les autres 15 000 furent déportés ; les catholiques n'ont pas été massacrés, mais les malheureux grégoriens furent exterminés d'une manière atroce et effrayante. Conduits en groupe de 800 en dehors de la ville, à 2 heures de route, ils trouvèrent la mort la plus horrible, puisqu'on leur coupa mains et pieds, jambes et bras. […] Le but commun (des Jeunes Turcs) est de s'installer dans les maisons des angoriotes qui avaient accumulé des fortunes appréciables[693].

Dans ce rapport transmis par le Délégué apostolique à la Secrétairerie du Vatican, Mgr Dolci insiste sur l'utilité et la présence positive des missionnaires allemands. Au mois de mars 1916, le Saint Siège approuve la ligne de conduite adoptée par Mgr Dolci pour ce qui est des missionnaires allemands. Pour le Vatican, la décision du Délégué apostolique est loyale, en ce sens que l'envoi des missionnaires allemands et autrichiens comble le manque d'assistance spirituelle auprès des populations déportées. Comme le Délégué, le Saint Siège refuse à ces missionnaires, la direction des écoles et des institutions religieuses restées vacantes[694].

Face à cette extermination des Syriaques et des Arméniens, l'action déployée par le Saint Siège est extrêmement limitée. Les deux Empires alliés de la Turquie sont régulièrement sollicités et interpellés par la Secrétairerie d'Etat du Vatican, afin d'arrêter les massacres. Malgré leur engagement militaire, leurs remarques restent sans suite. En effet, les missionnaires allemands circulent plus facilement à l'intérieur de l'Empire ottoman et apportent des témoignages qui confirment les massacres, les déportations et les conversions forcées mises en place par le gouvernement contre les chrétiens. Par exemple, le témoignage du missionnaire et orientaliste Johannes Lepsius est de la première importance pour ce qui est des massacres des Arméniens et des Syriaques habitant les provinces orientales de l'Empire[695]. En ce qui concerne les massacres des Syriaques du Turabdin et particulièrement de la ville de Beth-Zabday (Hazakh-Idil), dans les témoignages récoltés par le chorévêque Suleyman Hinno, la présence de soldats et de religieux allemands est attestée[696].

### *VIII.3.2. Avril-août : les Syriaques de Syrie et de Mésopotamie, affamés et déportés*

Avec l'entrée de l'Empire ottoman en guerre contre les pays de l'Entente, le ministre de la Marine Djemal (Cemal) Pacha reçoit le commandement de la Quatrième armée en garnison dans la région de la Grande Syrie. Ce vaste territoire du sud de l'Anatolie s'étend des rives méditerranéennes du Liban et de la Palestine, descend vers la mer Rouge et se prolonge jusqu'au golfe Persique pour remonter vers la frontière iranienne de la Mésopotamie. Cette région administrée et présidée par

---

[693] Dolci à Gasparri, 4 février 1916, dans ASV, Segreteria di Stato Guerra (1914-1918), rubr. 244, fasc. 110, n° 14132, 309v-310r. (Traduit de l'italien en français par Maggy Waterval).

[694] Gasparri à Dolci, 3 mars 1916, dans SS.RR.SS., AA.EE.SS., Austria-Ungheria (Turchia), III periodo 1915-1916, pos. 1071, fasc. 465, n° 14374, f. 16rv.

[695] Johannes LEPSIUS, *Rapport secret sur les Massacres d'Arménie*, Paris, Payot, 1919.

[696] Suleyman HINNO, *Schicksalschläg der syrischen Christen im Tur-Abdin*, Glan-Losser, Bar-Hebreaus verlag, 1987.

Djemal abrite des lieux historiques du christianisme et compte le plus grand nombre de missionnaires catholiques de l'Empire ottoman. Alors le Saint Siège regarde avec appréhension cette région qui abrite beaucoup de communautés indigènes et surtout le Liban, qui depuis la fin du XIX[e] siècle, devient une province autonome gouvernée par des chrétiens maronites traditionnellement liés à Rome. C'est ainsi depuis 1905, la Délégation apostolique de Syrie trouve sa résidence à Beyrouth sous la présidence de Mgr Frediano Giannini[697].

A la fin du mois de mars 1916, Mgr Giannini dénonce les atrocités subies par les chrétiens de cette région. Il fait référence à un décret du gouvernement général qui interdit aux religieux indigènes de porter des habits distinctifs de leur ordre, si celui-ci a son siège principal en Europe : et s'ils ne sont pas d'origine turque, ils doivent quitter le Liban. Alors au mois d'avril, le Délégué apostolique, par ces mots, dénonce les attaques organisées contre les chrétiens de la région :

> Les chrétiens de Beyrouth et du Liban sont dans une grande consternation, par crainte, pas du tout infondée, de devoir subir le sort des Arméniens de l'intérieur. Déjà certains ont été déportés de Beyrouth vers l'intérieur ; et au Liban, le même ordre est déjà transmis pour des centaines de familles. Elles me disent que la même chose arrive à Damas, à Baalbek et ailleurs. J'ignore les motifs de ces mesures graves : mais le fait qu'on oblige à partir des familles entières, avec femmes et enfants, permet vraiment la crainte que l'on veuille peu à peu, faire disparaitre toute la population chrétienne[698].

De fait, Djemal (Cemal) Pacha, d'une manière indépendante par rapport aux deux autres figures du gouvernement, poursuit la même politique nationaliste à l'égard des différentes communautés chrétiennes de la Syrie. Selon Valentina Vartui Karakhanian et Omar Vigano, la politique de Djemal est répressive surtout contre les sujets de rite latin et oriental. Ils sont suspectés d'intrigues contre l'intégrité de l'Empire ottoman. Ainsi, il abolit le gouvernorat du Mont Liban et applique aux Maronites les mêmes mesures qu'aux Arméniens. Il refuse de reconnaître le rôle et la place du Délégué apostolique auprès des minorités chrétiennes. Non seulement les Maronites, mais aussi tous les Syriaques de la région sont victimes d'arrestations, de déportations et de condamnations à mort mises en route par le chef de la Quatrième armée de l'Empire ottoman[699].

Pour le Saint Siège, toutes ces mesures rappellent les persécutions contre les Arméniens et il craint le début d'une nouvelle persécution contre les chrétiens de Syrie. Au mois de mai, forcé par les nouvelles alarmantes venant de Syrie, le Secrétaire d'Etat du Vatican le Cardinal Gasparri s'adresse au Nonce apostolique de Munich, Andreas Frühwirth :

> Des nouvelles assez dignes de foi arrivées au Saint Siège font craindre l'explosion d'une après-persécution contre les chrétiens de Syrie, et spécialement au Liban. D'après ce qui est rapporté, des massacres généraux menacent, semblables à ceux déjà perpétrés en Arménie. Le Saint Père vivement préoccupé dans sa paternelle charité, du péril immense et imminent que courent tant d'innocents, m'a donné ordre d'inviter Mgr Dolci, Délégué apostolique à Constantinople, d'agir énergiquement auprès de la Sublime Porte, afin que des instructions précises et sévères soient données aux autorités des pays mentionnés d'empêcher les horreurs redoutées. Et il me charge maintenant d'inviter V.E. à solliciter une intervention efficace de S.M. l'Empereur d'Allemagne et S.M. Impériale et Royale Apostolique en faveur des chrétiens mentionnés, faisant remarquer à qui de droit que, où auront lieu des massacres, les ennemis des Empires allemand et austro-hongrois

---

[697] Valentina Vartui KARAKHANIAN, Omar VIGANO, *La Santa Sede e lo sterminio degli Armeni nell'Impero ottomano*, p. 157-158.

[698] Giannini à Dolci, 12 avril 1916, dans ASV, Arch. Nunz. Libanon, b. 255, senza protocollo e sanza fascicolo.

[699] Valentina Vartui KARAKHANIAN, Omar VIGANO, *La Santa Sede e lo sterminio degli Armeni nell'Impero ottomano*, p. 159-164.

> tenteraient sans doute d'orienter contre ceux-ci (Empires), l'universelle indignation suscitée par les massacres[700].

De son côté le Délégué apostolique Mgr Dolci, le 19 mai, écrit au Secrétaire d'Etat du Vatican que Djemal Pacha, le commandant de l'armée de Syrie, a l'intention de déporter tous les réfugiés chrétiens d'Alep, pour les conduire vers le désert syrien[701]. Alors, face à la demande du Secrétaire d'Etat du Vatican, les gouvernements d'Allemagne et d'Autriche-Hongrie réagissent par l'intermédiaire de leurs Délégués apostoliques, pour dire qu'il n'y a pas de persécution contre les chrétiens de Syrie. Le 29 mai, après trois rencontres avec le ministre des Affaires étrangères, Halil Pacha, le Délégué apostolique de Constantinople reçoit les mêmes assurances[702].

Entretemps, la Grande Syrie est frappée d'une famine grave, causée par les décisions politiques de l'Empire ottoman. Avec l'entrée en guerre de l'Empire ottoman, les paysans enrôlés dans l'armée ont laissé les champs sans culture. En même temps, les approvisionnements par la Méditerranée sont interrompus par les flottes des pays de l'Entente qui pratiquent l'arme du blocus naval. De son côté, l'armée ottomane finit par réquisitionner la quasi-totalité des réserves alimentaires. Enfin Djemal Pacha, pour soumettre les chrétiens syriaques, ferme les routes de liaison avec les territoires fertiles du nord. Voici le témoignage d'un religieux augustinien, Luigi El Khazen, envoyé au mois de mai au substitut de la Secrétairerie d'Etat du Vatican :

> Avec un cœur souffrant, je prends la liberté d'exposer à VE, les nouvelles de la situation dans laquelle se trouve actuellement le Mont Liban, nouvelles reçues par l'intermédiaire de lettres et des journaux d'Egypte. Elles disent que la faim règne dans le peuple libanais à cause des communications interrompues tant du côté de la mer que de l'intérieur du Liban. Avec ces communications, ils ont pris tout le grain et les légumes qui venaient de Damas et d'autres côtés, dans le centre du Liban. Ils donnent seulement de la farine d'avoine et des gesses, dans des quantités très limitées. En outre tous les animaux de diverses espèces ont été pris par le gouvernement turc, de sorte que ces pauvres gens ont été privés de tout. […] Puisque le Saint Père a été tellement aimable de recommander, il y a quelque temps, ce pauvre pays, je me tourne de nouveau vers VE en lui faisant remarquer la mauvaise situation à laquelle est soumise le Mont Liban, espérant que le Saint Père recommandera chaudement cette pauvre nation dont la condition est bien triste, comme le voit VE, et qu'il n'y a pas d'autre moyen d'être utile si ce n'est en priant Dieu au ciel et son vicaire sur terre[703].

Pour le Délégué apostolique de Syrie, Mgr Giannini, il y a une volonté du gouvernement d'affamer la population de Syrie afin de la soumettre à son autorité. Les plus exposés aux souffrances de l'indigence sont ceux qui ont survécu aux massacres et aux déportations, parmi lesquels les Arméniens et les Syriaques internés dans les camps de Deir-El-Zor et dans d'autres camps du désert syrien[704]. Toutefois, ceux qui sont transférés à Beyrouth ou qui ont échappé à la déportation vers le désert, rapportent des témoignages de persécution, de conversion à l'islam et travail forcé que

---

[700] Gasparri à Frühwirth, 12 mai 1916, dans ASV, Segreteria di Stato Guerra (1914-1918), rubr. 244, fasc. 110, n° 16510, 315-31r.

[701] Dolci à Gasparri, 19 mai 1916, dans SS.RR.SS., AA.EE.SS., Austria-Ungheria (Turchia), III periodo 1915-1916, pos. 1069, fasc. 463, n° 17787, f. 62rv.

[702] Dolci à Gasparri, 2 juin 1916, dans ASV Segreteria di Stato Guerra (1914-1918), rubr. 244, fasc. 110, n° 17902, 376-378v.

[703] El Khazen à Tedeschini, 28 mai 1916, dans ASV Segreteria di Stato Guerra (1914-1918), rubr. 244, fasc. 110, n° 17251, 348r-349r.

[704] Valentina Vartui KARAKHANIAN, Omar VIGANO, *La Santa Sede e lo sterminio degli Armeni nell'Impero ottomano*, p. 172.

les soldats imposent aux déportés venant d'Adana, de Mousch, d'Urfa et d'ailleurs. Mgr Giannini, au mois de juillet, décrit à Mgr Dolci la situation des réfugiés chrétiens :

> Ceux qui ont définitivement refusé d'embrasser l'islam, ont été maintenant invités à se tenir prêts à partir pour l'intérieur (de la Syrie). Dieu sait pour où, certainement vers des nouvelles souffrances, et peut-être vers la mort. Les trois consuls alliés connaissent l'affaire, et quelques démarches amicales, du moins indirectement, ont été faites en leur faveur. Mais qui sait si peut-être les démarches faites n'ont pas plutôt nui auprès de ces autorités que, désormais, vous connaissez bien ! Ce doute est infiniment angoissant, puisqu'assister indifférent à certaines infamies est ici impossible, et s'en occuper est rempli de danger. Le consul de Bulgarie, M. Milan K. Popow, homme remarquable, est celui qui rend le plus volontiers service, aussi parce que, mieux que les autres, il connaît ses ouailles. Que Dieu protège ces pauvres malheureux[705].

De leur côté, les Etats-Unis, avec le consentement des pays en guerre, se proposent d'apporter leur soutien à la population affamée de la Syrie, par l'intermédiaire de leur comité qui porte le nom de *Near East Relief*, fondé à la fin de l'année 1915 pour répondre à la crise humanitaire massive provoquée par les massacres, les déportations, les expulsions et les exactions commises sur les minorités chrétiennes de l'Empire ottoman. Avec le soutien du Président américain de l'époque, Woodrow Wilson, et les efforts de son ambassadeur à Constantinople, Henry Morgenthau, le comité *Near East Relief* met sur pied une opération de demande de dons à la population américaine pour soutenir à la base les Syriaques et les Arméniens. Entre les années 1915 et 1930, le comité *Near East Relief* a collecté environ 110 millions de dollars pour secourir les réfugiés de l'Empire ottoman[706].

Informé de l'engagement américain pour ravitailler la population de la Grande Syrie, le Vatican soutient l'initiative et à son tour, active son Délégué apostolique de Constantinople. Au mois de juin, le Cardinal Gasparri demande à Mgr Dolci d'intervenir auprès du gouvernement de la Sublime Porte pour aider les chrétiens de la Mésopotamie et de la Syrie. A peine le message reçu, Mgr Dolci réagit immédiatement :

> Dans l'après-midi, j'ai rencontré le chargé d'Affaires, M. Philipps, adjoint à l'ambassadeur américain, restant parfaitement d'accord avec lui, en conformité avec les instructions contenues dans la dépêche citée. Lundi 24 (juillet), jour de réception du corps diplomatique, je m'y suis rendu pour amener le ministre des Affaires étrangères à accueillir favorablement cette initiative de charité selon les conditions requises. Malgré toutes les raisons que j'ai exposées, je n'ai pourtant pas pu, jusqu'aujourd'hui, émouvoir son esprit sur l'impression qu'il a que cet acte de philanthropie affichée ne correspondrait pas à une finalité politique.

Dans cette rencontre, le ministre des Affaires étrangères de l'Empire ottoman Halil Pacha s'interroge sur l'initiative américaine :

> Pourquoi l'Amérique veut-elle aider les habitants de la Syrie et plus clairement, pourquoi l'Angleterre et la France ne s'émeuvent-elles pas pour les pauvres de Constantinople et de Smyrne ? Pourquoi se sentent-ils apitoyés seulement pour les habitants de la Syrie ? Pouvez-vous me prouver, Monsieur le chargé d'Affaires, qui de ces populations a le plus besoin de secours ? Je vous le prouverai. La Syrie est riche de céréales et la récolte de cette année est très abondante – ce sont les nouvelles officielles qui me sont parvenues – alors que les pauvres de Constantinople et de Smyrne, par la hausse des vivres, tombent dans la plus sordide misère.

---

[705] Giannini à Dolci, 19 juillet 1916, dans ASV, Arch. Deleg. Turchia, busta 101, fasc. 527, senza protocollo, 104v. (Traduit de l'italien en français par Maggy Waterval).

[706] James BARTON, *Story of Near East Relief*, New York, Macmilliam, 1930, voir aussi *L'extermination des Chrétiens d'Orient, faits, documents et témoignages anglais et américains*, Paris, P. Thevoz, imprimerie, 1922.

Enfin, le gouvernement ottoman refuse l'initiative américaine par peur de voir que

> les gouvernements de l'Entente, avec ce projet, tentent de favoriser des révoltes comme ils l'ont fait pour celle de l'émir de La Mecque[707].

Rapidement le gouvernement ordonne à Djemal Pacha de mettre le Délégué apostolique de Syrie Mgr Giannini sous surveillance, pour l'empêcher de transmettre les nouvelles exactes et complètes. Et d'autre part, Mgr Dolci à Constantinople n'apprend les nouvelles que par l'intermédiaire des audiences officielles qui lui sont accordées par le Grand Vizir. Il se peut aussi que le Grand Vizir lui-même ne soit pas exactement informé des conditions des Syriaques de Syrie et de Mésopotamie, car Djemal Pacha exerce un pouvoir absolu. Alors, le religieux d'origine libanaise, Luigi El Khazen, demande au substitut de la Secrétairerie d'Etat du Vatican, Mgr Tedeschini, d'intervenir auprès du pape pour secourir les chrétiens misérables :

> Je me permets d'adresser à VE cette supplique exposant toute la vérité, et en même temps, j'exprime ma modeste pensée que l'unique manière de venir au secours de ces misérables populations serait que le Souverain pontife s'adresse directement à l'empereur d'Allemagne pour faire cesser cet état de choses, en lui attribuant toute la responsabilité de ce qui est commis au détriment de ces populations ; il est bien connu que la Turquie, actuellement, n'est rien d'autre qu'un instrument dans les mains de l'Allemagne[708].

Au mois d'août 1916, le Délégué apostolique de Syrie, Mgr Giannini, reçoit des informations assez graves à propos des déportés de la région de Hauran en Syrie. Il s'agit de conversions forcées et de violences gratuites sur des réfugiés qui ont été invités à embrasser l'islam. Alors pour dénoncer ces méfaits, le 16 août 1916, il écrit au Délégué apostolique de Constantinople :

> Quelques milliers de déportés arméniens ont aussi été invités à embrasser l'islamisme ; après leur refus, on a fait mourir avec des sévices incroyables, les plus importants, à l'influence desquels on attribuait le refus : après quoi les autres, la mort dans l'âme, auraient obéi aux ordres. Maintenant finalement, de source sûre, il me revient que le même procédé commence avec d'autres paroisses, des milliers de ces malheureux qui se trouvent dans les environs de Hama et à Damas[709].
>
> Je dois malheureusement vous confirmer la nouvelle à propos des déportés. […] A Hama, ces malheureux avaient organisé au mieux une espèce d'orphelinat avec 700 enfants, la plupart des garçons ; et avec l'aide de bienfaiteurs et avec leurs propres efforts, ils le maintenaient. De ces jours-ci, le gouvernement a mis la main dessus pour les transporter ici, près de Beyrouth au Liban, c'est-à-dire à Antura, collège lazariste déjà bien noté. Une bonne partie est déjà arrivée, et ils sont enregistrés avec des noms musulmans. Cinq se sont échappés et se trouvent dans une maison religieuse. Peut-être d'autres se sont enfuis ailleurs ou s'enfuiront, s'ils le peuvent ; parce qu'ils ne veulent pas entendre parler de se faire musulmans, car après, pour rester chrétiens, ils perdront parents et famille, biens et pays natal ; mais si le gouvernement s'en aperçoit, ils seront kidnappés. Je vous prie d'informer Rome aussi de ce qui se passe[710].

Soudain, pour ce qui est d'apporter de l'aide à ces déportés, Mgr Dolci aperçoit une lueur d'espoir, comme une brèche qui s'ouvre dans le mur. A l'audience du 30 octobre 1916, le ministre des

---

[707] Dolci à Gasparri, 29 juillet 1916, dans ASV, Arch. Deleg. Turchia, busta 113, fasc. 602, senza protocollo, 239-240. (Traduit de l'italien en français par Maggy Waterval). Voir aussi dans SS.RR.SS., AA.EE.SS., Stati Ecclesiastici III, periodo 1916-1922, pos. 1418, fasc. 562, s.n.p., 4647r.

[708] El Khazen à Tedeschini, mai 1916, dans ASV, Segreteria di Stato Guerra (1914-1918), rubr. 244, fasc. 112, s.n.p., 30-31r. (Traduit de l'italien en français par Maggy Waterval).

[709] Giannini à Dolci, 9 août 1916, dans ASV, Arch. Nunz. Libano, b, 255, senza protocollo e senza numero.

[710] Giannini à Dolci, 16 août 1916, dans ASV, Arch. Deleg. Turchia, busta 101, fasc. 527, senza protocollo, 115r.

Affaires étrangères confirme au Délégué apostolique de Constantinople, que son gouvernement a autorisé définitivement l'ambassadeur des Etats-Unis à approvisionner le Liban et la Syrie. Le ravitaillement serait réalisé par un comité mixte à Beyrouth et composé de membres de la Croix-Rouge et du Croissant Rouge. Face à cette nouvelle, Mgr Dolci rencontre le nouvel ambassadeur des Etants-Unis, M. Elkus, qui confirme les dires du ministre des Affaires étrangères. De son côté l'ambassadeur remercie le Saint Père pour son engagement avec un zèle infatigable pour voir se réaliser l'approvisionnement de la Grande Syrie. Mais ce plan sera compromis dès le début de l'année 1917 par la cessation des relations diplomatiques entre les Etats-Unis et l'Allemagne[711].

### *VIII.3.3. Juillet-décembre : Mésopotamie du nord, la mort dans le silence*

Le 1 juillet 1916, le Délégué apostolique de la Mésopotamie et de la Perse, Mgr Sontag, en accord avec l'évêque chaldéen d'Ourmia, Mgr Audo, rédige un rapport sur la situation de l'Eglise chaldéenne. Dans sa lettre au nouveau Préfet de la Congrégation pour la propagation de la foi, le Cardinal Serafini, il explique la situation dans laquelle se trouvent les Syriaques. Les deux prélats demandent au Cardinal Serafini de les secourir :

> Parmi tant de nations éprouvées par cette guerre meurtrière et dévastatrice, se trouve le malheureux peuple chaldéen, habitant les confins de la Perse et de la Turquie. Comme il demeure parmi les musulmans et les Kurdes, races barbares et cruelles, il a toujours été soumis à toutes sortes de vexations. Aussi devait-il s'attendre à bien des malheurs à l'occasion de ce bouleversement universel. […] La misère est donc grande, très grande parmi les malheureux chrétiens. Beaucoup d'entre eux sont déjà morts et meurent chaque jour d'inanition et de maladies contractées par les privations. Ceux qui restent sont destinés à disparaître, si l'on ne vient promptement à leur secours.
>
> Et ce qui rend la situation encore plus critique, c'est que l'année qui vient, s'annonce très mauvaise. Les vignes qui sont la principale ressource du pays d'Ourmiah ont généralement manqué, et par ailleurs, peu de champs ont été ensemencés faute de graines et de moyens de labour. […] Nous n'ignorons pas que la charité est beaucoup sollicitée par ce temps de guerre universelle. Mais ne nous sera-t-il pas permis de ramasser les miettes qui tombent de la table du Seigneur, afin de pouvoir donner à manger aux affamés, de vêtir les nus, d'abriter ceux qui sont sans couverture, d'entretenir les orphelins, de rebâtir les églises détruites et de soulager les prêtres dépourvus de tout[712].

Dans leur demande de secours, il est question surtout d'aider les Syriaques qui habitent les régions perses d'Ourmia et de Salamas. A cause de la guerre, il leur est difficile d'avoir des nouvelles et d'apporter de l'aide aux persécutés syriaques de la haute Mésopotamie. Les seules nouvelles qu'ils reçoivent viennent des réfugiés qu'ils accueillent chez eux. Alors, le 19 juillet, le vicaire patriarcal chaldéen auprès du Saint Siège, Don Paolo David, s'inquiète du silence qui touche les évêques de la Mésopotamie du nord. Pour avoir de leurs nouvelles, il s'adresse d'abord à la Secrétairerie d'Etat du Vatican. Ensuite, il demande au Délégué apostolique de Constantinople de lui fournir des informations sur les évêques de l'Eglise chaldéenne de Turquie. Dans sa lettre, il dit qu'il n'a pas de nouvelle de son patriarche, Mgr Emmanuel II Thomas qui habite Mossoul, ni des deux évêques de Mardin et de Zakho, ni des trois évêques de Diyarbakir, d'Amadia et de Kirkuk :

---

[711] Valentina Vartui KARAKHANIAN, Omar VIGANO, *La Santa Sede e lo sterminio degli Armeni nell'Impero ottoman*, p.176-177.

[712] Sontag à Serafini, 4 juillet 1916, dans ACO, Sussidi, rubr. 60, busta 12, n° 37547. Voir aussi, Georges-Henri RUYSSEN, *La questione Armena*, Vol. III, *1908-1925, Documenti dell'Archivio della Congregazione per le Chiese Orientali (ACO)*, Roma, Lilame, Editioni Orientalia Christiana, 2013, p. 531-533.

> De plus, ce qui fut dit du clergé et du peuple de Diyarbakir, sans dire un mot touchant la personne de l'Evêque, me fait bien agiter la pensée. N'est-il pas possible, Monseigneur, d'avoir quelques informations sur ces trois évêques[713] ?

Il faut attendre le 10 septembre pour que Mgr Dolci puisse lui apporter des nouvelles relatives aux Syriaques de Diyarbakır et aux évêques chaldéens de la province de Mossoul. Dans sa réponse Mgr Dolci dit :

> Mgr Soleiman Sabbaggh, évêque chaldéen de Diyarbakir et tous les prêtres et fidèles chaldéens de cette ville sont sains et saufs. Des prêtres et fidèles des villages de ce diocèse, qui sait s'il en reste un ? Mgr Francis David, évêque d'Amadia, et Mgr Théodore Messaieh, évêque de Kirkuk, leurs prêtres et leurs fidèles sont tous tranquilles et rien ne leur est arrivé. Je vous salue et me dis votre très dévoué serviteur[714].

Dans sa réponse, le Délégué apostolique apporte des nouvelles rassurantes concernant les Syriaques d'Amadia et de Kirkuk, par contre, il confirme le massacre des Syriaques de la province de Diyarbakir car il ne sait pas s'il reste encore des prêtres et des fidèles vivants dans les villages de cette province. De son côté, le Secrétaire d'Etat du Vatican, le Cardinal Gasparri, pour soutenir le rôle et le travail de la Délégation de Constantinople auprès des chrétiens de l'Empire ottoman, le 21 septembre 1916, écrit au Cardinal américain Gibbons. Il lui demande d'exercer son influence sur le gouvernement de Washington, afin de recommander à son ambassadeur de Constantinople de soutenir et apporter assistance à Mgr Dolci[715].

Le 16 octobre 1916, le missionnaire dominicain de Mossoul et réfugié à Mardin, Dominique Berré, par l'intermédiaire du chargé d'Affaires de l'ambassade des Etats-Unis à Constantinople, s'adresse à Mgr Dolci. Il remercie celui-ci de lui avoir octroyé la somme de 90 livres turques en faveur des pauvres Syriaques de Mardin. Dans sa longue lettre, le religieux décrit la situation de la communauté syriaque du Turabdin :

> […] C'est avec de vives appréhensions que nous voyons approcher l'hiver, d'ordinaire très rigoureux dans ce pays : que vont devenir ces milliers de malheureux si la situation ne s'améliore pas avant la mauvaise saison ? Ils sont fatalement condamnés à périr de faim et de froid. Il ne reste plus, dans les communautés catholiques, que des pauvres. Les moins éprouvés, ceux qui ont été laissés dans cette ville (Mardin), ont été réduits à vendre leur mobilier, leur lingerie, leur literie, pour pourvoir à leur subsistance. Combien nous désirerions pouvoir faire connaître cette détresse à des bienfaiteurs, […]
>
> Mais nous n'avons aucun moyen de correspondre avec l'extérieur et alors même que nous en aurions la facilité, la prudence ne nous permettrait pas de révéler ces affreuses misères. Je ne puis confier ces renseignements – encore bien incomplets - qu'à Votre Excellence en La suppliant de les transmettre, s'il est possible, au Saint Siège. Je m'abstiens d'insister sur l'état plus triste encore de plusieurs milliers de femmes et d'enfants chrétiens enlevés de force et vivant en captivité chez leurs ravisseurs… […] VE comprendra, par ces quelques détails, les souffrances morales que nous éprouvons à la vue de tant de misères et qui rendent plus pénibles l'inaction et l'isolement complet dans lesquels nous vivons depuis si longtemps. […] La communauté syriaque est une des nations qui a le plus souffert, notamment dans le clergé. […][716].

---

[713] David à Dolci, 19 juillet 1916, dans ASV, Arch. Deleg. Turchia, busta 101, fasc. 523, 7.

[714] Dolci à David, 10 septembre 1916, dans ASV, Arch. Deleg. Turchia, busta 101, fasc. 523, 9.

[715] Gasparri à Gibbons, 21 septembre 1916, dans SS.RR.SS., AA.EE.SS., Austria-Ungheria (Turchia), III periodo 1916, pos. 1123, fasc. 476, n° 20702, f. 22rv.

[716] Berré à H. Philips, 16 octobre 1916, dans ASV, Arch. Deleg. Turchia, busta 101, fasc. 527, senza protocollo, 151-152, 153-156.

Le début de la lettre du religieux d'origine française est assez sombre et plein de méfiance pour ce qui est des noms du prélat et de la communauté où il a été assigné à résidence. Cette peur de donner les noms des personnes vient du fait que le gouverneur de Diyarbakir, Resit Bey avait mis en place un comité de service secret sous la direction de Taufik Bey et du commissaire de la police Memduh Bey. Le dominicain et compagnon du religieux Dominique Berré, Jacques Rhétoré, présente la haine de Memduh Bey envers les chrétiens comme ceci :

> Sa haine du chrétien était telle qu'il éclatait de plaisir quand il entendait que l'un d'eux avait été massacré ou réduit à l'extrême malheur. On le verra à Mardin donnant, de sa propre autorité, des ordres de massacres, et y insistant quand le gouvernement lui-même aura suspendu ces exécutions. En octobre 1916, il demande encore au gouvernement de faire massacrer le reste des chrétiens de Nisibe (Nusaybin), Djéziréh (Cizre) et autres lieux de ces régions[717].

Les deux religieux avec leur Procureur de la mission dominicaine de Mossoul, Hyacinthe Simon, sont arrêtés et condamnés à l'exil pour y être assignés à résidence à Mardin, la « Jérusalem des Syriaques ». Les trois frères, âgés et à la santé vacillante, sont accueillis par Mgr Ignace Tapouni, l'évêque syriaque catholique. Après deux ans de captivité, le 18 novembre 1916, le gouvernement turc ordonne de les déporter à Konya. Seuls Dominique Berré et Jacques Rhétoré sont du voyage, car le père Hyacinthe Simon, frappé par la typhoïde, est à Alep où il est arrêté sous l'accusation d'espionnage. Tous les trois devront attendre la fin de la guerre pour retrouver leur liberté. Comme témoins oculaires, leurs écrits sont de la première importance pour ce qui est du massacre des Syriaques du Turabdin[718].

Lorsque, le 17 novembre 1916, le religieux d'origine française et Supérieur de la mission dominicaine de la province de Van, Bernard Marie Govrmachtigh, fait un rapport au Cardinal Serafini sur les massacres des chrétiens de l'Empire ottoman, il reste vague sur les noms des évêques et des prêtres. Pour ce qui est des Syriaques du Turabdin, il n'a que des réponses vagues :

> On est sans aucune nouvelle du grand noyau jacobite du Djebel-Tour (Turabdin). Cette contrée, très peuplée, était toujours en guerre avec les musulmans. Il est donc peu probable qu'elle ait échappé aux massacres[719].

Le romancier et écrivain turc, Kemal Yalçin, dans ses recherches sur le génocide (*Seyfo*) des Syriaques, confirme qu'à la fin de l'année 1916, le Turabdin est livré à lui-même sans aucune aide. La population est frappée de conversion forcée à l'islam, de famine, de maladies, de confiscation de biens et de mendicité. Les tribus kurdes avec l'appui du gouvernement instaurent un climat de terreur[720].

---

[717] Marie-Dominique BERRE, Hyacinthe SIMON, Jacques RHETORE, *Nous avons vu l'enfer*, Paris, Cerf, 2015, p. 152.
[718] Marie-Dominique BERRE, Hyacinthe SIMON, Jacques RHETORE, *Nous avons vu l'enfer*, p. 14-18.
[719] Govrmachtigh à Serafini, 17 novembre 1916, dans ACO, Armeni del Patriarcato 1891-1926, rubr. n° 105, 3, n° 37804.
[720] Kemal YALCIN, *Suryaniler ve Seyfo*, Istanbul, Birzamanlar Yayincilik, 2019, p. 275-290.

## Conclusion

Après les massacres de l'automne 1915, les exilés syriaques d'origine nestorienne se réfugient auprès de leurs familles chaldéennes d'Ourmia et de Salamas. Pris en charge par des missionnaires occidentaux, les nestoriens se convertissent au catholicisme. Pour aider les deux communautés syriaques, le Délégué apostolique Mgr Sontag demande à la Congrégation pour la propagation de la foi catholique d'intervenir. Les Préfets de cette puissante Congrégation vaticane, d'abord le Cardinal Gotti et ensuite le Cardinal Serafini, cherchent des moyens financiers pour secourir leurs fidèles.

Pour empêcher l'abandon des fidèles par le clergé et encourager la conversion au catholicisme, le Saint Siège aide financièrement les prêtres catholiques pour qu'ils disent la messe. Quand un prêtre reçoit des honoraires de messe, peu importe le montant, il est obligé de remplir son rôle de prêtre selon les normes de l'Eglise et les intentions de la personne qui fait l'offrande[721]. Dans cet esprit, la pratique des honoraires de messes qui remontent au VIII$^{e}$ siècle dans l'Eglise catholique, trouve sa raison d'être. Par ce geste, la Congrégation pour la propagation de la foi soutient les prêtres dans leur ministère et les fidèles dans leur engagement comme chrétiens et catholiques. Cette aide, envoyée par le Saint Siège, assure les frais d'aménagement et de formation dans le diocèse pour lequel la somme est octroyée.

D'ailleurs, durant la guerre, le soutien matériel et financier devient une arme d'influence auprès des rescapés des massacres et des déportés. Dès le mois de février 1916, le pape en personne veut intervenir financièrement pour susciter la foi catholique chez les Syriaques du Caucase. Le Vatican, pour défendre les catholiques et ses intérêts dans l'Empire ottoman, veut contourner d'un côté l'influence russe au Caucase et de l'autre, celle des protestants américains en Syrie et en Mésopotamie. Par l'intermédiaire de ses Délégués apostoliques de Constantinople et de Perse, il veut renforcer ses liens avec les Syriaques en instaurant un réseau de soutien aux rescapés des massacres. C'est dans le même but que, lors de la déportation des nestoriens du Hakkâri vers Ourmia et Salamas en Iran, les prélats de l'Eglise chaldéenne et les missionnaires catholiques trouvent l'occasion de conversion et de soutien au catholicisme. On remarque que l'indignation face à la manière dont le CUP traite les êtres humains est reléguée au second rang par les Délégués apostoliques. Ce qui prime, c'est la conversion et le salut des âmes.

En 1916, avec la présence russe dans les provinces du Caucase, les Syriaques vivent un moment d'accalmie provisoire avant la révolution des Bolchéviques. Durant cette période, le Délégué apostolique, le Saint Siège et les évêques des Eglises syriaques tentent de réorganiser leurs communautés respectives. Par contre, dans les provinces syriennes et mésopotamiennes de l'Empire ottoman, les Syriaques continuent à subir des massacres et des déportations. Pour combler les manques spirituels des communautés catholiques, le Vatican accepte la proposition allemande de remplacer les missionnaires français et italiens. De leur côté, les Empires allemand et autrichien trouvent l'occasion pour être les principaux interlocuteurs entre le Saint Siège et l'Empire ottoman. Mais le Saint Siège, pour défendre ses intérêts et les chrétiens de l'Empire ottoman, refuse toute médiation extérieure, il veut utiliser ses propres réseaux diplomatiques.

---

[721] http://www.vatican.va/content/paul-vi/it/motu_proprio/documents/hf_p-vi_motu-proprio_19740613_firma-in-traditione.html (consulté, le 24 janvier 2020).

Malgré l'intervention de la diplomatie américaine et les efforts du Vatican, le gouvernement ottoman, sous la gouvernance de Djemal Pacha, laisse mourir de faim les chrétiens du Liban, de Syrie et de Mésopotamie. Surtout dans le nord de la Mésopotamie, dans la province de Diyarbakir, les Syriaques du Turabdin vivent sous un climat de terreur qu'ont instauré le gouverneur Resit Bey à Diyarbakir, le chef de la police Memduh Bey à Mardin et les tribus kurdes à Midyat. Nous constatons que la situation des Syriaques en 1916 est loin d'être résolue : ils subiront d'autres persécutions et massacres dans les années à venir.

# IX. 1917, stratégies diplomatiques et lassitude de la guerre

## Introduction

1917 est une année charnière entre le début de la guerre et le déclin des Empires centraux, marquée par l'entrée en conflit des Etats-Unis d'Amérique et la sortie de la Russie de la coalition des pays de l'Entente. Cela provoque la déstabilisation des Eglises syriaques. Les batailles terrestres et maritimes engendrent des famines partout en Europe. En même temps, l'Angleterre, dès l'entrée en guerre de l'Empire ottoman, en 1914, instaure un blocus maritime qui empêche l'entrée du ravitaillement dans les grandes villes côtières et les provinces méditerranéennes de l'Empire ottoman. Année de lassitude et de fatigue des nations à cause de la guerre : l'Empire ottoman perd ses territoires arabes et mésopotamiens. L'armée qui recule se venge sur les Syriaques habitants du Turabdin.

Face au dénuement de la population chrétienne de Syrie et de Mésopotamie, le Saint Siège lance un projet de ravitaillement de ces provinces. Mais le projet est bloqué par le gouverneur et chef de la Quatrième armée ottomane, Djemal Pacha. Ce dernier incitera à de nouveaux massacres et déportations chez les Syriaques.

Au mois de mai 1917, par la mise en place d'une nouvelle Congrégation pour les Eglises orientales, Benoît XV veut découvrir la culture et partager la souffrance de ces Eglises. Puis, au mois d'octobre 1917, dans le but de faire connaître l'Orient chrétien aux Occidentaux, le pape crée à Rome, une institution réservée uniquement aux études théologiques et historiques des Eglises orientales, qui porte aujourd'hui le nom d'Institut pontifical oriental de Rome[722].

Dans ce chapitre, nous tenterons de montrer la stratégie utilisée par le Délégué apostolique de Constantinople pour aboutir à un ravitaillement en nourriture sous la direction du Saint Siège. Pour défendre ses objectifs, celui-ci ne peut compter que sur lui-même, seule instance neutre en contact avec le gouvernement ottoman, et il tente à sa manière de secourir les rescapés chrétiens.

## IX.1. Projet d'aide à la « Grande Syrie »

### *IX.1.1. Janvier-avril : la stratégie pour secourir les Syriaques*

Avec le déroulement de la guerre, pour affaiblir l'Empire ottoman, les pays de l'Entente ont mis en place dès 1914 un blocus qui provoque une famine sévère parmi la population civile. Surtout les villes côtières, non seulement Istanbul et Izmir, mais aussi des villes comme Beyrouth et Haïfa. La situation est si dramatique que les autorités religieuses cherchent du secours pour leur population. Le 30 décembre 1916, le Préfet de la Congrégation pour la propagation de la foi, le Cardinal Serafini, encourage les œuvres de charité entreprises par le Délégué apostolique de Constantinople, afin de soulager la misère qui touche l'ensemble de la population chrétienne de l'Empire ottoman[723]. Pour Agnes De Dreuzy, historienne et professeur de théologie au Collège

[722] Actes de Benoît XV, tome I, 1914-1918, *Encycliques, Motu proprio, Brefs, Lettres et Allocutions*, Texte latin avec traduction française, Paris, Bonne Presse, 1925, p. 145-148.
[723] Serafini à Dolci, 30 décembre 1916, dans ASV, Arch. Deleg. Turchia, busta 113, fasc. 602, senza protocollo, 406rv.

Saint Marc et à l'université de la Colombie-Britannique au Canada, le Cardinal Gasparri veut l'aide du gouvernement américain afin d'apporter le secours nécessaire à la population affamée de Syrie. Il est tellement convaincu de la générosité des Américains qu'il demande au Cardinal Gibbons de Baltimore, d'intervenir auprès de son gouvernement. Ce dernier confirme que le nouvel ambassadeur américain à Constantinople, Abram I. Elkus, a reçu l'ordre de soutenir le Délégué apostolique de Constantinople pour approvisionner la « Grande Syrie ». Mais à la fin de l'année 1916, ni le gouvernement des Etats-Unis, ni le Saint Siège n'arrivent à réaliser leur projet de secourir les Syriaques[724].

De son côté, au mois de janvier 1917, le Délégué apostolique de Syrie, Mgr Giannini, accuse le gouvernement anglais de bloquer un bateau américain à Alexandrie. Il faut savoir que la Grande Bretagne possède la force navale la plus puissante de l'époque. Par contre le *New York Times* accuse les Allemands et les Autrichiens d'être à l'origine de ce blocus maritime. Alors Mgr Giannini insiste auprès de la Secrétairerie du Vatican pour signaler la situation catastrophique de la région située entre la Méditerranée et le Tigre : de Beyrouth à Mossoul, la population chrétienne meurt de faim et de maladies. Pour ce qui est du Liban, Mgr Giannini dit :

> Votre Eminence n'ignore pas que la faim fait depuis longtemps, des ravages à Beyrouth et au Liban, faisant disparaître cette population comme a déjà disparu la population arménienne, d'une manière différente, mais non moins efficace. Les victimes se comptent par centaines chaque jour et déjà dépassent certainement les 100 000[725].

Mgr Giannini, comme Délégué apostolique de Syrie et habitant à Beyrouth auprès d'une population chrétienne et fidèle à l'Eglise catholique, veut l'intervention rapide du Saint Siège. Il attire l'attention du Secrétaire d'Etat du Vatican sur les mesures prises par le gouvernement ottoman pour exterminer une autre population chrétienne de l'Empire. Le 2 avril 1917, l'entrée en guerre des Etats-Unis aux côtés de la France, de l'Angleterre et de la Russie provoque un changement radical dans le déroulement du conflit. Cette participation des Etats-Unis d'Amérique à la guerre soutenant les pays de l'Entente risque de compromettre le plan du Saint Siège pour approvisionner la « Grande Syrie ». En coupant leurs relations avec l'Allemagne, les Etats-Unis ont interrompu en même temps leurs liens diplomatiques avec l'Empire ottoman. Avec la rupture de ces relations entre Washington et Constantinople, le Saint Siège devient l'interlocuteur privilégié du gouvernement ottoman.

Dans un rapport envoyé le 5 février, Mgr Dolci attire l'attention de la Secrétairerie du Vatican sur la famine qui touche la population de la Syrie et du Mont-Liban. Voici ce que le Délégué apostolique de Constantinople transmet au Cardinal Gasparri :

> Les rues de Beyrouth et de Jérusalem sont pleines de malades et de corps de personnes tombées et mortes de faim. Le nombre de victimes et de morts dépasserait déjà les 110 000. En même temps le gouvernement turc continue les déportations et les arrestations de notables catholiques. Ce n'est qu'après la guerre que l'on pourra obtenir d'amples détails sur le régime de terreur dont les Turcs se sont rendus coupables dans ces contrées[726].

---

[724] Agnes DE DREUZY, *The Holy See and the Emergence of the Modern Middle East, Benedict XV's Diplomacy in Greater Syria (1914-1922)*, Washington, The Catholic University of American Press, 2016, p. 147-148.

[725] Giannini à Gasparri, 31 janvier 1917, dans SS.RR.SS., AA.EE.SS., Stati Ecclesiastici III, periodo 1916-1922, pos. 1418, fasc. 563, prot. 30682, f. 3r. (Traduit de l'italien en français par Maggy Waterval).

[726] Dolci à Gasparri, 5 février 1917, dans ASV, Arch. Deleg. Turchia, busta 101, fasc. 527, senza protocollo, 177-178.

Face à ces craintes, le 6 février, Mgr Dolci, de Constantinople, propose au Secrétaire d'Etat, Gasparri une alternative inhabituelle :

> Gardant présentes les incessantes et paternelles sollicitudes du Saint Père pour le ravitaillement du Liban et de la Syrie, que Votre Eminence m'a notifiées de manière répétée, je regarde avec anxiété, en ce moment critique de la rupture des relations entre l'Amérique et l'Allemagne, ce qui pourrait arriver au détriment de ces malheureuses populations. Si la rupture des relations s'étendait à toutes les puissances centrales, je prévois que la Turquie cesserait de permettre l'approvisionnement en vivres avec des transports américains. Au cas où je ne pourrais obtenir du gouvernement, en m'appuyant sur le principe d'humanité, la continuation du ravitaillement avec les navires américains, je me propose d'obtenir l'autorisation que toutes les sociétés qui veulent ravitailler ces deux malheureuses régions puissent le faire avec des bateaux battant pavillon pontifical. Ensuite, par rapport à la répartition des vivres, chose essentielle, je m'arrange pour la traiter avec ce gouvernement, de manière à garantir, pour autant que cela me soit possible, qu'elles arrivent à destination des malheureux, avec une commission dont le Délégué apostolique de Syrie soit le président. Je crois donc de mon devoir de prévenir Votre Eminence de cet embryon de projet, dans l'espérance que, si on devait le mettre à exécution, je rencontre l'approbation de Votre Eminence[727].

On constate que le Délégué apostolique craint la rupture des relations entre l'Allemagne et l'Amérique qui risque de mettre en péril le secours du Saint Siège auprès des chrétiens de Syrie. Avant même la rupture des pourparlers entre l'Amérique et l'Empire ottoman, Mgr Dolci prend des initiatives personnelles pour solliciter l'autorisation du gouvernement turc afin de ravitailler l'ensemble du territoire syrien. Pour ne pas agacer la Sublime Porte, il propose que tout engagement venant de l'extérieur pour aider ces chrétiens malheureux, puisse se faire sous le drapeau du Saint Siège et que cette aide puisse être dirigée par Mgr Giannini, le Délégué apostolique de Syrie. Alors, sans attendre l'approbation du Saint Siège et encore moins le tournant de la guerre, Mgr Dolci interpelle le ministre de la Guerre, Enver Pacha. Le 11 février, dans un rapport qu'il envoie au Cardinal Gasparri, Mgr Dolci précise qu'il a obtenu de ce dernier, l'autorisation du ravitaillement de la population syrienne. Si l'intervention se fait auprès du ministre de la Guerre, c'est parce que le Délégué apostolique a compris que celui-ci exerce une influence majeure sur la décision du gouvernement ottoman. Enver Pacha est un des trois ministres du CUP qui détiennent les clés du pouvoir. Mgr Dolci, pour convaincre ce dernier, lui propose le plan suivant :

> Excellence, connaissant les sentiments hautement humanitaires dont vous êtes inspiré, je m'adresse à Votre Excellence, comme Vice-Généralissime de l'Armée ottomane, pour obtenir l'autorisation du ravitaillement de la Syrie et du Liban directement par le Saint Siège, dans le cas où Sa Sainteté le Pape voudrait s'en charger. Ce ravitaillement se ferait par des navires battant pavillon pontifical, et la répartition des secours s'effectuerait par une commission sous le patronage de Votre Excellence, composée des Consuls des Puissances résidant à Beyrouth sous la présidence du Délégué apostolique en ce pays[728].

Pour le Délégué apostolique de Constantinople, si l'idée a trouvé satisfaction auprès d'Enver Pacha, c'est pour des raisons diplomatiques et stratégiques. Ici, il s'agit de l'intervention d'une instance neutre face au conflit qui implique l'Empire ottoman[729].

---

[727] Dolci à Gasparri, 6 février 1917, dans ASV, Arch. Deleg. Turchia, busta 114, fasc. 603, senza protocollo, 61rv. Voir aussi dans SS.RR.SS., AA.EE.SS., Stati Ecclesiastici III, periodo 1916-1922, pos. 1418, fasc. 563, prot. 30682, f. 7r. (Traduit de l'italien en français par Maggy Waterval).

[728] Dolci à Gasparri, 11 février 1917, ASV, Arch. Deleg. Turchia, busta 114, fasc. 603, senza protocollo, 65v-66v.

[729] Dolci à Gasparri, 11 février 1917, dans SS.RR.SS., AA.EE.SS., Stati Ecclesiastici III, periodo 1916-1922, pos. 1418, fasc. 563, prot. 30682, f. 8v-9r. Voir aussi dans ASV, Arch. Deleg. Turchia, busta 114, fasc. 603, senza protocollo, 67.

Rapidement, le 12 février, tout en félicitant le nouveau gouvernement mis en place par les unionistes du CUP, Mgr Dolci expose la situation de famine qui touche la population chrétienne de la Syrie. Dans le rapport à propos de cette rencontre, le Délégué apostolique dresse le bilan suivant au Cardinal Gasparri :

> Les ministres étaient déjà informés par le ministre de la Guerre, des accords survenus au cas où le Saint Siège voudrait ravitailler la Syrie et le Liban. Ils ont pleinement approuvé ma dépêche chiffrée à ce sujet expédiée à Votre Eminence par l'intermédiaire de la Légation royale d'Espagne. La misère doit être vraiment impressionnante puisque le Grand Vizir, spontanément, m'a dit que les pauvres catholiques souffrent et qu'il y a besoin urgent de ravitaillement. Je lui ai demandé si je pouvais le porter à la connaissance du Saint Père et il m'a autorisé non seulement à le faire, mais à le télégraphier[730].

Le remaniement du gouvernement ottoman en pleine guerre est un des signes que les responsables du CUP n'arrivent pas à gérer le conflit dans lequel ils se sont engagés. Le ministre des Affaires étrangères, Halil Bey et le Grand Vizir, Said Halim Pacha démissionnent à cause des conflits internes avec les unionistes sur la durée et la continuité de la guerre[731]. Car celle-ci est la cause de la famine qui ravage toute la population de la Mésopotamie et de la Syrie. La situation est tellement catastrophique que le Délégué apostolique est convaincu de la nécessité de son engagement pour aider en particulier les catholiques, et en général, tous les chrétiens de ces provinces malheureuses. C'est dans ce but que Mgr Dolci rencontre, pour les Affaires étrangères, Ahmet Nessim Bey et pour l'Intérieur, le nouveau Grand Vizir, Mehmet Talât Pacha[732].

Après cette rencontre, le 14 février, Mgr Dolci reçoit une réponse favorable écrite de la main du ministre de la Guerre, Enver Ismail Pacha disant :

> Le mode de ravitaillement suivant nous a paru convenable en ce qui concerne les vivres qui doivent être expédiés à Beyrouth à bord d'un navire battant pavillon papal, destiné à la population pauvre de Beyrouth, du Liban, de Giaffa (Jaffa) et de Jérusalem. […] Dans ces conditions, je serais obligé à Votre Eminence de vouloir bien activer l'envoi des vivres à Beyrouth. Comme la population utilisera plus tard à l'époque de la moisson ses propres récoltes, c'est donc en ce moment immédiat, où elle éprouve le plus de besoin, que les secours venant du dehors lui seront le plus nécessaires. C'est précisément pour ce motif que je souhaite que les envois ne subissent aucun retard[733].

Le 16 février, le Délégué apostolique de Syrie, Mgr Giannini, informe Mgr Dolci que la mort emporte des centaines et des centaines de personnes par jour à cause de la famine. Le lendemain, Mgr Dolci envoie rapidement le télégramme suivant au cardinal Gasparri :

> La misère dévaste les populations Syrie-Liban. Le gouvernement ottoman lui-même me prie d'activer les démarches auprès du Saint-Père pour leur ravitaillement, pour qu'il ne subisse pas de retard. Je supplie VE de (faire) un signe télégraphique sur la possibilité de ce projet pour mon accord et mon instruction (information)[734].

---

[730] Dolci à Gasparri, 12 février 1917, dans SS.RR.SS., AA.EE.SS., Stati Ecclesiastici III, periodo 1916-1922, pos. 1418, fasc. 563, prot. 30682, f. 10r. (Traduit de l'italien en français par Maggy Waterval).

[731] Ahmet OZALP, *Sait Halim Pasa, Butun Eserleri*, Ankara, Anka Yayinlari, 2013.

[732] Ahmet Nessim est choisi pour remplacer Halil Bey, l'ancien interlocuteur de Mgr Dolci. Quant à Talât Pacha, il garde non seulement son poste de ministre de l'Intérieur, mais il prend en même temps la place de Said Halim Bey pour remplir les fonctions du Grand Vizir, l'équivalent du Premier ministre.

[733] Enver à Dolci, 14 février 1917, dans ASV, Arch. Deleg. Turchia, busta 114, fasc. 603, senza protocollo, 75r.

[734] Dolci à Gasparri, 11 février 1917, dans SS.RR.SS., AA.EE.SS., Stati Ecclesiastici III, periodo 1916-1922, pos. 1418, fasc. 563, prot. 30682, f. 15v.

Le Délégué apostolique de Constantinople dans son rapport envoyé le 18 février, précise que la rupture des relations turco-américaines n'a pas compromis la décision du gouvernement ottoman, car la situation de ces populations chrétiennes est pitoyable. Pour ce qui est de l'attitude des Etats-Unis, l'ambassadeur Elkus fait la sourde oreille et se méfie de l'accueil que le gouvernement ottoman accorde à la diplomatie vaticane sous la direction de Mgr Dolci. Profitant de la situation, le Délégué apostolique insiste auprès du Cardinal Gasparri pour que le Saint Siège accélère l'aide au ravitaillement de la Syrie. Il profite du feu vert donné par le ministre de la Guerre, pour activer la diplomatie du Saint Siège afin d'obtenir le secours humanitaire tant attendu par la population chrétienne de la Syrie et du Liban[735].

Le 1 mars 1917, Mgr Dolci dans un rapport envoyé au Cardinal Gasparri, informe celui-ci qu'il s'est adressé à l'ambassadeur d'Allemagne pour lui apprendre son projet de ravitaillement et lui donner des nouvelles en ce qui touche aux négociations en cours avec la Sublime Porte. Selon le Délégué apostolique, l'ambassadeur étant catholique, en a montré la plus vive satisfaction. Puis il demande à celui-ci de transmettre ces informations à Mgr Marchetti en Suisse et en même temps, d'informer le cabinet de Berlin de cette entrevue[736]. Le 23 mars, Mgr Dolci rencontre le ministre d'Espagne à Constantinople, qui lui dit que son gouvernement, à la suite de l'intervention du Saint Père auprès du roi d'Espagne, demande à la Sublime Porte que la commission pour la distribution des vivres soit composée de religieux franciscains. Comme le gouvernement ottoman a refusé cette offre, le ministre espagnol propose que la commission soit composée du Croissant-Rouge et de la Croix-Rouge espagnole qui viendrait avec le bateau de ravitaillement. Et Mgr Dolci d'ajouter :

> Si cette participation respectait vraiment l'esprit du gouvernement espagnol, il me semble qu'on serait parvenu à quelque changement substantiel dans le plan de ravitaillement que j'ai négocié avec le gouvernement impérial. Si celui-ci était exécuté par le Saint Père, il devrait être effectué par une commission dont le président serait le Délégué apostolique de Syrie, avec la faculté de choisir tous les membres qui la composent sauf deux (choisis) par le gouvernement (ottoman) et la répartition devrait se faire au nom du Saint Père[737].

Mais au mois d'avril, Mgr Giannini, le Délégué apostolique de Syrie, s'inquiète de la responsabilité qu'on lui attribue pour présider le secours humanitaire que le Saint Siège veut mettre en place. Il apprend que le Grand Vizir, Talât Pacha, fait surveiller ses activités par les autorités locales. Il est soupçonné de recevoir des sommes importantes à des fins politiques. Aussitôt, Mgr Giannini s'adresse à Mgr Dolci pour qu'il s'informe discrètement auprès du gouvernement du CUP. Alors, le Délégué apostolique de Constantinople le rassure par ces mots :

> Mon intervention en cette matière pour dissiper toute ombre est plus délicate qu'elle ne semble à première vue. Non seulement on traite des sommes qui arrivent par valise diplomatique, mais qui sont destinées aux secours de personnes séculières. Cet acte de charité ne sera pas bien compris par les sphères dirigeantes et leur mentalité ne se laissera pas facilement persuader qu'il s'agit d'envoi de secours à des personnes qui n'ont pas l'état ecclésiastique.
>
> Maintenant, tenant compte de la lettre de VE sur le transfert d'argent, je vous propose, si vous croyez recevoir des sommes, vous dites dans le télégramme : « Messes pour les Maronites ou pour les Syriens (Syriaques) ou

[735] Dolci à Gasparri, 18 février 1917, dans ASV, Arch. Deleg. Turchia, busta 114, fasc. 603, senza protocollo, 74rv.
[736] Dolci à Gasparri, 1 mars 1917, dans ASV, Arch. Deleg. Turchia, busta 114, fasc. 603, senza protocollo, 97rv.
[737] Dolci à Gasparri, 23 mars 1917, dans ASV, Arch. Deleg. Turchia, busta 114, fasc. 603, senza protocollo, 131v,132r. (Traduit de l'italien en français par Maggy Waterval).

> quelque chose de semblable » tandis que quand je voudrai réellement envoyer des messes, je dirai simplement « Messe n°… ». Si VE accepte ce mode de transmission, qu'elle me l'écrive et alors, je ferai l'expédition[738].

De son côté, le Cardinal Gasparri, par un télégramme qu'il envoie à la fin du mois d'avril, au Délégué de Constantinople, confirme que malgré plusieurs interventions auprès des Anglais, ces derniers n'ont toujours pas répondu favorablement à sa demande de ravitailler la Syrie. Car pour eux, l'aide apportée risque d'être détournée par le gouvernement ottoman au profit de son armée. En même temps, Gasparri précise que le Saint Siège et l'Espagne, pays neutre, sont tombés d'accord pour apporter de l'aide en nourriture à cette population affamée[739] :

> Pour votre information, je vous signifie que le Saint Siège a rejoint en substance accord avec Espagne. Gouvernement anglais sollicité depuis le 28 février, s'il permet avec garanties opportunes libre passage navires apportant vivres jusqu'à Beyrouth, malgré insistances ultérieures pressantes n'a pas encore répondu[740].

### *IX.1.2. Mai-août : création d'un comité de secours et le blocus anglais*

La Secrétairerie d'Etat du Vatican s'active pour contacter les diplomates européens afin que le plan d'assistance à la Syrie se réalise et arrive à bonne fin. Désormais la position des Etats-Unis est claire : ils se sont engagés dans la guerre et *l'American Committee for Armenien and Syrian Relief* ne peut plus apporter son aide aux victimes qui vivent à l'intérieur de l'Empire ottoman. Il faut trouver des partenaires qui acceptent de s'engager sous la bannière du Saint Siège et qui ne sont pas en conflit avec l'Empire ottoman. Dans cet état d'esprit, le Vatican se tourne vers l'Espagne, pays catholique ; au début de la guerre, l'ambassade avait accueilli pour un certain temps la délégation apostolique de Constantinople.

Le 31 mai, Mgr Dolci adresse au Cardinal Gasparri un rapport sur sa rencontre avec le gouvernement du CUP. Lors de ses récentes entrevues avec le ministre de la Guerre, Enver Pacha et celui des Affaires étrangères, Ahmet Nessim Bey, ces derniers lui ont fait remarquer que le gouvernement ottoman, par l'intermédiaire du Saint Siège, accorde des faveurs aux pays belligérants pour ravitailler la Syrie. Dans la discussion qui tourne autour de la libération des prisonniers de guerre et des officiers ottomans, Mgr Dolci déclare :

> J'ai fait ressortir toute la sollicitude et l'activité déployée par le Saint Père pour venir au secours de cette malheureuse population parmi laquelle outre la faim, le typhus pétéchial fait aussi des ravages. En expliquant la difficulté rencontrée pour le ravitaillement, j'ai tourné mon discours de manière à ne pas laisser comprendre que c'était nominativement l'Angleterre que je désignais[741].

Le Délégué apostolique, informé de l'attitude des Anglais qui refusent de donner leur feu vert, ne veut pas mettre la puce à l'oreille du gouvernement ottoman. Selon l'historienne Agnes De Dreuzy, le but de Mgr Dolci est double : réussir le ravitaillement de la Syrie comme étant son opération et

---

[738] Dolci à Gasparri, 17 avril 1917, dans ASV, Arch. Deleg. Turchia, busta 114, fasc. 603, senza protocollo, 164-165v. (Traduit de l'italien en français par Maggy Waterval).
[739] Gasparri à Dolci, 30 avril 1917, dans ASV, Arch. Deleg. Turchia, busta 114, fasc. 603, senza protocollo, 181v.
[740] Gasparri à Dolci, 29 avril 1917, dans SS.RR.SS., AA.EE.SS., Stati Ecclesiastici III, periodo 1916-1922, pos. 1418, fasc. 563, prot. 30682, f. 35r. (Traduit de l'italien en français par Maggy Waterval).
[741] Dolci à Gasparri, 31 mai 1917, dans ASV, Arch. Deleg. Turchia, busta 114, fasc. 603, senza protocollo, 209rv. (Traduit de l'italien en français par Maggy Waterval).

renforcer le profit politico-religieux du Saint Siège. Alors, pour Mgr Dolci, si le Saint Siège peut envoyer un bateau dans le port de Beyrouth :

> Combien plus grande (sera) la gloire pour le Pontificat romain dans ces régions schismatiques ! Le prestige du Saint Siège… a brillé de tant d'éclat. Toutes… les admirables initiatives du Saint Père qui ont séché tant de larmes et allégé tant de douleurs, ont toujours suscité une admiration indicible non seulement parmi les catholiques… mais chez tous sans distinction de nationalité et de religion[742].

Au mois de juin, l'armée britannique, sous la conduite d'Edmund Allenby, fait son entrée par le Sinaï et franchit, par le sud, des territoires palestiniens du désert de Néguev. Le gouvernement anglais pour fléchir l'armée ottomane, décide d'empêcher le passage des navires apportant des vivres. La Méditerranée, comme porte d'entrée aux secours extérieurs pour la province de Syrie, est bloquée par la flotte des pays de l'Entente. A nouveau, Mgr Dolci tire la sonnette d'alarme pour décrire la situation catastrophique des chrétiens. Beaucoup sont déportés et extenués par la famine. Il demande au Cardinal Gasparri de réagir auprès des pays belligérants pour trouver une solution. Il insiste sur le fait que, suite à son intervention, le ministre des Affaires étrangères, Ahmet Nessim Bey, lui donne les plus amples assurances pour améliorer la situation de ces chrétiens malheureux[743]. De son côté à la fin du mois de juin, Mgr Giannini, de Beyrouth, face à la situation insoutenable s'adresse au Secrétaire d'Etat du Vatican par ces mots :

> Votre Eminence n'ignore pas que la faim fait depuis longtemps des ravages à Beyrouth et au Liban, faisant disparaitre cette population comme a déjà disparu la population arménienne, d'une manière différente, mais non moins efficace. Les victimes se comptent par centaines chaque jour et déjà dépassent certainement les 100 000[744].

Le 11 juillet 1917, dans un télégramme envoyé à Mgr Dolci, le Cardinal Gasparri confirme que le gouvernement britannique, avant de permettre libre passage aux navires battant pavillon pontifical, demande à connaître dans tous ses détails, le plan du Saint Siège. Pour laisser passer les navires du ravitaillement de la Syrie, le gouvernement anglais désire connaître en même temps, la manière dont le Délégué apostolique de Constantinople veut former le comité qui sera responsable de la distribution de vivres. Les Britanniques demandent des garanties afin que les vivres ne tombent pas dans les mains de l'armée ottomane. Sur ce, le Cardinal Gasparri demande à Mgr Dolci de prendre contact avec le gouvernement ottoman afin de rassurer les Anglais[745].

Le 24 juillet, la réponse de Mgr Dolci au Cardinal Gasparri ne tarde pas : en accord avec le gouvernement ottoman, il rédige un nouveau projet de ravitaillement avec l'intention d'offrir aux Britanniques la pleine garantie. Voici ce qu'il propose de nouveau pour la constitution d'un comité d'aide pour soutenir les populations nécessiteuses de Beyrouth à Mossoul et de Diyarbakir à Aman :

---

[742] Agnes DE DREUZY, *The Holy See and the Emergence of the Modern Middle East*, p. 150. (Traduit de l'anglais par nos soins et de l'italien par Maggy Waterval).
[743] Dolci à Gasparri, 19 juin 1917, dans SS.RR.SS., AA.EE.SS., Austria-Ungheria (Turchia), III, pos. 1182, fasc. 484, n° 35482, f. 58rv.
[744] Giannini à Gasparri, 31 juin 1917, SS.RR.SS., AA.EE.SS., Stati Ecclesiastici III, pos. 1418, fasc. 563, prot. 30682, 3r. (Traduit de l'italien en français par Maggy Waterval).
[745] Gasparri à Dolci, 11 juillet 1917, dans SS.RR.SS., AA.EE.SS., Stati Ecclesiastici III, periodo 1916-1922, pos. 1418, fasc. 563, prot. 35732, f. 45r.

> Suivant cette règle, je me suis appliqué à rendre presque nulle l'intervention du gouvernement dans l'organisation du comité central, puisque sur la nomination des 10 personnes qui le composent, il ne lui est concédé que le droit d'en choisir deux et celles-ci, non parmi les autorités gouvernementales, mais administratives de la mairie de Beyrouth. Des huit autres, deux sont déjà désignés dans la personne de Mgr le Délégué apostolique de Syrie comme président, et dans celle du procurateur de la Custodie de la Terre Sainte comme vice-président, et le reste sera choisi d'un commun accord avec Mgr Giannini, mais nommé par moi pour lui faciliter la tâche.
>
> Dans l'organisation des comités locaux, j'ai absolument exclu toute forme d'ingérence gouvernementale. Ils sont composés du prêtre catholique local et de deux autres ecclésiastiques librement choisis par le Délégué apostolique de Syrie. Pour ne pas susciter dans le gouvernement, des considérations qui auraient pu le mécontenter contre l'acceptation du projet, déjà par lui-même caustique, j'ai eu soin de donner une couleur homogène au ravitaillement pontifical puisque seront appelées à faire partie du comité central et des comités locaux, les seules personnes ecclésiastiques (s'entend catholiques) toutes librement choisies sans tenir compte de leur nationalité.
>
> Si Votre Eminence croit opportun, pour faire plaisir au gouvernement britannique, qu'une personne ecclésiastique non catholique y prenne part, je pourrai, j'espère, l'obtenir de ce gouvernement. En pensant que, malgré cette forme d'organisation autonome et indépendante de l'autorité ottomane, le gouvernement britannique, face à une organisation de personnes ecclésiastiques, ait pu douter, non de leur fidélité dans l'accomplissement de leur devoir, mais d'une certaine vexation qui leur est imposée par les circonstances, je n'ai pas manqué d'y pourvoir. C'est pourquoi j'ai convenu avec ce gouvernement que le stock de vivres serait confié à un des représentants des puissances neutres. Parmi celle-ci, gardant présent l'accord déjà conclu du Saint Père avec Sa Majesté catholique, que j'ai appris par un (télégramme) chiffré de VE, j'ai choisi et fait approuver le consul espagnol de Jérusalem qui, bien qu'il ne réside pas à Beyrouth, pourra nommer une personne expresse, chargée de cet office : il pourra d'un bout à l'autre, contrôler en se rendant sur place.
>
> Comme VE le constate, je n'ai pas négligé en rédigeant le plan d'organisation, d'attester toute la déférence due au gouvernement de Sa Majesté catholique, en confiant non seulement le stock de vivres à son représentant, mais en appelant encore à la vice-présidence, le procurateur de Terre Sainte qui est un Espagnol. Mais jusqu'aujourd'hui, je n'ai pas cru opportun d'informer de mes négociations pour le ravitaillement de la Syrie, ni de leur issue favorable, le ministre d'Espagne, tant que VE ne l'aura pas notifié au gouvernement espagnol ; je me permets enfin de recommander vivement à VE que le ravitaillement soit fait avec des navires battant pavillon pontifical et soit distribué au nom auguste du Saint Père, en retenant ces deux conditions absolument indispensables pour le prestige du pontificat, conditions que je voulais expressément confirmées dans les conventions stipulées avec ce gouvernement[746].

Dans ce rapport du 24 juillet 1917, Mgr Dolci, pour contenter les Britanniques, déclare qu'il a rendu nulle l'intervention du gouvernement ottoman dans la formation du comité central, pour le ravitaillement de la Syrie. Il déclare en même temps que la majorité des membres sont issus du clergé local et européen. Afin de contenter les deux camps, Mgr Dolci propose le ravitaillement selon l'accord signé entre le pape Benoît XV et le roi d'Espagne, Alphonse XIII. Comme pays neutre l'Espagne, via son ambassadeur de Jérusalem, peut choisir un expert chargé de contrôler la distribution des vivres. Ce comité de dix personnes à majorité catholique est composé de :
Président : Le Délégué apostolique de Syrie, Mgr Giannini
Vice-président : le Procurateur de la Custodie de la Terre Sainte, Fr Serafino (un espagnol)
Membres : 4 curés catholiques locaux choisis par Mgr Dolci,
2 autres ecclésiastiques choisis par Mgr Giannini
2 (musulmans) de l'administration de Beyrouth

[746] Dolci à Gasparri, 24 juillet 1917, dans SS.RR.SS., AA.EE.SS., Stati Ecclesiastici III, periodo 1916-1922, pos. 1418, fasc. 563, prot. 40039, f. 47v-48v. Voir aussi, dans ASV, Arch. Deleg. Turchia, busta 114, fasc. 603, senza protocollo, 271v-274. (Traduit de l'italien en français par Maggy Waterval).

Agnes De Dreuzy, dans ses recherches sur la naissance de l'Orient actuel et la diplomatie du pape Benoît XV concernant la Grande Syrie, déclare qu'après des mois et des mois de tractations, les efforts du pape sont réduits à néant. Alors que le Saint Siège était convaincu de l'acheminement des vivres, les Anglais veulent être sûrs que ceux-ci ne seront pas utilisés par les ennemis, preuves que le Saint Siège ne peut fournir. Alors les Anglais maintiennent le blocus maritime et refusent le ravitaillement des chrétiens de la Syrie. Pour De Dreuzy, la vraie raison de ce refus est que l'action philanthropique du Saint Siège va à l'encontre des intérêts britanniques dans la région. Les Anglais préparent une campagne militaire pour la prise de Jérusalem et de Damas et les troupes ottomanes, massées dans la région, pourraient sans doute faire main basse sur les secours destinés à la Syrie. Les raisons militaires l'importent donc sur les considérations humanitaires[747].

### *IX.1.3. Septembre-décembre : l'échec du ravitaillement de la Syrie*

Selon les spécialistes des archives vaticanes, Valentina V. Karakhanian et Omar Vigano, pendant que la diplomatie frisonne pour ravitailler la province syrienne de l'Empire ottoman, la population est décimée par la famine qui amène derrière elle des maladies comme le typhus pétéchial. Les plus touchés par cette maladie qui se répand rapidement sont les déportés arméniens et syriaques enfermés dans les camps de concentration syriens. Alors, quand le ministre de la Marine et chef de la Quatrième armée ottomane, Djemal Pacha, revient à la mi-août 1917 à Constantinople, Mgr Dolci, sans perdre de temps, le rencontre pour connaitre la situation sur place. D'après Djemal, les chrétiens sont ceux qui ont le moins de moyens pour échapper à la famine et il faut rapidement que le Saint Siège intervienne pour ravitailler la Syrie. De son côté Mgr Dolci lui explique l'organisation et le fonctionnement du comité sur place et le retard du ravitaillement causé par la diplomatie des Puissances de l'Entente, pour laisser passer les navires pontificaux. Pour Djemal ce retard vient du fait que les Anglais ne font pas partie du comité central de la distribution[748].

En effet, l'évolution des événements militaires rend la région syrienne extrêmement instable. Face aux attaques incessantes des troupes anglaises et françaises, le gouverneur de Beyrouth proclame l'interdiction du culte pour les chrétiens. Les missionnaires et religieux sont arrêtés et déportés, et même le Délégué apostolique, Mgr Giannini, évite de peu sa déportation de Beyrouth. En majorité ceux qui paient le plus sont les civils désormais épuisés, affamés, déportés et malades[749]. Alors le 27 octobre 1917, Mgr Dolci, par l'intermédiaire de Mgr Marchetti à Berne, envoie un télégramme comme dernière chance pour aider les Syriaques de la Syrie :

> Urgent immédiatement ravitaillement Syrie. Consul espagnol Jérusalem arrivé. Constantinople confirme horribles nouvelles sur le sort malheureux qui attend misérable population par manque de nourriture[750].

---

[747] Agnes DE DREUZY, *The Holy See and the Emergence of the Modern Middle East*, p. 151-153.

[748] Valentina Vartui KARAKHANIAN, Omar VIGANO, *La Santa Sede e lo sterminio degli Armeni nell'Impero ottomano, Dai documenti dell'Archivio Segreto Vaticano e dell'Archivio Storico della Segreteria di Stato*, Milan, Guerini E. Associati, 2016, 183-184.

[749] Valentina Vartui KARAKHANIAN, Omar VIGANO, *La Santa Sede e lo sterminio degli Armeni nell'Impero ottoman*, p. 185.

[750] Marchetti à Gasparri, 27 octobre 1917, dans SS.RR.SS., AA.EE.SS., Stati Ecclesiastici III, periodo 1916-1922, pos. 1418, fasc. 563, senza protocollo, f. 10r. (Traduit de l'italien en français par Maggy Waterval).

Enfin au mois de novembre, Mgr Dolci a compris qu'il est impossible de secourir les déportés et les malheureux chrétiens de la province syrienne de l'Empire ottoman. Voici ce qu'il déclare au Cardinal Gasparri, pour ce qui est de l'aide à apporter :

> Les événements militaires qui se déroulent en Syrie et qui seront peut-être vite suivis d'autres, m'imposent de prier Votre Eminence de suspendre tout envoi ultérieur de sommes destinées à la Syrie, puisque je ne pourrai absolument pas trouver de moyen de communication et de transmission. Dans ce but, j'ai télégraphié à Mgr Maglione pour qu'il retienne l'envoi de nouvelles sommes[751].

Malgré l'autorisation du gouvernement ottoman de ravitailler la province syrienne de l'Empire, aucun navire n'accoste les côtes méditerranéennes du Liban, avec des secours alimentaires. Les enjeux géopolitiques l'emportent sur les raisons humanitaires. Tous les efforts du Délégué apostolique de Constantinople n'ont rien apporté comme secours aux Syriaques, habitants et déportés en Syrie. A la fin de l'an 1917, dans la région d'Arabie jusqu'à la Syrie, les pays de l'Entente mènent une bataille décisive dans le déroulement de la guerre. L'Empire ottoman ne domine plus ces provinces du sud et la population arabe avec l'appui des Occidentaux et particulièrement des Anglais, se révolte pour chasser l'armée turque, afin de retrouver son indépendance.

Le 11 mars, le lieutenant-général britannique, Sir Frederick Stanley Maude, avec l'aide des divisions indiennes entre à Bagdad. Le 10 juin, le chérif de la Mecque, Hussein ben Ali, chasse les Turcs de la région et se proclame roi du Hedjaz. Au mois de novembre, la vallée de l'Euphrate et la ville de Deir-el-Zor, avec ses camps de concentration, échappent au contrôle des Ottomans. Le 9 décembre 1917, Jérusalem est prise par le général anglais Edmund Allenby et l'armée ottomane recule pour renforcer ses lignes de défense à Alep, à Urfa et à Diyarbakir au sud[752]. Néanmoins, le Saint Siège ne reste pas inactif et met tous les moyens de son côté pour secourir les rescapés du génocide. D'autres champs d'action l'attendent pour essuyer les larmes des orphelins à Constantinople, tenter de libérer les prisonniers de guerre européens et former à nouveau le clergé des Eglises orientales.

## IX.2. Création d'une Congrégation pour les Eglises orientales

### *IX.2.1. Les origines de la Congrégation*

Le 15 avril 1916, alors que les chrétiens de l'Empire ottoman subissent des massacres et des déportations, le pape Benoît XV, dans une prière écrite confiée au Secrétaire d'Etat du Vatican, le Cardinal Gasparri, veut se montrer comme le défenseur des chrétiens d'Orient. Pour le pape cette protection passe par l'union des chrétiens d'Orient avec Rome. Cette prière commence par ces mots :

> O Seigneur, qui avez uni les diverses nations dans la confession de votre Nom, nous vous prions pour les peuples chrétiens de l'Orient. Nous souvenant de la place éminente qu'ils ont eue dans votre Eglise, nous vous prions de leur inspirer le désir de la reprendre, afin de former avec nous, un seul bercail sous la direction d'un même pasteur. Faites que de concert avec nous ils s'imprègnent des enseignements de leur saints

[751] Valentina Vartui KARAKHANIAN, Omar VIGANO, *La Santa Sede e lo sterminio degli Armeni nell'Impero ottoman*, p. 185-186.

[752] Christian VELUD, *Contexte historique régional des fouilles de Doura-Europos entre les deux guerres mondiales*, dans *Syria, Revue d'art oriental et d'archéologie*, Paris, Paul Geuthner, 1988 (65), p. 364-38.

> Docteurs, qui sont également nos Pères dans la Foi. Préservez-les de toute erreur qui pourrait les éloigner de nous. Que l'esprit de concorde et de charité, signe de votre présence au milieu des fidèles, hâte le jour de l'union de nos prières aux leurs, afin que tout peuple et toute langue reconnaisse et glorifie Notre-Seigneur Jésus-Christ votre Fils. Ainsi soit-il[753].

Dans cette prière, le pape demande aux hommes et aux femmes de tout lieu du monde et en n'importe quelle langue de réciter cette prière d'union. En effet, comme nous l'avons montré auparavant, les chrétiens d'Orient n'ont pas un seul pasteur et ne parlent pas d'une seule voix pour se défendre contre le gouvernement ottoman. Nous avons déjà dit aussi que pour certains missionnaires et prélats de l'Eglise catholique romaine, la guerre et les massacres des minorités chrétiennes sont une occasion de conversion et de rétablissement des chrétiens « égarés ».

Le 5 mai 1916, par une lettre apostolique écrite en latin, Benoît XV demande officiellement aux chrétiens d'Orient de rejoindre l'Eglise de Rome :

> La vérité de l'Eglise catholique resplendit d'abord grâce à l'unité. On ne doit rien souhaiter de plus que des hommes, malheureusement arrachés des bras de cette Mère, ne reviennent enfin vers elle, grâce à un changement de mentalité et de sentiments. Ces désirs et ces vœux, les pontifes romains, nos prédécesseurs, n'ont jamais renoncé à en concevoir l'idée et en ce qui concerne surtout le schisme d'Orient, de tout temps ils ont essayé de toutes leurs forces que tant de nobles nations chrétiennes affirment de nouveau d'un seul cœur et d'une seule âme, l'ancienne foi dont ils se sont malheureusement séparés, que ce soit par l'autorité des Conciles, par de paternelles exhortations ou par l'attention apportée aux prières. D'où les prières que nous présentons et qui ont pour but que les peuples chrétiens d'Orient constituent de nouveau un seul troupeau avec l'Eglise catholique et soient dirigés par un seul Pasteur. Ces prières, nous les avons conçues de bon gré en notre cœur, après avoir entendu les Cardinaux[754].

Le pape, dans cette lettre qu'il confie à son Secrétaire d'Etat, le Cardinal Gasparri, insiste sur l'unité de tous les chrétiens d'Orient en communion avec l'Eglise de Rome. Le vœu de Benoît XV est que toutes les Eglises d'Orient parlent d'une seule voix et sous la direction d'un seul pasteur, le pape. Certes, leur dispersion géographique, politique et religieuse à l'intérieur de l'immense Empire des Ottomans, a facilité l'action d'extermination par le gouvernement des Jeunes Turcs durant la Première Guerre. Mais l'exemple de la destruction des chrétiens de Mardin, nous montre que les premiers chrétiens touchés par les massacres sont des catholiques[755].

Il faut dire que les événements historiques accélèrent davantage les initiatives de Benoît XV. En Russie, les bolchéviques se révoltent, obligent le tsar Nicolas II à abdiquer et mettent fin à l'existence de l'Empire russe. L'Eglise orthodoxe russe, jusque-là protégée et contrôlée par le palais impérial, est malmenée par les révolutionnaires. Selon Yves Chiron, la chute de Nicolas II a permis provisoirement un espace de liberté pour les catholiques de Russie. Le 16 mars 1917, le gouvernement provisoire proclame « l'abolition de toutes les restrictions sociales, religieuses et de nationalité ». De son côté, le Cardinal Gasparri se réjouit de la nouvelle situation des catholiques russes et le 19 mars, déclare :

---

[753] Actes de Benoît XV, tome I, 1914-1918, *Encycliques, Motu proprio, Brefs, Lettres et Allocutions*, Texte latin avec traduction française, Paris, Bonne Presse, 1925, p. 115-116.

[754] Benoît XV, 5 mai 1916, dans Acta Apostolica Sedis, Commentarium Officiale (AASS), Année VIII, Vol. VIII, n° 5, Rome, Typis Polyglottis Vaticanis, 1916, p. 137-138. (Traduit du latin en français par Maggy Waterval).

[755] Andrea RICCARDI, *La strage dei cristiani, Mardin, gli armeni e fine di un mondo*, Bari, Editori Laterza, 2015, voir aussi Yves TERNON, *Mardin 1915, Anatomie pathologique d'une destruction*, Paris, Geuthner, 2010.

> La situation des catholiques était intolérable en Russie et ainsi la liberté des cultes, proclamée par le nouveau gouvernement, ne peut que réjouir les catholiques[756].

Pour le chargé de cours en relations internationales à l'Université Paris II (Panthéon-Assas), Francis Latour, le Saint Siège et le pape ont compris que, s'ils veulent être les porte-paroles de tous les chrétiens persécutés durant la guerre, il faut établir des liens particuliers avec eux et surtout empêcher l'avancée de l'Eglise orthodoxe, sous l'influence russe, dans les pays balkaniques et proche orientaux[757].

En même temps, l'Empire ottoman affaibli risque de perdre ses territoires du Moyen-Orient. En cas de défaite, cela ouvre d'autres régions et de nouvelles perspectives pour les chrétiens d'Orient. Quoi qu'il en soit, face aux informations de plus en plus inquiétantes, venant de la Syrie, de la Mésopotamie et de l'Iran, le pape Benoît XV décide d'aller plus loin : créer au sein du Vatican une Congrégation spécialement réservée pour les chrétiens d'Orient, afin de se rapprocher d'eux.

### *IX.2.2. Mise en place de la Congrégation*

J. André et G. Lefebvre, dans leur introduction sur les Actes de Benoît XV, disent que le pontificat de ce pape est marqué par d'importantes initiatives qu'il a entreprises dans le domaine de la transmission de la foi catholique. Il agit selon sa conscience, en vue de ce qu'il croit devoir le mieux servir, dans des circonstances déterminées, les intérêts éternels de l'Eglise. C'est en vue de favoriser le rôle des missionnaires et de promouvoir l'apostolat auprès des peuples d'Orient que Benoît XV lance la création d'une Congrégation pour les Eglises orientales. C'est en gardien vigilant de la foi chrétienne, de la morale catholique et de la discipline ecclésiastique, qu'il a promulgué le 27 mai 1917 le nouveau Droit canonique de l'Eglise catholique romaine et de l'Eglise catholique orientale. Dans le même but, pour maintenir les Eglises orientales dans l'unité avec Rome, Benoît XV crée le 15 octobre 1917, l'Institut oriental[758].

C'est en plein conflit international, le 1er mai 1917, que le pape, après avoir consulté ses différentes délégations ecclésiastiques, par un *Motu Proprio Dei Providentis,* trouve nécessaire la création d'une nouvelle Congrégation réservée aux Eglises d'Orient. Il l'appelle *Congregatio pro Ecclesia Orientali*[759] :

> […] Nous embrassons dans Notre charité paternelle toutes les Eglises particulières, mais les Eglises orientales à titre tout spécial : leur antiquité plus haute offre, en effet, des flambeaux de sainteté et de doctrine si étincelants qu'aujourd'hui encore, après tant de temps écoulé, Nous en voyons la lumière resplendir sur le reste de la chrétienté. Il Nous est impossible, à la vérité, de ne point ressentir d'affliction quand Nous considérons à quel point – de très florissantes et très étendues qu'elles étaient – elles sont devenues chétives et débiles depuis qu'une suite indiscontinue de causes lamentables a arraché aux bras de l'Eglise Mère la plus grande partie des Orientaux. Puissent Nos bien-aimés fils de l'Orient être un jour, par un bienfait de Dieu, remis en possession de leur première prospérité et de leur première gloire ! Pour Nous, en attendant, Nous

---

[756] Yves CHIRON, *Benoît XV, Le pape de la paix,* p. 200.

[757] Francis LATOUR, *Le Saint-Siège et la défense de ses intérêts politico-religieux pendant la Première Guerre mondiale*, dans *Guerres mondiales et conflits contemporains*, Paris, PUF, 1996, (n° 182), p. 105-121.

[758] Actes de Benoît XV, tome I, 1914-1918, *Encycliques, Motu proprio, Brefs, Lettres et Allocutions*, texte latin avec traduction française, Paris, Bonne Presse, 1925, p. 8-9.

[759] http://www.vatican.va/roman_curia/congregations/orientchurch/profilo/rc_con_corient_pro_20000724_profile_fr.html (consulté, le 10 février 2020).

souvenant de la tâche qui Nous incombe, Nous entendons Nous appliquer avec ardeur à relever, pour autant qu'il est en Nous, la situation amoindrie des Eglise orientales.

C'est pourquoi, Nous avons décidé d'instituer pour les Orientaux unis, comme on les appelle, une Sacrée Congrégation spéciale, dont Nous assumerons en personne, et Nos successeurs après Nous, la direction. […] Nous voulons toutefois que la bienveillance du Siège apostolique envers les Orientaux soit évidente qu'il devienne impossible à qui que ce soit d'en douter. Et quand nos Orientaux verront le Pontife suprême veiller personnellement à leurs intérêts, ils comprendront à coup sûr qu'il est impossible au Saint-Siège de leur témoigner plus d'affection. Au surplus, il est permis d'espérer que personne ne présentera plus aux Orientaux les Latins comme un objet de suspicion, car l'acte présent rendra plus manifeste encore que l'Eglise de Jésus-Christ, parce qu'elle n'est ni latine, ni grecque, ni slave, mais catholique, ne fait aucune différence entre ses fils, et que ceux-ci, qu'ils soient Grecs, Latins, Slaves ou d'autres groupes nationaux encore, occupent tous le même rang devant ce Siège apostolique.

C'est pourquoi, en vertu de la plénitude de Notre puissance apostolique, Nous avons établi et Nous décrétons ce qui suit :

1. La Sacrée Congrégation de la Propagande pour les affaires du rite oriental cesse d'exister à partir du 30 novembre de cette année.
2. Séparément d'avec la Sacrée Congrégation de la Propagande, la Sacrée Congrégation pour l'Eglise orientale existera à partir de 1er du mois suivant, et elle sera présidée par le Souverain Pontife lui-même. Elle comprendra plusieurs cardinaux ; l'un d'eux en sera le secrétaire. Elle sera munie d'un assesseur, choisi parmi les membres les plus distingués du clergé, et de plusieurs consulteurs, tant du rite latin que du rite oriental ; elle aura, en outre, un nombre convenable d'officiers choisis parmi les ecclésiastiques qui sont les plus versés dans les choses orientales.
3. A cette Congrégation seront réservées toutes les affaires, de quelque nature que ce soit, qui se rapportent soit aux personnes, soit à la discipline, soit aux rites des Eglises orientales, même les affaires mixtes, c'est-à-dire celles qui regardent aussi les Latins, soit en raison de la chose, soit en raison des personnes.
4. Pour les Eglises de rite oriental, cette Congrégation sera munie de toutes les facultés que possèdent les autres Congrégations pour les Eglises de rite latin, sauf néanmoins le droit de la Congrégation du Saint-Office.
5. Cette Congrégation dirimera les controverses par voie disciplinaire ; quant à celles qu'elle estimera devoir être dirimées sous la forme judiciaire, elle les renverra au tribunal qu'elle désignera elle-même.

Nous voulons que toutes ces dispositions soient enregistrées et fixées à perpétuité, nonobstant toutes choses contraires, même dignes d'une mention très spéciale.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 1er du mois de mai, l'an 1917, de Notre Pontificat le troisième.

BENOÎT XV, PAPE[760]

Or, la création de cette Congrégation pour les Eglises orientales n'est pas du goût de tous les prélats de l'Eglise romaine. Nous donnons ici deux exemples qui expriment le mécontentement du Secrétaire de la Congrégation pour la propagation de la foi catholique et celui du Délégué apostolique de Syrie. Une dizaine de jours après la mise en route de la Congrégation pour les Eglises orientales, Mgr Giobbe, en qualité de Secrétaire de la Congrégation pour la propagation de la foi, critique la mentalité des Orientaux pour ce qui touche au secours à leur apporter. Après avoir été sollicité par Mgr Manna, le vicaire chaldéen de Van, Mgr Giobbe, dans une lettre qu'il envoie le 13 mai 1917 au Délégué apostolique de Constantinople, critique l'aide à fournir :

[760] Actes de Benoît XV, tome I, 1914-1918, *Encycliques, Motu proprio, Brefs, Lettres et Allocutions*, p. 145-148.

> C'est une nouvelle et millième preuve que ces orientaux, même dans les moments les plus critiques pour leurs frères, sujets ottomans, ne savent rien faire, à moins d'invoquer certaines protections, que de soutirer de l'argent et donnent ainsi prétexte aux Turcs de les poursuivre de différentes manières[761].

Le témoignage du Délégué apostolique de Syrie est encore plus clair à ce sujet. Le 7 juillet 1917, Mgr Giannini, dans une lettre qu'il envoie au Délégué apostolique de Constantinople, s'interroge sur l'initiative du pape pour l'ouverture d'une Congrégation réservée aux Eglises orientales. Après avoir remercié Mgr Dolci pour son intervention auprès des autorités turques afin de libérer des prêtres et des religieux originaires d'Urfa, d'Adana et de Diyarbakir, le Délégué apostolique de Syrie décrit son pessimisme à propos de la Congrégation pour les Affaires de rite oriental, dont le pape se serait réservé la présidence :

> Je ne crois pas qu'ils espèrent ainsi gagner davantage ces orientaux, spécialement certaines personnes importantes qui ne veulent de nous que de l'argent pour l'utiliser à leur manière et trop souvent dans un but tout autre que saint. Mais je crains que Rome malheureusement se fasse toujours railler par ses faubourgs. Notre proverbe dit : « qu'il est heureux, celui qui jouit (celui qui profite) »[762].

### *IX.2.3. Les compétences de la Congrégation*

Durant cinquante ans, de 1917 à 1967, cinq papes se sont succédé comme Préfets de cette Congrégation. Actuellement c'est un Cardinal Préfet qui la dirige et la représente avec l'aide d'un Secrétaire et de 27 cardinaux, un Archevêque et quatre évêques désignés par le pape tous les cinq ans. Parmi ceux-ci, sont membres de droit, les patriarches et les Archevêques majeurs des Eglises orientales et le Président du Conseil pontifical pour la promotion de l'unité des chrétiens.

La Congrégation coordonne[763] :

1. *La Commission spéciale pour la liturgie :* pour faire respecter le Code du Droit Canon des Eglises orientales confié au Saint Siège en matière de liturgie dans les Eglises orientales catholiques.

2. *La Commission spéciale pour les études sur les chrétiens de l'est :* pour étudier la proposition de documents et initiatives visant à faire connaître l'Orient aux catholiques occidentaux et développer l'approfondissement du patrimoine des Eglises orientales.

3. *La Commission pour la formation du clergé et des religieux :* pour promouvoir la formation des étudiants orientaux à Rome ou ailleurs, selon la tradition spécifique de chaque Eglise.

4. *La Commission pour la collecte de fonds :* pour soutenir les bourses d'études et secourir les Eglises locales.

---

[761] Giobbe à Dolci, 13 mai 1917, dans ASV, Arch. Deleg. Turchia, busta 101, fasc. 523, senza protocollo, 25rv.
[762] Giannini à Dolci, 7 juillet 1917, dans ASV, Arch. Deleg. Turchia, busta 114, fasc. 603, senza protocollo, 254v-255v. (Traduit de l'italien en français par Maggy Waterval).
[763] http://www.vatican.va/roman_curia/congregations/orientchurch/profilo/rc_con_corient_pro_20000724_profile_fr.html (consulté le 10 février 2020).

## IX.3. La création d'une Institution orientale

### *IX.3.1. Mis en route de l'Institution orientale*

La mise en route de la Congrégation pontificale pour les Eglises orientales prolonge l'idée de la création d'une institution pour étudier et connaître la théologie de ces Eglises deux fois millénaires. Yves Chiron, dans sa biographie de Benoit XV, dit que le pape, au début de l'année 1917, a fait une large consultation sur l'idée de la mise en place d'une Sacrée Congrégation pour les Eglises orientales. Tous les consultants estiment que les Eglises orientales catholiques ne sont pas assez soutenues par Rome. Certains ont même proposé la fondation à Rome d'un séminaire pour les chrétiens russes et d'autres, pour les Roumains. Mais le souci unanime des prélats consultés est de ramener à l'Eglise catholique romaine, les Eglises orientales schismatiques comme les nestoriens et les syriaques orthodoxes. Dans cet état d'esprit, le pape veut œuvrer pour relever la situation amoindrie des Eglises orientales[764].

Cette institution prend naissance au mois d'octobre 1917. C'est pour éveiller « l'Orient catholique à l'espérance de son ancienne prospérité », que le pape Benoît XV par ces mots, pose les bases d'une école pour les Orientaux au cœur de Rome :

> 1. Un Institut sera fondé à Rome pour le développement de l'étude des questions orientales, lequel, placé sous la vigilance et la sollicitude du Souverain Pontife, prendra le titre d'Institut Pontifical.
> 2. Cet Institut sera immédiatement subordonné à la Sacrée Congrégation pour l'Église orientale, et, par elle, à Nous-même et à Nos successeurs.
> 3. Cet Institut aura son siège propre et spécial dans l'édifice voisin du Vatican, où s'est trouvée jusqu'ici l'œuvre appelée couramment HOSPITIUM DE CONVERTENDIS, ce que nous voulons qui se fasse sans porter préjudice à cet Hospice.
> 4. Dans cet Institut s'enseigneront les matières suivantes :
>  a) La théologie orthodoxe, qui embrassera les diverses doctrines des chrétiens d'Orient sur les choses divines, avec des cours sur la patrologie orientale, sur la théologie historique et la patristique.
>  b) Le droit canonique de toutes les nations chrétiennes de l'Orient.
>  c) Les multiples liturgies des Orientaux.
>  d) L'histoire tant religieuse que profane, de Byzance et du reste de l'Orient. Il s'y joindra des cours sur la géographie ethnographique, sur l'archéologie sacrée, sur la constitution civile et politique de ces nations.
>  e) Les littératures orientales.
> 5. Le cycle complet de ces études comprendra deux années.
> 6. Les cours de l'Institut seront suivis par les prêtres de rite latin qui sont appelés à exercer le saint ministère en Orient ; ils pourront être suivis aussi par ceux des orthodoxes qui éprouvent le désir d'une recherche plus profonde de la vérité.
> 7. Afin qu'aucun instrument de travail ne lui fasse défaut, Nous ajoutons à l'Institut une bibliothèque fournie d'un choix abondant de livres et de revues qui se rattachent aux matières enseignées. »[765].

Par l'ouverture de cette institution, le pape veut faire découvrir la civilisation des chrétiens orientaux aux Occidentaux. En la plaçant au cœur de Rome, il veut la privilégier pour qu'elle ne soit pas reléguée au second rang dans la formation des prêtres catholiques et orthodoxes.

---

[764] Yves CHIRON, *Benoît XV, Le pape de la paix*, p. 200-201.
[765] Actes de Benoît XV, tome I, 1914-1918, *Encycliques, Motu proprio, Brefs, Lettres et Allocutions*, p. 187- 190.

### *IX.3.2. Le but de l'Institut Oriental*

Benoît XV lors de l'ouverture du centre pour la formation des étudiants, affirme que « l'Eglise de Jésus-Christ, parce qu'elle n'est ni latine, ni grecque, ni slave, mais catholique, ne fait aucune différence entre ses fils ». Ce qui signifie que la formation n'est pas réservée uniquement aux catholiques. Le pape insiste sur le fait que les doctrines catholique et orthodoxe sont suivies parallèlement et que les étudiants peuvent choisir librement celle qui les interpelle le plus. Le but est de favoriser de hautes études sur les questions qui touchent les Eglises orientales. C'est pour former des prêtres de rite latin, qui désirent exercer leur ministère dans les pays de rite oriental. Mais aussi des prêtres orientaux, pour rehausser la culture théologique de leurs Eglises. Le cycle de ces études qui dure deux ans sera ouvert aux deux traditions, catholique et orthodoxe, avec cinq matières au programme :
1. La théologie orientale
2. Le Droit canonique
3. Les liturgies orientales
4. L'histoire religieuse et profane de Byzance et de l'Orient
5. Les littératures orientales[766]

En résumé dans le langage du pape et du Vatican, l'Orient chrétien désigne tout à la fois les Eglises et les Communautés chrétiennes de l'Europe de l'est et du Moyen-Orient. Dans cet Orient, Benoît XV a comme but d'assurer à l'Eglise catholique romaine des forces jeunes et nouvelles. Depuis la mer Baltique jusqu'à la mer Noire, s'échelonnent des Eglises qui diffèrent de celle de Rome par leur rite, leur langue liturgique, leur tradition locale ecclésiastique, mais qui sont néanmoins unies par leurs dogmes, leurs disciplines et leur obéissance à l'Evêque de Rome. Pour le pape, ces Eglises sont les postes avancés du catholicisme romain. La Russie et l'Ukraine sont les lieux d'où l'Eglise latine pourrait s'élancer à la conquête de la partie du monde slave demeuré schismatique. C'est dans le même esprit qu'il faut comprendre l'unité des chrétiens d'Orient avec Rome. L'union est comprise par le pape, comme le retour des Eglises d'Orient schismatiques à l'Eglise de Rome, car celle-ci est « la Mère de toutes les Eglises ». Ainsi l'intérêt du pape pour la Russie tient dans son grand dessein : ramener à l'Eglise catholique les populations orthodoxes[767].

## IX.4. Révolution russe et massacres des Syriaques au Caucase

### *IX.4.1. Janvier-mai : dislocation de l'armée russe et confusion chez les Syriaques du Caucase*

En dépit de nombreuses sollicitations de la part des Puissances en guerre, jusqu'à la fin de 1917, le gouvernement iranien décide de ne pas s'engager dans ce conflit mondial. Malgré cette décision, les propagandes et les stratégies militaires des armées, d'un côté, ottomanes et allemandes, et de l'autre, britanniques et russes, ont inclus l'Iran dans leurs plans de campagnes. D'autant plus que les enjeux économiques se sont mêlés aux enjeux politiques et nationalistes pour s'approcher des gisements de pétrole iraniens, mésopotamiens et azéries. Les Britanniques qui cherchent à maitriser les territoires s'étendant de la Mésopotamie à l'Inde attisent en Iran l'hostilité des nationalistes. Pour Florence Hellot-Bellier, en 1917, la sollicitation des Anglais auprès des chrétiens pour former,

[766]Yves CHIRON, *Benoît XV, Le pape de la paix*, p. 202-203.
[767] Yves CHIRON, *Benoît XV, Le pape de la paix*, p. 273-274.

avec l'aide des officiers russes et français à Tiflis, des bataillons pour renforcer le front du Caucase contre les Turcs, a provoqué une haine des Iraniens envers les chrétiens. De plus, l'idée du président américain Woodrow Wilson de défendre les droits des petites nations et la montée du nationalisme, a modifié les enjeux dans le triangle : Mésopotamie, Azerbaïdjan et Caucase iranien. Ainsi, les chrétiens de Salamas et d'Ourmia se sont fait piéger, comme les tribus assyriennes du Hakkâri, par des stratégies militaires et des intérêts des Puissances engagées dans la guerre[768].

Le Caucase iranien, soumis aux passages répétés des troupes russes et ottomanes, est dévasté et livré à la famine. Cette situation provoque chez les nationalistes iraniens une haine de tout élément étranger. Survivre devient difficile pour les Syriaques qui sont pris en tenaille entre les Russes, les Turcs et les Iraniens. Alors les catholiques syriaques se tournent vers le Saint Siège afin de trouver une solution pour leur survie, et l'argent devient un moyen de conversion pour les plus démunis. Le 2 janvier 1917, Mgr Manna, le vicaire patriarcal de Van, dans deux lettres envoyées au Cardinal Serafini, Préfet de la Congrégation pour la propagation de la foi, insiste sur l'aide financière qu'il faut apporter pour secourir sa nation. Comme missionnaire de l'Eglise catholique, Mgr Manna, après avoir décrit le fonctionnement de l'Eglise assyrienne et le rôle de son patriarche, relie les raisons de la non-conversion des nestoriens au catholicisme à la situation économique et politique. Pour lui les obstacles de cet arrêt de la conversion sont les menaces du gouvernement ottoman, le harcèlement des « intrigues » protestantes et américaines et l'entêtement du patriarche Mar Shemun XIX Benyamin. Enfin il déclare que si le zèle et la bonne administration avaient continué comme dans les premières années, un coup décisif aurait sans doute été donné au schisme nestorien. Alors, Mgr Manna explique au Cardinal Serafini que les raisons qu'ils l'ont poussé à partir en Europe est la quête de sommes d'argent pour la conversion des nestoriens :

> C'est pour cela, Eminence, que je me suis considéré obligé de faire ce voyage, comme aussi les prêtres et la nation me l'ont demandé, espérant pouvoir leur procurer quelque secours et soulager aussi leurs misères et les protéger contre la funeste influence des missionnaires schismatiques qui cherchent à les gagner en leur distribuant de grosses sommes d'argent[769].

Pour secourir les Syriaques de la Mésopotamie, Mgr Manna insiste sur la richesse agricole de la région et la constitution d'une région autonome. Afin de réaliser le projet, il propose au Cardinal Serafini la solution suivante :

> Les moyens pour obtenir cela (l'aide) serait de constituer un comité national en Mésopotamie procurant des moyens économiques pour aider les émigrés à se bâtir une petite maison ou acheter quelque bête pour le travail de la terre ou autre secours[770].

Le 9 janvier, des milliers de travailleurs et de travailleuses russes suspendent le travail pour manifester contre le gouvernement qui a réquisitionné des céréales à la campagne. A la base de cette manifestation, surtout des femmes dans les entreprises de textile de Petrograd, qui travaillent plus de treize heures par jour, leurs maris et leurs fils sont au front et c'est elles seules qui portent le fardeau économique et social de leurs familles. Selon Jane McDermid, historienne anglaise et Anna Hillyar, chercheuse d'origine russe, la crise sociale de 1917 trouve son origine dans

---

[768] Florence HELLOT-BELLIER, *Chroniques de massacres annoncés, Les Assyro-Chaldéens d'Iran et du Hakkâri face aux ambitions des Empires 1896-1920*, Paris, Geuthner, 2014, p. 479-480.

[769] Manna à Serafini, 2 janvier 1917, dans ACO, Conversioni, Fede, Professione, rub. 40, fasc. 43, n° 37937.

[770] Manna à Serafini, 2 janvier 1917, dans ACO, Conversioni, Fede, Professione, rub. 40, fasc. 43, n° 37939.

l'incapacité du régime tsariste à mettre en place une solution significative. De plus, la Russie est dominée par un autocrate, le tsar Nicolas II, qui à plusieurs reprises a dissous la Douma et a provoqué un gouffre social entre les riches et le reste de la société russe[771].

Malgré la manifestation, à la fin du mois de janvier à Petrograd, une conférence interalliée est maintenue pour réaffirmer l'étroite collaboration des troupes russes, françaises et britanniques en Iran et en Mésopotamie. D'un côté, les Russes fatigués par la guerre demandent à la France de les soutenir militairement en Azerbaïdjan et au Caucase, et de l'autre, les Anglais renforcent leurs effectifs avec l'arrivée des soldats indiens en Mésopotamie. Au mois de février, les hommes du Cinquième corps d'armée du général Nicolaï Baratov poursuivent leur progression en direction du sud, avec le but de passer par Mossoul vers Kermansah et Hamadan. En même temps, les troupes anglaises renforcées par des effectifs indiens prennent la ville de Kut et remontent vers Bagdad. Mais les troupes turques qui reculent et les attaques répétitives des Iraniens empêchent l'armée russe d'atteindre son objectif : progresser vers la ville de Mossoul[772].

Au mois de février 1917, la manifestation de Petrograd (Saint-Pétersbourg) a provoqué une révolution sociale dans plusieurs villes russes et a favorisé l'éclosion d'une multitude de comités de soldats dans les troupes russes stationnées au Caucase iranien et ailleurs. Sous la poussée des révolutionnaires, au sein du gouvernement du tsar Nicolas II, des voix s'élèvent contre la poursuite de la guerre. L'hiver est particulièrement froid et aggrave l'approvisionnement des troupes. Le 23 février, lors de la Journée internationale des femmes, plusieurs cortèges de femmes manifestent au centre de Petrograd pour réclamer du pain. Leur action est appuyée par les ouvriers de la ville et les slogans prennent une tournure politique. Les soldats cosaques répriment les manifestants par le massacre d'une centaine de personnes. Face à cette action et au refus de toute négociation du gouvernement, ce mouvement populaire et spontané prend l'image d'une révolution. L'empereur donne l'ordre de mater la rébellion, mais deux régiments militaires refusent de tirer sur « leurs frères » et Nicolas II renvoie le parlement russe de la Douma. Deux conceptions de l'avenir de la société russe s'affrontent : d'un côté ceux qui veulent faire de la Russie une grande puissance libérale et capitaliste, et de l'autre, les soviets qui tentent d'instaurer le « communisme » par la voie de la représentation des masses populaires. L'empereur Nicolas II abdique le 2 mars 1917, pour laisser la place à son frère, le grand-duc Mikhaïl Alexandrovitch Romanov qui refuse. Le ministre de la Guerre du nouveau gouvernement, Alexandre Kerenski, avec un état-major renouvelé, veut continuer la guerre[773].

Après la chute de la ville de Kut, le 24 février, le commandant ottoman Kazim Karabekir ne laisse pas son armée tomber dans le piège, bat en retraite et remonte vers Mossoul. Par contre, Khalil Pacha, l'oncle d'Enver Pacha, refuse de quitter et choisit de défendre Bagdad. Finalement, après quelques jours de combats sans trop de résistance, le 11 mars 1917, le général britannique Frederick Stanley Maude entre à Bagdad, et les Turcs ottomans reculent pour renforcer le front de Mossoul et du Nord de la Mésopotamie[774].

---

[771] Jane McDERMID et Anna HILLYAR, *Midwives of the Revolution : Female Bolsheviks and Women Workers in 1917*, London, UCL Press, 1999, p. 144-160.
[772] Florence HELLOT-BELLIER, *Chroniques de massacres annoncés, Les Assyro-Chaldéens*, p. 481.
[773] Jane McDERMID et Anna HILLYAR, *Midwives of the Revolution*, p. 114-120.
[774] Kazim KARABEKIR, *Brinci Dünya Savasi Anilari*, Istanbul, Yapi Kredi Yayinlari, 2011, p. 500-526.

Au mois d'avril, l'armée russe du Caucase se délite, les troupes russes d'Ourmia et d'Azerbaïdjan se disloquent et les recrues de l'Anatolie orientale s'adonnent aux pillages. Les chrétiens de ces régions sont livrés à eux-mêmes. La lettre de l'évêque chaldéen de Salamas, Mgr Aziz, au Préfet de la Congrégation pour la propagation de la foi catholique, exprime davantage la dégradation de la condition de vie de ces chrétiens syriaques et particulièrement de celle des tribus assyriennes réfugiées au Caucase :

> Rentré dans mon diocèse, j'ai vu de mes yeux les horreurs que la guerre avait laissées : mon église nue, (chose) à laquelle j'ai pourvu avec quelques meubles rapportés de Russie ; les maisons vides et certaines en ruines, les gens affamés et mendiant plus que jamais. […] Je brûle seulement de faire appel à la pitié de Votre Eminence pour secourir ces pauvres gens abandonnés de tous, qui luttent contre la faim et la misère. Outre mes diocésains, j'ai trouvé à Salamas un autre peuple : les nestoriens de la montagne, hébergés ici dans la plaine d'Ourmia, dans un état assez déplorable[775].

Fort inquiet de la situation, le Délégué apostolique de Perse, Mgr Sontag, regrette le stationnement des armées turques dans les montagnes voisines du Hakkâri, ce qui empêche les tribus assyriennes de regagner leurs foyers : il déplore aussi que cette présence turque, en forme d'embargo, empêche les réfugiés syriaques d'aller chercher leurs récoltes dans leurs champs et provoque la famine et les maladies. Le 8 avril 1917, dans sa correspondance avec le Supérieur des lazaristes à Paris, Mgr Sontag envisage une solution pour les réfugiés syriaques d'Ourmia après la prise de Mossoul. Pour le Délégué apostolique, avec la prise de Mossoul par les Britanniques, la région d'Ourmia trouvera la paix :

> Une fois la prise de Mossoul opérée, tout danger, même éloigné, sera écarté. Nos fugitifs pourront aussi se retirer chez eux ; personne n'en sera fâché ; ils (les réfugiés syriaques) sont une plaie pour la contrée à cause des ravages qu'ils commettent.

Mgr Sontag est convaincu que le passage de la ville de Mossoul aux mains des Alliés obligera les Ottomans à reculer vers l'intérieur de l'Anatolie et que rien n'empêchera les tribus assyriennes réfugiées au Caucase de rentrer chez elles. Pour le Délégué de Perse, la participation militaire de ces tribus assyriennes aux côtés des Russes provoque une haine des musulmans locaux ; leurs actions militaires sont considérées comme des ravages par le gouvernement iranien[776].

Par contre, la vision du Vatican est différente de celle du Délégué apostolique : on préfère la conversion de ces tribus plutôt que les laisser partir ailleurs. Le 18 avril, le Secrétaire d'Etat du Vatican, le Cardinal Gasparri, demande au Préfet de la Congrégation pour la propagation de la foi d'aider Mgr Aziz, l'évêque chaldéen de Salamas. Car ce dernier implore le Saint Père d'intervenir financièrement auprès de ces réfugiés afin de les convertir[777]. A ce propos, la réponse du Cardinal Serafini écrite le 23 avril au Secrétaire d'Etat du Vatican est on ne peut plus claire :

> Le soussigné Cardinal Préfet de la Sacrée Congrégation pour la propagation de la foi pour les affaires de rite oriental, en réponse à la feuille (lettre du 18 avril 1917), se hâte de restituer au Cardinal Secrétaire d'Etat la lettre annexée, par laquelle Mgr Aziz, évêque chaldéen de Salamas, demande au Saint Père un secours extraordinaire, et en même temps, il (Serafini) exprime l'avis que, au moins pour le moment, on pourrait considérer comme suffisante la somme de 20 000 livres, qui selon le document officiel de la Sacrée

[775] Aziz à Serafini, 5 février 1917, dans ACO, Caldei, rubr. 108, busta 3, fasc. 29, n° 38219, 203-212v. (Traduit de l'italien en français par Maggy Waterval).
[776] Florence HELLOT-BELLIER, *Chroniques de massacres annoncés, Les Assyro-Chaldéens,* p. 482.
[777] Gasparri à Serafini, 18 avril 1917, dans ACO Caldei, rubr. 108, busta 3, fasc. 29, n° 38229, 223.

> Congrégation n° 38202 adressé au Sacré Dicastère, serait envoyée au Délégué apostolique de Perse, Mgr Sontag, afin qu'en conformité avec les instructions déjà données à ce propos par la S.C., il la partage entre les évêques chaldéens de Salamas et d'Ourmia, pour la conversion des nestoriens réfugiés et pour l'assistance aux déjà convertis[778].

Puis il écrit à l'évêque chaldéen, Mgr Aziz, pour confirmer le principal objectif de l'aide que le Saint Père veut apporter aux chrétiens du Caucase :

> Déjà par le passé, j'avais eu des nouvelles de ce diocèse, si durement éprouvé lui aussi par les événements de la guerre, et au milieu des tristes informations, je me réconforte quand V.S. m'informe sur le mouvement des réfugiés nestoriens vers l'Eglise catholique. A ce propos, je me hâte de vous faire savoir que la Sacrée Congrégation vous recommande de veiller avec zèle à la conversion de ces hérétiques, déjà confiée au Patriarche de Babylone, comme délégué spécial du Saint Père, et que c'est pourquoi le Saint Père a décidé de vous faire parvenir, par l'intermédiaire du Délégué apostolique, Mgr Sontag, la somme de 10 000 lires, grâce à laquelle vous pourrez plus facilement veiller à l'assistance des nestoriens convertis, et prendre soin de la conversion des autres demeurant dans ce diocèse[779].

### *IX.4.2. Mai-décembre : Retraite de l'armée russe et naissance de l'idée de l'autonomie assyrienne*

Au mois de mai, le nouveau gouvernement russe fait au niveau de l'armée, des aménagements qui perturbent la population chrétienne du Caucase. Le général Tchernozoubov, jugé trop attaché au régime du tsar Nicolas II, est remplacé par le général N. P. Vadbolski qui connait le terrain et dirige la brigade des cosaques persans. En même temps, le général Nicolaï Baratov qui au mois de janvier avait lancé ses troupes en direction du sud de l'Iran est rappelé. L'avancée de l'armée russe en direction de Kermansah et Hamadan est stoppée par le ministre de la Guerre, Alexandre Kerenski. Le 17 mai, le général N.P. Vadbolski prend le commandement de la 7$^{e}$ armée à Ourmia en compagnie du major anglais Marsh et du colonel français Chardigny ; il constate qu'un bataillon assyrien est mis sur pied pour remplacer celui des Russes qui est incapable de contrôler ses hommes. Selon Florence Hellot-Bellier, ce désordre a engendré un chaos total à l'intérieur de l'armée russe du Caucase. Progressivement la situation a instauré une peur rampante qui se propage d'un village à l'autre[780].

Le 1$^{er}$ juin 1917, un groupe de notables originaires du Hakkâri, sous la conduite d'Agha Petros, rédigent une requête dans laquelle ils expriment le souhait du peuple assyrien aux Puissances de l'Entente. Ensemble ces Syriaques, sous le nom d'Assyriens, sans que le patriarche Mar Shemun XIX Benyamin soit impliqué dans leur démarche, et par l'intermédiaire du colonel français Chardigny, rédigent leurs demandes. Ils rappellent qu'ils forment une nation enracinée dans une histoire marquée depuis 1200 ans par le statut de *dhimmitude,* imposé aux chrétiens par les musulmans. Ils affirment le sentiment d'être frustrés par les luttes incessantes des Kurdes et des Turcs, qui les empêchent de goûter au renouveau de leur liberté. Avec l'exode de l'automne 1915, ils décrivent l'insécurité dans laquelle ils se trouvent en Iran. Ils attestent que, s'ils ont pris les armes, c'est uniquement pour se défendre. Enfin, en cas de victoire, ils demandent aux Puissances alliées, de leur attribuer une région où ils puissent vivre sous un gouvernement chrétien. Selon

---

[778] Serafini à Gasparri, 23 avril 1917, dans ACO Caldei, rubr. 108, busta 3, fasc. 29, n° 38229, 225r. (Traduit de l'italien en français par Maggy Waterval).

[779] Serafini à Aziz, 10 mai 1917, dans ACO Caldei, rubr. 108, busta 3, fasc. 29, n° 38219, 217-218v. (Traduit de l'italien en français par Maggy Waterval).

[780] Florence HELLOT-BELLIER, *Chroniques de massacres annoncés, Les Assyro-Chaldéens*, p. 481-482.

Mansour Kyriakos et Victor Yonann, les rédacteurs de la revue *L'Action Assyro-Chaldéenne*, les Etats-Majors des pays de l'Entente présents au Caucase avaient pressenti la désagrégation de l'armée russe. Alors, pour combattre contre les Turcs et les Kurdes, ils avaient formé des bataillons composés des populations chrétiennes locales. Ainsi, l'armée interalliée organise trois zones de défense :

> 1re Zone : de Batoum à Erivan, Armée Géorgienne
> 2e Zone : d'Erivan à Salamas, Armée Arménienne
> 3e Zone : de Salamas à Saoudj-Boulak, Armée Assyro-Chaldéenne
>
> Chaque armée n'avait qu'à tenir sa zone ; mais l'aile gauche de l'armée Assyro-Chaldéenne devait répondre en même temps aux attaques des bandits persans indigènes, des tribus kurdes, de l'armée régulière turque. Pendant huit mois, cette armée accomplit des faits d'armes surhumains. Elle compte à son actif 12 combats cités contre les Turcs et les bandits toujours vaincus. Elle est toujours restée maîtresse du territoire situé depuis l'Ouest d'Ourmia et le Nord jusqu'à Khoï[781].

L'appel lancé au mois de juin 1917 par les notables assyro-chaldéens est lié à l'idée de former un territoire autonome pour tous les Syriaques. Mais l'autonomie envisagée par ce groupe qui inclut la région d'Ourmia et de Salamas, met en question la souveraineté iranienne sur ces provinces. Alors, de sa résidence de Dilman près de Salamas, le patriarche Mar Shemun XIX Benyamin s'empresse de faire savoir qu'il ne partage pas ces idées. Mais sa démarche n'a pas d'écho auprès de l'autorité iranienne ; le bruit qui se répand est que le patriarche est prêt à créer un Etat assyrien autour d'Ourmia. Alors, Mgr Sontag insiste sur la montée des tensions entre musulmans et chrétiens. Dans sa lettre écrite le 10 juin 1917, au Supérieur de la mission lazariste à Paris, il en attribue la responsabilité aux exactions des soldats sans discipline. A ses yeux, seuls les Russes peuvent canaliser les actions néfastes de certains soldats. Comme un prophète, il analyse la situation et préfigure l'avenir sans les Russes :

> A Ourmia, depuis le changement de régime en Russie, la discipline dans l'armée de nos alliés s'est bien relâchée. Ses soldats ne veulent plus se battre. Si les Turcs n'étaient pas à bout eux aussi, il y aurait lieu de craindre une autre fuite. Vu l'animosité qui existe entre chrétiens et musulmans, il semble que désormais la vie en commun sera bien difficile sans une protection étrangère, qui ne peut être que celle de la Russie. Sans cette protection étrangère, ce serait la dispersion des chrétiens à bref délai[782].

Dans ce contexte difficile, le 6 juillet, les soldats russes incendient le marché d'Ourmia. Les responsables iraniens sollicitent la médiation du vice-consul russe Basile Nikitine, mais à Téhéran, les nationalistes ne l'entendent pas de cette oreille et manifestent contre l'élément chrétien. Peu après en Russie, le ministre de la Guerre Kerenski forme un nouveau gouvernement qui décide de se retirer de la guerre. A Ourmia, la rumeur du retrait russe enflamme les esprits. Selon Florence Hellot-Bellier, pour éviter un soulèvement populaire iranien, le colonel français Chardigny, au mois de juillet, propose à ses supérieurs de regrouper tous les Syriaques dans la région de Mossoul :

> Les Assyriens demandent aux puissances alliées de leur assurer, après la guerre, une région distincte, sous un protectorat chrétien. La région où le peuple assyrien pourrait être groupé le plus facilement parait être celle de Mossoul. Le gouvernement chrétien qui répondrait aux aspirations des notables assyriens est le

[781] Mansour KYRIAKOS, Victor YONANN, *L'œuvre de l'armée Assyro-Chaldéenne pendant la Grande Guerre,* dans *L'Action Assyro-Chaldéenne*, n° 4, février 1920, Beyrouth, 1920, p. 1-4.
[782] Florence HELLOT-BELLIER, *Chroniques de massacres annoncés, les Assyro-Chaldéens*, p. 483.

> gouvernement anglais dont le prestige est accru depuis la conquête de Bagdad. Toutefois les Assyriens seraient également heureux de se trouver sous la protection de la France[783].

Au même moment, en Russie, Kerenski forme un deuxième gouvernement qui décide d'exploiter la voie du retour à la paix ; l'idée du retrait russe de la guerre enflamme les esprits. Au mois de septembre 1917, le général russe Vadbolski encourage les tribus assyriennes à mener des expéditions militaires en direction du Hakkâri, mais sans beaucoup de succès. En même temps dans les grandes villes russes, la famine et la lassitude de la guerre poussent la population à se révolter pour la deuxième fois : cette fois-ci ce n'est plus contre le tsar Nicolas II, mais contre le gouvernement de Kerenski. Au mois d'octobre, sous la conduite de Vladimir Ilitch Lénine, les bolcheviques prennent le pouvoir et instaurent le premier régime communiste de l'histoire. Enfin à Brest-Litovsk, ils signent l'armistice avec les Empires centraux le 2 décembre, et le 5 décembre à Erzincan avec l'Empire ottoman. Ainsi, les Russes abandonnent leurs alliés de guerre et laissent les minorités chrétiennes du Caucase livrées à leur propre destin. Le 10 décembre 1917, le missionnaire américain William Shedd, représentant de l'Eglise syriaque évangélique à Ourmia, reconnait que le départ des Russes risque d'engendrer une menace pour l'existence des Syriaques. Pour Shedd, la présence des montagnards syriaques imposée aux Iraniens par les Russes à la fin de 1915, a provoqué une haine dans les esprits de tous les musulmans de la région. Avec ce départ, les Russes ont abandonné les Syriaques non seulement aux mains des Turcs et des Kurdes, comme cela a été le cas avant 1916, mais ils deviennent une proie facile pour les Iraniens, qui portent le nom de *fedaï*, terme par lequel on désigne les *moudjahidin*, ou les membres du parti démocratique qui pèse sur la vie politique de l'Iran. Enfin, le Révérend Shedd pressent que, dans la région d'Ourmia, rien ne peut plus arrêter l'affrontement entre les différentes communautés religieuses[784].

## IX.5. Massacres et dévastation des villages syriaques du Turabdin

Depuis 1915, à cause des massacres et des persécutions, le siège patriarcal de l'Eglise syriaque orthodoxe est resté vacant. Dès le mois de janvier 1917, les cinq rescapés des prélats organisent un synode pour se choisir un nouveau chef. Le 25 février 1917 dans le monastère saint Jean près de Mardin, ils élisent comme patriarche l'évêque de Mossoul, Ignace Elias III. Selon l'écrivain et journaliste syriaque Augin Kurt Haninke, le nouveau patriarche, pour se faire reconnaître par les autorités ottomanes, a dû renoncer à des privilèges qui ont marqué l'identité des Syriaques pour toujours. Traditionnellement, aux yeux du gouvernement ottoman, le patriarche était le représentant de son *millet* (communauté religieuse) : Ignace Elias III par la demande qu'il a faite pour sa reconnaissance, a été obligé de renoncer à ses prérogatives identitaires par le gouvernement nationaliste de Constantinople. Par le décret reçu du sultan Mehmet VI, le gouvernement du CUP l'oblige à prendre la nationalité turque pour son Eglise. Il ne peut plus faire référence à son identité syriaque. Par ce *berat* (décret), la Constitution de l'Eglise syriaque orthodoxe qui permet à celle-ci d'exister comme une Communauté autonome est supprimée pour toujours. Ainsi, le gouvernement peut intervenir dans les affaires internes de l'Eglise syriaque orthodoxe, par exemple pour le choix d'un évêque ou du patriarche. En même temps, le gouvernement trouve l'occasion d'attaquer à nouveau les villages syriaques du Turabdin, qui en 1915, ont échappé aux massacres[785].

---

[783] Florence HELLOT-BELLIER, *Chroniques de massacres annoncés, les Assyro-Chaldéens*, p. 483-484.
[784] Florence HELLOT-BELLIER, *Chroniques de massacres annoncés, les Assyro-Chaldéens*, p. 486-487.
[785] Augin KURT HANINKE, *The Heirs of Patriarch Shaker*, Göteborg, Ninveh Press, 2018.

L'écrivain et historien français Sébastien de Courtois, dans son ouvrage consacré au génocide des Syriaques du Turabdin, rapporte que la région a subi en 1917 une deuxième vague d'agressions. Les soldats turcs qui ont battu en retraite devant la montée de l'armée britannique vers le nord de la Mésopotamie campent dans les régions comme Mossoul et le Turabdin. Dans la province de Mossoul, les aghas kurdes de Silopi, de Bazamer et de Kochr ont exécuté les Syriaques des villages de Djeziré (Cizre), de Takyan, de Guirguébadro, de Wahsad, de Maszé, Tel Daré, Berké, Barabetha et Emérin. Dans le sud et l'est du Turabdin, les villages et les monastères ne sont pas épargnés. Les villages comme Hazakh (Idil), Basebrin, Kerboran et Dayrodaslibo sont ravagés pour la deuxième fois par les Kurdes qui agissent sous les ordres du gouvernement :

> Le monastère de Mar Gabriel où 70 habitants du village voisin Kafarbé avaient trouvé refuge fut attaqué à l'automne 1917. Tous les occupants du monastère furent massacrés ainsi que les moines et deux prêtres. L'évêché avait cessé d'exister en tant que tel dès l'année 1915, lorsque le dernier évêque, Philoxène Abd al-Ahad Misti de Kafro, abandonna le monastère. Seuls deux jeunes garçons purent s'enfuir et se réfugier, l'un vers le village de Bassabrina et l'autre à Aïnwardo[786].

Sébastien de Courtois se base sur le témoignage oculaire de l'archevêque syriaque catholique de Mossoul. Autre témoin oculaire rescapé du génocide, Isaac Armalet, prêtre de l'Eglise syriaque catholique, dans son ouvrage consacré aux massacres des chrétiens en Mésopotamie et surtout au Turabdin, introduit la cinquième partie relative à l'après-guerre par ces mots :

> Cher lecteur, si tu avais eu l'occasion de circuler en Mésopotamie, après le génocide (1915) et les déportations, tu aurais vu les ennemis des chrétiens en quête de porteurs et de portefaix. Ils font déménager les biens et les marchandises des habitations et des commerces chrétiens vers un entrepôt public ou vers l'une des églises pour les vendre aux enchères au profit, comme ils l'affirment, de la caisse de l'Etat.
>
> (A Mardin), une fois débarrassés des chrétiens et après leur avoir fait subir les pires souffrances, les ennemis cherchent à s'approprier les biens et le foncier des chrétiens. […] Les fonctionnaires commencent par s'occuper des registres des commerçants et des traites. Ils les vendent pour de vils prix et chacun prend sa part en silence. Ensuite ils s'installent sur le toit du souk des bijoutiers pour la vente aux enchères[787].

Suite aux massacres et aux déportations, la Mésopotamie du nord et le Turabdin ont été vidés de leurs habitants chrétiens. En 1917, à Mardin, le gouvernement installe des immigrés musulmans fuyant Bagdad aux mains des Britanniques au sud, et Erzeroum attaquée par les Russes au nord. Voici ce que Armalet dit à propos des immigrés installés à Mardin :

> Je dois le dire, ces immigrés sont de nature sale. Ils rassemblent les immondices en tas. Une odeur nauséabonde envahit la ville, et les maladies se répandent parmi les immigrés et les autres habitants. […] Je ne sais que dire des toilettes ; après les avoir inondées (à l'extérieur du lieu habitable), ils en ont installé d'autres au milieu des habitations qu'ils occupent, là où ils vivent, mangent et boivent[788].

Il est clair que l'installation de ces réfugiés par le gouvernement ottoman n'est pas bien accueillie par la population locale. De plus, les Syriaques, victimes de massacres ethnico-religieux sont reticents à l'idée de voir leurs biens occupés par des immigrés. Enfin pour le prêtre Armalet, il s'agit de réfugiés musulmans et d'origine nomade qui ne sont pas habitués à la sédentarisation.

---

[786] Sébastien De COURTOIS, *Le génocide oublié, Chrétiens d'Orient, les derniers Araméens*, Paris, Ellipses, 2002, p. 170-171.

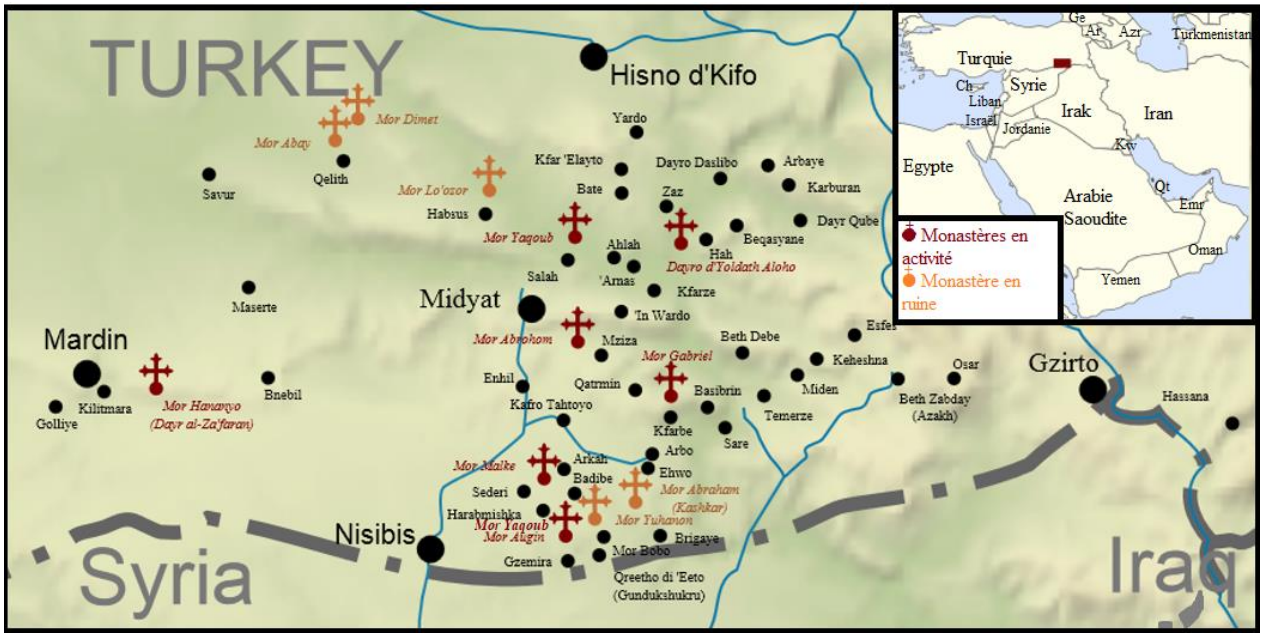
[787] Isaac ARMALET, *Les calamités imposées aux chrétiens*, Paris, L'Harmattan, 2017, p. 389

[788] Isaac ARMALET, *Les calamités imposées aux chrétiens*, p. 393.

L'historienne libanaise Ray Jabre Mouawad, dans sa thèse doctorale sur la présence des Syriaques au Liban, confirme l'existence d'un déplacement forcé de la population chrétienne à partir de 1915 et 1916. Mais le processus a été accéléré surtout en 1917, dans les villes comme Urfa, Diyarbakir, Mardin et Midyat, d'abord vers la ville d'Alep en Syrie et ensuite, vers le Liban et Israël[789]. La situation est tellement dégradée que la population chrétienne est forcée de quitter les lieux de ses ancêtres. Le 18 juin, le patriarche de l'Eglise syriaque catholique, Mgr Rahmani, dans une lettre qu'il envoie au Cardinal Serafini, donne les raisons du départ des chrétiens vers la Syrie et le Liban. Dans le but de recevoir une aide financière du Vatican pour sa communauté, le patriarche décrit la situation comme ceci :

> Après ceci, je me permets de faire allusion particulièrement à l'état émouvant de la plus noire misère, dans laquelle se trouvent à présent de très nombreux Syriaques. Je dois signaler en premier lieu les veuves et les orphelins restés sans soutien dans les régions éprouvées. Ensuite ces survivants qui, selon les circonstances, sont partis, petit à petit, privés de meubles et de vivres, à la recherche d'endroits plus sûrs. Se comptent par centaines, les réfugiés des villages voisins de Mardin, de la région de Seert et de Djeziret (venus) à Mossoul et d'autres, surtout à Alep, à Damas etc[790].

En automne 1917, les chrétiens du Turabdin livrés à eux-mêmes sont confrontés à des vagues de réfugiés amenés d'ailleurs par le gouvernement ottoman. Le but de celui-ci est de remplacer les populations chrétiennes et autochtones par des musulmans fidèles à sa politique. A la fin de l'année et avec la confirmation de l'évacuation russe des provinces orientales de l'Empire ottoman, le gouvernement de Constantinople envoie des troupes pour renforcer sa présence dans la région.




***Les seuls monastères syriaques encore en activité au Turabdin***[791]

[789] Ray Jabre MOUAWAD, *Les Syriaques orthodoxes de l'Empire ottoman au Liban 1850-1930,* Beyrouth, Université Saint Joseph, département d'histoire, 1991.

[790] Rahmani à Serafini, 18 juin 1917, dans ACO Collegi, Seminari, rubr. 8, busta 13, n° 38486.

[791] Carte réalisée par nos soins d'après https://syriaquesdefrance.files.wordpress.com/2014/04/tur_abdin.png (Consulté, le 9 mars 2021).

## Conclusion

A la fin de l'année 1916 et au début de l'année 1917, les Délégués apostoliques de Constantinople et de Syrie sont convaincus du rôle que le Saint Siège peut jouer comme intermédiaire dans le conflit qui touche l'Empire ottoman et les pays de l'Entente. En 1917, l'entrée en guerre des Etats-Unis et le retrait des Russes permettent à la diplomatie du Vatican de se trouver seul interlocuteur européen auprès du gouvernement de la Sublime Porte. Comme chef suprême de l'Eglise catholique, Benoît XV, par sa politique, veut soulager la souffrance des chrétiens qui sont en proie aux persécutions, sans pour autant affaiblir les Turcs face aux Russes dont il redoute l'installation à Constantinople. Pour secourir les chrétiens de Syrie et de Mésopotamie, le pape active les prélats d'origine italienne, Mgr Dolci à Constantinople et Mgr Giannini en Syrie.

Malgré l'autorisation par le gouvernement ottoman de l'approvisionnement en vivres de la « Grande Syrie », les marges de manœuvre du Saint Siège se révèlent assez limitées. Les grandes Puissances, sous la conduite de la Grande-Bretagne, instaurent un blocus maritime à l'Empire ottoman et empêchent le ravitaillement des côtes méditerranéennes. En même temps, les Anglais mènent des campagnes militaires par l'Egypte pour conquérir la Syrie, et par Bassora pour s'emparer des gisements du pétrole irakien. Ainsi tous les efforts du Délégué apostolique, Mgr Dolci, n'ont pas pu aboutir à l'acheminement de vivres aux Syriaques de Syrie et de Mésopotamie. Car l'action philanthropique du Saint Siège va à l'encontre des intérêts britanniques dans la région.

Avec la création d'une Congrégation pour les Eglises orientales, le Pape est convaincu du rôle important que peut jouer l'Eglise catholique durant ce conflit. Vu la faiblesse de l'Eglise russe, il veut établir de nouvelles relations avec les Syriaques du Caucase, afin d'empêcher l'avancée de l'Eglise orthodoxe. Enfin, pour que le pape soit le seul interlocuteur des chrétiens d'Orient, le Saint Siège, par la création de la Congrégation pour l'Eglise orientale, favorise le rôle des missionnaires et améliore l'apostolat auprès des nestoriens. Ainsi l'unité telle que l'Eglise catholique l'envisage, est en réalité l'union avec Rome de tous les chrétiens schismatiques. La prière lancée par le pape le 15 avril 1916 et sa lettre d'union du 5 mai 1916 expriment cet état d'esprit du Vatican.

En 1918, d'autres vagues de massacres et de déportations s'abattent sur la population syriaque d'Ourmia, de Mossoul et du Turabdin. Le Saint Siège active à nouveau ses délégués de l'Empire ottoman pour faire cesser les vexations contre les chrétiens. Ces recherches seront l'objet du chapitre suivant.

# X. 1918, Massacres et déportation des Syriaques du Caucase

## Introduction

A la fin de l'année 1917, les bolcheviques, après avoir définitivement pris le pouvoir en Russie, déclarent leur volonté de sortir de la guerre et négocient un armistice avec les Empires centraux. Le 3 mars 1918, le traité de Brest-Litovsk entre définitivement en vigueur et met fin à la présence russe dans les provinces orientales de l'Empire ottoman. A ce titre, l'article 4 de ce traité prévoit que :

> La Russie fera tout ce qui est en son pouvoir pour assurer l'évacuation demandée des provinces d'Anatolie orientale et leur régulière restitution à la Turquie. Les districts d'Erdehan, Kars et Batoum seront donc évacués sans délai par les troupes russes. La Russie ne s'ingérera pas dans la réorganisation constitutionnelle et internationale de ces districts mais laissera à leur population de la réaliser en accord avec les états limitrophes, spécialement avec la Turquie[792].

Cet épisode inattendu et décisif, surgi en 1918, bouleverse définitivement la présence des Syriaques sur leurs terres natales du Hakkâri et du Caucase. Les chrétiens habitant ces régions observent avec terreur et inquiétude le passage de leurs provinces sous autorité ottomane. Ils sont pétrifiés par l'idée du retour de l'autorité turque qui leur fait présager des vengeances, des représailles et des massacres. Dans la deuxième partie de ce chapitre, nous allons tenter d'analyser les réactions du Saint Siège face aux massacres des Syriaques du Caucase et en même temps, de découvrir pour mieux comprendre, les stratégies diplomatiques utilisées par le Vatican, après l'assassinat de son Délégué apostolique, Mgr Sontag, et du patriarche de l'Eglise nestorienne, Mar Shemun XIX Benyamin.

## X.1. L'anéantissement des Syriaques du Caucase

### *X.1.1. Janvier-février : le vent avant la tempête*

Le 5 décembre 1917 à Erzincan, par un accord signé avec les Turcs, les Russes quittent les champs de bataille et évacuent les provinces orientales de l'Empire ottoman et le Caucase iranien. Par cet accord, ils laissent aux Britanniques le soin de gérer les campagnes militaires contre les Allemands et les Turcs. Selon l'historienne Florence Hellot-Bellier, les Anglais, pour avoir la mainmise sur les gisements de pétrole du golfe arabo-persique et de la Mésopotamie, jouent la carte de la partition des provinces arabes de l'Empire ottoman. Afin d'arriver à leur objectif, ils utilisent la stratégie militaire et politique. Sur le plan militaire, le but est d'empêcher les troupes ottomanes d'attaquer l'armée britannique présente en Mésopotamie à partir de l'Iran. Et sur le plan politique, ils essayent d'étendre leur administration sur les territoires iraniens, afin de relier leurs colonies d'Inde à la Méditerranée. Mais la progression de l'armée de sa Majesté George V en Mésopotamie souffre du manque d'unité d'intervention entre le *War Office* et l'*Indian Office* et se heurte à la résistance

[792] Valentina Vartui KARAKHANIAN, Omar VIGANO, *La Santa Sede e lo sterminio degli Armeni nell'Impero ottomano, Dai documenti dell'Archivio Segreto Vaticano e dell'Archivio Storico della Segreteria di Stato*, Milan, Guerini E. Associati, 2016, p. 216.

turque à Mossoul. Le 23 décembre 1917 à Paris, les pays de l'Entente demandent à la France de contribuer davantage aux soutiens logistiques et militaires du front du Caucase[793].

Encouragés par les pays de l'Entente, les Syriaques du Caucase répondent à l'appel pour former des bataillons afin de se défendre et d'empêcher l'entrée des Turcs en Iran. Le Docteur Paul Caujole à la tête de l'hôpital d'Ourmia, dans son histoire sur l'ambulance française du Caucase, rapporte que le colonel français Chardigny, dans une lettre qu'il envoie au ministre plénipotentiaire Charles Bonin à Téhéran, décrit la formation des bataillons syriaques :

> 1. L'organisation militaire des Assyriens a été composée par le commandement russe en 1917. J'ai moi-même vu en juin 1917 le Premier bataillon assyrien, composé d'Assyriens turcs de Mar Shimoun. A ma connaissance, en 1917, les autorités de Perse n'ont jamais adressé au commandement russe aucune protestation.
> 2. En novembre 1917, les troupes russes du 7e Corps devaient revenir au Caucase. Pour hâter la formation des bataillons assyriens turcs, en attendant l'arrivée des officiers instructeurs anglais annoncés, j'ai mis le capitaine Gasfield et deux officiers à la disposition du général du 7e corps. Les bataillons assyriens devaient tenir le front, mais aussi assurer l'ordre que l'autorité persane était incapable de maintenir.
> 3. L'envoi d'officiers français mis à la disposition du commandant russe pour former les bataillons assyriens n'était pas une action française isolée. C'était le résultat d'un accord entre le représentant anglais auprès de l'armée du Caucase et le colonel Pike qui a été tué.
> 4. Comme prévu le commandement anglais mettait 15 millions de krans (monnaie perse) par mois à la disposition du commandement russe, […] destinés dès le mois de décembre 1917, pour payer les troupes du 7e Corps qui resteraient sur le front, en particulier pour la brigade assyrienne en formation. […]
> 5. Shedd (William A.) avait reçu du consul américain à Tiflis des instructions pour favoriser la formation des bataillons assyriens. C'est lui qui fournit les premières avances de fonds. […][794].

La formation des bataillons syriaques est réalisée en deux phases : les premiers sont les réfugiés qui ont quitté le Hakkâri avec l'approbation de Mar Shemun XIX Benyamin. Ces troupes formées avant le départ russe, ont déjà participé à la guerre et sont instruites par le colonel russe Kousmine. Les deuxièmes sont composées à partir du mois de janvier 1918, par des Syriaques indigènes avec l'approbation du capitaine anglais Gracey. Ces derniers sont instruits par le lieutenant français Gasfield et le général Agha Petros, d'origine syriaque.

Le 24 janvier, le capitaine anglais Gracey et le pasteur américain William A. Shedd, mettent sur pied un genre de gendarmerie nationale syriaque qui porte le nom de *Central Council of Syrians*, conseil d'union syriaque pour les affaires militaires et internes[795]. Cependant, le 28 janvier, les Britanniques, pour atteindre leurs objectifs, envoient un corps expéditionnaire afin d'établir une jonction avec les troupes mises en place récemment. Le but est d'empêcher les Ottomans et les Allemands d'avoir accès à la mer Caspienne. Pour Florence Hellot-Bellier, dans le but de renforcer le front du Caucase, l'une des préoccupations majeures des pays de l'Entente, à la fin de l'année 1917 et au début de 1918, est la mise en place de bataillons arméniens, géorgiens et assyriens. Mais les moyens mis à leur disposition ne sont pas à la hauteur des ambitions : le nombre d'hommes

---

[793] Florence HELLOT-BELLIER, *Chroniques de massacres annoncés, Les Assyro-Chaldéens d'Iran et du Hakkâri face aux ambitions des Empires 1896-1920*, Paris, Geuthner, 2014, p. 494-496.
[794] Paul CAUJOLE, *Les tribulations d'une ambulance chirurgicale française en Perse*, Paris Gémeaux, 1922, p. 114-115.
[795] Ce Conseil national syriaque est composé de six membres : pour les affaires militaires, Gracey (Anglais), Gasfield (Français) et Agha Petros (Syriaque) et pour les affaires internes, Mar Shemun XIX Benyamin, Mgr Sontag et le Révérend Shedd.

engagés dans l'expédition est assez réduit et le général Marshall en lutte pour la conquête de Mossoul, a minimisé la menace des Ottomans sur l'Azerbaïdjan[796].

Face à la création des bataillons militaires chrétiens, les 9 et 10 février, les Iraniens s'emparent des stocks d'armes et de médicaments laissés par les Russes à Ourmia. Ils ferment leurs frontières aux officiers étrangers et engagent des pourparlers avec les Kurdes musulmans. Le 19 février, des policiers iraniens veulent désarmer les montagnards syriaques. Le lendemain, les chrétiens réclament les fusils qui leur ont été confisqués. Lorsque les policiers refusent, les Syriaques avec l'appui des Arméniens, tuent cinq musulmans. Selon le médecin français Emile Gilbrin, dans son article sur le docteur Paul Caujole et l'hôpital français d'Ourmia, le 22 février 1918, les musulmans de toutes races pour venger leurs morts, attaquent les chrétiens d'Ourmia. Voici comment il présente le plan des Iraniens :

> La ville est divisée en deux secteurs et l'hôpital se trouve dans la zone musulmane. Un notable musulman, fou de terreur, se réfugie à l'hôpital et se croit obligé de dévoiler le plan musulman. Tous les chrétiens russes, américains et français, doivent être massacrés. On a promis 2 500 tomans (soit 25 000 francs) à ceux qui s'assureraient de Mgr Sontag et du Dr. Caujole. Les scènes de massacres et d'horreurs se multiplient : boutiques saccagées, cadavres entassés, crânes fracassés, sang giclé sur les murs. D'horribles mégères et même des jeunes filles accourent au pillage, choisissant bijoux, s'affublant d'oripeaux. […].
>
> Le 24 février, les musulmans se sont avoués vaincus. Le Sardar (commandant de police) est venu demander la paix au patriarche Mar-Shoumoun. Les scènes de pillage et les assassinats semblaient diminuer de fréquence[797].

Florence Hellot-Bellier, qui s'appuie sur l'écrit du Délégué apostolique Mgr Sontag, confirme que les événements du 19 au 24 février ont mis le feu aux poudres. Mgr Sontag, dans sa lettre envoyée le 27 février au consul français de Tabriz, Lucien Saugon, décrit les ingrédients des tensions qui ont conduit aux massacres des 22 et 23 février :

> Vous vous rappelez l'émoi dans lequel le retrait des troupes russes a jeté les chrétiens et l'insistance avec laquelle nous avons réclamé une force étrangère. Cette force n'est pas arrivée et l'armée de Mar Shimoun n'a pas été formée et disciplinée. […]. Le 19 février, dans l'après-midi, les musulmans ont commencé leurs attaques contre les chrétiens. Un agent de police a tué un montagnard en pleine ville. Une bagarre s'en est suivie, où les montagnards ont laissé quinze victimes.
>
> Le lendemain, (20 février) le gouverneur général a convoqué une réunion à laquelle assistaient M. Nikitine, Mr. Shedd, M. Caujole, votre serviteur, trois chaldéens et un certain nombre de musulmans. Cette assemblée devait parer au retour de pareils faits et assurer la tranquillité. […] On promet et on conclut qu'il faut aussitôt établir une gendarmerie mixte composée de musulmans, d'Arméniens et d'Assyriens. Cette gendarmerie, de fait, fonctionne le jour même et le lendemain. Dans l'après-midi, les Chaldéens eux aussi tiennent une assemblée où M. Caujole et moi nous avons assisté. On y a conclu que Mar Shimoun ne devait plus se mêler des affaires militaires et qu'on procéderait à l'élection d'un chef unique de l'armée assyrienne. L'on laissait entrevoir qu'on choisirait Agha Petros, comme le plus habile dans les affaires militaires. C'est, de fait, ce qui a eu dès le lendemain 21 courant.
>
> Le 22 février, vers 3 heures du soir, Archad Houmayoun, chef de la gendarmerie, vient nous visiter. […] Notre visiteur s'avance jusque sur la porte de la rue, lorsqu'une bande de Chaldéens armés se présente et fait mine de le tuer. Je leur ai dit que je ne voulais pas d'effusion de sang dans la maison et je les ai priés de se retirer.

---

[796] Florence HELLOT-BELLIER, *Chroniques de massacres annoncés*, p. 496-497.

[797] Emile GILBRIN, *Le Docteur Paul Caujole, L'Hôpital français d'Ourmiah (septembre 1917-avril1918)*, dans *Histoire des sciences médicales*, 14, 1980, p. 158-160.

> Archad et ses acolytes ont pris le parti de rester chez nous. […] A sept heures (du soir), Agha Petros était chez nous pour nous prier de ne pas laisser sortir Archad. Une fusillade a continué toute la nuit, le lendemain et le surlendemain jusqu'à midi 24 courant.
>
> Dans la nuit du 23 au 24, les Qaradaghis[798] se sont enfuis et les cosaques persans ont posé leurs armes dans la matinée du 24. Par le fait même, la ville était impuissante à continuer la lutte. Mais je ne sais encore à qui et de quelle manière elle s'est rendue. Dès le soir du 23 février, les chrétiens ont commencé à massacrer, piller et incendier. Si les chrétiens ont eu une centaine de morts (ce que je ne crois pas), ils ont exterminé au moins un millier de musulmans, pillé le tiers de la ville et incendié un bon nombre de maisons. Je regrette profondément ces désordres qui sont contraires à tout droit et déshonorent le nom chrétien. Si Agha Petros et Mar Shimoun avaient bien voulu, ils auraient pu empêcher ces ruines et ces déshonneurs. Les musulmans se sont réfugiés dans la mission américaine, à l'hôpital français et à notre mission[799].

En effet dans son témoignage, Mgr Sontag fait allusion à des provocations suivies de combats, à des réunions entre les autorités d'Ourmia, les missionnaires, les responsables syriaques et arméniens pour tenter d'arrêter la violence. Il parle aussi du rôle perturbateur des chefs de guerre de toutes les communautés présentes sur place. Le dimanche 24 février, Mar Shemun XIX Benyamin et le Révérend Dr. W. A. Shedd, comme vice-consul honoraire, demandent aux chrétiens syriaques réunis dans une église de mettre fin aux pillages. Aussitôt les chefs militaires des Syriaques et des Arméniens exécutent l'offre de paix suggérée par les chefs religieux. Mais ces événements ont provoqué une profonde rupture de confiance entre les communautés chrétiennes et musulmanes. On les interprète à présent comme une guerre de religion, les musulmans ne vont pas tarder à se venger.

### *X.1.2. Mars-mai : l'assassinat du patriarche Mar Shemun XIX Benyamin*

#### *X.1.2.1. Mar Shemun XIX Benyamin*

Benyamin est né en 1885 à Qotchanèse dans le massif montagneux du Hakkâri. Sa mère Asyat est la sœur du célèbre diacre et *malik* Kambar d'Eill. Son père est Eshaï (Isaïe), descendant de la famille patriarcale de Mar Shemun. En 1895, à l'âge de 10 ans, il devient orphelin de son père et il est placé sous la protection de son oncle paternel, le patriarche Shemun XX Rouel. D'abord formé par l'évêque Aprime dans le village de Tkhuma, sa véritable formation est dispensée par la présence des missionnaires anglicans. Avant sa mort, le patriarche Rouel l'ordonne évêque du *notar kursya*[800] et le 30 mars 1903, il est consacré patriarche à l'âge de 15 ans par l'évêque Khananicho IX de Chemezdin. Il prend le nom de Shemun XIX Benyamin ou selon d'autres calculs, de Shemun XXI Benyamin[801].

Sensible à la question des chrétiens d'Orient, Claire Weibel Yacoub, dans son ouvrage consacré à la sœur du patriarche, Surma l'Assyro-Chaldéenne, décrit l'investiture de Mar Shemun XIX Benyamin par ces mots :

---

[798] Il s'agit des Iraniens et musulmans originaires de Qarah-Dag, situé entre la vallée de Salamas et d'Ourmia.
[799] Florence HELLOT-BELLIER, *Chroniques de massacres annoncés*, p. 525-526.
[800] Il s'agit de l'évêque successeur du patriarche.
[801] Joel WERDA, *A short Biography of Mar Benyamin Shimun XXI*, dans Nineveh, Voice of the Assyrian Foundation of America, volume 4, n°3, 1981, p. 1-3.

> Intronisé en 1903, ce jeune et vaillant patriarche avait les faveurs de l'ensemble de la population assyrienne, de presque tous les Kurdes de Djoulamerk (Hakkâri), de leurs proches voisins ainsi que du Cheikh des Kurdes Neri (Nuri) du Shemsdin. […]
>
> Parmi ses proches figuraient ses frères, David un homme imposant aux larges épaules et Paulus d'aspect chétif, sa sœur Surma et ses cousins. Cette présence démontrait la forte influence exercée par cette famille sur l'organisation politique et religieuse de ce peuple[802].

Herman Teule, spécialiste des communautés syriaques et professeur à l'Université KU Leuven, rapporte qu'au XIX^e^ siècle, une grande partie de l'Eglise apostolique d'Orient (l'Eglise assyrienne) est organisée essentiellement selon un système tribal. Les fidèles appartiennent à des tribus qui portent le nom d'*ashiret*, sont dirigés par un *malek* (roi tribal) et sont établis sur un territoire déterminé. Mais le patriarche qui réside à Qotchanèse n'appartient à aucune *ashiret* et il est au-dessus des partis et des factions. Au sein de cette Eglise autocéphale, les prêtres sont tous mariés et leur vocation se perpétue en général de père en fils[803]. En effet ce système tribal, structuré et héréditaire de père en fils, empêche les tribus de lutter pour le pouvoir afin d'accéder au patriarcat : chacun doit respecter son rang. Cette organisation structurée, disciplinée et militarisée de la communauté assyrienne est alléchante pour la Russie voisine qui cherche des alliés pour la guerre.

*X.1.2.2. Les avances russes aux Syriaques*

En 1912, à l'âge de 24 ans le patriarche Benyamin XIX reçoit à Qotchanèse, le vice-consul russe de Van, Olferiev. Ce dernier apprend au patriarche les souhaits russes d'acquérir les champs de pétrole mésopotamiens. Il lui propose la protection de la Russie contre l'Empire ottoman et les tribus kurdes à condition de se rallier à leur cause. Mais Mar Shemun est attiré par l'Eglise anglicane qui se présente comme soutien à son Eglise et non pour la convertir. Il a fait sa formation auprès d'un certain Docteur William A. Brawne. En effet le trésorier de la mission de l'archevêque de Cantorbéry, entre 1905 et 1915, le laïc George S. Reed, lors de sa rencontre avec le patriarche, explique l'intention du chef de l'Eglise anglicane à l'égard de l'Eglise assyrienne :

> Il n'a jamais été envisagé que cette Mission doive devenir une institution permanente de l'Eglise d'Angleterre ni de l'Eglise à laquelle nous allions apporter une aide (conversion). L'intention de l'Eglise d'Angleterre en la personne de l'Archevêque Benson et de ses conseillers, dont M. Riley, était d'aider l'Eglise du peuple assyrien à franchir victorieusement un passage difficile, de lui permettre de se remettre sur ses pieds pour poursuivre elle-même son propre chemin sur la route que Dieu lui ouvrirait[804].

Il est clair que, historiquement parlant, l'Eglise anglicane est à l'origine de la rencontre entre les différentes confessions chrétiennes. Déjà en 1867 au palais de Lambeth, l'archevêque de Cantorbéry a organisé la première rencontre œcuménique. Mais la géopolitique de l'époque pousse le patriarche à se rapprocher de la Russie, comme pays voisin et militairement bien organisé. En 1914, Constantinople est engagée dans la guerre, le patriarche cherche à conserver l'autonomie de son Eglise. En janvier et février 1915, des milliers de Syriaques sont massacrés dans les provinces

---

[802] Claire WEIBEL YACOUB, *Surma l'Assyro-Chaldéenne (1883-1975), dans la tourmente de Mésopotamie*, Paris, L'Harmatan, 2007, p. 24-25.

[803] Herman TEULE, *Les Assyro-Chaldéens, Chrétiens d'Irak, d'Iran et de Turquie*, Turnhout, Brepols, 2008, p. 184-185.

[804] REED George S., *La Mission de l'Archevêque de Cantorbéry auprès des Assyriens*, dans *Cahier d'études chrétiennes orientales*, Paris, Le monde non chrétien, 1967, p. 49.

d'Ourmia et de Salamas. Les chrétiens de Gawar dans le Hakkâri sont cyniquement supprimés par Djevdet Bey et ses alliés kurdes. Le 12 avril 1915, incité par les notables et les *malek* à se joindre aux Russes, le patriarche pour trouver une alternative organise une réunion qui dure cinq jours. A ce propos, le témoignage de Florence Hellot-Bellier apporte une réponse aux choix de Mar Shemun :

> Mar Shemun, incité par ailleurs à se joindre aux Russes, fut placé devant un terrible dilemme : il s'en ouvrit aux *malek* des tribus, tandis que la famille patriarcale se divisait sur le parti à adopter et que les anciennes animosités resurgissaient : Nemrod, oncle du patriarche, et ses fils, enclins à jouer la carte des Ottomans, furent assassinés. En janvier 1915, tandis que l'armée ottomane s'avançait à l'ouest du lac d'Ourmia et que les Kurdes et Ottomans se livraient aux pires exactions contre les villageois chrétiens qui n'avaient pu s'enfuir au Caucase ou se réfugier au sein des missions, le patriarche réservait toujours sa réponse, comme s'il avait espéré trouver le moyen de ne pas prendre parti, afin que les tribus assyriennes ne soient pas happées dans la guerre des Russes et des Ottomans. Cette longue hésitation à rejoindre le camp russe montre combien les rumeurs de 1913 et 1914 sur le basculement du patriarche et des tribus du côté russe, avaient été programmées par ceux qui voulaient justifier l'élimination des Assyriens[805].

On remarque combien il est difficile pour le patriarche de prendre la décision de s'engager aux côtés des Russes. En même temps, le frère du patriarche est assassiné à Constantinople par les Ottomans et les troupes ottomanes exigent l'évacuation chrétienne du Hakkâri. Le vice-consul russe d'Ourmia, Basile Nikitine, confirme la date du 8 juin 1915, comme accord de signature avec les Russes, en présence du général Tchernozoubov et d'Agha Petros[806]. Par cet accord, Mar Shemun XIX Benyamin devient le « traitre » et l'homme à abattre pour les Turcs, les Kurdes et les Iraniens.

*X.1.2.3. Le meurtre de Mar Shemun XIX Benyamin.*

Le professeur de l'Université catholique de Lyon Joseph Yacoub, déclare que, dans la perspective de panturquisme, le départ russe est une aubaine pour les Jeunes Turcs qui veulent récupérer l'Azerbaïdjan afin de relier les populations turcophones de l'Asie centrale. Pour les Iraniens aussi, le départ russe est une chance pour imposer leur domination sur le Caucase[807]. Alors, au mois de mars, la Sixième armée du général turc, Ali Ehsan Bey, fait des manœuvres autour du lac de Van et les chrétiens de cette région se réfugient dans les provinces d'Ourmia et de Salamas. Avec l'objectif avoué des troupes turques : « libérer les Iraniens de l'entrave des forces armées chrétiennes » ! Pour faciliter leur entrée dans les provinces d'Ourmia et de Salamas, ils concluent un accord de solidarité avec le chef kurde Simko. Selon R. Kévorkian, les Turcs qui ont une certaine expérience dans l'art d'utiliser les Kurdes dans les massacres et les pillages des chrétiens, réussissent leur coup : Ismaïl Simko Agha choisit de se rapprocher d'eux et des démocrates iraniens[808].

Le 8 mars 1918, le Délégué apostolique Mgr Sontag envoie au Cardinal Serafini un rapport sur les événements du mois de février et annonce que le lendemain, le patriarche Mar Shemun quitte la ville d'Ourmia pour aller à Salamas. Il donne comme cause de son départ, la rivalité entre lui et Agha Petros, le chef de l'armée assyrienne. Et, aussi son opposition au vice-consul américain, le

---

[805] Florence HELLOT-BELLIER, *Chroniques de massacres annoncés*, p. 462-463.
[806] Surma D'BAIT MAR SHIMUN, *Assyrian Church Customs and the Murder of Mar Shimun*, USA, Vehicle Edition, 1983, p. 30-31.
[807] Joseph YACOUB, *Qui s'en souviendra ? 1915 : le génocide assyro-chaldéo-syriaque*, Paris, Cerf, 2014, p. 213-215.
[808] Raymond KEVORKIAN, *Le génocide des Arméniens*, p. 867-868.

Révérend William A. Shedd, qui gagne du terrain auprès de son Eglise[809]. Mais pour le docteur en philologie orientale à l'Université d'Oxford David Wilmshurst, dans son histoire sur l'Eglise d'Orient, la vraie raison qui a poussé Mar Shemun à partir à Salamas est l'invitation qui lui est faite par le chef kurde des Shakak :

> Les Kurdes pour leur part, ont profité du désordre qui régnait entre les chrétiens et les Iraniens pour imposer leur politique (de force) sur les autres communautés. Leur chef local était Ismaïl Simko le Shakak. Ce dernier fait semblant d'être attiré par un appel britannique pour la cause des pays alliés, et fait savoir qu'il serait heureux d'envisager une alliance avec les Assyriens contre les Turcs. Le 3 mars 1918, le patriarche nestorien Mar Shemun XIX Benyamin accepte l'invitation de Simko à le rencontrer dans sa résidence dans le village de Kohnashahr, pour discuter des possibilités d'un accord[810].

Florence Hellot-Bellier qui s'appuie sur les témoignages des compagnons de Mar Shemun, tel que son garde du corps Daniel d'Malek Smaïl, affirme que le patriarche était obligé de partir, la décision ayant été prise par le Conseil central des Assyriens. Dans son récit, le commandant et garde du corps personnel du patriarche dit :

> Le patriarche se trouvait dans la ville d'Ourmia ; un des sujets de discussion au Conseil central des Assyriens était la réponse à donner à la demande d'Esmaïl Aqa, présentée peu avant, concernant l'unité des Assyriens avec le Kurdistan. Alors le Conseil a tranché et présenté une demande à Sa Sainteté en ces terme : il est de la plus grande nécessité de faire l'unité avec le Kurdistan, car une fois cette unité réalisée, il nous sera possible d'assurer notre sécurité contre les attaques des pouvoirs iranien et turc[811].

Ceci dit, le 6 mars, Mar Shemun arrive à Salamas et rencontre sa sœur Surma à sa résidence de Khoy. Dix jours plus tard, il rencontre le gouverneur iranien de Dilman Vassouk el-Mamelek qui le presse d'entrer en contact avec le chef kurde Simko, pour une conférence de la paix, à laquelle lui-même est invité. Un an plus tard dans son ouvrage sur la mort du patriarche et les coutumes de l'Eglise assyrienne, Surma, affirme ceci :

> Le 16 mars 1918, mon frère le Patriarche a reçu une lettre de Simko (Ismaël) le chef des Kurdes Shakak. La lettre confirmait ce que nous avons entendu deux jours auparavant, d'un certain Samuel, connu de nous comme un ami fidèle de l'Agha, à savoir que Simko était très impatient de rencontrer le patriarche pour discuter de la paix.
>
> Le jour même, Mar Benyamin Shimoun, accompagné de quelques officiers russes, d'une garde de quarante hommes et de son frère David, se rendit chez le chef kurde Simko en vue de pourparlers. Ils se rencontrèrent au lieu de Koni Shehir, près de Dilman. A la fin de l'entrevue, Simko raccompagna le patriarche vers la porte et lui baisa sa main. Puis soudainement, une pluie de balles s'abattit sur Mar Shimoun qui s'écroula, terrassé[812].

En effet, F. Hellot-Bellier confirme à son tour le lieu de son martyre à Konneshehir, l'une des résidences d'Ismaïl Simko, dans la vallée de la Zolatchaï. Le 16 mars, le patriarche est escorté par une soixantaine de personnes. Son garde du corps personnel, Daniel d'Malek Smaïl, qui le voit tomber sous les balles des hommes de Simko cachés sur les toits des maisons, lorsqu'il monte dans

---

[809] Sontag à Serafini, 8 mars 1918, dans ACO, Rappresentanze pontificie in Iran, bust. 2, pos. 856/31, n°865, 176-177v.

[810] David WILMSHURST, *The Martyred Church, A History of the Church of the East*, London, East & West Publishing, 2011, p. 421. (Traduit de l'anglais en français par nos soins).

[811] Florence HELLOT-BELLIER, *Chroniques de massacres annoncés*, p. 535.

[812] Surma D'BAIT MAR SHIMUN, *Assyrian Church Customs and the Murder of Mar Shimun*, p. 80-83.

son phaéton, parvient de justesse à s'échapper[813]. Avec le patriarche, 45 autres hommes de Mar Shemun sont tués par les Kurdes.

Diplômée en droits de l'homme, Claire Weibel Yacoub, dans sa biographie sur madame Surma, la sœur du patriarche, décrit les funérailles du patriarche :

> Le corps du patriarche a été jeté dans une gouttière par les Kurdes. Plus tard, le corps du patriarche fut récupéré par les Tiyari et Tkhouma[814] avec à leur tête Daniel, fils de Malek Ismaël. On l'enterra avec les honneurs de son rang. Deux évêques présidèrent à son inhumation à l'église arménienne du district, Mar Petros de l'Eglise chaldéenne et Mar Elia (d'Elqosh) de l'Eglise assyrienne[815].

Au lendemain de l'enterrement de Mar Benyamin, le 18 mars, Agha Petros prend la tête d'une expédition punitive sans capturer Simko : ils attaquent, saccagent et brulent les villages kurdes des environs. Simko riposte et massacre plus de 3 800 chrétiens. Musulmans et chrétiens s'entretuent sans pitié dans des combats incontrôlés. Les Kurdes tour à tour s'allient entre eux, avec les Turcs et avec les Iraniens. La vengeance devient le pain quotidien et s'installe au cœur des relations entre les populations d'Ourmia et de Salamas.

Le 23 avril 1918, le frère de Mar Shemun XIX Benyamin est élu patriarche à Salamas, sous le nom de Mar Shemun XXII Paulos, puis consacré le 29 avril à Ourmia, dans la basilique de Mart Maryam par quatre évêques. La famille patriarcale s'installe pour un certain temps dans la mission anglicane chez le pasteur Neesan. Durant quatre mois, de janvier à avril 1918, les Syriaques restent confinés dans la ville d'Ourmia, faisant preuve d'une résistance acharnée contre tous les musulmans de la région[816].

### *X.1.3. Juin-juillet : dévastation des villes syriaques du Caucase*

#### *X.1.3.1. Massacre dans la province de Salamas*

Le docteur Emile Gilbrin, dans son histoire sur l'ambulance française du Caucase, rapporte le départ de celle-ci, le 27 avril 1918. Le chef médecin, Paul Caujole, est accompagné des huit sœurs de la Charité, de trois de leurs orphelines, du vice-consul russe Nikitine et sa femme, de la famille du missionnaire américain Allen, des dames de la Croix-Rouge russe et de quelques familles arméniennes[817]. Alors que la famine et les maladies comme le typhus et le choléra déciment la population, le 4 mai, la Sixième armée ottomane attaque la région de Salamas et son chef-lieu, Dilman. Selon le spécialiste du génocide arménien, l'historien Raymond Kevorkian, le ministre de la Guerre, Enver Pacha, le 20 mai, avance à ses interlocuteurs allemands, l'idée de stopper le massacre des innocents musulmans par des anarchistes chrétiens. Dans le même esprit, l'oncle d'Enver, Halil Pacha (Kut), le 26 mai, lance un ultimatum aux Arméniens et aux Syriaques qui se trouvent sur le chemin menant à Bakou. Mais le même jour, les Géorgiens proclament leur

---

[813] Florence HELLOT-BELLIER, *Chroniques de massacres annoncés*, p. 536.
[814] Tiyari et Tkhouma sont des tribus assyriennes du Hakkâri et originaires des villages qui portent le même nom.
[815] Claire WEIBEL YACOUB, *Surma l'Assyro-Chaldéenne (1883-1975)*, p. 84.
[816] David WILMSHURST, *The Martyred Church*, p. 421-422. Voir aussi Claire WEIBEL YACOUB, *Surma l'Assyro-Chaldéenne (1883-1975)*, p. 83-85.
[817] Emile GILBRIN, *Le Docteur Paul Caujole, L'Hôpital français d'Ourmiah*, p. 160. Voir aussi, Paul CAUJOLE, *Les tribulations d'une ambulance chirurgicale française en Perse*, p. 119-174.

indépendance, suivis par les Arméniens le 28 mai, ce qui empêche les Turcs de réaliser leur objectif du panturquisme : former une fédération des pays turcophones. Pour arriver à leur fin, les Turcs sont obligés de négocier avec leurs « ennemis » arméniens[818].

Le 4 juin 1918, à Batoum, sur la mer Noire, les Arméniens, les Géorgiens et les Azéries en accord avec les Ottomans, signent un traité de reconnaissance mutuelle, qui donne naissance à l'indépendance de trois nouvelles Républiques et à la fin de l'existence de la fédération de Transcaucasie. Ce compromis permet aux Turcs de conserver Ardahan, Kars et Batoum. Alors pour réaliser leur rêve, ils envisagent de s'emparer de Djoulfa sur le fleuve Araxe et de créer une liaison avec Bakou, la capitale de la nouvelle République d'Azerbaïdjan. Selon Florence Hellot-Bellier, la menace turque est si proche que, le 5 juin, neuf membres du Comité central national des Syriaques (*Syrian Central National Committee*) d'Ourmia adressent une pétition au ministre américain de Téhéran. En quatre points, ils lui demandent de les secourir, pour sauver leur nation :

> Nous prions Vos Excellences de bien vouloir considérer les points suivants :
> 1. Nous, chrétiens d'Ourmia, Assyriens ou Arméniens ou chrétiens de Turquie, n'avons aucune idée de rébellion contre la Perse et encore moins l'idée d'une désobéissance à l'égard du gouvernement, et nous avons toujours été sujets fidèles.
> 2. Nous ne nous sommes pas armés pour combattre la Perse, et nous n'avons aucune intention de le faire à l'avenir. (Mais) ce que nous avons fait, c'est nous défendre contre le massacre général.
> 3. Nous avons pris les armes sur l'ordre et avec l'aide des Alliés.
> 4. Nous prions donc, (Votre) Excellence, d'élaborer un plan avec la Perse, pour empêcher que notre nation soit anéantie. Dans le cas contraire, donnez-nous un moyen de quitter cet endroit vers une autre partie du monde, où nous pourrons vivre sans subir un sacrifice inutile[819].

En effet le 15 juin 1918, les troupes turques et kurdes d'Ali Ihsan Pacha occupent la province de Salamas et massacrent toutes les communautés chrétiennes : les rescapés prennent la fuite vers Ourmia au sud. En même temps, le gouverneur turc de Mossoul Haidar Bey avec son armée, progresse vers Ourmia par Rawanduz. De son côté, Nourredin Bey entre à Tabriz pour appeler à la solidarité entre les musulmans, afin de combattre les chrétiens et les Britanniques qui les empêchent de rejoindre Djoulfa. Le 21 juin, environ 35 000 personnes originaires de la province de Salamas sont dirigées vers Ourmia et avec eux, Mgr Aziz, l'évêque chaldéen de Khosrowa :

> Quand les Turcs eurent occupé Salmas, le 21 juin 1918, tous les chrétiens de cette province dirigèrent leur fuite vers Ourmiah. Je dus les accompagner. Un grand nombre de chrétiens ont été surpris par les Kurdes de Simko qui les ont tous exterminés. Le nombre de tués se monte à plusieurs milliers. A notre arrivée à Ourmiah, l'on nous apprend que Ali Ihsan Pacha fit massacrer à Salamas les deux lazaristes, un de mes prêtres qui était avec eux et tous les chrétiens, hommes femmes et enfants, excepté les jeunes femmes et les jeunes filles qui avaient été préalablement enlevées par les seigneurs persans, surtout par Temour Agha à Kohneshaher, intime de Simko et l'âme de ces troubles[820].

C'est le colonel Kousmine, à la tête de l'ensemble des bataillons chrétiens qui a ordonné la retraite de Salamas. Avec les Syriaques, des Arméniens originaires de Van ont accompagné les convois des réfugiés. Sur les cinq mille chrétiens qui n'ont pas pu fuir, il ne reste que 175 survivants : tous

---

[818] Raymond KEVORKIAN Raymond, *Le génocide des Arméniens*, p. 862-868.
[819] Florence HELLOT-BELLIER, *Chroniques de massacres annoncés*, p. 546-547. (Traduit de l'anglais en français par nos soins)
[820] Pierre AZIZ, *Mémoire sur les massacres survenus dans les diocèses de Salmas et Ourmiah*, dans *L'Action Assyro-Chaldéenne*, fascicule IV, février 1920, p. 5-16.

ont été massacrés et avec eux, les religieux lazaristes et les prêtres des Eglises chaldéenne et nestorienne[821].

*X.1.3.2. L'extermination des chrétiens d'Ourmia*

Le 23 et 24 juin, la nouvelle arrive aux oreilles des Syriaques d'Ourmia : les chrétiens de Khoy au nord de Salamas tombent aux mains de la Sixième armée ottomane d'Ali Ihsan Pacha. Le Délégué apostolique de Perse, Mgr Sontag, dans la dernière lettre qu'il écrit le 8 juillet au consul français de Tabriz, Lucien Saugon, décrit les derniers jours chaotiques dans lesquels vivent les Syriaques d'Ourmia. F. Hellot-Bellier rapporte le contenu de cette lettre :

> Depuis le départ de l'hôpital français nous avons passé par bien des émotions, de sorte que je ne regrette nullement le départ de nos sœurs, même si la fin doit être bonne. […] On demande du secours à Ourmia, d'où Agha Petros arrive enfin avec cinq cents hommes, dont trois cents seulement se battent. Les Assyro-Arméniens sont fatigués de combattre, on ne sait plus comment s'y prendre pour les faire marcher. Bref, au bout de quelques jours de bataille dont les Turcs avaient à peu près fait tous les frais, nos guerriers chrétiens reculent et, dans leur fuite, entrainent à Ourmia toute la population chrétienne de Salamas, y compris les Arméniens fugitifs de Van, soit 35 000 individus. C'est trop pour la saison qui court. […] Aussi bien, mon opinion très nette est que (les circonstances restant telles qu'elles sont) c'est une très grave imprudence de la part des chrétiens que de rester dans cette région, si les Anglais ne doivent pas y venir à bref délai. […] Par ailleurs je traine la fièvre depuis quelques jours. Vu l'agglomération, il y a le choléra et autres maladies…Encore une fois, je vois la situation des chrétiens sous un jour excessivement sombre, si les Anglais ne viennent pas vite[822].

Pour l'écrivain américain d'origine syriaque, Frederick Aprim, si la violence a atteint son paroxysme, c'est parce que les Iraniens locaux ont participé aux massacres commis par les Turcs et les Kurdes. Comme victimes de l'occupation russe et britannique, surtout les Iraniens liés au parti démocratique, se sont vengés sur les Syriaques, collaborateurs avec les Russes[823]. Plus de sept mois après la protection des forces assyro-chaldéennes (de janvier à juillet), la ville d'Ourmia tombe aux mains des Ottomans et se vide de ses « vrais » habitants chrétiens.

Le 31 juillet au matin, avant l'arrivée des troupes turques, des bandes spéciales kurdes qui portent le nom de *Teskilat-i-Mahsusa* entrent dans les faubourgs de la ville et se déchainent sur les 16 000 chrétiens retranchés dans les missions catholiques et protestantes. Une violence inouïe est exercée par les Turcs, les Kurdes et les Persans sur les chrétiens sans distinction. Evêques, prêtres, religieuses, missionnaires, hommes, femmes et enfants, tout le monde passe par l'épée, que les Syriaques appellent *seyfo*. Parmi les premiers tués figure la personne du Délégué apostolique, Mgr Sontag, avec lui le prêtre lazariste Dinkha ; en même temps on déplore l'assassinat de six cent vingt chrétiens réfugiés au sein de la mission lazariste et de deux cent septante réfugiés dans les locaux de la mission presbytérienne. A l'intérieur de la ville, ont été tués l'évêque chaldéen Thomas Audo et ses prêtres, et de nombreuses femmes et jeunes filles ont été enlevées par les Turcs pour les marier à des musulmans[824].

---

[821] Florence HELLOT-BELLIER, *Chroniques de massacres annoncés*, p. 547-548.
[822] Florence HELLOT-BELLIER, *Chroniques de massacres annoncés*, p. 551-552.
[823] Frederick APRIM A., *Assyrians : From Bedr Khan to Saddam Hussein, Driving into Extinction the Last Aramaic Speakers*, Verdugo City-USA, Pearlida Publishing, 2007, p. 102-103.
[824] Joseph et Claire YACOUB, *Oubliés de tous, les Assyro-Chaldéens du Caucase*, Paris, Cerf, 2015, p. 140-141.

*X.1.3.3. Martyre du Délégué apostolique, Mgr Jacques-Emile Sontag*

Suite au meurtre du patriarche de l'Eglise assyrienne, Mar Shemun XIX Benyamin, le 23 mars, le consul de France à Téhéran conseille à ses ressortissants de quitter la ville d'Ourmia. Mais P. Caujole, chef-médecin de l'hôpital français d'Ourmia refuse de partir. Pour Emile Gilbrin, il ne peut abandonner ses blessés, car son départ risque de donner le signal d'une débandade des chrétiens qui pourrait tourner au désastre. Malgré le danger, P. Caujole avait confiance dans les troupes chrétiennes composées d'Arméniens et d'Assyriens[825]. Au mois d'avril, un ordre venu de Paris demande l'exécution immédiate de l'évacuation d'Ourmia par l'Ambulance française. Paul Caujole raconte qu'avant le départ du personnel français de l'hôpital, le soir du 26 avril :

> La veille du départ, une délégation de chrétiens vint remercier pour les services rendus et nous demander de plaider leur cause auprès des alliés. Les musulmans n'oubliant pas que, grâce à nous, deux mille d'entre eux avaient eu la vie sauve, demandèrent que les locaux de l'hôpital fussent inviolables après notre départ. Mgr Sontag a assumé la lourde responsabilité de cette protection. Il avait refusé de partir avec nous. « Tant que mes chrétiens seront ici, ma place est au milieu d'eux ». Les musulmans ont eu l'assurance que le père lazariste Denkha viendrait habiter dans l'hôpital et que le Dr Packard, de la mission américaine, chef improvisé de la police, placerait en permanence aux issues des hommes sûrs[826].

En effet toutes les sources montrent que le Délégué apostolique a refusé d'accompagner les Français pour échapper au pire. F. Hellot-Bellier, spécialiste de la question assyro-chaldéenne d'Iran, s'appuie sur les enquêtes de l'époque pour confirmer que le mercredi 31 juillet, vers 9 ou 10 heures du matin, d'abord des *Organisations spéciales* kurdes, ensuite vers midi, les troupes ottomanes de Salah Ed-Din sont entrées à Ourmia et ont massacré hommes, femmes et enfants sans distinction. Mgr Sontag, qui dans sa dernière lettre écrite le 8 juillet, disait qu'il ne craignait rien pour sa personne, est l'un des premiers à être assassiné, avec le religieux Denkha. À la question de pourquoi et qui l'a tué, tous les témoins confirment qu'il s'agit du chef de la gendarmerie persane, Archad Houmayoun[827]. Il s'agit de celui que Mgr Sontag a accueilli dans sa mission lors des événements du mois de février. Alors qu'il était poursuivi par les forces assyro-chaldéennes, le chef syriaque Agha Petros demande à Mgr Sontag de ne pas laisser sortir Archad et de le protéger à la mission. Ce que le prélat a fait, jusqu'à la libération de celui-ci et de sa famille au début du mois de mars.

Ainsi Mgr Sontag est devenu victime de la montée de la haine entre chrétiens et musulmans. Lui qui accueille musulmans comme chrétiens, sans faire de distinction pour ce qui est du secours humanitaire, il est tombé par l'acte irréparable du chef de la police iranienne. Sur le martyre de Mgr Sontag, Claire Weibel conclut sur un ton assez grave :

> Le lazariste Mgr Emile Sontag et le prêtre chaldéen Nathanaël Dinkha en firent partie. Fusillé sommairement dans la cour derrière l'église, le corps de Mgr Sontag fut jeté sur un tas de cendres, où il git plusieurs jours sans sépulture. Kasha Dinkha, retranché dans l'ancienne mission sanitaire française, fut littéralement haché à coups de sabre, sa tête tranchée et ses reins brisés[828].

---

[825] Emile GILBRIN, *Le Docteur Paul Caujole, L'Hôpital français d'Ourmiah*, p. 161.
[826] Paul CAUJOLE, *Les tribulations d'une ambulance chirurgicale française en Perse*, p. 119-120.
[827] Florence HELLOT-BELLIER, *Chroniques de massacres annoncés*, p. 552-559.
[828] Claire WEIBEL YACOUB, *Surma l'Assyro-Chaldéenne (1883-1975)*, p. 85-86.

### *X.1.4. Août-décembre : la tragédie de l'évacuation du Caucase*

#### *X.1.4.1. Sur la route de Saïn-Kaleh*

Le 8 juillet 1918, les chrétiens en plein désarroi reçoivent la visite d'un aviateur anglais qui se nomme colonel Pennington. Ce dernier est envoyé par le général anglais Dusterville pour inciter les forces chrétiennes à rejoindre les Britanniques à Saïn-Kaleh afin de recevoir des provisions. Encerclé par les forces de la coalition musulmane, Agha Petros décide avec ses troupes de se mettre en route vers le sud. En effet, il n'y a plus de doute, le 30 juillet 1918, le bruit des canons que l'on entend provient de ceux des Ottomans et non de ceux des Anglais. Les Turcs profitent de l'absence des bataillons assyriens pour envahir la ville d'Ourmia par le nord. La nuit du 31 à deux heures du matin et avant l'entrée des bandes kurdes et musulmanes en ville, l'ordre de quitter est donné par la sœur du patriarche Madame Surma. Selon Claire Weibel Yacoub, c'est dans la panique totale que les chrétiens évacuent la ville :

> Tous les moyens de locomotion furent réquisitionnés : chevaux, ânes, buffles, bœufs, chariots, voitures. Chacun y entassa en hâte couvertures, ustensiles de cuisine, habits, objets de valeur… Rapidement la route vers le sud fut encombrée de fuyards désorganisés, d'animaux chargés d'objets, de femmes et d'enfants hurlant et pleurant, de vieillards épuisés s'allongeant à même le sol. Un long périple s'engagea pour cette population harcelée de près par les troupes ennemies, circulant à travers un pays devenu hostile, de jour comme de nuit et manquant terriblement de nourriture et d'eau[829].

Dans leur parcours vers Saïn-Kaleh, les troupes d'Agha Petros tombent sur les forces ottomanes d'Haider Bey, gouverneur de Mossoul. Au terme d'un long combat, les chrétiens ouvrent une brèche et escortent plus de 80 000 personnes vers Saoudj Boulak au sud du lac d'Ourmia. La chaleur suffocante de l'été iranien exténue bon nombre de malades et de vieillards. Parmi eux le Révérend William A. Shedd et sa femme Mary Lewis accompagnent les Syriaques dans leur longue épopée. Ce médecin d'origine américaine terrassé par le choléra meurt juste avant d'arriver à Saïn-Kaleh. L'écrivain anglais, Basil Mathews, dans son livre sur les personnalités importantes de la mission protestante, qualifie Shedd de « Moïse des Assyriens ». Il rapporte qu'il est d'abord enterré au mois d'août 1918 à Saïn-Kaleh, puis après la guerre, à Tabriz, dans le cimetière chrétien[830].

A Saïn-Kaleh, les Syriaques n'ont trouvé qu'une dizaine d'officiers anglais sans aucune munition et ravitaillement pour les exilés. Parmi les officiers britanniques se trouvent le trésorier de la mission anglicane auprès de l'Eglise assyrienne, Georges Reed, et le capitaine Moore. Ils conseillent à la sœur du patriarche Surma et Agha Petros de conduire les réfugiés vers Hamadan. Trois jours après leur arrivée à Saïn-Kaleh, avec les officiers anglais, le convoi prend la route du sud[831].

#### *X.1.4.2. Vers Hamadan*

En chemin, le convoi est rattrapé par des bandes kurdes et iraniennes, les retardataires sont massacrés d'abord au passage de la rivière Shahertchay et ensuite au passage de la rivière

---

[829] Claire WEIBEL YACOUB, *Surma l'Assyro-Chaldéenne (1883-1975)*, p. 86.
[830] Basil MATHEWS, *The Book of Missionary Heroes*, New York, George H. Doran Campany, 1922, p. 236-249.
[831] Florence HELLOT-BELLIER, *Chroniques de massacres annoncés*, p. 559-560.

Djaghatou. Alors, il est impossible pour les Syriaques d'attendre, il faut faire vite, sinon tous les réfugiés risquent d'être décimés. Selon Claire Weibel Yacoub, les chrétiens par manque de nourriture, envoient des éclaireurs pour piller certains villages. Elle décrit l'épopée vers Hamadan :

> Les chrétiens s'écroulaient de fatigue et chose effroyable, des mères abandonnaient leur enfant, accablées de terreur et de lassitude. La misère ambiante était inqualifiable. Malgré les encouragements et la protection vaillante de l'escadron anglais épaulé des *Djelo*, cette marche forcée de plus de quinze jours, propagea le malheur. Ce n'était que par le vol et le pillage de villages voisins que certains survécurent. Cette attitude était à déplorer, mais chacun savait que dans ces conditions, même le peuple le plus civilisé aurait été amené à le faire pour tenter de survivre[832].

Entre le 21 et le 25 août 1918, ces milliers de personnes atteignent la ville de Hamadan. Une fois sur place, Agha Petros et ses officiers demandent des munitions aux Britanniques pour retourner à Ourmia. Mais ces derniers en décident autrement. Ils les désarment et les concentrent dans des camps provisoires aux alentours de la ville. Les troupes des *Djelo*[833] sont mises sous le contrôle de l'armée britannique. Durant les trois semaines de marche, d'Ourmia à Hamadan, sur les 80 000 réfugiés, 40 000 seulement ont réussi à rejoindre le camp de Bidjar près de Hamadan. Après la capitulation de l'Empire ottoman au mois d'octobre 1918 et la famine qui ravage toute la Perse, les Anglais décident de lever le camp de Bidjar et d'installer ces milliers de réfugiés en Mésopotamie. L'endroit le plus propice à leurs yeux est Bagdad : la ville est gouvernée par les Anglais, il y de l'eau et il est plus facile de gérer une population aussi nombreuse[834].

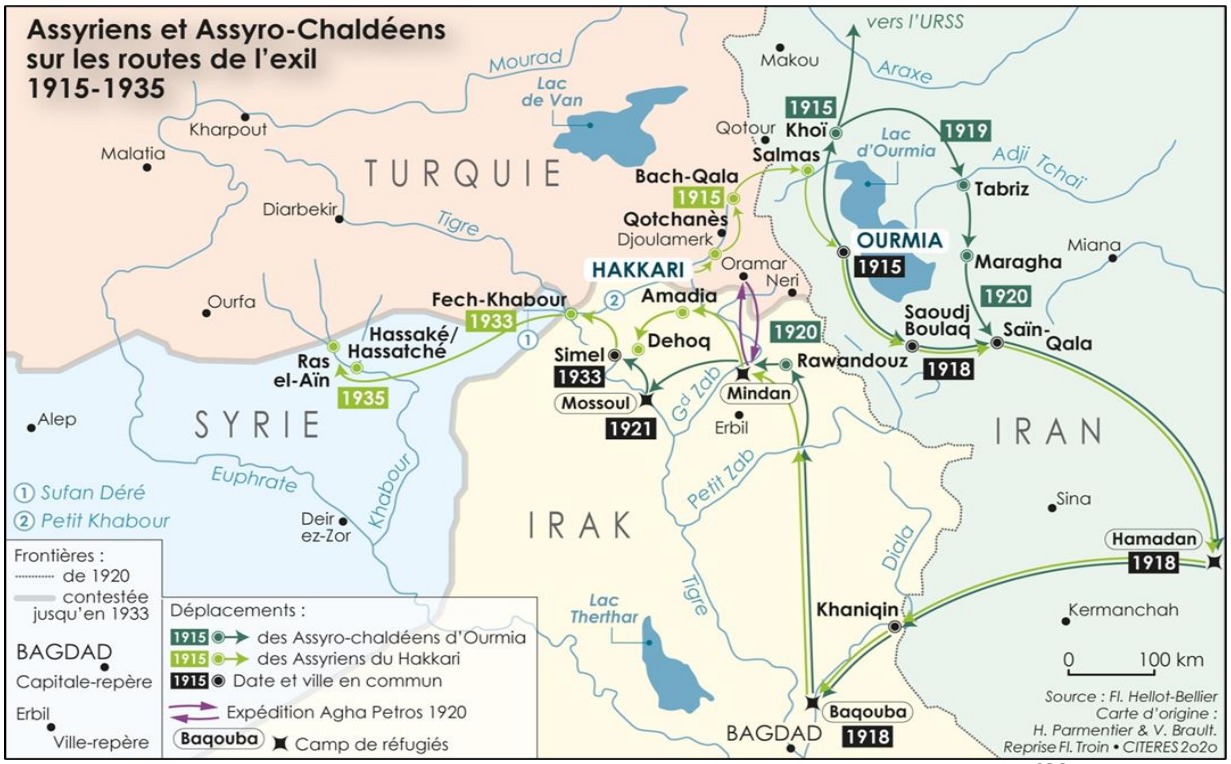
*X.1.4.3. Le camp de Bakuba*

Après une longue marche d'environ 600 km à pied, la colonne des réfugiés escortée par des régiments britanniques arrive à destination, à 45 km au nord de Bagdad, à Bakuba. Le commandement de ce camp est attribué au brigadier et général de l'armée britannique, H.H. Austine. Officier supérieur du général d'Aylmer, H.H. Austine, après la fermeture du camp en 1920, raconte dans un ouvrage relatant ses souvenirs, le fonctionnement du baraquement de Bakuba. Le camp est composé de trois catégories de réfugiés : 25 000 Assyriens originaires du Hakkäri, 15 000 Arméniens originaires de Van en Turquie et 10 000 Assyriens de Salamas et d'Ourmia. La cité de trois mille tentes, divisée en trois zones, possède un hôpital, une école et une formation militaire. C'est ici que les « Assyrians Levies » vont être formés pour être enrôlés dans les troupes britanniques et le reste des hommes est utilisé pour la construction des routes. Malgré les aides et la sécurité dans ce camp présenté comme un modèle du genre, plus de 7 000 chrétiens trouvent la mort[835].

L'engagement officiel et la création des troupes assyro-chaldéennes du côté des pays de l'Entente signalent la fin d'un monde chrétien et d'un mode de vie tribale. Ces chrétiens pouvaient-ils imaginer que leur participation aux côtés des pays de l'Entente aurait des conséquences néfastes et que la promesse de leur autonomie serait reléguée à l'arrière-plan des marchandages entre hommes politiques et diplomates ? Face à cette tragédie humanitaire, regardons comment le Saint Siège réagit face aux souffrances de tout un peuple.

---

[832] Claire WEIBEL YACOUB, *Surma l'Assyro-Chaldéenne (1883-1975)*, p. 89.
[833] Il s'agit de guerriers syriaques originaires du Hakkâri.
[834] Claire WEIBEL YACOUB, *Surma l'Assyro-Chaldéenne (1883-1975)*, p. 89-94.
[835] Herbert H. AUSTINE, *The Baqubah Refugee Camp*, Piscataway, Gorgias Press, 2006.




***L'exil des Syriaques de 1915 à 1934, depuis le Hakkâri vers le Khabour syrien***[836]

## X.2. Stratégie du Saint Siège face aux massacres syriaques du Caucase

### *X.2.1. Janvier-février : appréhension de nouveaux massacres dans les provinces orientales de l'Anatolie*

Les bolcheviques, après avoir définitivement pris le pouvoir en Russie, le 7 novembre 1917, déclarent leur volonté de sortir de la guerre et entament des négociations pour un armistice avec l'Empire ottoman. Les soldats russes présents au Caucase, d'une manière désorientée, subissent les effets de la Révolution et abandonnent les tranchées. Les Syriaques qui habitent les provinces frontalières entre la Turquie et l'Iran observent avec beaucoup d'inquiétude l'évacuation russe. Avec ce départ, le territoire du Caucase intérieur depuis la Géorgie jusqu'au sud de l'Iran est destiné à l'instabilité et à devenir le théâtre de vengeances et de violences sans aucun contrôle. Le 24 janvier 1918, l'administrateur apostolique de l'Eglise arménienne catholique de Russie, dans une lettre qu'il envoie au pape Benoît XV, décrit la situation désastreuse de sa communauté[837].

[836] https://journals.openedition.org/emam/docannexe/image/2912/img-1.jpg
Voir aussi dans https://journals.openedition.org/emam/2912 (Consulté le 1 mars 2021)

[837] Der Abraamian à Benoît XV, 24 janvier 1918, dans SS.RR.SS., AA.EE.SS., III, Asia-Africa-Oceania, III période 1918-1922, pos. 57, fasc. 44, n° 62739, f. 3-4r.

Il est clair que le Vatican est régulièrement informé par des agents missionnaires et des religieux présents sur le terrain. Avec le départ des Russes, tous les chrétiens sans distinction d'Eglise ou de communauté sont exposés à la haine des musulmans. Alors, pour éviter de nouveaux bains de sang dans les diocèses de l'Eglise chaldéenne de Salamas et d'Ourmia, le 12 février 1918, la Congrégation pour l'Eglise orientale demande à la Secrétairerie d'Etat du Vatican d'intervenir :

> Il serait urgent et opportun que la Secrétairerie d'Etat invite par télégraphe, les nonces apostoliques de Vienne et de Munich et le Délégué apostolique de Constantinople, à se hâter auprès des gouvernements respectifs, afin que, lors de l'éventuel retrait de l'armée russe, soit empêché tout harcèlement de la part des Kurdes contre les chrétiens situés aux frontières de la Perse. Si le gouvernement turc le veut sincèrement, les Kurdes s'abstiendront certainement de toutes représailles. Il serait également utile de susciter l'intérêt du gouvernement perse afin qu'il protège les populations aux frontières du Kurdistan contre les harcèlements extérieurs que l'on craint[838].

Aussitôt, le Cardinal Gasparri, par le biais d'un télégramme, informe le Délégué apostolique de Constantinople, le Nonce apostolique de Vienne et le Nonce apostolique de Munich. Le 14 février, le Secrétaire d'Etat du Vatican demande aux représentants du Saint Siège d'intervenir auprès des gouvernements respectifs :

> Que Votre Seigneurie veuille intéresser opportunément gouvernement impérial afin que, agissant comme de propre initiative, sans laisser supposer inspiration Saint Siège, il s'emploie efficacement auprès gouvernement ottoman pour empêcher que dans l'éventuel retrait troupes russes, population chrétienne frontière Perse ait à souffrir harcèlement de la part Kurdes[839].

Suite au télégramme du Cardinal Gasparri, le Nonce apostolique de Munich, Mgr Pacelli, dès le 15 février 1918, envoie une lettre au chancelier allemand, George von Hertling, pour lui expliquer l'inquiétude du Saint Siège face au départ des troupes russes et aux harcèlements des chrétiens par les Kurdes[840].

De son côté, le Délégué apostolique de Constantinople, Mgr Dolci, le 26 février, dans un rapport qu'il rédige pour le Cardinal Gasparri, explique les démarches qu'il a entreprises auprès du Gouvernement ottoman. Dans une audience qu'il a obtenue le 25 février, auprès du ministre des Affaires étrangères par intérim, Halil Bey, Mgr Dolci lui suggère de prendre des mesures préventives, pour réprimer toute tentative hostile des Kurdes contre les populations chrétiennes lors du retrait des troupes russes. Mais la réaction du ministre est des plus surprenantes :

> Halil Bey saisit l'occasion pour déplorer la cruauté des « bandes arméniennes » contre les Turcs sans distinction d'âge et de sexe, tuant et aussi brûlant vieux et jeunes, hommes et femmes. Et pour confirmer ses assertions sur la résolution de son gouvernement de vouloir éviter des harcèlements aux chrétiens, il a ajouté

---

[838] Congrégation pour l'Eglise orientale à Gasparri, 12 février 1918, dans SS.RR.SS., AA.EE.SS., III, Asia-Africa-Oceania, III période 1918-1922, pos. 57, fasc. 44, n° 55711, 6r, 7r.

[839] Gasparri à Pacelli, à Valfré di Bonzo, à Dolci, 14 février 1918, dans ASV, Arch. Nunziatura Monaco di Baviera, bust. 385, fasc. 7, senza protocollo, 3. Pour ce qui est de Mgr Dolci, le télégramme est expédié par l'intermédiaire de Mgr F. Marchetti à Berne, avec la date du 13 février 1918. Voir aussi Gasparri à Dolci, 13 février 1918, dans ASV Segreteria di Stato, Arch. Deleg. Turchia, busta 114, fasc. 604, senza protocollo, 55.

[840] Pacelli à von Hertling, 15 février 1918, dans ASV, Arch. Nunziature Monaco di Baviera, bust. 385, fasc. 7, senza protocollo, 3.

> que les faits de cruauté commis par les bandes arméniennes n'avaient pas été publiés dans les journaux de l'Empire, pour ne pas exciter les musulmans[841].

La réponse du ministre des Affaires étrangères turc à Mgr Dolci est inquiétante. Le Saint Siège reçoit des informations concernant de nouveaux massacres de chrétiens dans le Caucase. Le 2 mars 1918, l'archevêque de Westminster, le Cardinal Bourne, transmet au secrétariat de la Congrégation des Affaires ecclésiastiques, une lettre datant du 18 février, qui signale les massacres de chrétiens dans les provinces orientales de l'Empire ottoman[842].

### *X.2.2. Mars-avril : la lettre du pape Benoît XV*

Le 3 mars 1918, la Russie à Brest-Litovsk, signe un traité de paix avec l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie, la Bulgarie et l'Empire Ottoman. Ce traité prévoit le retour à la Turquie, des provinces orientales de l'Anatolie perdues depuis 1878. Pour éviter que les chrétiens ne subissent les mêmes massacres qu'auparavant, des prélats de l'Eglise arménienne catholique, le 7 mars, adressent une supplique au pape Benoît XV. Dans leur demande, ils expliquent au Souverain Pontife que le départ russe a laissé les chrétiens aux mains de la barbarie musulmane qui veut continuer les massacres et les déportations de 1915. Ils rappellent aussi que l'intervention du pape en 1915 auprès du sultan a adouci le sort des chrétiens et spécialement des Arméniens. Alors pour ne pas subir le même sort, par ces mots, ils s'adressent à Benoît XV :

> Grâce à l'œuvre bénéfique de V.S. en 1915, le sort des malheureux arméniens avait été adouci, du moins en partie. L'effet de l'efficace protection du Saint Siège aurait certainement été beaucoup plus grand, si V.S. avait été informée avant que se succèdent ces excès de barbarie. Un autre acte magnanime de V.S., par lequel Elle a voulu montrer toute sa paternelle sollicitude envers notre nation tourmentée et décimée, nous le voyons dans la note pontificale aux chefs des peuples belligérants[843], dans laquelle Elle a voulu l'organisation de l'Arménie ; pour cet acte auguste de V.S., la nation arménienne sera éternellement reconnaissante. Dans le terrible moment présent, les Arméniens courent le danger d'être détruits non seulement dans les provinces ces derniers temps accordées à la Russie, mais dans les trois autres provinces d'Ardahan, Kars et Batum, où ils se trouvent en grand nombre et qui, par les conditions de paix avec l'Allemagne, devraient être cédées à la Turquie. Afin qu'on puisse épargner une si horrible extermination, nous ne voyons d'autre refuge et remède que dans la protection et l'intérêt efficace de V.S. ; et cela, nous l'implorons humblement pour toute la nation arménienne et spécialement pour les catholiques qui, bien que peu nombreux par rapport aux non-unis, perdraient pourtant cinq évêques diocésains ; beaucoup de clergé soit régulier, soit séculier et plusieurs milliers de fidèles sont morts soit de mort violente, soit des désagréments et tourments supportés dans les déportations[844].

En effet, si la délégation arménienne appréhende l'arrivée des nouveaux massacres, c'est parce que les chrétiens qui ont fui, il y a quarante ans l'Empire ottoman et ont trouvé un abri sur la terre d'un Empire chrétien, manifestent de la peur face à l'arrivée des Turcs et des Kurdes. Dans ce sens-là,

---

[841] Dolci à Gasparri, 26 février 1918, dans ACO, Armeni del Patriarcato 1891-1926, rub. 105, 3, n° 236. Voir aussi dans SS.RR.SS., AA.EE.SS., Russia, III periodo 1917-1919, pos. 974, fasc. 340, n° 63518, 11rv. (Traduit de l'italien en français par Maggy Waterval).

[842] Bourne à Ceretti, 2 mars 1918, dans SS.RR.SS., AA.EE.SS., Russia, III periodo 1917-1919, pos. 974, fasc. 340, n° 57888, 12, 13rv.

[843] Il s'agit de la lettre envoyée, le 1 août 1917 par le pape aux gouvernements des pays belligérants, pour qu'ils arrêtent de se faire la guerre. Voir dans https://www.vatican.va/content/benedict-xv/fr/letters/1917/documents/hf_ben-xv_let_19170801_popoli-belligeranti.html (Consulté le 17 mars 2020).

[844] Der Abraamian, Koyunian, Torassian à Benoît XV, dans SS.RR.SS., AA.EE.SS., Asia-Africa-Oceania, III période 1918-1922, pos. 57, fasc. 44, n° 59712, 16rv. (Traduit de l'italien en français par Maggy Waterval).

le Délégué apostolique de la Perse, Mgr Sontag, est convaincu que les musulmans vont riposter contre les chrétiens. Le 8 mars dans un rapport qu'il envoie au Préfet de la Congrégation pour la propagation de la foi, le Cardinal Serafini, Mgr Sontag décrit la tension dans laquelle vivent tous les chrétiens de la région :

> Les chrétiens de la région ont présumé avec raison que les troupes russes allaient se retirer et que, par la suite, ils retomberaient sous la puissance des musulmans et des turco-kurdes, leurs ennemis. En conséquence, ils ont exposé leur situation au gouvernement du Caucase qui d'accord avec les représentants des alliés à Tiflis, leur a donné quelques officiers, des armes et des dépenses. Dans le dessein des alliés, ces chrétiens devaient garder le front turc et assurer leur propre sécurité. Pour diverses raisons, la formation de ces troupes a été manquée jusqu'à présent. Cependant le gouvernement persan s'en est ému et a protesté, d'ailleurs inutilement, contre l'armement des chrétiens indigènes ; mais il n'a fait aucun acte hostile tant qu'il y avait des troupes russes dans la région. Celles-ci à peine parties, il a commencé à confisquer les fusils des chrétiens quand l'occasion s'en présentait. Le 19 février il a fait un pas de plus : un agent de police a tué en pleine ville (Ourmia) un chrétien sans provocation aucune. Une bagarre s'en est suivie où les chrétiens ont laissé 16 victimes. Le lendemain, le gouverneur a tenu, pour la forme, une réunion pour parer de pareils incidents. Le 22, les hostilités recommençaient, presque en même temps sur différents points de la ville : on tirait sur les chrétiens sans aucune provocation de leur part. Mais comme ceux-ci avaient été mis au courant de desseins sinistres de leurs ennemis, ils s'étaient tenus sur leur garde et ont vite pris le dessus. […] Quoi qu'il en soit, les chrétiens pourront difficilement vivre dans cette région, si une puissance étrangère ne les protège efficacement[845].

Dans son rapport, le Délégué apostolique craint non seulement la riposte des Turcs et des Kurdes, mais surtout celle des Iraniens. Ces derniers veulent récupérer leurs régions envahies jadis par les Russes. Le départ des troupes russes est une occasion pour le gouvernement iranien de désarmer les milices chrétiennes et contrôler la zone frontalière avec l'Empire ottoman. Mais mal armés, les Iraniens attendent une aide extérieure pour arriver à leurs fins.

Le 9 mars 1918, le Nonce apostolique de Bavière, Mgr Pacelli, renouvelle sa demande auprès du ministre des Affaires étrangères et chancelier, le Comte von Hertling, pour que l'Allemagne exerce son influence sur la Turquie qui vient de récupérer les régions orientales de l'Empire. Pour que les chrétiens soient traités avec respect par les Turcs, Mgr Pacelli demande au Comte von Hertling d'intervenir personnellement auprès de l'Empereur Guillaume II[846]. Mais la réponse de ce dernier coïncide avec les motivations turques et iraniennes :

> A cette occasion, nous avons pu nous persuader que le gouvernement turc est décidé à traiter les Arméniens avec clémence et à faire tout ce qui est possible pour faciliter à l'avenir une communauté de vie pacifique entre la population chrétienne et mahométane de l'Anatolie orientale. Quand les bandes arméniennes qui entre-temps, s'étaient établies dans le territoire évacué par les troupes russes, causent un terrible désastre parmi la population mahométane, nous recevons de nouveau du gouvernement turc la tranquille assurance qu'il ne pense pas à prendre des mesures contre la population innocente et que la discipline la plus sévère sera maintenue parmi les troupes qui avancent. Mais évidemment le retour d'un état pacifique n'est possible que si les Arméniens se soumettent au gouvernement turc, s'ils renoncent à leurs aspirations politiques, dorénavant complètement, sans espérance de succès, s'ils retournent légalement à leurs devoirs civils. Malheureusement, même à présent, les comités révolutionnaires arméniens en Suisse sont à l'œuvre pour stimuler les Arméniens à la lutte extrême contre la Turquie. […] Seconde autre nouvelle, des officiers français et anglais se trouvent déjà dans ces régions. Si Mgr le Cardinal (Gasparri) Secrétaire d'Etat trouvait les moyens et les voies pour

[845] Sontag à Serafini, 8 mars 1918, dans ACO, Rappresentanze pontificie in Iran, bust. 2, pos. 856/31, n°865, 176-177v.

[846] Pacelli à von Hertling, 9 mars 1918, dans ASV, Arch. Nunziature Monaco di Baviera, bust. 385, fasc. 7, senza protocollo, 9.

> résister au procédé irresponsable de ceux qui poussent les Arméniens à une vaine résistance, un grand malheur pourrait ainsi être évité à la population chrétienne au sort de laquelle S.E. s'intéresse si vivement[847].

Le ministre des Affaires étrangères allemand attribue l'insécurité des chrétiens dans ces régions, aux bandes révolutionnaires arméniennes manipulées par des officiers britanniques et français. Pour le ministre, les provinces d'Ardahan, de Kars et de Batoum sont des territoires ottomans et il est normal que les chrétiens doivent évacuer pour laisser la place aux Turcs. C'est pour cette raison que le ministre demande au Cardinal Gasparri d'intervenir auprès des pays de l'Entente afin d'arrêter l'idée de former des troupes chrétiennes dans la région.

Alors le pape Benoît XV, conscient du sérieux de l'épreuve qui menace la population chrétienne du Caucase, décide d'écrire personnellement au sultan de l'Empire ottoman. Après les événements de 1915, il est persuadé de la nécessité de convaincre le gouvernement turc de ne pas commettre des massacres, plutôt que d'en arrêter le cours. Le 12 mars 1918, Benoît XV s'adresse au sultan Mehmet V Reshad :

> Majesté,
>
> A l'appel que nous adressions le 10 septembre 1915 à Votre Majesté pour qu'Elle prît en pitié le sort des malheureux Arméniens, Votre Majesté répondit le 10 du mois de novembre suivant, en Nous donnant à ce sujet des explications et des assurances. Et de fait, dans la profonde tristesse où Nous tenaient les maux de la guerre, ce Nous fut un puissant réconfort d'apprendre par la suite, qu'une amélioration sensible était survenue dans la condition de ce malheureux peuple menacé d'un désastre si épouvantable. Cette heureuse conséquence de nos pressantes prières, cette preuve palpable des bonnes dispositions de Votre Majesté, Nous portent en ce moment à Vous faire part de l'angoisse où Nous jettent les renseignements qui, derechef parviennent jusqu'à Nous, et les craintes que Nous ressentons de voir se renouveler pour ces infortunés les souffrances inénarrables endurées par le passé. En vertu du traité de paix, que les armées de Votre Majesté unies à celle de vos Alliés, ont imposé à la Russie, des territoires considérables rentrent sous la domination de la Turquie et ces contrées sont en grande partie habitées par des Arméniens. De grâce, que l'on épargne et que l'on protège les populations désarmées et innocentes : c'est un don des Puissants, que de savoir pratiquer la générosité et la miséricorde. Et maintenant qu'il n'y a plus de motifs de craindre, maintenant que cessent les raisons d'ordre militaire signalées par Votre Majesté dans sa lettre du 10 novembre, et que, bien au contraire l'empire ottoman étend au nord ses vastes domaines, puissent les pauvres Arméniens voir s'abaisser sur eux en abondance la pitié et la clémence souveraine ! Espérant que Votre Majesté voudra bien se rendre à nos exhortations et que, dans un sentiment élevé de justice et de clémence, Elle daignera prendre des dispositions opportunes en faveur de ces malheureux si éprouvés par la guerre, Nous prions Votre Majesté d'agréer les meilleurs vœux que Nous formons pour Sa conservation et Sa prospérité, ainsi que pour le bonheur de Ses peuples.
>
> Du Vatican, le 12 mars 1918
>
> Benoît XV, Pape[848].

Comme il y a trois ans, la lettre du souverain pontife rencontre les mêmes difficultés pour être remise au sultan. Elle arrive le 8 avril aux mains du Délégué apostolique à Constantinople. Mais

---

[847] Von Hertling à Pacelli, 14 mars 1918, dans ASV, Arch. Nunziature Monaco di Baviera, bust. 385, fasc. 7, senza protocollo, 10-11. La version italienne de la lettre est traduite par le chargé d'Affaires de la nonciature de Munich, par L. Schioppa se trouve dans SS.RR.SS., AA.EE.SS., Asia-Africa-Oceania, III periodo 1918-1922, pos. 57, fasc. 44, n° 63502, 29-30r. (Traduit de l'italien en français par Maggy Waterval).

[848] Benoît XV à Mehmet V Reshad, 12 mars 1918, dans ASV, Arch. Deleg. Turchia, busta 101, fasc. 528, senza protocollo, 41rv. Voir aussi SS.RR.SS., AA.EE.SS., Asia-Africa-Oceania, III periodo 1918-1922, pos. 57, fasc. 44, n° 57892, 22-23v.

avant d'intervenir auprès du gouvernement ottoman, Mgr Dolci rend visite à l'ambassadeur allemand, le comte Bernstorff. Face aux atrocités commises par les Turcs contre les chrétiens, l'ambassadeur dit que le ministre de la Guerre, Enver Pacha, lui a assuré avoir envoyé des ordres aux commandants des troupes, interdisant tout acte de représailles contre les Arméniens. Dans les jours suivants, de manière à impressionner le public, les journaux turcs locaux décrivent avec vivacité, les atrocités commises par les Arméniens[849].

Et pourtant le 15 mars, le Délégué apostolique de Constantinople reçoit des personnalités dignes de foi, qui le préviennent, dans le plus strict secret, que le gouvernement avait décrété la déportation des Arméniens. Ils demandent à Mgr Dolci de s'interposer au nom du Saint Père, afin de faire suspendre ces mesures. Aussitôt, le Délégué apostolique informe l'ambassadeur d'Allemagne pour le mettre confidentiellement au courant de l'intention du gouvernement turc. Le comte Bernstorff estime la décision prématurée, car le cabinet du gouvernement ne peut pas assumer une si grave responsabilité sans attendre l'arrivée du Grand vizir, Talât Pacha, qui se trouve à Bucarest[850].

De son côté, le 17 mars 1918, le gouvernement allemand, dans une note qu'il envoie à la nonciature de Munich, informe le Saint Siège de son intervention pour protéger les chrétiens. Il précise que des démarches ont été entreprises auprès du gouvernement de la Sublime Porte et du gouvernement persan, afin de protéger la population chrétienne, dans la mesure du possible[851].

Le 18 mars, Mgr Dolci intervient auprès du ministre des Affaires étrangères, Halil Bey. Ce dernier rapporte au Délégué apostolique que dans les territoires réoccupés, on ne rencontre plus de familles chrétiennes, toutes ont abandonné les lieux pour passer en Russie. Il ajoute qu'il n'y reste que des bandes armées qui luttent pour garder ces régions sous leur autorité. Et que ces bandes commettent des atrocités contre les vrais habitants de ces lieux, les Turcs. Pour Halil Bey, de Van à Trabzon, en passant par Erzincan et Erzurum, les bandes arméniennes commettent les plus horribles crimes contre la « race » turque, sans épargner les jeunes filles, les vieillards et les femmes enceintes. Il conclut en disant que de toutes ces informations, il a rédigé un exposé pour le communiquer aux puissances de ce monde[852]. Face à ces déclarations le Délégué apostolique ne peut rien espérer de concret de la part de ce gouvernement.

Le 9 avril, Mgr Dolci demande au nouveau ministre des Affaires étrangères, Nessim Bey, de lui obtenir une audience impériale, afin de remettre personnellement la lettre de Benoît XV à son destinataire. Lors de la première entrevue, le ministre se réserve de lui donner une réponse décisive pour sa prochaine rencontre avec lui. Dans la seconde entrevue, le ministre dit au Délégué apostolique que les conditions de santé du sultan l'empêchent de lui accorder une audience et que

---

[849] Le journal *Hilal* du 13 et 14 mars 1918, dans Georges-Henri RUYSSEN, *La questione Armena*, Vol. IV, *1908-1925, Documenti dell'Archivio Segreto Vaticano (ASV), & dell'Archivio Storico della Segreteria di Stato, Sezione per I Rapporti con gli Stati (SS.RR.SS.)*, Roma, Lilame, Editioni Orientalia Christiana, 2015, p. 401-404.

[850] Valentina Vartui KARAKHANIAN, Omar VIGANO, *La Santa Sede e lo sterminio degli Armeni nell'Impero ottomano*, p. 226-227.

[851] Schioppa à Gasparri, 17 mars 1918, dans SS.RR.SS., AA.EE.SS., Asia-Africa-Oceania, III periodo 1918-1922, pos. 57, fasc. 44, n° 59763, 28.

[852] A ce sujet, nous avons trouvé une publication du Congrès national turc, qui s'intitule, *Documents relatifs aux atrocités commises par les Arméniens sur la population musulmane*, Constantinople, Société anonyme de Papeterie et d'Imprimerie, 1919. Voir aussi version électronique : https://louisville.edu/a-s/history/turks/atrocites_commises_par_les_armeniens.pdf (Consulté le 18 mars 2020).

la lettre sera remise par l'intermédiaire du gouvernement, mais Mgr Dolci refuse. Il apprend que s'il ne peut pas être reçu, c'est parce que le ministre des Affaires étrangères et son cabinet y sont opposés, pour ne pas donner l'occasion aux médias étrangers de parler de la persécution des chrétiens du Caucase. Par le seul fait de parler de l'intervention du Saint Siège, le gouvernement craint que la presse risque de crier au massacre de chrétiens par les Turcs[853].

Voyant la situation bloquée par le gouvernement, le Délégué apostolique décide d'écrire au sultan pour obtenir une audience afin de remettre l'autographe du pape. Le 17 avril, il s'adresse au sultan Mehmet V Reshad :

> Majesté,
>
> Sa Sainteté le Pape me donne la haute mission de remettre Son Autographe dans les mains augustes de Votre Majesté Impériale. Il me charge en même temps de renouveler les vœux les plus sincères pour le bonheur personnel de Votre Majesté Impériale et pour la prospérité et la grandeur de Votre Empire.
>
> Que Dieu conserve Votre Majesté Impériale pour de longues années ; c'est la prière ardente que j'élève au Tout-Puissant et le vœu que je dépose au pied de Votre Trône avec mes hommages les plus humbles[854].

Le jour même, Mgr Dolci rencontre le sultan et lui remet la lettre du pape. Il précise que l'audience a été très cordiale et que rapidement, le message du pape au sultan a eu un écho universel. A cette occasion, il reçoit des témoignages d'estime et de gratitude de la part des communautés chrétiennes. Parmi ceux-ci, le message du représentant du Conseil de l'Eglise arménienne orthodoxe de Constantinople Mgr Terzibascian est des plus significatifs. Le 30 avril 1918, le prélat par l'intermédiaire du Délégué apostolique s'adresse au pape :

> Au nom explicite du conseil et de la nation arménienne tout entière, (ils expriment) les plus profonds sentiments de vénération filiale et d'éternelle reconnaissance au grand et souverain pontife Benoît XV, vraiment béni du ciel. En seconde lieu (ils expriment) au Délégué apostolique leur immense reconnaissance, pour, pendant environ trois ans, avoir su être le juste interprète des désirs et des dispositions du grand pontife, et d'avoir avec la plus grande sagesse et prudence et avec un effort assidu, protégé les Arméniens au nom du Saint Père, et garanti au gouvernement du sultan, la fidélité séculaire de cette nation[855].

### *X.2.3. Mai-juin : la réponse du sultan Mehmet V Reshad et la conquête turque du Caucase*

Le 3 mai 1918, l'Etat-major général des forces d'expéditions en Egypte transmet une longue lettre de Mgr Butros Abed au Cardinal Marini, Secrétaire de la Congrégation pour l'Eglise orientale. Il s'agit d'un long rapport rédigé sur la situation des Syriaques depuis les massacres de 1915 jusqu'au 16 mars 1918. L'évêque chaldéen du Caire et originaire de Mardin prend la peine de décrire, diocèse par diocèse, les événements qui ont bouleversé la vie de son Eglise. A la fin de son rapport, il explique les raisons qui l'ont poussé à écrire au pape Benoît XV en personne :

---

[853] Valentina Vartui KARAKHANIAN, Omar VIGANO, *La Santa Sede e lo sterminio degli Armeni nell'Impero ottomano*, p. 226-231.

[854] Dolci à Mehmet V Reshad, 17 avril 1918, dans ASV, Arch. Deleg. Turchia, busta 114, fasc. 604, senza protocollo, 96-97r.

[855] Dolci à Gasparri, 30 avril 1918, dans ASV, Segreteria di Stato Guerra 1914-1918, rubr. 244, fasc. 111, n° 66574, 24r. (Traduit de l'italien en français par Maggy Waterval).

> Je suis rentré en Egypte le 16 mars 1918, après une absence d'un an et quatre mois, au cours desquels j'ai parcouru ces régions et recueilli les informations puisées aux meilleures sources, en affrontant les dangers et passant par des moments de très grande anxiété desquels je suis sorti sain et sauf par miracle, j'en suis sûr, puisque ma seule arme était le recours à la Vierge très pure, qui m'a fait rentrer sain et sauf pour exposer cette vérité à Sa Sainteté le Souverain Pontife Benoît XV, par l'intermédiaire de VE. Mais je demande que mon exposé soit tenu secret, afin que soient épargnés les chrétiens survivant encore dans ces pays. Quand cette guerre fera le compte de ses crimes, alors surgira la certitude que ces vérités à peine exposées ne sont autres qu'une partie de la vérité[856].

Malgré la conquête de l'Egypte par les Anglais et l'absence de l'armée turque, les Syriaques ont peur de raconter les atrocités qu'ils ont vécues. C'est pour cette raison que le représentant de l'Eglise chaldéenne en Egypte demande à l'Etat-major anglais de remettre en main propre son rapport au Cardinal Marini, sans que personne ne soit au courant.

Deux mois après la lettre du pape, le 15 mai 1918, le sultan décide de répondre à Benoît XV, mais le gouvernement ottoman refuse de divulguer rapidement l'existence de cette lettre. Il faut attendre le 4 juin pour que le Délégué apostolique se voie remettre, par le ministre des Affaires étrangères, la réponse de Mehmet V Reshad[857] :

> Sa Majésté Impériale le Sultan à Sa Sainteté Benedictus P.P.XV, Souverain Pontife
>
> Sainteté,
>
> Nous avons reçu la lettre que Votre Sainteté a bien voulu Nous adresser, en date du 12 du mois de mars 1918, par laquelle, de Son sentiment de haute bonté, Elle nous fait part des inquiétudes que certaines informations tendancieuses qui sont parvenues jusqu'à Elle, Lui font éprouver au sujet des populations arméniennes se trouvant dans les territoires dont le sort a été prévu par le Traité de Paix de Brest-Litovsk. Bien que ces territoires soient habités presque en totalité par des musulmans, Nous sommes heureux de pouvoir renouveler à Votre Sainteté les assurances précédemment données dans Notre lettre du 10 du mois de novembre 1915, relativement à la protection pleine et entière de la population arménienne. Le sentiment de haute sollicitude et de justice traditionnel de Nos Ancêtres à l'égard de tous leurs sujets sans distinction de race ni de religion, ainsi que celui de tolérance et de respect pour les croyances des différentes communautés dont le Tout-Puissant a daigné Nous confier la garde, constituent les principes immuables de Notre conduite souveraine. Donc Votre Sainteté peut être assurée, que ceux qui ne devient pas du droit chemin et ne manquent pas à leurs devoirs envers leur pays continueront à jouir, à l'instar de tous Nos fidèles sujets, de toute Notre paternelle protection. Bien que les armées russes aient évacué Nos provinces envahies, les bandes arméniennes se sont efforcées d'opposer de la résistance à Nos troupes chargées de la réoccupation desdites provinces et elles se sont livrées avec acharnement à leur œuvre de mort contre la population musulmane sans défense et n'ont laissé sur leur passage que ruine et désolation. Le district d'Erevan qui se trouve pourtant en dehors des limites fixées par le Traité de Brest-Litovsk n'a pas échappé à son tour aux horreurs commises par ces bandes qui se sont livrées, tout récemment encore, à un massacre qui a duré plus d'une semaine et dont le nombre des victimes s'élève à plus de cinq mille âmes, et plus de quarante mille personnes ont cherché refuge dans les montagnes et se trouvent exposées à des privations indescriptibles. Nous éprouvons un grand chagrin devant ce déplorable égarement qui n'a pour tout résultat que d'ajouter d'autres maux à ceux que la guerre provoque et dont Nous tâchons d'adoucir les cruelles conséquences. Avec l'aide du Très-Haut Nous espérons que l'ordre et le calme seront bientôt rétablis dans ces territoires et Notre plus vif désir de voir Nos sujets arméniens y vivre en paix et en pleine prospérité, côte à côte avec leurs concitoyens musulmans ne tardera pas à se réaliser entièrement.

---

[856] Etat major à Marini, 3 mai 1918, dans ACO, Armeni del Patriarcato 1891-1926, rubr. 105, 3, n° 542. (Traduit de l'italien en français par Maggy Waterval).

[857] Dolci à Gasparri, 4 juin 1918, dans ASV, Segreteria di Stato Guerra 1914-1918, rubr. 244, fasc. 112, n° 67801, 12-13.

> Nous prions Votre Sainteté d'agréer, les meilleurs vœux que Nous formons pour la conservation de Sa précieuse santé et pour Son bonheur.
>
> Constantinople, le 15 mai 1918
>
> Signé Mehmet V Reshad[858].

Dans sa lettre le sultan, pour rassurer le pape, fait référence à la tradition historique de l'Empire ottoman, celle d'avoir toujours protégé les sujets chrétiens. En effet, l'Empire de Mehmet V est le seul Empire musulman qui a régné sur une mosaïque de communautés chrétiennes. Il est certain que le système de *millet* est une révolution dans l'histoire de la religion musulmane. Chaque communauté chrétienne est censée posséder sa propre constitution d'Eglise. Mais il oublie que son gouvernement nationaliste issu des Jeunes Turcs a supprimé cette reconnaissance aux chrétiens. Comme le ministre des Affaires étrangères, le sultan ne fait que répéter ce que le gouvernement lui dicte : « les bandes arméniennes exécutent les populations musulmanes innocentes ».

Selon l'historien français d'origine arménienne, Raymond Kevorkian, après la révolution bolchevique, le gouvernement provisoire russe installe un Comité spécial pour administrer la Transcaucasie. Ce Comité qui prend le nom de République démocratique fédérale de Transcaucasie proclame son indépendance le 10 avril 1918. Mais après seulement un mois, cette République est dissoute pour laisser place aux intérêts indépendantistes des Géorgiens, des Arméniens et des Azéries. Entretemps, le gouvernement des Jeunes Turcs sous la direction du ministre de la Guerre procède à une réorganisation de l'armée ottomane du Caucase. Enver Pacha mobilise ses hommes pour mettre en route :
1. Les restes de la Troisième armée sous l'autorité de Kazim Karabekir,
2. L'Armée de l'Islam, sous la direction de Nuri Killigil (demi-frère d'Enver),
3. La Neuvième armée, sous la conduite de Yakub Sevki Pacha,
4. La Sixième armée, sous le commandement d'Ali Ihsan Pacha,
5. Les deux divisions turques des fronts de Galice et de Moldavie sous les ordres d'Halil Kut (oncle d'Enver) [859].

Dès le mois de février 1918, après la prise d'Erzincan, Enver Pacha ordonne l'offensive générale pour la conquête de la Transcaucasie. Les forces turques prennent tour à tour : Trabzon et Erzeroum le 12 mars, Van le 4 avril, Kars le 25 avril et le 11 mai, Batoum. Pour justifier les conquêtes qui dépassent la stricte application du traité de Brest-Litovsk, Enver avance un double argument : « le danger bolchevique au Caucase et les souffrances endurées par les innocents musulmans aux mains des bandes arméniennes ». Soit dit en passant, les dix à douze mille hommes de la Sixième armée ottomane n'ont rencontré qu'un seul obstacle en envahissant l'Azerbaïdjan : les bataillons chrétiens, constitués d'Arméniens et des Syriaques montagnards, formés à l'initiative des Britanniques et des Français. En effet, après un mois de combats, le 21 juin, la ville de Salamas, et vers le 20 juillet, la ville d'Ourmia, tombent aux mains des Turcs et provoquent l'exode des centaines de milliers de chrétiens[860]. Cette reconquête de la Transcaucasie par l'Empire ottoman est motivée par une double ambition : fédérer les peuples turcophones sous la houlette du

[858] Mehmed V Reshad à Benoît XV, 15 mai 1918, dans ASV Arch. Deleg. Turchia, busta 101, fasc. 528, senza procollo, 46-47.
[859] Kazim KARABEKIR, *Brinci Dünya Savasi Anilari*, Istanbul, Yapi Kredi Yayinlari, 2011, p. 602-642.
[860] Raymond KEVORKIAN, *Le génocide des Arméniens*, Paris, Odile Jacob, 2006, p. 862-872.

« panturquisme » et par la création de l'armée de l'Islam, forger une solidarité entre tous les musulmans de la région[861]. Selon l'historien et politologue français d'origine kurde, Hamid Bozarslan, l'idée principale est de bâtir un Etat démographiquement et économiquement basé sur une identité turque et une religion musulmane[862].

Face au discours de la solidarité islamique prôné par les nouveaux occupants du Caucase, les Iraniens répondent favorablement aux révoltés contre les bataillons chrétiens des Syriaques et des Arméniens. Ainsi le patriarche de l'Eglise nestorienne Mar Shemun Benyamin et ses fidèles deviennent une cible, non seulement pour les Turcs et les Kurdes, mais aussi pour les Iraniens nationalistes et partisans de l'Allemagne et de l'Empire ottoman.

### *X.2.4. Juillet-août : l'Allemagne accepte de secourir les chrétiens du Caucase*

Entretemps les nouvelles concernant les chrétiens du Caucase ne sont pas rassurantes. Le 2 juin, Mgr Pacelli transmet au Cardinal Gasparri, un mémorandum qu'il a reçu d'un certain professeur Joseph Engert, sur la situation catastrophique des chrétiens d'Orient. Selon Mgr Pacelli, le chancelier de l'Empire de Prusse, le Comte von Hertling, estime que si le Saint Siège a officiellement la mission de défendre les populations chrétiennes des périls qui les menacent, alors il doit assumer l'initiative de se tourner vers le gouvernement allemand. Le chancelier assure Mgr Pacelli de son soutien, si d'une manière officielle, le Vatican demande l'intervention de l'Allemagne pour secourir les chrétiens. Mais il ne peut prendre à ce sujet aucune résolution, tant qu'il ne lui arrive pas une demande par une voie officielle.[863]

De son côté le Vicaire patriarcal de l'Eglise chaldéenne, Mgr Manna, le 13 juin 1918, écrit une lettre au Secrétaire d'Etat du Vatican afin de demander du secours pour les chrétiens du Caucase. Il lui apprend l'existence en Angleterre d'un comité arménien pour servir les intérêts de la population arménienne. Par l'intermédiaire du Vicaire, le comité demande à la Congrégation pour la propagation de la foi d'accepter d'aider les chrétiens du Caucase. Mais la Congrégation refuse, car les relations avec ses agents sont rompues à cause de la situation en Russie. Alors, Mgr Manna apprend au Cardinal Gasparri le meurtre du patriarche Mar Shemun XIX Benyamin et de ses hommes par des Kurdes. Préoccupé par le sort de sa communauté, le prélat de l'Eglise chaldéenne demande au Secrétaire du Saint Siège de télégraphier à Mgr Ratti[864] pour savoir :

> 1. S'il a des nouvelles rassurantes sur le sort de nos chrétiens en Caucase et en Perse,
> 2. S'il a des moyens sûrs pour faire parvenir à ces contrées du Caucase et de la Perse, des secours pour tous les chrétiens arméniens et syro-chaldéens qui se trouvent dans ces pays[865].

Suite aux suggestions du chancelier von Hertling et aux nouvelles alarmantes du Caucase, le 1 juillet 1918, Benoît XV ordonne qu'on adresse un appel au secours auprès du gouvernement

---

[861] Murat BARDAKCI, *Enver*, Istanbul, Turkiye Is Bankasi, Kultur yayinlari, 2015.
[862] BOZARSLAN Hamit, *Histoire de la Turquie, De l'Empire à nos jours*, Paris, Tallandier, 2013, p. 311-315.
[863] Pacelli à Gasparri, 2 juin 1918, dans SS.RR.SS., AA.EE.SS., Asia-Africa-Oceania, III periodo 1918-1922, pos. 57, fasc. 44, n° 67605, 61r, 62-77. (Traduit de l'italien en français par Maggy Waterval).
[864] Mgr Ratti est le Nonce apostolique de Pologne, le 6 février 1922, il est élu pape de l'Eglise catholique sous le nom de Pie XI.
[865] Manna à Gasparri, 13 juin 1918, dans ASV, Segreteria di Stato Guerra 1914-1918, rubr. 244, fasc. 306, n° 66909, 473-474.

allemand afin d'arrêter les souffrances de ces chrétiens de l'Empire ottoman. C'est au Secrétaire d'Etat que revient de composer l'appel :

> Le cœur paternel du Souverain Pontife a éprouvé une vive émotion et une profonde douleur à la lecture d'une relation qui Lui est parvenue d'une source digne de foi et exposant la situation épouvantable des chrétiens en Orient. […] Sa Sainteté est intervenue déjà auprès de l'Empereur des Ottomans soit directement, par deux lettres autographes, soit par l'intermédiaire du Délégué apostolique de Constantinople. De plus par les Nonciatures apostoliques de Vienne et de Munich, Sa Sainteté a demandé à ce propos le puissant concours du Gouvernement qui leur sait gré de ce qu'Ils ont déjà fait en faveur de ces malheureux. […] En considération des faits si douloureux relevés dans la relation dont il est question, Sa Sainteté s'adresse de nouveau par mon intermédiaire à Votre Gouvernement pour le prier de prendre lui-même connaissance de cette relation et de tenter encore un effort en faveur de ces infortunés. Sa Sainteté ne se dissimule pas la grande difficulté de la chose, vu les conditions particulières dans lesquelles se trouve l'Empire ottoman, pas plus qu'Elle n'ignore les obstacles opposés au ravitaillement de ces malheureuses régions. Toutefois le Saint Père a confiance dans les sentiments profondément religieux et humanitaires de Votre Excellence et de Votre peuple, qui certainement ne voudra être inférieur à aucun autre dans une œuvre aussi charitable, si le Gouvernement Impérial jugeait utile de demander son concours[866].

Aussitôt, le 9 juillet, le Cardinal Gasparri demande à Mgr Pacelli d'intervenir auprès du gouvernement allemand, pour s'assurer que celui-ci accepte d'envoyer des secours en urgence pour les Arméniens et les Syriaques du Caucase et de Perse. Car il est impossible de le réaliser par l'intermédiaire de la légation britannique de Constantinople[867]. Deux jours plus tard, Mgr Pacelli répond au Cardinal Gasparri pour dire qu'il a transmis la demande du Saint Siège[868].

Le 12 juillet 1918, alors que le massacre des chrétiens de la ville d'Ourmia n'est pas encore perpétré, le Cardinal Marini s'inquiète du manque d'informations concernant Mgr Sontag, le Délégué apostolique et les Syriaques du Caucase iranien. Le Secrétaire de la Congrégation pour l'Eglise orientale demande au Délégué apostolique de Constantinople de faire le nécessaire :

> Depuis longtemps, la Sacrée Congrégation n'a plus de nouvelles du Délégué apostolique de Perse, Mgr Emile Sontag, résidant à Ourmiah, ni des évêques chaldéens : Mgr Thomas Audo résidant à Ourmiah, Mgr Pierre Aziz résidant à Khosrova et Mgr Hanna Nissan résidant à Sinah. Entretemps ont circulé dans les journaux de graves rumeurs de massacres répétés de chrétiens de la part des Turcs de ces régions, après le retrait de l'armée russe, et récemment, on affirme encore que l'armée turque aurait occupé une grande partie de cette Délégation apostolique qui comprend les diocèses chaldéens que j'ai nommés. Préoccupé du sort de la communauté chaldéenne et des missions de cette Délégation, je me tourne vers la charité empressée de VS, afin que, s'il était possible d'entrer en communication avec ces régions, elle essaie de prendre des nouvelles de ces cas et en fasse part à la Sacrée Congrégation, aussi pour pouvoir envoyer des messes et des secours qu'ils attendent depuis longtemps[869].

On constate que le Secrétaire de la Congrégation pour l'Eglise orientale est déjà au courant de massacres et de l'occupation par l'armée turque des provinces habitées en majorité par les Syriaques. Le 13 juillet, l'ambassadeur allemand de Constantinople von Bernstorff affirme à Mgr

---

[866] Gasparri à Pacelli, 5 juillet 1918, dans SS.RR.SS., AA.EE.SS., Asia-Africa-Oceania, III periodo 1918-1922, pos. 57, fasc. 44, n° 67605, 85.

[867] Gasparri à Pacelli, 9 juillet 1918, dans ASV, Segreteria di Stato Guerra 1914-1918, rubr. 244, fasc. 306, n° 66909, 476rv. Voir aussi dans ASV, Arch. Nunziature Monaco di Baviera, bust. 385, fasc. 7, senza protocollo, 43.

[868] Pacelli à Gasparri, 11 juillet 1918, dans ASV, Arch. Nunziature Monaco di Baviera, bust. 385, fasc. 7, seza protocollo, 44-45.

[869] Marini à Dolci, 12 juillet 1918, dans ACO, Rappresentanze pontificie in Iran, bust. 2, pos. 856/31, n°631, 164rv. (Traduit de l'italien en français par Maggy Waterval).

Dolci que leurs représentants consulaires dans ces régions n'ont pas encore de nouvelles en ce qui concerne le massacre du patriarche de l'Eglise nestorienne et des chrétiens du Caucase. Pour plus d'informations, l'ambassadeur invite Mgr Dolci à se rendre à la commission de la délégation de la nouvelle République d'Arménie, présente à Constantinople, au sujet de la paix en Transcaucasie. Le 19 juillet, malgré les assurances données par le Président de la République arménienne au Délégué apostolique, la triste nouvelle de l'assassinat du patriarche Mar Shemun XIX Benyamin est confirmée par l'ambassadeur allemand en personne[870].

Au mois d'août 1918, le gouvernement allemand se dispose à transmettre des fonds aux populations arméniennes et syriaques. La Délégation de Prusse à Munich confirme à Mgr Pacelli que le gouvernement d'Allemagne est en principe prêt à accepter le transfert de l'appui financier aux chrétiens du Caucase et de la Perse. Le 12 août 1918, le chancelier impérial intervient personnellement auprès du Saint Siège. Le Comte Georg von Hertling rappelle au Cardinal Gasparri que son gouvernement continue à faire pression sur le gouvernement ottoman, pour un traitement plus clément en faveur des chrétiens du Caucase. A ce propos, il rapporte que dans le Caucase méridional, suite à l'entrée de l'armée turque dans les territoires arméniens, des milliers de chrétiens quittent leur pays natal pour se réfugier dans les montagnes. Le chancelier conclut sa lettre par ces mots :

> Ensuite, à cause de cela, ils se tournèrent vers nous en nous priant d'obtenir pour eux, du gouvernement turc, l'autorisation de retourner dans leurs terres natales et de mettre la récolte en sécurité. Alors que, au début, le gouvernement avait refusé pour des raisons militaires, maintenant, suite à nos demandes soutenues par l'Autriche-Hongrie, il a donné son consentement de commencer tout de suite le rapatriement des réfugiés arméniens[871].

Dans le même temps, la lettre du Président du Conseil des ministres de la Bavière, Otto von Dandl, envoyée le 29 août 1918, exprime l'engagement du gouvernement allemand à l'égard des chrétiens de l'empire ottoman :

> A ma grande satisfaction par une communication qui m'est parvenue de sa part (du gouvernement impérial d'Allemagne), j'ai pu remarquer quelle part efficace le gouvernement prend au sort des chrétiens d'Orient ; comme il a cherché avec empressement à améliorer les tristes conditions dans lesquelles se trouvent spécialement les Arméniens, et comme il a réussi dans cette voie à obtenir déjà quelque succès. Je vous prie d'être sûr que le gouvernement bavarois, comme il l'a fait jusqu'à présent, continuera à l'avenir à considérer cette question comme un objet de son spécial intérêt, et est décidé à promouvoir et encourager, autant que c'est possible, ce qui est apte à adoucir les souffrances des chrétiens en Orient[872].

Malgré ces paroles rassurantes du gouvernement allemand, les chrétiens du Caucase n'obtiennent aucun secours et, le 31 août 1918, les forces turques, précédées des régiments spéciaux kurdes, entrent dans la ville d'Ourmia et massacrent le Délégué apostolique Mgr Sontag, des religieux, des prélats et des milliers de chrétiens qui appartiennent aux Eglises chaldéenne et nestorienne. Le reste a pris le chemin de la fuite vers l'Iran et l'Irak pour se mettre à l'abri près des Britanniques.

---

[870] Dolci à Marini, 19 juillet 1918, dans ACO, Conversioni, Fede, Professione, rub. 40, fasc. 43, n° 731. Voir aussi Dolci à Gasparri, 19 juillet 1918, dans SS.RR.SS., AA.EE.SS., Asia-Africa-Oceania, III periodo 1918-1922, pos. 57, fasc. 44, n° 70661, 93-94.

[871] G. von Hertling à Gasparri, 12 août 1918, dans SS.RR.SS., AA.EE.SS., Asia-Africa-Oceania, III periodo 1918-1922, pos. 57, fasc. 45, n° 81278, 5-6. (Traduit de l'italien en français par Maggy Waterval).

[872] Otto von Dandl à Gasparri, 29 août 1918, dans SS.RR.SS., AA.EE.SS., Asia-Africa-Oceania, III periodo 1918-1922, pos. 57, fasc. 45, n° 81693, 15-17. (Traduit de l'italien en français par Maggy Waterval).

### *X.2.5. Septembre-décembre : exode des Syriaques du Caucase et fin de la guerre*

Le 26 août 1918 le Cardinal Marini, Secrétaire de la Congrégation pour l'Eglise orientale informe le Cardinal Gasparri, qu'il a appris par des journaux anglais l'occupation d'Ourmia et de Salamas par les troupes turques. Par crainte de représailles et de massacres contre les chrétiens, le Cardinal Marini demande au Secrétaire d'Etat de télégraphier au Délégué apostolique de Constantinople, pour avoir des nouvelles des chrétiens du Caucase et particulièrement du Délégué apostolique et des évêques chaldéens[873]. Le 31 août, le Cardinal Gasparri répond au Secrétaire de la Congrégation de l'Eglise orientale, qu'il a transmis sa demande au Délégué apostolique de Constantinople et qu'il fait tout de son côté pour avoir des nouvelles concernant les chrétiens du Caucase[874]. A ces deux lettres succèdent des rapports, des lettres, des notes et des télégrammes qui confirment le meurtre du patriarche Mar Shemun XIX Benyamin, du Délégué apostolique de Perse, des évêques des Eglises chaldéenne et nestorienne, des missionnaires catholiques et protestants et de milliers de civils syriaques originaires du Caucase et de la Turquie orientale.

A ces maux s'ajoute la déportation et l'exode de dizaines de milliers de réfugiés qui errent de villes en villes et de pays en pays pour trouver un havre de sécurité. Le vicaire patriarcal de l'Eglise chaldéenne de Bagdad, Philippe Chauriz, dans une lettre qu'il envoie le 6 septembre 1918 au Supérieur de la mission dominicaine de Mossoul, Joseph-Gonzalve Galland, attire l'attention de celui-ci sur l'arrivée d'une nuée de réfugiés au camp de Bakuba :

> Ce que je vais vous écrire ne manquera pas d'intérêt pour vous et j'espère que vous y attacherez toute l'importance que cela mérite. En ce moment, s'opère une transmigration des populations chrétiennes du Kurdistan et de l'Arménie dans l'Iraq (Basse Mésopotamie). Je ne parle pas de quelques milliers d'Arméniens et d'autres qui sont arrivés comme fugitifs des environs de Mossoul et de Kirkuk. J'entends parler des habitants des environs de Van, des chrétiens réfugiés en Caucase, des habitants des montagnes nestoriennes et de ceux de la Perse. Des événements sans doute inopinés ont obligé le gouvernement britannique à donner asile à tout ce monde dans la province de Bagdad. Déjà quatre-vingt mille personnes sont sur le chemin de la Perse à Bakuba, village arabe à 7 heures à l'est de Bagdad. Le gouvernement est en train de créer une organisation pour installer tout ce monde dans les environs de ce village où de vastes terrains sur la Diyala (fleuve) lui seront probablement concédés pour l'agriculture. D'après ce que j'ai entendu dire, la plus grande partie de ces gens sont des chaldéens et des nestoriens. Mar Shimoun lui-même, le nouveau Patriarche nestorien qui n'est qu'un enfant, le précédent étant tué ou mort, est avec eux.

Ensuite, le vicaire décrit leur précarité spirituelle face aux missionnaires protestants :

> Mais dès maintenant j'attire votre attention sur deux choses graves entre toutes. La première, c'est que des subsides immenses arrivent d'Amérique et sont distribués aux réfugiés par les personnes susmentionnées et compagnie. Vous devinez aisément qui va en bénéficier. Pour nous malheureusement, nous sommes aussi pauvres que nos malheureux frères et nous ne pourrons pas leur venir en aide. La seconde chose, c'est que nous n'avons personne pour s'occuper du bien spirituel de ces pauvres gens[875].

Pour parer aux éventuelles conséquences d'après-guerre, le Saint Siège charge le Délégué apostolique de Constantinople, Mgr Dolci, d'étendre provisoirement sa juridiction et sa sollicitude à la Délégation apostolique de Perse. Il est clair que, de Constantinople à Téhéran, les

[873] Marini à Gasparri, 26 août 1918, dans ACO, Rappresentanze pontificie in Iran, bust. 2, pos. 856/31, n°756, 167.
[874] Gasparri à Marini, 31 août 1918, dans ACO, Rappresentanze pontificie in Iran, bust. 2, pos. 856/31, n°837, 170.
[875] Chauriz à Galland, 6 septembre 1918, dans ACO, Caldei, rubr. 108, busta 3, fasc. 32, n°1593, 274-275v.

communications ne sont pas faciles, alors pour contourner le blocage turc, au mois de septembre, le Secrétaire de la Congrégation pour les Affaires ecclésiastiques, Mgr Ceretti, propose l'appui de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie. En même temps, afin de mieux connaître la situation des chrétiens d'Ourmia et de Salamas, il demande qu'on envoie des missionnaires lazaristes de nationalité allemande ou autrichienne. Enfin, pour que son idée puisse réussir, Mgr Ceretti propose à la Secrétairerie du Vatican, de mettre une certaine somme à la disposition de Mgr Dolci et propose comme formule, le télégramme suivant :

> Se confirme massacre des chrétiens d'Ourmia. Délégué apostolique Mgr Sontag, missionnaires lazaristes tués. Peut-être tous les évêques chaldéens morts. Saint Siège étend provisoirement juridiction de VS à la Délégation de Perse. On pourrait tenter l'envoi demandé missionnaires lazaristes allemands ou autrichiens avec appui de leur gouvernement. Pour veiller là intérêts religion catholique et protection de tous les chrétiens[876].

De son côté, Mgr Dolci reconnait le manque de communication relative aux massacres d'Ourmia et de Salamas, de la part du gouvernement ottoman et même de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie. Dans un rapport qu'il envoie le 13 octobre 1918 au Cardinal Marini, le Délégué apostolique de Constantinople exprime son désarroi :

> Jamais comme cette fois, non seulement le gouvernement, mais aussi l'ambassadeur d'Allemagne n'ont été aussi réservés au sujet des massacres d'Ourmiah et de la province de Salmas. […] Ce silence de la part des autorités gouvernementales que j'ai interrogées à plusieurs reprises, et de la part de l'Ambassade d'Allemagne, est malheureusement un triste présage[877].

A ces tristes événements, s'ajoute aussi le conflit dans la hiérarchie de l'Eglise chaldéenne catholique que le Saint Siège doit gérer. Le 15 novembre 1918, Mgr David, évêque d'Amadia se plaint auprès du pape, des maux que son patriarche Emmanuel Thomas, lui a infligés durant la guerre. En même temps, l'évêque expose la situation désolante des chrétiens de son diocèse. Après avoir salué Sa Sainteté le pape Benoit XV, Mgr David dit :

> Le 7 juin 1916 j'ai dû, sur l'ordre du gouvernement turc d'Amadia, quitter ma résidence pour aller, escorté par deux gendarmes, à Mossoul, chef-lieu du vilayet. Je fus emprisonné à la cour martiale pendant 23 jours, depuis le 27 juin jusqu'au 19 juillet. Ce qui a été fait sur l'instigation et les faux rapports des aghas et des principaux musulmans du pays, qui, m'en voulant pour mes efforts auprès du gouvernement pour la protection de mes villages chrétiens contre leur cupidité et leur oppression, profitèrent de l'occasion de l'approche des Russes de la cité d'Amadia pour m'accuser faussement comme ayant des relations avec l'ennemi. Sa Béatitude Mgr Joseph Emmanuel Thomas n'a pas été gentil dans cette affaire ; s'il avait voulu je n'aurais pas été emprisonné, parce que d'un côté, il n'y avait rien de fondé contre moi et de l'autre, le gouverneur était son ami ; il a pour ainsi dire consenti à mon emprisonnement ; et le gouvernement ne l'a fait qu'après avoir pris son consentement.

Puis l'évêque explique les raisons qui l'ont conduit à son emprisonnement, dont le patriarche était complice :

> Une fois qu'il en a eu connaissance (de la lettre adressée en 1914, à la Sacrée Congrégation de la Propagation qui contenait des plaintes contre le patriarche), il s'est mis contre moi en me faisant toute espèce de reproches

[876] Ceretti à la Secrétairerie du Vatican, 23 septembre 1918, dans ACO, Rappresentanze pontificie in Iran, bust. 2, pos. 856/31, n°846, 178. (Traduit de l'italien en français par Maggy Waterval).
[877] Dolci à Marini, 13 octobre 1918, dans ACO, Caldei, rubr. 108, busta 5, fasc. 39, n°1036, 359rv. (Traduit de l'italien en français par Maggy Waterval).

> et d'avanies. Ce n'est que le lendemain de sa connaissance de cette copie de lettre que j'ai été emprisonné. […] La cour martiale en me renvoyant absous, me donna pleine liberté de retourner à ma place dans le diocèse ; mais S.B. m'intime l'ordre, de la part du gouverneur, dit-il, que je ne puis pas rentrer en mon diocèse.

Pour ce qui est des honoraires de ses prêtres, il dit que le patriarche ne les a pas payés :

> Pour ce qui est de mes prêtres, ils ont souffert et souffrent encore beaucoup de misère. C'est parce que la grande ressource de leur subsistance étant les honoraires de messes, qui leur venaient du Saint Siège, et ceux-ci venant à manquer, ils ont souffert grandement en ces années de cherté. S.B. Mgr le Patriarche leur a toujours jusqu'ici donné des intentions de messes, mais sans leur en payer les honoraires, prétextant qu'il ne les a pas reçus.

Enfin, il décrit au souverain pontife, les malheurs subis par la population chrétienne de son diocèse :

> Pour ce qui est de mon peuple en mon diocèse, en ces années de guerre, il a été le plus endommagé de tous les diocèses chaldéens, en exceptant ceux de Seert et de Djeziret, qui furent complètement exterminés et ceux de Diyarbakir et de Mardin, qui ont été décimés. Jusqu'à six fois les villages de mon diocèse d'Amadia ont été foulés aux pieds, à leur passage, par les hordes kurdes livrées par le gouvernement turc, tantôt pour aller en expédition contre les Nestoriens du Tiari, tantôt pour aller faire opposition aux Russes, qui s'avançaient du côté du nord[878].

Ceci prouve que la guerre a engendré un manque de communication entre le patriarche Mar Thomas II et une partie de ses évêques. Avec l'arrivée des Britanniques à Mossoul, des tensions et des injustices apparaissent entre les membres de la hiérarchie de l'Eglise chaldéenne. En effet, durant la guerre, alors que les Syriaques sont massacrés par le gouvernement des Jeunes Turcs, la complicité entre le patriarche de l'Eglise chaldéenne et le gouverneur de Mossoul, Hayder Bey ou Hayder Pacha, n'est pas contestée. Le patriarche lui-même reconnait cette amitié. Le 2 décembre 1918, dans un rapport rédigé sur les dommages perpétrés par les Ottomans à l'encontre de la nation syriaque, le patriarche explique au Cardinal Marini comment les chrétiens de la province de Mossoul ont pu échapper aux massacres :

> Mais avant d'arriver à ce résultat heureux, que d'efforts il m'a fallu déployer et que de démarches j'ai été obligé de faire auprès des deux valis (gouverneurs) de Mossoul, Souleiman Nazif Bey et Haïder Bey qui, il faut leur rendre justice, se sont montrés d'une bienveillance au-dessus de toute éloge vis-à-vis des chrétiens de leur vilayet (province)[879].

Personne ne conteste le fait que les chrétiens de la province de Mossoul ont échappé aux massacres durant la Première Guerre mondiale. Mais alors, si l'amitié entre le patriarche et le gouverneur est si sincère, pourquoi ce gouverneur attaque-t-il en 1915, les Syriaques du Hakkâri et en 1918, les troupes d'Agha Petros ? Et pourquoi le patriarche Mar Thomas n'est-il pas intervenu auprès du gouverneur pour l'empêcher de massacrer les Syriaques des autres provinces ? A ces questions, nous laissons le pape Benoit XV répondre. Le 2 décembre, pour la première fois depuis le début de la guerre, le pape s'adresse personnellement à un patriarche d'une des Eglises de tradition syriaque :

---

[878] David à Benoit XV, 15 novembre 1918, dans ACO, Caldei, rubr. 108, busta 6, fasc. 52, n°1394, 101-104rv.

[879] Thomas à Marini, 2 décembre 1918, dans, ACO, Delegati, Vescovi, Patriarchi, rubr. 4, busta 12, fasc. 79, n° 1372, 290-294.

Vénérable Frère,

Parmi les chagrins dont la divine Providence a permis que fût tourmenté depuis le début notre pontificat, grave et poignant fut celui (chagrin) qui a fait trembler notre âme, à cause des sinistres rumeurs qui se répandaient, dans ces douloureuses années de guerre, concernant la nation chaldéenne, et à propos du sort non seulement des fidèles et du clergé, mais aussi des évêques et même du Vénéré Patriarche.

Mais maintenant que, grâce à la miséricorde divine, s'est finalement terminée l'extermination de la guerre, et que sont redevenues possibles les communications directes et libres avec Mossoul, notre âme, sous l'impulsion de la joie, s'envole avec une anxiété paternelle, pour serrer dans ses bras les chers fils de la nation chaldéenne, et offrir à l'illustre nation, l'expression chaude et affectueuse de notre profonde douleur pour les malheurs qui l'ont frappée, et spécialement pour les terribles deuils qui l'ont malheureusement atteinte, non seulement parmi les fidèles et le clergé, mais même parmi ses pasteurs sacrés. Alors que nous hâtons par la prière, l'éternel repos des âmes de nos chers fils chaldéens morts pendant cette tragique période, et en particulier, des nombreuses victimes des ennemis du nom de chrétien, nous nous unissons de grand cœur à Vous, vénérable Frère, et au chœur de louanges de vos fidèles, pour adresser éloges et remerciements au Très-Haut, pour vous avoir préservé de tout danger et de tout sinistre. En même temps, nous Vous offrons de cordiales félicitations pour ce trait de divine miséricorde et nous vous félicitons que, malgré les graves difficultés des temps, vous n'avez jamais manqué de mettre tout en œuvre pour le salut éternel, et aussi pour le soulagement temporel du troupeau confié à votre pastorale sollicitude. Aux félicitations, nous ajoutons le souhait que le Seigneur vous conserve longuement à l'affection et pour le bien de votre bien-aimé peuple, et que les célestes bénédictions vous dédommagent, vous et vos fidèles, des grandes souffrances du passé.

Enfin, confirmant notre vif désir de coopérer efficacement avec vous, pour qu'on puisse rapidement voir, unis et fervents dans la foi de Jésus-Christ et dans l'union à la suprême hiérarchie, tous les fils de la nation chaldéenne, de manière à former « Un seul troupeau et un seul Pasteur[880] », nous invoquons l'abondance des faveurs célestes sur le Patriarcat, et avec une paternelle affection, nous vous accordons, vénérable Frère, ainsi qu'à votre clergé et à votre peuple, la bénédiction apostolique.

Du Vatican, le 2 décembre 1918

Signé : Benoît PP. XV[881]

Pour arriver à son destinataire, la lettre est transmise le 7 décembre, par le Cardinal Gasparri à Mgr Papadopulos, l'assesseur de la Congrégation pour l'Eglise orientale. La lettre du pape peut se résumer en deux parties. Dans la première partie, le pape informe le patriarche des rumeurs qui incriminent sa personne. Même si le pape ne le dit pas d'une manière claire, les rumeurs se rapportent à la manière dont le patriarche a collaboré avec le gouvernement ottoman, et aussi à celle dont il gère son patriarcat. Dans la deuxième partie, le pape l'invite à coopérer avec ses évêques pour mieux gouverner son Eglise et pour former « un seul troupeau et un seul Pasteur ».

Enfin pour conclure ce chapitre, l'intervention du Cardinal Marini auprès du lazariste Aristide Chatelet, résume la politique du Saint Siège à l'égard des massacres des chrétiens du Caucase. Le 11 décembre 1918, le Secrétaire de la Congrégation pour l'Eglise orientale apprend au Supérieur des lazaristes, que le pape a alloué une somme d'argent à distribuer aux chrétiens de tout rite qui ont échappé aux massacres et qui se trouvent sur le territoire de la Délégation apostolique de Perse. Dans la deuxième partie de sa lettre, le Cardinal Marini suggère à A. Chatelet :

[880] L'expression est en latin.

[881] Gasparri à Papadopulos, 7 décembre 1918, dans ACO, Delegati, Vescovi, Patriarchi, rubr. 4, busta 12, fasc. 79, n° 1149, 301-302.

> Au cas où vous auriez besoin de messes ou d'autres possibilités pour l'expédition des charges de votre mission, vous pouvez vous tourner vers Mgr Dolci, Délégué apostolique de Constantinople, à qui est maintenant provisoirement confiée cette charge pour la Perse. J'attends en outre que vous m'envoyiez un important rapport sur l'état des fidèles, et spécialement des évêchés de Salmas et d'Ourmiah[882].

Comme instance neutre durant toute la guerre, le Saint Siège n'a fait que mettre des pansements sur les blessures des peuples et des communautés balafrées par une violence inexplicable. En même temps, sans dénoncer publiquement et internationalement ce qui se passe au Caucase, il soutient financièrement et religieusement les chrétiens qui lui sont fidèles afin de leur donner un deuxième souffle de vie.

## Conclusion

La frontière entre l'Empire ottoman et l'Empire des Perses a toujours constitué une mosaïque de populations avec des langues, des cultures et des religions différentes. La colonisation par les Russes du Caucase iranien et la montée du nationalisme ambiant des Jeunes Turcs ont mis le feu aux poudres entre les communautés. A la fin de l'année 1917 et au début de 1918, dans le but de maintenir le front contre les Turcs, la mise en place des bataillons chrétiens par les Anglais et les Français a engendré une méfiance du gouvernement iranien à l'égard des chrétiens. La haine et la vengeance deviennent le pain quotidien entre les communautés : d'un côté, Syriaques et Arméniens et de l'autre, Iraniens, Kurdes et Turcs. Au mois de mars, le meurtre du patriarche Mar Shemun XIX Benyamin et de ses hommes dans un guet-apens du chef kurde des Shakak, Simko, représente une profonde rupture dans les relations entre chrétiens et musulmans. A tout ceci s'ajoute l'envahissement de Salamas et d'Ourmia par les Turcs. Au mois de juin et juillet 1918 les forces ottomanes, pour établir un point de contact avec les Républiques turcophones de l'Asie centrale, prennent d'assaut les provinces de Salamas et d'Ourmia. Alors, les chrétiens à majorité syriaque prennent la route de l'exode vers le sud de l'Iran. Dans cette marche pour la survie, environ la moitié de la population du convoi est décimée par les maux de la route. Après avoir fait plus de 1 000 km à pied, ils arrivent au mois de septembre à Bakuba, près de Bagdad.

Conscient des menaces qui planent sur les chrétiens du Caucase, le 12 mars 1918, Benoît XV écrit au sultan Mehmet V Reshad, sans pour autant dénoncer ce qui se passe auprès de la France et de l'Angleterre. Informé par ses missionnaires, le Vatican se tourne vers l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie mais sans résultat. Alors, son Délégué apostolique de Perse Mgr Sontag est assassiné et les Syriaques de Salamas et d'Ourmia sont contraints à s'exiler vers d'autres contrées. Le Saint Siège décide d'étendre provisoirement la juridiction de Mgr Dolci, le Délégué apostolique de Constantinople. Malgré le secours humanitaire et le soutien religieux, le Saint Siège s'abstient de dénoncer d'une manière internationale la situation catastrophique de ces chrétiens du Caucase.

La fin de la guerre apporte avec elle d'autres problèmes, celui de la réparation et de l'autonomie de ce peuple, allié des pays de l'Entente. Dans le chapitre suivant, nous étudierons la réaction du Saint Siège face à l'autonomie réclamée par les Syriaques.

---

[882] Marini à Chatelet, 11 décembre 1918, dans ACO, Armeni in vari luoghi, rubr. 106, busta 6, fasc. 20, n° 1139, 100/1-2. (Traduit de l'italien en français par Maggy Waterval).

# XI. 1919, les Syriaques à la Conférence de la Paix et le Saint Siège

## Introduction

Avec la fin de la Première Guerre, des armistices sont signés et une Conférence de la Paix est organisée à Paris pour mettre fin à quatre ans de souffrance mondiale. Les vainqueurs veulent faire payer les Empires centraux pour compenser leurs pertes. Quatre Empires continentaux vont être démantelés au profit de nouvelles nations et de nouveaux pays. Les minorités, les victimes et les communautés religieuses de l'Empire ottoman sont remplies d'espoir pour réclamer leurs droits à l'existence comme nations libres et autonomes.

Les Syriaques comme d'autres minorités chrétiennes, victimes de massacres et de persécutions, unissent leurs dernières forces pour préparer des requêtes devant la Conférence de la Paix qui s'ouvre à Paris dès janvier 1919. Durant la guerre, déjà, ils sont persuadés de l'engagements des pays de l'Entente à leur égard, rédigent des mémorandums à leurs alliés, surtout à la France, à l'Angleterre et au Vatican[883].

Dans ce chapitre, nous allons résumer les revendications syriaques et la politique des vainqueurs à l'égard de ces requêtes. Dans la deuxième partie, nous approfondirons nos recherches sur la politique du Saint Siège face aux aspirations nationales syriaques. Lui, qui durant toute la guerre, n'a jamais cessé de faire appel à la paix, aujourd'hui est exclu de la Conférence de la Paix ; alors, quelle stratégie Benoît XV va-t-il mettre en route pour appuyer les Syriaques ?

## XI.1. Les Syriaques à la fin de la guerre

Historiquement parlant, le 11 novembre 1918 est considéré comme l'armistice ayant mis fin à la Première Guerre mondiale qui a duré plus de quatre ans. Mais ce cessez-le-feu est précédé par d'autres armistices conclus sur d'autres fronts. Le premier est signé le 29 septembre 1918 à Salonique, entre les forces bulgares et les forces des pays de l'Entente sous la direction du commandant français Franchet d'Esperey. Avec l'effondrement de la Bulgarie, la liaison terrestre entre les Puissances centrales et l'Empire ottoman est coupée. Les Turcs sont encerclés par les forces alliées qui les attaquent de la Thrace comme de l'Irak et de la Syrie. L'Empire ottoman essaie de se détacher de l'alliance allemande et austro-hongroise. Dès le début du mois d'octobre, les Turcs demandent un armistice séparé de leurs alliés, espérant ainsi l'indulgence de l'Angleterre et de la France. À la demande de l'Empire ottoman, à Moudros situé sur l'ile grecque de Lemnos, le 30 octobre 1918, est signé un armistice par le commandant en chef britannique, le Vice-amiral Sir Artur Cough Calthorp et les ministres turcs de la Marine Raouf Bey et des Affaires étrangères Rechad Hikmet Bey. Composé de 25 articles, l'armistice de Moudros met fin à la guerre sur le front d'Orient entre l'Empire ottoman et les pays de l'Entente[884]. A celui-ci s'ajoute l'armistice de

[883] Sébastien De COURTOIS, *Le génocide oublié, Chrétiens d'Orient, les derniers araméens*, Paris, Ellipses, 2002, p. 190-195.

[884] Halil INALCIK, *Devlet-i Aliyye, Osmanli Imparatorlugu Uzerine Arastirmalar -IV*, Istanbul, Tûrkiye Is Bankasi Kültür Yayinlari, 2016, p. 501-504.

Villa Giusti près de Padoue, signé le 3 novembre 1918 entre l'Empire d'Autriche-Hongrie et l'Italie.

Maintenant que la guerre est finie, les Syriaques confiants face aux promesses des pays de l'Entente, cherchent à revendiquer leur autonomie nationale et culturelle. Mais la question est de savoir comment ils vont s'organiser pour entamer des pourparlers avec les vainqueurs de la guerre, et surtout comment la France et l'Angleterre vont réagir face aux revendications.

### *XI.1.1. Vers une union nationale : Assyro-Chaldéenne*

C'est dans la tristesse et les malheurs que les Syriaques ont abandonné leurs querelles de clochers. Après les massacres *hamidiens* de 1890 et le génocide de 1915, prend naissance un mouvement de tendance nationale et « unioniste » sous le nom d'Assyro-Chaldéen. Le choix de ce nom n'est pas anodin, il est lié à une civilisation qui a marqué l'histoire de l'humanité[885]. Pour Sébastien de Courtois, l'idée d'une nation assyro-chaldéenne qui rassemble l'ensemble des chrétiens syriaques, apparait pour la première fois, d'une manière officielle, lors des discussions de la Conférence de la Paix. Ce nom est utilisé dans un mémorandum écrit le 19 octobre 1919, par une délégation syriaque de Paris, qui définit le nom d'assyro-chaldéen par ces mots :

> Les deux grands Empires de l'antiquité, la Chaldée et l'Assyrie qui furent le berceau de la civilisation et ont régi leurs propres destinées durant de longs siècles, ont laissé après l'éclipse de leur éclatante gloire, des descendants assyro-chaldéens, dont le plus grand nombre habite encore aujourd'hui le sol de la mère patrie. Issus de la même race, ces nobles descendants sont en possession de la même langue et des mêmes traditions. C'est au milieu du V^e^ siècle que de grands événements d'ordre politique et religieux ont créé des divisions au sein du peuple assyro-chaldéen et l'ont scindé en divers groupes, qui se sont conservés jusqu'à nos jours, sous la dénomination de chaldéens catholiques et chaldéens nestoriens dont les deux derniers portent aussi actuellement le nom d'assyrien, de Syriens jacobites et de Syriens catholiques. Dans la suite des siècles, la politique des gouvernements s'empara de ces divisions et les fortifia comme lui étant favorables. Mais aujourd'hui, reconnaissant qu'ils sont de la même race, ces divers groupes seraient heureux de recouvrer leur unité nationale et politique primordiale, sous la dénomination d'Assyro-Chaldéens[886].

Le mémorandum présenté par cette délégation dévoile les bases d'une nouvelle autonomie chez les Syriaques. En même temps, elle soutient une définition fondée sur des arguments historiques. En

---

[885] Le premier occidental à avoir fait le lien entre les Syriaques et les anciens Assyriens est Austen Henry Layard. L'archéologue franco-anglais, en excavant les ruines de Koyunjik et Kalkhu, anciennement Assour en 1847, est frappé par la proximité de la pratique culturelle des Syriaques et des anciens Assyriens. En 1849, dans deux volumes sur Ninive et ses ruines, il confirme l'origine assyrienne des Syriaques et des Yezidis. Voir Austen Henry LAYARD, *Nineveh and its Remains. With an Account of a Visit to the Chaldean Christians of Kurdistan, and the Yezidis, or Devil Worshippers, and an Enquiry into the Manners and Arts of the Ancient Assyrians*, Michigan, University of Michigan library, 2009.

Cette idée est également défendue par l'ancien étudiant de l'Ecole biblique de Jérusalem, André Parrot. Comme exégète biblique, il visite les ruines et les tells de l'ancienne Assyrie et il rencontre la population locale pour écrire son ouvrage intitulé, *Ninive et l'Ancien Testament*. Il est convaincu que cette population a rendu d'immenses services non seulement aux rédacteurs des textes bibliques, mais aussi à toute l'humanité. En même temps il affirme que cette population n'est pas disparue et qu'elle est toujours vivante. Voir André PARROT, *Ninive et l'Ancien Testament*, Neuchâtel, Delachaux & Niestlé, 1970, p. 80.

[886] Sébastien De COURTOIS, *Le génocide oublié*, p. 197.

effet cette identité syriaque est morcelée par des circonstances historiques entre plusieurs entités géographiques, comme le Turabdin, le Hakkâri et la plaine de Mossoul.

Quant à Claire Weibel Yacoub, elle signale l'existence d'un document plus ancien. Le 30 décembre 1918, des Syriaques catholiques et chaldéens qui utilisent le vocable assyro-chaldéen réclament une autonomie territoriale. Dans l'introduction du document, les signataires déclarent que les Syriaques sont les véritables descendants et héritiers de deux anciens Empires assyrien et chaldéen :

> Issus de la même race, ces nobles descendants sont en possession de la même langue et des mêmes traditions. Dans la suite des siècles, la politique des gouvernements s'empara de leurs divisions et les fortifia comme leur étant favorables. Mais, aujourd'hui, reconnaissant qu'ils sont de la même race, ces divers groupes seraient heureux de recouvrer leur unité nationale et politique, sous la dénomination d'Assyro-Chaldéens[887].

L'argument essentiel de ce document est la cohabitation de ces communautés chrétiennes sur le sol des anciens Empires assyrien et chaldéen et que ces communautés partagent la même religion, la même tradition, la même langue et le même patronyme.

En général, le nom chaldéen est lié davantage à l'appellation catholique des Syriaques nestoriens. Convertie par les missionnaires catholiques, l'Eglise chaldéenne devient un enjeu politique dans les discussions que Rome entretient avec les Syriaques. Selon les rédacteurs de la revue *L'Action Assyro-Chaldéenne,* le vocable assyro-chaldéen est utilisé officiellement par les Russes avant les massacres de 1915. Afin de former des bataillons militaires syriaques à Ourmia et en Perse, les Russes, dans le but d'aplanir les divisions religieuses entre les nestoriens et les chaldéens, choisissent le vocable d'Assyro-Chaldéen [888].

Quoi qu'il en soit du choix du nom Assyro-Chaldéen, maintenant que la possibilité est offerte aux Syriaques, comment doivent-ils convaincre les puissances occidentales afin d'obtenir leur indépendance sur le sol de leurs ancêtres ?

### *XI.1.2. Les revendications syriaques*

#### *XI.1.2.1. La Conférence de la Paix à Paris*

Organisée par les vainqueurs, la Conférence s'ouverte le 18 janvier 1919 dans le salon de l'Horloge du ministère des Affaires étrangères. Elle est investie d'une double mission, celle de la création de la Société des Nations et celle de l'élaboration des traités de paix à soumettre aux vaincus. Chapeautée par le Conseil des Quatre, la Conférence prend l'allure d'une « vengeance » contre les perdants de la Première Guerre mondiale et particulièrement contre l'Allemagne, dira Paul Christophe. Prêtre et historien de l'Eglise pour la période contemporaine à l'Université catholique de Lille, dans la biographie qu'il a réservée à Benoît XV, il présente la SDN comme une « sainte alliance » des pays vainqueurs contre les vaincus[889]. De son côté, Jacques Bainville, journaliste et académicien français, dans son ouvrage intitulé, *Les conséquences politiques de la paix,* critique le pacifisme du gouvernement français qui n'a pas su mettre en application les amendements du traité

---

[887] Claire WEIBEL YACOUB, *Le rêve brisé des Assyro-Chaldéens, l'introuvable autonomie*, Paris, Cerf, 2011, p. 115.
[888] Monsour KYRIAKOS, Victor YONANN, *L'Action Assyro-Chaldéenne*, Beyrouth, Edition Vicariat Patriarcal des Assyro-Chaldéens, n° 6, juin 1920, p. 5-8.
[889] Paul CHRISTOPHE, *Benoît XV et la Grande Guerre*, Paris, Cerf, 2016, p. 195-201.

de Versailles[890]. Quant à Jean-Jacques Becker, professeur d'histoire et spécialiste de la Première Guerre à l'Université de Paris X-Nanterre, dans son ouvrage sur le traité de Versailles, il explique comment Lloyd George (Angleterre), Vittorio Orlando (Italie), Georges Clemenceau (France) et Woodrow Wilson (Etats-Unis) reconstruisent un nouveau monde sur les cendres des Empires centraux. De l'Empire austro-hongrois naissent la Pologne, la Tchécoslovaquie, la Yougoslavie et la Hongrie. Les territoires ottomans du Proche-Orient sont divisés en mandats français et britannique, tandis que les colonies allemandes sont partagées entre les Anglais, les Français, les Belges, les Japonais et les Etats-Unis. Pour l'historien J-J. Becker, même si le traité de Versailles comme suite de la Conférence de la Paix de Paris, a une mauvaise réputation - on l'accuse d'être responsable de la Deuxième Guerre mondiale, - elle a mis en place une organisation de conciliation entre les nations qui porte le nom de Société des Nations (SDN)[891].

Selon Claire Weibel Yacoub, durant le déroulement de la Conférence, Lloyd George, Georges Clemenceau et Woodrow Wilson se détachent pour incarner trois visions du plan de la paix afin d'atteindre leurs buts de guerre. G. Clemenceau (France) a comme objectif de reconstruire les régions dévastées de la France en faisant payer l'Allemagne, L. George (Grande-Bretagne) veut acquérir de nouveaux territoires au Proche-Orient et W. Wilson (Etats-Unis) désire ouvrir une nouvelle page en matière de relations internationales. Par son discours en « quatorze points », il revendique la création de la Société des Nations et se présente comme arbitre en matière de droits des peuples à disposer d'eux-mêmes[892].

Au lendemain de la conquête de la Syrie et de la Mésopotamie par les pays de l'Entente, les Syriaques sont remplis d'espoir pour réaliser leur rêve d'indépendance nationale. Mais comment peuvent-ils accéder à une voie vers l'autonomie à l'intérieur de cette confusion géopolitique de l'époque ? Pour bien faire, les quatre Eglises syriaques doivent revendiquer qu'elles appartiennent à une seule nation avec des motivations politiques et géographiques communes.

*XI.1.2.2. Les mémorandums syriaques*

Les Syriaques ont saisi l'importance de leur unité nationale pour revendiquer leurs droits auprès des puissances occidentales. Il faut empêcher à tout prix, que les Eglises envoient d'une manière séparée leurs vicaires à la Conférence. Les premières à avoir scellé l'union sont les Eglises catholiques. Deux mois après la signature de Moudros, le 30 décembre 1918, les chaldéens et les syriaques catholiques font part à la délégation française de Constantinople de leur union nationale. Le 15 février 1919, un deuxième document d'union est signé avec les membres de l'Eglise syriaque orthodoxe de Constantinople. Les signataires reconnaissent l'unité dans la diversité des Syriaques :

> Nous avons l'honneur de porter à votre connaissance que les anciens Syriaques (orthodoxes) ainsi que les Chaldéens et les Syriaques catholiques, reconnaissant qu'ils sont issus de la même race et ayant une même origine, se sont fusionnés et ont proclamé leur unité politique et nationale primordiale sous la dénomination d'Assyro-Chaldéens. Il va sans dire qu'ils restent libres, comme par le passé, de professer les dogmes religieux de leurs Eglises respectives[893].

---

[890] Jacques BAINVILLE, *Les conséquences politiques de la paix*, Paris, Jean-Cyrille Godefroy, 1996, p. 14-32.
[891] Jean-Jacques BECKER, *Le traité de Versailles*, Paris, Que sais-je, 2019.
[892] Claire WEIBEL YACOUB, *Le rêve brisé des Assyro-Chaldéens*, p. 103-105.
[893] Archives personnelles de Jan (Hanna) Beth-Sawoco.

Maintenant que l'union est scellée, il faut faire des rapports à la Conférence afin de défandre les désidératas des Syriaques sous le vocable de la nation assyro-chaldéenne. Selon Claire Weibel Yacoub, entre 1919 et 1920, il y a eu sept délégations syriaques présentes à Paris lors de la Conférence. Certaines sont accueillies par la France, d'autres par l'Angleterre et d'autres ont été laissées dans les coulisses ou à l'extérieur de la Conférence. Au total, 11 mémorandums sont rédigés par les délégations assyro-chaldéennes. Mais il n'y en a que 8 qui sont arrivés sur les bureaux des organisateurs. Parmi ceux-ci, certains sont introduits officiellement auprès du secrétariat de la Conférence, d'autres sont restés soit documents secrets, soit complètement ignorés[894]. Pour le professeur émérite de l'Université catholique de Lyon, Joseph Yacoub, parmi les délégations syriaques présentes à la Conférence, celle qui était la plus active est la délégation assyro-chaldéenne de Constantinople. En scellant l'union entre orthodoxes et catholiques, elle a permis d'avoir l'aval des trois patriarches respectifs. Conduite par deux avocats syriaques du barreau de Constantinople, Said A. Namik et Rustem Nadjib, en 1920, la délégation est reçue par le Président de la République française Paul Deschanel[895].

Cette délégation venue de Constantinople rédige deux mémorandums à la Conférence de la Paix. Composé de treize pages, le premier est daté du 16 juillet 1919 et son contenu peut être résumé en trois points[896] :

> 1. Former un Etat assyro-chaldéen autonome et qui devra devenir par la suite indépendant. Cet Etat comprendra :
>
> - Le vilayet de Mossoul en entier
> - Le vilayet de Diyarbakir (mise à part la partie qui se trouve au nord de Murat-Sou, branche sud de l'Euphrate supérieur)
> - Les sandjaks d'Alep et d'Urfa (vilayet d'Alep)
> - Le sandjak de Deir-el-Zor
> - Le sandjak de Siirt (vilayet de Bitlis)
> - Le sandjak de Hakkâri (vilayet de Van)
> - Les territoires présentement persans d'Ourmia et de Salamas situées à l'ouest du lac d'Ourmia
> - Débouchés maritimes : sur la Méditerranée par Alexandrette et sur le Chat-el-Arab par le Tigre et l'Euphrate.
>
> 2. L'existence de la nation assyro-chaldéenne sera garantie par les puissances de l'Entente et la Ligue des Nations.
>
> 3. La nation assyro-chaldéenne demande le mandat d'un grand Etat de l'Entente pour une durée qui lui permettra d'acquérir l'aptitude à se gouverner elle-même ; pour le choix de la puissance mandataire, la délégation assyro-chaldéenne devra être consultée.

La délégation assyro-chaldéenne après avoir exposé le nombre de ses pertes liées aux persécutions subies au cours du XIX e siècle et aux massacres de la Première Guerre, chiffres à l'appui, montre

---

[894] Claire WEIBEL YACOUB, *Le rêve brisé des Assyro-Chaldéens*, p. 133-134.

[895] Joseph YACOUB, *Au lendemain du génocide, les traités de paix et les Assyro-Chaldéens,* dans *Les Lions de Babylone*, n° 15, avril 2004. Voir aussi la version électronique : https://www.imprescriptible.fr/seyfo/traites-paix/ (consulté le 16 avril 2020).

[896] L'entièreté du mémorandum se trouve dans les archives secrètes du Vatican, dans ASV, Nunziatura Parigi, busta 392, fasc. 305, 2-10. Voir aussi Georges-Henri RUYSSEN, *La Questione Caldea e Assira*, Tomo I, *1908-1938, (16.06.1908 al 29.5.1923) Documenti dell'Archivio Segreto Vaticano (ASV), Dell'Archivio della Congregazione per le Chiese Orientali (ACO) e Dell'Archivio Storico della Segreteria di Stato, Sezione per i Rapporti con gli Stati (SS.RR.SS.),* Roma, Lilame, Editioni Orientalia Christiana, 2019, p. 309-321.

que l'élément assyro-chaldéen domine toujours, d'une manière éthenique, économique et intellectuelle, un territoire géographique bien précis au Proche Orient. C'est à l'intérieur de cette zone située au nord de la Mésopotamie que la délégation revendique le futur Etat des Assyro-Chaldéens.

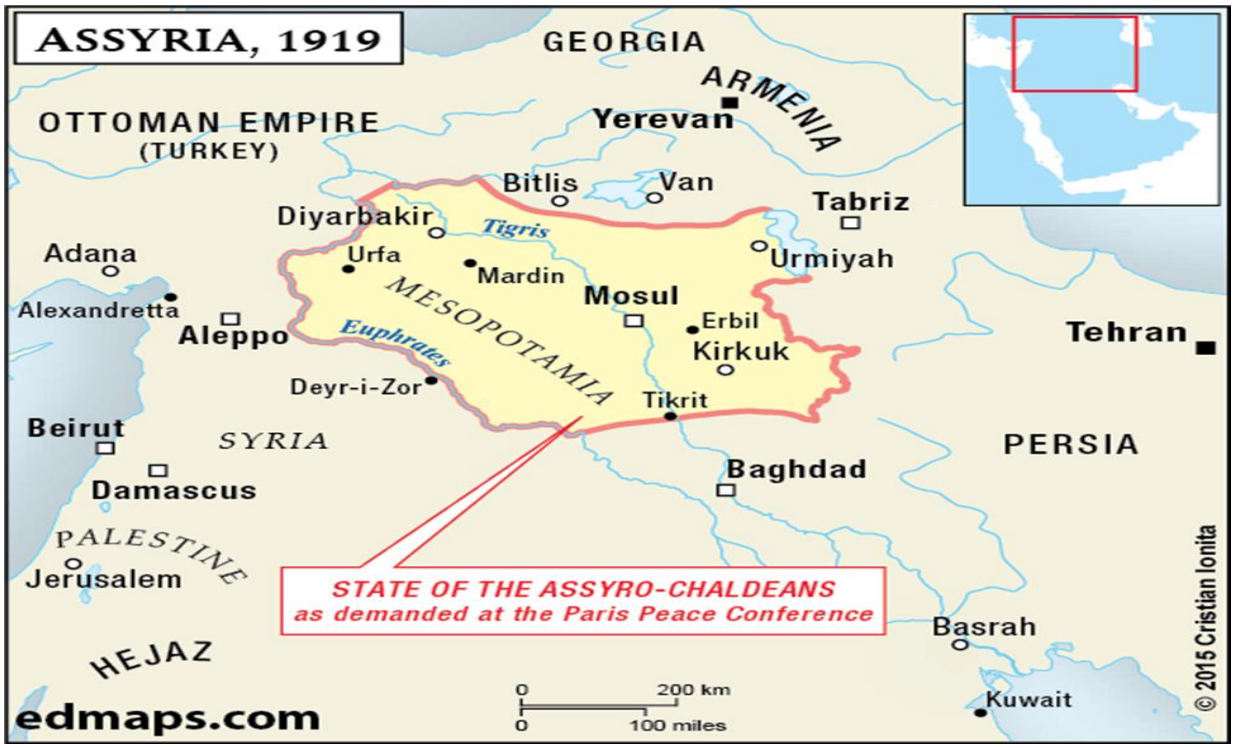
Dans le deuxième point du mémorandum, la délégation insiste sur la sécurité du peuple assyro-chaldéen et elle demande la protection des pays de l'Entente. C'est pour cette raison qu'elle souhaite la présence d'un mandataire victorieux de la guerre afin de préparer son autonomie future. Voyant que la Conférence de la Paix ne donne pas suite à leur requête, Said Antony Namik et Said Roumi rédigent un second mémorandum. Cette fois-ci, la délégation interpelle directement la France. Adressé au ministre des Affaires étrangères, Stephen Pichon, le mémorandum demande clairement que la France devienne la mandataire de la Mésopotamie du nord, le territoire que les Assyro-Chaldéens revendiquent. La délégation est parfaitement consciente que, si elle veut représenter les Assyro-Chaldéens dans leur entièreté, il lui est impératif de convaincre la France, afin de se protéger contre la formation d'un Etat turc ou arabe de tendance musulmane. Pour atteindre son objectif, la délégation demande une occupation militaire rapide de la France. Elle donne deux avantages à une occupation immédiate :

> 1. Cette façon d'agir empêchera les Turcs d'assembler des forces et d'exciter les musulmans à un second massacre que la délégation assyro-chaldéenne a toujours cherché à éviter en s'abstenant de se faire entendre publiquement devant la Conférence.
> 2. La rapidité de l'occupation aura encore cet autre important résultat de s'attirer définitivement le concours des patriarches nestoriens et syriens jacobites et des chefs actuels de l'armée assyro-chaldéenne, Agha Petros, Malek Khoshaba et autres, qui avaient protesté contre le défunt patriarche nestorien Mar Shimoun (Benyamin), partisan de l'Angleterre[897].

Face à ce mémorandum, la France ne réagit pas et elle se fait attendre. Des polémiques vont apparaître entre les différentes factions des Syriaques. Les zones revendiquées par la délégation ne se concrétisent pas et les stratégies militaires des pays de l'Entente ne se mettent pas en place. Dans la panique, d'autres mémorandums et requêtes sont envoyés par différents chefs d'Eglises ou par des civils syriaques, pour convaincre la France ou l'Angleterre à venir occuper le nord de la Mésopotamie. Pour le journaliste français et spécialiste des chrétiens d'Orient, Sébastien De Courtois, alors que les combats continuent encore sur le sol de l'Empire ottoman[898], les Eglises se précipitent pour envoyer d'une manière séparée leurs propres représentants, dans l'espoir de trouver un écho favorable auprès des pays de l'Entente. Car la Conférence leur permet à la fois de formuler des revendications pour être compensés des dommages subis et d'accéder à la reconnaissance d'une émancipation nationale[899]. Sans analyser toutes les requêtes envoyées par les différentes délégations, il est intéressant de résumer en quelques lignes les demandes de quatre Eglises syriaques.

---

[897] Claire WEIBEL YACOUB, *Le rêve brisé des Assyro-Chaldéens*, p. 138-142.
[898] Les combats sur le sol turc ont continué jusqu'à la signature du traité de San Remo, le 24 avril 1920 et même après.
[899] Sébastien De COURTOIS, *Le génocide oublié*, p. 183-184.




***Territoire réclamé par la Délégation Assyro-Chaldéen de Constantinople, lors du mémorandum du 16 juillet 1919***[900]

*XI.1.2.3. L'Eglise syriaque orthodoxe dite jacobite*

Le patriarche récemment élu, Elias III Shaker, délègue son jeune évêque, le francophile Mor Sévérios Ephrem Barsoum, pour qu'il participe à la Conférence de la Paix. Au mois de novembre, Mgr Barsoum arrive à Paris mais sans être reçu directement par les autorités françaises. C'est après des enquêtes de la part des hauts commissaires sur le prélat et dans le but de se rallier à sa cause, que la France l'autorise à se déplacer librement. Voyant la suspicion du gouvernement français à son égard, le 8 mars 1920, Mgr Barsoum s'adresse au Premier ministre britannique Lloyd George qui négocie à Paris le traité de Versailles. Dans un mémorandum rédigé en anglais[901], et puis traduit en français pour être présenté le 2 avril 1920 devant la Conférence de la Paix, Mgr Barsoum expose six points, qui peuvent se résumer comme ceci[902] :

1. Dans l'introduction, il reconnait que sa nation syriaque est la descendante de l'ancienne civilisation assyrienne et que celle-ci a rendu de grands services à l'humanité.
2. Il regrette que la presse européenne, « nomme à tort les massacres des Turcs, massacres arméniens, lorsqu'elle devrait donner le nom plus général de massacres chrétiens, puisque tous les chrétiens dans les pays susdits ont subi le même sort douloureux ».

---

[900] Carte réalisée provenant de : https://www.edmaps.com/html/assyria_in_five_maps.html (Consulté le 16 mars 2021).
[901] Ce mémorandum est reproduit intégralement dans Claire WEIBEL YACOUB, *Le rêve brisé des Assyro-Chaldéens*, p. annexes.
[902] Ce mémorandum est reproduit intégralement dans Sébastien DE COURTOIS, *Le génocide oublié*, p. 222-224.

3. Il dit que les Assyro-Chaldéens n'ont jamais constitué de mouvements révolutionnaires, alors que la « criminelle » Turquie a massacré tout le monde.
4. Au niveau géographique, il demande que les vilayets de Diyarbakir, de Kharpout, de Bitlis, de Van et d'Urfa soient libérés du joug de la Turquie.
5. Il proteste contre toute création d'une autorité kurde, car celle-ci risque « de renouveler les terribles scènes de son horrible barbarie ».
6. Il réclame la somme de 250 000 livres sterlings pour les dommages subis par son Eglise.

*XI.1.2.4. L'Eglise Assyrienne d'Orient dite nestorienne*

Après le massacre de Nimrud, le frère du patriarche Shemun XIX Benyamin en 1915, l'Eglise nestorienne n'a plus de représentant à Constantinople. C'est pour cette raison que, lors de la signature des accords d'union nationale entre les membres des Eglises syriaques, il n'y a pas de signature de représentant de l'Eglise nestorienne. Réfugié dans le camp de Bakuba et touché par le paludisme depuis son élection comme patriarche, Mar Shemun XXII Paulos interpelle le haut-commissaire britannique sur les aspirations de sa nation. Par l'intermédiaire de la délégation anglaise présente à Paris, le mémorandum du patriarche est traduit en français pour atterrir sur la table du secrétariat général de la Conférence, en juillet 1919. La demande du patriarche peut être résumée en quelques lignes[903] :

1. L'unification de la nation assyrienne sous l'égide du gouvernement britannique sur ses terres natales, dans les régions de Mossoul, de Djeziré (Cizre), de Bashkale et d'Ourmia.
2. Avoir l'autorisation de maintenir une armée pour se protéger contre « ses agresseurs », Turcs, Perses et Kurdes.
3. Il faut faire la différence entre Assyriens et Arméniens pour retrouver une indépendance dans l'avenir.
4. La protection des biens de l'Eglise et de la nation par le pays protecteur : l'Angleterre.
5. Pour maintenir le calme, il faut que les chefs kurdes mettent fin à leurs attaques.

*XI.1.2.5. L'Eglise chaldéenne catholique*

Selon Claire Weibel Yacoub, les journaux français de l'époque annoncent l'arrivée du patriarche de l'Eglise chaldéenne, Mgr Joseph Emmanuel II Thomas, pour le mois de janvier 1920. Le 11 janvier, *La Croix* précise que sa Béatitude, avant d'arriver à Paris, est passée par le Saint Siège à Rome. Quant au *Figaro* du 27 janvier 1920, il annonce que la messe annuelle de l'Œuvre d'Orient sera célébrée dans le rite chaldéen par le patriarche lui-même[904]. Ecrite à la main le 29 janvier 1920 et envoyée au président du Conseil Alexandre Millerand, la lettre de Mgr Emmanuel II Thomas interpelle le gouvernement français sur la situation de l'Eglise chaldéenne. Cette lettre est intégralement reproduite par Joseph Alichoran dans Jacques Rhéthoré, *les chrétiens aux bêtes* ; le contenu peut être résumé comme ceci[905] :

---

[903] Ce mémorandum est reproduit intégralement dans Claire WEIBEL YACOUB, *Le rêve brisé des Assyro-Chaldéens*, p. 142-144.
[904] Claire WEIBEL YACOUB, *La France et les Assyro-Chaldéens*, p. 117-118.
[905] Jacques RHETORE, *Les chrétiens aux bêtes, Souvenir de la guerre sainte proclamée par les Turcs contre les chrétiens en 1915*. Etude et présentation par Joseph ALICHORAN, Paris, Cerf, 2005, p. 357-363.

1. La France est la seule qui peut être la protectrice des chrétiens du Levant.
2. Son Eglise ne veut plus de la domination turque ou arabe.
3. La France doit avoir un mandat exclusif et direct à Mossoul et dans le Kurdistan.
4. Le patriarche ne réclame pas de d'autonomie pour sa nation, mais il veut une protection efficace de la France.

*XI.1.2.6. L'Eglise syriaque catholique*

Le 10 février et le 21 mars 1919, le Procurateur de l'Eglise syriaque catholique à Rome, le chorévêque Thomas Halabi, transmet au pape Benoît XV des lettres et des rapports de son patriarche Rahmani qui explique le manque de soutien en faveur de son Eglise. Il décide de se rendre à Paris pour défendre les intérêts de sa communauté[906]. En effet, au mois de mai, à peine arrivé, Mgr Rahmani contacte le ministre des Affaires étrangères, Stephen Pichon, et le 18 juin, il s'adresse au président du Conseil, Georges Clemenceau. Selon Claire Weibel Yacoub, le patriarche exprime son vif souhait de voir la France devenir mandataire de la Syrie. Sa requête peut être résumée comme suit :

1. La France est la seule qui a historiquement des intérêts en Syrie et c'est à elle que revient de l'honneur de gouverner le peuple syrien.
2. Les troupes britanniques doivent être remplacées le plus rapidement possible par des troupes françaises.
3. Il faut que la France remplace le gouvernement arabe par des administrateurs français.
4. Il y a une différence entre les Arabes de Syrie et ceux du Hedjaz (Arabie Saoudite).

On constate que les revendications des patriarches des quatre Eglises syriaques ne diffèrent pas beaucoup et sont étroitement liées à ce que la délégation assyro-chaldéenne de Constantinople a revendiqué à la Conférence de la Paix. Toutes les quatre refusent une autorité musulmane sous l'égide des Turcs, des Arabes ou des Kurdes. Le territoire réclamé est similaire à celui du Conseil National des Assyro-Chaldéens présenté à la Conférence de Paris, sauf que le patriarche de l'Eglise syriaque catholique, Mgr Rahmani, réclame une Grande Syrie. Les différences apparaissent sur l'autonomie et le pays protecteur. Curieusement les patriarches autocéphales ne sont pas trop précis sur le nom de ce pays, même s'ils ont une affinité plus significative avec l'Angleterre. Par contre, les patriarches unis à Rome ne réclament que la France comme mandataire sur le sol de leurs ancêtres. Le patriarche de l'Eglise chaldéenne ne veut même pas d'autonomie territoriale pour sa nation, celui de l'Eglise syriaque catholique réclame la construction politique d'une identité syrienne autour d'un Etat syrien qui doit prendre en considération les populations chrétiennes. Mais du côté syriaque orthodoxe et du patriarche nestorien, on réclame une autonomie progressive après la protection de la France ou de l'Angleterre dans un territoire au nord de la Mésopotamie. Face à ces revendications, que pensent les intéressés et les futurs mandataires de la Syrie et de la Mésopotamie ?

[906] Halabi à Benoît XV, 10 février 1919, dans ACO, Siri, rubr. 118, busta 11, fasc. 44, n° 1483. Voir aussi Halabi à Marini, 21 mars 1919, dans ACO, Siri, rubr. 118, busta 11, fasc. 44, n° 1640.

### *XI.1.3. L'échec des revendications*

De l'autre côté de l'Atlantique, le président des Etats-Unis, Woodrow Wilson, pour donner un sens à l'engagement de ses troupes, le 8 janvier 1918, prononce un discours en 14 points. L'article 12, relatif à l'Empire ottoman, donne l'espoir aux minorités chrétiennes d'échapper au joug des Turcs. Dans ce discours du président américain, l'article 12 prévoit :

> Aux régions turques de l'Empire ottoman actuel devraient être assurées la souveraineté et la sécurité ; mais aux autres nations qui se trouvent en ce moment sous la domination turque devront être assurées une sécurité absolue et une garantie de la pleine possibilité de se développer d'une façon autonome ; quant aux Dardanelles, elles devront être ouvertes d'une façon permanente en constituant un passage libre pour les navires et le commerce de toutes les nations suivant des garanties internationales[907].

Dans ce discours prononcé devant le Congrès des Etats-Unis, W. Wilson donne l'espoir à beaucoup de minorités, de réclamer leur autogestion. Encouragés par les déclarations des pays de l'Entente, les Syriaques pensent que l'heure d'une autonomie a sonné. Mais après les crimes et les massacres dont ils ont été victimes, la difficulté pour eux est de réclamer leurs droits devant les puissances occidentales. Selon l'historien et écrivain français, Sébastien de Courtois, les revendications politiques de ces minorités sont en partie motivées par les déclarations françaises et anglaises. Pendant la guerre, les Puissances de l'Entente promettent aux minorités chrétiennes de l'Empire ottoman, de se mettre de leur côté afin d'échapper au joug des Turcs[908]. Surtout durant les massacres de 1915, les Syriaques ont découvert qu'ils ne sont pas des sujets ottomans à part entière et qu'ils ont été victimes à cause de leurs différences ethniques et religieuses. C'est ce qui a motivé d'abord au Turabdin, la résistance d'Aynwardo, de Hah, d'Hazakh (Beth-Zabday) et de Mont-Izlo, ensuite au Hakkâri, des tribus de Mar Shemun XIX Benyamin et enfin, au Caucase des bataillons assyro-chaldéens. Mais comment leurs droits comme nation peuvent-ils être appliqués ?

#### *XI.1.3.1. La vision anglaise face aux revendications syriaques*

Après la signature de Moudros au mois d'octobre, et avant même l'occupation de Constantinople, le 30 décembre 1918, le haut-commissaire britannique Richard Webb transmet à son gouvernement une lettre d'un certain Conseil National assyro-chaldéen. Il s'agit d'un projet ambitieux adressé en français au président du Conseil des quatre, sous la direction du Premier ministre britannique, David Lloyd Georges. Le 4 janvier 1919, l'amiral R. Webb transmet à son gouvernement un deuxième document politique émanant des représentants de l'Eglise syriaque orthodoxe de Constantinople. Enfin, le 15 février, un troisième document politique d'union nationale est signé par les trois Eglises syriaques et adressé uniquement au Premier ministre de sa Majesté. Face à ces mémorandums, le gouvernement britannique engage un débat sur la revendication territoriale et l'identité des Syriaques. Pour bien faire, les diplomates anglais font appel à l'historien des civilisations Arnold Joseph Toynbee. Ce dernier, en 1916, à vingt-six ans, rédige à la demande de son gouvernement, un rapport sur la politique de déportation et d'extermination des Arméniens et des Syriaques[909]. En novembre 1918, il est nommé délégué britannique à la Conférence de la Paix, comme expert des questions du Moyen-Orient. Dans les archives diplomatiques du *Foreign Office* publiées par Bejtullah Destani, on trouve les remarques de Toynbee sur les mémorandums

---

[907] Rémy PORTE, *Les Etats-Unis dans la Grande guerre, une approche française*, Paris, Soteca, 2017.
[908] Sébastien De COURTOIS, *Le génocide oublié*, p. 190-191.
[909] Arnold J. TOYNBEE, *Les massacres des Arméniens, le meurtre d'une nation (1915-1916)*, Paris, Payot, 2004.

introduits par les Syriaques[910]. Après examen le jeune historien donne ces quelques réflexions que nous pouvons résumer comme suit :
1. Dans leurs revendications, ils affirment que toutes les communautés syriaques auront une complète séparation administrative de la population voisine : ceci est géographiquement impossible.
2. La communauté syriaque nestorienne du Hakkâri pourrait s'organiser en canton au sein de la confédération du sud Kurdistan.
3. La communauté syriaque jacobite dans le Turabdin, pourrait obtenir une autonomie territoriale similaire à celle des nestoriens, mais à l'intérieur de la province de Mossoul.
4. Pour les autres communautés syriaques, on devrait leur accorder l'égalité de droits avec d'autres populations, mais pas d'autonomie politique.

Face au troisième document d'union nationale introduit par le Conseil National des Assyro-Chaldéens, Toynbee répond ceci :

> Les nestoriens sont de loin, parmi les communautés parlant le syriaque, les plus nombreux et les plus importants ; les jacobites viennent en second. Il apparait dans ce télégramme que le Conseil National assyro-chaldéen de Constantinople n'a pas de mandat des nestoriens et représente seulement imparfaitement les jacobites. Ainsi, il faut le regarder comme l'organe des chrétiens latins syriaques plutôt que comme celui de l'ensemble du monde syriaque[911].

Selon Claire Weibel Yacoub, Toynbee ne se limite pas à commenter uniquement les mémorandums de Constantinople : il analyse d'autres pétitions liées aux chrétiens syriaques. Mais au mois d'avril, pour cause de surmenage, il quitte la Conférence de Paris sans entamer ses travaux et la question assyro-chaldéenne ne bénéficie visiblement pas de traitement global[912].

Les réflexions de Toynbee montrent combien dans certaines régions, les idées du président américain W. Wilson, relatives à l'autodétermination sont impossibles à mettre en pratique. Car le même territoire est revendiqué par une mosaïque de populations, de religions et de cultures différentes.

*XI.1.3.2. La France face aux délégations syriaques*

Selon le journaliste français, Sébastien De Courtois, en prévision d'un futur mandat en Syrie, la France cherche le soutien de la population locale chrétienne et particulièrement des catholiques. C'est ainsi que le ministre français des Affaires étrangères apparait comme l'interlocuteur privilégié du représentant de l'Eglise syriaque catholique et de l'Eglise maronite à Paris. Par contre à l'annonce de l'arrivée du représentant du patriarche de l'Eglise syriaque orthodoxe, Mgr Barsoum, le gouvernement français demande une enquête confidentielle. Le 26 novembre 1919, M. Goût, attaché au cabinet du ministre des Affaires étrangères, dresse un tableau assez méfiant à l'égard du représentant de l'Eglise syriaque orthodoxe :

> Mgr Ephrem (Barsoum) voyant que l'influence française va devenir prépondérante en Syrie se précipite vers nous, oublieux des flagorneries dont il a comblé les Turcs et les Allemands. Comme tous les intrigants de

[910] Bejtullah DESTANI, *Minorities in the Middle East, Christian Minorities (1838-1967), Assyrian Communities in the Levant and Iraq, Part I, 1880-1938,* London, Archive Editions, 2007, p. 70-73.
[911] Bejtullah DESTANI, *Minorities in the Middle East, Christian Minorities (1838-1967),* p. 70-73.
[912] Claire WEIBEL YACOUB, *Le rêve brisé des Assyro-Chaldéens*, p. annexes.

> Syrie, Mgr Ephrem est très agité, il parle haut volontiers croyant en imposer. Il n'y a pas à se troubler car il reviendra nécessairement à la sagesse, et son patriarche et sa communauté ne représentent rien de bien sérieux. Si même il va porter ses doléances ailleurs, il n'y a pas de danger. Il cherchera à s'entendre avec Faiçal, c'est à peu près certain, mais c'est sans importance, car entre les Syriens orthodoxes et nous, Faiçal, quand l'entente sera faite lui garantissant son rôle personnel, ne manquera pas d'accabler de son mépris ce petit groupe de chrétiens. Ce jour-là, ils seront fort heureux de la protection que nous consentirons à leur accorder[913].

Pour De Courtois, cette façon d'agir de la France à l'égard des Syriaques orthodoxes est une manière de voir la position officielle de la France[914]. Cette méfiance et cette prudence des diplomates français poussent le prélat syriaque orthodoxe à demander le secours de l'Angleterre. Ce qui est sûr, l'union qui a fait la force des alliés durant la guerre, laisse la place à une sourde lutte d'influence, notamment entre la France et l'Angleterre qui ont des intérêts au Levant.

*XI.2.3.3. Les intérêts coloniaux des vainqueurs*

A la fin de la guerre, l'appétit colonial de la France et de l'Angleterre dévoile un accord signé secrètement en 1916 pour partager l'Empire ottoman. Cet accord qui porte le nom de Sykes-Picot permet aux deux puissances de diviser les territoires orientaux de l'Anatolie en « zones de contrôles ». Par la signature de l'armistice de Moudros, l'Empire ottoman capitule et laisse la possibilité aux Puissances de l'Entente de relancer leur marchandage de plus belle. La France veut occuper toute la côte méditerranéenne, du Liban jusqu'à Adana et avec elle, les provinces d'Urfa, de Diyarbakir et Mossoul, le territoire de la Syrie. De son côté l'Angleterre réclame la basse Mésopotamie, le golfe arabo-persique, le territoire qui fait jonction avec l'Egypte et aussi Mossoul. La spécialiste des Droits de l'Homme, Claire Weibel Yacoub déclare que, si les Syriaques ont eu beaucoup de difficultés à faire valoir leurs droits, c'est parce qu'ils habitent et réclament des territoires qui sont sujets de marchandage entre la France et l'Angleterre. Les deux puissances victorieuses de la guerre convoitent les gisements pétroliers de la province de Mossoul. Entre autres, les deux pays se disputent le chemin de fer du Bagdad-Bahn entre Alexandrette et Mossoul, pour la construction des oléoducs qui acheminent le pétrole de la Mésopotamie à la Méditerranée. Face aux droits des Syriaques à l'autodétermination se dressent donc les appétits des grandes puissances occidentales avec, comme enjeu, le pétrole. En 1919, la Conférence de la Paix à Paris, élabore un document pour mettre en place la Société des Nations. L'article 22 de ce document, qui porte le nom de Pacte de la SDN est fort révélateur sur l'état d'esprit des puissances pour gouverner le peuple syriaque d'une manière impérialiste[915]. Cet article 22 divisé en neuf points permet aux puissances occidentales de gouverner des nations pas encore indépendantes. Les quatre premiers révèlent l'idée que la France et l'Angleterre se font des nations qui autrefois appartenaient à l'Empire ottoman :

> 1. Les principes suivants s'appliquent aux colonies et territoires qui, à la suite de la guerre, ont cessé d'être sous la souveraineté des Etats qui les gouvernaient précédemment et qui sont habités par des peuples non encore capables de se diriger eux-mêmes dans les conditions particulièrement difficiles du monde moderne. Le bien-être et le développement de ces peuples forment une mission sacrée de civilisation, et il convient d'incorporer dans le présent pacte des garanties pour l'accomplissement de cette mission.

---

[913] Ce rapport est reproduit intégralement dans Sébastien DE COURTOIS, *Le génocide oublié*, p. 216-218.
[914] Sébastien DE COURTOIS, *Le génocide oublié*, p. 188.
[915] Claire WEIBEL YACOUB, *Le rêve brisé des Assyro-Chaldéens*, p. 106-107.

> 2. La meilleure méthode de réaliser pratiquement ce principe est de confier la tutelle de ces peuples aux nations développées qui, en raison de leurs ressources, de leur expérience ou de leur position géographique, sont le mieux à même d'assumer cette responsabilité et qui consentent à l'accepter : elles exerceraient cette tutelle en qualité de mandataires et au nom de la Société.
>
> 3. Le caractère du mandat doit différer suivant le degré de développement du peuple, la situation géographique du territoire, ses conditions économiques et toutes autres circonstances analogues.
>
> 4. Certaines communautés qui appartenaient autrefois à l'Empire ottoman, ont atteint un degré de développement tel que leur existence comme nations indépendantes peut être reconnue provisoirement, à la condition que les conseils et l'aide d'un mandataire guident leur administration jusqu'au moment où elles seront capables de se conduire seules. Les vœux de ces communautés doivent être pris d'abord en considération pour le choix du mandataire[916].

Ce qui signifie que l'indépendance rêvée d'une nation syriaque doit affronter la conception coloniale des pays victorieux de la guerre. Ainsi les nations développées s'octroient « le droit d'exercer une tutelle sur les peuples considérés comme sous-développés ». La mise en œuvre du nouveau cadre proposé par la Société des Nations est pour le moins délicate. Car créer des mandats est une chose et les partager en est une autre. Quant au point trois, il est le plus clair pour que les pays victorieux puissent être récompensés par l'exploitation des richesses du sous-sol à administrer. En effet, les conditions économiques du territoire syriaque vont être un enjeu de partage entre la France et l'Angleterre. Ce point est vraiment bien développé par le docteur en histoire de l'EHESS, Vahé Tachjian. Ce dernier dans son ouvrage sur la colonisation par la France de la Cilicie et de la Haute-Mésopotamie, explique comment le pays mandataire cherche des appuis auprès des minorités locales pour s'implanter dans la région. Alors que les minorités se conforment fidèlement à la France, celle-ci fait exploiter les richesses de la région pour renflouer la caisse de l'Etat[917].

### *XI.2.3.4. La multiplication des mémorandums*

Claire Weibel Yacoub signale l'existence d'onze mémorandums rédigés par des personnalités syriaques. Huit d'entre eux sont arrivés sur les bureaux des puissances organisatrices de la Conférence de Paris, entre février 1919 et avril 1920. La France et l'Angleterre les accueillent séparément, certains sont transmis officiellement au secrétaire de la Conférence et d'autres restent lettres mortes ou documents secrets. Durant le déroulement de la Conférence de la Paix et avant la signature du traité de San Remo (Kadiköy-Istanbul), sept délégations syriaques se présentent à Paris[918] :

1. La délégation assyro-chaldéenne de Turquie
2. La délégation assyrienne des Etats-Unis
3. La délégation assyrienne du Caucase
4. La délégation assyrienne de Perse
5. Mgr Rahmani, patriarche de l'Eglise syriaque catholique
6. Mgr Barsoum[919], évêque syriaque orthodoxe

---

[916] https://mjp.univ-perp.fr/traites/sdn1919.htm (Consulté le 10 avril 2020).

[917] Vahé TACHJIAN, *La France en Cilicie et en Haute-Mésopotamie, Aux confins de la Turquie, de la Syrie et de l'Irak (1919-1933)*, Paris, Karthala, 2004.

[918] Claire WEIBEL YACOUB, *Le rêve brisé des Assyro-Chaldéens*, p. 133-134.

[919] Mgr Barsoum succède à Elias II Shaker comme patriarche de l'Eglise syriaque orthodoxe.

7. Mgr Emmanuel II Thomas, patriarche de l'Eglise chaldéenne

Signalons aussi pour être complet, qu'après la Conférence de Paris, un certain Jean Gorek de Kerboran forme, sous le nom d'assyro-chaldéenne, une délégation qui restera en contact régulier avec la nouvelle S.D.N jusqu'au traité de Lausanne en 1923[920].

Il faut être clair, cette multitude de délégations avec des revendications qui diffèrent, a sûrement joué en défaveur des Syriaques. Le chacun pour soi ne leur a nullement été favorable. Les délégations, divisées et parfois même opposées, ont eu beaucoup de difficultés à faire entendre leur voix. Lorsque les diplomates occidentaux les reçoivent, ils sont perdus : au lieu d'étudier et de comprendre leur cas, ils préfèrent passer à autre chose de plus clair pour eux. A ce propos, la remarque faite par Sébastien De Courtois montre clairement la désunion entre les Syriaques :

> S'ils parvenaient difficilement à s'entendre autour d'un projet de création d'un Etat chrétien, ils divergeaient en outre radicalement sur le choix de la puissance tutélaire. Les syriaques orthodoxes, comme les nestoriens de Mésopotamie, étaient, encore à cette date, dans le sillage de l'influence britannique. Quant à la délégation assyro-chaldéenne venue des Etats-Unis, elle soutenait activement le projet d'un mandat américain sur la zone. […] Les syriaques catholiques de leur côté réclament le mandat exclusif de la France sur la Syrie intégrale[921].

On peut se poser la question : cette manière d'agir ne fut-elle pas un frein aux revendications syriaques ?

*XI.1.3.5. Le rôle de la cartographie*

Lors des débats, les organisateurs de la Conférence de la Paix, demandent aux différentes délégations de fournir une carte géographique des provinces et territoires revendiqués. Les Anglais les plus pointus sur cette question, l'imposent dans les discussions entre les différents acteurs gouvernementaux et les différentes communautés qui revendiquent un Etat ou la modification d'une frontière. Régulièrement, après les tableaux de statistiques utilisés par les délégations syriaques, on leur impose de tracer sur une carte leurs revendications géographiques. La carte géographique pour la création d'un futur Etat assyro-chaldéen formulée par la délégation venue de Constantinople[922], est différente de celle du patriarche Mar Shemun XXII Paulos[923].

Pour le maître de conférences en civilisation britannique à l'Université de Paris Ouest Nanterre, Daniel Foliard, la carte géographique à la Conférence de la Paix en 1919 a joué un rôle très

---

[920] Médecin syriaque originaire de Kerboran dans le Turabdin. Son idée est d'organiser toutes les populations religieuses et ethniques vivant en Mésopotamie pour créer un Etat multiculturel. Voir le travail de Jan BET-SAWOCE, *J. Gorek fran Karboran, Assyro-kaldeiska nationalkommitténs generalsekreterari i Paris 1919-1925*, Södertälje, Bet-Froso & Bet-Prasa Nsibin, 2015.

[921] Sébastien DE COURTOIS, *Le génocide oublié*, p. 191-193.

[922] Mansour KYRIAKOS, Victor YONANN, *L'Action Assyro-Chaldéenne*, Beyrouth, Edition Vicariat Patriarcal des Assyro-Chaldéens, 1920-1921. Voir surtout fascicule I, février 1920, réservé spécialement à la Conférence de la Paix, p. 27.

[923] Bejtullah DESTANI, *Minorities in the Middle East, Christian Minorities (1838-1967)*, p. 85. Voir aussi en couleur une carte introduite le 11 janvier 1922 par Agha Petros au ministre des Affaires étrangères britannique, Lord Curzon dans SS.RR.SS., AA.EE.SS., Stati Ecclesiastici, IV periodo, pos. 218, fasc. 14, 48-56. Et le 15 avril 1922 dans ASV, Nunziatura Parigi, busta 392, fasc. 305, 19-23.

important dans les décisions des organisateurs. Celui-ci, en se basant sur les archives du *Foreign Office,* affirme que les données géographiques deviennent des outils cognitifs utilisés par les communautés non-européennes pour contrecarrer les projets des occidentaux. Il donne l'exemple de la Grèce et de l'Arménie qui ont influencé la décision des organisateurs de la Conférence pour tracer les nouvelles frontières de la Turquie. A propos de la délégation assyro-chaldéenne, il dit :

> A l'image des Arméniens, des Grecs, des Turcs et des Sionistes, d'autres délégations et groupes de pressions venus des territoires longtemps sous souveraineté ottomane, multiplièrent les cartes pour tenter d'attirer l'attention du Conseil des Dix, souvent avec un succès très mitigé. L'utilisation des nouveaux codes du langage des négociations, en particulier de la nécessité apparente d'insister sur les questions ethnologiques et sur leur visualisation cartographique, fut facilitée, en particulier dans les cas arménien, sioniste et grec, par la présence dans ces cercles nationalistes d'experts formés aux dernières techniques et capables de répondre point par point aux spécialistes engagés par les grands acteurs de la Conférence de la Paix. Les autres délégations qui ne disposaient pas de telles ressources eurent donc moins de facilités à mettre en forme leurs revendications[924].

Ce qui signifie que la Grèce et l'Arménie ont occupé une place importante dans les négociations territoriales avec l'Empire ottoman. Quant aux autres minorités, elles ont été négligées par les puissances occidentales car elles n'avaient pas les mêmes moyens de se défendre. Ce court moment de construction d'un nouveau monde diplomatique par les outils pédagogiques porteurs de modernité, laisse la place en Orient à un retour rapide de la politique traditionnelle et de la puissance turque sur la scène internationale après 1920. En citant François Georgeon, l'historien et spécialiste de la question ottomane, Sébastien de Courtois affirme que dans les esprits, les frontières sont déjà toutes tracées et les dés sont jetés. Alors que les vainqueurs cherchent à partager le grand gâteau qu'est l'Empire ottoman, le rétablissement de l'armée turque empêche toutes les combinaisons politiques de se réaliser[925].

*XI.1.3.6. L'instrumentalisation des Syriaques*

Ce vocabulaire utilisé par Claire Weibel Yacoub, permet de s'interroger sur le poids des Syriaques face aux projets orientaux de la France et de la Grande-Bretagne. Lors des négociations à la Conférence de la Paix, ces deux puissances se souviennent-elles de leur petit allié, ne serait-ce que pour former des contingents militaires au service de leurs ambitions ? Pour Weibel Yacoub, il est clair qu'à la Conférence de la Paix, la question syriaque n'est pas exclue des débats, mais quelle place réelle occupe-t-elle ? Et elle termine ses arguments par cette question :

> Ces dernières (les grandes puissances) ne feront-elles que miroiter de vagues promesses aux Assyro-Chaldéens, pour mieux les instrumentaliser dans le but de renforcer leurs propres desseins ?[926]

Après le massacre du Hakkâri et l'exode des Syriaques d'Ourmia et de Salamas, c'est au tour de Florence Hellot-Bellier de s'interroger sur la participation des Syriaques aux côtés des Britanniques et des Français :

---

[924] Daniel FOLIARD, *Cartes et contre-cartes à la Conférence de la Paix à Paris (1919-1920) : débats cartographiques au sein de la délégation britannique*, dans Cartes et Géomatique, n° 228, Paris, 2016, p. 153-166.
[925] Sébastien DE COURTOIS, *Le génocide oublié*, p. 184-185.
[926] Claire WEIBEL YACOUB, *Le rêve brisé des Assyro-Chaldéens*, p. 186-188.

> Les chrétiens d'Ourmia, du Hakkâri et de Mossoul pouvaient-ils imaginer que leur participation à la lutte des Britanniques et des Français contre les Ottomans et les Allemands, participation aux conséquences si néfastes pour eux, serait reléguée à l'arrière-plan des marchandages entre hommes politiques et diplomates ?[927]

Enfin, Jean Gorek de Kerboran, secrétaire général du Comité national assyro-chaldéen de Paris, originaire du Turabdin, dans un de ses écrits adressé au directeur de la revue *L'Action Assyro-Chaldéenne*, en octobre 1920, face aux Syriaques qui sont dans l'attente des promesses occidentales, fait la réflexion suivante :

> Nous aurons été des héros seulement pour servir une cause étrangère ? Pour nous-même, pour la cause de l'Assyro-Chaldée, rien ? […] Tous nos sacrifices, les plus nobles, le sang le plus pur de nos enfants, auront-ils été consentis en vain ? Encore une fois, ne comptons que sur nous-mêmes ; n'attendons notre propre salut et le salut de l'Assyro-Chaldée que de nous-mêmes. L'Assyro-Chaldée, nous n'avons pas besoin que l'on nous en fasse don[928].

Les Syriaques déçus de l'attitude des Britanniques et des Français décident de se tourner vers les instances religieuses, le Vatican. Nous avons signalé dans les chapitres précédents que le Saint Siège a secouru très tôt les Syriaques dans leur malheur ; maintenant qu'ils sont face à leur destin, comment peut-il les soutenir dans leur démarche vers une autonomie à la fois religieuse et politique ?

## XI.2. Le Saint Siège face aux revendications syriaques

### *XI.2.1. Le Saint Siège et la fin de la guerre*

L'historien français, spécialiste de l'histoire contemporaine de l'Eglise catholique, Yves Chiron, dans son ouvrage réservé au pape Benoît XV, affirme que le Saint Siège d'une manière discrète, a entamé des pourparlers avec plusieurs protagonistes afin de mettre fin aux hostilités[929]. Le pape, depuis son élection jusqu'à la fin de la guerre, n'a pas arrêté d'exhorter les nations en conflit à conclure un cessez-le-feu. L'intervention la plus célèbre est l'offre de paix du 1 août 1917 que le souverain pontife adresse à tous les belligérants. Il s'agit d'une *Note* secrète fondée sur diverses considérations, implicites ou explicites. Elle est assez brève mais elle tranche par son caractère concret et apparait comme un moyen honorable pour les deux camps de sortir de l'impasse. L'originalité de cette *Note* est marquée par la mission que le Saint Siège s'est fixée tout au long de la guerre. Dès le début de cette exhortation à la paix, le pape rappelle les trois missions de son pontificat face à la guerre :

> Dès le début de Notre Pontificat, au milieu des horreurs de la terrible guerre déchaînée sur l'Europe, Nous Nous sommes proposé trois choses entre toutes :
> 1. Garder une parfaite impartialité à l'égard de tous les belligérants, comme il convient à Celui qui est le Père commun et qui aime tous ses enfants d'une égale affection.

---

[927] Florence HELLOT-BELLIER, *Chroniques de massacres annoncés, Les Assyro-Chaldéens d'Iran et du Hakkâri face aux ambitions des Empires 1896-1920*, Paris, Geuthner, 2014, p. 560.
[928] Jean Gorek de KERBORAN, *Reflexion, Si nous ne faisons pas de nos mains l'Assyro-Chaldée, l'Assyro-Chaldée ne se fera jamais*, dans *l'Action Assyro-Chaldéenne*, octobre 1920, p. 200-210. Cité aussi par Claire WEIBEL YACOUB, *Le rêve brisé des Assyro-Chaldéens*, p. 133.
[929] Yves CHIRON, *Benoît XV, Le pape de la paix*, Paris, Perrin, 2014.

> 2. Nous efforcer continuellement de faire à tous le plus de bien possible, et cela sans acception de personnes, sans distinction de nationalité ou de religion, ainsi que Nous le dicte aussi bien la loi universelle de la charité que la suprême charge spirituelle à Nous confiée par le Christ.
> 3. Enfin, comme le requiert également Notre mission pacificatrice, ne rien omettre, autant qu'il était en Notre pouvoir, de ce qui pourrait contribuer à hâter la fin de cette calamité, en essayant d'amener les peuples et leurs chefs à des résolutions plus modérées, aux délibérations sereines de la paix, d'une paix « juste et durable »[930].

C'est à partir de ces trois missions que le Souverain pontife se permet de demander l'arrêt de la guerre. Pour Yves Chiron, presque tous les pays belligérants ont réagi négativement à cette offre de paix. En premier, l'Italie est hostile à une ingérence de l'Eglise dans le déroulement de la guerre. Pour l'Angleterre, tant que les Empires centraux ne se sont pas engagés à rendre la pleine indépendance à la Belgique et réparer les dommages qu'ils lui ont causés, il est impossible de faire la paix. Le président des Etats-Unis estime que les pays de l'Entente ne sont pas prêts à accepter un accord de paix tant que l'Allemagne n'aura pas un régime démocratique. La France refuse d'engager des pourparlers par l'intermédiaire du Vatican sans la participation des Britanniques. Enfin les réponses des Empires centraux basées sur des généralités découragent leurs pays de s'engager dans les propositions pontificales[931].

Malgré les refus des offres de paix proposées par le pape, bien avant les signatures des armistices et l'ouverture de la Conférence de la Paix de Paris, le Saint Siège s'est engagé sur le front du Caucase pour établir la paix entre les nations qui constituent cette région. Le 4 juin 1918 à Batoum, les Géorgiens, les Arméniens, les Azéries et les Turcs signent un traité en 14 articles pour la reconnaissance respective de leurs Républiques. Pour les modalités de la reconnaissance, les pourparlers ont lieu à Constantinople et chaque partie envoie ses délégations. Au mois de septembre les premiers accords sont signés entre Arméniens et Azéries. C'est dans ce cadre que Mgr Dolci rencontre au mois d'octobre la délégation arménienne de la nouvelle République. Le 4 novembre 1918, le Délégué apostolique de Constantinople rapporte au Cardinal Gasparri que le Saint Siège envisage la reconnaissance de l'indépendance de la République d'Arménie. Mgr Dolci rappelle que le 30 octobre, il a entamé des pourparlers avec la délégation arménienne présente à Constantinople. Pour établir des rapports diplomatiques avec l'Arménie, le pape veut envoyer un Délégué apostolique. De son côté, la délégation arménienne affirme que

> La République arménienne ne mettait aucune différence entre les éléments constituant la population de la République et qu'aucune différence n'existait entre les Arméniens Grégoriens (orthodoxes) et Arméniens catholiques[932].

Puis le 5 novembre 1918, Mgr Dolci écrit au Grand vizir et ministre des Affaires étrangères, Izzet Pacha, que la délégation arménienne de paix, par son intermédiaire, lui transmet deux dépêches pour l'établissement de la paix au Karabagh. Le Délégué demande au ministre de faire le nécessaire pour que l'armée ottomane libère les villes de Lori et de Bambak. En même temps, il demande à Izzet Pacha de libérer les prisonniers de guerre arméniens qui se trouvent à Erzeroum.

Malheureusement, les sources que nous avons à notre disposition ne nous permettent pas de savoir si Izzet Pacha a répondu favorablement ou non à Mgr Dolci. Ce qui est sûr, c'est que malgré la

---

[930] Actes de Benoît XV, tome I, 1914-1918, *Encycliques, Motu proprio, Brefs, Lettres et Allocutions*, Texte latin avec traduction française, Paris, Bonne Presse, 1926, p. 181-183.
[931] Yves CHIRON, *Benoît XV, Le pape de la paix,* p. 215-219.
[932] Dolci à Gasparri, 4 novembre 1918, dans SS.RR.SS., AA.EE.SS., Asia-Africa-Oceania, III periodo 1918-1922, pos. 57, fasc. 44, n° 855099, f. 28rv.

signature de l'armistice le 30 octobre 1918 à Moudros, l'Empire ottoman détient toujours des prisonniers de guerre et occupe en même temps les provinces iraniennes du Caucase[933].

### *XI.2.2. La Conférence de la Paix sans le pape*

En effet ce qui choque le pape et son entourage, c'est que ses œuvres caritatives sont généralement bien acceptées par tous les camps, mais ses initiatives en faveur de la paix sont repoussées et calomniées. Dans une lettre écrite le 16 octobre 1918 au Cardinal Bégin, archevêque de Québec, dont une partie est reprise par Yves Chiron, le pape fait part de son amertume :

> Cette manière de répondre à Notre charité, Nous l'avons soufferte avec chagrin. Qui eût cru en effet que Nos efforts, pleins d'un paternel amour, pour réconcilier les hommes entre eux, seraient tournés contre Nous en sujet de haine populaire ? Pourtant dans tout cela, il ne faut pas tant s'étonner de la méchanceté de certains hommes, Nous accusant publiquement et amèrement de favoriser l'un des deux partis, que de l'irréflexion de ceux qui ont ajouté foi à une accusation aussi dénuée de fondement[934]!

A ce propos, le travail remarquable de Francis Latour, l'un des premiers chercheurs à avoir construit sa thèse sur la riche documentation des archives vaticanes, met en lumière les nombreux efforts du Saint Siège afin de trouver une solution pour stopper la guerre. Pour l'historien d'origine française, il est impressionnant de voir le nombre d'interventions et de demandes que le Vatican devait gérer durant la Première Guerre. En 1918, il a reçu plus de seize mille demandes d'informations venant de toute l'Europe. Quant à l'Office du Vatican réservé aux prisonniers de guerre, il est régulièrement sollicité par des personnes de toute tendance, et certains le trouvent plus fiable et surtout plus rapide que la Croix-Rouge[935]. Pour Mgr Giuseppe Maria Croce, cette immense générosité du Saint Siège a pu avoir lieu grâce à la politique d'impartialité et de neutralité du pape Benoit XV. Alors qu'il est constamment sollicité par les pays belligérants de choisir son camp, le pape résiste avec fermeté[936].

Selon l'historienne française Annette Becker, si le Vatican a été plus efficace que la Croix-Rouge (CICR) pour rejoindre les prisonniers de guerre, ce n'est pas uniquement à cause de sa neutralité, mais parce qu'il était en plus une instance religieuse. C'est à ce titre qu'il avait l'autorisation par les pays belligérants de visiter les différents camps de prisonniers. Ainsi le Saint Siège achemine non seulement des secours matériels et enquête sur les conditions de détention, mais aussi organise des rencontres spirituelles avec les prisonniers. Ce qui lui a permis d'envoyer ses missionnaires et ses aumôniers militaires sur tous les champs de batailles[937].

Mais d'où vient cette opposition des pays de l'Entente à refuser la présence du pape à la Conférence de la Paix ? Selon F. Latour, c'est la publication dans le quotidien *Izvestia* du 28 novembre 1918 par le commissaire des Affaires étrangères de Russie, Léon Trotski, qui a mis en lumière le plan

---

933 Dolci à Izzet Pacha, 5 novembre 1918, dans ASV, Arch. Deleg. Turchia, busta 102, fasc. 530, senza protocollo, 16rv.

934 Yves CHIRON, *Benoît XV, Le pape de la paix*, p. 231.

935 Francis LATOUR, *La papauté et les problèmes de la paix pendant la Première guerre mondiale*, Paris, L'Harmattan, 1996.

936 Giuseppe Maria CROCE, *Le Saint Siège et la Conférence de la Paix (1919), Diplomatie d'Eglise et diplomatie d'Etat*, dans *Mélanges de l'Ecole française de Rome*, Italie et Méditerranée, t. 109, n° 2, 1997, p. 793-823.

937 Annette BECKER, *Oubliés de la Grande Guerre, Humanitaire et culture de guerre 1914-1948*, Paris, Fayard, Pluriel, 2013, 188-199.

de mise à l'écart du Saint Siège de la Conférence. Il s'agit du pacte de Londres signé le 26 avril 1915, entre l'Italie et la Triple entente. Resté secret durant toute la guerre, ce traité donne à l'Italie des garanties territoriales et coloniales. A cette époque, le pape et son Secrétaire d'Etat le Cardinal Gasparri, ont accompli durant des mois, des démarches auprès des gouvernements italien et autrichien pour empêcher l'Italie d'entrer en guerre aux côtés de la Triple Entente. Mais le roi Victor Emmanuel III, le gouvernement et la hiérarchie militaire, sans consulter le parlement, s'engagent dans le conflit. Alors, lors de la signature de l'accord, l'Italie exige une clause au pacte de Londres. L'article 15 stipule :

> L'Angleterre, la France et la Russie s'engagent à soutenir l'Italie pour s'opposer à toute proposition tendant à introduire un représentant du Saint-Siège dans les (futures) négociations pour la paix[938].

Malgré une offensive diplomatique de la part du Saint Siège pour avoir un représentant à la Conférence de la Paix, les pays de l'Entente respectent la clause de l'Italie. Car celle-ci ne veut pas que la Question romaine soit soulevée au cours de la Conférence et soit discutée par des puissances étrangères. Déjà en 1898 à la Conférence de La Haye, l'Italie estime que le pape n'est pas un souverain temporel et ne représente pas un Etat souverain[939]. Selon le journaliste français Yves Chiron, ce qui intéresse le pape et son Secrétaire d'Etat, ce n'est pas de participer à la Conférence, mais c'est d'obtenir des Puissances réunies, une déclaration qui garantit le principe de l'indépendance et la liberté du Saint Siège, sans faire référence à une quelconque souveraineté territoriale du pape[940].

Bien que le Saint Siège ne soit pas parvenu à se faire admettre officiellement à la Conférence de la Paix, ses idées ont fait écho durant les pourparlers. Avant l'ouverture de la Conférence, au mois de novembre, le pape envoie son Secrétaire de la Congrégation des Affaires ecclésiastiques extraordinaires, Mgr Cerretti, dans les capitales européennes afin de faire entendre la voix du Vatican. A Bruxelles, il rencontre le primat de Belgique, le Cardinal Mercier ; à Londres, le secrétaire de lord Balfour ; à Paris, le politicien de tendance catholique Aristide Briand et enfin, le président américain Woodrow Wilson à qui il remet une lettre personnelle du pape. Dans cette lettre écrite le 8 novembre 1918, Benoît XV félicite d'abord le président Wilson d'avoir reconnu l'indépendance de la Pologne et il lui demande d'agir en faveur des Arméniens. Tout en rappelant ce que lui-même a fait pour les Arméniens, le pape demande au président de reconnaitre l'indépendance de l'Arménie et en même temps, d'instaurer une paix durable sans imposer au vaincu des conditions injustes :

> Mais tout cela (ce que le pape a fait pour les Arméniens durant la guerre) est inutile si on ne reconnait pas à l'Arménie réunie la pleine indépendance, qu'elle a méritée du reste à tous les points de vue. C'est pourquoi l'humanité entière a les yeux fixés sur le grand Président de la plus grande démocratie du monde.
>
> Nous prions le Seigneur de bénir les efforts de Votre Excellence pour établir une paix juste et durable dans le monde. Cependant c'est Notre intime conviction, comme c'est aussi celle de Votre Excellence, que la paix ne

---

938 Francis LATOUR, *La papauté et les problèmes de la paix pendant la Première guerre mondiale*, p. 221-236.

939 Eduardo SODERINI, *Il pontificato di Leon XIII rapporti con l'Armenia, Edizione e commento* Georges-Henri RUYSSEN, London, Lulu.com, 2010.

940 Yves CHIRON, *Benoît XV, Le pape de la paix*, p. 236.

> pourra être durable si on impose (au vaincu) des conditions qui laissent (dans son âme) de profonds germes de rancune et des projets de revanche. L'histoire du passé est la maitresse de l'avenir[941].

Curieusement deux jours plus tard, le 10 novembre, une délégation nationale arménienne adresse à l'ambassadeur des Etats-Unis à Rome, un long mémorandum sur la question arménienne. Après avoir exposé l'organisation politique des Arméniens, leur attitude durant la guerre, la place qui revient aux Arméniens du Caucase et de la Perse, l'importante de la création d'un Etat arménien et de leurs revendications actuelles, la délégation termine son plaidoyer par la délimitation géographique de l'Arménie. Dans le dernier point, la délégation considère que les autres communautés chrétiennes, ainsi que les juifs, sont de la même ethnie que celle des Arméniens :

> Les Arméniens constituent, au point de vue intellectuel, commercial et économique, l'âme du pays et la crème de la population. Ils sont une race compacte, uniforme, homogène, ayant la même religion, la même langue, les mêmes traditions, les mêmes caractéristiques d'unité nationale. Il faut grouper à côté des Arméniens, les nestoriens, les chaldéens, les grecs, les syriens (syriaques), les juifs (ensemble, 300 000 âmes), qui appartiennent à la même ethnie que nous[942].

Il est clair que face à une déclaration comme celle-ci, les revendications de l'autonomie des Syriaques auprès des Puissances occidentales risquent de trouver une porte fermée. De plus, il n'est pas question dans ce mémorandum d'autoriser les autres communautés chrétiennes à se déplacer en Arménie.

Quant à Benoît XV, le 1 décembre 1918 à Rome, par l'encyclique *Quod jam diu,* il ordonne des prières publiques pour la Conférence de la Paix. Le spécialiste de l'histoire contemporaine de l'Eglise Paul Christophe résume l'idée du pape en trois lignes. D'abord, le pape se réjouit de la fin de la guerre, ensuite, il revient à l'absence du Saint Siège à la Conférence et enfin, il s'engage une fois de plus à travailler de toutes ses forces au service de la paix[943].

Malgré l'absence officielle d'un représentant du Saint Siège à la Conférence de la Paix, Mgr Cerretti a eu des conversations non officielles avec Balfour, Orlando, et Venizélos (Premier ministre grec). Le prélat de Belgique Mgr Mercier, pour assurer la place du Vatican à la Conférence, écrit à Wilson et à Clemenceau. Enfin l'archevêque de Paris Mgr Amette rencontre le président de la République française Poincaré et le chef du gouvernement Clémenceau. C'est grâce aux efforts du Cardinal Cerretti que Clémenceau rencontre le patriarche de l'Eglise syriaque catholique, Mgr Ephrem II Rahmani, et que Balfour rencontre celui de l'Eglise maronite, Elias Hoyek[944]. Pour mieux comprendre la politique du Saint Siège face aux revendications syriaques, il est intéressant de retourner aux écrits diplomatiques qui se trouvent dans les archives du Vatican.

---

[941] Benoît XV à Wilson, 8 novembre 1918, dans SS.RR.SS., AA.EE.SS., Stati Ecclesiastici, pos. 1317, vol. 12, n° 83055, f. 240-241.

[942] Délégation nationale arménienne à Nelson Page, 10 novembre 1918, dans SS.RR.SS., AA.EE.SS., Asia-Africa-Oceania, III periodo 1918-1922, pos. 57, fasc. 45, n° 84492, f. 30-43.

[943] Paul CHRISTOPHE, *Benoît XV et la Grande Guerre*, Paris, Cerf, 2016, p. 188-190.

[944] Giuseppe Maria CROCE, *Le Saint Siège et la Conférence de la Paix (1919), Diplomatie d'Eglise et diplomatie d'Etat*, dans *Mélanges de l'Ecole française de Rome,* Italie et Méditerranée, t. 109, n° 2, 1997, p. 793-823.

### *XI.2.3. Janvier-juin : silence du Saint Siège face aux revendications syriaques*

Le 9 janvier 1919, le général anglais Richard Pope-Hennessy écrit au Comte de Salis, ambassadeur britannique auprès du Saint Siège, pour lui dire que l'armée britannique a vaincu l'armée turque à Qalat Shargat, sur le site du vieil Ashur, ancienne capitale des Assyriens. Pour le général, ces ruines qui avaient vu la chute de l'Empire assyrien, maintenant ont vu l'effondrement de l'Empire ottoman et la naissance d'un nouvel Empire : britannique. Après avoir discuté avec le patriarche chaldéen, les Syriaques catholiques et le Père Louis, supérieur du couvent dominicain de Mossoul, Pope-Hennessy souligne deux difficultés que le gouvernement britannique et le Vatican doivent régler à tout prix :

> La première difficulté est qu'ici, notre administration, avec la meilleure volonté du monde, ne connait rien à l'Eglise catholique. J'ai été amené à comprendre qu'il y a un sentiment répandu parmi notre peuple (anglais) que les dominicains français peuvent être responsables des rumeurs qui circulent, que les Français doivent obtenir Mossoul à la Conférence de la Paix. Les pauvres pères n'ont rien fait de tel. […] J'ai été amené à comprendre qu'un projet à la faveur de notre administration (a décidé) de subsidier les chaldéens pour leur permettre d'ouvrir des écoles au plus tôt, si bien qu'une institution rivale fonctionnerait avant que les dominicains soient en mesure de recommencer à (les faire) fonctionner. […] Mais qu'est-ce que cela importe, si une administration entre dans l'ancien jeu turc d'opposer un catholique à un autre et ainsi perpétue les différences entre les Eglises, alors que le moment présent est favorable à l'aplanir. […].
>
> La deuxième difficulté découle de la première, c'est le manque d'expérience pour communiquer avec l'Eglise (locale). Dans l'esprit officiel, il y a une tendance de grouper l'ensemble des religions du vilayet de Mossoul comme ceci : Musulmans, Arméniens, Chaldéens catholiques, Syriaques catholiques, Latins catholiques, anciens Syriaques, Juifs, etc., chacun dans un compartiment (quartier) séparé au lieu de : Musulmans, Arméniens Catholiques (chaldéens, syriaques, latins), anciens Syriaques, Juifs etc[945].

La voix des armes ne s'est pas encore tue que les Français et les Britanniques marchandent pour la colonisation de la province de Mossoul. Pour avoir le mandat de la province riche en pétrole, les deux puissances soudoient la population locale. Pour empêcher que cette politique se réalise, le général britannique demande au Comte de Salis d'intervenir auprès du Saint Siège. Pour bien faire, il suggère qu'un représentant diplomatique du Vatican s'installe à Mossoul, afin de jouer le rôle d'intermédiaire entre l'administration locale et les trois rites de l'Eglise de Mésopotamie. Il insiste pour que ce représentant soit un Anglais ou quelqu'un qui comprend parfaitement l'anglais et les officiels anglais. Pour lui, cette proposition doit être admise à la fois par le *Foreign Office* et le Vatican. Par ces mots, R. Pope-Hennessy justifie sa proposition :

> Le gouvernement trouvera plus facile de traiter avec un homme qu'avec trois et la position de l'Eglise sera plus satisfaisante quand elle cessera de se présenter aux officiels comme étant trois communautés faibles. Des questions ennuyeuses surgiront bientôt sous la forme de réclamations contre la Turquie pour les dommages et vols pendant la guerre etc. En réglant ces questions, ce sera un avantage pour le gouvernement et pour l'Eglise d'avoir un seul canal de communication[946].

Le 1er février 1919, le Secrétaire de la Congrégation pour l'Eglise orientale, le Cardinal Marini, signale au Cardinal Gasparri que le patriarche de l'Eglise chaldéenne a envoyé un rapport sur la

[945] R. Pope-Hennessy au Comte de Salis, 9 janvier 1919 dans SS.RR.SS., AA.EE.SS., Asia-Africa-Oceania, III periodo, pos. 79, fasc. 57, f. 23-25. (Traduit de l'anglais en français par Madame Waterval et nos soins).
[946] R. Pope-Hennessy au Comte de Salis, 9 janvier 1919 dans SS.RR.SS., AA.EE.SS., Asia-Africa-Oceania, III periodo, pos. 79, fasc. 57, f. 23-25. (Traduit de l'anglais en français par Madame Waterval et nos soins).

situation catastrophique de son Eglise et qu'il l'a en même temps transmis au gouvernement britannique. Dans son rapport le patriarche demande au pape de soutenir sa demande et de jouer le rôle de médiateur auprès du gouvernement impérial de sa Majesté et de l'Eglise chaldéenne[947]. Aussitôt, le Cardinal Gasparri interpelle l'ambassadeur britannique, le Comte de Salis, sur le rapport du patriarche, et il lui demande d'influencer son gouvernement afin que les catholiques de Mossoul trouvent faveur à ses yeux[948]. Le 10 février, le Procurateur et représentant de l'Eglise syriaque catholique au Vatican, le chorévêque Thomas Halabi, transmet au pape deux rapports : l'un de son patriarche Ignace Ephrem II Rahmani et l'autre, des moines Don Joseph Halabi et Don Salamon Tappouni. Il supplie Benoît XV de bien vouloir protéger des persécutions kurdes, des Syriaques qui habitent les régions non encore occupées par les armées des pays de l'Entente[949]. De son côté, le patriarche de l'Eglise chaldéenne, J. Emmanuel II Thomas, envoie aussi deux lettres : le 17 février au Cardinal Gasparri[950] et le 18 au Cardinal Marini[951], pour les informer de son intention de se rendre à Rome, à Paris et à Londres, afin de faire entendre de vive voix la requête de son Eglise. Au même moment, le 19 février, le chef civil de la communauté chaldéenne d'Ourmia en Perse, Malik David, adresse à Benoit XV un rapport sur la situation catastrophique du consulteur de la Congrégation pour la propagation de la foi, l'orientaliste Paul Bedjan. A la fin de sa lettre il s'adresse au pape par ces mots :

> Je supplie Votre Sainteté de secourir nos chers chaldéens, qui sont dans une grande détresse. Mon cœur est partagé en mille sentiments divers, en pensant que les pauvres ayant pris la fuite, leurs prêtres étant massacrés, peut-être les musulmans forceront-ils les enfants à embrasser l'islamisme. Je viens supplier Votre Sainteté de m'assurer qu'elle aura la bonté de les secourir. Que Votre bonté tranquillise mon âme par un petit mot en me disant qu'elle s'intéresse au sort de nos chers chaldéens de Perse[952].

De son côté, le 14 mars 1919, le Secrétaire de la Congrégation pour l'Eglise orientale, le Cardinal Marini, envoie trois lettres aux différentes personnalités qui représentent le Vatican auprès des Syriaques :

1. Aux Délégués apostoliques, Mgr Giannini de Syrie et Mgr Dolci de Constantinople, de bien vouloir accueillir Monsieur Walter George Smith, de la Commission du Comité national américain pour secourir les chrétiens orientaux[953].
2. Aux patriarches Mgr Thomas de l'Eglise chaldéenne, Mgr Rahmani de l'Eglise syriaque catholique, et Mgr Hayek de l'Eglise maronite, de faire à leur tour un bon accueil à Monsieur George Smith[954].
3. A Monsieur George Smith pour lui dire qu'il faut visiter les chaldéens dispersés partout dans le Caucase et ceux qui sont dans le camp de Bakuba près de Bagdad. Il serait souhaitable que ces

---

[947] Marini à Gasparri, 1 février 1919, dans ACO, Delegati, Vescovi, Patriarchi, rub. 4, busta 12, fasc. 79, n°1372, 296rv. Voir aussi dans SS.RR.SS., AA.EE.SS., Asia-Africa-Oceania, III periodo, pos. 84, fasc. 58, f. 57rv.

[948] Gasparri au Comte de Salis, 6 février 1919, dans SS.RR.SS., AA.EE.SS., Asia-Africa-Oceania, III periodo, pos. 84, fasc. 58, f. 58rv.

[949] Halabi à Benoît XV, 10 février 1919, dans ACO, Siri, rubr. 118, busta 11, fasc. 44, n° 1483. Voir aussi Halabi à Marini, 21 mars 1919, dans ACO, Siri, rubr. 118, busta 11, fasc. 44, n° 1640.

[950] Thomas à Gasparri, 17 février 1919, dans ASV, Segr. Stato, 1919, rub. 12, fasc. 1, n°90006, 115rv.

[951] Thomas à Marini, 18 février 1919, dans ACO, Delegati, Vescovi, Patriarchi, rub. 4, busta 12, fasc. 79, n°1661, 304-405.

[952] Malik David au pape Benoît XV, 19 février 1919, dans ACO, Sussidi, rubr. 60, busta 12, n° 1542.

[953] Marini à Giannini et à Dolci, 14 mars 1919, dans ACO, Caldei, rubr. 108, busta 3, fasc. 32, n° 1610, 276rv.

[954] Marini à Mgr Thomas, à Mgr Rahmani et à Mgr Hayek, 14 mars 1919, dans ACO, Caldei, rubr. 108, busta 3, fasc. 32, n° 1611, 280rv.

deux catégories de réfugiés soient stabilisées dans la province de Mossoul. Pour ce qui est des nestoriens, le Cardinal Marini propose qu'on les fasse cohabiter avec les chaldéens pour mieux les convertir[955].

Le 30 mars, le Délégué apostolique de Constantinople, Mgr Dolci, confirme au Cardinal Marini qu'il a reçu Monsieur et Madame Smith en même temps que le ministre d'Espagne, lors d'un diner qu'il a organisé à leur honneur. Il confirme qu'il s'agit bien d'une famille profondément catholique et engagée auprès des réfugiés chrétiens[956].

Au mois d'avril 1919, le journaliste français Maurice Prax rencontre à Rome le Secrétaire d'Etat du Vatican, le Cardinal Gasparri. Selon Claire Weibel Yacoub, il s'agit d'un journaliste qui travaille pour *Le Petit Parisien ;* au mois de mars, après avoir abordé la délégation assyro-chaldéenne, il déclare que leur requête n'est pas exorbitante. Car la délégation ne demande aux alliés que la formation d'un Etat chrétien entre Diyarbakir et Mossoul dans la Haute-Mésopotamie. M. Prax rencontre le Cardinal Gasparri le 3 avril et ce dernier lui dit :

> Je viens de recevoir le président de la délégation assyro-chaldéenne. Assyriens et Chaldéens ne veulent point davantage l'islamisme arabe que l'islamisme turc. Nous ne pouvons que suivre favorablement les démarches qu'ils ont entreprises[957].

Pour C. Weibel Yacoub, cette déclaration du Secrétaire d'Etat du Vatican est si importante que le journal *La Croix* la reprend et que l'Œuvre d'Orient la commente par ces mots :

> Ces Assyro-Chaldéens désirent constituer un petit Etat indépendant sur les plateaux de la Haute-Mésopotamie. Nous souhaitons que la France sache s'occuper de leurs légitimes desiderata, car ils sont dans la zone même où nous devons établir notre action exclusive[958].

Pour ce qui est de la rencontre du Cardinal Gasparri avec le journaliste français M. Prax, nous n'en avons pas de trace dans les archives diplomatiques du Vatican ; par contre, des passages de la délégation assyro-chaldéenne de Turquie et des autres délégations syriaques auprès du Saint Siège sont mentionnés dans les lettres diplomatiques situées entre 1919 et 1923.

Le 27 avril 1919, le patriarche de l'Eglise chaldéenne, Mgr Thomas, visite le camp de Bakuba et rencontre le jeune patriarche Paul[959] et sa sœur Surma avec des milliers de réfugiés. Dans sa lettre au Cardinal Marini, il témoigne d'un réel rapprochement entre les deux Eglises[960]. Cinq jours après, il lui transmet un long rapport rédigé par Mgr P. Aziz, l'évêque chaldéen de Salamas, sur les massacres des Syriaques survenus dans les provinces iraniennes du Caucase. Comme témoin et rescapé, l'évêque dresse un tableau assez funeste du déroulement des carnages et le rôle pernicieux

---

[955] Marini à Smith, 14 mars 1919, dans ACO, Caldei, rubr. 108, busta 3, fasc. 32, n° 1611, 278r.
[956] Dolci à Marini, 30 mars 1919, dans ACO, Caldei, rubr. 108, busta 3, fasc. 32, n° 1812, 282r.
[957] Maurice PRAX, *La délégation inattendue, Les Assyro-Chaldéens demandent la formation d'un Etat chrétien en Mésopotamie*, dans *Le Petit Parisien*, 18 mars 1919.
[958] Claire WEIBEL YACOUB, *La France et les Assyro-Chaldéens*, p. 109-110.
[959] Affaibli par la maladie, le jeune patriarche de 25 ans quitte le camp pour s'installer au monastère syriaque orthodoxe Mar Matay près de Mossoul. Mort le 27 avril 1920, il est enterré le 9 mai au cimetière arménien de Bagdad.
[960] Mgr Thomas à Marini, 27 avril 1919, dans ACO, Conversioni, Fede, Professione, rub. 40, fasc. 43, n° 2059.

des Kurdes. Il raconte aussi comment lui-même, à travers les camps de prisonniers, a su gagner la ville de Diyarbakir, avant d'atteindre Mossoul sous l'occupation britannique[961].

Le 10 mai 1919, le Cardinal Gasparri confirme au patriarche chaldéen, Mgr Thomas, que ses lettres lui sont arrivées et qu'il les a transmises au pape et à la Congrégation pour l'Eglise orientale. En même temps, il confirme que le Saint Siège a désigné un certain Révérend Adrien Smets, comme Visiteur apostolique de la Mésopotamie[962]. Quant à l'évêque de Mardin, Mgr Israël Audo[963] qui s'inquiète de l'arrivée du secours humanitaire américain, le 15 mai, il demande au Délégué apostolique de Constantinople Mgr Dolci que le Vatican fasse quelque chose, sinon, tous les orphelins et les veuves risquent de rejoindre l'Eglise protestante. Il signale aussi que le diocèse chaldéen de Mardin est privé de toute aide depuis le début de la guerre jusqu'à aujourd'hui[964]. De son côté, Mgr Dolci, le 27 mai, transmet la lettre de Mgr Audo et de l'évêque de Diyarbakir, Mgr Sabbagh, au Secrétaire de l'Eglise orientale le Cardinal Marini. La lettre de l'évêque de Diyarbakir est un rapport sur les massacres des chaldéens dans les villes et villages de sa province. Après avoir dressé un tableau des victimes, l'évêque s'interroge sur l'absence du chef de l'Eglise catholique et de ses diplomates :

> Je veux dire que la place d'honneur occupée par ce diocèse dans les annales du catholicisme en Orient, la foi inébranlable des chaldéens de Diyarbakir, qui les premiers entre tous se déclarèrent les champions de la foi catholique, enfin les milliers de martyrs que ce diocèse vient de donner, mériteraient davantage d'attirer la sympathie et les secours charitables de la Sainte Eglise. Eminence qu'il me soit permis de le dire, ce qui fait la cause de mon étonnement, c'est précisément l'état d'oubli où se trouve ce diocèse catholique persécuté et mutilé, ainsi que celui de Mardin, son voisin. Ces deux diocèses ont été bien éprouvés pendant cette guerre générale. Ils ont donné leur large part en victimes humaines, et se voient dans un état lamentable de détresse et de misère noire. Eh bien ! Malgré tout cela ils se voient oubliés du monde catholique, oubliés des nombreuses sociétés de charité et de bienfaisance de l'Europe et de l'Amérique, oubliés du centre de la catholicité, oubliés même du Père commun des fidèles et de ses collaborateurs[965].

Pour avoir reçu l'appui du Vatican, l'évêque chaldéen de Diyarbakir parle du risque de voir les catholiques devenir protestants, grâce à l'aide que les missions américaines apportent aux rescapés. En effet, une minorité de Syriaques a embrassé le protestantisme, mais en très faible quantité.

Au mois de juin, l'absence du Vatican est si marquante que le Gérant de la Délégation apostolique de Perse, Mgr Louis Martin, prend la plume le 6 juin 1919, pour écrire au Cardinal Marini. Il rédige un long rapport d'une vingtaine de pages avec des détails sur la situation des chrétiens après la guerre. Il traite des sujets suivants :
a. La situation générale du camp de réfugiés de Bakuba, au nord de Bagdad.
b. La situation des premiers réfugiés arméniens pendant la guerre.
c. L'arrivée à Bagdad des réfugiés catholiques de Kirkuk.
d. Les nouveaux gages de bonne volonté donnés aux musulmans par les Anglais[966].

---

[961] Mgr Thomas à Marini, 2 mai 1919, dans ACO, Caldei, rubr. 108, busta 5, fasc. 39, n° 2098, 373/1-13. Ce rapport de Mgr Aziz se trouve aussi dans *L'Action Assyro-Chaldéenne*, fasciculo IV, février 1920, p. 5-16.
[962] Gasparri à Mgr Thomas, 10 mai 1919, dans ASV, Segr. Stato, 1919, rubr. 12, fasc. 1, n° 90006, 120rv.
[963] Il s'agit du frère de l'évêque d'Ourmia Mgr Thomas Audo tué au mois d'août 1918.
[964] Audo à Dolci, 15 mai 1919, dans ASV, Arch. Deleg. Turchia, busta 101, fasc. 523, senza protocollo, 71-72.
[965] Dolci à Marini, 27 mai 1919, dans ACO, Sussidi, rubr. 60, busta 12, n° 2044.
[966] Martin à Marini, 6 juin 1919, dans ACO, Caldei, rubr. 108, busta 3, fasc. 32, n° 2435, 311-334. Ce rapport se trouve aussi dans SS.RR.SS., AA.EE.SS., Asia-Africa-Oceania, III periodo, pos. 79, fasc. 57, f. 29-52.

Dans ce long rapport, il n'est pas question de revendications politiques. Mgr L. Martin parle uniquement de la situation de misère d'après la guerre. Dans le même esprit, le 16 juin, l'archidiacre Samuel Elie Debz, vicaire général des tribus chaldéennes des montagnes, envoie une lettre de protestation au Cardinal Serafini, Préfet de la Congrégation pour la propagation de la foi. Il s'agit d'une longue lettre signée par 12 prêtres qui menacent le Saint Siège de rupture et du retour à leur ancienne Eglise nestorienne. Ils dénoncent le manque de soutien et de secours de la part de la hiérarchie catholique. Ils rapportent que depuis leur déportation avec leur évêque Mgr Manna, en 1915 jusqu'à aujourd'hui, ils n'ont rien reçu comme soutien ni du patriarche chaldéen, ni d'aucun prélat catholique[967]. Alors pour calmer les ardeurs des protestataires et des évêques de Mardin et de Diyarbakir, le 25 juin, le Cardinal Marini écrit au Délégué apostolique de Constantinople pour confirmer que le Saint Père a désigné un Visiteur apostolique pour la Mésopotamie en la personne du Révérend Mgr Adrien Smets. Ce dernier a la mission de visiter toutes les provinces habitées par les Syriaques, de chercher dans les limites du possible, à aider financièrement leurs pasteurs et de rédiger des comptes rendus sur leur situation religieuse[968].

### *XI.2.4. Juillet-août : les appels diplomatiques*

Le 6 juillet 1919, le patriarche de l'Eglise chaldéenne Mgr Thomas s'adresse à la Secrétairerie d'Etat du Vatican pour envoyer une lettre au pape Benoît XV. Dans cette longue lettre, le patriarche fait le bilan de 30 ans de relations entre l'Eglise catholique et l'Eglise chaldéenne. Ces relations qui ont engendré des progrès phénoménaux dans la propagation de la foi catholique ont été stoppées par la guerre. Sur les cinq ans de malheurs, le patriarche donne les informations suivantes à propos de l'Eglise chaldéenne :

> A mon malheur, j'ai vu, pendant ces 5 terribles années, 6 de mes évêques massacrés avec plus de 50 prêtres et 50 000 fidèles qui laissent après eux le spectacle navrant de leurs foyers ruinés, d'un grand nombre d'orphelins, pour la plupart, dispersés parmi les Kurdes et en partie réfugiés à Mossoul avec des milliers de réfugiés réduits malgré mes efforts à la dernière misère.

Puis, le patriarche parle d'une nouvelle tempête, pire que la guerre et qui menace de ruiner l'Eglise chaldéenne : c'est l'arrivée en Mésopotamie de nouvelles associations étrangères et non-catholiques. Pour lui, ces mouvements profitent de la misère de la population pour la convertir à leurs doctrines. Face à ces faits, le patriarche s'adresse au pape par ces mots :

> Dans notre dénuement, malgré ses bienfaits passés déjà incalculables, nous lui tendrons la main bien suppliante afin que nous puissions faire face à tant de besoins pressants concernant le développement de ce Patriarcat et de ces œuvres catholiques qui déjà, avant la guerre, étaient si florissantes, et aujourd'hui, sont sur le point de s'éclipser, pour être remplacées par celles des étrangers non-catholiques[969].

Dans cette lettre, le patriarche donne l'impression de perdre son pouvoir sur sa communauté chaldéenne. Alors pour empêcher que d'autres forces étrangères ou civiles autochtones prennent

---

[967] Elie Debz à Serafini, 16 juin 1919, dans ACO, Delegati, Vescovi, Patriarchi, rubr. 4, busta 12, fasc. 79, n° 2661, 342-354.

[968] Marini à Dolci, 25 juin 1919, dans ACO, Sussidi, rubr. 60, busta 12, n° 2044. Voir aussi dans ASV, Arch. Deleg. Turchia, busta 101, fasc. 523, senza protocollo, 74-75.

[969] Mgr Thomas à Benoît XV, 6 juillet 1919, dans ASV, Segr. Stato, 1919, rubr. 12, fasc. 1, n° 97309, 171rv, 161-169v.

des mesures autres que religieuses pour son Eglise, il demande au pape d'intervenir rapidement. Sans donner leurs noms, nous pouvons imaginer pour les forces étrangères, l'arrivée des missionnaires anglophones américains ou britanniques. Mais pour ce qui est des autochtones, il s'agit surement des associations politiques qui manifestent la volonté de créer un territoire autonome sous la protection de pays comme l'Angleterre ou la France. Car le 7 juillet, une association qui porte le nom de Conseil national assyro-chaldéen de Constantinople s'adresse au Délégué apostolique, Mgr Dolci, pour le remercier du don fait aux orphelins de Mardin. La lettre de ce Conseil national syriaque se termine sur un autre ton, lorsqu'il remercie le chef de l'Eglise catholique :

> Nous aimons à croire et à espérer que ce geste généreux ne restera pas un fait isolé, mais qu'il sera suivi d'autres plus fréquents et plus larges, si possible[970].

Par d'autres gestes, la délégation de Turquie souhaite que l'aide du Saint Siège ne se limite pas uniquement au secours religieux, car l'humanitaire passe aussi par la reconnaissance d'une autonomie identitaire, pour ne pas rester toujours vassaux de la religion musulmane. Cette fois-ci, ce n'est plus uniquement les évêques ou les patriarches syriaques qui s'adressent aux représentants du Saint Siège, mais aussi des associations civiles. Le 8 juillet, le vicaire patriarcal chaldéen de Constantinople appuie la lettre du Conseil national assyro-chaldéen et informe le Délégué apostolique Mgr Dolci que cette délégation, au mois de mars, a rencontré le pape à Rome et que ce dernier lui a donné la somme de cent mille francs pour soulager les orphelins syriaques. Après qu'ils aient trouvé faveur à ses yeux, le pape ordonne à son Secrétaire d'Etat le Cardinal Gasparri de défendre leur cause[971]. Ceci dit, le même jour, le Conseil national assyro-chaldéen de Turquie écrit la lettre suivante au pape Benoît XV :

> Constantinople, le 8 Juillet 1919
>
> L'audience empreinte d'une bienveillance toute paternelle que Votre sainteté a bien voulu accorder à la Délégation assyro-chaldéenne au mois de mars dernier, eut un retentissant écho dans le cœur de toute la nation. Cette marque de haute bienveillance de la part du chef de la catholicité envers l'antique nation chaldéenne a spécialement rempli de joie et de fierté le Conseil national chaldéen de Constantinople. Aussi tous les membres de ce Conseil croient-ils de leur devoir le plus sacré de venir, bien que tard, déposer aux pieds de Votre Sainteté avec leurs hommages respectueux l'expression de leur vive et filiale reconnaissance. Votre Sainteté dont la sollicitude paternelle s'étend à tous les fidèles de la sainte Eglise catholique, non seulement s'est intéressée au sort du futur du peuple chaldéen, mais a voulu aussi se pencher plein de tendresse et de commisération vers les infortunés chaldéens, veuves et orphelins, que quatre années d'atroces cruautés et de sanglantes persécutions ont fait si nombreux. Votre Sainteté a déclaré, en effet, à notre Délégation, que la somme de cent mille francs a été affectée par elle, au soulagement de ces nombreux infortunés chaldéens et que des ordres dans ce sens auraient été donnés à votre Secrétaire d'Etat, Son Eminence le Cardinal Gasparri.
>
> Or, très Saint Père, depuis l'armistice jusqu'aujourd'hui les deux Archevêques chaldéens catholiques de Diyarbakir et de Mardin, les Seigneurs Salomon (Slayman) Sabbagh et Israël Audo, ne cessent de nous adresser des appels déchirants en faveur de leurs infortunés orphelins qui périssent de faim et de misère faute de secours. Déjà les missionnaires américains ont ouvert des orphelinats à Mardin qui regorgent d'enfants des deux sexes. Et le but humanitaire dont ils prennent soin d'envelopper leur œuvre ne déguise qu'imparfaitement leur but religieux. Ainsi donc, sous peu, nos deux Evêques verront leurs ouailles leur

[970] Conseil national assyro-chaldéen à Dolci, 7 juillet 1919, dans ASV, Arch. Deleg. Turchia, busta 101, fasc. 523, senza protocollo, 77.
[971] Bajari à Dolci, 8 juillet 1918, dans ACO, Mardin, pos. 278/28, fasc. 1, n° 2377. Voir aussi, ASV, Arch. Deleg. Turchia, busta 101, fasc. 523, senza protocollo, 76.

> échapper ; c'est pourquoi, dans l'intérêt de la sainte Eglise catholique, nous supplions Votre Sainteté de donner les ordres nécessaires pour que la somme de cent mille francs que Vous avez affectée aux orphelins chaldéens leur parvienne au plus tôt. De cette façon ils échapperont au double danger de périr de faim ou d'être absorbés par les missionnaires américains.
>
> Humblement prosternés aux pieds de Votre Sainteté, tous les membres du Conseil national chaldéen de Constantinople implorent instamment Sa Sainte bénédiction pour la nation chaldéenne, pour eux-mêmes et pour leurs familles[972].

Dans cette lettre écrite par le Conseil national assyro-chaldéen, on constate que le langage utilisé est différent de celui de la Délégation présente à la Conférence de la Paix. Il est clair que ce nouveau Comité, pour recevoir de l'aide financière et politique, instrumentalise sa dénomination. Les nouveaux membres de ce Comité sont convaincus que par la suppression du mot assyrien qui rappelle le paganisme, ils trouveront plus de faveur aux yeux du Saint Siège et des chrétiens occidentaux. Pour cette raison, il est question ici de la nation chaldéenne, de l'Eglise chaldéenne et du peuple chaldéen, alors que la Délégation parle de la nation, de l'Eglise et du peuple assyro-chaldéen. On sait qu'un accord d'union a été signé avec l'Eglise syriaque orthodoxe au mois de février 1919, et que la Délégation à Paris parle au nom de toutes les Eglises syriaques : alors pourquoi cette insistance uniquement sur l'Eglise chaldéenne alors que les autres Eglises souffrent aussi ?

A la fin de la Conférence de la Paix en juin 1919, l'accord d'union et la Délégation ont-ils été dissous pour laisser place uniquement à des représentants catholiques ? On sait aussi que le vicaire patriarcal de l'Eglise chaldéenne de Constantinople fait partie du Conseil national assyro-chaldéen ; et que les prêtres et les évêques catholiques d'origine syriaque sont plus actifs sur le plan politique et sur la défense du nom d'assyro-chaldéen, que ne le sont les évêques des Eglises syriaques, orthodoxe et nestorienne. Ce qui pousse à croire que ce changement de stratégie de la part du Comité de Constantinople est une autre manière d'obtenir le soutien politique et financier du chef de l'Eglise catholique. Dans cette lettre il est question des missionnaires américains et de leur engagement en faveur des rescapés des massacres. On constate que l'argent devient le moyen de conversion des victimes et que les missionnaires occidentaux trouvent un terrain propice pour leur mission d'évangélisation, au lieu de convertir d'autres nations non-chrétiennes. De leur côté, les victimes aussi ne sont pas passives et instrumentalisent les désirs de ces missionnaires. Ce qui est sûr, c'est que le 9 juillet 1919, le Conseil national assyro-chaldéen s'adresse à nouveau au pape pour le remercier de son soutien. Enfin pour montrer la souffrance de la communauté chaldéenne, la lettre se termine par ces mots :

> En effet, Votre Sainteté a désigné un Visiteur apostolique qui ira sur les lieux dévastés, étudier l'étendue du mal et y porter promptement le remède. Nous pouvons vous certifier, très Saint Père, que les veuves et les orphelins chaldéens qui seront soulagés par vos bienfaits ne cesseront de bénir votre nom, ainsi que la sainte Eglise catholique au sein de laquelle ils sont nés et mourront[973].

---

[972] Conseil national assyro-chaldéen à Benoît XV, 8 juillet 1919, dans ACO, Caldei, rubr. 108, busta 4, fasc. 38, n° 2757, 4-5.

[973] Conseil nation assyro-chaldéen à Benoît XV, 9 juillet 1919, dans ASV, Segr. Stato, 1919, rubr. 12, fasc. 1, n° 91215, 131.

Le 12 juillet 1919, le président du Comité central des Assyriens d'Ourmia, le docteur Jesse Malik Yonan, écrit au Secrétaire de la Congrégation pour l'Eglise orientale le Cardinal Marini, pour lui dire qu'il a reçu de son peuple assyro-chaldéen la mission suivante :

> 1. Prier les Alliés triomphants de faire rentrer nos réfugiés à Ourmia et Salamas, les dédommager, les nourrir jusqu'à la nouvelle récolte et les protéger pour toujours, car ils se sont battus, ils se sont sacrifiés pour défendre la cause des Alliés. Votre Eminence n'ignore pas les massacres atroces et terribles des milliers de nos Assyro-chaldéens jusqu'au martyre de Monseigneur Sontag, Délégué apostolique, de Mgr Thomas Audo, des missionnaires français et de plusieurs autres prêtres chaldéens.
>
> 2. Prier Votre Eminence de faire retourner à Salamas notre bien aimé Monsieur Decroo, supérieur de la mission française de Khosrova, lequel fut victime de la jalousie et de calomnies de Mgr Pierre Aziz, l'ex-évêque de Salamas. Jamais missionnaire n'a aimé tant notre nation comme Monsieur Decroo : le monde entier connaît son dévouement sans exemple, ses bienfaits innombrables et son zèle infatigable pour le salut des âmes.

Claire Weibel Yacoub, rapporte que le représentant des Assyriens d'Ourmia Jesse Malik Yonan, en compagnie d'un professeur de l'Université Columbia à New-York Abraham Yohannan, rencontrent, le 30 juillet 1919, le ministre des Affaires étrangères, Stephen Pichon[974]. Ce qui explique cette lettre du 12 juillet, envoyée au Cardinal Marini pour appuyer la demande de la Délégation syriaque de Perse auprès des pays de l'Entente et particulièrement de la France. Dans le premier point il suggère que les réfugiés du camp de Bakuba, sous la protection des pays de l'Entente, rentrent à Ourmia et qu'ils soient dédommagés. Mais il ne dit pas par qui et comment ils doivent l'être.

Dans les archives de la Secrétairerie d'Etat du Vatican se trouve une brochure signée le 16 juillet 1919 par Saïd A. Namik et Rustem Nedjib, les premiers délégués assyro-chaldéens à la Conférence de la Paix. Selon les rédacteurs de *L'Action Assyro-Chaldéenne*, il s'agit des deux docteurs en droit qui occupent dans le barreau de Constantinople, un rang d'estime et d'honneur. Au lendemain de l'armistice de Moudros, au nom de tous les Syriaques qui ont enduré des souffrances morales et matérielles, ils se sont rendus à Paris. C'est pour cette raison que :

> La nation Assyro-Chaldéenne a mis sa confiance en eux. A travers les péripéties de leurs voyages, de leurs luttes pour sa cause, de leurs fatigues morales et physiques, la nation les accompagne de ses vœux ardents et de sa confiance[975].

Intitulée *La Question Assyro-Chaldéenne devant la Conférence de la Paix*, cette brochure est composée de 13 pages A4, avec trois tableaux pour les statistiques de la population et une carte géographique de l'Assyro-Chaldée[976]. Le contenu de la brochure est résumé dans notre point sur les mémorandums. Ce qui est important à signaler ici, c'est l'existence de deux tableaux sur la population syriaque en 1914 et sur la perte depuis 1914 jusqu'en 1919.

---

[974] Claire WEIBEL YACOUB, *La France et les Assyro-Chaldéens*, p. 114-115.

[975] Mansour KYRIAKOS, Victor YONANN, *L'Action Assyro-Chaldéenne*, fascicule I, février 1920, p. 6-7.

[976] Said A. NAMIK et Rustem NEDJIB, *La Question Assyro-Chaldéenne devant la Conférence de la Paix*, 16 juillet 1919, dans ASV, Nunziatura Parigi, busta 392, fasc. 305, 2-10.

Population assyro-chaldéenne en 1914 :

| | |
|---|---|
| Turquie | 811 000 |
| Perse | 100 000 |
| Inde | 750 000 |
| Egypte et Soudan | 5 000 |
| Caucase | 54 000 |
| Amérique du nord et du sud | 30 000 |
| Europe et divers | 20 000 |
| Total | 1 770 000 |

Curieusement on a introduit la population hindoue convertie par les Syriaques comme appartenant à la même nation, alors que les maronites du Liban et de la Syrie sont exclus de leur calcul. Si on a ajouté l'Egypte et le Soudan séparés de la Turquie, c'est parce ces pays ont obtenu leur indépendance par rapport à l'Empire ottoman.

Population des Assyro-chaldéens perdus depuis 1914 jusqu'en 1919 :

| | |
|---|---|
| Perse | 40 000 |
| Vilayet de Van | 80 000 |
| Vilayet de Diyarbakir | 63 000 |
| Vilayet de Mamouret-el-Aziz | 15 000 |
| Vilayet de Bitlis | 38 000 |
| Vilayet d'Adana, de Deir-el-Zor et divers | 5 000 |
| Sandjak d'Urfa | 9 000 |
| Total | 250 000 |

Comme le disent les auteurs de ce mémorandum, il s'agit d'un calcul approximatif et il est difficile de faire des statistiques exactes au lendemain de la guerre. Alors que les traités des armistices sont signés, d'autres massacres et déplacements continuent à se produire dans les provinces de Diyarbakir, de Van et de Bitlis, car les armées des pays de l'Entente n'ont pas occupés ces contrées. La spécialiste des relations franco-iraniennes Florence Hellot-Bellier signale de nouveaux massacres de Syriaques dans les provinces d'Ourmia et de Salamas au mois de mai et juin 1919[977].

Le 19 juillet, à nouveau de Paris, le président du Comité central des Assyriens d'Ourmia, le docteur Jesse Malik Yonan, envoie une requête au Cardinal Marini afin d'avoir son soutien pour la présence syriaque sur la terre du Caucase. Pour cela, il demande que le lazariste français Decroo soit envoyé auprès des chrétiens d'Ourmia et de Salamas, car ce dernier a déjà partagé une partie de sa vie avec eux et il connaît la population autochtone.

De son côté, le Supérieur de la mission lazariste de Perse, Aristide Chatelet, rédige un rapport au ministre de la Marine française sur la *Question assyro-chaldéenne*. Après y avoir exposé la situation d'avant et d'après la guerre, le lazariste explique que la promesse faite à propos d'une autonomie a poussé les Syriaques à former des bataillons pour combattre l'armée turque. Pour le religieux d'origine française, les Assyro-chaldéens forment uniquement l'Eglise chaldéenne et nestorienne, et il exclut l'Eglise syriaque orthodoxe et catholique. Lorsqu'il parle du territoire des Assyro-Chaldéens, en Turquie, il mentionne les provinces de Mossoul et du Hakkâri, et en Perse,

[977] Florence HELLOT-BELLIER, *Chroniques de massacres annoncés*, p. 561-567.

celles d'Ourmia et de Salamas. La province de Diyarbakir et d'Alep avec le sandjak d'Urfa sont complètement ignorés[978].

Devant ce désordre, les Syriaques gardent leur entière confiance dans les pays victorieux et ils savent qu'eux seuls peuvent les aider. Mais ils ne savent pas que, dans leur malheur, ils vont être l'enjeu d'un marchandage entre les missionnaires catholiques et protestants. A ce sujet, le Saint Siège reste vigilant et éveillé pour ne pas perdre son influence auprès des chrétiens d'Orient.

### *XI.2.5. Septembre-décembre : Stratégies et enjeux du Saint Siège*

Le 2 septembre 1919, le patriarche de l'Eglise chaldéenne, Mgr Thomas, dans une lettre qu'il écrit au Cardinal Marini, signale que son Eglise est menacée d'être complètement ruinée par l'arrivée des missionnaires protestants. Il qualifie ces derniers de nouvelle tempête qui a tous les moyens pour propager sa doctrine. Pour le patriarche :

> Ce grand danger vient de la part des missionnaires protestants qui, aujourd'hui, fournissent tous les moyens possibles pour propager leurs doctrines, croient profiter de nos misères et de nos immenses ruines et veulent, à tout prix, arracher à la foi catholique les survivants de la catastrophe qui pendant cinq années consécutives, nous a ruinés d'une manière inouïe dans l'histoire.

Il s'inquiète aussi du fait que les Anglais veulent uniquement la reconnaissance du patriarche de l'Eglise nestorienne, Mar Shemun Paul, à la Conférence de la Paix. Pour lui, ils ont déjà réussi à placer à la tête de l'armée nommée assyrienne, qui compte cinq à six mille soldats, le frère du patriarche nestorien et ils ont laissé de côté Agha Petros, pour la seule raison qu'il a montré une sympathie pour le catholicisme. Face à ces nouvelles, Mgr Thomas riposte :

> Il nous est bien difficile de croire que la Conférence de la Paix confiera notre futur sort à un jeune Patriarche de 26 ans, ignorant, n'ayant aucune instruction et ne possédant plus, pas même un pied-à-terre dans son pays déjà ruiné, laissant de côté le Patriarche chaldéen et son peuple qui sont beaucoup plus nombreux qu'eux, possédant leurs églises, leurs couvents, leurs écoles et leurs fidèles vivant par leur commerce, leurs arts et leurs capacités physiques et morales. Ajoutez aussi aux fidèles de ce Patriarche chaldéen catholique, les syriens catholiques, les jacobites (syriaques orthodoxes) et les arméniens qui vivent en Mésopotamie et dans le Kurdistan. Serait-il possible que la Conférence de la Paix sacrifie tant de peuples, dans le seul but de plaire à la famille du Patriarche nestorien et à quelques pasteurs protestants ?

Le patriarche s'indigne du nom que les Anglais ont donné à la nouvelle armée composée de chrétiens de Mésopotamie ; au lieu du nom d'assyrien, il suggère celui de chaldéen. Il demande au Cardinal Marini d'entreprendre des démarches pour déjouer les projets des missionnaires protestants. Le patriarche écrit d'une manière virulente :

> Je suis prêt, non seulement à riposter, mais s'il le faut, je suis prêt à donner mon sang pour défendre la cause catholique, et pour cela, j'ai besoin de vos prières et de l'influence de Sa Sainteté (le pape) auprès de la Conférence de la Paix, pour que les protestants, si ces nouvelles sont fondées, ne puissent point nous anéantir, en confiant notre sort futur à la famille patriarcale nestorienne, qui a été toujours la cause de tous les malheurs dans ces pays et qui est aujourd'hui sur le point de mourir et de s'éclipser une fois pour toujours ; et pourtant

[978] Chatelet au Bureau de la Marine française, 31 août 1919, dans ASV, Deleg. Apostolica Iran, busta 1, fasc. 1, int. 2, 64-67.

> les missionnaires protestants veulent faire de ce moribond un prince puissant qui décidera, selon leurs vues, de toute la chrétienté de ces pays[979].

En effet, cette lettre du patriarche chaldéen va provoquer une réaction non seulement au sein de la diplomatie du Saint Siège, mais aussi au sein de l'Eglise chaldéenne. Petit à petit, le patriarche chaldéen réagira négativement à toute organisation qui n'est pas catholique et chaldéenne. Le premier à souffrir de cette nouvelle politique est le Conseil national assyro-chaldéen de Constantinople. Le 11 septembre, ce Conseil national change de nom et demande au Délégué apostolique, Mgr Dolci, de ne reconnaitre que celui de chaldéen. Par l'intermédiaire de Mgr Dolci, ce nouveau Conseil national chaldéen s'adresse aux puissances occidentales pour annoncer la démission des membres du Conseil national assyro-chaldéen :

> Le Conseil national, dans l'attente de la solution définitive de sa cause nationale, réitère de nouveau ses remerciements et ceux de la nation entière aux Grandes Puissances dignes de la fierté du monde civilisé et ose soumettre à leurs hautes connaissances que le mandat déféré au commencement de l'armistice aux délégués Rustem Nedjib Bey, Saïd A. Namik Bey, Dr Hana Zebouni Bey ainsi qu'à tous ceux qui se sont donné le nom de délégués de la nation sans le consentement de l'Assemblée nationale chaldéenne, vient de prendre fin sur la décision de l'Assemblée plénière qui s'est réunie le 6 et le 11 du mois courant.

Sur un laps de temps assez court entre la constitution d'un Conseil national au nom d'assyro-chaldéen approuvé par les patriarches, et la présence d'une délégation à la Conférence de la Paix à Paris, les représentants syriaques démissionnent pour laisser place à un nouveau Conseil national. Curieusement ce Conseil qui se donne le nom de chaldéen, informe Mgr Dolci qu'il a démis de ses fonctions de Vicaire général du patriarcat chaldéen et de Président de la Chambre nationale, le Vicaire Thomas Bajari :

> Dans les mêmes séances l'Assemblée nationale chaldéenne prenant en considération les points de vue tenus dans le procès-verbal a accepté et décidé unanimement de relever de ses fonctions de vicaire général du Patriarcat chaldéen ainsi que de Président de la Chambre nationale, le vicaire Thomas Bajari et prie Votre Excellence de ne prendre en considération aucune démarche et réclamation de sa part en qualité de représentant de notre nation[980].

Il est clair que le Conseil national assyro-chaldéen qui était composé de Syriaques orthodoxes et catholiques et qui défendait l'unité nationale par la diversité des Eglises, n'est pas du goût du Saint Siège et du patriarche chaldéen, Mgr Thomas. Il est évident en même temps de constater que le Saint Siège octroie des subsides pour soutenir la propagation de la foi catholique. C'est la raison d'être de la Sacrée Congrégation pour la propagation de la foi. Dans la manière dont on annonce à Mgr Dolci le renvoi du Vicaire général de l'Eglise chaldéenne, on voit de façon tangible, la main du patriarche. Car on demande à Mgr Dolci de ne plus prendre en considération les démarches et réclamations faites au nom de Thomas Bajari : ce dernier ne représente plus l'Eglise chaldéenne. Donc ce n'est pas pour rien que les deux avocats syriaques du barreau de Constantinople, Saïd Namik et Rustem Nedjib, démissionnent de leur charge de représentants du Conseil national. Le premier est fidèle de l'Eglise syriaque catholique et le deuxième de l'Eglise syriaque orthodoxe[981]. Il faut dire aussi, qu'en dehors de cette lettre adressée au Délégué apostolique de Constantinople,

---

[979] Mgr Thomas à Marini, 2 septembre 1919, dans ACO, Conversione, Fede, Professione, rub. 40, fasc. 43, n° 2793. Voir aussi dans SS.RR.SS., AA.EE.SS., Asia-Africa-Oceania, III periodo, pos. 79, fasc. 57, f. 53-55.

[980] Conseil national chaldéen à Dolci, 11 septembre 1919, dans ASV, Arch. Deleg. Turchia, busta 101, fasc. 523, senza protocollo, 80-81.

[981] Claire WEIBEL YACOUB, *Le rêve brisé des Assyro-Chaldéens*, p. 118-120.

nous n'avons pas de trace de ce renvoi de Thomas Bajari et de la lettre signée par le « Conseil national chaldéen », mais sans nom des personnes.

De son côté, le Visiteur apostolique en Mésopotamie, Mgr Smets, informe Mgr Dolci que les chrétiens catholiques sont exclus des subventions distribuées par le Comité national américain. Selon Mgr Smets, face aux reproches adressés par le patriarche chaldéen, Mgr Thomas, le consul américain chargé de la distribution des secours a toujours répondu que le nom des Chaldéens ne figurait pas dans la liste, mais seulement celui des Nestoriens, des Grecs et des Arméniens. Dans ce cadre-là, le Visiteur apostolique s'adresse à Mgr Dolci :

> S'il s'agissait d'une petite communauté, une telle exclusion pourrait s'excuser, mais ici, il s'agit de la plus nombreuse communauté qui existe en Mésopotamie. Je tiens, Votre Excellence, à vous informer de ceci, comme c'est le désir de la Sacrée Congrégation pour l'Eglise orientale qui, elle aussi, a été informée par lettre, par moi-même[982].

Dans ce cadre-là, le Secrétaire d'Etat du Vatican, le Cardinal Gasparri, confirme par une lettre adressée le 6 octobre au patriarche Mgr Thomas, que la Congrégation pour la propagation de la foi a octroyé une somme très importante de 50 000 francs en faveur de l'Eglise chaldéenne[983]. Le même jour, le Visiteur apostolique Mgr Smets informe le Cardinal Marini de la mise à l'écart des chaldéens face à l'aide fournie par les Américains. Le *Near East Relief* est la continuité de l'*American Committee of Armenian and Syrian (Syriac) Relief* qui, au lendemain des massacres de 1915, a vu le jour pour secourir les Arméniens et les Syriaques. Dans leur dénomination le nom de chaldéen n'est pas mentionné, car pour eux, tous les chrétiens qui ne sont pas Arméniens, sont d'office Syriaques. Mais si les chefs religieux de l'Eglise chaldéenne refusent cette dénomination, alors ils risquent de ne pas recevoir l'aide de ce Comité américain. Pour Mgr Smets, la conséquence de ceci est que les catholiques de Gezirah, de Seert et du Kurdistan qui ont pu échapper à la mort, sont privés de tout soutien, car le gouvernement britannique a rassemblé au camp de Bakuba, seulement ceux qui avaient pu échapper aux massacres d'Ourmia et de Salamas en Perse[984].

Un mois après, le 6 novembre 1919, le Cardinal Gasparri interroge le Chargé d'Affaires de la Grande-Bretagne près du Saint Siège, Monsieur H.W. Gaisford, sur l'exclusion des catholiques du secours humanitaire. Dans sa lettre, le Secrétaire d'Etat reprend les mêmes inquiétudes que le patriarche chaldéen Mgr Thomas dans sa lettre du 2 septembre. Le cardinal insiste auprès du Chargé des Affaires de Sa Majesté afin qu'il informe son gouvernement que l'exclusion des chaldéens du secours humanitaire risque d'avoir des effets désastreux sur les intérêts catholiques et la paix religieuse dans ces régions[985]. Puis le 11 novembre 1919, le Secrétaire d'Etat informe le patriarche Mgr Thomas de sa démarche pour attirer l'attention du gouvernement britannique[986]. Curieusement, le représentant de Mgr Sabbagh, l'archevêque chaldéen de Diyarbakir, Jean Naayem[987], rescapé du génocide et auteur du livre sur les massacres des Assyro-Chaldéens et des

---

[982] Smets à Dolci, 15 septembre 1919, dans ASV, Arch. Deleg. Turchia, busta 101, fasc. 523, senza protocollo, 82-83.
[983] Gasparri à Mgr Thomas, 5 septembre 1919, dans ASV, Segr. Stato, 1919, rubr. 12, fasc. 1, n°97309, 173rv.
[984] Smets à Marini, 6 octobre 1919, dans ACO, Caldei, rubr. 108, busta 3, fasc. 32, n° 2864, 337-338v.
[985] Gasparri à Gaisford, 6 novembre 1919, dans SS.RR.SS., AA.EE.SS., Asia-Africa-Oceania, III periodo, pos. 79, fasc. 57, f. 56-57.
[986] Gasparri à Mgr Thomas, 11 novembre 1919, dans SS.RR.SS., AA.EE.SS., Asia-Africa-Oceania, III periodo, pos. 79, fasc. 57, f. 57, 58rv.
[987] Jean NAAYEM, *Les Assyro-Chaldéens et les Arméniens massacrés par les Turcs, documents inédits recueillis par un témoin oculaire*, Paris, Bloud & Gay, 1920. Nouvelle édition, Paris, Cercle d'Ecrits Caucasiens, 2016.

Arméniens, lorsqu'il s'adresse, le 18 novembre, au Père Francis E. Ross, représentant de la Congrégation pour la propagation de la foi pour la Grande-Bretagne, parle uniquement de la nation chaldéenne et insiste sur l'histoire sanglante de son Eglise de Mésopotamie[988]. Alors, le 5 décembre 1919, le Père Rosse répond au Cardinal Marini :

> J'ai l'honneur d'être le représentant et bien en position de donner quelques secours aux malheureux catholiques chaldéens, arméniens et perses qui ont tant souffert pendant la guerre, des attaques et massacres des turcs, kurdes etc. Bien plus, en voyant ce qu'ont fait nos concitoyens protestants par le *Relief* des misères de ces peuples, il nous semble que notre Sainte Mère l'Eglise catholique perd son prestige de ce fait même, qu'en effet nous faisons très peu pour nos coreligionnaires. Mais il y a toujours cette difficulté, nous ne sommes pas en rapport avec ces pays, et même quand un délégué nous vient demander le secours, nous ne devons pas l'aider sans l'autorisation de la Congrégation des Rites orientaux.

Ceci montre que les œuvres caritatives du Saint Siège restent vigilantes face au « prosélytisme » des missionnaires protestants envers les chrétiens orientaux. Selon le Père Francis E. Ross, si l'Eglise catholique veut concurrencer les missionnaires protestants dans le soutien des victimes, il faut que le Vatican entre en relations diplomatiques avec les pays de la région. Pour toute aide à apporter aux catholiques orientaux, il demande que la Congrégation pour l'Eglise orientale fournisse les informations suivantes :

> 1. Si la Congrégation voulait bien nous fournir des relations authentiques de la position des affaires religieuses chez les arméniens, les chaldéens et les perses, lesquelles pourraient évoquer la charité de nos gens.
> 2. Si la Congrégation voulait autoriser un appel aux Evêques d'Angleterre et d'Ecosse, au clergé et au peuple, en faveur de ces malheureux et particulièrement en faveur des chaldéens qui ont fait beaucoup d'appels à notre charité pour leur Eglise et hiérarchie.
> 3. Si la Congrégation voulait autoriser l'action de M. l'Abbé Naayem qui est venu à Londres envoyé par Mgr Sabbagh, Archevêque de Diyarbakir, et particulièrement vient former un comité à Londres qui puisse travailler méthodiquement pour le soulagement de l'Eglise chaldéenne catholique. Au sujet de M. l'Abbé Naayem, je veux assurer Votre Eminence que, bien que notre Cardinal[989] ait permis qu'il fasse appel dans les journaux publiés, Son Eminence n'a pas permis la quête dans les églises précisément parce qu'il n'a pu obtenir l'autorisation de la Sainte Congrégation.
> 4. Je suggère respectueusement que si la Congrégation veut bien autoriser un appel aux catholiques d'Angleterre et d'Ecosse en faveur de ces gens, qu'il soit indiqué et commandé que les aumônes passent par les mains de la Propagation de la Foi et par l'entremise de la Sainte Congrégation même pour garantir la fidèle administration de la charité de nos gens[990].

Pour organiser davantage la charité envers les victimes, Ross, le représentant anglais de la Congrégation pour la propagation de la foi, propose une collaboration entre les différentes organisations du Saint Siège. Que chaque aide fournie pour les instances du Vatican soit pour la diffusion de la foi catholique en rapport avec la Congrégation pour l'Eglise orientale. Enfin, face aux délégués orientaux qui demandent la charité, il ne faut pas les autoriser à faire rapidement des quêtes dans les églises catholiques, c'est à la Congrégation pour l'Eglise orientale que revient cette initiative. A ce propos, le 9 décembre, le représentant de la Congrégation pour la propagation de la foi en Grande-Bretagne, écrit à la Congrégation pour l'Eglise orientale afin d'autoriser l'Abbé Jean Naayem à faire une quête dans les églises et les diocèses catholiques de Grande-Bretagne[991]. Alors,

---

[988] Naayem à E. Ross, 18 novembre 1919, dans ACO, Caldei, rubr. 108, busta 3, fasc. 32, n° 2973, 346/1.
[989] Il s'agit du Cardinal Bourne, l'Archevêque de Londres.
[990] E. Ross à Marini, 5 décembre 1919, dans, ACO, Caldei, rubr. 108, busta 3, fasc. 32, n° 2973, 343-344v.
[991] E. Ross à la Congrégation de l'Eglise orientale, 9 décembre 1919, dans ACO, Caldei, rubr. 108, busta 3, fasc. 32, n° 2973, 345-346v.

le Cardinal Marini, dans une lettre écrite le 16 décembre et adressée au Cardinal Bourne, autorise le représentant de la Sacrée Congrégation pour la propagation de la foi à récolter des fonds pour le patriarche et les membres de l'Eglise chaldéenne. Voici l'autorisation de quête spéciale pour les chaldéens :

> Pour tous ceux qui examineront ces lettres : nous faisons foi et attestons que le Révérend Père Francis E. Ross a la possibilité personnelle de demander et de rassembler des secours, avec le consentement des prêtres des lieux, pour les indigents chaldéens du Patriarcat de Babylone, dans les archidiocèses et les diocèses d'Angleterre et d'Ecosse. C'est pourquoi nous le recommandons vivement aux prêtres séculiers et aux supérieurs des ordres et institutions religieuses, afin qu'ils lui apportent leur aide, le plus possible, pour subvenir à la grave pauvreté tant du clergé que des fidèles, des Chaldéens du Patriarcat de Babylone[992].

Il est assez clair que le Saint Siège, par la voix du Secrétaire de la Congrégation pour l'Eglise orientale, choisit de secourir le patriarche chaldéen et son Eglise. Les autres Eglises syriaques sont mises de côté. Le but du Cardinal Marini et du représentant de la Congrégation pour la propagation de la foi en Grande-Bretagne est de stopper l'avancée des missionnaires protestants auprès de l'Eglise chaldéenne. On constate que les rescapés des massacres et des persécutions commises par les Turcs et les Kurdes après la guerre sont devenus pour un certain temps l'objet de marchandage des missionnaires catholiques et protestants.

## Conclusion

La fin de la guerre sonne comme un espoir pour les Syriaques qui vivent depuis plus de quatre cents ans sous le joug des Turcs et sous les persécutions incessantes de leurs voisins kurdes. Une fois l'armistice de Moudros signé le 30 octobre 1918, les Syriaques de Constantinople s'organisent pour envoyer une délégation commune à la Conférence de la Paix qui s'ouvre à Paris. En même temps, d'autres délégations et représentants religieux débarquent à Paris pour revendiquer un territoire et un dédommagement pour la destruction de leur nation.

Le silence des pays victorieux de la guerre face aux revendications syriaques met en péril l'union, et les prélats de chaque Eglise envoient leurs délégués à la Conférence de la Paix. Chacun sans se soucier de la souffrance de ses frères syriaques, cherche les moyens d'obtenir des dédommagements pour son Eglise. Mais, face à cette désunion, les pays comme la France et la Grande-Bretagne sacrifient d'autant plus facilement les nombreuses requêtes au profit de leurs propres intérêts coloniaux.

Déçus de l'attitude impérialiste des puissances occidentales, les Syriaques se tournent vers l'unique force religieuse qu'est le Saint Siège. Ce dernier à son tour reste silencieux sur le soutien éventuel pour une autonomie territoriale et nationale. Au mois de juin 1919, pour défendre les intérêts de l'Eglise catholique en Orient, le Saint Siège désigne un Visiteur apostolique de Mésopotamie en la personne du Révérend Père Adrien Smets. Malgré les appels diplomatiques du mois de juin, la stratégie du Vatican se limite à soutenir en Mésopotamie uniquement l'Eglise syriaque chaldéenne et son patriarche Mar Emmanuel II Thomas. Avec cette politique, Rome veut stopper la progression du protestantisme auprès des rescapés des massacres perpétrés par les Turcs, les Kurdes et les

[992] Marini à Bourne, 16 décembre 1919, dans ACO, Caldei, rubr. 108, busta 3, fasc. 32, n° 2973, 346/2. (Traduit du latin en français par Maggy Waterval).

Perses. A la fin de la guerre ce revirement diplomatique du Saint Siège se remarque davantage. Par exemple, le Conseil national assyro-chaldéen de Constantinople qui unit catholiques et orthodoxes, change de nom et de responsables. Il se présente désormais comme un Conseil national chaldéen et catholique. Dans le même esprit, le Secrétaire de la Congrégation pour l'Eglise orientale, le Cardinal Marini, ne donne l'autorisation de faire une quête de fonds en Grande-Bretagne qu'en faveur de l'Eglise chaldéenne.

Les Syriaques à leur tour instrumentalisent leurs différentes dénominations afin de recevoir les faveurs de l'une ou l'autre puissance occidentale. Dans chaque revendication qu'ils introduisent, ils insistent sur leur état de victimes chrétiennes et proches du pays interpellé.

Ainsi, victimes de leur diversité religieuse, les Syriaques sont incompris et oubliés par la France, l'Angleterre et le Vatican. Après la Première Guerre mondiale, ils sont sources de marchandages entre charité et flatterie au service du clientélisme protestant et catholique.

# XII. Le Saint Siège et les Syriaques après la Première Guerre mondiale

## Introduction

A la fin de la guerre, par la force des choses, les Syriaques se voient dispersés un peu partout au Proche-Orient. Déçus à la Conférence de la Paix et confrontés à de nouvelles réalités politiques occidentales, les Syriaques se tournent vers le Saint Siège. Surtout, les Eglises syriaques catholique et chaldéenne jouent un rôle déterminant pour renforcer l'influence de l'Eglise romaine auprès des chrétiens orientaux.

Dans un discours prononcé au consistoire du 10 mars 1919, le pape Benoît XV partage son inquiétude « concernant les affaires de l'Orient chrétien ». Après avoir expliqué l'attachement historique du Saint Siège et ses différentes interventions pour sauver les chrétiens d'Orient durant la Première Guerre mondiale, Benoît XV dit :

> De plus même après la guerre qui a été suspendue, à la suite de l'armistice, Nous n'avons pas cessé d'entourer de Nos soins l'Orient chrétien. En effet, de si profonds changements dans la politique et dans l'ordre social, comme aussi les luttes des nations ne peuvent qu'entraver énormément la vie civile et religieuse, surtout dans les pays qui ont été soumis jusqu'ici à l'Empire de Russie, où cependant la liberté de religion accordée à tous par les lois avait fait naître une si douce espérance de temps meilleurs.
>
> Ajoutez pour toutes les autres parties de l'Orient le spectacle navrant des missions dispersées, des chrétientés privées de leurs églises et de leurs prêtres, enfin des peuples en lutte pour la liberté et réduits à la plus grande misère. […]
>
> En outre, Nous savons que des étrangers non catholiques, fournis de toute sorte de moyens, profitent des misères et des ruines que la guerre a accumulées dans ces régions pour propager leurs doctrines. Or, on ne saurait aucunement tolérer que tant d'âmes soient arrachées à la foi catholique et vouées à la perdition dans les lieux où Notre-Seigneur Jésus-Christ leur a mérité par son sang la vie éternelle[993].

Face à ce discours prononcé à la fin de la Première Guerre mondiale et pendant que les négociations pour la paix se déroulent à Paris, il est intéressant dans ce chapitre, d'analyser quelles relations le pape veut instaurer avec les Syriaques, et par quels moyens il veut le faire. Il serait aussi important de voir comment les Eglises syriaques catholique et chaldéenne profitent du soutien du Saint Siège pour imposer leurs représentants auprès des nouvelles nations du Proche-Orient. Pour bien faire, il faut d'abord analyser les craintes et les intérêts du Saint Siège face au nouveau monde qui nait des cendres de l'Empire ottoman, afin de mieux comprendre la politique vaticane à l'égard des Syriaques.

## XII.1. Les inquiétudes du Saint Siège

Pour le spécialiste de l'histoire des relations internationales contemporaines, Francis Latour, le Saint Siège durant la Première Guerre mondiale n'a fait que défendre quatre questions qui sont

[993] Actes de Benoît XV, tome II, 1919-1920, *Encycliques, Motu proprio, Brefs, Lettres et Allocutions*, Texte latin avec traduction française, Paris, Bonne Presse, 1926, p. 12-18.

pour lui très importantes. D'abord, Benoît XV, tout au long de la guerre, n'a eu comme préoccupation que la recherche d'une solution de paix pour l'Europe. La deuxième inquiétude du pape est la *Question romaine*, avec la peur de perdre l'indépendance, voire l'existence même du Saint Siège. Car depuis 1870, les relations entre le Vatican et l'Italie ne sont pas définies. Ensuite, avec l'entrée en guerre de l'Empire ottoman contre les Russes, le Saint Siège s'inquiète de voir le triomphe de l'orthodoxie par la prise de Constantinople. Enfin, la peur de voir le triomphe du protestantisme par la prise des Lieux saints par les Britanniques[994]. Sainte Sophie et les Lieux saints, considérés par les chrétiens comme des centres de la naissance et de la diffusion du christianisme, intéressent beaucoup les diplomates du Vatican. En imposant son influence à ces deux endroits, le Saint Siège espère récupérer le reste du christianisme oriental. Voyons maintenant comment l'Eglise romaine procède pour imposer son influence sur ces lieux afin de faire rentrer les chrétiens « schismatiques » dans son giron.

### *XII.1.1. La basilique Sainte Sophie de Constantinople*

Au lendemain de la guerre, le Saint Siège apparaît sous un nouveau jour. Benoît XV associe sa politique de reconnaissance des revendications nationales à l'affirmation du caractère universel de l'Eglise catholique. Grâce à son travail humanitaire durant le conflit, le Vatican apparaît comme un partenaire idéal, notamment pour les nouvelles nations issues de l'éclatement des Empires multiculturels. Pour la spécialiste de l'histoire de l'Eglise à l'Institut Catholique de Paris, Laura Pettinaroli, la création en 1917 de deux institutions pour l'Orient : la Congrégation pour l'Eglise orientale et l'Institut pontifical oriental, est perçu comme liée à la Révolution russe et aux perspectives offertes à l'union des Eglises orientales avec Rome. Selon L. Pettinaroli, les archives vaticanes et les récents travaux confirment que l'installation au sein du Vatican de ces deux fondations ont comme unique but de favoriser l'union des Eglises non-catholiques à l'« Eglise mère ». Dans son immense travail, Pettinaroli montre que la Révolution bolchévique qui combat l'Eglise orthodoxe de Russie, se présente comme une occasion pour le Saint Siège de mobiliser ses troupes sur trois fronts. Dans le domaine caritatif, l'Eglise romaine accomplit une mobilisation financière et humanitaire d'une ampleur inédite. Sur le plan religieux, le pape s'engage personnellement en faveur de l'union des Eglises orientales à Rome[995]. Enfin sur le plan politique, le Saint Siège encourage des travaux de recherche sur le communisme et les dangers que représente celui-ci pour l'Eglise[996].

Dans cet état d'esprit, le Vatican découvre que la Russie n'est plus une menace pour conquérir l'ancienne capitale de l'Empire romain chrétien. Maintenant, comme pays communiste, la Russie n'est plus intéressée par le plan du Saint Synode de Moscou pour récupérer Constantinople. Selon Francis Latour, la chute des Romanov donne un nouvel élan au catholicisme latin et surtout à la politique unioniste de Rome. Ce changement ouvre les portes de l'Orient aux missionnaires catholiques et permet au Vatican, par la création de la Congrégation pour l'Eglise orientale, de progresser partout au Proche-Orient[997]. L'ancien archiviste de *l'Archivio Segreto Vaticano (ASV),*

---

[994] Francis LATOUR, *Le Saint-Siège et la défense de ses intérêts politico-religieux pendant la Première Guerre mondiale,* dans *Guerres mondiales et conflits contemporains*, Paris, PUF, 1996, (n° 182), p. 105-121.
[995] Discours prononcé au consistoire du 10 mars 1919, dans Actes de Benoît XV, tome II, 1919-1920, p. 12-18.
[996] Laura PETTINAROLI, *La politique russe du Saint-Siège (1905-1939),* Rome, Ecole française de Rome, 2015, p. 353-380.
[997] Francis LATOUR, *Le Saint-Siège et la défense de ses intérêts politico-religieux pendant la Première Guerre mondiale,* p. 106-109.

Mgr Giuseppe-Maria Croce, déclare que le Secrétaire de la Congrégation des Affaires ecclésiastiques extraordinaires, le Cardinal Cerretti, présent indirectement à la Conférence de la Paix, a été la cheville ouvrière de la défense des intérêts du Saint Siège et de l'Eglise catholique dans l'Empire ottoman. Cette fois-ci, la crainte du Saint Siège est de voir Constantinople sous la domination grecque. Aux yeux du Vatican, la Grèce orthodoxe se présente pour prendre la relève des ambitions russes. Alors, il s'agit cette fois de faire échec aux rêves grecs de reconstituer l'Empire byzantin et de rendre la basilique de Sainte Sophie au patriarche œcuménique de Constantinople. Selon Mgr Croce, le Cardinal Gasparri, contrairement à Clemenceau, n'avait aucune sympathie pour les Grecs et considérait leur installation à Constantinople comme un véritable fiasco. Pour briser le rêve séculaire hellénique, le Cardinal Gasparri mène l'action diplomatique du Saint Siège sur deux fronts. A Constantinople, il charge le Délégué apostolique Mgr Dolci de sonder les autorités ottomanes et les représentants des alliés. A propos de la basilique Sainte Sophie, Mgr Dolci explique que le souhait du Saint Siège est de voir la basilique au service du culte catholique oriental, si celle-ci cesse d'être une mosquée. Et, s'il faut des sacrifices financiers, le pape est disposé à dédommager l'Empire ottoman. A Paris, lors de la Conférence de la Paix, il confie au Cardinal Cerretti la mission de défendre la thèse du Vatican pour rendre Sainte Sophie à la disposition du Saint Siège[998]. L'historien français Yves Chiron qui s'appuie sur un article du journal le *Petit Parisien*[999], exprime l'inquiétude du Saint Siège et du Cardinal Gasparri :

> Afin d'éviter toute difficulté et toute complication, nous ne demandons rien, si, pour une raison ou pour une autre, la situation de Constantinople n'est pas modifiée. Mais si certains changements doivent intervenir, nous revendiquons hautement Sainte-Sophie, […] Sainte-Sophie fut originairement un temple catholique. Il s'y est tenu quatre conciles œcuméniques. Elle ne devint un temple schismatique, par intervalle, qu'à partir de Photius, et définitivement à partir de Michel Cérulaire. Mais par l'union signée au concile de Florence, Sainte-Sophie rentra dans l'ordre catholique. […] Sainte-Sophie, si l'on s'en rapporte à son histoire, est bien plus près du catholicisme que du schisme. C'est pourquoi si certaines modifications doivent être apportées au régime de Constantinople, nous devons avoir le droit de revendiquer Sainte-Sophie[1000].

Enfin, pour donner une directive à la diplomatie pontificale au sujet de Sainte Sophie, une congrégation spéciale de cardinaux est convoquée au Vatican, sous la présidence du Cardinal Gasparri. En s'appuyant sur les archives de la Secrétairerie d'Etat, Mgr Croce signale que la discussion est très animée. L'idée de récupérer la basilique de Constantinople est si importante aux yeux du Gasparri qu'elle risque d'élargir le gouffre entre les catholiques et les orthodoxes[1001].

Les discussions diplomatiques qui ont abouti au traité de Sèvres, le 10 août 1920, ont épargné au Vatican de dépenser d'autres énergies inutiles pour empêcher que les Grecs orthodoxes s'installent dans la basilique Sainte Sophie. Ce traité qui a été imposé aux Turcs a finalement laissé la basilique comme mosquée, propriété de la religion musulmane, et le Saint Siège a renoncé à sa revendication.

### *XII.1.2. Les Lieux saints*

Maintenant que la question de Sainte Sophie est réglée, l'attention du Vatican se tourne vers les Lieux saints de la chrétienté. Il faut dire que cette attirance pour cette région est aussi ancienne que

---

998 Giuseppe Maria CROCE, *Le Saint Siège et la Conférence de la Paix (1919), Diplomatie d'Eglise et diplomatie d'Etat*, dans *Mélanges de l'Ecole française de Rome*, Italie et Méditerranée, t. 109, n° 2, 1997, p. 793-823.
999 Le *Petit Parisien*, 3 avril 1919.
1000 Yves CHIRON, *Benoît XV, Le pape de la paix*, Paris, Perrin, 2014, p. 242-243.
1001 Giuseppe Maria CROCE, *Le Saint Siège et la Conférence de la Paix (1919)*, p. 815-816.

l'histoire du christianisme. A la fin de la Première Guerre mondiale, le Saint Siège accorde une attention particulière aux Lieux saints, parce qu'il y voit ses intérêts menacés. Pour l'historien émérite de l'Université de Nantes Marcel Launay, le pape dans son discours du 10 mars 1919, voit deux menaces pour les intérêts catholiques en Terre Sainte : le protestantisme et le sionisme. En rapport avec la Conférence de la Paix, l'inquiétude de Benoît XV est de voir l'apparition d'une nouvelle entité confessionnelle en Palestine, le judaïsme[1002]. La théologienne au Collège Saint Marc et à l'Université de la Colombie-Britannique au Canada, Agnes De Dreuzy, confirme que la question palestinienne à la Conférence de la Paix, n'est pas une question de politique coloniale entre la France et la Grande-Bretagne, mais qu'il s'agit d'une question œcuménique et interreligieuse[1003]. Avant la guerre, environ 700 000 arabes de confession musulmane, chrétienne et juive peuplent la Palestine. Les 85 000 juifs qui vivent à Jérusalem et dans ses environs sont pour la plupart de nationalité ottomane. Parmi les 120 000 chrétiens à majorité orthodoxe grecque et arménienne, les latins en représentent 20 000. Selon Marcel Launay, le but du pape dans son discours au consistoire est de défendre auprès de la Conférence de la Paix, la minorité chrétienne catholique de la Terre Sainte. Pour s'opposer au lobbying des sionistes pour la création d'un Etat juif, le pape dit :

> Nous ne pouvons manquer de Nous préoccuper du sort que la Conférence de la Paix va leur réserver, car, sans aucun doute, Notre douleur, ainsi que la douleur de tous les chrétiens, serait grande si les infidèles (Juifs) étaient mis en Palestine dans une position privilégiée et, plus encore, si ces augustes monuments étaient confiés à des peuples qui ne sont pas chrétiens[1004].

Alors, dans cet état d'esprit, Benoît XV lance sous la présidence du Cardinal Mercier, la constitution de l'*Association des amis de la Terre Sainte*. Le but est de :

> S'opposer avec énergie à toute constitution d'un Etat confessionnel (juif) en Palestine et souhaiter voir octroyer à cette région tout au moins une charte d'autonomie dont la surveillance serait confiée à une puissance libre de tout engagement avec le sionisme[1005].

Selon Agnes De Dreuzy, Benoît XV est tellement impliqué dans l'aide humanitaire aux populations de la Palestine, et en contact avec divers chefs religieux juifs, notamment américains, désireux d'assurer la protection de leur peuple en Europe et au Moyen-Orient, qu'il n'est pas encore prêt à voir la réalisation d'un Etat juif pour diriger les Lieux saints. En outre, le pape est conscient de la pression exercée par les sionistes sur le Premier ministre Lloyd George, pour le retour du peuple juif sur sa terre promise. De leur côté, la plupart des protestants anglo-saxons ont une vénération mystique pour le Premier Testament et portent en eux un sentiment de dette envers les juifs malmenés par les chrétiens européens. Lorsque les Britanniques obtiennent en avril 1920, à la conférence de San Remo, le protectorat sur la Palestine, ils nomment comme Haut-commissaire un certain Sir Herbert Samuel, de confession juive. Cette décision inquiète beaucoup le Saint Siège. Alors pour défendre la présence catholique et chrétienne, le Saint Siège charge le Délégué

---

[1002] Marcel LAUNAY, *Benoît XV (1914-1922), Un pape pour la paix*, Paris, Cerf, 2014, p. 202-203.

[1003] Agnes DE DREUZY, *The Holy See and the Emergence of the Modern Middle East, Benedict XV's Diplomacy in Greater Syria (1914-1922)*, Washington, The Catholic University of American Press, 2016, p. 222-233.

[1004] Discours prononcé au consistoire du 10 mars 1919, dans Actes de Benoît XV, tome II, 1919-1920, p. 12-18.

[1005] Marcel LAUNAY, *Benoît XV (1914-1922)*, p. 203.

apostolique de Syrie, Mgr Giannini, de lancer une alliance avec les musulmans pour saboter les nouvelles institutions mises en place pour favoriser les Juifs[1006].

Face à ce nouveau monde qui s'installe progressivement en Palestine, au consistoire du 13 juin 1921, le Souverain Pontife déclare :

> Nous n'avons pas cessé, et Nous continuerons dans la mesure de nos moyens, de secourir la profonde détresse de la Palestine, en patronnant diverses organisations charitables et en en créant de nouvelles. […] Quand les troupes alliées eurent une fois de plus remis les Saints Lieux au pouvoir des chrétiens, Nous partageâmes de tout cœur l'allégresse générale des fidèles ; mais cette joie était impuissante à dissiper la crainte, manifestée alors dans Notre allocution consistoriale, de voir un succès éclatant et heureux en soi aboutir à assurer désormais aux Israélites en Palestine, la prépondérance et un statut privilégié. Cette crainte, les événements l'ont prouvé, n'était pas vaine. Il est en effet manifeste que, loin de s'améliorer, la situation des chrétiens en Terre Sainte est devenue plus difficile encore que jadis[1007].

Ceci montre que le pape n'est pas du tout rassuré par le protectorat britannique et il souhaite le mandat d'un pays catholique. Selon Mgr Croce, qui s'appuie sur les écrits de Roger Aubert[1008] à propos des démarches du Cardinal Mercier, le Saint Siège préfère le statut international pour la Terre Sainte sous l'administration belge[1009]. Enfin, pour Marcel Launay, le maintien du statu quo qu'envisage en 1922 la Grande-Bretagne n'est qu'un leurre, car celui-ci qui prévoyait la création de trois territoires distincts : un Etat arabe, un Etat juif et un mandat britannique sur les Lieux saints, n'a jamais était appliqué[1010].

Pour le Vatican, la basilique Sainte Sophie et les Lieux saints sont des portes d'entrée stratégiques pour l'évolution du catholicisme vers le monde oriental. Avec la perte de leur influence, les diplomates du Saint Siège se tournent vers d'autres lieux et d'autres populations pour faire la promotion de l'Eglise romaine, comme instance temporelle et spirituelle. C'est ainsi que la Mésopotamie, la Syrie et le Caucase deviennent les nouveaux centres de diplomatie vaticane pour les Syriaques.

## XII.2. Projet de la réorganisation des Eglises syriaques

### *XII.2.1. Réactions vaticanes face à l'arrivée des missionnaires protestants*

Avec l'ouverture de la Conférence de la Paix en 1919, les chrétiens syriaques des régions côtières de la Syrie sont enthousiastes à l'idée de voir l'arrivée de la France dans leur pays. La majorité de ces Syriaques de tradition catholique préfèrent accueillir l'ancienne garante des Capitulations que de voir venir l'Angleterre protestante. Le 21 avril 1919, le Délégué apostolique de Syrie, Mgr Giannini, envoie une notification à tous les chefs religieux des communautés catholiques et à tous les supérieurs des missions latines de la Délégation de Syrie, pour qu'ils restent vigilants face au

---

[1006] Agnes DE DREUZY, *The Holy See and the Emergence of the Modern Middle East*, p. 235-246.
[1007] Actes de Benoît XV, tome II, 1920-1921, *Encycliques, Motu proprio, Brefs, Lettres et Allocutions*, Texte latin avec traduction française, Paris, Bonne Presse, 1926, p. 83-88.
[1008] Roger AUBERT, *Les démarches du cardinal Mercier en vue de l'octroi à la Belgique d'un mandat sur la Palestine*, dans *Académie Royale de Belgique. Classe des Lettres et des Sciences Morales et Politiques et de la Classe des Beaux-Arts. Bulletin. 5e série*, Vol. 65, p. 166-228 (1979).
[1009] Giuseppe Maria CROCE, *Le Saint Siège et la Conférence de la Paix (1919)*, p. 816-818.
[1010] Marcel LAUNAY, *Benoît XV (1914-1922)*, p. 204-205.

secours apporté par les Etats-Unis d'Amérique. Il s'agit d'une commission américaine et anglophone, composée de huit personnes, dont un de ces envoyés est chargé de faire un rapport sur la Délégation de Syrie. Le but essentiel de ce comité est la bienfaisance pour tous les nécessiteux, sans distinction de nationalité ou de religion, et spécialement pour secourir les orphelins. Selon Mgr Giannini, de nombreux catholiques américains apportent leur soutien à ce comité ; parmi ceux-ci, le Délégué apostolique de Baltimore le Cardinal Gibbons en est membre honoraire. Donc, cette œuvre de bienfaisance, qui porte le nom de *Near East Relief* devra fonctionner avec une absolue impartialité et sans arrière-pensée de prosélytisme. En revanche, pour ce qui concerne l'entretien et l'éducation des orphelins de sa Délégation, Mgr Giannini s'oppose au soutien à fournir par les Américains. Pour lui, il est nécessaire que les chefs religieux et les supérieurs des missions catholiques prennent en main la formation des orphelins et non les missionnaires américains[1011].

Pour devancer les missionnaires américains au Caucase, le Vatican tente un rapprochement d'union avec les chrétiens de la région. Pour bien faire, le Saint Siège demande une soumission totale des prélats catholiques à l'autorité du Saint Père. A ce propos, le 21 novembre 1919, le nouveau Visiteur apostolique du Caucase, le Père Delpuch, dans un rapport qu'il rédige pour l'Assesseur de la Congrégation pour l'Eglise orientale, Mgr Papadopulos, confirme que le mouvement d'union avec les chrétiens du Caucase est difficile à réaliser pour le moment. Selon le Père Delpuch, face à la demande d'union avec Rome, les Catholicos de Géorgie et d'Arménie ne comprennent pas l'union. Ils ont d'autres désirs que l'envie d'établir des relations d'amitié et de fraternité avec l'Eglise catholique. Leur idée ne va pas jusqu'à la soumission au Pontife romain que suppose nécessairement l'unité et l'entrée dans l'Eglise catholique. Par contre, ils réclament des maîtres, des religieux, des prédicateurs et des enseignants d'origine catholique pour former leur population. Pour ce qui est de la présence de l'Eglise orthodoxe auprès de la population du Caucase, le Père Delpuch apporte le témoignage suivant :

> Que l'Eglise catholique se hâte, me disaient-ils (les Catholicos). Rien ne vaut les faits accomplis. Tout le monde se rend compte que l'Eglise orthodoxe a complètement échoué. C'est à l'Eglise catholique de montrer sa force. […] Dites partout, dites au Saint Père, que les peuples de la Transcaucasie veulent vivre de leur vie indépendante mais qu'elles ont besoin de l'appui de l'Occident[1012].

Suite à ce rapport, le 15 janvier 1920, le Secrétaire d'Etat Mgr Gasparri écrit au Premier ministre et ministre des Affaires étrangères de la République d'Arménie, Monsieur Khatissian, que le Saint Père veut que son gouvernement assure à l'Eglise catholique la liberté d'exercer sa mission partout dans son pays[1013].

Le 5 mars 1920, Mgr Giannini adresse une lettre à un certain George Walter Smith, un membre catholique du secours américain pour les chrétiens d'Orient. Dans sa missive, il rapporte que le nouveau comité américain qui porte le nom de *Near East Relief* confond sa mission avec celle de la Croix Rouge américaine et de la *Regular Mission* protestante américaine. En Syrie, ces deux institutions apparaissent comme fondues en un seul corps, et comme la seule et unique source de

---

[1011] Giannini aux chefs catholiques et aux supérieurs de la mission latine en Syrie, 21 avril 1919, dans SS.RR.SS., AA.EE.SS., Stati Ecclesiastici, III periodo 1916-1922, pos. 1418, fasc. 565, n° 5295, 13-19.
[1012] Delpuch à Papadopulos, 21 novembre 1919, dans SS.RR.SS., AA.EE.SS., Asia-Africa-Oceania, III periodo 1920-1922, pos. 126, fasc. 83, n° 3643, 46.
[1013] Gasparri à Khatissian, 15 janvier 1920, dans SS.RR.SS., AA.EE.SS., Asia-Africa-Oceania, III periodo 1920-1922, pos. 126, fasc. 83, n° 3643, 55-56.

la bienfaisance américaine. A ce propos Mgr Giannini met en garde les catholiques contre le prosélytisme protestant :

> En Syrie, la Croix Rouge américaine, au lieu de se présenter comme une institution autonome et purement philanthropique, s'est placée, au contraire, dès le commencement dans les mains de la *Regular Mission* protestante, en en assumant le caractère spécial confessionnel, et en se rendant solidaire et complice, pour ainsi dire aux yeux du public, des actes de prosélytisme protestant qu'exercent naturellement ses missionnaires[1014].

Mgr Giannini clôture sa longue lettre pour dire à George Walter Smith, que la voie tracée par lui dans sa notification adressée aux chefs religieux de sa Délégation, est le seul moyen pour permettre au comité américain de *Near East Relief* d'atteindre son objectif auprès des catholiques de Syrie.

Le 12 mars, Mgr Giannini fait un long rapport au Cardinal Marini sur la présence des comités américains auprès de sa Délégation. Pour Mgr Giannini, vu les moyens dont disposent ces comités, le présent et l'avenir du catholicisme en Orient sont compromis. Il est donc important pour les catholiques qui font partie de ces associations de faire entendre leur voix afin de garantir la survie de la foi catholique dans ces contrées. Alors, pour bien faire, le Délégué apostolique propose de changer de système. Si le comité de *Near East Relief* se présente comme une œuvre philanthropique et une institution à part, il ne faut pas qu'il se mélange avec les institutions de propagande protestante qui existent déjà là-bas. A la fin de sa lettre Mgr Giannini demande au Cardinal Marini de transmettre son rapport au Cardinal Gasparri, en y annexant les lettres qu'il a envoyées aux chefs religieux de sa Délégation et à G. Walter Smith,[1015].

Le 23 avril 1920, le Cardinal Gasparri confirme au Délégué apostolique de Syrie, que la propagande protestante mène des activités missionnaires pour la conversion de la population syrienne. Selon le Secrétaire d'Etat du Vatican, George Walter Smith, comme fervent catholique, déplore le prosélytisme des protestants. Alors, le Cardinal Gasparri demande à Mgr Giannini de faire tout son possible pour préserver les Syriaques catholiques du danger protestant et de protéger particulièrement leurs orphelins qui sont les plus menacés[1016]. Si le Cardinal Gasparri s'inquiète pour l'Eglise syriaque catholique, c'est parce qu'il s'agit de la plus petite communauté orientale fidèle à Rome. Fort touchée par les massacres et les persécutions de 1915, l'arrivée des missionnaires américains peut être une chance de survie économique pour cette Eglise. Alors pour qu'elle ne succombe pas à cette tentation, le Cardinal Gasparri demande au Délégué apostolique de la protéger du danger protestant.

Pour empêcher que l'enseignement des missionnaires protestants se propage auprès des rescapés des massacres, le Saint Siège demande à ses représentants de mettre en place des orphelinats ou de créer de nouveaux diocèses pour les déportés et exilés catholiques. L'exemple de la création du diocèse chaldéen d'Alep et de l'orphelinat de Mossoul, résume la manière dont le Saint Siège voit la renaissance du catholicisme dans le Proche-Orient après la Première Guerre mondiale.

---

[1014] Giannini à Walter Smith, 5 mars 1920, dans ACO, Caldei, rubr. 108, busta 3, fasc. 32, n° 3625, 366-367.
[1015] Giannini à Marini, 12 mars 1920, dans ACO, Caldei, rubr. 108, busta 3, fasc. 32, n° 3625, 366-367.
[1016] Gasparri à Gannini, 23 avril 1920, dans SS.RR.SS., AA.EE.SS., Asia-Africa-Oceania, III periodo 1916-1922, pos. 1418, fasc. 565, n° 5295, 37rv.

### *XII.2.2. La création de nouveaux diocèses pour l'Eglise chaldéenne*

Le jour de Noël 1919, le patriarche de l'Eglise chaldéenne, Mar Emmanuel II Thomas, s'adresse au pape Benoît XV dans le but de créer deux nouveaux diocèses : Alep, pour gouverner les Syriaques chaldéens dispersés en Syrie, en Cilicie et en Egypte, et Bassora, pour les nouveaux réfugiés venus de Perse et de l'Empire ottoman. Voici ce qu'il donne comme argument pour l'ouverture de ces diocèses :

> Aujourd'hui ces centres sont florissants et nos fidèles sont très nombreux et s'augmentent de jour en jour, et ils demandent avec insistance des Evêques pour les gouverner. Je prie Votre Sainteté de me permettre de lui présenter deux candidats et de daigner les confirmer pour lesdits diocèses de Bassora et d'Alep et d'avance mille remerciements[1017].

Ceci montre que l'Eglise chaldéenne, pour nommer et désigner des évêques pour la création de ses nouveaux diocèses, doit demander l'aval du Vatican. Une fois que ce dernier donne son accord, il s'engage aussi à rémunérer le prélat en charge du nouveau diocèse. A la fin de la guerre, la survie de l'Eglise chaldéenne est due aux fonds que les Congrégations catholiques lui fournissent.

Le 16 mars 1920, Mgr Giannini répond au Cardinal Marini qui lui demande d'enquêter à propos de la création des deux évêchés chaldéens : Alep et Bassora. Après avoir fait ses recherches, le Délégué apostolique de Syrie affirme que la petite colonie chaldéenne n'a jamais augmenté depuis qu'il est en Syrie. Ceux qui sont présents en Cilicie sont des immigrés temporaires et ne sont même pas des catholiques mais des nestoriens. Il s'agit des immigrés nestoriens ou jacobites qui retournent au pays natal, une fois le travail fini. Pour le nombre de chaldéens présents sur le territoire de sa Délégation, Mgr Giannini dresse le tableau suivant :

| Villes et régions | Familles |
|---|---|
| Alep | 150 |
| Damas | 40 |
| Beyrouth, Liban et la Syrie profonde | 141 |
| Alexandrette | 30 |
| Cilicie dans sa totalité | 400 |
| Egypte | 70 |
| Palestine | 80 |
| Total | 911 |

Après avoir gonflé le nombre de chaldéens à 4 555, en comptant cinq personnes par famille, le Délégué apostolique de Syrie dit :

> Quant à mon humble avis sur l'éventuelle création d'un nouvel évêché chaldéen à Alep, pour administrer ces 4 500 âmes, je dirai franchement que je n'en vois pas la nécessité et encore moins l'urgence. Les vicaires patriarcaux disséminés un peu partout me semblent suffire si c'est nécessaire. Il n'y pas besoin d'un évêque, même pas pour la Confirmation qui se donne avec le Baptême[1018].

[1017] Mgr Thomas à Benoît XV, 25 décembre 1919, dans ACO, Caldei, rubr. 108, busta 4, fasc. 34, n° 3150, 35rv.
[1018] Giannini à Marini, 16 mars 1920, dans ACO, Caldei Aleppo, pos. 300/28, n° 3626. (Traduit de l'italien en français par Maggy Waterval)

En revanche le patriarche chaldéen, Mgr Emmanuel II Thomas, le 27 mars 1920, insiste auprès du Cardinal Marini pour l'ouverture des deux diocèses chaldéens. Pour le diocèse d'Alep, il propose Mgr Aziz, l'ancien évêque de Salamas en Iran. Pour sa nomination, il demande que la Sacrée Congrégation pour l'Eglise orientale le délie du diocèse de Salamas et le confirme par l'autorité du pape comme titulaire d'Alep. Pour ce qui est du diocèse de Bassora, Mgr Thomas propose d'attendre son retour à Bagdad pour désigner quelqu'un par une élection synodale[1019]. Le même jour, Mgr Thomas informe le Cardinal Marini, que Mgr Aziz épuisé par les mauvais traitements qu'il a subis ne veut plus retourner au diocèse de Salamas. Il propose de le remplacer par Mgr Khoudabache qui sera nommé archevêque d'Ourmia et administrateur provisoire de Salamas[1020].

De son côté, le 10 avril 1920, Mgr Aziz, évêque de Salamas, envoie une lettre à la Congrégation pour l'Eglise orientale, pour exposer ses problèmes personnels dus aux derniers évènements qu'il a subis après les massacres des provinces d'Ourmia et de Salamas en 1918. C'est pourquoi, il lui est difficile de retourner comme évêque dans ces contrées[1021]. Ensuite le 14 avril, il réitère sa demande auprès de la Congrégation pour l'Eglise orientale pour être reconnu comme évêque chaldéen d'Alep. Il justifie la demande introduite par son patriarche auprès du Cardinal Marini et du pape. Pour Mgr Aziz, l'intention du patriarche est de détacher tous les centres de Syrie et de Cilicie, qui jusqu'à présent étaient des vicariats patriarcaux, en leur donnant un évêque à part entière. Il parle d'une église qui se trouve dans l'enceinte d'un vaste et beau presbytère qui peut facilement servir d'évêché, et la population peut facilement et décemment pourvoir à la subsistance de l'évêque[1022].

Le 22 avril 1920, pour compléter les renseignements nécessaires au sujet du diocèse chaldéen d'Alep, Mgr Thomas écrit au Secrétaire de la Congrégation pour l'Eglise orientale. Il s'agit d'informer le Cardinal Marini à propos du nombre de prêtres et de familles chaldéennes qui habitent les villes côtières de la Syrie. Voici en résumé les renseignements du patriarche :
1. Alep : Une église, trois prêtres, un presbytère, 150 familles, en général bien aisées.
2. Damas : Une église en construction, un curé, un presbytère, 50 familles.
3. Beyrouth : Une église en construction, un curé, 45 familles.
4. Adana : Une église, un curé et son vicaire, un presbytère, une école de garçons, 300 familles
5. Tarsus : 40 familles, pas de prêtre et d'église.
6. Mersin : 20 familles sans prêtre ni église.
7. Alexandrette : 40 familles, un terrain acheté pour la construction d'une église.
8. Deir-el-Zor : Une église, un prêtre, un presbytère, une école de garçons, 30 familles[1023].

Pour constater lui-même l'utilité de l'ouverture du nouveau diocèse, Mgr Thomas décide de visiter la province d'Alep. Lors de sa visite, des émeutes de la part des arabes à l'encontre du gouvernement français se déclenchent en Syrie. Le 8 juin 1920, le patriarche de l'Eglise chaldéenne écrit au Cardinal Gasparri que les chemins qui le ramènent chez lui à Mossoul et à Bagdad sont coupés par les bandes turques, kurdes et arabes. Selon le patriarche, il s'agit d'une révolte

[1019] Mgr Thomas à Marini, 27 mars 1920, dans ACO, Caldei, rubr. 108, busta 4, fasc. 34, n° 3587, 41rv.
[1020] Mgr Thomas à Marini, 27 mars 1920, dans ACO, Sussidi, rubr. 60, busta 12, n° 3590.
[1021] Aziz à la Congrégation pour l'Eglise orientale, 10 avril 1920, dans ACO, Caldei, rubr. 108, busta 5, fasc. 39, n° 3657, 380rv.
[1022] Aziz à la Congrégation pour l'Eglise orientale, 14 avril 1920, dans ACO, Caldei, rubr. 108, busta 5, fasc. 39, n° 3908, 382rv.
[1023] Mgr Thomas à Marini, 22 avril 1920, ACO, Caldei Aleppo, pos. 300/28, n° 3717.

musulmane contre le gouvernement « chrétien » qui occupe la région. Dans sa lettre, il expose les dangers que court en Orient, le christianisme en général et le catholicisme en particulier. Le patriarche informe en même temps le Secrétaire d'Etat du Vatican des risques venant de l'islam et du protestantisme[1024]. Face à ces menaces, le Saint Siège investit dans la création d'orphelinats pour protéger les chrétiens orientaux en général et les catholiques en particulier.

### *XII.2.3. Ouverture de l'orphelinat Benoît XV à Mossoul*

Au mois de février 1920, le Saint Siège décide de subventionner l'ouverture d'un orphelinat, au nom de Benoît XV, pour les enfants chaldéens et rescapés des massacres. Le Visiteur apostolique, Mgr Smets, est chargé de sa mise en place. A ce propos, le 13 février 1920, Mgr Smets remercie le Saint Père et le Cardinal Marini pour leur générosité envers les pauvres orphelins de Mésopotamie. Rapidement, il confie au Supérieur de la mission carmélite, le R. Père Léon Michel, l'ouverture de l'orphelinat à Bagdad avec une trentaine d'enfants[1025]. Sept jours plus tard, Mgr Smets rédige un rapport au Cardinal Marini sur la manière dont l'orphelinat de Benoît XV est mis en route à Mossoul. Il rapporte qu'il est installé dans les bâtiments de la Délégation apostolique de Mossoul et que la majorité des jeunes sont originaires de la province de Djeziret (Cizre) en Turquie. Le 20 avril 1920, Mgr Smets confirme au Cardinal Marini, que le nombre d'orphelins placés par le Père Dumini s'élève à 25 et que momentanément, ils sont regroupés dans une aile de la maison des sœurs de la Présentation, car les bâtiments de la Délégation apostolique sont occupés par les autorités britanniques. Voici les conditions dans lesquelles Mgr Smets annonce l'ouverture de l'orphelinat de Mossoul :

> Ce local est excellent, aéré et tellement spacieux qu'il peut abriter une cinquantaine de jeunes. Là, il y a un autre avantage, c'est que les bonnes tertiaires dominicaines organisent l'œuvre en s'occupant de la cuisine, du vestiaire et de la propreté. Oh, en quel état ils arrivent, ces pauvres ! L'installation est simple et possible. Les jeunes dorment par terre sur une natte sur laquelle est placé un feutre qui sert, selon l'usage du pays, en même temps de matelas et de couverture. Les habits sont faits dans des étoffes peu coûteuses. Pour faire face à cette première nécessité, j'ai destiné la somme de 2 500 roupies provenant de la location du palais de la Délégation. J'observe que la pièce où se tiennent les jeunes est bien à l'écart de celle destinée aux tertiaires, communiquant avec elle par une seule porte[1026].

Quant à la dénomination de l'orphelinat au nom du pape Benoît XV, le Visiteur apostolique suggère au Cardinal Marini d'attendre le bon déroulement de cette œuvre. Pour l'instruction religieuse des jeunes, Mgr Smets charge le prêtre chaldéen, Guiseppe (Yusuf) Baffo, un homme de cinquante ans, qui s'est acquis un grand mérite avec l'assistance des pauvres et qui a d'excellents dons pour surveiller la conduite morale des jeunes[1027].

Dans le même état d'esprit, le 15 avril 1920, l'Assesseur de la Congrégation pour l'Eglise orientale Mgr Papadopulos, écrit au Substitut de la Secrétairerie d'Etat du Vatican, Mgr Tedeschini, que suite à la demande du pape, la Congrégation a décidé d'envoyer un secours financier pour les

---

[1024] Mgr Thomas à Gasparri, 8 juin 1920, dans SS.RR.SS., AA.EE.SS., Stati Ecclesiastici, III periodo, pos. 79, fasc. 57, 64-65.
[1025] Smets à Marini, 13 février 1920, dans ACO, Caldei, rubr. 108, busta 3, fasc. 32, n° 3596, 354-355.
[1026] Smets à Marini, 20 février 1920, dans ACO, Caldei, rubr. 108, busta 3, fasc. 32, n° 3897, 356-357v. (Traduit de l'italien en français par Maggy Waterval).
[1027] Smets à Marini, 20 février 1920, dans ACO, Caldei, rubr. 108, busta 3, fasc. 32, n° 3897, 356-357v. (Traduit de l'italien en français par Maggy Waterval).

catholiques d'Orient. Il s'agit d'une aide à apporter pour soutenir les efforts des Visiteurs apostoliques, des évêques et des prêtres qui se chargent d'ouvrir des orphelinats pour l'instruction des enfants dans la foi catholique. Dans sa lettre, l'Assesseur de la Congrégation pour l'Eglise orientale confirme le soutien des orphelinats du Caucase par l'intermédiaire du Visiteur apostolique le Père Delpuch, de Mésopotamie par le Visiteur apostolique Mgr Smets, de Mardin par Mgr Tappouni, d'Ankara par Mgr Bahabian et de Samsun par le prêtre Georges Gamsaragan[1028].

De son côté, le 25 juin 1920, le Visiteur apostolique de Mésopotamie Mgr Smets, remercie le pape Benoît XV pour son aide en faveur des orphelins de cette Délégation. Vu la générosité du pape, Mgr Smets s'aligne à l'idée de donner le nom du Saint Père à l'orphelinat de Mossoul[1029]. A ce propos le 26 juin, il écrit au Cardinal Marini, pour confirmer que désormais cet orphelinat porte le nom de Benoît XV[1030].

Si le Saint Siège finance l'ouverture des orphelinats catholiques auprès de la population dévastée, c'est la meilleure façon d'avoir de futurs responsables d'Eglise formés dans la tradition catholique. En effet les orphelinats deviennent les lieux de l'instruction et de la propagation de la foi catholique. Après la Première Guerre mondiale, les archives vaticanes nous permettent de dénombrer plus d'une vingtaine d'orphelinats catholiques auprès des Arméniens, des Syriaques et des Grecs. Pour préserver la foi et l'instruction des enfants placés dans ces institutions, le Secrétaire général du *Near East Relief* pour le Proche-Orient, Gordon Lockwood, le 16 octobre 1922, transmet au Secrétaire de la Congrégation pour les Affaires ecclésiastiques extraordinaires, le Cardinal Borgongini Duca, le message du pape Pie XI :

> Tenant sa place, bien qu'indignement, comme représentant du Divin Rédempteur qui a dit : « Ce qu'on fait à l'un de ces petits est fait à moi », c'est avec reconnaissance que Sa Sainteté bénit l'œuvre du *Near East Relief*, étant sûr que non seulement les corps des enfants mais aussi leurs âmes auront le pain quotidien, c'est-à-dire : « la vérité » et avant tout la vérité religieuse, et qu'ils ne seront pas seulement habillés matériellement mais aussi avec la vertu, ce qui est l'essentiel, la modestie qui est la dignité de la personne et de sa vie, et l'obéissance qui est l'habitude d'ordre et de discipline[1031].

Dans ce message adressé aux représentants des missionnaires américains du Proche-Orient, le pape insiste sur la préservation de la foi « originelle » des orphelins. Tout en bénissant le service rendu par le *Near East Relief*, Pie XI veut qu'on leur enseigne la « vérité religieuse », c'est-à-dire « la vraie foi », celle qui est catholique. Ainsi partout, sur le territoire de l'ancien Empire ottoman apparaissent des orphelinats catholiques pour aider les enfants arméniens, grecs et syriaques rescapés des massacres et ensuite, dans la mesure du possible, transformer ces orphelinats en écoles privées catholiques.

---

[1028] Papadopulos à Tedeschini, 15 avril 1920, dans ACO, Armeni, fasc. 722/30, n° 3662. Voir aussi, ASV, Segreteria di Stato Guerra 1914-1918, rubr. 244, fasc. 112, n° 5325, 166-167.
[1029] Smets à Benoît XV, 25 juin 1920, dans ACO, Armeni, fasc. 722/30, n° 4270.
[1030] Smets à Marini, 26 juin 1920, dans ACO, Armeni, fasc. 722/30, n° 4237.
[1031] Lockwood à Borgongini Duca, 16 octobre 1922, dans SS.RR.SS., AA.EE.SS., Turchia, IV période 1922-1926, pos. 19, fasc. 40, n° 11130, 7-10.

## XII.3. L'œuvre de la conversion des « schismatiques »

### *XII.3.1. Face aux « nestoriens »*

Le 8 janvier 1920, le représentant de la puissante Congrégation romaine pour la propagation de la foi catholique pour la Grande-Bretagne, le Père Francis E. Ross, informe le Secrétaire de la Congrégation pour l'Eglise orientale, le Cardinal Marini, qu'un nouveau comité qui porte le nom de *Chaldean Relief Committee* est constitué sous le patronage du Lord Mayor de Londres pour secourir l'Eglise chaldéenne. Dans son appel, le Comité insiste aussi sur la conversion des « malheureux » nestoriens au catholicisme[1032].

Face à l'idée de cette conversion, le 10 janvier 1920, le Visiteur apostolique de Mésopotamie, Mgr Smets, interpelle le Cardinal Marini. Dans son rapport, Mgr Smets trouve nécessaire d'apporter quelques éclairages sur l'opportunité de reprendre ou non cette œuvre de conversion. Voici en trois points l'image de ce projet :

> 1. Après la guerre, les nestoriens sont réduits au nombre de 25 000, dont quelques milliers se trouvent au camp de concentration de Bacouba où ils sont maintenus par le gouvernement anglais. Les autres sont dispersés en Perse et dans le Caucase. Leur patriarche, jeune de 25 ans, est tuberculeux et s'avance à grand pas vers la tombe. Il n'a jamais été qu'un phantasme d'autorité sur ses adeptes. Celle qui a dominé et domine plus que jamais est la sœur (Surma Khanum) du patriarche, femme éduquée dans le protestantisme, compétente et rusée, qui se trouve actuellement à Londres pour y traiter les affaires de sa nation.
> 2. Les nestoriens, comme je l'entends dire, sont des gens fourbes, menteurs et cupides. En général, ce peuple n'a jamais voulu se faire catholique. Par pur intérêt, ils ont basculé entre catholicisme, protestantisme et nestorianisme ; ou plutôt, ils sont restés nestoriens, mais en même temps, quelques-uns se montraient une fois catholiques, une autre fois protestants, pour recevoir l'argent de deux côtés. Les prêtres se convertissaient pour avoir les honoraires de messes, avec lesquels ils pouvaient vivre vu le bas prix des vivres, alors, dans ces pays. […] Actuellement au camp de Bacouba se trouve un certain nombre de prêtres et des laïcs convertis, mais je ne sais pas si leur conversion est stable ; tout dépend de la marche des choses.
> 3. Quant à l'usage de l'argent versé pour cette œuvre, les bruits les plus étranges courent. Entre autres choses, voici ce que j'ai entendu de personnes autorisées et bien informées :
> a. Dans certaines localités, on donnait deux medjidié (plus ou moins 8,50 fr.) à chaque nestorien qui venait de se confesser.
> b. Un certain chef nestorien, Nimrod, recevait par an 10 000 francs pour ne pas s'opposer à la conversion des autres.
> c. Une fois le Saint Siège a envoyé 90 000 francs pour construire des écoles et des églises dans 80 villages ; on construisit des écoles dans 3 localités sans qu'on sache où était parti le reste de l'argent.
> d. Mgr Thomas maintenait chez les nestoriens une cinquantaine d'écoles dont les maitres étaient nestoriens et dont les dépenses totales pouvaient s'élever à plus ou moins 12 000 francs.
> e. Le patriarche devait des cadeaux aux évêques et aux chefs de la nation nestorienne ; Mgr Thomas avait établi quatre vicaires dans diverses localités, membres de l'œuvre de la conversion des nestoriens, ils travaillaient sans discernement[1033].

C'est la première fois qu'un émissaire du Saint Siège met en question l'effort déployé pour la conversion des chrétiens autochtones au catholicisme. Il donne une image péjorative de la mission de conversion des nestoriens, afin de convaincre le Secrétaire de la Congrégation pour l'Eglise

[1032] E. Ross à Marini, 8 janvier 1920, dans ACO, Sussidi, rubr. 60, busta 12, n° 3193.
[1033] Smets à Marini, 10 janvier 1920, dans ACO, Conversioni, Fede, Professione, rub. 40, fasc. 43, n° 3407. (Traduit de l'italien en français par Maggy Waterval).

orientale de suspendre la collecte de fonds. Pour Mgr Smets, le nombre des nestoriens est tellement faible que l'Eglise catholique romaine n'a pas besoin d'investir autant d'efforts. Vu la situation dans laquelle l'Eglise nestorienne se trouve, le Visiteur apostolique de Mésopotamie est convaincu que la conversion des nestoriens dépend du soutien que le Saint Siège doit apporter à l'Eglise chaldéenne. Il s'agit du même peuple qui parle la même langue et appartient à la même tradition culturelle. A ce propos, le professeur ordinaire et doyen de la faculté du Droit canon de l'Institut Pontifical Oriental, Georges-Henri Ruyssen, dans son introduction pour la publication des archives du Vatican, relatives à la Question chaldéenne et assyrienne, dit qu'il est difficile de séparer les chaldéens et les assyriens qu'on nomme à tort les nestoriens. Même si les documents récoltés proviennent en majorité des catholiques et de la hiérarchie de l'Eglise chaldéenne, on parle inévitablement de l'Eglise nestorienne. A ce sujet, il dit :

> Si aucun document n'est adressé directement par la hiérarchie de l'Eglise assyrienne d'Orient aux autorités catholiques, il est impossible de séparer les assyriens des chaldéens. D'ailleurs beaucoup de documents de cette époque utilisent la mention « assyro-chaldéen » pour indiquer le sort partagé par ces fidèles assyriens et chaldéens durant ces années malheureuses[1034].

Le 17 mars 1920, face au rapport envoyé par le Visiteur apostolique, le Cardinal Marini répond qu'il est surpris par les affirmations de Mgr Smets. Il lui demande d'enquêter sur le nombre exact de nestoriens qui se trouvent en dehors des limites du patriarcat catholique de Babylone. De voir aussi quelle assistance apporte le patriarcat et quelle influence et autorité il exerce sur eux. Enfin, il lui demande de rapporter toutes les informations sur les résultats obtenus par les activités de Mgr Thomas en qualité de Délégué du Saint Siège pour le travail de conversion des nestoriens. Il termine sa lettre par ces mots :

> Voulez-vous bien me dire si, selon vous, il convient ou non de le laisser encore aux mains du seul patriarche ; et dans la négative, m'indiquer à qui on doit confier la direction et l'administration (de la Délégation pour la conversion des nestoriens)[1035] ?

Le 18 mai 1920, le Visiteur apostolique en Mésopotamie Mgr Smets répond au Cardinal Marini. Pour ce qui est du nombre exact des nestoriens, Mgr Smets prend comme exemple le démantèlement du camp de Bakuba par les Anglais :

> Actuellement les nestoriens et les chaldéens réfugiés à Bacuba sont évacués et sous la conduite d'Agha Petros, se dirigent vers la Perse et le lac d'Ourmiah, en passant par Mossoul et le Kurdistan. Pour réaliser graduellement et de manière ordonnée l'exode des réfugiés, l'autorité anglaise les a divisés en 24 groupes de 1 150 personnes chacun. Au total ils seraient donc 27 600 personnes. De ce nombre il faut soustraire environ 2 600 catholiques (chaldéens de Perse) ; les nestoriens se réduiraient donc à 25 000 au plus[1036].

Puis il complète ses statistiques par des données antérieures aux massacres de 1915 et il cite le R. Père J. Rhétoré, dominicain, qui a travaillé pendant plusieurs années à l'œuvre de la conversion des nestoriens. Ce dernier lui a dit qu'en réalité, le nombre de nestoriens ne dépasse pas les 60 000

---

[1034] Georges-Henri RUYSSEN, *La Questione Caldea e Assira,* Tomo I, *1908-1938, (16.06.1908 al 29.5.1923) Documenti dell'Archivio Segreto Vaticano (ASV), Dell'Archivio della Congregazione per le Chiese Orientali (ACO) e Dell'Archivio Storico della Segreteria di Stato, Sezione per i Rapporti con gli Stati (SS.RR.SS.)*, Roma, Lilame, Editioni Orientalia Christiana, 2019, p. 3-4. (Traduit de l'italien en français par Maggy Waterval).

[1035] Marini à Smets, 17 mars 1920, dans ACO, Conversioni, Fede, Professione, rub. 40, fasc. 43, n° 3407.

[1036] Smets à Marini, 18 mai 1920, dans ACO, Conversioni, Fede, Professione, rub. 40, fasc. 43, n° 4037. (Traduit de l'italien en français par Maggy Waterval).

personnes. Pour ce qui est des nestoriens qui se trouvent en dehors des limites du patriarcat catholique de Babylone, ils sont environ 2 000.

Selon le Visiteur apostolique de Mésopotamie, leur patriarche n'a pas trop de moyens pour les assister. Avant la guerre, il maintenait une trentaine d'écoles pour la transmission de la foi nestorienne. Aujourd'hui, le jeune patriarche vient de mourir à Bagdad[1037] et le peuple est divisé à propos de son successeur car certain veulent maintenir la tradition pour élever au rang de patriarche un enfant de 12 ans. D'autres, cependant, veulent un chef qui puisse les guider face aux difficultés actuelles. Mgr Smets compte aussi sur la division qui règne entre les nestoriens pour voir une des deux branches venir se greffer à l'Eglise chaldéenne. Après le démantèlement du camp de Bakuba aux mois de mars et avril 1920, une partie se dirige vers les montagnes du Hakkâri et l'autre partie vers Ourmia sous la direction d'Agha Petros. Ainsi le groupe d'Ourmia tombe sous l'administration du Délégué apostolique de Perse. A ce propos, le Visiteur apostolique de Mésopotamie propose au Cardinal Marini que le soin de la conversion de ce groupe soit confié au Délégué apostolique de Perse, avec un vicaire patriarcal à choisir parmi les meilleurs sujets du clergé chaldéen. Ce dernier ne devrait pas être élevé à la dignité épiscopale, et cela pour éviter les conflits d'autorité qui ne serviraient pas la cause de la conversion. Quant au groupe qui reste dans les montagnes du Hakkâri, Mgr Smets suggère que le soin de leur conversion soit confié au Délégué apostolique de Mésopotamie et au patriarche chaldéen. Pour l'administration de la conversion, il est important de nommer l'évêque d'Amadia car il est voisin du pays des nestoriens. Il termine son rapport sur la conversion des nestoriens par ces mots :

> Le projet (de la conversion), sommairement exposé aurait le double avantage de sauver, d'une part, le sentiment national commun aux chaldéens et aux nestoriens, en faisant figurer dans l'œuvre, la personne du patriarche catholique, et d'assurer d'autre part, une administration plus rationnelle et plus réfléchie des fonds alloués par le Saint Siège à cette œuvre, cette administration ne dépendant plus du seul patriarche, mais de ce dernier et du Délégué ensemble[1038].

Dans une note à la fin de son rapport, Mgr Smets ajoute qu'il a reçu de nouveaux chiffres qui montrent que le nombre des nestoriens en Mésopotamie ne s'élève qu'à 17 000 et non 27 000 comme il a transcrit dans son rapport. En revanche, le nombre de réfugiés en Russie a augmenté de 10 000. Ce qui nous donne les 27 000 pour l'ensemble de la population qui appartient à l'Eglise nestorienne[1039].

Au mois d'avril 1920, après la mort du patriarche de l'Eglise nestorienne, Mar Paulus, la communauté est divisée pour sa succession. En pleine évacuation du camp de Bakuba, une partie des montagnards, adeptes de l'ancien système basé sur la dévolution héréditaire, choisissent Eshaï d'Mar Shemun, un enfant âgé de 12 ans et consacré le 20 juin dans l'église du camp par son oncle maternel, Mgr Yosip Khananisho[1040]. L'autre partie, qui refuse cette tradition héréditaire, veut une élection synodale à la manière des Eglises autocéphales. Sous la conduite d'Agha Petros et avec l'appui des Britanniques, se constitue une deuxième branche pour s'attacher au patriarcat syriaque

---

[1037] Mar Shemun XXII Paulos né en 1885 à Kotchanes et mort le 9 mai 1920 au camp de Bakuba à l'âge de 26 ans. Son successeur est Mar Shemun XXIII, âgé à peine de12 ans.

[1038] Smets à Marini, 18 mai 1920, dans ACO, Conversioni, Fede, Professione, rub. 40, fasc. 43, n° 4037. (Traduit de l'italien en français par Maggy Waterval).

[1039] ACO, Conversioni, Fede, Professione, rub. 40, fasc. 43, n° 4037.

[1040] Claire WEIBEL YACOUB, *Surma l'Assyro-Chaldéenne (1883-1975), dans la tourmente de Mésopotamie*, Paris, L'Harmatan, 2007, p. 129-131.

catholique au lieu de s'aligner sur celui des chaldéens. Agha Petros, lui-même de tradition chaldéenne, demande au patriarche syriaque catholique Ephrem II Rahmani d'écrire au pape Benoît XV, afin qu'il les reconnaisse sous sa juridiction. Alors, au courant de cette affaire, l'avocat du Barreau de Constantinople, Rustem Nadjib, présent à Rome, le 30 novembre 1921, écrit au pape pour lui demander de stopper cette reconnaissance. Soucieux de l'unité nationale des Syriaques, Nedjib dit :

> Tandis que j'étais sûr et complètement convaincu sur le but et les sentiments d'Agha Petros qui sont de faire du reste des nestoriens en les convertissant, des catholiques, assurant leur attachement au Saint Siège, et sous la protection de Votre Haute Sainteté, cette manière de faire de Mgr Rahmani ne sert qu'à créer des divisions et des troubles parmi la nation, dont leur union à la foi catholique est absolument indispensable surtout à l'heure actuelle pour l'avenir de la nation assyro-chaldéenne[1041].

Si l'avocat syriaque de Constantinople refuse les démarches entretenues par son patriarche et une partie des nestoriens, c'est parce que les pourparlers en faveur de la création d'un foyer assyro-chaldéen ne sont pas encore entérinés. Pour Rustem Nadjib, cette démarche du patriarche Rahmani risque de compromettre les espoirs de voir un jour la création d'un Etat assyro-chaldéen. Face à l'engagement de Mgr Rahmani, le 31 janvier 1922, le patriarche de l'Eglise chaldéenne Mgr Thomas, irrité et mécontent de cette démarche, écrit au Cardinal Marini :

> Je m'étonne, Eminence, comment Mgr Rahmani accepte d'ajouter à mes douleurs d'autres et d'autres douleurs. Si Sa Béatitude désire la conversion des hérétiques, elle ferait bien de partir pour Mardin, son siège, et là des milliers d'hérétiques de son rite attendent. Si Sa Béatitude a de l'argent, elle ferait mieux de le dépenser à Diarbakir, à Mardin et les environs, en envoyant des prêtres, en ouvrant des centres pour les jacobites ; et non en Perse, pays dans lequel, depuis mille ans, personne ne se souvient d'avoir vu des syriens ou des jacobites[1042].

A ce propos, le 14 mars 1922, le patriarche de l'Eglise syriaque catholique, Mgr Rahmani, dans une lettre qu'il écrit au Cardinal Marini, se justifie en exposant les raisons de son engagement :

> 1. Le Général Agha Petros Ellow qui est de naissance catholique de rite chaldéen, jouit d'une grande estime auprès de ces personnes à cause de ses mérites signalés, pendant la guerre, à défendre les chrétiens. Et parce que son influence sur les chrétiens est à prendre au sérieux.
> 2. Les nestoriens ont l'esprit très loin du patriarche nestorien qui a 12 ou 13 ans, d'autant plus qu'il a été élu patriarche malgré eux. Ce n'est pas lui qui commande mais bien sa sœur (sa tante) Surma Khanum, qu'ils détestent.
> 3. Les nestoriens en question qui veulent se faire catholiques, se mettant sous ma juridiction plutôt que sous celle du patriarche chaldéen de Babylone (Mgr Thomas), usent de la faculté accordée explicitement par les décrets du Saint Siège aux orientaux séparés, d'être libres en se convertissant, de choisir le rite oriental qu'ils préfèrent.
> 4. Quant à moi, je déclare être à la disposition du Saint Siège pour m'occuper activement de ce travail si important et je suis prêt à me rendre dans ces régions, malgré les désagréments du voyage et de la vie. Les actuelles dispositions des nestoriens et les diverses circonstances me semblent propres à inspirer une grande espérance pour un résultat satisfaisant de conversion, si non générale, du moins partielle[1043].

De son côté, le missionnaire dominicain de Mésopotamie, Gonzalve Galland, le 25 mars de la même année, dans une longue lettre qu'il adresse à la Congrégation pour l'Eglise orientale,

---

[1041] Nedjib à Benoît XV, 30 novembre 1921, dans ACO, Caldei, rubr. 108, busta 4, fasc. 37, n° 6909, 11.
[1042] Thomas à Marini, 31 janvier 1922, dans ACO, Conversioni, Fede, Professione, rub. 40, fasc. 43, n° 7339.
[1043] Rahmani à Marini, 14 mars 1922, dans ACO, Conversioni, Fede, Professione, rub. 40, fasc. 43, n° 7520.

démonte mot par mot tous les arguments du patriarche Rahmani. Le religieux propose au Saint Siège de profiter « du désarroi que les événements ont produit parmi ce peuple et de la déconsidération où est tombé le patriarcat nestorien » pour gagner l'ensemble des nestoriens à l'Eglise catholique. Pour bien faire, il propose d'agir rapidement sous la houlette du Visiteur apostolique (Mgr Smets) ou du Délégué apostolique (Mgr Berré) avec un évêque indigène chaldéen (Mgr David) d'Amadia qui est en contact fréquent avec les nestoriens, et aussi quelques missionnaires de Mésopotamie (les dominicains), afin de gagner les nestoriens à la cause catholique[1044].

En effet, cette démarche du dominicain Gonzalve Galland empêche le plan du patriarche Rahmani de se réaliser et le Saint Siège confie cette mission au nouveau Délégué apostolique de Mésopotamie, Mgr Berré. Mais Agha Petros et ses compagnons en dissidence avec le jeune patriarche nestorien, refusent de s'allier au futur sénateur de l'Etat irakien et ami du roi Faysal, le patriarche chaldéen Mgr Thomas. Entre les années 1925 et 1930, les hostilités entre Turcs et Anglais pour le contrôle de Mossoul mettent en péril l'espoir des Syriaques montagnards de retourner au Hakkâri. En 1930, surnommée la ligne de Bruxelles, un accord frontalier est fixé entre la Turquie et la Grande-Bretagne. Sans résoudre le problème de la réinstallation des Syriaques, le mandat britannique sur la Mésopotamie prend fin en 1932. Enfin en 1933, les villages syriaques près de la frontière turque sont mis à feu et à sang par les soldats irakiens et le nouveau gouvernement de Bagdad met fin à tout espoir de réalisation d'un foyer assyro-chaldéen en Mésopotamie. Le patriarche de l'Eglise nestorienne, Mar Shemun XXI Eshaï est d'abord assigné en résidence à Bagdad, puis chassé vers la Palestine et Chypre encore sous mandat britannique. Enfin, le patriarche et sa famille s'exilent définitivement aux Etats-Unis dans la région des Grands lacs aux alentours de Chicago. En 1968, un schisme à l'intérieur de cette Eglise donne naissance à deux patriarches, l'un en exil en Amérique et l'autre en Irak. En 2001, le patriarche Mar Denkha IV signe un accord de communion avec le Vatican et facilite ses relations avec les autres Eglises syriaques. Depuis 2015, un seul patriarche dirige l'Eglise assyrienne dite nestorienne avec son siège à Erbil en Kurdistan irakien[1045].

### *XII.3.2. Face aux « jacobites »*

Le journaliste et écrivain français Sébastien De Courtois qui s'appuie sur les archives de la diplomatie française, signale l'existence d'une demande de fusion entre l'Eglise syriaque orthodoxe et l'Eglise romaine. Il s'agit d'un rapport envoyé, le 5 mars 1920, par Monsieur Defrance, Haut-Commissaire de la République française en Orient, au ministre des Affaires étrangères, Millerand. Il est question de la conversation du Cardinal Dubois avec le patriarche « jacobite ». Selon le Haut-Commissaire, le patriarche Ignace Elias III Shakir a prié le Cardinal de transmettre au Souverain Pontife *l'expression du désir qui l'anime de contribuer de toute son autorité à la fusion de l'Eglise Jacobite et de l'Eglise Romaine*[1046].

---

[1044] Galland à la Congrégation pour l'Eglise orientale, 25 mars 1922, dans ACO, Conversioni, Fede, Professione, rub. 40, fasc. 43, n° 7631.

[1045] David WILMSHURST, *The Martyred Church, A History of the Church of the East,* London, East & West Publishing, 2011, p. 424-436.

[1046] Sébastien De COURTOIS, *Le génocide oublié, Chrétiens d'Orient, les derniers araméens*, Paris, Ellipses, 2002, p. 220-221.

Les archives vaticanes que nous avons à notre disposition ne parlent pas de cette rencontre entre le patriarche de l'Eglise jacobite et le Cardinal Dubois. Mgr Dolabani, l'évêque de l'Eglise syriaque orthodoxe, dans son ouvrage sur l'histoire des patriarches, rapporte que Elias III Shakir, à partir du 13 avril 1919, quitte sa résidence près de Mardin pour visiter Diyarbakir, Urfa, Alep, Hamma, Damas, Beyrouth et Constantinople. Cette visite qui a duré plus de deux ans a comme but :

> D'obtenir du gouvernement de Constantinople, les garanties de la protection des chrétiens de la Haute-Mésopotamie. En même temps d'envoyer à Paris, le métropolite Mar Séverios (Barsaum) pour la Conférence de la Paix. Enfin, de visiter le sultan Vahideddin (Mehmed VI) qui l'avait décoré du signe de la médaille ottomane. Il a quitté Constantinople, le 8 juillet 1922[1047].

L'ancien professeur de l'Université de Bagdad, Khalid S. Dino, dans ses recherches sur l'Eglise syriaque orthodoxe durant la fin de l'Empire ottoman, confirme la visite du patriarche Elias III à Constantinople en compagnie de l'évêque Barsaum et sa rencontre avec le sultan, le 26 septembre 1919. Il ajoute que le but de sa rencontre avec le sultan est d'avoir des garanties pour son siège patriarcal de Mardin[1048]. Mais ni Khalid Dino ni Mgr Dolabani ne parlent de la rencontre du patriarche avec l'archevêque de Paris Mgr Dubois et de ses deux ans de présence à Constantinople[1049].

Le religieux et théologien français, Paul Odelin, dans ses souvenirs du Cardinal Dubois, rapporte que celui-ci se rendait chaque année à Rome pour s'entretenir avec le Saint Père et son Secrétaire d'Etat. Il parle aussi d'une mission religieuse étrangère pour le gouvernement français que le Cardinal a accepté de diriger. Il s'agit de faire la promotion de la France catholique auprès des chrétiens du Proche-Orient et de garantir au gouvernement turc, l'impartialité religieuse de la France après la Première Guerre mondiale. Sa mission qui a duré du 14 décembre 1919 au 24 mars 1920, lui a permis de traverser la Palestine, la Syrie, la Grèce et la Turquie en passant par Constantinople[1050]. Si Paul Odelin montre que le Cardinal Dubois visite Rome une ou deux fois par an et reste environ quinze jours pour rencontrer le Souverain pontife[1051], alors, il est impossible qu'il n'ait pas parlé avec le pape ou le Cardinal Gasparri de sa rencontre à Constantinople avec le patriarche de l'Eglise syriaque orthodoxe. Mais pourquoi les archives vaticanes ne disent-elles rien sur l'idée de la « fusion de l'Eglise jacobite et de l'Eglise romaine » que le patriarche propose à Benoît XV ? La réponse peut venir du rapport lui-même. Face à cette disposition, le Haut-Commissaire français de Constantinople M. Defrance réagit ainsi :

> Sans doute serait-il prématuré de donner à ces avances un caractère qui ne dépasse peut-être pas les marques habituelles de la courtoisie orientale. […] En se rapprochant de Rome, les Jacobites s'efforceront de se placer sous le protectorat religieux de la France. Et peut-être aurions-nous dans la région où ils sont le plus nombreux, en Mésopotamie et aux confins des Indes, quelque intérêt, dans l'état actuel des choses, à disposer d'un élément qui ne soit pas exclusivement placé sous la dépendance morale des autorités britanniques[1052].

---

[1047] Yuhanun DOLABANI, *Die Patriarchen der syrisch-orthodoxen Kirche von Antiochien*, Glan, Bar-Hebraeus verleg, 1990, p. 285-286. (Traduit du syriaque en français par nos soins).

[1048] Malgré les assurances du sultan, en 1933, Mustafa Kemal Atatürk chasse le patriarche Elias III de Mardin et en 1934, supprime définitivement le siège patriarcal de l'Eglise syriaque orthodoxe situé à Deir-el-Zafaran.

[1049] Khalid S. DINNO, *The Syrian Orthodox Christians in the Late Ottoman Period and Beyond, Crisis then Revival*, Piscataway, Gorgias Press, 2017, p. 230-231.

[1050] Paul ODELIN, *Le Cardinal Dubois (1856-1929), Souvenirs*, Paris, J. De Gigord, 1931, p. 11-40.

[1051] Paul ODELIN, *Le Cardinal Dubois*, p. 18.

[1052] Sébastien De COURTOIS, *Le génocide oublié*, p. 220-221.

Ceci prouve que le Haut-Commissaire français est favorable à l'union des deux Eglises. Mais qu'est-ce qui bloque l'union ? Pour mieux comprendre, il faut voir comment la France accueille les membres de cette communauté, lors de la Conférence de la Paix. Le 26 novembre 1919, M. Goût, attaché de cabinet du ministre des Affaires étrangères françaises, face à sa rencontre avec Mgr Barsaum, dresse un compte rendu négatif :

> J'ai reçu la visite de Mgr Ephrem Barsaum. Il m'a fait de grandes protestations de son amour pour la France, mais m'a laissé surtout l'impression qu'il était un de ces prêtres intrigants dont l'Orient abonde. C'est pour cela que j'avais demandé à M. Defrance (Haut-Commissaire à Constantinople) s'il était bien comme il le prétendait, le délégué de son patriarche et quel était son mandat. […] Il veut en échange de ses protestations obtenir de nous que nous abandonnions les Syriens (Syriaques) catholiques. […] Il ne paraît pas possible de prendre position contre nos protégés et la seule chose à faire est de recommander au général Gouraud l'abstention de cette affaire, au moins pour le moment.
>
> Comme tous les intrigants de Syrie, Mgr Ephrem est très agité, il parle haut volontiers, croyant en imposer. Il n'y a pas à se troubler car il reviendra nécessairement à la sagesse, et son patriarche et sa communauté ne représentent rien de bien sérieux. Si même il va porter ses doléances ailleurs, il n'y a pas de danger[1053].

Ce rapport envoyé aux Hauts-Commissaires français d'Orient est favorable à la politique française pour les chrétiens non-catholiques. Nous avons montré dans le chapitre III de cette recherche, que la branche catholique des Syriaques est bien une production des diplomates français en Orient. Cela va de soi, la France veut protéger ses intérêts et elle demande à ses représentants religieux, comme le Cardinal Dubois, de la soutenir dans son impartialité religieuse durant la guerre. Comme archevêque de Paris, le Cardinal Dubois, lors de ses visites à Rome, ne fait pas de démarches pour la proposition du patriarche Elias III. Il faut savoir que le patriarche Shakir parle de fusionner les deux Eglises. Mais la vision de l'union ou de la fusion telle que l'Eglise catholique la comprend, est le retour d'une Eglise non-catholique vers la catholicité et le pape comme seul souverain. C'est l'union vers Rome qu'il faut envisager et non la reconnaissance d'une autre Eglise. Il s'agit de se conformer aux règles de l'Eglise catholique. En même temps aux yeux du Saint Siège, le seul interlocuteur privilégié est le patriarche Rahmani, de l'Eglise syriaque catholique. C'est dans cet état d'esprit qu'il faut comprendre l'absence d'informations sur l'idée d'une union entre l'Eglise syriaque orthodoxe et Rome.

Alors, le leader de l'Eglise syriaque orthodoxe, livré à lui-même sans aucune aide extérieure, s'efforce d'établir de nouvelles relations avec le gouvernement de Constantinople. Selon Khalid S. Dinno, les dirigeants de l'Eglise syriaque orthodoxe après s'être informés de l'attitude d'indifférence des Occidentaux face à la présence d'un nombre important de leurs membres vivant encore sous le joug des Turcs, cherchent des moyens pour se faire accepter comme citoyens fidèles afin de trouver la paix[1054]. En effet, les pays victorieux de la Première Guerre, réunis pour fixer leurs frontières et instaurer une paix durable en Europe, sont persuadés que l'Empire ottoman est fini et ne renaîtra plus. C'est dans cet état d'esprit que le traité de Sèvres est signé le 10 août 1920 et imposé au gouvernement de Damad Ferit Pacha. Considérant cela comme un affront à sa nation, Mustafa Kemal prend la tête d'un maquis et convoque une nouvelle assemblée nationale pour former un contre-gouvernement à Ankara. Pour le chercheur et historien français d'origine kurde, Hamit Bozarslan, le traité de Sèvres a renforcé considérablement auprès de la population turque,

---

[1053] Ce compte rendu du 26 novembre 1919 est reproduit intégralement par Sébastien De COURTOIS, *Le génocide oublié*, p. 216-218.

[1054] Khalid S. DINNO, *The Syrian Orthodox Christians*, p. 237-238.

la légitimité du gouvernement de Mustafa Kemal. Rejetant le traité, ce militaire dans l'âme et ses amis réorganisent une armée pour évacuer les forces étrangères d'occupation[1055]. L'homme politique, journaliste et historien français, Jacques Benoist-Mechin, dans son ouvrage consacré à la biographie de Mustafa Kemal, décrit la reconquête de la Turquie d'une manière spectaculaire et rapide. Comme un homme habile et providentiel, Mustafa Kemal commence d'abord par la conquête des provinces orientales, là où il n'y a pas encore de forces structurées. Puis il se lance en direction des autres régions de l'Anatolie. Pour mieux comprendre la facilité avec laquelle il a reconquis les territoires de la Turquie actuelle, Jacques Benoist-Mechin dit :

> Le chef du gouvernement provisoire chargea donc Kazim Karabekir[1056] de refouler les Arméniens au-delà des frontières et de leur infliger des pertes suffisantes pour leur ôter toute envie de renouveler leur tentative. […] Du moment qu'il s'agissait de massacrer les Arméniens, ses soldats avaient plutôt besoin d'être retenus qu'encouragés. Les Arméniens, qui croyaient les Turcs hors de combat, furent pris à l'improviste par cette réaction inattendue. Leurs formations furent encerclées, capturées et presque partout exterminées (septembre-octobre 1920). […].
>
> Si les Alliés avaient créé les conditions psychologiques nécessaires à la résistance, les Russes facilitèrent son action en lui fournissant des armes. La République arménienne, créée par l'Entente avec des provinces prélevées à la fois sur l'Empire ottoman et sur celui des Tsars, n'était pas seulement un danger pour Angora (Ankara). Elle était aussi une menace pour Moscou, […] son territoire servait de point de ralliement à d'importantes forces contre-révolutionnaires. […].
>
> Les troupes russes balayèrent ce qui restait des Arméniens, entrèrent à Erivan, écrasèrent les formations anticommunistes au cours de combats mouvementés et noyèrent dans le sang le rêve – combien bref – d'une Arménie indépendante. Cette campagne cimenta l'amitié turco-soviétique, et donna à Mustafa Kemal la sécurité sur ses arrières dont il avait besoin pour attaquer ses autres ennemis.
>
> Les formations kémalistes se tournèrent alors contre les Kurdes, dont elles matèrent rapidement l'insurrection. Puis elles dirigèrent leurs efforts vers le sud (janvier 1921). Après avoir pris d'assaut les villes de Maras et d'Urfa et avoir massacré les garnisons françaises qui les occupaient, elles attaquèrent Bozanti, forcèrent les avant-gardes françaises à évacuer la région et conclurent avec elles une trêve qui dégagea provisoirement la Cilicie.
>
> Les Turcs se tournèrent alors contre les Italiens. Ceux-ci ne résistèrent pas longtemps à leurs assauts fougueux. Ils furent rapidement délogés de Konya, ainsi que de la ligne de chemin de fer et des différents points stratégiques qu'ils tenaient dans la région d'Antalya. […].
>
> Les Alliés firent le décompte de leurs forces et s'aperçurent qu'ils n'avaient pas un soldat à envoyer à Constantinople. Ils avaient tous démobilisé leurs armées, et se débattaient dans les difficultés de l'après-guerre. L'Italie était agitée par des troubles prérévolutionnaires. La France avait fort à faire avec les Druses en Syrie, et son attention était accaparée par la frontière du Rhin[1057]. L'Empire britannique était comme un navire pris dans la tourmente : la guerre civile faisait rage en Irlande ; la Mésopotamie et les Indes étaient en effervescence ; la guerre était déclenchée en Afghanistan. Pendant ce temps, l'Amérique, déçue des résultats de la guerre, se retranchait dans l'isolationnisme. Si les chefs d'Etat de l'Entente avaient voulu rouvrir les hostilités, ils auraient été désavoués par leur opinion publique[1058].

---

[1055] Hamit BOZARSLAN, *Histoire de la Turquie, De l'Empire à nos jours*, Paris, Tallandier, 2013, p. 331-336.

[1056] Kazim Karabekir est le commandant de la Deuxième armée de l'Empire ottoman et il connait bien les provinces orientales pour y avoir effectué des combats contre les Syriaques et les Arméniens. Fort déçu de la signature du traité de Sèvres, il s'oppose au gouvernement de Constantinople et s'allie à Mustafa Kemal. Pour plus d'informations voir Kazim KARABEKIR, *Brinci Dünya Savasi Anilari*, Istanbul, Yapi Kredi Yayinlari, 2011. (En turc).

[1057] Entre 1920 et 1921, la France change plus de trois fois de gouvernement et connaît deux présidents.

[1058] Jacques BENOIST-MECHIN, *Le loup et le léopard, Mustafa Kemal ou la mort d'un Empire*, Paris, Albin Michel, 1954, p. 267-275.

Après avoir installé son pouvoir sur l'ensemble du territoire, Mustafa Kemal négocie d'une manière dure un nouveau traité pour remplacer celui de Sèvres. C'est ainsi qu'il accepte le 24 juillet 1923 de signer le traité de Lausanne pour fixer les frontières actuelles de la Turquie. Le 29 octobre 1923, il proclame la République de Turquie avant de supprimer définitivement le khalifat des musulmans et le sultanat de l'Empire ottoman.

Pour anticiper l'instauration de la nouvelle politique kémaliste, le 9 mars 1921, le Secrétaire d'Etat du Saint Siège, le Cardinal Gasparri, envoie un télégramme au nom du pape à Mustafa Kemal :

> Au nom du Souverain Pontife, j'ai l'honneur de faire appel à vos nobles sentiments d'humanité en vous conjurant de vouloir bien donner aussitôt que possible des ordres opportuns pour assurer le respect de la vie et des biens des chrétiens du Caucase, de l'Asie Mineure et de l'Anatolie. Après tant de souffrances que l'humanité a endurées, il est à souhaiter que la voix de la clémence et de la pitié s'impose partout[1059].

De son côté, le patriarche de l'Eglise syriaque catholique, Mgr Rahmani, le 22 janvier 1922, écrit à l'Assesseur de la Congrégation pour l'Eglise orientale, Mgr Papadopoulos, afin de recevoir des aides pour secourir les sinistrés de la guerre. Il fait allusion au voyage à Londres du patriarche Mgr Thomas, qui a constitué un comité composé de personnes diverses dans le but de récolter des fonds pour les chrétiens de Mésopotamie portant le nom d'assyro-chaldéen. Comme les Syriaques portent ce nom générique, ils ont droit à une part des aumônes récoltées. De fait, les Syriaques survivants de Diyarbakir, de Mardin et du Turabdin se trouvent dispersés un peu partout et mendient leur subsistance. Alors, Mgr Rahmani demande à la Congrégation pour l'Eglise orientale de les secourir :

> C'est pourquoi je supplie la Sacrée Congrégation de bien vouloir s'intéresser bénévolement à la pitoyable situation de ces gens, en exigeant la part qui leur appartient des sommes offertes par le comité de Londres et des sommes récoltées en Amérique. Au cas où la S.C. ne jugerait pas que c'est opportun, je la prie de me permettre d'envoyer moi aussi, un prêtre syriaque de confiance, en Amérique, pour chercher des subsides au profit des orphelins, des veuves et des sinistrés de la guerre parmi les syro-catholiques[1060].

Face à cette nouvelle réalité, le patriarche de l'Eglise syriaque orthodoxe, Elias III Shakir, conscient des dangers qui menacent son Eglise, établit de nouvelles approches de reconnaissance par les autorités turques. Selon K. Dinno, cette attitude du patriarche est basée sur la stratégie de survivance et sur son expérience personnelle durant le s*eyfo.* C'est ainsi, qu'il rencontre trois fois le Président de la République turque, Mustafa Kemal. Mais, malgré sa loyauté, les kémalistes perçoivent la présence du patriarche syriaque orthodoxe comme un danger potentiel pour leur nation. En 1924, le gouvernement d'Ankara supprime définitivement le siège patriarcal des Syriaques orthodoxes de Deir-el-Zafaran[1061].

L'ancien ministre italien et fondateur de la communauté de Sant'Egidio, Andrea Riccardi, dans ses recherches sur les massacres de chrétiens de Mardin, déclare qu'après les années vingt, le gouvernement d'Ankara augmente sa pression sur les chrétiens de la région. Malgré la naissance

---

[1059] Gasparri à Mustafa Kemal, 9 mars 1921, dans SS.RR.SS., AA.EE.SS., Asia-Africa-Oceania, III periodo 1919-1922, pos. 116-117, fasc. 78, n° 17569, 39-40.

[1060] Mgr Rahmani à Papadopoulos, 20 janvier 1922, dans ACO, Sussidi, rubr. 60, busta 12, n° 7217.

[1061] Khalid S. DINNO, *The Syrian Orthodox Christians,* p. 239-241.

d'une nouvelle république, les kémalistes ont continué la politique des Jeunes Turcs[1062]. La République met en place une éducation nationale dans le sens d'une identité turque initiée par les unionistes. Les noms des lieux et des personnes sont remplacés par des noms turcs[1063]. Les archives vaticanes confirment à leur tour cette politique nationaliste de la nouvelle Turquie. Le 5 mars 1924, Pierre Mirza, prêtre de la ville syrienne de Hassatche, pour informer son patriarche de l'Eglise syriaque catholique, Mgr Rahmani, donne les renseignements suivants sur la situation des chrétiens de Mardin et de Diyarbakir :

> Le gouvernement turc a mis la main sur toutes les églises de Mardin et de Diyarbakir et n'hésite pas à les laisser vides. Son but parait-il, est d'empêcher la pratique des devoirs religieux. Le couvent des jacobites, Deir-Zahfaran, résidence des patriarches jacobites, a été réquisitionné, et leur imprimerie saisie et transportée à Diyarbakir. […] Un ordre récent en Turquie enlève à tout chrétien la faculté de faire des plaintes en justice, tout en étant en butte à toutes sortes de vexations et d'injustices de la part des musulmans. […] Ce qui est plus grave encore, c'est que des gendarmes et des agents de police parcourent le quartier des chrétiens, pénètrent dans leurs maisons et commettent des infamies sans nom, violentent les filles et déshonorent les femmes, sans que celles-ci puissent se défendre[1064].

Rapidement cette politique de terreur instaurée par les kémalistes touche aussi le Turabdin. C'est surtout dans les grandes villes comme Midyat, Bethzabday (Hazakh) et Cizre que les chrétiens sont harcelés. Entre 1925 et1930, les habitants syriaques de la ville d'Hazakh sont persécutés pour qu'ils s'exilent à l'étranger. Le 14 mars 1927, l'ambassadeur britannique dans une note qu'il envoie au Délégué apostolique de Constantinople, Mgr Rotta, donne les noms des leaders religieux syriaques arrêtés et emprisonnés par le commandant de la gendarmerie, Halid Bey[1065]. Aussitôt, le Délégué apostolique de Constantinople écrit au ministre des Affaires étrangères, Tevfik Rustu Bey[1066], pour lui expliquer les causes de l'arrestation des leaders :

> Au commencement de l'année, un détachement de Turcs sous le commandement du Major Halid Bey, commandant de la gendarmerie à Djeziret Ibn Omar, a cerné le village d'Azekh situé en territoire turc et a arrêté : le prêtre Abdul Ahad Lahdo (syrien catholique) ; l'évêque Behnam (âgé de 95 ou 100 ans), le prêtre Malko, le prêtre Moussa, le prêtre Abdul Ahad Lahdo, le muhtar (maire du village) Staifo (jacobite) ; Hanna Elias (protestant). Ces personnes ont été dirigées sur Diarbekir pour y être jugées. La cause en serait l'envoi par le Délégué apostolique à Mossoul, Mgr Berré, d'une petite somme destinée à subvenir aux besoins de ses ouailles. Le prêtre catholique syrien d'Azekh aurait persuadé les chrétiens de son village, soit catholiques-syriens, soit jacobites, de signer une lettre de remerciements à l'adresse du Délégué apostolique. Cette lettre tombée entre les mains des autorités turques aurait éveillé leurs soupçons comme indication d'une intrigue politique menée du côté sud de la frontière[1067].

La situation dans laquelle les chrétiens de Turquie se trouvent est unique. Avec le nouveau gouvernement, tous leurs faits et gestes sont contrôlés et ils sont régulièrement harcelés comme des

---

[1062] Marc de GARINE, *Le recyclage des criminels Jeunes-Turcs*, Paris, Editions Sigest, 2019.
[1063] Andrea RICCARDI, *La strage dei cristiani, Mardin, gli armeni e fine di un mondo*, Bari, Editori Laterza, 2015, p. 141-145.
[1064] Mirza à Mgr Rahmani, 5 mars 1924, dans ACO, Mardin, pos. 278/28, fasc. 2, n° 12923.
[1065] Ambassadeur britannique à la Délégation de Constantinople, 14 mars 1927, dans ASV, Arch. Deleg. Turchia, busta 117, fasc. 628, 10.
[1066] Il s'agit de Tevfik Rustu Aras, ancien membre du CUP, ministre des Affaires étrangères de 1925 jusqu'à la mort de Mustafa Kemal Atatürk en 1938, ambassadeur à Londres de 1939 à 1942 et président du conseil d'administration de la plus grande banque turque, Is Bankasi. Voir Marc de GARINE, *Le recyclage des criminels Jeunes-Turcs*, p. 165-166.
[1067] Rotta à Tewfik Rustu, 22 mars 1927, dans ASV, Arch. Deleg. Turchia, busta 117, fasc. 628, 11rv.

ennemis potentiels de l'Etat. Les archives vaticanes témoignent que les Syriaques du Turabdin, comme peuple habitant près des frontières, sont définitivement coupés du monde et que toute communication avec les compatriotes de l'étranger est interdite[1068]. En effet, l'Empire est mort et les Jeunes Turcs ont perdu la guerre, mais leurs descendants ont donné naissance à une nouvelle société, turque, sunnite et musulmane.

Les effets de la politique kémaliste poussent les Syriaques de Turquie à passer entre les mailles des frontières et à s'exiler d'abord en Syrie, en Irak et au Liban, et ensuite dans les années quatre-vingts, vers les pays occidentaux. Actuellement, la majorité de la population syriaque habite en Europe et il n'en reste qu'une petite minorité au Proche-Orient. En 1984, le Saint Siège sous la direction du pape Jean-Paul II, signe pour la première fois des accords bilatéraux avec Ignace Zakka I Iwaz, un patriarche autocéphale. Ces accords permettent aujourd'hui aux membres des deux Eglises, en cas de nécessité, de bénéficier d'un sacrement de l'Eglise respective. Malgré les difficultés, le patriarche actuel de l'Eglise syriaque orthodoxe Ignace Ephrem II Karim maintient son siège à Damas en Syrie.

## XII.4. Un tiède soutien des Syriaques à Lausanne

L'historienne française, Florence Hellot-Bellier, dans son article sur les relations entre la France et les Syriaques, rapporte que malgré les efforts déployés par les différents délégués à Paris et à Londres, les demandes d'autonomie sont restées sans réponse. Leurs espoirs se heurtent d'abord à la rivalité franco-britannique et à la montée en puissance du nationalisme turc. Ce sont surtout les intérêts des deux puissances respectives à propos de l'avenir des provinces arabes et ottomanes riches en pétrole qui anéantissent l'espoir de voir un jour un territoire national syriaque. Après le refus du traité de Sèvres par la Grande Assemblée d'Ankara, le gouvernement français, pour sauver ses intérêts coloniaux en Orient, cherche à ménager ses futures relations avec la Turquie. Quant aux relations établies par les religieux français avec les Syriaques, elles sont présentées par Hellot-Bellier comme suit :

> Ce ne fut cependant, la plupart du temps, ni pour les faire admirer ni pour partager leur histoire, mais bien davantage pour exposer la tâche ardue à laquelle ils disaient s'être attelés, à savoir initier un mouvement des chrétiens chaldéens ou assyriens vers l'Eglise de Rome et vers la « civilisation française » ou, plus largement, occidentale[1069].

Avant la signature du traité de Sèvres, le 24 avril 1920, à la Conférence de San Remo, la France reçoit un mandat sur le Liban et la Syrie. Dans ces territoires se trouvent aussi la Haute Mésopotamie. Le 14 septembre 1920, le prêtre d'origine syriaque Georges Lazare, à Tiflis, exprime sa joie par ces mots :

---

[1068] Georges-Henri RUYSSEN, *La Questione Caldea e Assira*, Tomo II, *1908-1938, (1.06.1923 al 7.10.1930) Documenti dell'Archivio Segreto Vaticano (ASV), Dell'Archivio della Congregazione per le Chiese Orientali (ACO) e Dell'Archivio Storico della Segreteria di Stato, Sezione per i Rapporti con gli Stati (SS.RR.SS.)*, Roma, Lilame, Editioni Orientalia Christiana, 2019.

[1069] Florence HELLOT-BELLIER, *Les relations ambiguës de la France et des Assyro-Chaldéens dans l'histoire, les mirages de la « protection »*, dans *La France et les « chrétiens d'Orient », écrire une histoire dépassée*, sous la direction de Jérôme BOCQET, n° 32 des Cahiers d'EMAM, 2020. Voir version électronique https://doi.org/10.4000/emam.2912 (consultée le 9 juin 2020).

> Vous savez que le Général Gouraud vient d'envoyer ici une mission assyro-chaldéenne pour faire partir sur leur nouveau territoire ceux qui le désirent, car le congrès de San Remo ayant confié à la France le mandat sur la haute Assyrie-Chaldée depuis Urfa jusqu'à Mardin et Deziret-Ibn-el-Omar sur le Tigre, alors la France nous a cédé ce territoire en nous promettant pleine indépendance en attendant sous le mandat français. Vive la France ! Vive la nouvelle Assyro-Chaldée mais les Anglais ne veulent pas encore nous céder la ville de Mossoul[1070].

Ici le prêtre du Caucase exprime la joie de beaucoup de Syriaques convaincus de la volonté de la France de leur céder à long terme, le territoire situé entre Urfa et Djeziret (Cizre) comme territoire national. Dans le même état d'esprit, le 4 janvier 1921 un certain Jean Djoumma, dans une lettre qui se trouve aux archives vaticanes de la Délégation de l'Iran, déclare l'existence d'une commission chargée, à partir au Caucase, de conduire les Chaldéens en Syrie. Car les pays victorieux pour récompenser les Syriaques leur ont attribué les villes de Djeziret Botan, de Nissibine, de Mardin, d'Urfa, de Deir-el-Zor y compris Seert, sous le mandat de la France[1071]. Mais convaincu du contraire le Général Agha Petros, le 20 janvier 1921, écrit au Supérieur des lazaristes Aristide Chatelet. Il déplore la situation dans laquelle se trouve la nation assyro-chaldéenne. Beaucoup plus lucide que certains leaders syriaques, le président du comité national des Assyro-Chaldéens exprime ses désillusions :

> Hélas ! nous périssons. Les juifs ont leur indépendance. Les ennemis des alliés qui sont les kurdes et les arabes, ont aussi reçu leur liberté. Mais cette nation qui a perdu la moitié de sa population, on n'en parle aucunement. Il semble que toute justice ait disparu. Nous ne savons que faire ? […] Faites des efforts pour que notre droit triomphe, que nous devenions libres sous la garde d'alliés.

A la fin de sa lettre, Agha Petros dit que si la France est prête à donner un territoire aux Syriaques, il faut alors travailler durement :

> A présent nous travaillons de toute notre énergie à ce qu'on nous donne l'autonomie entre Ourmia, Djeziret et Mossoul. Et si on ne nous la donne pas, alors tous, assyriens et chaldéens, nous irons en Syrie car la France nous donne des terres entre Djeziret, Alep et Alexandrette. Et à la fin nous réunirons là-bas toute la nation avec la grâce de Dieu : mais nous ne renoncerons jamais à Ourmia[1072].

De son côté le Supérieur des lazaristes, Aristide Chatelet, le 14 mars 1921, écrit à Henri Hoppenat, chargé d'Affaires de l'ambassade française de Téhéran, afin de vérifier l'information concernant l'octroi de territoires pour les Syriaques. A la fin de la lettre, il expose les avantages de la France :

> La France, protectrice traditionnelle et officielle des catholiques en Orient, refuge assuré de toutes les infortunes quoiqu'ayant moins fait au point de vue matériel que d'autres nations, voit cependant tous ces cœurs se tourner vers elle. Je crois qu'en répondant à cette sympathie, qui consacre la gloire de son influence, elle y trouvera de multiples intérêts. C'est une population de 40 000 hommes dévoués corps et âme, à la nation protectrice, qui cultivera les contrées, berceau de ses ancêtres, placées sous mandat français et qui au besoin, saura les défendre contre le nouvel Etat kurde. Agriculture et soldats seront donc au service de la France[1073].

A. Chatelet joint à sa missive deux autres lettres d'Abel Zaya, lazariste d'origine syriaque qui expriment le soutien des chrétiens à la France, si celle-ci reçoit le mandat sur les territoires de la Syrie et de la Mésopotamie. En effet, dans ses recherches sur le mandat français en Haute-

[1070] Lettre du prêtre Georges Lazar, 14 septembre 1920, dans ASV, Deleg. Apostolica Iran, busta 1, fasc. 1, int. 2, 67.
[1071] Lettre de Jean Djoumma, 4 janvier 1921, dans ASV, Deleg. Apostolica Iran, busta 1, fasc. 1, int. 2, 69.
[1072] Agha Petros à Chatelet, 20 janvier 1921, dans ASV, Deleg. Apostolica Iran, busta 1, fasc. 1, int. 2, 78, 79.
[1073] Chatelet à Hoppenot, 14 mars 1921, dans ASV, Deleg. Apostolica Iran, busta 1, fasc. 1, int. 2, 80-81.

Mésopotamie, Vahé Tachjian confirme l'engagement total des Syriaques pour la France et les avantages économiques de celle-ci dans ces régions[1074].

Le 2 avril 1921, Alexis Ichou, représentant des réfugiés chaldéens de la délégation assyro-chaldéenne à Paris, exprime son mécontentement au Cardinal Marini, Secrétaire de la Congrégation pour l'Eglise orientale. Il lui dit qu'il a rencontré le pape le 22 mars de la même année, et que celui-ci lui a fait part des malheurs moraux, matériels et religieux des réfugiés. Pour faire bouger le Vatican, A. Ichou dit :

> […] tandis que les protestants accompagnent la population partout et même, ils se sont dressés des tentes au milieu du camp des réfugiés. Eminence, pour tous ces faits bien connus par tout le monde, et aussi par la S.C., pourquoi donc la S.C. trouve-t-elle que je n'ai pas dit la vérité à notre très Saint Père ? J'ajoute que tant que nous serons délaissés comme nous le sommes, nous sommes forcément obligés de crier toujours vers le Vicaire de notre Seigneur Jésus-Christ sur la terre[1075].

Aussitôt, le Secrétaire d'Etat, le Cardinal Gasparri écrit, le 22 avril 1921, à Jean Doulcet, l'ambassadeur de France près du Saint Siège, afin qu'il prie son gouvernement de protège les catholiques des régions sous mandat français[1076]. Le 26 avril de la même année, l'ambassadeur assure le Cardinal du soutien de la France, car son gouvernement a confié les intérêts des catholiques dans les régions habitées par les Syriaques à des missionnaires français. D'autant plus, pour faciliter l'effort du gouvernement français en faveur de ces catholiques, l'ambassade demande que le Saint Siège nomme un Délégué apostolique d'origine française pour la Mésopotamie et pour la Perse[1077]. Afin de renforcer le soutien de la France envers les catholiques syriaques, le 29 novembre 1921, le Cardinal Gasparri recommande le Général Agha Petros au Nonce apostolique de Paris. Dans sa lettre, le Secrétaire d'Etat du Vatican demande au Cardinal Cerretti de recevoir le Président du comité exécutif national, Agha Petros, car il veut créer un Etat catholique du nom d'assyro-chaldéen. Il est décoré par le pape pour la création d'un pays autonome situé entre les fleuves Zab et Tigre[1078].

De son côté, le 11 janvier 1922, le Général Agha Petros écrit à Lord Curzon, le ministre des Affaires étrangères britanniques, à propos de la politique anglaise envers son peuple. Il dénonce en même temps la négligence des catholiques en faveur des nestoriens qui sont en minorité face aux autres chrétiens de la région. Après avoir expliqué le rôle important joué par ses troupes durant la guerre, il présente au gouvernement britannique son projet de création d'un Etat assyrien avec une carte géographique en main :

> Moi, Général Agha Petros, j'ai envoyé des rapports longs et détaillés à Sir Percy Cox, Haut-Commissaire de Mésopotamie et ai parlé avec des officiels de la nécessité d'une autonomie assyro-chaldéenne chrétienne au

---

[1074] Vahé TACHJIAN, *La France en Cilicie et en Haute-Mésopotamie, Aux confins de la Turquie, de la Syrie et de l'Irak (1919-1933)*, Paris, Karthala, 2004.
[1075] Ichou à Marini, 2 avril 1921, dans ACO, Armeni in vari luoghi, rubr. 106, busta 6, fasc. 20, n° 5474, 153-155.
[1076] Gasparri à Doulcet, 22 avril 1921, dans SS.RR.SS., AA.EE.SS., Stati Ecclesiastici, III periodo, pos. 79, fasc. 57, 78-79.
[1077] Doulcet à Gasparri, 26 avril 1921, dans SS.RR.SS., AA.EE.SS., Stati Ecclesiastici, III periodo, pos. 79, fasc. 57, 81-82.
[1078] Gasparri à Cerretti, 29 novembre 1921, dans ASV, Nunziatura Parigi, busta 392, fasc. 305, 1.

> nord de Mossoul, c'est-à-dire les districts situés entre Ourmia à l'est, Djeziret-ben-Omar à l'ouest, Baskale au nord et à la jonction du Zab et du Tigre au sud[1079].

Agha Petros, présent à Paris, transmet cette lettre au Nonce apostolique, Mgr Cerretti. Le 18 janvier 1922, ce dernier répond qu'il a eu des contacts avec les représentants du ministre des Affaires étrangères de France au sujet de la question assyro-chaldéenne, et qu'il faut compter dans l'avenir sur son concours pour appuyer les intérêts du peuple syriaque[1080]. Alors, dans une lettre de remerciements face au soutien du Cardinal Cerretti, le 20 janvier de la même année, Agha Petros demande au Nonce apostolique de Paris de solliciter l'aide du Cardinal Bourne qui n'a pas encore reçu d'ordre du pape au sujet des catholiques syriaques. Le but du Général est d'avoir l'appui de l'archevêque de Westminster dans le but d'influencer la politique britannique pour la création d'un Etat syriaque au nord de la Mésopotamie[1081].

Le 24 janvier 1922, le Général Agha Petros écrit une lettre de condoléances au Cardinal Gasparri à l'occasion du décès de Sa Sainteté Benoît XV[1082]. Il y exprime sa peine d'avoir perdu celui qui l'avait décoré comme président exécutif des Assyro-Chaldéens pour la création d'un foyer pour les chrétiens catholiques[1083]. Mais le 31 janvier, le patriarche de l'Eglise chaldéenne catholique, Mgr Thomas, écrit au Cardinal Marini, une lettre contre Agha Petros. Il le présente comme la cause de tous les malheurs des chrétiens, indifférent à toute religion :

> Aujourd'hui je viens d'apprendre par les journaux italiens que Sa Béatitude Mgr Rahmani a pu obtenir une audience du très regretté Benoît XV de bonne mémoire pour Agha Petros. J'ose communiquer à Votre Eminence confidentiellement qu'Agha Petros fut la cause de tous les malheurs des chrétiens de la montagne. Cet homme ambitieux, indifférent à toute religion et qui se dit catholique avec les catholiques, protestant avec les protestants, russe avec les Russes, aujourd'hui profite de nos malheurs, veut l'aide de Mgr Rahmani, satisfaire son ambition sans limite pour l'argent, montrant en Europe que son peuple a été massacré, que son clergé meurt de faim, que ses églises et ses écoles sont ruinées[1084].

Pour se défendre, le 5 avril 1922, le Général adresse deux lettres similaires, l'une au pape Pie XI[1085] et l'autre au Cardinal Marini[1086], Secrétaire de la Congrégation pour l'Eglise orientale. En même temps, il recommande auprès du Saint Siège un certain Alexis Ichou, comme responsable des réfugiés catholiques syriaques.

Le 15 avril, avant l'ouverture de la Conférence de Lausanne, au nom de la délégation assyro-chaldéenne de Paris, Agha Petros rédige un livret intitulé « *Principales raisons prouvant les droits à l'autonomie des Assyro-Chaldéens en Asie-Mineure et montrant la nécessité ainsi que les avantages de cette autonomie* ». En forme de mémorandum, la délégation énumère d'abord

---

[1079] Agha Petros à Lord Curzon, 11 janvier 1922, dans SS.RR.SS., AA.EE.SS., Stati Ecclesiastici, IV periodo, pos. 218, fasc. 14, 48-56.
[1080] Cerretti à Agha Petros, 18 janvier 1922, dans ASV, Nunziatura Parigi, busta 392, fasc. 305, 13rv.
[1081] Agha Petros à Cerretti, 20 janvier 1922, dans ASV, Nunziatura Parigi, busta 392, fasc. 305, 14-15.
[1082] Le pape Benoît est né le 21 novembre 1854 et mort à l'âge de 68 ans, le 22 janvier 1922.
[1083] Agha Petros à Gasparri, 24 janvier 1922, dans ASV, Segr. Stato, Morte Pontefici e Conclavi, Benedetto XV, busta 37, f. 88.
[1084] Thomas à Marini, 31 janvier 1922, dans ACO, Conversioni, Fede, Professione, rub. 40, fasc. 43, n° 7339.
[1085] Agha Petros à Pie XI, 5 avril 1922, dans SS.RR.SS., AA.EE.SS., Stati Ecclesiastici, IV periodo, pos. 218, fasc. 15, 23-24.
[1086] Agha Petros à Marini, 5 avril 1922, dans ACO, Armeni in vari luoghi, rubr. 106, busta 6, fasc. 20, n° 7675, 171-172.

quatorze points importants pour la création d'un territoire autonome pour les Assyro-Chaldéens et ensuite, deux points particuliers pour la sécurité et la survie du peuple syriaque. Ce livret qui se trouve dans les archives de la nonciature de Paris est accompagné d'un mot de la part des diplomates français (Paul Caujole), anglais (H.H. Austin) et russe (Basile Nikitine) présents aux côtés des Syriaques durant la guerre. Voici la conclusion de la délégation :

> L'indépendance que les Assyro-Chaldéens cherchent à obtenir, ils ne la demandent pas comme une aumône, ils ont combattu pour elle, ils l'ont payée des ruisseaux de leur propre sang sur les champs de bataille : au Kurdistan, en Turquie, en Perse, en Pologne et en France. Une nation qui a perdu, du fait du rôle qu'elle a tenu dans la guerre mondiale, un tiers de sa force numérique, doit certainement avoir des titres au sentiment de justice et d'équité des alliés. Les revendications ci-dessus sont en parfait accord avec les vœux exprimés par tous les personnages religieux, militaires et civils et par toute la population composant la nation assyro-chaldéenne[1087].

Ce livret est transmis le 20 mai 1922 par Agha Petros au Cardinal Gasparri. En même temps, pour défendre les intérêts de sa nation, le Général demande à Gasparri de le recommander au Cardinal Bourne de Westminster[1088].

Le 15 novembre 1922, le Nonce apostolique de Paris, le Cardinal Cerretti, écrit au Secrétaire d'Etat du Vatican à propos de Mr. Gorek. Comme secrétaire général du comité assyro-chaldéen de Paris pour la constitution d'un foyer pour sa nation, celui-ci demande au Saint Siège de soutenir auprès des grandes puissances, la légitime aspiration de son peuple. Dans une lettre annexée par le Nonce apostolique, Jean Gorek de Karboran insiste pour que l'autorité du Vatican défende la cause des Assyro-Chaldéens à la Conférence qui vient de s'ouvrir à Lausanne en Suisse[1089]. Le 18 novembre 1922, le Cardinal Gasparri procure au Nonce apostolique de Berne deux demandes pour la création d'un foyer national arménien et assyro-chaldéen. A propos des Arméniens, Mgr Gasparri dit qu'il a intéressé oralement les ministres de France et d'Angleterre. Mais pour les Syriaques, il n'a fait que transférer la demande de Cerretti. Il dit seulement à Mgr Maglione, le Nonce apostolique de Berne, de voir si c'est utile de s'intéresser au mémorandum de Mr Gorek[1090].

Le 4 décembre 1922, le Général Agha Petros, dans un mémorandum adressé au secrétaire de la Conférence du Proche-Orient à Lausanne, veut attirer l'attention des membres de la conférence sur la question du peuple assyro-chaldéen. Proche du livret envoyé le 15 avril de la même année, par la délégation assyro-chaldéenne de Paris aux diplomates du Saint Siège, Agha Petros expose le témoignage des diplomates européens présents à leurs côtés durant la guerre. Pour l'indépendance nationale de son peuple, il dit :

> Toutefois, si cela était nécessaire, cette indépendance pourrait être donnée au peuple assyro-chaldéen sous la protection de l'une des nations alliées ou de la Société des Nations. Ainsi le peuple assyro-chaldéen ne demande ni aide militaire, ni aide financière ; il voudrait avoir l'assurance qu'il ne sera pas massacré. Il demande d'ailleurs qui remboursera les pertes matérielles qu'il a subies et les dépenses de guerre qu'il a faites.

---

[1087] Livret de la délégation assyro-chaldéenne, 15 avril 1922, dans ASV, Nunziatura Parigi, busta 392, fasc. 305, 19-23.

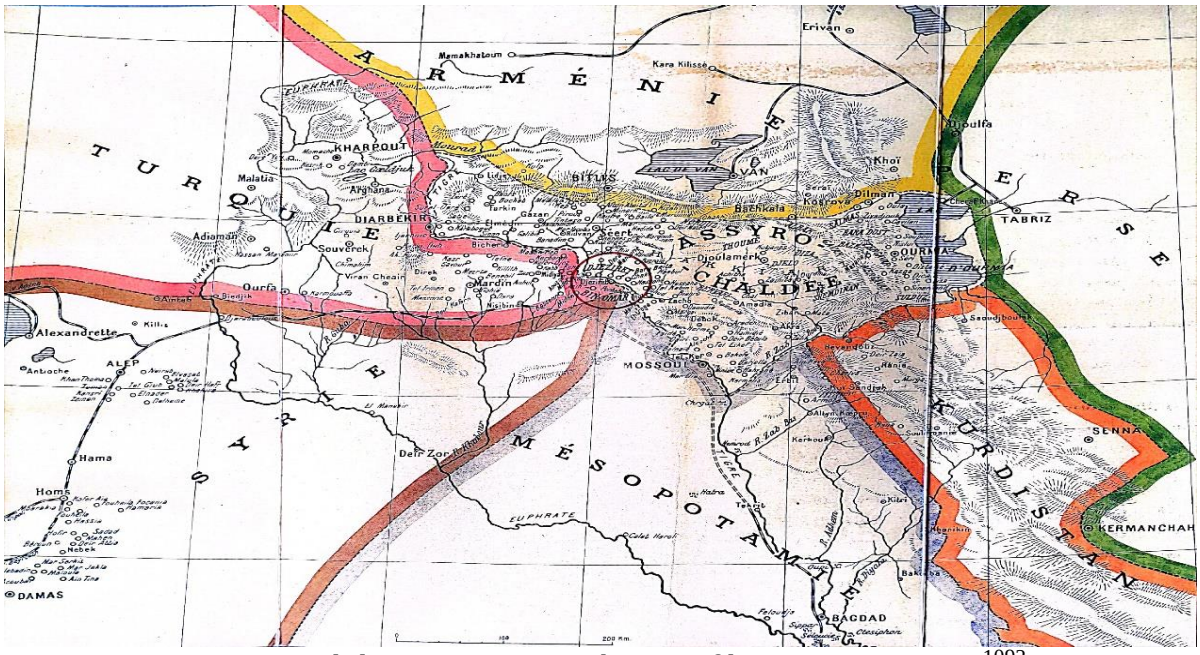
[1088] Agha Petros à Gasparri, 20 mai 1922, dans SS.RR.SS., AA.EE.SS., Stati Ecclesiastici, IV periodo, pos. 218, fasc. 15, 65-69.

[1089] Cerretti à Gasparri, 15 novembre 1922, dans SS.RR.SS., AA.EE.SS., Stati Ecclesiastici, IV periodo, pos. 327, fasc. 201, 7-10. Voir aussi dans ASV, Nunziatura Parigi, busta 392, fasc. 305, 25rv.

[1090] Gasparri à Maglione, 18 novembre 1922, dans ASV, Nunziatura Svizzera, busta 42, fasc. 150, 352-354. Voir aussi dans SS.RR.SS., AA.EE.SS., Turchia, IV periodo 1919-1930, pos. 05, fasc. 13, n° 10250, 55rv.

> Le peuple assyro-chaldéen, après tout ce qu'il a souffert, mérite sa séparation définitive d'avec les Turcs et les Persans, avec lesquels cependant il désire vivre en complet état de paix[1091].

Curieusement dans ce mémorandum adressé par Agha Petros, les massacres subis par les Syriaques de Diyarbakir, de Mardin et du Turabdin ne sont pas mentionnés. Sa géographie territoriale est limitée entre Mossoul et Ourmia.




***Territoire syriaque suggéré par Agha Petros à la Conférence de Lausanne***[1092]

Le 5 décembre 1922, le Nonce apostolique de Berne, Mgr Maglione, écrit au Cardinal Gasparri pour lui signaler qu'il est intervenu à la Conférence en faveur des Syriaques :

> Je n'ai pas manqué de dire aussi un mot en faveur des Assyro-Chaldéens auxquels V.E. avait fait allusion dans la dépêche citée du 18 novembre 1922, et j'ai parlé de la communication à leur représentant à Lausanne, Agha Petros, qui est venu hier soir me demander de recommander son appel à la conférence[1093].

Enfin, le 13 janvier 1923, le Nonce apostolique de Berne écrit à nouveau au Secrétaire d'Etat du Vatican pour lui dire que les Turcs sont restés inflexibles sur la question des minorités chrétiennes. Ils n'ont rien voulu entendre des revendications arméniennes et assyro-chaldéennes. En transmettant les déclarations des responsables de la Société des Nations pour les minorités, Mgr Maglione dit :

---

[1091] Mémorandum d'Agha Petros, 4 décembre 1922, dans ASV, Nunziatura Svizzera, busta 42, fasc. 150, 368-370.

[1092] Carte reproduite dans Georges-Henri RUYSSEN, *La Questione Caldea e Assira*, Tomo IV, *1908-1938, (Indici Analitici) Documenti dell'Archivio Segreto Vaticano (ASV), Dell'Archivio della Congregazione per le Chiese Orientali (ACO) e Dell'Archivio Storico della Segreteria di Stato, Sezione per i Rapporti con gli Stati (SS.RR.SS.)*, Roma, Lilame, Editioni Orientalia Christiana, 2019.

[1093] Maglione à Gasparri, 5 décembre 1922, dans ASV, Nunziatura Svizzera, busta 42, fasc. 150, 363-365. Voir aussi dans SS.RR.SS., AA.EE.SS., Stati Ecclesiastici, IV periodo, pos. 327, fasc. 201, 24-25v. (Traduit de l'italien en français par Maggy Waterval).

> Mais comme on le prévoyait, les Turcs se sont montrés inflexibles. Ils n'ont pas non plus voulu accepter que des demandes arméniennes et syro-chaldéennes, il fût fait mention dans le traité de Paix, même à titre de simple recommandation. Les représentants des grandes Puissances ont cédé sur toute la ligne et, concernant la protection en général des minorités, ils se sont contentés à peu près de ces garanties législatives établies par les mêmes traités pour les minorités ethniques et religieuses dans les nouveaux états d'Europe[1094].

Ceci montre que les grandes Puissances présentes à la Conférence savent déjà que le gouvernement de Mustafa Kemal Atatürk n'est pas venu pour négocier. Les diplomates turcs sont présents pour supprimer le traité de Sèvres et le remplacer par un autre plus favorable à leurs intérêts. De son côté, le Baron Monti, ministre de l'Intérieur italien et Directeur général du Fonds pour le Culte, confirme au Cardinal Gasparri l'inflexibilité des représentants turcs à Lausanne. Dans sa lettre écrite le 30 janvier 1923 au Cardinal Gasparri, le Baron Monti souligne la difficulté qu'il a rencontrée pour entendre la voix de la délégation assyro-chaldéenne :

> J'ai fait tout mon possible pour que les représentants assyro-chaldéens puissent exposer et défendre leurs propres desiderata au sein de la Conférence. D'après les communications sur les travaux de la sous-commission des minorités, VE aurait déjà relevé comment, à l'initiative du ministre Montagna, Président de cette commission, les représentants assyro-chaldéens ont pu défendre leurs demandes, présentées avec un exposé oral de leur requête, faites lors d'une réunion des membres alliés de la sous-commission. […] Mais les représentants turcs à la sous-commission refusèrent de manière nette et supprimèrent la possibilité de satisfaire, même partiellement les aspirations des Assyro-Chaldéens et déclarèrent même ne pouvoir en discuter. Lors de la séance suivante de la première commission où fut examiné le rapport du ministre Montagna, Président de la sous-commission des minorités, on insista de nouveau auprès de la délégation turque qui ne se montra pas moins intransigeante ; et donc on laissa tomber la discussion sur ce point[1095].

Mais d'où vient cette force turque de refuser toute négociation à propos des minorités ? Le sociologue et historien d'origine turque, Taner Akçam, place l'attitude du gouvernement d'Ankara dans un contexte de désaccord entre les grandes Puissances de l'époque. Surtout, les intérêts français et britanniques du Proche-Orient sont tellement opposés que les objectifs humanitaires sont relégués au second rang. Ce qui permet à Mustafa Kemal de jouer sur cette opposition pour satisfaire les intérêts de sa nation[1096]. Quant à Claire Weibel Yacoub, elle lie les accords de paix de Lausanne aux situations de la politique interne de la France et de l'Angleterre. Entre la signature des traités de Sèvres et de Lausanne, le chômage et la crise irlandaise ont provoqué en Grande-Bretagne, le départ de Lloyd George. Le débat relatif au coût élevé du mandat britannique en Mésopotamie oblige le gouvernement de Sa Majesté à réagir. En 1921, le nouveau secrétaire aux Affaires coloniales, Winston Churchill, réunit au Caire une quarantaine de délégués spécialistes du Moyen-Orient pour définir la politique anglaise[1097]. Pour décider de l'avenir de la Mésopotamie, on invite l'archéologue Miss Gertrude Bell et le Haut-Commissaire Percy Cox. Sans aucune présence d'autochtone, ces deux personnes avec W. Churchill tracent l'actuelle carte de l'Irak. Au mois de mars 1921, sans tenir compte des minorités syriaques, arabes, turques et kurdes, le

---

[1094] Maglione à Gasparri, 13 janvier 1923, dans ASV, Nunziatura Svizzera, busta 42, fasc. 150, 414-415v, 418-427, 428-433. (Traduit de l'italien en français par Maggy Waterval).

[1095] Monti à Gasparri, le 30 janvier 1923, dans SS.RR.SS., AA.EE.SS., Stati Ecclesiastici, IV periodo, pos. 327, fasc. 202, 9-10v. (Traduit de l'italien en français par Maggy Waterval).

[1096] Taner AKÇAM, *Un acte honteux, Le génocide arménien et la question de la responsabilité turque*, Paris, Editions Denoël, 2008, p. 538-540.

[1097] Claire WEIBEL YACOUB, *Le rêve brisé des Assyro-Chaldéens, L'introuvable autonomie*, Paris, Cerf, 2011, p. 247-252.

Royaume d'Irak est imposé à la géographie du Proche-Orient[1098]. En France aussi, entre 1920 et 1922, cinq présidents de Conseil se succèdent et on élit trois Présidents de la République. A l'intérieur de ce bouillonnement interne, la France le 20 octobre 1921, signe à Ankara des accords relatifs à la frontière syro-turque. Dans ces accords, la France accepte de déplacer la frontière vers le sud en attribuant la totalité de la Cilicie, d'Aïntab, d'Urfa et de Mardin à la Turquie, à condition que celle-ci accepte d'établir des relations économiques avec Paris. Ainsi, Mustafa Kemal décide d'armer ses soldats de fusils français et russes pour chasser définitivement les Grecs de l'Anatolie[1099]. Le traité de Lausanne, signé le 24 juillet 1923, a permis aux Turcs de laver leur humiliation par le traité de Sèvres et de négocier d'égal à égal avec les vainqueurs de la Première Guerre mondiale.

Le changement de la politique française et britannique à l'égard des minorités chrétiennes de Turquie, inquiète le patriarche de l'Eglise syriaque orthodoxe, Elias III Shakir. Déjà, le 16 février 1921, il interpelle l'archevêque de l'Eglise anglicane, lord Randall Davidson :

> Aujourd'hui, nous nous adressons à vous pour solliciter votre aide et médiation à la Conférence de Londres[1100]. En premier, pour protéger nos droits et percevoir une indemnité par ceux qui nous ont causé illégalement de si grandes pertes et dommages. En second, pour restaurer nos églises et nos couvents qui tous en font partie. En troisième, pour assurer notre avenir et notre sécurité sur le territoire turc[1101].

Dans sa lettre du 30 janvier 1923 au Cardinal Gasparri, le ministre de l'Intérieur italien Monti confirme l'amertume de la délégation assyro-chaldéenne présente à Lausanne :

> D'après des conversations postérieures avec des Assyro-Chaldéens, il apparaît clairement qu'ils sont profondément mécontents des décisions de la Conférence à leur égard. Ils accusent particulièrement le gouvernement français de leur avoir fait pendant la guerre, des déclarations et des promesses officielles, et après, de les avoir trompés et maintenant, de les abandonner de nouveau aux mains des Turcs[1102].

Après la signature du traité de Lausanne, la diplomatie du Saint Siège devient à son tour méfiante pour la création d'un territoire national pour les Syriaques. Cette méfiance est exprimée par Mgr Giobbe, à Agha Petros. Le 1 juin 1923, ce dernier écrit à Mgr Gasparri :

> Il dit que le Vatican me recommande de cesser tout autre effort tentant à obtenir l'autonomie des Assyro-Chaldéens, parce qu'à son avis les Turcs se vengeront en massacrant tous les Assyro-Chaldéens qui sont en leur pouvoir.

Face à cette politique de prudence que le Vatican suggère à la délégation des Assyro-Chaldéens, dans la même lettre, Agha Petros expose sa vision de la politique turque à l'égard des minorités chrétiennes :

---

[1098] Janet WALLACH, *Desert Queen, the Extraordinary Life of Gertrude Bell*, Londres, Weidenfeld & Nicolson Press, 1999, p. 290-301.
[1099] Vahé TACHJIAN, *La France en Cilicie et en Haute-Mésopotamie*, p. 167-171.
[1100] La conférence de Londres est organisée entre le 21 février et le 12 mars 1921, par les vainqueurs de la Première Guerre dans le but de préparer un nouveau traité de paix avec la Turquie, qui refusait le traité de Sèvres.
[1101] William Henry TAYLOR, *Antioch and Canterbury, The Syrian Orthodox Church and the Church of England 1874-1928*, Piscataway, Gorgias Press, 2005, p. 108-109.
[1102] Monti à Gasparri, le 30 janvier 1923, dans SS.RR.SS., AA.EE.SS., Stati Ecclesiastici, IV période, pos. 327, fasc. 202, 9-10v. (Traduit de l'italien en français par Maggy Waterval).

> 1. C'est pour donner suite à une politique secrète turque à la fois nationale et mahométane.
> 2. Chacun des massacres de chrétiens par les Turcs est demeuré impuni et ces massacres ont été un moyen d'enrichir ceux qui les ont commis.
> 3. Les Turcs savent que, s'ils tuent ou maltraitent les chrétiens, aucune des Grandes Puissances n'enverra ses troupes pour protéger ces derniers.
> 4. Il est dans leur intérêt de faire de telles choses pour avoir, pour rien, non seulement les propriétés, les marchandises, l'argent et encore, ce qui n'est pas le moins, les femmes et les jeunes filles de leurs voisins chrétiens, et pour se débarrasser ainsi de leurs concurrents, car, en Asie Mineure, le commerce est presque tout entre les mains des chrétiens.
> 5. Pendant la dernière guerre la nation assyro-chaldéenne s'est battue aux côtés de l'Entente alliée et a détruit cinq divisions turques sous le commandement de Salah-Eddin Pacha et Ali Ehsan Pacha.
> 6. En ce moment, les Assyro-Chaldéens se battent contre les Turcs à Revandos, au nord de Mossoul.
> 7. Après l'armistice, les Assyro-Chaldéens envoyèrent une délégation nationale et représentative pour assister à la Conférence de la Paix à Versailles, […] Ces représentants de notre Nation ont travaillé dans ces intérêts activement et ouvertement pour que tout le monde sache. Entre autres choses, ils ont publié des livres racontant les atrocités commises par les Turcs et expliquant pourquoi les Assyro-Chaldéens ont droit à l'autonomie. Ces livres sont dans les mains des Turcs, et le travail de la Délégation n'est pas un secret pour eux.
> 8. Tout dernièrement à Lausanne, il m'a été dit par Riza Nouri Bey, en présence d'un membre de la Délégation égyptienne, que trente ans avant mon époque, les Arméniens se sont soulevés contre les Turcs et qu'ils ont eu ce qu'ils méritent. Les Assyro-Chaldéens ont maintenant fait la même chose, et à leur tour ils souffriront pour cela.
> 9. Suleyman Pacha, à Paris, m'a dit aussi que le Sultan Abdülhamid II a commis une grande faute en étant si indulgent avec les chrétiens quand ils se sont rebellés contre son autorité, mais que le gouvernement turc d'à présent n'accepterait aucune excuse.

Enfin, avant de conclure sa lettre, Agha Petros met en garde le Saint Père et n'importe quel dirigeant du christianisme, de croire que, si on laisse ces chrétiens éparpillés parmi les Turcs au lieu d'être regroupés, ils demeurent saufs. Il donne l'exemple des Arméniens et des Grecs qui ont abandonné tout le territoire aux Turcs pour chercher un abri. Par ces paroles, il justifie le droit à l'autonomie de sa nation :

> En recherchant l'autonomie pour notre Nation, nous, Assyro-Chaldéens, ne recherchons pas le pouvoir. Tout ce que nous voulons est une place pour nous-mêmes, où tous les chrétiens, de quelque dénomination que ce soit, qui sont sans abri ou en danger pour leur vie, puissent trouver un refuge pour organiser, sous la protection britannique, une nation qui se suffit à elle-même, capable de protéger l'honneur et la vie de ses femmes et enfants. […] Si le Vatican comme interprète de Sa Sainteté, peut m'indiquer un autre moyen qui garantisse la sauvegarde et le bien-être de mes gens, je demanderais à Votre Eminence de m'écrire, et de plus connaissant votre sympathie pour les habitants d'Asie Mineure, je vous demanderais de m'aider dans cette chose comme vous l'avez fait par le passé[1103].

En effet, après cette lettre, nous n'avons plus trouvé d'écrits diplomatiques du Saint Siège en faveur d'une autonomie territoriale pour les Syriaques. Par contre, sur la question de Mossoul et d'un *Statut personnel en Iraq pour les catholiques*, qui porte le nom de *Convention entre l'Iraq et le Saint Siège*, le 9 juillet 1932, le Délégué apostolique de Mésopotamie, Antonin Drapier, refuse l'intervention des délégués civils ou religieux des autochtones. Pour régler le statut des chrétiens de cette région, il exige une négociation directe entre le gouvernement irakien et le Saint Siège. En ce qui concerne le terme d'assyro-chaldéen pour désigner les chrétiens de l'Irak, Mgr Drapier dit :

[1103] Agha Petros à Gasparri, 1 juin 1923, dans SS.RR.SS., AA.EE.SS., Stati Ecclesiastici, IV période, pos. 218, fasc. 15, 42-47. Voir aussi dans ACO, Armeni in vari luoghi, rubr. 106, busta 6, fasc. 20, n° 10571, 205/ 5-7.

> Ce terme très vague d'assyro-chaldéen fait appel à des entités ethnographiques disparues maintenant. Le terme moderne de chaldéen désigne les syriaques orientaux catholiques, celui d'assyrien en est venu à désigner la branche schismatique de ce rite : les nestoriens. C'est là un point qu'il ne faut jamais oublier. L'un et l'autre terme de chaldéen et d'assyrien ne peut se prévaloir de valeur historique. Les termes historiques et religieux se superposent sans s'équivaloir. C'est donc par un abus brillant mais non justifié, que l'on a rappelé à l'occasion de la *question assyro-chaldéenne* la gloire des grandes nations. Cet abus continue chez les promoteurs indigènes du mouvement actuel (même catholiques et ecclésiastiques) qui essaient d'exacerber le sentiment national, lequel n'a de fondement actuel réel que dans le rite où par ailleurs il est généralement très fort. Il y a chez les chrétiens une mentalité nationalo-rituelle qui n'a pas d'écho dans notre psychologie mais avec laquelle il faut compter, et qui explique les hésitations des chefs religieux et toute leur attitude qui manque de netteté.

Cette note exprime la nouvelle politique du Vatican à l'égard des communautés syriaques. A partir de maintenant, le Saint Siège comme entité religieuse, refuse de s'engager sur le terrain politique des Syriaques et ne reçoit plus de représentants civils comme leaders pour l'ensemble de la nation syriaque. Ainsi à partir de la tradition rituelle, chaque Eglise est reconnue par le Saint Siège comme une branche orientale du christianisme. Les patriarches de chaque Eglise sont reçus par les instances du Vatican comme des représentants spirituels de leur communauté. Enfin l'identité nationale et religieuse sont inséparables et l'Eglise devient le lieu identitaire pour chaque Syriaque.

## Conclusion

Avec le dépeçage de l'Empire ottoman par les puissances de l'Entente, entre les années 1920 et 1925, le Saint Siège intervient sur différents fronts pour défendre ses intérêts au Proche-Orient. En Mésopotamie, avec l'arrivée des missionnaires protestants, il désigne un Visiteur apostolique en la personne de Mgr Smets. Ce dernier, par l'intermédiaire du Secrétaire de la Congrégation pour l'Eglise orientale, le Cardinal Marini, ouvre des orphelinats, crée de nouveaux diocèses chaldéens et œuvre pour la conversion des nestoriens et des syriaques orthodoxes. En Syrie, avec l'appui du Délégué apostolique, Mgr Giannini, le Saint Siège planifie un réseau pour la création d'un Etat catholique. Avec le soutien de la France, le Liban devient le centre de cette politique. Pour préserver les communautés catholiques du « danger » protestant, le Délégué apostolique refuse l'aide américaine du *Near East Relief.*

Au Caucase, trois ans après la Révolution d'octobre 1917, le Kremlin détruit les églises et condamne aux goulags les chefs religieux de l'Eglise russe orthodoxe. En même temps, l'armée rouge envahit les nouvelles républiques caucasiennes pour fixer les frontières du communisme. Ces conditions poussent les représentants du Vatican à croire que le Caucase est le lieu de l'expansion du catholicisme. Avec l'appui du Visiteur apostolique du Caucase le Père Delpuch, le Saint Siège tente d'unir sous l'autorité du pape les chrétiens de ces régions. En Anatolie, dès 1920, le Délégué apostolique de Constantinople, Mgr Dolci, travaille pour l'ouverture des orphelinats catholiques réservés aux enfants arméniens, grecs et syriaques. Avant la signature du traité de Lausanne, le Saint Siège soutient les efforts des délégués assyro-chaldéens pour la création d'un foyer national syriaque.

La période entre la fin de la Première Guerre mondiale et la proclamation de la République turque en 1923[1104], est une époque de profondes transformations politiques à travers l'Europe et le Moyen-

[1104] Ahmet AKYOL, *Zafere Ilk Adim, 19 Mayis 1919*, Istanbul, Kastas Yayinlari, 2018.

Orient. En même temps, elle est une phase de transition durant laquelle les minorités vivant encore en Turquie s'efforcent de garantir des conditions de vie plus sûres à leurs membres. Dans cet état d'esprit, le patriarche de l'Eglise syriaque orthodoxe, Elias III Shakir, rencontre Mustafa Kemal, l'homme fort de la Turquie, avant d'être expulsé définitivement en 1924.

Quant aux quatre Eglises syriaques dispersées à l'intérieur des nouvelles nations du Proche-Orient, elles ne peuvent se présenter qu'à partir de leur tradition religieuse. L'appartenance à une seule identité ethnique vole en éclat pour laisser place à la diversité religieuse. Les Eglises catholiques syriaque et chaldéenne renforcent leurs liens avec le Saint Siège en devenant ses « vassaux ». Les deux autres Eglises nestorienne et syriaque orthodoxe essaient de survivre à l'intérieur d'un nouveau monde musulman. Face à cette nouvelle réalité du Proche-Orient, le Vatican, pour défendre ses intérêts, crée de nouveaux Délégués apostoliques dans chaque pays et il se présente comme le seul représentant de tous les catholiques d'Orient.

# Conclusion générale

Les Syriaques, descendants des anciennes civilisations mésopotamiennes, se convertissent rapidement au message de Jésus[1105] et acceptent d'être appelé chrétiens[1106]. Durant la Première Guerre mondiale, ils subissent un génocide de la part du gouvernement jeune turc. Mais non protégés par un pouvoir séculier, ils sont ballotés et divisés entre plusieurs tendances politico-religieuses. Ce qui a conduit à la méconnaissance par le monde occidental de leur situation catastrophique par rapport aux Arméniens et aux Grecs. Cependant, cent ans après ces évènements, les archives vaticanes mettent en lumière non seulement l'existence d'un génocide contre les Syriaques, mais aussi le secours apporté par le Saint Siège pour sauver les victimes.

Comme instance neutre et impartiale au moment de la guerre, le Vatican n'est pas resté indifférent face aux maux subis par les Syriaques. Il s'est efforcé d'intervenir auprès du gouvernement de la Sublime Porte pour faire cesser les massacres et les déportations. De leur côté, les Délégués apostoliques mettent tout en œuvre pour secourir les survivants. En même temps, la présence des missionnaires auprès de ces minorités chrétiennes permet à l'action de Benoît XV d'être la pierre d'angle du secours humanitaire. En effet, il obtient la libération de prisonniers, l'acheminement des secours pour les déportés, l'ouverture d'écoles et d'orphelinats pour les enfants rescapés des massacres. Pour mieux comprendre l'attitude du pape Benoît XV et la diplomatie du Saint Siège face au *Seyfo* des Syriaques durant la Première Guerre mondiale, voici en résumé ces quelques lignes.

## 1. Le Saint Siège et les Syriaques avant la Première Guerre mondiale

Il faut savoir que les relations entre les chrétiens d'Orient et l'Eglise catholique ne se sont jamais interrompues. Mais la Contre-Réforme engagée contre la Réforme protestante, donne à l'Eglise catholique un nouvel élan d'évangélisation. Dès le XVII$^{e}$ siècle, les papes reconnaissent l'existence d'une branche catholique aux Eglises nestorienne et jacobite. Pour soutenir ces branches, la Congrégation pour la propagation de la foi finance la création de nouveaux évêchés. Aussitôt, les Syriaques héritent d'un Délégué apostolique bien avant d'autre nations du Moyen-Orient. En majorité, ces Délégués apostoliques sont d'origine française et servent la diplomatie de la France comme ambassadeurs sur le sol de l'Empire ottoman.

Au XIX$^{e}$ siècle, sous la délégation de Mgr Altmayer, le pape Léon XIII change complètement la vision missionnaire de l'Eglise catholique. Avec l'encyclique *Orientalium Dignitas* du 19 mars 1896, les Eglises syriaques devenues catholiques peuvent conserver leurs rites d'origine. Pour le prélat catholique, le Cardinal Filoni, ce changement permet au Délégué apostolique de Mésopotamie, Mgr Altmayer, d'ouvrir le séminaire Saint-Jean afin de former les nouveaux cadres des Eglises syriaques. En même temps, Mgr Altmayer obtient de la France une aide financière avec la venue d'une vingtaine de religieuses pour la formation des jeunes filles. En plus du séminaire pour la formation des garçons, il ouvre une école pour les filles, un hospice pour les personnes

[1105] Ac2, 5-13.
[1106] Ac11, 26

âgées et un orphelinat pour accueillir les enfants abandonnés. C'est lui aussi qui favorise la publication de la Bible syriaque dite Peschito[1107].

Face aux massacres *hamidiens* subis entre les années 1894 et 1896, le Vatican est convaincu que le sultan Abdülhamid II mène une politique de planification contre les chrétiens. Pour secourir les victimes syriaques de Diyarbakir, d'Adana et de Van, le Délégué apostolique, Mgr Altmayer, demande aux missionnaires catholiques présents dans ces régions de rester vigilants et de ne pas abandonner la population locale. Quant au secours financier octroyé par la Congrégation pour la propagation de la foi, il devient un moyen de conversion. C'est de cette époque que date la conversion au catholicisme de certains syriaques orthodoxes de Mossoul[1108]. Aujourd'hui, ces chrétiens appartiennent à un des plus grands évêchés syriaques catholiques. Malgré la reconnaissance des rites orientaux par le pape Léon XIII, le Préfet apostolique de Mardin estime que la latinisation est la seule solution d'unité face aux chrétiens « schismatiques »[1109]. Ainsi les missionnaires, sans tenir compte de l'encyclique du pape, imposent aux Syriaques la vision catholique de l'Eglise. En même temps, pour empêcher l'arrivée et l'influence des missionnaires protestants parmi les Syriaques, la Congrégation pour la propagation de la foi s'engage à subsidier les prélats des Eglises syriaques catholique et chaldéenne. Progressivement, une mainmise sur les lieux de culte jacobites et nestoriens est favorisée par les missionnaires catholiques[1110].

Voyant que rien ne change face aux massacres des chrétiens, le 20 juin 1896, le pape Léon XIII écrit au sultan Abdülhamid II[1111]. Mais celui-ci se défend en justifiant la politique de son gouvernement comme le seul moyen pour instaurer la paix dans les régions éloignées de son Empire[1112]. Malgré d'autres interventions du Saint Siège, la situation des Syriaques ne change pas et les *hamidiyé alaylari* (l'armée spéciale) à majorité kurde harcèlent, massacrent et détruisent les villages syriaques. Pour Georges-Henri Ruyssen, jésuite d'origine belge, professeur du droit canon à l'Institut pontifical oriental, les années entre les massacres *hamidiens* et le génocide de 1915, sont un point de passage entre les massacres locaux et le crime de masse. Quant à l'attitude du Saint Siège, les archives de l'époque présentent la politique vaticane comme différente de celle des puissances occidentales. Régulièrement la Secrétairerie d'Etat sous la conduite de Léon XIII, est alarmée par la situation que le gouvernement ottoman réserve aux minorités chrétiennes[1113]. Ainsi les archives vaticanes présentent les massacres *hamidiens* comme le commencement de

---

[1107] Fernando FILONI, *L'Eglise dans la terre d'Abraham, du diocèse de Babylone des Latins à la nonciature apostolique d'Iraq*, Paris, Cerf, 2009, p. 119-129.

[1108] Altmayer à Rampolla, 23 décembre 1895, dans ASV, Segr. Stato, Busta separata n°174, Armenia B, n°28110 et voir aussi Georges-Henri RUYSSEN, *La questione Armena*, Vol. I, *1894-1896, Documenti dell'Archivio Segreto Vaticano (ASV)*, p. 240-245.

[1109] Fr. Giannantonio à Mgr Altmayer, 4 février 1896 dans ACO, Armeni del Patriarcato 1867-1921, Busta n°105, 1 bis, n°5176.

[1110] Ray Jabre MOUAWAD, *Les Syriaques occidentaux : de l'Empire ottoman au Liban 1850-1930*, Université Saint-Joseph, département d'histoire, Liban, 1991, p. 99-102. (Thèse polycopiée pour l'obtention de grade en histoire.)

[1111] Le pape Léon XIII au sultan Abdülhamid II, 20 juin 1896, dans ASV, Segr. Stato, Busta separata n°174, Armenia A, n° 31419, voir aussi Georges-Henri RUYSSEN, *La questione Armena*, Vol. I, *1894-1896*, p. 345.

[1112] Le sultan Abdulhamid II au pape Léon XIII, 20 juillet 1896, dans ASV, Segr. Stato, Busta separata n°174, Armenia A, n°32918, l'original est en turc ottoman, traduction en français donnée par Georges-Henri RUYSSEN, *La questione Armena*, Vol. I, *1894-1896*, p. 357-358.

[1113] Georges-Henri RUYSSEN, *La questione Armena*, Vol. II, *1894-1896, Documenti dell'Archivio della Congregazione per le Chiese Orientali (ACO)*, Roma, Lilame, Editioni Orientalia Christiana, 2013, p. 14-15.

l'extermination systématique de l'élément syriaque qui ne prend fin qu'à la mise en place de la République turque.

## 2. Le *Seyfo* des Syriaques

### *2.1. Les massacres du Turabdin*

Nommé par les Occidentaux « Mont Athos des Syriaques », le mot Turabdin signifie en syriaque « la montagne des Serviteurs de Dieu ». Il a une superficie équivalente à la Région wallonne belge. A majorité syriaque orthodoxe, le Turabdin est intégré au *sandjak* (sous-préfecture) de Mardin dans la province de Diyarbakir. Selon l'écrivain d'origine turque, Kemal Yalçin, dès 1912, pour connaître le nombre et les lieux où sont établis les Syriaques, le gouvernement des Jeunes Turcs organise un recensement avec des rapports et des fiches signalétiques rédigés par des administrateurs spéciaux. Avec son entrée en guerre à côté de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie, l'Empire ottoman, en novembre 1914, organise des massacres dans les provinces qui entourent le Turabdin. Les déportations et les planifications commencent à voir le jour dans les villes de Garza, Ramman, Bchérié, Siirt, Bitlis, Kharput, Siverek, Adiyaman et Hassan-Ziyad. En janvier 1915, les Jeunes Turcs lancent la « solution finale » concernant les minorités chrétiennes et mettent en place des régiments spéciaux qui portent le nom de *Teshkilat-i-Mahsusa*. Sous les ordres des trois pachas, Enver, Talât et Djémal, ces régiments massacrent, arrêtent, torturent, déportent et exécutent toutes les communautés chrétiennes de la province de Diyarbakir. Protégé par le ministre de l'Intérieur Talât Pacha en personne, le gouverneur de Diyarbakir, Rechid Bey, organise des troupes spéciales nommées *El-Khamsin* pour mettre fin à l'existence des Syriaques dans la province. Composées de cinquante personnes, les troupes *El-Khamsin* recrutent des infanteries kurdes sous l'autorité de Pirinçizade Feyzi Bey et font exécuter les tueries par Rafik Kaddur Bey pour le sud du Turabdin, Nuri Bitlisli pour la ville de Mardin et sa région, Ahmet Nazo pour l'est du Turabdin et Haci Bechir pour Midyat, la « capitale » du Turabdin[1114].

Pour le professeur de l'Université de Södertörn en Suède David Gaunt, à partir du mois d'avril 1915, le bourreau des Syriaques, le docteur Rechid Bey, lance le carnage des évêques, des prêtres, des notables et des intellectuels. D'abord, il organise des convois pour les massacrer hors des villes comme Diyarbakir, Mardin, Nsibin (Nusaybin) et Midyat. Ensuite, avec l'aide des chefs des tribus kurdes, ville par ville, village par village et rue par rue, il ordonne d'exterminer hommes, femmes et enfants dans tout le Turabdin. A titre d'exemple, le 28 juin 1915, les massacres de Midyat commencent par l'exécution de 113 notables et intellectuels, suivie de l'assassinat du maire Gallé Hermiz, des leaders Hanna Safar, Issa Zatte et du vicaire du patriarche de l'Eglise syriaque orthodoxe, le Père Afrem[1115]. Jadis un des berceaux du christianisme oriental, la région du Turabdin est vidée de ses habitants syriaques. En 1923, avec la mise en place de la République turque, le processus de la planification ethnique se renforce encore davantage. Le nouveau président Mustafa Kemal Atatürk transfère de force le siège de l'Eglise syriaque orthodoxe vers la Syrie voisine, celui de l'Eglise syriaque catholique à Charfé au Liban, celui de l'Eglise chaldéenne

[1114] Kemal YALÇIN, *Sûryaniler ve Seyfo, I, Hayatla Ölüm Arasinda*, Leck, Druck und Bindearbeiten, CPI books GmbH, 2014, p. 177-199.
[1115] David GAUNT, *Massacres, Resistance, Protectors: Muslim-Christian Relations in Eastern Anatolia during World War I*, Piscataway, New Jersey, Gorgias Press, 2006, p. 181-197.

à Bagdad et celui de l'Eglise assyrienne à Mosul. Aujourd'hui, il ne reste que quatre villages syriaques orthodoxes avec un évêque et cinq prêtres pour l'ensemble du territoire.

### *2.2. La province de Mosul*

Cette région qui tire son nom de la légendaire capitale assyrienne, Ninive, subit les attaques des Jeunes Turcs au mois de mai 1915. Le religieux dominicain français Jacques Rhéthoré, présent sur place, déclare que, lorsque les troupes ottomanes reculent devant l'armée russe, le gouvernement, pour sauver la face, change de tactique. Il rejette la responsabilité de leur échec sur les Arméniens et les Syriaques, qu'il considère comme alliés des Russes. Le ministre de la Guerre, Enver Pacha, envoie son propre neveu, Khalil Pacha, pour exterminer les chrétiens de la Mésopotamie. A son arrivée au mois de novembre 1915, le gouverneur de Mosul Haydar Pacha s'oppose à son projet. Khalil change de partenaires et s'allie aux mollahs et aux responsables religieux des mosquées. Mais ses attaques contre les chrétiens de la ville de Mosul n'aboutissent pas à une planification ethnique comme dans la province de Diyarbakir, de Bitlis ou du Hakkâri[1116].

Pour le théologien et orientaliste allemand, Johannes Lepsius, si cette province de Mosul est relativement épargnée, c'est grâce à l'intervention du patriarche chaldéen Joseph Emmanuel II Thomas auprès du gouverneur Haydar Pacha. Mais les dépêches diplomatiques nous donnent une vision paradoxale de ce dernier. D'un côté, il refuse le plan d'extermination des Syriaques par le ministre de la Guerre, Enver, et ne s'oppose pas à l'accueil des réfugiés syriaques par les chefs des Yezidis du mont Sinjar. D'autre part, il laisse les tribus kurdes massacrer les Syriaques d'Amadia et il refuse l'accueil des réfugiés du Hakkâri et du Van[1117].

### *2.3. Les massacres du Hakkâri*

Après les différentes conquêtes arabes et turques, les Syriaques des plaines de Mésopotamie se réfugient dans les hautes montagnes du Hakkâri. Située au nord-est de l'actuel Irak et au sud-est de la Turquie, la région du Hakkâri est habitée en majorité par les Syriaques appartenant à l'Eglise assyrienne d'Orient et à l'Eglise chaldéenne. Le Hakkâri est administré par le gouvernement ottoman tantôt comme une province, tantôt comme une région dépendant de la province de Van. L'élimination des Syriaques de la région du Hakkâri est programmée par les Jeunes Turcs bien avant 1915. Le 26 octobre 1914, le ministre de l'Intérieur Talât Pacha ordonne au gouverneur de la province de Van, de prendre des mesures pour éliminer les chrétiens des hautes montagnes du Hakkâri. Ici dénommés « Nestoriens », voici l'ordre d'élimination donné par Talât :

> La position des Nestoriens est toujours restée incertaine pour le gouvernement en raison de leur prédisposition à être influencés par des étrangers et à devenir un canal et un instrument …. En particulier ceux qui se trouvent dans notre zone de frontière avec l'Iran : le manque de confiance du gouvernement en eux entraîne une punition ... leur déportation et l'expulsion de leurs emplacements vers des provinces appropriées comme Ankara ou Konya. [Ils seront] transférés de manière dispersée afin que, désormais, ils ne soient plus ensemble

[1116] Jacques RHETORE, *Les chrétiens aux bêtes, Souvenir de la guerre sainte proclamée par les Turcs contre les chrétiens en 1915*, Etude et présentation par Joseph ALICHORAN, Paris, Cerf, 2005, p. 317.
[1117] Johannes LEPSIUS, *Archives du génocide des Arméniens*, Paris, Fayard, 1986, p. 88-118.

> en masse et soient exclusivement établis parmi des musulmans… Dans aucune localité, ils ne devront dépasser le nombre de vingt habitants…[1118].

Avant son entrée en guerre le 31 octobre 1914, le gouvernement Jeune Turc massacre tous les hommes de Gawar et de Berwar pour encercler la région du Hakkâri. Au mois de février 1915, le *vali* de la province de Van, Tahsin Pacha, jugé trop modéré par le triumvirat ottoman, est remplacé par Djevdet Pacha, le beau-frère du ministre de la Guerre, Enver. Pour accélérer le processus d'éradication, le gouvernement ordonne la création de bataillons spéciaux portant le nom de « *kasab taburlari* », bataillons de bouchers. Plus de 40.000 victimes sont massacrées par ces « bouchers ». Devant l'ampleur des carnages, le patriarche de l'Eglise assyrienne Mar Shemun XIX Benyamin ordonne l'évacuation de la région du Hakkâri pour se réfugier en Perse. De mai à juin, les aghas kurdes épaulent l'armée ottomane de Van, de Mosul, de Bitlis et d'Erzurum pour en terminer avec la résistance des tribus assyriennes de ces hautes montagnes. Durant cinq mois, la région est passée au peigne fin, village par village et maison par maison, pour mettre fin à l'existence des chrétiens dans ces régions reculées de l'Empire. En février 1916, la famille du patriarche Mar Shemun installe sa résidence à Diliman dans le chef-lieu du district de Salamas, dans la province d'Ourmia en Perse[1119]. En pleines négociations avec les Anglais pour tracer la frontière du nord de l'Irak, la République turque de Mustafa Kemal, en 1924, met un terme final à l'existence des Syriaques dans les provinces du sud-est de la Turquie.

### *2.4. Les massacres d'Ourmia en Perse*

La région d'Ourmia est située à l'ouest de l'Iran et au sud-est de la Turquie. A la fin du XIX[e] siècle, les villes de Salamas, d'Ourmia, de Koshrova et de Diliman qui composent cette province sont à majorité syriaque et appartiennent surtout à l'Eglise assyrienne d'Orient et à l'Eglise chaldéenne. Au début du mois de janvier 1915, les troupes russes évacuent la région et abandonnent les Syriaques à leur sort. Les « bataillons de bouchers » de Djevdet Bey envahissent la province d'Ourmia ; ils pillent, violent et massacrent de façon planifiée tous les chrétiens d'origine arménienne et syriaque. En novembre 1917, l'armée bolchévique prend le pouvoir en Russie, se retire de tous les fronts et laisse les chrétiens de Perse abandonnés à leur sort. Beaucoup de chrétiens de ces régions prennent la route de l'exil et fuient vers la Transcaucasie.

Pour l'historienne et spécialiste de la question iranienne Florence Hellot-Bellier, le 16 mars 1918, le chef kurde Simko agha en accord avec le chef de l'armée turque, Hassan Pacha, dans un guet-apens, assassine le patriarche de l'Eglise assyrienne d'Orient, Mar Shimun XIX Benyamin. Au mois d'avril l'armée ottomane envahit les villes de Salamas, d'Ourmia, de Koshrova et tous les villages de la région. En juin et juillet 1918, plus de 80.000 rescapés entament une marche à pied de plus de 500 km vers le sud pour rejoindre les Britanniques à Hamadan. Après une année d'attente dans la ville perse de Hamadan, en 1919, les Anglais déportent les réfugiés vers Bakouba au nord de Bagdad. De là une deuxième marche à pied est organisée pour remonter l'Irak actuel et

---

[1118] Extrait d'un télégramme envoyé par le ministre de l'Intérieur au *vali* (gouverneur) de la province de Van. David GAUNT, *Massacres, Resistance, Protectors*, p. 446-447. Traduit et résumé de l'anglais en français par Pierre GABRIEL.

[1119] David GAUNT, *Massacres, Resistance, Protectors*, p. 121-149.

s'installer au nord dans la province de Ninive. Dans cette longue marche de l'exil, plus de 40.000 personnes périssent sur la route de la déportation[1120].

Le 7 août 1933, trois ans après l'indépendance du nouveau royaume irakien, l'armée commet un deuxième nettoyage ethnique dans la province de Ninive, au nord de l'Irak. La bourgade de Simélé et les soixante-cinq villages des alentours sont rayés de la carte par le colonel Bekir Sidki. L'exode vers l'Occident est irrévocable ; le nouveau patriarche de l'Eglise assyrienne d'Orient s'installe à Monton Grove, près de Chicago aux Etats-Unis.

## 3. L'impartialité du Vatican et le soutien des Syriaques

Benoît XV, élu pape le 3 septembre 1914, dès le début de la Première Guerre mondiale, a permis à l'Eglise catholique d'avoir une voix au-dessus des mêlées. Face aux revendications nationalistes et patriotiques des pays belligérants, il a qualifié leurs engagements guerriers « d'horrible boucherie qui déshonore l'Europe » et de « suicide de l'Europe civilisée ». Pour le journaliste et historien français Yves Chiron, Benoît XV ne s'est pas contenté de déplorer la guerre, il a tenté de l'arrêter, d'en atténuer les effets et il a déployé une action charitable en faveur des populations des camps opposés[1121]. Face à cette guerre qui déchire l'Europe et le monde, le pape et le Saint Siège ne sont pas restés neutres mais bien impartiaux. Tout au long du conflit, Benoît XV n'a pas cessé de lancer des actions en faveur de la paix. Plusieurs encycliques et lettres ont été envoyées aux chefs des pays belligérants pour retrouver la paix en Europe. Dans ces lettres, le pape ne se présente pas comme l'arbitre du conflit, mais comme un intermédiaire pour stopper une guerre sans victoire. Il lui semble qu'aucun pays n'est en mesure de gagner cette longue guerre et qu'il est grand temps de stopper le massacre de personnes innocentes. Il fait entendre la voix de l'Eglise sans se mêler de la politique interne d'un pays. Mais son impartialité est mal comprise par les gouvernements occidentaux. Durant la guerre, ceux qui ne choisissent pas de camp sont soupçonnés d'être en faveur du camp adverse. Pour ce qui est de la paix, la diplomatie du pape heurte régulièrement la politique idéaliste et le réalisme des pays européens. L'impartialité du Vatican, n'a pas empêché Benoît XV de s'engager sur le plan humanitaire et caritatif pour secourir les victimes de la guerre. Dans l'Empire ottoman, ce rôle a été confié aux Délégués apostoliques présents sur place, pour défendre d'abord les intérêts du Vatican et ensuite les chrétiens persécutés par le régime du gouvernement du CUP.

Le Cardinal Fernando Filoni, dans son ouvrage sur les origines de l'Eglise latine de l'Irak, confirme que la nomination d'un Délégué apostolique sur les territoires de l'Empire ottoman de tradition musulmane n'est pas chose facile. Pour lui, même si l'existence d'un Délégué apostolique permet d'établir la communication entre le pape et le sultan, son action et sa juridiction sur les communautés catholiques de l'Empire ne sont pas reconnues. Alors, pour contrecarrer cette difficulté, le Vatican nomme assez souvent comme Délégué apostolique, un consul français auprès de la Sublime Porte[1122]. Ainsi, par la voie diplomatique, le consul-délégué fait suivre les protestations des chrétiens locaux et défend les intérêts de l'Eglise de Rome. Cette politique donne naissance à plusieurs branches catholiques des Eglises orientales. Ce qui permet au Vatican

[1120] Florence HELLOT-BELLIER, *Chronique de massacres annoncés, Les Assyro-Chaldéens d'Iran et du Hakkari face aux ambitions des empires 1896-1920*, Paris Geuthner, 2014, p. 479-568.
[1121] Yves CHIRON, *Benoît XV, le pape de la paix*, Paris, Perrin, 2014, p. 9-10.
[1122] Fernando FILONI, *L'Eglise dans la terre d'Abraham*, p.68-76.

d'intervenir dans les affaires des Eglises catholiques orientales par l'intermédiaire de la diplomatie française. Avec l'éclatement de la guerre, le Délégué apostolique de Constantinople, Mgr Dolci, devient la cheville ouvrière de la diplomatie du Vatican. Tout en défendant l'impartialité du Saint Siège face à la guerre, l'envoyé du pape fait tout pour secourir les chrétiens syriaques.

Contrairement aux pays européens, l'impartialité de Benoît XV est bien perçue par le gouvernement unioniste de l'Empire ottoman. Elle permet aux représentants du Saint Siège de rester sur place et de fournir des informations venant directement de la population locale. Pour ce qui est de l'assistance humanitaire, les Délégués apostoliques sont autorisés à circuler plus facilement que les diplomates des pays de l'Entente. Malgré les difficultés de la guerre, les représentants du Vatican correspondent avec la population locale et reçoivent des lettres authentiques envoyées depuis les régions reculées du vaste territoire de l'Empire ottoman. C'est ainsi que le Saint Siège parvient à envoyer de l'aide financière aux Syriaques du Turabdin, de Mossoul et du Hakkâri. Bien sûr, cette petite liberté accordée aux émissaires du Vatican permet en même temps au gouvernement unioniste, d'espérer ne pas rester isolé sur la scène diplomatique internationale et d'avoir une fenêtre ouverte sur l'Europe « chrétienne ». Si l'autorité morale de Benoît XV n'est pas mise en question par le gouvernement ottoman de tradition musulmane, c'est parce qu'il est convaincu que le Saint Siège n'a pas d'ambitions militaires et géopolitiques comme les autres puissances occidentales[1123]. Ainsi, la force des interventions du Saint Siège pour soutenir les chrétiens de l'Empire ottoman tient au fait que la diplomatie du gouvernement unioniste considère que le Vatican n'est pas engagé dans la guerre et que son emprise sur l'opinion publique mondiale est intéressante pour sa politique.

## 4. Le Vatican et le *Seyfo*, 1915

Durant la Première Guerre, l'Empire ottoman supprime les Capitulations et refuse toute intervention de la France et des pays de l'Entente auprès des minorités chrétiennes. Le Vatican, comme instance neutre et impartiale dans le conflit, trouve l'occasion pour se présenter comme le seul interlocuteur valable pour soutenir les chrétiens de l'Empire des musulmans. Comme autorité religieuse, il renforce le rôle de son Délégué apostolique de Constantinople en la personne de Mgr Angelo Maria Dolci. Une fois sur place, Mgr Dolci défendra d'abord les catholiques qui sont persécutés par le régime des Unionistes du CUP. Pour les archivistes du Vatican, Valentina V. Karakhanian et Omar Vigano, en 1915, le Délégué apostolique de Constantinople Mgr Dolci, est convaincu que les mesures prises par les autorités turques contre les minorités chrétiennes, ont pour but de sauver l'intégrité du territoire de l'Empire ottoman. Pour lui une partie de la population, surtout arménienne, a une attirance pour l'Empire russe de tradition chrétienne orthodoxe. Mais pour ce qui est des catholiques, il est certain de leur innocence[1124]. Sa lettre envoyée au mois de juin 1915 au Grand vizir (Premier ministre) confirme ses convictions :

> Comme les Arméniens catholiques ont de tout temps donné des preuves manifestes de leur fidélité et de leur attachement à l'Empire ottoman, je demande à Votre Altesse qu'Elle veuille bien transmettre les ordres

[1123] Dolci à Gasparri, 11 février 1917, dans SS.RR.SS., AA.EE.SS., Stati Ecclesiastici III, periodo 1916-1922, pos. 1418, fasc. 563, prot. 30682, f. 8v-9r. Voir aussi dans ASV, Arch. Deleg. Turchia, busta 114, fasc. 603, senza protocollo, 67.

[1124] Valentina Vartui KARAKHANIAN, Omar VIGANO, *La Santa Sede e lo sterminio degli Armeni nell'Impero ottomano, dai documenti dell'Archivio Segreto Vaticano e dell'Archivio Storico della Segreteria di Stato*, Milan, Guerini E. Associati, 2016, p. 60-62.

> nécessaires afin que leur déportation ultérieure cesse et qu'ils puissent, sinon être réintégrés dans leurs foyers, du moins se fixer là où ils se trouvent actuellement. Cette faveur à l'égard des Arméniens catholiques sera, Altesse, très agréable au Saint Siège[1125].

Face à cette politique vaticane, le gouvernement britannique parle de discrimination à l'égard des autres communautés chrétiennes. Alors le Secrétaire d'Etat du Vatican le Cardinal Gasparri, à la fin de l'année 1915, répond :

> […] Sachez donc que le Saint Siège :
> 1) a donné à ce propos des instructions pressantes au Délégué apostolique qui a déployé une louable énergie, soit auprès du gouvernement ottoman, soit auprès des ambassadeurs, spécialement d'Autriche et d'Allemagne ;
> 2) a agi directement auprès du gouvernement d'Autriche et d'Allemagne afin que, par l'intermédiaire de leurs ambassadeurs, ils donnent au gouvernement ottoman des conseils de modération ;
> 3) a envoyé une lettre autographe du Saint Père au sultan (et nous savons que celui-ci a déjà répondu, bien que la lettre ne soit pas encore arrivée à Rome) ;
> 4) a fait distribuer aux pauvres arméniens 10 000 lires sans distinction de religion. A ce point, qu'il me soit permis de relever que nous seulement, les intransigeants ! ne faisons pas de distinction de religion dans le secours des malheureux, alors que les autres font malheureusement cette distinction, en tenant à l'écart, d'après ce qu'on rapporte, les catholiques dans la distribution des aides. […][1126].

En effet le Vatican est le premier Etat à être informé de l'ampleur des massacres et à constater que tout le monde chrétien, sans distinction, est touché par un programme d'extermination organisé par le gouvernement des Jeunes Turcs. C'est grâce à un réseau de renseignements que le Saint Siège a établi entre ses Délégués apostoliques et les diplomates européens présents dans l'Empire ottoman, qu'il a accès à des informations fiables. En même temps, les Délégués apostoliques de Syrie, Mgr Giannini, de Perse, Mgr Sontag, et de Constantinople, Mgr Dolci, reçoivent des demandes de secours de la part des missionnaires et des prélats des Eglises locales, et à leur tour, ils les transmettent à la Secrétairerie d'Etat du Vatican. Celle-ci, sous la direction du Cardinal Pietro Gasparri, met à contribution les œuvres caritatives du Saint Siège, parmi lesquelles la Congrégation pour la propagation de la foi, afin de secourir les victimes.

Ces informations venues des quatre coins de l'Empire ottoman permettent au Saint Siège d'élargir son champ d'action dans le but de secourir les rescapés des massacres. Par exemple, c'est dans sa lettre écrite au Cardinal Gasparri, à propos du massacre de l'évêque arménien catholique de Mardin, Mgr Maloyan, survenu au mois de juin 1915, que Mgr Dolci affirme l'existence d'un plan préparé par le gouvernement des Jeunes Turcs : celui d'exterminer non seulement les Arméniens, mais aussi les Syriaques. Car la majorité des habitants de la province de Diyarbakir et de Mardin ne sont pas des Arméniens, mais des Syriaques[1127].

Face à l'ampleur de la situation et à l'appel au secours des chrétiens de l'Empire ottoman, le 10 septembre 1915, le pape Benoît XV décide de s'adresser au sultan Mehmet V afin d'arrêter le

---

[1125] Dolci à Saïd Halim Pacha, juin 1915, dans ASV, Arch. Deleg. Turchia, busta 101, fasc. 527, senza protocollo, 13.
[1126] Valentina Vartui KARAKHANIAN, Omar VIGANO, *La Santa Sede e lo sterminio degli Armeni nell'Impero ottomano,* p. 131-133. (Traduit de l'italien en français par Maggy Waterval).
[1127] Dolci à Gasparri, 30 juillet 1915, dans SS.RR.SS., AA.EE.SS., Autriche-Hongrie (Turquie), III periodo 1915-1916, pos. 1069, fasc. 462, n° 9181, 11-12r.

massacre des chrétiens en général et des Arméniens en particulier[1128]. Par ce geste, le Pontife romain, à côté de l'engagement humanitaire, a tenté une action diplomatique pour éviter un bain de sang chez les chrétiens de l'Empire ottoman. En intervenant auprès du sultan, le pape affronte directement le gouvernement de Constantinople pour stopper les massacres. Mais le sultan, sous l'influence de son gouvernement unioniste, sans faire référence aux massacres des autres communautés chrétiennes, met en cause l'irresponsabilité des révolutionnaires arméniens. Il affirme aussi que son gouvernement n'est pas en mesure de faire la distinction entre les différentes communautés et que c'est pour cette raison qu'il a décidé de les déplacer vers des lieux « sûrs »[1129].

En 1915, l'Eglise de Benoît XV, surtout par l'intermédiaire de son Délégué apostolique de Constantinople, veut intervenir d'une manière diplomatique afin d'arrêter les massacres planifiés contre les minorités chrétiennes de l'Empire ottoman. Mais régulièrement, l'intervention de Mgr Dolci se heurte aux intérêts des Empires centraux et aux informations erronées que le gouvernement de la Sublime Porte met à sa disposition. Alors, l'action déployée en 1915 par le Saint Siège en faveur des déportés syriaques du Caucase se limite à une aide financière. Assez souvent, cette aide est envoyée pour soutenir les victimes syriaques de l'Eglise chaldéenne. Il arrive aussi que cette aide soit octroyée par la Congrégation pour la propagation de la foi, dans le but de contrecarrer les missionnaires protestants américains présents auprès des Syriaques appartenant à l'Eglise nestorienne. Pour certains missionnaires catholiques, la guerre est considérée comme un moyen de conversion et de rapprochement avec l'Eglise catholique romaine.

## 5. Aide aux Syriaques du Caucase

Dès le début de l'année 1916, les Syriaques de Van et du Hakkâri qui ont fui l'armée turque et les tribus kurdes se sont réfugiés de l'autre côté de la frontière, en Iran et en Russie. Dans le but d'empêcher l'armée turque de rejoindre les pays turcomans de l'Asie centrale, la Russie, avant la guerre, occupe le nord de l'Iran et accueille les réfugiés chrétiens de l'Empire ottoman. Ces réfugiés à majorité arménienne et syriaque deviennent pour tous avec les chrétiens autochtones de l'Iran des « persona non grata ». Pour les Russes, c'est un poids lourd pour leur économie et ils n'ont pas les moyens de les accueillir. Pour les Turcs, ils sont des ennemis qu'il faut éliminer pour stabiliser le front de l'est. Pour les Perses, ils sont des envahisseurs qui déstabilisent la région. Alors livrés à eux-mêmes, les réfugiés syriaques se tournent vers les occidentaux. D'une manière naturelle, les Syriaques chaldéens sollicitent l'aide du Saint Siège et les Syriaques nestoriens se tournent vers les missionnaires presbytériens américains.

Au mois de février 1916, le Délégué apostolique de Perse, Mgr Sontag, pour secourir les déportés syriaques du Hakkâri, demande une aide financière au Cardinal Gotti, Préfet de la Congrégation pour la propagation de la foi. En même temps, pour sauver les missionnaires catholiques de Perse en général et ceux d'Ourmia en particulier, Mgr Sontag demande pour le missionnaire lazariste Abel Zaya, l'autorisation de quêter aux Etats-Unis[1130]. En même temps, au mois de mars de la

[1128] Benoît XV à Mehmet V, 10 septembre 1915, dans ASV, Arch. Deleg. Turchia, busta 101, fasc. 528, senza protocollo, 7rv. Voir aussi dans SS.RR.SS., AA.EE.SS. Autriche-Hongrie (Turquie), III periodo 1915-1916, pos. 1069, fasc. 462, n° 11335, 56-57r.

[1129] Mehmet V à Benoît XV, 10 novembre 1915, dans ASV, Arch. Deleg. Turchia, busta 101, fasc. 528, senza protocollo, 37-38v. Voir aussi dans SS.RR.SS., AA.EE.SS. Autriche-Hongrie (Turquie), III periodo 1915-1916, pos. 1069, fasc. 463, n° 12687, 25-26r.

[1130] Sontag à Gotti, 9 février 1916, dans ACO, Sussidi, rubr. 60, busta 12, n° 37234.

même année, le Vicaire patriarcal de l'Eglise chaldéenne, Mgr Manna, afin de secourir les réfugiés syriaques qui l'accompagnent dans son exil au Caucase russe, s'adresse directement au pape. Dans sa lettre, il insiste beaucoup sur le fait que les Syriaques, comme victimes, sont oubliés par le monde occidental « chrétien » [1131].

Sur le plan stratégique, les pays de l'Entente profitent de l'arrivée de ces réfugiés pour former des bataillons afin de maintenir le front du Caucase. A leur tour, les Syriaques s'engagent dans ces bataillons dans l'espoir de retrouver leur autonomie et leurs terres natales. Selon la spécialiste des questions iraniennes du début du XX[e] siècle, l'historienne Florence Hellot-Bellier, le patriarche de l'Eglise nestorienne, Mar Shemun Benyamin, signe des accords militaires avec les Russes et au mois de mai 1916, il engage plus de 80 000 hommes incorporés à l'armée du Tsar pour attaquer les troupes ottomanes[1132]. Mais la signature de cet accord n'est pas du goût du Saint Siège et de son Délégué apostolique Mgr Sontag. Ce dernier accueille mal la présence des Syriaques aux côtés des Russes[1133]. Une victoire russe signifie, pour le Vatican, l'expansion de la chrétienté orthodoxe en Europe. Durant toute la guerre, le Vatican défend ses positions catholiques en Orient pour empêcher que les missionnaires orthodoxes et protestants n'influencent les chrétiens de l'Empire ottoman. Alors pour servir ses intérêts au Caucase, le Vatican, par l'intermédiaire de ses Délégués apostoliques de Constantinople et de Perse, installe un réseau de soutien aux victimes. En général constitué de missionnaires catholiques, ce réseau trouve l'appui des évêques chaldéens et syriaques catholiques pour secourir et convertir les Syriaques orthodoxes et les nestoriens.

## 6. Famine et déportation des Syriaques

A la fin de l'année 1915, l'alliance entre les deux Empires centraux et les Turcs ottomans, pousse le Saint Siège à accepter que les missionnaires allemands et autrichiens remplacent ceux de France et d'Italie. En effet, c'est grâce aux missionnaires allemands qui circulent plus facilement à l'intérieur de l'Empire ottoman et qui apportent des témoignages oculaires que l'on confirme la présence de massacres, de déportations, de famine et de conversions forcées à l'islam des Syriaques aussi bien que des Arméniens. Par exemple, le témoignage du missionnaire et orientaliste Johannes Lepsius est de première importance pour ce qui est de la situation des chrétiens habitant les provinces orientales de l'Empire[1134]. A ce propos, au mois de mai 1916, comme Secrétaire d'Etat du Vatican, le Cardinal Gasparri interpelle le gouvernement allemand pour stopper les mesures prises contre les chrétiens du Liban, de la Syrie et de la Mésopotamie par le gouverneur et chef de la Quatrième armée, Djemal Pacha. Pour le Cardinal Gasparri, ces mesures rappellent les massacres de 1915 et il craint le début d'une nouvelle persécution contre les chrétiens de la « Grande Syrie » [1135]. De son côté le Délégué apostolique de Syrie, Mgr Giannini, dénonce une volonté du gouvernement de Constantinople d'affamer la population de la Syrie. Les plus exposés aux dangers de la famine sont les chrétiens déportés dans les camps de Deir-El-Zor et dans d'autres camps du désert syrien[1136].

---

[1131] Manna à Benoît XV, 1 mars 1916, dans ACO, Conversioni, Fede, Professione, rub. 40, fasc. 43, n° 38067.
[1132] Florence HELLOT-BELLIER, *Chroniques de massacres annoncés*, p. 469-471.
[1133] Sontag à Gotti, 22 février 1913, dans ACO, Caldei, rubr. 108, busta 3, fasc. 29, n° 33211, 151-152.
[1134] Johannes LEPSIUS, *Rapport secret sur les Massacres d'Arménie*, Paris, Payot, 1919.
[1135] Gasparri à Frühwirth, 12 mai 1916, dans ASV, Segreteria di Stato Guerra (1914-1918), rubr. 244, fasc. 110, n° 16510, 315-31r.
[1136] Valentina Vartui KARAKHANIAN, Omar VIGANO, *La Santa Sede e lo sterminio degli Armeni nell'Impero ottomano*, p. 172.

En même temps, le gouvernement américain sous la bannière de *Near East Relief* propose d'apporter son aide. Informé de l'engagement du Président des Etats-Unis, Woodrow Wilson, le Cardinal Gasparri soutient l'initiative américaine et demande à son Délégué apostolique de Constantinople de collaborer avec les représentants de *Near East Relief*. Mais le gouvernement ottoman refuse l'initiative américaine par peur de voir le soutien des pays de l'Entente en faveur d'une révolte de la population chrétienne de Syrie contre le régime en place[1137]. A la fin de l'été 1916, le ministre des Affaires étrangères informe Mgr Dolci que son gouvernement a autorisé l'ambassadeur des Etats-Unis à apporter son soutien à la population de la Syrie. Face à cette nouvelle, le Délégué apostolique rencontre l'ambassadeur, I. Elkus, qui remercie le Saint Siège pour son engagement infatigable à voir se réaliser l'approvisionnement de la « Grande Syrie »[1138]. Si à la fin de l'année 1916, le Saint Siège déploie des efforts considérables pour approvisionner les Syriaques de Syrie, du Liban et de la Mésopotamie, c'est parce qu'il est convaincu de l'existence d'un plan d'extermination de l'élément chrétien par le gouvernement des Jeunes Turcs.

## 7. Projets du pape pour ravitailler les Syriaques

Le ravitaillement qui devait être réalisé par un comité mixte, composé de membres de la Croix-Rouge et du Croissant-Rouge, est suspendu par le gouvernement ottoman. Le 2 avril 1917, les Etats-Unis entrent en guerre aux côtés des pays de l'Entente et déclarent la guerre à l'Allemagne. Aussitôt, Constantinople suspend ses relations avec les Américains et le Saint Siège devient le seul interlocuteur pour discuter du secours humanitaire des Syriaques habitant le Liban, la Syrie et la Mésopotamie. Aussitôt, le Délégué apostolique de Constantinople prend des initiatives personnelles pour demander au gouvernement turc d'autoriser le ravitaillement de la province de Syrie. Pour ne pas agacer les Turcs, il propose que toute aide venant de l'extérieur puisse se faire sous le drapeau du Saint Siège. Alors, d'une manière subtile, il rencontre le ministre de la Guerre, Enver Pacha, un des trois ministres du CUP qui détiennent le pouvoir, et il obtient le ravitaillement de la population syrienne sous l'égide du Vatican[1139]. Profitant du feu vert donné par Enver, Mgr Dolci demande au Cardinal Gasparri d'accélérer la diplomatie du Saint Siège[1140]. En même temps, le Délégué apostolique sonde l'ambassadeur d'Espagne à Constantinople, afin que son gouvernement puisse mettre à la disposition du Saint Siège un bateau pour ravitailler la population chrétienne affamée des côtes syriennes[1141].

De son côté, la Secrétairerie d'Etat du Vatican s'active pour contacter les diplomates européens afin que le plan d'assistance à la Syrie se réalise et arrive à bon terme. Mais le Cardinal Gasparri apprend que les Britanniques refusent de donner leur feu vert au ravitaillement, car ils craignent de voir le secours détourné par l'armée ottomane[1142]. Sans être découragé par ce refus, Mgr Dolci interpelle le ministre des Affaires étrangères ottomanes afin de concrétiser le ravitaillement. Selon

[1137] Dolci à Gasparri, 29 juillet 1916, dans ASV, Arch. Deleg. Turchia, busta 113, fasc. 602, senza protocollo, 239-240. Voir aussi dans SS.RR.SS., AA.EE.SS., Stati Ecclesiastici III, periodo 1916-1922, pos. 1418, fasc. 562, senza protocollo, 46-47r.

[1138] Valentina Vartui KARAKHANIAN, Omar VIGANO, *La Santa Sede e lo sterminio degli Armeni nell'Impero ottoman*, p.176-177.

[1139] Enver à Dolci, 14 février 1917, dans ASV, Arch. Deleg. Turchia, busta 114, fasc. 603, senza protocollo, 75r.

[1140] Dolci à Gasparri, 18 février 1917, dans ASV, Arch. Deleg. Turchia, busta 114, fasc. 603, senza protocollo, 74rv.

[1141] Dolci à Gasparri, 23 mars 1917, dans ASV, Arch. Deleg. Turchia, busta 114, fasc. 603, senza protocollo, 131v,132r.

[1142] Gasparri à Dolci, 30 avril 1917, dans ASV, Arch. Deleg. Turchia, busta 114, fasc. 603, senza protocollo, 181v.

la chercheuse américaine Agnes De Dreuzy, Mgr Dolci a deux idées en tête : montrer que la réalisation du ravitaillement est son œuvre personnelle et renforcer la place politico-religieuse du Saint Siège auprès des puissances occidentales[1143]. Enfin, malgré la constitution d'un comité de secours par le Saint Siège, les Anglais restent inflexibles pour la levée du blocus et le projet du ravitaillement des Syriaques tombe à l'eau.

## 8. Massacres des Syriaques au Caucase

L'assassinat du patriarche de l'Eglise nestorienne, Mar Shemun XIX Benyamin, au mois de mars, le martyre du Délégué apostolique de Perse, Mgr Jacques-Emile Sontag, au mois d'août et le massacre de milliers de Syriaques à Ourmia et à Salamas durant l'été 1918, ont conduit à l'évacuation du Caucase. Après une longue marche de plus de 600 km, sur les 80 000 réfugiés, seulement la moitié réussit à rejoindre le camp militaire britannique de Bakuba au nord de Bagdad. Le Saint Siège, sous la direction de Benoît XV, informé de la tragédie des Syriaques met à rude épreuve la nouvelle Congrégation pour l'Eglise orientale.

Dès le mois de février 1918, cette Congrégation demande au Cardinal Gasparri d'intervenir auprès des pays alliés de l'Empire ottoman afin de stopper le massacre des chrétiens syriaques du Caucase[1144]. Rapidement, le Secrétaire d'Etat du Vatican informe les Nonces apostoliques de Bavière, de Vienne et le Délégué apostolique de Constantinople. Il leur demande de solliciter les gouvernements respectifs pour mettre fin à la désolation des chrétiens qui habitent près des frontières orientales de l'Empire ottoman[1145]. A ce propos, le 25 février 1918, le Délégué apostolique de Constantinople, Mgr Dolci, rencontre le ministre des Affaires étrangères de l'Empire, Halil Bey. Mais ce dernier refuse de reconnaître la réalité et il attribue les méfaits aux « bandes arméniennes » du Caucase qui massacrent des Turcs et des musulmans[1146]. Le 3 mars 1918, à Brest-Litovsk, les Bolchéviques signent un traité de paix avec les Turcs pour l'octroi des provinces caucasiennes à l'Empire ottoman. Alors, les chrétiens autochtones, les missionnaires occidentaux, les représentants du Saint Siège et le Délégué apostolique de la Perse manifestent leur peur de voir l'arrivée des Turcs et des Kurdes. Pour éviter le même bain de sang que celui de 1915, ils demandent au Vatican d'intervenir auprès du gouvernement de la Sublime Porte. Le 12 mars 1918, Benoît XV s'adresse personnellement au sultan Mehmet V Reshad. Dans sa lettre, le Souverain Pontife insiste sur le nombre très important de chrétiens qui habitent les territoires sous domination ottomane. Il demande au sultan des Turcs de faire preuve de clémence envers l'élément chrétien et de prendre des dispositions pour épargner des « innocents si éprouvés par la guerre »[1147]. Cette deuxième intervention du pape auprès du sultan ottoman signifie pour le gouvernement de Constantinople, que le Saint Siège et l'opinion publique sont décidés à ne plus laisser les chrétiens de l'Empire ottoman seuls. Mais au mois de mai, la réponse du sultan Mehmet V Reshad est assez

---

[1143] Agnes DE DREUZY, *The Holy See and the Emergence of the Modern Middle East*, p. 150.

[1144] Congrégation pour l'Eglise orientale à Gasparri, 12 février 1918, dans SS.RR.SS., AA.EE.SS., III, Asia-Africa-Oceania, III periodo 1918-1922, pos. 57, fasc. 44, n° 55711, f. 6r, 7r.

[1145] Gasparri à Pacelli, à Valfré di Bonzo, à Dolci, dans ASV, Arch. Nunziatura Monaco di Baviera, bust. 385, fasc. 7, senza protocollo 3.

[1146] Dolci à Gasparri, 26 février 1918, dans ACO, Armeni del Patriarcato 1891-1926, rub. 105, 3, n° 236. Voir aussi dans SS.RR.SS., AA.EE.SS., Russia, III periodo 1917-1919, pos. 974, fasc. 340, n° 63518, 11rv.

[1147] Benoît XV à Mehmet V Reshad, 12 mars 1918, dans ASV, Arch. Deleg. Turchia, busta 101, fasc. 528, senza protocollo, 41rv. Voir aussi SS.RR.SS., AA.EE.SS., Asia-Africa-Oceania, III periodo 1918-1922, pos. 57, fasc. 44, n° 57892, 22-23v.

claire pour attribuer les troubles de ces régions à des rebelles chrétiens et surtout arméniens « qui exécutent les populations musulmanes innocentes »[1148]. Un mois après, par l'entrée des troupes turques et des tribus kurdes dans les provinces d'Ourmia et de Salamas, les inquiétudes du Saint Siège se confirment. Durant deux mois, tous les chrétiens sans distinction sont passés par l'épée (seyfo) des soldats turcs et les survivants prennent la route de l'exil.

Informé de l'assassinat du Patriarche Mar Shemun XIX Benyamin et du Délégué apostolique Mgr Sontag, le Secrétaire de la Congrégation pour l'Eglise orientale, Mgr Marini, demande au Cardinal Gasparri de solliciter l'Allemagne afin qu'elle intervienne auprès du gouvernement ottoman. Malgré les promesses du gouvernement allemand, les Syriaques du Caucase n'obtiennent aucun secours et durant quatre mois, les survivants errent dans les montagnes et les camps militaires britanniques. Pour faire barrage à ces maux, le Saint Siège charge le Délégué apostolique de Constantinople d'étendre provisoirement sa juridiction sur la délégation de Perse et en accord avec leur gouvernement, d'envoyer des missionnaires lazaristes d'origine allemande ou autrichienne[1149]. Enfin, le Secrétaire de la Congrégation pour l'Eglise orientale, le Cardinal Marini, confirme l'octroi par le pape d'une somme d'argent à distribuer aux chrétiens du Caucase[1150].

## 9. Programme de réparation et d'autonomie syriaques

Avec la fin de la Première Guerre mondiale, les Syriaques se voient libérés d'un joug qui les emprisonnait depuis des siècles. Leur émancipation, avec la création d'une nation qui unit les quatre Eglises syriaques, trouve sa raison d'être. Mais cette réalité d'un peuple uni sous le nom d'Assyro-Chaldéen ne peut se concrétiser que par la revendication d'un territoire ancestral bien défini. Pour bien faire, les Syriaques se tournent vers leurs alliés durant la guerre : la France et la Grande-Bretagne. D'une manière naturelle, sous le vocable d'Assyro-Chaldéen, la délégation syriaque de Constantinople, après avoir exposé les pertes subies durant la guerre, propose un territoire géographiquement composé par les provinces à majorité syriaque : Diyarbakir, Mossoul, Hakkâri et Ourmia. Mais ces revendications restent lettre morte pour les nouveaux mandataires : la France et l'Angleterre. Alors, les chefs religieux des quatre Eglises syriaques formulent chacun de son côté d'autres mémorandums selon les intérêts de leur communauté[1151]. Malgré leurs efforts, aucune revendication ne trouve de réponse auprès des pays vainqueurs. Le nouveau cadre créé par la Société des Nations permet aux pays mandataires d'exercer une tutelle sur les peuples considérés comme « sous-développés », afin de jouir de l'exploitation des richesses du sous-sol à administrer[1152]. Les Syriaques, déçus de la politique impérialiste des pays de l'Entente, sollicitent les instances religieuses du Vatican.

---

[1148] Mehmed V Reshad à Benoît XV, 15 mai 1918, dans ASV Arch. Deleg. Turchia, busta 101, fasc. 528, senza protocollo, 46-47.

[1149] Ceretti à la Secrétairerie du Vatican, 23 septembre 1918, dans ACO, Rapprezentanze pontificie in Iran, bust. 2, pos. 856/31, n°846, 178.

[1150] Marini à Chatelet, 11 décembre 1918, dans ACO, Armeni in vari luoghi, rubr. 106, busta 6, fasc. 20, n° 1139, 100/1-2.

[1151] Claire WEIBEL YACOUB, *Le rêve brisé des Assyro-Chaldéens, L'introuvable autonomie, Paris, Cerf, 2011*, p.138-142.

[1152] Vahé TACHJIAN, *La France en Cilicie et en Haute-Mésopotamie, Aux confins de la Turquie, de la Syrie et de l'Irak (1919-1933)*, Paris, Karthala, 2004.

A la fin de ce conflit mondial et malgré les efforts considérables du Saint Siège pour stopper la guerre, le pape et ses représentants se voient exclus de la Conférence de la Paix, organisée à Paris. Mais cette absence n'empêche pas Benoît XV d'envoyer son Secrétaire de la Congrégation des Affaires Ecclésiastiques extraordinaires, le Cardinal Cerretti, pour sonder les hauts dignitaires catholiques français, afin de défendre les intérêts du Vatican. C'est grâce aux efforts de Mgr Cerretti que le patriarche de l'Eglise syriaque catholique, Mgr Rahmani, rencontre Clémenceau et que le patriarche de l'Eglise maronite, Mgr Hoyek, a un entretien avec Balfour[1153]. Au mois d'avril 1919, le pape reçoit la Délégation du conseil national syriaque de Constantinople. Il entend ces revendications pour la création d'un Etat chrétien et suit avec faveur les initiatives de cette délégation. Pour ce qui est de la création d'un Etat portant le nom d'Assyro-chaldéen, le 3 avril 1919, le Secrétaire d'Etat du Vatican le Cardinal Gasparri déclare au journaliste français M. Prax, du journal *Le Petit Parisien* :

> Je viens de recevoir le président de la délégation assyro-chaldéenne. Assyriens et Chaldéens ne veulent point davantage l'islamisme arabe que l'islamisme turc. Nous ne pouvons que suivre favorablement les démarches qu'ils ont entreprises[1154].

Aux mois de juillet et août, le patriarche de l'Eglise chaldéenne, Mgr Thomas, et les organisations civiles des Syriaques, multiplient leurs demandes pour faire réagir le pape Benoît XV, afin de défendre leur cause. Alors, le Saint Siège en accord avec le patriarche chaldéen, prend des initiatives qui provoquent la division dans toutes les instances syriaques. Toutes les délégations civiles syriaques qui ne sont pas catholiques sont démises de leurs fonctions et remplacées par les membres de l'Eglise chaldéenne. La première à souffrir de ces mesures est la Délégation Assyro-Chaldéenne de Constantinople[1155]. La stratégie du Saint Siège est de convertir pour mieux servir. C'est la raison d'être de la fameuse Congrégation pour la propagation de la foi catholique. Ainsi, à la fin de l'année 1919, la diplomatie vaticane alerte ses œuvres caritatives contre l'avancée du protestantisme en Orient. Pour bien faire, elle désigne un Visiteur apostolique pour la Mésopotamie en la personne de Mgr Adrien Smets. En même temps, le Secrétaire de la Congrégation pour l'Eglise orientale, le Cardinal Marini, est invité à collaborer avec les autres congrégations, afin de faire des quêtes spéciales en faveur des membres de l'Eglise chaldéenne catholique[1156].

Quant aux Syriaques, pour recevoir les faveurs de l'une ou l'autre puissance occidentale, ou bien l'aide financière des Eglises catholique ou anglicane, ils instrumentalisent leurs dénominations. C'est ainsi qu'ils deviennent source de clientélisme protestant et catholique. Ce qui permet à l'Eglise chaldéenne de gagner à sa cause de nouveaux membres venant de l'Eglise nestorienne et à l'Eglise protestante de renforcer ses effectifs grâce aux fidèles de l'Eglise syriaque orthodoxe.

---

[1153] Giuseppe Maria CROCE, *Le Saint Siège et la Conférence de la Paix (1919), Diplomatie d'Eglise et diplomatie d'Etat*, dans *Mélanges de l'Ecole française de Rome*, Italie et Méditerranée, t. 109, n° 2, 1997, p. 793-823.

[1154] Maurice PRAX, *La délégation inattendue, Les Assyro-Chaldéens demandent la formation d'un Etat chrétien en Mésopotamie*, dans *Le Petit Parisien*, 18 mars 1919.

[1155] Conseil national chaldéen à Dolci, 11 septembre 1919, dans ASV, Arch. Deleg. Turchia, busta 101, fasc. 523, senza protocollo, 80-81.

[1156] E. Ross à Marini, 5 décembre 1919, dans, ACO, Caldei, rubr. 108, busta 3, fasc. 32, n° 2973, 343-344v.

## 10. Convertir pour mieux soutenir les Syriaques

Pour l'historienne de l'Institut Catholique de Paris Laura Pettinaroli, la création au sein du Vatican de la Congrégation pour l'Eglise orientale et de l'Institut Pontifical Oriental, a comme unique but de favoriser l'union des chrétiens orientaux « schismatiques » avec l'Eglise catholique romaine. La Révolution russe qui combat l'Eglise orthodoxe donne l'occasion au Vatican de déployer ses effectifs sur plusieurs fronts. Sur le plan religieux, le pape s'engage personnellement pour l'union des Eglises orientales avec Rome[1157] et ouvre la porte de l'Orient à ses missionnaires. Sur le plan politique, le Vatican engage des pourparlers sur les lieux importants du christianisme oriental : Sainte Sophie de Constantinople et les Lieux Saints de Palestine. Enfin sur le plan caritatif, le Saint Siège mobilise des fonds très importants[1158]. Aux yeux des diplomates du Vatican, la fin de la guerre est un moyen pour élargir l'hégémonie de l'Eglise latine sur l'orthodoxie et le protestantisme. D'une manière hiérarchique, la plus structurée des trois branches du christianisme, l'Eglise catholique, malgré son absence à la Conférence de la Paix, envoie son Secrétaire des Affaires ecclésiastiques, Mgr Cerretti, pour empêcher l'occupation de Sainte Sophie par le patriarche orthodoxe de Constantinople et celle des Lieux Saints par les missionnaires protestants[1159].

Dans cet état d'esprit, la politique de Benoît XV en faveur des Syriaques devient évidente. Il faut entraver la mobilisation des missionnaires protestants en Syrie, en Mésopotamie et au Caucase. Pour bien faire, le Délégué apostolique de Syrie, Mgr Giannini, rédige une lettre à tous les organismes catholiques présents au Proche-Orient. Dans sa note, il demande aux chefs des missions catholiques de rester vigilants contre l'arrivée de *Near East Relief* et d'empêcher que cet organisme américain s'approche des écoles et des orphelinats[1160]. Par contre, au Caucase, selon le Visiteur apostolique, le Père Delpuch, les patriarches orthodoxes de la région ne comprennent pas l'union souhaitée par Rome. Ils réclament plutôt des enseignants et des religieux catholiques pour former leur population[1161].

En effet, la peur du Vatican n'est plus l'Eglise orthodoxe russe, car celle-ci avec la Révolution de 1917, n'a plus ni les forces, ni les moyens d'influencer les minorités chrétiennes d'Orient. Par contre, les missionnaires protestants d'origine américaine avec leurs moyens financiers considérables apparaissent comme un obstacle à la progression du catholicisme auprès des Syriaques. Cette inquiétude du Saint Siège est exprimée par le Secrétaire d'Etat, le Cardinal Gasparri, dans une lettre qu'il envoie, le 23 avril 1920, à Mgr Giannini en Syrie. Il affirme que les missionnaires protestants mènent une propagande pour la conversion des Syriaques. Ces derniers

---

[1157] Discours prononcé au consistoire du 10 mars 1919, dans Actes de Benoît XV, tome II, 1919-1920, p. 12-18.
[1158] Laura PETTINAROLI, *La politique russe du Saint-Siège (1905-1939)*, Rome, Ecole française de Rome, 2015, p. 353-380.
[1159] Giuseppe Maria CROCE, *Le Saint Siège et la Conférence de la Paix (1919), Diplomatie d'Eglise et diplomatie d'Etat*, dans *Mélanges de l'Ecole française de Rome*, Italie et Méditerranée, t. 109, n° 2, 1997, p. 793-823.
[1160] Giannini aux chefs catholiques et aux supérieurs de la mission latine en Syrie, 21 avril 1919, dans SS.RR.SS., AA.EE.SS., Stati Ecclesiastici, III periodo 1916-1922, pos. 1418, fasc. 565, n° 5295, 13-19.
[1161] Delpuch à Papadopulos, 21 novembre 1919, dans SS.RR.SS., AA.EE.SS., Asia-Africa-Oceania, III periodo 1920-1922, pos. 126, fasc. 83, n° 3643, 46.

affligés par les massacres de 1915, la famine et les déportations, risquent d'être une proie facile pour les missionnaires américains[1162].

Pour contourner cette difficulté, le Saint Siège décide de réorganiser les Eglises syriaques chaldéenne et catholique par l'ouverture de nouveaux diocèses, d'orphelinats et d'écoles. Par l'ouverture de nouveaux diocèses, on permet à la population déplacée de rester attachée à son Eglise et de ne pas aller voir ailleurs. En même temps, de servir les minorités non-catholiques et éloignées de leur hiérarchie afin qu'elles puissent rentrer dans le giron de l'Eglise catholique. Avec la création d'orphelinats et d'écoles, on permet aux enfants catholiques et non-catholiques de recevoir une formation catholique de longue durée[1163]. En même temps le Saint Siège s'engage à financer des œuvres pour la conversion des Syriaques non-catholiques. Ainsi, le patriarche Mgr Thomas de l'Eglise chaldéenne, reçoit la mission de convertir les « nestoriens » [1164] et le patriarche Mgr Rahmani de l'Eglise syriaque catholique, de convertir les « jacobites » [1165].

## 11. Politique générale du Saint Siège après la Première Guerre mondiale

Selon le spécialiste des questions internationales à l'Université de Paris II, Francis Latour, le gouvernement du Vatican a compris que, s'il veut être le porte-parole de tous les chrétiens persécutés durant la Première Guerre mondiale, il est impératif d'établir des liens particuliers avec eux. Par la création, en plein conflit, de la Congrégation pour l'Eglise orientale et l'Institut Oriental, le Saint Siège érige une enceinte pour empêcher l'avancée de l'Eglise orthodoxe dans les pays des Balkans et du Proche-Orient, et en même temps, il se montre comme le seul « unificateur » des chrétiens autocéphales[1166]. Après la disparition de la médiation des pays protecteurs des minorités chrétiennes comme la France, l'Angleterre et la Russie, l'Eglise de Benoît XV entend se qualifier comme « asile » pour les chrétiens persécutés. Cette Eglise ne semble pas avoir de dessein politique, mais elle fait tout pour être présente dans les événements qui touchent les chrétiens d'Orient. Ainsi, la diplomatie vaticane veut intervenir directement et librement sur les questions qui la touchent, en sollicitant comme elle le veut, l'intervention des gouvernements. Par exemple dans le cas des massacres qui touchent les Syriaques, le Vatican recourt à l'Allemagne et à l'Autriche-Hongrie pour affaiblir la persécution ottomane. Pour ce qui est des Lieux Saints, après 1918, la Secrétairerie d'Etat du Vatican négocie directement avec le gouvernement britannique[1167]. Durant tout le conflit, Benoît XV et le Cardinal Gasparri tentent prudemment de se libérer du protectorat religieux de la France et des autres nations européennes.

Ceci dit, lorsqu'une guerre éclate, il est difficile de savoir si l'aide humanitaire d'un pays au profit d'une population victime ne cache pas des objectifs politiques. Pour la spécialiste américaine de l'histoire de l'Eglise, Agnes De Dreuzy, la conduite du Saint Siège auprès des minorités chrétiennes

---

[1162] Gasparri à Gannini, 23 avril 1920, dans SS.RR.SS., AA.EE.SS., Asia-Africa-Oceania, III periodo 1916-1922, pos. 1418, fasc. 565, n° 5295, 37rv.
[1163] Smets à Marini, 26 juin 1920, dans ACO, Armeni, fasc. 722/30, n° 4237.
[1164] E. Ross à Marini, 8 janvier 1920, dans ACO, Sussidi, rubr. 60, busta 12, n° 3193.
[1165] Sébastien De COURTOIS, *Le génocide oublié, Chrétiens d'Orient, les derniers araméens*, Paris, Ellipses, 2002, p. 220-221.
[1166] Francis LATOUR, *Le Saint-Siège et la défense de ses intérêts politico-religieux pendant la Première Guerre mondiale,* dans *Guerres mondiales et conflits contemporains*, Paris, PUF, 1996, (n° 182), p. 105-121.
[1167] Andrea RICCARDI, *Benedetto XV e la crisi della convivenza multireligiosa nell'impero ottomano,* dans *Benedetto XV e la pace-1918*, Brescia, Morcelliana 1990, p. 89-90.

de l'Empire ottoman est purement humanitaire, même s'il désirait accroitre l'influence de l'Eglise catholique sur eux. Sa politique est différente des autres gouvernements européens et elle est même novatrice. Située entre la charité pure et la diplomatie humanitaire, l'action du Vatican est de permettre aux minorités chrétiennes de l'Empire ottoman de trouver la paix et l'autonomie religieuse de leurs rites[1168]. Il faut attendre la fin du conflit pour découvrir l'étendue de son action humanitaire. Après la guerre, l'ordre mondial change : les Empires centraux finissent par laisser place à de nouvelles nations. Cette situation amène le Saint Siège à établir des relations diplomatiques avec celles-ci et à devenir pour elles le centre du monde. Avec le changement de la scène géographique internationale, les nouvelles nations désirent une reconnaissance diplomatique du Saint Siège. Selon A. De Dreuzy, avec la fin de la guerre, le Saint Siège devient une nouvelle force spirituelle pour les Européens qui ressentent le besoin de se rattacher à leur héritage culturel chrétien. Avec l'apparition de nouvelles nations, la politique du pape représente un modèle à suivre dans les relations internationales et l'établissement de la paix. Face au danger du communisme, la plupart des pays européens considèrent le Saint Siège comme un bouclier contre la vague bolchevique[1169].

Ici le prestige du Saint Siège est fondé sur un double paradoxe : la suppression des états pontificaux au XIX$^{e}$ siècle et la mise à l'écart du Saint Siège à la Conférence de la Paix en 1919. Avec la perte des états pontificaux, la papauté renforce son influence spirituelle sur l'ensemble des pays de tradition chrétienne, et avec son exclusion aux négociations de la paix en 1919, le Saint Siège consolide le rôle du pape, comme pasteur universel et autorité morale. Enfin, après la Première Guerre, un autre événement permettra au Saint Siège de prendre des initiatives personnelles sans être dérangé par une puissance occidentale. Par la mise à l'écart de la délégation pontificale pour la construction de la Société des Nations, le pape acquiert une plus grande liberté dans son engagement diplomatique et religieux. Face au système de mandats, que la France et la Grande-Bretagne veulent instaurer pour annexer les territoires de l'Empire ottoman, Benoît XV ressent le besoin de libérer l'Eglise catholique de l'influence coloniale. Par l'Encyclique *Maximum Illud*, le pape affirme que l'Eglise a besoin de s'émanciper des puissances coloniales. Alors face aux écrits de certains missionnaires qui veulent mettre en évidence l'influence de leur pays d'origine, il déclare :

> Ce n'est pas ainsi que doit être le Missionnaire catholique, digne de ce nom. N'oubliant jamais qu'il n'est pas un envoyé de sa patrie, mais du Christ, il doit se comporter de façon à ce que chacun puisse indéniablement reconnaître en lui un ministre de cette religion qui, embrassant tous les hommes qui adorent Dieu dans un esprit de vérité, n'est étrangère à aucune nation, et « là il n'est plus question de Grec ou de Juif, de circoncision ou d'incirconcision, de Barbare, de Scythe, d'esclave, d'homme libre ; il n'y a que le Christ, qui est tout en tout[1170] ».

En effet, comme nous l'avons montré plus haut, la France, durant des siècles, a associé sa politique et le catholicisme pour s'approcher des Syriaques. Par cette déclaration, le pape remet en question le protectorat catholique de la France. Il demande aux missionnaires de cesser d'agir au nom de leur patrie pour annoncer la foi de l'Eglise catholique. Pour Benoît XV, l'Eglise comme institution universelle et supranationale doit repenser et réorganiser le monde missionnaire tout en s'éloignant

---

[1168] Agnes DE DREUZY, *The Holy See and the Emergence of the Modern Middle East, Benedict XV's Diplomacy in Greater Syria (1914-1922)*, Washington, The Catholic University of America Press, 2016, p. 138-141.
[1169] Agnes DE DREUZY, *The Holy See and the Emergence of the Modern Middle East*, p. 170-172.
[1170] Colos3, 11

de l'esprit colonialiste et impérialiste. Pour le clergé missionnaire, le pape propose trois priorités : la formation d'un clergé autochtone, la reconnaissance de la dignité de tout homme et de toute culture, et la renonciation du missionnaire à tout esprit nationaliste[1171].

Après la guerre, la politique de Benoît XV peut être résumée autour d'un triple raisonnement. Il initie une politique contre la vision eurocentriste des puissances occidentales. Grâce à l'autodétermination des minorités nationales et l'ère du mandat, le pape fait de l'Eglise une institution universelle et transnationale. Enfin, face à la politique des mandats telle qu'elle est définie par la SDN, le chef de l'Eglise catholique prône l'émancipation du monde missionnaire face aux pouvoirs coloniaux. Comme chef d'une instance neutre et impartiale durant toute la guerre, le pape n'a fait que mettre des pansements sur les blessures des peuples et des communautés détruites par une violence inouïe.

## 12. Benoît XV et les Syriaques

A la fin du XIX$^{e}$ siècle, le contexte ethnique, religieux et politique des chrétiens d'Orient est tellement complexe qu'il est difficile de comprendre la politique religieuse de Benoît XV. Avec la disparition des Capitulations, le Saint Siège doit gérer tout seul tout le monde catholique vivant sur l'ensemble du territoire de l'Empire ottoman. Pour ce qui est des chrétiens d'Orient, on a l'impression qu'après les hésitations de Pie X, Benoît XV reprend la ligne du respect du monde oriental, développée par Léon XIII qui était opposé à toute tentative de latinisation.

Alarmé par les nouvelles des massacres des Syriaques, Benoît XV presse son Délégué apostolique de Constantinople, Mgr Dolci, d'intervenir auprès du gouvernement des Jeunes Turcs. Pendant les massacres et les déportations des minorités chrétiennes, le pape écrit au sultan Mehmet V pour arrêter la persécution contre l'élément chrétien[1172]. Face à la situation, en 1916, le pape lance une prière d'indulgence en faveur de l'union avec l'Eglise romaine. Par ce geste, le chef de l'Eglise catholique veut se montrer proche des chrétiens persécutés. A travers une lettre apostolique envoyée le 15 avril 1916, Benoît XV insiste sur la nécessité du rapprochement avec les Eglises orientales. Dans son courrier, le pape, sans faire écho aux questions ecclésiastiques et dogmatiques, demande aux chrétiens d'Orient de s'unir avec Rome. Dans sa missive adressée à tous les prélats de l'Eglise catholique, Benoît XV reconnait aux Eglises orientales une place éminente dans l'histoire du christianisme. Face à leurs Docteurs de la foi il déclare :

> Seigneur, faites qu'avec nous ils (chrétiens d'Orient) pénètrent des enseignements de leurs saints Docteurs, qui sont aussi nos Pères dans la foi[1173].

Par cette phrase, le pape reconnaît que les Pères des Eglises orientales sont les Pères et Docteurs de l'Eglise romaine. Son but est de montrer aux responsables de l'Eglise catholique que les chrétiens orientaux font partie de l'Eglise universelle. Même si l'union aux yeux du pape n'est

---

[1171] Actes de Benoît XV, tome II, 1918-1920, *Encycliques, Motu proprio, Brefs, Lettres et Allocutions*, Texte latin avec traduction française, Paris, Bonne Presse, 1926, p. 81-107.

[1172] Benoît XV à Mehmet V, 10 septembre 1915, dans ASV, Arch. Deleg. Turchia, busta 101, fasc. 528, senza protocollo, 7rv. Voir aussi dans SS.RR.SS., AA.EE.SS. Autriche-Hongrie (Turquie), III periodo 1915-1916, pos. 1069, fasc. 462, n° 11335, 56-57r.

[1173] Actes de Benoît XV, tome I, 1914-1918, *Encycliques, Motu proprio, Brefs, Lettres et Allocutions*, Texte latin avec traduction française, Paris, Bonne Presse, 1924, p. 113-116.

possible que si les Eglises orientales se tournent vers le Saint Siège, et que le chef de l'Eglise catholique soit le seul Pasteur de tous, Benoît XV a envie de faire rentrer les Eglises orientales dans le giron de Rome. Par sa lettre le pape veut se montrer proche des chrétiens persécutés et sensible aux souffrances que les Syriaques endurent de la part des Turcs ottomans.

A la fin de l'année 1916, convaincu de l'existence d'un plan d'extermination des Syriaques par la famine et la déportation, le pape ordonne à son Délégué apostolique de Constantinople, Mgr Dolci, de solliciter les secours qu'il faut. Face à la disette et à la misère qui touchent toutes les communautés chrétiennes et particulièrement les Syriaques, le pape en accord avec les Américains veut ravitailler la Syrie et la Mésopotamie. Avec l'entrée en guerre des Etats-Unis, le Saint Siège reste la seule instance « neutre » présente sur le territoire de l'Empire ottoman.

Voyant la situation des chrétiens d'Orient se dégrader de jour en jour, le 1er mai 1917, devant ses cardinaux, le pape lance la création d'une Congrégation pour les Eglises orientales. Par un *motu proprio*, Benoît XV permet à cette Congrégation d'être autonome face aux autres Congrégations romaines. Par ce geste et durant toute la guerre, le pape autorise cette nouvelle Congrégation à verser des sommes très importantes pour secourir les prisonniers, les orphelins, le clergé et la hiérarchie des Eglises syriaques en général et particulièrement les catholiques. Après la guerre, c'est à elle que revient aussi la reconstruction des institutions pastorales et catéchétiques[1174].

La même année, au mois d'octobre 1917, Benoît XV met en route une institution réservée aux études des Eglises orientales. Le but du pape est d'éveiller « l'Orient catholique à l'espérance de son ancienne prospérité » et de permettre à l'Eglise d'Occident de découvrir celle d'Orient. Il insiste sur le fait que la doctrine catholique et orthodoxe doit être enseignée parallèlement pour permettre aux étudiants de l'Institut Pontifical Oriental de choisir celle qui les interpelle le plus[1175]. En effet, les changements stratégiques de la guerre durant l'année 1917 ont facilité la décision du pape pour ériger une congrégation et une institution réservées aux chrétiens d'Orient. La Révolution bolchévique de 1917, a certainement sorti la Russie du conflit international, mais elle a mis en place une politique communiste et anticléricale. Les Syriaques du Caucase et du Turabdin sont livrés à eux-mêmes et d'une manière naturelle, ils se tournent vers le Saint Siège pour trouver une solution à leur situation. Enfin, la création de la Congrégation pour l'Eglise orientale favorise l'action des missionnaires catholiques pour la conversion des fidèles de l'Eglise nestorienne.

Selon Andrea Riccardi, la création de la Congrégation pour l'Eglise orientale n'est pas bien accueillie par la majorité des Orientaux. Ces derniers considèrent cette situation comme humiliante pour leurs traditions. Par le geste du pape, les orthodoxes, surtout russes et balkaniques, voient la manifestation du dessein romain d'absorber et de latiniser l'Orient chrétien[1176]. Mais du côté syriaque, c'est grâce à cet l'Institut Oriental que la littérature et la théologie syriaques trouvent leur place parmi les études fournies au sein du Vatican. Des prêtres et des moines syriaques, surtout catholiques et chaldéens, reçoivent une formation assez rigoriste pour leurs Eglises. Beaucoup de ces étudiants syriaques vont devenir des responsables et des chefs de leurs Eglises respectives. Quant à la Congrégation pour l'Eglise orientale ayant à sa tête le Cardinal Marini, dans la ligne de sensibilité orientale du pape Léon XIII, elle prépare les Syriaques de l'Empire ottoman, surtout

[1174] Actes de Benoît XV, tome I, 1914-1918, p. 145-148.
[1175] Actes de Benoît XV, tome I, 1914-1918, p. 187-190.
[1176] Andrea RICCARDI, *Benedetto XV e la crisi della convivenza multireligiosa nell'impero ottomano*, p. 87-88.

catholiques, à vivre une condition difficile de transition politique, avec le sens de leur identité religieuse et enracinée dans leurs propres traditions.

Le 10 mars 1919, dans une allocution prononcée au consistoire, Benoît XV justifie ses ambitions pour les Eglises orientales. Deux idées émergent de son discours : le pape s'engage à rendre aux chrétiens orientaux d'abord la dignité de leur histoire antique avec la splendeur de leurs traditions et ensuite, à mettre en place une solidarité concrète avec ces communautés qui vivent des événements politiques et militaires assez troubles. Pour Benoît XV, la valorisation de la tradition historique de ces chrétiens orientaux passe par la mise en pratique d'une solidarité proche durant les tristes troubles qu'ils traversent. Selon Yves Chiron, le pape qui considère ces Eglises comme « racine et prototype de l'Eglise catholique » a un double projet pour elles. Il veut favoriser la renaissance et le développement des Eglises uniates (de rite non-romain et unies à Rome), et ramener à l'unité romaine les Eglises autocéphales[1177]. En effet, à la fin de la guerre, Benoît XV est convaincu de la nécessité de convertir les chrétiens non-unis à Rome. Dans les lettres qu'il envoie aux patriarches Thomas II de l'Eglise chaldéenne et Ephrem II Rahmani de l'Eglise syriaque catholique, il insiste sur leur rôle missionnaire pour convertir leurs frères non-unis à Rome[1178].

Le 5 octobre 1920, Benoît XV proclame saint Ephrem docteur de l'Eglise catholique. Par ce geste, le pape met à l'honneur la riche tradition de l'Eglise syriaque. Saint Ephrem pour les enfants syriaques est le saint Jean Chrysostome des Grecs et le saint Augustin des Latins. Il est né vers 306 à Nisibe, l'actuelle Nusaybin au sud du Turabdin, et mort en 373 à Edesse (Urfa) en Turquie. Homme de vertus exceptionnelles, par sa plume, Ephrem a harmonisé la théologie, la spiritualité et la poésie. Par sa vision du monde, il a façonné la place de l'écologie, de la femme, de la liturgie, du monachisme urbain et du dialogue chrétien. Par ses écrits, il permet au lecteur de pénétrer dans la culture orientale et syriaque. Le professeur de l'Université d'Oxford Sebastian Brock présente Ephrem comme l'un des écrivains les plus prolifiques du christianisme primitif. Il a écrit plus de 400 hymnes, de nombreuses homélies et un riche commentaire des Evangiles. Ce théologien poète est aujourd'hui le Docteur syriaque le plus connu au niveau international. Selon Brock, saint Ephrem est l'auteur qui peut être le point de rencontre entre le christianisme européen d'une part, et celui de l'Asie et de l'Afrique d'autre part :

> Il équilibre d'une façon revigorante, pour ceux qui relèvent du christianisme européen, une tradition trop cérébrale quant à sa façon de mener une recherche théologique, tout en étant, pour les chrétiens d'Asie et d'Afrique, le seul Père de l'Eglise et le seul théologien important dont les écrits soient immédiatement accessibles. De plus, grâce à leur forme poétique, ceux-ci ne nécessitent aucune connaissance préalable de la terminologie et de la tradition propre à la philosophie grecque[1179].

Dans son encyclique, *Principi Apostolorum Petro*, Benoît XV déclare que c'est au moment où les Syriaques malgré les souffrances de la guerre, sont restés fidèles à leur foi chrétienne et cherchent à organiser leur vie politique dans le sens de leurs institutions et de leurs traditions, qu'il a décidé de proclamer le diacre Ephrem Docteur de l'Eglise universelle. Pour mieux comprendre l'intention

---

[1177] Yves CHIRON, *Benoît XV, le pape de la paix*, Paris, Perrin, 2014, p. 277-280.
[1178] E. Ross à Marini, 8 janvier 1920, dans ACO, Sussidi, rubr. 60, busta 12, n° 3193.
[1179] Sebastian BROCK, *L'œil de lumière, la vision spirituelle de saint Ephrem*, Abbaye de Bellefontaine, Spiritualité orientale, n° 50, 1991, p. 13-22.

du pape, il est intéressant de faire recours à son encyclique[1180]. Dès le début de sa lettre apostolique, Benoît XV dit que son but est d'apporter au patriotisme syriaque un modèle de sainteté et de fidélité tel que le diacre Ephrem. En citant Grégoire de Nysse, le pape compare le *malfono* (docteur) Ephrem au fleuve Euphrate qui irrigue les terres arides de la Mésopotamie ; de même par son enseignement, saint Ephrem arrose la foi chrétienne pour l'ensemble des nations. En faisant allusion au testament d'Ephrem, le pape présente le saint homme comme un ardent patriote de la foi chrétienne qui aurait dit à ses disciples de rester fidèles à son enseignement et de demeurer à jamais attachés à la foi catholique.

Face aux bouleversements politiques de la fin de la Première Guerre, le pape demande aux prélats de l'Eglise catholique de prendre Ephrem comme exemple afin de « restaurer dans le Christ les derniers vestiges de la civilisation humaine et sociale, de ramener l'humanité dévoyée à Dieu et à la sainte Eglise de Dieu : à l'Eglise catholique ». Pour ceux qui ont la mission d'enseigner les sciences sacrées, de marcher sur les traces du diacre d'Edesse, afin de ne pas défigurer les Saintes Ecritures suivant les caprices de leurs idées, le pape déclare, comme l'anachorète d'Edesse, que les religieux et les moines catholiques sont beaucoup plus utiles à l'Eglise lorsqu'ils découvrent que leur engagement est avant tout devant Dieu et devant les hommes, comme « fils et filles de la promesse[1181] ». Aux missionnaires catholiques qui servent les intérêts de leur pays avant ceux de l'Eglise, le pape demande qu'ils apprennent comme saint Ephrem, que l'amour de la « patrie terre » ne doit pas contrarier et dominer l'amour de la « patrie du ciel ». Curieusement, Benoît XV termine les exemples à prendre dans la vie d'Ephrem le Syriaque par la reconnaissance de la primauté de l'Eglise catholique. Selon le pape, Ephrem est transporté d'enthousiasme pour parler de la primauté de Pierre comme premier évêque de Rome. En citant saint Ephrem, le pape présente la primauté de l'évêque de Rome :

> Voici comment, dans un autre hymne, il (Ephrem) fait parler le Seigneur Jésus à son premier Vicaire ici-bas : « Simon, mon disciple, c'est moi qui t'ai constitué fondement de la Sainte Eglise ; je t'ai appelé Pierre par avance, afin que tu soutiennes tout mon édifice. C'est toi qui surveilles les ouvriers qui édifient mon Eglise sur la terre. S'ils veulent bâtir contre les règles, toi que j'ai placé comme fondement, reprends-les. Tu es la source même de la fontaine où se puise ma doctrine, tu es le chef de mes disciples, c'est par toi je désaltérerai les nations. Elle est tienne, cette douceur vivifiante que je répands. C'est toi que j'ai choisi pour être dans mes desseins comme mon premier-né et mon héritier. Les clés de mon royaume, je te les ai livrées, et voici que je te donne pouvoir sur tous mes trésors[1182].

Pour le pape, c'est en méditant tous ces paroles du diacre syriaque qu'il faut ramener au giron de l'Eglise catholique, les Eglises orientales séparées. La primauté est donnée à Rome par la reconnaissance de Pierre comme chef des apôtres et premier pape de l'Eglise romaine. Benoît XV est convaincu que les paroles du théologien syriaque sur la primauté de Pierre comme évêque de Rome peuvent être une porte d'entrée pour le reste des Eglises de tradition syriaque. Mais le pape oublie que l'Eglise syriaque orthodoxe et les autres Eglises antiochiennes reconnaissent la primauté de Pierre comme fondateur de l'Eglise d'Antioche. Dans sa chronologie des patriarches de l'Eglise

---

[1180] Actes de Benoît XV, tome III, 1920-1921, *Encycliques, Motu proprio, Brefs, Lettres et Allocutions*, Texte latin avec traduction française, Paris, Bonne Presse, 1926, p. 7-29.

[1181] Expression utilisée pour les moines et les moniales syriaques.

[1182] Actes de Benoît XV, tome III, 1920-1921, *Encycliques, Motu proprio, Brefs, Lettres et Allocutions*, p.24-25.

syriaque orthodoxe d'Antioche, Mgr Yuhanun Dolabani présente l'apôtre Pierre comme le premier patriarche et le fondateur de la première Eglise chrétienne non-juive à Antioche[1183].

On remarque aussi que le pape, dans son encyclique, est surpris par la dévotion que les Syriaques orthodoxes dits jacobites et les nestoriens portent à Ephrem. Cet étonnement vient surement du fait que ce soit les trois patriarches catholiques (maronite, chaldéen et syriaque), qui demandent au pape de reconnaitre Ephrem comme saint et docteur de l'Eglise catholique. L'accent est mis sur l'universalité et la puissance structurée de l'Eglise catholique. Ephrem est présenté comme le fervent défenseur de la foi universelle de l'Eglise chrétienne et on met de côté les origines géographiques et culturelles du diacre Ephrem. Selon Sebastian Brock, Ephrem n'a quitté sa ville natale, Nisibe (Nusaybin), qu'à l'âge de soixante ans pour aller et mourir à Edesse[1184]. Cette ville du sud du Turabdin durant des années était le centre névralgique pour les Syriaques orthodoxes et les nestoriens. Après la Première Guerre, le Turabdin est resté le fief de l'Eglise syriaque orthodoxe et les catholiques ne représentaient qu'une minorité insignifiante. Encore aujourd'hui, plusieurs monastères et églises de cette région portent le nom d'Ephrem. Même le centre de formation du patriarcat syriaque orthodoxe de Damas arbore le patronyme d'Ephrem le Syriaque.
Enfin le pape termine son encyclique par une formule surement habituelle de la reconnaissance d'un théologien pour l'Eglise catholique :

> En conséquence, après avoir invoqué l'Esprit Paraclet, Nous conférons et confirmons, de Notre Autorité Apostolique, à saint Ephrem le Syrien, diacre d'Edesse, le titre et les honneurs de Docteur de l'Eglise universelle. Nous décidons que sa fête, fixée au 18 juin, devra être célébrée avec le même rite que celle des autres Docteurs de l'Eglise universelle[1185].

On constate que la reconnaissance par le pape d'Ephrem dit le Syriaque comme Docteur de l'Eglise catholique romaine, arrive en même temps que la recherche d'une autonomie territoriale par les représentants civils et religieux des Syriaques. Par ce geste, le Pontife romain donne une légitimité aux revendications patriotiques des Syriaques. En reconnaissant le diacre d'Edesse comme Père et Docteur de l'Eglise latine, Benoît XV met en valeur toute la tradition orientale d'origine syriaque. Il permet à l'Eglise de Rome de s'ouvrir vers les autres Eglises chrétiennes de langue et de culture différente. Le pape met un arrêt au prosélytisme de certains missionnaires qui veulent à tout prix latiniser les rites des anciens chrétiens.

Déjà par la création de l'Institut Pontifical Oriental, Benoît XV devient l'initiateur d'un œcuménisme qui respecte la culture et la tradition religieuse d'une Eglise différente du catholicisme. Comme premier œcuméniste du XX$^{e}$ siècle, il permet à l'Eglise catholique de reconnaitre l'existence des autres traditions chrétiennes. Mais si l'ouverture vers les autres traditions ne peut être comprise que par la reconnaissance de Rome comme l'Eglise « mère » de toutes les Eglises, la politique de Benoît XV en faveur des Syriaques vise avant tout à libérer le Saint Siège d'une influence forcée de la France ou d'une autre puissance européenne. Pour consolider la présence de l'Eglise catholique auprès des Syriaques, après la guerre, le pape s'efforce que celle-ci remplisse une fonction humanitaire directe sans aucun protagoniste. Il veut donner à

---

[1183] Yuhanun DOLABANI, *Die Patriarchen der syrisch-orthodoxen Kirche von Antiochien*, Glan, Bar-Hebraeus verleg, 1990, p. 1-4.
[1184] Sebastian BROCK, *Prière et vie spirituelle, textes des Pères syriaques*, Abbaye de Bellefontaine, Spiritualité orientale, n° 90, 1991, p. 76-88.
[1185] Actes de Benoît XV, tome III, 1920-1921, *Encycliques, Motu proprio, Brefs, Lettres et Allocutions*, p. 28.

la politique de l'Eglise catholique une vision orientale du monde chrétien et une place d'interlocutrice directe dans les événements qui touchent les Eglises syriaques.

## 13. L'influence de la politique de Benoît XV sur les Syriaques d'aujourd'hui

Plus de cent ans après, l'intervention directe du pape auprès des autorités ottomanes destinée à stopper le massacre des Syriaques est presque méconnue de leurs autorités religieuses et civiles. L'ancien ministre italien Andrea Riccardi énumère plusieurs facteurs qui ont conduit à la marginalisation et à l'oubli de l'action du Saint Siège en faveur des chrétiens de l'Empire ottoman. Les plus importants sont le problème de la confidentialité des archives vaticanes, la continuité dans la lignée des unionistes de la politique de la République turque et la présence des institutions catholiques dans ce pays[1186]. Sans oublier les facteurs économiques et géopolitiques de la région. En effet, la confidentialité des archives vaticanes a empêché les chercheurs d'ouvrir les documents relatifs aux questions brulantes du génocide commis par l'Empire ottoman sur l'élément chrétien : Grec pontique, Arménien et Syriaque. Héritiers de la politique unioniste, les gouvernements kémalistes de la Turquie vivent toujours dans le déni total de ces événements et justifient l'histoire des massacres comme moyen de survie pour leur nation. Bien sûr les stratégies géographiques et économiques dans la région influencent la politique des puissances occidentales à l'égard de la Turquie. Situé à nonante pour cent en Asie, le territoire anatolien devient le centre militaire de l'OTAN pour surveiller les pays soviétiques, caucasiens, iraniens et arabes. Après la Première Guerre mondiale, le Vatican décide de ne plus parler de la persécution des chrétiens par l'Empire ottoman et cherche avant tout à maintenir la présence de ses institutions auprès des chrétiens. Malgré le fait que ses agents aient été témoins oculaires de ces événements, l'Eglise de Benoît XV change de stratégie et s'accroche à sa présence directe auprès des chrétiens d'Orient en général et des Syriaques en particulier. Cette conduite du Saint Siège engendre chez les Syriaques des relations beaucoup plus proches qu'avant.

Si le pontificat de Benoît XV est marqué par une guerre qui a touché l'ensemble des pays européens, la politique de son Eglise a mis en évidence les difficultés vécues à la fois par les catholiques occidentaux et orientaux. D'un côté, les occidentaux ont profité du projet du Vatican pour rencontrer l'Orient, saisissant ainsi l'occasion d'observer de près la crise des chrétiens dans le monde musulman sous la domination ottomane. De l'autre, les Orientaux tels que les Syriaques ont mis en valeur la diversité de leurs traditions multiculturelles pour renforcer leurs liens avec Rome.

L'évêque syriaque orthodoxe Grégoire Georges (Jirjis) Chahin, dans son livre sur *L'histoire de la nation syriaque*, parle d'unisson au nom de l'identité religieuse. En étudiant les traditions des sept Eglises d'origine syriaque, l'écrivain critique leur division en intitulant son ouvrage : « *Pourquoi êtes-vous divisés en deux parties ? Si le Seigneur est Dieu, suivez-le et si c'est Baal suivez-le »*[1187]. Pour l'auteur, toutes les Eglises de tradition syriaque doivent s'unir comme une seule nation autour du siège apostolique d'Antioche. Sans faire de différence entre orthodoxes, catholiques et protestants, il demande aux prélats de chaque Eglise de mettre de côté leurs différences afin de former une seule force contre l'ennemi qui rôde. Comme visionnaire, Mgr Chahin ne veut pas d'une union au profit de telle ou telle personne, ou pour l'honneur de tel ou tel siège apostolique.

[1186] Andrea RICCARDI, *Benedetto XV e la crisi della convivenza multireligiosa nell'impero ottomano*, p. 95.
[1187] 1R18, 21.

Pour lui, l'union doit être faite au nom de Dieu et pour la gloire de l'Eglise syriaque qui marche dans les pas de Jésus-Christ. Curieusement, dans son ouvrage, l'auteur ne critique pas la présence des missionnaires occidentaux et le rôle de Rome auprès des communautés syriaques, et il invite même l'Eglise catholique latine à encourager l'union des Eglises syriaques. Mais il est assez clair pour défendre l'ancienneté et la primauté d'Antioche, afin de trouver un terrain d'entente pour l'ensemble des Syriaques vivant sur le territoire ottoman[1188].

Après la Première Guerre mondiale, il apparait que les Puissances occidentales n'ont pas pu voir le dilemme des chrétiens syriaques. Pour satisfaire leurs projets de mandataires au Moyen-Orient, la France et l'Angleterre, régulièrement, font appel au regard étroit des affiliations religieuses. Cependant, le soutien de Benoit XV et de son Secrétaire d'Etat, Mgr Gasparri, pour l'autonomie d'un territoire chrétien en Mésopotamie, émeut les chefs religieux des Eglises syriaques. Après la canonisation de saint Ephrem par le pape, les Syriaques trouvent une voix qui les défend au sein du Vatican et du christianisme occidental. Avec la reconnaissance de la tradition religieuse syriaque, Benoît XV ouvre la première porte à la reconnaissance de la diversité culturelle chrétienne. Même si l'ouverture vers l'autre Eglise doit absolument passer par la reconnaissance de la primauté de Rome, le pape donne un coup d'accélération à l'œcuménisme d'aujourd'hui. Avant Vatican II, Benoît XV se montre préoccupé par la situation désastreuse des Syriaques et se prononce en faveur d'une autorité internationale. Par l'ouverture de l'Institut Pontifical Oriental, le pape espère un rapprochement avec les orthodoxes. Il insiste pour la formation d'un clergé indigène et refuse la politique de latinisation de certains missionnaires occidentaux.

Progressivement, la politique de Benoît XV influence l'ouverture de nouvelles perspectives dans les relations entre les quatre Eglises syriaques et l'Eglise de Rome. La hiérarchie des Eglises syriaques : maronite, chaldéenne et catholique est formée par les instances vaticanes et avec le concile Vatican II, leurs patriarches prennent une place dans la curie romaine. Quant aux Eglises syriaques anciennes dites nestorienne et jacobite, elles prennent des initiatives uniques dans leurs engagements avec Rome. En 1984, pour la première fois dans l'histoire de l'Eglise catholique romaine, le pape Jean Paul II signe une déclaration commune avec le patriarche Ignatius Zakka I, de l'Eglise syriaque orthodoxe dite jacobite : les chefs des deux Eglises s'engagent sur dix points. Mais le point culminant est la reconnaissance mutuelle des sacrements pratiqués dans les deux Eglises. Ce qui permet aux fidèles de participer sans obstacle à la Communion eucharistique de l'une ou l'autre tradition.

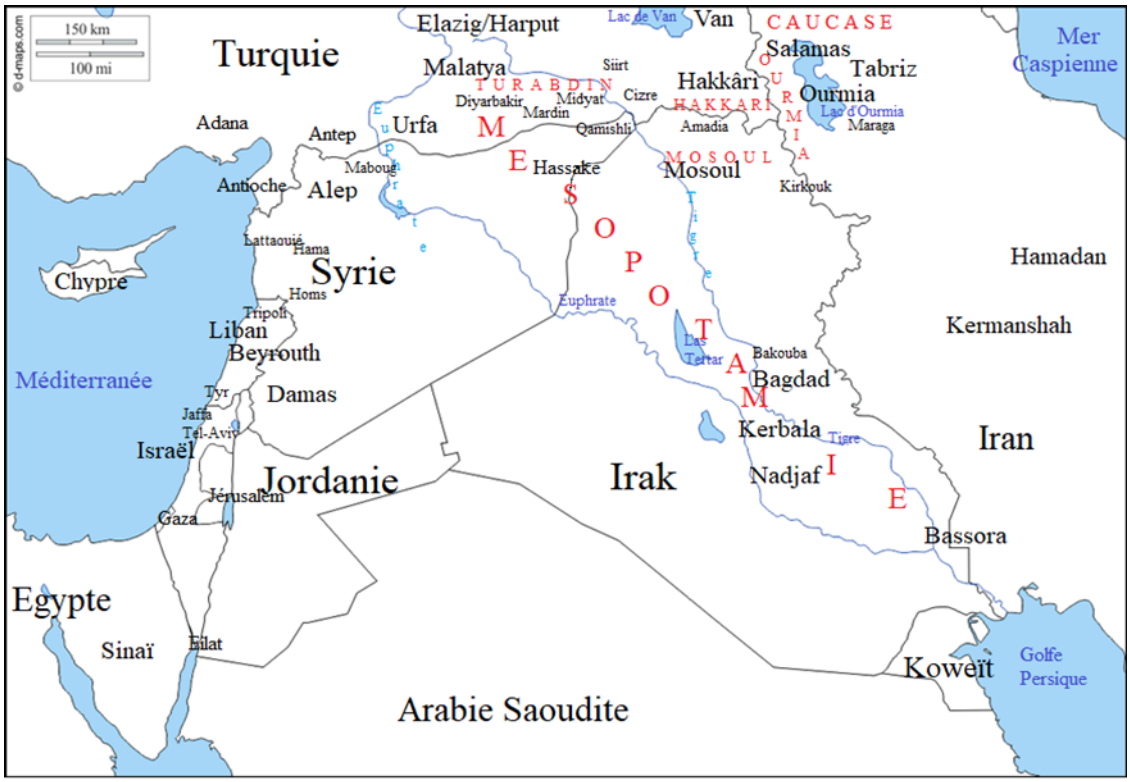
Le texte prévoit le cas de l'impossibilité matérielle ou morale pour les fidèles d'avoir accès à un prêtre de leur propre Eglise, et beaucoup de Syriaques réfugiés en Occident et de catholiques vivant en Orient ont profité de ce document signé par Jean-Paul II avec une Eglise syriaque autocéphale. Cet accord est unique dans l'histoire des deux Eglises[1189]. Pour ce qui est de l'Eglise assyrienne d'Orient dite nestorienne, il faut attendre 1994 pour voir une déclaration commune avec l'Eglise catholique. A ce sujet, l'article du professeur de l'Université catholique de Louvain Joseph Famerée est de première importance. Le théologien belge met d'abord l'accent sur les termes

[1188] Georges (Jirjis) CHAHIN, *L'histoire de la nation syriaque*, traduit de l'arabe en syriaque par le moine Yuhanun Seven Kermez et publié par le vicariat de l'évêché syriaque orthodoxe de Suède, 1997.

[1189] http://www.vatican.va/roman_curia/pontifical_councils/chrstuni/anc-orient-chdocs/rc_pc_christuni_doc_19840623_jp-ii-zakka-i_fr.html (consulté le 11 novembre 2020). Voir aussi Fikri GABRIEL, *L'attitude du Saint Siège face au Seyfo, le génocide syriaque de 1915,* Mémoire de Master en théologie présenté sous la direction de Jean-Pierre Delville, UCLouvain, Louvain-la-Neuve, 2014, p. 61-74.

christologiques utilisés par les deux Eglises et ensuite, il explique les différents sacrements pratiqués dans l'Eglise assyrienne d'Orient. La signature des accords christologiques entre le pape Jean-Paul II et le patriarche Mar Denkha IV favorise la communion entre les fidèles de l'Eglise chaldéenne et nestorienne. Le but de cette rencontre est de faire participer les membres de ces Eglises aux sacrements qui les unissent[1190].

A travers leur agonie, les Syriaques découvrent une autorité supranationale comme allié de leur tradition historique. Grâce à sa politique de soutien, Benoît XV a ouvert une porte de réconciliation entre les différentes Eglises de rite syriaque. En même temps, il a permis à l'Eglise catholique latine de s'ouvrir vers les autres cultures chrétiennes sans les assimiler à sa guise. Cent ans après ces événements, les Syriaques, toute Eglise confondue, reconnaissent aujourd'hui que le Saint Siège est la seule autorité occidentale qui a défendu le patriotisme syriaque dans son émancipation comme une seule ethnie et nation. Actuellement, victimes du fanatisme islamiste tel que Daech et les Frères musulmans, les Syriaques vivent en majorité en Europe. Dans tous les pays d'accueil, ils sont à la recherche d'une autorité occidentale qui défendra leurs intérêts ethniques et culturels, comme jadis, après la Première Guerre mondiale, Benoît XV en a pris l'engagement auprès d'eux.




***Le Proche-Orient actuel***[1191]

[1190] Joseph FAMEREE, *Le dialogue entre l'Eglise catholique et l'Eglise assyrienne de l'Orient, Aspects ecclésiologiques*, dans *Science et Esprit*, 65/11-2, 2013, p. 149-163.

[1191] Carte réalisée par nos soins d'après : https://d-maps.com/carte.php?num_car=4790&lang=fr

# Bibliographie

## Articles et ouvrages

ABOONA Hirmis, *Assyrians, Kurds, and Ottomans, Intercommunal Relations on the Periphery of the Ottoman Empire*, New York, Cambria Press, 2008.

Acta Apostolica Sedis, Commentarium Officiale (AASS), Année VIII, Vol. VIII, n° 5, Roma, Typis Polyglottis Vaticanis, 1916.

Actes de Benoît XV, tome I, 1914-1918, *Encycliques, Motu proprio, Brefs, Lettres et Allocutions*, Texte latin avec traduction française, Paris, Bonne Presse, 1924.

Actes de Benoît XV, tome II, 1918-1920, *Encycliques, Motu proprio, Brefs, Lettres et Allocutions*, Texte latin avec traduction française, Paris, Bonne Presse, 1926.

Actes de Benoît XV, tome III, 1920-1921, *Encycliques, Motu proprio, Brefs, Lettres et Allocutions*, Texte latin avec traduction française, Paris, Bonne Presse, 1926.

AKÇAM Taner, KURT Umit, *Kanunlarin Ruhu*, Istanbul, Iletisim Yayinlari, 2012. (En turc).

AKÇAM Taner, *Ordres de tuer, Arménie 1915, Les télégrammes de Talaat Pacha et le génocide des Arméniens*, Paris, CNRS Editions, 2020.

AKÇAM Taner, *Un acte honteux. Le génocide arménien et la question de la responsabilité turque*, Paris, Editions Denoël, 2008.

AKSOY Suphi, ÇELIK Tuma, *Mezopotamya Uygarliginda Süryani Tarihi*, Ankara, Nika Yayinevi, 2013. (En turc).

AKYOL Ahmet, *Zafere Ilk Adim, 19 Mayis 1919*, Istanbul, Kastas Yayinlari, 2018.

AKYUZ Gabriyel, *Osmanli Devleti'nde Süryani Kilisesi*. *Osmanli Padisahlari tarafindan Suryani kilisesi'nin Ruhani Liderlerine gonderilen Fermanlar*, Istanbul, Resim Ofset A.S., 2002. (En turc).

ANSCHUTZ Helga, *Die Syrischen Christen vom Tur'Abdin. Eine altchtliche Bevölkerungsgruppe zwischen Beharrung, Stagnation und Auflösung*, Würzburg, Augustinus-Verlag, 1985.

APRIM Frederick A., *Assyrians : From Bedr Khan to Saddam Hussein, Driving into Extinction the Last Aramaic Speakers*, Verdugo City-USA, Pearlida Publishing, 2007.

ARMALET Isaac, *Les calamités imposées aux chrétiens*, Paris, L'Harmattan, 2017.

AUBERT Roger, *Les démarches du cardinal Mercier en vue de l'octroi à la Belgique d'un mandat sur la Palestine*, dans *Académie Royale de Belgique. Classe des Lettres et des Sciences Morales et Politiques et de la Classe des Beaux-Arts. Bulletin. 5$^{e}$ série*, (65), 1979, p. 166-228.

AUSTINE Herbert H., *The Baqubah Refugee Camp*, Piscataway, Gorgias Press, 2006.

AYDIN Hanna, *Das Mönchtum im Tur-Abdin. Das Leben des Mönche im Tur-Abdin in der Gegenwart*, Glane/Losser, Bar Hebraeus Verlag, 1988.

AZIZ Pierre, *Mémoire sur les massacres survenus dans les diocèses de Salmas et Ourmiah*, dans *L'Action Assyro-Chaldéenne*, 4, 1920, p. 5-16.

BAINVILLE Jacques, *Les conséquences politiques de la paix*, Paris, Jean-Cyrille Godefroy, 1996.

BARDAKCI Murat, *Enver*, Istanbul, Turkiye Is Bankasi, Kultur Yayinlari, 2015. (En turc).

BAR HEBRAEUS Grégoire, *The Chronography*, Glane, Bar Hebraeus Verlag, 1987. (En syriaque).

BARR James, *A line in the Sand, Britain, France and the Struggle for the Mastery of the Middle East*, London, Simon and Schuster, 2011.

BARSAUM Ephrem, *Histoire des sciences et de la littérature syriaques*, Qamischli, Imprimerie des Jeunes, 1967. (En syriaque).

BARSOUM Aphram, *The History of Tur Abdin*, New Jersey, Gorgias Press, 2008.

BARTON James-L., *Story of Near East Relief, 1915-1930, an Interpretation*, New York, Macmillan Company, 1931.

BECKER Annette, *Messagers du désastre, Raphael Lemkin, Jan Karski et les génocides*, Paris, Fayard, 2018.

BECKER Annette, *Oubliés de la Grande Guerre, Humanitaire et culture de guerre 1914-1918*, Paris, Fayard, Pluriel, 2003.

BECKER Annette, *Oubliés de la Grande Guerre, Humanitaire et culture de guerre 1914-1948*, Paris, Fayard, Pluriel, 2012.

BECKER Jean-Jacques, *Le traité de Versailles*, (Que sais-je ?, 3643) Paris, PUF, 2019.

BENOIST-MECHIN Jacques, *Le loup et le léopard, Mustafa Kemal ou la mort d'un Empire*, Paris, Albin Michel, 1954.

BERRE Marie-Dominique, SIMON Hyacinthe, RHETORE Jacques, *Nous avons vu l'enfer*, Paris, Cerf, 2015.

BET-SAWOCE Jan, *Kaldéer : Vilka är de ?*, Stockholm, Bet-Froso Nsibin, 2017. (En suédois).

BET-SAWOCE Jan, *J. Gorek fran Karboran, Assyro-kaldeiska nationalkommitténs generalsekreterari i Paris 1919-1925*, Södertälje, Bet-Froso Nsibin, 2015. (En suédois).

BILGI Nijdet, *Dr. Mehmed Resit Sahingiray'in Hayati ve Hâtiralari, Ittidâd ve Terakki Donemi ve Ermeni Meselesi*, Izmir, Akadamik Kitapevi, 1997. (En turc).

BLOXHAM Donald, *The Great Game of Genocide, Imperialism, Nationalism and Destruction of the Ottoman Armenians*, Oxford, Oxford University Press, 2005.

BONIFACE Xavier, *Histoire religieuse de la Grande Guerre*, Paris, Fayard, 2014.

BOTTERO Jean, *L'épopée de Gilgamesh, Le grand homme qui ne voulait pas mourir*, Paris, Gallimard, 1992.

BOTTERO Jean, *Mésopotamie, L'écriture, la raison et les dieux*, Paris, Gallimard, 1987.

BOZARSLAN Hamit, *Histoire de la Turquie, de l'Empire à nos jours*, Paris, Tallandier, 2013.

BOZARSLAN Hamit, DUCLERT Vincent, KEVORKIAN Raymond, *Comprendre le génocide des Arméniens*, 1915 à nos jours, Paris, Tallandier, 2015.

BRICE Vicomte James, *Livre Bleu du gouvernement britannique concernant le Traitement des Arméniens dans l'Empire ottoman (1915-1916)*, Paris, Payot, 1987.

BROCK Sebastian, *L'œil de lumière, la vision spirituelle de saint Ephrem*, (Spiritualité orientale, n° 50), Abbaye de Bellefontaine, 1991.

BROCK Sebastian, *Prière et vie spirituelle, textes des Pères syriaques*, (Spiritualité orientale, n° 90), Abbaye de Bellefontaine, 1991.

CAROLLA Mario, *La Santa Sede e la Questione armena (1918-1922)*, Milano, Mimesis, 2006.

CAUJOLE Paul, *Les tribulations d'une ambulance chirurgicale française en Perse*, Paris, Gémeaux, 1922.

CELIK Adnan, *Mémoires du génocide des Arméniens à Diyarbakir : une présence par l'absence*, dans *Etudes Arméniennes Contemporaines*, 7, 2016, p. 7-17.

CHABOT Jean-Baptiste, *Chronique de Michel le Syrien*, t. I, II, III, IV, Bruxelles, Culture et civilisation, 1963.

CHAHIN Georges (Jirjis), *L'histoire de la nation syriaque*, traduit de l'arabe en syriaque par le moine Yuhanun Seven Kermez et publié par le vicariat de l'évêché syriaque orthodoxe de Suède, 1997.

CHAILLOT Christine, *L'Eglise assyrienne de l'Orient, Histoire bimillénaire et géographique mondiale*, Paris, L'Harmattan, 2020.

CHIRON Yves, *Benoît XV, Le pape de la paix*, Paris, Perrin, 2014.

CHRISTOPHE Paul, *Benoît XV et la Grande Guerre*, Paris, Cerf, 2016.

CICEK Isa, *Seyfe, Das Christen-Massaker in der Turkei, 1714-1914*, Glane/Losser, Bar Hebreaus Verlag, 1981. (En syriaque).

CLARK Christopher, *Les somnambules. Eté 1914 : comment l'Europe a marché vers la guerre*, Paris, Flammarion, 2015.

CORM Georges, *Pensée et politique dans le monde arabe, contextes historiques et problématiques, XIX^e^-XXI^e^ siècle*, Paris, La Découverte, 2016.

COURBAGE Youssef, FOURGUES Philippe, *Chrétiens et Juifs dans l'Islam arabe et turc*, Paris, Fayard, 1992.

CROCE Giuseppe Maria, *Le Saint Siège et la Conférence de la Paix (1919). Diplomatie d'Eglise et diplomatie d'Etat*, dans *Mélanges de l'Ecole française de Rome*, Italie et Méditerranée, 109, 2, 1997, p. 793-823.

DALYAN Murat Gokhan, *19. Yuzyilda Nasturiler*, thèse de doctorat à l'université Suleyman Demirel, Isparta, 2009.

D'AVRIL Adolphe, *Documents relatifs aux Églises de l'Orient et à leurs rapports avec Rome*, Paris, Librairie Challamel Ainé, 1885.

D'AVRIL Adolphe, *La Chaldée chrétienne. Etude sur l'histoire religieuse et politique des Chaldéens-unis et des Nestoriens*, Paris, Benjamin Duprat et Challamel, 1864.

D'BAIT MAR SHIMUN Surma, *Assyrian Church Customs and the Murder of Mar Shimun*, USA, Vehicle Edition, 1983.

D'BETH SAFAR Efrem, *Le massacre des chrétiens 1895*, dans *Tenhotho d'Turabdin*, Glane, Barhebraeaus Verlag, 1897, p. 129-148. (En syriaque).

De COURTOIS Sébastien, *Le génocide oublié, Chrétiens d'Orient, les derniers araméens*, Paris, Ellipses, 2002.

De DREUZY Agnes, *The Holy See and the Emergence of the Modern Middle East, Benedict XV's Diplomacy in Greater Syria (1914-1922)*, Washington, The Catholic University of America Press, 2016.

De GARINE Marc, *Le recyclage des criminels Jeunes-Turcs*, Paris, Editions Sigest, 2019.

De KERBORAN Jean Gorek, *Réflexion, si nous ne faisons pas de nos mains l'Assyro-Chaldée, l'Assyro-Chaldée ne se fera jamais*, dans *l'Action Assyro-Chaldéenne*, octobre, 1920.

DESTANI Bejtullah, *Minorities in the Middle East, Christian Minorities (1838-1967), Assyrian Communities in the Levant and Iraq, Part I, 1880-1938*, London, Archive Editions, 2007.

De TERAZI Filip, *Dogu ve Bati Suryaniler'in Altin Çaglari*, Sodertalje-Stockholm, Bet-Froso Nsibin, 1994.

DINNO Khalid S., *The Syrian Orthodox Christians in the Late Ottoman Period and Beyond, Crisis then Revival*, Piscataway, Gorgias Press, 2017.

DOLABANI Yuhanun, *Die Patriarchen der syrisch-orthodoxen Kirche von Antiochien*, Glane, Bar-Hebraeus Verlag, 1990. (En syriaque).

DONABED Sargon, *Reforging a Forgotten History: Iraq and the Assyrians in the Twentieth Century*, Edinburg, Edinburg University Press, 2015.

DREVET Richard, *Le financement des missions catholiques au XIX$^{ème}$ siècle, entre autonomie laïque et centralité romaine : l'Œuvre de la Propagation de la Foi (1822-1922)* dans *Chrétiens et sociétés*, n° 9, 2002, p. 79-114.

DUBOIS Georges, *La Question assyro-chaldéenne, études et notes, novembre et décembre 1920, janvier 1921*, Paris, Imprimerie Henry Maillet, 1921.

DUVAL Rubens, *Histoire d'Edesse, politique, religieuse et littéraire*, Amsterdam, Philo Press, 1975.

ERHAN GÜLÜ Ramazan, *Osmanli Devleti'nin Son Döneminde Süryani Kilisesi ve Süryanilerin Idaresi* dans *Osmanli Arastirmalari (The Journal of Ottoman Studies)*, Istanbul, Isam, 2019. (En turc).

EUSÈBE DE CÉSARÉE, *Histoire ecclésiastique, Livres I-IV*, texte grec, traduction et annotation par Gustave BARDY, (Sources chrétiennes, 31), Paris, Cerf, 1952.

FAMEREE Joseph, *Le dialogue entre l'Eglise catholique et l'Eglise assyrienne de l'Orient. Aspects ecclésiologiques*, dans *Science et Esprit*, 65, 2013, p. 149-163.

FILONI Fernando, *L'Eglise dans la terre d'Abraham, du diocèse de Babylone des Latins à la nonciature apostolique d'Iraq*, Paris, Cerf, 2009.

FOLIARD Daniel, *Cartes et contre-cartes à la Conférence de la Paix à Paris (1919-1920) : débats cartographiques au sein de la délégation britannique*, dans Cartes et Géomatique, n° 228, Paris, 2016, p. 153-166.

GABRIEL Fikri, *L'attitude du Saint-Siège face au Seyfo. Le génocide des Syriaques 1915*, Mémoire de Master en théologie sous la direction de Jean-Pierre Delville, UCLouvain, Louvain-la-Neuve, septembre 2014.

GABRIEL Fikri, *Le témoignage de Mara Bar Sérapion sur le Christ,* travail de fin de cycle pour l'obtention du titre de bachelier en sciences religieuse sous la direction de Jean-Marie Auwers, UCLouvain, Louvain-la-Neuve, 2011.

GABRIEL Fikri, *L'enseignement catéchétique syriaque*, Mémoire de Graduat en sciences religieuses sous la direction de Marcel Villers, ISCP, Liège, 1993.

GABRIEL Fikri, *Les quatre premiers conciles œcuméniques de l'histoire de l'Eglise*, Travail de fin d'études présenté sous la direction de Jean-Marc Drieskens, Liège, 1988.

GABRIEL Fikri, *Le Vatican face au génocide des Arméniens et des Assyriens (Syriaques),* dans Revue d'Histoire Ecclésiastique, 111, 2016, p. 605-629.

GABRIEL Fikri, *Syriaques et Turcs, quel dialogue ?* dans Cahier de la Revue Théologique de Louvain, 46, 2020, p. 117-133.

GARIS Abraham, *Bote 13 Günlük Cehennem. Süryani Küyünde 1915 Mezalimi*, Istanbul, Belge Yayinlari, 2017. (En turc).

GAUNT David, *Massacres, Resistance, Protectors: Muslim-Christian Relations in Eastern Anatolia during World War I*, New Jersey, Gorgias Press, 2006.

GAUNT David, *Katliamlar, Direnis, Koruyucular. I. Dünya Savasinda Dogu Anadolu'da Müslüman-Hiristian Iliskileri*, Istanbul, Belge Yayinlari, 2007. (En turc).

GILBRIN Emile, *Le Docteur Paul Caujole, L'Hôpital français d'Ourmiah (septembre 1917-avril1918),* dans *Histoire des sciences médicales*, 14, 1980, p. 155-164.

GOKALP Ziya, *Makaleler I*, Istanbul, Kültür Bakanligi Yayinlari, 1976. (En turc).

GOLLNISCH Pascal, *Chrétiens d'Orient, résister sur notre terre*, Paris, Le Cherche Midi, 2016.

GRIGORITA Georgica, *L'autonomie ecclésiastique selon la législation canonique actuelle de l'Eglise orthodoxe et de l'Eglise catholique, Etude canonique comparative*, Roma, Editions Pontificales de l'Université Grégorienne, 2011.

GRISELLE Eugène, *Syriens et Chaldéens, leurs martyres, leurs espérances*, Paris, Bloud et Gay, 1918.

HAMILTON Keith, *The Historical Diplomacy of the Third Republic*, dans Keith WILSON, *Forging the Collective Memory. Government and International Historians through Two World Wars*, Berghahn Books, Providence (USA), Oxford (UK), 1996, p. 29-62.

HELLOT-BELLIER Florence, *Chroniques de massacres annoncés. Les Assyro-Chaldéens d'Iran et du Hakkari face aux ambitions des empires 1896-1920*, Paris, Geuthner, 2014.

HELLOT-BELLIER Florence, *Les relations ambiguës de la France et des Assyro-Chaldéens dans l'histoire, les mirages de la « protection »*, dans *La France et les « chrétiens d'Orient ». Écrire une histoire dépassée*, sous la direction de Jérôme BOCQET, Cahiers d'EMAM, n°32, 2020.

HINNO Suleyman, *Schicksalschläg der syrischen Christen im Tur-Abdin*, Glane/Losser, Bar-Hebreaus Verlag, 1987. (En syriaque).

HITZEL Frédéric, *Le dernier siècle de l'Empire ottoman*, Paris, Les Belles Lettres, 2015.

HOFMANN Tessa, *Syriac Narratives on the Ottoman Genocide in Comparative Perspective*, dans *International Journal of Armenian Genocide Studies*, 4, 2019, p. 7-35.

ICKX Johan, *La guerre et le Vatican. Les secrets de la diplomatie du Saint-Siège (1914-1915)*, Paris, Cerf, 2017.

INALCIK Halil, *Devlet-i Aliyye, Osmanli Imparatorlugu Uzerine Arastirmalar -IV,* Istanbul, Tûrkiye Is Bankasi Kültür Yayinlari, 2016. (En turc).

KARABEKIR Kazim, *Brinci Dünya Savasi Anilari*, Istanbul, Yapi Kredi Yayinlari, 2011. (En turc).

KARAKHANIAN Valentina Vartui, VIGANO Omar, *La Santa Sede e lo sterminio degli Armeni nell'Impero ottomano, Dai documenti dell'Archivio Segreto Vaticano e dell'Archivio Storico della Segreteria di Stato*, Milano, Guerini e Associati, 2016.

KENANOGLU Macit, *Osmanli Millet Sistemi. Mit ve Gerçek*, Istanbul, Klasik Yayinlari, 2010. (En turc).

KEVORKIAN Raymond, *Le génocide des Arméniens*, Paris, Odile Jacob, 2006.

KIESER Hans-Lukas, *Talaat Pasha : Father of Modern Turkey, Architect of Genocide*, New Jersey, Preston University Press, 2018.

KOUFAR Yuhanun, *Seyfo de 1895*, dans Mimre d'al Seyfe de 1714-1914, Glane, Bar Hebreaus Verlag, 1981, p. 141-163. (En syriaque)

KURT HANINKE Augin, *The Heirs of Patriarch Shaker*, Göteborg, Ninveh Press, 2018.

KYRIAKOS Mansour, YONANN Victor, *L'Action Assyro-Chaldéenne*, Beyrouth, Edition Vicariat Patriarcal des Assyro-Chaldéens, 1920-1921.

LABOURT Jérôme, *Le christianisme dans l'Empire perse sous la dynastie sassanide (224-632)*, Paris, Librairie Victor Lecoffre, 1904.

LACROIX-RIZ Annie, *Le Vatican, l'Europe et le Reich*, Paris, Armand Colin, 2010.

LACROIX-RIZ Annie, *Le Vatican et les buts germaniques de 1914 à 1918 : le rêve d'une Europe allemande*, dans *Revue d'histoire moderne et contemporaine,* 42, 1995, p. 515-555.

LATOUR Francis, *La papauté et les problèmes de la paix pendant la Première Guerre mondiale*, Paris, L'Harmattan, 1996.

LATOUR Francis, *Les relations entre le Saint-Siège et la Sublime Porte à l'épreuve du génocide des chrétiens d'Orient pendant la Grande Guerre*, dans *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n° 219, Paris, PUF, 2005, (n° 219), p. 31-43.

LATOUR Francis, *Le Saint-Siège et la défense de ses intérêts politico-religieux pendant la Première Guerre mondiale*, dans *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n° 182, Paris, PUF, 2001.

LAUNAY Marcel, *Benoît XV (1914-1922), Un pape pour la paix*, Paris, Cerf, 2014.

LAYARD Austen Henry, *Nineveh and its Remains. With an Account of a Visit to the Chaldean Christians of Kurdistan, and the Yezidis, or Devil Worshippers, and an Enquiry into the Manners and Arts of the Ancient Assyrians*, Michigan, University of Michigan library, 2009.

LE COZ Raymond, *Histoire de l'Eglise d'Orient : chrétiens d'Irak, d'Iran et de Turquie*, Paris, Cerf, 1995.

LEPSIUS Johannes, *Archives du génocide des Arméniens*, Paris, Fayard, 1986.

LEPSIUS Johannes, *Rapport secret sur les massacres d'Arménie*, Paris, Payot, 1919.

*L'extermination des Chrétiens d'Orient. Faits, documents et témoignages anglais et américains*, Paris, P. Thevoz imprimerie, 1922.

MATHEWS Basil, *The Book of Missionary Heroes*, New York, George H. Doran Campany, 1922.

McDERMID Jane et HILLYAR Anna, *Midwives of the Revolution: Female Bolsheviks and Women Workers in 1917*, London, UCL Press, 1999.

MEYRIER Gustave, *Les massacres de Diarbékir : correspondance diplomatique du vice-consul de France (1894-1896)*, Paris, L'Inventaire, 2000.

MOUAWAD Ray Jabre, *Les Syriaques orthodoxes de l'Empire ottoman au Liban 1850-1930*, Beyrouth, Université Saint Joseph, département d'histoire, 1991.

NAAYEM Jean, *Les Assyro-Chaldéens et les Arméniens massacrés par les Turcs, documents inédits recueillis par un témoin oculaire*, Paris, Cercle d'Ecrits Caucasiens, 2016.

NAU François, *Les Arabes chrétiens de Mésopotamie et de Syrie du VII^e^ et VIII^e^ siècle*, Paris, Imprimerie Nationale, 1923.

NAZARIAN Alice, *Bloodied, but Unbowed : A Memory of the Ashur and Arshaluys Yusuf Family*, Göteborg, Ninve Press, 2018.

NIKITINE Basile, *Une petite nation victime de la guerre, les Chaldéens*, dans *Revue des Sciences Politiques*, 4, 1921, p. 602-625.

OZALP Ahmet, *Sait Halim Pasa : Butun Eserleri*, Ankara, Anka Yayinlari, 2013. (En turc).

OZCOSAR Ibrahim, *19. Yuzyilda Mardin Suryanileri*, Istanbul, Beyan Yayinlari, 2008. (En turc).

PARROT André, *Ninive et l'Ancien Testament*, Neuchâtel, Delachaux & Niestlé, 1970.

PETTINAROLI Laura, *La politique russe du Saint-Siège (1905-1939)*, Rome, Ecole française de Rome, 2015.

PETTINAROLI Laura, *Les « sessioni » de la Congrégation des Affaires ecclésiastiques extraordinaires : évolution générale (1814-1938) et remarques sur le cas russe (1906-1923)*, dans Mélanges de l'Ecole française de Rome – Italie et Méditerranée, 122, 2010, p. 493-537.

PRAX Maurice, *La délégation inattendue, Les Assyro-Chaldéens demandent la formation d'un Etat chrétien en Mésopotamie*, dans *Le Petit Parisien*, 18 mars 1919.

QARABASHI Abed Mschiho Na'man, *Vergossenes Blut: Geschichten des Greuel, die an des Christen verübt, und der Leiden, die ihnen 1895 und 1914-1918 zugefügt wurdes*, Glane, Bar Hebraeus Verlag, 2001.

QUATREMERE Etienne, *Mémoire sur les Nabatéens*, Paris, Imprimerie royale, 1835.

REED George S., *La Mission de l'Archevêque de Cantorbéry auprès des Assyriens*, (*Cahier d'études chrétiennes orientales)*, Paris, Le monde non chrétien, 1967.

REY Emmanuel-Guillaume, *Les grandes écoles syriennes du IV^e^ au XII^e^ siècle*, Paris, Ernest Leroux, 1898.

RHETORE Jacques, *La versification en souret (araméen contemporain)*, édition et notes de Bruno POIZAT, Louvain, Peeters, 2013.

RHETORE Jacques, *Les chrétiens aux bêtes. Souvenirs de la guerre sainte proclamée par les Turcs contre les chrétiens en 1915*. Etude et présentation par Joseph ALICHORAN, Paris, Cerf, 2005.

RICCARDI Andrea, *Benedetto XV e la crisi della convivenza multireligiosa nell'impero ottomano,* dans *Benedetto XV e la pace-1918*, Brescia, Morcelliana 1990, p. 83-128.

RICCARDI Andrea, *La strage dei cristiani, Mardin, gli armeni e fine di un mondo*, Bari, Editori Laterza, 2015.

RICCI Antonella, *La Santa Sede e la questione armena nei documenti vaticani*, dans *EuroStudium*, sous la direction de Francesco GUI, juillet-septembre 2015. Le présent article est le résultat d'une thèse présentée pour l'obtention du diplôme en histoire moderne, sous la direction des professeurs Anna Foa et Lucia Scaraffia, Roma, La Sapienza, 2011.

RONDOT Pierre, *Origines et caractères ancestraux du peuple assyrien en haute Djézireh syrienne : esquisse d'une étude de la vie tribale*, dans *Bulletin d'Etudes Orientales*, t. 41-42, 1989-1990, p. 65-111.

RUTLEDGE Ian, *Enemy on the Euphrates, the Battle for Irak 1914-1921*, London, Saki, 2014.

SALLES-DABADIE Jean-Marie-Antoine, *Les conciles œcuméniques dans l'histoire*, Paris, La Palatine, 1962.

SANDRI Leonardo, VASIL Cyril et alii, *Congrégation for the Oriental Churches : 2017 Centenary Year*, Roma, Valore Italiano, 2017.

SELIS Claude, *Les Syriens orthodoxes et catholiques*, Turnhout, Brepols, 1998.

SEVERIUS Jacob, *History of the Syrian Church of Antioch, part II*, Stockholm, 2001. (En syriaque).

*Seyfo 1915. Le génocide des Syriaques*, dossier pédagogique réalisé par l'Institut Syriaque de Belgique avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles, 2015.

SHEDD Mary Lewis, *The Measure of a man: the life of William Ambros Shedd, Missionary to Persia, with a Biography of W.A. Shedd by Heleen Murre-van des Berg*, Piscataway, Gorgias Press, 2006.

SHEDD A. William, *The Syrian of Persian and Eastern Turkey*, dans *Bulletin of the American Geographical Society*, 35, 1903, p. 1-7.

SHIRINIAN N. Georges, *Genocide in the Ottoman Empire : Armenians, Assyrians, and Greeks 1913-1923*, New York & Oxford, Berghahn Books, 2017.

SIMON Hyacinthe, *Mardine la ville héroïque. Autel et Tombeau de l'Arménie, durant les massacres de 1915*, Jounieh-Liban, Editions Naaman, 1991.

SIMSEK Mehmet, *Suryani Kadim Ortodoks Kilisesi Patrikhane Nizamnamesi*, dans Omer TEOMAN, *Profesor Doktor Huseyin Hatemi'ye Armagan*, Istanbul, Vedat Ketapçilik, 2009. (En turc).

SODERINI Eduardo, *Il Pontificato di Leone XIII Rapporti con l'Armenia*, Edizione e commento Georges-Henri RUYSSEN s.j., London, Lulu.com, 2010.

SOFUOGLU Ebubekir, AKVARUP Ilk Nur, *Osmanli Devletinde Millet Sistem ve Süryaniler*, dans *Akademik Incelemeler Dergisi* (*Journal of Academic Inquiries*), 7, 2012, p. 71-88. (En turc).

SORO Mar Bawai, *The Church of the East, Apostolic & Orthodox*, San Jose, Adiabene publications, 2007.

TACHJIAN Vahé, *La France en Cilicie et en Haute-Mésopotamie. Aux confins de la Turquie, de la Syrie et de l'Irak (1919-1933)*, Paris, Karthala, 2004.

TAYLOR William Henry, *Antioch and Canterbury, the Syrian Orthodox Church and the Church of England 1874-1928*, Piscataway, Gorgias Press, 2005.

TERNON Yves, *Génocide, anatomie d'un crime*, Paris, Armand Colin, 2016, p. 85-86.

TERNON Yves, *Mardin 1915. Anatomie pathologique d'une destruction*, Paris, Geuthner, 2010.

TEULE Herman, *Les Assyro-Chaldéens, Chrétiens d'Irak, d'Iran et de Turquie*, Turnhout, Brepols, 2008.

TEXIDOR Javier, *La culture syriaque*, dans *Les premiers temps de l'Eglise*, éd. Marie-Françoise BASLEZ, Paris, Gallimard, 2004, p. 465-471.

TOYENBEE J. Arnold, *Les massacres des Arméniens, le meurtre d'une nation (1915-1916)*, Paris, Payot, 2004.

TOYENBEE J. Arnold, *The Treatment of Armenians in the Ottoman Empire, 1915-1916*, London, Hooder and Stoughton, 1916.

TRAVIS Hannibal, *The Assyrian Genocide. Cultural and Political Legacies*, New York, Routledge Taylor & Francis group, 2018.

TRUMPENER Ulrich, *Germany and the Ottoman Empire (1914-1918)*, Princeton, Princeton University Press, 2016.

VALOGNES Jean-Pierre, *Vie et mort des chrétiens d'Orient, des origines à nos jours*, Paris, Fayard, 1994.

Van BRUINESSEN Martin, *Agha, Shaikh and State, the Social and Political Structures of Kurdistan*, London, Zed Books, 1992.

VANDERMEERSCH Damien, *Comment devient-on génocidaire ? et si nous étions tous capables de massacrer nos voisins ?*, Bruxelles, Grip, 2013.

Van YPERSELE Laurence, *Questions d'histoire contemporaine : conflits, mémoires et identités*, Paris, PUF, 2006.

VARTANOV Illiya Lazar, *Assyrian in the Serbian exile*, Chicago, Centre for Assyrian Genocide Studies, 2008.

VIEYRA Maurice, *Les Assyriens*, Paris, Seuil, 1961.

WALLACH Janet, *Desert Queen, the Extraordinary Life of Gertrude Bell*, London, Weidenfeld & Nicolson Press, 1999.

WEIBEL YACOUB Claire, *La France et les Assyro-Chaldéens, qu'en dit la presse ?* Paris, L'Harmattan, 2019.

WEIBEL YACOUB Claire, *Le rêve brisé des Assyro-Chaldéens, L'introuvable autonomie*, Paris, Cerf, 2011.

WEIBEL YACOUB Claire, *Surma l'Assyro-Chaldéenne (1883-1975), dans la tourmente de Mésopotamie*, Paris, L'Harmatan, 2007.

WERDA Joel, *A short Biography of Mar Benyamin Shimun XXI*, dans *Nineveh, Voice of the Assyrian Foundation of America*, 4, 1981, p. 1-3.

WIGRAM William, *The Cradle of the Mankind Life in Eastern Kurdistan*, London, Library of Alexandria, 1914.

WILMSHURST David, *The Ecclesiastical Organisation of the Churche of the East, 1318-1913*, (*Corpus Scriptorum Christianorum Orientalium,Vol.* 582, *Subsidia* 104), Louvain, Peeters, 2000.

WILMSHURST David, *The Martyred Church, A History of the Church of the East*, London, East & West Publishing, 2011.

YACOUB Joseph, *Qui s'en souviendra ? 1915 : le génocide assyro-chaldéo-syriaque*, Paris, Cerf, 2014.

YACOUB Joseph et Claire, *Oubliés de tous, les Assyro-Chaldéens du Caucase*, Paris, Cerf, 2015.

YACOUB Joseph, *Year of the Sword : the Assyrian Christian Genocide : a History*, Oxford, Oxford University Press, 2016.

YALÇIN Kemal, *Suryaniler ve Seyfo*, Istanbul, Birzamanlar Yayincilik, 2019. (En turc).

YALÇIN Kemal, *Sûryaniler ve Seyfo, I, Hayatla Ölüm Arasinda, II, Yeniden Varolus, III, Kalbim Turabdin'de Kaldi*, Leck, Druck und Bindearbeiten, CPI books GmbH, 2014. (En turc).

YALÇIN Kemal, *Süryani Halk Kahramani, Semun Hanne Haydo*, Leck, Druck und Bindearbeiten, CPI books GmbH, 2018. (En turc).

YE'OR Bat, *Les chrétientés d'Orient entre jihâd et dhimmitude, VII^e^-XX^e^ siècle*, Paris, Jean-Cyrille Godefroy, 2007.

YONAN Gabriele, *Asur Soykirimi. Unutulan bir holocaust*, Istanbul, Pencere Yayinlari, 1999. (En turc).

YONAN Gabriele, *Ein vergessener Holocaust, die Vernichtung des Christlichen Assyrer in der Türkei,* Göttingen - Wien, Reihe Bedrohte Völker, 1989.

YOUSIF Ephrem-Isa, *Les chroniqueurs syriaques*, Paris, L'Harmattan, 2002.

YOUSIF Ephrem-Isa, *Les Syriaques racontent les Croisades*, Paris, L'Harmattan, 2007.

## Les archives secrètes du Vatican

### *La questione Armena*

RUYSSEN Georges-Henri, *La questione Armena*, Vol. I, *1894-1896, Documenti dell'Archivio Segreto Vaticano (ASV)*, Roma, Lilame, Editioni Orientalia Christiana, 2013.

RUYSSEN Georges-Henri, *La questione Armena*, Vol. II, *1894-1896, Documenti dell'Archivio della Congregazione per le Chiese Orientali (ACO)*, Roma, Lilame, Editioni Orientalia Christiana, 2013.

RUYSSEN Georges-Henri, *La questione Armena*, Vol. III, *1908-1925, Documenti dell'Archivio della Congregazione per le Chiese Orientali (ACO)*, Roma, Lilame, Editioni Orientalia Christiana, 2013.

RUYSSEN Georges-Henri, *La questione Armena*, Vol. IV, *1908-1925, (4 ottobre 1902 - 26 maggio 1918) Documenti dell'Archivio Segreto Vaticano (ASV), & dell'Archivio Storico della Segreteria di Stato, Sezione per i Rapporti con gli Stati (SS.RR.SS.)*, Roma, Lilame, Editioni Orientalia Christiana, 2015.

RUYSSEN Georges-Henri, *La Questione Armena*, Vol V, *1908-1925, (27 maggio 1918 – 3 marzo 1921) Documenti dell'Archivio Segreto Vaticano (ASV), & dell'Archivio Storico della Segreteria di Stato, Sezione per i Rapporti con gli Stati (SS.RR.SS.)*, Roma, Lilame, Editioni Orientalia Christiana, 2015.

RUYSSEN Georges-Henri, *La Questione Armena*, Vol VI, *1908-1925, (9 marzo 1921 – 20 febbraio 1923) Documenti dell'Archivio Segreto Vaticano (ASV), & dell'Archivio Storico della Segreteria di Stato, Sezione per i Rapporti con gli Stati (SS.RR.SS.)*, Roma, Lilame, Editioni Orientalia Christiana, 2015.

RUYSSEN Georges-Henri, *La Questione Armena*, Vol VII, *1908-1925, (20 febbraio 1923 – 24 gennaio 1930) Documenti dell'Archivio Segreto Vaticano (ASV), & dell'Archivio Storico della Segreteria di Stato, Sezione per i Rapporti con gli Stati (SS.RR.SS.)*, Roma, Lilame, Editioni Orientalia Christiana, 2015.

### *La questione Caldea e Assira*

RUYSSEN Georges-Henri, *La Questione Caldea e Assira*, Tomo I, *1908-1938, (16.06.1908 al 29.5.1923) Documenti dell'Archivio Segreto Vaticano (ASV), Dell'Archivio della Congregazione*

*per le Chiese Orientali (ACO) e Dell'Archivio Storico della Segreteria di Stato, Sezione per i Rapporti con gli Stati (SS.RR.SS.)*, Roma, Lilame, Editioni Orientalia Christiana, 2019.

RUYSSEN Georges-Henri, *La Questione Caldea e Assira*, Tomo II, *1908-1938, (1.06.1923 al 7.10.1930) Documenti dell'Archivio Segreto Vaticano (ASV)*, *Dell'Archivio della Congregazione per le Chiese Orientali (ACO) e Dell'Archivio Storico della Segreteria di Stato, Sezione per i Rapporti con gli Stati (SS.RR.SS.)*, Roma, Lilame, Editioni Orientalia Christiana, 2019.

RUYSSEN Georges-Henri, *La Questione Caldea e Assira*, Tomo III, *1908-1938, (8.10.1930 al 16.5.1938) Documenti dell'Archivio Segreto Vaticano (ASV)*, *Dell'Archivio della Congregazione per le Chiese Orientali (ACO) e Dell'Archivio Storico della Segreteria di Stato, Sezione per i Rapporti con gli Stati (SS.RR.SS.)*, Roma, Lilame, Editioni Orientalia Christiana, 2019.

RUYSSEN Georges-Henri, *La Questione Caldea e Assira*, Tomo IV, *1908-1938, (Indici Analitici) Documenti dell'Archivio Segreto Vaticano (ASV)*, *Dell'Archivio della Congregazione per le Chiese Orientali (ACO) e Dell'Archivio Storico della Segreteria di Stato, Sezione per i Rapporti con gli Stati (SS.RR.SS.)*, Roma, Lilame, Editioni Orientalia Christiana, 2019.

***Archives de la Congrégation pour les Eglises Orientales (ACO)***

*ACO 1860-1914 :*

ACO, Armeni del Patriarcato 1867-1921, busta n°105, 1, n°4543.
ACO, Armeni del Patriarcato 1867-1921, busta n°105, 1, n°4818.
ACO, Armeni del Patriarcato 1867-1921, busta n° 105, 1, n°5020.
ACO, Armeni del Patriarcato 1867-1921, busta n°105, 1 bis, n°5176.
ACO, Armeni del Patriarcato 1867-1921, busta n°105, 1 bis, n°5008.
ACO, Armeni del Patriarcato 1867-1921, busta n° 105, 1 bis, n°5134.
ACO, Armeni del Patriarcato 1867-1921, busta n° 105, 1 bis, n° 5743.
ACO, Armeni del Patriarcato 1867-1921, busta n° 105, 1 bis, n° 6132.

ACO, Armeni del Patriarcato 1891-1926, rubr. 105, 3, n° 24941.
ACO, Armeni del Patriarcato 1891-1926, rubr. 105, 3, n° 24900.
ACO, Armeni del Patriarcato 1891-1925, rubr. 105, 3, n° 24993.
ACO, Armeni del Patriarcato 1891-1926, rubr. 105, 3, n° 26375.
ACO, Armeni del Patriarcato 1891-1926, rubr. 105, 3, n° 26397.
ACO, Armeni del Patriarcato 1891-1926, rubr. 105, 3, n° 26577.
ACO, Armeni del Patriarcato 1891-1926, rubr. 105, 3, n° 26491.
ACO, Armeni del Patriarcato 1891-1926, rubr. 105, 3, n° 26603.
ACO, Armeni del Patriarcato 1891-1926, rubr. 105, 3, n° 26480.
ACO, Armeni del Patriarcato 1891-1926, rubr. 105, 3, n° 26726.
ACO, Armeni del Patriarcato 1891-1926, rubr. 105, 3, n° 26480.

ACO, Armeni, fasc. 2711/28, n° 6746.

ACO, Caldei, rubr. 108, busta 3, fasc. 29, n° 33211, 151-152.

ACO, Caldei, rub. 108, busta 6, fasc. 52, n°35096, 91rv.

ACO, Sussidi 1893-1921, rubr. n° 60, 4, n° 25823.

*ACO 1915 :*

ACO, Armeni, fasc. 2950/28, senza protocollo.

ACO, Armeni del Patriarcato 1891-1926, rubr. 105, 3, n° 36842.
ACO, Armeni del Patriarcato 1891-1926, rubr. 105, 3, n° 37018.
ACO, Armeni del Patriarcato 1891-1926, rubr. 105, 3, n° 37021.

ACO, Armeni in vari luoghi, rubr. 106, busta 6, fasc. 20, n° 36275, 46rv.
ACO, Armeni in vari luoghi, rubr. 106, busta 6, fasc. 20, n° 36401, 48.
ACO, Armeni in vari luoghi, rubr. 106, busta 6, fasc. 20, n° 36790, 49-50.
ACO, Armeni in vari luoghi, rubr. 106, busta 6, fasc. 20, n° 36851, 53-54.
ACO, Armeni in vari luoghi, rubr. 106, busta 6, fasc. 20, n° 36851, 55.
ACO, Armeni in vari luoghi, rubr. 106, busta 6, fasc. 20, n° 37044, 59-60.

ACO, Caldei, rubr. 108, busta 6, fasc. 52, n°35096, 91rv.
ACO, Caldei, rubr. 108, busta 6, fasc. 52, n° 35778, 95-98v.

ACO, Caldei, rubr. 108, busta 3, fasc. 29, n° 36342, 173.
ACO, Caldei, rubr. 108, busta 3, fasc. 29, n° 36474, 174-175v.
ACO, Caldei, rubr. 108, busta 3, fasc. 29, n° 36571, 173.
ACO, Caldei, rubr. 108, busta 3, fasc. 29, n° 36474, 176rv.
ACO, Caldei, rubr. 108, busta 3, fasc. 29, n° 36342, 173.
ACO, Caldei, rubr. 108, busta 3, fasc. 29, n° 36571, 173.
ACO, Caldei, rubr. 108, busta 3, fasc. 29, n° 36474, 174-175v.
ACO, Caldei, rubr. 108, busta 3, fasc. 29, n° 37045, 181-182.

ACO, Conversioni, Fede, Professione, rub. 40, fasc. 43, n° 36765.
ACO, Conversioni, Fede, Professione, rub. 40, fasc. 43, n° 36806.
ACO, Conversioni, Fede, Professione, rub. 40, fasc. 43, n° 36870.

ACO, Rappresentanze pontificie in Iran, busta 2, pos. 856/31, n°35662, 107-110.
ACO, Rappresentanze pontificie in Iran, busta 2, pos. 856/31, n°36846, 121-123.
ACO, Rappresentanze pontificie in Iran, busta 2, pos. 856/31, n°36887, 127rv.
ACO, Rappresentanze pontificie in Iran, busta 2, pos. 856/31, n°36846, 129rv.

ACO, Sussidi, rubr. 60, busta 8, n° 35617.
ACO, Sussidi, rubr. 60, busta 12, n° 36641.
ACO, Sussidi, rubr. 60, busta 12, n° 36775.
ACO, Sussidi, rubr. 60, busta 12, n° 36777.

*ACO 1916 :*

ACO, Armeni del Patriarcato 1891-1926, rubr., n° 105, 3, n° 37804.

ACO, Armeni in vari luoghi, rubr. 106, busta 6, fasc. 20, n° 37141, 61-62.
ACO, Armeni in vari luoghi, rubr. 106, busta 6, fasc. 20, n° 37186, 67.

ACO, Caldei, rubr. 108, busta 3, fasc. 29, n° 33211, 151-152.
ACO, Caldei, rubr. 108, busta 3, fasc. 29, n° 37045, 183.

ACO, Conversioni, Fede, Professione, rub. 40, fasc. 43, n° 37059.
ACO, Conversioni, Fede, Professione, rub. 40, fasc. 43, n° 37301.
ACO, Conversioni, Fede, Professione, rub. 40, fasc. 43, n° 38067.
ACO, Conversioni, Fede, Professione, rub. 40, fasc. 43, n° 37693.
ACO, Conversioni, Fede, Professione, rub. 40, fasc. 43, n° 37799.

ACO, Delegato apostolico di Turchia, busta 101, fasc. 523, 7.

ACO, Rappresentanze pontificie in Iran, busta 2, pos. 856/31, n°37351, 139-140.
ACO, Rappresentanze pontificie in Iran, busta 2, pos. 856/31, n°37578, 145-146.
ACO, Rappresentanze pontificie in Iran, busta 2, pos. 856/31, n°37658, 151-152.

ACO, Sussidi, rubr. 60, busta 12, n° 37234.
ACO, Sussidi, rubr. 60, busta 12, n° 37425.
ACO, Sussidi, rubr. 60, busta 12, n° 37547.

ACO, Sussidi 1892-1925, busta n° 60, 5, n° 37426.

*ACO 1917 :*

ACO, Caldei, rubr. 108, busta 3, fasc. 29, n° 38219, 203-212v.
ACO, Caldei, rubr. 108, busta 3, fasc. 29, n° 38219, 217-218v.
ACO, Caldei, rubr. 108, busta 3, fasc. 29, n° 38229, 223.
ACO Caldei, rubr. 108, busta 3, fasc. 29, n° 38229, 225r.

ACO Collegi, Seminari, rubr. 8, busta 13, n° 38486.

ACO, Conversioni, Fede, Professione, rub. 40, fasc. 43, n° 37937.
ACO, Conversioni, Fede, Professione, rub. 40, fasc. 43, n° 37938.
ACO, Conversioni, Fede, Professione, rub. 40, fasc. 43, n° 37939.

*ACO 1918 :*

ACO, Armeni del Patriarcato 1891-1926, rub. 105, 3, n° 236.
ACO, Armeni del Patriarcato 1891-1926, rubr. 105, 3, n° 542.

ACO, Armeni in vari luoghi, rubr. 106, busta 6, fasc. 20, n° 1139, 100/1-2.

ACO, Caldei, rubr. 108, busta 3, fasc. 32, n°1593, 274-275v.
ACO, Caldei, rubr. 108, busta 5, fasc. 39, n°1036, 359rv.
ACO, Caldei, rubr. 108, busta 6, fasc. 52, n°1394, 101-104rv.

ACO, Conversioni, Fede, Professione, rub. 40, fasc. 43, n° 731.

ACO, Delegati, Vescovi, Patriarchi, rubr. 4, busta 12, fasc. 79, n° 1372, 290-294.
ACO, Delegati, Vescovi, Patriarchi, rubr. 4, busta 12, fasc. 79, n° 1149, 301-302.

ACO, Rappresentanze pontificie in Iran, bust. 2, pos. 856/31, n°631, 164rv.
ACO, Rappresentanze pontificie in Iran, bust. 2, pos. 856/31, n°865, 176-177v.
ACO, Rappresentanze pontificie in Iran, bust. 2, pos. 856/31, n°756, 167.
ACO, Rappresentanze pontificie in Iran, bust. 2, pos. 856/31, n°837, 170.
ACO, Rappresentanze pontificie in Iran, bust. 2, pos. 856/31, n°846, 178.

*ACO 1919 :*

ACO, Caldei, rubr. 108, busta 3, fasc. 32, n° 1610, 276rv.
ACO, Caldei, rubr. 108, busta 3, fasc. 32, n° 1611, 278r.
ACO, Caldei, rubr. 108, busta 3, fasc. 32, n° 1611, 280rv.
ACO, Caldei, rubr. 108, busta 3, fasc. 32, n° 1812, 282r.
ACO, Caldei, rubr. 108, busta 3, fasc. 32, n° 2435, 311-334.
ACO, Caldei, rubr. 108, busta 3, fasc. 32, n° 2864, 337-338v.
ACO, Caldei, rubr. 108, busta 3, fasc. 32, n° 2973, 343-344v.
ACO, Caldei, rubr. 108, busta 3, fasc. 32, n° 2973, 345-346v.
ACO, Caldei, rubr. 108, busta 3, fasc. 32, n° 2973, 346/1.
ACO, Caldei, rubr. 108, busta 3, fasc. 32, n° 2973, 346/2.

ACO, Caldei, rubr. 108, busta 4, fasc. 38, n° 2757, 4-5.

ACO, Caldei, rubr. 108, busta 5, fasc. 39, n° 2098, 373/1-13.

ACO, Conversioni, Fede, Professione, rub. 40, fasc. 43, n° 2059.
ACO, Conversioni, Fede, Professione, rub. 40, fasc. 43, n° 2793.

ACO, Delegati, Vescovi, Patriarchi, rubr. 4, busta 12, fasc. 79, n°1372, 296rv.
ACO, Delegati, Vescovi, Patriarchi, rubr. 4, busta 12, fasc. 79, n°1661, 304-405.
ACO, Delegati, Vescovi, Patriarchi, rubr. 4, busta 12, fasc. 79, n° 2661, 342-354.

ACO, Mardin, pos. 278/28, fasc. 1, n° 2377.

ACO, Siri, rubr. 118, busta 11, fasc. 44, n° 1483.
ACO, Siri, rubr. 118, busta 11, fasc. 44, n° 1640.

ACO, Sussidi, rubr. 60, busta 12, n° 1542.
ACO, Sussidi, rubr. 60, busta 12, n° 2044.

*ACO 1920-1924 :*

ACO, Armeni, fasc. 722/30, n° 3662.
ACO, Armeni, fasc. 722/30, n° 4237.
ACO, Armeni, fasc. 722/30, n° 4270.

ACO, Armeni in vari luoghi, rubr. 106, busta 6, fasc. 20, n° 5474, 153-155. (2 avril 1921).
ACO, Armeni in vari luoghi, rubr. 106, busta 6, fasc. 20, n° 7675, 171-172. (5 avril 1922).
ACO, Armeni in vari luoghi, rubr. 106, busta 6, fasc. 20, n° 10571, 205/ 5-7. (1 juin 1923).

ACO, Caldei Aleppo, pos. 300/28, n° 3626.
ACO, Caldei Aleppo, pos. 300/28, n° 3717.

ACO, Caldei, rubr. 108, busta 3, fasc. 32, n° 3596, 354-355.
ACO, Caldei, rubr. 108, busta 3, fasc. 32, n° 3625, 366-367.
ACO, Caldei, rubr. 108, busta 3, fasc. 32, n° 3897, 356-357v.

ACO, Caldei, rubr. 108, busta 4, fasc. 34, n° 3150, 35rv.
ACO, Caldei, rubr. 108, busta 4, fasc. 34, n° 3587, 41rv.
ACO, Caldei, rubr. 108, busta 4, fasc. 37, n° 6909, 11. (30 novembre 1921).

ACO, Caldei, rubr. 108, busta 5, fasc. 39, n° 3657, 380rv.
ACO, Caldei, rubr. 108, busta 5, fasc. 39, n° 3908, 382rv.

ACO, Conversioni, Fede, Professione, rub. 40, fasc. 43, n° 3407.
ACO, Conversioni, Fede, Professione, rub. 40, fasc. 43, n° 4037.
ACO, Conversioni, Fede, Professione, rub. 40, fasc. 43, n° 7339. (31 janvier 1922).
ACO, Conversioni, Fede, Professione, rub. 40, fasc. 43, n° 7520. (14 mars 1922).
ACO, Conversioni, Fede, Professione, rub. 40, fasc. 43, n° 7631. (25 mars 1922).

ACO, Mardin, pos. 278/28, fasc. 2, n° 12923. (5 mars 1924).

ACO, Sinah, pos. 771/28, fasc. 2, n° 4008.

ACO, Sussidi, rubr. 60, busta 12, n° 3193.
ACO, Sussidi, rubr. 60, busta 12, n° 3590.
ACO, Sussidi, rubr. 60, busta 12, n° 7217. (20 janvier 1922)

***Archives Secrètes de la Secrétairerie d'Etat du Vatican (ASV)***

*ASV 1890-1914 :*

ASV, Segr. Stato, Busta separata n°174, Armenia A, n° 31419.
ASV, Segr. Stato, Busta separata n°174, Armenia A, n°32918.
ASV, Segr. Stato, Busta separata n°174, Armenia A, n° 32218.
ASV, Segr. Stato, Busta separata n°174, Armenia A, n° 33286.

ASV, Segr. Stato, Busta separata n°174, Armenia B, n°28110.
ASV, Segr. Stato, Busta separata n°174, Armenia B, n°28110
ASV, Segr. Stato, Busta separata n°174, Armenia B, n° 28681.
ASV, Segr. Stato. Busta separata n°174, Armenia B, n° 28963.
ASV, Segr. Stato. Busta separata n°174, Armenia B, n° 28921.

ASV, Segr. Stato, Busta separata n° 174, Armenia C, n° 36321.
ASV, Segr. Stato, Busta separata n° 174, Armenia C, n° 46609.

ASV, Segreteria di Stato 1903, rubr. 183, fasc. 3, n° 115.
AVS, Segreteria di Stato 1903, rubr. 183, fasc. 3, n°75035, 121-124v.
ASV, Segreteria di Stato 1905, rubr. 257, fasc. unico, n° 11397, 25-26v.
ASV, Segreteria di Stato 1909, rubr. 12, fasc. 10, n°37202, 150, 151-152.
ASV, Segreteria di Stato 1909, rubr. 12, fasc. 10, n°38070, 155-165v.
ASV, Segreteria di Stato 1909, rubr. 12, fasc. 10, n° 38070, 157rv.
ASV, Segreteria di Stato 1909, rubr. 12, fasc. 10, n° 38070, 158.
ASV, Segreteria di Stato 1909, rubr. 283, fasc. 6, n°36973, 150.

ASV, Segreteria di Stato 1912, rubr. 257, fasc. unico, n° 60757, 29-30.

ASV, Arch. Deleg. Turchia, busta 92, fasc. 451, senza protocollo, 51.

ASV, Segreteria di Stato, Guerra 1914-1918, rubr. 244, fasc. 110, n° 2086, 201-203.
ASV, Segreteria di Stato, Guerra 1914-1918, rubr. 244, fasc. 110, senza protocollo, f. 47r.

*ASV 1915 :*

ASV, Arch. Deleg. Turchia, busta 101, fasc. 527, senza protocollo, 13.
ASV, Arch. Deleg. Turchia, busta 101, fasc. 527, senza protocollo, 22-23.
ASV, Arch. Deleg. Turchia, busta 101, fasc. 527, senza protocollo, 37r.
ASV, Arch. Deleg. Turchia, busta 101, fasc. 527, senza protocollo, 129-132.
ASV, Arch. Deleg. Turchia, busta 101, fasc. 527, senza protocollo, 69.

ASV, Arch. Deleg. Turchia, busta 101, fasc. 528, senza protocollo, 7rv.
ASV, Arch. Deleg. Turchia, busta 101, fasc. 528, senza protocollo, 37-38v.

ASV, Arch. Deleg. Turchia, busta 113, fasc. 601, senza protocollo, 13v.
ASV, Arch. Deleg. Turchia, busta 113, fasc. 601, senza protocollo, 16rv,17
ASV, Arch. Deleg. Turchia, busta 113, fasc. 601, senza protocollo, 7v.
ASV, Arch. Deleg. Turchia, busta 113, fasc. 601, senza protocollo, 156-157.

ASV, Arch. Deleg. Turchia, busta 113, fasc. 602, senza protocollo, 52v-55r.

ASV, Segreteria di Stato, Guerra 1914-1918, rubr. 257, fasc. unico, prot. 2281, f. 13rv.

ASV, Segreteria di Stato, Guerra 1914-1918, rubr. 257, fasc. 1, prot. 1204, f. 53-54r.
ASV, Segreteria di Stato, Guerra 1914-1918, rubr. 257, fasc. 1, prot. 3067, f. 24rv.

ASV, Segreteria di Stato, Guerra 1914-1918, rubr. 257, fasc. 1, prot. 33291, f. 120v.
ASV, Segreteria di Stato, Guerra 1914-1918, rubr. 257, fasc. 1, prot. 3610, f. 92r.
ASV, Segreteria di Stato, Guerra 1914-1918, rubr. 257, fasc. 1, prot. 3876, f. 107v.

ASV, Segreteria di Stato, Guerra 1914-1918, rubr. 244, fasc. 7, prot. 1260, f. 206r.

ASV, Segreteria di Stato, Guerra1914-1918, rubr. 244, fasc. 110, senza protocollo, f. 47r.

ASV, Segreteria di Stato, Guerra 1914-1918, rubr. 244, fasc. 110, prot. 11024, 241rv.
ASV, Segreteria di Stato, Guerra 1914-1918, rubr. 244, fasc. 110, prot. 11024, 242-243.
ASV, Segreteria di Stato, Guerra 1914-1918, rubr. 244, fasc. 110, prot. 11099, 248.
ASV, Segreteria di Stato, Guerra 1914-1918, rubr. 244, fasc. 110, prot. 11304, 256.
ASV, Segreteria di Stato, Guerra 1914-1918, rubr. 244, fasc. 110, prot. 1472, f. 426rv.
ASV, Segreteria di Stato, Guerra 1914-1918, rubr. 244, fasc. 110, prot. 1686, f. 57r.
ASV, Segreteria di Stato, Guerra 1914-1918, rubr. 244, fasc. 110, prot. 1953, f. 61r.

ASV, Segreteria di Stato Guerra 1914-1918, rubr. 244, fasc. 110, n° 6961, f. 100r.

ASV, Segreteria di Stato, Guerra 1914-1918, rubr. 244, fasc. 112, n° 93692, 84-97.

ASV, Segreteria di Stato, Guerra 1914-1918, fasc. 305, prima parte, prot. 13538, f. 98rv.

*ASV 1916 :*

ASV, Arch. Deleg. Turchia, busta 101, fasc. 523, prot. 9.

ASV, Arch. Deleg. Turchia, busta 101, fasc. 527, senza protocollo, 69.
ASV, Arch. Deleg. Turchia, busta 101, fasc. 527, senza protocollo, 104v.
ASV, Arch. Deleg. Turchia, busta 101, fasc. 527, senza protocollo, 115r.
ASV, Arch. Deleg. Turchia, busta 101, fasc. 527, senza protocollo, 151-152, 153-156.

ASV Arch. Deleg. Turchia, busta 101, fasc. 528, prot. 528, 46-47.

ASV, Arch. Deleg. Turchia, busta 113, fasc. 602, senza protocollo, 406rv.
ASV, Arch. Deleg. Turchia, busta 113, fasc. 602, senza protocollo, 239-240.

ASV, Segreteria di Stato, Guerra 1914-1918, rubr. 244, fasc. 110, prot. 14132, 309v-310r.
ASV, Segreteria di Stato, Guerra 1914-1918, rubr. 244, fasc. 110, prot. 16510, 315-316r.
ASV, Segreteria di Stato, Guerra 1914-1918, rubr. 244, fasc. 110, prot. 17251, 348r-349r.
ASV, Segreteria di Stato, Guerra 1914-1918, rubr. 244, fasc. 110, prot. 17902, 376-378v.

ASV, Segreteria di Stato, Guerra 1914-1918, rubr. 244, fasc. 112, s.n.p., 30-31r.

*ASV 1917 :*

ASV, Arch. Deleg. Turchia, busta 101, fasc. 523, senza protocollo, 25rv.

ASV, Arch. Deleg. Turchia, busta 101, fasc. 527, senza protocollo, 177-178.

ASV, Arch. Deleg. Turchia, busta 114, fasc. 603, senza protocollo, 61rv.
ASV, Arch. Deleg. Turchia, busta 114, fasc. 603, senza protocollo, 65v-66v.
ASV, Arch. Deleg. Turchia, busta 114, fasc. 603, senza protocollo, 67.
ASV, Arch. Deleg. Turchia, busta 114, fasc. 603, senza protocollo, 74rv.
ASV, Arch. Deleg. Turchia, busta 114, fasc. 603, senza protocollo, 75r.
ASV, Arch. Deleg. Turchia, busta 114, fasc. 603, senza protocollo, 97rv.
ASV, Arch. Deleg. Turchia, busta 114, fasc. 603, senza protocollo, 131v-132r.
ASV, Arch. Deleg. Turchia, busta 114, fasc. 603, senza protocollo, 164-165v.
ASV, Arch. Deleg. Turchia, busta 114, fasc. 603, senza protocollo, 181v.
ASV, Arch. Deleg. Turchia, busta 114, fasc. 603, senza protocollo, 209rv.
ASV, Arch. Deleg. Turchia, busta 114, fasc. 603, senza protocollo, 254v-255v.
ASV, Arch. Deleg. Turchia, busta 114, fasc. 603, senza protocollo, 271v-274.

*ASV 1918 :*

ASV, Arch. Deleg. Turchia, busta 101, fasc. 528, senza protocollo, 41rv.
ASV, Arch. Deleg. Turchia, busta 101, fasc. 528, senza protocollo, 46-47.

ASV, Arch. Deleg. Turchia, busta 102, fasc. 530, senza protocollo, 16rv.

ASV, Arch. Deleg. Turchia, busta 114, fasc. 604, senza protocollo, 55.
ASV, Arch. Deleg. Turchia, busta 114, fasc. 604, senza protocollo, 96-97r.

ASV, Arch. Nunziature Monaco di Baviera, busta 385, fasc. 7, senza protocollo, 3.
ASV, Arch. Nunziature Monaco di Baviera, busta 385, fasc. 7, senza protocollo, 9.
ASV, Arch. Nunziature Monaco di Baviera, busta 385, fasc. 7, senza protocollo, 10-11.
ASV, Arch. Nunziature Monaco di Baviera, busta 385, fasc. 7, senza protocollo, 43.
ASV, Arch. Nunziature Monaco di Baviera, busta 385, fasc. 7, senza protocollo, 44-45.

ASV, Segreteria di Stato, Guerra 1914-1918, rubr. 244, fasc. 111, n° 66574, 24r.

ASV, Segreteria di Stato, Guerra 1914-1918, rubr. 244, fasc. 112, n° 67801, 12-13.
ASV, Segreteria di Stato, Guerra 1914-1918, rubr. 244, fasc. 306, n° 66909, 473-474.
ASV, Segreteria di Stato, Guerra 1914-1918, rubr. 244, fasc. 306, n° 66909, 476rv.

*ASV 1919 :*

ASV, Arch. Deleg. Turchia, busta 101, fasc. 523, senza protocollo, 71-72.
ASV, Arch. Deleg. Turchia, busta 101, fasc. 523, senza protocollo, 74-75.
ASV, Arch. Deleg. Turchia, busta 101, fasc. 523, senza protocollo, 76.
ASV, Arch. Deleg. Turchia, busta 101, fasc. 523, senza protocollo, 77.
ASV, Arch. Deleg. Turchia, busta 101, fasc. 523, senza protocollo, 80-81.
ASV, Arch. Deleg. Turchia, busta 101, fasc. 523, senza protocollo, 82-83.

ASV, Arch. Deleg. Turchia, busta 102, fasc. 530, senza protocollo, 16rv.

ASV, Deleg. Apostolica Iran, busta 1, fasc. 1, int. 2, 64-67.

ASV, Nunziatura Parigi, busta 392, fasc. 305, 2-10.

ASV, Nunziatura Parigi, busta 392, fasc. 305, 19-23 (15 avril 1922).

ASV, Segr. Stato, 1919, rubr. 12, fasc. 1, n°90006, 115rv.
ASV, Segr. Stato, 1919, rubr. 12, fasc. 1, n° 90006, 120rv.
ASV, Segr. Stato, 1919, rubr. 12, fasc. 1, n° 91215, 131.
ASV, Segr. Stato, 1919, rubr. 12, fasc. 1, n° 97309, 161-169v.
ASV, Segr. Stato, 1919, rubr. 12, fasc. 1, n° 97309, 171rv.
ASV, Segr. Stato, 1919, rubr. 12, fasc. 1, n°97309, 173rv.

*ASV 1920-1924 :*

ASV, Deleg. Apostolica Iran, busta 1, fasc. 1, int. 2, 67. (31 août 1919).
ASV, Deleg. Apostolica Iran, busta 1, fasc. 1, int. 2, 69. (4 janvier 1921).
ASV, Deleg. Apostolica Iran, busta 1, fasc. 1, int. 2, 78, 79. (20 janvier 1921).
ASV, Deleg. Apostolica Iran, busta 1, fasc. 1, int. 2, 80-81. (14 mars 1921).

ASV, Segreteria di Stato, Guerra 1914-1918, rubr. 244, fasc. 112, n° 5325, 166-167. (15 avril 1920).

ASV, Arch. Deleg. Turchia, busta 117, fasc. 628, 10. (14 mars 1927).
ASV, Arch. Deleg. Turchia, busta 117, fasc. 628, 11rv. (22 mars 1927).

ASV, Nunziatura Parigi, busta 392, fasc. 305, 1. (29 novembre 1921)
ASV, Nunziatura Parigi, busta 392, fasc. 305, 13rv. (18 janvier 1922).
ASV, Nunziatura Parigi, busta 392, fasc. 305, 14-15. (20 janvier 1922).
ASV, Nunziatura Parigi, busta 392, fasc. 305, 19-23. (15 avril 1922).
ASV, Nunziatura Parigi, busta 392, fasc. 305, 25rv. (15 novembre 1922).

ASV, Nunziatura Svizzera, busta 42, fasc. 150, 352-354. (18 novembre 1922).
ASV, Nunziatura Svizzera, busta 42, fasc. 150, 368-370. (4 décembre 1922).
ASV, Nunziatura Svizzera, busta 42, fasc. 150, 363-365. (5 décembre 1922).
ASV, Nunziatura Svizzera, busta 42, fasc. 150, 414-415v, 418-427, 428-433. (13 janvier 1923).

ASV, Segr. Stato, Morte Pontefici e Conclavi, Benedetto XV, busta 37, f. 88. (24 janvier 1922).

***Archives historiques de la Secrétairerie d'Etat, Section pour les Relations avec les Etats (SS.RR.SS.) Congrégation pour les Affaires Ecclésiastiques Extraordinaires (AA.EE.SS.)***

*SS.RR.SS., AA.EE.SS. 1915 :*

SS.RR.SS., AA.EE.SS., Austria-Ungheria (Turchia), III periodo 1913-1915, pos. 1055, fasc. 448, n° 5463, 22.

SS.RR.SS., AA.EE.SS., Austria-Ungheria (Turchia), III periodo 1915, pos. 1058, fasc. 458, n° 9466, 21-24v.

SS.RR.SS., AA.EE.SS., Austria-Ungheria (Turchia), III periodo 1915-1916, pos. 1069, fasc. 462, n° 9181, 4v-10v.
SS.RR.SS., AA.EE.SS., Austria-Ungheria (Turchia), III periodo 1915-1916, pos. 1069, fasc. 462, n° 9181, 11-12r.
SS.RR.SS., AA.EE.SS., Austria-Ungheria (Turchia), III periodo 1915-1916, pos. 1069, fasc. 462, n° 9409, 16-19.
SS.RR.SS., AA.EE.SS., Austria-Ungheria (Turchia), III periodo 1915-1916, pos. 1069, fasc. 462, n° 9409, 20.
SS.RR.SS., AA.EE.SS. Austria-Ungheria (Turchia), III periodo 1915-1916, pos. 1069, fasc. 462, n° 9469, 21rv.
SS.RR.SS., AA.EE.SS. Austria-Ungheria (Turchia), III periodo 1915-1916, pos. 1069, fasc. 462, n° 9553, 25rv.

SS.RR.SS., AA.EE.SS. Austria-Ungheria (Turchia), III periodo 1915-1916, pos. 1069, fasc. 462, n° 10429, 40-41v.

SS.RR.SS., AA.EE.SS. Austria-Ungheria (Turchia), III periodo 1915-1916, pos. 1069, fasc. 462, n° 11335, 56-57r.

SS.RR.SS., AA.EE.SS., Austria-Ungheria (Turchia), III periodo 1915-1916, pos. 1069, fasc. 463, n° 11335, 56-57r.

SS.RR.SS., AA.EE.SS. Austria-Ungheria (Turchia), III periodo 1915-1916, pos. 1069, fasc. 463, n° 12687, 25-26r.
SS.RR.SS., AA. EE. SS., Austria-Ungheria (Turchia), III periodo 1915-1916, pos. 1069, fasc. 463, n° 12687, 32-37r.
SS.RR.SS., AA. EE. SS., Austria-Ungheria (Turchia), III periodo 1915-1916, pos. 1069, fasc. 463, n° 13759, 38-40r.
SS.RR.SS., AA. EE. SS., Austria-Ungheria (Turchia), III periodo 1915-1916, pos. 1069, fasc. 463, n° 13806, 43rv.

SS.RR.SS., AA.EE.SS., Stati Ecclesiastici, pos. 1324, fasc. 482, senza protocollo, f. 30rv.

*SS.RR.SS., AA.EE.SS. 1916 :*

SS.RR.SS., AA.EE.SS., Austria-Ungheria (Turchia), III periodo 1915-1916, pos. 1069, fasc. 463, n° 17787, f. 62rv.

SS.RR.SS., AA.EE.SS., Austria-Ungheria (Turchia), III periodo 1915-1916, pos. 1071, fasc. 465, n° 13769, f. 6rv.
SS.RR.SS., AA.EE.SS., Austria-Ungheria (Turchia), III periodo 1915-1916, pos. 1071, fasc. 465, n° 14374, f. 16rv.

SS.RR.SS., AA.EE.SS., Austria-Ungheria (Turchia), III periodo 1916, pos. 1123, fasc. 476, n° 20702, f. 22rv.

SS.RR.SS., AA.EE.SS., Stati Ecclesiastici III, periodo 1916-1922, pos. 1418, fasc. 562, s.n.p., f. 46-47r.

*SS.RR.SS., AA.EE.SS. 1917 :*

SS.RR.SS., AA.EE.SS., Stati Ecclesiastici III, perioodo 1916-1922, pos. 1418, fasc. 563, prot. 30682, f. 3r.
SS.RR.SS., AA.EE.SS., Stati Ecclesiastici III, periodo 1916-1922, pos. 1418, fasc. 563, prot. 30682, f. 7r.
SS.RR.SS., AA.EE.SS., Stati Ecclesiastici III, periodo 1916-1922, pos. 1418, fasc. 563, prot. 30682, f. 8v-9r.
SS.RR.SS., AA.EE.SS., Stati Ecclesiastici III, periodo 1916-1922, pos. 1418, fasc. 563, prot. 30682, f. 10r.
SS.RR.SS., AA.EE.SS., Stati Ecclesiastici III, periodo 1916-1922, pos. 1418, fasc. 563, prot. 30682, f. 15v.
SS.RR.SS., AA.EE.SS., Stati Ecclesiastici III, periodo 1916-1922, pos. 1418, fasc. 563, prot. 30682, f. 35r.
SS.RR.SS., AA.EE.SS., Stati Ecclesiastici III, periodo 1916-1922, pos. 1418, fasc. 563, prot. 35732, f. 45r.

SS.RR.SS., AA.EE.SS., Stati Ecclesiastici III, periodo 1916-1922, pos. 1418, fasc. 563, senza protocollo, f. 10r.

SS.RR.SS., AA.EE.SS., Austria-Ungheria (Turchia), III, pos. 1182, fasc. 484, n° 35482, f. 58rv.

*SS.RR.SS., AA.EE.SS. 1918 :*

SS.RR.SS., AA.EE.SS., Asia-Africa-Oceania, III periodo 1918-1922, pos. 57, fasc. 44, n° 55711, 6r, 7r.
SS.RR.SS., AA.EE.SS., Asia-Africa-Oceania, III periodo 1918-1922, pos. 57, fasc. 44, n° 57892, 22-23v.
SS.RR.SS., AA.EE.SS., Asia-Africa-Oceania, III periodo 1918-1922, pos. 57, fasc. 44, n° 59712, 16rv.
SS.RR.SS., AA.EE.SS., Asia-Africa-Oceania, III periodo 1918-1922, pos. 57, fasc. 44, n° 63502, 29-30r.
SS.RR.SS., AA.EE.SS., Asia-Africa-Oceania, III periodo 1918-1922, pos. 57, fasc. 44, n° 59763, 28.
SS.RR.SS., AA.EE.SS., Asia-Africa-Oceania, III periode 1918-1922, pos. 57, fasc. 44, n° 62739, 3-4r.
SS.RR.SS., AA.EE.SS., Asia-Africa-Oceania, III periode 1918-1922, pos. 57, fasc. 44, n° 63502, 29-30r.
SS.RR.SS., AA.EE.SS., Asia-Africa-Oceania, III periodo 1918-1922, pos. 57, fasc. 44, n° 67605, 61r, 62-77.

SS.RR.SS., AA.EE.SS., Asia-Africa-Oceania, III periodo 1918-1922, pos. 57, fasc. 44, n° 67605, 85.
SS.RR.SS., AA.EE.SS., Asia-Africa-Oceania, III periodo 1918-1922, pos. 57, fasc. 44, n° 70661, 93-94.
SS.RR.SS., AA.EE.SS., Asia-Africa-Oceania, III periodo 1918-1922, pos. 57, fasc. 45, n° 81278, 5-6.
SS.RR.SS., AA.EE.SS., Asia-Africa-Oceania, III periodo 1918-1922, pos. 57, fasc. 45, n° 81693, 15-17.
SS.RR.SS., AA.EE.SS., Asia-Africa-Oceania, III periodo 1918-1922, pos. 57, fasc. 45, n° 84492, 30-43.
SS.RR.SS., AA.EE.SS., Asia-Africa-Oceania, III periodo 1918-1922, pos. 57, fasc. 44, n° 855099, 28rv.

SS.RR.SS., AA.EE.SS., Stati Ecclesiastici, pos. 1317, vol. 12, n° 83055, f. 240-241.

SS.RR.SS., AA.EE.SS., Russia, III periodo 1917-1919, pos. 974, fasc. 340, n° 63518, 11rv.
SS.RR.SS., AA.EE.SS., Russia, III periodo 1917-1919, pos. 974, fasc. 340, n° 57888, 12, 13rv.

*SS.RR.SS., AA.EE.SS. 1919 :*

SS.RR.SS., AA.EE.SS., Asia-Africa-Oceania, III periodo 1918-1922, pos. 57, fasc. 44, n° 855099, f. 28rv.
SS.RR.SS., AA.EE.SS., Asia-Africa-Oceania, III periodo 1918-1922, pos. 57, fasc. 45, n° 84492, f. 30-43.

SS.RR.SS., AA.EE.SS., Asia-Africa-Oceania, III periodo, pos. 79, fasc. 57, f. 23-25.
SS.RR.SS., AA.EE.SS., Asia-Africa-Oceania, III periodo, pos. 79, fasc. 57, f. 29-52.
SS.RR.SS., AA.EE.SS., Asia-Africa-Oceania, III periodo, pos. 79, fasc. 57, f. 53-55.
SS.RR.SS., AA.EE.SS., Asia-Africa-Oceania, III periodo, pos. 79, fasc. 57, f. 56-57.
SS.RR.SS., AA.EE.SS., Asia-Africa-Oceania, III periodo, pos. 79, fasc. 57, f. 57, 58rv.

SS.RR.SS., AA.EE.SS., Asia-Africa-Oceania, III periodo, pos. 84, fasc. 58, f. 57rv.
SS.RR.SS., AA.EE.SS., Asia-Africa-Oceania, III periodo, pos. 84, fasc. 58, f. 58rv.

SS.RR.SS., AA.EE.SS., Stati Ecclesiastici, pos. 1317, vol. 12, n° 83055, f. 240-241.

SS.RR.SS., AA.EE.SS., Stati Ecclesiastici, III periodo 1916-1922, pos. 1418, fasc. 565, n° 5295, 13-19.

*SS.RR.SS., AA.EE.SS. 1920-1924 :*

SS.RR.SS., AA.EE.SS., Stati Ecclesiastici, IV periodo, pos. 218, fasc. 14, 48-56. (11 janvier 1922).

SS.RR.SS., AA.EE.SS., Stati Ecclesiastici, III periodo, pos. 79, fasc. 57, 64-65.
SS.RR.SS., AA.EE.SS., Stati Ecclesiastici, III periodo, pos. 79, fasc. 57, 78-79. (22 avril 1921).
SS.RR.SS., AA.EE.SS., Stati Ecclesiastici, III periodo, pos. 79, fasc. 57, 81-82. (26 avril 1921).

SS.RR.SS., AA.EE.SS., Asia-Africa-Oceania, III periodo 1916-1922, pos. 1418, fasc. 565, n° 5295, 37rv.

SS.RR.SS., AA.EE.SS., Asia-Africa-Oceania, III periodo 1919-1922, pos. 116-117, fasc. 78, n° 17569, 39-40. (9 mars 1921).

SS.RR.SS., AA.EE.SS., Asia-Africa-Oceania, III periodo 1920-1922, pos. 126, fasc. 83, n° 3643, 46.
SS.RR.SS., AA.EE.SS., Asia-Africa-Oceania, III periodo 1920-1922, pos. 126, fasc. 83, n° 3643, 55-56.

SS.RR.SS., AA.EE.SS., Stati Ecclesiastici, IV periodo, pos. 218, fasc. 14, 48-56. (11 janvier 1922).
SS.RR.SS., AA.EE.SS., Stati Ecclesiastici, IV periodo, pos. 218, fasc. 15, 23-24. (5 avril 1922).
SS.RR.SS., AA.EE.SS., Stati Ecclesiastici, IV periodo, pos. 218, fasc. 15, 65-69. (20 mai 1922).
SS.RR.SS., AA.EE.SS., Stati Ecclesiastici, IV periodo, pos. 327, fasc. 201, 7-10. (15 novembre 1922).
SS.RR.SS., AA.EE.SS., Stati Ecclesiastici, IV periodo, pos. 327, fasc. 201, 24-25v. (5 décembre 1922).
SS.RR.SS., AA.EE.SS., Stati Ecclesiastici, IV periodo, pos. 327, fasc. 202, 9-10v. (30 janvier 1923).
SS.RR.SS., AA.EE.SS., Stati Ecclesiastici, IV periodo, pos. 218, fasc. 15, 42-47. (1 juin 1923).

SS.RR.SS., AA.EE.SS., Turchia, IV periodo 1922-1926, pos. 19, fasc. 40, n° 11130, 7-10. (16 octobre 1922).

SS.RR.SS., AA.EE.SS., Turchia, IV periodo 1919-1930, pos. 05, fasc. 13, n° 10250, 55rv. (18 novembre 1922).

## Les références électroniques

### *Les sites web des patriarcats des Eglise syriaques*

https://www.syriacpatriarchate.org/ (Eglise syriaque orthodoxe)
https://www.assyrianchurch.org/ (Eglise assyrienne d'Orient)
http://www.saint-adday.com/ (Eglise Chaldéenne de Babylone)
http://www.syr-cath.org/ (Eglise syriaque catholique)
http://www.bkerki.org/ (Eglise maronite)

### *D'autres sites*

https://www.seyfocenter.com/ (Centre de recherche sur le génocide des Syriaques en anglais, en suédois, en allemand et en turc).
https://www.atour.com/holocaust/ (Documents et études sur le génocide des Syriaques en anglais).
https://www.armenian-genocide.org/ (Etudes, recherches sur le génocide des Arméniens en anglais, en espagnol et en turc).

https://www.houshamadyan.org/en/home.html (Projet de reconstruction de la vie des Arméniens de l'Empire ottoman en anglais, en arménien et en turc).
http://www.vatican.va/content/vatican/it.html (Site officiel du Vatican).
http://www.archivioapostolicovaticano.va/content/aav/en.html (Archives apostoliques du Vatican).
https://commons.clarku.edu/diyarbakir/ (Archives arméniennes de Krikor Guerguerian en anglais et en turc).
http://aina.org/index.html (Agence de presse internationale assyrienne en anglais).
https://www.imprescriptible.fr/ (Base documentaire sur le génocide arménien en anglais).
http://www.bnulibrary.org/index.php/fr/ (Site de la bibliothèque Nubar en anglais et en français)